

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Monsieur le
consul, Le fils du
consul, Anne
Marie**

Lucien Bodard

VISIT...

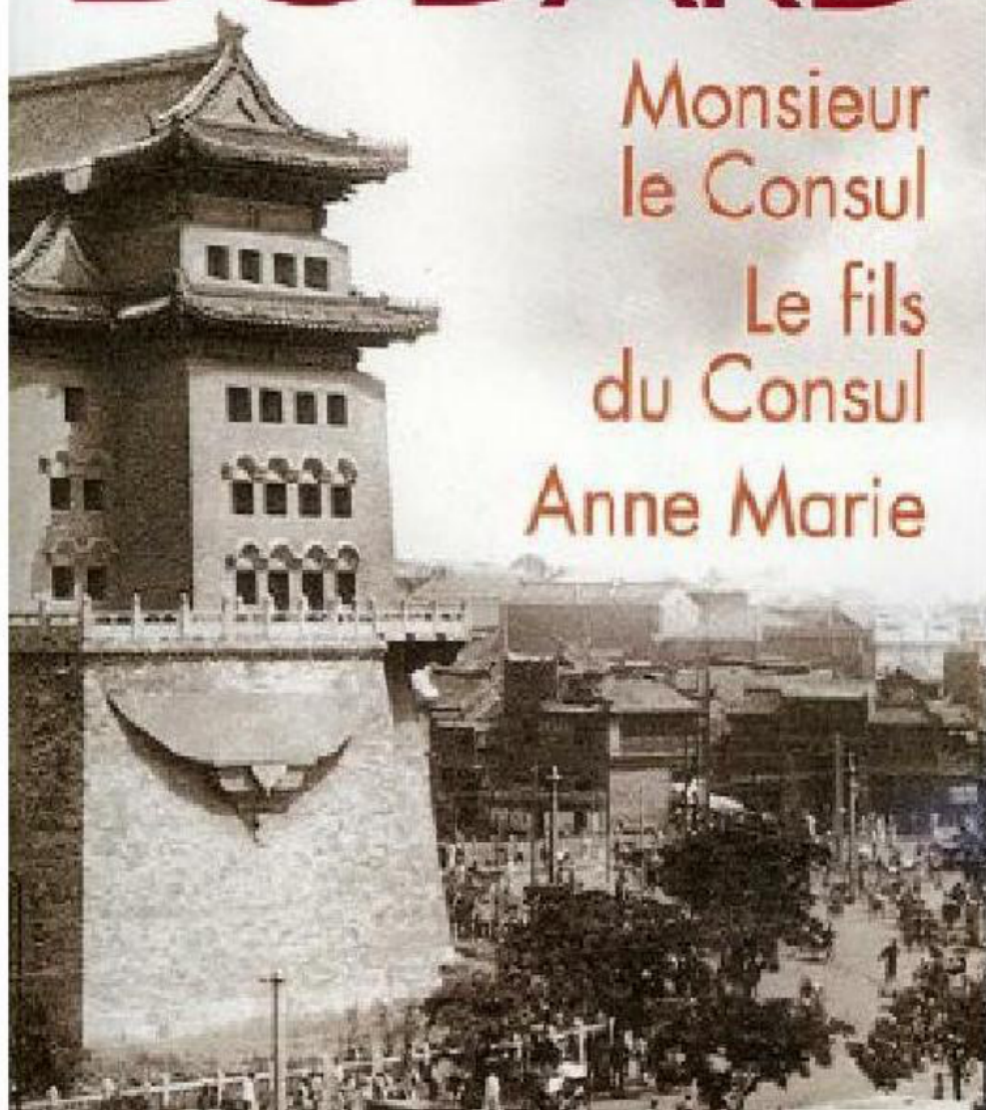
LANZAROTE
Caliente.COM

LUCIEN BODARD

Monsieur
le Consul

Le fils
du Consul

Anne Marie



LUCIEN BODARD

Monsieur
le Consul
Le fils
du Consul
Anne Marie

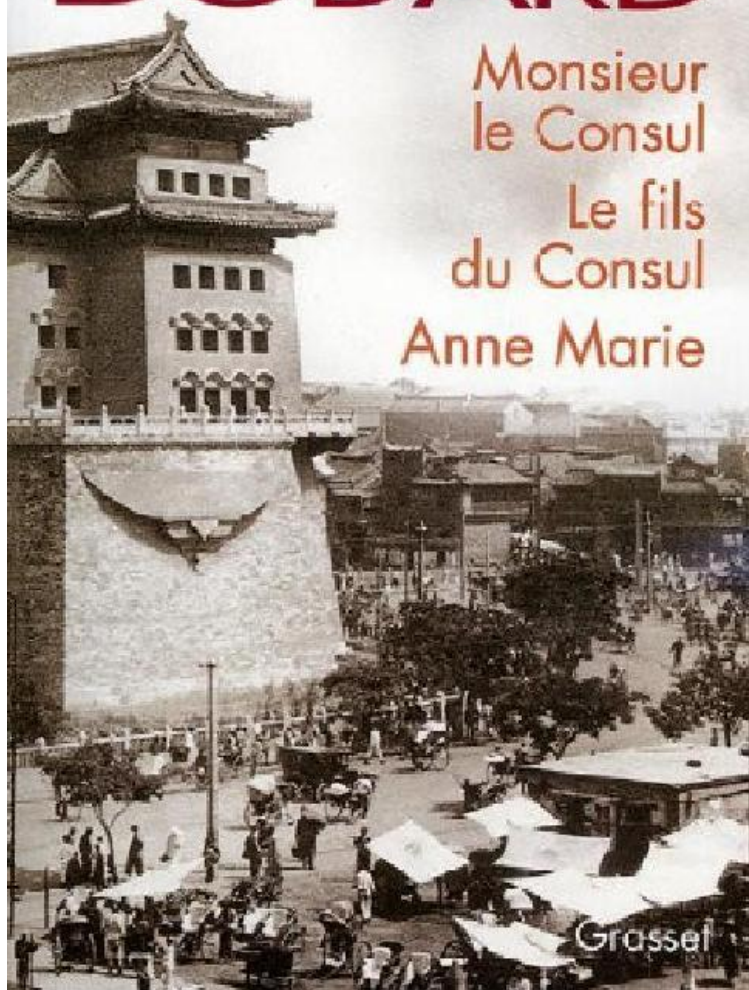


Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Avertissement de l'éditeur

MONSIEUR LE CONSUL

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

LE FILS DU CONSUL

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

ANNE MARIE

Chapitre 1

© Éditions Grasset & Fasquelle : © 1973 pour «
Monsieur le Consul » ;
© 1975 pour « Le Fils du Consul » ; © 1981 pour «
Anne Marie ».
© Éditions Grasset & Fasquelle, 1999, pour la
présente édition.
978-2-246-59129-0

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur:

MONSIEUR LE CONSUL (Prix Interallié)

LE FILS DU CONSUL

LA VALLÉE DES ROSES

LA DUCHESSE

ANNE MARIE (Prix Goncourt)

LA CHASSE À L'OURS

LES GRANDES MURAILLES

LES DIX MILLE MARCHES

LA GUERRE D'INDOCHINE (*l'Enlissement, l'Humiliation, l'Aventure*)

LE CHIEN DE MAO

Chez Jean Vigneau :

LA MÉSAVENTURE ESPAGNOLE

Chez Gallimard:

LA CHINE DE LA DOUCEUR

LA CHINE DU CAUCHEMAR

LA GUERRE D'INDOCHINE :

I. L'Enlissement.

II. L'Humiliation.

III. L'Aventure.

LA CHINE DE TSEU-HI À MAO

MAO

LE MASSACRE DES INDIENS

LES PLAISIRS DE L'HEXAGONE

Aux Presses de la Cité :

LUCIEN BODARD PRÉSENTE LES DOSSIERS SECRETS DU
PENTAGONE LA TÉLÉ DE LUCIEN BODARD

Avertissement de l'éditeur

C'était en 1973. A l'âge de 59 ans, Lucien Bodard « passait », comme on dit, « au roman ». Tanné par l'incendie de tant de guerres, le monstre sacré du journalisme révélait son enfance magique et meurtrie dans la Chine hallucinante des seigneurs de la guerre. Immédiatement ce fut le succès : *Monsieur le Consul* obtint le prix Interallié à l'unanimité. Suivirent deux autres ouvrages, *Le Fils du Consul* en 1975 et *Anne Marie* en 1981, couronné lui par le prix Goncourt.

De la même manière que nous avons réuni les trois livres mythiques de Lucien Bodard sur la guerre d'Indochine, *L'Enlèvement*, *L'Humiliation* et *L'Aventure* en un seul volume, voici donc une autre trilogie : le roman du père, celui du fils et celui de la mère présentés ensemble pour la première fois.

Il existe dans ces trois livres des différences de noms et de lieux qui pourront surprendre. Ainsi est-il question de la famille Bonnard dans *Monsieur le Consul* et *Anne Marie*, mais des Bodard dans *Le Fils du Consul*. Une incohérence ? Certainement pas. Qu'on lise et l'on comprendra ce choix. Au surplus, et bien qu'ils soient largement autobiographiques, ces ouvrages sont de vrais romans. C'est dire que l'auteur s'y était accordé quelques libertés. Nous les avons respectées.

L'éditeur.

En guise de préface :

COMMENT DEVIENT-ON ROMANCIER ?

(Réponse de Lucien Bodard à une question posée

par l'hebdomadaire Le Point en 1992)

« Parler de l'écriture me trouble, car c'est aller au plus secret, me demander comment je respire, pourquoi je vis. Or je redoute la confiance tout autant que je déteste les idées générales et me méfie des professions de foi. Essayons pourtant... Je suis maladroit, négligent, hautain et désarmé, je me cogne aux êtres et aux choses, ce qu'on appelle les plaisirs ne m'intéresse guère, j'éprouve même à mon regret parfois, une grande difficulté à vivre la vie normale. On me pense inabordable, je me suis voulu inentamable, au-delà de tout. Mais, moi si mal adapté au monde, j'ai reçu un don magnifique, celui de voir. Voyant, il me fallut, par nécessité aussi mystérieuse qu'impérieuse, écrire, rendre compte, puis, en tout orgueil, avec les mots créer. Ainsi ai-je survécu. L'écriture a été et est encore ma providence, mon refuge, ma béquille.

J'ai dit nécessité, et c'est évidemment sur elle que je m'interroge. D'où est-elle venue ? De quelle épouvante ? De quelle nostalgie ? J'ai eu une enfance magique et ma jeunesse fut enrobée de privilèges, je me voyais diplomate, le charroi des événements, quelques hasards minuscules me firent journaliste, et même, spécialité suprême, grand reporter. Dans les boucheries, les tumultes, les guerres et les révolutions, je me suis révélé : ce chaos, j'aimais le présenter, le dominer. Il paraît que j'avais un style. Kessel, qui m'appréciait je crois, citait à mon propos un mot de Cocteau : « *Il n'y a pas d'école littéraire, il n'y a que des hôpitaux* », ajoutant que je ne relevais d'aucun hôpital en particulier, entendez d'aucun maître, parce que je tirais tout de mon « *seul et propre sang* ».

Et puis j'ai vieilli, je me suis lassé d'être mêlé à la grouillante des hommes. Épuisement, immense accablement... mais aussi fortitude et incroyable jouissance, l'écriture, ma bonne drogue, me soutenait. J'ai commencé par donner corps et système aux dépêches anciennes, j'ai écrit des documents. J'atteignais, m'affirmait-on, sans que je sache trop ce que cela signifiait, un certain romanesque. En vérité, le roman m'intimidait. Mon meilleur ami, l'éditeur Jean-Claude Fasquelle, me poussa.

Quel vertige! je me suis regardé, j'ai regardé le monde, tout ce

que j'étais, tout ce que j'avais connu, tout ce que j'avais ressenti... il n'y avait plus de limites. Du gouffre d'autrefois ont surgi des moments, des images, des émotions, quelques figures, et je m'en suis emparé. Je pouvais rejouer la pièce, la refaçonner pour tenter d'en percer l'énigme, je pouvais même en inventer une autre, tant d'autres.

Ma mère adorée, la superbe et le sordide de la Chine, les passions françaises, les femmes, le pouvoir, tout m'était rendu. Le roman me fit roi.

Et aujourd'hui me voici, pauvre roi asservi et heureux de l'être, grisé de mots, fasciné par eux et qui les découvre cruels, exigeants. Pour eux, je m'astreins à un travail quotidien, obsédant, beaucoup plus rigoureux qu'on ne le raconte parfois. Jamais je n'ai fait de plan, je m'abandonne à mes fantasmes, à cette force inconnue qui au fond de moi éveille des fantômes, je dérive. Et les personnages et les mots s'imposent. Suit une lutte exaltante et terrible : j'élague, on me résiste, mes marionnettes disparaissent puis reviennent couvertes d'extraordinaires oripeaux, je menace, je souffre, je m'enivre, il arrive que je m'amuse.

Ainsi naît cette écriture qu'on a comparée au Yang-tseu-kiang en crue. Tant de mots et dans un genre littéraire prétendument menacé, pour approcher des quelques vérités qu'il m'a semblé percevoir... quelle chimère ! Las, je n'en aime point d'autre. Au soir de ma vie, il ne me reste qu'une conviction : les romans sont une manière, peut-être la seule, d'expliquer le monde et de se réconcilier avec lui. Qui les écrit entre dans l'évidence du rêve et y convie son lecteur. Je sais aussi qu'un être humain privé de rêve meurt. »

LUCIEN BODARD.

MONSIEUR LE CONSUL

À Marie

PREMIÈRE PARTIE

La jeune femme, ses grands cheveux noirs sur son front ovale, un sourire énigmatique sur le visage, regarde l'entrée des gorges : une sorte de trou. Son mari se tient à côté d'elle, circonspect, digne, net, brique, la moustache bien broyée et la raie bien faite, disant les mots qu'il faut : « N'ayez pas peur, Mimi. » La jonque craque. Le timonier chinois est accroché à sa barre comme un supplicié. Tout autour les eaux tourbillonnent.

Il y a un an, Anne Marie s'est mariée dans sa bourgade angevine. Et maintenant, depuis plus de vingt jours, elle remonte le Yang Tse Kiang. Shanghai, la métropole de l'homme blanc, de l'homme d'argent, du gentleman des tropiques, n'est déjà plus qu'une bulle envolée dans le temps. Ensuite il y a eu un vapeur rouillé avec un capitaine anglais alcoolique, les yeux injectés de sang. Il se foutait de tout, surtout de l'accumulation des Chinois, ces grumeaux humains entassés sur le pont parmi leurs colis. Après cela des ports, des docks, des chargements, des déchargements, des réceptions dans les clubs des Concessions étrangères, des banquets, des discours : les rites exigeants du colonialisme triomphant, un mélange protocolaire de bavardages à la française et de jokes à la britannique. Whisky. Trognes rouges dans les smokings. Des serveurs chinois dressés à ne rien entendre. Les conversations portant éternellement sur le business et les sales coups de ces salopards de Jaunes. Tout un protocole qu'Anne Marie apprend à pratiquer avec retenue sous l'œil approbateur de son conjoint qui l'encourage : « C'est bien, c'est très bien. Vous vous êtes bien tirée d'affaire. » Le sourire satisfait du monsieur, elle, son indifférence.

Encore un bateau à vapeur plus vieux, plus vermoulu, plus surchargé avec, pour « skipper », un gras bonhomme livide d'une race indéterminée, ce qu'on appelle un *old China hand*. Il ne parle que par insultes à ses matelots chinois, lesquels grimacent des côtes, des omoplates et des joues pour exprimer leur obéissance. À bord tout est pourri. Un brouillard jaunâtre pèse sur un univers aquatique, une nappe limoneuse et sans limites, sans rives, qui clapote. Rouille des eaux dévorées par la Chine, par toutes sortes de grouillements, par une humanité invisible accumulée sur des planches, des radeaux, des sampans. Un peuple flottant. Parfois Anne Marie aperçoit un bout de voile, un bout de mât. Ces visions

glissent sur le côté et disparaissent. Un soir il y a un choc, une embarcation éventrée, des corps qui s'engloutissent. Le bâtiment d'Anne Marie ne s'arrête pas. Le capitaine est en train de boire au goulot d'une bouteille. Les visages des passagers célestes sont un mur de passivité : des yeux, des rides qui ne remuent pas. Anne Marie a sursauté, son époux la tire par la manche : « Taisez-vous, ce n'est pas convenable. » Il lui apprend la Chine.

Enfin le paysage n'est plus un néant. Ce qui surgit aux yeux d'Anne Marie c'est la magnificence barbare, les formes étranges de la Chine ancienne. Temples pleins de monstres, toits se terminant en queue de dragon, statues aux traits révoltés, murailles crénelées, tours annelées comme des chenilles dressées, vibrantes de cloches. Dans une crique, sur des carcasses de bois, des yeux regardent. Ce sont les yeux des jonques qui affrontent les pièges des génies des eaux dans les gorges du Yang Tse Kiang. Les vapeurs ne vont pas plus loin. Pour aller au-delà il faut louer un de ces bateaux de bois.

C'est un dimanche à midi qu'Anne Marie, dans sa jonque, entre dans le cauchemar. Un de ces rêves affreux où l'on est dans une prison profonde et resserrée à la fois : un trou à mystères. Plus de véritable jour. Une lumière grisâtre descend le long des murs nus, lisses, d'une hauteur de deux ou trois mille mètres. Murs parallèles, murs oppressants. Au fond, l'eau dans la pénombre. Ce corridor géant, celui du fleuve sciant les montagnes, se tortille comme un boyau, comme de la tripe. Les parois à pic sont écorchées vives, la roche rougeâtre est semblable à de la chair de bœuf à l'étal. Parfois le défilé s'assombrit encore, prenant le plombé des teintes funéraires.

Peur. Le mari d'Anne Marie lui serre la main. Lui, ces gorges, il les a remontées jadis, en pleine saison de la mousson, quand les eaux emprisonnées s'élèvent de quarante ou cinquante mètres, n'étant plus qu'une coulée, qu'un éclair. Alors, les courants sont des lames d'épées, des lueurs métalliques, ils s'entrechoquent dans des tourbillons, des entonnoirs, où les bâtiments virevoltent comme des toupies, jusqu'à ce qu'ils se défassent. Aux hautes eaux des quantités de jonques, celles qui descendent surtout, sont fracassées contre les flancs rongés du massif, lancées contre eux par la violence des rapides, particulièrement là où l'étau du fleuve se courbe en virages aigus. Lieux sinistres et renommés où tout ce qui se brise, navires et hommes, disparaît dans les profondeurs et est charrié plus bas, à l'endroit où le Yang Tse Kiang s'étale dans les plaines.

L'époux d'Anne Marie joue à l'homme fort. Il lui dit que c'est l'époque des basses eaux, que c'est moins dangereux. En fait ce

qu'elle voit c'est un cimetière de jonques. Chaque petite anse est pleine d'épaves. Le Yang Tse Kiang dans son étiage n'est plus une ruée mais un raclage, un bouillonnement. Partout des taches blanches, des fleurs d'écume, autour de rocs effilés que personne n'a jamais pensé à faire sauter et sur lesquels s'empalent les embarcations.

Anne Marie reste des heures, des jours, dans ce cataclysme géographique, ce déchaînement, ces gorges aux zigzags fous. Tonnerre permanent des flots. Monotonie. La nature est si effrayante qu'elle semble effacer la présence humaine. Rien que des silhouettes crispées et intenses sur d'autres jonques emportées. La sienne avance mètre par mètre le long d'une encoche faite dans les roches abruptes, une encoche qui est un sentier. Ce qui la traîne, ce qui la tire, ce sont des cordées d'hommes nus, frappés au fouet par des contremaîtres. Ces coolies de halage, la lie de la misère, meurent presque tous à vingt ans, sous les coups ou par épuisement. Anne Marie entend leur ahanement.

Anne Marie et son conjoint, habillés de vêtements blancs, regardent par moments vers les crêtes des massifs surplombants, se demandant si des brigands ne vont pas en dévaler. Brigands, le monsieur le sait par expérience, avec lesquels il faudrait discuter, parlementer, négocier. Comédies féroces pouvant facilement tourner au meurtre, au sang, à l'exécution. L'inquiétude de son mari gagne Anne Marie. Un peu plus de lumière arrive jusqu'à elle, comme si la gorge s'élargissait. En effet, elle aperçoit sur la pente moins rude une blessure de la terre, une excavation, une grotte où est niché un temple dominé par deux statues patinées de Bouddha.

Une cloche sonne. Prière ou signal? Sur le sentier des coolies se tient un bon Chinois en robe, le sourire plissé, huilé, malin, bonhomme, facétieux, sur fond de visage jaune. Derrière ce sourire quelle menace se cache donc ? Quelle flatterie, quelle séduction, quelle concussion? La jonque s'arrête, les coolies s'accroupissent avec bonheur et le personnage grimpe à bord. Il est bien ce que redoute le Français à petite moustache : un émissaire des bandits qui ont fait de la pagode leur P.C. Anne Marie se tient immobile, droite, comme insensible, tout en écoutant les sons rauques provenant du dialogue en chinois entre l'individu et son mari. L'entretien commence par des politesses, des courbettes. Puis le visage du visiteur se fige, ses paroles expriment un raisonnement buté, ponctué d'éclats de colère, aboutissant à ce qui est en fait un ultimatum. Anne Marie comprend que c'est le jeu car tout est jeu en Chine, avec comme enjeu sa tête, la tête des autres, toutes les têtes.

L'époux tout pâle murmure en français à Anne Marie : « Les pirates exigent deux mille taëls, une somme énorme. Et si je la leur donne ils en voudront certainement davantage... » De la pagode elle voit dégringoler des hommes enturbannés ceinturés de cartouchières. « Ne soyez pas avare », dit-elle à son mari qui a recommencé à ergoter en chinois.

Une flèche d'argent brille sur le Yang Tse Kiang. Des roulements de sifflets, des hélices qui barattent formidablement le courant, le clairon, le pavillon tricolore au bout d'un mât puis des obus labourant la montagne. C'est la canonnière française. L'émissaire a disparu, les brigands aussi. Le navire manœuvre difficilement pour accoster la jonque. Anne Marie, toujours au-dessus des contingences, grimpe l'échelle de coupée. Son époux la suit. Étiquette de l'accueil par les officiers de marine. C'est dans ce navire que le couple arrive à Tchoung King.

Tchoung King où je suis né peu après. Car Anne Marie me portait en elle pendant la remontée du Yang Tse Kiang. Peut-être ai-je été le premier enfant européen à venir au monde dans cette cité si lointaine. Comme accoucheur on a trouvé un médecin de marine, une brute militaire peu habituée à ce genre d'opération. Sur mes yeux de bébé il a versé des gouttes qui en ont fait des boules blanchâtres, comme des œufs pochés. Durant des semaines j'ai été aveugle. Anne Marie me veillait calmement, mon père s'agitait. C'est dans cet état que j'ai été baptisé par Mgr de Guébriant, le plus illustre missionnaire de la Chine du Sud, un saint à la gueule de loup aux longs poils. Et puis, après le sacrement, j'ai commencé à voir.

Les années passant, j'ai vu Tchoung King. Une ville sur un roc émergeant d'un carrefour d'eaux formidables, celles du Yang Tse Kiang et celles de son affluent le Kialing. La cité est une croûte, une gale escaladant la montagne. Palais en haut, en dessous les masures accrochées au précipice. Sur le versant abrupt, des escaliers gigantesques, degrés de pierre usés par le déferlement des hommes, par la mouvance incessante des êtres à la recherche d'une bouchée ou d'un plaisir.

Ville-échelle. Mes premiers pas je les ai faits sur ces marches géantes, sous la protection d'Anne Marie. C'est alors que j'ai incrusté en moi les premières images de la Chine: la merde et le cadavre.

Sur les gradins les plus bas se tient quotidiennement le plus grand marché du monde d'engrais humain. J'erre parmi les baquets fétides, les bœufs des matières que l'on vend, que l'on achète, que l'on trie, pour arriver aux consistances voulues, aux qualités parfaites. Il y a

des marques, des secrets de fabrication. C'est le commerce le plus vénérable avec cependant ses fraudes et ses faux. Mon père se bouche le nez mais Anne Marie a appris à ne pas remarquer l'odeur, comme si rien ne pouvait l'atteindre. Moi, dès mes premières années, je ne sens absolument rien.

Puis j'ai descendu l'escalier jusqu'à la laisse de boue et de fétidité abandonnée par le Yang Tse Kiang quand il se retire aux basses eaux. Là, sur des perches de bambous poussent des paillotes comme autant de pustules. La promiscuité chinoise. Quand les flots reviennent, à la mousson, ils attaquent en vagues d'assaut chargées des détritiques arrachés en amont aux montagnes magiques du Tibet et de l'Himalaya. Des charognes s'emmêlent aux pilotis des quartiers flottants qui eux-mêmes se défont. C'est à la quantité des cadavres échoués que les magistrats de Tchoung King prévoient l'importance des crues. Un jour, j'ai vu le ventre nu, gonflé comme une outre, d'une fillette étalée sur la berge.

Du haut de Tchoung King on aperçoit, de l'autre côté du Yang Tse Kiang, les « canonnières de la civilisation » à l'ancre. Vue rassurante. Mais quand j'ai trois ans mes parents vont s'installer plus loin, dans la cité de Tcheng Tu, à l'intérieur de la province du Sseu Tchouan. La province la plus merveilleuse, la plus arriérée aussi de la Chine, séparée du monde par un anneau de montagnes gigantesques. À l'intérieur, comme dans une cage naturelle, soixante millions d'hommes et de femmes vivant au temps de Confucius. Seules traces de modernisme : quelques ustensiles et des fusils. C'est la Chine interdite aux étrangers. Plus de Concessions, plus d'extraterritorialité, plus de banques, plus de buildings. La beauté et l'aventure.

Souvenirs vagues de la longue randonnée. Il faut s'écarter du Yang Tse Kiang et s'enfoncer indéfiniment dans l'intérieur des terres. Pas de routes, juste les diguettes des rizières et les pistes à travers les massifs. La puissance de la nature, le flamboiement des fleurs, les champs en terrasses, les monts jouant à saute-mouton et les villages paisibles. Faces jaunes gouailleuses. Mon père a constitué une caravane où chevaux et coolies portent les denrées nécessaires pour vivre à l'européenne. Une épicerie complète avance ainsi sur les bâts et les épaules. Mon père est à cheval, ma mère et moi dans une litière. Pas de mauvaises rencontres. Le soir on couche dans des auberges qui sont des caravansérails.

Tcheng Tu, au centre du jardin du Royaume Fleuri, dans des vallonnements rouges, ville perdue au fond des siècles qui ont successivement déposé la cité tartare, la cité impériale et la cité

chinoise. La féodalité. Là vivaient une vingtaine d'Européens tout juste tolérés par les Chinois.

Autour de la ville, de gros remparts crénelés, avec quatre portes monumentales qui se fermaient pour la nuit. Là, attachées à des chaînes ou supportées par des pieux, la moisson des têtes coupées de la journée, avec les balafres de sang, les tignasses coagulées par les sueurs et les liquides de la mort, les peaux souillées, étrangement brunies par leur entrée dans le Domaine des Ombres Éternelles, les yeux révoltés, le blanc dehors, ou complètement vides, des trous, s'ils avaient été crevés. Têtes de bandits, de mauvais payeurs, de rouspéteurs, de gens qui n'avaient pas plu au Seigneur de la guerre. Un ordre sur les lèvres de ce personnage, son doigt qui pointe entre ses plumets et son gros sabre recourbé suspendu à la ceinture, et les soldats s'emparent des condamnés pour les décapiter ou les empaler. Dans ce dernier cas les hommes se tortillent comme des vers sur une broche.

Moi, j'étais heureux. Je commençais ma vie citadine sur le dos des hommes, dans une chaise à porteurs : huit coolies, en tenue, constituant deux équipes de quatre qui se relayaient en poussant les grands « han, han » de l'effort, rauques et essoufflés, comme si je constituais une charge écrasante. C'était seulement pour me faire honneur, pour me faire croire que j'étais une lourde majesté. Du haut de mon perchoir, du haut de ma petite taille, j'apprenais l'indifférence. Je dominais le monde, le dédale des ruelles suintantes d'urine, de crachats, d'excréments, de choses immondes, si ignobles que les hommes-déchets arrivaient à peine à manger ces déchets. Puanteur, labyrinthe où un clair-obscur cachait l'innommable. Foule, êtres en haillons et haillons enfilés sur des bambous pour sécher. Mes porteurs repoussaient les mendiants, les lépreux, les chairs qui n'étaient que plaies, croûtes et mouches. Cheveux fous sur des visages qui n'avaient plus de sexe, qui n'étaient que l'agonie. Mais ces larves humaines, ces êtres dévorés vifs à l'intérieur par la faim, à l'extérieur par la maladie, ont en Chine une singulière vigueur. Ce qui n'est pas mort a une férocité pour survivre, une technique redoutable pour arracher encore des instants de vie. Leur tactique consiste à s'attrouper pour l'assaut, à encercler, à revenir à la charge, avec des cris à fendre l'âme, des litanies à inspirer la pitié, et aussi de sombres menaces marmonnées, des ricanements soulignés de moignons. Ils vont par bandes hallucinantes – hallucinations calculées, préparées selon une minutieuse démence. À Tcheng Tu ils ont leur roi, avec sa cour des miracles. Ces loques d'hommes se jettent donc sur les riches qui passent, non pour émouvoir leur cœur trop dur mais pour que ces gros délicats leur

jettent quelques sous afin d'éloigner leur pestilence. À moins que les gueux aient mal calculé, que le personnage assailli soit vraiment puissant, qu'il ait ses sbires qui dégainent et cognent pour faire place nette. Mes coolies, eux, cognent.

Il m'arrive souvent, dans ma chaise, de franchir des corps morts ou en train de mourir. Mendiants crevés, concubines qui se sont suicidées, chairs putréfiées de filles nouveau-nées abandonnées dans les borbiers, chairs dégradées des coolies ayant succombé sous la tâche, chairs misérables de paysans égarés dans la ville à la suite de quelque famine. Tant qu'il croit pouvoir vivre le Chinois se débat et combat féroce; mais vient ensuite le moment de la résignation où l'on ne gémit plus, où l'on accepte simplement. Quand ils sont devant un destin trop lourd, trop écrasant, devant l'inévitable, ils ont le dernier sourire, l'orgueil de braver la défaite. Sur la terre des Fils du Ciel le destin est implacable pour les perdants. Du moins le mourant meurt-il en paix, seul. Isolement total où sa dernière « face » est d'accepter la mort. La foule, le grouillement, la promiscuité s'écartent enfin de lui. C'est un danger et un sacrilège que d'intervenir pendant une agonie. Quand un homme rend son âme un geste de pitié vers lui est un défi à la nature, aux dieux et aux hommes, qui coûte cher. Car il peut irriter les génies qui rôdent autour de l'agonisant pour s'emparer de leur proie : le dernier souffle. Tout cadavre est une chose dangereuse, entourée d'émanations, d'esprits, d'un halo des enfers. On n'enterre même pas les corps des miséreux, on les jette dans des recoins ignobles, au bas des remparts croulants, dans les fleuves. Il est fréquent de voir des chiens galeux en train de dévorer des tibias ou des mains humaines.

L'inégalité domine la mort plus que la vie. Les pauvres on ne les enterre pas. Pour les riches le trépas est une fête. Souvent, dans mes promenades, je rencontre de merveilleux cortèges de gens vêtus de blanc, hommes et femmes comme des suaires ambulants. Le blanc est la couleur funèbre. La rue se remplit de chars, de palanquins, de haliebardes, de bâtons d'encens, d'un monde cérémoniel. Explosion des pétards, crécelles, gongs, transes des pleureuses professionnelles, mélopées graves des bonzes, un plain-chant où domine le son bouddhique « om » signifiant l'universalité du monde. Tintamarre pour chasser les démons. Joie des bûchers. Flammes consumant des objets de papier: représentations des biens du défunt qui l'accompagneront ainsi dans le Domaine des Fontaines Jaunes, pour son confort. Car, de l'autre côté, si les rites ont été bien accomplis sur cette terre qu'il quitte, il aura la même existence opulente. Ce qui compte c'est la piété, les devoirs, les tablettes des ancêtres, la splendeur des cérémonies pour la « face » du décédé et

celle de ses descendants. Les fils sont là, graves, hiératiques, derrière le cercueil somptueux qui a été gardé depuis des années, comme un objet de joie et de consolation, dans la chambre de l'homme qui vient de mourir. Décence. Pas de chagrin. Comme s'ils étaient incapables d'avoir des sentiments. D'ailleurs les hommes ne comptent pas par eux-mêmes. N'existent que la succession infinie des générations, que le flot du temps où les riches s'assurent l'avantage dans ce monde et dans l'autre, de père en fils.

Parfois on me conduit aux portes de la ville, sur les tumulus gazonnés jonchant la plaine à l'infini. Tertres. Pas de signes, pas de marques. Le peuple des défunts respectables est là, dans ces milliers de bossellements. Ce n'est pas un cimetière. La nature a récupéré les dépouilles humaines. Mais ces morts munificents mangent les vivants miséreux en occupant le sol qui pourrait produire des moissons.

J'aime ces bosses paisibles. Je marche dans le vent et la poussière, croisant les caravanes humaines, longues lignes de coolies qui tressautent tous d'un tressautement destiné à diminuer la peine sous les sacs de riz ou les blocs de sel gemme de cinquante et cent kilos.

Quelle joie quand, ayant atteint l'âge de six ans, les maquignons sont venus dans la demeure de mes parents pour leur vendre un cheval à mon usage. Quel infini marchandage céleste alors que je bous d'impatience ! Je me souviens d'un animal à robe de feu, mais c'est un poulain bai qu'on me choisit. Il est fier quand même, il ressemble aux coursiers des fresques célestes. Dans la quotidienneté fabuleuse et misérable du pays, les chevaux, dès mon enfance, ont représenté pour moi la beauté. Là où l'homme est une bête de somme, le cheval, lui, même sous son bât, même étique, même efflanqué, même saignant de coups, est la bête de l'intelligence. Le cheval chinois, tout petit, avec un mufle élancé, des naseaux frémissants et un ventre rond faisant équilibre, va toujours, le pied plus sûr que celui de l'homme, plus increvable que l'homme, sentant mieux le danger que l'homme, escaladant et dévalant mieux que l'homme les ressacs de la nature chaotique, les sentiers de dix mille marches de la Chine des montagnes où coule la migration des corps et des choses. Aussi fier, aussi acharné que l'homme, ne mourant que quand tout est consommé. C'est en vain alors que le caravanier touille, d'un bâton pointu, la plaie qu'il lui a faite derrière l'oreille pour l'obliger à avancer. L'animal se couche, ferme les paupières, désormais tas de viande à déchiqueter.

Mon cheval est mon titre de noblesse. Je suis un seigneur dorénavant. On m'a choisi soigneusement un mafou. Il me rebute

d'abord par son aspect taciturne, ses traits lourds et ses yeux fermés. Mais, dans sa tenue bleue de palefrenier, il est capable de courir derrière ma monture pendant des heures. Il sera mon premier compagnon.

Je vogue sur mon cheval et peu à peu je découvre les dons spécifiques de la Chine : l'horreur et la préciosité infinies. Elles sont complémentaires, nécessaires l'une à l'autre. Et c'est ainsi que Tcheng Tu, cet égout, ce baigneur – du reste comme toutes les cités chinoises d'alors – est aussi un joyau, une joie permanente.

Extrêmes de l'ordure et du luxe. La cité n'est qu'un vaste lieu de mangeaille et de prostitution. En contrepoint des agonies se trouvent les plaisirs cérébraux de l'aileron de requin, de la petite fleur et de la sing-song girl. Étrange voix âpre et prenante des filles criant les numéros gagnants du jeu des bêtes. Dominant les criailleries des mégères, le martèlement des pions de mahjong, ivoires claqués, fond sonore montrant que la vie est un jeu. Mélopées des chanteuses, fard des travestis, achat des virginités, vente des esclaves, coffres rouges des cortèges de mariage, les encens et les images de Bouddha, les prières des bonzes, la beauté des tours de porcelaine à dix-huit étages, les toits recourbés des pagodes. Il y a les rues vulgaires, les quartiers entiers des maisons de joie, les fumeries, les théâtres. Il y a les corporations d'artisans travaillant sous l'œil des passants. Les quartiers des marchands. Leurs oriflammes, leurs bouliers, la forêt des caractères. On passe brusquement de ce déchaînement de la rue dans la boutique nue où tout est cloîtré. La préciosité du silence, l'objet unique qu'on vous montre, le regard unique que le client jette sur la merveille offerte. Cette douceur est, en réalité, une violence calculée pour faire craquer les nerfs, pour faire céder à la tentation.

Souvent je vais dans le bois de la grande pagode. Je galope au milieu de vénérables troncs de mûriers, au pied de la grande muraille d'enceinte, un paysage d'estampe. Je suis dans un rêve de lacs, de collines, de bambous et de rhododendrons, dans l'univers de la grande paix, au milieu d'une lumière moussue. Parfois, à travers les ombrages, j'aperçois les lignes courbes d'une demeure seigneuriale où les toits vernis flamboient comme un arc-en-ciel de verts et d'ocres. Tranquillité souveraine. Les factionnaires qui gardent le yamen n'ont même pas cette crispation lisse qui est le masque du sbire. Paix. Mystère aussi. Car la vie est cachée derrière les hauts murs percés, en guise de porte, d'un grand trou rond, un cercle parfait signifiant le bonheur. Par là j'entrevois un va-et-vient de concubines et de domestiques, au milieu de rocailles en miniature et de pagodons précieux. Autour des oiseaux chantent.

Bruit rare, bruit de luxe : à Tcheng Tu les oiseaux ne quittent pas les bois des seigneurs, ils fuient les agitations de la plèbe. Autre bruit : des tintements de cloches. Un gros bonze en robe safran, son crâne nu luisant au soleil, passe, en faisant les gestes automatiques de la mendicité.

Mais c'est toujours très vite la retombée dans les taudis et la masse. Alors mon mafou crie : « Place au seigneur étranger ! » Je galope. Mon cheval bat la chaussée de ses sabots et hennit. Je le frappe avec mon stick pour qu'il aille plus vite. J'ai la sensation de pénétrer dans cette foule en l'écrasant. Devant moi c'est le sauve-qui-peut. Il y a des gens qui tombent avec ce qu'ils portent. Je me souviens d'une fille marchant à grands pas avec sa balancelle équilibrée à chaque bout par un baquet de matières fétides. Elle va au marché vendre de l'engrais humain mais elle s'écroule au milieu de la chose répandue, catastrophée parce qu'elle a perdu le produit des entrailles de sa famille, c'est-à-dire le bol de riz de demain. Je comprends alors la grande division entre ceux qui portent et ceux qui sont portés. Le portage permet aux nantis de traverser sans inconvénient le cloaque où chacun vit et meurt comme il le peut. Mon cheval c'est mon dragon. Je continue mon périple jusqu'au coucher du soleil, quand la cité referme les portes bardées de chaînes de ses remparts et que les veilleurs de nuit se mettent à circuler en battant le sol de leurs longs bâtons et en criant au peuple de dormir. En Chine pourtant on ne dort jamais. Dans l'ombre c'est toujours le même grouillement.

En rentrant de mes pérégrinations je longeais une venelle à l'ombre d'une muraille croulante, un vieux mur du quartier mandchou où des pierres détachées avaient laissé des trous. J'entendais derrière moi le souffle de mon mafou enfin épuisé. Je tirais sur les rênes de mon cheval qui piaffait en sentant l'écurie. Ses fers claquaient sur les pavés inégaux. Soudain j'étais sous la protection de deux énormes dieux tutélaires barbouillés de rouge, hiératiques, aux barbes lourdes taillées comme des blocs. Ces génies flanquaient le portail d'entrée de ma maison – sentinelles contre le mal. Dans la première cour, aux grandes dalles sombres, régulières, je me trouvais sous les plis du drapeau tricolore qui flottait au bout de son mât blanc. Car, là où je pénétrais, c'était le consulat de France. Mon père était le consul de France.

Pendant que ma monture grattait nerveusement les dalles et montrait ses grandes dents dans une grimace, je sautais à terre. Le mafou s'était tassé sur lui-même, à la chinoise, balançant son postérieur au-dessus de ses jambes pliées, ce qui est la façon chinoise classique de se reposer. Une science goulue et intense du

repos. Je rentrais parfois à l'heure où l'on amenait les couleurs. Mon père, au garde-à-vous, entouré de son état-major : deux Blancs et des Jaunes, me criait : « Ne bouge pas. » Ma mère de loin, de l'embrasure d'une porte, me faisait signe de la rejoindre silencieusement, sans irriter le consul de France. Quand j'étais auprès d'elle elle m'embrassait mais ne m'interrogeait pas. Elle voulait faire de moi un gentleman.

Le consulat est un grand yamen. Des enfilades de cours, des jardins, des étangs, des ponts en dos d'âne, des lotus, des buissons de jasmin, des grenadiers qui portent, au milieu de leurs fruits rougeâtres, les taches blanches des aigrettes toujours pelotonnées sur elles-mêmes. Un peuple de serviteurs en turban. Dans ce labyrinthe enchanté quelques pavillons chinois aux grosses poutres laquées, aux piliers noirs, aux boiseries ajourées. Sur les toits les tuiles font un ondolement pétrifié, une rangée creuse comme une vallée succédant à une rangée bombée comme une montagne. Sur la faite des animaux bénéfiques en porcelaine. Les fenêtres sont de papier huilé collé sur des châssis sombres qui, se rejoignant en d'étranges angles, constituent autant de caractères célestes. Dans l'obscurité des pièces se balancent des lampes de carton, comme de grosses outres dépliées. Il y a un tréfonds de lumière sombre où l'on entrevoit parfois un Bouddha car mes parents sont grands amateurs de « curios ».

Dans mon monde il y a un endroit dont je ne dois pourtant pas approcher, en principe : le bureau de mon père. Endroit solennel et immense où il apparaît chaque matin à onze heures. Une table ministre couverte de liasses de documents, sous le buste de Marianne et sous un petit faisceau de drapeaux français. Au mur une grande photo de lui-même et une autre, de même taille, celle du Seigneur de la guerre du moment, avec la dédicace du personnage en sentences fleuries. Salutations du vice-consul et du chancelier, deux petits messieurs blancs terrorisés, pleins de zèle. Mais, selon mon père, l'un est un « étourdi », l'autre un « raseur ». Cérémonial. Front lourd du consul de France seul face à ce Tcheng Tu bouillonnant de complots, d'exécutions, de guerres vraies ou fausses, de la gamme infinie des marchandages. Rien ne se voit. Il faut deviner, il faut comprendre. Besogne quotidienne à laquelle s'attelle mon père avec la conviction que lui seul en est capable tellement il est sinisé.

Cela ne se voit pas. C'est un monsieur mince, à la petite figure brune où d'épais sourcils et un nez proéminent font contraste avec les petites moustaches précieuses et les jolis traits fins. Il est très français 1900 de carte postale, solennellement. Charme. Non

seulement il est « le consul » mais jamais personne n'a été plus consul que lui. Les femmes, à commencer par ma mère, doivent passer après lui dans les réceptions officielles. Il met le plus souvent possible son uniforme brodé et son épée. Sa fierté ce sont les décorations. Tous les éléphants blancs du monde, les Niftam Ichtikar, des dizaines de médailles de pays exotiques dont les souverains, sur le conseil des conseillers de France, font des distributions à tous les bons serviteurs de la France. Comme il est beau, mon père, quand il s'habille et que toute la boyerie, y compris ma mère fort réticente, est mobilisée pour le vêtir !

Pour commencer sa journée mon père n'est qu'en col dur avec un nœud papillon. Vers midi, tirant sur sa moustache, poussant des soupirs, il prend sa plume d'oie et se met à rédiger un rapport pour le ministère des Affaires étrangères. Il fait du beau style, il est maniaque pour une virgule, il n'est pas à prendre avec des pincettes. Quand il croit entrevoir une lueur dans le magma des confusions chinoises où tout a un sens mais truqué et inaccessible, il appelle ma mère pour lui lire sa prose. Elle, son grand front pur et ses yeux pervenche tournés vers la porte, trouve la lecture ennuyeuse et s'en va après avoir murmuré : « Mon pauvre ami, vous vous compliquez trop la vie, cela vous jouera des tours. » Alors mon père se met à geindre lamentablement. Sa figure est celle de la peine intense. Il murmure parfois à ma mère avant qu'elle ait décampé : « Vous ne vous intéressez pas à moi, à ce que je fais pour la France et pour vous aussi. Croyez-vous que vous seriez une grande dame sans moi ? Tout ce mal que je me suis donné dans la vie ! Je me suis esquiné la santé. » Et les jours où ma mère se montre particulièrement réticente à apprécier les travaux paternels, mon père se décompose, son teint verdit. D'abord niant le mal avec courage puis, subitement, laissant sortir de ses lèvres : « Mes amibes. » Mot suprême, mot terrible, la terreur pour les Européens, le poison universel. Tous les intestins blancs en sont dévorés. Tous les messieurs et toutes les dames occidentaux passent leur vie entre des lourdeurs de plomb et des écoulements affreux, se tordant de douleurs au cours des cérémonies et des repas officiels. Mon père est bien trop consciencieux pour ne pas se repaître de boyaux de poissons, au risque de détruire sa propre triperie, quand il gueuletonne avec un Seigneur de la guerre.

Quand il se sent bien, content de vivre, mon père peut parler de ses amibes pendant des heures. Rien ne le gêne dans la description des détails cliniques. Son gros côlon c'est sa blessure au service de la France. Ma mère approuve peu ce genre de gaillardises, et murmure même : « S'il veut être un héros, pourquoi ne va-t-il pas se battre à

Verdun? » Mais ma mère aime encore moins le mot « amibes » quand mon père le prononce dans les affres de l'agonie, les râles, les lamentations. Cela la dégoûte. Ces affaires d'excréments sont trop « chinoises » pour elle qui, du reste, par une merveilleuse exception, n'est jamais atteinte.

D'autres fois, quand mon père est vraiment satisfait de sa prose, il cherche à tout prix des approbations. Dédaignant le vice-consul, un blondasse gélatineux, il recourt à ses interprètes chinois – il parle bien la langue de la province mais sa dignité lui impose d'avoir des traducteurs. Ce sont les bons pères qui les lui ont fournis, en les choisissant parmi leurs meilleurs catéchumènes. Chaque fois c'est la séance des « lays » et des « oui monsieur le consul » dûment pénétrés d'admiration. Longues faces de gouttières jaunes, toutes dans la même inclinaison du respect suprême, celui d'anciens enfants de chœur devant l'ostensoir. Longs étuis de leurs robes serrant des corps étriqués. Sourires douceâtres. L'un d'eux a le nez chevauché de lunettes, instrument de commandement reconnu en Chine. C'est le favori de mon père qui a toujours besoin d'un préféré, d'un personnage de dilection dont il a su reconnaître les vertus et sur lequel il aime s'épancher. Celui-là lui sert de petit espion. Ma mère qui le déteste le surnomme « arête de poisson » car il est tout en colonne vertébrale et en yeux gelés sous ses verres à monture de fer. Un jour elle arrive au bureau amenant le cuisinier principal qui gratte sa face ronde et chauve, de sa main sale. Tous les potins de la maison et de la ville aboutissent à ses fourneaux. Cet homme dévoué a un jour confié à Anne Marie : « Le secrétaire de monsieur le consul est riche. Il vend les secrets du Consulat à qui veut les acheter. » Le maître queux, face à mon père qui a mis son pince-nez pour être plus sévère, confirme ses dires. Il détaille même les tuyaux livrés par l'individu, les tractations de mon père qui, au nom de la France, achète de l'opium pour la régie d'Indochine et vend des armes aux Seigneurs de la guerre. Toute la ville est au courant, paraît-il. Mon père est très vexé. Il chassera son chouchou malgré une intervention pressante des bons pères.

Ceux-là, ils sont toujours au consulat. Ils sont pleins d'informations. Pour la conversation mon père se rabat souvent sur eux. De rudes patriotes, des braves à tout crin – on peut le dire étant donné le système pileux qui leur sert d'uniforme. Mais certains jours mon père explose contre ses ensoutanés. Il hurle : « Ils sont insatiables. Toujours à demander, toujours à exiger. Ce qu'ils me font comme histoires avec les Chinois ! Que veulent-ils de plus puisqu'ils sont dans tous les trafics, qu'ils dominent à Tcheng Tu le commerce de la merde et qu'ils commanditent même des maisons de

joie – il ne s'agit pas, bien entendu, de leurs églises. » Rires fins, le bon mot terminant la colère paternelle.

Le personnage qui m'impressionne le plus dans le bureau de mon père est un vieux lettré rabougri et parcheminé à souhait. Il a des ongles comme des pinces, dix à quinze centimètres de corne tordue, protégés par des étuis d'argent ciselé : tout ce qui lui reste de ses richesses, du temps où il était mandarin, sous-préfet impérial avec des boutons de jade. C'est lui qui déplie des rouleaux ornés de rubans et de sceaux magnifiques, apportés par les émissaires d'un Seigneur de la guerre ou d'un gros commerçant. Car aucune transaction ne peut se faire sans d'innombrables messages qui ont la forme de tubes fleuris contenant un torrent de poésie, débouchant finalement, avec modestie, presque secrètement, sur l'affaire débattue, par exemple la livraison de fusils de la Manufacture de Saint-Étienne. Quand mon père, après s'être intensément concentré, le visage figé, a enfin concocté sa réponse, il sourit gaillardement. Et aussitôt, le scribe, de sa main griffue où le pinceau est une griffe plus grande, se met à dessiner les caractères majestueux où mon père se consume en un torrent d'humilité tout en maintenant ses prix. Magie de la main jaunie, maigrie, presque atrophiée, monstrueuse, traçant les idéogrammes. Enfin, le rite de la cire à cacheter que l'on fait fondre, un grésillement, une brûlure, le stigmat heureux, la marque de la France éternelle sur le papier de riz.

J'attrape une gifle quand je pénètre indûment dans le bureau paternel. Mais il arrive que mon père me fasse venir pour me câliner. Alors que la tendresse de ma mère est toujours lointaine, un mirage, celle de mon père est chaude, poisseuse, sentimentale. Parfois il me fait des recommandations avec l'air d'un magister. Parfois il larmoie pour me dire : « Tu es mon petit garçon. Si tu es bien sage, tu deviendras un jour un grand consul de France. Encore plus grand que moi. »

Ma mère dit souvent à mon père : « Vous avez perdu tout sens du ridicule, mon ami. » « Oui, mais j'ai acquis celui de la "face". Et c'est ce qui compte ici. Tenez, j'ai une idée... »

Je me souviens qu'une de ses idées avait mis longtemps à mûrir. Des jours durant mon père était resté en méditation dans son bureau, d'une humeur de chien. Le moindre son qui serait parvenu à ses oreilles aurait été une catastrophe. Au yamen c'était le branle-bas du silence. Tout le monde marchait sur la pointe des pieds. Les collaborateurs directs tremblaient. Le peuple des serviteurs s'entassait dans les recoins lointains en essayant de réprimer ses

activités bruyantes. Il est difficile à des Chinois, que ce soit au travail ou dans le plaisir, de ne pas s'agiter avec la série de leurs petits bruissements professionnels ou personnels, leurs crachotements, leurs postillonnements, leurs ricanements, leurs expectorations remontant, en une longue trajectoire, du bas du ventre pour se terminer en un mollard lancé comme un obus. Seule la peur peut faire taire les Célestes. Dans ce cas ils font des efforts de mutisme. Ma mère parcourait donc le yamen pour veiller à son insonorisation. Les scènes de mon père l'assommaient et elle voulait les éviter. Elle allait dans les cours, un peu moqueuse, faisant signe à tous de fermer les lèvres.

Le seul homme qu'elle eut du mal à convaincre, ce fut le blanchisseur. Un gnome un peu bossu, un peu goitreux, l'échantillon même du Chinois buté, borné. L'obstination absolue. C'était un artisan consciencieux dont la bouche était un maelström sonore ; il recrachait chaque goulée d'eau absorbée en une bruine qui humectait le linge. Ses chicots de dents, pour diriger les jets. Le glougloutement de la langue servant de pompe aspirante et refoulante. Une technique centenaire. Stupeur de l'honorable serviteur quand ma mère lui dit de s'arrêter.

Le consulat est donc le palais du calme souverain. Mais l'écho d'une discussion lointaine entre une vieille amah grincheuse et une jeune amah insuffisamment respectueuse parvient aux oreilles de mon père. Cela lui déchire le tympan. Convocation du chef boy qui arrive avec son visage de glace, lisse, convenable pour affronter les tempêtes. Ce roi des domestiques exprime des millions de regrets pour son indignité. Mais comment réduire au mutisme des créatures aussi bêtes que des femmes ?

Traits contractés de mon père qui ne peut contredire cet argument. Il se souvient qu'il a trouvé un cheveu dans sa soupe la veille au soir. Et il déteste, d'une haine farouche, tout élément pileux dans son potage. Pour les Chinois, un poil dans le bouillon n'a aucune importance. Mais mon père, en dépit de son enchinoisement, a quand même des manies de Blanc. Le chef boy a été dressé à supporter les bizarreries des étrangers. C'est son métier. Pourtant ce jour-là mon père agonit le responsable de la corporation domestique au-delà de la mesure convenable. Celui-ci subit les outrages sans rien montrer mais un certain rose, un rose couleur de thé, se mêle au jaune de ses joues. Signe que son « Ch'i » peut se dégorger. Le « Ch'i » c'est l'esprit de violence enfermé à l'intérieur de chaque homme. Et mon père sait trop bien qu'un Chinois atteint du « Ch'i », Seigneur de la guerre ou boy, est comme une bête fauve. Il s'arrête donc dans ses apostrophes.

J'arrive sur ces entrefaites et j'attrape une claque. Mon père se met à boiter, clamant que je lui ai marché sur les pieds. C'est un fait connu qu'il a les extrémités d'une extraordinaire sensibilité. Cette fois-là j'ai le sentiment d'être injustement accusé. Je pleure. Ma mère arrive, hausse les épaules et me prend par la main pour m'entraîner dehors.

Mon père a du remords. Il tourne en rond dans son bureau. Ma mère ne lui parle pas. Elle me couche. Le lendemain, à mon réveil, mon père est à mon chevet.

– Dans quelques semaines tu seras fier de moi. Je t'emmènerai dans une belle procession. C'est une idée à moi.

Le silence est terminé. Renaissance à la vie dans le consulat. La méditation de mon père a porté ses fruits. Rayonnant il explique sa trouvaille à Anne Marie : comme Tcheng Tu vient de tomber aux mains d'un nouveau Seigneur de la guerre, il s'agit de se le concilier par un cadeau mirifique. Et pourquoi pas une baignoire en émail blanc, la première qui pénétrerait au Sseu Tchouan et qu'il faudrait remettre avec faste ?

Anne Marie se méfie des fastes conçus par son époux :

– La baignoire, donnez-la-moi au lieu d'en faire hommage à ce ruffian. D'ailleurs vous risquez de vous couvrir de honte.

Le consul n'en démord pas. C'est ainsi que la valise diplomatique, partie de Shanghai, contient cette fois une caisse particulièrement énorme. On la trimballe sur les vapeurs, sur les jonques, on la porte à dos d'hommes. Personne ne s'étonne. C'est que mon père est connu par l'importance de la valise qu'il se fait expédier chaque mois. Toujours des tonnes de ballots sur les enveloppes desquels est imprimé au fer « secret ». Comme s'il s'agissait de documents d'État. En fait cela contient surtout les denrées nécessaires pour faire marcher la diplomatie conçue à la façon de mon père: les vins et alcools sont ses premiers arguments pour négocier avec les Seigneurs de la guerre. Il y a quelques mois des coolies écrasés par leur fardeau ont glissé dans la cuve puante et précieuse où est conservée la merde au recoin des rizières. C'est ainsi qu'à travers les matières fécales sont montées des bulles de champagne destinées aux verres de l'amitié franco-chinoise.

Enfin la baignoire est à Tcheng Tu. En dehors de mes parents personne ne sait ce qu'est ce gros objet. Aucune importance. Mon père recrute des centaines de gueux, leur fait endosser la livrée des serviteurs du consulat. Il organise un imposant cortège avec tam-tam, danse du dragon, oriflamme, pétards, encensoirs, brûle-parfum,

litanies des bonzes qui ont fait leur prix auparavant. Au milieu de la colonne mon père en grande tenue brodée, avec bicorne et épée, à cheval, devant la baignoire portée précautionneusement par quatre gaillards parmi les plus costauds. Je me tiens à ses côtés. Nous déambulons parmi les banderoles. Leurs caractères géants proclament que mon père apporte très humblement un cadeau au grand général, en signe d'éternelle alliance. D'ailleurs le général, sous la forme d'une photo géante, plane déjà au-dessus de l'objet qui va lui être remis.

Défilé à travers les ruelles médiévales de la cité devant la foule des curieux. La badauderie à Tcheng Tu, c'est tout de suite un océan humain qui submerge tout. Plaisanteries. Car, pour les Chinois du commun, tout spectacle inhabituel qui ne retombe pas sur eux sous forme de catastrophe est considéré comme une farce. Or, ce jour-là, la catastrophe se réduit à quelques coups de bâton que des soldats, surgis à la hâte, distribuent pour ouvrir la voie. Effet miraculeux, la masse s'ouvre. Les Chinois tout contents jugent en rigolant de l'affaire comme d'une bonne trouvaille pleine de « face ». Mon père se rengorge.

Le cortège traverse les portes, les ponts, les sentinelles qui gardent le palais du général. Arrivée dans la cour d'honneur devant le Seigneur de la guerre lui-même en chair et en os, à la fois surpris et empanaché. Remise de l'objet, discours, déchaînement des gongs. Et même revue des troupes devant la baignoire, dont le général ne sait pas que c'est une baignoire. Impossibilité de lui révéler son usage sous peine de lui faire perdre la « face ». Longue cérémonie, les assistants engoncés de sérieux, les visages solennels et souriants, de ce sourire céleste qui est une gravité de plus. Tout se passe très bien. Le grand Seigneur de la guerre fait emporter le cadeau par sa garde d'honneur jusqu'à son gynécée : les concubines sont curieuses de voir la chose mystérieuse. Mon père s'en va avec son cortège. Les jours suivants il apprend qu'aucun dignitaire n'a encore osé révéler au Seigneur de la guerre que l'instrument sert à se laver. Lui, a décidé que c'était une marmite de grande capacité. C'est ainsi que la baignoire a péri dans le feu...

En tout cas, grâce à la baignoire, le Seigneur de la guerre se trouve être le débiteur de mon père. Il ne peut lui refuser sa prochaine demande. Et c'est ainsi que, quelques jours plus tard, parce qu'en ma petite personne le prestige national a été offensé, j'ai été la cause du supplice de deux hommes.

Un soir je rentre de ma promenade équestre le bonnet éraflé par une balle, sans doute une balle perdue. Aussitôt monsieur le consul

de France, qui a un grand sens de la dignité de son pays, endosse son fameux uniforme et réclame justice et réparation auprès du général. Lequel fait entendre sa propre indignation et promet une satisfaction éclatante. Il n'en dit pas plus. Rendez-vous est pris pour le lendemain à dix heures sur le terrain vague qui sert aux manœuvres militaires, en dehors de la porte nord de la ville. Mon père n'est pas matinal. Il arrive avec moi en retard au lieu désigné : une enceinte entourée de barbelés, sans foule. Au milieu, deux poteaux. Des bourreaux s'affairent très professionnellement autour de deux individus nus qui y sont attachés. On est en train de les démembrer vivants. Quand nous approchons ils n'ont déjà presque plus de bras, d'omoplates et de côtes. Tas de viande et de cris qu'on nous fait voir en surveillant notre contentement pendant que les clairons sonnent. Mon père déclare que l'honneur de la France est amplement satisfait. Il se garde de dire qu'il n'en demandait pas tant, loin de là, car ce serait offenser gravement le Seigneur de la guerre qui, par l'importance des tortures, montre l'importance qu'il attache à monsieur le consul de France et à son honorable rejeton. Nous partons, mais l'exécution continue.

Mon père, un peu penaud, un peu horrifié, ne peut s'empêcher de dire à ma mère, très doctoralement, quand nous rentrons :

– C'est bien. Mais puisque le général voulait nous témoigner sa magnanimité, pourquoi n'a-t-il pas fait procéder au supplice en pleine ville, devant la population ? Cela aurait été une réparation plus considérable qui aurait eu un sens politique. Sans doute était-ce trop pour le général car, de cette façon, il se serait reconnu lui-même un peu responsable de l'attentat et cela aurait diminué sa « face ». Ce sont là, chère Anne Marie, les subtilités chinoises qui sont l'âme de l'Asie.

Anne Marie détourne la tête:

– Au fond, vous êtes fier de votre exploit, n'est-ce pas?

En tout cas, personnellement, je me sentais héroïque car les amahs me félicitaient, les domestiques s'attroupaient autour de moi. C'était mon initiation à la cruauté.

Aurais-je eu des remords si on m'avait alors appris que ces pauvres démantelés n'avaient rien fait? Qu'évidemment ce n'étaient pas eux qui avaient tiré vers moi? Ils n'étaient que des coolies ramassés dans la rue, plus probablement des prisonniers pris dans une geôle, car le Seigneur de la guerre n'allait pas se donner la peine de rechercher les vrais coupables. Lesquels d'ailleurs auraient risqué de se trouver parmi ses propres soldats.

Je vivais dans le bonheur. Mon père aussi, ma mère également. Tous les trois nous participions à la félicité chinoise. Dans mon jeune âge j'avais compris qu'en Chine tout était joie, que la vie était plus puissante que la mort.

Déjà, vaguement, j'avais le sentiment que mon père, dans son art d'être chinois, était un peu lourd. En fait il était un bûcheur avec des vanités et des caprices de despote et aussi une certaine vulgarité de « petit blanc » mêlant la sentimentalité fleur bleue et le cynisme colonial. C'était ma mère que j'admirais. Elle était très aimée des serviteurs du consulat. Il y en avait cinquante, cent, tous en tenue blanche et en turban bleu: boys, blanchisseurs, cuisiniers, messagers, gardiens, porteurs de chaises à porteurs, mafous. Ils étaient très prospères. Il fallait les voir accroupis par dizaines autour de tas de riz fumant, silencieux dans l'activité et la jouissance d'avalier, poussant de leurs baguettes, à un rythme précis, inouï, la nourriture dans leur bouche. Ces serviteurs étaient de grands seigneurs, ils avaient leurs propres serviteurs qui leur préparaient de gigantesques repas dans des chaudrons et avaient le droit ensuite de manger les restes. Tous se levaient et s'inclinaient quand ma mère arrivait auprès d'eux.

Anne Marie savait d'instinct qu'il ne faut pas morigéner les Chinois, les chapitrer, crier après eux, leur donner des ordres, leur faire des scènes quand ils ne comprennent pas, quand ils ne veulent pas comprendre, quand, après avoir dit « oui », ils font ce qu'il y a de plus absurde aux yeux des dames européennes ordinaires qui crient.

Anne Marie ne se laisse jamais exaspérer. D'abord elle a conscience d'être une femme, c'est-à-dire d'être un être inférieur même pour les domestiques mâles. Aussi n'est-elle jamais courroucée, elle ne fait jamais la grosse voix. Tout au plus dit-elle aux serviteurs, en chinois, car elle a aussi appris la langue du Sseu Tchouan: « Votre façon de faire est la bonne, mais essayez la mienne qui n'est peut-être pas mauvaise non plus. » Elle obtient des résultats prodigieux de cette façon. Par exemple que le cuisinier ne se mouche pas dans ses doigts, que le jardinier n'utilise pas l'engrais humain de nos cabinets pour améliorer la croissance des légumes de notre potager. Il est vrai que le bonhomme est arrivé à renoncer à la notion sacrée et séculaire de l'autofumure en découvrant son intérêt bien compris qui est de vendre pour lui, au-dehors, les produits des tripes du yamen.

Ma mère est toujours à son aise. Elle devine. Elle devine que le jardinier partage les bénéfices de son commerce avec les autres

domestiques importants proportionnellement à une hiérarchie interne très stricte. Pas la hiérarchie officielle mais une hiérarchie secrète purement chinoise. Ma mère gouverne par le juste milieu. Elle ne demande jamais sa quote-part dans les petits gains de la maison, ce que ne manquerait pas de faire une dame chinoise n° 1. Mais, contrairement aux Européennes qui passent leur temps à vérifier des comptes invérifiables, ma mère ne chicane pas. En Chine rien n'est clair, les chiffres n'ont pas de sens, il faut savoir faire confiance.

Je n'ai jamais vu ma mère reprendre un serviteur en lui disant : « Cette fois tu exagères, tu chapardes trop. » Mon père lui a expliqué qu'il ne faut pas prendre un Chinois la main dans le sac si on n'est pas capable de la lui faire couper. Il lui a expliqué qu'accuser un homme c'est l'humilier, c'est l'obliger, pour défendre son honneur, à édifier un tel échafaudage de mensonges, de dénégations, de truquages, que l'accusateur en reste pantois, en plein labyrinthe, écrasé, comme s'il avait commis une injustice. Mais mon père, malgré les leçons qu'il donne, se laisse parfois emporter à proférer des invectives et il voit sa victime se dresser contre lui, à la manière chinoise, les yeux ronds de l'innocence, les traits meurtris par l'erreur judiciaire, les gestes de la protestation indignée.

Ce genre d'erreurs, Anne Marie ne les commet pas. Elle sait très bien se faire voler, ni trop peu, ce qui ne serait pas digne de sa grandeur, ni trop car elle serait considérée comme une idiote. En cas d'abus elle ne dit rien, elle a juste une expression particulière. En fait, le corps entier des serviteurs a établi spontanément le taux équitable des vols et s'y conforme, contrairement aux mauvaises maisons où il faut inventer des astuces pour arriver à ce qui est considéré comme le dû honnête. Tout le monde a sa fierté au yamen. Tout marche très bien pour la domesticité qui vit tranquille et pour ma mère qui n'a pas trop de peine à se donner. Simplement une vigilance amusée. C'est que la Chine, si effrayante pour beaucoup, est pour elle un divertissement constant. Les curieux replis du cerveau jaune produisent toujours des effets qui l'enchantent. Ainsi, quand elle rencontre le jardinier enrichi par son négoce, vieil homme aux rides de terre cuite, elle lui demande : « Très honorable ancêtre, grand-père, est-ce qu'au marché le prix de la matière est bon ? » Ce qui est considéré comme une allusion fine, pas blessante, faisant valoir à la fois la perspicacité de ma mère et son sens des convenances.

A ma mère Tcheng Tu entier paraît normal. Même de trouver un cobra dans sa chambre, même de voir un panier de têtes égaré près du porche du consulat, même d'avoir une mitrailleuse braquée

contre sa fenêtre. Elle est à l'aise, généralement la seule dame présente, en guimpe de dentelle et en jupe à volants, dans les gueuletons de cérémonie avec le Seigneur de la guerre. C'est avec une bienveillance à la Joconde, avec un retroussis des lèvres, qu'elle écoute les vantardises des missionnaires et les jérémiades des bonnes sœurs. Rien ne la surprend, pas même d'être dans une jonque entraînée dans le courant fou des inondations, pas même d'être au milieu des morts vivants d'une famine. Chaque matin ma mère refait la torsade de ses cheveux puis entreprend la tournée du yamen en s'informant des drames et des misères de la journée, toujours avec cette simplicité dégagée qui lui donne la « face » sans la chercher. Même les Seigneurs de la guerre qui se succèdent ont pour elle un respect qui dépasse la simple politesse. Ils lui montrent une considération particulière. Ils ne lui font pas de ces cadeaux pompeux destinés aux femmes des barbares mais lui envoient des parures délicates qui sont un langage symbolique, celui des hommages venus du cœur. C'est qu'ils ont le sens de la dignité et ils honorent la dignité de madame ma mère.

Ce qui importait, à Tcheng Tu, ce n'était pas l'opinion des Seigneurs de la guerre, c'était celle des domestiques. Car ils avaient fait à Anne Marie, au sein de la population, une propagande qui était sa sauvegarde. J'aimais aller avec elle dans les ruelles de la ville. Souvent nous nous enfoncions dans la cité, moi à cheval, suivant sa chaise à porteurs. Alors que les dames chinoises à pieds cassés étaient enfermées dans des palanquins hermétiques, rideaux tirés, pour ne pas être souillées par les regards de la plèbe, ma mère était portée en plein jour, en pleine lumière. Elle n'avait jamais d'ennuis – pas de bousculade calculée pour la faire dégringoler de ses hauteurs, pas d'obscénités proférées contre elle, de ces obscénités célestes qui sont les plus terribles de l'univers, pas d'attroupement de soldats ou de mendiants sur son passage. Et pourtant, se montrer ainsi aux yeux de tous, pour les Chinois, c'était inconvenant.

Elle s'en allait donc au-dessus des grouillements chinois. Elle savait ne pas voir les filles de joie, les lépreux, tout ce qui était trop macabre, mais sans détourner la tête, juste dans une négation décente. Et nous aboutissions à la beauté. Généralement nous allions chez les riches marchands de la rue de la soie, de la rue du bronze, de la rue de la laque. Le quartier des objets précieux faits pour la volupté des riches.

La chaise s'abaissait. Mouvement rythmique des coolies pour descendre ma mère Anne Marie aux pieds intacts qui marchait en me tenant par la main. Nous allions vers une boutique qui était un

antre. Elle était protégée par des palissades, des rangées de pieux, toujours prête à se fermer grâce à d'énormes cadenas rustiques. Après des murs et des couloirs nus j'entrais à sa suite dans une grande pièce vide. Demi-nuit percée des pointes rouges des baguettes d'encens allumées où saluait la voix d'une femme qu'on voyait mal car elle était vêtue d'une robe de soie gris argent, de la même couleur que la pénombre. Dans un coin, au-dessus d'un rayonnement rouge qui était un fauteuil de laque, se redressait peu à peu ce qui ressemblait à une tête de tortue. C'était la tête d'un vieillard tellement vieux qu'il lui fallait presque une minute avant de hisser son chef puis son corps. Lent dépliement. L'homme vénérable était revêtu d'une tenue antique : une robe brodée d'animaux bénéfiques. Tout était lointain, feutré, d'un autre monde. Celui des trésors. Pour ma mère on ouvrait de grands coffres cachés, on apportait pièce après pièce, des statues anciennes, des porcelaines de jadis, des ivoires ajourés, des draperies où s'affrontaient des guerriers aux masques rouges. Il y avait des jades de tous les verts, des tentures tibétaines remplies de démons noirs, des Bouddhas à nombril fleuri, des statuettes indiennes où les dieux s'enlaçaient. La lenteur de la vieillesse convenait au vieillard accomplissant son office, celui d'enlever de sa chape d'ébène ou de santal chaque merveille, de l'offrir aux plaisirs de la vue, de l'admiration et de la concupiscence. Je devinais déjà que le commerce était en Chine un supplice délicieux : il existe une technique millénaire pour créer le désir chez l'acheteur et pour le jager. C'est la quantité de désirs qui fait le prix. La gesticulation, la mimique dans le marchandage ne sont que pures convenances, c'est bon pour le bas peuple. Ce qui compte c'est la neutralité de la voix et des mots, un concours de désintéressement au milieu de l'âpreté des passions cachées. Ma mère parlait chinois avec l'accent angevin. Sa tranquillité la servait. Elle revenait à la maison avec les pièces les plus rares, les montrait à mon père, dépité de ne pas les avoir trouvées lui-même, qui déclarait que c'étaient sans doute des faux. La fausse antiquité en Chine date parfois de quatre mille ans.

De temps en temps des gaillards solides entraient au consulat avec d'énormes baluchons sur le dos. Ils en sortaient des dieux, des vases, des brûle-parfums qu'ils vendaient à bas prix.

Cela se produisait après une grande catastrophe, une inondation ou une sécheresse dont les derniers survivants allaient échanger ces objets contre du riz. Le plus souvent c'étaient les armées du Seigneur de la guerre qui s'étaient emparées de quelque bourgade. Cela, je l'apprenais par mon mafou, un ancien soldat. Il me racontait ce qu'avait été son métier :

– C'est très difficile de piller avantageusement. Car dès qu'un détachement est signalé la population enfouit sous terre tout ce qu'elle possède. Les paysans ont des caches ancestrales pour leur riz, leur sel, leurs trognons de choux. Dans les cités les notables ont depuis longtemps préparé des pièces clandestines pour y mettre leurs lingots d'or et d'argent. Ils s'y enferment eux-mêmes avec leurs fils et leurs concubines favorites. Il faut travailler comme des taupes, déceler le moindre jour, le moindre interstice menant à un couloir, à un trou. Les gens intéressants, il faut souvent leur griller les pieds ou leur ouvrir le ventre avant qu'ils ne parlent. On promet la vie sauve à un domestique ou à un enfant esclave pour qu'il trahisse son maître. Il faut de cette manière inspecter chaque pousse carré de village ou de ville avant d'y mettre le feu. La meilleure aubaine ce sont des pagodes bouffies et grasses où les bonzes vous maudissent, mais on s'en fout.

« C'est un dur travail. Car ce qu'on a pris, d'autres vous le prennent. On vous tue comme un chien. Les officiers exigent leur part. Moi, je ne me suis pas enrichi. J'ai marché, j'ai porté de lourdes charges, j'ai toujours été volé. Mais ce qu'on me reprenait aboutissait toujours à Tcheng Tu, chez les richards. Ceux-là ils s'enrichissent des restes des richards dépouillés dans un coin de province. »

Mon mafou me raconte ses malheurs avec hilarité. Ce rire restera pour moi une des leçons de Tcheng Tu. Enseignement que je retrouvais partout : sur le visage du vieux lettré du consulat, sur ceux des domestiques. Pour un Chinois l'infortune, la sienne, celle des autres, c'est toujours un amusement jovial, positif, cynique, sans pitié. C'est l'orgueil. Montrer qu'on n'est pas touché, qu'on n'est pas sensible, qu'on est supérieur au destin. Surtout ne pas se reconnaître soi-même comme victime et se moquer des victimes. Moi aussi j'apprenais à ne rien ressentir, à seulement rigoler quand mon père m'engueulait.

Mon mafou a d'habitude une trogne taillée dans la pierre. Épaisse, carrée, sans relief surtout. Des paupières à peine ouvertes sur des fentes ternes où l'on sent la ruse et la brutalité et où de vagues lueurs prouvent qu'il a des sentiments. Il est comme une bête musclée courant derrière moi. Bête que je sens dangereuse. Mais bête qui m'est devenue d'un total dévouement. Bête s'étant mise à me parler. Sa vie ce sont les guerres, les massacres et pendant ses récits sa face est illuminée de joie. Il veille sur moi comme sur la prune de ses yeux, me guidant dans les venelles dangereuses de Tcheng Tu. Sa main est toujours refermée sur un grand gourdin. C'est mon ami.

Au yamen mes amahs, mes nourrices, mes bonnes me dorlotent. Elles m'aiment avant tout comme le petit mâle. Elles contemplent ma virilité, elles la vantent, elles s'en réjouissent. C'est leur plaisir. Elles rient de constater que les Blancs ne sont pas proportionnés comme les Chinois mais normaux quand même. Car, dans le bas peuple, on raconte qu'ils sont pourvus de choses monstrueuses, diaboliques, hérissées de pointes, ramifiées en lanières, des instruments de torture qui déchirent et font mourir les femmes. Grâce à moi mes amahs savent que ce n'est pas vrai.

Ma principale amah, celle qui est ma seconde mère, s'appelle Li. Une grande face camuse toujours penchée sur moi, une figure comme un bol, comme une lampe. C'est une jeune paysanne qui a gardé ses grands pieds. Elle me berce dans un hamac tendu entre des troncs de grenadiers et, pour m'endormir, discrètement, selon la recette du pays, elle me fait des caresses surprenantes. Heureusement Anne Marie ne s'en doute pas. Ce que ma mère défend, c'est qu'on m'emmène aux cérémonies magiques destinées à chasser les mauvais génies et les esprits malfaisants. Elle sait que, de temps en temps, la nuit, les serviteurs se réunissent au fond du jardin autour d'un sorcier en robe souillée, boiteux, le front mangé d'une verrue, un dégoûtant troisième œil. Moi, dans ma chambre, les sens exaspérés, il me semble que les sons, les lueurs, les parfums de la cérémonie parviennent jusqu'à moi. Je sais que Li est au premier rang, palpitante. Je sais que l'officiant une fois payé se transperce avec une épée et s'incruste dans la chair de gros clous tordus. Puis je m'endors.

Grâce à mes amahs je parle d'abord la langue céleste. Je suis un petit Chinois blanc nourri de légendes. Li me fait souvent des récits terrifiants pleins de monstres, de serpents ailés, de souverains des enfers, de dragons dévorants. Mais elle me dit que je triompherai de ces horreurs, de ces terreurs, de ces émanations, vapeurs, rêves et cauchemars qui sont cependant comme des bêtes réelles et menaçantes. Je porte sur moi, dit-elle, les signes de la prospérité et plus tard je serai un roi du ciel. En attendant, dans la journée, je suis le cul nu à la façon du pays. Car à Tcheng Tu les gosses de richards, tout emmitoufflés de grosse soie, les joues fardées, ont une sorte de rabat taillé dans leur pantalon. Ce pan d'étoffe, on l'abaisse pour découvrir les fesses qui restent ainsi à l'air afin que ces précieux enfants puissent faire tout à l'aise leurs délicates petites commodités qu'on ramasse soigneusement. Mais les miennes, à la contrition de Li, ne servent pas à faire pousser les asperges et les artichauts qui sont la fierté du jardin potager de ma mère, la première créature à avoir introduit les légumes de l'Occident au

Sseu Tchouan. Ma mère passe son temps à tout faire désinfecter mais moi, avec mes amahs, je me gave de soupes chinoises, d'œufs pourris, de fèves au vinaigre, de vers de palmiers. Cependant je suis quand même humilié d'avoir le derrière à l'air et je fais ma première révolte antichinoise à ce propos. Révolte victorieuse : on m'habille en petit marin. Je vis délicieusement. Je suis l'ami des garçons des coolies du consulat, gosses nus au gros ventre et au petit sexe brinquebalant. Toujours derrière chacun d'eux un chien spécialement dressé qui les torche de sa longue langue quand il en est besoin.

A la mousson, quand les nuages sont au-dessus de la terre comme des géants poisseux et dégoulinants, quand les rivières débordent, quand arrive le dragon de l'eau, les amahs me font cadeau d'une jeune panthère. Une pelote de chair avec laquelle je joue tout le jour. Le soir on l'enferme dans une petite tour où de grosses barres scellent une fenêtre. Mais une nuit d'orage, une nuit où le ciel est comme le feu exhalé par les narines des démons, la panthère affolée défonce les grillages et saute au-dehors. La corde à laquelle elle est attachée la suspend en l'air et l'étrangle. Mon premier chagrin. Si vif que mes amahs revêtent leur tenue mortuaire pour procéder à de vraies funérailles. La troupe des domestiques suit le cortège. Moi aussi je suis habillé d'une robe blanche. Ma mère a permis qu'on fasse venir un bonze très pieux. Gongs et litanies, tertre dans le jardin où repose ma panthère.

Ensuite mes amahs m'offrent de longs oiseaux des marécages. Des flamants, des grues, des hérons qui restent interminablement immobiles comme des souches sur leur patte, dans une petite mare au fond du jardin. On a cousu les paupières de ces bêtes. C'est le seul moyen pour qu'elles ne s'envolent pas. Ma mère en l'apprenant les fait découdre et les volatiles ne manquent pas de s'enfuir à tire-d'aile vers les marais lointains. Je suis furieux contre elle.

Je grandis en sagesse et en expérience. Bien plus que mes parents je suis dans la vraie Chine avec mes amahs, mes mafous, les domestiques qui me tendent des baguettes pour manger avec eux, comme eux, avec leurs enfants qui courent comme des rats. Dans la rue je suis intime avec des marchands de soupe, de gâteaux, avec de vieux lettrés qui traînent, qui ont des échoppes d'écrivains publics. Mon mafou me fait connaître des charretiers, des muletiers, des porteurs d'eau, des soldats même. Mais surtout mes amahs prennent l'habitude de m'emmener avec elles en ville. On dit à ma mère qu'on va chez les bonnes sœurs. Mais on s'attarde toujours dans les bonzeries, chez les devins qui consultent des herbes étranges et des bouts de chair. Les auspices sont bons. Cela je ne le raconte pas à

Anne Marie.

Li, quand je m'en vais avec elle, me prend dans sa chaise à porteurs. Une chaise de location pouilleuse, portée par deux coolies seulement. Là-dedans elle me tient sur ses genoux, elle frotte son nez contre le mien. Sa longue natte de cheveux noirs oscille derrière moi, je tire dessus et Li sursaute. Elle rit. Un jour elle me dit qu'elle va me faire connaître des princesses. On s'arrête devant une sorte de temple crasseux. C'est un théâtre où se jouent les grands opéras millénaires des « Royaumes combattants ». Multitude, cris, expectorations, crachats. Tous les détritux y compris la morve expulsée par les enrhumés qui d'un doigt bouchent une narine pour actionner l'autre. Les pétards éclatent, les gros flocons rouges des douilles déchirées jonchent le sol comme des pétales. Des mendiants écroulés mangent à même la terre les pépins et les bouts d'os tombant des bouches des spectateurs qui mastiquent sans arrêt. Des serveuses en robe bleue versent du thé aux spectateurs qui brandissent des sapèques. Le jet brûlant tombe avec précision dans les gobelets. Tout est confus, on se bat, on hurle dans la salle. Des grognements de contentement sortent de la masse chinoise, qui aime les drames.

C'est le drame sur les planches. Un empereur de la dynastie des Han porte un masque rouge et effrayant, celui de la majesté terrifiante. Le souverain roule des yeux énormes à travers les fentes des paupières. Ses sourcils sont des barres de charbon, sa barbe est un fleuve noir. Sur la tête un tricorne avec des plumes qui se recourbent. Dans son dos sont accrochés des étendards en faisceau. Sa robe est habitée de dragons. Sa voix roule comme un tonnerre. Tonnerre hurlant, tonnerre chantant. Tonnerre qui se coince en des silences où se déchaînent tam-tams, gongs, tambourins et flûtes. Coups, ruissellements sonores, trilles qui font des acrobaties. Musique comme un envoûtement sauvage et sirupeux, frénétique et lent. Tout mène au paroxysme. L'empereur est au bout de sa tirade, de ses raisonnements, de ses déductions, il en est à la sentence. Rugissements éraillés. L'empereur donne l'ordre à ses satellites qui bondissent comme des puces de mettre à mort sa fille : elle a manqué au respect filial. Quand se sont éteints les grondements de la voix paternelle la condamnée apparaît pour jouer la scène classique de la supplication vaine. Pleurs de femme donnant à l'empereur l'occasion de montrer encore plus sa rigueur, le plaisir du devoir cruel, la grande vertu chinoise.

La princesse, ses cheveux scintillant des mille feux de ses pierreries, avance sur ses moignons de pieds, balançant ses bras pour garder l'équilibre. Elle gémit. Cris de tourterelle, yeux qui se

révulsent, hanches qui ondulent légèrement. Les mains implorent dans les manches de soie. Les doigts tiennent une gaze pour voiler ses traits, cacher le frémissement et l'émotion à l'énoncé du verdict fatal. Les Chinois de la salle pleurent, alors qu'ils ne pleurent pas dans la vie. Les bourreaux s'emparent de la princesse qui disparaît emmenée vers la mort. Le bruit des instruments coupe comme une lamelle sonore, comme une onde déchirante. La princesse est suppliciée. Mais je sais qu'elle vit et qu'elle me touche.

Je veux parler à mes parents de mes expériences théâtrales. Je m'attendris en parlant de la princesse à mon père. Lui, se tortillant les moustaches, se met à rigoler :

– Ta princesse c'est un homme. Toutes les princesses de théâtre sont des hommes.

Et mon père se tournant vers ma mère, mi-pédant, mi-égrillard, mi-offusqué, mi-ravi, lui glisse à l'oreille, à voix basse, des mots que je ne suis pas censé entendre :

– Ces actrices sont des gitons professionnels au sexe indéterminé. Les richards de la ville les apprécient beaucoup. Et même le général est amateur.

Ma mère est choquée. Pas par ce que dit mon père mais par la manière qu'il a de le dire. Toute cette mimique, ce mélange de cuistrerie et de gaillardise. Un tic d'agacement sur le visage d'Anne Marie.

Moi, sans bien comprendre pourquoi, je ne veux plus aller au théâtre. Mais ma chère Li, dans nos expéditions en chaise à porteurs, me fait connaître d'autres plaisirs. Ceux que l'on doit au nouveau Seigneur de la guerre, soucieux de contenter ses sujets tout en les moralisant et en les instruisant.

Le nouveau Seigneur de la guerre de Tcheng Tu est « moderne ». Il se donne le titre de maréchal. Ce n'est pas un ancien gueux, un ancien moine arrivé à la plus haute destinée par la roublardise, la truculence, la rigolade sanglante, le génie de voler, d'empaler, de rassembler les brigands en armée. Le maréchal de Tcheng Tu est un personnage qui a été formé dans une académie militaire, il a même étudié les sciences nouvelles. Pour plaire à la population de Tcheng Tu, il ajoute aux raffinements anciens ceux du progrès. C'est ainsi qu'il a un orchestre à brandebourgs avec des cuivres et des trompettes : la fanfare de son armée qui a appris le do ré mi fa sol. Il a fait venir de Shanghai un kiosque à musique. On l'a inauguré en grande pompe sur la place principale de la ville qui est aussi celle des exécutions. Parfois on combine les deux ordres d'activité. Lors

des fêtes la clique joue du Beethoven ou du simili-Beethoven. L'élite de la ville se rassemble pour le spectacle. Les messieurs célestes en robe, les dames célestes aux pieds bandés, trognons à la fois ratatinés et en forme d'excroissance, sont là avec leur famille et leurs enfants. On écoute les symphonies de l'Occident mêlées de tam-tams, et de pétards. Et on écoute aussi des cris. Car, sur l'estrade, un homme nu est attaché à un poteau. Son corps rapetisse sans cesse. Entre chaque morceau de musique le bourreau, avec ses coutelas, prélève un morceau de chair sur l'individu, progressivement. Ces détritrus il les jette sur la foule qui, joyeusement, se bouscule pour ne pas être atteinte ou souillée par eux. Cependant la chose humaine vit encore, devient manchot, cul-de-jatte, homme-tronc, paquet saignant, paquet hurlant. Douce gaieté. Li apprécie, elle rit, plus jeune, plus charmante que jamais. Elle me prend dans ses bras, elle m'élève au-dessus de sa tête pour que je voie bien. La société est ravie, la grande satisfaction. Autour de nous les gens disent que le maréchal est bien bon. C'est un grand maréchal qui a amené la paix – assez de paix pour qu'on puisse maintenir l'ordre simplement par quelques supplices.

Cette manifestation me paraît si patriotique et vertueuse que j'en dis quelques mots à mes parents. Mon père comme toujours fait des observations didactiques et savantes.

– Mon petit, ce que tu as vu, c'est une boucherie ignoble. C'est le signe de la décadence des temps. L'homme on l'a dépecé, on l'a saigné comme un cochon. Il a crevé en quelques minutes. Moi autrefois, j'ai assisté au vrai supplice de la mort lente. La dissection anatomique. On ne prélevait, l'un après l'autre, que les muscles, ceux de la poitrine, ceux des bras, ceux des jambes. Rien de vital n'était touché, l'agonie durait des jours et des jours. On déshabillait le squelette de sa chair. Et quand il n'y avait plus que les os on les désarticulait et on les cassait. Enfin on tranchait la tête.

Ma mère a encore une ombre nerveuse sur ses joues, elle dit à mon père : « Taisez-vous. » Elle m'envoie dormir et se met à réprimander sévèrement Li qui est très étonnée, qui ne comprend pas sa faute : car n'est-ce pas bien qu'un enfant voie le châtiment du crime?

Tcheng Tu, vers 1918, est plein des bienfaits du nouveau Seigneur de la guerre. Il veut y faire fleurir les arts et les sciences de l'Occident.

Du coup mon père se sent encore plus mobilisé au service de la patrie.

– Tous les marchés que cela représente! Il faut que je les obtienne pour nos firmes françaises de Shanghai. Si les Anglais croient que je vais les laisser tout bouffer...

La population se réjouit moins. Elle sait qu'elle va payer. Mines inquiètes des gens quand le maréchal annonce que lui-même va se montrer à sa population dans une machine qui avance toute seule : une automobile. Proclamation pour ordonner au peuple de se rassembler et de se réjouir.

Pour l'exhibition du maréchal il faut d'urgence une belle et digne artère triomphale. Car le magma des ruelles-soupentes, des ruelles dépotoirs, de tous les boyaux en torticolis, ne saurait convenir à la majesté du maréchal motorisé. Ordre est donné aux riches commerçants de la rue de la soie de raser, en moins de vingt-quatre heures, leurs boutiques sur une profondeur de quatre mètres. Mon mafou m'y emmène. Tout est calme. Un vieil écrivain public explique :

– Ces messieurs les négociants sont en train de se concerter. Ils ont rassemblé une grosse somme d'argent pour l'offrir au Seigneur de la guerre. Le Maréchal a daigné écouter leur supplique.

C'est une autre rue, un peu moins riche, qui est menacée. Mais là aussi les habitants ont su adoucir les humeurs du maréchal. La même scène s'est reproduite les jours suivants pour toutes les artères – pertuis de la cité. Enfin des soldats ont surgi avec des mitrailleuses, des haches et des torches. Ils ont abattu les taudis d'un cloaque où personne n'a les moyens de se concilier le Seigneur de la guerre. Les gens se sont débattus, on a mis le feu. Tout le monde a été chassé, des récalcitrants ont été tués. Ainsi a été dégagée une superficie de terre suffisamment grande pour l'apparition sur roues du Toun Kiong, c'est-à-dire du Seigneur de la guerre.

Le grand jour. Une plèbe est entassée à l'entour de la place. Ce sont les soldats qui l'ont rassemblée avec des moyens énergiques. Les Chinois amenés là ont, sur leur face terne, un rictus qui leur sert à exprimer la joie obligatoire. Des trompettes, des fanfares, un bataillon entourant un capot. Les toussotements d'un teuf-teuf, et, sous la protection de son armée, le Seigneur de la guerre debout dans la première automobile qui roule dans Tcheng Tu.

Mon père, au consulat, a la mine de la défaite. Il dit à ma mère :

– Et ce n'est même pas une marque française.

Unique sortie de la bagnole. Par la suite elle a dû rouiller dans un coin du palais du Toun Kiong. Car lorsque je rencontre le Seigneur de la guerre dans la cité c'est dans son appareil ordinaire qu'il se

déplace. L'habituel mélange de la Chine d'autrefois et de la Chine récente, c'est-à-dire la Chine des fusils. Des gongs, des salves, des bannières et des drapeaux, des dignitaires en robe et des gens en uniforme militaire. Toujours des baïonnettes, mais aussi les fouets et les chaînes traditionnelles des bourreaux qui suivent le maréchal. Celui-ci est à cheval sous un large parasol. Et chaque fois, mystérieusement, avant qu'il ne surgisse, les rues se vident : pas un visage. Silence de la peur. En effet si quelqu'un se montrait, l'œil du Seigneur de la guerre pourrait se porter sur lui et cela pourrait lui faire venir une idée.

Je ne crains pas le Seigneur de la guerre. Il vient souvent au consulat pour festoyer. Des jours à l'avance je suis averti par Li de ses visites. Li que je trouve souvent se tenant par le petit doigt avec le chef cuisinier chauve. C'est un signe d'amour. Je suis jaloux mais c'est grâce à lui que Li est si bien renseignée.

Au consulat la domesticité se pénètre de gravité. Visages de zèle, visages pleins de la « face », que la venue du maréchal va faire rejaillir sur le yamen tout entier. Un sérieux à couper au couteau. Ma mère, seule, ne montre pas d'émotion. Elle donne des explications aux maîtres queux qui lui disent avec dédain « Nous savons » surtout s'ils ne savent pas. Ce qu'elle leur fait préparer ce sont les recettes de sa vallée de la Loire, le poisson mandarin servant de brochet pour le beurre blanc. Les cuisiniers sont fiers de pénétrer les secrets de l'Occident. Mais, ceux-ci connus, ils veulent orgueilleusement les améliorer à la sauce chinoise. Que de mal ma mère prend-elle pour les empêcher de tout couper en morceaux car c'est la coutume céleste !

Mon père est un monument de réflexion. Surtout quand il va dans la pièce aux trésors. Long déverrouillage des serrures. C'est là qu'on a enfermé les merveilles venues de Shanghai, depuis les paquets de coton hydrophile et les pelotes de ficelle jusqu'aux truffes et au cassoulet. Comme dit mon père « les notes sont salées mais il y va de l'avenir de la France dans le Haut Yang Tse Kiang ». Tous les deux ou trois mois, quand arrive la cargaison, quelle joie j'ai à voir sauter les couvercles des caisses bardées de fer et remplies de conserves. Pour moi les conserves c'est plus que les jades et les Bouddhas, c'est le rayonnement d'un monde inconnu. Et je reste là des heures pendant que mon père compte les boîtes et dit au chef boy : « Il y a tant de ceci et tant de cela. » Le chef boy opine avec impassibilité. Il sait pourtant qu'on l'avertit de ne pas faire main basse.

Volupté quand mon père retourne dans cet antre où il fait son

plan de bataille pour le grand dîner.

– Tant de bouteilles de champagne. Tant de bouteilles de bordeaux. Tant de bouteilles de muscadet – le muscadet c'est en votre honneur Anne Marie. Tant de bouteilles de...

– Mais c'est trop. Vous allez vous enivrer, le maréchal aussi. Cela va être dégoûtant.

– Ce n'est pas un plaisir pour moi, vous le savez bien Anne Marie. Il faut que je me sacrifie... Que pensez-vous de quelques boîtes de foie gras?

– Pour que les invités les rendent en même temps que la boisson? Et puis vous risquez que le maréchal se croie empoisonné. Il ne sait même pas ce que c'est.

– Il fera semblant de le savoir. Ce sera une manière de m'honorer.

Mon père en habit. Ma mère en robe du soir. La nuit arrive. Mes parents sont sous les armes. Mon père fait des embarras. Sa chemise l'étrangle. Mais surtout ses chaussures appuient sur ses cors aux pieds. Mon père claudique ostensiblement, il maudit les boys, surtout son valet de chambre qui est un maladroit. Ma mère surgit: une tulipe de dentelles. Un pendentif de jade descend sur sa gorge. Sa vue rassérène le consul. Galantin, tendre et hiérarchique, à la fois époux et chef de service, il dit à Anne Marie :

– Votre robe a coûté bien cher mais elle vous va bien. Je compte sur vous. Ne parlez pas trop ce soir. Les femmes doivent être muettes.

Il essaie de l'embrasser mais elle se dérobe.

Bruits dans la cour d'honneur. Des hennissements, des piaffements de chevaux, des brouhahas de coolies, des rumeurs de caravansérail. Des personnages empanachés sautent de selle, jetant leurs rênes aux palefreniers. De gros Chinois capitonnés de lard et de soie, des marchands, se déploient huileusement pour sortir de leurs palanquins. Dans les recoins de la cour des lueurs éclairent les faces des coolies, des gardes du corps, toute une foule, faces dérobées aux ténèbres, faces emmanchées sur des corps accroupis, faces barbouillées de riz. Un grand fracas martial. C'est le Seigneur de la guerre qui arrive avec sa garde d'honneur sur le qui-vive, prête à tuer en cas de surprise toujours possible. Reflets de l'acier. Fusils braqués pendant que le maréchal avance vers mon père cassé en deux par un salut et vers ma mère qui a le privilège exorbitant de rester verticale, esquissant tout juste une légère révérence, une ondulation du cou.

A l'intérieur c'était l'entente, l'énorme rigolade, le repas de cent couverts dans le pullulement des cristaux, de l'argenterie, du linge. Moi, tapi à l'office grâce à la complicité ancillaire, je regardais dans la salle du banquet par le trou qui servait à passer les plats. Le Seigneur de la guerre était juché sur un trône couvert de peaux de tigres. Un aide de camp goûtait de tous les vins et de tous les mets avant lui. La garde d'honneur était toujours dans la cour doigt sur la détente.

Je voyais les rites de l'amitié, un crescendo. Au début rien que des têtes pétries de politesse. Mais mon père était un acharné. Il était à la hauteur dans ces solennités qui s'animaient en discours, en compliments, en plaisanteries. C'était beau, ça rutilait. J'entendais les phrases, j'entendais les rires. Allocutions pleines de fleurs, facéties soulevant les applaudissements. Ma mère n'était pas gênée par ces gueules de ruffians, en train d'essayer de manger à l'européenne. Bataille ridicule des invités avec les cuillères et les fourchettes. Les convives s'aidaient de leurs mains et de leurs rots. Ils recrachaient les bouts d'arêtes. Les serveurs du consulat apportaient les gigots. C'était un carnage.

Le consul de France n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Il nageait dans le pompeux. La France plein la bouche, la Chine plein la bouche, se déchaînant en accès d'hilarité dûment repris par toute l'assemblée. Il était encore plus pontifiant – un pontifiant hilare – que les Célestes. Il déversait des jokes – on se servait de ce terme anglais – répertoriés, classifiés et connus. L'almanach Vermot dans la diplomatie de la Chine des Seigneurs de la guerre. Rigolades. Automatismes de la rigolade. Car mon père savait que la vérité est sacrilège en Chine, que la moindre allusion à la réalité est inconvenante. Je découvrais la soirée idéale : le fictif total.

Le fictif comportant le déchaînement. Car mon père se met à porter son premier kampé. Il est debout, il fait cul sec une fois, dix fois, cinquante fois. A chaque fois il tend son verre en hommage et en défi, vers l'invité qu'il veut honorer. Enfin le kampé avec le Seigneur de la guerre qui se lève. Le Chinois et le Français dressés, avalant d'un seul coup, avec des gestes consacrés. Le consul et le potentat face à face dans le duel de la fraternité avec des coupes. Il y a une nervosité, une électricité, une agressivité dans l'air. Petits cris, petits rires de toutes parts. Ce sont les convives qui, à leur tour, provoquent mon père au kampé. Mon père titubant fait le kampé général. Mots qui claquent, cliquetis des verres, glapissements des toasts. Premier vomissement. Ma mère est toujours à sa place, à côté du Maréchal.

Dehors, deux ou trois coups de feu tirés par mégarde par des soldats. Personne ne s'émeut. Dans la cour les coolies dorment. Dedans, sur la table souillée, commence la partie de poker. Mon père est frêle, presque incertain, parmi les Chinois qui ont retrouvé une placidité de rocs. Leurs mots précis pour faire monter les enchères. Leurs faces, leurs expressions glacées. Le tas des billets, les cartes abattues par les doigts jaunes. L'impassibilité des Chinois dans une passion vraie. Une cruauté ambiante. Le consul qui perd. Et puis encore des rires, des kampés, des éructations, des corps qui s'écroulent sous la table, sur le plancher dégoûtant. Faces jaunes verdies, décomposées. Le talent chinois de faire des bruits avec les intestins, les muqueuses, les bouches. Mon père est satisfait, c'est de cette façon que doit se terminer une fête. Il est acharné à tenir, à se tenir sur ses pieds pour la grandeur de la France. Il surveille le Seigneur de la guerre, regardant de quelle façon il sourit, interprétant ses yeux bridés. Le Seigneur de la guerre est toujours intact. Geste suprême : il fait apporter deux énormes vases remplis de cognac, il provoque mon père au grand kampé. Match nul. Il faut recommencer. Le maréchal boit, mon père boit et le maréchal tombe de son trône. Victoire de mon père. Victoire embarrassante car il se demande ensuite s'il n'aurait pas dû être le premier à s'écrouler. Problèmes insolubles de la « face »...

Ensuite, c'est le ramassage. Des soldats emportent le maréchal. Des coolies, des gardes du corps tirent les autres personnages de dessous la table. Chaque domesticité emmène son maître. C'est alors que dans la salle vide mon père vomit. Mon père qui a été héroïque, mon père qui a fait splendidement son devoir. On l'emporte à son tour.

Moi, quand tout le monde avait décampé, j'entrais dans la salle souillée. Tout ce qu'il restait de vin dans les verres, je le rassemblais dans une coupe. Je me portais un grand kampé. Ma mère surgissait et me disait : « Toi aussi tu te prends pour un consul? »

Le lendemain consigne du silence absolu dans le consulat jusqu'à six heures du soir. C'est alors que le consul réapparaît en pyjama, une serviette mouillée sur le front, l'air moribond. Il dit à Anne Marie :

- Vous avez été un peu froide hier soir.
- Je suis restée jusqu'à la fin auprès de votre ami le maréchal. C'est une chance qu'il ne m'ait pas entraînée dans sa chute. Mais la robe, dont le prix vous avait fait tant rouspéter, a été gâchée.
- N'oubliez pas que vous êtes la femme du consul.

– Je le sais, vous ne cessez de me le répéter.

– Vous avez été très bien. La soirée a été excellente. J'ai calculé que le maréchal a souri vingt fois, ri douze fois et qu'il a porté quatorze kampés. Quand mon collègue anglais va apprendre tout cela, il va râler ! Grâce à moi, je peux le dire, l'influence française est prédominante au Sseu Tchouan. Cela va beaucoup m'aider dans mes grands projets.

Il toussote pour achever de s'éclaircir le teint.

– Je vais immédiatement annoncer au Quai d'Orsay que mes relations avec le maréchal n'ont jamais été aussi bonnes.

Le consul, après être allé s'habiller correctement, convoque son personnel supérieur. C'est-à-dire le vice-consul, le chancelier, le vieux lettré, les interprètes et Anne Marie. Sous les mines savamment enjouées de l'entourage, mon père se met à rédiger son rapport : « Hier soir, le maréchal a tenu à démontrer son amour de la France en venant dîner en grande pompe au consulat... » Que pensez-vous de ce début, Anne Marie ?

– Il est très bon. Mais n'oubliez pas qu'il est l'heure de dîner.

– Ne m'agacez pas.

Mon père travaille, il est tout réjoui en noircissant les feuillets. Pas question d'aller manger. Ma mère attend mais ses yeux s'éclairent quand elle voit apparaître un messenger du maréchal apportant pour elle un écrin de bois noir. Anne Marie brise les cachets, fait coulisser le couvercle et découvre deux anneaux de nuit scintillants, deux bracelets de jade d'un vert profond.

Pourtant quinze jours plus tard le consulat est scellé d'un anneau d'hommes et d'acier. Forêt de baïonnettes, des soldats tendus dans cette indifférence nerveuse et impassible pourtant, qui est celle des bêtes à l'affût. Des officiers crient des ordres. Des paquets d'êtres en uniforme ajustent une mitrailleuse contre le bureau de mon père, une autre contre le grand salon où l'on avait reçu si somptueusement le maréchal.

Un personnage furieux, un petit singe à grandes aigrettes, s'avance vers l'entrée du pavillon hurlant comme une crécelle. Il annonce qu'il va détruire le consulat, ce repaire de bandits ennemis de la Chine, cet antre de voleurs.

Il est dix heures du matin. Mon père est seul dans son bureau avec ma mère et moi. Le personnel chinois s'est tapi dans la cour arrière, regardant le spectacle avec une curiosité avide, sans rien faire. Mon père se tapote le front :

– Ce n'est qu'un chantage, mais pourquoi ?

Ironie de ma mère :

– C'est sans doute une bonté du maréchal ?

– Laissez-moi réfléchir. C'est peut-être l'affaire des canons commandés par mon intermédiaire à Shanghai pour le maréchal. Il paraît qu'au passage, à Haï Tchang, un autre Seigneur de la guerre se les est appropriés.

Toujours les glapissements de l'individu à aigrettes. Or gueuler, en Chine, comporte toujours une signification sérieuse. Cela veut dire qu'on se dévoile, qu'on sort de la politesse obligatoire pour passer à l'exécution, à l'acte. Et quel acte ? Le personnage brandit son sabre mais les troupes ne bougent pas. Immobilité des soldats. Rien ne se passe.

– De quels canons s'agit-il ? demande ma mère à mon père.

– De vieux 75. Le vendeur que j'ai recommandé, M. Dumont, n'est pas vraiment un margoulin. Il agit pour une des firmes les plus respectables de Shanghai, une maison renommée.

– Vous vous mettez toujours à plat ventre devant les hommes d'affaires, les banquiers de Shanghai qui vous ont déjà attiré tant d'ennuis par leur malhonnêteté.

– Cette fois il s'agit de spécialistes de la vente des armes aux Seigneurs de la guerre. Ils connaissent le jeu. Non, je crois que c'est une chinoiserie entre Chinois qui me tombe sur le dos.

En somme le consul se trouve encore une fois entraîné dans un de ces imbroglios célestes faits de férocité et d'inertie dont il a l'expérience. C'est l'enlisement où l'on se débat vainement des jours et des jours, où les paroles ne portent pas, n'ont pas de sens, où l'on est devant la muraille chinoise des arguties, sans rapport avec le sujet. On ne sait même plus ce dont on discute. Puissance du malentendu chinois. Dans ce cas, malentendu savant, voulu, mis en scène, avec, comme acteurs, quelques centaines de soldats et leur équipement. En fait il s'agit de la garde même du maréchal.

Le consul a son visage des grandes cogitations :

– N'ayez pas peur, Anne Marie. Ce n'est pas grave. Les domestiques n'ont pas déguerpi. Et puis le maréchal n'a pas ameuté la plèbe contre nous. Cet envoi de soldats, c'est simplement une façon de commencer des négociations. Il suffit d'attendre un messager du maréchal.

Longue attente. Vaine attente. Mon père décide d'aller dans la

cour d'honneur. Des baïonnettes l'encerclent. Discussion interminable avec un officier qui lui explique qu'on va le tuer. Une heure où, tour à tour, l'officier se surexcite et s'apaise. Puis, comme s'il n'y avait rien eu, mon père rentre dans son bureau. Ma mère l'embrasse sur la joue.

Enfin un bruit de galop. Enfin un émissaire du maréchal portant un rouleau. Le vieux lettré qui resurgit juste à temps lit à mon père ce document, où le maréchal déclare au consul de France : « C'est pour vous protéger que j'ai envoyé un de mes misérables régiments autour de votre yamen. Car la cité est menacée par des hordes de pirates. »

Pendant deux jours des messagers vont et viennent au grand galop, apportant et remportant des rouleaux scellés à la cire – sceaux du Seigneur de la guerre et sceaux de la République française. Échange de compliments. Mon père se dit confus de tant de sollicitude, il ressent un honneur particulier à être l'objet des soins de cette merveilleuse unité militaire. Il remercie dix mille fois le maréchal de sa bienveillance. Cependant, grâce au Seigneur de la guerre qui fait régner la paix dans toute la cité par sa générosité, son génie et son amour du peuple, il n'a pas besoin de cette sauvegarde. Mais la modestie du maréchal n'est pas entamée par ces arguments. Il répond au consul de France que l'esprit du mal est partout et que ses indignes talents personnels n'ont pas été capables d'éloigner les dangers qui pèsent sur Tcheng Tu et sur le consulat de France. Il est tenu, par estime pour mon père et sa famille, d'assurer leur sécurité. C'est pour lui un devoir sacré. Il se trancherait le cou plutôt que de laisser le consulat de France en péril.

Les jours suivants la soldatesque est toujours là mais avachie, tripaillante, vautreée sur les dalles, avec des femmes. Ces guerriers ont la tête ballottante, l'air égaré et ahuri à la fois, comme écrasés par l'accablement ou la fatigue. Certains sont des enfants de douze à treize ans à la tête rasée. Ils ont jeté leurs cartouchières sur le sol et les bandes des mitrailleuses pendent lamentablement. Les officiers ont disparu. C'est dans ces états de veulerie que les soldats sont dangereux, encore plus que lorsqu'ils sont hystériques. Car, alors, ils se mettent à travailler pour eux-mêmes. Le maréchal ne donnant jamais un sou à ses hommes mon père décide de les payer lui-même. Il fait distribuer par nos domestiques des sapèques et de la nourriture. Bâfrerie.

Mon père fait les cent pas. Quand et comment le maréchal va-t-il dévoiler son jeu ? Cela peut prendre tellement de formes. C'est alors qu'arrive, dans une chaise à porteurs, un négociant de la vieille

école, un poussah, les mains cachées dans les manches, les yeux cachés dans la chair, la pensée cachée dans le crâne. Une boule qui roule jusqu'au bureau de monsieur le consul à travers la troupe qui s'écarte avec respect.

C'est un petit milliardaire jaune. Si petit qu'il se proclame indigne de parler à mon père. Mais M. Lu, lui, le chef de la guilde de la soie, pourrait peut-être lui donner quelques conseils inutiles. Malheureusement, à cause de son grand âge, M. Lu ne peut venir au consulat. Est-ce que monsieur le consul voudrait le suivre, lui, le serviteur de M. Lu, chez M. Lu ?

Départ de mon père vers ces antres sombres, lointains, cachés derrière des murs puants, des verrous énormes, des œils-de-bœuf, des regards invisibles, des mots de passe, où les milliardaires jaunes sont couchés sur leurs bat-flanc. Départ chez le très puissant M. Lu.

Attente au consulat. La domesticité est très intéressée. Le cuisinier est quand même stupéfait que M. Lu, que personne ne voit jamais, veuille se montrer à mon père. Il opine enfin : « Je crois que ce sera faste pour monsieur le consul. »

Mon père revient au bout de deux heures, très content. Il raconte à table qu'on l'a mené dans une sorte de cité déserte, délabrée. Pas un être visible, pas même l'ombre furtive de serviteurs ou de gardiens. Au bout de cette solitude une pièce pleine de nuit où une lampe à opium fait reluire des hanches de déesses et des ventres de Bouddhas de pierre. La lueur qui est presque au niveau du sol, qui monte de planches d'acajou, se brise aussi sur une arête de visage et sur le fil d'un corps étendu. Un squelette diaphane. Tout ce qui reste de M. Lu qui n'a plus de chair, de muscles, à peine un peu de sang, à peine des os rétrécis. Il est pourtant un des maîtres de Tcheng Tu.

M. Lu a suivi la vieille sagesse chinoise. Il a sans doute été un de ces jouisseurs le nombril à l'air, rotant, bouffant, entouré de femmes pour toutes les exigences. Mais, avec les années, quand les plaisirs charnels se sont épuisés, il ne lui est plus resté que le songe de l'opium, que le grésillement des boulettes, que la vie grabataire où la cervelle est reine. Car si l'opium paralyse le corps, s'il supprime les désirs vulgaires, il donne à la pensée l'acuité suprême. La pensée comme un jeu, comme une guerre, comme une férocité froide, comme la dernière luxure, comme le siège de la puissance. Il n'y a plus de sentiments, plus de bien ni de mal. Rien que l'intelligence, rien que la capacité des raisonnements qui procurent encore plus le pouvoir et l'argent.

Mon père fait des effets :

– Que me veut M. Lu ? Ses yeux asséchés, d'une intensité pétrifiée, me contemplant. Il branle une tête noble où les rides sont comme des piliers, des charpentes froides et brûlantes qui soutiennent une peau morte. C'est un fantôme d'une brutalité terrifiante, celle de l'au-delà. Que sais-je de lui ? Que, s'il se soulève de sa couche, lui qui n'est qu'un souffle, qu'une aspiration de fumée, s'il murmure n'importe quel ordre, il sera obéi. On ne désobéit pas à M. Lu, qui, avec son boulier pour faire ses calculs, est plus riche qu'une banque de Shanghai au front de marbre.

« Qui est Lu ? Il est la cupidité, l'amalgame des commerces du Moyen Âge et des trafics du XX^e siècle. La Chine des étrangers fous de gains, de machines, de dollars et d'usines, il en connaît tous les secrets. Même dans son Tcheng Tu, dans son antre, il sait ce qu'est le business. Il est au mieux avec les merchants et les "compradores" de Han Kéou et de Shanghai. En même temps il reste dans la tradition chinoise, celle du squeeze où l'on s'arrange pour toucher sur n'importe quoi : une guerre civile, une famine, un massacre. Il sait tout. Que ne finance-t-il pas ? Des révolutions, des kidnappings, des pillages. Il est abouché avec le Seigneur de la guerre, les gros bourgeois mais aussi avec les gangsters, les affiliés aux sociétés secrètes, les pirates, toutes sortes de mondes souterrains. En Chine tout se confond, vous savez, tout est brouillard jaune. Mais des hommes comme Lu s'y retrouvent !

– Avez-vous fumé l'opium avec monsieur Lu ? demande ma mère.

– Après m'avoir bien regardé, d'un geste de ses doigts décharnés sortant d'une grande manche, M. Lu m'a fait signe de m'allonger auprès de lui. M'ayant tendu une pipe à embouchure de jade il m'a préparé lui-même une boulette, la triturant, la rôissant, la plaçant sur le fourneau en forme de main. Nous avons fumé presque rituellement, en silence. Sans doute pour que je devienne aussi un être désincarné, comme lui. Pas une femme, pas une concubine autour de nous. Juste un homme sans âge pour nous aider.

J'étais à côté de ma mère. Le consul, en face de nous, mastiquait entre ses paroles. Scène familiale. Chaleur de la mousson. Les mouches surexcitées, mon père, avec sa serviette, les chassait de son front. Les boys apportaient des plats. La nuit glissait sur nous, sur les couverts, sur les instruments à manger des « barbares ». Anne Marie me dit : « Ne te sers pas de tes doigts comme les indigènes. » Et puis, revenant à mon père, elle coupe son discours.

– Combien avez-vous fumé de pipes ? Avez-vous mal à la tête ?

– Vous ne m'écoutez pas, Anne Marie. Cependant ce que Lu m'a

déclaré est capital pour moi et pour la France.

– Quoi donc ?

– Eh bien voilà. Au bout d'une demi-heure Lu, sortant de son nirvâna, m'a murmuré : "Je vous ai connu dans des temps très intéressants, cela se passait à Canton, il y a longtemps. Le docteur Sun Yat-sen préparait la chute de l'Empire avec des bombes. J'étais son secrétaire. Un jour on m'a dit d'aller chercher, dans la Concession internationale de Shameen, un monsieur français, un émissaire clandestin que lui envoyaient les autorités d'Indochine. C'était vous. Vous étiez habillé en Chinois. Je vous ai conduit auprès du docteur Sun Yat-sen. De la part de vos chefs, vous lui avez offert l'aide de votre pays. C'est ainsi que le docteur Sun Yat-sen a pu aller à Saïgon pour fomenter des insurrections dans les villes du Yunnan et du Kouang Tung et pour préparer la Révolution qui allait éclater en 1911 comme vous le savez. Vous autres Français n'avez pas eu de difficultés pour construire votre chemin de fer de Hanoï à Yunnan Fu, entre-temps. C'est à cause de ces souvenirs que je vous fais venir, pour vous demander encore l'aide de la France. Notre maréchal de Tcheng Tu est un disciple de Sun Yat-sen. Quand notre république, tout juste créée, a été menacée ce sont les armées du Yunnan, cette province voisine de votre belle Indochine française, qui l'ont sauvée. Le maréchal est l'un des héros yunnanais qui, par-delà les montagnes et les plateaux, sont venus à Tcheng Tu défendre la Révolution. Mais maintenant les Sseutchouanais ingrats, gagnés par l'argent des féodaux du Nord et des marchands britanniques de Shanghai, veulent le chasser lui et ses soldats. Il y a des individus, des Sseutchouanais, des prétendus généraux, qui lèvent des troupes et font venir des quantités d'armement par le Yang Tse Kiang. Et le modeste matériel que notre maréchal achète à Shanghai ne lui parvient jamais. Quand les canons de 75 français qu'il avait payés ont disparu, le maréchal a cru que vous aussi faisiez partie de ses ennemis..."

« Inutile de vous dire, ma chère Anne Marie, que j'ai sursauté devant cette accusation, en me disant in petto : "Ce salaud de Dumont... Il m'a joué un tour à sa façon, sans se soucier des conséquences pour moi..." Mais ce qui m'étonne encore plus c'est l'attitude et le langage de Lu. Rien de la conversation à la chinoise où je dois faire face à une physionomie polie, rébarbative et niant tout. Lui, Lu, abat ses cartes tout de suite :

« "Monsieur le consul, mes humbles prières ont été écoutées du maréchal. Dans sa sagesse il a vu que ce sont les Anglais qui veulent l'abattre. Ils ont mis un siècle pour faire du Yang Tse Kiang leur

artère. Maintenant ils veulent que leur domination remontant vers les sources du fleuve s'étende jusqu'au Sseu Tchouan et, de là, jusqu'au Tibet. Le Toit du Monde, vous le savez monsieur le consul, les troupes anglaises venues des Indes l'ont occupé déjà dans le passé. Ils y ont des agents partout, ils s'y conduisent en maîtres. Le grand plan du Colonial Office, du War Office, et des gentlemen merchants, c'est la domination d'une voie de Shanghai à Calcutta par l'Himalaya. Les Anglais n'aiment que les chiens couchants. C'est pour cela qu'ils détestent le maréchal de Tcheng Tu, ce grand patriote, ce révolutionnaire, qui est le suprême obstacle pour leurs ambitions pernicieuses." »

Nous en étions au dessert, je regardais mon père s'obstinant à imiter M. Lu, avec des mimiques, des airs de mandarin :

« "Mais, monsieur le consul, le maréchal sait que la France est généreuse. La France qui a apporté la paix en Indochine. La France qui, du Tonkin, a construit ce chemin de fer grimpant jusqu'au Yunnan pauvre et sauvage. Le Yunnan, la province où est né le maréchal. Le Yunnan qui, avec ses massifs, sert de protection et de couverture au magnifique Sseu Tchouan. Le Yunnan qui est la marche amicale des Français amis de la révolution vers la Chine. Depuis Hanoï des armes françaises peuvent arriver à Tcheng Tu en quelques semaines. Par le train jusqu'à Yunnan Fu. Par des caravanes ensuite. Mais est-ce que cela ne serait pas utile à la France et à la Chine que, vous Français, vous prolongiez votre ligne jusqu'au Sseu Tchouan ?"

« Là-dessus Lu est retombé dans l'opium, il a fermé les yeux, on l'aurait cru mort et embaumé mais il s'est redressé et sans un mot m'a salué en agitant ses manches. Moi, je suis parti. »

Tout ce long récit, mon père l'a fait avec une telle gourmandise oratoire qu'il n'a presque pas touché à son repas. Le consul s'écoute toujours parler. Il choisit ses mots, ses effets, l'air pénétré et en même temps bon compagnon, se mettant à la portée de l'auditoire. Mais l'auditoire c'est souvent ma mère qui est sceptique ou blasée.

– En somme ce vieux malin, dit-elle, a mis le feu à votre imagination.

– N'exagérons pas, Anne Marie. Ce chemin de fer du Sseu Tchouan, c'est un projet de longue date. Je m'en suis beaucoup occupé autrefois. À Hanoï mes premiers patrons, de petits monsieurs barbichus à casques coloniaux énormes qui leur mangeaient la figure, ne pensaient qu'à cela bien avant la Première Guerre mondiale. Mais les Chinois ne voulaient rien savoir.

– Tout ce que veut le maréchal ce sont des mitrailleuses données par l'Indochine. Le reste c'est l'appât que vous êtes en train d'avalier.

– Peut-être bien. Mais quand même, si c'était moi qui arrivais à décrocher ce chemin de fer ?... Je serais nommé consul général. Ce serait fantastique. La France portée au cœur de la Chine et même de l'Asie. Toutes les ressources du Haut Yang Tse Kiang et même du Tibet ayant pour débouché Hanoï ou Haïphong au lieu de Shanghai.

– Vous divaguez.

– Pas du tout. Il n'y aurait pas que les Anglais de mécontents. Les gros messieurs français de la Concession française de Shanghai seraient furieux aussi. Parmi eux il y a des banquiers, des hommes d'affaires qui ont la main bougrement longue à Paris. Il faut réfléchir.

– Mais allez-vous prendre à Tcheng Tu le parti des Yunnanais?

– Pour qui me prenez-vous, Anne Marie? Je ne tiens pas à ce que nous nous fassions massacrer, vous, moi, et notre fils, dans la guerre civile qui se prépare. Non, il faut que je joue au plus fin.

Sourire satisfait du consul qui est tout à fait rassuré sur ses capacités de duplicité. Ma mère l'est moins. Le repas est fini.

En tout cas les soldats du maréchal ont déguerpi du consulat. Les faces des domestiques sont souriantes, exactement comme s'il ne s'était rien passé. Le chef boy signale seulement le vol d'un sceptre de mandarin en jade, un des orgueils de mon père qui, parfois, pour s'amuser, après avoir revêtu une robe à dragons, le brandit comme s'il était lui-même un dignitaire du Céleste Empire. Il s'est même fait photgraphier dans cet appareil. Évidemment mon père en apprenant cette disparition pense que les soldats ont bon dos et que le boy a profité de l'occasion. Mais il est impossible de mettre en doute la bonne foi du serviteur sans manquer aux convenances.

Li réapparaît toujours aussi bonne. Le mafou aussi qui m'annonce avec un grand rictus de joie :

– Il y a une armée en dehors de la ville.

Est-ce une armée alliée ou ennemie du Seigneur de la guerre ? Le mafou sourit du sourire de l'ignorance. Dans les ruelles, la foule vaque comme à l'accoutumée. Les portes de la ville ne sont pas fermées. Quelques soldats les gardent impavides, mangeant, s'éventant.

Je franchis la grande porte du Sud. Après quelques centaines de mètres je me trouve dans une région de tumuli funéraires où sont

vautrés des êtres crasseux, en hardes, qui sont encore des soldats. Des marmites, des musiques, la foule la plus misérable, des filles et des marchands ambulants, des individus qui n'ont rien à perdre. Mais beaucoup de baïonnettes et même quelques canons braqués vers Tcheng Tu. Une sonnerie de clairon, les soldats se redressent plus ou moins. Il paraît qu'un général va inspecter ces troupes.

Le mafou rigole : « Ce sont des Sseutchouanais. Ils vont chasser les Yunnanais. »

Les soldats, aussi déguenillés qu'ils soient, font comme s'ils allaient se battre. Ils sont en train de fabriquer les différentes potions magiques qui donnent du courage. Une file d'hommes s'allonge derrière une grande bête pelée attachée par une corde à un pieu : une tigresse. Ce sont des clients qui attendent qu'elle se soulage pour recueillir son urine, l'acheter et la boire. Mon mafou me dit, en vieux militaire expérimenté :

– C'est la meilleure façon d'être fort comme un tigre, quand on n'a pas les moyens de manger le foie d'un homme.

Les jours suivants Tcheng Tu est calme. Il n'y a pas eu de bataille comme le bon peuple, mystérieusement averti, l'avait prévu. Au consulat, les domestiques racontent que le maréchal yunnanais a traité avec les Sseutchouanais : eux aussi participeront de concert à la paix et à l'harmonie de Tcheng Tu. Les Sseutchouanais occuperont la partie sud de la cité.

Cependant, le maréchal, pour sauver sa face, organise une grande fête, tout comme s'il avait été victorieux. Pour cela il a produit cinquante prisonniers – quelle espèce de prisonniers, personne ne le sait puisque les Sseutchouanais sont désormais des amis. Ce sont, comme d'habitude, des gueux pris n'importe où. Foule et musique. On amène les hommes dans des cages de bambous, enchaînés et mains liées dans le dos. Déjà squelettes avec un reste de chair et de vie, déjà loques sanglantes, déjà animaux des longues tortures. Ils sont jetés hors de leurs nasses, si faibles qu'ils s'écroulent dans la boue. Les bourreaux les redressent, les mettent à genoux, les maintiennent dans cette position avec toute leur vigueur car les condamnés ne cessent de s'effondrer. Des aides arrivent avec des coutelas, de grossiers longs couteaux d'un poids formidable que l'on tient à deux mains derrière le cou des suppliciés. Un mouvement de bascule pour projeter la victime dans la meilleure position. Il suffit d'appuyer la lame brutalement pour tout trancher. Quelques minutes et c'est fait. On emporte le tas de têtes dans un tombereau. Le lendemain mon père va féliciter le Seigneur de la guerre. Situation délicate car il ne sait comment le saluer. Comme

triomphateur guerrier ou comme sauveur de la paix?

Je grandissais en sagesse et en expérience. J'étais désormais un petit homme. Je connaissais tous les recoins de l'immense Tcheng Tu, peuplé d'un ou deux millions d'âmes. Quand la populace, les coolies, le peuple des mendiants, les honorables commerçants me voyaient passer sur mon coursier bai, suivi de mon mafou, il y avait une lueur amusée dans les regards, il y avait ces mots dans les bouches : « Voilà l'enfant blanc. » J'étais désormais un personnage de la cité.

Maintenant le Seigneur de la guerre lui-même me marque son estime. Un jour il m'envoie au consulat, comme présent, un cheval de feu et de flamme, les naseaux fumants, les sabots comme des éclairs dans ses ruades, le reste du temps piaffant et mordant. Un grand rouleau, aux caractères rouges peints sur papier de riz, adressé par le maréchal à moi-même, me souhaite « les deux mille félicités sur cet immonde animal ». Anne Marie est opposée à ce que j'enfourche la bête que tiennent par le licol les deux soldats qui l'ont amenée. Mon père estime que ce serait insulter le Seigneur de la guerre que je ne la monte pas. Le mafou, avec son air niais, s'approche du cheval, l'apprivoise, me pousse sur la selle. Et, avec ma merveilleuse monture, je caracole fièrement à travers la cité.

Je fais une chute brutale mais je n'ai pas mal. Puis j'écrase un homme. Mon mafou me crie de m'enfuir. Mais, le soir, se coagulent autour de la porte du consulat les créatures hurlantes en haillons et en chancres qui maudissent les diables étrangers. Un nain, d'une voix caverneuse, dirige le chœur des imprécations. Mon père, sortant de son bureau, vient s'enquérir dans la cour. Le chef boy répond : « Ces gens-là se disent les parents de l'individu renversé par monsieur votre fils. Ils racontent qu'il a expiré. Ils veulent une réparation. »

Un coup monté sans doute. Mais l'attroupement grandit. Mon père estime plus prudent de payer le prix de la mort : quelques ligatures. Les faces hideuses disparaissent. Tout s'est passé selon la coutume. Tout le monde est content.

Mes amahs ont engraisé. Elles mangent encore plus. Ce qu'elles préfèrent, la délicatesse qui donne le goût suprême au riz, ce sont les vessies de poisson. Quand celles-ci sont encore crues, on dirait un amoncellement aérien et sanguinolent de bulles de savon. C'est mou, liquide, léger. Un jour, en dehors des remparts, sur la route du nord pavée de belles dalles, j'aperçois un monticule gluant, informe, avec des transparences. Cela me rappelle les vessies si délicieuses. Cela n'en est pas. C'est autre chose. C'est d'origine humaine. Pas un

amas d'yeux, pas un paquet d'oreilles. Yeux et oreilles qu'en temps de troubles il est courant de prélever, de ramasser, de rassembler. C'est, je ne le comprendrai que plus tard, un tas de sexes d'hommes. Je vois un emmêlement dégoulinant. Mon mafou me dit que la veille il y a eu là une petite bataille. Les vainqueurs ont châtré les vaincus. Les cadavres sont plus loin, dans une fosse, devenus du magma. Mais, comme arc de triomphe, restent sur la chaussée ces phallus pourris, simple bidoche avariée qui ne dérange personne. Car, sur la route où j'avance, la vie, l'éternelle, la trépidante, l'incessante, la formidable vie de la Chine a repris. La vie qui fait bouger les paysans, les charrettes, les seaux à merde, les fardeaux et que seule l'énormité des catastrophes peut un moment ralentir ou arrêter.

Pourtant à Tcheng Tu les présages sont mauvais. La cité bourdonne de rumeurs néfastes. Au consulat, une fois de plus, les domestiques sont des ombres. Li, ma souriante Li, me montre un visage inconnu comme si un voile avait annihilé ses traits, ne laissant qu'une forme amorphe et insensible. Le flou de la peur.

Ce qu'elle me dit enfin, avec horreur, c'est que la Tablette de la mort suprême est réapparue. C'est donc en vain que jadis le peuple avait scellé la pierre maudite au fond d'un temple. En vain qu'on avait accumulé sur elle des matériaux défiant le temps. En vain qu'on avait effacé des mémoires tout souvenir de la cachette. En vain qu'on avait cru ainsi détourner le destin. Car quiconque contemple la stèle est contraint de tuer les autres hommes. Or, il y a quelques jours, elle est venue à la lumière quand la muraille où on l'avait dissimulée s'est écroulée. Elle a jailli avec son inscription : *Le Ciel a créé dix mille choses pour aider l'homme. Mais l'homme n'a pas fait une seule chose pour aider le Ciel.*

Pour le peuple de Tcheng Tu c'est le présage du sang. Le sang: la passion mystique de l'être terrible qui avait fait ériger la Tablette de la mort suprême, celui qui s'était fait roi au Sseu Tchouan, le roi du Grand Orient. Il avait pris ce trône après la chute tragique et interminable de la dynastie des Ming au XVII^e siècle. Au milieu des décombres il avait voulu venger les empereurs légitimes et avait brandi un sceptre infernal. Son rêve c'était la fin du monde. Aussi tuait-il chaque jour. Il n'était pas satisfait dans son cœur sans un amoncellement quotidien de cadavres. Il massacrait par haine de la vie dans une folie orgueilleuse et maudite. Pour lui l'humanité avait trahi le Ciel. Tous les hommes avaient trahi. Il leur ôtait l'existence. Il avait exterminé trente millions de personnes dans ce Sseu Tchouan qui, après lui, ne fut plus qu'un désert dépeuplé, qu'un cimetière surpeuplé. Il suppliciait, avec un raffinement exquis, les

sages, dans sa dérision de la sagesse. Il était entouré d'une armée qui ne croyait qu'à la mort. Pour éprouver la fidélité de ses officiers il fit couper les pieds de leurs femmes, rassemblant ces débris en un tas qui lui réjouissait la vue. Sa concubine favorite, par amour pour lui, trancha elle-même son propre pied droit et le jeta au-dessus de la pyramide des débris. Le roi de l'Ouest se réjouit puis il se tua. Ensuite il fallut plus d'un siècle pour repeupler le Sseu Tchouan avec des émigrants venus des provinces voisines.

Est-ce que le masque de la grande mort va recouvrir à nouveau Tcheng Tu ? Les jours suivants Li est de plus en plus épouvantée. Dans un rêve elle a vu une jonque emportée par un vent noir et coulée dans un fleuve de sang. Il paraît que tous les devins de la cité ont aperçu des signes de feu dans le ciel: les traces du dragon de la guerre.

Mon père, dans son bureau, très docte, mi-figue mi-raisin, étend sa bonhomie rassurante sur son état-major au garde-à-vous. Anne Marie se tient près de la porte, prête à s'éclipser, mais le regard impératif de son mari la retient.

– La Tablette de la mort suprême? Je comprends que les braves Sseutchouanais soient épouvantés. Ils savent très bien que leur Chine est parfois saisie de convulsions nerveuses qui peuvent durer un siècle ou deux. Un vertige d'anéantissement. La Chine, celle des empereurs comme celle des prophètes et des gueux révoltés, y a sombré... Cela s'est passé il n'y a pas tellement longtemps. Tenez, quand je suis arrivé tout jeune dans ce pays, les Blancs les plus anciens parlaient encore des Taïpings. Ils avaient eu une de ces frousses. Eux-mêmes ont été épargnés, mais quarante à cinquante millions de cadavres chinois jonchaient la vallée du Yang Tse Kiang. Et surtout, il y a eu ensuite beaucoup de difficultés pour rétablir le commerce européen et lui trouver des clients bien vivants.

Les Taïpings, le rêve de la justice, la croyance au bonheur possible sur cette terre. Les pauvres se soulevant à l'appel de Hong, le Saint. Horde de gueux, turbans rouges sur la tête. Hordes longues de centaines de kilomètres, exterminant les oppresseurs. Exterminant tout. Car la vertu conduit toujours à la mort. Les misérables passant les garnisons impériales au fil de l'épée. Cinquante mille décapités jetés dans le fleuve Bleu lors de la prise de Nankin. Ordre aux habitants survivants de livrer leurs trésors: l'or, l'argent, les bijoux. Ordre d'adorer Hong qui s'était proclamé empereur.

A Nankin le carnaval dura dix ans. Hong proclama rois ses principaux compagnons. Hong, assis sur un trône, sous une forêt de drapeaux et de banderoles. À midi les dignitaires tombaient à

genoux devant lui et entonnaient d'extraordinaires louanges, utilisant les mêmes formules qu'à la cour de Pékin: « Dix mille années, dix fois mille années pour Hong. »

Chaque roi, chaque chef avait sa cour, son harem, ses favoris. Chaque roitelet se livrait aux débauches derrière des autels croulants de brûle-parfums et de fleurs. Sur des tables étaient posées des boîtes contenant les tablettes. Le dignitaire, vêtu d'une robe jaune, ses longs cheveux contenus dans un filet, se tenait assis. On lui amenait les gens à juger. Il tirait au hasard une des tablettes sur lesquelles étaient inscrites des sentences. C'était toujours la mort, seule la mise à mort pouvait varier. Des truands à bandeaux rouges s'emparaient des condamnés. Les fidèles à genoux priaient, dans l'odeur de l'ail et une malpropreté incroyable.

– L'impératrice Tseu-Hi, j'ai vu son enterrement à Pékin – dit mon père. C'était en 1908. Dire que cette vieille bonne femme avait, cinquante ans auparavant, sauvé l'Empire des Taïpings. Un génie cette Tseu-Hi. Elle servait la vertu du Ciel et de la Terre par le massacre. Car, pour la sagesse céleste, le massacre est une chose bonne en soi, en particulier la solution contre le mal représenté par le soulèvement des cent noms, c'est-à-dire du peuple.

Le protocole du respect continue à entourer mon père. Mais le vice-consul a le malheur d'éternuer. Le consul le foudroie du regard et reprend ses considérations.

– Cette pauvre Tseu-Hi a, je dois le dire, commis une erreur à la fin de sa vie. Elle s'était mis en tête, la malheureuse, de massacrer à leur tour les Européens. Pour cela elle s'était associée aux sociétés secrètes, aux magiciens et aux primitifs qu'elle avait si brillamment supprimés quand ils s'appelaient Taïpings. En 1900 elle s'était associée aux Boxers, des gens de même acabit. Mal lui en prit car non seulement elle avait manqué au Temple du Ciel mais le monde civilisé en a profité pour lui donner une bonne leçon. Depuis lors je crois que les Chinois ont compris qu'il ne fallait pas toucher aux Européens.

– Vous êtes parfois intéressant, dit Anne Marie qui est restée tout ce temps appuyée contre la porte.

– Vous êtes trop bonne.

– Je vous écoute. Mais maintenant, ici, que va-t-il se passer?

– Les choses ont changé. L'ordre cosmique du Ciel n'existe plus. Quant aux passions mystiques et souterraines, embrasant parfois les masses, elles se sont pourries. Les chefs des sociétés secrètes se sont transformés, dans les grandes cités comme Shanghai, en gangsters

organisés qui assurent la loi et l'ordre avec l'accord des policiers des Concessions étrangères. Ailleurs, dans la Chine médiévale, comme à Tcheng Tu, ces messieurs sont devenus les Seigneurs de la guerre. Un peu partout des compradores et des marchands. Au-dessus d'eux les Blancs. Tous ne pensant qu'au fric. Le sens du dollar que nous avons donné à ces gens-là et qu'ils n'avaient pas. C'est notre victoire, la victoire du modernisme, la victoire de la révolution chinoise en 1911.

– Et vous, vous ne pensez pas à l'argent ?

– Non, je pense à la France. Je suis à un avant-poste. Mais tout se tient. Les famines, les Warlords, les belles Concessions des étrangers sur la côte et sur le bas Yang Tse Kiang, les Sikhs et les marsouins, les fameux clubs de Shanghai avec l'inscription « Interdit aux Chinois et aux chiens », les milliardaires jaunes, les banques et aussi les consuls, les pasteurs, les missions catholiques, les catéchumènes et les curés. C'est une immense communauté d'intérêts où, sur le cadavre de l'Empire Céleste, à côté des hauts-de-forme des gentlemen, prolifèrent la soutane et la cornette. La soutane et la cornette c'est même, actuellement, la principale part de la France au Sseu Tchouan. Ça pullule. Mais la situation changera pour la France si j'obtiens mon chemin de fer.

– Vous y croyez vraiment, à votre teuf-teuf ?

– Oui, mais il faut attendre que Lu me relance. Car le Seigneur de la guerre va avoir besoin d'armes. Ça se dégrade de plus en plus à Tcheng Tu pour les Yunnanais.

– Il va y avoir des troubles à Tcheng Tu ?

– Certainement. Pas des massacres comme du temps de Tseu-Hi. Il n'y a plus assez de vertu. Rien que de l'intérêt. Tous ces généraux sortis de rien et malades d'avidité. Ce qui va arriver c'est, entre eux, la comédie à la chinoise, une comédie évidemment pleine de haines, d'horreurs, de sombres perfidies, d'atrocités inouïes, d'arrangements tarabiscotés. Des soldats partout. Le peuple qui ne compte pas va trinquer. Il est bien probable que la province va tomber dans le chaos.

« Mais vous savez bien, Anne Marie, que le désordre est profitable aux Blancs. Et puis, à Tcheng Tu, nous autres les consuls, moi et mes collègues japonais et anglais, nous sommes dans le jeu. Nous sommes nécessaires à tous ces ruffians en uniformes et en robes. Pour leurs trafics. Pour servir d'arbitres, d'intermédiaires entre eux, quand ça leur convient. Pour éventuellement donner asile au vaincu. Ces gens-là se servent de nous, nous les consuls nous nous

servons d'eux. Chaque consul, malgré les shake-hands et les bridges, étant l'ennemi des autres. C'est à qui sera le plus malin, vous le savez bien. Mais ces Chinois-là, tous les maîtres de Tcheng Tu, nous prendraient volontiers pour des guignols. Par calcul ou par sentiment ils peuvent quand même nous faire de drôles de coups.

« Du sang il va y en avoir à Tcheng Tu. Il s'agira de tueries par petits paquets, la mort étant un élément dans les marchandages. Dans ces péripéties-là je crois que nous, les consuls, nous sommes intouchables en principe. On a besoin de nous.

« Le danger c'est que la foule s'ameute. Il y a une tradition, parmi la population, qui consiste à se monter la tête, à se créer des émotions et à arriver au paroxysme de l'indignation ou de la colère, à cause d'une rumeur, d'un bruit, de la plus absurde affabulation. Des milliers de mains et de couteaux peuvent se mettre à déchirer la chair des Blancs. C'est un vieil instinct endormi mais qui peut se réveiller. Tuer, torturer les "chiens à grand nez", c'est encore le rêve quotidien caché sous l'amphigouri des politesses. Heureusement, je vous l'assure, les Seigneurs de la guerre, sont des "civilisés" avec qui nous sommes en affaires et qui savent calmer une populace.

Anne Marie a blêmi un peu.

– Ne vous inquiétez pas – lui dit son mari avec une joyeuse intonation –, vous pouvez être tuée mais votre honneur ne risque pas grand-chose. Ce que les foules arrivent difficilement à faire, même les mendiants, même les soldats capables de tout, c'est de violer les dames européennes. Les déchiqueter, leur ouvrir le ventre, jongler avec leurs intestins comme si c'était une pelote de ficelle, très volontiers. Mais pour le reste le dégoût est trop fort. Ou bien cela deviendrait une entreprise patriotique et les Chinois ne poussent pas encore le patriotisme jusque-là.

Anne Marie est calme. Car pour rien au monde elle n'admettrait de se laisser impressionner par son consul d'époux.

– Mais, ma chère Anne Marie, cela n'arrivera pas. Et puis, de toute façon, je serai tué avant vous. Vous aurez quelques secondes pour me regretter.

D'aussi loin qu'il m'en souviennne le jour de gloire de mon père c'est le 14 Juillet. Kermesse emphatique. Depuis la porte béante du consulat un chemin d'honneur a été aménagé à travers les cours dallées. Cette voie royale, constituée de tapis chinois précieux, est balisée de pots de plantes vertes. Elle passe sous un arc de triomphe en forme de pagodon où deux immenses étendards, celui de la France et celui de la Chine, s'enlacent au-dessus d'un panneau de

laque rouge où sont incrustés, en noir, les caractères de l'Amitié éternelle. Autour des brûle-parfums, des potiches, des lampes suspendues et surtout les banderoles, les guirlandes de drapeaux de toutes espèces et tailles. C'est l'armorial des nations alliées à la Chine, pullulement, foisonnement, avec la prédominance, évidemment, de Marianne. De ces pavois il y en a de plantés dans des vases comme des bouquets, il y en a qui grimpent sur les murs comme des lianes, il y en a qui s'entrecroisent au plafond comme des palmes. Il faut monter trois marches pour parvenir au grand salon tout entier revêtu de draperies où des guerriers aux masques rouges symbolisent la puissance de la France. À midi monsieur le consul se place derrière une sorte de reposoir – mi-autel de la patrie, mi-autel des ancêtres – pour faire son discours. Un morceau d'éloquence qu'il a poli et repoli des jours et des jours dans son bureau, ayant pour sujet une France vibrante et délicate consacrée aux nobles causes et aux idées généreuses. Enthousiasme de l'auditoire.

Chaque fois le Tout-Tcheng Tu est là. Une cinquantaine de personnes jaunes et blanches. Le Seigneur de la guerre et ses principaux généraux revêtent des tenues chaque année plus sévères: casquettes plates à visière qui écrasent la face, bottes molles qui avalent les jambes, vestes raides fermées au cou, surchargées de ceinturons, d'épées, de baudriers, de plaques et aussi de fourragères, le dernier progrès militaire au Sseu Tchouan. Plus de hochets. Sur la toile kaki, juste les symboles de la valeur et de la vertu. Le maréchal, même dans son Sseu Tchouan, a compris le caractère menaçant et puissant de la sobriété guerrière, celle qui est adoptée par toutes les grandes armées mondiales depuis les batailles de la Marne et de Verdun. Le maréchal, ses assistants, ses aides de camp sont constitués en un bloc d'immobilisme courtois et redoutable, comme si c'était l'état-major de Foch ou de Hindenburg. Attitude trop nouvelle: tous les détails cloquent, tous sont engoncés dans leurs livrées comme dans des sacs de pommes de terre. Une culotte bouffe, une bouche bâille, une moustache se fripe, un oeil est chassieux, une main chasse une mouche, le salut militaire qu'ils font est une molle bouffonnerie. Malgré tout ils se donnent du mal, ils ne crachent pas. Le maréchal et ses gens restent dignement figés pendant toute l'allocution de mon père. Quand c'est terminé le maréchal entrouvre la bouche et répond au consul de France qu'il aime la France.

A l'écart de la caste guerrière, les « gros Jaunes » de la cité : en majorité des fonctionnaires, des magistrats, des préfets, car il y a, dans le Tcheng Tu des temps nouveaux, une administration à

l'européenne. Les titulaires ont comme unique préoccupation de ne pas se faire couper la tête par le Seigneur de la guerre et de survivre matériellement en écorchant les populations, en grattant sur elles le peu laissé par les soldats et les bandits, presque rien. Tâche difficile, ingrate, dangereuse même, mais inéluctable car ces messieurs ne sont jamais payés. Ces figurants ont des mines compassées, un mélange d'air mandarinal et d'air pédant d'importation venu de Shanghai. Ils sont en robe tout comme les milliardaires, les chefs des guildes et des corporations. Une vingtaine en tout. Ceux-là beaucoup moins pétrifiés sont de gros chats, les griffes rentrées, leurs faces luisantes d'aménité sournoise ou rigolote. Eux, de l'argent ils en ont, du pouvoir aussi. Mais lesquels sont les complices du Seigneur de la guerre ? Lesquels ses futures victimes ? Lesquels ses ennemis ?

Les Blancs ce sont les autres consuls et leurs nationaux. Deux consuls : le Japonais et l'Anglais. Il n'y a plus d'Allemand et pas encore d'Américain.

Le consul nippon est un petit singe vêtu comme une autruche de gala, d'un guindé de croquemort, se cassant en deux pour la moindre phrase, son épée cliquetant sur le sol, se redressant d'un coup formidable de reins, avec le sourire. Mais ce n'est pas le sourire chinois, c'est assimilé à un sourire blanc. En fait, le diplomate japonais est considéré comme un Blanc de première qualité et de la plus grande importance. Sans se l'avouer les Blancs de blanc, ceux à la peau blanche, comptent sur lui si cela allait vraiment mal à Tcheng Tu. Car les Nippons, c'est connu, savent y faire avec les « indigènes ». Ils ne se laissent jamais démonter. Ils savent cogner et gueuler à bon escient. Et puis ils ont les moyens. N'est-ce pas des officiers de l'Empire du Soleil levant qui dirigent à Tcheng Tu l'école militaire, celle qui a achevé de donner si bonne prestance au maréchal et à ses troupes ?

Le consul d'Angleterre, mon père ne l'aime pas, malgré l'Entente cordiale en cours. Car lui aussi veut mettre le Sseu Tchouan dans sa poche. Curieusement c'est un monsieur aussi 1900 que mon père, mais en anglo-saxon. Comme lui pas petit mais faisant petit. Comme lui très bourgeois des ambassades, également bien pris et bien tourné, comme lui un mélange de vanité bienveillante envers la société et de minutie acharnée dans son métier. L'Anglais est presque un bébé avec son visage poupin, ses yeux bleus, sa petite moustache blonde. Mais un baby à la façon d'Albion, c'est-à-dire coriace. Mon père est jaloux parce que ce « petit personnage » dispose d'un plus beau yamen, d'un personnel plus nombreux, de beaucoup plus d'argent que lui. Et puis derrière lui mon père sent

tout le poids de John Bull, des fameux services grignotant l'Asie depuis des siècles, et aussi des grandes firmes britanniques de Shanghai, les rois du veau d'or. Tant de gentlemen redoutables et lointains derrière ce consul de Tcheng Tu ! Tandis qu'au Quai d'Orsay ce sont des poètes, tandis que les Français sont des gagne-petit...

Pour mon père, son collègue anglais c'est le concurrent aux sombres desseins. Lequel a d'ailleurs les mêmes sentiments vis-à-vis de mon père. Surveillance permanente, obsession en toute réciprocité. Les deux consuls soudoient leurs interprètes chinois, leurs boys et leurs cuisiniers pour obtenir des ragots. Ils se dénoncent courtoisement aux Seigneurs de la guerre et aux notables. Cela ne les empêche pas de se traiter avec effusion quand ils se rencontrent. À la fin de chaque 14 Juillet l'Anglais dit au Français après l'ultime shake-hand : « Cela a été un bien beau jour. » Mon père le congratule aussi chaleureusement à chaque anniversaire du roi d'Angleterre quand une cérémonie du même acabit s'est déroulée dans le yamen du British. Et puis, faute de compagnie, les deux familles dînent souvent ensemble. En plus, presque chaque jour, Anne Marie fait une petite visite banale, la visite coloniale de fin d'après-midi, au yamen du diplomate britannique. Sa femme est charmante, genre bonbon anglais cristallin et délicieusement sucré. Je joue avec les enfants du ménage qui, eux, ont une nurse venue de Grande-Bretagne. Pas question que ces gosses se mêlent aux natives.

Mais plus que le consul de Sa Majesté, mon père hait le pasteur britannique au complet veston de tissu noir et au col à manger de la tarte. Il est une éminence grise de Tcheng Tu. Un bon vivant avec une gueule de pudding éruptif. Le 14 Juillet il arrive avec son silence d'ivrogne congestionné et de tout petits yeux pétillants. Puis, soudain, tapotant sans façons mon père dans le dos, le personnage se met à lui demander : « Est-ce que le champagne sera aussi bon que l'année dernière ? Vive la France ! » Sa femme, une bonne éléphante à chair de porridge rosé, lui crie : « Tenez-vous correctement. » Mon père est persuadé que ce monsieur bourgeonnant, rougeaud, bedonnant, est en fait le grand agent de l'Intelligence Service au Sseu Tchouan, le maître espion, l'homme aussi qui travaille pour les trusts anglais. Ma mère aime le couple.

– Heureusement – s'écrie parfois mon père après la fête – il n'y a plus de consul d'Allemagne depuis que la Chine a déclaré la guerre à ce pays. Cette farce a du bon, elle m'a débarrassé d'un monsieur très désagréable, le vrai Prussien. Quand j'étais venu pour la première fois à Tcheng Tu, tout jeune, chaque fois qu'il m'apercevait il

éprouvait le besoin de me parler de Sedan!

Depuis la victoire de 1918 le prestige de la France est très haut au Sseu Tchouan. Chaque 14 Juillet est le sommet de la saison internationale de Tcheng Tu. Tout se passe bien. Après le rituel des speaches, des congratulations, c'est la mer des petits fours et des sandwiches, l'océan des coupes, les détonations des bouteilles de champagne. Le maréchal, après avoir bu à la santé de la France, s'en va. Les autres Célestes s'en vont. Le consul du Japon part aussi. C'est alors l'heure de la « colonie française ». C'est-à-dire des curés, des bonnes sœurs et des trois médecins. La famille, en somme.

Après le discours vibrant du consul, ce que les bons pères peuvent s'enfourner comme champagne par le trou camouflé de barbe qu'est leur bouche! C'est le cercle complet des vieux visages bien gais, gaillardement émaciés sous leur crinière poivre et sel. Ce qu'ils bavardent! Chaque père missionnaire catholique est d'abord un fleuve de poils, un fleuve qui coule jusqu'au sol, un fleuve tellement plus puissant que les quelques filaments maigres des grands lettrés païens. Cela balaie la terre de Chine. Cette terre où les plus vieux vivent depuis quarante ou cinquante ans sans avoir quitté leur coin de chrétienté. Ces religieux sont les oreilles et les yeux de mon père, ses meilleurs informateurs... mais ce n'est pas gratuit!

Quant aux bonnes soeurs, leurs cornettes déployées, elles se tiennent dans un coin en un troupeau timide et silencieux. Evidemment à peine trempent-elles leurs lèvres dans une coupe. Mais ce qu'elles mangent! Sérieusement, sans bruit, sans arrêt. C'est que, contrairement aux bons pères qui vivent bien, elles font carême tous les jours, elles crèvent de faim. Alors que les religieux tonitruent, elles s'en vont le ventre rempli et sur la pointe des pieds après avoir humblement dit merci à ma mère.

Les docteurs sont de bons lurons. Ils dirigent un institut français qui fabrique des sérums, au-delà des remparts. Que vient faire, dans ce Sseu Tchouan si éloigné de tout, cet établissement tellement caractéristique de la bonne France coloniale de la III^e République? Sans doute a-t-on pensé que là, à Tcheng Tu, dans la Chine la plus profonde, la Chine la plus chargée d'hommes, il devait y avoir beaucoup d'épidémies. C'était l'occasion de faire le bien en attendant de faire le chemin de fer. On a donc envoyé de « bons savants » qui sont en fait des toubibs de l'armée ou de la marine. Logique française. Et quand éclate le choléra ou la variole, quand les cadavres abandonnés deviennent une gêne, mon père va chaque fois offrir au Seigneur de la guerre les services de l'Institut ! Chaque fois le maréchal refuse d'un hochement de tête : « Il faut que les

gens meurent, il y en a trop. » Logique chinoise. Et d'ailleurs mon père l'approuve:

– Ce serait l'effroi et la révolte si l'on obligeait les Chinois à se faire piquer par des diables d'étrangers. Ils croiraient à une mauvaise sorcellerie. Ils pourraient même tuer nos toubibs. Et comme ça nous n'aurions plus de partenaires au bridge.

Les docteurs ne sont pas accablés de travail. De famille non plus car ils sont tous obligatoirement célibataires. Alors, ils sont les ornements de la vie mondaine de Tcheng Tu. Si les missionnaires étaient pour moi synonymes de poils, eux l'étaient de bottes. Toujours bottés d'un cuir qui s'évase, qui s'étend à toute leur personne, qui est comme une seconde peau. Tous ils ont le genre de petits moustachus pète-sec, sautillants, galants, empressés, d'une sociabilité de garnison. Le Sseu Tchouan ne les épate pas. Tous plus ou moins de la coloniale, ils en ont vu d'autres. Ils vivent dans leur Institut comme dans un Romorantin, à quelques détails près. Pas par bêtise mais en vieux blasés. Manquant de clubs ils vont dans les consulats. Des convives permanents, serviabes, rigolards, poussant la chansonnette, tapant le carton, engouffrant le bordeaux chez mon père et le whisky chez les Britanniques. Les histoires chinoises de mon père les rasent. Ils aiment beaucoup ma mère. Mais ils préfèrent, comme maison, le consulat d'Angleterre. De la trahison selon le consul de France qui leur bat froid de temps en temps. Ils s'en moquent. Et puis on se réconcilie. La conversation ce sont les tuyaux venus de Shanghai et de Han Kéou, les bals, les courses, les adultères, les nominations, les coups de bourse de la vie civilisée. Finalement à table, l'immense Chine est un petit trou où tout se sait sauf ce qui se passe chez les Chinois. Braves toubibs! Ils ont pourtant comme amis quelques milliardaires jaunes chez lesquels ils font de petites fêtes mais ils n'en parlent jamais devant Anne Marie. Ils boivent le vin de messe des curés et se soûlent chez le pasteur protestant. Mon père trouve qu'ils manquent de patriotisme mais en tout cas ils sont là au 14 Juillet et au 20 Janvier.

Le 20 Janvier, c'est l'anniversaire de mon père. Fête qui est peut-être aussi grandiose que le 14 Juillet dans la vie politique et mondaine du Sseu Tchouan. Comme si ce qui concernait le représentant de la France importait autant que la France. Ou plutôt comme si mon père était la France incarnée, le corps vivant de la France, tout de noir habillé, des chaussures aux cheveux, en passant par la redingote, les sourcils et les yeux charbonneux.

Le Tout-Tcheng Tu se retrouve là en entier. Le grand salon est transformé en une salle du trône bénéfique. Bannières, drapeaux

encore, les mêmes que pour le 14 Juillet mais les tentures sont différentes – au lieu de guerriers rouges de la force, les reptations des dragons de la prospérité, leurs anneaux chargés de fleurs et d'épis. Au milieu de ces présages heureux, comme frontispice, une banderole d'une dizaine de mètres portant en lettres d'or : « Joyeux anniversaire de monsieur Albert Bonnard. » Albert Bonnard, c'est le nom de mon père qui brille comme une inscription sacrée. Mais ce jour-là le maréchal, les généraux, les consuls, au lieu de revêtir les uniformes et de faire traîner leurs sabres, sont en petite tenue, – la tenue de soirée en plein jour c'est le minimum de formalisme au Sseu Tchouan. Car c'est la fête de la pure amitié. Une fois le maréchal est même apparu en robe bleue – raffinement prouvant ainsi la délicatesse de ses sentiments: il est venu par inclination et non par obligation. Ce qui, finalement, comme mon père le fera constater ensuite à ma mère, n'a que plus de signification politique.

Les vœux. Les plissements de peau du maréchal, ce déclenchement de bonne grimace sur sa figure, pour promettre longévité au consul. Le maître mot de longévité revenant dans la bouche de chaque Céleste congratulant Albert Bonnard. La certitude de longévité. Pas le simple souhait considéré comme insuffisant, dangereux et grossier. Pas question, pour ces Jaunes, de dire à mon père « bonne santé », car ce serait admettre qu'il puisse tomber malade. C'est le consul d'Angleterre qui lui susurre malicieusement *good health*. En entendant cela les toubibs français rient finement car Albert Bonnard est leur meilleur client: il va se faire radiographier régulièrement à leur Institut car il fait surveiller de près les fluidités diverses qui s'écoulent à travers ses intérieurs. Et puis Albert Bonnard s'est fait dresser par ses toubibs d'interminables certificats médicaux sur ses infirmités diverses – de la sensibilité intestinale à la fatigue du myocarde – qu'il adresse au Quai d'Orsay pour faire valoir son mérite. Cette ironie franco-anglaise, mon père la sent vaguement. Ma mère sourit avec complicité. Heureusement qu'arrivent, en fin de défilé, les religieux et les religieuses qui eux sont gens sérieux. Ils gavent mon père des faveurs du bon Dieu, avec d'autant plus d'abondance qu'ils le soupçonnent d'être franc-maçon.

Mais, le 20 Janvier, mon père est toujours solide, la bonhomie voltigeant sur la gravité des traits. Il remercie tous ses hôtes un à un, la louange lourde, l'hyperbole de taille et l'allusion de poids. Tout est idylle autour de lui. Que pourrait-il souhaiter de plus au maréchal qui a fait du Sseu Tchouan la terre de la félicité? Le maréchal, tout en étant fidèle à la grande sagesse de sa race, n'est-il pas en train de faire progresser la province en sachant choisir dans l'Occident ses meilleurs bienfaits? L'électricité, le télégraphe et le

téléphone vont faire de Tcheng Tu une cité modèle. Que le maréchal sache que la France, elle, est particulièrement désintéressée dans l'aide qu'elle est prête à apporter.

Après cette pointe contre son collègue anglais, mon père se met à faire chaleureusement l'apologie du British. Il lui dit : « Vous êtes un jolly good fellow. Et je me réjouis que l'entente cordiale entre nos gouvernements porte pleinement ses fruits ici même. » Quant au Japonais mon père, toute prudence, se borne à le saluer et à le resaluer, lui et son Mikado, en phrases brodées. Là-dessus il expédie rapidement la « colonie française », les toubibs risquant leur vie en luttant contre les épidémies avec un courage héroïque et les religieux qui ont apporté leur foi et leur charité à cette Chine si accueillante à toutes les vérités.

Enfin on ne peut célébrer l'amitié sans photographies innombrables. Il s'agit de grouper protocolairement les personnages en faisant coïncider le protocole oriental et le protocole occidental. C'est tout un problème que de rassembler en un seul groupe le Tout-Tcheng Tu sans que personne perde la « face ». C'est un art où mon père est maître. Mon père à côté du Seigneur de la guerre. Les autres consuls tout autour puis une rangée de généraux, une rangée de gros marchands, la rangée des toubibs et de l'évêque, les autres curés et bonnes sœurs faisant masse derrière. Comme le 20 Janvier n'est pas une manifestation trop officielle, ma mère est admise dans le noble groupe. Moi aussi, avec mon chapeau de paille et mon costume marin. Enfin tout ce monde, hauts-de-forme, jaquettes, robes célestes, cols durs, se tient au garde-à-vous du sourire jusqu'au dé clic. Dé clic à nouveau. Dix, vingt dé clics, tout l'aréopage debout dans la dignité et l'air avenant, face au gros appareil à trépied avec son drap noir, sa lentille, sa poire, son museau en accordéon, derrière lequel est tapi l'opérateur – un personnage sans nationalité, sans protection, un petit verdâtre venu de Shanghai. Il se dit cantonnais. Mais il est tellement nécessaire aux manifestations de la vie publique à Tcheng Tu qu'il n'a rien à craindre, lui et son attirail.

Quand tout le monde est parti, tout seul, mon père va se placer sous la banderole « Joyeux anniversaire de monsieur Albert Bonnard » et pose pendant quelques minutes, pour que le minable photographe puisse opérer avec un zèle humble.

Deux ou trois jours après le consul fait procéder, par des messagers spéciaux, à la distribution des photos. Ce sont presque des tableaux, collés sur carton épais, encadrés, sous-titrés de caractères et d'écritures en ronde rappelant le grand événement, avec l'indication précise du jour et de l'année. Chaque ami reçoit son

lot d'images avec, en plus, la photo de mon père tout seul et sa carte de visite. Le bristol et la photo, ce sont les deux grandes nouveautés du Sseu Tchouan. Mon père en fait une consommation prodigieuse.

Charme de la civilisation nouvelle qui pénètre à Tcheng Tu. Déjà loin est le temps où le consul de France offrait une baignoire au Seigneur de la guerre. C'est maintenant un gros groupe électrogène qu'il lui remet au nom du président de la République française. Des mécaniciens, des Chinois élevés dans une école des bons pères, sont venus de Shanghai pour défaire les caisses apportées à dos de coolies, pour en sortir les pièces, les monter. Le consul, très ignorant en matière de science, surveille d'un oeil circonspect l'emboîtement des engrenages, les tuyauteries, les vis. Enfin c'est l'inauguration. Le maréchal est là, une main appuie sur une manette et la lumière naît. Moment merveilleux quand l'électricité jaillit au Sseu Tchouan sous les auspices du consul de France.

Comme résultat quelques lampes nues et crasseuses qui s'éteignent toujours dans les yamens du maréchal, des consuls et de quelques dignitaires. Dans la rue le peuple voit surgir des troncs d'arbre dépouillés, supportant des fils qui pendent, et contre lesquels, négligemment, s'appuient des mendiants et des soldats.

1922. Le consul va avoir un an de plus. Car demain ce sera de nouveau un 20 Janvier. Au consulat les préparatifs habituels, ma mère inaugurant une nouvelle spécialité : le sandwich pour gentlemen, selon une recette donnée par la grosse pastoresse protestante. Anne Marie, à la tête de ses cuisiniers et de ses boys tous silencieux, tous appliqués. Elle, son chignon tordu comme un sceptre, est en train d'accumuler des montagnes de tranches et de rondelles de mangeailles géométriques, avec des sauces épicées au goût de l'empire des Indes : chutney et condiments, comme dans les clubs de Shanghai. Avec beaucoup de couches de tomates, le triomphe de ma mère, car il n'y a que le jardin du consulat de France qui produise de ces légumes. Son plaisir est d'en envoyer chaque semaine des paniers à la consulesse d'Angleterre et à la pastoresse.

Ce jour-là mon père est enfermé dans son bureau avec la mine des situations graves. Il ne vient même pas jeter un coup d'œil sur ces apprêts et arrangements. Monsieur le consul est sur le pied de guerre, le visage harnaché de réflexion. C'est que Tcheng Tu est menacé encore une fois de destruction.

Toute la matinée des visiteurs ont défilé. En premier, comme chaque fois qu'une calamité plane – c'est même le signe que le fléau est imminent – surgit l'évêque de Tcheng Tu. C'est un colosse osseux

taillé à coups de serpe ; les yeux méfiants, les pommettes saillantes, les mains desséchées. Son corps est engoncé dans une soutane tellement usée, rapiécée, que la teinte violette, celle de sa dignité, a tourné au pissat, au brun terre, au jaune poussière, comme chez les bonzes mendiants. Mais la croix pectorale brille. Chaque fois qu'il m'aperçoit il me donne son anneau à baiser en crachotant une bénédiction à travers ses dents jaunies par les chiques et le jus de tabac.

Mais cette fois, le saint homme en arrivant au consulat comme en en partant, ne m'aperçoit même pas. Il est resté plus d'une heure avec mon père qu'il laisse très soucieux. Il sort du bureau, tel un ouragan, pour grimper sur son vieux cheval aux dents aussi proéminentes que les siennes. Et il s'en va en galopant sur sa bête, la mine renfrognée, miraculeusement en équilibre sur sa mauvaise selle chinoise en bois.

Après lui se sont présentés auprès du consul de gros marchands jaunes huileux, d'une suavité que rien n'entame. Ce sont les notables de la chambre de commerce chinoise de Tcheng Tu, des milliardaires toujours présents aux grandes cérémonies du consulat, mais qui ne viennent jamais au bureau de mon père. Cette fois trois ou quatre chaises à porteurs ont déposé ces personnages qui ont subitement éprouvé le besoin « d'importuner monsieur le consul de France ».

Vers une heure apparaît un monsieur jaune beaucoup plus jeune qui, lui, vient souvent mais très discrètement. Il arrive à pied en se faulant, ce qui est vraiment incongru. C'est pourtant aussi un riche négociant. Une figure biseauté, aiguë, qui se perd, vers le haut et vers le bas, en deux pointes, le milieu constituant un renflement maigre. Sa personne offre une curieuse juxtaposition de l'Orient et de l'Occident : le corps est habillé de façon traditionnelle, une veste de soie noire recouvrant une longue jupe blanche ; mais le crâne en œuf est enfoncé dans un chapeau de feutre mou, un ruban à la base de la calotte cabossée comme il se doit. Sur le visage de petites moustaches fines à l'européenne et, évidemment, des lunettes presque invisibles, les verres soutenus par une mince monture d'or. En somme le comble de l'élégance moderne sagement atténuée par la robe classique.

Ce monsieur-commerçant est un peu un mystère pour moi. Il parle très bien le français avec un vocabulaire sortant du dictionnaire et un petit couinement nasal. Il sait dire admirablement « Monsieur le consul » et surtout, au lieu de me regarder noblement en silence, comme le font les autres gros Chinois, quitte à féliciter

mon père d'une sentence sur sa progéniture, lui me dit des petits mots familiers, gentils, comme : « Alors, tu t'amuses bien, petit garçon ? Veux-tu que je fasse venir pour toi, de Shanghai, une automobile à pédales ? » Alors il rit joyeusement. Quand ce monsieur s'adresse au consul, au lieu de rester dans l'impassibilité convenable, il s'anime, il s'étrangle de petits cris nerveux, son mince visage est parcouru de tics rapides, comme si c'était la gesticulation de sa pensée.

La voiture à pédales je l'ai eue, je l'ai même usée. Devant mes parents j'ai remercié le monsieur qui m'a dit : « Alors, ça t'a fait plaisir ? » Mais ce Chinois je ne l'aime pas. D'abord parce qu'il m'est incompréhensible, trop différent du maréchal, des milliardaires respectables, de Li, de mon mafou, des domestiques, du mandarin calligraphe. Et puis les bons pères m'ont dit de me méfier de lui. C'est un chrétien mais de la mauvaise espèce, celle fabriquée par les jésuites de Shanghai dans leur université. Ces jésuites que les religieux du Sseu Tchouan redoutent beaucoup. Ces jésuites prêts à tout qui, il y a longtemps, plusieurs siècles, avaient adoré l'Empereur en tant que Fils du Ciel comme s'il était le Seigneur, le Dieu, le Christ lui-même. Alors ils s'étaient habillés en lettrés, ils étaient devenus les « lettrés de l'Occident », enseignant les mathématiques, fabriquant des objets curieux comme des montres, des boussoles, des canons aussi. Mais ces aventuriers de la foi pratiquaient le culte des ancêtres, le culte des souverains défunts comme s'ils étaient des saints. Pour convertir les Chinois ils avaient transformé la sainte religion catholique et romaine en une morale servant le Ciel et la Terre, tout comme le confucianisme. Abominable erreur qui avait été condamnée par le pape.

Cela, les missionnaires du Sseu Tchouan me l'ont dit et répété. Eux, ils sont pour le Sacré-Cœur et l'Immaculée Conception. Mais ils se méfient toujours des jésuites qui, maintenant à Shanghai, se sont mis à fabriquer des chrétiens intelligents, savants, connaissant Voltaire et Galilée, entraînés même à discuter des dogmes. Cela ne produit que des mauvais sujets, des intrigants, des pervers, des traîtres. Ils sont pires que les vrais païens. On les retrouve toujours dans les tractations douteuses où ils servent d'entremetteurs, d'intermédiaires, de compradores, ne pensant qu'à leurs intérêts, pas à ceux de Dieu. Quelle différence avec ces bons chrétiens du Sseu Tchouan bien simples, bien pieux, ne connaissant que la communion et l'obéissance aux pères !

Le monsieur chinois de Tcheng Tu n'est pas un comprador. Tcheng Tu est interdit non seulement aux firmes européennes mais à leurs représentants blancs ou jaunes, sous peine de punitions

terribles. C'est seulement un grand marchand de thé et peut-être d'opium. Mais, en fait, secrètement, il sert les intérêts d'une puissante firme française de Shanghai, celle qui est spécialisée dans les armes, celle qui a si curieusement vendu les fameux canons au maréchal. C'est pour cela qu'il surgit de temps en temps au consulat, en prenant des précautions. Ce qu'il raconte contrarie souvent les missionnaires, ces saints qui ne sont pas toujours de petits saints.

Deux heures de l'après-midi. Mon père apparaît enfin pour le déjeuner. Et comme toujours il éprouve le besoin de tout raconter à ma mère qui, du reste, cette fois, l'écoute attentivement. Il commence par éclater :

– L'évêque, il en a de bonnes ! Il m'apprend que le maréchal après avoir levé cinq ou six fois les impôts cette année a imposé la ville d'une contribution énorme d'un million de taëls. Eh bien le saint homme demande que ses chrétiens ne paient pas. Ce n'est pas tout. Il paraît que le Seigneur de la guerre a laissé entendre aux richards de la ville que si l'argent n'était pas versé dans trois jours un sort néfaste pourrait faire qu'un incendie détruise un quartier de la cité, de préférence le quartier des grands marchands. Or le prélat ne veut absolument pas que le feu prenne près de l'église Notre-Dame qui est à proximité et qui flamberait comme une boîte d'allumettes. Il exige que je me rende auprès du Seigneur de la guerre, que je proteste, que je me démène pour qu'il fasse griller un autre coin, sans chapelle et sans catéchumènes. Pour l'évêque tout se passe comme si les malheurs sont sans importance s'ils accablent les païens. Mais si une de ses ouailles est lésée, c'est autre chose.

– Qu'avez-vous répondu à Monseigneur ?

– Que je me garderai bien de déranger le maréchal, surtout pour le traiter d'incendiaire. Car le Seigneur de la guerre, tout en faisant planer la menace du sinistre sur les gros bourgeois, s'arrangera pour conserver les apparences de l'innocence. Ce ne sont pas ses soldats qui feront le coup mais des brigands qu'il aura recrutés. Il y en a plusieurs centaines en tenues de coolies, en haillons, près du principal campement des Yunnanais. Toute la population tremble déjà de les savoir là.

« L'évêque est parti furieux, me laissant entendre qu'il se plaindrait à ses supérieurs et au gouvernement de Paris. L'homme de Dieu m'a laissé avec un de ces mal de tête ! Mais moi je vais le saler dans mon rapport au Quai d'Orsay. Je ne vais pas compromettre pour lui toute ma politique, et aussi ce chemin de fer qui est peut-être au bout de tout cela.

– Comment ?

– Laissez-moi procéder par ordre. J'ai eu ensuite les gros marchands. Un tas de sourires, de courbettes, des gémissements sur leur impossibilité de rassembler la somme énorme demandée par le maréchal – mais pas un mot sur l'incendie pour les faire cracher. Que me voulaient-ils ? Longtemps, avec toute la gamme des politesses dilatoires, ils ont tourné autour du pot. Enfin le plus gros, un de ces vieux de l'ancien temps qui n'ont pas appris à être un peu moins sales en face d'un Blanc, un magot tout confit en salutations et en crachats, s'est mis à éructer et à glapir pendant au moins dix bonnes minutes. Chaque fois qu'il a débité une phrase criarde le bonhomme s'interrompt quelques secondes pour cogiter la suivante, salivant, comme soudain endormi, pendant que ses compères hochent la tête d'un air entendu pour marquer leur approbation à ce qu'il a dit. Là-dessus il se réveille pour ouvrir la bouche et déglutiner encore quelques mots. En somme un discours cérémonieux à la chinoise, très Chine d'autrefois.

« L'honorable orateur commence par exprimer son bonheur, celui de tous les négociants de Tcheng Tu à contribuer avec leur argent au renforcement des belles armées yunnanaises et sseutchouanaises unies pour la protection de Tcheng Tu en ces temps incertains. Ils sont prêts à se sacrifier eux-mêmes, leurs familles, leurs épouses, leurs enfants, leurs ancêtres même, dans ce noble but. Mais malheureusement ils sont déjà si pauvres... Les affaires sont si mauvaises... Ils ne sont que d'humbles hommes écrasés par la grandeur de la tâche patriotique. Mais est-ce que les amis étrangers, les amis français surtout, protecteurs de la belle Indochine, ne pourraient pas participer à l'essor des forces militaires de Tcheng Tu en leur donnant du matériel ? Ils seraient mille fois bénis pour cela.

« Raclements de gorge, toussotements. Tous ces messieurs qui regardent leurs pieds, engoncés dans des chaussons, pour ne pas avoir l'air d'attendre la réponse. Ce qui signifie qu'ils l'attendent impatiemment. Moi, éberlué. J'ai compris que ces gens veulent que je fasse venir des armes d'Indochine pour les Yunnanais. Comme M. Lu. Mais M. Lu est l'éminence grise de ces Yunnanais. Tandis que ces notables ce sont les bourgeois de Tcheng Tu, des Sseutchouanais traditionnels qui au fond haïssent le maréchal et ces soldats "étrangers", des mercenaires impitoyables prêts à tout, sur le point de les faire rôtir, eux et leurs boutiques. Certainement ils sont de cœur avec les armées sseutchouanaises qui se gonflent de partout, qui deviennent énormes. Pourquoi ces sages négociants me demandent-ils donc de venir au secours de leurs ennemis, ces Yunnanais aux abois ? Quels pièges, quelles trappes, quels gouffres

cache cette étrange proposition ? Je prends mon meilleur sourire pour dire à ces gros Chinois qu'ils ont raison de compter sur l'amour de la France pour la Chine – amour dont la France a donné des preuves nombreuses et qu'elle est prête à manifester davantage. Mais, en raison de cette amitié même, la France se doit d'agir respectueusement, en connaissant l'immense sagesse des Chinois si parfaitement capables de régler des difficultés passagères au-delà desquelles régnera la grande félicité.

« Une fois ces chats fourrés partis j'ai poussé un ouf de soulagement. Ces Chinois sont toujours incompréhensibles. Que me veulent-ils donc ? Je me suis mis à penser. »

Et quand le consul pensait ! Aujourd'hui j'imagine le vieil agent en Chine du Sud, qui tourne dans son bureau, n'y comprenant rien, réduit à soupirer douloureusement. Lui, Albert Bonnard, consul de France en Chine, un très bon consul, consul dans chaque kilo de son corps et à chaque heure de sa vie, sa fonction chevillée à l'âme, connaissant merveilleusement son monde céleste, est parfois pris de lassitude et de dégoût. Sa figure s'affaisse, sa figure de consul qui craint un traquenard.

Durant ces jours de dépression mon père est hanté par les visages jaunes, les faces bienveillantes des interlocuteurs se répercutant dans sa cervelle comme dans une galerie de glaces. Faces inertes cachant des desseins tordus, tarabiscotés, fous, mis à exécution. Chine de la cruauté. Quels enchevêtrements avant que les hommes intelligents – il y a comme une loi de l'intelligence et de la ruse – écrasent les vaincus comme des fourmis ! Pas de pitié, pas de sentiments. L'implacabilité des raisonnements, la nuit des intrigues, l'énergie exaspérée, la duperie, les grands gueuletons servant de pièges et ensuite le plaisir d'exploiter, d'humilier, de torturer des êtres qui sont perdus ou qui sont simplement en dessous. La Chine c'est la révolution permanente, la guerre éternelle, pas seulement entre les armées, mais entre les gens, dans les foyers, dans les corporations, partout. Constamment c'est être tué ou tuer. C'est s'enfler de richesses ou crever de misère. Tout est lent et extraordinairement accéléré à la fois. Tout est possible. Tout est permis. La vertu ce sont les vices utiles amenant à gagner et à jouir. La jouissance est encore plus grande au sein des catastrophes affligeant les autres, aussi bien les ennemis abattus que la masse ordinaire des hommes. Mais jamais rien n'est définitivement acquis. Rien n'est jamais terminé. La partie pour chacun est sans fin. L'existence est toujours un pari où la volonté des hommes s'affronte en donnant au destin mille masques changeants et contradictoires. La mort menaçante, la torture subie, les affres se métamorphosant

en opulence, en orgueil, en plaisirs. C'est aussi l'inverse, le saut dans le malheur et l'agonie. Les paisibles Chinois s'adonnent à une furie constante, cachée, prête à exploser. Tout cela avec la face, la décence obligatoire, une science de ne pas humilier et de ne pas être humilié pendant l'affrontement. On dirait que tout est calme. Un couvercle sur tout. Quand la perfidie et l'atrocité ne rendent pas suffisamment il y a toujours les possibilités d'arrangements, le réseau des compromissions et des retournements, trames aux mille fils, équilibres pouvant durer longtemps. Un jour enfin c'est l'éclair, le dénouement, la curée. Gestes rituels où le triomphateur se dévoile. Il éclate en affronts, en insultes, en vengeance, comme si cela avait été un crime incomparable qu'on lui ait tenu tête, qu'on lui ait résisté. Malheur aux perdants desquels on exige, avant le châtiment, la confession, l'aveu, le remords, les demandes de pardon. Il faut que les perdants supplient et que les gagnants hurlent « non » avec la crispation et les cris de la colère, qu'ils se remplissent de joie et de haine jusqu'à l'exécution. Supplices. Lenteur des supplices pour la satisfaction du triomphateur, pour que son triomphe soit plus grand. Malheur aux pauvres, malheur aux malheureux ! La Chine de la dignité se déchire sur des scènes terribles d'esclavage, d'extermination, sur le tableau de millions de cadavres desséchés par la faim ou charriés par les eaux pendant que les riches mangent bien. Telle est la Chine du bouddhisme dont le symbole est la roue de la vie où les hommes sont emportés par les passions. Seul le renoncement total, absolu, aux illusions heureuses, permet d'arrêter cette course frénétique et d'atteindre le nirvâna salvateur. Mais les sages détachés de la réalité sont rares – il paraît que les bonzes mêmes sont de fameuses fripouilles.

La Chine. Cette Chine ténébreuse et insolite, mon père, malgré sa solennité fringante, en avait peur au fond de lui-même. Comme en avaient peur tous les Blancs, tous les Occidentaux qui, également avec leur furie à eux, ne cessaient jamais de la piétiner, de la vaincre, de l'abaisser, de la charger de chaînes, de traités, d'obligations. Angoisse de tous ces Blancs même au cœur de leurs Concessions, de leurs buildings, au milieu de leurs richesses. Angoisse malgré leur Bible, leurs dollars, leurs bateaux de guerre, leurs policiers, leurs indicateurs, leurs régiments coloniaux. Angoisse qui ne cesse jamais complètement, qui les fait se réjouir des fléaux exterminateurs de Jaunes. Cette fureur, ils la cachent sous les apitoiements, les mépris, les condescendances. Cinq lignes dans les journaux anglais de Shanghai pour cinq millions de Chinois morts de faim au Shantung, à trois cents kilomètres de là. Mais cette capacité étonnante des Célestes de tout subir durera-t-elle toujours ? Car les Chinois, même soumis, même s'entredéchirant, même

retournant aux sauvageries primitives, ont la faculté de terroriser.

La frousse secrète de mon père était d'autant plus grande qu'à Tcheng Tu, dans la Chine interdite, il était juste toléré, seul au milieu des Seigneurs de la guerre et des masses célestes. Livré à la Chine, jouant le jeu chinois à la chinoise pour survivre, pour triompher, pour faire triompher la France. Tout était danger ou illusion de danger. Il arrivait en effet à monsieur le consul dans ses cogitations forcenées de s'égarer, d'inventer des drames là où il n'y en avait pas, de délirer face à l'atonie chinoise, à la vie ordinaire. Ces jours-là il avait le visage hagard, absent et ma mère lui demandait : « Êtes-vous malade, Albert ? » Dans ces cas-là, plus que les médecins, c'étaient les bons pères, les seuls Blancs à n'avoir aucune espèce de trouille, qui lui remettaient les pieds sur terre.

Mais, en cette veille d'anniversaire, la mine affalée, déjetée du consul s'affermirait. Il redresse son corps dans son fauteuil et, sous ses lorgnons, il coupe ses joues de la grande ride de la résolution. C'est une barre amère pleine de pitié pour Albert Bonnard mais en même temps empreinte d'une obstination farouche et tatillonne. L'expression du héros accablé par son héroïsme, de l'homme qui se sacrifie pour le devoir. Car, en dépit de ses faiblesses, de ses lâchetés, de ses soupirs et de ses malaises, le consul, sorti de ses comédies, est un maniaque cramponné à son but, toujours le plus risqué. La vraie peur fait place à une autre peur, aux audaces sournoises et aux hypocrisies enveloppées d'autosatisfaction ou d'autoadmiration. Mais cette admiration il voudrait bien que les autres, à commencer par ma mère, la partagent. D'où toutes sortes de mimiques pour faire comprendre son courage.

Comme chaque fois qu'il doit se doper, monsieur le consul de France s'exalte lui-même dans le secret de son bureau. Cette fois il a dû se dire : « La guerre de Tcheng Tu va commencer. Si je reste tranquille le Quai ne me blâmera pas mais le remarquera. Moi, je ne suis pas fils d'archevêque comme tant de ces consuls qui ne font rien et se vantent après coup. Eux ils sont entrés par la grande porte, plus ils sont nuls plus ils grimpent vite dans la carrière. Mais moi je me suis hissé à la force du poignet pour faire de sales besognes dont personne ne voulait. Eh bien, mon coup d'éclat, je vais le tenter maintenant dans cette marmite du diable qu'est Tcheng Tu. Elle commence à bouillir. Il faut que ça chauffe pour que ces gros magots aient eu l'indécence de venir m'interroger. Mais que cachent-ils dans leurs manches de soie ? Qui interroger ? Je ne veux pas faire revenir l'évêque après notre prise de bec de tout à l'heure. Je vais convoquer M. Cheng. »

C'est ainsi que M. Cheng est entré dans le bureau du consul et puis en est ressorti. Furtif mais tout guilleret, un joyeux petit oiseau de proie. Et c'est ainsi que mon père, à la fin du déjeuner, comme d'habitude, après avoir attrapé le chef boy pour une salière bouchée, après avoir consommé l'évêque et les négociants à son menu, en vient à l'entremets : le très particulier M. Cheng.

– M. Cheng, Anne Marie, vous le connaissez de réputation. À Shanghai M. Dumont me l'avait recommandé devant vous, au cours de l'abominable dîner qu'il nous avait offert dans son énorme bungalow. Cet étalage de piano à queue et de soi-disant tableaux de maîtres, de lustres, de domestiques chinois transformés en laquais. Quel « m'as-tu vu » que ce Dumont, ce gros congestionné, rougeaud, gueulard, tapant du poing, en racontant de bien bonnes. Sa gueule de citrouille sortant de son frac, les diamants en boutons de manchettes. Je vous en ai déjà parlé. Et dire que son père n'était qu'un voyou de Marseille qui avait été matelot sur des clippers anglais débarquant en contrebande des caisses d'opium du Bengale dans les anses déchiquetées et rougeâtres de la côte du Kuang Tung. Et le fils milliardaire qui me traitait de son haut. Vous vous rappelez que ce monsieur vous a presque manqué de respect. J'ai dû me fâcher. Il a fallu qu'un autre invité, un flic de la Concession française de Shanghai, à la moustache recourbée et aux yeux en vrille, une petite gouape maligne, calme Dumont. Et la femme de Dumont, une métisse vietnamienne ramassée à Saïgon, qui pouffait de rire. Et je n'étais même pas à la place d'honneur. Elle était réservée à Tu Yu Seng, un des trois grands du crime à Shanghai.

– Mais oui, je me souviens. Et ensuite Dumont vous a plumé au poker...

– Il était soûl ! Il jetait des paquets de dollars en hurlant « tapis » ! C'était très incorrect ! Il voulait me montrer que je n'étais rien à côté de lui. Ensuite ce monsieur, rappelez-vous, m'a attiré dans un coin du salon pour me parler business. Il me faisait la leçon. Il me flanquait dans la figure des noms illustres, des banquiers, des ministres, des hautes personnalités de Paris, ses associés, disait-il. Et de me faire reluire aussi son intimité avec les grands merchants, les Jardine et Matheson, les Butterfield and Swire, la Hong Kong and Shanghai Bank, ces boîtes anglaises qui commandent le mercantilisme en Asie. Et Dumont ricanait aussi : « Les Seigneurs de la guerre je les connais tous, des amis. Dans les histoires chinoises moi je sais me débrouiller. Ces gens-là sont des malins mais je suis plus ficelle qu'eux. Ils n'ont qu'une pensée : se faire du fric pour avoir plus de soldats et avoir plus de soldats pour avoir plus de fric. Ils veulent des joujoux, tout ce qui sert à tuer. La Chine c'est un

marché fantastique pour les armes. Les Anglais travaillent avec leur puissance financière, les Japonais avec leurs nuées d'espions et la menace du sabre. Moi, avec ma jugeote. Vous savez bien que le système D c'est celui des Français. »

– Je me rappelle que le lendemain il m'a envoyé un énorme bouquet de fleurs.

– Dire que ce Dumont, à Shanghai, est un des membres éminents de la colonie française. Admis dans les meilleurs clubs anglais, l'œillet à la boutonnière au champ de courses. Un pilier du Cercle français où il trône devant le plus grand bar du monde. Avec ça intime du consul général de France, le chef de la Concession française !

– Vous voudriez bien être à sa place !

– Vous pensez ! Être le patron d'un million d'hommes dont un millier de Blancs ! Il a à sa botte un conseil municipal, une administration française, une justice française, une police française, des services français et même un bataillon indochinois. Un roi !

– Sans compter que la Concession est si belle. J'aimerais bien vivre dans ces avenues ombragées, surtout l'avenue Foch ou l'avenue Joffre. Il y a tellement de fleurs et de si belles villas.

– Toutes pleines de Seigneurs de la guerre qui ont eu des malheurs dans leurs provinces et qui attendent des jours meilleurs bien à l'abri, fumant l'opium, avec leurs concubines, leurs marmots et leurs trésors ! À vrai dire je préfère travailler avec eux sur le tas, comme à Tcheng Tu.

– Et puis, Albert, à Shanghai vous auriez des ennuis avec les Européens. Vous êtes si susceptible. Si vous prétendiez passer avant les dames, comme vous le faites ici, vous sèmeriez la discorde au sein de la colonie française pendant des mois, faisant naître des camps, nourrissant les conversations infinies de messieurs les Français buvant leurs apéritifs.

– En tout cas le consul actuel ne risque pas ces pépins-là. C'est un habile. Un filament tout en longueur, un monsieur ténia qui enroule son charme autour de ses interlocuteurs. Il est d'origine slave, vous le savez. Cela lui permet d'avoir une sorte d'indulgence qui confine au cynisme, une contemplation amusée du vice et du crime. Il est toujours à l'aise dans ce super-Chicago ayant pris, dans la Concession française, le ton du café du commerce. Cancan, snobisme et vulgarité. Moi, il m'a ri au nez quand je me suis plaint à lui de Dumont : « Il est très bien ce monsieur Dumont. Pas distingué évidemment. C'est curieux, quand les Anglais s'enrichissent ils

deviennent gentlemen, même si ce sont des gentlemen requins. Les Français, nos quelques milliardaires de Shanghai, restent dans la bonne vulgarité. »

Et mon père de s'étendre longuement sur ses compatriotes de Shanghai, tous des parvenus selon lui, des mufles dont la gauloiserie détonne au milieu du formalisme britannique. Albert, pourtant pas bien distingué lui-même, s'étonne que les Angliches, les Britiches, tout confits de dignité, gens qu'il n'aime cependant pas, acceptent cette pétaudière gauloise. Il est surpris, presque choqué que ces Britiches, qui tiennent les Chinois à bout de pincettes, tolèrent si bien que les compères de la Concession française fricotent avec les Jaunes sans aucune gêne...

Albert fait cependant les distinctions nécessaires parmi les Français de Shanghai : il y a bien parmi les pontes quelques messieurs raides à col dur, à particule, à baisemain, à discours fleuris, à excentricité de vieux beaux. Ce sont tous de mauvais coucheurs. Les autres, les frères de la côte qui ont roulé leur bosse dans tous les antres chinois, des natures assez fortes pour avoir survécu et gagné, ceux-là c'est de la bonne pâte en apparence. Malades du fric à faire et à claquer, mais c'est la maladie générale de Shanghai. Des enragés à vivre, détraqués par la Chine. Ils jouent à être aussi forts que les Célestes, se mêlent à eux. Cela les entraîne loin. Sous leurs airs de fortiches, ils sont à moitié cinglés, jouant la pétulance, la gaieté, la bonne vie, enchinoisés, anglicisés et en même temps plus français que nature dans la Concession française. Pas des enfants de chœur bien sûr. Mais la plupart, grisés un jour, manquent à la parole donnée à un commerçant chinois, une faute irrémédiable. Rares sont ceux qui comprennent qu'en matière de gangstérisme surtout, une fois un accord conclu, il faut être correct. C'est là que se fait le tri, entre les fortiches et les minables.

– Et pourtant, soupire Albert, même Dumont vient de faire une entourloupette. Il s'en croit trop celui-là. Cependant il faut que je le soutienne lui et son maudit M. Cheng.

Albert lève les yeux au ciel :

– Celui-là, je l'ai sur le dos. Mais je le tiens à l'œil. Je ne l'ai pas dit à M. Lu, bien sûr, mais dès le début j'ai été au courant de l'affaire des 75 par les curés. Après, j'avais des doutes... Mais alors, Cheng m'a juré qu'il était innocent. Et j'ai cru bêtement à son honnêteté et à celle de son patron Dumont, garantie par le consul de France à Shanghai. Jusqu'au jour où les missionnaires m'ont averti que Cheng avait filé. La chose était désormais claire... si je peux dire...

Anne Marie hausse les épaules :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté tout ça ? J'aurais été moins surprise de voir les troupes du maréchal encercler notre consulat. Mon ami, vous vous êtes un peu emmêlé les pieds.

– J'avais peur que vous vous tracassiez. En effet, Cheng qui avait réapparu à Tcheng Tu pas du tout coupé en morceaux, avec le sourire même, m'avait tout débarrassé depuis huit jours. C'était Dumont qui avait fait le coup, pour plaire aux Anglais hostiles, aux Yunnanais et aux Sudistes. Lui, Cheng, même pas prévenu, n'avait eu que le temps de prendre la poudre d'escampette loin de Tcheng Tu. Il était allé à I Chang. Là il s'était arrangé avec le Seigneur de la guerre local, parvenant à lui arracher une grosse somme en paiement des canons déjà payés par les Yunnanais. Après en avoir envoyé la moitié à Dumont il est revenu avec le reste à Tcheng Tu où il s'est arrangé avec M. Lu en lui disant : « Je vous rembourse une partie de l'argent. Pour le reste je vous donne une bonne idée – elle ne vous coûtera rien et vous procurera un armement bien plus formidable que celui qui a disparu. » L'idée c'était que le Seigneur de la guerre de Tcheng Tu fasse semblant de se fâcher contre moi en investissant notre consulat et que Lu me tende la perche en me demandant des mitrailleuses d'Indochine contre la promesse du chemin de fer du Sseu Tchouan.

– Et après ce tour-là vous avez toujours confiance en Cheng ?

– Oui, car ce qu'il a fait : tout me raconter à propos des canons, c'est extraordinaire de la part d'un Chinois. Ce coup de franchise, ce coup de poker, seul un Jaune bougrement évolué façon jésuite peut l'avoir. Carrément. Sans détour. Il est arrivé à comprendre que la vérité aussi, dans certains cas, peut rapporter... Ce qui est vraiment vicieux pour un Céleste.

Ma mère fait la moue :

– Ce Cheng vous trahira.

– Pas maintenant, nous sommes liés. Avec son marchand de canons français fournissant les Sseutchouanais il a besoin que je le couvre du côté des Yunnanais. D'autre part, comme c'est lui qui m'a lancé dans les pattes de Lu, j'exige de Cheng qu'il me renseigne bien, s'il veut que je continue à m'arranger pour le maintenir en vie. Donnant donnant.

– Cheng a l'air d'un furet, d'un renard, d'un fourbe aux yeux menteurs.

Mais mon père se rengorge.

– Vous vous trompez complètement, Anne Marie. Ce matin, Cheng a été épatant. À peine l'avais-je envoyé chercher qu'il était déjà là. Et quand je lui ai parlé, avec un peu d'inquiétude je l'avoue, de la visite des gros Chinois de Tcheng Tu chez moi, il a éclaté d'une longue petite toux nerveuse, ce qui est sans doute pour lui le comble de l'hilarité, de l'ironie, de l'amusement. Et puis, ayant éclairci sa voix, il m'a recommandé de ne me faire aucun souci : "C'est très amusant au contraire, monsieur le consul. Les honorables négociants de Tcheng Tu sont comme des biches déchirées par des aigles et qui espèrent un sauveur. Peut-être vous, pensent-ils."

« Chère Anne Marie, ce Cheng m'a expliqué que ces messieurs cherchent désespérément une issue. Car si l'actuelle situation continue ils vont être pressurés, écrasés, laminés, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de sang et d'os, qu'ils soient vidés de leurs dernières sapèques après avoir été soumis à des épreuves comme des incendies, des meurtres, des kidnappings, la disparition de leurs concubines, la mutilation de leurs enfants mâles, et bien d'autres procédés connus pour faire cracher. Il y a trois armées à se gorger sur Tcheng Tu. Celle du Yunnan. Celle du Kwei Tchéou, arrivée avec les Yunnanais, en alliée. Celle des Sseutchouanais enfin, en train de proliférer. Cela fait beaucoup d'appétits. Et messieurs les négociants, sachant le sort qui les attend, sont désespérés. »

Pauvres marchands de Tcheng Tu entassés dans le bureau du consul, ils ont été victimes de leur naïveté. Ils avaient jadis bien accueilli les Yunnanais venus de la terre d'au-delà des nuages, de la terre tropicale, pour chasser les armées mercenaires du redoutable Yuan Che-kaï quand il avait voulu se faire proclamer empereur à Pékin. Ces Yunnanais on les appelait « les tigres », des hommes à moitié sauvages, des guerriers très durs, très méprisants. Mais le Sseu Tchouan, si plantureux, avait déchaîné leurs cupidités.

Il y a quelques années Tcheng Tu s'était hérissé de guérites, de postes de péage, de postes de douane, une toile où les officiers yunnanais étaient des araignées se nourrissant de marchandises et d'argent. Au lieu du sourire des anciens commis prévaricateurs, c'était tout de suite un coup de crosse de revolver. Le maréchal exigeait constamment des contributions pour l'entretien de ses régiments. Les notables arrivaient devant lui suant de peur et de politesse. Chacun d'eux avait essayé de son côté de se concilier le maréchal en lui envoyant des cadeaux précieux, les bannières de la prospérité, leurs concubines favorites, des gitons, des rouleaux de souhaits garnis de billets. Ce n'était pas assez. Ce n'était jamais assez. Les commerçants de Tcheng Tu, bien pacifiques, se rencognaient alors dans leur demeure, s'enfermaient. Mais à quoi

cela leur servait-il ? S'ils ne recevaient pas de convocation officielle du général, arrivaient des émissaires cauteleux proposant un arrangement. Un arrangement qui coûtait toujours très cher.

Alors les marchands de Tcheng Tu se sont concertés. Leur longue patience épuisée, dans un accès de courage ils ont donné de l'argent à des soudards sseutchouanais pour faire des armées sseutchouanaises qui bouteraient dehors les Yunnanais. Car il ne restait plus dans la province que quelques paisibles milices sseutchouanaises, vieux régiments avec encore des ombrelles et des pipes à opium, traditionnels : la bonne truanderie et la chaparderie ancestrale. Mais, après les conciliabules mystérieux des marchands, la ville s'est enflée d'une agitation où se mêlaient des généraux, des lettrés, des bonzes, des poussahs et d'anciens mandarins. Réseau mystérieux, argent mystérieux. En fait celui des chambres de commerce.

Au bout de quelques mois ce remue-ménage se concrétise. Des armées sseutchouanaises se constituent autour de la cité. Leurs soldats prennent l'aspect qui doit inspirer la terreur et indiquer la résolution belliqueuse. Exactement comme les héros guerriers du théâtre... Ces armées se gonflant constamment, passant du moyen âge aux temps modernes, les troupes acquérant la rigidité saccadée des gestes au lieu de se contenter de la vieille bonne franquette à moitié gentille, à moitié sanguinaire. Et puis, toutes ces armes, ces baïonnettes, ces mitrailleuses, ces canons...

Les marchands, sans le savoir, ont fait leur propre malheur car leurs généraux sseutchouanais ne pensent aussi qu'à s'engraisser sans aucune hâte d'en découdre. Les négociants les tarabustent en vain, ils répondent au nom de la science militaire : « Ce n'est pas encore le moment de nous battre. Il faut attendre, rassembler davantage de force pour anéantir les Yunnanais. On les tuera tous en une fois. »

Les milliardaires de Tcheng Tu, fort inquiets, ne veulent plus délier les cordons de leurs bourses : ils préféreraient payer après la victoire. Alors les généraux sseutchouanais les encouragent à la générosité par des exemples discrets, des disparitions et des corps retrouvés décapités. Mais ces ennuis pourraient aussi bien être le fait des Yunnanais qui, furieux devant la concurrence, sont encore plus brutaux et exigeants qu'auparavant. Tout se passe comme si les militaires de tous bords, pullulant toujours plus, se haïssant ou faisant semblant de se haïr, en même temps se saluant protocolairement, étaient d'accord pour dépouiller complètement la population avant de se livrer bataille.

Les commerçants se sont creusé la tête pour forcer « leurs » généraux sseutchouanais au combat et en finir une fois pour toutes. Longs conciliabules des têtes sages. Dans l'accablement général la solution vient d'une remarque innocente exprimée par un monsieur qui est comme un cocon de soie : « On dit que les Yunnanais attendent l'arrivée de puissantes mitrailleuses données par les Français d'Indochine pour se venger des Sseutchouanais dans le sang. » Merveilleux argument. La trouvaille. Cette rumeur, il faut la faire parvenir aux militaires sseutchouanais si réticents, si retors, pour qu'ils se voient déjà tailladés et morts sous l'assaut des Yunnanais qui ne sont que quelques poignées mais qui se souleraient d'extermination dès qu'ils auraient des armes. Les commerçants ont appliqué leur plan : faire croire aux militaires sseutchouanais que les supposées armes françaises vont arriver, sont presque là, pour que la peur aux entrailles les pousse à prendre les devants, à écraser les Yunnanais sous le nombre, sous la masse, sous le déferlement. La visite au consulat des négociants, c'est le clou de leur manœuvre.

Le consul, avalant sa dernière bouchée de fraises du jardin, est content de lui. Car il a dûment démontré à Anne Marie qu'il avait tout compris, tout maîtrisé. Pour achever d'épater sa femme, avant de se lever de table, il lâche cette remarque où éclate son génie :

– Vous connaissez ma prudence. Si, face aux marchands, j'avais prononcé le moindre mot compromettant, si j'avais acquiescé tant soit peu à l'envoi d'armes d'Indochine, je déclenchais la bataille de Tcheng Tu. Aussitôt sortis de chez moi, les braves négociants auraient dit aux généraux sseutchouanais : « C'est sûr maintenant. Vous êtes trucidés si vous n'assaillez pas immédiatement les Yunnanais ! » Voyez mes responsabilités.

– C'est bien, dit Anne Marie. Il ne se passera donc rien à Tcheng Tu, grâce à vous. Du moins pas grand-chose. Et qu'en est-il pour les réjouissances immédiates, pour le fameux incendie prévu pour demain ou après-demain ?

– Vous pensez bien que j'ai posé la question à Cheng. Il a souri gentiment. En effet, dans la trame des événements actuels, ce ne sera pas grand-chose. Certes le feu prendra ou éclatera certainement sinon le maréchal perdrait la face. Mais, en fin de compte, ce ne sera qu'un quartier de pauvres qui flambra.

Mon père, en se retirant pour sa sieste quotidienne, a le visage illuminé. Comme s'il trouvait qu'il avait été bien malin. Comme s'il tenait dans sa tête tous les fils des complots de Tcheng Tu. Ma mère, elle, va donner un coup d'œil sur les préparatifs de l'anniversaire

d'Albert Bonnard. Ils ont, en effet, continué sans désespérer dans la paix du consulat que la tempête diplomatique du matin n'a pas atteinte apparemment. Mais il est certain que les interminables commentaires de mon père au déjeuner ont trouvé écho dans les cuisines, dans les cours et que, sous les faces laborieuses des domestiques préparant la fête, les pensées travaillent.

Pénombre sous l'allée des grenadiers, dans le jardin du consulat. Tiédeur de la terre sous les volutes des feuilles découpées, sous les volumes des fruits craquelés. Une stèle au visage de lion usé, une licorne de pierre, des reflets venant des vernis des toits qui se mêlent aux obscurités des végétations. Un chatolement d'irréalité. Formes et ombres. Symboles. Plus loin les nénuphars de l'étang sont des cœurs vivants. C'est l'univers de la grande paix. Là où l'obscurité est la plus charnue, la plus dorée, sous l'épaisseur des taillis fleuris, une femme en tunique blanche est courbée sur un banc de bois. C'est Li. Elle fait un petit bruit étrange, inconnu, ruissellement et halètement à la fois. De l'eau mouille ses yeux, coule sur sa face plate, en fait une planche mouillée. Je suis étonné. Car les larmes, le chagrin humide, la peine vraie, sont inconnus pour moi. Chinois et Chinoises ne pleurent pas. Ils hurlent, ils glapissent, une folie des mots et des gestes, l'atrocité des expressions, la façon de se servir de la main comme d'un râteau de malédiction. La manière d'utiliser les lèvres comme des gouttières à injures. Ces scènes-là, ces hystéries, sont tout à fait conventionnelles. Une simple technique pour exprimer la colère, la douleur ou la haine, toutes sortes de sentiments supposés dont on ne sait jamais s'ils sont vrais ou faux. Le suraigu des plaintes des pleureuses professionnelles, les croassements des mendiants de métier, les outrances dans les cris et dans les sons ne sont que théâtre méritant salaire ou magie frappant l'imagination. Mais qu'un être humain, qu'une créature comme Li, puisse, pour elle-même, sans calculer d'effets, sans profit, sans auditoire, se laisser aller au chagrin, me paraît gênant. J'ai un peu honte pour elle.

Son visage si placide, si calme d'habitude est pathétique de détresse. Elle continue à sangloter :

– Les Yunnanais vont tous nous tuer. Ils me tueront comme ils ont tué mes parents qui ont misérablement brûlé, mais cette fois la cité va être réduite en cendres.

Combien de fois Li m'a-t-elle déjà narré la destruction de son père, de sa mère et d'un nombre imprécis de jeunes frères et sœurs, il y a quelques années ! Sa famille tenait commerce de bouts de poissons frits dans une ruelle près de la grande porte du sud. Négoce

ambulant, en pleine foule, avec pour tous instruments un chariot, quelques hachoirs, un fourneau placé sous une bassine remplie de tous les graillons possibles. On plongeait dans cette mixture bouillonnante les morceaux de carpe, les vessies, les nageoires. La flamme éclairait les visages joyeux, la sueur rissolait agréablement sur les faciès, les bouches mastiquaient pendant que les sapèques des clients s'enfilaient sur des ficelles. Ça puait mais c'était la vie merveilleuse.

Un soir, une autre flamme, immense celle-là, la langue du dragon de feu, avait léché le recoin de ces pauvres gens. En quelques heures cet agglutinement humain s'était dissipé dans le brasier rouge. Les « pompiers », négligeant de jeter de l'eau, tapaient sur les gongs et les tambours pour effrayer les mauvais génies. Mais le vent était tombé et la fournaise au lieu d'engloutir de nouvelles proies, d'avalier de nouvelles rues s'était arrêtée, se consumant elle-même en un foyer passant du rouge au noir, mourant peu à peu avec ce qu'elle avait fait mourir : des dizaines de milliers d'êtres anonymes, dont il ne restait plus rien. Même pas un nom.

Li avait couru vers le grand tournoiement des flammes et des fumées. Elle avait vu quelques êtres, telles des fourmis noircies s'échappant de l'embrasement. Elle avait attendu des heures. Elle se trouvait devant une nappe funèbre, une couche de débris épaisse d'un mètre. Une chaleur étouffante qui peu à peu s'attédisait, planait. Enfin Li s'avança sur le terrain macabre épuré par le feu. À la limite du sinistre, quelques cadavres qui n'avaient pas brûlé et des hordes de chiens errants en train de les déterrer. Au-delà, l'uniformité dans le cramé. Personne, sauf des voleurs et une patrouille avec un soldat-bourreau portant un coupe-coupe en bandoulière. Et puis avaient surgi d'autres ombres humaines qui, au lieu de piller, se mettaient à la recherche de débris humains. C'étaient des parents fouillant les décombres dans l'espoir d'y trouver un ossement des leurs. Les chiens avaient plus de flair que les gens. Quand une bête dénichait une omoplate ou un humérus carbonisé il y avait toujours un homme ou une femme pour s'en emparer en affirmant péremptoirement : « Cela provient de mon honorable grand-père. » Découverte permettant d'accomplir les rites, d'ériger les tablettes, de dresser un autel des ancêtres. C'était consolant. Mais Li était revenue sans rien. Elle n'avait pu honorer ses parents volatilisés. La honte s'ajoutait au malheur. Depuis lors il ne lui restait plus qu'une sœur qui servait dans une maison de thé.

Aujourd'hui, dans le jardin du consulat, cette créature de désolation, est-ce bien ma Li, ma joie de vivre, de manger, de me caresser ? Est-ce ma Li qui, dans son existence si placide auprès de

moi, ne redoutait que les esprits malfaisants qu'elle chassait à force d'amulettes ? Elle avait caché sous mes vêtements un sachet plein de matières étranges : bouse d'éléphant, venin de cobra, sang d'un homme exécuté un jour de pleine lune. Mais ma mère avait découvert ce porte-bonheur et l'avait jeté.

Je ne reconnais plus Li qui, quand elle me racontait la combustion instantanée de ses parents, en parlait avec indifférence, comme d'un mauvais hasard, un incident de la vie quotidienne, une routine. Je me demandais si une essence maléfique, un diable ne s'était pas emparé d'elle. Mon père qui, lui aussi, avait remarqué depuis quelque temps l'étrangeté de Li avait une autre explication. Il disait d'elle à ma mère :

– C'est une imbécile. Si elle continue à divaguer il conviendrait de la remplacer par une amah plus âgée et plus raisonnable. Il ne faut pas qu'elle affole notre fils. Sa haine des Yunnanais est démente. Comme s'ils avaient volontairement carbonisé sa famille. Le feu, il se déclare une ou deux fois par an à Tcheng Tu dévorant un quartier ou un autre. Accident peut-être ou la manière la plus commode pour un propriétaire, un richard, de débarrasser son terrain de la vermine humaine. Que des officiers yunnanais, le maréchal même, aient daigné ne pas se fâcher, par le passé, de ces procédés un peu expéditifs, qu'ils aient fermé les yeux pour de l'argent, c'est possible. Simple et normale commission. Ce sont les mœurs courantes, habituelles. Jadis les mandarins en faisaient autant.

– Mais cette fois c'est le maréchal lui-même qui va mettre le feu ? avait demandé ma mère.

– C'est un peu différent je vous l'accorde. Il s'agit de grande politique, ma chère amie. On ne risque rien au consulat. On ne va pas nous griller, nous. Li fait trop d'histoires.

Et c'est vrai que, là, dans le jardin, Li, peu à peu, est prise par une ventrée de rage. J'essaie vainement de l'adoucir en frottant mon nez contre le sien. Au lieu de gémir doucement, elle se met à geindre comme une crécelle, elle se lève échevelée, la face désarticulée. C'est le « Ch'i », les humeurs noirâtres de l'intérieur de son corps, qui lui est remonté à la tête. Elle hurle :

– Un devin me l'a prédit. Dans quelques semaines des milliers de Yunnanais vaincus seront enterrés vivants hors des murailles, la tête dépassant le sol. J'irai leur crever les yeux avec mes doigts !

Les serviteurs, malgré les préparatifs de l'anniversaire, sont accourus autour de nous, tous, avec un air de gêne. Parmi eux le cuisinier, le « protecteur » de Li. Le crâne comme un bol de riz, les

yeux en coulisse et, autour des yeux, les pattes-d'oie des petites rides, comme autour d'un nombril de Bouddha. Sa panse témoigne de sa prospérité et de sa sagesse. C'est lui le maître véritable de la domesticité, lui et pas le chef boy officiel, le dégingandé maigre qui flatte mon père. Le cuistot parle peu, ne se départissant jamais de sa dignité presque sacerdotale, celle qui convient à un homme remplissant les ventres. En quelques mots, mais comme s'il ne s'exprimait pas, les traits immuables, il sait toujours donner à ma mère le bon conseil. Jamais un geste brusque, du moins jusqu'à ce que je le voie attraper Li et lui flanquer des coups avec ses gros poings. Li, aussitôt, comme sortant d'un cauchemar, redevient ma Li, charmante et douce. Mais j'entends le maître queueux lui glisser à l'oreille :

– Que fais-tu ! Tu maudis les Yunnanais devant le fils de monsieur le consul, qui leur est si favorable !

Pour l'enfant que j'étais, taciturne, un peu hautain, ces criailleries ne m'amusaient plus. J'étais déjà blasé. Laissant le consulat à ses agitations, ses humeurs, son zèle à préparer la fête, je suis parti.

Mon évasion c'est d'aller dans Tcheng Tu avec mon mafou. Sa tête comme un billot, plein de gaieté. Lui, le vétéran, l'ancien soldat brigand, le soudard expérimenté qui a travaillé indifféremment pour tant de camps, d'armées, de Seigneurs de la guerre, lui le mercenaire de la misère qui a coupé des têtes, qui a empalé, étripé, avec une souveraine insouciance, se moque bien des Yunnanais ou des Sseutchouanais. Son bonheur à lui est de sentir la guerre qui approche, qui s'installe peu à peu, qui promet ses horreurs à Tcheng Tu.

Une lourdeur poisseuse pèse sur la ville, un Tcheng Tu qui n'a plus de sens, muet et dépeuplé. Tout est mangé par un nuage de doute. La foule clairsemée, sans remue-ménage, est inerte, désœuvrée, dans l'apathie. Pas de cris, pas de hurlements, pas de marchandages, pas de férocité, pas de joie. La Chine des ombres, visages inertes, gens s'abordant avec prudence, juste pour quelques mots et pour quelques gestes. Et dans ce qui est presque un vide, dans les dédales sans grouillements, la saleté saute encore plus à la gorge. La puanteur laissée à elle-même, sans l'intensité vivifiante du peuple, sans l'exaspération des lumières, des bruits, des nerfs, des voix, sort avec fadeur des tas de détritrus. Plaies des loqueteux, lépreux et mouches, chiens qui ne sont qu'une plaie, tout cela normalement emporté par le torrent de la vie, tout cela ensorcelant, une volupté dans le bien et le mal, redevient banale putréfaction séchant au soleil. Même la merde, au lieu d'être recueillie avec

amour, est laissée à l'abandon. Les mendiants, renonçant à partir à l'assaut avec leurs moignons, sont accroupis comme de pauvres bêtes. Je passe sur de faux morts : des bateliers qui dorment la bouche béante, leurs membres squelettiques repliés sur eux-mêmes.

J'arrive enfin au fleuve, un affluent du Yang Tse Kiang qui est une fosse remplie d'un liquide presque solide, desséché en plaque de boue aux basses eaux, une inondation limoneuse aux hautes eaux. Mais, en ce mois de janvier, les flots s'écoulent difficilement entre des berges faites d'ordures. Des aigles planent dans l'air en tourbillonnant à l'affût de la charogne. Dans la cité flottante des jonques, là où coolies, putains, mariniers, petits voleurs, assassins, devins, jeteurs de sorts, mâles comme femelles, la marmaille en plus, gigotent d'habitude comme une horde de crabes, c'est le repos. Là l'attente est très spéciale. Cette lie de l'humanité, en dessous des mendigots professionnels organisés en caste, espère le feu et le sang pour se répandre et détrousser à la suite des soldats.

Au milieu de ce néant de crainte et d'espoir subsiste une seule activité, celle des troupeaux de bêtes humaines qui sous les fouets des contremaîtres, chargent sur leurs épaules écorchées des sacs de cent kilos de riz faisant pousser derrière leur crâne des bosses monstrueuses. Chaque corps nu et efflanqué court sous cette chape, cette gangue, la tête écrasée, les côtes saillantes, d'une seule foulée rauque, une ruée presque aveugle, afin de se libérer vite du fardeau qu'on ne saurait soutenir longtemps. Pour cela il faut grimper sur les planches étroites, mal jointes, mal équilibrées au-dessus de la croûte mi-terre mi-eau que constitue la rive. Il faut monter jusqu'à un gros bateau de bois à l'arrière carré et dont le ventre rond reçoit le grain. Et puis, à peine l'haleine moins sifflante, à peine les muscles moins noués, l'homme redescend. Navette interminable. Colonne d'êtres qui se suivent en sautillant dans un assaut misérable, se bousculant pour que leur élan ne soit pas brisé, tous énormes sous le faix et devenant presque des squelettes quand ils reviennent du navire pour se regonfler sous une nouvelle charge. La ronde.

Ronde de la prospérité car ce travail signifie la vie, la circulation des denrées, l'activité commerciale. Mais, ailleurs dans Tcheng Tu, surtout le Tcheng Tu des riches, le Tcheng Tu pour qui les coolies de la rivière peinent encore, règne une apathie vigilante. Dans les grandes rues dominées par les tours massives des monts-de-piété et les hauts miradors des vigiles, les oriflammes des marchands pendent tristement au-dessus des pavés réguliers. Plus de bruits de mah-jong, plus de messieurs s'amusant à faire voler des cerfs-volants ou à exhiber des oiseaux aux beautés baroques, surtout des martins-pêcheurs dont le plumage est pareil à la surface d'un lac d'azur. Pas

de dames de rêve, de dames de joie, fourreaux dominés par une tiare, des têtes comme des ciselures, sortant d'une chaise à porteurs pour disparaître, marchant comme un papillon blessé, vers un couloir sombre. Les maisons de thé sont désertes. Les boutiques ne sont qu'entrouvertes, avec leurs cadenas prêts à se fermer. Partout, derrière ces parois, ces murs, ces murailles, on devine des Chinois invisibles en train de se concerter. Incarnation de ces calculs, des hommes au brassard usé trottaient dehors. Ce sont les agents des personnages qui préparent le destin. Ces humbles messagers portent ou rapportent des propositions. Tcheng Tu est en incubation.

Il y a des soldats partout. On en trouve dans tous les temples, leurs petits chevaux noirs à la crinière brûlée attachés négligemment par un licol à un Bouddha. Ils sont dans les maisons, les cours, les rues, en groupes vautrés. La plupart à ne rien faire, juste manger et dormir, d'autres en cordon barrant les ruelles, en patrouilles, en pelotons. Pas même de pillage. Pour eux aussi l'attente qui peut précéder les plaisirs sanguinaires et les bons profits.

Visages impassibles des soldats du Kouei Tcheou, les sous-fifres des Yunnanais. Bien que cousus d'armes qu'ils ne brandissent pas, ils sont miteux, les pieds nus dans des sandales de paille, les corps dans des fripes kaki qui ont été des uniformes. Ce qu'ils ont de presque propre, ce qui leur assure leur dignité de dignitaires, c'est une casquette à visière ornée d'un écusson. Mon mafou me les désigne :

– Ils tiennent le centre de Tcheng Tu et se préparent sans doute à trahir les Yunnanais. Leur général négocie avec les Sseutchouanais. Il a même donné ordre à ses hommes de ne pas molester les populations. Un imbécile ce général car si les Yunnanais étaient battus, les Sseutchouanais ne tarderaient pas à lui couper la tête quand même.

Ailleurs, impassibilité plus effrayante encore. Je la découvre après avoir franchi la porte d'une vieille muraille de briques située à l'intérieur des remparts de Tcheng Tu. De l'autre côté je débouche dans ce qui fut la cité impériale où résidait le vice-roi. Souvent, les années passées, j'ai galopé dans ces splendeurs tombant à l'abandon : bois, prés, étangs, palais, la colline de la tortue couverte de pagodes, de statues de Bouddha patinées par les siècles, d'effigies d'empereurs devant lesquelles brûlaient des cierges. On m'a raconté que les Tartares guerriers se promenaient à l'intérieur de ces enceintes avec leurs boîtes à panneaux coulissants pleines de bêtes furieuses. Avec des baguettes ils allaient cueillir des insectes. Ils ne faisaient rien. Leurs femmes à grands pieds, un camélia dans les

cheveux, restaient accroupies en fumant la pipe ou le cigare. Le cortège du vice-roi, les sabres des eunuques, les cymbales, les genuflexions. Mais tous ces Mandchous superbes je ne les ai pas connus, ils avaient été tués à la révolution de 1911. Depuis lors la ville impériale était devenue une solitude : des ruines se craquelant, se fendillant, des vestiges encore gracieux. Puis des Chinois laborieux, des paysans, avaient gratté la terre et dans tous les recoins avaient fait pousser des champs de légumes : choux et raves entourés de leurs réservoirs à merde. Moi, ce que j'ai l'habitude de voir, dans ces espaces, ce sont des dos de cultivateurs inlassables en train de biner, de sarcler ou de répandre l'excrément.

Mais depuis quelque temps l'armée yunnanaise s'est installée dans la cité impériale comme dans un fort, le dernier bastion en cas d'assaut général. Et ce jour-là je vois des soldats par milliers. Derrière chaque créneau un homme à genoux, l'arme pointée sur Tcheng Tu. À l'intérieur des enceintes, des fusils en faisceaux. Des troupes en rangs, assises ou couchées. Discipline. Pas d'agitation. Rien que des soldats raides, très propres, le crâne rasé ou les cheveux très courts. Une froideur, des gestes mécaniques : épauler, armer, viser, exprimant la hargne, l'envie de tuer. Minces, sculptés dans du bois dur, lisses, la peau comme un uniforme, les uniformes étant de simples treillis. Tous la tête ceinte de turbans rouges couleur de sang et d'incendie, ayant autour de leur ventre plat la ceinture de cartouches. Blocs faussement inertes d'affectation cruelle, de mépris, de supériorité. Il y en a de très jeunes, un peigne enfoncé dans la poche située au-dessus de la poitrine. Peigne obligatoire, signe d'hygiène, de modernisme, de révolution.

On nous laisse passer. Mon mafou et moi nous approchons d'une ancienne bonzerie transformée en poste de commandement. Nous entrons dans une salle aux laques rougeoyantes où un corps de garde est empilé devant les dieux. Soudain un cri rauque, un hurlement ramassé, une explosion gutturale. C'est une sommation. Le bruit des culasses de fusil que l'on manœuvre. Autour de nous des yeux comme des points de mire, des baïonnettes et le mafou qui gesticule en criant : « C'est le petit garçon du consul de France, le grand ami de votre maréchal. Si vous lui faites du mal vos têtes sont déjà coupées. » Expression butée des soldats, comme s'ils n'avaient pas entendu, pas compris. Arrive un officier qui, aussitôt, fait signe de nous laisser aller.

Nous rebroussons chemin à travers la cité impériale. Mon mafou me conduit avec prudence, tenant mon cheval par la bride. Il est jovial. Nous cheminons le long de sentinelles qui nous regardent passer sans aucune lueur dans les yeux, comme si nous n'existions

pas. Ils sont plantés sur notre chemin, dans une attitude dangereuse, mélange de raideur arrogante et de laisser-aller plein de morgue. Tout est normal. À quelques mètres de là les épouses des soldats accroupies font cuire du riz. Ce sont des gaillardes mafflues à visages de rides et de cuir, tannées à force de suivre leurs hommes sur les pistes, à force de les accompagner dans les batailles, le siège, le sang. À peine des femmes d'apparence, plutôt des choses épaisses, affairées, humaines grâce au regard. Et presque toutes, sans jamais interrompre leur besogne, portent, accroché au dos, dans une sorte de sac, leur dernier-né. Autour, des enfants nus rient.

Des commandements abrupts. Dans un champ, bien en ordre des soldats font l'exercice, enfonçant des baïonnettes dans des mannequins de paille. Gestes précis, méticuleux, répétés, l'acier pénétrant dans ce qui devrait être un cœur, une poitrine, un ventre. Mais mon mafou, à la vue de ces militaires-là, crache avec réprobation. Le vieil écorcheur est gêné dans son sens des convenances. Car il s'agit de filles soldats en uniforme, des combattants de première ligne.

Le mafou s'est assombri :

– Ces Yunnanais ne respectent rien. Ils osent avoir des femmes dans leur armée, des bataillons entiers.

Pour lui, comme pour tous les Sseutchouanais, ces soldates constituent un sacrilège, à la fois une insulte et une dérision. La population de Tcheng Tu en parle toujours avec indignation, se promettant avec délices de leur déchirer les entrailles à la première occasion.

Nous approchons de la sortie de la cité impériale. Là s'active un petit peuple sseutchouanais, des putains, des scribes, des marchands ambulants, des jongleurs, des vendeurs de bouts de viande, tous les gens nécessaires aux besoins des soldats même s'ils sont ennemis. Un caravansérail avec ses bruits, ses marchandages pour un trognon de chou, ses voix piaillantes, ses mélopées professionnelles. Soudain tout se fige, se tait. Une sonnerie de clairon. De l'ombre de la porte, un trou profond, surgit un beau régiment yunnanais. L'étendard brille, un général salue le sabre au clair. Derrière lui un fleuve de baïonnettes, celles des soldats qui marchent de ce pas à la fois traînant et rapide, leur permettant de franchir des distances et des obstacles incroyables. C'est le retour glorieux d'une expédition dans la banlieue.

Ces militaires sont lourdement chargés de sacs et de baluchons. Des charrettes grinçantes portent la part du général. C'est bien une

rentrée triomphale. Il n'y a qu'à voir les hommes pliant sous le butin, le général annonçant sa victoire, faisant le fier-à-bras. Il exhibe des prisonniers réduits à néant, déjà presque morts sous les coups. Ils sont censés être des brigands. Ils n'en sont évidemment pas puisque les Yunnanais sont les amis des chevaliers des forêts vertes. À certains ils donnent même des grades, les qualifiant de protecteurs du peuple.

En queue de colonne, encerclés de baïonnettes, cinq ou six cents hères loqueteux qui ont quand même l'air d'avoir des corps. Attachés les uns aux autres par de longues chaînes, ils avancent comme une chenille vivante, par petits sauts, pendant que les soldats les piquent ou font semblant de les piquer à la baïonnette. Quelques-uns ont le cou pris dans un carcan, un col de bois. Le régiment disparaît à l'intérieur de la cité impériale. Nous en sortons. Mon mafou m'explique que ce que j'ai vu c'est de la routine, la façon normale de trouver des conscrits. Une opération de recrutement. Les Yunnanais ont dû surgir devant une bourgade bien choisie, sans garnison gênante d'un camp ou d'un autre. Après l'avoir encerclée et pillée ils ont capturé tous les mâles d'apparence pas trop chétive. L'entreprise a dû être combinée avec des bandits qui s'étaient introduits auparavant dans l'agglomération, déguisés en coolies, et qui leur ont donné un coup de main pour trouver les hommes et les trésors. C'est ainsi que cela se passe d'habitude, selon mon mafou. En somme une petite affaire qui n'est même pas la manœuvre connue sous le nom de « chasse aux brigands », une razzia beaucoup plus profitable mais beaucoup plus compliquée. Car elle exige des préparatifs, des négociations et peut même mal tourner. On peut aller jusqu'à se tirer dessus.

Mon mafou, revenu de son dégoût causé par les Yunnanaïses en uniforme, rasséréné par le spectacle qu'il vient de voir, agréable à son âme d'ancien troupier, me dit joyeusement :

– C'était comme ça dans le bon temps. Mais maintenant la situation va se gâter. Beaucoup de soldats vont mourir. Je ne sais pas quand mais ce sera la vraie guerre, celle qui ne rapporte pas.

À ce qu'il me dit, c'est la faute des Yunnanais. Ils semblent être partout mais ils sont perdus dans le Sseu Tchouan trop grand. L'immensité, l'inconsistance, le nombre contre eux. Ils frappent comme des poings de fer mais de plus en plus dans une bourre de haine. La véritable haine. Dans leur âme dure et orgueilleuse ils ne veulent pas lâcher leur proie. Cependant ils commencent à avoir peur des Sseutchouanais si peu guerriers mais poussés par la vengeance.

Le mafou grimace :

– Depuis quelques mois les Yunnanais, trop seuls, essaient de prendre des Sseutchouanais pour en faire des soldats à eux. Chaque semaine ils en ramènent des milliers dans leurs camps, surtout à la cité impériale. Ceux qui ne veulent pas venir, ils les fusillent aussitôt. Ils en fusillent d'autres au cours de l'instruction, pour inspirer la peur aux survivants. Coups de crosse, brutalités, exécutions, embrochages à la baïonnette. C'est la façon normale de procéder dans l'instruction militaire pour les Seigneurs de la guerre. Mais les Yunnanais, malgré la dureté de leur méthode, s'aperçoivent que les gueux, les coolies et les paysans qu'ils ont ramenés, à qui ils ont donné un uniforme, un bon métier, déguerpissent à la première occasion. Ça ne sert à rien de les couper en morceaux. Ils foutent le camp. À ceux qui restent les Yunnanais n'osent pas confier de fusils. Alors ils sont seuls. Il n'y a que les brigands pour leur rester fidèles, et encore pas tous. Ça n'empêche pas le maréchal de faire des proclamations annonçant qu'il va exterminer ces gens maudits.

Nous traversons un Tcheng Tu toujours aussi assoupi pour nous rendre du côté des Sseutchouanais. Inactivité en tout : à la grande porte du sud de vieilles têtes coupées achèvent de sécher dans des paquets de mouches ; il n'y a même pas de têtes fraîches. Là quelques officiers et soldats crasseux, la mine ennuyée, se tiennent près des battants de l'énorme portail qui est toujours ouvert. Les chaînes destinées à la fermeture font des paquets de nœuds à terre. L'issue est un tunnel noir percé sous les remparts de la cité où maintenant personne ne passe plus. Quiétude. Quittant mon cheval je grimpe par des marches usées jusqu'au corps de garde en forme de pagode, juste au-dessus du grand passage. Les soldats y dorment en plaque sur la terre nue. Ce sont de vieux Sseutchouanais, des bonshommes rabougris et malicieux, des ancêtres appartenant aux milices locales qui avaient abandonné l'art de la guerre aux Yunnanais.

Mon mafou m'a rejoint, après avoir confié ma bête à garder à un trognon d'enfant, celui qui a vaincu les autres gosses rachitiques se précipitant pour prendre les rênes. Il se met à parler avec un de ces antiques sbires occupé à fumer une pipe à eau avec les raclements adéquats et un air de bonheur le plaçant au-dessus des contingences, y compris les moustiques qui s'accrochent à son œil presque fermé par une verrue :

– Alors, honorable grand-père, tu vas tuer bientôt beaucoup de Yunnanais ?

– Oui, mon fils. Je les découperai si habilement que chacun d'eux

remplira l'étal d'une boucherie avec ses morceaux. Mais pour cela, les Yunnanais, il faut qu'on me les amène tout vivants, bien ligotés.

– Mais alors, grand-père, qui affrontera ces fauves, qui les vaincra pour les apporter à ton couteau ?

– Regarde par-dessus les créneaux. Tu verras, tout autour de Tcheng Tu, les jeunes armées du Sseu Tchouan plus nombreuses que les dents du tigre. Tu sais comment les fourmis attaquent, recouvrent, paralysent, emportent et détruisent un gros animal. C'est comme cela que feront nos soldats avec les Yunnanais.

Les remparts, en un anneau irrégulier, plein de courbes et de bosses, encerclent Tcheng Tu. Belle ceinture, haute de plus de dix mètres, vénérables pierres enfermant la ville, tanière humaine et enchevêtrement hérissé. Au pied des remparts, des plaques pelées : les champs de manœuvre des Sseutchouanais. Taches de rouille au sein de la nature superbe.

D'où je suis je contemple l'horizon lointain. La paix, la beauté. Les rizières en lamelles, escaliers de jeunes pousses montant jusqu'au sommet des collines. La rivière Minh se tord au milieu de la terre rouge, grasse, vallonnée, que la végétation habille luxueusement de bosquets et de buissons. Fleurs. L'hibiscus, symbole du Sseu Tchouan. Dans ce décor luxuriant l'activité humaine, le travail incessant, acharné, la vie marquée par les pavés des pistes zigzagantes, le damier des canaux et des digues, la mosaïque des villages en terre sèche, les bois ombrageant un temple ou un yamen, les formes courbées des paysans dans les champs. Dos pliés millénaire après millénaire, jour après jour, juste pour manger, pour survivre. Au-delà, mêlées aux nuages, les montagnes, longues croupes, chaos ordonnés, rangées de chaînes s'élevant comme des marches, grimpant jusqu'à l'Himalaya tout proche. À l'avant-garde du Toit du Monde le massif sacré de Ho Mi Chang, un jet de pierres, où cinquante-six pagodes se suivent de la base au sommet, parmi les précipices et dans la bénédiction de Bouddha.

Mais en contrebas de Tcheng Tu quelle frénésie guerrière ! Contrairement aux Yunnanais de la cité impériale, sombres, taciturnes, des lueurs glacées dans les yeux, les Sseutchouanais sont tout agitation. Des vagues d'hommes qui rampent, qui chargent, qui sautent, qui franchissent des fossés, qui mettent en batterie leurs armes, qui tirent au milieu de la poussière et des cris sauvages. Détonations. Où tombent les projectiles ? Personne ne s'en soucie. C'est là comme une foire, une sorte d'entraînement excité, nerveux, dont on ignore la part de vantardise, de comédie. Une escorte à cheval, un fanion déployé, entoure un homme au crâne de gorille, à

la face camuse tellement fermée qu'on la croirait sans ouvertures, même pour les yeux et les oreilles. C'est le principal général des Sseutchouanais.

Je redescends avec mon mafou. Nous franchissons la porte, nuit humide, d'où l'on débouche sur des barbelés et des mitrailleuses. On s'en va sur une route parmi des soldats qui ricanent. Grimacement sseutchouanais amical ou non, on ne sait, au lieu de la fureur glacée des Yunnanais. Il y a là aussi, mais bien plus grande, une foule qui fait de petits commerces avec les troupes. Par contre elle ne s'émeut aucunement quand arrive une cordée d'hommes : des conscrits, cette fois pour les Sseutchouanais.

Devant le petit nombre des gardes-chiourme le mafou commente :

– C'est beaucoup plus facile pour les Sseutchouanais de recruter. Même méthode que les Yunnanais mais en douceur. Quand ils ont encerclé un bourg et rassemblé les mâles, l'officier principal y va d'un petit discours faisant appel à leurs bons sentiments pour sauver le Sseu Tchouan. Les hommes qui peuvent donner un taël ne sont pas emmenés. Les autres, les pauvres, sont attachés avec des cordes. Quelques exécutions, rarement.

Un simulacre d'assaut d'un millier de soldats vient de s'achever à nos pieds. Toujours ce rictus des Sseutchouanais : incertitude entre la gaieté et la fureur. Un groupe nous barrant le chemin devient mauvais. Des doigts me montrent. Une main braque un revolver contre ma tête. Le mafou éclate en injures contre ces « malappris », un torrent d'imprécations coule de ses lèvres. Des vociférations fusent en réponse. C'est le mafou qui hurle le plus fort. Les soldats s'en vont en grommelant. En Chine, dans certains cas, la puissance verbale assure le triomphe. Le mafou tirant sur la bride de mon cheval lui fait faire demi-tour à toute vitesse. Nous décampons, nous retrouvons le trou profond de la porte.

A mon retour au consulat je raconte mes exploits à mes parents. Au lieu de me féliciter ils sont très mécontents. Ils convoquent le mafou buté qui dit seulement :

– C'était sans danger. Des jeux...

Le mafou déguerpit. Mon père, après réflexion, dit à ma mère :

– Il faudrait peut-être faire garder notre fils par une escorte militaire.

– Quoi, des soldats pour le préserver des soldats ? Mais ceux qui seraient désignés n'auraient-ils pas toujours la tentation de le kidnapper ?

– Pas si je les paie bien. Cela coûtera cher car ils exigeront toujours plus d'argent pour leur fidélité.

Soupirs de mon père :

– Je peux en parler au maréchal. Il me donnera des Yunnanais sûrs mais les généraux sseutchouanais furieux seraient bien capables de me monter un coup. Et l'inverse, avoir des militaires sseutchouanais, cela créerait encore plus d'embêtements.

Anne Marie, avec une voix neutre et sans inflexions, marquant le mépris, dit:

– En somme, dans cette affaire vous pensez à vos petites combinaisons diplomatiques, pas du tout à l'enfant.

Accablement de mon père. Son air de pauvre maltraité, ses yeux levés au ciel sans ostentation, juste ce qu'il faut pour montrer sa souffrance.

La conclusion c'est pour moi l'interdiction d'approcher des camps militaires. Mon père prend sa grosse voix – sa voix officielle sortant d'entre les moustaches – pour me promettre des baffes si je désobéis.

Ma mère hausse les épaules :

– Vous ne savez pas vous y prendre avec cet enfant. Pourquoi ne pas lui parler gentiment au lieu d'être le consul, même avec lui ?

Malgré cela le lendemain le consul est tout guilleret. C'est-à-dire qu'il arbore pour le grand jour une petite expression modestement satisfaite reluisant entre ses cheveux bien brossés, son pince-nez et sa redingote. Tout est prêt pour la réception chez lui, au consulat, en son honneur. Surtout l'immense banderole : « Joyeux anniversaire de monsieur Albert Bonnard. »

Ce jour-là plus que jamais fleurit l'amitié. Jamais l'aréopage des invités n'a été aussi jovial, la félicité sur toutes les bonnes faces jaunes, la cordialité dans les shake-hands des Blancs. Il y a là le paysage humain habituel. Un peu de sévérité bienséante mettant encore plus en valeur les politesses chez le maréchal et les généraux. La rondeur feutrée des milliardaires à sourires clignotants et à petits gestes-pattes de mouches. Pour le reste, la dignité anglaise un peu pincée chez le consul de Sa Majesté et gaillardement débridée chez le pasteur qui lance ses jokes. Le consul du Japon avec ses courbettes automatiques. Évidemment les buissons velus que sont les missionnaires, les cornettes des bonnes sœurs comme de vieilles voiles usées sur leurs visages racornis. Le bon-garçonisme des trois médecins, des deux infirmiers, un peu fatigués par une petite épidémie de peste bubonique qui a amené quelques Sseutchouanais

à essayer de la valeur de la science occidentale. Signe des temps nouveaux... Il y a même un monsieur des postes françaises qui est très falot. Dans ce Sseu Tchouan sans l'ombre de services publics, où rien ne fonctionne, la poste marche très bien. C'est un apport capital de la France à la Chine. Si les gentlemen anglais sont les maîtres des douanes officielles, ce sont de petits messieurs français secs et barbichus qui, même dans cette province perdue dans les siècles, ont organisé un courrier d'une régularité presque exemplaire. Même quand des milliers de gens meurent tout autour, pour une raison ou pour une autre, les lettres arrivent avec leurs cachets, leurs timbres, le facteur se présente avec son registre où il faut signer pour les plis recommandés. Lesquels contiennent parfois de drôles de choses comme des bouts d'oreilles, une oreille, un bout de doigt, un doigt. Petits organes prélevés sur un kidnappé pour attendrir le cœur de sa famille avaricieuse, qui met trop longtemps à payer. Langage convenu, ultimatum signifiant aux parents : « Dépêchez-vous, vous faites souffrir votre honorable protégé. Si vous ne vous décidez pas à plus de générosité il n'en restera bientôt plus grand-chose. Ce n'est pas notre faute, mais la vôtre, celle de votre âpreté à l'argent. »

Le petit monsieur falot, lui, ne s'occupe pas de l'intérieur des plis. Rien que de leur acheminement. Il est de ces Français insignifiants qui, l'air minus, se donnent un mal de chien pour leurs services. Il sait tenir tête à n'importe qui. Mais comme ce personnage ne se vante pas, mon père ne l'estime guère. De plus, comme il voyage presque tout le temps sur un mulet dans des coins infestés de brigands et de soldats, il n'est souvent pas là pour remplir ses devoirs aux grandes cérémonies du consulat.

Mon père, lui, a plus de crainte en ce qui concerne le contenu des lettres. Surtout avec tous ces bons pères installés dans les coins et recoins du Sseu Tchouan avec leurs chicaneries et querelles de toutes sortes. Il arrive à mon père, la mine faussement navrée, de raconter la mésaventure arrivée à un de ses collègues, un autre consul de France qui avait réceptionné un doigt de missionnaire, deux doigts de missionnaire, un cœur de missionnaire. Mais ensuite il ajoute : « Ici ce n'est pas à craindre, les curés sont trop dans les combines. »

En ce jour d'anniversaire au consulat, qui penserait à toutes ces horreurs, ces guerres, ces tueries, ces kidnappings, ces épidémies, ces tortures, à tous ces fléaux du ciel et de la terre ? À voir les bouilles délicieuses de la société qui penserait aux cadavres passés et à venir ? Et pourtant ces Chinois et même ces Européens, en se congratulant, sont en train de se livrer à de mystérieuses et étranges incubations. L'assemblée félicite mon père tout en préparant les guerres de Tcheng Tu. Comédie dont le dénouement est encore imprévu. Toutes les combinaisons sont possibles. Une seule certitude, cette réunion est celle de la mort.

En fait la guerre est déjà là. Le maréchal, le Seigneur de la guerre yunnanais, est entouré de ses ennemis. Lui, très mince dans son uniforme, les traits ascétiques, le visage osseux et découpé, un peu un échassier aux yeux noblement vagues, la vacuité dictée par la « face », comme s'il ne voulait pas voir les dangers. Pourtant ils sont autour de lui, l'enserrant, sous la forme bien vivante des autres généraux qui le saluent et sablent le champagne avec lui. À ses côtés se tient le général de l'armée du Kouei Tcheou, la province des cent mille monts, montagnes médiocres de calcaires, fissurées et noircies par la jungle. C'est un rustre colossal, sa tête comme une sorte de jarre d'où coule un épanchement de chairs, une tumeur rosée qui lui dégringole sur une joue, l'autre étant toute plate. Cette trogne est agrémentée de moustaches recourbées et de dents en avant. Il y a pourtant une certaine noblesse dans cette lourdeur, cette bestialité.

Il a l'air d'être l'homme lige du maréchal, qui sait pourtant qu'il s'est abouché avec les Sseutchouanais.

Ceux-ci sautillent d'affabilité. Ils sont sept ou huit saluant le maréchal, les consuls, l'assemblée, y compris les bons pères. Toujours le petit ricanement sseutchouanais, qui cette fois veut signifier la bienveillance. C'est la première fois que ces militaires-là sont reçus dans le beau monde, dans le Tout-Tcheng Tu où ils se pavanent avec une humilité vaniteuse. Des uniformes d'opérette, tous évidemment des gouapes sorties de la lie de la société à force de crimes, maintenant chefs de bonnes armées qui doivent libérer le Sseu Tchouan. L'homme gorille que j'avais entrevu la veille au milieu de ses troupes, en dehors des remparts, est un ancien bonze. Un moine cruel qui prend plaisir à mettre des serpents venimeux dans les pantalons retroussés des villageoises, puis à exciter les reptiles avec des baguettes. Les autres Sseutchouanais sont des raclures des bas-fonds des villes, aux petites gueules tordues, chassieuses, impudentes. L'un fait briller ses dents en or. Un autre a, en fait de narines, des trous poilus. En somme tous des amateurs assez sinistres. De meilleure mine, dans le groupe des Sseutchouanais, sont les professionnels, les gens du temps de l'Empire, qui ont repris l'uniforme par cupidité – le mandarin militaire qui est un spectre, une figure tout en longueur et d'une rigidité absolue, et les deux soudards de métier, l'un gros l'autre maigre, deux sacs à malice papelards mais ayant les mêmes yeux rapides, fuyants, comme pour juger le bon coup à faire.

Et puis toujours un peu en retrait de ces seigneurs guerriers, des gens à robes. Des milliardaires avec leur componction bienveillante. Tous des « têtes sages » qui ne se différencient que par des détails corporels : les uns comme des pots, les autres comme des quilles, certains ayant la peau si lisse qu'elle fait nue, d'autres l'ayant comme une râpe. Il y a des gens presque jeunes. Il y a les « ancêtres », cassés comme des matrones. Entre eux que de sombres mystères ! Quelques-uns sont connus comme les âmes damnées des Seigneurs de la guerre présents. Car chaque militaire a besoin, pour la bonne marche de ses affaires, pour faire rapporter son épée, d'un conseiller commercial, d'un homme à la pensée rapide, aux imaginations fulgurantes, sachant toujours trouver les meilleurs trucs, les plus tordus. Ces experts de l'art des extorsions sont encore plus redoutables que leurs patrons en uniforme. Parmi eux M. Lu, le compère du maréchal yunnanais qui pour une fois est sorti de sa tanière, qui s'est levé de son bat-flanc pour apparaître au consulat. Grand honneur qu'il fait à mon père. Après l'avoir congratulé, volute matérialisée, il se tient au dernier rang. Ses yeux sont presque

fermés mais il rend les courbettes aux marchands pressés à le saluer, là où il est, avec une précision mécanique. Dans sa retraite il domine la scène.

Il y a aussi un avorton se dandinant en canard, la lippe sarcastique, des yeux immenses dans un visage gros comme un poing, qui est la terreur de Tcheng Tu. C'est un négociant en soies très honorable, qui est le cerveau des Sseutchouanais, surtout de l'énorme général bonze. Que n'est-il pas capable d'inventer ! C'est lui qui, par sa parole de feu, a entraîné les gros milliardaires de Tcheng Tu à contribuer au financement des armées sseutchouanaises. Maintenant il revient auprès d'eux, leur riant au nez, se moquant d'eux, leur disant : « Donnez davantage, sinon... »

Tous les gros de Tcheng Tu vont donc au consulat en frères. Dans la partie qui se joue où chaque milliardaire se démène à la fois pour dépouiller et ne pas être dépouillé, s'ajoutent les influences extérieures. C'est-à-dire les consuls de Tcheng Tu, les politiques des grandes puissances, les consignes du grand business jaune ou blanc de Shanghai, les émissaires des autres grands Seigneurs de la guerre, les Warlords « révolutionnaires » du Sud, et aussi les terrifiants Warlords confucéens du Nord qui ont succédé à Yuan Che-kaï dans les plaines nues et le loess jaune de la Chine septentrionale. Despotes aux armées innombrables.

Justement ce jour-là l'assemblée entière, au consulat, montre des égards tout particuliers à un petit Chinois en haut-de-forme qui occupe d'ailleurs la place d'honneur. C'est un gringalet tout recroquevillé dans son frac qui fait le marrant avec mon père. Il rigole en ouistiti mais à l'européenne, en français même, avec des pouffements de rire, des clignements d'yeux, toute une gymnastique de ses bras et de sa bouche aux lèvres mobiles, un four en caoutchouc. Ce gai luron s'adresse au consul de France comme le ferait un titi parigot. « Ah monsieur le consul de France ! La France... Toutes mes jeunes années je les ai passées au Quartier latin. Les bocks dans les brasseries, les blagues entre potes, les cours des vieux professeurs à la Sorbonne où je dormais avec respect. Ce que j'ai arpenté le boulevard Saint-Michel où l'on m'appelait "le Chinois" ! Cependant je n'avais pas l'œil torve ni le faciès énigmatique, je m'amusais dans le beau Paris. Et les peintres et les petits modèles de Montmartre ! Savez-vous, monsieur le consul, que j'en ai épousé une que j'ai ramenée en Chine, c'est dire, monsieur le consul, que j'aime la France avec le cœur. Et si je suis un bon Chinois, je me considère aussi comme un bon Français. Vous voyez que vous pouvez compter sur moi et mes faibles pouvoirs. »

Le consul se méfie extrêmement de l'individu. Car il est l'envoyé extraordinaire à Tcheng Tu du président de la République de Pékin. Laquelle République de Pékin évidemment est une dérision, elle n'existe pratiquement pas. Mais c'est une proie convoitée par les Seigneurs de la guerre nordistes, celui d'entre eux qui s'en empare se revêt de sa légende, se sert de sa soi-disant légitimité pour avoir des ambitions illimitées sur tout, même sur le Sseu Tchouan. Cela explique que le drôle de numéro, ex-émule du Quartier latin, a été envoyé à Tcheng Tu pour semer la zizanie, exciter les Sseutchouanais contre les Yunnanais et préparer le terrain.

Albert Bonnard est pour le clan sudiste. Celui d'un bloc « avancé », qui irait de Canton à Tcheng Tu. C'est le vieux projet d'une confédération de la Chine méridionale qui, libérée de Shanghai et de Pékin, tomberait tout naturellement sous l'influence de la France agissant depuis l'Indochine grâce au chemin de fer – ce chemin de fer que mon père veut tellement prolonger jusqu'à Tcheng Tu. Combien de fois ai-je entendu ma mère demander à mon père :

– Mais, en Indochine, nous Français sommes les partisans de l'ordre. Farouchement. Comment se fait-il que nous favorisions la révolution, enfin, ce qu'on appelle la révolution, dans la Chine ?

Et mon père de rétorquer :

– Vous ne pouvez pas comprendre, Anne Marie. La politique a ses subtilités.

Depuis quelque temps mon père a constaté qu'à Tcheng Tu des messieurs énigmatiques arrivent du Nord, la parole pleine de miel, les mains pleines d'or, surtout de promesses d'or. Ils viennent de Pékin. Pékin magnifique et croulant, une désolation où les étrangers se pavanent dans leur quartier des Légations. Ombre de Pékin. Néant poignant où plus aucun empereur ne va officier au temple du Ciel pour féconder la terre et faire pousser les moissons. Le rejeton détrôné de la dernière dynastie collectionne des images pornographiques sous la férule d'un précepteur blanc douteux, en vivant d'une pension officielle qu'il ne touche pas. Valse des messieurs étrangers en smoking et des dames étrangères en robe du soir dans leurs palaces sous les flonflons du Beau Danube bleu. Valse des Seigneurs de la guerre qui se succèdent à l'intérieur des remparts de la cité auguste et morte, après les guerres à la fois grotesques et même pas sanglantes qui pourtant tuent massivement. Centaines de milliers de soldats aux prises, ne se battant pas vraiment, les batailles se décidant au niveau des maréchaux et des généraux qui se vendent les uns aux autres en un tourbillon de trahisures, en une cascade de dollars. Mais tous ces soldats

innombrables, pauvres hères féroces, occupés à survivre, constituent une masse de misère vivant elle-même de l'immense misère générale dont elle se nourrit. Toute la Chine du Nord réduite à la terre brûlée où tournoient sans fin les armées changeant de camps. Le feu, les meurtres, les pillages pendant que les années se succèdent. Et surtout la crasse. La solitude des campagnes abandonnées où les militaires ne trouvent plus de butin. Le laisser-aller hautain, où l'on n'entretient plus rien, où plus rien n'a d'importance, ni vies, ni choses, ni le matériel moderne qui fait l'orgueil des Seigneurs de la guerre, est plus terrible que la brutalité. Les grands chemins de fer construits par le consortium international des banques ne sont plus que de la ferraille disjointe où passent lentement des trains de troupes. Agglutination de visages ennuyés dans les convois pleins de déjections. Rondes tâtonnantes de ces trains au hasard des guerres. Trains de la peur. Trains formés sur l'ordre d'un Seigneur de la guerre quand il a mis la main sur une ligne, des gares, des wagons. Et parfois, au milieu du respect universel, passe un rapide de luxe bardé de soldats toutes armes pointées dehors, prétoriens bien briqués constituant un écrin de fer car à l'intérieur, dans sa voiture-salon, un Seigneur de la guerre se vautre avec sa concubine.

Malgré tout, de ces Seigneurs de la guerre du Nord, il y en a d'infiniment puissants, des super-Seigneurs de la guerre aux réputations terribles. Le potentat vit toujours au centre d'un anneau de protection, cercle de soldats avec leurs fusils quand il est assis, encadrement de voitures blindées quand il se déplace. Technique de la sécurité. Et aussi la somptuosité grâce à un état-major, une cour, des chambellans, un chef de protocole, des secrétaires particuliers, un garde des sceaux, des ministres, des bourreaux. Monde de terreur. Le plus terrifiant de ces personnages c'est Tchang So-ling, l'ancien pirate devenu le forcené de la sagesse, de l'ordre, de la vertu. Il est le possesseur de la Mandchourie. Ce vieillard satrape au corps de petit épervier fait tuer tous les intellectuels, tous les gens qui pensent à la façon nouvelle, tous les êtres dont il se méfie. L'air benoît, une calotte sur la tête et pourtant une vie de sang. Toujours plus de sang pour « défendre la société ». Des milliers de têtes volent sur un mot de lui. L'hécatombe, le banditisme et la prétention à la sainteté. Un autre de ces Warlords est le général chrétien en robe chinoise et l'éventail en main, toujours une citation de la Bible à la bouche depuis sa conversion, faisant baptiser à la lance d'arrosage ses troupes qui pénètrent ensuite dans les villes conquises en chantant, à la sauce chinoise, « Plus près de toi mon Dieu » ou « O jour divin ». Personnage d'origine obscure, parvenu par le crime lui aussi. Il est archi-hypocrite, archi-traître, traître jusqu'à étonner les Chinois. C'est ainsi qu'il pleure amèrement au point qu'il ne lui reste

plus une larme, quand il ordonne de torturer les richards pour leur faire dégorger leurs richesses. Millions de dollars, caisses bourrées de lingots, vol de tous les trésors impériaux. Tout cela au nom des douleurs du Christ et de la charité chrétienne.

En somme, dans les étendues nues et glacées de cette Chine du Nord la bestialité est arrivée à la banalité, à la quotidienneté, à l'ennui. Mais il y a quand même, au milieu de ces terreurs, de ces Seigneurs de la guerre monstrueux, un « gentleman ». Du moins c'est l'opinion unanime des milieux éclairés du business, de la finance, de la diplomatie, de la marine anglaise. Dans les dîners les plus huppés de Shanghai, ceux des British et assimilés, tous des Blancs en tout cas, avec comme seuls Jaunes des boys, les convives ont comme préoccupation constante d'analyser avec satisfaction, avec optimisme, avec supériorité, toutes les tares incroyables des Chinois. Conversations, arguments, anecdotes, affirmations, démonstrations dix mille fois répétées. Mais, depuis quelque temps, il y a toujours un monsieur britannique, un *old China hand*, un John Bull du commerce moyen, qui aboie à brûle-pourpoint, presque comme si c'était un défi, en tout cas comme si c'était un aveu surprenant : « Mais le général Wu, il est *decent*. Un homme très bien. Au point que c'est difficile de le croire chinois, vraiment chinois. »

Wu c'est le ruffian tenant Pékin pour le moment avant d'être chassé par le ruffian suivant. Une vieille brute, un vieux dogue de guerre, la gueule peut-être un peu moins sinistre, les manières un peu moins épouvantables que ses rivaux les autres Seigneurs de la guerre du Nord, mais faisant tuer tout autant, ravageant autant. Dévastant tout sauf les intérêts britanniques. D'une vigilance de Cerbère pour tout ce qui appartient aux citoyens et aux sociétés anglaises, à leurs énormes machineries d'exploitation. Si Tchang Soling est vendu aux Japonais, si le général chrétien s'abouche avec tout le monde, Wu est le pion de l'Angleterre et de la grandeur d'Albion. L'homme d'Albion. Par conséquent l'homme que n'aime pas du tout mon père. L'homme qu'il apprécie d'autant moins que c'est lui, ce Wu fâcheux, qui a envoyé à Tcheng Tu, pour de sales manigances, le zigoto à haut-de-forme du Quartier latin.

Mon père broie du noir. L'Angleterre, il en est sûr, veut donner toute la Chine à Wu, à commencer par le Sseu Tchouan, ce jardin des Hespérides, ce fruit d'or, ce morceau de la Chine gardé par les plus vieux massifs du monde. Ce Sseu Tchouan vers lequel n'ont cessé de déferler au cours des millénaires les armées venues du Nord glacial et du Sud tropical. Il se trouve que ce sont les Yunnanais qui protègent le Sseu Tchouan depuis quelques années. Mon père estime cela parfait. Mais il lui déplairait infiniment que,

par de sombres machinations, les Anglais arrivent à faire déguerpir les Yunnanais pour livrer la province à Wu. Le jeu consisterait seulement à pousser entre-temps les Sseutchouanais à liquider les Yunnanais.

Le consul de France est donc de mauvaise humeur. C'est un homme qui a la capacité particulière de graduer les expressions de ses mécontentements. D'habitude, avec les gens sans importance, cela se traduit par une maussaderie crispée, lippue, une sorte de contraction rigide de la figure accompagnée de réflexions bien senties. Cela s'atténue en bouderie quand il a affaire à des personnes plus qualifiées, à moins qu'il ne soit vraiment vexé, écorché dans sa sensibilité consulaire. Il peut lui arriver de faire la gueule, sombre, silencieux, renfrogné au cours d'une soirée mondaine entière, tout en répondant : « Je n'ai rien » à Anne Marie qui le questionne : « Qu'avez-vous, Albert ? » Mais ce jour-là, celui de son anniversaire, quand il officie en grand pontife de l'amour général au milieu de toutes sortes de Chinois qui, avant de s'assassiner ailleurs, communient dans la fraternité sous les auspices français, il ne peut être question pour mon père d'être grincheux. Dans ce cas-là il lui faut se contenir. Il le fait dans un sourire de confection. Dans le fond, il enrage.

Désormais la collusion, la perfidie d'Albion, il l'a sous ses yeux, sous son nez, dans son consulat, étalée dans cette réception pour son anniversaire. Car, à quelques mètres de mon père, le « singe » du boulevard Saint-Michel, ce faux jeton, fait du plat à un Apollon anglais entre deux âges, que le consul d'Angleterre a amené avec lui. Un gentleman de Shanghai, tout juste surgi dans ce lointain Sseu Tchouan pour un séjour bref et mystérieux, couvert par l'étiquette de « business ». Mais il doit s'agir de sacrées affaires, car le personnage n'est rien moins que le rejeton principal de la fameuse famille des Jonson, une dynastie du veau d'or, de la respectabilité et du grand « fric » par tous les moyens.

Mon père, au milieu de la sociabilité douceâtre qui marque le succès de la fête, est transpercé, comme il dit, « par des idées qui sont autant de coups de poignard » :

– Ça y est. On me fait un enfant dans le dos. Si un pareil British est venu à Tcheng Tu c'est pour le grand bataclan, le coup dur. Et qu'il soit arrivé en même temps que l'avorton, que l'ignoble fouine envoyé par Wu, ce n'est pas un hasard. Tout ça prouve que ça va barder pour mon matricule et celui des Yunnanais.

Rien de plus innocent pourtant, du moins en apparence, que l'entretien du minuscule Chinois et du beau Britannique. La petite

gueule de l'homme de Pékin, le museau étiré vers l'avant, pointant sur l'Anglais en un gribouillis où les dents, la bouche, le menton dégoulinent d'une amabilité à petits rires secs, se heurte au vide du bon ton anglais. Le gentleman plane, inaccessible, pourtant bien présent avec son corps, mais tous ses kilos sans graisse enveloppés dans la cellophane du maintien en société. Il est parfait dans son comportement d'homme du monde, tout distance et tout courtoisie. C'est le modèle même du monsieur fils de patrons de « boîtes » quasi impériales. Rien de l'agressivité à la John Bull des jeunes tradesmen coloniaux issus des firmes moyennes, où la vacherie est voyante. Rien non plus de la désinvolture racée des aristocrates d'Oxford baguenaudant en Extrême-Orient pour le plaisir hasardeux, le coup. Cet homme-là, celui qu'on a apporté comme une surprise au consulat, c'est de l'Anglais consolidé, traînant un invisible « & Co » derrière lui, comme particule. La noblesse du commerce, celui des *merchants-adventurers* devenus l'Establishment sous des tropiques bien exploités. Il est le grand *business* à la troisième ou quatrième génération – le business né dans la lie de Shanghai lui-même naissant. Mais où sont ces temps pourtant proches ? Désormais tout est solidité. La puissance, l'immensité de l'argent et des moyens, le monsieur en visite à Tcheng Tu les porte en lui avec une hautaine certitude. Mais cette assurance revêt en lui l'allure d'une modestie à base de convenances, tout un code minutieux, vigilant, exigeant pour lui comme pour ses interlocuteurs, et où l'orgueil n'est pas loin.

En tout cas, le personnage est absolument charmant : le bon âge, une de ces têtes régulières de statues grecques, un peu lourde mais couleur rose, couleur de beefsteak, les cheveux blonds frisés, une écume de boucles, des yeux inexpressivement graves dans leur clarté, un soupçon de moustache, si léger, si aérien qu'on croirait de la paille. L'élégance sobre, l'œillet à la boutonnière. Un certain port de tête, une certaine façon d'être là, à la fois passive-ment et activement, d'être grand, de ne pas être gros, de dire uniquement des banalités d'un ton hésitant. L'homme de club, l'homme de sport, l'homme de bureau, l'homme du monde, tout cela avec une ponctualité optimiste, la certitude discrète, dans la voix et la mise, que « tout est rudement bien », le semi-sourire gradué depuis l'approbation jusqu'à la réticence sourde. En arrivant, il a commencé par le baisemain à Anne Marie, le shake-hand solide à mon père, des shake-hands à toute l'assistance, quelques petits sautillements et tressautements marquant le bon vouloir, ces exercices dérangeant à peine son équilibre, quelques phrases, celles qu'il faut dire. Enfin, au « singe » pékinois qui l'a accroché, il répond lentement, les yeux à moitié fermés, qu'il a fait bon voyage, que c'est un tel plaisir pour lui de connaître la belle ville de Tcheng Tu...

Mon père connaît très bien ce genre d'Anglais. Ces « taipans », comme on les appelle à Shanghai, qui ont la capacité anglaise de cacher l'intelligence – et qui sont des monstres capables de tout, surtout de rouler un consul de France qui se croit malin, s'il ne fait pas très attention !

Le consul est donc tout soupçon. La crispation de la méfiance au cœur. Il doit bougonner en lui-même :

– Tous des mufles ces Anglais, surtout ces taipans gorgés de milliards. Leurs délicatesses qui plaisent tellement à Anne Marie, c'est de la crotte. Et le dernier arrivé, ce pantin abruti dont on ne sait s'il est éveillé ou endormi, ce fils à papa qu'on me fait l'honneur de trinquer chez moi, ce doit être un fier salaud. Plus un Engliche de cette trempe fait l'ange plus il est le diable. Ce qu'il manigance, je vais le demander à Cheng.

Car Cheng est là, toute la partie supérieure de son individu, celle qu'il occidentalise d'habitude par le chapeau melon et les lunettes, réenchinoisée grâce à une calotte de soie. Sa préoccupation évidente est de tenir aussi peu de place que possible dans l'auguste assemblée. Il a un petit tic de contrariété quand mon père, s'approchant de lui, dit : « J'aurais besoin de vous voir demain. » Cheng, la figure de guingois, murmure : « C'est que je pars en voyage ce soir pour quelques jours. Je suis mille fois confus, monsieur le consul. » Et Cheng s'escamote.

Agacement supplémentaire de mon père. Et ces Anglais qui jouent aux ingénus ! Le consul de Sa Majesté, tout sucré et sémillant, son épouse épanouie à ses côtés, est en train de remercier Anne Marie de son dernier envoi de tomates. Le pasteur, la trogne violacée semblant faire irruption de son col de clergyman, trinque à toute biture, tout en produisant des explosions qui sont des rires, avec quelques braves missionnaires à la gaieté matoise. Quant à l'Engliche, le taipan de Shanghai, il virevolte parmi les faces patibulaires ou chafouines des Seigneurs de la guerre, lui-même étant un ballet de grâces vaporeusement guindées. Il est guidé par un interprète qui lui décline les titres et qualités de ces honorables personnages. À chaque présentation, devant chaque tête, il s'écrie : « Enchanté de vous rencontrer. » Exactement comme s'il ignorait tout, comme s'il ne faisait aucune différence entre ces indigènes yunnanais, sseutchouanais et du Kouei Tcheou. En somme la tournée mondaine, l'innocence.

« Dieu sait si ces Anglais ne sont pas innocents – doit être en train de penser mon père. Je suis sûr que sur le Yang Tse Kiang il y a de miteux cargos britanniques dont les cales sont bourrées de fusils et

de munitions pour les armées sseutchouanaïses. Et Cheng qui se défile. Je vais montrer que je ne suis pas un imbécile. »

En tout cas ses traits se durcissent, lui donnant la tête d'un scarabée à lunettes. C'est la poussée d'héroïsme où le pauvre petit consul de France au Sseu Tchouan est décidé à braver le Shanghaï des traders conspirant avec les Seigneurs de la guerre, conspirant avec le maréchal Wu et toutes sortes de compères jaunes. Mais lui, Albert, il va aussi tirer les ficelles. À Tcheng Tu on verra ce qu'on verra...

C'est l'heure du remerciement du consul à ses hôtes. Le Tout-Tcheng Tu, toujours aussi béat, tous les Chinois soyeux d'effusions rentrées, ne s'exprimant que par des hochements de tête, des froufrous de manches, des lueurs adoucies dans les yeux, et sur les visages l'étalement des plis consacrés à l'affabilité. Mon père prend la parole mais avec une sévérité sévère et presque crispée. De sa voix la plus nette, un peu sèche, avec des silences qui sont comme des ponctuations, il débite des phrases bien concoctées.

– Je remercie mille fois dix mille fois tous les augustes personnages qui ont honoré mon anniversaire. En ce jour où, ayant acquis un an de plus, j'approche davantage de la sagesse procurée par l'âge, je fais des vœux infinis pour le bonheur de la Chine et du Sseu Tchouan. Le plus grand des bienfaits est la paix. Je vois tous les amis de Tcheng Tu y consacrer leurs efforts. Mais peut-être faut-il se méfier de pêcheurs en eaux troubles, de gens venus de loin pour semer la discorde dans les cœurs et pousser à des conflits funestes. La France, elle, je vous l'affirme, favorisera toujours l'entente des Chinois et le développement de la Chine. »

Scandale ! Ce qui est un scandale en Chine. Tous les Seigneurs de la guerre, tous les milliardaires, tous les Jaunes, faisant comme s'ils n'avaient rien entendu. Peut-être des sourires un peu trop larges, trop appliqués. Et puis les Célestes de tous les bords, par petits paquets, après d'ultimes courbettes et les derniers millions de vœux, décampent. Comme Chinois il ne reste que le « singe », l'envoyé de Wu qui se tord. D'ailleurs il a beaucoup bu, il est soûl.

S'agrippant à mon père il lui serre la main avec frénésie :

– Monsieur le consul, c'est bien envoyé. Mais si c'est pour moi, vous vous trompez. Vous vous gourez rudement. Le cœur de mon auguste maître, le maréchal Wu, est pur. Et surtout sa bourse est plate. Alors, si vous croyez que mon maître m'a envoyé ici pour distribuer de l'or, vous me faites rire, monsieur le consul. L'or il le garde pour lui. Buvons à la France, monsieur le consul, à la France

généreuse qui donnera peut-être quelque armement à l'œil à ses bons amis. Les Français, ce sont des poires, monsieur le consul. Contrairement aux Anglais qui font toujours payer. Vive la France !

Et le ouistiti, toutes grimaces dehors, gigotant de partout, son haut-de-forme de travers, délaisse le consul pour s'accrocher à un père.

– Mon père, buvez avec moi. À la gloire du catholicisme. Mon père, on pourrait vous prendre pour un Chinois mais un Chinois du peuple. Vous ne vendez votre dieu qu'aux petites gens. Au lieu d'exciter les hommes du commun avec de drôles d'histoires, des crucifixions, etc., pourquoi n'êtes-vous pas devenus des philosophes, des sages, comme nos empereurs l'avaient proposé autrefois à vos prédécesseurs ? Les religions, nous autres les vrais Chinois, les vrais lettrés, on s'en moque, ce ne sont que des superstitions pour les masses. Car je suis un lettré. Il ne faut pas croire que je fais toujours la noce à Paris. J'ai passé jadis les examens triennaux. Mon père, je vous le dis, vous avez raté votre coup. Que faites-vous en Chine avec votre misérable clientèle sur laquelle vous vivez ? Vous ne distribuez que des hosties. Au moins les pasteurs, les américains surtout, ont de l'argent, beaucoup d'argent à donner aux Chinois.

Le petit bonhomme vomit. Son honorable suite l'emporte jusqu'à sa chaise à porteurs. Il n'y a plus que des Blancs dont un rouge, écarlate de colère. Le consul d'Angleterre n'est qu'un ergot, qu'une crête. Il attire mon père dans un coin et bientôt, entre les deux consuls, c'est l'algarade, les cris, l'échange des éclats de voix, presque des coups. Le petit Anglais qui vraiment a perdu son sang-froid hurle :

– Et l'incendie ? Et l'incendie promis par les Yunnanais ? Et vous, avec tout l'armement que vous donnez à ces gens-là, vous ne voulez pas intervenir auprès d'eux pour empêcher ce crime abominable !

Mon père, tout blême, qui se met à faire appel à l'honneur français :

– Que puis-je faire auprès des Yunnanais ? Je vous assure que nous ne leur avons pas fourni un seul fusil. Mais par contre pouvez-vous nier que vous avez remis aux Sseutchouanais de quoi mettre la province à feu et à sang ? C'est vous qui poussez à la guerre au Sseu Tchouan. Que vient faire ici le jeune taipan de Shanghai ? Et l'envoyé de votre allié Wu ? Ce petit bonhomme qui vient de se conduire ici de façon dégoûtante.

– C'est faux. L'Angleterre n'arme pas les Sseutchouanais. Mais elle ne peut pas empêcher le business auquel, je pense, doivent être

mêlés certains de vos compatriotes de Shanghai.

Voix de roquets des consuls qui se traitent de menteurs. Le taipan, l'Engliche de Shanghai, est tout exorbité, effaré, à l'écart, dans la stupéfaction de cette scène de mauvais goût. Il est tellement ahuri qu'il ne fait rien. C'est alors que le clergyman, de son bras musculeux, empoigne son consul à la façon d'un écolier fautif : « Venez, venez. *Behave yourself.* »

Il ne reste plus sur la place que la colonie française, mon père se tient face à elle en vainqueur penaud. Car il ne sent pas monter vers lui les effluves de l'admiration. Au contraire les toubibs français, se retenant de pouffer de rire, filent sur la pointe des pieds. À peine dehors, ils s'esclaffent en joyeux drilles, en bons cercleux s'étonnant de la pesanteur des gens. L'un d'eux, se tapotant d'un doigt l'occiput, dit d'un air entendu : « Sacré Albert. Il s'est surpassé aujourd'hui, il se prend pour le Talleyrand du Yang Tse Kiang. Sa pauvre femme... »

Quant au peuple de Dieu, il est camouflé. Les bonnes sœurs derrière leurs cornettes. Les bons pères derrière leurs barbes, leurs rides, les plis de leurs yeux. Une formation en carré. Enfin l'évêque, l'homme de base, s'approche de mon père pour lui jeter dans la figure ses poils et sa voix fulgurante :

– Comme je vous l'ai déjà dit hier, je crois que vous auriez dû faire des représentations au maréchal yunnanais.

– Mais, Monseigneur, je suis persuadé que vous avez effectué vous-même toutes les démarches nécessaires pour la protection des biens des missions...

Reste Anne Marie, toute droite et mince, mais se détournant. Ses longs cils presque clos, ses lèvres fermées en une esquisse de moue, un sourire en demi-teinte, inquiétant, sur sa face qui se dérobe. C'est sa figure du mépris, sans expressions violentes, dramatiques, juste un écoëurement, un dédain serein. Elle s'apprête à quitter mon père quand il l'appelle pour lui arracher une approbation :

– N'est-ce pas que j'ai eu bien raison ?

– Vous avez été ridicule, mon ami.

– Mais j'avais de sérieuses raisons...

– Peut-être. Mais vous vous faites si souvent des idées... Et puis ce n'est pas une raison pour vous donner en spectacle.

État de fâcherie officielle entre les époux. À table, pas un mot entre eux. Anne Marie muette, mais faisant comme si cette tension

ne la gênait en rien, mangeant bien, donnant ses ordres aux serviteurs de l'air le plus naturel, le plus dégagé. Albert lui, au contraire, la tête penchée sur son assiette, mâchonnant indéfiniment la même bouchée, avec dégoût, puis n'avalant plus rien, les traits agrafés, collés dans un garde-à-vous entre la fureur et le chagrin. Au dessert sa femme lui demandant avec une feinte surprise :

– Qu'avez-vous donc, Albert ?

– Anne Marie...

Le consul se tasse dans son silence. Longue bouderie qui, plus tard, dans la chambre conjugale s'achève en éclats de voix. La scène.

– Mais enfin, Anne Marie, vous ne m'aimez pas.

– Comment voudriez-vous ? Vous oubliez que vous m'avez achetée. Je me souviens très bien comment vous m'avez jaugée, sur les quais de la gare d'Ancenis, un jour que je revenais de Nantes. L'œil d'un maquignon faisant son marché. Ça n'a pas traîné. Le lendemain, sur votre trente et un, vous vous présentiez chez nous avec votre frère, le capitaine moustachu, celui que vous étiez venu voir dans sa garnison. Et tout de suite vous avez demandé ma main à ma mère. Toute la famille s'est réunie. Toutes mes vieilles cousines, mes tantes, m'ont rabâché que vous étiez un monsieur très bien, un jeune diplomate servant en Extrême-Orient, au brillant avenir. Moi, je ne voulais pas. Mais mon père venait de mourir ruiné. Il avait bu sa fortune et personne ne m'épouserait dans le pays puisque j'étais sans dot, ce qui ne pardonne pas en cet endroit. Toutes ces bouches campagnardes de demi-hobereaux, de vieilles demoiselles, d'oncles plus ou moins gâteux mais ayant du bien, me répétant « c'est votre devoir, Anne Marie ». Seule ma mère, déjà veuve par deux fois, me disait avec plus de douceur : « Anne Marie, tu sais, je ne veux que ton bien. Mais Albert t'adore et c'est un galant homme. » Effectivement vous avez été parfait puisque vous m'avez reconnu chez le notaire une dot fictive. Moi, j'ai pleuré le jour de mon mariage.

– Anne Marie, nous avons été heureux ensuite.

– J'ai rempli mes engagements, c'est tout. Mais vous ne m'avez jamais plu. Vous êtes trop petit-bourgeois. Moi, j'aimais la Loire, les coteaux, les vignobles, cette vie où les messieurs ne travaillaient pas, où ils avaient des fermes avec plein de vieux Chouans dedans. Mon père, je l'admirais car il a mené la belle vie, celle de la jeunesse dorée de la Basse Bretagne. À Vannes il courait les régates, il avait un bateau, il allait dans les cercles. Ses fermes il les a vendues, une à une, et il est mort fou. Mais c'était quand même un homme du

monde, même s'il nous a laissés dans le dénuement.

« Vous, Albert, vous ne pouvez pas comprendre ce genre de noblesse, de désintéressement. Quand vous m'avez amenée à La Rochelle, dans votre famille, j'ai été épouvantée. Cette antique maison qui faisait la fierté des Bonnard, cette pierraille à quatre étages donnant sur une rue toute de murs et qui ressemblait à une prison. Tout cela sale, suintant, plein d'odeurs nauséabondes, de recoins douteux, de pénombre surie, de marches usées. Et, aussi usée que la demeure, aussi sèche, plus recroquevillée, plus momifiée qu'une Chinoise centenaire, votre vieille mère, veuve aussi, plissée et jaune et pourtant la peau tellement collée aux os qu'elle semblait avoir un crâne en guise de tête. De vivant, ses yeux qui ne voyaient presque plus, ses lèvres molles comme les vôtres. Du reste, elle était la servante de votre père qui l'avait épousée à temps. Une bonne vieille dont je redoutais les baisers et qui me répétait sans cesse : "Rendez Albert heureux, c'est un bon fils." Ce qui m'épouvantait le plus, c'était votre sœur aînée, hommasse, et son mari, déjà une face rebondie, une tête et des bras de toupie, qui tenait le magasin de meubles de la famille. Là, dans l'arrière-salle, j'écoutais ses interminables conversations où l'on ne parlait que d'argent, de carrière, de maladie. Des parents de tous côtés dont on faisait le bilan. Untel qui avait mal tourné, Untel qui avait été nommé chef de bureau. Et on calculait tout, les mérites, les dépenses. Et votre beau-frère, en actionnant ses mains comme des saucisses, prononçait avec une boulimie de bon sens, de bêtise, de férocité des jugements définitifs sur un petit cousin qui avait voulu le taper et sur d'autres malappris de la parenté. Vous, le phénix au milieu de tout cela. Du mérite, vous, tous les vôtres en ont, mais c'est un mérite pénible.

– Vous êtes snob, Anne Marie. Vous me reprochez même le mal que je me suis donné pour réussir et dont vous profitez.

– Parlons-en. Je sais comment vous êtes devenu consul. Par un de ces coups idiots et malins à la fois qui vous caractérisent et où il ne faut pas de vergogne. C'est votre autre sœur, la pomme reinette, la poire cuite, toute rapetassée, toujours à gagner sa vie, avec tous ses enfants, qui m'a raconté ça quand vous m'avez conduite auprès d'elle, comme un trophée, à Saïgon. Elle était là dans l'enseignement, la bonne dame institutrice des bons petits nhaqués, avec un instituteur d'époux pas gentil et qui courait la gueuse, c'est-à-dire les dames orientales. C'était cette brave femme qui vous avait envoyé l'argent pour tenter votre chance en Asie car vous ne faisiez rien de bon en France et il ne vous restait plus qu'à chercher fortune dans les colonies. Des débuts pas brillants d'ailleurs, toutes sortes de petites places médiocres. Et puis vous avez saisi la chance par les

cheveux avec un fameux aplomb.

– Pourquoi ces ragots, vous divaguez, Anne Marie.

– Pas du tout. La chance s'est présentée à vous sous la forme d'une femme blonde toute potelée, le genre sylphide grasse. Un petit modèle pour certains peintres riches qui se prenaient pour des patriarches de la Renaissance. Je le sais, j'ai vu sa photo. À ce moment-là, cette personne était la compagne, au cours d'une grande tournée asiatique, d'un très important personnage des Affaires étrangères. Le fin du fin. Le nec plus ultra. La République des lumières, le siècle du positivisme, l'humanisme, la science, aboutissant à cet homme au front noble, un fils à papa qui s'était fait sa propre légende romantique. Vous voyez de qui je veux parler ? Une belle tête racée, fine, hautaine, souriante, charmante, supérieure, de bourgeois grand seigneur. Une tête d'archange rodée par la vie. Car il veut tout vivre.

– Je suis peut-être médiocre mais je sais reconnaître les gens de qualité, comme cet homme d'abord, comme vous ensuite.

– Pas de flatteries, Albert. Vous savez vous servir. Vous savez préparer un coup. Le couple était attendu dans je ne sais quelle ville d'Indochine où vous étiez. Vous vous êtes dit que la dame illégitime ne serait pas invitée aux galas et aux réceptions officielles et vous vous êtes présenté comme cicérone, en tout bien tout honneur évidemment. Chaque matin vous arriviez avec vos charmes, votre plus bel habit, votre meilleur sourire, tous les empressements et un programme amusant pour la journée. Chaque matin vous veniez avec un énorme bouquet de fleurs et vous n'aviez pas le sou. Là vous avez été fort. Car la personne a été ravie et le monsieur, avant de reprendre son pèlerinage asiatique, vous a demandé de son air d'homme puissant bien disposé : « Je voudrais faire quelque chose pour vous. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? » Tout carrément vous avez répondu : « Être consul. » Et vous l'êtes devenu quelques mois après.

– Quelle honte à tout cela ? Ce monsieur ne m'a pas choisi seulement pour ce petit service. Il m'a reconnu des qualités. Il continue à me protéger. Comme d'autres consuls en Chine qui sont en train d'acquérir une célébrité dans les lettres.

– C'est assez, Albert. Laissez-moi rire. Vous savez bien que vous, vous ne serez jamais à l'Académie française.

– Ne me fâchez pas. Vous voyez la peine que je prends. Les risques que j'assume. Vous le voyez...

– Vous êtes resté un arriviste. Vous étiez servile, vous êtes devenu

vaniteux. Toujours à vous faire valoir. Sans aucune délicatesse, comme on l'a vu cet après-midi. Les gens ne vous aiment pas.

– Mais c'est vous, Anne Marie, qui êtes folle de vanité. Votre air de reine sainte-nitouche, cette façon constante d'être un reproche vivant pour moi. C'est vous qui êtes forte. Vous ne vous plaignez jamais en public. Vous savez ne pas prendre l'air malheureux. Alors les gens disent, je le sais, « comme elle est courageuse cette femme, avec cet époux-là ». Vous, il vous faudrait je ne sais quoi, un nabab, un lord.

– Effectivement vous m'avez peinée en cherchant querelle à ces Anglais. Les seuls gens supportables à Tcheng Tu, les seuls bien élevés.

– Et que je vous défends de revoir, ma chère, il ne manquerait que cela.

– Dès demain j'irai en visite chez eux. Je ne peux pas me brouiller avec tout le monde à cause de vous. Tenez-vous-le pour dit.

Soupirs de forge du consul, soupirs de l'homme qui se contient. Moi, dans la chambre à côté, sans avoir rien compris à leur querelle je devinais la figure de défi de ma mère. Silence dans la nuit.

Le ciel est une éponge pleine de la bave des mauvais esprits qui retombe sur la terre. Cataracte d'eau comme des murs solides frappant la terre où tout s'engorge, où la saleté se liquéfie, où l'onde monte comme si c'était un égout débordant. Mon père va inspecter les murailles de la cité impériale qui surplombent le consulat, de peur qu'elles ne s'écroulent sur nous. Car, dans cette décomposition du ciel, plus que jamais les splendeurs passées ne sont que ruines et pourriture, porches écroulés, stèles renversées.

Mon père découvre justement une fissure dans les remparts, un zigzag noirâtre et moussu qui s'élargit vers le bas jusqu'à devenir un éboulis. Dans la fente s'est niché un torrent dégoulinant qui élargit toujours la brèche. Il s'approche du trou mais d'en haut un soldat lui hurle de s'en aller. Le consul s'en retourne après avoir constaté :

– Tout ça est prêt à s'effondrer. Si jamais la guerre éclate, quelques obus suffiront à faire dégringoler tout l'ouvrage sur nos têtes.

Mais pour le moment ce déluge n'est pas considéré comme une catastrophe, du moins à l'échelle chinoise. Tcheng Tu s'en accommode. Même si dans les quartiers de torchis des masses entières de huttes dégringolent, ensevelissant hommes et animaux dans une sorte de purin. Cette humanité, ces choses, ne succombent

pas sous la fureur de l'eau, elles se dissolvent dans un liquide corrosif. Là où les taudis fondent les gens s'enfuient, les voleurs arrivent, les soldats aussi, les uns pour piller, les autres s'offrant comme sauveteurs contre argent. Longs marchandages car il faut payer pour chaque vie, chaque objet préservé.

Incident mineur. Au consulat Li me dit avec satisfaction :

– Tout est tellement détrempé que les Yunnanais n'arriveront jamais à allumer leur incendie ces jours-ci.

L'existence se poursuit. Même si du ciel ne viennent pas seulement l'eau mais aussi des germes ignobles. Ceux qui décomposent le sang, ceux qui font couler des liquides noirâtres des orifices humains, ceux qui vident ou gonflent les corps, ceux qui transforment la peau en une géographie chaotique de chancres et de plaies, ceux qui donnent le froid et le chaud, les sueurs et les frissons gelés des fièvres pleines de cauchemars, ceux qui font mourir.

Les éclairs, les nuées d'apocalypse, l'air est un bain de miasmes, et, comme rois de la fête, les rats. Surgissant de partout et parcourant la ville, par bandes énormes, armés de petits yeux, de dents, de pelage noirâtre. Troupe gambadante qui marche sur tout. Beaucoup de ces bestioles, porteuses du mal, après avoir paradé, s'effondrent sur elles-mêmes et crèvent. Milliers et milliers de petits tas de chairs fermentées qui distribuent la mort aux hommes. Temps du choléra. Temps de la peste. Temps des fléaux. Alors les Chinois riches, à l'intérieur de leur demeure, en pleine chaleur suffocante, allument de grands feux dans chaque chambre pour purifier l'air et en chasser les pestilences. Quand un être agonise on l'enferme dans une pièce, le laissant seul en proie à sa maladie. On lui tend parfois, au bout d'une planche qu'on passe par un trou aménagé dans une paroi, un bol d'eau, jusqu'à ce qu'il expire. L'eau, la seule charité car la soif du mourant est terrible. Quand la soif est comme du plomb en fusion c'est la mort.

Cette année-là Li me dit que les épidémies ne sont pas terrifiantes. Une année moyenne. Mais elle se rappelle dans son enfance la cité décimée. Tellement de trépassés qu'on se contentait de les placer sur des claies au soleil, de les jeter sur les pentes des collines proches. Troupes hâtives de survivants allant déposer leurs morts qui, là où on les abandonnait, dégageaient des odeurs qui revenaient sur la ville et l'asphyxiaient.

Dans l'après-midi une brise a soufflé chassant les nuages. Est apparu alors un ciel de verre bleu, un ciel de céramique qui a

couvert la terre d'où montent des vapeurs d'étuve. Soleil comme une tiare. Ma mère m'appelle pour qu'on fasse ensemble une visite au-dehors. Mon père qui a entendu la regarde curieusement mais ne dit rien.

Nous nous en allons dans notre cortège habituel. Les coolies de la chaise à porteurs, les pieds nus clapotant dans ce qui est à la fois boue et ordure, portent Anne Marie avec une sûreté incroyable, très haut au-dessus du sol souillé. Mon cheval m'élève également par-dessus toutes les misères. Mon mafou marche à grands pas, tout content, presque un sourire sur la figure. Ce n'est pas au consulat d'Angleterre que nous nous rendons mais chez le pasteur et la pastoresse.

Leur yamen dans un bosquet. Dès l'entrée de la cour le chœur de leurs voix d'accueil. « *Nice to see you.* » La pastoresse, très grosse et très digne, très bonne aussi, ouvre sa poitrine et ses bras pour que je m'y blottisse. Elle n'a pas d'enfants et m'adore. Quand elle m'embrasse je me recule pourtant car elle présente à mes lèvres un faciès de bouledogue. La pastoresse me donne alors une tranche de pudding. C'est elle qui m'apprend l'anglais et m'enseigne comment être un gentleman au milieu de tous ces indigènes. Parfois elle dit avec indignation à ma mère : « Comment pouvez-vous laisser élever votre petit garçon par des amahs et des domestiques ? Il va prendre de mauvaises habitudes, il va devenir un dégoûtant petit Chinois. » Dans ces cas-là ma mère sourit et ne répond pas.

Le pasteur, en général, quand j'arrive, me scrute en silence de ses petits yeux durs et porcins. Il me tend la main en me traitant de garnement. Certains jours, quand il est en proie à l'alcool, il se met à trembloter et même à aboyer. Dans ce cas-là il peut être méchant. Mais quand il est en bonne forme il me traite en petit homme contrairement à sa femme pour qui je suis un faible enfant. C'est-à-dire qu'il lâche à mon profit, de quart d'heure en quart d'heure, un aphorisme ou un joke.

Le ménage, installé en Asie depuis un temps infini, a le sens du confort colonial. Ce qui me stupéfie c'est un petit boy qui, en tirant sur une ficelle, agite une toile qui fait du vent. « Un panka, comme aux Indes », indique le pasteur.

« Curieux bonhomme, méfiez-vous de lui », ne cesse de recommander mon père à ma mère. Le pasteur a aménagé une petite chapelle mais, sauf pour le consul d'Angleterre qui vient le dimanche pour le service, il laisse la Bible reposer sur son pupitre. Il n'a pas l'air de tenir beaucoup aux conversions. Jamais de catéchumènes, jamais de pauvres Chinois chez lui. Mais souvent un

peloton de soldats ou les coolies d'une douillette chaise à porteurs dans sa cour indiquent qu'il est en train de recevoir un Seigneur de la guerre ou un riche commerçant. Cela renforce les soupçons de mon père.

Pour le pasteur les Chinois n'ont pas d'âme mais il admet qu'ils ont un corps et, comme il a un titre médical, il s'en occupe un peu. Cet homme d'Eglise a même installé une petite infirmerie contenant quelques médicaments, des désinfectants et un bistouri. Il opère lui-même. Chaque intervention est pour lui un trait d'humour à froid ; une bulle de joie cruelle transparaît dans ses yeux fixes et pourtant légèrement clignotants de gentleman-clergyman-poivrot. Tout se fait dans la plus grande componction, du reste.

L'essentiel est de trouver une bonne victime : un Céleste à prétentions d'Occidental qui se plaint d'un bobo. Quand le pasteur découvre l'individu adéquat en ville il tonitruise aussitôt : « Venez chez moi, je vais vous arranger ça. » Le Chinois est désormais enfermé par sa « face ».

Ce jour-là pas une allusion du pasteur à la dispute au consulat de France. Simplement, quand son mari s'absente un moment, la pastoresse dit à ma mère : « Albert est un peu nerveux en ce moment. En Asie, my dear, il ne faut jamais être agité. C'est aux épouses de veiller sur les époux qui se tracassent idiotement, c'est à elles de savoir les calmer. » Ce n'est qu'un conseil bienveillant de matrone à une jeune femme inexpérimentée. Rien de plus.

A la vérité, le pasteur tarde à revenir. « Il est sans doute occupé à découper un Chinois », dit la pastoresse. En effet, dans la cour, quatre coolies ont déposé une litière où gît un corps inerte, qu'on porte jusqu'à « l'infirmerie ». Les dames, tout en bavardant au-dessus de leurs tasses de thé, entendent des bruits métalliques, de petits chocs, des souffles, un cri prouvant que le clergyman est en train de « soigner ». Au bout d'une demi-heure, le Céleste, toujours pas mort, est ramené sur sa litière, remporté par ses hommes, des porteurs tout à fait impassibles, aussi indifférents que s'ils transportaient un cochon vidé.

« Cette fois, c'était une sale blague », émet le pasteur, enfin de retour au salon, auprès des ladies. Gouttes de sueur sur son gros visage complètement cramoisi. Le geste brusque de remplir un énorme verre de whisky, de l'avalier d'un coup. Enfin un rire sec. Tout le comportement d'un gentleman qui contrôle son émotion.

– Un drôle de coup, reprend le pasteur avec l'expression mi-pudique mi-amusée de se moquer de lui. Un Chinois qui m'a pris au

mot, et traîtreusement. Le chef de la corporation de la soie à Tcheng Tu, un gros bonnet que j'avais souvent invité à tâter de ma médecine. Il vient de me prendre au mot quand il est presque mort. Il a la peste bubonique ! Sa famille, heureuse de se débarrasser aussi honorablement de l'ancêtre, me l'expédie aussitôt. J'imagine la figure de la progéniture quand elle va le voir revenir ! Ha ha ! Et dire que le bonhomme va peut-être vivre !

« Car le bubon, je l'ai percé. Je me suis trouvé devant une chose dure, monstrueuse, une sorte d'excroissance idiote et terrifiante – la bosse de la mort. Alors j'ai enfoncé mon scalpel dans la tumeur qui résistait. Puis, j'ai atteint une zone ramollie, une poche interne d'où a coulé un liquide genre œufs brouillés. Il paraît que, quand on réussit à provoquer cet écoulement, il arrive au pestiféré de survivre... Moi, dans le passé, j'ai toujours raté ce genre d'opérations. Ça m'a assuré ma tranquillité. Mais si, cette fois, ce damné marchand ne meurt pas, on va m'amener par dizaines de ces sacrés moribonds... »

Ma mère frémit un peu. Le pasteur ricane.

– N'ayez pas peur, ma jolie amie. Je me suis bien désinfecté. J'ai pris toutes les précautions.

Dans le fond, le pasteur a le sentiment d'avoir été roulé par cette famille chinoise. Il râle. Lui, le fameux blagueur, on l'a blagué. Son caractère, c'est de ruminer sa rancœur jusqu'à ce qu'il ait pris une revanche sur un quidam ou un autre. Ce soir-là, c'est sur moi qu'il l'exerce.

Nous sommes dans la cour, ma mère et moi, sur le point de partir, elle s'apprête à monter dans sa chaise, moi à grimper à cheval. Se tenant dans l'encadrement de la porte, la pastoresse m'envoie un dernier baiser tandis que le pasteur, qui a quitté ses whiskies, me crie un « *bye bye* » éraillé. Il contemple mornement la scène où mon mafou me tend les rênes avec la grimace chinoise de la bonne humeur. C'est alors que le clergyman sursaute, tombant en arrêt devant le mafou qu'il scrute avec des yeux en billes de loto. À pas incertains mais obstinés, il s'approche de mon « écuyer ». Un sourire joyeux se répand sur sa figure – comme s'il avait fait une bien bonne découverte. En effet le pasteur, me tapant sur l'épaule, s'esclaffe : « Regarde, petit garçon, ton mafou est lépreux. » Il me fait contempler sa tête boursouflée, le faciès léonin, il me montre sa main où des phalanges s'atrophient. Anne Marie, déjà dans sa chaise, demande au pasteur très paisiblement : « Vous en êtes sûr, mon cher ? » Lui, triomphalement, recommence sa démonstration. Le mafou a pris l'aspect complètement obtus du Céleste devant une catastrophe.

Anne Marie lui demande : « Tu es lépreux ? » et il répond : « Oui. Pas beaucoup. » Nous repartons enfin vers le consulat, dans l'ordre même où nous sommes arrivés.

Pendant ce retour, j'ai le cœur gros. Je ne veux pas qu'on m'enlève mon mafou. Son amitié est pour moi plus importante que ses stigmates ! Je n'ai pas peur des lépreux.

Il faut dire qu'à Tcheng Tu il y en avait tellement, des lépreux ! D'abord ceux que l'on côtoyait sans le savoir, ceux qui étaient décents, anonymes, cachant leurs plaies, tâchant de vivre normalement. Cette promiscuité n'effrayait personne. Les Chinois sains, la plupart du temps, ne faisaient pas attention aux lépreux, n'en avaient ni honte ni peur.

C'était un étrange pays que la Chine, avec de telles négligences, de telles paresse, un fatalisme aussi cruel, à côté d'acharnements, de méticulosités, d'exaspérations d'insectes. Si généralement, par indifférence, on laissait subsister les lépreux, il se pouvait très bien aussi qu'un jour, à la suite du caprice d'un Seigneur de la guerre ou de l'humeur d'une foule, on les tuât. De toute façon, il en demeurerait.

Et surtout, il y avait ceux dont la maladie était trop visible, ceux qui étaient trop grignotés, ceux dont le corps s'effritait peu à peu. La population les chassait au-delà des murailles. Certains sortaient d'eux-mêmes, sans qu'on leur en donne l'ordre. Leur domaine c'était la plaine des Tombeaux. Quand je passais près de ces lieux, sur mon cheval, j'entrevois un peuple fantôme qui s'était installé là, creusant dans la terre des sépultures des trous où ils nichaient, mêlant leurs détritres encore vivants aux détritres des morts, aux ossements. Là-dedans, ils ressemblaient à des fœtus. Dans l'uniformité de la misère, à peine reconnaissait-on qui était un homme, qui était une femme. Plus de sexe, plus d'âge. La crasse servait à camoufler les suppurations. Parfois, quand un richard venait rendre hommage aux vrais morts, ces faux morts s'extirpaient de leurs cavités pour demander la charité. Alors, des soldats les battaient, ils s'enfuyaient, ils erraient, ils revenaient. On ne sait ce qu'ils mangeaient mais ils se reproduisaient. Il y avait des mères avec leurs bébés accrochés à leur dos. C'était la république des moignons saignants et des yeux disparus.

Quand je me promenais par là, ces monstres se rassemblaient autour de moi. Ils étaient joyeux, ils riaient en me regardant. Rires sans lèvres ni dents. Je dénouais un petit collier de sapèques et je jetais les pièces à la volée. Alors, sous les pattes de mon cheval, c'était la bataille de ces larves, qui durait jusqu'à ce que mon mafou entre en action. L'air ennuyé, il cognait avec son bâton, tout en

criant : « N'approchez pas le jeune seigneur. Vos odeurs pestilentielles l'incommodent. Partez. » Ils rentraient dans leurs tanières, en riant, avec gentillesse.

Mais ce jour-là, c'est lui, le mafou refouleur de lépreux, qui est en proie à la lèpre. Pendant que nous regagnons le consulat, il me suit comme à l'accoutumée, se tenant peut-être à une ou deux foulées plus loin de moi que d'habitude. Ma mère, dans sa chaise, se retourne pour fixer le visage de l'homme qui, au soleil, apparaît comme une galette ébréchée. Ma mère, silhouette pensive et embuée de mélancolie soudaine. Moi, poussant mon cheval vers elle, je lui crie : « Je veux garder mon mafou. » Elle ne veut pas que j'aie de peine, elle me sourit doucement : « Mon petit, nous allons le faire examiner par les médecins français. Ils diront si c'est possible... »

Mon père fait les cent pas dans la cour du consulat, nous attendant manifestement avec impatience pour faire une scène. Son visage est sévère. De sa voix et de ses lèvres les plus coupantes, il demande à Anne Marie : « Alors, contrairement à mes recommandations instantes, vous vous êtes rendue chez les Anglais ? » « Oui, mon ami. Nous avons fait une bonne visite au pasteur et à sa femme. Une visite bien utile. Imaginez-vous que le brave clergyman a découvert que le mafou de notre fils était lépreux... » Les traits du consul s'affaissent. Il se reprend aussitôt, mais il a remplacé sa mine vexée de tout à l'heure par une physionomie professionnelle. Il n'est sans doute pas mécontent, au fond de lui-même, d'avoir une raison d'abandonner sa querelle à l'issue incertaine avec son épouse indocile. Malheureusement, son expression à la fois pédante et gourmande de connaisseur de la Chine et des Chinois, au lieu de désarmer Anne Marie, l'agace prodigieusement.

– Pourquoi, dit-elle, tournez-vous comme cela autour de cet homme ? Vous n'y connaissez rien. Il faut d'abord l'envoyer chez les docteurs, pour un diagnostic.

– Pas du tout. Ce n'est pas la peine de déranger les toubibs. Il est évident que cet individu est lépreux, et même gravement.

Mon père se rengorge, dans une attitude de goguenardise sérieuse :

– Je connais la question. Avant que je ne sois marié avec vous, j'avais à Tcheng Tu, autrefois, un valet de chambre chinois à la main douce, la vraie perle. C'est lui qui, le matin, me barbifiait sans jamais me couper. C'est lui qui, avec une adresse consommée, me

passait mon caleçon, mon gilet de corps et ma chemise. Il me faisait mon nœud de cravate. Le miracle d'un Chinois absolument propre. Eh bien, un jour qu'il m'essuyait après ma douche, je me suis aperçu qu'un de ses doigts était rongé. La lèpre ! Chez cet homme qui me touchait tout le temps... Vous voyez que je peux parler en connaissance de cause...

– Mon pauvre ami ! Avouez que vous avez passé un mauvais quart d'heure. Et vous m'avez épousée pour que je prenne soin de vous sans risques, à la place de ce merveilleux serviteur...

– Qu'allez-vous chercher, Anne Marie ? S'il fallait que je compte sur vous pour m'habiller et me bichonner... J'ai passé ensuite un sale moment, c'est vrai. Mais cela n'a pas duré, car si en Chine on se laisse impressionner... Vous ai-je raconté qu'une fois, dans une auberge chinoise de province, j'ai couché plusieurs nuits sur une paillasse bourrée de feuilles de maïs ? Un matin, ça s'est mis à bouger. Eh bien, j'avais couvé des œufs de cobra qui s'étaient mis à éclore. Ces enfants serpents grouillaient déjà dangereusement, dressés et balançant leurs têtes. Heureusement les parents n'étaient pas là !

– Je vous ai déjà entendu narrer cette histoire au moins mille fois. C'est une de vos anecdotes de dessert, après les grands dîners. Un de vos succès. Mais comment se fait-il que vous m'ayez épargné jusqu'à présent tout récit sur votre boy lépreux ?

– Vous avez tort. Vous me prenez pour un raseur. Mais je vous le dis, toutes les dames, avant vous, m'appréciaient beaucoup, à cause de mon esprit.

– Je sais, Albert. Il paraît que vous avez une façon de faire la cour, galante et empressée, qui est irrésistible.

– Il ne s'agit pas de cela. Croyez-moi, j'en ai vu de toutes sortes, dans cette sacrée Chine.

– Mais non, Albert, je connais votre courage. Vous êtes merveilleux, vous traversez tout, vous avez une solution pour tout. Quand même, je suis sûre que vous avez passé un drôle de savon à votre boy si fâcheusement lépreux...

– Je me serais gêné...

– Eh bien, avec le mafou, vous allez procéder autrement. Vous allez être très gentil avec lui. C'est un homme tout dévoué, et notre fils l'adore.

Pendant cette petite altercation, la domesticité entière du consulat s'est rassemblée dans les recoins de la cour – et regarde notre

groupe, au milieu des dalles. Moi je pleurniche, Anne Marie me caresse les cheveux, mon père toussote pour s'éclaircir la voix, avant de parler au mafou, qui se tient comme une souche à deux ou trois mètres de nous. Le consul, à cause de sa femme, arbore le sourire de la générosité. Il dit au mafou avec une noble tristesse : « Pourquoi as-tu caché ton mal qui aurait pu atteindre ton jeune maître ? Il paraît pourtant que tu le servais bien, que tu te serais fait tuer pour lui... Je ne te ferai pas de reproche, je vais même te donner de l'argent, mais il faut que tu partes... » Le laïus terminé, mon père, de loin, jette vers le mafou des pièces d'argent qui roulent sur le pavé en tintant. Le mafou ne les ramasse pas. Il est arc-bouté en lui-même, dans cette morosité sombre et taciturne qui, chez les Chinois, éclate parfois en un éclair de rage ou de folie. Mon père se recule prudemment. Mais un sourire s'esquisse sur la gueule abrupte du mafou :

– Je vais m'en aller. Malgré mon indignité, j'ai une grande grâce à demander. Remplacez-moi par mon propre frère, je garantis sa fidélité. C'est comme moi un ancien soldat, un homme très robuste, mais qui lui n'est atteint par aucune malédiction du ciel. Il veillera bien sur l'enfant.

Le consul de France fait semblant d'hésiter. Anne Marie prend l'initiative : « Va chercher ton frère », dit-elle au mafou qui, quelques secondes après, réapparaît en compagnie d'un gringalet costaud, au visage de biais, à l'expression sournoise. Mon père l'examine à la façon d'un maquignon, lui faisant retrousser ses manches et les jambes de son pantalon – pas de traces apparentes de maladie sur lui. Marché conclu.

Je pars immédiatement en ville essayer le nouveau mafou. Il court derrière mon cheval aussi bien que l'ancien, il sait aussi crier et frapper pour écarter la foule à mon passage. Ce n'est qu'un homme ordinaire, à la servilité terne et un peu inquiétante.

Il y a huit jours qu'il ne pleut plus. Tcheng Tu a retrouvé sa beauté. Le ciel est resté pur, un bol d'azur incrusté d'un soleil qui dévore les miasmes de la terre. Toutes sortes de pestilences, de suintements, de putréfactions, d'eaux et de boues disparaissent dans l'air – un air presque sec qui assèche le sol. Tcheng Tu est une croûte solide où les ordures sont solidifiées et où les magnificences resplendent. Tcheng Tu a aussi retrouvé son animation pacifique, comme si les dangers de la guerre avaient eux-mêmes disparu.

J'erre peu dans la cité. Je reste surtout avec Li, ma seule vraie affection chinoise depuis que le mafou lépreux est parti. Mais, au fur et à mesure que Tcheng Tu se revivifie, Li au contraire se

décompose de plus en plus. C'est une Li pleine de détresse qui, d'une voix de pleureuse professionnelle, à la fois impersonnelle et piaillante, me prédit :

– Maintenant que Tcheng Tu est à nouveau prête à brûler, les Yunnanais vont s'empresse d'y mettre le feu. Tout à l'heure nous verrons des flammes s'élever, comme celles qui ont détruit ma famille. Des flammes qui nous anéantiront tous...

Et de fait, le lendemain à l'aube, un rougeoiement plane sur la cité. C'est lugubre, irréel, ça ressemble pourtant à un coucher de soleil magique : des jeux de lumières, des reflets subtils, l'irisement des toits vernissés. Chatolements. À deux ou trois kilomètres du consulat, à l'extrême sud de Tcheng Tu, un cratère crache des fumées noirâtres traversées de rouge, lourds tournolements sombres pleins d'éclairs de feu qui montent vers le ciel s'élargissant en l'air, se répandant au-dessus de la ville, comme un plafond floconneux et marbré, une étoupe où s'éteignent enfin les dernières étincelles. Une suie de plus en plus sombre étouffe Tcheng Tu. En même temps, au ras du sol, des vagues de feu ont atteint les murailles de la cité, se jettent sur elles, leur donnent l'assaut. Les remparts, un moment disparus dans l'embrasement, en resurgissent un peu noircis, mais intacts. Ainsi les fortifications de pierre ont arrêté la propagation de l'incendie. À leurs pieds : les décombres du seul quartier qui a grillé. Le spectacle a duré quatre ou cinq heures.

Dans la cour du consulat, le consul de France, une lorgnette de théâtre vissée à l'œil, la mine gourmande et satisfaite, a suivi méticuleusement le drame. Et, sur Anne Marie qui est à ses côtés, Albert le consul déverse ses réflexions de bon consul. Elle ne semble pas entendre, mais moi je l'écoute :

– Il est vraiment très malin, ce maréchal. Il a tout bien cogité. M. Cheng me l'avait annoncé – mais où diantre est-il passé celui-là depuis qu'il a pris la poudre d'escampette le jour de mon anniversaire ? – ce ne sont bien que quelques ruelles de pauvres gens, qui ont flambé. Les beaux quartiers, les magasins et les yamens des riches marchands, l'église catholique de Mgr l'évêque, les grandes pagodes, les maisons de thé et les bordels les plus réputés ont été épargnés. Un homme très convenable que ce maréchal, à qui cela a dû rapporter beaucoup d'argent de ne pas faire griller les richards et leurs demeures. Apparemment les précautions avaient été prises pour que le sinistre, suffisamment important pour l'honneur du maréchal, ne prenne pas une extension indésirable dans l'état actuel des affaires. Les Yunnanais ont fait leur petite opération de rôtisserie en sachant exploiter à fond certaines

données, comme la topographie, la direction du vent. Du travail soigné, de la « face » à souhait pour le maréchal si avisé et tout cela seulement au prix de quelques centaines de coolies un peu carbonisés.

Moi, je voudrais aller voir de près. On me l'interdit. Alors je traîne dans le jardin. Une femme est accroupie sur le banc moussu, c'est encore Li qui, une fois de plus, pleure. À mon approche elle se redresse. Ses yeux sont immenses et troublants. Elle glapit :

– Le feu ! Le feu qui a détruit mes parents et qui maintenant vient de brûler Nanhg ma petite sœur, la seule qui me restait. L'incendie a ravagé le quartier où elle travaillait avec trois mille autres filles pour distraire les sampaniers. Il faut que je sache ce qu'elle est devenue pour la pleurer si elle est morte ou pour me réjouir avec elle si elle vit. Je vais aller là-bas. Viens avec moi. Ne fais pas de bruit. Il ne faut pas que monsieur le consul et madame la consulesse le sachent...

Une conspiration. Li se glisse hors du portail d'entrée, grande forme en robe blanche sur de solides pieds. Pendant ce temps, mon mafou à la gueule tordue m'a amené très furtivement mon cheval. Je l'enfourche et je suis Li qui, à travers la foule, avec une sorte d'inertie brutale, m'entraîne de l'autre côté de la cité.

Je me souviens encore de cette expédition dans la ville en partie sinistrée. Depuis, combien en ai-je vu de ces calamités en Chine ! Dans mon enfance je ne voyais pas avec mes yeux d'aujourd'hui. Tout me semblait tellement normal ! J'étais parti pour voir une catastrophe et je m'étais trouvé dans une fête. C'était pour moi tout naturel de voir se réjouir les êtres qui avaient échappé au fléau. Qu'importaient les cadavres proches ? La sagesse c'était de rire des morts parce qu'on était vivant. L'odeur du brûlé me prenait à la gorge, par instants des flammèches retombaient sur moi, les fumées traînaient encore sur le sol comme des serpentins. Cela n'empêchait pas l'intensité de la vie...

Li marche à grandes enjambées. Derrière elle, mon mafou et moi, nous entrons dans une grande rue riche pleine d'étendards étranges représentant des anomalies, des monstruosités bénéfiques. C'est là que se trouve le principal marché des guérisseurs. Fantasmagories de l'érotisme chinois surtout. Merveille des boutiques les plus précieuses, achalandées avec des pharmacopées qui donnent la « puissance », le pouvoir sexuel aux richards si âgés qu'ils ne sont plus que des nabots vidés, que des Bouddhas dont les têtes chenues rejoignent presque le sol. Si ces bonshommes n'ont pas la sagesse de se consacrer à l'opium qui supprime les désirs, ils se bourrent de

remèdes magiques. Les étals sont couverts de choses merveilleuses et misérables, des choses flétries, puantes, grotesques, bizarres, éblouissantes, des magmas en tas de chairs décomposées, des fientes, des poussières dont on ne sait si elles sont d'origine animale ou végétale, des feuilles sombres, des liquides noirâtres, des écailles, des peaux de bêtes, des dards, des racines hallucinantes. Comme celles du ginseng venant de Mandchourie ou de Corée, qui semblent de petites poupées humaines, des objets de sorcellerie, des pygmées effrayants. Je les contemple, ces racines, chacune d'elles pareille à un cadavre minuscule, cadavre qui fera revivre un vieillard, qui lui donnera le pouvoir de dépuceler un enfant, fillette ou garçonnet. Chaque virginité s'achète très cher et certains milliardaires, dit-on, en consomment une par mois, à la fois pour la jouissance et comme traitement médical, car il est bien connu que le contact de la chair fraîche revigore.

Tout près, le malheur. Dans cette artère dont le commerce est de revivifier les hommes, les affaires marchent bien malgré l'haleine du cramé, malgré des bouffées de puanteur chaude, malgré le clair-obscur habituel encore assombri par les fumées rôdantes. La foule est tout à ses plaisirs. Les seuls êtres mécontents sont les serpents. Des serpents, il y en a dans tous les temples, mais en pierre, peinturlurés, dragons en roulements, écailles terribles. Mais ceux de cette rue, ceux qui m'éblouissent sont bien vivants. Ils sont même exaspérés, sans doute sous l'effet de l'incendie si proche qui les a affolés. Dans chacune des officines de remèdes, il y en a un baquet fermé, où généralement ils sont en tas, un nœud immonde, un nœud glissant. Mais aujourd'hui, ils se sont décollés les uns des autres, et avec leurs têtes frappent furieusement les parois de leurs paniers.

Un instant je m'arrête pour regarder. Car un client cacochyme s'est présenté à un étalage pour acquérir du venin. Un solide commis s'empare d'un reptile, qu'il tient au bout d'un bâton fourchu. Le cou de la bête se dilate encore plus, s'étale immensément. C'est l'animal royal, un naja fou de colère qui se tord et siffle. Soudain, l'employé lui jette un bout d'étoffe, un leurre que le cobra prend pour un homme. Un éclair, un arc-en-ciel, un crissement, le corps qui s'élance, le dard qui perce le chiffon, le poison qui dégouline. Il ne reste plus au marchand, après avoir remis la bestiole dupée, qu'à prendre le linge, à recueillir quelques gouttes qu'il vend très cher au vénérable acheteur qui les boira pour acquérir des forces – acquérir des forces, c'est une obsession chez les Chinois.

La scène a duré quelques secondes. Mais, quand je me retourne pour reprendre ma route, je suis confronté à un masque. C'est un homme dont la face presque entière est couverte par du papier de

bambou collé à la chair. Des fentes pour les yeux. L'individu se tient immobile et muet sur le chemin de mon cheval, qui s'arrête de lui-même et se met à le lécher. Une apparition très étrange.

Cet être se met à me parler. Et je reconnais aussitôt la voix de mon mafou lépreux :

– Jeune seigneur, soyez sans crainte. Je ne veux pas vous quitter. Je veux vous servir encore dans Tcheng Tu. Je n'approcherai jamais de vous. Par une précaution de plus, j'ai pansé mes plaies. Ne dites rien à vos parents. Mais chaque fois que vous quitterez seul le consulat de France, je m'arrangerai pour me joindre à vous. Votre mafou, celui que je vous ai procuré, me préviendra toujours. Je ne serai jamais loin, chez un marchand de soupe qui est mon cousin, à une centaine de mètres de votre yamen.

Je souris au mafou, qui lui ne peut me sourire, avec sa figure en carton. Il est horrible, le brave homme...

– Mafou, tu viendras toujours avec moi. Mais enlève d'abord tous ces enduits, qui te font ressembler à un monstre. Tu es moins laid avec ta lèpre à découvert.

– Non, maître. J'ai consulté un magicien très savant. Et c'est lui qui m'a ordonné ces emplâtres, qui ont une très grande vertu. Car même si je ne guéris pas, mon mal ne vous atteindra jamais.

Li, pendant ce temps, s'est arrêtée. Aucune surprise sur sa face, comme si elle était déjà avertie. Puis nous repartons tous en procession, Li en tête, le mafou non lépreux devant mon cheval, le mafou lépreux derrière.

La vraie Chine. Avec mon cortège, je m'enfonce dans elle. Je suis hébété de joie. Soudain, je suis tiré de mon rêve par un choc, un écart de ma bête, des grommellements de mes mafous et surtout par les éclats d'une voix glapissante de femme, venue de l'intérieur d'un palanquin fermé par des rideaux. La dame me maudit et maudit surtout ses porteurs maladroits qui, en butant contre moi, ont secoué leur charge précieuse. Là-dedans, il y a en effet une jeune beauté. Je l'entrevois quand, un peu plus loin, ses coolies abaissent la chaise en plusieurs mouvements coordonnés, comme au repos armes. La créature déposée gesticule comme une toupie mal équilibrée pour arriver à se mettre debout, et s'échappe alors vers la fente obscure d'un mur – cette muraille qui enferme chaque demeure chinoise, monde clos qui peut être aussi bien un yamen de riches qu'une maison louche. La mignonne boitille quelques mètres sur ses pieds mutilés et disparaît dans un couloir sombre. Ce que j'ai aperçu, c'est à peine un être matériel. C'est une création artistique,

la figure comme un coup de pinceau, les traits ciselés par les fards et les bijoux en un masque froid, douloureux de beauté, d'une intensité mortelle. Rien que des lignes, la pureté de lignes si aiguës qu'elles sont sans poids ni chair, un visage comme un reflet parachevé dans le chatoiement des broderies et de tous les artifices compliqués. Toute la vie est concentrée dans les yeux en amande, d'une intensité dure et impitoyable, des charbons incandescents et éteints à la fois, qui contrôlent tout.

Je suis extasié. Mais le mafou lépreux, à sa vue, crache avec un suprême dégoût. Il se rapproche de moi pour me dire son mépris :

– C'est une « petite fleur ».

Une fleur vénéneuse, la perfection monstrueuse longuement fabriquée pour le plaisir des gros riches en caleçon, ces gens qui veulent toutes les voluptés. On l'a vue se rendant auprès des clients qui l'ont fait chercher. Sans doute ont-ils envoyé un garçonnet comme messenger auprès de sa maquerelle, la matrone qui l'a achetée tout enfant à des parents affamés. La vieille salope l'a sauvée du mariage avec l'esprit des eaux – sans son argent, on l'aurait noyée à sa naissance. C'est donc sa bienfaitrice qui l'a nourrie, logée, équipée, éduquée, qui en a fait une œuvre d'art qui rapportera mille fois, dix mille fois ce qu'elle a coûté. Mais une fille dressée comme ça a le cœur plus dur, plus aride, plus avide qu'un démon. C'est la mort et la ruine que cette prostituée royale.

Le mafou se rend compte que Li l'a peut-être vu cracher de dégoût. Aussitôt il entreprend de se rattraper :

– La sœur de Li, elle, c'est pas pareil, c'est une vraie putain. C'est une paysanne qui vend son corps aux passants, pour vivre. Elle ne fait rien de mal. Elle est très respectable. J'ai pour elle beaucoup de bons sentiments. Du reste, elle ressemble à Li.

– Alors, tu la connais, mafou ?

Le mafou lépreux a la voix qui rigole :

– Je vais souvent auprès d'elle. Aussi, je suis heureux qu'elle ne soit pas morte. On va la trouver toute gaillarde. Car le feu, qui aurait pu la brûler vive, s'est arrêté à une centaine de mètres de son petit bordel.

– Comment sais-tu ça ?

– J'ai tout surveillé, j'ai tout vu.

Et il se met à raconter... D'abord, des hommes habillés en coolies, des brigands au service des Yunnanais, ont répandu de l'essence sur

des maisons, des cabanes. Après y avoir jeté des torches allumées ils se sont enfuis en toute tranquillité. Qui aurait osé mettre la main sur ces redoutables personnages ? En quelques instants, les différents foyers se sont rejoints pour former une seule nappe de flammes qui avançait à une vitesse effrayante, dévorant les masures, les boutiques en bois, sautant par-dessus les ruelles. Cela engloutissait tout, choses et êtres. Il y avait cependant des hommes qui fuyaient, surchargés de misérables objets, leurs seuls biens au monde. Les femmes étaient encombrées de leurs moutards. Les demi-brûlés, les à-peine-brûlés, les pas-brûlés s'échappaient en un sauve-qui-peut lamentable, en hurlant et en trébuchant. Ceux qui tombaient étaient rattrapés par le mur de feu qui galopait derrière eux, poussé par le vent. Puis, à un moment, le brasier a ralenti sa progression, s'est immobilisé, se rongeant sur place, s'épuisant peu à peu, passant des flammes écarlates de l'extermination au magma funèbre des débris calcinés, se refroidissant dans tous les dégradés de couleurs d'un énorme bûcher qui s'éteint.

Dans son langage le mafou est intarissable :

– J'étais là quand l'incendie, qui marchait vers le bordel de la sœur de Li, s'est calmé et s'est arrêté. Ainsi, j'étais certain que Nanhg n'avait pas péri. Aussitôt, j'ai voulu prévenir Li. Du reste, il aurait été dangereux pour moi de rester un instant de plus dans les parages.

– Mais qu'est-ce qui pouvait te menacer, mafou, une fois le feu fini ?

– Les Yunnanais !

Cette fois le mafou, au lieu d'être une souche, comme d'habitude, rigolait sous son masque. Ses yeux, des trous à travers le carton, étaient hilares. Une grosse joie le faisait gesticuler des bras, des pieds, de la langue. Il était aussi satisfait des mauvais coups des Yunnanais que s'il y avait participé. Il en avait été témoin, il avait failli en être la victime mais il en appréciait la finesse.

Un régiment entier avait surgi. Il s'était déployé en un cercle de fer autour des décombres. Une fois les mitrailleuses installées, braquées sur la zone du désastre, les soldats avaient avancé là-dedans par petits groupes, fouillant les ruines avec leurs baïonnettes. Des officiers, le revolver au poing, les encadraient sévèrement. Dans le charnier encore fumant étaient déjà arrivés les gens qu'attire normalement ce genre d'événements. Tout ce petit monde, qui triait les cendres en quête d'un gain ou d'un souvenir, décampa à la vue des troupes du Seigneur de la guerre. Fuite

éperdue, qui s'arrêtait devant les baïonnettes. À chaque homme dont ils s'emparaient, les Yunnanais disaient avec des voix glacées : « Tu es un des grands criminels qui ont allumé cet incendie. La colère du maréchal est immense. Il fera justice tout à l'heure. » Visages terribles des Yunnanais, leurs mots de mort, leur impassibilité prête à tuer. Parmi les pauvres capturés, ceux qui avaient des pièces d'argent les tendaient aux soldats, qui les laissaient filer. Les autres suppliaient vainement. Ceux-là, une vingtaine, ils les ont ficelés comme des porcs et jetés en un tas, en attendant l'arrivée du maréchal. Car le Seigneur de la guerre doit venir présider à leur exécution. Il veut, en assistant au châtement, montrer son horreur pour un pareil forfait et son amour pour le peuple de Tcheng Tu.

Comme le mafou n'était pas allé sur les décombres, il n'avait donc pas été cerné par les Yunnanais. Et maintenant il est avec nous, dans la rue des droguistes au milieu de la foule prospère des riches. Son excitation est tombée, il a l'air maussade pour raconter la suite de ses aventures :

– J'ai décampé, comme je vous l'ai dit. Et j'ai pénétré dans le consulat par une petite porte derrière, au fond du jardin, près de la mare, une issue ignorée de monsieur le consul. Li, quand je lui ai raconté les choses, quand je lui ai annoncé que sa sœur était certainement sauvée, s'est mise à geindre. Elle ne me croyait pas. Elle criait : « L'as-tu vue ? » « Non. » « Le feu est une malédiction sur notre famille. Aujourd'hui, les flammes n'ont pas manqué de rattraper ma pauvre sœur. Après mes parents c'est son tour maintenant. Ce sera le mien plus tard... » C'est alors que j'ai proposé à Li de l'emmener là-bas car il n'y a plus de danger d'aucune sorte. Non seulement l'incendie est éteint, mais la chasse à l'homme est terminée. Li a été d'accord. J'ai ajouté qu'il fallait vous prendre avec nous. Car j'avais envie de vous revoir. Je savais aussi que je vous ferais plaisir en vous offrant le beau spectacle de Tcheng Tu en proie aux malheurs. Et c'est ainsi qu'on a préparé notre petite expédition...

Long trajet. Après la grande artère luxueuse consacrée au commerce des fortifiants, après les ruelles d'un premier quartier de maisons de thé, nous arrivons à l'autre bout de la ville, dans un ramassis de soupentes qui s'appuient les unes sur les autres pour tenir debout. Cette couche de petites cloques s'arc-boute sur la base du rempart, qui projette une grande ombre sereine.

Je ne vois pas de destructions. L'air est comme de la poix. Le jour comme du goudron. Impression d'être dans un four. Même là, si près du désastre, c'est la tranquillité. La vie quotidienne. Le long des

venelles dallées s'écoule une foule très pauvre, très décente. Comme si les humbles, dans la satisfaction de leurs plaisirs, étaient en proie à une sorte de retenue, de timidité avide plutôt. Le flot humain coule entre des huttes toutes semblables, en bambou et en papier, chacune un bordel. Il se glisse entre des visages et des mollets de femmes accroupies sur les bords des sentes. Devant chaque établissement, sont assises sur des tabourets des filles vêtues en campagnardes, avec des vestes de toile écrue et des pantalons bleus. Leur position est étrange : elles se tiennent le buste droit, avec une de leurs jambes grasses et blanches repliée sous les fesses. Elles demeurent ainsi, dignes et offertes, dans cette pose charnue, mais sans rien laisser voir de leurs corps que les pieds, pendant des heures, très gaiement. C'est l'attitude millénaire, consacrée, des prostituées, pour « émouvoir » les clients. Ces putains n'ont rien de l'impudeur, de l'impudence de leurs consœurs d'Europe. Ce sont de bonnes filles du peuple.

Sur un de ces tréteaux, au-dessus d'un buste plat, je vois une face camuse, fruste, pas belle, que je reconnais aussitôt. On dirait la face de Li. C'est celle de sa sœur Nanhg. Les deux femmes, sans aucune marque d'émotion, sans aucune espèce de démonstration, comme s'il ne s'était rien passé, procèdent aux rites des salutations. La sœur, après s'être dépliée de sa chaise, nous fait de grands lays, puis nous fait tous entrer, Li, moi et les mafous, avec cérémonie, dans son bordel.

C'est une demeure familiale. Nous sommes dans une salle au sol de terre battue, très sombre. La salle commune. Le décor de l'honnêteté. Il ne manque même rien aux institutions de la piété – il y a l'autel des ancêtres, les hallebardes de bois, le Bouddha au gros ventre, les tortues de bronze de la longévité, les kuanings, ces déesses aux courbes pleines de fécondité. Des bâtonnets d'encens brûlent devant des coupes de fleurs sacrificielles. Sur des panneaux de laque rouge sont incrustées les grandes sentences de la sagesse et de la vertu. La paix.

L'accueil est plein de respect pour Li – une personne de qualité. La patronne s'incline devant elle en joignant les mains. C'est une femme si vieille qu'on lui a rasé les cheveux, selon la coutume. Son crâne luit. Dans un recoin, un bonhomme ridé fume une pipe à eau avec des glougloutements qui marquent le temps : son mari. Il y a aussi des galopins, les petits-fils et les arrière-petits-fils. Le bonheur.

Le bonheur qu'il ne faut pas troubler. Et que je compromets par une balourdise d'enfant blanc, de petit « barbare ». Car, à la matrone qui me palpe gentiment de sa main faite d'os, je dis en guise de

compliment, de félicitation : « Je suis bien heureux que votre honorable maison n'ait pas brûlé. » Les doigts de la matrone se retirent, sa tête parcheminée s'éloigne, ses yeux se ferment d'angoisse. Gêne de Li et du mafou lépreux, qui ont honte pour moi. Car, par la phrase que j'ai prononcée, je laisse supposer que ce malheur aurait pu arriver. Hypothèse odieuse. La première des politesses, c'est de ne jamais envisager, même le plus indirectement du monde, même par le vœu du contraire, la possibilité d'un fléau. Souhaiter une bonne santé est déjà une inconvenance à Tcheng Tu. Que de fois Li m'a répété tout cela ! Grâce à elle, je sais aussi que la simple évocation d'un mal risque de le créer, en réveillant le destin, les forces obscures, les mauvais génies.

La patronne a allumé un serpent in d'encens pour chasser le mauvais sort contenu dans mes mots. Odeur pénétrante et acre, à laquelle se mêlent des relents douceâtres et épicés. Relents du rêve faisant oublier la vie impitoyable aux malheureux.

A Tcheng Tu, la senteur de l'opium supplante toutes les vieilles senteurs de la Chine. Celle de la merde nourricière, celle du musc, celle des essences brûlées dans les temples, celle des parfums des dames aux petits pieds, celles des boues, des vases, des rizières, de tous les croupissements, de toutes les eaux stagnantes, de tous les fleuves engorgés de limon. Odeur de l'opium qui hantait les yamens des vieux richards à la recherche des plaisirs cérébraux, et qui est descendue dans la ruelle, le bouge, qui a envahi les cités, les villages, toutes les accumulations de pauvres. Partout des clôtures de bambou dissimulent mal les fumeries. Le peuple entier s'y adonne, en un suicide heureux. Au lieu de manger leur bol de riz, les coolies et les bêtes humaines de la Chine, les porteurs, les sampaniers y consacrent leurs dernières sapèques. N'ayant plus de force, ils meurent encore plus vite qu'auparavant, que ce soit en tirant sur les câbles des jonques ou en supportant les courroies des palanquins. Les artisans, les paysans ne travaillent plus autant, les récoltes sont moins bonnes, il n'y a plus autant à manger.

Dans la salle paisible où nous étions, les congratulations de Li et de la matrone n'empêchent pas le commerce de se poursuivre dans une familiarité charmante et cruelle. Nous sommes dans une fumerie-bordel. Opium et prostitution, mais les deux activités sont séparées. L'endroit consacré à la drogue est au-delà de l'autel des ancêtres piqué des points rouges de l'encens. D'un recoin obscur viennent jusqu'à moi des lueurs, des grésillements, des bouffées sirupeuses, des clignotements, un monde du silence, un monde du néant en plein rendement. Sur un entassement de planches superposées, je discerne des corps. À l'intérieur d'un clapier en bois,

d'une cage à plusieurs niveaux, sont étalées des couches d'hommes nus – de squelettes nus. Une sordidité poignante. La minceur, l'efflanquement, le saillant des côtes, la dilatation des veines sur le manque de chair, l'aspect de la paix éternelle, du grand renoncement, la vie seulement dans les yeux. Mais quelle vigueur, quelle âpreté ont ces ombres rabougries – chacune d'elles ressemblant à un bâton, à un trait, à une ligne – pour se soulever et arriver à aspirer la fumée, quand c'est leur tour. Ensuite, c'est la retombée sur le grabat avec l'extase, avec l'attente de la prochaine fois. La cuisine de l'opium est faite par deux énormes gaillardes debout, bien plantées, travaillant à la chaîne avec leur plateau d'instruments, leurs petits outils, la lampe, le pot à drogue. Chacune de ces parques, dès qu'elle a achevé de préparer une pipe, la tend à une bouche, se penchant vers le bas si l'homme est couché près de terre, se redressant pour arriver jusqu'à lui s'il gît sur une claie élevée.

L'assommoir. D'autant plus que, dans ce lieu, ce que les misérables consomment, ce n'est pas de la bonne denrée, de la marchandise pure, mais du dross. Un déchet noirâtre, presque solide, d'une force empoisonnée – ce qui est resté au fond de la pipe des riches, fumant voluptueusement chez eux, et qui est revendu sur le marché. Mais souvent, c'est le dross du dross, le résidu des résidus, un condensé affreux, tout ce qui demeure après trois, quatre ou cinq utilisations successives de la matière première. Cela arrive à être tellement compact qu'on ne peut plus le fumer. Alors, on le mange. Les pauvres au dernier degré mâchent et avalent cet ultime dross, pour avoir quand même le rêve. Souvent un avaleur de dross s'effondre, dans la rue ou même dans la fumerie-bordel.

En cet endroit, c'est courant qu'un homme dégingole ainsi de sa planche. C'est du reste ce qui se produit peu après notre arrivée. Un coolie mangeur de dross est tombé sur le sol. Il est rigide, exsangue, sans souffle, les yeux fermés. Sur un signe de la patronne, on le dépose au-dehors, dans la ruelle. Il se réveillera peut-être. Peut-être pas.

En tout cas, la bonne humeur est revenue dans notre compagnie. Cet accident a-t-il suffi à satisfaire les esprits malintentionnés, à conjurer le sort ? En tout cas, Li est radieuse, la tenancière encore plus respectable. Deux ou trois filles viennent bavarder avec nous. Toutes ont de grands pieds, Nanhg, la sœur de Li, aussi. Ce qui indique que ce sont des putains de la dernière catégorie, que l'on n'a même pas pris la peine de mutiler.

De temps en temps, ces beautés nous quittent pour des coolies aux

hardes rapiécées de mille morceaux aux couleurs diverses. Ces hommes-là sont plus robustes que les fumeurs d'opium qui restent dans leur coin, sans penser à la chair. Avec les gaillards costauds qui viennent pour la fornication, tout se passe gaiement. L'homme, ayant choisi sa partenaire après un bout de causerie pleine de grimaces et de plaisanteries joviales, tire de dessous ses haillons, on dirait de son corps même, un rouleau de sapèques enfilées sur un fil. Puis il s'en va avec sa compagne derrière un rideau de bambou, dans l'endroit de consommation. Bruits, qui sont ceux de l'amour. Ça ne gêne personne. Le client satisfait se joint généralement quelques minutes à notre groupe, pour boire une tasse de thé ou d'alcool. Tout est aisé.

La plus jeune, la plus jolie pensionnaire accompagne un sampanier taillé comme une masse. Je scrute le rideau derrière lequel ils ont disparu. Une fente me montre le sol de terre, un crachoir, un bat-flanc où s'agitent des formes. Quand l'homme ressort de là, mon regard tombe sur la fille dans sa nudité, se tenant debout, gracile, toute de courbes tendres, une fleur de pêcher comme on dit dans les poèmes chinois. Image merveilleuse, même si la créature est occupée prosaïquement à se verser l'eau sale d'une petite soucoupe entre les jambes, et à se frictionner là avec les doigts, sans savon, sans serviette. À la fin, elle se sert d'un bout de papier, comme on se torche. Elle sent mon regard sur elle, et elle rit gentiment.

Mon admiration. Ma stupéfaction. Les premiers seins, le premier corps que je vois. Car, dans la Chine des bourgeois et des Seigneurs de la guerre, la nudité, même partielle, des dames est considérée comme une monstruosité. « Ne vous décolletez pas trop », ne cesse de répéter mon père à ma mère. Les riches Célestes font pourtant une énorme consommation de femmes, sous forme de concubines, de chanteuses, de « petites fleurs ». Mais il faut qu'elles soient sous une châsse : des monuments d'étoffes et de bijoux ; toujours couvertes, toujours scellées dans leur beauté. C'est par l'art, par le secret qu'elles suscitent le désir et trouvent de nobles protecteurs. Leurs corps sont une troublante énigme. L'hermétisme menant aux raffinements, aux dépravations.

Des appas féminins, je n'en avais vu que chez les mendiante, les femmes-coolies de la rue, dont les haillons déchirés s'ouvrent sur des mamelles flasques, épuisées, auxquelles s'accroche souvent un nourrisson à moitié mort. Visions écœurantes. Il faut donc que je vienne avec Li dans l'établissement de sa sœur pour que je découvre enfin des chairs à plaisir. Je suis réjoui et un peu honteux – car je sais que, pour des Chinois « bien », ce ne sont là que viandes

ignobles, viandes à coolies. Pour eux le peuple n'existe pas, ce qu'il fait encore moins. Je suis un peu contaminé par la puissance du mépris céleste pour les basses classes. Mon plaisir d'être là, de voir ce que je vois, en est un peu gâté. Malgré Li, malgré mon amour pour Li.

Pourtant, je continue à regarder avec ravissement la fille fleur qui, une fois ses ablutions terminées, passe ses rudes vêtements et, tout épaissie par ses cotonnades, nous rejoint avec un sourire niais. La fin du miracle. Mais Li, qui a surpris mon manège, se met à se trémousser de joie. Encore une fois, toute roucouillante, elle célèbre ma virilité, elle veut l'exhiber à l'honorable tenancière, très intéressée de voir ce petit objet blanc. Je refuse, à la déception du cercle des visages jaunes rongés de curiosité. On me cajole beaucoup quand même. Je suis le roi.

Privilège de l'enfance. Chine des contradictions. Car, même dans cette lie de la société, en ce bas lieu, la seule présence d'un barbare dans la force de l'âge serait pire que la peste ou le feu, une calamité apportant la ruine et le déshonneur. Même les coolies ne viendraient plus. Aucun Chinois n'accepterait de consommer, par peur de la souillure. Mais moi, le garçonnet, l'innocent, on me gave de graines de pastèque. La sœur putain, exemptée de service en notre honneur, les décortique pour moi entre ses dents.

Son histoire est banale. Ses parents, avant de périr dans un incendie, étaient dans le dénuement à cause d'une inondation. Leur dernière fillette, ils l'avaient mise aux enchères dans la rue, à Tcheng Tu. Quelques sapèques pour une gamine de sept à huit ans. Elle était pourtant trop ordinaire pour qu'une importante maquerelle l'achète et en fasse une « petite fleur », en torturant son corps, comme les jardiniers chinois torturent les arbres pour obtenir d'exquis monstres végétaux. C'est la dame de ce pauvre bordel, de cette « maison de thé » qui l'a acquise, se remboursant rapidement par la vente de sa virginité. Depuis lors, la vie de la sœurlette de Li est simple. Les années s'écoulent. Elle mange, donc elle est à peu près heureuse. Son métier ne comporte aucun stigmate infamant en Chine. Toutes les femmes, d'une façon ou d'une autre, ne sont-elles pas achetées ou vendues ?

Mais sa peur, c'est l'avenir, c'est le lendemain où tout peut surgir. Même s'il n'y a pas de grands fléaux, elle est condamnée. Qu'elle ne soit plus utilisable et c'est la mort aussitôt. Qu'elle soit consumée par la maladie qui fait fleurir les hommes, que des chancres, qu'une pustulence taraudent sa peau, que s'inscrive sur son visage l'écheveau des rides dues à l'usure, et la vieille patronne la jettera

elle-même à la rue. C'est-à-dire que personne n'aura pitié d'elle, qu'elle crèvera sûrement. Une affamée vivante, une décomposée vivante et puis un cadavre. Combien de milliers de femmes à Tcheng Tu, plus bonnes à rien, périssent-elles ainsi au milieu des foules ? Il vaut mieux pour elles se suicider en se jetant dans la rivière, le moyen des pauvresses. Les rivières, en Chine, mangent les femmes, en emportent les corps comme des larves blanches. Corps de bébés féminins pas encore exploitables, corps de vieilles qui ne sont plus exploitables.

La noyade ou une abjecte mendicité – si tout va bien. C'est la fin d'une existence normale, pour une putain. Mais, en plus, il faut tenir compte des catastrophes soudaines qui, en même temps que Nanhg, anéantiraient la matrone, le bordel, la ruelle, le quartier, peut-être la ville. Au lieu de la mort solitaire par épuisement, ce serait la mort au sein de la mort collective. Chez elle, chez tous ces pauvres gens du bordel, il y a, malgré la bonne humeur vraie ou affectée, l'angoisse. Angoisse encore de l'incendie qui a failli tous les griller et dont il ne convient pas de parler. Angoisse surtout à cause de la guerre suspendue sur Tcheng Tu depuis des semaines, et qui peut tuer de tant de façons. Angoisse de tout. Car chaque jour, chaque heure, ce peut être l'événement exterminateur.

Qui est sûr de vivre ? Ce jour-là, sous mes yeux, dans cet antre si humble, mon mafou lépreux a failli être tué. Alors que mon amah fait son importante, lui se tient muet, se balançant sur ses jambes accroupies. Non qu'il soit gêné par les étranges bandages de sa tête, qui n'ont suscité aucune attention dans l'assistance. Simplement il n'a pas l'habitude de parler en société. Il écoute. Mais il a noué, très légèrement, un de ses doigts à un doigt de Nanhg. Ce qui est la grande démonstration d'amour dans cette Chine où l'on ne montre rien. C'est alors que sont entrés deux soldats yunnanais. Sans férocité, sans débonnairété, comme des automates, avec l'indifférence du plaisir dû. L'un s'empare de Nanhg, l'autre s'approche de Li en longue robe blanche, qui crie. Le mafou s'est laissé prendre sa bien-aimée – pour elle, il n'y a rien à faire. Mais quand le Yunnanais tire à lui Li par les cheveux, il se dresse en criant : « Ne touchez pas à celle-là. Ce n'est pas une putain. » L'homme, calmement, lui applique son revolver sur le ventre : « Tête pourrie, tais-toi ou je tire. » Mais le mafou clame : « Regarde cet enfant blanc. C'est le fils du consul de France, l'ami du maréchal. La femme est son amah. Si tu la maltraites, tu seras bientôt sans tête. »

Poids du silence dans l'assistance. Li a ses lèvres entrouvertes, sans bruit. Moi, je regarde avec tous mes yeux. Je suis calme. Cette scène, je la connais bien, je l'ai vécue déjà il y a quelques jours dans

la cité impériale. Le mafou avait eu les mêmes mots. Mais alors, je le savais, c'était sans danger. Cette fois je sens la mort. L'envie de tuer est dans les yeux du Yunnanais – de longues secondes, son doigt repose sur la détente. Va-t-il appuyer ? Son visage frémit de fureur – une onde imperceptible et d'autant plus périlleuse. La rage froide, folle du Chinois, du soudard obligé de renoncer à ce qu'il a publiquement exigé. Ce n'est pas tellement Li qui importe, mais l'humiliation, la perte de « face ». Le mafou ne bouge pas. Le Yunnanais se détourne de lui et part, ayant fait signe à son compagnon de le suivre.

Le mafou se rassied, reprend la main de Nanhg, comme s'il ne s'était rien passé. C'est alors que Li commence à hurler ses imprécations habituelles :

– Je ne mangerai plus de riz tant que les Yunnanais ne seront pas coupés en morceaux !

La vieille, la tenancière, qui a beaucoup d'expérience, qui a vu bien de sombres événements, hoche la tête avec doute :

– Ma fille, vous avez eu de la chance que ce soient des Yunnanais. Ce sont des soldats disciplinés. Il suffit de leur parler de leur maréchal. Des gens d'une autre armée nous auraient peut-être tous tués.

Li, se calmant soudain, se tasse sur elle-même, avec déférence, l'air soumis, comme doit le faire une simple fille écoutant les leçons de la sagesse données par un vénérable ancêtre :

– Moi, poursuit la maquerelle, je ne souhaite pas la guerre dans Tcheng Tu. Même celle qui permettrait aux Sseutchouanais de se débarrasser des Yunnanais. Je sais trop ce qui arrive quand une armée prend une ville en en chassant une autre armée. Cela produit deux vagues sanguinaires d'hommes. Celle des vaincus qui pillent et massacrent pour profiter une dernière fois de la cité avant de s'enfuir. Celle des fiers vainqueurs, à qui leur Seigneur de la guerre octroie la récompense d'un ou deux jours de carnages, à la fois pour récompenser ses guerriers et pour inspirer à la population une crainte salutaire. Il faut des têtes fichées sur des pieux, il faut le dégoulinement des baïonnettes sanglantes, il faut des filles transpercées. Ensuite revient l'ordre où il faut payer. Ce qui a été versé auparavant à l'ancien Seigneur de la guerre ne compte pas. C'est la ruine du commerce, surtout des petits commerces comme le mien, où les gens sont sans protection. Hélas, j'ai vu, au cours de ma longue vie, ces affreux désordres arriver dans tellement de villes ! Chaque fois, les soldats m'ont tout pris...

Alors le mafou lépreux, sortant de son quiétisme, lance à la vieille, la bouche de travers tant il rigole :

– Et ta virginité aussi, ils l'ont prise ?

La matrone se tord. L'hilarité est générale. Enfin la vieille répond, les babines troussées :

– Ils ne se sont pas assez dépêchés. Ma mère l'avait vendue quand j'avais huit ans...

Joie. Au moment où revient le silence on entend une voix grave, celle de Nanhg qui a pris la pose d'une suppliante :

– Très révéérée Li, ma grande sœur, est-ce que toi, qui connais les secrets des étrangers, tu pourrais user de tes grands pouvoirs pour me permettre de me réfugier au consulat de France en cas de malheur ou de guerre ?

Li aussitôt referme sa figure dans une sorte de dureté. Le refus. Elle qui a tant gémi, pleuré, fait d'histoires à propos de la petite sœur prétendument brûlée, est comme de la pierre maintenant qu'il est question de la sauver réellement, le jour où cela serait nécessaire.

– Non. Car monsieur le consul se fâcherait. Il a interdit à tous ses serviteurs de donner asile, même aux leurs. S'il laissait faire, le consulat serait envahi par des centaines, des milliers de Chinois. Cela créerait beaucoup de problèmes à mon honorable maître. Le Seigneur de la guerre victorieux se plaindrait certainement.

La sœur de Li se soumet avec le zèle convenable. Toute l'assemblée approuve ces paroles pleines de sagesse : en Chine, l'égoïsme est sacré. Seul le mafou lépreux ricane avec insolence. Li, il la voit dans sa vérité, la femelle à qui il ne faut pas se fier, la bonne Chinoise capable de tout, d'étaler sa bonté, ses apitoiements, de délirer contre les méchants, quitte à n'être plus que calcul et lâcheté dès que son intérêt ou sa peau est en jeu.

Moi, j'apprécie Li, qui me gâte et m'exhibe toujours. Je me moque de ce qu'elle est vraiment, de savoir si elle agit par affection. J'ai trop de « face » pour me poser des questions à son sujet. Je suis assez chinois pour me désintéresser du cœur de Li, à condition qu'elle fasse semblant d'en avoir, à condition surtout qu'elle fasse ce que je veux. Elle excelle à cela, mais je suis sûr qu'elle m'abandonnera face au péril. Pas le mafou lépreux. Je n'ai confiance qu'en lui.

Une sonnerie de trompettes le fait sursauter : « Dépêchons-nous, le maréchal arrive. » En toute hâte, nous partons, notre groupe se

fraie un chemin parmi une foule déguenillée qui court aussi vers le spectacle. Brusquement, au-delà des taudis, nous débouchons sur un trou de plusieurs centaines de mètres. La terre brûlée, une calvitie noire et dégoûtante. Le sol est une inconsistance, une couche poudreuse où les pieds s'enfoncent. Sa surface unie est bosselée de plus gros tas de cendres, déchiquetée par des débris moins brûlés, qui surgissent comme les épaves d'un naufrage. L'odeur de la mort au milieu de ce monde anéanti – mais ce n'est pas le moment de penser aux macchabées encore enfouis dans ce tapis ras de décombres. Le vide fait par le feu tout à l'heure est désormais splendeur. Toute la gloire militaire sur le terrain si judicieusement préparé par les flammes. Un escadron de cavalerie galope, les sabots des chevaux rejetant les brandons éteints. Un régiment présente les armes. Les oriflammes brillent. Des coups de canon claquent en l'honneur du maréchal qui, entouré de son grand état-major, passe ses troupes en revue. Je le reconnais de loin à sa silhouette dégingandée, froide et hautaine. Il s'arrête. Une épée tournoie dans sa main – d'un seul coup, avec une aisance somptueuse, il tranche le cou d'un homme agenouillé devant un billot. Le « chef » des « criminels incendiaires ». Il y a encore d'autres coupables à châtier, sous forme d'une ligne de paquets humains effondrés, déjà placés dans la bonne position pour le supplice. Ceux-là, le maréchal, après avoir donné lui-même l'exemple de la justice, en laisse l'exécution à ses soldats. Un ballet. Un soldat se plaçant derrière chaque victime, brandissant une lame au-dessus d'elle, la tenant en suspens quelques secondes, jusqu'à ce que le maréchal crie : « Tuez. » Simultanément, tous ces éclairs de fer, les têtes qui roulent, le sang jaillissant des troncs qui s'écroulent. Merveilleuse précision. Un grognement d'admiration monte du peuple accumulé sur le pourtour en longues rangées, sous la surveillance de sentinelles, fusils braqués. Et puis succèdent des rires, des grimaces de satisfaction. Pourtant, les pauvres hères attrapés tout à l'heure et décapités maintenant sont des gens du quartier, des voisins, des parents de beaucoup de ces ricaneurs. Mais le plaisir du sang si artistiquement versé est trop fort. Il y a aussi de l'estime pour la malice du maréchal, pour son tour de force. Une fois qu'il a fait mettre le feu, de telle façon que tout Tcheng Tu ait peur de lui, ne trouve-t-il pas moyen de jouer glorieusement à l'innocent, en faisant tomber devant les masses, au cours d'une cérémonie martiale, des têtes de vrais innocents, d'individus que toute l'assistance émoustillée sait innocents ? Comme cela, le maréchal gagne de la « face » de toutes les façons, comme terrible seigneur capable de tout et comme honnête vengeur du peuple.

Ce jour-là, tout est honneur pour le maréchal. Car, parmi les

hauts personnages qui l'entourent, il se trouve tous les Seigneurs de la guerre de Tcheng Tu. Le rustre du Kouei Tcheou, tous les généraux sseutchouanais – l'ancien bonze fou, les petites raclures, les soudards de l'ancien temps si soudainement montés en grade. Tous épanouis, heureux, se félicitant, congratulant le maréchal yunnanais pour sa vertu et son courage qui ont sauvé la ville.

Le mafou, à cette vue, grommelle :

– Les tigres, au lieu de se disputer la proie, préfèrent la manger ensemble...

– Quelle proie ? je demande.

Et le mafou laisse tomber :

– Tcheng Tu.

A cent mètres du consulat, le mafou lépreux disparaît. Je rentre avec Li et l'autre mafou, au visage en biais. Mon escapade a échappé à mes parents. Mais j'ai besoin de m'épancher.

C'est l'antique lettré, le vieillard tordu servant de calligraphe à mon père, que j'ai pris pour confident. Lui aussi était un ami. Lui m'enseignait la Chine ancienne, la Chine noble, la Chine de la vertu. C'était lui qui m'apprenait le mépris des besognes manuelles et la supériorité de la seule pensée. Il avait le plus grand dédain pour tous les Seigneurs de la guerre, des manants. Mais j'aimais le provoquer :

– Tout à l'heure, j'ai vu le maréchal couper lui-même une tête. Un seul coup de sabre lui a suffi. C'était beau.

Dans un flot d'indignation dégoûtée, le bonhomme me réprimande :

– Tu as vu cela ! Je sais bien que le maréchal se sert de temps en temps de ses propres mains pour brandir un coutelas et trancher un cou. C'est répugnant. On voit bien que c'est un individu sorti du bas peuple, sans doute quelque ancien coolie ou ancien brigand. Comment as-tu pu apprécier cela ?

– J'ai trouvé qu'il maniait beaucoup mieux l'épée qu'une fourchette, quand il dîne au consulat de France.

Le vieillard décati, faisant sortir de ses longues manches ses mains aux ongles tortueux, les fameuses vrilles prouvant qu'il n'a jamais besoin matériellement en dépit de ses misères actuelles, se lance, la voix soudain noble et gonflée, dans sa grande tirade sur les splendeurs du passé – où pareille ignominie aurait été inconcevable :

– Quelles ténèbres se sont abattues sur le Céleste Empire depuis la chute du Fils du Ciel ! Moi, j'ai jadis été un des trente mille sages qui, après avoir été reçus aux grands concours triennaux de poésie, gouvernaient la Chine au nom de la Vertu. Je maintenais l'ordre éternel du monde, je luttais contre le mal, tout ce qui corrompait le cours du temps et des générations. Je rendais mes édits dans mon prétoire, avec mes insignes, mes robes, mes sceaux, mes oriflammes, mes scribes et mes bourreaux. Et, comme toute faute contre la morale est une abomination qui trouble le fondement de la nature et du monde, dérangeant le cycle des saisons et la levée des récoltes, il me fallait en effacer toute trace par la destruction des auteurs du forfait sacrilège. Après avoir réfléchi aux lois de la sagesse, j'indiquais pour eux le supplice le plus convenable. C'étaient mes bourreaux, de braves hommes à la moustache courbe, se succédant de père en fils, qui procédaient avec application au châtiment. Ils découpaient les chairs, les muscles, les os comme je l'avais prescrit, en ma présence. Je n'agissais pas par caprice, mais par devoir, le plus sacré des devoirs.

« Mais jamais ma main n'aurait touché un instrument de torture ou quelque instrument que ce soit. La main du sage sert seulement à tenir le pinceau qui, dans la grâce des beaux signes, dans la majesté des caractères, proclame l'idée qui commande tout. Face à chaque situation, la cervelle des mandarins, ces spécialistes de l'Harmonie suprême, trouve toujours la sentence qui fait régner la plus grande vertu. Eux-mêmes amputés de toute matérialité, ils régissent la matière par leurs jugements, leurs verdicts, leurs décrets. Ils suffisent à tout, ils incarnent le Bien absolu. En dessous d'eux, dans leur suite, comme leur prolongement, ils ont des "satellites" qui ont des mains réelles, les mains exécutoires de la justice pour s'abattre sur les hommes ordinaires. C'était cela la Concorde suprême, avec sa clef de voûte à Pékin, au Temple du Ciel. Désormais le Ciel est tombé, il n'y a plus qu'une confusion universelle, que le chaos du malheur, où l'humanité, révoltée contre la Sagesse suprême, est livrée à des passions bestiales et sans retenue. Dans cet abîme s'agitent les Seigneurs de la guerre... »

Je ne comprends pas bien l'éloquence du mandarin déchu. Souvent, des heures durant, il me parle ainsi, dans une langue trop savante, avec des phrases, des mots qui m'échappent. Mais, de cet enseignement obscur, je retiens seulement qu'un jeune seigneur comme moi ne doit se livrer à aucune tâche rebutante, surtout ne jamais se servir de ses mains, sauf pour des sujets nobles, comme tenir les rênes de son cheval, écrire et manger. Et encore, dans ce dernier cas, les Chinois distingués ont des concubines ou des «

petites fleurs » pour leur faire avaler les bouchées. Moi, ce sont mes amahs qui me poussent le riz dans la bouche avec leurs baguettes. Ce que je dois manipuler vraiment, ce sont les fourchettes, quand je suis admis à la table de mes parents. Je trouve cela difficile et déplaisant – je ne m'en tire guère mieux que le Seigneur de la guerre quand il est reçu au consulat. Je renverse tout, je fais des taches sur moi et partout. Il ne s'achève pas de repas sans que ma mère me dise avec dégoût : « Ce que tu es sale. Un petit cochon... » Ce reproche ne m'atteint pas. Pour moi, comme pour tous les Chinois que je connais, la saleté est honorable, nécessaire à la jouissance et à la face – elle est le condiment des boustifailles et des gueuletons où les riches, par la quantité et la qualité des mets, témoignent de leurs richesses.

J'aime bien le pauvre mandarin, à cause de sa magnificence verbale. Il m'apprend à être magnificient moi-même. Et puis il me fait pitié, parce que, après ces envolées, il n'est plus qu'un gnome pleurnichard minable, qui s'accroche à ma seigneurie comme si je pouvais améliorer son sort. Ses prétentions s'écroulent. Sa fameuse main acérée, il s'en sert piteusement pour se gratter l'aisselle, alors qu'un lettré doit utiliser une main d'ivoire, fixée au bout d'un long manche, pour ce petit besoin. Ses dents sont des chicots, son haleine est infecte, il crache, il geint. Mes amahs le chassent loin de moi, sous une pluie de moqueries cinglantes, mais il revient toujours. Il n'est pas plus grand que moi. Il chevrote à mon oreille que, pour lui, l'existence est la mer des calamités. Ses fils ont été massacrés par la lie du peuple un soir de révolte et de sang, à cause du souvenir laissé par sa justice d'antan. Lui-même, pour échapper aux égorgeurs, s'est caché plusieurs jours dans une cuve à merde, où les passants faisaient sur lui. Ses filles, il a dû les vendre à une maquerelle. Selon la grande tradition de la piété filiale, elles se sont noblement sacrifiées, ne versant que quelques larmes pudiques pour pleurer leur sort. Il reste seul, sans tablettes, sans descendants, sans cercueil qui l'attend, si pauvre qu'il ne peut même s'offrir l'opium qui fait oublier.

Dès que mon père apparaît, il se détache de moi pour aller ramper auprès de lui, faisant des courbettes au niveau du sol jusqu'à ce que monsieur le consul s'écrie : « C'est assez. Tu m'as assez respecté. » Tout le monde traite mal le bonhomme. Quand Anne Marie reproche à Albert sa dureté pour ce vieux, il se justifie violemment : « Mais il est ignoble ce débris. Comme mandarin, il n'y en avait pas un plus sanguinaire, fourbe et concussionnaire dans tout le Sseu Tchouan. Il faisait tuer quiconque ne le payait pas assez. Il était capable, disait-on, d'extorquer de l'argent à une pierre.

Et il est resté toujours aussi faux jeton. »

Rien pourtant ne décourage l'ancêtre. Il met une extraordinaire application à soutirer à mon père une ou deux ligatures de plus. Dès qu'il surprend monsieur le consul en train de se sourire à lui-même, il saute sur l'occasion. C'est-à-dire qu'il lui fait une fois de plus la scène de la supplication, un chef-d'œuvre de décence, de culture et de bonne éducation : jamais demander, jamais parler directement, car c'est là un procédé barbare, qu'on ne saurait employer même avec un barbare. Le lettré se jette aux genoux d'Albert, en prenant la voix de la misère, pour débiter ses misères. Mais ces plaintes consacrées, destinées à amollir le cœur de mon père et à lui faire mettre la main au porte-monnaie, se perdent dans le vide. Albert a seulement l'idée fixe de ne pas être « roulé ». Aussi prend-il un air absent. Il ne comprend pas. Il ne veut pas comprendre. Il ne dit pas non, il ne dit rien, ce qui est pire que non. Et pourtant, inlassablement, au moins une ou deux fois par mois, le bonhomme tente sa chance, toujours de la même manière. Albert ronchonne : « J'en ai par-dessus le dos de ce rogaton. Je l'aurais déjà mis à la porte s'il ne traçait pas aussi bien les caractères. »

Le lendemain de l'incendie, le bonhomme est revenu avec un visage en miettes, manifestement pulvérisé par quelque nouvelle catastrophe. Pas une larme, au contraire une tête où les rides se sont desséchées à la façon d'un paysage torride de rizières à sec, craquelées, tailladées de dures diguettes. Mais les petits yeux sont pleins de cliquetis vivants, comme chez une vieille guenon qui prépare un coup. À voir cette détresse intense si bien façonnée, je devine que, durant la nuit, le vieux a enfin trouvé « l'idée » qui lui rapportera.

Le bonhomme, après avoir traîné autour de mon père qui ne remarque rien, vient à moi dans la grande cour. Il gémit :

– La dignité d'un homme, selon les anciens, est de tout endurer en silence. Mais peut-être l'âge a fait décliner mon courage. Et puis, tu es un enfant, et, avec toi, je ne peux me retenir.

Toussotement après ce préambule.

– Même à toi, je n'avais pas dit toute la vérité. Une de mes filles était une prostituée, elle me faisait de petites largesses, par respect filial. Hélas, hier, en rentrant chez moi, à la tombée de la nuit j'ai appris qu'elle avait été consumée dans le grand incendie. Vainement, à l'aube, ai-je recherché ses restes. Longuement, pauvre vieillard sans force, j'ai erré.

Pause du bonhomme. Puis des miaulements signifient que le vieux

reprind son discours :

– Que vais-je devenir sans les cadeaux de mon enfant ? Où trouverai-je mon riz ? Grande est la générosité du consul de France. Mais mon corps si faible est trop exigeant. Je vais mourir.

– Je vais tout de suite dire à mon père d'avoir pitié de vous.

– Ne fais pas cela, petit garçon. J'ai honte...

Je m'élançai sous les yeux ravis du vieux. Je me rue dans le bureau, où le consul a son visage le plus pincé sous son pince-nez. Sa maussaderie ne m'arrête pas. Je commence à tout raconter. À peine ai-je ouvert la bouche qu'Albert explose :

– Le vieux macaque. Fariboles que tout cela ! Il a l'imagination en feu – se servir de l'incendie pour nous faire le coup de sa fille morte ! À vrai dire, je me demandais depuis quelque temps ce qu'il allait inventer. Ce vieux concupiscent veut acheter une nouvelle concubine, une petite vierge de huit à dix ans ! La cure classique de rajeunissement des vieillards plus ou moins centenaires, aux artères pourries ! Heureusement que mon chef boy m'avait prévenu. Mais mêler mon fils à cette affaire ! Qu'on le jette dehors, le salaud !

Pauvre mandarin. Le bonhomme, vert-de-gris, ses ongles batifolant, perdant toute dignité, tas recroquevillé, pleurant et hurlant dans le bureau de monsieur le consul. Albert, très embêté, se bouchant les oreilles, fait signe aux serviteurs qu'on extirpe le lettré. Ceux-ci s'en donnent à cœur joie, le traînent, le battent, rient, lui crient des phrases d'insulte.

– Tes filles, il paraît qu'elles ont le trou si grand qu'elles peuvent faire l'amour avec un tigre.

– Toi qui es tout courbé, comment crois-tu que ton vermisseau de membre se serait dressé pour fendre une pucelle ? En te chassant, monsieur le consul de France t'évite une dépense inutile.

– Que tu te vides au point que tes yeux te sortent par le cul !

– Tes yeux ne verront plus une sapèque, ton ventre ne recevra plus un grain de riz, que ton corps soit comme une membrane de chauve-souris quand tu mourras !

– Que les dix mille angoisses te fassent crever !

– Que la faim te fasse sentir tes intestins tenaillés comme s'ils avaient mille lis de long !

Li, très acharnée, tire sur les précieux et rares poils de la barbe du mandarin, ruisseau maigrelet qui traîne comme un dérisoire pinceau

traçant dans l'air le caractère de l'agonie. Cependant la longue silhouette froide d'Anne Marie, venant du jardin, se détache dans l'ouverture ronde qui sert de porte vers les arrières du consulat. Son ombre en fuseau se projette dans la cour. Elle ne dit pas un mot. Aucun signe sur sa figure. À cette apparition, toute la hargne des serviteurs s'évanouit. Avec gêne, ils se rajustent, reprennent rapidement l'impassibilité convenable aux bons domestiques. Je vais vers ma mère.

– Il ne faut pas chasser ce pauvre homme. C'est le condamner à mort.

Anne Marie se détourne.

– Je ne peux rien pour lui. Ton père est trop énervé. Tu sais, quand il est dans ces états-là, il ne démord pas de ses décisions.

Le mandarin est résigné. Il clopine vers la porte et disparaît. Je n'ai jamais revu le mandarin. Personne n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Combien de fois, à Tcheng Tu, ai-je vu le peuple, gentil et familier, bruisant de ses petites affaires, être saisi d'un accès de passion mauvaise ! Tous alors, les vieux, les femmes, les enfants aussi, s'en donnent à cœur joie contre quelque malheureux. Je me souviens d'un dément enchaîné avec des fers énormes, ligoté à un pieu. C'était la manière chinoise de soigner la folie. L'homme, le corps à peu près nu, n'était plus relié au monde que par des yeux révoltés qui tournaient comme des boules, et par une bouche béante. Autour de lui, la foule s'était coagulée, mille têtes plissées dans une hilarité frénétique. L'amusement, c'était de mordre le fou, de lui arracher avec les dents des bouts de peau, de le saigner. Comme pansements, sous le prétexte de calmer l'insensé, les gens avaient fait couler sur lui un ruisseau de crachats. Effectivement le fou s'était apaisé, ne produisant plus que des gémissements noyés sous les rires des badauds satisfaits.

En ce qui concerne le mandarin, c'est mon père que je juge coupable. Pourtant il n'est pas méchant. Mais ce jour-là il est à cran, de mauvaise humeur à en être jaune de peau, à se toucher le foie d'un doigt délicat. Malgré cela, le nœud papillon battant la glotte trépidante comme le drapeau de la hargne. Dans ces rages-là, il ne suffit pas à monsieur le consul de déverser sa bile. Il lui faut une victime. Ce jour-là c'est le lettré qui y est passé. Fatalité.

Ce qui le rend furieux, c'est qu'il vient d'apprendre la manifestation d'union nationale de tous les Seigneurs de la guerre, amis ou ennemis, autour du maréchal yunnanais sur le terrain

incendié. Heureusement que mon père ne se rend pas compte qu'à Tcheng Tu il est certainement le dernier informé, avec une journée de retard. Il rôle assez comme cela. Car, encore une fois, il ne comprend pas, il est dans l'abîme des perplexités, des hypothèses et des craintes. Après avoir réduit, dans sa tempête, son vice-consul et son chancelier, déjà des nullités craintives en temps normal, à l'état de larves tortillantes, Albert un peu apaisé grommelle à ma mère :

– Me faire  a à moi. Que vais-je devenir là-dedans, moi, ma politique et mon chemin de fer ? Si tous ces soudards sont d'accord, c'est foutu.

– Ne vous laissez pas décourager, Albert.

– Moi, être ébranlé, renoncer, jamais. Vous me connaissez mal, Anne Marie. Je lutterai jusqu'au bout. J'ai encore des tours dans mon sac.

– Vous voyez bien.

– Anne Marie, pour une femme, vous êtes intelligente. Très intelligente – si, je le reconnais, je le proclame. Mais, quand même, avec votre esprit féminin, vous ne pouvez pas saisir la complexité de la situation. Vous ne voyez pas tous les récifs qui se dressent sur ma route. Vous croyez toujours que j'exagère, que je divague.

– Mais, Albert, vous vous méprenez. Je sais très bien que vous êtes un excellent diplomate.

– Vous le dites, mais le pensez-vous ?

– Certainement.

– Je vis l'esprit constamment tendu. Je pense sans arrêt. La nuit, il faut que je prenne des somnifères, et vous vous plaignez que cela me fait ronfler.

– Mon ami, ça vous arrive souvent. Et très fort. Au point que je me demande parfois si vous n'allez pas réveiller notre fils, dans la chambre à côté.

– Assez, Anne Marie. Je parle sérieusement. Je me tourmente. Tout est tellement compliqué, je manœuvre dans une marge si étroite ! Il me faut toujours naviguer juste. Jamais de répit. Auparavant, je me tourmentais à l'idée que, en procurant des armes aux Yunnanais, cela inciterait les Sseutchouanais à leur dégringoler dessus et   les écraser avant l'arrivée de mon matériel. Et, dans ce cas-là, mon chemin de fer serait à l'eau. Mais maintenant que tous les ruffians de Tcheng Tu se retrouvent compères dans je ne sais quelle mystérieuse combine, mon chemin de fer est aussi en l'air.

Vous voyez les problèmes qui me laissent sans repos... Enfin, qui donc a pu accorder ces Yunnanais et ces Sseutchouanais, si farouchement rivaux dans leurs appétits ? Pour cela, pour que tous ces généraux soient contents de leur bout de gras, il a fallu leur jeter une fameuse pâture à se partager. Mais quoi donc ?

Anne Marie esquisse un doux sourire railleur :

- Vous vous tracassez trop, Albert. Vous démêlerez l'affaire. Et, malin comme vous l'êtes, vous tirerez les marrons du feu.

- C'est facile à dire.

Anne Marie a cette ironie qui est comme un effluve intérieur, du moins tant que n'apparaissent pas autour de sa bouche de petites lignes verticales, les signes du dédain ouvert. Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui :

- Et puis, Albert, vous l'expert du Céleste Empire, combien de fois m'avez-vous répété que les Chinois ne sont jamais de bonne foi, même entre eux ! D'après vous, ils ne s'allient jamais que pour mieux se trahir. Selon votre logique habituelle, les Seigneurs de la guerre de Tcheng Tu, même s'ils font profession d'amitié entre eux aujourd'hui, seront à couteaux tirés dans quelques semaines ou dans quelques mois. Ayez donc confiance dans vos propres raisonnements que j'ai entendus tant de fois. Calmez-vous, mon ami. Vous l'aurez, votre chemin de fer.

- Mais, le jour où tous ces gens se battront, je ne veux pas que les Sseutchouanais à la solde des Anglais écrabouillent mes Yunnanais.

- Débrouillez-vous, mon cher.

Ma mère, qui en a par-dessus la tête, s'éclipse, pendant que mon père lève les bras au ciel en s'écriant :

- Ah, les femmes, même les meilleures...

Soudain, la décision habituelle, c'est-à-dire l'appel au secours. Mais à qui s'adresser : « L'évêque ? Non, il est trop menteur. M. Cheng ? Lui me dira qui a manigancé toute cette intrigue – ce n'est pas le consul d'Angleterre ni le fils à papa qu'il a chez lui, ils ne sont pas assez dégourdis pour racoler mes Yunnanais. Mais ce bougre de Cheng n'a-t-il pas eu le culot, à mon anniversaire, de me jeter à la figure qu'il sera invisible pour moi durant quelques jours ? C'est la preuve qu'il est mouillé là-dedans. Dans ce cas, va-t-il venir, va-t-il parler ? Est-il même à Tcheng Tu ? »

Tintement de la sonnette pour appeler le chef boy :

- Qu'on me convoque M. Cheng !

Une heure après, M. Cheng pénètre dans le consulat avec une assurance somptuaire, en grand personnage, négligeant les petites précautions qu'il prenait auparavant pour passer le seuil du yamen. Il est magnifique. Au consul, il témoigne une amabilité encore plus enthousiaste que d'habitude, qui pétille jusque sur les verres de ses lunettes. C'est un jour où il s'est accommodé à l'europpéenne. Il a même perché sur sa tête étirée un chapeau melon qui s'y balance comme sur une patère. Ayant enfin enlevé ce précieux couvre-chef, il se met à serrer la main d'Albert avec des effusions, accompagnées de hoquets de politesse, qui durent une bonne minute. Albert met fin à ces démonstrations en prenant son air mi-figue mi-raisin, avec un petit sourire figé de façon accusatrice :

– Où diable aviez-vous disparu tout ce temps, cher monsieur Cheng ?

– J'ai dû m'absenter à cause d'une bagatelle. Un simple malentendu. Imaginez-vous qu'à Suchow, où venait d'accoster un cargo chargé d'armes vendues par mon honorable patron M. Dumont, la deuxième armée sseutchouanaise a cru qu'elles lui étaient destinées, alors qu'elles devaient être livrées à la première armée sseutchouanaise. Les deux armées, à cause de cette regrettable erreur, ont failli se battre. Là-dessus est survenue une division yunnanaise, qui a prétendu s'emparer de toute la cargaison. Il y a eu quelques discussions entre les chefs militaires de ces différentes troupes. Quelques soldats ont été tués, la cité de Suchow un peu mise en flammes, le navire en question un peu pris d'assaut. Le capitaine britannique, qui éprouvait sans doute quelque crainte, a appelé au secours grâce à son appareil télégraphique. À Tcheng Tu, où le message a été bien reçu, les Seigneurs de la guerre étaient tous en faveur de la paix. Ils ont décidé de tenir secrète cette minuscule affaire – même votre collègue le consul d'Angleterre n'en a rien su. Ensuite, ils ont envoyé à Suchow des ordres très énergiques de paix et d'amour portés par des généraux qu'ils m'ont prié d'accompagner. Tout s'est très bien arrangé.

– Alors, tout est pour le mieux du monde ?

– Très récemment encore, mes patrons et moi étions en proie à l'amertume et au découragement : les Seigneurs de la guerre sseutchouanais étaient trop démunis d'argent pour s'acquitter de leurs achats. Ils ne payaient pas. C'est pour régler cette ennuyeuse question que le jeune monsieur Jonson est arrivé il y a quelque temps à Tcheng Tu – il était envoyé à la fois par son puissant père et par M. Dumont, qui sont des associés. Malgré sa remarquable habileté, M. Jonson n'a d'abord pas réussi. Les généraux

sseutchouanais lui répétaient avec obstination qu'ils n'avaient pas un sou, au point de ne donner aucun argent à leurs troupes, qui risquaient de se débander. Ces seigneurs guerriers ont trouvé les réclamations de M. Jonson très inconvenantes, ils se sont fâchés jusqu'à le menacer dans sa vie.

– Ça a dû s'arranger. Autrement vous n'auriez pas cette mine prospère, monsieur Cheng.

– Oui, monsieur le consul. Magnifiquement. Grâce à l'intelligence extraordinaire de M. Dumont. À Shanghai, son ami Tenh Yu Siu, l'illustre dirigeant de la Bande Bleue, lui a suggéré qu'il achèterait volontiers l'opium du Sseu Tchouan. Certaines approches ont été faites à Tcheng Tu auprès des dignitaires yunnanais – car c'est l'armée yunnanaise qui domine les régions sauvages et éloignées où poussent les pavots. Après de prudents contacts, on a dit enfin à ces personnages : « Au lieu d'envoyer votre production à Yunnan Fu, où elle est cédée à bas prix à la Régie d'Indochine, pourquoi ne vous entendez-vous pas avec Tenh Yu Siu – il vous offrira des cours bien plus élevés. Mais, dans ce cas, il faudra que vous partagiez les bénéfices avec les généraux sseutchouanais. » Évidemment, les Sseutchouanais sont tout à fait d'accord pour empocher, mais les Yunnanais hésitent... Et pourtant quel avenir faste et magnifique s'ils acceptaient nos humbles propositions ! Les Seigneurs de la guerre de tous bords auraient des montagnes de taëls pour se procurer chez nous les armements qui les feraient valoir, multipliant leur face et leur puissance, tandis que la « boue noire » s'écoulerait paisiblement, sans histoires et sans bruit, vers Shanghai, en descendant le Yang Tse Kiang sous l'égide de M. Tenh Yu Siu, un très remarquable organisateur. Au Sseu Tchouan, grâce au mariage des armes et de l'opium, ce serait la paix et la prospérité pour tous.

Mon père fait une pâle figure. Sa pâleur est celle de l'honnêteté bafouée, prête à tourner dans le rouge tonitruant de l'anathème. Mais d'abord, de sa bouche, sort en un filet étranglé ce cri d'un cœur à vif :

– Quoi, même mon opium, enfin celui qui allait à la Régie d'Indochine, qui m'est volé, escamoté, enlevé de cette façon ! Mais, entendez-vous, monsieur Cheng, c'est scandaleux, une escroquerie, un abus de confiance !

– Rassurez-vous, monsieur le consul. M. Dumont est un très bon Français. Il sauvegardera tous les intérêts de la France. Vous allez très bien vous entendre avec lui. Car, dans quelques jours, il sera lui-même à Tcheng Tu, avec son principal adjoint, et aussi avec deux ou trois *old China hands*, des Anglais très expérimentés de la

firmes britannique amie, chargée d'aider le jeune monsieur Jonson, qui s'est révélé un peu trop jeune. De leur côté, arriveront des messieurs chinois très discrets, dont les excellentes manières ne peuvent attirer l'attention : en fait, de grands dignitaires de la Bande Bleue. Tous ces augustes personnages seront animés par la grande résolution généreuse de conclure un pacte de plusieurs milliards avec le maréchal yunnanais et les généraux sseutchouanais. Le traité de l'amitié...

Mon père estomaqué, ahuri, vaincu, n'a plus que la ressource de cacher sa déconfiture. Ce qu'il fait par une ironie de plomb, un sourire jaune et une voix de fausset :

– Ah, je comprends maintenant pourquoi vous êtes si fiérot, monsieur Cheng. Vous êtes Son Altesse Cheng, seigneur du double jeu. Et quand je dis double... Vous avez été très occupé, monsieur Cheng. Vous avez dû pas mal tripatouiller ces temps derniers, monsieur Cheng. Mais maintenant, monsieur Cheng, grâce à vos humbles propositions, comme vous dites, au lieu de craindre pour votre peau, vous êtes le bon ami de tous ces excellents Seigneurs de la guerre.

– Et je suis toujours le vôtre, monsieur le consul. En toute modestie à votre service, monsieur le consul. Ah, dans mon émotion, j'allais oublier... M. Dumont m'a chargé de vous présenter ses amitiés et de vous prévenir qu'il logerait au consulat, ainsi que son employé.

Après ce coup de grâce, départ de Cheng dans une déférence profonde, avec une face plus grave et huilée que d'habitude, la face de la jubilation intérieure, de la grande joie victorieuse, mais n'allant pas jusqu'au défi apparent, car enfin l'avenir est toujours incertain et mon père peut toujours être utile. Quant à Albert, resté seul, il doit secourir sa tête qui s'effondre en la recueillant avec ses mains, ses coudes reposant sur le fameux bureau dont les papiers à en-tête si bien rangés préparaient ce triomphe : le chemin de fer. Mais où est-il maintenant, ce chemin de fer ? Le consul reste ainsi, de longues minutes, prostré, en état de faiblesse. Sa personne tellement bichonnée se défait, la raie est envahie par les cheveux comme par de la broussaille, les poils des gros sourcils se battent, jusqu'au nœud papillon qui se renverse à la façon d'une hélice qui s'arrête. Tout s'effiloche, tout tombe, même sa fine moustache, le symbole suprême de sa fierté. Enfin, revenant à lui au prix d'un effort insensé, mais toujours accablé, il constate que le cauchemar est toujours là. Celui qui lui fait se demander misérablement :

– Que vais-je pouvoir faire contre les messieurs de Shanghai,

contre les plus gros requins de l'Asie et du monde ? Car, si le fils Jonson est sans importance, le père, lui c'est une autre paire de manches, avec son visage en étui à violon, tout long, avec ses cheveux qui flottent et sa barbe roussâtre qui pointe en avant. Mais ses petits yeux durs sont de sacrés phares. En fait de violon le sacré bonhomme fait une fameuse musique !

Enfin une lueur de vie l'anime. Au sein de son malheur, il est frappé par un détail sauveur, par un éclair d'irritation protocolaire :

– Mais comment ce jean-foutre de Dumont a-t-il eu la goujaterie de ne pas m'annoncer personnellement sa venue par une lettre ? Pour qui me prend-il ? Je ne le recevrai pas. Je ne le verrai même pas.

Le lendemain arrive une missive de Dumont, tout à fait respectueuse, avec des compliments pour Madame. Et quelques jours après, c'est Dumont et tout son commando qui sont à Tcheng Tu. Lui-même s'installe au consulat.

DEUXIÈME PARTIE

Qu'est-ce que ce Shanghai qui, sous l'apparence de marchands d'armes et d'opium, surgit à Tcheng Tu à la grande inquiétude de mon père ? C'est la plus immorale épopée de l'homme blanc faite au nom de la moralité.

Shanghai née de l'opium, imposant l'opium de l'étranger à la Chine longtemps avant qu'elle ne se couvre elle-même de pavots, comme au Sseu Tchouan.

Au début du siècle dernier, avant que Shanghai n'existe, les voiliers effilés des Anglais rôdaient le long des côtes du Kuang Tung. Puritanisme et contrebande, organisation minutieuse, affaires d'or. La drogue de la Compagnie des Indes livrée mystérieusement par cargaisons entières. Les principaux frais consistaient à graisser la patte des mandarins à robe et à parasol – pour qu'ils ferment les yeux. Les *merchants* blancs, les patrons de Calcutta ou d'ailleurs, avaient constitué une caisse commune de concussion de 100 000 dollars. Mais le vice-roi patriote de Canton interdisait sous peine de mort le trafic de la « boue immonde », Alors Albion se lançait dans la guerre de l'Opium.

En 1842, la *Nemesis*, le premier cuirassé à vapeur qui ait doublé le cap de Bonne-Espérance, la fierté de la flotte britannique, un bâtiment comme il n'y en avait jamais eu, surgissait devant Canton. Ses formidables canons écrasaient Canton. Puis les navires de guerre anglais tiraient une salve d'obus sur l'armada impériale : des milliers de jonques, posées sur la mer comme une ville en bois. Une fois la fumée dissipée, plus que des ruines flottantes sur les eaux et des cadavres sur la côte. L'escadre anglaise remontait le long des rivages vers le nord, bombardait tous les ports. Chaque fois, une extermination, une foule de morts brûlés et déchiquetés dans une cité en feu. Enfin les canonnières de Sa Majesté pénétraient dans le fleuve Bleu. Et pour la première fois les Chinois de l'intérieur voyaient des obus, de véritables obus, qui fendaient l'air céleste de l'Empire céleste. Alors seulement l'empereur de Pékin a cédé. C'est la paix, la Chine entrouverte, le commerce de l'opium autorisé, Shanghai donné au business.

Quel flair chez les Anglais pour découvrir le site prédestiné de l'argent ! Au cours de la guerre, la *Nemesis*, essayant de se faufiler dans l'estuaire énorme, pourri, envasé et dangereux du Yang Tse

Kiang, avait découvert le Whampoo, une coulée d'eau étroite mais profonde. Un petit doigt du Yang Tse Kiang, le seul commode et navigable. Rien qu'un paysage de boue. À un ou deux kilomètres de la rive malodorante, un gros bourg chinois presque inconnu, sans noble origine, sans grand mandarin, sans passé, qui portait le nom banal de Shanghai, signifiant « En amont de la mer ». De vieilles murailles de terre protégeaient un peuple croupissant de commerçants et d'artisans. Contrairement à son habitude, l'amiral anglais ne fit pas mettre à sac cette bourgade. Bien plus, il fit placarder dans la cité occupée cette proclamation : « Gouvernés par le Père suprême qui est aux cieux, tous les hommes sont frères. Ils doivent donc entretenir des rapports fraternels. »

Shanghai. Qui aurait deviné que ce lieu sordide allait devenir une métropole du monde ? Il n'y avait là que la saleté et la misère. La paix signée, pas un Blanc. Le premier à s'y installer, en novembre 1843, est un consul anglais amené par un vapeur, la *Medusa*. C'était le soir. Pas une âme sur la rive. Le diplomate décide de rester à bord jusqu'au lendemain et, à la lueur clignotante des lampes à pétrole, boit à la grandeur future du port, qui n'est encore qu'un marécage pestilentiel et désolé. Mais la grandeur de l'œuvre à faire emporte Georges Balfour – c'est le nom de ce consul – qui, penché sur les cartes de l'amirauté, s'écrie : « La civilisation barbare doit céder devant la nôtre, car elle est la plus haute. »

À l'aube, la « barbarie » se présente sous la forme d'une chaise à porteurs envoyée par le taotai, le magistrat de la bourgade. La population de boutiquiers aux échoppes bariolées et de paysans sentant l'engrais humain est abasourdie et courtoise devant Balfour qui fait ses premiers pas sur le sol de Shanghai. Pas de crachats, pas d'injures. Mais nulle part où loger jusqu'à ce qu'un Chinois en manteau de fourrure propose de louer un caravansérail de cinquante-quatre chambres. On comprend sa bienveillance quand il annonce qu'en échange de ses loyaux services il veut détenir le monopole de tout le commerce avec les étrangers.

Tels sont les débuts de Shanghai. Balfour s'acharne à obtenir du taotai l'acquisition d'un terrain, en dehors du bourg, où pourraient s'établir les sujets de Sa Majesté. Il choisit la bande de boue constituant la berge du Whampoo. Cinquante ans plus tard, ce sera le Bund, où s'élèveront les plus beaux buildings et les plus grandes banques du monde, là où s'amarreront les plus grands paquebots.

Pour le moment, rien que des herbes et des animaux sauvages. Au bout d'un an, Shanghai n'a que vingt-trois résidents étrangers végétant dans les miasmes. Quelques petits Blancs qui croupissent

dans des huttes. Est-ce que le miracle va s'accomplir ?

Obstination anglaise. Balfour fait construire à l'endroit où un arroyo diva-gant se jette dans le Whampoo. C'est le consulat britannique. Enfin surgissent les messieurs sérieux, les taipans et leurs griffins, des gentlemen de la meilleure trempe, choisis avec soin par leurs employeurs de Londres ou de Calcutta. La respectabilité, la santé, une expérience acquise aux Indes ou ailleurs, une volonté de fer, l'ambition d'une belle carrière, et l'amour atavique de l'argent. Les taipans ont la quarantaine. Les griffins sont des garçons de vingt ans. On les espère aussi ardents que les vrais griffins, c'est-à-dire les poneys sauvages utilisés sur les premiers champs de courses de l'Asie déjà soumise.

Ainsi les conquérants de Shanghai, de la Chine, de l'Asie, sont seulement des employés. Leur première règle, c'est de vivre en Blancs, en seigneurs blancs. Ils sont là pour exploiter les Jaunes, pas pour se mêler à eux. Bien à l'écart de la bourgade céleste, le long du Whampoo, chaque taipan se fait bâtir un bungalow à l'occidentale : bureaux en bas, appartements en haut, des colonnades supportant des terrasses où l'on boit du whisky. Pas de femmes avec ces pionniers. Mais une existence essentiellement anglaise, celle du grand négociant aux tropiques. Casques coloniaux et costumes blancs. Après des heures très strictes de travail, ces gentlemen s'habillent pour le soir. Ces hommes seuls se rassemblent pour avoir du bon temps. Cérémonial, étiquette : la vraie civilisation. Boissons et mangeailles en quantité. Toutes ces faces d'Anglais, les plantureux et les secs, rigidement plaisants autour de la table couverte d'argenterie mais sans maîtresse de maison. Le dîner commence par un potage arrosé de xérès ; et puis se succèdent les entrées, les plats de résistance, les viandes, les desserts, le champagne et les cigares. Mâchoires énormes. Ventres qui poussent. Jovialité des peaux rougeâtres, blondasses. Ne jamais montrer de mélancolie. Pas de faiblesse. Rire d'un rire convenu : voile décent posé sur les tristesses de l'âme cachées et inavouables. Le labeur forcené puis ces « parties ». Ces gens sont autant de morceaux inentamables d'Angleterre. Beaucoup, pourtant, de ces taipans, de ces griffins, sont entamés quand même et meurent – usure d'âme ou du corps, quelque fièvre maligne née du Whampoo et des eaux, souvent aussi une épidémie, quelque choléra ou quelque peste, qui emporte un paquet de gentlemen. Premières tombes, les paroles d'un pasteur disant que toute chair est mortelle.

Les décédés sont rapidement remplacés. Sans cesse de nouveaux taipans, de nouveaux griffins – ils sont exactement comme les anciens. Au bout de quelques années plusieurs dizaines de

bungalows s'échelonnent sur le bord du Whampoo. Des bungalows semblables pour des hommes semblables, quelques centaines de rudes tradesmen, triés sur le volet, très victoriens, mais sachant s'amuser en société. Divertissements pour le plaisir. Et aussi comme une philosophie, un code de conduite, une manière de vivre *dignified* qui établit encore plus la supériorité anglo-saxonne sur les Chinois subalternes – et qu'on ne voit pas.

La « colonie » blanche et le bourg jaune sont des cités jumelles, et pourtant comme séparées par des centaines de kilomètres. Quel taipan décent irait dans la vieille ville pour contempler des faces jaunes et attraper des microbes ? Ce sont pourtant de braves gens, ces Chinois du vieux Shanghai, pas méchants comme ceux de Canton. Tout comme jadis, les portes des murailles de la cité céleste se referment le soir, les veilleurs de nuit marchent en battant le sol de leurs cannes de bambou. Pas de soldatesque. Le bon gros taotai est très amical. C'est si paisible que les religieux qui, eux, par devoir professionnel, pour faire des conversions, vont dans le bourg, disent au retour de leurs saintes expéditions : « À l'exception des chiens, qui ne sont pas encore habitués à la présence des étrangers, nul ne donne de la voix contre nous. »

Les taipans restent dans leurs bungalows – qu'on appelle des « hongs ». Pas de Chinois auprès d'eux, sauf les domestiques appelés « boys ». Admirablement dressés. Complètement faits aux moeurs extraordinaires des barbares – science précieuse qu'ils se transmettront de père en fils. Les meilleurs serviteurs du monde, les plus intelligents, toujours souriants, sachant exactement ce qui convient aux besoins d'un gentleman. Connaissant aussi bien que leurs patrons les règles compliquées de l'existence coloniale, la minute du premier whisky le soir, la sainteté du xérès. Capables même de mettre les décorations dans le bon ordre sur un uniforme.

En réalité il existe une autre catégorie de Chinois indispensables et beaucoup plus importants. Sans eux il n'y aurait pas de commerce possible. Ce sont les « compradores », des Chinois « modernes », même si certains ont de vieilles faces de lune, des mimiques consacrées, des discours obliques et l'antique garde-robe. Mais leur gorge n'est plus une allée pour gargouillis et crachats : ces malins font aux Anglais la concession de l'hygiène. La plupart, se déguisant en barbares, arborent cravate et complet-veston. Ceux-là ont parcouru les mers du Sud, sont allés à Singapour, à Hong Kong, là où règne la *law and order* des gentlemen. Ils se sont gentlemanisés, tout en restant de sacrés Chinois. Ils parlent tous les dialectes et aussi la langue de Shakespeare, descendue au niveau des affaires.

Chaque firme a son comprador. Il a accès aux bureaux. Il a même, parfois, un cagibi permanent dans un recoin. Le Chinois, le ton huileux s'il est à l'ancienne mode, pète-sec s'il est de la nouvelle école, va chez le taipan solide, carré dans son fauteuil, toujours plus ou moins suant, qui lui dit : « Écoulez-moi cette cargaison de tissus à tel prix » – et c'est écoulé. « Achetez-moi cent tonnes de thé de telle qualité, à tel prix » – et c'est acheté. Tout cela sans histoires.

Au comprador de se débrouiller. Et il se débrouille toujours, à la satisfaction générale. On ne lui demande pas comment il fait. On lui fait confiance. Car c'est lui qui permet au taipan de trafiquer en Chine sans avoir affaire aux Chinois.

Comment des gentlemen blancs arriveraient-ils à conclure des marchés avec les innombrables négociants jaunes ordinaires ? Un gouffre entre eux. Quelle méfiance du peuple des marchands chinois pour les contrats, les stipulations, la science du droit et de l'économie à l'européenne, avec tous ses pièges ! Dans la vraie Chine, où la seule valeur sûre, c'est la parole donnée, entre compères du négoce, la façon de faire des Blancs est jugée malséante, puérile et tortueuse. Quel manque d'éducation que d'exiger que tout soit écrit. Et aussi quelle perfidie car ensuite, en vertu de telle clause incompréhensible, les étrangers ont des prétentions incroyables, font appel aux consuls et aux canonnières, pour l'exécution de ce qui n'est souvent qu'une escroquerie, même si elle est légale selon leur loi. De part et d'autre, tout est incompréhensible. Les Blancs s'écrient chaque fois : « Et ces macaques qui ne respectent pas leur signature... » Quant aux Célestes, effarés devant ces pratiques, ils restent enfermés dans leurs corporations, maniant leurs bouliers, mystérieux et secrets. Un décalage de plusieurs siècles dans les conceptions du négoce. Exaspération des Européens et rancune des Chinois qui acceptent d'être rançonnés par leurs mandarins, mais ne veulent pas en plus être pressurés par d'autres marchands, surtout à peau claire.

Heureusement qu'il y a les compradores ! Ils règlent ces embrouillaminis. Ils sont les intermédiaires merveilleux entre les poignées de taipans et l'immense Chine. Les taipans restent dans leurs « offices » à faire leur métier de gentlemen. L'attente des ordres de Londres. La comptabilité. Les registres. Les factures. Les rapports. Pendant ce temps, leurs compradores s'occupent de la Chine réelle ; arrangeant tout avec les Chinois de toutes sortes : mandarins, négociants, bandits, sans compter les centaines de millions de Jaunes. Peu à peu ces messieurs, intégrés par en haut au système européen, tirent les ficelles de la Chine au profit des taipans et à leur profit. Ne sachant plus s'ils sont jaunes ou blancs,

appartenant aux deux mondes, ils deviennent milliardaires pour leur propre compte. Et c'est par eux, grâce à eux, malgré la morgue des *merchants*, que la vieille Chine s'occidentalise peu à peu, de façon impure et contradictoire.

Temps heureux. Sur leur berge du Whampoo, les taipans prospèrent toujours grâce à l'opium des Indes. Pas de droits de douanes car l'impératrice, la peu vertueuse Tseu-Hi, se refuse à tirer parti des « vices et des misères » de son peuple. Cependant, par convenance, on débarque la drogue à quelques kilomètres en aval, à Wu Soung. Là sont ancrés en permanence une dizaine de vieux pontons servant d'entrepôts flottants, où les clippers de Calcutta viennent décharger le poisson. Ce sont des coursiers des mers à l'étrave fine et aux voiles immenses, fendant souverainement les flots et multipliant les voyages. Navires merveilleusement grésés, aux équipages d'élite qui ne craignent ni la mousson ni les tempêtes. Dans les typhons, le capitaine, véritable gentleman de l'océan, fait hisser plus de toile, par amusement, comme si c'était un rally. Chaque cargaison vaut des millions. À bord, un armement lourd permet de couler les jonques pirates qui infestent les côtes.

Temps prospères. Cependant les taipans veulent vivre dans une vraie cité, avec toutes les installations nécessaires aux agréments et au business. Dans la boue, des milliers de coolies enfoncent des millions et des millions de pieux. Combien meurent ? Mais c'est ainsi qu'est fabriqué un sol ferme, un vrai sol où l'on pourra faire pousser le gazon, avoir de beaux jardins, de belles promenades, de beaux clubs. Et, toujours avec des coolies et des pieux, on transforme la berge immonde du Whampoo en un quai respectable, où pourront s'amarrer toujours plus de cargos. Fabrication d'une ville à partir du néant. Les taipans, dans leurs *dinner parties*, coiffés du haut-de-forme de soie grise, engoncés dans des faux cols trop hauts, se disent entre eux « ça va ».

Tout va trop bien. Un beau matin, en 1853, le dragon céleste se réveille, avec ses anneaux mortels. Les taipans sont assiégés par la Chine, l'immensité chinoise, ce qu'elle recèle en son tréfonds de mystères, de menaces, de démentes. Le poids de la Chine sur un ou deux milliers de Blancs rassemblés sur leur Bund qui est un météorite néfaste venu d'un autre monde, fiché insolemment dans la vieille terre céleste.

Années de sang et de mort, pas à Shanghai même mais autour de Shanghai. Pas d'attaque directe, concertée, contre le Bund. Rien qu'un drame incohérent, absurde, inextricable, sanglant qui, dans ses soubresauts, risque constamment d'emporter ce point minuscule

de l'Occident à peine ancré dans les boues. Les Chinois, par hordes, se battent à la lisière même du Bund. C'est la mêlée entre les Taïpings et les impériaux. Combien d'épisodes baroques, sauvages, ridicules sous les yeux des Blancs ! Ce qui sauve Shanghai de la concupiscence des Jaunes, c'est que ces innombrables Chinois se haïssent entre eux. Tourbillons de haines où les camps aux prises veulent à la fois se servir des Blancs, les utiliser comme alliés et les tuer. Folie, où les cerveaux compliqués des Chinois de tous bords, toujours à la quête du tordu, de la subtilité la plus profitable, se laissent finalement manœuvrer par ces Blancs qu'ils abhorrent tous. Tromperies, incohérence, une sorte de maladie de l'intelligence qui est la faiblesse de la Chine.

Années atroces où les taïpans jouent calmement, comme au poker, avec pour enjeu leur vie et celle de tous les Blancs. Une initiative malheureuse, une maladresse dans la partie, et ce peut être la ruée des masses jaunes contre les « barbares », le massacre. Au milieu de ce chaos, jamais les taïpans n'ont eu les nerfs plus solides, une détermination aussi tenace, une pareille immoralité. Une immoralité plus efficace que celle des Chinois. Que ne verra-t-on ! Les taïpans et les griffins, quittant leurs registres, formant une milice armée, repoussant les Chinois de toutes sortes. Courage anglais. Mais surtout sens de l'intérêt. Il ne suffit pas de survivre. De quel côté est l'intérêt pour l'avenir ? Froids calculs, prouesses, égorgements, retournements – telle est la politique délibérée des taïpans. Qui peut donner la vallée du Yang Tse Kiang à Shanghai ? Pas les Taïpings qui n'ont pas le sens du commerce mais Tseu-Hi. À ces messieurs de Shanghai il importe peu qu'une guerre officielle vienne de se terminer dans le Nord lointain. Guerre menée par les armées anglaises et françaises qui, dans une marche sacrilège, exaspérée, au milieu de l'horreur, ont pris Pékin, dévasté les palais de Tseu-Hi, souillé la Cité interdite. Les taïpans, dans le même temps, soutiennent une armée de mercenaires blancs qui, avec la bénédiction de Tseu-Hi, portent un coup fatal aux Taïpings. Les généraux de l'impératrice n'auront plus qu'à exterminer. Ensuite, sur tout le fleuve Bleu, les cadavres céderont la place aux marchandises de Shanghai.

La vraie grandeur de Shanghai commence vers 1865.

Quel mêli-mélo ! Tout a débuté doucement, se compliquant au fur et à mesure, à la chinoise, de développements obscurs, angoissants, en développements encore plus obscurs et menaçants. Au début les Blancs se sont amusés. Ils étaient au spectacle, aux premières loges, pour voir les curieuses mœurs de ces indigènes qui s'assassinent avec ardeur, mais bien poliment, en dehors du Bund.

A vrai dire, les taipans ont à peine entendu parler des Taïpings et de Hong, qui a proclamé « l'empire de la Paix céleste » à Nankin. C'est si loin ! Aussi sont-ils un peu surpris de constater, un beau matin, que le bourg chinois de Shanghai a changé de maîtres. Les membres de « la Triade », société secrète affiliée aux Taïpings, s'en sont emparés. Complot parfait. Sortis des ruelles infectes, des hommes sinistres armés de coutelas et de pics ont donné l'assaut aux maisons bourgeoises, pillant et tuant. À vrai dire, ces ruffians se comportent très bien à l'égard des taipans. Leur chef, un certain Lew qui parle anglais, fait la tournée protocolaire des grandes firmes le long du Whampoo. Il dit à chaque taipan : « Notre Père céleste Hong est notre Christ. Il aime votre Christ à vous. Vos chrétiens et vous n'avez rien à craindre. » Les pasteurs et curés, installés depuis quelque temps, sont ébranlés par ce langage. Ils vont dans le bourg célébrer une messe. Ferveur. À côté des sages catéchumènes prient avec encore plus d'ardeur les hommes barbouillés de rouge de la Triade.

Mais le long du Whampoo, la forêt des mâts des bateaux s'éclaircit. Le business va mal. Il va encore plus mal quand surgissent les forces impériales, pour faire la guerre à la Triade. Les Blancs, sur leurs terrasses, se croient au théâtre chinois. Dehors, hystérie, gongs et hurlements, les bannières au vent, les costumes les plus étranges, les armes les plus curieuses. Un extraordinaire grouillement. Les hommes de la Triade ont construit des forts en boue, que les impériaux assiègent en lançant des pots à feu. Comme d'habitude, tout est incompréhensible. La plupart du temps, le remue-ménage se termine sans un coup de feu. Certaines fois, les boys préviennent leurs patrons : « Regardez. Ça va être intéressant. » Ces serviteurs ne se trompent jamais. À l'heure dite, c'est l'égorgement, le bain de sang.

Les taipans agissent en honnêtes commerçants, en vendant des canons et des obus aux deux armées. C'est là la neutralité du Bund. Mais les taipans se disent très sagement qu'ils auront un jour des ennuis avec un camp ou l'autre, probablement avec les deux. C'est alors que le Captain Tronson, du 2^e Bengal Fusiliers, transforme les jeunes griffins en soldats par un drilling sur le champ de courses tout nouveau. Un jour, les impériaux, cédant à la tentation, pénètrent dans le Bund, pour chaparder un peu. Aussitôt les trois cents volontaires du Captain Tronson partent à l'assaut du quartier général des impériaux, chargeant sous les obus vendus par leurs propres firmes. Victoire. C'est la bataille du « banc de vase » qui a duré deux heures.

Du haut des remparts de leur bourg, les hommes de la Triade ont

paisiblement assisté à l'engagement. Mais, gonflés de leur importance, ils deviennent méchants, eux aussi. Décidément, les gens des sociétés secrètes n'ont pas le même Christ que les chrétiens, se disent les curés devant la persécution de leurs catéchumènes dans la bourgade chinoise. Cela déplaît souverainement aux missionnaires français, qui ne cessent de harceler le consul de France, car il y en a un, pour qu'il agisse très vigoureusement, en vrai défenseur de la foi.

Ce consul est un petit potentat indépendant. Comment cela se fait-il ? C'est un certain M. de Montigny. À son arrivée à Shanghai en 1848, les hongs des taipans anglais étaient déjà de vrais palais tarabiscotés, à l'italienne ou à la mauresque. D'autres messieurs graves, de vrais « merchants » aussi, même s'ils sont américains ou allemands, se sont joints aux taipans. Quand le consul de France met pied à terre pour la première fois, quand il foule le talus fangeux qu'est la rive du Whampoo, il est comme un paria. Il cherche un territoire pour la France en dehors du Bund et ne trouve que la désolation. C'est un dur à cuire, un homme-tapir, un fort de la gueule, un chevalier, un condottiere, un forcené de la France. Une jeunesse hasardeuse, les flamboiements de l'épopée napoléonienne, la croisade pour l'indépendance de la Grèce avec Byron. Cet homme austère, fougueux, amène avec lui, dans ce Shanghai de la pouillierie et du danger, en vrai catholique, toute sa famille : sa mère, sa femme, ses deux filles. Stupéfaction des Anglais plongés dans leur luxe de célibataires ! Folie de Montigny. À moitié abandonné par son gouvernement lointain, sans le sou, il ne trouve en fait de Français que quelques curés qui lui cèdent une mesure délabrée entre le Whampoo et la bourgade chinoise. Premier consulat en plein terrain vague – terrains sans arbres, à demi noyé, partout des fossés pourris, par-ci par-là des tombeaux et des huttes basses en terre séchée. Le froid, la famine, les brigands, la solitude.

Le consul professe qu'avec les Chinois « il faut oser pour pouvoir ». Il force le taotai à reconnaître que son bournier est désormais la Concession française. Coup de maître. Mais la solitude toujours, car les Français ne viennent pas s'établir à Shanghai. Misère. Des mois, des années et enfin les premiers concitoyens s'installent dans ce désert mouillé, au pied des remparts célestes. On en compte une poignée, vivant à l'écart des taipans et des autres Blancs. Comme gens bien, beaucoup de missionnaires, des fonctionnaires aussi : deux spécialités françaises. Mais aussi des traîne-savates, un petit monde d'insoumis, de déserteurs, de placiers plaçant on ne sait quoi, de représentants de commerce vrais ou faux : des aventuriers chercheurs de fortune ou de plaisir. Malgré le bon Dieu très révééré,

les soutanes, l'église, malgré la piété de monsieur le consul, pas de puritanisme, au contraire : le système latin, le système D joignant l'utile à l'agréable, le fric à la jouissance. Le copinage avec les messieurs chinois emmitoufflés, le taotai surtout, l'art de les apprivoiser, l'idée fantastique d'approcher les Chinoises, de coucher avec elles. L'excitation par l'alcool, l'érotisme, l'exotisme, à la fois l'entrecôte de buffle et les ailerons de requin, les sensations de l'Orient et le bavardage, la rigolade, l'engueulade à la française. Des cervelles surchauffées de combinaisons insensées, des gars comme des épaves, d'autres devenant des richards. Malgré les difficultés et les bisbilles, prévaut la faculté française de s'organiser en une petite « colonie » anarcho-bureaucratique, avec les messes, les premières allées et les premières villas, les premiers bordels. Avec aussi une minuscule armée de quelques soldats.

Aussi les Français n'ont-ils pas été contents du tout quand le taotai et les bons bourgeois jaunes, avec qui ils avaient de si bonnes relations, ont été occis par les gens de la Triade alliés aux Taïpings. Ce sont surtout les missionnaires catholiques qui les détestent, alors que les pasteurs anglais ont une certaine indulgence pour eux. Indulgence due à ce que le Christ de Hong est surtout protestant, que Hong a même dans l'Empire de la Paix céleste, à Nankin, le Révérend I.P. Roberts comme ministre des Affaires étrangères. Finalement, après une longue patience de deux ans, ce sont les Français qui liquident la Triade, avec l'approbation tacite des taïpans qui ne veulent pas se mouiller.

Un jour, dans la bourgade chinoise, un catéchumène est tué. Aussitôt, le consul, comme l'en adjurent les curés, se fâche contre les « atrocités » anticatholiques perpétrées dans le vieux Shanghai – et lâche son armée. La troupe française fait au canon une brèche dans les remparts, pénètre dans le bourg baïonnettes en avant. Sauve-qui-peut de tous les hommes de la Triade. Fuite vaine. Car les impériaux, à qui les Français ont donné le mot, entrent à leur suite dans la cité. Tueries. Les militaires de Tseu-Hi abattent dans les ruelles, à la hache, les hommes dénoncés comme rebelles par les passants. Tas de têtes coupées. Quiconque ressemble à Lew, le chef de la Triade, est fusillé – Lew s'échappe mais une dizaine de boutiquiers, pris pour lui, y restent. Dans leur exaltation, les impériaux défoncent les cercueils, coupant en deux les squelettes.

Victoires de tous les côtés, après cette bonne répartition du travail entre Anglais et Français. À nouveau la prospérité. Quatre cents navires dans le port en un an, se chargeant de thé et de soie. Près de cent hongos, les drapeaux de huit nations le long du Bund. Mais bientôt s'annoncent des orages plus terribles encore.

Tempête venant des profondeurs de la Chine. Toutes les Chines en pleine orgie de mort, s'entretenant. La volonté d'exterminer tous les Blancs. Mais ces Blancs, sous l'aspect d'escadres et de corps expéditionnaires français et anglais, veulent vaincre la Chine, la dompter enfin. Dans ces remous, Shanghai ne va-t-il pas sombrer ?

Pour Shanghai le danger est partout. Il vient d'abord du bassin du fleuve Bleu, de l'intérieur de la Chine où marchent des millions de Taïpings. Il en arrive l'écho d'une cacophonie sauvage : coups d'épée, lances entrechoquées, tambours de guerre. La haine. Après désir de ces masses misérables qui ont entendu parler des merveilles de Shanghai. Quelles hordes vont déboucher ?

Mais la vieille Chine, la Chine impériale, la Chine sacrée porte autant de haine à Shanghai. Toutes les ruses pour empêcher l'emprise blanche sur le Céleste Empire. Alors, l'Angleterre pour le commerce, la France pour le catholicisme, les deux au nom de la civilisation, se décident à frapper. Vingt ans après la guerre de l'Opium, c'est à nouveau la guerre officielle.

1857. Les canons de trente-deux cuirassés fracassent encore Canton. Le Fils du Ciel ne cède pas. Nécessité pour les « civilisés » de s'emparer de Pékin. Sombre nuit de la démence. Chez les Blancs une sorte de peur de la Chine, de son âme traîtresse. Folie sanguinaire chez les Chinois. Autant de cruauté contre les Chinois : plaisir de les tuer. Monde des exterminations, des tortures, enragement mutuel, bestialité. Les Chinois ne laissant que de la terre brûlée, des cadavres, un vide pestilentiel. Les soldats de l'Occident avançant dans l'exacerbation du meurtre et de la destruction. Cauchemar. À Pékin, en 1860, les soldats surgissent dans le palais d'Été, les premiers « barbares » à pénétrer dans cet univers tordu et rocailleux qui est l'Harmonie suprême. La féerie inquiétante des matières précieuses et baroques. Le sac, l'incendie, les flammes dévorant ces merveilles. Comme pour anéantir à jamais les génies grinçants de la Chine. La Chine qui capitule, qui est obligée de « s'ouvrir » vraiment aux étrangers, de se donner à Shanghai.

Pendant ce temps les armées haillonneuses et parées des Taïpings marchent sur Shanghai dépourvue de ses troupes régulières expédiées à Pékin. Terreur. Le plus grand général taïping, le Tchong Wang, s'avance vers Shanghai avec cent ou deux cent mille hommes. La cité de Suchow, célèbre pour ses soieries, à moins de deux cents kilomètres, est prise. La nuit est pleine de flammes rougeâtres. Les fumées noires des villages incendiés viennent salir les hongs des taïpans qui ont peur mais qui réfléchissent.

Réflexion plus forte que l'anxiété ! l'enjeu est formidable. Car depuis quelques années les taipans sont pratiquement souverains. Ils ont constitué une république mercantile, comme Venise, où les consuls font de la figuration : les marchands commandent grâce à un conseil municipal élu par les Blancs les plus riches. Argent, ploutocratie, Occident. C'est ainsi qu'a été créée « la Concession » internationale de Shanghai. En fait un gouvernement où sont représentés les citoyens de toutes les nations blanches, sauf les Français qui restent dans leur coin. Mais ce Shanghai-là, celui des taipans de tous les pays, protégé par la sonnette d'alarme des consulats, à prédominance anglaise, veut avant tout conquérir la vallée du Yang Tse Kiang et devenir le monstre de tous les espoirs.

Il faut réfléchir. Autour des taipans toutes les haines mais aussi toutes les propositions. Les Taïpings envoient des messagers aux Blancs, prévenant qu'ils balaieront tout ce qui est immonde, anéantiront tout ce qui est détestable : « Nous conquerrons cette ville, nous réduirons tout en cendres. Mais si vous, Européens, craignez nos soldats innombrables, mettez des marques sur vos demeures qui seront épargnées. » Bien plus, les Taïpings proposent une alliance aux Blancs pour détruire ensemble l'Empire, cet empire que les armées françaises et anglaises ont attaqué à Pékin.

Il faut réfléchir car le taotaï de Shanghai et les bourgeois de la cité supplient les taipans d'envoyer des forces contre les Taïpings. C'est l'effroi dans la ville chinoise complètement déserte. Tout terré, tout fermé. Voilà que les mandarins appellent au secours ces barbares blancs qui, à quelques milliers de kilomètres de là, sont en train d'attaquer le Fils du Ciel. Proposition refusée.

La prudence c'est de ne laisser entrer aucune force armée chinoise dans le Shanghai des Occidentaux. Car, dans l'extermination que tous ces Célestes se promettent mutuellement, les Blancs pourraient bien y passer aussi. Donc, éviter l'offensive, rester sur la défensive car les taipans ne savent pas s'ils traiteront avec Hong ou avec le Fils du Ciel. En attendant, que tous ces Chinois se détruisent !

La décision est prise de défendre Shanghai avec ses milices. Les Taïpings, aux portes des Concessions, massacrent à coups de pic un missionnaire et les enfants de son orphelinat. Flammes autour de la ville. Les Taïpings, cachés derrière les tumuli funéraires, les bosquets, les ruines du vieux Shanghai tenu par les impériaux, donnent l'assaut à ses remparts. Mais les Anglais et les Français décident de les arrêter par un feu bien réglé de leurs canons. Quelques pillages dans la ville céleste, un quartier incendié, mais les Taïpings se retirent.

Se retirent tout près, se groupent dans les cités conquises et dans des retranchements. La campagne est une fourmilière armée, prête à surgir. Shanghai se transforme en caravansérail. Toute une populace jaune fuyant la guerre, l'incendie, la mort, s'enferme là. Accourent alors tous les hors-la-loi du Pacifique, tous les gens de sac et de corde attirés par les récits fabuleux des combats, des rapines, des pillages, des soldats surchargés de trésors, ramenant sur leur dos les dépouilles de la Chine. Tous les frères de la côte, les Américains surtout, se jettent, à Shanghai, dans le rush de l'or, par le crime et le vice. Poussent ainsi des quartiers de bouges et de fumeries avec l'impunité assurée car les taipans n'ont pas eu le temps d'organiser des polices.

Profits de la guerre. Les taipans vendent en contrebande aux Taïpings des milliers de canons. Les frères de la côte, eux, cherchent à se vendre à n'importe qui. Une centaine d'entre eux va rejoindre les Taïpings. Aventuriers incroyables. Certains exécutés, d'autres promus conseillers des rois-coolies. Mais la plupart se laissent acheter par le taotaï de Shanghai avec les fonds donnés par les marchands chinois. C'est ainsi qu'est formée une armée mercenaire où toutes les races blanches amalgamées sont mêlées à des bandits asiatiques ou philippins. Comme chef un certain Ward, un gangster américain, flibustier en Amérique du Sud. Il a parcouru le monde en faisant tous les métiers sauf les bons, disait-il. À Shanghai il apparaît vêtu à la chinoise, marié à une Chinoise. Ayant rassemblé sa bande d'hommes de main parmi lesquels beaucoup de matelots et de soutiers débauchés des équipages des cargos, Ward opère des coups autour de Shanghai. Passant tout au fil de l'épée, se constituant un trésor. Un courage de lion. Quelques échecs mais assez de succès pour que l'impératrice Tseu-Hi le récompense en lui donnant le grade de général et en octroyant à sa troupe le nom d'« Armée toujours victorieuse ».

Les taipans laissent faire. En fait ils sont toujours en contact avec Hong. Car, pendant ce temps-là, Pékin a été pris et le Fils du Ciel a accepté d'ouvrir les ports du fleuve Bleu aux étrangers. Ce fleuve Bleu qui est aux mains des Taïpings. Le plus commode ne serait-il pas de s'arranger avec eux, s'ils acceptent l'établissement du commerce ? L'amiral anglais Hope, avec une flottille de douze vapeurs s'engage sur le Yang Tse Kiang pour ouvrir des consulats. Il a une entrevue avec Hong à Nankin. Hong déclare que le commerce pourrait l'homme. Phrase qui condamne les Taïpings.

Les Anglais contre les Taïpings donc. Les Blancs, ils en voulaient bien pour de petits rôles, des utilités, pour en tirer des avantages. Mais comme maîtres s'imposant dans leur « Royaume Céleste » avec

leurs marchandises, ils n'en veulent pas. La guerre de nouveau. Les armées. Les hommes aux turbans rouges resurgissent encore plus nombreux devant Shanghai. Avec le grand Tcheou Wang à leur tête. Tcheou Wang procédant cette fois à un lent investissement, bloquant Shanghai avec de formidables redoutes, tout un réseau d'ouvrages. La disette dans la cité. Anglais et Français envoyant bateaux et troupes vers Shanghai, qui devient un porc-épic hérissé d'armes. Shanghai dans la fièvre de l'attente se fortifiant de tous côtés – le couvre-feu, les Chinois suspects arrêtés, les bateaux de paille écartés de la rade, les badauds et les mendiants envoyés aux travaux de terrassement. Enfin le premier jour de l'an chinois, jour de fête, le 30 janvier, les Taïpings ont décidé d'attaquer. Leurs trompes sonnent. Le plein hiver, le ciel de plomb, la neige tombant de jour et de nuit, la terre couverte d'une nappe blanchâtre, le Whampoo charriant des glaçons. Est-ce que ce froid terrible est un mauvais présage ? Est-ce que les Taïpings ont encore plus peur des Blancs que les Blancs n'ont peur d'eux ? Toujours est-il que les Taïpings se retirent. Mais à peine.

Les taïpans sont décidés à en finir et il y a justement à Shanghai deux amiraux tout prêts à en découdre. L'un anglais, Hope, l'autre français, Protet. Laissant dans Shanghai deux mille hommes de ligne comme garnison, les amiraux mettent à terre les équipages de leurs cuirassés et canonnières. Ils lancent dans la nature désolée deux colonnes mobiles. Guerre joyeuse, guerre terrible. Brumes, bruines, incendies, fossés pleins d'eau, tout le pays truqué. Partout des palissades, des abattis d'arbres, des pieux acérés et surtout huit camps taïpings, de redoutables compartiments, des alvéoles faits avec les débris des villages pillés. Tout cela s'échelonnant, tout cela s'imbriquant en un réseau primitif et redoutable enserrant Shanghai. La plaine dévastée et tous les pièges de la mort.

La mort partout. À peine Shanghai quitté, les colonnes débouchent sur une zone qui avait été occupée par les Taïpings. Des cercueils en quantité sur les bords du chemin pavé. Les matelots à coups de hache les ouvrent pour retirer les bijoux sur les corps décomposés et les accrochent à leurs vêtements. Puis entrée dans une cité détruite, sans une âme.

Plus loin il y a le premier camp taïping couvert de drapeaux et hérissé de piques. La terre et le ciel mélangés dans la grisaille des mornes étendues. L'artillerie, l'assaut, le butin. Des coolies amassent sur des jonques réquisitionnées tout ce qui reste comme meubles et objets, jusqu'à des nappes, des chaises, des bancs. Deux mille prisonniers. Qu'en faire ? Les donner aux impériaux traînant à l'arrière-garde qui les auraient tous tués ? Un missionnaire dit qu'il

se trouve peut-être parmi eux quelques braves hommes qu'il faut sauver. Il les interroge un à un en chinois. Ceux qu'il garantit sont relâchés. Les autres, aux gueules effrayantes, le plus grand nombre, sont livrés aux impériaux puis le camp conquis est brûlé.

Mais il subsiste d'autres redoutes, d'autres Taïpings. Toujours recommencer à bombarder, à faire des brèches, à charger dans la boue, à escalader des pieux, des murettes, des murailles au milieu des hurlements des Taïpings qui parfois portaient comme étendard une tête de Blanc embrochée sur une hampe. D'autres Blancs, ceux-là bien vivants, combattent avec les Taïpings. La monotonie de la boue, des villes incendiées, des cadavres. Des pertes aussi. L'amiral Protet tué net d'une balle. Ses funérailles solennelles à Shanghai.

Shanghai encore menacé. Les Taïpings s'approchent à nouveau. Il est évident que les troupes régulières ne suffisent pas. Il faut des forces irrégulières. L'idée des Français est de faire une armée franco-chinoise avec un enseigne de vaisseau comme général, des « marsouins » comme officiers, des Chinois, souvent d'anciens Taïpings, comme troupe. Quelques Blancs commandant aux Célestes incertains, à leur merci. Comme fusils de vieilles armes destinées aux rebelles par des marchands européens mais qui ont été confisquées par la douane. Aventures. Encore des sièges, tout marche bien.

Bien plus, les taipans anglais décident de se constituer une force de choc décisive, une armée mercenaire. Pour cela ils reprennent l'« Armée toujours victorieuse » qui est tombée en pleine déconfiture, qui est même devenue un danger pour les honnêtes citoyens de Shanghai. Ward a été tué et remplacé par son copain, un autre gangster américain du nom de Henry Burgevine. Courageux mais commandant mal, irritable, se disputant avec ses hommes impayés pour le partage du butin, se querellant avec les fonctionnaires impériaux, leur reprochant de ne pas lui remettre les subsides promis par l'impératrice Tseu-Hi. Dans un éclat de fureur, il s'en va à Shanghai avec ses gardes du corps. Là il soufflette le banquier chinois Ta Kee, l'accusant de retenir les fonds qui lui sont dus, et s'empare de quarante mille piastres. Scandale. Burgevine mis hors la loi essaie d'entraîner l'« Armée toujours victorieuse » dans les rangs des Taïpings. Finalement il déserte avec deux cents de ses hommes. Il se bat avec les Taïpings contre les Blancs et, après de multiples péripéties, finit misérablement, mis dans une cage de bambou et jeté dans un fleuve.

Alerte. Car il s'en est fallu de peu que l'« Armée toujours victorieuse » avec ses ruffians blancs et sa soldatesque jaune ne se

soit jointe tout entière aux rebelles. Au fond le rêve de ces bandits en uniforme de soldats c'est de constituer une grande compagnie indépendante soumise à aucune loi, à aucun camp, pour vivre superbement de meurtres et de pillages.

Mais les taipans découvrent l'homme providentiel qu'ils font nommer chef de l'« Armée toujours victorieuse » : Charles George Gordon. Un militaire britannique, l'idéal de l'officier, le parangon de la vertu. Trente ans, le stick et la courte moustache. Un gentleman, mais qui aurait cru qu'il avait le génie de l'aventure?

Deux heures après sa désignation Gordon passe l'inspection de ses soudards. Il impose l'étiquette de la parade. Minute décisive. Lui, l'officier très régulier de l'armée régulière, va-t-il mater ce ramassis de vagabonds et de criminels ? Son regard, sa stature, ses lèvres qui bougent à peine et c'est fait. Gordon « the Chinese », le sauveur de Shanghai, le vainqueur des Taïpings. D'abord réorganisation de l'« Armée toujours victorieuse ». Rétablissement du respect, de la hiérarchie, tout un équipement du génie, une artillerie légère. Rapidité et concentration de feu, le secret de Gordon.

Gordon vole de victoire en victoire. Dans cette Chine si cruelle il ne commet pas de cruautés, pas de pillages, pas d'exécutions. Lui-même donne son propre argent pour soulager les misères. Un demi-dieu qui enfin assiège Suchow où est retranchée une grande armée taïping.

Suchow agonisant, en proie à la famine. À l'intérieur les rois taïpings s'entre-tuant au cours d'un dîner. Gordon se rend auprès des survivants dans la cité rebelle pour leur proposer la reddition contre la vie sauve. Il est retenu prisonnier, à deux doigts de l'exécution. À la fin il est relâché, ses conditions sont acceptées. Suchow se rend avec cent mille hommes et un immense trésor de guerre.

Gordon continue à progresser. Un jour, il apprend que, dans son dos, contre toutes les promesses, les généraux impériaux ont mis à mort les rois taïpings. Fou de dégoût et de colère il part à leur recherche avec un pistolet pour leur brûler la cervelle. Mais ils se sont cachés. Gordon leur fait dire : « Vous m'avez déshonoré » et se met en grève avec son armée. Après quelques mois il reprend la lutte, remportant des victoires.

Cependant la prise de Suchow, en quelques mois, entraîne la fin des Taïpings. Gordon est bien oublié par les taipans de Shanghai qui n'ont rien compris à ses scrupules d'honneur. Il quitte le Céleste Empire pour suivre son destin qui sera d'être tué à Khartoum par les derviches.

Une fois Gordon parti, en Chine la question est de savoir à qui profitera sa victoire. Immense joie de l'impératrice Tseu-Hi qui couvre d'honneurs ses généraux chinois, les considérant comme les seuls vainqueurs. Pas une allusion aux Blancs qui, sur le Yang Tse Kiang, lui ont permis de sauver son trône. Elle a su utiliser les barbares. Maintenant il s'agit de reprendre la lutte contre eux. Pas par la guerre mais par l'habileté afin de les empêcher de dominer et d'exploiter la Chine.

Les taipans de Shanghai, de leur côté, sont bien décidés à ne pas être dupes. Ils donnent le fleuve Bleu, tout l'intérieur du Céleste Empire, à Tseu-Hi pour mieux en profiter eux-mêmes. Car, à l'issue de la guerre des Taïpings, ces messieurs et leur Shanghai sont devenus formidables. C'est ainsi que les taipans s'engagent dans une paix larvée où, de progrès en progrès, d'anicroche en anicroche, ils finiront par miner et abattre la dynastie elle-même, une quarantaine d'années plus tard, en 1911.

Car pendant cette guerre, cela a été le boom, la folie du gain. Les profits, les prostitutions, les trafics. La ville du banc de vase se met à suer l'or. La spéculation foncière est frénétique, les terrains se vendent et s'achètent dix fois à des prix fous. Les taipans les plus honorables ne résistent pas à la tentation, jettent sur les marchés les mètres carrés inutiles qu'ils possèdent, ceux des pelouses et des jardins à magnolias. Ils se défont même des hongts qui seront remplacés plus tard par une masse de buildings. Est-ce que la respectabilité shanghaienne va sombrer ?

Pas du tout. Après cette fièvre, une fois la paix revenue, une retombée salubre va purger Shanghai, lui rendre sa décence. Nettoyage dans le grand business. Les firmes imprudentes en faillite. Six banques sur onze cessant leurs paiements. Les frères de la côte disparaissent peu à peu, pègre blanche qui s'était mise à la contrebande des armes, aux convoyages des cargaisons mystérieuses et même à la piraterie à bord de jonques. Beaucoup, partis un jour pour quelque opération sur mer ou dans l'intérieur des terres, ne sont jamais revenus.

Le vrai Shanghai reprend son essor, même si, sous l'afflux des réfugiés jaunes, les Concessions à l'aspect victorien se sont sinisées. Plus que jamais les taipans, ceux qui avaient été sages et clairvoyants, sont les seigneurs. Les sources et les dépositaires de toute richesse. Avec leurs banques, leurs belles maisons, leurs entreprises multiples, leurs canons, leurs recettes, ils sont prospères, sûrs et forts, des colosses.

Ces gentlemen mènent en pleine Chine des existences de

châtelains anglais. Des vies réglées au métronome. Dès dix heures du matin le travail au bureau. Ensuite tennis, cricket, et régates pour les messieurs. Promenades sur l'eau en houseboats, promenades à la Source Pétillante dans les calèches pleines de dames blondes, les épouses légitimes étant arrivées depuis longtemps. Jardins publics où jouent les gosses anglais avec leurs amahs. Ils sont interdits aux coolies-chiens, c'est-à-dire les coolies qui baladent les chiens des mémères anglaises. Abondance de musique douce, concerts dans une salle éclairée au gaz avec les ladies en toilette écoutant les Cloches de *Corneville*. Les bals, les rallies-paper, les invitations à dîner, avec les messieurs et les dames séparés pendant les cocktails préparatoires. Et surtout les clubs, le Shanghai Club reconstruit plusieurs fois en plus grand, devenant un affreux cube à colonnes, solennel, avec plus de cent salles et salons, des salles à manger, des salles de billard, des salles de journaux, surtout des bars bondés de joyeux gentlemen respectables. L'événement, ce sont les courses. Trois jours au printemps, trois jours à l'automne. Fermeture des bureaux. Les dames du Tout-Shanghai exhibent leurs robes. Une foule énorme. Pas de jockeys de profession. Rien que des taipans montant leurs propres poneys. Et puis le sweepstake, qui rapporte au gagnant deux cent mille ou trois cent mille dollars. C'est toujours un monsieur très bien, jamais un Chinois, sur qui tombe le sort.

Vertu. Les maisons de commerce sont des sanctuaires du profit. L'alcool permis, recommandé même, le soir. Ivrognerie à condition d'être frais au bureau le lendemain matin. Interdiction de l'adultère. Ce qui est permis c'est le clin d'œil d'une maîtresse de maison donnant rendez-vous aux toilettes pour quelques minutes à un invité qui pige. Les jeunes griffins, la première année, doivent fournir les preuves de leur moralité. Quelques écarts permis mais surtout pas de relations suivies avec une Chinoise. D'ailleurs, à moins d'être des putains de la dernière catégorie, de celles qui crient sur le Bund : « Un dollar, un coup, mais par-devant, pas par-derrière », les beautés célestes ne sont pas faciles envers les Blancs par peur de se discréditer auprès de leurs clients célestes. Le problème des dames n'est pas aisé. C'est encore dans la Concession française qu'on le résout le mieux car il y a là un Cercle sportif où le chic c'est que chaque couple attablé soit un faux couple.

Les Blancs sont tellement des seigneurs que, quoique n'étant à Shanghai que pour faire de l'argent, ils n'ont jamais un sou sur eux-mêmes. On ne paie pas. On signe des *chits*, des bouts de papier dont le total vous est présenté à chaque fin de mois. Gare aux griffins imprudents qui gribouillent trop souvent leurs noms pour n'importe

quelle somme. Il faut des hommes forts à Shanghai, sachant résister aux vertiges du poker, des *chits* et de la chair. Le griffin insuffisant est renvoyé de sa firme, ce qui équivaut à un ostracisme. Le Tout-Shanghai est un club fermé de gens bien, de gens qui n'ont jamais sur eux de briquet puisqu'il y a toujours un boy pour tendre la flamme.

A Shanghai les Blancs sont tellement au-dessus des Jaunes ! Rien à craindre pour eux. Si l'un d'eux commet un délit il est jugé par son consul ou une cour consulaire. Pas d'autre sanction que le dédain des gentlemen, l'exclusion des clubs, peut-être le conseil de quitter Shanghai. Quant aux Chinois de la Concession internationale supposés coupables, ils passent devant une cour mixte présidée par un juge anglais et où un magistrat chinois fait de la figuration. Là des sentences dures, la prison, des coups de fouet. De formidables polices : plus de deux mille flics de tout acabit, français, annamites et chinois, dans la Concession française qui a commencé beaucoup plus modestement avec une vingtaine d'hommes, tous des Corses recrutés par un certain Galonni d'Istria, un flic un peu gangster. Des pompiers nombreux à cause de tous ces Chinois qui mettent le feu à une maison pour un rien. Les Chinois payant l'impôt, ne votant pas, sans droit de s'exprimer et que l'on contrôle de toutes les façons par des armées de bureaucrates, de techniciens, d'employés blancs. Car il est bien entendu qu'il faut s'attendre à tout de leur part si l'on n'est pas ferme. Et puis il y a des hôpitaux, des universités, des curés et des pasteurs pour faire le bien. Law and order.

Les Blancs sont la race supérieure. Pas question que le plus minable voyou tombe sous la coupe des autorités chinoises. À Shanghai il y a bien des petits Blancs, des tenanciers, des joueurs, des tricheurs, tout un va-et-vient de gens venant tenter leur chance et tombant dans la débine que l'on fait filer ou que l'on nomme douanier ou flic. Il y a bien des prostituées blanches, des Américaines surtout dans les bordels de Kiang Si Road, mais elles ne couchent qu'avec des Blancs. Il y a bien Anna Ballard, une maîtresse femme qui a monté dans toute l'Asie une chaîne de bobinards avec des Françaises. Anna est célèbre parce que, à une réception de 14 Juillet à Shanghai, on l'a trouvée à califourchon sur un consul de France à poil lui criant : « Va, cochon ! » Il paraît qu'Anna autorise à ses filles la pratique de certains Chinois.

Avec le temps, apparition d'une nouvelle race d'hommes : les Shanghaiens blancs, les Shanghaiens pour la vie, les hommes de Shanghai. Au début non seulement les aventuriers, mais les taipans eux-mêmes ne venaient là que pour peu de temps avec la hantise de ramasser le gros magot à toute vitesse puis d'aller vivre ailleurs dans

un univers normal. Mais c'était entre les mâchoires de la mort qu'il fallait faire fortune. Chine pleine de tombes de Blancs. Maintenant on crée de nouveaux cimetières ornés de caveaux de famille.

Vers 1900, Shanghai appartient à de terribles vieux hommes. Les pionniers ayant pris de l'âge, ayant tout surmonté, sont devenus des excentriques à l'anglaise, de sacrés gentlemen à manies, pleins de milliards. Certains avaient commencé humblement comme dégustateurs de thé ou toucheurs de soie. D'autres avaient été envoyés comme employés par les maisons de Londres ou des Indes. Désormais ces messieurs ont fondé leur propre firme à Shanghai, des firmes pieuvres. Et maintenant ils sont le sol même de Shanghai, les maîtres de Shanghai, les maîtres de l'Asie, avec Londres à leur botte, tout-puissants auprès du gouvernement et des ministres, faisant donner les canonnières et les consuls quand ça leur convient. Ils se croient les maîtres de tout pour toujours, ils sont sûrs que Shanghai ne finira jamais.

Quelques noms, quelques visages. De vieux ragots sur leur passé. Et maintenant autour d'eux la déférence, la servilité, la terreur. Non qu'ils aient des allures de despotes, des luxes extravagants, des fantaisies de rois car presque tous sont des Ecossais plutôt regardants. Le bureau, la maison pleine de domestiques, les clubs, les plaisirs convenables. Se mêlant à tous au Shanghai Club mais chacun d'eux est invisiblement entouré de son auréole. Tous ces messieurs obéissent au même code, ils ont le même type qu'ils soient ronds ou secs, globuleux ou évidés. Tous se tiennent droits comme des pieux, l'amabilité dangereuse, les phrases ordinaires pleines de sens redoutables. Ils pratiquent ce que l'on appelle *l'understatement*. Mais parfois une sécheresse de l'œil, d'un mot, comme un éclair. Quelques-uns bizarres au point d'aimer la lecture, la musique classique, de jouer du violon ou d'interpréter une comédie. Ils ont en eux-mêmes, en leur œuvre, en leur pouvoir, en leur Shanghai, une confiance fantastique. N'acceptant pas d'obstacles. Brisant tout, calculant tout : l'art de la dureté.

Les valses douceâtres, à l'anglaise, le dégoulinement du whisky, les petites barbes têtues, les habits du soir, l'habitude de s'appeler par leur prénom, les salamalecs éternels qui semblent le contraire de salamalecs tellement ils sont dépouillés. Le faux bon-garçonisme mi-solennel mi-naturel, l'enjouement britannique, les jokes, les rires comme des salves ajustées à une seconde près, les conversations sur les sujets intéressants comme le cricket. On ne parle jamais beaucoup business en dehors du bureau. Pas de gesticulations, pas de querelles, pas toutes les simagrées de la brouille, pas de bavardages infinis, pas les airs importants ou condescendants

comme chez les Français qui, à Shanghai, sont plus français que nature, toujours attablés, toujours en proie à d'éternelles chamailleries entre eux et avec leur consul. Mais les Anglais le reconnaissent, les Français se débrouillent fort bien en affaires. Ce sont aussi de vrais Shanghaiens.

Quel est le métier, l'idée fixe de tous ces Blancs de Shanghai ? Toujours faire céder, toujours faire payer davantage la Chine et les Chinois. Ces Célestes tellement fourbes, tellement hostiles au fond, il faut les civiliser, c'est-à-dire leur faire ingurgiter les bateaux à vapeur, les rails, les locomotives, les télégraphes, les usines, les tramways, le gaz, l'électricité. Guerre constante à ces Chinois méfiants, superstitieux, qui ne veulent pas de la révolution industrielle, car ils ne croient qu'au ciel, qu'à la terre, qu'à l'homme qui domine les éléments par le travail et la vertu. Guerre à ces Chinois craignant la destruction de leur Empire céleste, de leur société ancestrale, de la vieille sagesse, par les machines. Guerre à ces masses jaunes craignant le joug des étrangers, un joug de fer, d'acier, de textiles. Guerre à l'impératrice Tseu-Hi tâchant de défendre l'ordre éternel des choses.

Cinquante ans de guerre menée par Shanghai. Le front face à la Chine c'est le Bund toujours plus grandiose, un jaillissement d'immeubles, le ciment et la pierre, la muraille de la force remplaçant les anciens hongs aux formes biscornues. Vingt grosses firmes. Comme pièce maîtresse la « Hong Kong and Shanghai Bank » fondée par les taipans pour être leur artillerie lourde. La banque à l'avant-garde de la conquête de la Chine. La banque qui avait trouvé tous les trucs convenant aux Chinois, les séduisant, avec des taipans comme Mac-graw et Camaron, celui-là capable de traiter avec un envoyé barbichu de Tseu-Hi comme avec un milliardaire jaune du Shan Si. Capables de perdre du temps, de parler innocemment avec un Jaune jusqu'à la dernière minute où tout se joue. Légère accommodation aux moeurs chinoises, ruses de guerre. Le seul Anglais « enchinoisé » était Sir Robert Hart, le directeur des douanes chinoises placées par les « traités inégaux » sous la coupe des étrangers. C'était un petit homme timide, chauve, qui louchait, avec un physique miteux. Une personnalité extraordinaire en fait, vivant en mandarin, parmi les merveilles de l'art céleste et les garçonnetts jaunes, voluptueux de tout ce qu'était la Chine, les vieux caractères et la musique des flûtes de son propre orchestre pendant le dîner. Un gnome vivant à l'aise dans le monde chinois. Son P.C. sur le Bund, dans un bâtiment, une sorte de temple céleste pompeux. Voyant peu les Blancs, lui-même étant le seul Blanc dans l'intimité, dans la confiance de l'impératrice et des lettrés. Sachant terminer

toutes les sales histoires par des compromis sauvant la face aux Célestes mais donnant en réalité satisfaction aux Occidentaux. Hart souvent méprisé mais craint par tous. Le médiateur des Blancs et des Jaunes. À la fois grand-croix de Saint-George et Saint-Michel et la plume de paon.

Mais, à part les arrangements utiles de Sir Robert Hart, les taipans croient à l'offensive. Toujours porter de nouveaux coups à la Chine et ensuite ne jamais céder face à n'importe quelle forme de la résistance chinoise : attermoient, incompréhension, menaces de massacres. C'est un déshonneur de faire machine arrière. Ainsi les Français de Shanghai se sont-ils couverts de honte un jour en capitulant : ils avaient entrepris d'assainir leur Concession, en grande partie un marécage couvert de tumuli, de dépôts de cercueils, de jarres à ossements, de mares aux eaux verdâtres, de cimetières infects, de réservoirs de cadavres en transit vers leur province natale. Il y avait un puits pestiféré, puant, où les Chinois jetaient les enfants. Tout cela fut démoli sauf le cimetière de la pagode de Ning Po. Quand les Français voulurent y faire passer une route, ce fut la révolte des bonzes, le déchaînement de la populace, l'hystérie, l'assaut, l'incendie. Aussitôt la cloche d'alarme a sonné au beffroi de la Concession internationale, toutes les nations sont arrivées au secours des Français, les matelots, les soldats, les policiers participant joyeusement à la répression. Quelques Chinois tués, l'ordre est rétabli. C'est alors que se produit le vrai scandale : le consul de France, un homme de trop d'imagination, redoutant les tréfonds de la Chine, lance une proclamation solennelle de renonciation au chemin sacrilège qui déplaçait les cercueils et dérangeait la paix des morts. En contrecoup, les taipans anglais entrent dans une colère sacrée. Tous, dans une apoplexie d'indignation, explosent dans leurs clubs, à leurs tables, devant leurs drinks. Quelle capacité des gentlemen et des ladies de se mettre à l'unisson de la fureur ! Tous ces gens, si polis dans l'existence normale, dévoilent soudain une âpreté cachée, le fiel de leur âme. La vie sociale si réglée devient la mer des épigrammes, des chansons. Évidemment les journaux britanniques de Shanghai, martelant quotidiennement la Chine de mots - un style anglo-saxon alliant la gravité, l'austérité, la moralité, à un étrange pouvoir de sarcasmes et de menaces -, se mettent à lâcher leurs bordées contre le consul de France. Ses propres concitoyens se joignent à la curée. Le Shanghai des Blancs lâche l'accusation de lâcheté contre le pauvre diplomate qu'on représente perdu, égaré, volé, disparu, se cachant sous son lit. Pourquoi tant de méchancetés contre cet homme ? Parce qu'il est traître à la race blanche, parce que son humiliation, c'est-à-dire sa dérobade devant les Chinois, constitue

un précédent dangereux.

Cela a duré longtemps, cette tension intérieure des Blancs, cette arrogance calme, ce mépris lointain, la volonté forcenée d'imposer leur volonté et leur marchandise, cet acharnement à profiter de tout, à tout calculer en vivant eux-mêmes toujours mieux, en étant volontairement les super-étrangers de la Chine que l'on dressait pour son bien. C'est la croisade mercantile où les Anglais ont reculé quand même une fois lorsqu'ils ont voulu conduire un petit tortillard dans la banlieue de Shanghai. Ils avaient menti prétendant qu'il ne s'agissait que d'une route mais les rails sont apparus, les foules ont gémi qu'on allait blesser le dragon de la terre et les mandarins eux-mêmes, tout luisants dans leurs paupières fermées, ne se sont pas dérobés par un mensonge qui les perdrait cette fois. Ils sont restés fermes face au consul d'Angleterre déclarant : « Les officiers qui commandent les canonnières seront invités à agir. » Finalement les mandarins ont racheté les wagons, la ligne, les locomotives, uniquement pour détruire, pour anéantir ce matériel maudit.

Cinquante ans pour dompter les Chinois. Ailleurs, dans la Chine assaillie de toutes parts, que de guerres, de massacres et de haines ! Les taipans de Shanghai s'arrangent pour que ces malheurs, même ceux qu'ils ont provoqués, se passent loin de Shanghai. Ils vont jusqu'à imaginer d'employer des Jaunes bien positifs, bien actifs, des Japonais. Ils s'en servent pour contenir sur les frontières de l'Empire céleste les Russes qui surgissent de l'Asie intérieure et veulent manger un trop gros morceau de Chine. Comme cela Albion conserve sa chasse gardée de la vallée du Yang Tse Kiang.

La frénésie dans l'Empire céleste et la paix de Shanghai. La paix d'Albion, la paix de John Bull, un système exploitant l'Asie avec, comme capitale, Shanghai. Système au point, l'ambassadeur d'Angleterre tarabustant Tseu-Hi dans sa Cité interdite de Pékin. Partout les consuls d'Angleterre persuadent les mandarins compréhensifs avec des arguments de poids : leurs uniformes brodés et les profils des canonnières. Tseu-Hi et les mandarins se laissent peu à peu pourrir, sombrent dans une atmosphère de corruption et de décomposition. Les taipans manoeuvrent de leur Shanghai malade de gigantisme, le nombril du mercantilisme. Shanghai où les Chinois s'agglutinent peu à peu à l'ombre des taipans.

Toutes les nations se déchirent la Chine et les taipans l'exploitent. Tranquillité de ruche à Shanghai où la seule révolte est celle des pousseurs de brouettes, en 1897. Brouettes énormes charriant les marchandises et même le peuple, par familles entières, à travers les

encombrements de la cité. Pour pousser cette boîte craquante et surchargée, une ombre d'homme, un coolie. Mais la taxe sur chaque brouette est portée de 4 à 6 cents par le conseil municipal de la Concession internationale. Milliers de coolies en bandes dans les rues, protestant contre l'injustice, s'énervant, devenant dangereux. Alors les grands taipans du conseil municipal renoncent au relèvement de la taxe. Mais tous les autres taipans, en une vague véhémence, constituent un conseil des contribuables et font démissionner le conseil municipal ! Les Blancs riches, repus, les seigneurs, entrent en fureur contre les coolies aux côtes saillantes qu'il ne faut pas augmenter. Les gentlemen se mettent en uniforme pour appliquer le principe typiquement britannique selon lequel les bons citoyens contribuent volontairement au maintien de l'ordre. Les dignes volontaires, au lieu de taper dans le tas, menacent cette fois de faire grève si les autorités suprêmes de la communauté blanche cèdent aux Jaunes. Finalement la communauté n'a pas cédé.

Calme. Même pendant la guerre des Boxers qui n'affecte en rien Shanghai. Au contraire, à cette époque, c'est la victoire de l'esprit de Shanghai où, lentement, avec leur prudence coutumière, les Chinois ont digéré les machines des Blancs. Ces machines qu'ils abhorraient et dont ils sont désormais fous, chemin de fer compris. Chinois commençant par adopter les rickshaws, ou pousse-pousse, impopulaires d'abord, car importés du Japon. Chinois créant des compagnies de navigation à vapeur, avec le dragon comme drapeau. Chinois fondant usines et sociétés à tour de bras. Banques chinoises aux vitres dépolies avec le mot « and C° ». Tas de capitalistes chinois. Tas de Chinois pris par l'obsession de faire de l'argent en gros, une frénésie et un désir universel, une maladie prise aux taipans. À Shanghai toutes sortes de Chinois à la fois exploitants et exploités, marqués de façon indélébile par l'Occident, même s'ils le haïssent.

Qu'importe aux taipans ce que deviennent les Chinois pris dans le jeu ? Qu'importe qu'il y ait désormais des milliardaires jaunes de la Bourse, de l'Exchange, des produits manufacturés ! Cela ajoute seulement à l'activité. Qu'importe qu'il y ait, à côté des profiteurs, des victimes, tous ces millions d'ouvriers, d'ouvrières, de coolies, de gosses, de fillettes, chairs à machines ? Tout cela dans Shanghai vend et achète. C'est l'essentiel.

Shanghai, le dynamisme grouillant de la Chine ajouté au dynamisme froid des Anglais dans toute leur gloire, avec leur civilisation sur mesure de gentlemen, les fils succédant aux pères, les affaires devenant plus prospères grâce aux Chinois si heureusement contaminés. Taipans des grandes firmes, des grands

clubs, interchangeables à travers les années, les générations, les événements, dominant le flot jaune qui bat à leurs pieds, jusqu'au Bund même. Taipans ravis car les Chinois devenus consommateurs et même producteurs n'ont pris de l'Occident que ses vices. Même ceux adonnés aux finances et aux machines ne conçoivent que le squeeze. Le squeeze roi. Ces Chinois sont incapables de maîtriser les lois de la science, de la production, de l'organisation. Au milieu de tous ces rackets les taipans se sentent encore plus indispensables.

Les Chinois sont peu à peu pris par le sentiment que la vieille Chine a perdu, qu'une nouvelle Chine doit naître, à l'image de l'Europe. Ce qui en résulte c'est la révolution de 1911, c'est la République chinoise. De tout cela il ne sort que le gangstérisme où les marchandises des taipans circulent, où les Blancs sont des rois intouchables, de l'aveu même des Chinois. Plus que jamais les Blancs ont le sentiment qu'ils ont toujours eu raison, que la Chine est à leurs pieds.

Shanghai-bordel. Shanghai-kidnapping. Shanghai-immensité. Shanghai la moitié du commerce de la Chine. Shanghai où, à côté des marchands, surgissent les bandes de protection, la Bande Bleue et la Bande Rouge mêlées à tout, comprenant de tout. Les taipans toujours aussi dignes, s'habituant à ce milieu nouveau, le milieu du désordre encore plus profitable. Univers étrange, absurde, incarné par le « Grand Monde », ce capharnaüm de loteries, de théâtres, de zoos, de dancings, où les Chinois crachent sur un tigre dans une cage et contemplent en ricanant une fillette de huit ans, enceinte, qu'on exhibe. Le goût de la monstruosité.

Shanghai ville bocal. Ville coffre-fort où l'on amasse l'or. Shanghai ville bureau, ville club, ville P.C. d'où partent les ordres et où arrivent les bénéfices. Shanghai excroissance poussée sur la Chine et d'où l'on saigne la Chine. Le Yang Tse Kiang amenant à Shanghai toutes les dépouilles de la Chine intérieure. Un siècle pour faire du Yang Tse Kiang la voie impériale du fantastique négoce sous le pavillon de l'Union Jack. Shanghai lançant toujours plus loin ses tentacules sur le Yang Tse Kiang mieux aménagé pour servir au drainage des richesses. Comme sucoir principal, Han Kéou. À mi-cours du fleuve, là où il s'étale en une immensité saumâtre, l'eau y est une surface sale, sans limites, confondue avec le ciel, Han Kéou sert de plaque tournante à tous les commerces. C'est le comptoir des marchandises – tous les produits manufacturés on les vend, toutes les belles matières premières on les achète aux foules jaunes que l'on fait entrer dans le « système ». Pauvreté des lieux, mais tant de villes, tant d'hommes, tant d'eaux rassemblées dans un carrefour, dans la même fièvre. Forêts de mâts de jonques, rouille des eaux

encerclées par les masses humaines, les quartiers immenses de magasins submergés de pacotille anglaise, et aussi des hauts fourneaux, l'incandescence du métal, les cheminées d'usines. Han Kéou, entrepôt de la Chine. Les cargos de haute mer, ayant pénétré des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres grâce au Yang Tse Kiang, s'alignent le long de la berge comme autant de jouets baroques mais utilitaires qui se vident et se remplissent. Pas de quais majestueux, pas de Bund comme à Shanghai, à cause d'une laisse de vase puante, grisâtre, ravinée aux basses eaux, une coulée d'égout aux hautes eaux. Les bâtiments s'amarrent à d'énormes pontons reliés à la terre ferme par des planches. Là, sur ce rivage, l'Étranger est le Maître. Cinq « Concessions » se succèdent, cinq civilisations différentes, cinq drapeaux différents, cinq manières de nommer les rues, cinq polices et cinq lois. Mais partout, dans les Concessions et en dehors, dans toute l'agglomération, le négoce comme un poison, le progrès au rabais, celui qui rapporte le plus, gangrenant les Chinois. Han Kéou le marché, Han Kéou l'entrepôt colossal, Han Kéou le bric-à-brac géant, le caravansérail modernisé où la Chine perd son âme, la Chine devenue un bazar. Han Kéou, tas d'objets, tas d'appétits, tas de clients fabriqués méthodiquement par l'Angleterre qui domine le Yang Tse Kiang.

L'Angleterre poussant toujours plus loin à l'intérieur de l'Asie, le long du sillon du Yang Tse Kiang. Les cargos britanniques, les rafiots naviguant pour tous les trafics et toutes les aventures sont arrêtés pourtant de longues années devant les gorges du fleuve Bleu. Là le progrès est impuissant devant la fureur des éléments, ces lames d'eaux folles qui protègent le Sseu Tchouan, ce mirage. Terreur des rochers, des rapides, des crues, des tourbillons. Mais comme toujours dans l'histoire d'Albion il se trouve enfin un « Capitaine courageux », un homme de tempêtes, un jouisseur du danger, qui tente l'exploit réputé impossible. C'est un certain Plant, un vieux marinier qui, dans un bateau à roues de soixante mètres, une boîte poussive, a vaincu les génies des eaux tumultueuses et a accosté à Tchoung King à la fin du siècle dernier. Sacrifice d'un coq blanc par l'équipage chinois.

Le monde moderne a suivi ce pionnier. Les canonnières du Haut Yang Tse Kiang. Épopée, explorations aux abords du Tibet de rivières inconnues inspirant une terreur vague à cause de leur emprisonnement dans des roches noires de grès ou de calcaire, leur enserrement dans des falaises, des croupes de montagnes, des récifs comme des géants dans les fleuves, les baves des eaux écorchées sur des cailloux pendant des kilomètres. Une nature trop puissante qui semble pétrie d'une âme intelligente et mauvaise inspirant un effroi

sacré. Autour, des populations sauvages sonnent des trompes.

Vers 1900 le progrès s'amarre à Tchoung King qui devient une petite base pour étrangers, avec des commerçants et des curés qui se déversent peu à peu sur le reste du Sseu Tchouan. Le rêve des matières rares, de l'or et des émeraudes pour les trafiquants blancs. Le rêve des âmes pour les missionnaires. Dans le Sseu Tchouan c'est toujours le Moyen Age. Un Moyen Age exploitable puisque d'année en année il y a toujours plus de cargos à remonter le Yang Tse Kiang, très loin, pour de fructueux négoce.

Aux isolés, aux petits Blancs, aux chercheurs de fortune ont succédé au Sseu Tchouan les émissaires des taipans attirés par les Seigneurs de la guerre et leurs armées mangeuses d'armes. Attirés surtout par l'opium.

L'opium qui a « fait Shanghai », c'était celui des Indes. Cette importation honorable, protégée par les consuls d'Angleterre, a duré un siècle, jusqu'au cœur des temps modernes. Jusqu'en 1917.

Les masses de Shanghai, les peuples des grandes plaines et des grands fleuves, sont tombés malades de l'envie de l'opium, après l'arrêt des importations du Bengale en 1914. Les taipans de Shanghai, ceux qui avaient fait fortune avec les cargaisons de drogues, ceux qui avaient donné le goût de la boue noire aux innombrables Chinois, s'avisèrent alors de ce manque intolérable. Ils devaient y remédier quitte à devenir plus riches eux-mêmes.

Question d'organisation car, depuis des années, des provinces de Chine, mais des provinces lointaines de montagnes et de jungle, étaient couvertes de pavots. Sur les sommets des collines décalottées de leur exubérance végétale poussaient des champs de corolles blanches et mauves fragiles comme des souffles. Nappes fleuries. Elles étaient cultivées par des tribus primitives d'aborigènes qui dénudaient les crêtes, brûlaient les forêts pour planter, saignaient les tiges délicates, les incisaient pour en retirer le suc qu'ils vendaient sous le nom de « confiture ». Le Seigneur de la guerre et les gros marchands du Sseu Tchouan avaient contraint les habitants des hauteurs sauvages, les Méos aux têtes énormes, les Miaos et les Lolos au cou enserré de colliers d'argent, à cette agronomie. Ces primitifs s'y étaient très bien habitués, ils voulaient être payés en taëls.

C'est donc ce Sseu Tchouan-là, celui des maréchaux voulant des armes et détenant l'opium, qui attire les messieurs de Shanghai. Des gentlemen qui ont quitté un Shanghai en pleine gloire, en pleine apothéose, en plein paroxysme, pour de l'argent, du gros argent à

faire loin, dans ce Moyen Age gai et grinçant qui bouillonne de cadavres et de supplices. Les grosses sociétés y viennent à cause de la mort qui rapporte. Elles vendent les mitrailleuses qui tuent vite et elles achètent l'opium qui tue lentement. Les Seigneurs de la guerre, les capitalistes, les consuls sur le Sseu Tchouan. Tous sur le Sseu Tchouan comme des corbeaux sur un charnier. Une belle partie en perspective qui, on le sait, angoisse beaucoup mon père, lui aussi préoccupé d'armes et d'opium mais ayant sur ces articles d'autres vues que celles des taipans, des vues patriotiques et françaises !

TROISIÈME PARTIE

La salle à manger est comme un temple éclairé, au milieu du consulat enveloppé par la nuit et ses rumeurs, des coassements et les interjections des takos, ces lézards qui sont de minuscules dragons. Plus loin les lueurs de Tcheng Tu : lampes de papier se balançant comme des barques rondes, les flambeaux, les mèches d'huile. Et puis tous les bruits humains amortis... Ma mère, qui n'aime pas Dumont, est allée se coucher au dessert, après avoir murmuré : « Je vous quitte, messieurs, vous devez avoir des choses à vous dire. » Elle profite de la coutume coloniale, d'origine anglaise, selon laquelle les dames laissent les hommes entre eux après le dîner. Elle s'est éclipsée si vite que Dumont, qui s'est levé pour lui baiser la main, ne trouve que le vide. « Excusez ma femme, dit le consul, elle a la migraine. »

Ils sont donc trois autour de la table encore encombrée. Un bon sans-gêne s'établit. Ces messieurs, une fois la maîtresse de maison partie, ont enlevé leur veste. Ils sont en goguette mais leur exubérance cache les arrière-pensées. Leur rigolade est un duel, leurs humeurs digestives dissimulent une empoignade. Albert Bonnard maîtrisant sa propre répulsion joue au bon garçon, au bon bougre, pour en savoir davantage. Cela tombe bien car Dumont ne demande qu'à se déboutonner, même si sa feinte naïveté est un piège. Il est tonitruant d'amitié pour le consul de France. Sur sa trogne rouge une petite moustache noire de garçon d'abattoirs. Sa bedaine poussante se bat contre le rebord de la table. Dumont est tout grasseyeux mais trapu et costaud :

– Monsieur le consul, clame-t-il dans sa vulgarité rayonnante, vous êtes trop bon. Vous vous laissez embêter par ces macaques de Chinois. Moi je vous dis, il n'y avait qu'un moyen : le coup de pied au cul.

– Mais, proteste le consul, ce ne sont pas des nègres, eux, ils ne pardonnent jamais, ils se vengent, ils peuvent très bien vous couper le cou.

Hilarité de Dumont.

– Jamais si vous êtes malin. Tenez, moi, je me suis toujours démerdé avec eux. Mon pauvre père le navigateur, mort d'opium, m'avait laissé quelques sous. Après les avoir perdus au poker au

Cercle français, j'ai commencé à être sérieux. Quinze fortunes et quinze faillites. Ma bosse, je l'ai traînée partout. J'ai été courtier en diamants à Tien Tsin, marchand de *curios* rares à Pékin, caravanier dans le désert de Gobi, chercheur d'or au Tibet, économe d'un couvent de bonzes à Lhassa, croupier à Macao. Eh bien, les Chinois, je les ai toujours roulés.

L'adjoint de Dumont, un monsieur chandelle, dont la mèche brûlante est un pif de cartilage rouge, approuve : Dumont ne se laisse pas avoir.

Dumont, prenant une voix posée de philosophe, poursuit :

– Le truc des Chinois c'est de vous emberlificoter. de vous faire mijoter dans leurs sacrées manigances jusqu'à ce que vous perdiez la boule. Alors vous êtes foutu. Eh bien, moi, avant de me laisser empatouiller, je tape. Je tape dur. Et c'est le Chinois qui est déconfit. C'est lui qui est knock-out. Son esprit est ainsi fait qu'il ne comprend pas le coup au but soudain, à la loyale, parce que, pour lui, la victoire est toujours au bout des micmacs.

– Ainsi vous pratiquez la loyauté, monsieur Dumont ?

– Quand je cogne, oui. Hélas les Européens s'avachissent de plus en plus. Ce sont des cornichons maintenant. Les Chinois qu'on maintenait autrefois à distance le sentent et ne se gênent plus.

Soupirs de Dumont.

– C'est la décadence. Même chez les taipans. Eux si fiers autrefois, maintenant ils sont obsédés par les Chinois, ils en ont peur, ils leur font des courbettes. Il n'y en a qu'un qui a encore des couilles : le père Jonson, un vieux de la vieille. Il rouscaille contre tout : les décisions du Club, du conseil municipal, de son consul. À chaque assemblée de taipans on peut être sûr qu'il surgira et qu'il lâchera un speech épicé de jurons écossais sur ce qu'il pense de tous les jean-foutre qui laissent perdre la Chine et Shanghai.

– J'ai entendu parler de M. Jonson avec beaucoup de respect, dit mon père suavement.

– Le vieux bougre ! Il faut le voir se pavaner en gesticulant le long du Bund ! Les nouveaux venus à Shanghai, les tendrons, se chuchotent respectueusement entre eux, à sa vue : « C'est M. Jonson. » C'est que ses milliards, le bonhomme les a faits lui-même. Le plus beau coup jamais fait à Shanghai. Cela se passait vers 1915, quand l'opium importé était devenu rare. Jonson, lui, a raflé tout ce qui restait à Shanghai et a constitué une corporation qui a traité avec une guilde chinoise. Jonson, grâce à son monopole, livrait en

vrac des tonnes de drogue du Bengale à de bons Célestes qui les distribuait dans les provinces après avoir graissé toutes les pattes nécessaires.

- En effet, je sais que le doigté de M. Jonson à cette époque a fait l'admiration de tous les hommes d'affaires européens de Chine.

- Il a gagné les doigts dans le nez. Mais depuis, le père Jonson a beau râler, les temps ont changé. Il s'est mis dans les armes avec tous ces Seigneurs de la guerre qui pullulent. Mais il est devenu vieux, il n'est plus tout à fait dans le coup. Et son fils, le jeune homme qui est à Tcheng Tu maintenant, entre nous, ne le vaut pas. Une poule mouillée. L'erreur du père a été de faire éduquer son garçon à Oxford. Depuis ce temps le rejeton ne fait pas le poids. La firme a décliné.

- Elle reste très importante d'après ce que je sais.

- Oui, mais le vieux, finalement, a regimbé. Il n'acceptait pas cette décadence. Il gambergeait et un jour, il y a trois ou quatre ans, il m'a fait venir dans son bureau, moi qui, justement, venais de me ruiner une fois de plus et qui étais un Français de surcroît. Il a grogné d'un air bourru : « J'ai entendu parler de vous. Je vous donne deux millions de dollars. Vous allez relancer ma firme. » Et il m'a tendu le chèque.

- Jonson c'est vous maintenant ? Vraiment curieux, dit le consul de France.

- Pas tellement. Le vieux savait que j'apporterais avec moi Tu Yu Seng... Il y a quand même de bons Chinois et celui-là c'en est un bougrement bon.

Mon père n'a pas de mal à se souvenir de Tu Yu Seng, il était même assis à ses côtés chez Dumont, à Shanghai. Un vieux Chinois à l'air inoffensif, à la face en bouton de guêtre, à la figure grêle. Une expression abrutie, froide, sans âge, endormie. Quelque chose de malsain, de cachexique, se manifestant par des toux, mais pas de celles qui sont pour les Célestes des égalements, des ricanements approbatifs. Là il s'agissait de toux de malade, de tuberculeux qui étaient du reste son seul langage car il ne parlait pas. Tout semblait se traîner en lui. Des pellicules sur les yeux, des gestes inertes, un tâtonnement de la main pour le shake-hand, des tâtonnements encore plus vagues pour porter la nourriture à sa bouche morte, une peau parcheminée. Un imbécile à le voir.

Dumont est tout fier d'étaler ses connaissances :

- Tu Yu Seng, c'est le chef de la police de la Concession française

qui me l'a fait connaître.

- Celui-là, je le connais bien, s'écrie mon père, un sacré Corse, le bel homme, un profil de médaille, l'oeil de feu et la jugeote. Un héros aussi. La Légion d'honneur à titre militaire comme sous-off au Maroc. Il avait sauvé dans un bled les Français que les Arabes commençaient à massacrer. Le véritable aventurier à képi. Il a tout fait, même l'armée blanche de Sibérie, celle de Wrangel luttant contre les rouges dans les plaines glacées : un cauchemar où il s'est amusé. Ça a fini dans le sang. Lui, démobilisé à Vladivostok, s'est retrouvé à Shanghai sans le sou.

Ces belles phrases, Dumont s'en fout, la vie héroïco-patriotique du chef de la police de Shanghai aussi. Ce qui l'intéresse c'est qu'il est son compère, sur le tas. Et c'est ça qu'il fait savoir à Albert Bonnard :

- Moi, quand il s'est pointé à Shanghai, justement, j'étais aussi dans la déconfiture. Nous étions pensionnaires du même boarding-house usé par deux générations de petits Blancs. Enfin quoi, la tristesse et le délabrement d'une pension de famille pour épaves, avec la crasse orientale et le boy principal qu'on appelait glorieusement « n° 1 ». Comme patronne, une nonne défroquée, une gaillarde de cinquante ans qui offrait ses bons conseils et ses vieux charmes. L'adjudant et moi étions devenus copains. Un jour il m'a dit : « On me propose de devenir le chef de la police, je me tâte. » « Accepte. »

- N'est-ce pas lui que j'avais rencontré chez vous à Shanghai ?

Dumont écarte la réflexion de mon père d'un geste de sa grosse main :

- Non. C'était son bras droit, un ancien de la Légion étrangère, un peu déserteur paraît-il. Mais on a régularisé sa situation. La vraie fouine. Mais, mon ami, lui, c'est tout autre chose. Un vrai monsieur.

- Oui, il a très bien réussi, à ce qu'il paraît.

- Et comment ! Quelques mois après sa nomination, toujours le képi cassé et le mégot aux lèvres aux heures de travail, mais se vissant un monocle à l'oeil le soir, il est devenu le mâle de Shanghai.

Et mon père, la glotte se trémoussant d'impatience dans sa gorge, a droit au portrait d'un « Seigneur », l'homme autour duquel flotte l'adulation. Le consul a un mauvais goût dans la bouche : au fond, ce Corse, il le méprise et il le jalouse. Il n'a pas besoin des minables paroles de Dumont pour savoir la place prise à Shanghai par l'individu : les gentlemen l'invitent à dîner, les ladies le cajolent, il fait sensation dans les mondanités, comme si le frac avait toujours

été son uniforme. Les femmes à ses pieds pour un regard, les hommes pour un conseil. Lui, toujours aux aguets, percevant chaque nuance, capable de durcir ses traits en un masque insoutenable, capable aussi, du haut de sa virilité, de la câlinerie du geste ou de la voix qui marque l'amitié. Capable de tout, des décisions impitoyables mais surtout des ententes subtiles. Le don de comprendre tout à Shanghai, le gratin et la pègre, les Blancs et les Jaunes. Tout cela, pour mon père, c'est un immense « milieu » où, en bon Corse, l'autre nage comme un poisson dans l'eau – un revolver toujours à portée de main. Évidemment il trempe dans tout et tout lui est favorable. Un hasard étrange a fait qu'il a gagné deux ou trois fois le sweepstake – évidemment une faveur de la colonie européenne... Mais surtout les Célestes s'efforcent de gagner ses faveurs.

Pour bien épater mon père, Dumont étale son intimité, il s'y vautre :

– Quand je vais le voir à son bureau, il me confie, un sourire indulgent aux lèvres : « Curieux pays. Quand je tire mon tiroir le matin, je le trouve plein de dollars. Je ne sais pas qui les a mis là-dedans, quelque Céleste sûrement. Ce serait offenser le personnage inconnu que de ne pas empocher son hommage. Le mystère dure peu – il y a toujours, peu après, un magot à me demander « Mes humbles efforts ont-ils été suffisants pour vous faire plaisir ? »

– Ça m'a l'air d'un fameux pistolet, votre ami.

– A la coule, comme c'est nécessaire en Chine. D'abord le bon policier qui déteste le désordre. Avant lui la Concession française en était pleine, vous ne l'ignorez pas. À Shanghai, faire tuer quelqu'un, ça coûtait de cinq à dix dollars, pas plus. Les gros Chinois avaient transformé leurs demeures en forteresses avec, comme remparts, des grillages épais et même des blockhaus. Chaque richard vivait sous la protection constante de gardes du corps armés, qui souvent trahissaient. Pour sortir en bagnole, tout milliardaire jaune ne se contentait pas d'établir une cloison métallique entre lui et son chauffeur toujours douteux, il s'enfermait lui-même aussitôt à clef dans son compartiment roulant, de façon à ne pouvoir en être arraché. Vaines précautions si le coup était monté par une des grandes bandes – la plus célèbre étant la Bande Bleue.

Mon père est agacé :

– Je le sais bien ! Mais comment votre ami si compréhensif est-il venu à bout de ce chaos ?

– Il a réfléchi. Il s'est dit que, pour lutter contre le crime, il lui

fallait s'allier aux criminels, leur faire entendre le langage de la raison et de l'intérêt. Il n'a pas eu à chercher loin ses interlocuteurs. Il les a trouvés dans ses propres services, parmi ses subordonnés. Figurez-vous que l'honorable inspecteur principal chinois de la Police française, M. Wang, était aussi le chef suprême de la Bande Bleue. Et presque tous les flics jaunes de la Concession y étaient affiliés. En somme, le P.C. du gang au cœur même de la police. Cela durait depuis longtemps.

« M. Wang avait eu une vie pleine de mérites. Il avait commencé dans l'existence comme coolie-pousse. Il avait réussi, à force de sagesse, à monter à la fois dans la hiérarchie de la police coloniale et dans celle de la bande. Le grand flic-gangster quoi ! À ce moment-là, au comble des honneurs, il se préparait à prendre une vertueuse retraite dans un yamen fleuri proche de Shanghai, au milieu du grouillement harmonieux de ses femmes, de ses brus, de ses fils, de toutes ses progénitures.

« Mon ami convoque M. Wang, qui le salue respectueusement. Puis il prend un visage désolé pour lui dire : "Monsieur Wang, je suis dans l'obligation de vous révoquer. Vous avez profité de vos fonctions pour commettre des crimes tout à fait regrettables..." Sanction terrible pour M. Wang, car elle lui fait perdre la face – à lui, un des maîtres de Shanghai à la vie exemplaire. Wang est grand, le visage ridé, le corps dignement plissé par l'âge. Un personnage comme lui pourrait éclater de fureur, proférer des menaces dangereuses – c'est vrai qu'il peut, s'il le veut, mettre la Concession à feu et à sang. Par quelques mots chuchotés aux dignitaires de la grande loge de la Bande Bleue. Le Corse a un sourire superbe en attendant la réponse de Wang – car, de ce que dira le Chinois, dépendront sa carrière, sa vie et même le sort du bout français de Shanghai. C'est un quitte ou double. M. Wang sourit aussi de façon modeste, déferente, comme un subalterne en faute. En fait, le bonhomme a bien compris que ce n'était pas de son renvoi qu'il s'agissait, mais d'une proposition de négociation. Il se borne à faire l'imbécile : "Monsieur le chef de la police, il faut avoir pitié de moi. Je suis un vieil homme. Et puis, j'ai aussi rendu beaucoup de services grâce à la très modeste société de bienfaisance à laquelle je consacre, en mes moments de loisir, mes facultés limitées." En fait, ça signifie qu'il accepte les pourparlers. Mon ami, tout ragaillardisé mais sans montrer sa joie, avec la même mine sévère et paternelle de chef attristé, en profite pour avancer aussitôt ses cartes : "Monsieur Wang, vous n'avez pas été raisonnable. Votre organisation de charité contrôle à Shanghai et dans beaucoup d'autres cités bien des activités utiles et rémunératrices : la

prostitution, tous les plaisirs, les jeux, et surtout le jeu des trente-six bêtes, enfin tout ce qui concerne l'opium. Aucun Chinois de cette ville ne conclut un marché sans donner un pourcentage à votre œuvre salubre qui gagne aussi beaucoup d'argent à vendre, de façon très persuasive, sa protection aux petits et aux grands. Je comprends la nécessité, pour votre pieuse institution, de ramasser énormément de dollars, afin de faire le plus de bien possible. Mais comment se laisse-t-elle entraîner, pour accroître encore ses fonds, à des actes aussi regrettables que l'attaque à main armée, le cambriolage, le vol des banques, le kidnapping et l'assassinat ? C'est ça qui est intolérable. Monsieur Wang, vous êtes aussi un vieux policier bien noté et apprécié. Vous comprendrez que je veux que l'ordre règne sur la Concession – un ordre nullement nuisible à la bonne marche des affaires charitables, au contraire..."

« M. Wang a baissé la tête : "Monsieur le chef de la police, je reconnais mon indignité. J'ai manqué de vigilance. J'ai été trop indulgent quand certains jeunes initiés de notre confrérie se sont laissé emporter par trop d'ardeur. Cela ne se renouvellera plus. La Concession française sera désormais un modèle. Si nous pouvons continuer à pratiquer nos bonnes oeuvres, moi-même et tous les frères de ma société nous vous aiderons à lutter contre le mal. Non seulement nous n'aurons plus de tentations, mais nous serons vos yeux et vos mains. Nous vous aiderons même à démasquer les individus étrangers à notre organisation et à faire justice." »

Dumont souffle comme un phoque :

– Cette conversation, monsieur le consul, si j'ai pu vous la rapporter en détail c'est que mon ami le chef de la police me l'a racontée bien des fois avec un légitime orgueil. C'est grâce à elle que la Concession française – et la Concession internationale aussi – a retrouvé le calme et la prospérité. L'idée de mon copain, celle de transformer des mauvais garçons en bons gestionnaires du vice, a réussi magnifiquement. Que voulez-vous, le vice est impossible à supprimer en Chine. Vous voyez des Chinois sans le jeu et sans l'opium ?... Vous savez bien que c'est une industrie très importante, de loin la principale à Shanghai. Tant qu'à faire les Blancs doivent en tirer parti, économiquement et politiquement. Il faut laisser les Chinois vivre à la chinoise. Le chef-d'œuvre de mon ami, c'est d'avoir métamorphosé les gens de la Bande Bleue, d'en avoir fait des hommes d'affaires sérieux qui se sont rangés définitivement du côté des autorités blanches et de la bonne société. Il n'y a pas de meilleurs défenseurs de la loi et de l'ordre qu'eux, pas plus honnêtes, pas plus réguliers, à condition de les laisser tranquilles dans leur business. En fait maintenant le Shanghai civilisé est surtout préservé

par de bons gangsters jaunes. Un jour, ce seront peut-être eux qui sauveront la cité, face à ces fous de Seigneurs de la guerre et à toutes les racailles excitées. Ma foi, parmi les Chinois, je n'ai confiance qu'en eux. Aux autres, le coup de pied au cul.

A ce moment, le nez du comparse de Dumont passe à l'écarlate comme un signal d'arrêt :

– Monsieur Dumont, je crois que vous fatiguez le consul de France avec toutes vos histoires de Shanghai. Allons plutôt nous coucher.

– Ne m'interromps pas. Je sais ce que je fais.

Dumont remplit son verre de cognac et provoque mon père au kampé, à la chinoise.

– À votre santé, monsieur le consul. Moi, je suis franc. Si je vous déballe le dessous des cartes, c'est pour que vous sachiez combien un arrangement honorable, à Tcheng Tu, sur l'opium du Sseu Tchouan, en satisfaisant la Bande Bleue notre alliée, renforcerait encore la situation de la Concession française de Shanghai. Personne n'oserait vous dire cela, moi je vous le dis. Je ne vous demande d'ailleurs pas votre aide pour les tractations prochaines. Je suis assez fort pour me débrouiller, moi et mes associés. Je désirerais seulement que vous ne nous mettiez pas des bâtons dans les roues, en montant la tête à vos amis yunnanais.

Mon père s'appuie solennellement sur le dos de sa chaise :

– Mon cher Dumont, je ne peux aucunement intervenir dans une affaire aussi délicate. N'oubliez pas que l'opium est complètement prohibé par la législation chinoise, même si celle-ci n'est guère appliquée. Ma position est simple : officiellement, je ne sais rien de vos activités. Mais, moralement, je suis favorable aux entreprises comme la vôtre, qui contribuent à l'expansion du commerce français. C'est dire que je ne vous contrecarrerai aucunement. Comment avez-vous pu croire cela?

– À vrai dire, monsieur le consul, je craignais que vous ne soyez un empêqueur de danser en rond.

Le consul tire lentement quelques bouffées de sa cigarette avec l'air d'un petit Metternich.

– Je suis un très bon valseur, mon cher Dumont. Mais je choisis mes cavalières. Dans votre cas, comme je vous l'ai dit, je ferai tapisserie, tout en admirant vos propres ébats.

– Alors, ça ne va pas traîner, monsieur le consul.

– Tant mieux. À propos, vous ne m'avez pour ainsi dire pas parlé

de M. Tu Yu Seng qui, autant que je le sache, est quand même l'homme clef de la Bande Bleue. Est-ce que cet important personnage va apparaître lui-même à Tcheng Tu, pour conclure le marché ?

Rire étranglé de Dumont :

– Que non ! Il est bien trop prudent. S'il était ici, les Yunnanais ne résisteraient peut-être pas à la tentation de le prendre pour otage et de le rançonner. Des gens pas commodes, vos alliés... M. Tu a délégué ici deux dignitaires de rang élevé, mais pas assez éminents quand même pour mériter une hospitalité forcée de la part de vos Yunnanais.

– Et vous ne craignez rien pour vous-même ?

– Je suis français. Je suis sous votre protection, monsieur le consul. Vos amis yunnanais ne vous joueraient pas ce sale tour, de m'embêter vraiment...

Sueur de cognac et sueur de joie sur les traits bouffis de M. Dumont à qui mon père demande :

– Mais qui est M. Tu Yu Seng ?

– Mon ami. Et aussi un des hommes les plus puissants de la Chine. Quand le digne M. Wang a senti ses forces décliner, il s'est retiré paisiblement, comme il en avait depuis longtemps l'intention, dans sa demeure campagnarde. Là, conservant toujours le titre honoraire de Grand Chef, il vit en patriarche. Il coule des jours heureux.

« M. Tu, qui lui a succédé, c'est une autre paire de manches. C'est lui qui a vraiment modernisé la Bande Bleue, en a fait cette combine, ce racket parfaitement huilé, en accord avec le chef de la police de la Concession. Cela fonctionne comme un mécanisme d'horlogerie. »

L'histoire de M. Tu, je devais l'apprendre bien plus tard. Elle est exemplaire :

Tu est un organisateur, un cerveau. Et pourtant il sort de la nuit, du néant, avec des débuts misérables de petit voleur, de petit tueur. Des voyous comme lui, il y en avait des milliers, des dizaines de milliers sur le pavé de Shanghai. Pour s'imposer, pour accéder au sommet au milieu de cette concurrence, quelle sacrée personnalité il lui a fallu ! M. Wang, qui avait reconnu ses qualités, l'a beaucoup aidé dans cette ascension, avant de le désigner comme son dauphin. Tout ce passé est mystérieux. On a attribué à Tu toutes sortes d'exploits sinistres – en particulier d'avoir invité ses rivaux au sein de la Bande Bleue à un banquet où il leur a fait servir des nids

d'hirondelle si subtilement empoisonnés qu'ils ne se sont doutés de rien, jusqu'à ce qu'ils meurent. Au dessert, plus rien que des cadavres et Tu bien vivant les faisant enlever. Légendes peut-être... La seule certitude, c'est qu'un jour il a lui-même tranché la jambe d'une de ses concubines avec une hache et l'a laissée saigner à mort. Mais c'est une bagatelle en Chine...

Maintenant Tu est enveloppé de discrétion. Il déteste l'ostentation, même dans le crime. La force de la Bande Bleue, c'est son invisibilité, d'être partout sans qu'on sache qu'elle est là. Elle a commencé comme un simple compagnonnage des bateliers du Grand Canal impérial, une société d'entraide de miséreux, la population flottante des jonques. Comment est-elle devenue, en quelques dizaines d'années, ce formidable polype ? Maintenant, c'est une société très fermée. Pour en faire partie il faut être initié par la cérémonie du sang. Dans un décor de magie, le serment solennel de l'obéissance et du secret absolu, s'engager à exécuter n'importe quel ordre, même de tuer, les lèvres cousues sous peine de mort. La mort est l'unique sanction. Une mort cruelle.

La Bande Bleue c'est un agrégat de loges, chacune avec son maître, toutes sous l'autorité du Grand Maître. Au bas une racaille, une plèbe, ce qui traîne dans les rues. L'armée des gueux qui grouillent, à tout voir, tout épier, tout surveiller et qui, sur un signe, quand ils en reçoivent l'ordre, filent un homme ou s'attroupent pour tout paralyser par leur cohue.

Au-dessus de ces bas-fonds enrégimentés il y a l'armée régulière des petites frappes, leurs sales gueules enfouies dans des feutres, qui, chaque nuit, dans chaque secteur, font la tournée de la ville pour ramasser l'argent de « Protection ». Ils vont dans les ruelles infectes, les cabanes où des lampes à pétrole éclairent des putains et des coolies en train de profiter des joies de la vie, dans des bordels poussés sur des tas d'immondices, dans des bouges où des culs-de-jatte et des mendiants risquent, autour des planches grossièrement peintes servant à des jeux, les centimes de leur bol de riz. Dans des fumeries qui semblent des morgues tellement les clients sont desséchés. Impasses, culs-de-sac, huttes sur la fange, immensité des quartiers de misère. Tout ça paie à la Bande Bleue avec respect. D'autres mecs, plus distingués, vont dans les avenues des plaisirs chers où des caractères gonflés d'électricité donnent aux êtres des couleurs irisées. Dancings à taxi-girls où sur les murs des formes mi-végétales mi-humaines semblent s'enlacer en une forêt de fibres et de chairs. Milliers de dancings, de fumeries, hôtels chinois, la cacophonie de la joie. Tout ça paie. Enfin des messieurs convenables avec des serviettes de cuir rendent visite aux boutiquiers, aux

commerçants, aux marchands, aux banquiers, ceux-là paient aussi. Shanghai en entier est quadrillé par les agents de la Bande. Chacun pourvu d'un revolver si bien que M. Tu, s'il le veut, peut rassembler 30 ou 40 000 hommes armés et prêts à tout.

M. Tu joue sur les passions. Avant tout celle du jeu. Le jeu à en mourir, à en dépérir, à en crever de faim, le jeu comme destin et comme divination, c'est l'obsession de tous les Célestes, la maladie de tous les Chinois. M. Tu pourvoit à ce besoin par le jeu permanent, universel, qui vient au-devant des gens, jusque chez eux, et qui ne cesse jamais. Il racle l'argent des pauvres, ce qui fait énormément d'argent, par le jeu des trente-six bêtes. Système parfait pour éponger le fric de la population. Une machinerie superbe et très au point. Shanghai est divisé en secteurs, chacun d'eux avec sa comptabilité, son personnel, ses responsables, avec le flot des démarcheurs, des tentateurs dans les rues et les ruelles, tous crient et agitent des feuilles jaunâtres barbouillées de dessins et de caractères obscurs se référant à la poésie ancienne et aux grandes légendes de l'Empire du Milieu. Avec toutes sortes de bêtes, des monstres, des sphinx, des licornes, sur lesquels cogitent les vieilles amahs, les belles taxi-girls, les petits employés. Tous se concentrent pour tâcher de découvrir quelle sera la bonne bête, celle qui sortira gagnante du jeu. Pour cela tous ces êtres, la plupart illettrés, scrutent, analysent les indications incompréhensibles contenues sur les papiers distribués : car celles-ci sont censées conduire à la solution, à celle des trente-six bêtes qui sera la bonne cette fois-là. Ensuite, les gens en foule, chacun croyant avoir trouvé l'énigme, s'attroupent auprès d'un autre employé de l'organisation des trente-six bêtes, le vendeur ambulant de tickets. Mer des visages burinés, forêt des bras tendant des piécettes trouées ou des billets crasseux à l'homme, tandis qu'une bouche lui crie : « Tant sur cet animal. » Et cela sur toute la surface de Shanghai. Tout est correct. Tout est en règle. Chaque parieur a son reçu. Mais il se trouve toujours que la bête victorieuse n'est pas celle à laquelle la masse a cru, celle que tout semblait désigner. Il y a toujours une subtilité faisant que c'est une autre bête, apparentée, voisine, qui est proclamée : la chauve-souris au lieu de la souris par exemple. Cette finesse assure le gain de M. Tu. Le résultat est annoncé solennellement sur des tréteaux, dans une frénésie de gongs, un assommoir de bruits. Chaque fois c'est le désespoir. De la foule sort un « han » de déception, un gémissement qui se répand de proche en proche sur Shanghai. Alors des lettrés pleins de science, en robe, montent sur l'estrade et, avec beaucoup de références et de citations, ils expliquent les justes raisons de la désignation de la bête. Ces sages disent longuement : « C'est cette bête-là, pour telle et telle raison. » Ils sont tellement

doctoraux qu'on ne croirait jamais que ce sont des compères, de vieux coquins chargés de « faire avaler » l'animal qui ruine les gueux au profit de M. Tu. Il n'y a jamais de protestations, ce serait inconvenant et dangereux. Et cela chaque jour, deux fois par jour. Et la nature des Shanghaïens est telle qu'ils ne se lassent pas des trente-six bêtes mortelles. Un racket génial.

L'intelligence de M. Tu s'est exercée aussi dans le domaine du rendement de la drogue. Il a estimé que l'opium fumé selon les usages, sur des planches, c'était une perte de temps, un manque à gagner. Alors M. Tu a lancé la morphine sur le marché. Sous forme de pilules roses – le rose n'étant qu'une couleur rassurante sur un poison mortel. On les fume. Au lieu du long rituel de la boulette d'opium il n'y a qu'à mettre une de ces dragées dans le fourneau de la pipe. Le bonheur en quelques secondes. Encore une autre idée de M. Tu : la morphine en injection. La morphine en quantité, au décrochez-moi-ça, à l'usage des pauvres, des sous-hommes et des sous-femmes. Comme clients, des gens dégoûtants, du fumier humain, des êtres réduits à des noeuds d'ulcères et de haillons, se faisant piquer dans des antres abominables, dans des soupentes du bout de la misère et de la nuit, avec des aiguilles jamais nettoyées, des armes de charcutaille. Tous vautrés sur la pourriture, leurs membres se durcissant, la peau comme du cuir effiloché, ils n'ont que le ventre d'assez mou pour y recevoir leur dose. Ailleurs, c'est pire, peut-être moins sale à voir, mais encore plus ignoble en vérité. Cela se pratique avec les gens tenant encore debout. Ils font la queue devant un mur percé d'un trou. Quand un de ces gueux arrive devant cette ouverture, il y jette de l'argent et tend son bras pour jouir de la piqûre que fait, de l'autre côté de la paroi, un individu assis qui opère à la chaîne, dans les chairs offertes, sans même voir les visages.

Monsieur Tu se considère comme un bienfaiteur du peuple. Selon lui, quand les hommes sont dans le malheur, ce n'est pas de vertu qu'ils ont besoin, mais du vice consolateur. Qu'importe si la mort est au bout ! De toute façon, pour ces gens-là, elle sera au rendez-vous. Mieux vaut qu'ils quittent ce monde trop dur avec des illusions heureuses.

Les prétentions de M. Tu à la philanthropie sont prises sérieusement par les Chinois. Des gens très bien considèrent comme un honneur de faire partie de la Bande Bleue. Car à son sommet, à des hauteurs obscures et inconnues, il y a presque tout le gratin de la Chine, les Célestes puissants qu'on n'imaginerait jamais dans une si étrange fraternité ! Quand un Européen fait connaissance d'un membre supérieur du Kuomintang, d'un milliardaire jaune, d'un

vertueux professeur d'université, d'un Seigneur de la guerre même, comment supposerait-il que le personnage est un dignitaire de la Bande ? Pourtant, c'est souvent le cas. Si l'on avait affirmé que le président de la République chinoise en était, personne ne s'en serait étonné. Ainsi, M. Tu dispose-t-il dans l'ombre de mille liens redoutables – rien ne se fait en Chine sans lui.

En 1927, c'est Tu qui massacra les Rouges et sera considéré par les taipans comme le sauveur de leur Shanghai capitaliste.

Albert Bonnard écoute dans un silence affable et un peu blasé les rodomontades de Dumont, avec un léger air d'ennui, comme pour démontrer qu'il n'est pas du même monde que ce Dumont et son M. Tu. Cependant, sous ses lorgnons, le consul de France est inquiet : il se sent enveloppé par les paroles de Dumont comme par un filet. Celui-ci veut manifestement le prendre dans des rets, dans un piège. Ce que Dumont narre, mon père, en vieux « chinois », en traînailleur de la Chine, le sait déjà, à quelques détails près. Mais évidemment Dumont débite ces choses bien connues pour en arriver à d'autres, qui contiendront un chantage plus précis, qui aboutiront à des exigences plus dures. En montrant qu'il connaît tout, qu'il peut tout, Dumont veut « tenir » le consul de France.

Mon père, pour dissimuler ses craintes, affecte donc une impassibilité détachée nuancée d'une touche d'ironie supérieure :

– Mais, mon cher Dumont, indiquez-moi donc quel est le genre de grandes affaires dont s'occupe M. Tu ?

– Il en a de toutes sortes. Tenez, vous en avez une sous le nez. Celle qui m'amène ici...

– Ainsi, vous n'êtes pas seulement l'homme à tout faire de M. Jonson, mais aussi celui de M. Tu !

– Je dirais plutôt que je suis son comprador. Jusqu'à présent, les compradores étaient des Jaunes que les Blancs employaient pour traiter avec d'autres Jaunes. Moi, je représente un comprador de la nouvelle espèce : un Blanc dont se sert un Jaune, en l'espèce M. Tu, pour s'entremettre avec d'autres Blancs.

– Si je comprends bien, par votre bouche, c'est M. Tu qui s'exprime. Lui et son organisation.

– C'est exact, monsieur le consul.

– Vous êtes culotté, monsieur Dumont. Ainsi moi, le consul de France à Tcheng Tu, j'héberge, j'apporte donc ma garantie à un Français qui n'est que le porte-parole d'un gangster chinois, et qui même me menace ?...

– Ne faites pas la fine bouche. Je vous dis la vérité, ce qui est rare et même exceptionnel. Vous devriez me remercier. Loin de vous contraindre, je veux vous aider – pour vous éviter éventuellement de regrettables erreurs.

Mon père se calme, après ce petit numéro d'indignation. Il lui reste à savoir ce que veut vraiment M. Dumont. Se figeant dans des auréoles de fumée de cigarette, il lui demande sans avoir l'air d'y toucher :

– Mais comment avez-vous accédé à cette position unique auprès d'un homme aussi méfiant et renfermé que M. Tu ? Ne se rend-il pas compte que vous êtes un aventurier ?

– Un aventurier génial, donc honnête, c'est ce que je suis, monsieur le consul. Vous m'avez fait un compliment. Mais, bien avant vous, M. Tu avait découvert ma valeur, grâce à mon ami le chef français de la police de la Concession.

– On s'en serait douté

– Un jour, j'ai trouvé mon copain le chef de la police l'œil goguenard et les pieds sur son bureau. Il m'a dit en se marrant : « On va voir si tu es un homme : j'ai un sacré truc pour toi, si tu n'es pas un dégonflé. » Là-dessus, il m'a expliqué que M. Tu était à la recherche d'un oiseau rare : un Blanc sachant travailler avec lui à la chinoise et à l'européenne à la fois. Assez intelligent pour tirer parti de tout, mais surtout, assez intelligent pour être bien persuadé qu'à la moindre faute ou défaillance déplaisant à M. Tu, il se retrouverait le cou coupé ou le ventre fendu en deux.

« Après m'avoir exposé ainsi les avantages de la situation, le chef de la police a retroussé ses babines : "J'ai pensé que tu pourrais être cette perle. Ça t'intéresse ?" "Oui." "Je ne te demande même pas de pourcentage sur tes futurs profits, si tu ne te fais pas zigouiller." "Tu es un chic type." "Ne parle pas de moi à Tu. Il sait que je t'envoie, ça suffit. Pour t'accompagner chez lui, je te donne M. Pang, tu sais, le représentant personnel de M. Tu chez moi. Évidemment Pang est informé, mais tu ne causes de rien avec lui. Bouche cousue aussi avec M. Tu, du moins jusqu'à ce qu'il te fasse une approche. Ça pourra demander du temps. Sois très formaliste. Tu verras, si Tu est très moderne en affaires, il a quand même tout un côté vieux Chinois. Tu seras surpris... Tu ne vas pas te trouver dans un building ultra-neuf comme en ont certains Chinois, mais dans un yamen décrépit, pourri, immense, tout à fait à l'ancienne mode..." »

Ce que Dumont meurt d'envie de raconter au consul de France, ce n'est pas seulement qu'il a été initié à la Bande Bleue. Il veut l'épater

par les détails de son initiation.

Pendant une heure l'honorable Albert Bonnard en reste pantois, sans pouvoir placer un mot.

Cela s'est déroulé trois ans auparavant. Le lendemain même de son entretien avec le policier français, vers quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où la sieste des personnes honorables est terminée, Dumont est descendu d'une voiture avec M. Pang. Ils sont dans un quartier lointain, crasseux, très populaire, avec des huttes dans des terrains vagues, ils longent de longs murs vaguement peints à la chaux. Quelques hommes jeunes, en tenue de coolie, l'air absent et insolent, traînaient – sans doute les sentinelles de M. Tu. Un judas, une porte en bois qui s'ouvre et se referme. À l'intérieur tout est nu, froid et sale. Des portiques en ruine, des ponts en dos d'âne, de vieux dragons pelés, des cours, des dalles, de l'herbe dans les jointures. De-ci de-là les formes couchées d'hommes de main en savates, certains se redressant un peu pour jouer au mah-jong avec des gestes mous. Il y a quelques hommes en robe tassés sur eux-mêmes, ne faisant rien, crachant dans des crachoirs. Encore des salles, des cours, des couloirs, un labyrinthe, avec des gueules qui regardent. Le négligé. Le laisser-aller. La vigilance. La menace de la Chine. La crasse, les mouches, un air chaud et puant. Enfin ils arrivent dans une grande salle. Pas d'autres meubles que des chaises dépenaillées, parfois avec leurs housses. Sur les murs, des chromos modernes pleins de bébés joufflus et roses, à côté des banderoles antiques portant les maximes de la sagesse. Comme si l'inconfort était le confort, les vrais Chinois jugent le luxe européen rempli d'exigences inutiles et assommantes. Cet endroit miteux est gardé par des hommes armés, mêlés dans une curieuse promiscuité. Le campement. À côté de corps dressés et dangereux, d'autres sont dans toutes les positions du repos, gisant sur n'importe quoi n'importe comment. Mais ces avachis n'auraient besoin que d'un instant pour se transformer en paquets de froideur glacée ou de nerfs hurlants. On sent une indifférence dangereuse qui est en réalité brutalité sommaire et ruse aux aguets, un tohu-bohu suspendu, prêt à se déclencher d'un coup. Tout en fait est acuité dans ce caravansérail sans portes où les fenêtres ouvertes sont béantes, où tout communique dans un pêle-mêle à la fois bon enfant et secrètement exaspéré : la vie communautaire du gang avec son indolence, ses mystères et sa cruauté sous-jacente.

Après avoir passé par la pièce immense et négligée qui est une sorte de salle de garde, Dumont entre dans un salon obscur, un cabinet, un sanctuaire. Obscurité. Des fauteuils chinois en bois noir, chacun ressemblant à un grand caractère sombre, et un bric-à-brac

européen, avec des splendeurs miteuses. Au centre une immense table ronde est recouverte d'une plaque de marbre ébréchée. Dessus, des paquets de cigarettes, des pyramides de fruits, des friandises gluantes, des tasses de thé, en somme les petits ingrédients matériels nécessaires à une conversation à la chinoise. À son arrivée, silence. Pourtant des messieurs chinois assis, bien décents, les uns en robe, les autres en jaquette, l'accueillent d'une inclination de tête. Parmi eux il reconnaît des personnages éminents de la société céleste de Shanghai, des banquiers, des milliardaires, le président de la Chambre de commerce chinoise de la Concession internationale, un conseiller municipal jaune de la Concession française. Le gratin jaune des affaires.

Le silence de l'humilité, accroché aux rides et aux lèvres de tous ces richards généralement si vains, même dans leur fausse modestie. Longues minutes jusqu'à ce que dans l'air épais coule, imperceptiblement, le murmure de pantoufles de feutre. Un homme sortant de recoins lointains se glisse vers eux avec un air de sommeil et d'opium – c'est Tu qui vient d'achever son repos diurne où il fume les pipes qui donnent la paix intérieure. À voir c'est le Chinois le plus ordinaire : petit, le crâne rasé, des yeux très bridés, des traits ramassés, comme le fond d'un bol. À cette époque-là, il n'a pas encore l'aspect maladif et lointain qui l'enténèbre maintenant, il est dans toute sa force, un bloc faussement inerte, un bonhomme qui avance à la façon d'un fauve en pantoufles. Rien ne se lit sur sa face. Les assistants se lèvent pour des courbettes à répétition. Il ne semble pas les voir. Il s'installe sur un siège surélevé, une cigarette enfournée dans un long porte-cigarette en jade, un crachoir de chaque côté de lui. Puis, dépliant ses paupières, il se décide à apercevoir Dumont. Après avoir expectoré il lui dit à brûle-pourpoint :

– Toi, je te connais.

– Je suis un insecte trop humble pour que mon nom soit parvenu jusqu'à vous.

– Si, je te connais...

Tu crache encore. Puis s'écoulent des heures où Dumont ne se sent plus exister. Les autres personnages présents déversent sur Tu de longs compliments compliqués dans lesquels ils tâchent de risquer une requête. À chacune de ces approches, Tu se rencogne en lui-même comme pour méditer puis répond brusquement par un chuchotement d'approbation ou un jappement de refus. Dumont le comprend mal car Tu ne parle même pas le mandarin mais un jargon du bas peuple, un dialecte de province. Il continue de

cracher et de fumer des cigarettes à la chaîne. De temps en temps il salue, il sourit, il fait un geste de faveur. Une femme énorme verse sans arrêt le thé, dirigeant le long jet avec une précision minutieuse.

Tout ce temps on a l'impression que Tu a oublié l'existence de Dumont. Inopinément il le redécouvre :

- On va boire du champagne. Pour toi. À ta prospérité. À ce que tu comprends bien.

Coupes sales. Bibine chaude, gargouillis poisseux des bulles. Tu qui se lève, qui est sur Dumont, énorme, à quelques centimètres de lui, brandissant un verre et criant « Kampé ». Le cérémonial, les salutations, tous les deux face à face, buvant d'un trait et renversant le verre dûment vidé. « Kampé encore », hurle Tu à Dumont subjugué. Une prise de possession, et pourtant rien que d'ordinaire chez Tu, les grimacements de politesse et les gestes consacrés. Mais quand c'est fini, Tu dit à Dumont, en maître :

- Reviens souvent. Sois là demain.

Des semaines durant Dumont est retourné chez Tu. Un soir, vers minuit, il l'a emmené dans une pièce aux murs épais, gardée par des hommes à mitraillettes. Il a appuyé sur des boutons et un coffre-fort s'est ouvert. Là-dedans des milliards. Tu a montré ce trésor, d'un geste large :

- Je suis un homme très simple. Aussi, l'argent de notre société je le garde moi-même chez moi. Une armée entière n'arriverait pas à s'en emparer. Et puis une idée m'est venue : peut-être y a-t-il une solution meilleure.

Sur le visage de Tu une immobilité qui est le sourire chinois.

- Je me méfie des banques. Mais si j'avais la mienne, ce serait peut-être différent. J'ai pensé que tu pourrais m'aider à en créer une. Mais il faut d'abord que tu saches davantage de choses. Je vais continuer ton instruction.

Dumont et Tu traversent ensemble des cours où une électricité incertaine révèle des individus armés. Puis, déverrouillage d'une baraque sombre sans ouverture. Un vieux cadenas s'ouvre comme une mâchoire qui se décroche. À l'intérieur des ampoules nues plus éclatantes. Sur le sol de terre battue trois hommes nus enchaînés à des boulets de fer, deux autres, habillés de bois, dans des gangues. À l'arrivée de Tu, les gémissements qui s'entendaient de loin cessent. Le silence. Sur un côté de la salle, bien rangés, tous les instruments de supplice classiques de la Chine : vieux bois, vieilles roues, vieilles poulies, des crochets et des lames, des marmites, des chaudrons, des

soufflets, des coutelas, des poinçons, des tenailles, des pics, des haches, des petits objets et des choses énormes, tout ce qu'il faut pour déchirer, suspendre, écraser, cuire, tout étant marqué par le temps et l'usage, les matières anciennes ayant pris une couleur brunâtre, pouvant aussi bien venir de la rouille, de la poussière, de la terre, que de vieux sang. À l'autre bout de la pièce, sur une étagère de verre, une collection d'instruments de chirurgie ultramodernes, des scalpels, des bistouris, des pinces, des ciseaux, des spéculums, des trocars, des aiguilles. Rien que des aciers inoxydables, luisants, en reflets clairs et en formes aiguës.

Tu se comporte là en hôte fastueux :

– Regarde ma chambre de torture. J'ai de vieux bourreaux pour punir selon les anciennes méthodes du pays. Mais, je me suis acquis les services d'un brillant chirurgien chinois diplômé aux États-Unis, pour châtier avec les outils de la science moderne. Ailleurs dans de grandes cages, je vais souvent caresser un tigre et un python que j'aime et qui m'aiment. Parfois je leur fais jeter un homme.

Tu, en disant ces mots, est tout doux :

– Je respecte ta sensibilité, aussi t'ai-je amené dans ce lieu en un jour calme, sans travail. Mais tu vois que je suis bien équipé. J'ai tout ce qu'il faut pour supprimer les traîtres et les rivaux. J'ai tout ce qu'il faut pour arriver à connaître la pensée des gens dont je me méfie. Faire parler les cervelles d'une façon ou d'une autre, c'est pour moi l'essentiel. Sans cela moi-même je serais bientôt perdu.

Tu le regarde dans les yeux.

– Je suis bon. Je ne me fâche vraiment que quand un homme à qui j'ai donné ma confiance la déçoit. Alors ma colère est grande.

Et Tu se met à rire :

– Si jamais tu me trompais après être devenu mon ami, personne ne pourrait te sauver. Pas même le chef de la police de la Concession française. On ne retrouverait pas ton cadavre. On ne retrouve jamais mes cadavres. Car moi, je respecte la parole que j'ai donnée à l'honorable chef de la police française. Je me suis engagé à ne jamais créer de désordre et un corps découvert c'est un manquement à la loi et à ma parole. Ma tactique c'est la disparition totale de certaines personnes. Je ne me livre plus au kidnapping, aux enlèvements, aux violences. Mais il me faut bien pratiquer des exemples pour maintenir le renom et la discipline de notre société. Réfléchis à cela, et reviens me voir si tu en as envie.

Évidemment, Dumont pensait plus aux dollars qu'aux supplices et

il est resté le commensal de Tu qui, au bout de deux mois, lui a dit enfin :

– Maintenant il faut que tu sois notre frère. Tu vas être initié à notre sainte société, tu feras le serment du sang.

La nuit. Une salle éclairée par des torches. Une scène moyenâgeuse de magie et d'envoûtement. Des hommes en turban à la poitrine nue, leurs sabres trapus au-dessus de Dumont, dans le déchaînement des gongs, des cymbales, des tambours, musique excitée et funèbre, tintamarre aigre et oppressant, un galop surnaturel de sons dont la frénésie agressive est ponctuée de lourdes percussions signifiant la mort, l'exécution, les têtes qui s'abattent. Autour de lui une pénombre où des reflets s'accrochent à des piques, à des hallebardes, à des poignards, à des statues géantes, à des vases où crépite l'encens et surtout à un autel décoré de tablettes où sont incisés des carrés mystérieux de chiffres et de nombres – cette bigarrure algébrique renferme le sens suprême des éléments, c'est la clef de l'univers avec le yin et le yang, l'union du Ciel et de la Terre, le flux des nuages et des rivières. Ces formules sacrées ont été révélées dans la Cité des Saules par les cinq bonzes fous qui ont créé la sainte société de la Bande Bleue – du moins, cette légende, c'est sa théologie. Une lampe immense reluit comme un cœur saignant, sous la garde de cinq étendards rouges. Dumont, en chemise, à genoux, dans la posture de l'humilité, se tient accroupi aux pieds du Grand Maître actuel en tiare et en grande robe brodée : c'est Tu. Tu qui, d'une voix impersonnelle et presque sépulcrale, lui pose les questions sacramentelles : « Qui es-tu ? Que veux-tu ? » C'est l'épreuve de la sincérité, une sorte d'interrogatoire de police que Tu punctue de brefs rugissements : « Non, tu mens, tu ne révèles pas le fond de ton être. » Dumont, interminablement, refait les mêmes réponses aux mêmes demandes toujours posées, face au visage terrible de Tu. Autour d'eux, Tu superbe et Dumont misérable, la forêt des symboles, des parchemins se consumant dans des brûle-parfums, des idéogrammes surgissant comme des caractères de feu, des vapeurs prenant des formes humaines. Tout à l'entour, des têtes étranges, intenses, comme gonflées d'épaisseur, avec des yeux pétrifiés. Cauchemar.

Changement. La scène est moins accablante. C'est que Tu, au lieu de s'acharner à déterminer l'individualité réelle de Dumont, l'entraîne avec lui dans le voyage mystique vers la Cité des Saules. Ils accomplissent ensemble, eux ou leurs ombres, l'épopée fantastique à travers les espaces et les immensités, au-delà des quatre mers et des trois fleuves. Tenant en main un parasol écarlate, Dumont franchit des gouffres pleins d'eaux enflammées, il navigue

sur la barque fantôme aux vingt-huit ponts et aux cent treize clous, il débarque sur le rivage de la Grande Félicité, il marche sur une planche qui ne repose sur rien, il passe par trois enceintes successives – il atteint la Cité des Saules et il pénètre dans le Temple du Suprême Secret, où il mange une pêche et une prune miraculeuses. Toute cette odyssée, Tu la lui fait décrire minutieusement, épisode après épisode, en disant : « Donne la preuve que tu as été là, que tu as bien fait cela. » Ce que Dumont accomplit en récitant chaque fois un quatrain rituel aux mots noyés de métaphores et de paraboles, sentences obscures qu'il a apprises par cœur. Étrange cérémonie, où Dumont doit démontrer la réalité de son périple imaginaire aussi sérieusement qu'il avait dû, tout à l'heure, confesser qui il était vraiment. Curieuse Chine où le réalisme le plus féroce s'emmêle toujours du rêve, de l'amphigouri, de la doctrine, des règles de la poésie et de la philosophie. Pêle-mêle général. Même chez les gangsters.

L'épreuve se termine. Auparavant, on frappe Dumont avec des baguettes, on appuie une lame contre sa gorge. Il ne frémit pas – il est donc pur. Dumont, couché sur le sol, proclame qu'il a dit la Vérité. Alors Tu, d'une voix d'acier, laisse tomber sur lui la sentence : « Tu vas être admis à faire les vœux sacrés. Jure que tu as exprimé toute ta vérité. Et jure ta soumission éternelle. Ne dévoile jamais ce que tu as appris. Sache que la seule punition, c'est la mort. » Dumont se redresse. On lui passe au bras une amulette portant des cercles concentriques, signifiant qu'il est un anneau ne pouvant se détacher des autres anneaux. On le mène devant un guéridon sur lequel reposent un coutelas et un bol. C'est l'heure du serment du sang. Il s'entaille la main avec la lame, et quelques gouttes de son sang coulent dans le vase. Tu et les assistants se coupent eux-mêmes de la même façon. Quand le fond du récipient est recouvert d'une couche rouge, Tu y ajoute l'alcool parfumé à la rose. Il dit à Dumont « Bois » et il boit une gorgée. Puis tous boivent tour à tour. Tu sourit :

– Tu es maintenant un membre de notre société. Je te donne ce petit livre pour que tu prennes connaissance de son règlement.

Rien de plus édifiant au premier abord que ce catéchisme où tout est prévu. L'obligation pour tous les « frères » de faire le bien entre eux et surtout de ne pas se faire de mal. Le catalogue complet des cas où un frère pourrait se conduire avec méchanceté envers un autre frère, car la tentation corrompt toujours le cœur de l'homme en dépit des liens les plus sacrés. Plus de cent « péchés » sont décrits : vouloir s'attribuer les biens d'un « frère », le voler, l'entraîner dans une maison de jeux pour lui prendre son argent,

débaucher sa femme ou sa fille pour en profiter, ne pas le défendre dans une querelle, l'entraîner dans une rixe afin de le faire périr, faire un faux témoignage contre lui dans un procès, le calomnier ou écouter des calomnies... Chaque fois, le texte voue le coupable aux pires gémonies : qu'il soit piqué par un serpent, mangé par un tigre, qu'il vomisse le sang et meure, qu'il soit tué par une épée, exterminé par le tonnerre ou coupé en mille morceaux. Cette litanie sanctifiante c'est celle de la vertu entre criminels ; c'est, au bout du compte, la sanctification de la vertu qui sert le mal. La vertu, c'est de toujours soutenir un frère contre un non-frère, et cela quoi qu'il fasse, même s'il est plongé dans le crime. La vertu la plus haute, c'est de pratiquer l'obéissance aveugle, totale, celle du chien, envers le frère aîné, le frère supérieur, un maître de la société quand il ordonne « tue ». L'obéissance automatique sans jamais s'interroger sur le sens des actes prescrits, même si ce sont le meurtre, le massacre, l'incendie, le supplice, le rapt. La sainteté, c'est d'arriver à l'insensibilité complète, au calme souverain dans l'exécution, dès qu'une consigne a été donnée. L'initié doit être constamment disponible pour n'importe quoi. Il est un instrument sans faille, l'homme-outil qui obéit aux ordres. Ordres pouvant tomber des lèvres d'un inconnu, aussi bien un richard qu'un mendiant, une fois que l'homme s'est désigné à lui comme un « grand frère » grâce à un signe subreptice. La Bande Bleue a son langage occulte, pas des mots mais des gestes minuscules, permettant aux initiés de se reconnaître au sein des masses ordinaires, dans n'importe quelle circonstance de la vie, parmi les non-frères qui mangent, dorment, besognent, ripaillent. Une façon de bourrer une pipe, de verser l'alcool, d'offrir du riz suffit. C'est alors que le dignitaire dit au petit frère auquel il s'est révélé ce qu'il doit commettre. Il y a une foison de ces marques de repère, un code calculé pour toutes les situations, y compris l'appel au secours. Un frère qui de lui-même a commis un assassinat coupera la frange gauche de ses cheveux et se frottera l'œil droit ; alors tous les membres de la société, partout où ils sont, ceux que le tueur ne connaît en rien, viendront à son secours et le protégeront, même si le forfait n'a pas été commandé, même s'il a été perpétré par pur plaisir, par caprice, par intérêt ou passion personnelle. Telle est la fraternité du sang, où Dumont est entré à la suite de son serment du sang. Un monde de discipline absolue, au point qu'un affilié chargé de commettre un acte qui ne lui laisse aucune chance de survie, aucune échappatoire, qui est pratiquement une mission de suicide, ne regimbe pas, ne proteste pas, ne regrette rien, sourit. Il accomplit la chose qui causera sa mort avec une méticulosité froide, ne laissant voir qu'indifférence pour le sort qui l'attend. C'est extraordinaire, cette faculté d'un Asiatique d'accepter,

de ne pas espérer, s'il appartient à un appareil puissant où on lui dit : « On t'a choisi à cause de tes qualités pour cette grande œuvre. » Souvent on ne lui précise même pas qu'il périra – c'est inutile, c'est évident, le chef qui commande le sait, l'homme le sait, c'est comme une pudeur, un orgueil, un respect mutuel. Dans la Bande Bleue, les règles sont rigoureuses. Tout est déterminé : par exemple comment un frère policier, un frère fonctionnaire, un frère magistrat, un frère soldat doit se comporter. Et pourtant, au sein de l'organisation, une liberté existe : celle pour chacun de mener ses petites affaires de vice et de profit quand elles ne dérangent pas les grands desseins et les grands rackets de M. Tu. À partir du moment où un frère ne transgresse pas la loi du gang, il bénéficie de sa protection formidable. La protection est la denrée la plus recherchée en Chine quand c'est une bonne protection et pas un simple squeeze, une façon d'extorquer. En Chine, tout se développe, tout s'enchevêtre, tout se confond dans tous les sens. M. Tu protège farouchement ses initiés mais en même temps il accable les non-initiés de sa protection tarifée. La Bande Bleue, c'est une machine de précision, c'est aussi une nébuleuse. Rites, phraséologie, politesses, implacabilité, parfois même de la bonté, plus souvent la froide cruauté. Ordre, désordre, contradiction permettant de gagner sur tous les tableaux. Et toujours le business...

Le secret, comme une montagne sur tous les frères. L'obligation du silence. L'initié ne doit pas révéler son appartenance à la Bande même à sa femme, à son vieux père, à son fils aîné. La bouche cousue. Quiconque bavarde, on lui découd la bouche – plus exactement « on lui lave la bouche ». C'est-à-dire qu'on la lui fend jusqu'aux joues, jusqu'aux oreilles, jusqu'à la cervelle avec une lame. Le fer est si aigu qu'il avance toujours, qu'il finit, à partir des dents et des lèvres, par s'enfoncer dans les os horizontalement, jusqu'à ce qu'il ait coupé la tête en deux moitiés – une calotte crânienne qui tombe comme une pièce détachée, tout le bas restant avec la mâchoire et le cou. L'homme supplicié hurle, et l'assistance se moque de lui en disant : « Cette fois tu as une bonne occasion de faire du bruit avec ta bouche, ta bouche toujours plus grande, ta bouche qui va dévorer ta tête... »

Mon père, qui a écouté soigneusement, se met à ricaner :

– Mon cher Dumont, je ne voudrais pas être un prophète de malheur. Mais, après avoir tellement dégoisé sur votre honorable société, ne craignez-vous pas qu'elle ne vous fasse subir l'affreux châtiment destiné aux bavards ?

Dumont, le blême de la fatigue luisant sur ses grosses bajoues de

potiron et cernant ses petits yeux, se remet à s'esclaffer :

– Monsieur le consul, je parie que vous saviez déjà que je suis de la Bande Bleue. C'est le secret de polichinelle. Mon ami le chef de la police française de Shanghai, l'homme qui m'a branché sur l'organisation, est, quand même, bien plus qu'une crapule, c'est le vrai flic, le bon flic qui sait travailler. Quand il me voit me pointer à son bureau, il a le clin d'œil et le coup de whisky. La tape sur ma panse, une façon de se foutre de moi, en gardant son sérieux malgré l'envie de rire. En somme l'accueil de la complicité qui me met dans le bain, la solennité rigolarde qui se termine par une blague : « Tu jaunis à vue d'oeil, ma parole. Le foie ? Ou le sang jaune que tu as bu ? Mais je ne te demande pas de faire le jaune avec moi... » Là-dessus on parle en copains, à mi-mot, en rigolant, se comprenant, lui sachant ce qu'il peut m'extorquer, moi sachant jusqu'où aller dans mes réponses. Évidemment, ensuite, quand je suis parti, il fait une petite fiche qu'il joint à sa collection. Un flic, ça fiche toujours. Et même, de temps en temps, il pond une note beaucoup plus vague pour le consul général de Shanghai, lequel en tire un extrait pour les agents français en Chine. Ça m'étonnerait bien, monsieur Bonnard, que vous n'ayez rien lu d'officiel sur moi et la Bande Bleue.

« Évidemment Tu connaît ce micmac. Je l'en avertis. D'une certaine façon, il m'a embauché pour jouer ce jeu. En Chine, vous le savez, tout est tordu. Le secret, c'est une marchandise très curieuse dans ce pays. Il faut le flairer, le sentir, savoir comment l'utiliser. Il ne faut pas se tromper dans son maniement, mais s'en servir pour raccrocher de bonnes affaires, maintenir des contacts utiles. Dans d'autres cas, un mot de trop, bavasser à tort et à travers, et c'est le zigouillage.

« Une sacrée école pour moi, la Bande Bleue. Évidemment, les petits, les sous-fifres, les exécutants ont un sacré intérêt à la fermer. Mais les "grosses légumes" qui sont passées par le serment du sang, elles s'arrangent, par des mijotages, à répandre la rumeur incertaine qu'elles font partie du gang. Aux honorables milliardaires, aux gros bourgeois, à tous les pépères, cela donne un halo, une importance redoutable qui facilite les combines, les leurs, celles de la Bande, toujours plus ou moins liées. Tout cela se passe dans l'amitié. Mais l'amitié est souvent mortelle en Chine. Un jour, elle est complicité, le lendemain c'est une arme dont les initiés se servent pour s'éliminer ou se racketter les uns les autres. Dans la Bande Bleue, comme au sein de n'importe quelle ligue, gang ou armée de ce sacré pays, on n'arrête pas de s'entre-allier et de s'entre-dénoncer. Ça bouge toujours, même quand cela n'en a pas l'air. Combien de fois ai-je vu chez Tu, dans son "salon", un richard essayer de se

débarrasser d'un autre richard, qu'il cajolait la veille en hurlant : "Tu as vendu telle combinaison préparée par notre société sainte, tu as trahi..." Dans ces cas-là, Tu ferme les yeux pour réfléchir, pour peser le pour et le contre. C'est rare, quand il rouvre les paupières, qu'il ait le geste ou le mot signifiant la mort – sauf s'il s'agit de petites gens. Il se contente d'une ponction sur la fortune du ponte suspect. Il s'agit généralement d'une comédie qu'il a montée lui-même, en partant de cette pensée : "Un tel a trop profité ; il s'agit de le faire dégraisser." Tu est un civilisé, contrairement à vos sauvages Seigneurs de la guerre de province. Des procédés trop brutaux seraient mal vus à Shanghai où il y a tellement de facteurs qui interviennent, où chaque gros Jaune a trente-six facettes, où le "cher frère" qui fait raquer et qu'on fait raquer est aussi un respectable banquier, membre de la Chambre de commerce président d'une société de bienveillance, dignitaire du Kuomintang, indicateur de police, que sais-je encore ? Les choses, entre ces grossiums, se règlent plus par l'arrangement que par la torture. Finalement, Tu, grâce au dosage de l'hermétisme et du tuyau, au mélange du secret et des choses qu'il laisse planer, mène la Bande Bleue prodigieusement bien. Tu n'est sans pitié que pour ses rivaux soupçonnés, pour ses vrais ennemis. Mais alors tout se fait avec une discrétion absolue, sauf quand il juge qu'une certaine publicité clandestine est bonne pour le maintien de la discipline, pour inspirer l'effroi, qu'on sache qu'il ne faut jamais le trahir vraiment, le rouler vraiment.

« À Shanghai, Tu domine complètement la situation. À le fréquenter, à être son homme de paille, à le voir chaque jour, faussement bonasse, j'ai été effaré par sa puissance plus grande que tout ce que je soupçonnais. Ce pouvoir inimaginable, c'est son vrai secret. Un signe de lui et à Shanghai tout s'arrête : les tramways, l'électricité, les ventilateurs, l'eau dans les baignoires et les robinets. Il bouge le petit doigt et c'est l'émeute ou au contraire la grève. Le port un désert, les dockers disparus, les bateaux comme des carcasses. C'est Tu qui, s'il le veut, établit le cours des grandes denrées, celui de l'or et de l'argent, celui de la soie, celui du riz. C'est lui qui fabrique l'opinion des masses en "conseillant" les journalistes, en leur faisant répandre la boue et l'injure. Et si un milliardaire jaune lui déplaît réellement, il passe la consigne et l'homme se trouve ruiné ; tous le lâchent, ses débiteurs, ses crédateurs, ses employés, ses amis, même ses concubines. La curée. Mais la sagesse de Tu, la vraie raison de ses triomphes, c'est de ne pas étaler ce pouvoir, de ne pas en abuser tout en s'en servant à plein, par en dessous, anonymement. Pourtant même les consuls guindés, même les policiers blancs malins, même les plus

orgueilleuses firmes britanniques savent que Tu est, plus qu'eux, le maître de Shanghai.

« Moi, je suis l'émissaire de Tu, son petit Mercure. Mon rôle est d'aller dire telle ou telle phrase à tel monsieur blanc, d'apporter telles propositions, d'engager telle négociation. Ma carte de visite porte mon nom : Dumont, mais les gens lisent : l'honorable Monsieur Tu. C'est grâce à cette façon de lire que le vieux Jonson s'est accroché à moi. Et ne croyez pas que, sous les égards admiratifs de messieurs les Blancs, suinte le mépris caché, que je sois soumis à ces minuscules et terribles opprobres par lesquels les sociétés coloniales marquent le dédain. Tout au plus certains murmurent que je suis un peu grossier. Un compliment. Cela signifie qu'on me prend pour un sacré gaillard. Évidemment le consul général de France ne va pas me flanquer la Légion d'honneur, du moins pas encore, mais cette asperge-là, avec son sourire figé, dès qu'il a un pet de travers, me convoque, moi et mon copain le chef de la police. On lui fait la leçon. Et il en tient bougrement compte. Et un jour que j'avais rendu tripes et boyaux au Shanghai Club, pas un British qui ait ramené sa fraise, c'est-à-dire cette gueule rouge et raide qui sert de thermomètre à l'indignation anglaise. Ça, il faut le faire ! Jamais une boule noire pour me barrer le chemin dans les cercles, où au contraire je grimpe vers les fonctions de secrétaire et de trésorier, en attendant celle de président – vous savez que ces imbécillités, à Shanghai, c'est la consécration suprême. En somme, là-bas, tout le monde est mon ami. Eh oui, monsieur le consul de France au Sseu Tchouan, soyez mon ami aussi.

« Acceptez ma main tendue. Vous vous en trouverez d'autant mieux que nous sommes en pays de connaissance plus que vous ne le croyez. Savez-vous qui est un des dirigeants les plus actifs de la Bande Bleue ? Là, je vais vous apprendre du nouveau. Car il s'agit du second fils, en personne, de Yuan Che-kaï... »

Le consul, cette fois, est surpris par l'étendue des connaissances de Dumont. Car, effectivement, il a fait jadis des démarches secrètes auprès de Yuan Che-kaï, comme il en avait fait auprès de Sun Yat-sen. Les deux pôles de la politique chinoise au début du siècle.

Yuan Che-kaï, c'est l'homme qui tenait si récemment la Chine dans sa main, qui, ayant tout trahi, l'ancien Empire et la nouvelle République, est mort dans le rêve grandiose de se faire Fils du Ciel lui-même. Un titan quand même. Yuan Che-kaï, c'était la Chine sortie du fond des âges, celle de la vertu, de l'ordre, accommodés à la concussion capitaliste. Yuan Che-kaï, c'était le tigre, le vieux mandarin militaire, le seigneur à l'ancienne façon, le vice-roi

d'antan qui avait rénové l'art de tromper. Sa vie avait été l'épopée de la ruse, de l'orgueil, de la cruauté méthodique, du sang comme un fleuve, c'était l'art de gouverner par le mensonge et en faisant tomber les têtes. C'était l'homme du vieil ordre amélioré par le dollar, le premier Chinois qui, au sein de la société traditionnelle qu'il voulait ressusciter, avait compris qu'il fallait ajouter, aux décrets du Ciel, les canons, les armées modernes et le gros business. Les étrangers ont cru à sa réussite, à sa Chine utile sortie des tourbillons du désordre. Pendant trois années, de 1912 à 1915, Yuan Che-kaï a été presque tout-puissant, dupant toutes sortes de Chinois et dressant des billots partout. Chaque jour dans chaque ville il faisait décapiter des centaines d'êtres. Avec de l'or, il faisait acheter des centaines de consciences. Yuan Che-kaï amadouait ses ennemis dans des banquets somptueux, qui finissaient par l'assassinat ou l'empoisonnement des convives. Mais surtout Yuan Che-kaï, si digne, recevait courtoisement les grands Blancs de l'argent, les rois des trusts, des consortiums, des banques qui menaient l'univers. Cela pour de prodigieux projets, avec des milliards et des milliards à lui prêter, qui devaient rapporter des intérêts et des dividendes fous. La Chine de Yuan Che-kaï s'annonçant comme le pactole inouï, massif – bien autre chose que ce qu'elle est devenue après lui, avec les Seigneurs de la guerre, certes intéressants, mais rapportant petit. Avec Yuan Che-kaï, il n'y aurait pas eu de place pour un frère de la côte comme Dumont. C'était à une autre échelle. Rien que la plus grosse finance internationale, les emblasonnés du fric et de la politique, personnages dressés de père en fils à traire l'univers, un gratin de messieurs décents, discrets, capables de tout, maîtres de tout, venus à la curée dans la bonne Chine de Yuan Che-kaï.

Parmi eux, un Français. La moustache courbe, une tête de courtois Apollon entre deux âges, laminée par l'érudition et la retenue. La bienséance exquise corrigée par l'aigu de l'œil. Les tics de la bonne éducation. Tous les stigmates du patricien. La douceur. Le sourire comme une reliure, comme un pare-chocs, comme une protection contre les mesquineries. Sérénité léguée par une famille glorieuse de la III^e République, une famille du Panthéon, une famille consacrée au progrès philosophique genre III^e République. Lui, un requin. Comme contribution à l'essor humain : la création à Shanghai d'une banque française destinée à mettre en coupe réglée la Chine de Yuan Che-kaï. Amitié entre le vieux dragon chinois et l'aristocrate bourgeois républicain. La république des affaires. À Paris sa tribu mobilisée et mobilisant la Chambre, le Sénat, la Politique, la Franc-maçonnerie, la Bourse, les dynasties, avec ou sans particules, dominant l'époque. Soutiens derrière ce monsieur

qui doit tailler des croupières à l'autre établissement français d'Asie, celui qui est installé en Indochine, qui fait l'Indochine, qui exploite l'Indochine. Une lutte à mort s'était engagée.

Le consul sent que Dumont va l'attaquer au sujet de la banque de Shanghai et ça ne manque pas :

– Un combat où vous êtes entraîné malgré vous, mon cher consul. Car ce banquier de Shanghai, c'est le frère de votre protecteur, ce diplomate très puissant qui vous a fait entrer au Quai d'Orsay en récompense des fleurs que vous apportiez à sa maîtresse quand le couple illégitime se baladait, justement du côté de Shanghai...

Le consul est touché au vif. Il est comme un poisson ferré. Tout en lui se contracte, se rétracte. Il n'est qu'une grimace voltigeante. D'habitude, quand sa vanité est blessée, il se fige. Mais, cette fois, le choc subi est si violent qu'il vibre, qu'il tremble du visage et du corps. Il lui faut une minute pour trouver une attitude adéquate, pour réussir sa retraite derrière son lorgnon et sa moustache. Il est tout vert. Sa figure est tendue dans un semi-sourire esquissé qui semble être collé sur du carton-pâte. Il en a pour longtemps à être furieux. Sa propre femme qui lui a sorti cette histoire de bouquet il y a quelques jours, et maintenant ce salaud de Dumont qui la lui jette dans les gencives ! Le consul est un éléphant de rancune dès qu'il est percé à jour.

Enfin, ayant surmonté son émoi et cachant son ressentiment, il hisse sur ses traits le grand pavois de la jovialité fausse et hypocrite, comme s'il s'amusait beaucoup :

– La vie coloniale, prononce-t-il doctement, ça se passe toujours entre quelques poignées de gens. Toujours les mêmes têtes dans les mêmes mondanités. Cette existence-là serait sans épices s'il n'y avait pas les ragots. Chaque homme traîne les siens, que tout le monde raconte et que lui ne connaît pas. Il paraît que j'en suis bien pourvu. La rançon du succès, dirais-je. C'est vrai que j'ai commencé dans la vie très modestement. Je suis le fils de mes œuvres, j'en suis fier. Mais le bouquet, c'est de la frime...

Dumont resplendit de générosité :

– Peut-être bien, monsieur le consul. Ça se répète partout, pour rire, pour passer le temps. Il faut bien rigoler.

« Mais ce qui n'est pas de la faribole, c'est que, depuis la mort tragique de ce pauvre Yuan Che-kaï, la banque française de Shanghai bat bougrement de l'aile. Plus de pognon juteux à ramasser en vrac. Les grands espoirs disparus. Ça va si mal que votre bienfaiteur des Affaires étrangères essaie désespérément de

boucher la brèche. Il a prescrit à tous ses consuls en Chine de favoriser les affaires de son frangin de toutes les façons possibles. Je suis sûr du fait, j'ai lu la copie d'une des lettres. Et évidemment, vous en avez reçu une, monsieur Bonnard. Vous seriez bien ingrat de ne pas en tenir compte. Ingrat et imprudent.

« Justement le rejeton de Yuan Che-kaï, mon "frère" de la Bande Bleue, a reporté sur le frère de votre protecteur l'amitié que lui vouait son père. Les deux hommes se voient beaucoup. Ils ont des intérêts communs importants. Vous voyez mieux maintenant, je pense, où est votre devoir... »

Mon père s'est transformé en une statue de la dignité républicaine où ne bougent que les dents blanches, toujours bien reluisantes, en train de ciseler des phrases définitives :

– Mon cher Dumont, je suis seulement un serviteur de la France. L'homme que vous appelez mon bienfaiteur m'a toujours donné l'exemple du patriotisme le plus intransigeant, le plus pur. Il m'a lui-même écrit combien il lui était douloureux d'intervenir dans cette affaire – car on ne manquerait pas de lui prêter les motifs les plus bas, de l'accuser de népotisme, comme vous venez de le faire. Mais il a su triompher de sa délicatesse et de ses scrupules en considérant que lui, responsable de l'influence de notre pays dans cette partie du monde, ne pouvait sans lâcheté laisser s'écrouler l'établissement qui sert de pilier aux intérêts français en Chine. Il a pris ses décisions, non pas en faveur de son frère, mais en dépit du fait qu'il s'agissait de son frère.

Dumont, en se faisant une bouche en cul de poule, pousse ironiquement un petit sifflet d'admiration :

– C'est beau, les grands sentiments, monsieur le consul. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'opium. Il me le faut. Vous seul pouvez me le donner. Au point où nous en sommes, autant se dire toute la vérité. La vraie vérité.

« Sans vous les Yunnanais ne marcheraient pas dans notre combine. Ils sont fous d'orgueil. Ils se souviennent d'avoir causé la mort de Yuan Che-kaï, en se soulevant en 1915 et en entraînant toute la Chine dans une révolte contre le vieux dragon qui venait de s'emparer du sceptre impérial. Ils se considèrent toujours comme les sauveurs de la République. Et ils haïssent la Bande Bleue à cause de mon "frère", le deuxième fils de Yuan Che-kaï.

« Certes, la Bande Bleue a bien contaminé quelques généraux et colonels yunnanais, elle les a initiés, leur a fait prêter le serment du sang. Mais on ne sait pas qui ces individus trahiront le jour venu : la

Bande Bleue ou les Yunnanais ?

« Ce qui est sûr, c'est que les Yunnanais qui, en 1915, avaient "libéré" avec leurs armées le Sseu Tchouan et le Kuang Tung, sont maintenant aux abois dans ces provinces. Ça les rend enragés. À Tcheng Tu, le maréchal est un ennemi de Tu, du fils de Yuan Che-kaï et de la Bande Bleue.

« Arrangez cela, monsieur le consul. S'il le faut, promettez à ces énergumènes de leur procurer des armes d'Indochine. Parlez-leur de votre chemin de fer, qui leur assurera une bonne voie de ravitaillement. Je n'y vois aucun inconvénient, au contraire... »

Un claquement. Ce sont les mâchoires de mon père qui se cognent :

– Comment cela ?

– Mais, monsieur le consul, je suis carré en affaires. Donnant donnant. J'ai l'esprit large. Vos projets me plaisent. Je peux vous aider, tout en en tirant profit.

« Tu veut son opium. Il l'aura. Je connais beaucoup de monde, et du meilleur, vous savez, j'ai autant de relations à Saïgon qu'à Shanghai. La banque française installée à Shanghai file vraiment un mauvais coton. Elle risque bien de sauter. Et votre protecteur de Paris par contrecoup, en plein scandale... Je suis dans les meilleurs termes avec la banque qui opère depuis l'Indochine. Solide, celle-là, les dents longues, gloutonne, impitoyable, mais sainement, avec juste ce qu'il faut d'imagination. En fait, elle est prête à tout avaler. On m'y estime. Et puis je connais tout le Gouvernement général, aussi bien les administrateurs des services civils pète-sec que les flics métis. De ce côté-là, je peux beaucoup pour vous. Tenez, je me chargerai même des arrangements nécessaires pour que l'expédition des armes françaises aux Yunnanais soit une opération-mystère qui ne mouille personne, ni les autorités d'Indochine au départ ni surtout vous, monsieur le consul, à l'arrivée. Comme ça, pas d'ennuis, tout en douceur. Sans moi, ça va traîner, ça va plus ou moins foirer, surtout ça se saura, et vous risquerez votre peau. Comme si les Sseutchouanais allaient se gêner pour vous assassiner, vous et votre famille, dès qu'ils seraient au courant. Avec moi dans le coup, fini la crainte d'une maladresse, d'une fuite quelconque. Du cousu main. Laissez-moi faire et je vous sauve la vie.

Ricanement de mon père, bien décidé à ne pas s'en laisser conter, quoiqu'il se soit entrevu une seconde à l'état de cadavre saignant :

– Est-ce que ces armes ne disparaîtront pas soudain, comme celles que vous aviez envoyées aux Yunnanais depuis Shanghai par le

Yang Tse Kiang et qui ont réapparu entre les mains de leurs ennemis ? Ça m'a valu d'être assiégé dans mon consulat par les troupes du maréchal, fort mécontent à juste titre. Jusqu'à présent, voilà ce que vous m'avez valu.

Les courts bras de Dumont battent l'air chaud comme des pales de ventilateur, dans un tournoiement accablé – dans ce qui est un fac-similé de découragement devant la lourdeur consulaire. Mais ses yeux pétillent de joie, les yeux d'un homme qui tient le bon bout.

– Bagatelle. Une cargaison de rien du tout. Vous ne comprenez rien aux affaires, monsieur le consul. La situation est toute différente maintenant, c'est une autre paire de manches. Quoi, j'entre dans vos vues, je monte avec vous un formidable machin, et vous vous méfiez de moi ? Ce que je veux, c'est accrocher le Gouvernement général grâce à vous, et gagner gros aussi de ce côté-là. Alors, pas question de le rouler, de vous duper, de me griller... Et puis, dites-le-vous bien, je suis capable, si c'est mon intérêt, et ça l'est, de mener plusieurs jeux à la fois, sans m'embrouiller.

– En effet, ça m'a l'air d'un fameux double jeu. Mais que va dire votre patron, M. Tu, sans compter votre associé, le très loyal sujet de Sa Majesté, M. Jonson ? Vous allez vous retrouver en caleçon – une banqueroute de plus. Ou plutôt vous serez réduit à cette déplorable situation de macchabée que vous me promettiez, au cas où je n'accepterais pas vos bons offices.

La tête de Dumont s'épanouit, se dilatant comme un raz de marée de légumineuses violacées :

– Rien à craindre. Le vieux Jonson, c'est du British 100 %, le toast à la couronne, le fanatisme pour la politique de son gouvernement. Mais le macaque a un point de vue personnel sur la question, celui d'un gentleman chevronné. Son patriotisme, c'est de contribuer à enrichir l'Angleterre en enrichissant au maximum l'un de ses dévoués sujets, qui n'est autre que lui-même. Tous les moyens sont bons. Il me fait donc confiance. Nous avons palpé déjà pas mal avec les fournitures aux Sseutchouanais, comme vous le savez. Mais il n'est pas homme à cracher sur des fusils français pour les Yunnanais, moyennant un bénéfice, évidemment. Peu lui chaut que cela puisse déplaire souverainement au consul d'Angleterre à Tcheng Tu. Je vous le garantis, mon père Jonson. À propos, vous vous trompiez fameusement en croyant que l'apparition à Tcheng Tu du fils Jonson, puis de tout le commando Jonson, ait pu faire plaisir à votre collègue britannique. Il se méfie, cet homme... Vous auriez vraiment pu vous épargner de lui faire un éclat le jour de votre anniversaire. Je n'étais pas encore là, mais l'histoire est arrivée

jusqu'à Shanghai, où elle a fait rire tout le Cercle sportif...

Air pincé de mon père. Sa tête qui se réduit. Ses yeux qui regardent longuement au loin, dans le vague, vers le plafond où il n'y a pas de Dumont insolent. Cette fois, il est vexé, d'une autre forme de vexation, pas l'humiliation, mais la mouche – il a pris la mouche. Enfin il repose son regard sur ce gros tas de Dumont, qu'il retrouve aigrement :

– Pas d'histoires, Dumont. Les Anglais, même s'ils se tirent dans les pattes, s'arrangent toujours finalement pour vous blouser, à la plus grande gloire d'Albion. Et vous leur êtes vendu. Comprenez que moi aussi je sois sur mes gardes. Décidément, Dumont, à Tcheng Tu, vous avez réussi à inquiéter tout le corps diplomatique...

– N'exagérons pas. Dans ce trou, ça se réduit à deux ou trois petits consuls qui se croient importants. Je ne dis pas ça pour vous, monsieur le consul. D'ailleurs ces Excellences ont bien tort. Car moi, Dumont, une fois que j'ai donné ma parole...

– Mais, Tu, qu'en faites-vous dans vos chassés-croisés et toutes vos combines ?

– Tu, s'il a son opium, il s'en fout. Ça ne lui déplaît pas que je fasse de petits profits de mon côté, car je lui donne toujours sa part. Il est malin. Il apprécie mon arrangement – équiper les Sseutchouanais depuis Shanghai, équiper les Yunnanais depuis l'Indochine, et lui fournir toute la drogue. Tu est au-dessus des ressentiments mesquins, c'est d'abord un grand politique. C'est ainsi qu'il ne souhaite même pas la déroute complète des Yunnanais, il a besoin d'eux pour contenir les Sseutchouanais, empêcher leurs Seigneurs de la guerre de mettre la main sur la province. Parce que ces ruffians, s'ils étaient vainqueurs, s'empresseraient d'exiger des cours exorbitants pour la « boue noire ». Il faudrait les diviser, en acheter quelques-uns, en supprimer quelques-uns... bien des complications. Vous voyez, j'ai les mains libres.

Cri du cœur de mon père :

– Et mon chemin de fer dans tout cela, dans cette pagaille que vous voulez entretenir ?

– Priez pour lui. Vous l'aurez peut-être. Mais dépêchez-vous.

– Quoi ?

– Allez-y carrément. Foncez. Et puis ne faites plus la fine bouche avec moi. Tenez, pour vous, par amitié pour vous, mon cher consul, je vais un peu maquignonner mon « frère » Tu, le doubler gentiment, en douceur. Supposez que, très prochainement,

déboulent à Tcheng Tu des armes françaises, pas quelques tromblons, mais de la bonne camelote, et en masse, un stock formidable. Supposez qu'en plus se pointent ici des troupes fraîches, quelques-uns de ces régiments de Tang Kiao, le chef des Yunnanais demeuré au Yunnan, dans sa bonne ville de Yunnan Fu, et qui reste sourd à tous les appels de détresse de ses maréchaux et généraux combattant au loin, dans cette province-ci et à Canton. Un malin, un gros rondouillard, une sacrée crapule, ce Tang Kiao, qui ne serait pas tellement mécontent que les armées yunnanaïses du Sseu Tchouan, qui mènent leur propre jeu, reçoivent une bonne piquette, et même fassent la culbute définitive. Ça le débarrasserait de la concurrence, surtout de celle de votre ami le maréchal de Tcheng Tu. Si cet honorable guerrier taillait en pièces les Sseutchouanais, ne serait-il pas tenté de retourner au bercail, à Yunnan Fu, avec son corps expéditionnaire victorieux, un simple aller et retour, le temps nécessaire pour chiper la place de Tang Kiao, qui finirait empalé, bouilli ou grillé ? C'est une hypothèse très probable, à laquelle pense certainement Tang Kiao qui, lui, est un copain à moi, un monsieur avec lequel j'ai conclu de petits marchés portant sur l'étain et aussi, dois-je le dire ? sur l'opium du Yunnan.

Le consul, penaud, est encore une fois contraint de se réfugier dans une pose avantageuse et désinvolte – car il en a une collection, cet homme qui n'aime pas être pris de court et qui l'est souvent. Surtout ce soir-là, avec cet ignoble Dumont qui s'amuse à le mettre en boîte, qui joue au chat et à la souris avec lui. Mais ce n'est pas le moment de remettre cet individu à sa place. Le consul montre donc tous les signes de la bonne humeur, enflant gaillardement son sourire et sa voix, chassant gaiement les fumées de sa cigarette d'une main où une massive chevalière en or gravée de ses initiales semble être, sur l'un de ses doigts, un sceau consulaire de plus :

– Mais, mon cher Dumont, pour qui me prenez-vous ? Je savais tout cela. Vraiment, vous ne m'apprenez rien...

Dumont, lui, en brandissant son cigare au bout flamboyant, balaie les simagrées de mon père et s'esclaffe avec un accent fripouille :

– Allons donc ! Dites plutôt que je vous en bouche un coin, monsieur le consul. À Tcheng Tu, je viens parachever l'opération opium. Car, pour le Yunnan, elle est faite depuis longtemps. La drogue de là-bas passe en transit à Haïphong et arrive directo chez Tu, à Shanghai. Mais la production est beaucoup moins importante qu'au Sseu Tchouan.

– Mais la Régie française d'Indochine n'est-elle pas mécontente ? Ce n'est pas le moyen de vous faire bien voir au Gouvernement

général.

– Je lui laisse sa part, à cette Régie, pour qu'elle puisse faire bouillir son pot. Il faut contenter tout le monde. Ça, et quelques enveloppes à de hauts fonctionnaires français...

– Comment, vous osez prétendre...

– Mais oui, monsieur le consul. Sauf vous (et vous reconnaissez que je n'ai même pas essayé de vous graisser la patte), tous les gens s'achètent. Même les administrateurs des services civils qui font claquer leur vertu, qui font leur sainte-nitouche en uniforme blanc... Rien ne m'amuse plus que de dégeler un de ces messieurs, qui commence toujours par le prendre de haut, avec son grade, sa dignité et sa profession de foi ; il finit par tendre sa délicate main, allant jusqu'à compter les billets. Tenez, vous voulez des noms et des chiffres, je vous les donne.

Pendant que l'énumération sort de la bouche de Dumont, le consul fait semblant d'être anéanti. Il se laisse couler sur sa chaise, dans l'état visqueux qu'il prend quand il est dans la panade. Puis, comme toujours, du fond de son écroulement, armé de ce courage inébranlable et invincible qu'il se fabrique dans les grandes catastrophes, il resurgit centimètre par centimètre, prêt à affronter l'adversité représentée cette fois par Dumont et sa litanie de la corruption. C'est une de ses comédies, un air à la redresse, un petit truc bien étudié pour le faire valoir, et qui généralement fait rigoler l'assistance, où l'on commente ensuite, à la sortie de son bureau ou d'une réception : « Vous avez vu la dernière comédie du père Bonnard, qu'est-ce qu'il n'invente pas pour sortir de son caca ! Lui, du moins, le ridicule ne le tue pas. »

Dumont, c'est évident, connaît bien son Bonnard. C'est ainsi qu'il le laisse se pavaner et se replâtrer, sans le titiller. Car le consul, si l'on montre qu'on n'est pas dupe de ses petites adresses, peut devenir carrément mauvais. Et il vaut mieux ne pas trop le braquer si on veut le manipuler. Ça aussi, ce n'est pas tellement facile. Une des forces d'Albert Bonnard, comme l'a reconnu Dumont lui-même, c'est de ne pas être classé comme « concussionnaire » – il s'agit là du maître mot, du mot clef du monde colonialiste, celui qui vient le premier dans la bouche des gens parlant de quelqu'un – ce qui se fait sous la forme affirmative : « il l'est » ou la forme négative et rare : « il ne l'est pas ». « L'être », ça donne immédiatement barre sur soi, même si ça rapporte et même si ça ne nuit pas tellement à l'avancement. Lui, Albert Bonnard, est honnête surtout par vanité, tellement ça lui a monté à la tête d'être consul. Et puis il est trouillard. En fait, sous sa façade d'intégrité, il envie le vice des

autres. Il est mauvaise langue, toujours à louer en public et à déblatérer en privé, ou, moyen terme, à prendre des airs retenus qui laissent tout soupçonner sur Un tel ou Un tel. Face à Dumont et à ses accusations, son indignation est totalement factice. Il pense simplement que ce doit être bougrement embêtant et dangereux pour un fonctionnaire d'être acheté par un M. Dumont. Ce n'est pas son cas, Dieu merci. Là-dessus, le consul entreprend un dernier effort pour défendre l'honneur des serviteurs de l'État français face à ce salaud. Il croit avoir trouvé l'exemple d'un homme intègre, en dehors de lui évidemment :

– Mais le directeur de la Régie d'Indochine est un homme insoupçonnable, d'une extrême rigueur morale. Il m'a fait des ennuis incroyables à ma dernière livraison d'opium du Sseu Tchouan, pour quelques grammes qui manquaient. C'est tout juste s'il ne m'a pas accusé de vol. Des rapports, une correspondance qui a duré six mois. Je dois pourtant dire qu'il m'a laissé la meilleure impression. Un grand commis. Un bâtisseur d'Empire.

Aussitôt la gueule de Dumont est une gargouille obscène, avinée, allumée :

– Un jobard, voilà ce que vous êtes. Vous n'auriez pas eu ces emmerdements en lui laissant prendre sa commission. Savez-vous comment les gros négociants chinois passant entre ses mains l'appellent ? « L'honorable seigneur 10 %. » Il n'y a pas plus rapace que ce gougnafier. Moi-même j'ai eu du mal à m'entendre avec lui... Ce cochon-là n'a jamais voulu baisser ses tarifs, même pour moi.

Bouffée de colère de Dumont, due au souvenir de ses propres tracasseries avec le personnage si malencontreusement vanté par le consul. Mais son ire s'évapore, laissant place à une mine d'autorité mielleuse :

– Monsieur le consul, vous ne risquez plus à l'avenir d'enquiquinements avec ce triste sire. Vous n'aurez plus de rapports avec lui puisque, grâce à moi, tout l'opium du Sseu Tchouan va prendre gentiment son petit bonhomme de chemin vers Shanghai, en descendant le fleuve Bleu.

Dumont ne se moque pas du consul. Il le commande. Ton du chef. Brutalité dans sa voix. Les phrases comme des boulets. Les yeux comme des points rouges, s'ajoutant au point crépusculaire de son cigare qui se consume. Geste pour lancer le trognon dans un seau à champagne.

– Revenons à nos moutons : à Tang Kiao. Celui-là, il est fort. Votre maréchal de Tcheng Tu, qu'est-ce qu'il lui fait tirer la langue,

et qu'est-ce qu'il le fait cracher ! Le maréchal, pour le moment, se conduit en petit garçon qui implore, qui gémit sur tous les tons, envoyant messenger sur messenger à Tang Kiao pour l'apitoyer avec ce genre de prêchi-prêcha : « Nous sommes à bout. Nous serons tous exterminés si vous ne nous envoyez pas des armes et des troupes. Et ce sera la fin de l'épopée du Yunnan, de sa croisade pour la grandeur de la Chine. » Ces paroles-là, c'est du miel pour Tang Kiao. Il fait répondre : « Ma seule pensée, c'est de vous secourir, au point que je maigris, que j'ai perdu le sommeil, que je ne dors pas la nuit. Mon chagrin est profond. Pour vous aider, je dois d'abord recruter des soldats, les équiper, les entraîner. Hélas, mon trésor est vide. Envoyez-moi donc de l'argent. » Tang Kiao exige des sommes énormes. Et c'est pour le satisfaire que le maréchal met en coupe réglée le Sseu Tchouan, où les Sseutchouanais furieux lèvent de plus en plus d'armées pour en finir avec lui, pour en faire de la chair à pâté. Cependant, chaque mois, une caravane de mulets surchargés de sacs pleins de taëls chemine, sous escorte, vers Yunnan Fu. Évidemment, tout ce fric, Tang Kiao le met à son nom dans un endroit sûr, une banque de Hong Kong sur laquelle règne la *law and order* britannique. Même Shanghai paraît dangereux à cet homme prudent. Tout en multipliant les promesses les plus sacrées au maréchal, il continue à ne pas lui envoyer un troufion ou un mousqueton, attendant patiemment la perte de cet imbécile qui est en train de lui faire sa fortune...

Dumont éclate de béatitude, mi-athlète de foire, mi-escarpe de club, un côté bovin, un côté chafouin, surtout l'air de l'escroc supérieur qui peut se permettre de décortiquer devant un cave, devant sa victime, le mécanisme d'un coup bien monté. Par plaisir, et surtout pour faire comprendre à l'individu piégé, c'est-à-dire au consul, qu'il lui faut marcher droit. Albert s'efforce de rester impénétrable, ce qui le fait ressembler à une petite chouette, le pince-nez d'une immobilité vigilante et silencieuse. Aucun mouvement. Il ne parle pas. À peine respire-t-il. Le mutisme, la mine absente, compassée, indifférente comme une dernière protection dans ce guêpier. La non-existence, mais pas encore comme une défaite, comme un moyen de ne pas la reconnaître.

Cependant Dumont repart à l'attaque, se lançant cette fois à l'abordage avec une cordialité de soufflet de forge :

– Allons, monsieur le consul, ne faites pas l'esprit fort. Admettez que je vous en ai fait voir de toutes les couleurs. Et encore, le meilleur, je ne vous l'ai pas dit. De quoi vous faire tomber à la renverse. Accrochez-vous bien au bastingage, monsieur le diplomate.

Le consul ouvre la bouche. Il a les lèvres minces. Il s'exprime d'une manière ennuyée, incolore, impersonnelle, froide. Comme si tous les manèges de Dumont ne le concernaient pas, ne le touchaient pas. Comme s'il luttait contre le sommeil.

– Mon cher Dumont, je serais étonné que vous puissiez me surprendre en ce qui concerne Tang Kiao, le maréchal et les Yunnanais. Vos soi-disant révélations étaient déjà en entier dans mon dernier rapport au Quai d'Orsay. Mon cher ami, moi non plus, je ne suis pas un enfant de chœur. Je sais me renseigner par moi-même. Autre chose. Je veux vous faire observer que je n'ai accepté aucune de vos propositions qui, ai-je le regret de constater, ressemblent un peu à du chantage. Je pourrais me plaindre de votre attitude peu courtoise à mes supérieurs...

– Ah là là, monsieur le consul, vous me faites mal au sein. Dites-vous une chose. Sans moi, sans ma bonne volonté, pas une arme que les Français enverraient d'Indochine n'arriverait jusqu'à Tcheng Tu entre les mains de votre protégé le maréchal. Ce serait nib de nib. Tout le stock disparaîtrait dans la nature, ni vu ni connu, je t'embrouille. L'affaire de la cargaison du Yang Tse Kiang, ce serait de la petite bière à côté. Et je n'aurais même pas besoin de me mouiller. Ça se ferait tout seul.

– Très curieux, mon cher Dumont. Mais expliquez-moi pourquoi.

– Tout simplement Tang Kiao le prendrait au passage, pour lui-même, à Yunnan Fu, cet armement miraculeux et complètement à l'œil. Il n'aurait qu'à ramasser... À moins, bien entendu, que je l'en dissuade.

– Je ne crois pas que nous aurions besoin de vous pour donner de bons conseils à Tang Kiao. Nous avons de très grands moyens de pression sur lui. Car son Yunnan, c'est le fin fond de la Chine, un cul-de-sac relié au monde extérieur par notre Indochine, grâce à ce chemin de fer que je veux prolonger jusqu'ici. Un arrêt du trafic, et Tang Kiao est à genoux, dans sa province paralysée. Et puis il ne faut pas oublier qu'il est un très grand ami de la France...

Là-dessus, Dumont s'ébroue comme un rhinocéros pris de la danse de Saint-Guy. Il se vautre dans la gaieté, se boudinant en morceaux de chair, joues, bras, jambes, qui voltigent autour de lui épaissement et légèrement à la fois. Il a, dans son quadrille, le poids d'une tonne. Les points de couperose et les taches de la digestion luisent, sur son visage suant, comme des yeux supplémentaires pleins d'impudeur. Il tonitruie, en spasmes qui sont des toux de rire, en accès qui sonnent comme une fanfare inextinguible. Sa chaise

craque comme sous un tremblement de terre, avec son ventre dirigeant le séisme sur place, se gonflant, se dégonflant, se regonflant de vapeurs hilarantes, avec son nombril comme épïcêtre. Au bout de plusieurs minutes, ce volcanisme finit par inquiéter l'acolyte de Dumont, le personnage longiligne et muet qui, au cours de la soirée, s'est dilué en un fil si ténu qu'il semble s'être perdu dans l'air épais à couper au couteau. Depuis longtemps, il est quasi invisible dans la pièce devenue semblable à un énorme cendrier où palpitent seulement, tels deux gros mégots bien vivants, Dumont et mon père. Mais le bonhomme reprend substance, se réincarne en sous-fifre vigilant pour oser dire respectueusement à Dumont :

– Calme-toi, Dumont. Pense à ton cœur qui va encore battre la breloque.

– La ferme, purée, crétin, trou du cul. Je ne te paie pas pour que tu lâches de pareilles âneries. Fous-moi le camp.

L'individu s'esquive sous le regard trop indifférent des boys qui, aux abords, se tiennent tels de grands linges debout, semblant ne rien voir ne rien entendre, mais qui se glissent comme des ombres dans la salle à manger au moment toujours opportun, pour apporter la bouteille de champagne ou la boîte de cigares commandée par la situation. Ils sont la Chine toujours omniprésente qui contemple sereinement les barbares en train de se battre pour les dépouilles de la Chine. Mais qui, parmi les Blancs qu'ils servent, pense à ce qu'ils pensent ?

– Moi, reprend Dumont soudain assagi, je me porte comme un charme. Une santé de fer, après quarante ans de Chine. Un cœur comme une enclume. Qui pourrait dire mieux ?

Une narquoiserie traverse la figure du consul de France qui, tout le temps de l'étalage de gaudriole de Dumont, est resté de glace, patientant, les yeux mi-clos de mépris, la tête légèrement penchée de lassitude, ses doigts tapotant la table pour mesurer la longueur du temps.

– Mais, mon cher Dumont, tout se sait entre Blancs, comme vous me l'avez fait remarquer vous-même. Je me souviens maintenant avoir entendu parler d'une petite attaque que vous avez eue à Shanghai. Dans ces conditions, c'est en effet imprudent de vous mettre dans l'état d'excitation où vous étiez à l'instant. Et puis, de vous à moi, qu'ai-je dit de si drôle, pour vous faire rire autant ? J'avoue que je ne me rends pas compte.

– Vous m'avez fait me payer une pinte de bon sang. Alors,

monsieur le consul, ne vous faites pas plus bête que nature avec vos arguments à la noix. On dit que vous êtes le spécialiste, l'expert, le connaisseur des Chinois. En avez-vous vu un qui, quand il s'est mis quelque chose dans la caboche, n'arrive pas à ce qu'il veut, à moins d'être contré par plus ficelle que lui ? Avec tout le respect que je vous dois, vous n'allez pas prétendre que vous êtes plus fortiche que Tang Kiao ? Celui-là, pour un subtil magot, c'en est un, et de première bourre. S'il décide que le maréchal de Tcheng Tu n'aura pas les armes d'Indochine, je vous dis que votre protégé se brossera, en long et en travers. Et même si les Français, par les pressions auxquelles vous faisiez allusion, empêchent Tang Kiao de se servir directement quand la camelote arrivera à Yunnan Fu, il la récupérera plus loin, lors du transport en caravane vers Tcheng Tu. Il a vingt moyens pour cela. L'attaque du convoi par des hordes de brigands mystérieux, l'embuscade par des milliers de faux Sseutchouanais, ou même par un régiment de vrais Sseutchouanais. Rien de plus aisé pour Tang Kiao que de négocier sous le coude, à l'insu de son maréchal, un petit arrangement avec un clan sseutchouanais, que ce soit celui du général Bonze Fou ou celui du général Petite Fouine. Un accord sérieux, avec des stipulations, une clause sur le partage du butin, c'est-à-dire les fameuses armes d'Indochine, dont le plus gros, rebroussant discrètement chemin vers Yunnan Fu, serait ainsi récupéré par le cher Tang Kiao. Dites-moi, monsieur le consul, qui serait roulé en pareil cas, vous ou lui ? Ce serait vous, malgré tous les moyens de persuasion dont vous vous vantiez et qui m'ont fait rigoler. Tenez, je m'en tape encore les côtes...

Dumont, effectivement, se bourre consciencieusement les flancs de grandes claques à la suite de sa belle démonstration, pendant que la figure du consul s'allonge.

– Et encore, monsieur le consul, ce n'est là qu'une des hypothèses. Il y en a d'autres plus embêtantes. Un kidnapping, par exemple, d'une personnalité française éminente. Vous ou, encore mieux, votre jeune fils. Et évidemment la condition mise par les ravisseurs inconnus à la restitution en bon état du garçonnet, ce serait de leur fournir tout le fournil, le bidule en entier, tout le saint-frusquin aux marques glorieuses de Hotchkiss, Saint-Étienne et le Creusot. Et qui songerait à incriminer Tang Kiao, dans son Yunnan Fu, si loin de cette regrettable affaire ? D'autant plus que vous pouvez compter sur lui pour pleurer toutes les larmes de son gros corps, vous noyer sous les messages ampoulés et déchirants de sa douleur, vous épater par la farouche résolution des ordres dont il écrasera le maréchal de Tcheng Tu, coupable au moins de négligence : qu'il sache qu'il

paiera de sa vie celle de l'enfant. Le grand tralala, quoi... Tout cela aboutissant à de tortueux pourparlers avec on ne sait qui, où vous donnerez en fait vos belles armes aux Sseutchouanais, lesquels réachemineront la part convenue à Tang Kiao. Et peut-être que votre gosse sera sain et sauf, peut-être...

Albert Bonnard s'est levé, droit et mince. Il n'est plus le consul dont le métier est l'entregent. Soudain, il s'est mué en représentant d'un autre corps de l'État : le monde austère de la Loi. Il a toute l'attitude professionnelle d'un accusateur public. Rien de flamboyant en lui pourtant. Pas trace d'émotion ni de colère ni de dégoût. Rien que de la rigueur. Il est le glaive de la Justice, il a jeté ses moustaches, ses lorgnons, tout son petit bagage personnel, sa belle petite figure dans la corbeille à papier, il est moralement nu pour tenir la balance de Thémis. Plus un tic, plus une expression. L'impersonnalité de l'homme devant la grandeur du rôle ; au nom de la France, d'une voix sèche et coupante qui veut être celle de la guillotine, il dresse contre Dumont le réquisitoire de la trahison. Il se croit aux assises.

– Monsieur Dumont, je me vois dans l'obligation de vous accuser de menaces de meurtre à l'égard d'un agent de la France et de sa famille. Je vais en référer à qui de droit. Vous avez proféré très clairement des paroles signifiant que vous me feriez enlever – ou que vous feriez enlever mon fils – au cas où je ne me soumettrais pas à vos propositions. Vous avez déjà tout préparé. J'ai parfaitement compris que votre instrument dans ce complot, ce sera votre employé, M. Cheng...

Dumont, tout ballonnements, une succession de flatulences, s'est mis debout aussi, péniblement mais avec force, entassant chaque pièce de lui-même les unes par-dessus les autres jusqu'à ce que l'ensemble tienne à peu près à la verticale. Ce hissage accompli, il s'époumone à hurler. Sa bouche est un égout ascendant au milieu des masses poreuses de chair. De ce trou sortent des vociférations qui couvrent les sentences d'Albert Bonnard :

– Déraillez pas, monsieur le consul. Vous piquez votre crise de folie, je le veux bien. Moi, vous vouloir du mal ? Vous plaisantez. Tout ce que j'entendais vous montrer, c'est que vous ne devez pas jouer imprudemment avec Tang Kiao. Il est dangereux, très dangereux, cet animal-là...

Le consul remue ses lèvres à toute allure, dans un crescendo de vitesse, si bien qu'elles semblent courir sur place ridiculement, qu'elles ont l'air de manger de l'air. Le menton, en dessous, cahote comme un contrepoids. Accélééré inutile, effort vain, car on n'entend

pas un son sortir de sa gorge. Enfin, le consul renonce à placer un mot, vaincu par les éruptions de Dumont, énorme écoulement. Indécis, les mains croisées derrière le dos, il marche à petits pas le long de la table, le visage tout à coup décomposé et blême, triste. Dumont s'en donne à cœur joie de gueuler :

– Mais moi, Tang Kiao, au contraire, je vous le livre saucissonné, ficelé, pieds et poings liés, doux comme un agneau, docile comme une image. C'est ce que je voulais vous annoncer tout à l'heure, la bonne surprise, le mignon cadeau de l'ignoble Dumont, mais vous n'avez pas voulu m'écouter, vous m'avez envoyé paître, alors la moutarde m'est un peu montée au nez, je me suis un peu fâché. Et je vous ai fait légèrement marcher... Et encore, faut s'entendre, tout ce que je vous ai annoncé de fâcheux, ce n'est pas du bidon, ça vous pendrait au nez si je n'étais pas là.

« Mais je suis là, moi, Dumont. Et je tiens Tang Kiao. Parce que, tenez-le-vous pour dit, Tang Kiao, c'est mon "petit frère", le puîné, le cadet qui me doit obéissance. Car lui, il en est, de la Bande Bleue, et pas pour du toc. C'est même moi qui l'ai initié, il y a deux ou trois ans, à Yunnan Fu. Tout le machin par lequel j'étais passé aux mains de Tu, je le lui ai fait subir – imaginez ce terrible Tang Kiao à genoux devant moi, en chemise... Toute la gomme, quoi... Les épées, l'interrogatoire, la Cité des Saules, le délectable kampé de nos sangs mélangés, et enfin le grand serment. Depuis lors, Tang Kiao est soumis à la loi de la Bande Bleue, à la mienne surtout : car j'étais le maître des cérémonies, donc son maître. »

Le consul, après ses déambulations de plus en plus lentes et molles le long de la table, s'est arrêté, comme épuisé, comme si sa marche n'avait plus d'objet. Lentement, il s'assied sur la pointe d'une fesse, avec des gestes petits et mesquins, la mine contrite. Il se sent vaincu. Mais, même sans espoir, par acquit de conscience, il pose une question, soulevant une difficulté :

– Vous vous contredisez, Dumont. Ne m'aviez-vous pas affirmé tout à l'heure que jamais la Bande Bleue n'avait réussi à noyauter sérieusement les Yunnanais ?

Dumont, sentant la partie gagnée, se laisse retomber sur sa chaise en un énorme écroulement vainqueur. Un plouf. Et puis comme le débordement d'une gélatine, tout à l'heure sur le point d'ébullition, mais qui commence à s'atténuer, à se refroidir, devenant matière pondéreuse, apaisée, consolidée, une lourdeur remplissant tout un siège et tout le rebord de la table, repoussant les vaisselles et les bouteilles. Dumont, heureux cétacé échoué qui commence à savourer son triomphe, mais prudemment :

– Monsieur le consul, tout à l'heure, je ne vous ai pas tout lâché. Est-ce qu'on abat toutes ses cartes d'un seul coup ? On garde ses as, mon cher diplomate, comme j'ai fait. Comme j'ai conservé dans ma manche Tang Kiao.

Trémoussements de Dumont, en une série d'ondes d'autosatisfaction parcourant le gros tas général de satisfaction qu'il est :

– Les Yunnanais, il y en a deux espèces opposées. Ceux d'ici, ceux du maréchal, les conquérants traqués que vous voulez dépanner, ce sont de pauvres types, des visionnaires, des idéologues, les dingues partis en expédition en 1915 pour prendre toute la Chine au nom des grandes idées. Je vous l'ai dit, ils vivent toujours de chimères, même si au Sseu Tchouan ils se conduisent comme des brutes et des pirates. Ceux-là, vos amis, ils sont rédhibitoires, ils ne peuvent pas piffer la Bande Bleue. Mais c'est une autre chanson à Yunnan Fu, avec Tang Kiao, qui lui ne croit plus aux billevesées. Lui c'est un réaliste. Il est pour le solide, pour le palpable, le raisonnable. C'est comme cela qu'il est devenu mon « frère » et celui de Tu, à cause de sa saine compréhension du business. On a ensemble un sacré réseau d'affaires, allant de Yunnan Fu à l'Indochine, à Canton, à Hong Kong, à Shanghai. C'est moi qui conseille Tang Kiao pour ses petits placements. C'est dire la confiance qu'il me fait.

Dumont fait tourner avec gourmandise sa grosse langue sur ses grosses joues. Puis, avec la mine allumée d'une entremetteuse, il se met à jurer :

– Moi, si je dis à Tang Kiao de laisser passer vos armes d'Indochine sans y toucher, il n'y mettra pas dessus le petit doigt. Même s'il y en a une chiée. Il ne se laissera pas tenter, je vous le garantis. Et puis je lui glisserai un petit tuyau à l'oreille, à tout hasard. Que si lui, Tang Kiao, en raflant ce matériel, faisait que le maréchal et ses troupes soient réduites en morceaux de boucherie par les Sseutchouanais, il ne verrait plus arriver de convois de taëls à Yunnan Fu...

Le consul repère la faille contenue dans les dernières phrases de Dumont :

– Vous n'êtes pas aussi sûr de Tang Kiao que vous le dites, pour lui agiter ces taëls sous le nez...

La fatigue de Dumont explose en une ultime virulence de maquignon qui s'est emparé de la bête consulaire :

– Allons, monsieur le consul, pas de chichis. Je vais tout vous régler aux petits oignons. Tout ce que vous avez à faire, c'est

d'obtenir, à Paris et à Hanoï, les papiers officiels pour qu'on nous fournisse les armes. Et que ça ne coûte pas un sou, même pas une somme symbolique ou autre idiotie. Et qu'on n'y aille pas avec le dos de la cuillère. Faut la grosse quantité. Moi, parole de Dumont, je colle la marchandise à Tcheng Tu entre les pattes du maréchal moins d'un mois après qu'elle ait quitté les arsenaux d'Indochine. Il ne manquera pas un bouton de guêtre. Et le maréchal, au lieu d'être débité en bidoche par les Sseutchouanais en fera des rondelles, si ça l'amuse, cet homme.

Béatitude de Dumont, crapaud de la générosité, dont la bouche répand fleurs et perles :

– Avec moi, le travail est toujours bien fait. Tenez, je peux donner encore un coup de pouce à votre maréchal, en semant la zizanie parmi les Sseutchouanais. Pour cela, je n'ai qu'à laisser certaines instructions à M. Cheng, que vous ne semblez pas apprécier à sa juste valeur. Ces Sseutchouanais, ce sont des ruffians faciles à monter les uns contre les autres, à propos d'un marché, d'un contrat, là où il y a du pèze. Il suffit qu'on s'arrange pour qu'un de ces zèbres se croie désavantagé par rapport aux autres zigotos. Alors ils s'empoignent par les cheveux, les tripes, les couilles et, pour un rien, ça y va entre eux du poison, de la baïonnette et du boulet. Ces sauvages, ils se jalourent, c'est pas croyable. Lorsque M. Cheng les aura tous rendus fous de rage entre eux, ils seront mûrs, au moment où le maréchal recevra ses armes et leur tombera dessus, pour se faire ratiboiser jusqu'au dernier. Alors, vous êtes content, monsieur le consul ?

Béatitude de Dumont qui est comme le soleil, toutes les impuretés de sa figure s'unissant en une immense plaque de chaleur, en un glomérat de dévouement, en un buisson ardent d'innocence :

– Tenez, monsieur le consul, ce soir, je parierais que vous enverriez bien le Dumont au diable. Et puis il doit y avoir Madame votre épouse qui vous asticote sur moi toute la sainte journée car, je le sens bien, elle ne peut pas me piffer. Eh bien moi, je m'élève au-dessus de vos petites humeurs, je n'en tiens pas compte, je suis sans rancune, car je vous connais mieux que vous-même. Vous voulez réussir, et dans de sacrées histoires. La Carrière, comme on dit, plein la bouche, c'est une basse-cour remplie de poules mouillées ou un cénacle de petits messieurs uniquement occupés à cultiver des vices aristocratiques comme le petit profit, la tapette, le visage creux, le rapport vide. Ils ne veulent surtout rien savoir. Tous ont la bouche et le cul bouchés de précaution. Mais vous vous êtes un homme, vous êtes un joueur, et même un joueur imprudent. Vous ne le savez

pas encore, mais vous avez besoin de moi, vous ne vous en tireriez pas sans moi. Je ne vous lâcherai pas, mon cher Albert. Et vous verrez que l'on va être bientôt comme les deux doigts de la main. Dès que vous aurez apprécié mon savoir-faire, vous ne jurerez plus que par moi. C'est qu'on a de grandes ambitions ensemble. Les armes et les munitions, du tout cuit, vous verrez. Pour le chemin de fer, ce sera une autre paire de manches, avec nos banques qui se cherchent des poux et nos divers Yunnanais qui finiront bien un jour par se prendre par les arpions. Vous verrez, pour démêler l'embrouille, au milieu de tous ces Financiers et de tous ces Chinois, sans compter les Englishes et tous les autres, vous serez heureux de l'avoir avec vous, le père Dumont. On y arrivera, à poser vos rails, nom de Dieu !

Le consul, sous cette avalanche de déclarations d'amitié, se tient comme un petit homme tapi sous le déluge de la mousson : riquiqui, rechigné, empilé sur lui-même, la tête dans les épaules et les membres dans le corps, pour se protéger de l'ondée. Enfin, quand le gravat des mots et la pluie des postillons se sont arrêtés, il réapparaît un peu, comme une tortue sort de son abri. Il semble intact, ni effondré ni enthousiaste, juste un peu transi : un homme sortant de la tempête. En fait, tout en revenant au jour, il se cache dans un air de neutralité bienséante, ce qui n'est pas tellement bon signe chez lui. Dumont ne s'en aperçoit pas :

– Tout cela est bel et bon, Dumont. Mais soyons nets. Dans l'immédiat, que voulez-vous de moi ?

– Que vous alliez rendre une petite visite discrète au maréchal et à son âme damnée M. Lu. Et là, arrangez-vous pour obtenir que, non seulement ils livrent tout l'opium du Sseu Tchouan à Tu, mais qu'ils s'engagent à n'augmenter leur prix en aucune circonstance. Même pas quand on les aura fait triompher des Sseutchouanais.

Douceur du consul. Son visage rasséréné, où les traits ont repris leur place normale. C'est dans une ombre de sourire qu'il soupire gentiment, en jouant à l'enfant sage, plutôt qu'il ne les dit, les mots attendus par Dumont :

– Bon. Je me rendrai auprès du maréchal et de son conseiller. Et je tâcherai de les convaincre.

Coup de poing sur la table de Dumont.

– Ne plaisantons pas. Je veux que vous me rameniez des certitudes.

Le consul de France, cette fois, prend un ton sucré, la voix de la complaisance, le geste de la soumission :

– Vous aurez satisfaction. Toute satisfaction.

Dumont, alors, d'un coup, se gonfle d'air. Aspirations énormes par lesquelles il semble avaler la pièce, la maison, le monde. Dumont comme un géant, comme un titan, comme un dieu. Dumont rempli, cramoisi, une montgolfière dans le nirvâna, Dumont, calmement jubilant, qui se met à expliquer sa sagesse, sa philosophie au consul de France faisant le dos rond :

– Mon cher Albert, c'est comme cela que je réussis en affaires. Je travaille la chose au corps, je la démolis et je la bouffe. Je mange tout ce que je peux, à tous les râteliers, jusqu'à m'en faire péter la sous-ventrière. Qu'est-ce que je peux ingurgiter ! J'ai un estomac d'autruche, heureusement. Faut se goberger. Faut y aller carrément. Faut se dépêcher. Dans ce sacré pays, il y a encore quelques bonnes années à faire. Pas plus, contrairement à ce que croient des tas d'imbéciles. Faut en profiter. Moi, je veux être un vrai milliardaire, avec du fric à moi bien planqué en dehors de Chine, quand ça claquera. Car, je vous le dis, ça foirera, la Chine se vengera des étrangers, elle ne fait jamais de cadeaux, la Chine. Faut les lui arracher. Ça, je m'y emploie, grâce à Tu, à Tang Kiao, à Cheng, mais même ceux-là, mes associés, mes complices, mes frères, ce sont des salauds qui me haïssent, qui voudraient me cracher à la gueule, me faire rendre gorge, comme à tous les Blancs. Le jour où la Chine partira en pétard pour de bon, il vaudra mieux pour nous être ailleurs...

« Ne faites pas cette pâle gueule, monsieur le consul. J'espère que vous ne vous croyez pas aimé par les Chinois. Ça serait trop farce... Allons, rassurez-vous. La grande révolution en Chine, ce n'est pas encore demain la veille. Ça va patauger d'abord. Il y a le temps. Vous tirerez votre épingle du jeu, monsieur l'ambitieux ; vous ferez la grandeur de la France dans ces régions reculées de la Chine, monsieur le patriote, car vous êtes un vrai Français, un bon Français, pas un salaud comme moi, un salopard qui, pourtant, rend cent fois plus de services à notre pays qu'une potiche de diplomate ou de gouverneur. Ce n'est pas vous que je vise, au contraire, mais parfois chez moi la coupe est pleine devant certaines ingratitudes, certaines insultes. Contrairement à ce qu'on croit, je suis un sensible, j'ai du cœur... Mais je ne pleurniche pas sur moi. Parlons de vous, mon ami. Permettez que je vous appelle "mon ami". Vous ferez une grande œuvre dans ces raclures de provinces dégueulasses, chez ces sauvages pourris de Jaunes, à l'ombre du drapeau tricolore, grâce à l'opium, aux armes et au rail. C'est l'occase unique. Vous serez bien noté, vous deviendrez un type de la haute, le monsieur dont tout le monde aura oublié les débuts. Et puis si tout s'écroule

dans ce bout du monde, vous serez déjà tiré des flûtes dans un bon poste civilisé, alors qu'est-ce que ça peut foutre ? Foi de Dumont, vous allez grimper vite si vous êtes malin, vous monterez sur le mât de cocagne où vous tirerez les titres de consul général, de ministre plénipotentiaire et, pourquoi pas, d'ambassadeur de France ! À condition, pour commencer, de ne pas faire le couillon avec moi. Car ça coûte cher, mon cher ami, de croire qu'on peut s'amuser avec Dumont. En deux temps trois mouvements, sans même avoir compris comment, vous êtes lessivé, nettoyé, devenu un chiffon dont on ne voudrait même pas pour habiller un épouvantail... même pas pour donner aux bonnes sœurs pour leurs orphelines... »

Là-dessus, Dumont, en ayant terminé, bâille à s'en décrocher la mâchoire. Vue plongeante oto-rhino-laryngologique jusqu'à l'œsophage. Autant de masses rougeâtres et gluantes à l'intérieur qu'à l'extérieur de sa bouche. Ça clapote, ça borborygme, ça s'endort. La respiration d'une chaudière. Un sursaut, et Dumont rouvre ses paupières collées comme des paupiettes, qui clignotent, mouillées d'une bave rosâtre :

– Votre champagne était aigre, monsieur le consul. Il m'a tourné sur l'estomac. Je vais aller au pieu.

Dumont s'arc-boute pour se lever, s'appuyant de ses gros trognons de bras sur la table afin de soulever sa panse et ses jambes inertes. Durant l'effort, sa tête, frisant l'apoplexie, passe de l'ère animale à l'ère végétale du chou rouge. Le corps de Dumont ne décolle pas de sa chaise mais la nappe qu'il agrippe tombe à terre, entraînant verres, assiettes, cendriers et objets de toutes sortes dans une dégringolade qui n'en finit pas, avec les bruits adéquats de vaisselle cassée et de liquides qui glougloutent. Le consul assiste indifférent à la catastrophe, sans bouger de sa place. Les boys, avec diligence et prestesse, accourent, manient le monumental Dumont comme s'il n'était qu'une bulle d'air, une chair sans poids. Pendant l'opération, qui ne dure que quelques secondes, Dumont dodeline du chef, à grands coups morts. Enfin, une fois debout, il vomit à intervalles réguliers, les onomatopées du dégueulis :

– C'est votre mousseux, monsieur le consul. Une bibine pas catholique, qui ferait rendre l'âme même à un missionnaire...

Dumont, accroché à deux boys comme une bête suspendue, une grosse bête informe, disparaît enfin à petits pas, ses lourdes enjambées cotonneuses faisant flocc au milieu de la démarche aérienne de ses porteurs. Il trébuche et sacre comme un charretier. Enfin le consul reste le maître du champ de bataille. Longuement, tel Napoléon à Austerlitz, il contemple le lieu souillé d'un air fin et

goguenard. Il se croise les bras derrière le dos, il redresse la tête pour mieux contempler le carnage. Mais un frissonnement ondoie sur sa figure altière et grave de champion, une volupté qui lui fait clore rêveusement les yeux, le vent coulis du songe.

QUATRIÈME PARTIE

Autour du consulat, la nuit est de la poix. Deux heures du matin. Dans la salle à manger et ses décombres traînent les reliquats de l'orgie entre bonshommes blancs qui viennent de s'empoigner dans les jovialités du chantage. Les yeux fendus des serveurs sont des lucioles, des vers luisants. Ils regardent mon père resté seul dans la pièce, blême de sueur froide et de triomphe fatigué, auquel l'électricité qui balbutie et tressaute donne un aspect saccadé. Comme seul bruit, le moteur de la génératrice qui continue à ronronner irrégulièrement. Monsieur le consul, sous tous ces regards cachés, s'en va, mais pas pour se coucher, pas pour rejoindre sa mère et s'endormir. Il glisse, léger, au lieu, comme à son habitude, de marquer ses pas des piétinements nets de l'homme viril, précis, méthodique qu'il veut être dans la journée. Il avance, tel un voleur, vers le salon, vers un divan dominé par la grosse tête en pierre d'un Bouddha, une tête coupée posée sur un socle ; elle a le sourire joyeux des ambiguïtés et des compromissions. On sait ce qui va arriver... Certains soirs, quand mon père s'est attardé avec acharnement à son bureau à écrire des lettres ou un rapport, en incisant, en obsédé, les lettres de barres et de points pour leur donner plus de force, ou quand il a traîné à table, vrai ou faux complaisant, avec des messieurs, échangeant des plaisanteries coloniales et ragoteuses, maniant, parfois au milieu de cette débonnairété, les sous-entendus après d'une discussion d'affaires, comme il vient de le faire avec Dumont, quand Anne Marie lassée s'est retirée depuis longtemps dans sa chambre et ne peut le surprendre, d'autant plus qu'elle est complètement indifférente à ce qui le concerne, lui, au lieu de rejoindre le lit conjugal, va s'étendre sur cette couche sans un bruit, sans un mot, sans un ordre, pour s'apaiser, se magnifier, connaître la joie. Lui, toujours en proie à la susceptibilité, à la flatterie, à la vanité qui, en temps normal, cernent son visage de vibratiles plaies vives, lorsqu'il est à bout de nerfs et de fatigue, l'imagination malade, blessée, humiliée, s'adonne alors à la Grande Paix, à la Manne Consolatrice. Non qu'il soit un intoxiqué, un drogué mais il a besoin âprement, parfois, d'illusions, d'être ce qu'il n'est pas, d'arriver au but qu'il n'atteint pas. Les voluptés de l'imagination... Alors tout devient comme un jeu d'ombres. Le personnel sait ce qu'il a à faire : il demeure caché dans ses recoins, à surveiller, avec patience et curiosité. On croirait au

néant, à la solitude, alors que tout est peuplé. Seul vient à mon père, à peine une présence, plutôt un effleurement : son serviteur préféré, le chef boy, qui s'accroupit à ses pieds, avec son attirail. Les ampoules s'éteignent, remplacées par des lueurs, des pénombres, des odeurs. Mon père gît, frémissant un peu dans l'attente. Cependant, l'individu, en dessous de lui, s'active à ses préparatifs. Le chef boy est comme la courbe frêle d'un toit vernissé, d'où tout s'écoule, où il ne reste jamais rien que ce faîte presque immatériel, qui plonge dans l'horizon. En lui, tout s'échappe, même son corps. Tout part, tout fuit, surtout son crâne aquilin ; les os frontaux s'estompent en un étranglement, son cou est une passerelle entre la tête évanescence et le tronc maigre, décharné qui se creuse, se dilue vers les jambes, de simples béquilles se perdant au loin. Son talent, à cet individu, c'est de ne rien ressentir, d'être imperméable à tous les tics, les crispations, les râles, les soupirs, les hargnes, les douleurs, les gémissements, les joyeusetés de monsieur le consul. Son art c'est de ne rien avoir qui retient, qui accroche, qui appréhende, d'être sans aspérités, sans personnalité, un homme-tuyau qui évacue les bile de monsieur le consul. À la vérité, ce domestique que l'on croit en cours de disparition, en état d'absence, est toujours là, bien présent, à servir de crachoir humain à mon père. Et, dans cette situation presque minérale, il a une prescience, pour aller au-devant, pour recevoir les caprices, les envies, les désirs, les nécessités du maître. Gymnastiques constantes par où s'expriment la sensibilité, la sensiblerie même du consul. Car celui-ci a besoin d'être compris à l'avance, d'être deviné, d'être bichonné en conséquence – rôle dont devrait s'acquitter Anne Marie mais qu'elle repousse avec des railleries, avec un mépris de fer. C'est donc le chef boy qui, toujours courbé et fluide, perçoit ses envies secrètes, concernant aussi bien le choix d'un caleçon, d'une flanelle, que l'urgence d'un somnifère, d'une purge ou d'un drink. Grâce à lui, mon père est soigné aux petits oignons, sans avoir à commander, toutes ses bizarreries et maniaqueries comblées sans qu'il s'aperçoive même de l'existence de ce Maître Jacques qui tient si peu de place, juste assez pour que le consul l'engueule tout en geignant, tout en se sentant accablé, à propos de l'infime marge d'erreurs qu'il arrive quand même à découvrir. Le chef boy, au lieu de tenir tête, prend alors une mine triste, désolée, fuyante, froussarde de coupable, grâce à laquelle son maître redouble les remontrances et arrive à finalement se sentir soulagé. En fait, Anne Marie prétend que l'individu manipule mon père comme il veut, faisant même le mouchard, grâce à de petites phrases à peine prononcées, à des mots chuchotés ; c'est sa façon de dénoncer la maisonnée, la ville, et même elle, Anne Marie. Mais ce soir-là, le chef boy a soin de ne pas

se manifester du tout. Ce n'est plus le moment des comédies ordinaires de la vie, où mon père a tant besoin de la compréhension de son serviteur. Il ne lui faut que l'habileté de l'homme pour s'en aller tout seul vers les grandes satisfactions.

Le consul est vauté, sursautant d'impatience, criaillant au serviteur : « Dépêche-toi. » De celui-ci, petit cloporte, petite fourmi, insecte au labeur, on ne voit que les mains ; elles ont la précision de mains de bourreau dans la chair, de mains d'orpheline qui brode, de mains de magicien mêlant les potions. Merveilleuses mains chinoises si maigres, si nerveuses, plus des cordons métalliques que des assemblages d'os, et qui semblent exister par elles-mêmes, en dehors du reste du corps, comme des moteurs indépendants éternellement en opération. Les mains du boy en fonction sont des machines diligentes, des mécanismes parfaits où, à peine, parfois, une palpitation de la peau indique qu'elles sont sensibles. Dans le cône de lumière dégagé par la lampe qui préside aux rites de l'opium, on ne voit que les yeux du Bouddha, le masque blême, tiré, de mon père et les mains adroites de l'individu qui, prolongées par de petits instruments, un racloir, des sortes d'aiguilles, des espèces de couteaux, transforment une goutte de « boue divine » en une boulette ronde, compacte, déjà un peu frite. Évolution de ces gestes rapides, de ces bruits minuscules, de ces senteurs qui se répandent. L'instant va arriver où le boy, ayant enfin enfoncé la boule dans le fourneau de la pipe, un trou minuscule, en tend l'embouchure à mon père. Celui-ci se soulève lourdement, comme un aveugle, les paupières closes, avec des lèvres qui tâtonnent, qui trouvent. Et alors il y a en lui cette aspiration énorme, goulue, cet air hagard et vague, insensible, une sorte d'acharnement fixe, pétrifié, avec des sous-bruits de déglutition, de suffocation, de bave. Une position curieuse, inconmode, un effort maniaque pour absorber les fumées, cependant qu'à l'autre bout de l'instrument la boulette grésille sous l'effet de la flamme de la lampe et de l'aspiration. Car le serviteur est là, à diriger la manœuvre, à faire en sorte que le fourneau soit orienté vers le feu de la lampe, que l'embouchure soit bien dans la bouche de mon père. Étrangement, le Chinois préside à ces postures comme un esprit immatériel, un farfadet subtil alors que mon père semble un buffle, un animal lourd et fou, en proie à une anomalie. Toujours à demi redressé sur sa couche, avec les traits rougis marqués d'une étrange fixité, toujours en train de glouglouter de l'air tout en avalant la fumée, tout en se remplissant les poumons comme un obsédé, acharné à aller jusqu'au bout de la boulette et de son grésillement, il paraît, contrairement aux intoxiqués chinois si harmonieux, qui se dissolvent eux-mêmes en volutes, encore plus épais que d'habitude. Il produit des souffleries, des expectorations,

des silences trop pesants s'achevant sur des ahannements, des raclements. Cependant ses pupilles se rétrécissent, une sorte de volupté s'empare de son visage et, quand enfin la boulette s'achève, il retombe comme une masse, les paupières toujours fermées, lui-même en proie à une petite toux. Monsieur le consul de France semble s'être endormi, sur le dos, bien sage, le corps droit comme un bâton, ronflant un peu. Faux sommeil. Comme un automate, il se redresse à nouveau juste au moment où la nouvelle pipe est prête. Il se soulève, tel un gros lézard, pour happer l'embouchure en jade comme si c'était un insecte, un oiseau, un dragon du rêve. Et à chaque reprise, il recommence sa gymnastique, tout son travail, plus subtilement peut-être, avec moins de couacs dans son corps et sa gorge, avec moins de raideur, prenant plus aisément les bonnes positions, les inclinations les plus favorables à la sainte communion avec l'opium.

Le temps s'écoule sans que rien ne change sous la tête casquée du Bouddha, pendant que le boy aux doigts infatigables malaxe, triture la drogue, l'apprête sans jamais s'arrêter, pour, à intervalles réguliers, présenter aux lèvres paternelles une dose d'extase. Rythme mathématique du miracle. Monsieur le consul de France, du reste, perd un peu de son épaisseur, il gigote moins, il ressemble à une enveloppe de caoutchouc, à un jouet qui vogue, à un cadavre qui vit. Peu à peu le sourire du bonheur se répand sur lui. Enfin, il ouvre un peu les yeux, mais il ne voit pas, il bat seulement des cils, de l'iris pour dire au boy : « Plus vite, plus vite... » À la quatrième ou cinquième boulette, il est pris par une accélération du besoin, par un désir de plus, de davantage, de meilleur... Les doigts du boy accélèrent, et mon père, avant même qu'il ait fini une boulette, ouvre la mâchoire, aspirant du vide, comme un poisson sur de la vase. Et puis il se remplit de la bonne fumée, il se dilate, il est emporté par le courant de la jouissance.

Il se lave, se purifie, se fabrique dans la tête le roman de sa supériorité. L'imagination, normalement, sans l'opium, il ne l'a abondante que pour les petites choses, les habiletés, l'art de flatter et d'être flatté, une manière d'être tyran, d'être consul, d'être Albert Bonnard, tout en restant un petit bourgeois servile. Sa vie a été une application longue et besogneuse, incessante, médiocre, avec des humiliations plus ou moins digérées, tout un jeu de l'importance, celle qu'il s'octroie, celle avec laquelle il amadoue ses supérieurs. De tout cela il a conservé, malgré ses bouffées de gloriole, une plaie à vif au cœur. Quand il est dans un certain état de surexcitation et de fatigue, comme ce soir, l'opium le sauve. La durée n'est plus. La réalité non plus. Il n'y a plus que la pensée qu'il conduit à sa guise,

qu'il déroule à l'infini au milieu des fumées douceâtres et poivrées : Albert Bonnard dans la grandeur, Albert Bonnard dans le Larousse avec cette citation : « Albert Bonnard, diplomate français qui fut l'artisan de la voie ferrée du Tonkin au Sseu Tchouan, et fit passer sous l'influence française une grande partie de la Chine. » Mon père, sur sa couche, en plein marchandage, en pleine boue, en plein sang dans ce Tcheng Tu médiéval où rien n'est résolu, où tout est danger, se laisse emporter par ses pipes dans un délire logique et insensé, celui où il voit son triomphe célébré, son chemin de fer réalisé. Albert Bonnard est fêté, célébré, reconnu par le monde civilisé, par la France éternelle, par le gouverneur général de l'Indochine et sa suite, par les curés, par les banquiers, par Tang Kiao et les Célestes... Dans son épopée, il ne transforme pas les gens ni le monde, il prend plaisir à les représenter, dans leur vérité, dans la confrontation des bassesses et des petites vertus, dans la farce. Au fond, pour le consul de France, l'existence c'est cela, cette comédie de petites bêtes, de petites mouches, cette fosse, ces calculs, ces pourritures qui sont la base du patriotisme – il ne comprend que cela, il ne connaît que cela, il n'aime que cela, les somptuosités de la mesquinerie, sur fond de cruauté orientale. Mais, là, dans le songe opiacé, il est libre de choisir dans son expérience, dans son passé, dans son avenir, il manipule les marionnettes comme ça lui plaît, s'octroyant le rôle de super-marionnette, qui fait danser, valser, caracolier les autres. Ses pantins, il les prend dans « la haute », dans les allées du pouvoir et de l'argent, là où il a eu à ramper et où maintenant il se transfigure, en maître, en « monsieur Loyal », mêlant, comme dans la réalité, les grands intérêts du colonialisme et le vaudeville de la vie, imaginant ce qu'il y a de plus sordide, de plus bête, de plus naïf, de plus dur, de plus féroce. Ah, il s'en donne à cœur joie, le consul, sur sa couche, prenant pour acteurs les personnages illustres qu'il a vus, entrevus, qui existent, mais qui étaient tellement au-dessus de lui, comme le gouverneur général, sa femme, les administrateurs d'Indochine, ces gens qui jadis l'ont méprisé. Maintenant, grâce à la fumée, il les tient dans le creux de sa main. C'est lui le plus malin.

Les heures passent. Toujours comme un aveugle, sur son canapé, mon père continue d'avancer sa bouche pour sa dixième, sa quinzième pipe. Mais pendant qu'il suçote, son cerveau est tout à fait parti à la vadrouille. Le train de Tcheng Tu siffle, le train de sa victoire ! Les joues de mon père se creusent, il est net, beau, immatériel, de plus en plus comme une dépouille bien arrangée, une dépouille mortuaire de bon Français. Il ne dort pas, il n'est pas mort, il se raconte l'histoire consolante de ce que sera son chemin de fer. Opium, quel coup de pouce tu es pour donner de la joie à un pauvre consul tracassé, menacé ! Volant de nuage de fumée en nuage de

fumée, mon père se bâtit son mausolée, son monument, sa cathédrale, son chef-d'œuvre.

« Tout ce que dit l'infâme Dumont n'est pas idiot. Il connaît le dessous des cartes. Lui, du premier coup, il a vu que j'étais l'homme à faire de grandes choses au Sseu Tchouan. Et aussitôt il s'est posé sur moi comme une mouche à merde, sur de la bonne merde. Sacré Chinois de Dumont qui sait tripatouiller les tas d'excréments et les sales histoires puantes pour en retirer de l'or à gogo. Mais, comme ce gros matou me l'a fait entendre à force d'agiter ses grelots, pourquoi un honnête homme comme moi, agissant honnêtement, ne sortirait-il pas de ces sacrés micmacs où il va s'enfoncer pour l'amour de la France, au risque de ses roupettes, avec le grade de consul général ou de ministre plénipotentiaire ? Ce serait mérité... Et même, pourquoi n'arriverais-je pas à encore plus, si un jour le premier train venant d'Hanoï pénètre dans Tcheng Tu, sifflant éperdument et s'arrêtant dans les jets de vapeur et les fracas des bielles. Je le vois, ce train, emmitouflé dans les étendards et les écussons, apportant avec lui les plus prestigieuses personnalités en grand uniforme : peut-être un ministre de Paris, en tout cas le gouverneur général d'Indochine et sa suite, des grappes de généraux, d'amiraux, de résidents supérieurs, d'aides de camp. Il y aura sans doute, pour représenter le Quai, mon cher protecteur qui me félicitera de ses yeux gris et de son long nez droit, sans trop de gestes ni d'éclats de voix, avec, tombant de sa moustache, une petite phrase insignifiante selon son habitude quand il est content. Celui-là, pour montrer ses sentiments... Mais d'abord il ne faudrait pas qu'il se casse la gueule, qu'il saute dans ce mauvais pétrin de la banque de son frère, que ce fumier de Dumont n'a cessé de me retourner dans la plaie. Il y aura peut-être des journalistes célèbres, Albert Londres lui-même sans doute. J'aurai droit à tout un article dans *l'Illustration* et, qui sait, à la grande photo de la couverture. Il y aura un grand mandarin comme délégué de l'empereur d'Annam, quelque vieillard valétudinaire à quatre poils, qui crachotera des servilités à travers ses dents branlantes. Sans compter tous les Chinois chamarrés ramassés à Yunnan Fu, la forêt des sourires tout faits sur des pensées inconnues. En premier Tang Kiao, à moins que d'ici là il n'ait été supplanté par quelque spadassin yunnanais qui aura fait rouler sa grosse tête aussi expressive qu'une boule de billard, et qui le remplacera dignement, exactement comme s'il ne s'était rien passé. En somme, pour moi, à cause de moi, rien que le plus beau monde, la crème de la République française, de l'Empire français et de ses satellites. Ah, très important, j'oubliais les dames de ces messieurs, car il y en aura qui voudront être du voyage, qui se seront fait faire des toilettes spéciales, du genre aviatrices ou

amazones, pour le trajet, enfin l'expédition, et aussi des robes à ramages pour le bal, car j'en donnerai au consulat, que j'ouvrirai avec la femme du gouverneur général, bien trop jeune et trop jolie pour lui, raconte-t-on... Tout le fourbi des bagages et le tas des écrins de décorations à distribuer aux macaques. Il y aura bien la cravate de la Légion d'honneur pour moi... »

Le chef boy disparaît, n'existe plus, n'est qu'une chose lointaine. Une âcreté douceâtre supprime les gestes, les bruits, l'alchimie, la cuisine qui pourtant continue. Mon père a passé le cap, il flotte dans un autre monde.

« Avant tout cela je me porterai à cheval à cent ou deux cents kilomètres à la rencontre du convoi, j'y grimperai à une halte, je m'inclinerai sobrement devant chaque Excellence et je baiserais timidement la main de chaque épouse d'Excellence. La modestie sera du meilleur effet. D'autant plus que tout le parcours sera triomphal. La ligne partout gardée par des sentinelles, leurs baïonnettes luisant autant que les rails tout neufs, la Garde d'honneur de Tang Kiao répartie dans les wagons-couchettes des grands personnages, leurs fusils, prêts à tirer, braqués vers le dehors à chaque fenêtre et à chaque porte, d'autres soldats sur les tenders, sur les toits des wagons, devant leurs mitrailleuses. Déploiement martial organisé par Tang Kiao à la fois par précaution et surtout pour la face, la sienne et celle des illustres hôtes étrangers. Pourvu quand même qu'il n'y ait pas de pépin, des balles ou un tintouin embêtant. Ce n'est pas à craindre, Tang Kiao, en bon repu, n'étant pas homme à faire partie de la tournée s'il y avait le moindre risque d'anicroche pour sa peau. Au contraire, pour épicer un peu les choses, je pourrais raconter aux huiles, aux sommités blanches que Tang Kiao, dans son zèle, a fait ratisser par ses troupes les massifs à proximité de la voie, qu'il y a eu des combats, cent ou deux cents bandits tués ou exécutés. Mauvaise idée ! Cela flanquerait la trouille aux personnalités douillettement installées sur leurs coussins moelleux, elles serreraient les fesses chaque fois qu'elles verraient la locomotive s'engager dans un défilé ou dans une gorge. Et puis ces histoires de pirates décapités en leur honneur, ça ne paraîtrait pas de très bon goût à ces messieurs-dames civilisés s'amenant au Sseu Tchouan comme dans un Bagatelle exotique. Non, ce que ces braves touristes officiels vont aimer, c'est la population entière rassemblée pour eux, avec, au premier rang, les bonnes faces usées des vieux et les minois rustiques des filles à balancelles. Foule qui est à chaque station, pour exprimer sa joie congrûment, avec des panneaux énormes, des danses de la licorne et tout le bastringue, avec un lettré canonique dont les os claquent et qui lira en toussotant un

rouleau déplié célébrant l'œuvre généreuse de la France et la bonté paternelle de Tang Kiao. Il n'y aura que le gouverneur général, un briscard à barbe fleurie du radical-socialisme à l'accent méridional, lequel ne sait même pas comment ça se passe dans ses deltas et ses jungles à lui, dans la colonie modèle où on l'a foutu pour s'en débarrasser en France, à être dupe. Les gens d'Indochine, surtout les fonctionnaires des services civils qui font partie de l'entourage, eux, ne se feront pas d'illusions sur la spontanéité de ces sentiments populaires. Car, la recette de Tang Kiao pour les fabriquer, il y a longtemps qu'ils l'emploient dans leur Tonkin ou leur Cochinchine, pour tout, pour rien, pour l'inauguration d'un marché, une inspection faite par une vieille baderne, à propos même de la levée de l'impôt. Ces messieurs n'ouvriront pas le bec, même quand une dame de France piaillera : "Ah, tous ces Chinois si pauvres, comme ils ont des yeux bons en nous contemplant, des yeux de braves chiens, comme on les a calomniés avec tous ces racontars sur leur cruauté, tous ces cauchemars d'horreurs !" D'ailleurs dans ce cas-là, le populo a le regard plutôt abruti de stupéfaction, même si on a été la veille ou l'avant-veille le pourchasser au loin, dans ses hameaux en torchis, afin de le conduire, à la pointe de la baïonnette, vers les bicoques servant de gares où il montrera son enthousiasme au moment voulu. Le populo l'œil tout rond, l'œil estompé, l'œil exorbité, l'œil à ne pas en croire son œil en contemplant le dragon de feu, avec sa tête hoquetante et terrible, pleine d'étincelles et de fumées, armée de dents rondes, poussées par en dessous, qui broient les éléments, la terre, les montagnes, les torrents, les champs ; avec son long corps de serpent d'acier, glissant sur le sol à la vitesse du vent, au moyen de courtes pattes rondes elles aussi. Le populo pense que l'animal fabuleux est dompté, qu'il sert de coursier à des hommes dangereux, terribles, installés dans ses entrailles, à des barbares adonnés à des magies infernales, à Tang Kiao l'Insatiable... Et le populo, s'il est émerveillé, frissonne aussi de peur à l'idée que désormais Tang Kiao, enfourchant cette bête monstrueuse, peut surgir à chaque instant avec une armée pour tomber sur les petites gens et leur extorquer encore plus d'argent, jusqu'à la dernière sapèque, jusqu'au dernier kilo de riz. Alors, pour le moment, dans sa trouille, le populo acclame, se démène pour acclamer davantage Tang Kiao. Tang Kiao qui parfois va montrer à la fenêtre, derrière une vitre à l'épreuve des balles dont il avait exigé l'installation, son museau de dogue. Tang Kiao que le peuple, s'il le tenait, aimerait tellement déchirer de ses mains et de ses ongles. Cela, il le sait, le bon Tang Kiao, et agit toujours en conséquence. Mais le gouverneur général de l'Indochine, lui, gobe tout. Devant tant d'enthousiasme, il se croit obligé, de temps en temps, de soulever sa bedonnance et de

faire de petits gestes de la main pour saluer les populations chinoises, en remerciement de leur accueil si chaleureux. En somme tout marche sur des roulettes, si l'on peut dire.

« Le pompon, ce sera l'arrivée à Tcheng Tu dans la vraie gare, la grande gare que j'aurai fait construire avec des verrières, des aiguillages, des embranchements, des quais, des butoirs. Quelle cérémonie, mes aïeux ! Le local tout juste achevé devenu plus glorieux que le Grand Palais ou un pavillon de l'Exposition universelle, la carcasse croulante sous le pavois, les bannières, les banderoles à grands caractères, les drapeaux français comme une mer, des fleurs en pots comme un bois sacré et, présidant à tout cela, accrochées en l'air, la photo de pied en cap de Tang Kiao et, juste à côté, la mienne, de même taille, de pied en cap également, avec la mention : "À nos bienfaiteurs qui ont apporté au Sseu Tchouan le souffle fleuri du progrès. À Tang Kiao et à Albert Bonnard, les pères du chemin de fer qui a franchi les monts et grimpé au-delà des nuages pour relier le Sseu Tchouan à l'univers moderne." Là-dedans, mobilisés, tout ce que Tcheng Tu compte comme porteurs d'uniformes, traîneurs de sabre, un paquet de Seigneurs de la guerre guindés, un peu ébaubis dans l'attente du train, plusieurs n'en ayant jamais vu un. La situation étant nouvelle, ces personnages ne sauront où se mettre, jusqu'à ce qu'un petit ingénieur français les place au bon endroit pour faire accueil à Tang Kiao quand il descendra de son wagon. En avant du groupe de deux pas, s'en détachant altièrement, le maréchal, la mine de marbre, de façon qu'on ne puisse lire ses sentiments, car il n'est pas certain que lui, le Yunnanais pratiquement indépendant au Sseu Tchouan jusque-là, ait tellement de plaisir à recevoir son chef Tang Kiao, qui peut désormais rappliquer de Yunnan Fu à son gré. Raison de plus pour lui de bien faire les choses. C'est ainsi qu'il aura ordonné aux notables civils, qui sont en arrière en un vaste troupeau, de revêtir la redingote, le port de cette tenue hautement civilisée étant seul jugé digne d'accompagner l'avènement des temps nouveaux représenté par l'inauguration du chemin de fer. Mais ce noble vêtement étant inconnu à Tcheng Tu sauf des diplomates, j'aurai passé mes journées, le mois précédent, à recevoir dans mon bureau des Célestes me suppliant de leur prêter le mien quelques heures, juste le temps pour chacun de le faire recopier par un maître de la corporation des maîtres tailleurs. Lequel imitera le modèle, à un millimètre près, sans un ajustement, sans une adaptation, sans un arrangement, comme si tous les Chinois de Tcheng Tu étaient mon décalque. Le résultat sera plutôt rigolo à la gare, avec ces pépères qui, sur leur bout de quai, agglutinés les uns aux autres, ressembleront à des polichinelles jaunes, les uns flottant dans leurs

étoffes rayées, les autres ayant fait craquer leurs coutures, l'un d'eux s'efforçant de cacher son derrière à l'air. Mais, à part ce détail, l'assistance sera pleine de solennité. Autour des personnalités bien rangées, bien silencieuses de protocole et de patience, bien prêtes à jouer leur rôle, un régiment déployé, mi-rassurant mi-menaçant. Les yeux de chats des soldats en rangs, la fente des yeux presque fermée de leurs officiers immobiles, le langage hiératique des baïonnettes dans un repos vigilant. Plus loin, une masse encombrée de circonvolutions, de tubulures, de reflets de cuivres, de grosses bosses et de tuyaux : la grande fanfare. Repos.

« Bruits d'asthme. Énormes soufflements. Des ferraillements, des crachotements, d'ultimes expectorations. C'est le train qui apparaît, qui avance encore un peu, qui s'immobilise entre ses quais. Aussitôt, dans la gare, mille Chinois figés, les suprêmes notabilités servant de figurants, se mettent en branle, commencent à se désarticuler comme des pantins, à se balancer vers l'avant et vers l'arrière comme des toupies : marionnettes de l'adulation – en Chine, celle-ci ne doit jamais s'exprimer par la passion débridée, jugée dangereuse et inconvenante, mais par un fac-similé obligatoire, ordonné, conventionnel, savant, rythmique, collectif, consistant en un rituel convenu dont la bonne exécution arrive aussi à procurer une extraordinaire impression d'intensité et même d'authenticité. La soudaine mise en marche des salutations permanentes de ces bonshommes prouve que le moment sacramentel est imminent, celui où le Sseu Tchouan va toucher en chair et en os son Conquérant, son Possesseur, Tang Kiao, lequel a tout simplement été amené comme un colis postal, en wagon, grâce à mon chemin de fer. Secondes pesantes. Une portière du convoi s'ouvre, Tang Kiao apparaît à la vue de ses sujets, toutes lourdeurs dehors, le mufle à l'arrêt, le tronc cylindrique tellement harnaché qu'on le croirait pris dans un corset de fer, les yeux glauques, tout est en lui d'une épaisseur semant l'effroi, aucune expression n'émanant de toute sa personne sauf, lorsqu'il soulève sa casquette, au sommet de son crâne passé au papier de verre, des bourrelets qui palpitent un peu. Les trois marches de la passerelle qui le séparent du quai, Tang Kiao les descend en les explorant d'abord de ses pieds, puis en faisant ensuite chaque fois un saut balourd, de degré en degré jusqu'à terre. À peine a-t-il entrepris ce long exercice que la gare semble sur le point d'exploser sous l'attaque des couacs et des hurlements : il s'agit de la musique militaire et des ordres des officiers à leurs hommes. Une fois Tang Kiao arrivé au sol, une première lame luit devant sa tête, c'est le svelte maréchal qui a dégainé et exécute un moulinet pour rendre hommage à son chef. Mais les autres Seigneurs de la guerre, eux aussi, l'accueillent de leurs lames nues en signe de

vassalité. Tang Kiao, inquiet devant ce déploiement d'armes tranchantes, si proches de lui, et aux mains de ces individus, cligne de l'œil – il est aussitôt recouvert par une paroi d'épées, celles-là sûres, en principe du moins, celles des soldats de sa garde personnelle. Ensuite, il ne fait plus un pas sans se trouver à l'intérieur d'un fourreau de fer : baïonnettes, piques et le reste. Le bon gouverneur général, quand il émerge enfin de son wagon, est un peu ahuri, il se frotte les yeux de ce qu'il voit : au milieu du tintamarre musical guerrier, il y a Tang Kiao sous abri mobile et blindé, les Seigneurs de la guerre à sa suite comme des piquets, une ligne de sentinelles au coude à coude présentant des épées de façon qu'elles ne fassent qu'une seule coulée blanche, ailleurs les lueurs d'acier des mitrailleuses, ailleurs des Chinois drôlement costumés faisant des courbettes comme si c'était de la gymnastique. Moi, quand je rejoins le gouverneur général qui roule toujours des yeux ronds, je me mets à lui présenter les Excellences jaunes militaires et civiles, ça se salue, ça s'entresalue, ça se resalue comme un tourniquet. De tous côtés, des saluts et des baïonnettes... À ce moment, je donne un coup de coude au chef de l'Indochine, en lui murmurant : *"La Marseillaise"*. Car c'est bien elle que la clique de l'Armée est en train de jouer. À la vérité, il faut un entraînement sérieux, comme le mien, pour arriver à reconnaître notre hymne national dans les interprétations qui en sont faites par les fanfares militaires de Tcheng Tu. Celle exécutée le jour de l'inauguration du chemin de fer est particulièrement gratinée. "Vous en êtes sûr ?" me demande le gouverneur général. "Oui, monsieur le gouverneur général." Nous nous mettons au garde-à-vous. Tang Kiao, à une dizaine de mètres devant nous, s'arrête, se fige et fait ostensiblement le salut militaire. Instantanément, les Seigneurs de la guerre l'imitent, les simples officiers aussi, les troupes se mettent au "présentez armes". Quant aux civils, se demandant de quoi il s'agit, ils finissent par comprendre qu'il ne faut plus gigoter de politesses mais se tenir droit et raide. Minutes glorieuses pour la France et pour moi. Tang Kiao, après les dernières notes, fait venir auprès de lui, sous sa voûte métallique, le gouverneur général, à qui il serre les mains par à-coups renouvelés en lui disant : "La France s'est montrée une grande amie pour moi. Veuillez faire part de mes sentiments de reconnaissance au Gouvernement français." Il me donne aussi l'accolade. J'ai l'impression que Tang Kiao avait un peu oublié le gouverneur général dans les premières préoccupations de son arrivée, redoutant la trahison du maréchal, qui aurait pu l'attendre à la tête de troupes soulevées contre lui, pour lui faire sa fête. Craintes dissipées. Tang Kiao se rattrape auprès du gouverneur général en lui offrant pompeusement, dans le bureau du chef de

gare, un thé d'honneur symbolique. Toute la délégation française retrouvée est là, dames comprises, sous le bon regard de Tang Kiao, à laper dans des coupes de porcelaine fine. Moi, je m'éclipse quelques instants. Mon devoir est d'aller féliciter les deux braves Français, le mécanicien et le chauffeur, qui ont acheminé le convoi. Je les trouve en salopette, deux anciens de la "colonie", deux vétérans des lignes d'Indochine, qui avaient connu les Pavillons Noirs. "Je suis le consul de France à Tcheng Tu, je leur dis. Est-ce que le trajet a été difficile ? – Il a fallu faire attention, à cause de certains ponts branlants. Il y a des entrepreneurs qui n'ont pas dû s'embêter. – Votre nom restera dans l'histoire, comme ceux des pionniers qui ont conduit le premier train français au-delà du fleuve Bleu, jusqu'au cœur du Sseu Tchouan. – Vous savez... – Je vais demander une décoration pour vous. Vous la méritez. La Médaille du Travail, avec, en plus, le Dragon d'Annam. – Si vous voulez. On préférerait une prime." Je laisse ces héros tout simples. Dans la gare qui s'est à moitié vidée, j'ai le plaisir de rencontrer le consul d'Angleterre, il a la gueule comme s'il avait attrapé la jaunisse. Il n'y a eu aucun *God Save The King* pour lui, et dorénavant toute la camelote du Sseu Tchouan va filer sur Haïphong. Un Chinois, dont l'uniforme est digne d'un Seigneur de la guerre, se gonfle et se vide les joues, à force de s'époumoner dans un sifflet à roulette, dont il arrive de temps en temps à tirer quelques sons stridents. C'est le chef de gare qui, lui, a déjà vu des gares à Han Kéou et à Shanghai. C'est le fils cadet d'un gros négociant, nommé à ces hautes fonctions savantes après le versement, par son honorable père, d'une somme qui a su donner au maréchal une impression favorable de ses capacités. Pour inaugurer dignement ses fonctions, le jeune monsieur s'est donc fait faire cette fameuse tenue et ce fameux bureau, dans lequel Tang Kiao est occupé à honorer familièrement, presque en tête à tête, avec cette onctuosité officielle qui est censée être l'intimité, le gouverneur général et sa suite. Et c'est ainsi que le chef de gare, chassé de son aire, rattrape sa face compromise en produisant le long des quais ces cris suraigus, comme s'ils étaient capables de faire marcher les trains ! Heureusement, le vrai travail sera fait par un ingénieur français, qui sera resté invisible, ainsi que je le lui avais recommandé... La Chine. Elle est en train de prendre possession des lieux. Car la première crasse chinoise s'est déjà déposée mystérieusement dans les recoins du bâtiment, sous la forme d'odeurs, de crachats et de petites et grosses merdes

– ce qui, dans ce dernier cas, constitue un gâchis, ne peut être le fait que de gens grossiers, sans culture et sans esprit d'économie, comme les militaires.

« Entrée triomphale dans Tcheng Tu, car la gare est battue par un bouillon humain, une tempête d'yeux, de bras, de crânes enchevêtrés. Un conglomerat pas croyable... La foule qui est là est immense, bien plus que Tang Kiao n'en voulait, bien plus nombreuse que celle dont il avait commandé la présence. Les gens sont innombrables et comme fous, pleins de la démente chinoise de la curiosité, tous exaspérés dans leur volonté de voir l'animal de fer, la locomotive et ses enfants les wagons. C'est presque l'émeute. Tang Kiao fronce les sourcils, fait un signe. Un régiment charge, des milliers de soldats cognent, cognent comme des automates, comme des machines, avec les crosses de leurs fusils, frappant avec indifférence, sur une matière indifférenciée, sur des gens qui s'enfuient. En quelques minutes, c'est le vide, pas même un laissé-pour-compte, pas un blessé gisant par terre. Tang Kiao ravi se tourne vers le gouverneur général. "L'enthousiasme du peuple, quand il est trop grand, peut être un danger. C'est en pensant à vous que j'ai fait faire place nette, pour que vous fassiez une entrée paisible dans Tcheng Tu." Et en fait c'est à travers des rues désertes que, en grand cortège, nous sommes arrivés au consulat. Le gouverneur général m'a glissé dans l'oreille : « Tang Kiao est trop bon. Je n'en demandais pas tant. Tout ce peuple battu à cause de moi... Drôle de façon de commencer mon séjour." J'ai rassuré l'excellent homme : "Ce n'est pas pour vous, mais pour lui-même, par prudence, que Tang Kiao a fait disperser cette masse un peu brutalement. Il n'aime pas ça, la foule, surtout à Tcheng Tu. Tenez, il vient d'interdire toute présence humaine sur son passage, quand il sortira en ville avec ses soldats... Remarquez qu'il a évité le recours aux baïonnettes, ce qui est certainement une attention envers vous, un égard à votre sensibilité." »

Un temps mort insupportable. À la vingtième boulette d'opium la main du chef boy n'est pas au rendez-vous de la bouche de mon père. C'est que, dans son bonheur, il a accéléré sa cadence, comme s'il était lui-même une fournaise de locomotive qui a besoin de plus de combustible pour aller plus vite. Un grognement mais l'accident est réparé. Le consul vogue...

« Ensuite, le gouverneur général a été ravi : dix jours de fêtes somptueuses et délicates ! Tang Kiao nous a peut-être offert un peu trop d'étalages guerriers. Que de revues, de grands défilés, de retraites aux flambeaux, de charges de cavalerie, de tirs d'artillerie, de vagues de fantassins rampant et se jetant en hurlant à l'assaut ! Quelle poussière, quelle chaleur ! Mais Tang Kiao, quand le gouverneur général est un peu las, s'approche de lui le sourire béat : "Ces canons-là, c'est du matériel français, excellent, très excellent, le

meilleur du monde. Mes armées, je leur fais faire l'exercice à la française. Mais, malgré leurs efforts, elles ont encore beaucoup de progrès à faire. Faites-moi vos critiques précieuses, pour que nous puissions nous corriger et nous améliorer." Tang Kiao, fin matois... Après vient la farandole des gueuletons, des repas de cent plats, mille invités par petites tables, des milliers de serviteurs, une armée de soldats brandissant leurs flambeaux, les bols légers sont des ailes de papillon, les nourritures sont une féerie inquiétante. Monsieur le gouverneur général et son épouse sont fort anxieux devant la curieuse consistance des mets apportés dans de petites coupes pleines de choses indiscernables, molles, visqueuses et craquantes. Premier incident quand Tang Kiao, de ses propres baguettes, celles qui lui servent à porter la mangeaille à sa bouche, à la fourrer dedans comme dans un trou masticatoire, pioche soudain avec elles, ses gros bras bondissant d'un coup dans une détente de sauterelle, au milieu des amas de bonne chère, pour s'emparer des morceaux les plus exquis, qu'il offre, du bout des bâtonnets bien serrés, inclinant la tête en signe de courtoisie supplémentaire, à sa voisine en robe à volants : madame la gouverneur général. Laquelle, loin d'apprécier à sa haute valeur cette suprême amabilité, se récrie avec la mine d'une jolie bonniche parvenue... Où est-ce que son podagre d'Excellence d'époux est allé la ramasser pour en faire sa légitime, pour se la traîner maintenant en grande dame officielle, cette mijaurée de quatre sous ? En tout cas, faisant la pincée, tout aiguillée de colère, la voix coupante, elle lance dans la gueule de Tang Kiao : "Je veux une fourchette, et bien propre." Tang Kiao, au lieu de s'offenser comme l'aurait fait n'importe quel Seigneur de la guerre moins averti, lui en fait très gracieusement apporter une. Car l'animal a même prévu d'avoir ce soir-là une réserve de couverts à l'européenne, en cas d'anicroche de ce genre ! C'est que lui, dans son Yunnan Fu depuis si longtemps relié à l'Indochine par le chemin de fer, il en a vu arriver, d'Hanoï et des bourgades coloniales, de ces flopées de Blancs, des Français surtout, gros bonnets et minables, tous bouffis de vanité colonialiste. Il les connaît à fond, avec leurs histoires, leurs manies, leurs prétentions, leurs indécidables, ainsi que leurs bonnes femmes qui sont pires, traînées qui s'en croient ou mémères qui trônent, toutes des enquinauses à chichis. Tang Kiao s'y est fait, y trouvant son avantage. Et dans cette virée à Tchong Tu, avec ces Excellences-là et les intérêts en jeu, il ne veut surtout pas de raté. Tang Kiao est comme une mère, l'œil à tout, veillant au grain, surtout pas d'excès de kamps, car le gouverneur général a manifestement le foie malade, la tripe pas solide et le visage blafard qui perle de gouttelettes de sueur. Le dignitaire français, tout en se tenant très correctement, contrairement à sa

chipie d'épouse, ne touche pour ainsi dire pas aux mets qui défilent sans arrêt sous son nez pendant des heures, allant parfois jusqu'à lui donner un haut-le-cœur. Tang Kiao ne le force pas à bâfrer par des encouragements, des proverbes, des maximes et des dictons, ce qui, en temps normal, est le devoir d'un hôte.

« Le peu d'ingurgitation du couple suprême de l'Indochine est compensée à la fin par la qualité de l'éloquence officielle, la gravité des phrases, la noblesse des propos échangés. Le gouverneur général, qui a fait carrière dans le cassoulet et les banquets électoraux du Midi où, après s'être rempli la gidouille, on déverse la rhétorique, s'est, au terme de ce festin bien trop exotique et empoisonné selon son goût, retrouvé en pleine force pour le discours. Quel flot de mots coulant majestueusement le long du chemin de fer de l'amitié ! Célébration de sa contribution au bonheur des Chinois, comme si, pour commencer, quelques dizaines de milliers de coolies n'avaient pas stupidement crevé à la tâche, comme des bêtes, rien que pour la construction du nouveau tronçon de Yunnan Fu à Tcheng Tu. Tang Kiao, ainsi qu'il sied à un soldat, a répondu de manière brève et forte. Enfin, j'y ai été d'un petit speech un peu ému, presque la larme à l'œil. Tang Kiao a donné lui-même le signal des applaudissements. Des poignées de main pendant une heure, avec cette façon chinoise de ne pas en finir, de secouer, de serrer, de desserrer, de resserrer, de resecouer, comme si cette nouvelle conquête de la Chine, le shake-hand, devait comprendre une notion d'éternité.

« Car il est important pour Tang Kiao de séduire le gouverneur. Celui-ci est bonne pâte, mais tournant au vieux birbe, la dalle en pente, les yeux clignotants, le ventre en poire, la digestion lourde, toujours un peu sale, du côté de la barbe surtout, toujours fatigué, toujours amoureux de sa femme, ce qui n'est pas bon pour sa santé, à son âge. On voit qu'il a l'habitude d'être un ponton installé dans les honneurs depuis des lustres, un de ces bonshommes laids, solennellement vulgaires et rigolards, qui font partie à vie de la III^e République victorieuse, avec le ridicule et surtout les vertus que cela comporte : l'honnêteté, la dignité, un côté vieille ficelle, vieux crabe, vieille grenouille dans la mare de la politique, mais avec la connaissance blindée des hommes, du pouvoir, l'aspect larme à l'œil, trémolo, bonheur du peuple, cachant la phrase mauvaise, l'ordre durement donné, l'alinéa dévastateur. Sous sa molle carapace il a le sens de l'autorité, de la France, car monsieur le gouverneur est jacobin, patriote, impitoyable au nom de la raison d'État. La vraie lignée du "rad-soc" quoi. Hélas, avec le temps, ses qualités sont tombées en quenouille. Il est surtout un pachyderme las, susceptible

pour ses petits comforts et ses petites vanités. Il vit dans une semi-veulerie, dans un cynisme paresseux, ne croyant plus en grand-chose, ne voulant plus rien entreprendre, s'accommodant de la médiocrité avec juste des intermittences de lucidité et de volonté surtout quand on lui a marché sur les pieds. L'art de gouverner dans l'immobilisme, la grognasserie les jours de mauvaise humeur, les gaillardises quand ça va bien, parfois, inopinément, des réflexions malicieuses qui laissent à penser mais qui restent en l'air. En somme, monsieur le gouverneur général, c'est le proconsul républicard prématurément gâteux, avec des restes, sans plus aucune grande ambition. Mais ce que j'ai découvert, c'est que sa moitié, la petite épouse, la poulette saugrenue, impudente, impertinente, a, pour lui, de l'ambition à revendre. Elle est bien décidée à le hisser en haut du mât de cocagne par la peau du dos, la peau des fesses ou la barbichette. Elle traîne le poussah derrière sa petite personne, le ravigotant sans cesse. »

Une odeur empoigne l'atmosphère : un doux-amer qui se répand dans l'air, en fait une compote. Cette âcreté sucrée déroule ses méandres partout, s'insinuant jusque dans les gorges des serviteurs tapis dans la nuit, aux aguets. L'un d'eux tousse. Ce bruit résonne dans le crâne d'Albert comme un coup de gong. Il sursaute, grognasse, prêt à se réveiller. Mais le chef boy se hâte de lui présenter une nouvelle boulette. Le voilà reparti dans son rêve.

« Quel succès que mon bal au consulat ! Anne Marie, il faut le reconnaître, a arrangé avec un goût exquis le jardin, où les lanternes de papier flottent au-dessus des fleurs, des buissons, des parterres, des buffets et de la piste de danse aménagée sous les grenadiers. L'orchestre, c'est celui de la principale boîte de nuit d'Hanoï, le genre tzigane, que j'ai fait venir dans les fourgons du train inaugural. Ça m'a coûté chaud ! La femme du gouverneur général, bichonnée, pomponnée, vêtue à la nymphe, ce qui lui donne l'air grue, courtisée par deux jolis garçons qu'elle a eu la précaution de faire nommer aides de camp et d'emmener avec elle, tombe à moitié de saisissement quand un Tang Kiao empanaché, botté, harnaché, solennel et mastoc se courbe devant elle – opération difficile à cause de sa corpulence – pour lui réclamer l'honneur de la première valse. Cette fois le gouverneur général dit à sa moitié, assez haut pour qu'on l'entende : "Acceptez, je vous l'ordonne", à quoi la charmante personne répond : "Vous me le paierez." Cependant, dès que le Beau Danube bleu commence à couler dans la nuit sseutchouanaise, Tang Kiao, son masque puissant très supérieur à ces petites contingences, saisit entre ses bras musculeux la dame, sans daigner remarquer qu'elle fait la grimace. C'est que pour lui aussi, c'est une sacrée

corvée, mais il estime que cette initiative héroïque est un devoir, l'apanage dû à Tang Kiao, et aussi un acte de portée patriotique, diplomatique et internationale, la consécration de l'alliance du Yunnan-Sseu Tchouan et de la France-Indochine, déjà scellée par rail. À la vérité, le Seigneur de la guerre, dans le souci de sa sévère gravité, n'a encore jamais dansé aucune danse de l'Occident, même à l'occasion des plus grands galas ou fêtes consulaires à Yunnan Fu. C'est dire l'importance de l'événement, la signification historique de ces entrechats de Tang Kiao. En fait Tang Kiao, son épée lui battant entre les jambes, tenant à distance respectueuse sa péronnelle de cavalière qui, passant de la contrariété à la farce, gloussote et ricane en prenant à témoin l'assistance, valse comme sur un terrain de manœuvre : une, deux, un pas guerrier en avant, une, deux, un pas guerrier en arrière, quatre de ces allers et retours militaires par minute, en tout une vingtaine de mouvements martiaux sur un trajet tout droit d'un mètre. Quand c'est terminé, il plonge du buste pour remercier la dame plantée là, qui éclate de rire nerveusement, et il replonge devant Anne Marie, pour la convier à son tour. Anne Marie sortait justement des bras de l'époux qui, comme je l'avais prévu et espéré, avait ouvert le bal avec elle. Le gouverneur général, tout ramolli qu'il fût, se trémoussait encore avec les ronds de jambes, les élancements, les galops, les enveloppements romantiques de l'ancien étudiant buveur de bocks et joyeux luron qu'il avait été dans une ville de faculté provinciale, il y a bien longtemps, si bien qu'il avait terminé tout essoufflé, plié en deux d'épuisement, s'écroulant sur un fauteuil en murmurant que ce n'était plus de son âge. Anne Marie, parfaite avec le bonhomme faisant le jeune homme, l'est tout autant avec le Seigneur de la guerre recommençant avec elle son balourd gymkhana, comme si elle détenait le don d'être au-dessus du ridicule, avec son demi-sourire doux, complaisant et ironique, qui participe et refuse mystérieusement à la fois. Là-dessus, Tang Kiao, estimant sa mission pleinement remplie après ses deux exploits, se retire en force ! Ses sous-fifres en grande tenue, qui n'ont pipé mot et sont restés plantés comme des pieux en le contemplant pendant ses exercices chorégraphiques, se rassemblent derrière lui en bloc pour la sortie faite sur un pas imité de celui de notre Légion. Vous voyez l'influence française ! À la vérité, j'avais fait composer à mon orchestre de boîte de nuit, rien que des types aux gueules ravagées d'oiseaux nocturnes, un air inspiré de la "Marche consulaire", que j'avais discrètement fait écouter l'avant-veille à Tang Kiao : il avait alors décidé que ce serait le nouvel hymne du Yunnan-Sseu Tchouan. Évidemment je fais signe à mes musiciens de le jouer, la nuit du bal, dès que je vois Tang Kiao s'apprêtant à partir. Aux premières notes, alors qu'il est encore en train de prendre congé, sa

terrible gueule sourit d'un sourire vraiment satisfait, et il part comme un paon sur ces accents glorieux. Dès qu'il a déguerpi, la soirée a été folle d'entrain. On a dansé comme des fous, en dépit de la rareté des dames. Anne Marie a eu un de ces succès, malgré sa façon d'être au-delà, d'être à la fois absente et présente ! La parfaite hôtesse, la femme du monde, la jeune femme charmante, agréable, remarquable pour la conversation, les plaisirs honnêtes, et pourtant un mystère. Moi, j'ai quand même voulu aussi danser avec elle, elle n'a pas fait de difficulté mais dès que je l'ai enlacée elle m'a repoussé de la main : "Vous me serrez trop." La femme du gouverneur général, qui n'a pas les yeux dans sa poche, m'a entraîné dans la ronde en pouffant : "Dites, quand vous étiez célibataire, vous deviez être un petit farceur. Maintenant, je parie que vous ne devez pas vous amuser tous les jours." Elle est déchaînée, en goguette, gigotante, trébuchante, à moitié soûle, interpellant les hommes. Le gouverneur général, affaîssé et redoutant une scène de ménage, discours – il raconte ses campagnes électorales et fait mine de ne pas entendre son épouse qui, brandissant une coupe de champagne, chantonne : "Nuit de Chine, nuit câline, nuit divine..." Autour de lui, les administrateurs des services civils se tiennent comme la muraille de Chine, protecteurs, même s'ils le prennent pour une vieille gourde.

« À la vérité, ces messieurs, moi-même, je ne les aime pas tellement, car, plus ils sont corrects à mon égard, plus ils se croient obligés d'avoir l'air compassé et le sourire supérieur. Ces messieurs croient que c'est un chef-d'œuvre d'avoir conquis la minuscule Indochine. Ces gens-là regardent de haut les Français de Chine, trop rigolos, trop aventuriers, pas sérieux, et qui ne comprennent pas l'Asie aussi bien qu'eux, puisqu'ils n'ont pas su prendre complètement l'Empire céleste et y mettre un bel ordre colonial. Moi, j'aurais voulu les voir avec mes Seigneurs de la guerre, et c'est pourtant tout juste s'ils ne me font pas la leçon. Le soir du bal, ils se sont pourtant un peu dégelés, l'un d'eux, le chef du cabinet civil du gouverneur général, m'a même fait des compliments pour la première fois : "Beau travail, mon cher consul, que ce chemin de fer. Et une belle fête." Ces messieurs, je les connais bien, ayant été plus ou moins sous leur coupe au Tonkin dans ma jeunesse.

« L'Indochine, c'est une machine qui leur appartient, une mécanique de précision dont il ne faut pas desserrer une seule vis. Un chef-d'œuvre, croient-ils, grâce à leur belle administration sans faille : un indic sur dix habitants, un flic sur cent, par-ci par-là un mandarin à leur botte, à lécher leurs culs bien repassés et à bouffer tout vifs les indigènes du commun, enfin quelques souverains

dociles, dont un empereur à Hué, qu'il faut constamment changer, pour trouver le bon, un qui soit idiot. Quelques régiments de marsouins et le bagne de Poulo-Condor en cas d'ennuis, mais il y en a peu. Ce ne sont pas leurs nhaqués qui se révolteraient vraiment, disent ces messieurs, vu qu'ils ont compris et qu'ils ne sont pas bagarreurs, pas guerriers du tout, même s'ils ont un côté malin à bien surveiller. Pas question de gâcher les rouages admirables de l'Ordre de la Paix et de la Prospérité, en admettant dans les services publics de l'Indochine des Jaunes, même les jeunes occidentalises brillamment reçus à leurs examens supérieurs français, car ils n'arriveront jamais à avoir le sens de l'État. Ceux-là, ces forts-en-thème annamites, sont au contraire les sujets les plus dangereux, dont il ne convient de faire que des gratte-papier moins payés qu'un contremaître européen des Travaux publics alcoolique et illettré... Tel est le système, que les administrateurs des services civils améliorent sans cesse avec minutie, avec frénésie : eux au-dessus de tout et en dessous les masses autochtones reconnaissantes et heureuses. C'est ainsi qu'ils se sont constitués en une caste supérieure, avec une susceptibilité de porcs-épics, une fatuité méfiante et sèche, un formalisme exaspéré provincialo-colonial, mi-Romorantin mi-Hanoï, avec des épouses bien blanches, la plupart laides, certaines du genre cuisinières, d'autres de petites bourgeoises au nez aigu, toutes ayant pris conscience de leur importance et appris le manuel de la distinction. Ces messieurs-dames se reçoivent entre eux, dans leur petit monde fermé, mais selon les complexités de la hiérarchie, dans des dîners où l'on s'ennuie à crever. Les messieurs parlent uniquement métier et les dames des mœurs des dames qui ne sont pas là. Même si elles-mêmes les ont mauvaises, ce qui est fréquent aux colonies. Une seule règle est impérative pour les épouses : opérer dans des milieux dignes d'elles, ne pas se commettre avec des subalternes. Ne parlons pas des Jaunes : ce serait l'horreur.

« Ces fonctionnaires ne pardonneront jamais au gouverneur général, qui a des lueurs de lucidité, de leur lâcher des vannes cruelles : "Vos populations, eh bien, moi, je crois que c'est de l'eau qui dort ! Un jour, les Annamites finiront par couper le cou aux Français, s'il n'y a pas de changements. Moi, je ne serai plus là, mais vous, si. Et vous verrez." Rien ne se fait en fait de réformes, mais la colonie blanche est comme une fourmilière en colère à la suite de ces paroles "indécentes". Heureusement l'indécence immédiate, évidente et palpable est incarnée par l'épouse légère du gouverneur général, que toute l'Indochine blanche, pour se venger du mari mal pensant, tient à l'œil, dans une rumeur de cancans remplissant les bonnes maisons, les clubs, les cocktails, se déversant sur les repas et

les réceptions, devenant la vie mondaine, la vie sociale, un typhon qui ne se calme qu'à son centre, que dans l'œil du typhon, sa zone inerte, là où se tient le gouverneur. Loin de s'apaiser, l'épouse incriminée, dénoncée par l'Indochine des gens bien, par défi, multiplie les fredaines. Cette petite affaire de coucherie est devenue "l'Affaire" à Saïgon et à Hanoï, pour la Défense du Colonialisme Politique et Économique. Elle m'est donc apportée automatiquement dans les bagages du gouverneur général et de sa légitime. C'est ainsi que mon chemin de fer, ma carrière, mon avenir, sont brusquement liés à la vertu – ou au manque de vertu – d'une petite dame. Je pressens que mon bal peut tourner mal, vers deux heures du matin.

« Le gouverneur général, à force de répandre autour de lui ses souvenirs du bon temps, s'est assoupi, ronflotant un peu, la bouche s'ouvrant et se fermant par à-coups irréguliers, bêtement, sans raisons, en laissant échapper des bruits et des filets de bave, sa tête à fanons reposant sur le rebord d'un fauteuil en rotin, se soulevant parfois comme s'il était sur le point de reprendre conscience, puis redéclinant dans l'engourdissement. À ce moment-là, je sens un malaise dans l'assemblée, autour du dormeur. Les musiciens, les yeux enfoncés dans leurs orbites, masques hâves, jouent mollement, avec une vacuité trop professionnelle, comme devant une fin de nuit, ne faisant plus tourner qu'un ou deux couples. Les messieurs du cabinet civil et du cabinet militaire se tiennent debout, dans les attitudes de l'inattention marquée, cherchant à n'être plus que des silhouettes. Leurs "dames" elles, la plupart assises, sont bien présentes, parées, toilettées, embijoutées, encorsetées, ne parlant pas, avec des visages de chouettes aux aguets dont les yeux clignotants sont tendus à percer les mystères des ténèbres. Soudain le gouverneur général, redressant d'un coup le chef, se réveille, les traits lourds et pâteux et, regardant autour de lui, grognasse : "Mais où est donc ma femme ? Mais où est-elle ? Je ne la vois nulle part." En effet, et c'est là le secret qui tient ce beau monde en haleine, qui le paralyse, la gourgandine a disparu dans les jardins du consulat depuis près d'une demi-heure. Je n'ai pas osé dire à Anne Marie d'aller la chercher, craignant qu'elle ne découvre le pot aux roses. Mais, miracle, juste au moment où l'auguste époux, sortant de son somme, s'aperçoit de l'équipée, elle resurgit de derrière un taillis avec un rire perlé et innocent : "Oh, j'avais un mal de tête. Peut-être que j'avais trop bu... J'ai été me promener du côté de cet étang que Mme Bonnard m'avait montré dans la journée. Maintenant ça va beaucoup mieux..." Le gouverneur général reste sombre, peu convaincu – pourtant personne ne s'est avisé de lui faire remarquer que, tout le temps que la dame se remettait de ses vapeurs, son aide de camp favori était absent lui aussi. Cependant l'époux, qui

d'habitude subit tout en bon papa-gâteau, cette fois se met en rogne: "Tu aurais pu me prévenir... Tu me rends ridicule. Je vais te faire rentrer en France par le premier paquebot et demander le divorce..." À ce moment-là, un grand gaillard du consulat d'Angleterre s'effondre d'un coup devant le buffet, foudroyé d'alcool, et reste là, comme une bûche, à terre, sa main lâchant lentement une coupe cassée, saignant un peu du nez. Anglais providentiel grâce à qui la mauvaise querelle conjugale tourne court. Tout le monde s'affaire auprès de lui...

« À la vérité, les Anglais, avant de les inviter à ma fête, j'avais bien hésité, mais je ne pouvais pas faire autrement. Et eux, ils étaient venus, quand bien même ils avaient mon train dans le fondement, mon train qui leur remontait dans les entrailles, dans la gorge, qui leur éclatait dans la cervelle. Mais ce trajet ferroviaire qui les transperçait de douleur et de rage, on n'en voyait nulle trace sur leur figure. Depuis l'arrivée du convoi à la gare, où ils s'étaient montrés fort déconfits, ils avaient repris leur contenance. Ils s'étaient donc amenés avec leurs grands-croix en suspensoir et leurs ladies en devants de dentelles, plus british que jamais, charmants et suaves, donnant de la révérence à qui de droit, au gouverneur général et surtout à sa mâtine, comme si elle était une altesse, moi me congratulant avec une amicale familiarité : "Mon cher Albert, nous sommes bien contents pour vous, vraiment très contents." Et pour bien démontrer qu'ils n'étaient affectés ou touchés en rien, ils s'en sont donné à cœur joie, comme des fous, tourbillonnant, trinquant, blaguant. C'est ainsi qu'est tombé le costaud, victime du devoir, de sa trop grande participation à la politique de l'entrain, faite pour le service de Sa Majesté. Le type, rapidement recouvert de dames qui lui essuient la figure avec des serviettes et des mouchoirs trempés, revient rapidement à lui. Ses premières paroles sont héroïques : "Encore du champagne."

« Aussitôt, comme saisie d'inspiration, madame la gouverneur général se met à battre des mains et à glousser : "Un homme. Ça, c'est un homme. Faisons une farandole pour lui." Et trépignante, haletante, les yeux allumés pleins de lueurs, tout le corps en fièvre, les cheveux défaits à la dérive, sa robe comme à la traîne, elle, telle une meneuse d'armée, tire hors d'un siège les cent kilos maussades de son époux. Lequel, comme invinciblement aimanté vers elle en dépit de sa masse, se laisse entraîner, tendant même le bras qui lui reste inemployé en direction de son chef de cabinet civil. Lequel obéit. Bientôt tout le monde est happé dans le mouvement. Madame la gouverneur général mène la sarabande de l'honorable société, y compris les messieurs austères et les dames sur le quant-à-soi qui

font semblant de trouver ça divertissant, y compris les Englishes qui chahutent comme au collège, y compris moi et Anne Marie. Ça fait une longue cordée de beau monde, cordée de gens en uniforme et en robe du soir, cordée de corps en tralala. Apothéose, gaieté obligatoire, le gouverneur général, à la suite de son épouse, donnant le ton, se déhanchant, roulant du ventre, faisant le fêtard. Les musiciens sonnent la charge, madame la gouverneur chante et danse, murmurant à son époux : "Tu sais, je t'aime, mon poupou." Le ménage est réconcilié. Une soirée magnifique finalement, et en tout point digne de mon chemin de fer. Un succès. Juste Anne Marie qui ne s'est pas plus déridée que la Joconde, tout en étant très bien.

« Les jours suivants, une réussite aussi. L'ambiance créée reste bonne, et le subtil Tang Kiao a compris que ma troupe de personnalités, après les grands tintouins officiels, souhaitait un peu de vacances. Il m'a donc laissé faire le cicérone, le guide de Tcheng Tu pour le gouverneur et sa troupe. J'avais mitonné mon programme, sachant qu'un voyage officiel comme celui-là, purement d'apparat, n'a qu'un but : les plaisirs du tourisme. En somme, mon chemin de fer, pour les Excellences de la virée, c'est l'Exposition coloniale. Aussi, au premier des jours prévus pour les promenades en ville et dans les environs, c'est la grande excitation. Les messieurs en casques coloniaux, les dames harnachées pour la balade tropicale, avec de grands chapeaux et des voilettes. Tous comme des gamins et des gamines quinquagénaires. Le gouverneur général, goguenard, hilare, s'efforce de faire valoir ses connaissances orientales en me posant des questions savantes : "Les pieds cassés des femmes, n'est-ce pas, mon cher consul, cela avivait la sensualité ? Quels raffinés ces Chinois ! Où l'imagination ne va-t-elle pas se nicher ?" Mais, avant que j'aie pu répondre, l'épouse rit au nez de l'époux : "Chéri, si c'est pour ça, pour la sensualité comme tu dis, tu n'aurais pas besoin de me les casser si souvent, les pieds." Et puis se tournant vers moi : "Mon cher Albert, qu'avez-vous à nous montrer de piquant, de bien salé ?" Dans ce Tcheng Tu, elle est comme une libellule, l'humeur follette, en liberté et bien décidée à en profiter, sachant que ses excentricités, les messieurs et les dames des services civils n'en loucheront pas une, pour en réjouir au retour toute la bonne société d'Indochine. Du coup, elle en rajoute. Cependant, en attendant de déballer "les dernières de la gouverneur général en Chine", lors du retour à Hanoï, les hauts fonctionnaires condescendent à être de bonne humeur, avec juste un reste de constipation, et leurs légitimes font de leur mieux pour être avenantes. On part bravement à pied, à la bonne franquette, devant tout un convoi de chevaux sellés non montés et de chaises à porteurs vides, prêts à ramasser nos seigneuries au premier signe.

Autour de nous des serviteurs, des interprètes, des mafous, des coolies en tenue du consulat, et quelques soldats envoyés par Tang Kiao pour ouvrir et fermer le cortège. Il en a mis un nombre soigneusement calculé, le minimum convenant à notre importance et à notre face, pas suffisamment pour nous ôter le sentiment de l'école buissonnière, de la gambade qu'aiment curieusement les Européens. Cent à l'avant, cent à l'arrière, les baïonnettes pour une fois pas méchantes, et qui ont eux-mêmes des trognes épanouies – épanouies sur ordre, évidemment. Du reste, ils n'ont pas à intervenir, car la foule regarde de loin le spectacle comique que nous constituons, ce tas de Blancs, avec leurs femelles, la plus grosse quantité jamais vue à Tcheng Tu, en train de déambuler sans dignité. Aucune cohue ne grouille autour de nous. Peut-être que Tang Kiao a fait passer une consigne...

« Plus je vais, plus je sens l'ombre de Tang Kiao, invisible pour le gouverneur général et sa suite mais très visible pour moi. Il nous a aménagé un Tcheng Tu changé, transformé, bien briqué, qui brille comme un sou neuf, au point qu'une dame coloniale constate : "Je suis déçue. Ce n'est pas tellement plus pittoresque que le quartier sino-annamite d'Hanoï. Où sont les fameux mendiants ?" L'idée me vient que Tang Kiao, avec son efficacité bien connue, a fait procéder par ses sbires, pendant que nous étions occupés à nos galas, au ramassage des misérables qui auraient pu offusquer la vue de monsieur le gouverneur général et de son épouse, leur donnant ainsi une mauvaise impression de Tcheng Tu. Je crains que Tang Kiao n'ait profité de l'occasion pour se débarrasser définitivement de ces pauvres hères, en les faisant fusiller par milliers en dehors des enceintes de la cité, devant des fosses qu'ils auraient d'abord creusées de leurs mains et où ils seraient tombés, bons cadavres, donnant le moins de travail possible aux exécuteurs, ne coûtant que le prix des balles. Mais en m'enquérant j'apprends avec soulagement que je me suis trompé dans mes hypothèses. Je n'ai pas fait assez part au génie de Tang Kiao qui a procédé d'une manière encore plus simple, sans aucun débours, avec profit même. Tang Kiao, dans sa sagesse, a seulement envoyé quelques émissaires auprès de cette racaille, en lui donnant le conseil de déguerpir de la ville pendant le séjour des barbares, quitte à y rentrer et à y retrouver leurs agréables occupations plus tard. Commandement docilement exécuté, avec gratitude même, au point que Sa Majesté le roi des mendiants, après avoir tenu conseil avec son gouvernement, a décidé de soumettre ses sujets à une collecte exceptionnelle, afin de pouvoir remercier Tang Kiao de sa bienveillance sous la forme d'une grosse somme d'argent.

« Ainsi Tang Kiao a-t-il su ne pas avoir d'histoires. Il a flairé que le massacre de ces déchets humains serait mal vu des habitants de Tcheng Tu, dont ils sont pourtant la plaie, car ces rebuts sont un élément de la cité, une partie de son âme, une véritable classe sociale, une institution séculaire, presque un ornement – ornement à ne pas laisser contempler néanmoins par les nobles invités amenés par le chemin de fer. Ce qui m'étonne le plus, c'est de constater que les autres charognes, celles qui n'ont pas de jambes pour s'en aller, les piles, les bosses, les amas d'ordures, les réservoirs précieux d'excréments, les ruisselets divagants de pestilence, les résidus épars de chairs et d'os, de morve, de matières innombrables, les liquides infects, les consistances puantes se sont évanouis aussi. Tcheng Tu a procédé à sa toilette, au grand récurage, a fait connaissance avec l'hygiène pour la première fois dans son histoire millénaire. Mais comment cela s'est-il passé ? Il a fallu que Tang Kiao donne des ordres sévères pour arriver à ce résultat. La saleté ne fait-elle pas partie des bonnes mœurs et la propreté n'est-elle pas une lubie des barbares ? Là aussi je me renseigne. On m'informe que, toute la matinée où nous dormions encore après la nuit blanche du bal au consulat de France, il y a eu une véritable mobilisation de la population. À l'aube, dans chaque ruelle et rue, ont surgi des patrouilles en armes qui, très brutalement, revolvers pointés sur les gens et baïonnettes à l'appui, ont fait connaître aux résidents de Tcheng Tu la volonté de Tang Kiao : "Quiconque, dans un délai de deux heures, n'aura pas lavé devant chez lui et n'aura pas enlevé les choses immondes gisant au-dehors, recevra deux cents coups de fouet et, en cas de mauvaise volonté manifeste ou de négligence grave, sera passé par les armes à l'endroit même qu'il aura laissé souillé." Impossibilité de discuter avec les soldats, même pour sauver des marchandises aussi sacrées que les baquets de merde humaine, spécifiquement classés parmi les "choses ignobles" sur les instructions de Tang Kiao. L'attitude des troupes a été suffisamment ferme, quelques coups de baïonnettes aidant, pour que la communauté entière de Tcheng Tu travaille "comme une fourmilière s'attaquant à un os", selon une vieille expression céleste. En tout cas, dans le délai imparti, deux heures, la ville était apparemment comme désinfectée, malgré le manque d'eau et d'outils. Les gens, depuis les enfants nus de trois ans jusqu'aux arrière-grand-mères centenaires en haillons, besognaient tous féroceement. Allées de mains faisant la chaîne ou tas de dos courbés. Mais un point m'est resté obscur : que faisait donc la diligente population des immondices ramassées par elle sur la chaussée ? Où déversait-elle ces quantités putrides puisque, justement, faute d'autre endroit où les mettre, leur réceptacle naturel avait toujours été la rue ? Moi je

pense que la solution, tout à fait ingénieuse et digne de leur intelligence, a été, pour les bons Tchengtunais condamnés à la sanitation, de donner hospitalité chez eux, à l'intérieur de leurs taudis et maisons, là où ils vivent, mangent et dorment en grappes, à ces pourritures qui seront ainsi cachées, conformément au bon plaisir du redoutable Tang Kiao, jusqu'au moment où ils pourront les rejeter à leur emplacement primitif, sur les voies publiques, avec, en plus, les excédents survenus entre-temps, une fois que le gouverneur général et sa suite auront enfin quitté la ville. Cette domestication des "choses ignobles", le fait pour l'habitant de les introduire et de les conserver chez lui, est certainement la meilleure tactique possible dans cette adversité, d'autant plus que c'est le meilleur moyen de sauver en totalité la "merde" valeureuse qui fera pousser les récoltes de la saison prochaine...

« C'est ainsi que Tcheng Tu est beau, et même pas trop nauséabond, ce qui est surprenant si l'on imagine que chaque demeure est avant tout un pot de chambre, un dépôt d'ordures. Mais cela, le gouverneur général l'ignore, ainsi que toutes les personnalités qui baguenaudent derrière lui. Je suis là, empressé avec tact, ni trop ni trop peu, à ses côtés, pour lui expliquer Tcheng Tu et aux côtés de sa femme, pas si tête de linotte que ça, qui remarque avec pertinence, car elle doit être forte pour les petites choses bien matérielles : "Dites donc, le consul, la Chine ça ne cocote pas tant que ça, ça ne renifle même pas le caca. Et dire que j'avais préparé des mouchoirs parfumés à l'eau de lavande pour me boucher le nez quand ça sentirait l'égout crevé. Mais on m'a dit qu'il n'y avait pas d'égouts du tout. Alors, comment font-ils leurs besoins, vos Chinois, sans que ça empeste ?" Le gouverneur, lui, est adonné à des préoccupations d'un ordre beaucoup plus élevé : "Mon cher ami, me confie-t-il, ce qui me frappe, c'est à quel point cette population autochtone se montre morne à mon passage. En Indochine, l'accueil des foules est toujours beaucoup plus chaleureux, il est vibrant. Je commence sérieusement à me demander si les citoyens de Tcheng Tu ne me détesteraient pas, malgré le bienfait de mon chemin de fer. Qu'ai-je pu leur faire, à ces Chinois-là ?" Je retourne sept fois ma langue dans ma bouche avant de répondre, mais je suis tiré à point de mon embarras par une première manifestation d'enthousiasme, juste au moment où nous quittons le quartier populaire pour entrer dans les artères commerciales. Là, au début de la rue des Apothicaires, nous passons sous un arc de triomphe en verdure dressé en notre honneur par les praticiens eux-mêmes. De part et d'autre de la voie dallée, les plus respectables dirigeants de la Corporation médicale, vieillards pleins de noblesse dans leurs antiques tenues, s'inclinent jusqu'à terre, mains jointes, lentement,

gravement. Toute la venelle des commerces médicamenteux est un flamboiement d'oriflammes de bienvenue ; il y a même, suprême délicatesse, de nombreux drapeaux français. Des pétards se mettent à crépiter, comme des étincelles de joie. Le cœur du gouverneur ne fait qu'un bond : "Mon cher consul, dites pour moi à ces braves gens que je les remercie de toute mon âme, au nom de la France que je représente. Dites-leur combien je suis ému, félicitez-les..." Moi, je traduis ce pathos en des termes beaucoup moins pathétiques, pour ne pas être pris pour un imbécile par ces magots de corvée. Mais, en mon for intérieur, c'est à Tang Kiao, qui a pensé à tout, que j'adresse un grand merci.

« Notre expédition devient tout à fait glorieuse dès que nous pénétrons, toujours dans le même ordre, avec nos soldats et tout, dans les grandes rues des négoces de luxe, les rues de la Paix et Saint-Honoré locales, qui assurent à Tcheng Tu un renom mérité à travers toute la Chine. Rue de la Soie, rue du Jade, rue des Joyaux, rue des Trésors, rue de l'Argent, rue de l'Or jaune, rue de la Porcelaine, rue du Bronze séculaire, rue des Estampes d'autrefois, rue des Vêtements royaux, rue des Sceaux sacrés, rue des Moulins à prières, rue des Fourrures du Toit du Monde, rue des Bouddhas bénéfiques. Toujours des arcs de triomphe, des détachements de riches vieillards courbés, des étendards. Nos messieurs et surtout nos dames, soudain frappés de passion, sont méconnaissables, leurs visages bien élevés s'étant crispés dans des expressions de soudards au pillage et de ménagères aux soldes, pour entreprendre la grande chasse aux curios – curio, c'est le sale mot inventé par les Blancs de Shanghai pour désigner en vrac toutes les "chinoiseries", ces merveilles qu'ils convoitent et font semblant de mépriser. Mais, à Tcheng Tu, pas d'hypocrisie : c'est la ruée, les épouses frénétiques tirant derrière elles leurs maris, un peu inquiets pour leurs bourses, jusqu'au fond des grandes boutiques qui se présentent pourtant comme des trous vides. Les marchands chinois, sans même parler, muets des traits, d'une agilité si subtile qu'ils en semblent immobiles, extirpent de boîtes laquées et décadencées, avec leurs mains comme des caresses, des objets qu'ils apportent amoureuxment à la lumière, à leur regard vulgaire. Cérémonial presque voluptueux que je connais bien, ayant pour effet de redéchaîner ces dames qui, tremoussantes et presque convulsionnaires, partent à l'assaut. Madame la gouverneur général mène la charge. Elle a paré sa petite tête d'une tiare en plumes de martin-pêcheur, couleur vert de vert, vert du lisse absolu, vert de nuit, vert de lac profond, vert de la sévérité tragique, vert de la beauté fatale, vert destiné aux princesses qui vont périr. Mais la gouverneur général ainsi attifée ressemble à une midinette-

bachchante. Elle brasse de ses mains des monceaux de bagues, de bracelets, de colliers pleins d'ambre et de turquoises, les uns lourds comme des chaînes, les autres des giclées de métal précieux. Sans aucune peur, elle s'enroule autour du cou un serpent d'or rouge qui lui mange les seins, elle s'enfile autour des doigts des anneaux magiques ciselés de squelettes. Et, dans tout cet attirail, elle gémit délicieusement : "Oh, moi, j'ai toujours été pour le bijou..." Le gouverneur général hoche la tête, avec résignation. Les autres dames, celles des administrateurs des services civils, plus raisonnables et parcimonieuses, manipulent surtout des brocarts, en combinant déjà les robes qu'elles se feront faire à Hanoï, par une couturière métisse pas chère, ou examinent des tentures qui feront bien dans leur salle à manger de réception. Les époux, eux, s'intéressent de préférence à une antiquité noble, une terre cuite ou une statue funéraire, tâchant de reconnaître l'époque, disant sentencieusement que c'est un Tang ou un Ming. Le gouverneur général ne dit rien, sauf : "combien ?" au bout d'une heure. C'est à moi de mener les négociations. Je m'apprête donc à la grande mimique du marchandage, où je suis assez fort, je le reconnais. Mais, à mon extrême surprise, le propriétaire de la boutique la plus renommée, un retors épais qui me rappelle un crapaud-buffle, me répond d'une voix aussi ouatée que sa robe, la pensée égarée au loin, dans les nuages : "Je ne voudrais pas importuner des Excellences aussi vénérables, dont la venue dans mon répugnant magasin est déjà sans prix, pour quelques babioles. Il sera bien temps de résoudre de mesquines questions financières demain, après-demain, la semaine d'après ou bien plus tard." Aussitôt je crains un piège, des exigences exorbitantes quand je viendrai régler pour tout mon petit monde. Non, ce n'est pas cela, pas cela du tout, je m'en aperçois en insistant presque impoliment pour payer sur-le-champ, auprès du bonhomme figé dans une sérénité invincible. Il ne veut pas être payé du tout. Alors je comprends : Tang Kiao lui a signifié qu'il paiera lui-même, c'est-à-dire qu'il ne lui donnera pas une sapèque pour solde de tout compte. Générosité de Tang Kiao, générosité secrète, cachée, qui ne lui coûtera rien, puisque c'est le marchand qui trinquera. Et qui, de surplus, y irait de sa tête – plus probablement d'une énorme quantité de taëls – s'il s'avisait de quelque tricherie dans le "jeu". C'est pour cela que le marchand, en bon Chinois connaissant son malheur et ne voulant pas l'accroître, a cet air presque heureux pendant que nous le dépouillons. À la vérité je suis dans le pétrin. M'ouvrir à monsieur le gouverneur général de ces subtilités chinoises qui font finalement de nous des voleurs ? Comprendra-t-il ? Et puis si jamais le gouverneur s'indignait, exigeait qu'on réglât les rubis et le reste rubis sur l'ongle, ce serait la

catastrophe. Une inconvenance, une offense grave pour Tang Kiao, si bon pour nous. Tout bien réfléchi, je décide de me taire. D'ailleurs, le gouverneur, acharné à chasser de son noble visage des mouches qui s'y collent, bestioles qui ont insolemment survécu aux mesures d'hygiène de Tang Kiao, en a assez. Il veut rentrer. À la générosité de Tang Kiao, qu'il ne connaît pas, il oppose la sienne, pour en finir plus vite : "Mon cher consul, je considère que ces acquisitions font partie des dépenses officielles entraînées par mon voyage d'inauguration à Tcheng Tu. Vous me présenterez la note ou vous me l'enverrez à Hanoi. Je vous ferai parvenir le montant sur mes frais de représentation ou sur mes fonds spéciaux." Les dames, et aussi leurs époux, ayant ainsi appris que c'était la "caisse noire" qui casquerait, se précipitent, en d'ultimes rafles, dans les boutiques avoisinantes, où les honorables négociants les accueillent avec des sourires exquis, les laissant faire main basse. Le sac. Enfin, le plein fait, ces dames et ces messieurs, tous croulant sous les merveilles, l'administrateur-chef du cabinet civil peinant comme un coolie sous un brûle-parfum, vont se décharger de leurs fardeaux dans les chaises à porteurs vides, qui deviennent ainsi des fourgons. On rentre comme une armée victorieuse, chargée des dépouilles de la ville. En arrivant au consulat, l'administrateur-chef du cabinet civil, chargé des questions financières délicates, me donne quelques précisions sur la manière dont je dois rédiger la facture – précisions que je sais inutiles puisque je ne l'enverrai pas, m'en remettant à Tang Kiao. »

Autour de mon père étendu sur sa couche, la nuit s'est figée. La rumeur de Tcheng Tu, cette vie qui ne s'arrête jamais, s'est presque apaisée. Les bruits de la cité céleste, il faut presque les deviner. Le silence tire monsieur le consul de son Odyssée imaginaire. Sentiment de la solitude... Rouvrant les yeux, dans une lucidité trouble, il aperçoit le chef boy qui s'est arrêté dans son travail, attendant les ordres pour savoir que faire. Ce serait, pour Albert Bonnard, l'heure d'aller se coucher. Mais il fait signe au serviteur de reprendre sa besogne. Il veut être encore plus heureux, arriver au délire de l'invention... Sa bouche aspire jusqu'à ce que le rêve revienne, encore plus fou.

« Le lendemain, c'est l'honorable partie de campagne, absolument indispensable dans l'ordonnance d'un séjour officiel d'un gouverneur général. Le coin que j'ai choisi est un petit lac couleur d'agate, dans un creux de montagnes sauvages et douces, aux pentes raides et fleuries, où un vieux bois abrite une pagode qui peut nous servir de refuge en cas d'orage. C'est là que les Français de Tcheng Tu, toujours les mêmes, ma femme et moi, les toubibs, parfois un curé,

nous allons en pique-nique, quand il n'y a pas trop de brigands ou d'armées qui battent la campagne. Les boys, partis à l'avance, ont tout préparé, les couverts, le matériel de camping, le bedding, les fauteuils, les petits plats. C'est bon enfant. Là, je ne suis plus le consul, on boit frais, on pousse la chansonnette, parfois on se déguise. On s'attife en Chinois, avec des robes, et l'un des médecins s'est un jour arrangé en "petite fleur", un vrai travail artistique, avec des balles de tennis pour les seins, ce qui les rendait beaucoup trop gros pour une Chinoise. Anne Marie, dans ces cas, a son drôle de sourire. Moi, on me trouve très amusant. Après la sieste, nous allons rendre une petite visite aux moines, à qui nous glissons la pièce, et qui nous reçoivent en amis. Tout est très simple.

« Pour le gouverneur général, c'est le branle-bas de combat, une véritable caravane qui quitte Tcheng Tu. Les dames et les messieurs âgés, cette fois, sont dans des chaises, une centaine de porteurs se relaient sous les brancards, tous criant, tous grimaçant comme si leurs charges étaient lourdes. Le gouverneur général, lui, est juché dans un palanquin magnifique spécialement envoyé pour lui par Tang Kiao. Moi, je suis à cheval, l'œil partout, donnant des ordres, essayant de faire avancer tout ce monde. Quelques administrateurs, les jeunes, ceux qui ont choisi de faire les cavaliers, s'accrochent à leurs selles, car les petits chevaux chinois sont bougrement vifs, et un grand échalas ne s'en tire qu'en se servant de ses jambes, qui touchent terre, comme de béquilles. Anne Marie, qui n'a pas voulu s'enfermer dans une chaise comme les autres femmes, monte en amazone, me regardant m'activer, me murmurant : "Mais, Albert, ne faites donc pas la mouche du coche." En fait, mes efforts ne sont pas inutiles pour donner un peu de tenue à ce magma d'hommes, de bêtes et de fardeaux, tous les Chinois, coolies, mafous et porteurs se bousculant et s'insultant à l'envi, selon la coutume, de telle sorte que les Blancs, qu'ils soient en chaise ou à cheval, semblent flotter comme des bouchons sur une mer jaune démontée. Mais à dix heures du matin, la colonne, après plusieurs faux départs et diverses agitations confuses et inexplicables, s'ébranle pour de bon, avec un allant, une souplesse, une régularité incroyables. Tout va bien. Tang Kiao a fait bonne mesure pour la sécurité du gouverneur général : cinq cents soldats devant, cinq cents derrière, des mitrailleuses sur des mulets. De quoi inspirer l'effroi... La veille au soir, vingt boys et cuisiniers sont partis sur place fièrement, en avant-garde gastronomique, le corps d'élite des tournebroches chinois placé sous la haute autorité de M. Pou, le maître queux de notre consulat, le prince ancillaire qui, avec sa tête en forme de sphère bien cannelée, ne perd jamais la boule, ne montre jamais un sentiment et est toujours parfait. Il se considère comme le grand maître des saveurs

de l'Occident, au point qu'il n'accepte plus d'être dirigé par Anne Marie, laquelle a juste le droit, chaque jour, de lui suggérer un menu. Si elle prononce un mot de trop, il est gravement vexé, sa perte de « face » se manifeste par un gonflement de son ballon de tête, lesté d'une indignation qu'il garde dans son crâne sans l'exprimer. Depuis l'arrivée du gouverneur général à Tcheng Tu, il vit une épopée. Son triomphe, ça a été de s'en aller hier, lui-même en palanquin, tel un seigneur régnant sur un peuple de serviteurs à ses ordres et marchant à pied, afin de préparer le festin champêtre, emmenant avec lui un garde-manger colossal porté par des coolies. Son importance est encore exaltée par le fait qu'il va opérer sur des denrées mystérieuses venues d'au-delà des bornes du monde : les victuailles les plus fines de France, celles qui, à la colonie (du moins parmi les "coloniaux" pour qui les produits locaux, même excellents et bien accommodés à l'européenne, sont du bon marché, du mesquin), font de l'épate et hissent socialement les gens. Poulardes de Bresse, soles de la Manche, gigots de pré-salé, melons de Cavaillon vont donc constituer, en ce jour, une véritable révolution culinaire à Tcheng Tu. Ces arrivages des Halles, sur qui va s'exercer la sagacité de M. Pou, sont un bienfait de plus de mon chemin de fer qui, tous ces jours derniers, a continué à bien fonctionner. Et c'est ainsi que va se terminer, grâce à mes trains, l'ère de la valise diplomatique par le Yang Tse Kiang, laquelle, en plus des documents, ne pouvait apporter que des stocks de conserves – pénibles et nuisibles à la longue aux intestins qu'ils dessèchent – en raison de la longueur et des aléas du périple. Désormais on va manger du "frais", ce qui va changer la vie. À commencer par ce pique-nique... Ainsi, tout le dispositif est en place, et notre convoi s'achemine régulièrement vers un gueuleton à tout casser, digne de chez Maxim's, un Maxim's dans les montagnes du Sseu Tchouan, avec le gouverneur général de l'Indochine...

« Tout va bien. Notre caravane, d'abord très étirée en raison de l'étroitesse des ruelles de Tcheng Tu, passe sous la grande porte de l'Ouest, où j'observe qu'il n'y a pas de têtes exposées dans des cages, ni de trophées sanglants, comme à l'accoutumée. Tang Kiao, vraiment, a pensé jusqu'au moindre détail... Puis nous nous engageons en grande pompe sur une voie dallée, où nous avançons très vite, les soldats de l'avant-garde jetant dans les rizières boueuses en bordure les paysannes à balancelles, les paysans à brouettes, les portefaix, les bêtes de somme, l'incessante humanité qui y circule, pour nous faire la place. Tout cela, les animaux, les gens, leurs charges s'effondrant dans l'eau avec des gestes grotesques, sans oser même protester. Le bon gouverneur général, je le sens, est un peu choqué de ce zèle, et je me porte en avant,

après de l'officier qui commande, pour tenter de le calmer. Mais, malgré mes explications réitérées, je me heurte au visage d'un militaire buté, tenu par la discipline. C'est un colonel, et il estime que je le récompense mal de son zèle. L'individu est offensé, la discussion tourne à l'aigre et je préfère me retirer, la tête un peu basse. Que raconter au gouverneur ? La chance veut qu'à peu près en même temps les usagers de la route, comme s'ils s'étaient passé le mot, se mettent à prendre à l'avance leurs précautions, se rangeant d'eux-mêmes avant notre passage, certes dans la gadoue jusqu'au ventre, mais en bon ordre, sans coups ni dégâts pour eux. Ainsi toute une foule trempée, formes encroûtées de vase et de terre, nous regarde défiler dans notre splendeur. J'en profite pour chuchoter au gouverneur général : "Il n'aurait pas été décent, selon le protocole chinois, qu'une Excellence comme la vôtre, passant en cortège, soit importunée par la plèbe. Mais j'ai obtenu de la Garde fournie par Tang Kiao – une partie de sa propre Garde d'honneur – qu'elle procède désormais avec douceur." Le gouverneur est satisfait. Mais il a bientôt d'autres préoccupations. C'est que toute notre troupe, quittant la grande chaussée, s'achemine maintenant sur des diguettes, minces effleurements de terre au-dessus de l'empire liquide, des tourbes suspendues, des limons noirâtres, des étendues puantes où percent à l'infini les pousses verdâtres du riz et où sont collées les feuilles de nénuphar. Ces minces pellicules solides, où le convoi s'est laminé en une file de deux kilomètres, sont en fait elles-mêmes des lignes d'une matière détrempée, dégoulinante, presque aussi incertaine que les nappes d'eau qui les assiègent et qu'elles tranchent. En peu de temps, c'est la cohue, un emmêlement de pattes de chevaux et de pieds de porteurs qui glissent, dérapent, virevoltent en tas, tous se rattrapant cependant, les animaux en hennissant, les coolies en riant, non sans donner de terribles balancements, des secousses de séisme, des vertiges au monsieur ou à la dame blanche qui, désormais isolé dans sa chaise ou sur sa selle, se voit déjà précipité de sa hauteur dans l'ignominie du monde aquatique. En fait, c'est un faux désordre, un faux danger, les Chinois comme leurs bêtes ayant un sens prodigieux de l'équilibre et une vigueur peu commune. Peut-être s'amusent-ils juste un peu de ces « barbares » installés dans leur superbe comme des bouddhas dans leurs châsses. Plus probablement veulent-ils simplement, grâce à ces exercices, faire valoir la dureté de leur travail, pour réclamer ensuite quelques sapèques de plus. Pour l'étranger qui n'est pas habitué à ces gymnastiques, c'est la trouille. Les visages blancs des Blancs ont blanchi, sauf celui de madame la gouverneur général, qui a l'air de se croire à la foire du Trône sur une balançoire. Mais son époux, lui, tout recroquevillé dans sa splendide boîte rouge –

couleur impériale – en a des sueurs froides. Le colonel chinois, d'un signe négligent, envoie quelques soldats, avec leurs baïonnettes, à la rescousse des Européens voguant en plein cahincaha – leur apparition suffit à ramener instantanément un calme absolu parmi les porteurs, coolies, mafous et même la gent animale. Ils reprennent une marche souple et cadencée, à un rythme si régulier que les jambes des hommes de bât ressemblent à des essieux. Le train humain... C'est pourtant à cet instant que se produit l'accident. Une chaise verse, et une pimpante petite dame européenne toute jeune pique une tête dans la rizière, où elle reste à gigoter la figure dans la boue et le postérieur à l'air, ses bras barbotant et ses jambes lançant de vaines ruades, plus comme une grenouille pourtant que comme une jument, dans un vain effort pour se dégager de la glu qui l'absorbe. Les messieurs et dames, descendus de leurs moyens de locomotion, se constituent en équipe de secours. Les messieurs, ayant retiré la créature de sa fâcheuse position, constituent autour d'elle, leurs dos tournés vers elle, un cordon pour protéger sa pudeur – nécessité d'autant plus impérieuse qu'il serait très choquant, même politiquement, que le tout-venant des Jaunes puisse entrevoir la chair d'une Blanche, surtout d'une "Madame Fonctionnaire". À l'intérieur de l'espace ainsi clos, Anne Marie et deux ou trois matrones essuient, nettoient, décrassent l'infortunée qui n'a pas de mal mais qui ressemble à une négresse. Elle ne fait du reste pas de simagrées pendant que les dames l'étrillent pour lui retirer les kilos de boue nauséabonde qui l'encroûtent, car elle n'est que la femme d'un administrateur très subalterne. Lequel, d'ailleurs, s'est faufilé jusqu'à elle pour lui murmurer : "Surtout ne te plains pas, n'importune pas monsieur le gouverneur général." Enfin la petite personne a enfilé des dessous et une robe qu'Anne Marie avait emportés par précaution – elle sourit héroïquement. Ordre parfait à nouveau. À nouveau les messieurs-dames à leur place en l'air, à nouveau les coolies en bas, sous eux. Redémarrage de la colonne.

« Le gouverneur général donnerait cher pour, à ce moment-là, circuler en Indochine dans sa voiture à cocarde, sur une de ces belles routes coloniales qu'a construites le génie des Français à travers marécages et massifs ! Maintenant, après avoir affronté en chaise l'élément aqueux où il ne risquait que la trempette, voilà qu'il est face au vide, au gouffre, à la mort, pour le moindre faux pas des sous-hommes qui le portent. En effet, la caravane suit une piste accrochée au massif. La sente a d'abord traversé paisiblement une forêt, pas du tout la jungle inextricable qui du reste ne s'étend pas jusqu'au cœur du Sseu Tchouan, mais une cathédrale végétale. Sur une pente douce, des colonnes régulières, des troncs pareils à des piliers supportant un toit : la nappe unie des feuillages là-haut, à

trente mètres de la terre. En dessous, une vacuité odoriférante, le sentiment d'un espace sacré, un clair-obscur tapissé de buissons laqués où éclatent des globes rouges qui sont des fleurs. Mais, à la sortie de ce sanctuaire de la nature, la vraie Chine se révèle soudain, celle qui est dangereuse dans sa contexture même. Un sol comme de la pâte gonflée, craquelée, fissurée, crevassée, pustuleuse – une splendeur aussi, mais effrayante. Des montagnes comme des vagues à la crête déferlante brusquement immobilisée, des montagnes comme de gros ballons bêtes, des montagnes comme des fauves prêts à bondir, avec leur attirail de cornes, de dents, de griffes, des montagnes creusées de blessures, des montagnes qui ne sont que des murs lisses, à pic, infinis, à peine suintantes de quelques taches de végétation. Montagnes à l'image de l'Empire du Dragon, pleines du mystère de leurs contradictions. Pêle-mêle du rêve et du cauchemar. Là du granit d'acier, ailleurs des grès funèbres, ailleurs des calcaires poreux, lézardés, croulants, troués de grottes, ruines plutôt que montagnes. Toutes les couleurs aussi, du rouge sang au noir ébène, par plaques ou par veines. Les nuages qui s'effilochent là-dessus... Pas de vallées, mais partout des abîmes, des entailles profondes, étroites, des lacerations dont on ne voit pas le fond mais d'où on entend gronder les fleuves. Là, notre piste n'est qu'une encoche au flanc d'une falaise, qu'elle grimpe en zigzags fous. Juste la place pour les pieds des porteurs sur la sente caillassée. À peine la place pour les chaises précautionneusement transbahutées avec leur contenu de dames et de messieurs, car, surtout dans les tournants, d'un côté elles se cognent à la paroi du mont, de l'autre elles surplombent le canyon. Étrange tension des porteurs qui poussent des râles rauques et réguliers au cours de l'ascension, souffles sifflants héréditairement acquis pour remplir et vider les poitrines qui soutiennent le faix. Et, sur leur front, la saillie d'une veine indiquant la concentration, la réflexion pour chaque pas, pour savoir où et comment mettre le pied à l'endroit sûr où l'homme s'arc-boute une fraction d'instant, jusqu'à ce qu'il ait repéré, parmi les hérissements rocheux, les amoncellements instables de débris, les affaissements friables, l'endroit où poser l'enjambée suivante. Yeux de ces coolies, fixes, immobiles, sortant des orbites dans leur recherche tâtonnante. Les animaux, tout comme les êtres, sont aussi d'une gravité lourde, se livrant dans leurs cervelles aux mêmes calculs. Silence tout au long de la caravane qui monte régulièrement, sans à-coups, même si, à cause de sa longueur, son corps se tortille à suivre les méandres du chemin qui, accroché à l'à-pic, en épouse les aspérités et les excavations. Silence, à part les ahannements des porteurs et les brefs ordres des coolies-chefs, pour les changements d'équipes. Silence impressionnant où, parfois, à la

suite d'un pied ou d'une patte qui bute, on entend une pierre rouler, dévaler, ricocher d'une saillie à une autre sur l'abrupt du gouffre, enfin s'engloutir sans bruit dans les profondeurs. Chaque fois, une palpitation saisit le gouverneur général, ainsi que tous les autres Blancs véhiculés en chaise ou à cheval, qui se voient déjà dans l'abîme. En réalité, il n'y a péril d'aucune sorte, tant ces coolies aux pieds nus devenus du cuir et de la corne sont dressés à ces escalades, à ces charrois, à affronter les monts et leurs gouffres, avec des fardeaux énormes, sur des pistes à peine tracées par les milliards et les milliards de pieds qui y sont passés avant. Mes gaillards sont jeunes, gavés de riz, capables de porter comme un fêtu un gouverneur général jusqu'à l'autre bout de la Chine. Je n'aurais pas risqué ma carrière à jamais, s'il y avait la moindre possibilité que le gouverneur général ou l'un de ses acolytes puisse, au cours de sa tournée inaugurale au Sseu Tchouan, se casser en mille morceaux dans un précipice. D'ailleurs, pour moi qui ai tant voyagé en Chine, il ne s'agit, en la circonstance, que d'une petite grimpette très banale. Je dois pourtant reconnaître que ce n'est manifestement pas l'avis du gouverneur général qui, à la fin, d'effroi, s'abandonnant à son destin, ferme les yeux pour ne plus rien voir.

«Enfin on arrive au sommet qui est une sorte de plateau nu, une plaque polie par les pluies et les vents. Je proclame que mon lac n'est plus très loin et le courage revient à mes pique-niqueurs. Ils s'effondrent à nouveau quand la caravane, un peu plus loin, s'arrête devant une coupure de la terre, une fente étroite noirâtre d'ombre dont le fond ne se devine que par le tournoiement blanchâtre de l'écume d'un torrent. Pour passer cette maudite lézarde il faut se fier à un pont de lianes long de cent mètres, qui s'incurve en un creux prononcé en son milieu et qui balance à la moindre brise. Pas de parapet. Tout craque, tout tremble, tout remue quand on est dessus. Malgré les apparences il n'y a pas de danger, sauf si le pont est pourri. Hier j'ai ordonné à M. Pou de tout vérifier. Mais l'a-t-il fait ? Il vaut mieux faire procéder à une inspection devant moi. Je crie d'arrêter à la caravane qui s'engageait sur cette arche végétale. J'ordonne l'examen. Gueules de mécontentement de tous mes chintoques, tant soldats que serviteurs, devant la perspective de ce travail supplémentaire. Curieuses gens que ces Jaunes, généralement acharnés à vivre et à survivre mais qui souvent préfèrent, par paresse, jouer leur existence au sort. Ils aiment mieux risquer leur vie que d'entreprendre un travail à l'utilité incertaine. Ils ont un sens très particulier de l'économie. Tout cela fait qu'ils ont l'habitude d'user les choses jusqu'au bout, surtout si elles appartiennent au domaine public, sans rien réparer, jusqu'à ce qu'elles cassent entièrement. Alors seulement on les remplace. S'il y

a eu des victimes, tant pis...

« Mais moi, évidemment, je ne peux me permettre de perdre ainsi mon gouverneur général. Lequel, pendant que les Chinois, sur toute leur lignée interminable, se sont accroupis comme s'ils allaient faire leurs besoins, dans la position de l'attente moqueuse, comme s'ils étaient les poils à rebrousse-poil d'une chenille paralysée, me fait part avec irritabilité de ses observations, en Excellence contrariée se rappelant son importance : "Mais que se passe-t-il ? Tout cela est déplorablement organisé, monsieur le consul. Où donc m'avez-vous entraîné ? Ce n'est pas bon pour ma santé, ces excentricités..." Autour de lui, les administrateurs des services civils se sont rangés, leurs figures aggravant en sévérité ce qui n'est encore, chez leur bon maître, que ronchonnerie. Moi, après avoir bredouillé : "Ce n'est rien, monsieur le gouverneur, juste une petite précaution...", je me mets à remuer mes Chinois. Le colonel, très martialement, ordonne à ses troupes de vérifier la solidité de l'ouvrage – mais comment faire confiance à des soldats qui, en dehors du travail à la baïonnette où ils sont très aptes, sont la paresse même ? Je convoque donc autour de moi mes coolies-chefs que j'allèche par la promesse d'un extra de gratification. Depuis le départ, ils ont déjà tout essayé, ils se sont torturé la cervelle pour trouver un moyen de se faire octroyer un supplément à la petite générosité obligatoire de fin de journée. Mes paroles transfigurent mes gaillards, les remplissent d'un zèle dévorant. Soudain, se ruant à l'œuvre, ils scrutent, avec une application animale, chaque centimètre de la travée qui pend comme un hamac étroit et vermoulu. De leurs yeux, de leurs pieds, de leurs mains, ils auscultent les fibres végétales et, au moindre doute, s'y accrochent, s'y suspendent, les corps dans l'espace, pour regarder partout, sur les côtés et en dessous, pour faire des noeuds, des ligatures, des consolidations avec des bouts de planches, d'osiers et de ficelles. Enfin le chef boy s'incline devant moi et, mettant ses mains sur le cœur en témoignage de vérité, me dit que nous pouvons y aller. "Mon cher consul, vous vous rendez compte de la responsabilité que vous prenez..." m'assène le gouverneur décomposé, qui voudrait bien qu'on batte en retraite. Mais je tiens bon : "Monsieur le gouverneur, je crois complètement en la parole du chef boy. D'ailleurs, nous ne pouvons plus reculer sans perdre la face auprès de tout Tcheng Tu et du Sseu Tchouan entier." "Alors, dans ce cas..." L'Excellence obéit à l'appel du devoir, mais elle ne semble pas très bien disposée envers moi, qui parais jouer sa vie sur l'avis d'un vulgaire domestique chinois. Comment lui expliquerais-je que le pari reposant sur la garantie d'un maître serviteur scrupuleux, poussé par l'appât des récompenses, est le seul qui soit sans aucun risque en Chine ? D'ailleurs, pendant cet aparté,

la colonne reprend sa formation, se déplie, se déploie, se met en branle, se met à absorber, à digérer, à venir à bout de la passerelle en question. En tête, les soldats courent, gambadent, sautent comme des singes, sans doute par dérision pour nous, nos frayeurs et nos précautions. Puis, sur les lianes gigotantes, vient le matériel lourd, les chevaux tenus par leur bride par les mafous, ainsi que les chaises vides et les impedimenta dont s'encombrent toujours les Blancs. Tout cela marchant sans encombres, normalement, sur cet échafaudage aérien, comme s'il n'y avait pas le vide partout autour. Enfin, le peloton des messieurs et des dames, à la queue leu leu, une trentaine en tout, tous raides, tous avec une démarche de jouets mécaniques, les visages fermés, les dents serrées, se composant des maintiens de sobre courage. Les dames sont stoïques. Seule la gouverneur n'a pas à prendre sur elle, elle batifole... Le gouverneur, lui, tenu devant par moi, derrière par l'administrateur chef du cabinet civil, avance en vieille poupée égarée, les yeux au ciel, les pieds chevrotants, n'ayant que la force de gémir : "Ah ça, on m'y reprendra, on m'y reprendra..." À un moment, il s'arrête comme disloqué, refusant de bouger, et je me demande avec angoisse comment le tirer de là. Ne va-t-il pas finir par choir ? C'est alors que sa femme lui crie comme la Madelon : "Vas-y, mon gros poupou, montre que tu es un homme !" Cette admonestation conjugale fait un effet merveilleusement tonifiant sur le gouverneur, qui achève sa trajectoire avec une dignité retrouvée.

« Ensuite, le sol aride à nouveau sous nous, mais cette fois pour un panorama exquis. Là est mon lac, sans une ride, une eau de pureté sombre, serti dans une accordaille suave et majestueuse de massifs apaisants, sans formes bizarres ou méchantes, immenses bêtes apprivoisées aux flancs hospitaliers. Des forêts, des ruisseaux, le jaillissement des senteurs et des sèves, la grande paix, la vie, même si au premier abord on ne voit de vivants que M. Pou et ses subordonnés. Ceux-là, il faut l'avouer, ils ont abattu le travail de dix mille diables. Leur enfer, ce sont des fours qui flamboient, rôtissant des énormités de viandes qui ont attiré les moinillons du monastère voisin, avec leurs sébiles. M. Pou les chasse quand nous débouchons. Il se tient devant nous, le gouverneur, ces dames et moi, avec tout ce que le plus humble respect peut contenir de légitime orgueil, dans sa robe blanche immaculée de grand prêtre de la chère. Son chef-d'œuvre est une table ruisselante de couverts, surchargée comme un autel, absolument digne de noces et banquets impériaux. Elle est tapie dans un berceau de verdure, là où meurt une pente qui, mollement mais interminablement, grimpe jusqu'aux nuées légères accrochées tout là-haut, pour se faire, avec ces vapeurs, un halo autour de son sommet. M. Pou a installé son

banquet en contrebass, à l'endroit où la lente déclivité pénètre dans l'onde du lac. Juste au bord, la masse d'eau reluit de lueurs blanches aveuglantes, qui sont des quartz et des cristaux que la nature a taillés en parallélogrammes et autres volumes géométriques. M. Pou, sur un bout de berge plate, a aménagé pour nous une clairière, au milieu de massifs de rhododendrons et de parterres de lis sauvages. Au centre de cet espace dégarni, trône donc la table, pour laquelle M. Pou a fait apporter les nappes les plus fines, les vaisselles les plus délicates et l'argenterie la plus lourde du consulat de France – il avait garanti à Anne Marie, très amoureuse, très fière de ces beaux objets, de surveiller lui-même si féroceement les porteurs que rien ne serait cassé et rien ne l'a été. Il a même disposé les cartons désignant les places des convives sans une erreur, exactement selon mes instructions. C'est très important pour M. Pou, les cartons. Pendant que le gouverneur, les dames et les messieurs s'installent sur leurs chaises selon les règles de l'étiquette, nos soldats et nos coolies se sont répartis en groupes aux alentours, quelques-uns montant la garde, les autres allumant des feux pour faire cuire le riz, qu'ils touillent pendant la cuisson avec leurs baïonnettes. Le paysage est transformé en campement de la gastronomie, celle-ci allant des somptuosités de M. Pou au fourrage des mulets. Tous les estomacs s'apprêtent à se remplir, toutes les narines se délectent de fumets. Les visages jaunes sont pénétrés de gravité devant cette nourriture – car j'ai bien fait les choses, ayant remis moi-même, tant au colonel qu'au chef des coolies, de petites sommes pour améliorer l'ordinaire de leurs hommes par l'honnête achat de cochonnets dans les hameaux traversés où la population, qui craignait le pillage, s'est adonnée avec soulagement au commerce. Maintenant, de partout, comme une cacophonie, s'élèvent les gémissements des porcs qu'on tue. Mais c'est la musique même de l'allégresse céleste. Tout autour de moi, c'est donc la Chine du bonheur. Tout est parfait.

« Sauf notre festin. Car, à peine arrivé, le gouverneur général s'est écroulé sur son siège, comme un sac vidé. Est-il évanoui ? Le faire examiner par notre toubib de Tcheng Tu, que j'ai eu soin d'amener, ce serait peut-être l'offenser. Je consulte du regard les administrateurs, mais ils se gardent bien d'émettre le moindre avis. Enfin, madame la gouverneur va tapoter les joues du gouverneur que ces caresses ramènent à la réalité. Mais il ne dit pas un mot, le masque mou et rouge, soufflant péniblement. Et quand un gouverneur général ne parle pas, personne n'ose faire de conversation autour de lui. Les messieurs et les dames, dûment rangés et assis, sont occupés à se taire avec componction. La gouverneur elle-même ne jacasse pas... Moi, prenant un ton badin,

je me décide héroïquement à placer quelques historiettes chinoises, que je trouve drôles. Mais elles tombent à plat, et le gouverneur, se mettant enfin à articuler, lâche : "La Chine, j'en ai par-dessus la tête." Silence de plomb. Sous le regard de M. Pou, les boys se suivent en une procession permanente, apportant les mets par lui préparés, pièces savantes de la cuisine de l'Occident. Malheur, toutes ces friandises précieuses, amenées de la métropole jusque dans Tcheng Tu grâce à mon chemin de fer, sont calamiteuses. Les poulardes de Bresse ont goût de carton, le pré-salé est complètement décati, quant aux soles de la Manche, elles sont à moitié pourries. "Pouah", fait le gouverneur dès sa première bouchée, en la recrachant dans son assiette. Anne Marie est pâle de confusion... Ce qui contribue enfin à sauver la situation, ce sont les deux mamelles des colonies : le camembert et le beaujolais. Car, où que soient des Français, même dans le bout le plus reculé et le plus sauvage de l'Empire céleste, même dans une jungle ou un désert, ils arrivent toujours à s'en faire expédier dans leur coin, ils dépensent à ces arrivages providentiels et presque miraculeux des trésors d'imagination. Certes, mes compatriotes de Chine ont la prétention, souvent justifiée, de vivre mieux avec les Chinois que les autres Blancs – mais il faut les voir devant un colis de fromages et de bouteilles mystérieusement acheminé jusqu'à eux ! Quelles trognes, quel appétit, quelle jubilation, quelle quantité d'appréciations, de jugements, de comparaisons, de souvenirs, d'attendrissements, quel étalage de connaissances techniques ! Quelle érudition ! Bref, c'est leur intellectualisme le plus profond. À Shanghai, au Cercle sportif, on passe plus de temps à pérorer sur le camembert, ses variétés, ses particularités, ses qualités que sur n'importe quel autre sujet, même la fesse ou le fric. Et, dans ce pique-nique désolant au bord du lac, voilà que son apparition, conjuguée avec un certain petit pinard rouge, réveille un peu les morts vivants de la tablée. Ce petit vin granuleux est pourtant infiniment inférieur aux crus illustres qui l'avaient précédé, et qui avaient été servis avec le décorum approprié. Ces sacrés nectars, qui m'avaient coûté autant que de l'or liquide, étaient restés au fond des batteries de verre, sous le prétexte formulé avec des moues désapprobatrices qu'ils supportent mal le voyage, tandis que mon gros rouge descend par rasades dans les gosiers. Le gouverneur général se déride en buvant de bons coups pour arroser le camembert qui, pourtant, de lui-même coule aussi, largement, de ses boîtes en des épanchements putrescents et nauséabonds – infection digne de la Chine de toutes les infections qui ignore cependant celle-là, si bien que les serveurs jaunes se contraignent pour ne pas grimacer de dégoût. Mon frometon, il faut l'avouer, est avancé, très avancé même. C'est la liesse générale, au

milieu des plaisanteries les plus éculées qui ont fait largement leurs preuves en Asie, dans tous les gueuletons de Français. Le gouverneur général remarque finement qu'en se servant d'un camembert en guise de chaise à porteurs, il pourrait rentrer à Tcheng Tu tout tranquille, sans risque ni périls. La pensée du retour, avec toutes les prétendues embûches qu'il est déjà en train de revivre, lui tараude l'imagination, à cet homme-là. Il rit pourtant, plutôt bonasse que fâché et, comme pour se donner du courage déjà, avale, lampée sur lampée, son beaujolais, tout en enlisant ses dents dans du camembert. Quant à la gouverneur, ma voisine, qui s'est tenue jusque-là à mes côtés comme une petite fille sage, son minois se tortille en un sourire surnois d'une gaieté excitée, qui présage un tour à sa façon. Je ne me trompe pas. Elle se met à parler un langage de volatile, zozotant et glougloutant à la fois : "Mon petit consul chéri, votre croûte, pour la casser, ça a été dur. C'est pas votre faute, mais pour s'amuser... Tous ici des empaillés, un de ces machins comme si j'étais avec le président de la République ou l'empereur d'Annam, le vieux, quand des heures à l'avance mon mari me dit de ne rien dire. Pour ce que lui-même a à raconter... Mais il n'y a pas, chez ces croque-morts-là, un calendo comme le vôtre, qui vit, qui dégouline si bien, une fameuse crème. Tenez, ça me rappelle quelque chose, ça me donne des idées." Mutisme complet devant ces déclarations sibyllines. La dame, toute tortillante et pas gênée, poursuivait : "J'en ai assez d'être assise. Je vais me dégourdir un peu les jambes. Une petite promenade digestive." Là-dessus, elle se lève dans un froufrou, et toute guillerette, balançant du popotin, se dirige vers la frondaïson la plus proche, après avoir fait signe à son aide de camp préféré de l'accompagner. L'époux est bien hors d'état de réagir, car, de son effondrement initial, il est passé, le beaujolais aidant, à un petit sommeil réparateur, ronflant à même la nappe, les traits heureux. Mais à peine la dame a-t-elle fait une dizaine de pas avec son sigisbée que, de derrière un buisson, sortent une quarantaine de soldats qui, toutes armes déployées, se mettent respectueusement à la suivre. La gouverneur aussitôt glapit : "Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Je suis prisonnière ?" Moi, prenant un air de circonspection attristée, je lui explique que je n'y suis pour rien, que c'est certainement une initiative du colonel chinois qui tient à sa tête, car s'il lui arrivait quelque chose, à elle... avec tous les bandits possibles aux alentours... La dame est furieuse. Mais moi, au lieu de me sentir foudroyé et d'implorer, je fais la bête. Je lui dis platement : "Et si, pour vous dédommager de votre balade manquée, nous allions tous faire une petite excursion à la pagode toute proche. Elle est très belle, très curieuse..." La gouverneur me

rétorque aussitôt sèchement. "Comme réjouissance, vous pourriez trouver mieux. Votre pagode, vous pouvez vous la mettre où je pense. Le tchin tchin Bouddha, il n'y a que ça au Tonkin, j'en ai plein le dos..." Mais moi, avec mon aspect le plus aimablement prudhommesque, je continue à vanter la marchandise : "Vous ne regretteriez pas votre visite, madame. Car il s'agit d'un monastère très renommé, attirant beaucoup de pèlerins désespérés qui s'en retournent le cœur réjoui. Il y a là-dedans une statue tout à fait gigantesque de Bouddha, en or rouge, avec comme nombril une émeraude grande comme une soucoupe. Tout affligé du corps ou de l'esprit qui se frotte à cette pierre est guéri sur-le-champ, paraît-il. Ce saint lieu, c'est une Lourdes sans piscine." "Vous ne m'aurez pas comme cela, monsieur le consul. Moi, je me porte comme un charme, je suis saine comme l'œil et, pour la dinguerie, je vous laisse ça. Votre Lourdes pour singes jaunes, je m'en fous. Mais peut-être l'appréciez-vous tellement parce que vous y avez soigné une sale maladie. Tenez, je vous vois en train de repasser votre zizi gâté sur la fameuse émeraude..." La garce rigole à gorge déployée, jusqu'à ce que le gouverneur général intervienne : "Ma chérie, ne dis pas de pareilles inconvenances. Je vais me fâcher... Excusez-la, mon cher consul, ma femme aime trop le mot pour rire, mais c'est sans méchanceté." Moi, je poursuis doctement la récitation de mon catalogue : "Et puis il y a là un Enfer époustouflant, le plus fantastique jamais sorti de l'imagination des hommes, celui des dix mille supplices infligés aux damnés. Dans une salle éclairée avec des flambeaux, subtilement obscure, vous vous trouvez face à face avec une fresque de vingt mètres de long, un cauchemar d'êtres de tous âges et de tous sexes, tourmentés en relief et en couleurs, avec une précision inouïe. Ça fourmille, ça gicle, ça grouille, ça dégouline de membres tronçonnés, sciés, brûlés, avec des débauches de gestes méticuleux, dans des teintes violentes, surtout celle du sang, qui éclatent de partout. Au milieu de ces viandes humaines qu'ils déchirent, les bourreaux, qui besognent avec une quantité innombrable d'instruments, ont des faces paisibles de bons artisans au travail. Une chose à voir, je vous assure. Et vous constaterez qu'il y a beaucoup plus de positions dans la torture que dans l'amour. Et puis ça vous renseigne sur la mentalité chinoise car en Europe, malgré les efforts de nos ancêtres, nous n'avons jamais atteint une pareille fécondité dans l'atrocité. Certes, les pieux moines de ce temple-ci se sont dépassés dans cette représentation de la géhenne. Ils tiennent à démontrer avec vigueur aux fidèles ce qui les attend s'ils n'observent pas rigoureusement la loi de Bouddha, surtout en ce qui concerne la sainte générosité aux serviteurs de Dieu." La gouverneur glapit : "Merci bien, monsieur le consul. Alors, il

faudrait que je casque à ces religieux idolâtres pour ne pas rôter dans leur enfer. Je suis déjà pourvue, j'en ai un en vue, celui que me promettent gratuitement mes braves curés me suffit. Et puis moi je ne suis pas une tordue, une dévergondée, toutes les saletés que vous me recommandez pour m'en rincer l'œil, ça ne me paraît pas ragoûtant même si ça vous donne des trémolos dans la voix, rien qu'à me les décrire. Des supplices, toujours des supplices, vous n'avez que ça à la bouche dans votre programme des réjouissances. Très peu pour moi... Eh bien, gardez ces plaisirs-là pour vous." Nouvelle intervention pleine de bonne volonté de monsieur le gouverneur général : "Ma chérie, ne sois pas désagréable comme cela avec monsieur le consul de France, qui se donne tant de mal pour nous distraire et nous faire apprécier la Chine. Cher consul, n'en veuillez pas à mon épouse, elle est parfois un peu vive, mais le fond est bon..." Moi, je reste impassible, sachant bien que je vais finir par aguicher cette putain, car j'ai un plan, j'ai même préparé un coup infaillible. Je poursuis donc bien calmement mon exposé : "Les moines de ce couvent sont surtout renommés pour le pouvoir étrange, inexplicable même, qu'ils détiennent jalousement, un pouvoir bien plus puissant que celui attribué au Troisième Œil. Rien n'est plus aisé pour eux, si on le leur demande poliment, que de vous révéler complètement votre avenir..." "Ça alors, coupe sèchement la gouverneur, avec une hostilité cachant sa tentation, il ne faut pas me la faire. Vous pensez bien, depuis que je suis en Indochine, j'en ai essayé des devins et des devineresses à la noix de coco, avec leurs poudres, leurs brindilles, leurs bouts d'intestins et leurs abats divers, leurs herbes qui tombent en poussière, leurs farces de prières, des incantations que ça s'appelle, récitées comme si j'avais mille maris qui ronflaient à la fois. Et leurs danses lourdes pour les esprits, des balourdises à faire fuir le Saint-Esprit lui-même. J'ai même tâté des magiciens, tous plus jaunes que nature, maigres comme des clous. Tous ces prophètes-là, c'est zéro. Eh bien, je vous le dis, pas un ne vaut ma concierge de la rue des Abbesses à Paris qui, du temps où j'étais petite modiste à domicile, m'annonçait avec sa boule de cristal et ses tarots que j'épouserais un monsieur âgé mais bon et décoré... Poupou, quoi !" Mais moi, doucement obstiné et pressentant la victoire, je reprends mon coup et : "Je ne crois pas m'avancer, madame, en vous affirmant que cette fois vous ne serez pas déçue. Car les bonzes de ce monastère ont vraiment un don que je qualifierais de surnaturel. Car votre destin ils ne vous le disent pas, ils ne le prédisent pas, ils vous le font surgir devant vous en vraies images, comme des photographies de votre futur. C'est très étonnant..." Cette fois la gouverneur fait encore semblant de blaguer, mais elle est bel et bien ferrée : "Alors, je vais pouvoir me

regarder comme je serai dans cinq ou dix ans ? Pas veuve, j'espère, ni trop mûre. Je vous annonce que je fermerai les yeux si vos gaillards me font apparaître en petite vieille branlotante, je refuserai de me reconnaître. Je veux me voir encore désirable et jeune. Consul, votre truc, je n'y crois pas, mais je veux bien l'essayer." Enfin, je suis arrivé à mon but, comme toujours, surtout avec les dames.

« Il y a cinq cents mètres à faire. Le gouverneur général se fait transporter dans sa chaise à porteurs, mais le reste de la société, tous les messieurs et les dames, vont à pied en consciencieux touristes. À mi-distance, nous arrivons au début de l'allée menant au temple, une voie royale de grandes dalles régulières, très bien jointes entre elles, vénérables lames de pierre très dure, toutes semblables, chacune portant les mêmes empreintes humaines, chacune polie et même creusée en son milieu par les talons des foules dévotes. Ce jour-là, c'est pourtant la solitude, comme si l'on avait chassé les fidèles dans l'attente de notre venue. Nous avançons, gardés par des bêtes de granit, lions, phénix, licornes et même éléphants, postées en sentinelles de la piété de part et d'autre de la chaussée géante. En plus de cette protection divine, il y a, évidemment, celle de nos soldats, qui nous ont emboîté le pas. Mais alors qu'ils bavardent d'habitude comme des pies, ils se taisent comme s'ils se sentaient sacrilèges sur cette avenue de la Grande Paix Céleste qui, tout en montant doucement, s'enfonce sous le feuillage d'arbres tutélaires, centenaires, qui sont une enceinte de plus, moussue et bénéfique. Ce bois sacré, ainsi que la multiplication des animaux sculptés, annoncent l'approche de la pagode. Et moi, tout en marchant allégrement, je me dis que, cette fois, les bonzes vont mettre le paquet pour nous. Car je les connais bien, ces fripouilles tonsurées qui, lorsqu'ils n'ont pas réussi à dépouiller complètement les riches pèlerins par leurs bondieuseries, leurs divines farces et attrapes, les font capturer par des bandits complices ou à leur solde, pour achever de les détrousser. Mais je sais que ces coquins de moines vont sortir le grand jeu, en mettre plein la vue à mes hôtes. Cette fois, je n'ai pas compté sur Tang Kiao pour leur donner du zèle, car cette étonnante racaille, sans espèces sonnantes et trébuchantes, ne se foulerait pas, même si le Seigneur en chef de la guerre la menaçait de ses châtiments et supplices. Le terrible Tang Kiao, ces bons religieux, les seuls gens dans ce cas au Sseu Tchouan, ils s'en tamponnent comme d'une baderne, d'une bravache, comme d'un grossier guerrier, un soudard impuissant, taillé dans du bois vermoulu. Les bonzes, bonzesses et bonzillons, engoncés dans leurs robes couleur d'humilité, le jaune safran, leurs crânes nus marqués des traces sacrées des pointes de feu, qu'ils

soient à engraisser dans les monastères ou qu'ils errent lentement sur les routes en distribuant les bénédictions et en tendant la main goulue de la pauvreté, tous sont tenus par les populations pour des malfaiteurs aux cervelles avides, à peine au-dessus des soldats. Alors que ceux de ce gros et puissant temple pourtant encore plus charlatans, voleurs, menteurs, brigands, encore plus adonnés à la concupiscence et même au crime que leurs confrères méprisés, sont vénéralés par le bon peuple comme des saints, des réincarnations de Bouddha, des dieux vivants. Sans doute sont-ils seulement plus habiles que les vulgaires travailleurs de la foi. Quoi qu'il en soit, ces cochons sont nimbés du respect et de l'adoration des Sseutchouanais, presque à l'égal de leurs prestigieux compétiteurs d'Ho Mi Chan, le massif aux cinquante-six temples, la montagne marquée par le pied de Bouddha. Mes bonzes à moi, même sans l'aide du pied divin, n'ont qu'à proférer à bon escient de ténébreuses prophéties bien calculées pour remuer la populace de Tcheng Tu et de la province contre Tang Kiao. Lequel se garde donc de toucher à eux et à leurs intérêts. D'ailleurs, devant le porche à cinq étages, où des statues de génies martiaux, rutilants de barbes carrées, de halberdiers recourbés et de masques rouges défendent l'entrée de la pagode aux émanations du Mal, nos propres militaires s'arrêtent et se laissent tomber par terre, prenant les poses, non pas vautrées, mais soigneusement alanguies et déglinguées, du repos et de l'attente : la technique chinoise de l'économie des forces corporelles. Ils nous laissent nous engager seuls dans le portail, par un trou rond par lequel nous passons comme à travers un cerceau. À ce moment, je constate, avec une légitime satisfaction, que les mesures nécessaires ont été prises par les moines pour réserver leurs prévenances les plus rares, un service de catégorie exceptionnelle, à notre gouverneur général. Tout est arrangé car, le matin même, j'avais envoyé auprès d'eux mon chef boy qui, après une discussion courtoise mais serrée des tarifs, leur a remis la quantité de taëls requise pour le grand accueil, toute une cérémonie complète.

« Après la première entrée, il y en a deux autres à franchir. La pagode est ceinte de murs successifs qui sont des fortifications magiques tenues par une garnison de symboles bénéfiques, surtout des monstres ailés, des géants de bois, des dieux raides aux regards qui tuent les méchants. Enfin, là où s'éclaircissent les arbres, là où l'on pressent le haut de la colline, au-delà des branches, un peu en contrebas du sommet, reluisent des arcs, des arches aux tons indéfinissables. Ces courbes, ce sont les faîtes des temples qui, par portées entières, remontent à leur extrémité vers le ciel. Encore des génies, encore des gardiens de pierre, encore des stèles, encore une porte – nous sommes saisis par la beauté du bizarre, pris par une

attirance et un dégoût devant le chaos harmonieux qui s'offre à nous. La mer des dalles, des grandes cours froides, des larges marches ceintes de dragons, et puis la Chose. Un hérissément et un aplatissement à la fois, des trous, des clochetons, des pavillons à dards, et enfin les pagodes elles-mêmes dans ce délire. Elles ne semblent exister que par des tuiles en cascades et des toits superposés qui se chevauchent, se dépassent, s'entremêlent, s'allient, se combattent, et sont lourdement prêts à s'envoler. Toits qui s'entassent dans un écrasement et dans un essor, comme les carapaces placées les unes sur les autres d'une bête rampante mais qui tend des ailerons ou des élytres pour s'élancer dans les airs. Ces toits sont l'arête dorsale, les anneaux, les écailles, les pattes du dragon. Au milieu, la pagode la plus grande, celle de l'Harmonie : une quiétude étrange, tirée du monde des fantasmes, des angoisses animales et métaphysiques de l'humanité. Paix qui est un inépuisable grouillement chinois, le gouffre des horreurs et des trésors, l'incessant mouvement de la pensée errant dans les songes, les chimères, les peurs, les désirs, s'incurvant dans la précision et la brutalité des raisonnements et des calculs faits pour assouvir les passions par la victoire. Il y a de tout cela dans ce lieu plein de formes reptiliennes et fantastiques. Mais il y a aussi l'autre paix, la plus profonde, la plus vraie, celle des croyants sincères, celle de Bouddha dans son prêche : la recherche du renoncement à tous les tumultes de cet univers mauvais, la volonté de disparaître de la scène tragique des hommes et des vivants en s'enfonçant par la vertu et la sagesse dans le désintérêt, dans la désintégration, dans le vide, dans le nirvâna où il n'existe plus rien – car le seul bonheur possible, c'est de ne plus être jamais, sous quelque forme que ce soit, dans n'importe quel présent, passé ou futur. La sainteté, l'authentique, toujours plus parfaite et exigeante, celle du dépérissement de soi, de l'inexistence totale, du non-être dans un non-univers, de l'effacement du cycle des globes, des choses, des vies, des éternités. Telle est la libération, le chemin de la vertu que prétendent suivre mes moines, ces rusés compères dans ce monastère biscornu où il y a de tout : la reproduction des luxures humaines et le reflet de la sérénité de Bouddha.

« Le gouverneur général a mis pied à terre. Derrière lui, en un groupe gauche, nous montons les derniers degrés quand, comme dans un orage monotone, nous sommes engloutis dans une apocalypse : l'orchestre des bonzes, un écoulement, un grondement perpétuel déchiré de fracas. Je reconnais les claquements des gongs, les percussions sourdes des tambours en fer, grands cylindres creux aux gémissements prolongés qui enveloppent l'espace, les bruits grumeleux et effrayants provenant de cornes géantes, dépouilles de

bêtes légendaires hantant les cimes de l'Himalaya. Au-dessus de tout, les meuglements produits par les trompettes ecclésiastiques, consistant en de primitifs tubes ronds, tout minces et se prolongeant de deux ou trois mètres, dans lesquelles il faut souffler avec une force démesurée. Et aussi, venant de plus loin, de quelque tour à clochettes, cent ou mille clochettes suspendues et qui bougent à l'air, au vent, à une haleine, laissent tomber une averse cristalline de gouttes de sons. Tout ce tintamarre s'arrête. Nous sommes dans le sanctuaire face au fameux Bouddha géant et guérisseur. En fait, plus que son nombril miraculeux, je contemple son sourire à peine esquissé, plutôt une intuition de sourire – ce n'est pas celui de la bonté, de l'amour, de la charité, simplement un détachement. À ses pieds, en travail d'adoration, cent bonzes accroupis dans la position du lotus, tous en toge, cent gros crânes oscillants avec leurs calvities à stigmates, cent têtes cléricales, en train de se cogner régulièrement au sol au bout de leurs balancements et prosternations, cent bouches qui psalmodient un plain-chant, les mots tombant des dents cariées et des gencives comme un ronron solennel, certaines intonations revenant cependant constamment. Les moines sont rangés par âges. Sur le devant, les infiniment vieux, mais encore capables de pratiquer cette liturgie chorale et gymnique. Ils s'acharnent, renversant leur corps en cadence, la plupart égrenant, du bout de leurs doigts momifiés, des chapelets à gros grains. Pourtant ces rogatons humains, malandrins usés, ont pris, rien que du fait de leur déchéance physique, un aspect d'ascètes tout proches de leur réalisation finale, c'est-à-dire de leur accomplissement dans le nirvâna. Tant que ces « ancêtres » gigotent et émettent des sons, ils sont utiles au couvent, qui continue à les nourrir pour les exhiber au public comme des modèles de sainteté. Si ces décombres s'agitent tellement, c'est qu'ils savent que le jour où ils ne seront plus bons à rien leurs « frères » plus jeunes décideront de les laisser rejoindre le néant béni par inanition. Derrière ces branlotants sont placés les maîtres tout-puissants du monastère, quelques religieux de la cinquantaine ou de la soixantaine, ceux qui ont été les plus malins, les plus retors, les plus forts, au cours de leur carrière sacrée. Des loups... Mais, à voir, les meilleurs hommes du monde, fleurant la force de l'âge, corrigeant leur trop bonne santé et leur trop-plein de graisse par une chape sacerdotale, la gravité suprême sur leurs faces rondes. D'ordinaire, la lenteur de leurs gestes et la rareté de leurs mots, chaque mouvement et chaque phrase arrachés d'eux, qui se consacrent à la méditation des grandes vérités, a son prix. Que de fois je les ai vus faire leur petit commerce ! Mais aujourd'hui, ils s'escriment pour ce saint office qui nous est offert. Plus loin, des jeunes, tonsurés,

brûlés, en robe, encore maigres, aigus comme des couteaux, dévorés d'ambition, prêts à tout. Plus loin encore, d'autres plus jeunes et enfin les bonzillons, charmants enfants aux yeux en amande, qui servent à tous les besoins et aux besoins de tous. Car, dans ce temple, les moines ont le soin de s'abstenir de femmes, par peur des commérages et des rumeurs nuisibles à leur réputation, donc à leur prospérité. Pour eux, la convoitise des convoitises, c'est l'argent bien plus que la chair. Les bonzillons suffisent...

« Au bout d'une demi-heure, quand les messieurs et les dames donnent des signes d'impatience, c'est, d'un seul coup, la fermeture des lèvres, l'arrêt des reptations, le tête-à-tête avec le Bouddha indifférent. Les bonzes se sont retirés en cortège, glissant vers les intérieurs du sanctuaire avec un hiératisme presque aérien. Soudain, au milieu de l'obscurité des encens, un ventre se concrétise devant nous – un bidon surmonté d'une tête sirupeuse. C'est le Supérieur du très renommé monastère lui-même. Avec une onction tortillard, une humilité confite, mais un fond de rouerie et d'amusement, il nous murmure : "Que monsieur le gouverneur général veuille bien nous excuser. Mais, quand Son Excellence a daigné pénétrer dans ce lieu si modeste, bon pour le bas peuple écrasé par la Roue de la vie qui vient chercher quelque espérance, nous avons été, mes frères en pénitence et moi, écrasés par l'extraordinaire honneur qu'il nous faisait. Que le gouverneur nous pardonne d'en avoir rendu grâce à Bouddha et même d'avoir prié pour lui, avec nos formules les plus efficaces. Qu'il daigne nous absoudre de notre témérité, lui un homme si connu pour sa perfection qu'il n'a pas besoin de nos méprisables supplications envers le Seigneur Bouddha, d'autant plus qu'il est déjà le Bien-Aimé du Seigneur Jésus. Mais nous avons pensé qu'il vaut mieux, quand une créature humaine est chargée de grandes responsabilités, qu'elle ait tous les dieux avec elle. Telle a été notre intention..." Tout en disant cela avec un visage confit dans le baume de la gravité, les ondes de graisse vibrent sur son crâne obscène comme sur une tête de veau servie chaude et sans persil. Il se fout de nous, le prélat du renoncement, il nous prend pour des poires, avec tous les taëls qu'il a déjà palpés. Mais le gouverneur, après que je lui ai traduit ce pieux message, ne sait que bredouiller d'émotion : "C'est vrai, il y a du bon dans toutes les religions. Dites-lui que je suis reconnaissant, que je me sens déjà beaucoup mieux depuis ses invocations à Bouddha..." Gloussements de madame la gouverneur : "Dis, mon gouverneur béatifié, tu attiges. Tu oublies pas un peu que tu es franc-mac, avec le triangle, le tablier de cuir et tout. Faut pas croire que j'ai fait le pied de grue depuis une demi-heure à voir ces momeries, j'ai enlevé mes chaussures, tout cela pour des nèfles. On n'a pas fait de prières pour moi ! Enfin, consul,

demandez-lui donc, à ce vieux corniaud, s'il est capable de me faire voir l'appartement où nous habiterons à Paris, mon mari et moi, quand nous en aurons fini avec la Chine, l'Indochine, l'Asie, tous ces pays de bougnouls, de cuistres, de prétentieux..." À ma question, le Supérieur répond en hochant du chef avec une douceur affirmative, comme si c'était la chose la plus simple du monde.

« Nous nous enfonçons à la suite du saint homme dans le monastère, à travers des salles glauques. Centaines, milliers de Bouddhas, tout un peuple divin qui trône, qui domine, qui apaise, qui épouvante. Quelques-uns debout, la plupart assis, dorés, cuivrés, patinés, sur des socles ou des autels. Ceux qui sont dans l'extase de la méditation et ceux qui sont avant tout un ventre, ventre promontoire, ventre monstrueux, ventre parlant, ventre rigolard, entassement de tripes prospères qui se termine par le nombril comme un œil complice. À côté du glacé de la sublimité, la paillardise de la bonne vie. Et puis, tout autour, les armées de sous-Bouddhas, de déesses sages ou bénéfiques, de Kouan Yin de la fécondité, de bodhisattvas auréolés et reposant sur des lotus, de saints vieillards courbés s'appuyant sur leur bâton dans la quête de la vérité. Il y a aussi les créatures lubriques, les divinités aux formes de volupté, qui enlacent de leurs seins nus, de leurs jambes grimpantes et de leurs yeux purs. Parfois elles copulent avec des monstres effrayants, aux rangées de têtes bestiales et aux mille bras, qui les soulèvent de leur sexe ou les écrasent de leurs corps. Parfois des dieux noirs, une femme collée à eux ou pas, dansent au milieu des ossements, foulant de leurs pieds innombrables leurs victimes, tenant dans leurs mains également innombrables des débris dégoûtants, des chairs déchirées, des serpents, des flammes. C'est le pandémonium où tout est mêlé, la nature divine, la nature humaine, la nature animale, la nature démoniaque. C'est le ballet de la vie.

« Dans une pièce, je vois au-dessus de moi des yeux. Racornis, purulents, mais qui appartiennent à des hommes. Est-ce un phénomène de lévitation ? Autour des yeux presque refermés, lointains, je distingue de la matière, de la peau croupissante et vieille, inerte, qui renferme des os, un squelette, un peu de chair : des corps gisent au-dessus de nous, suspendus en l'air. Le gouverneur général est interloqué, et il se frotte les yeux comme pour en chasser cette vision si peu conforme à la Raison, à la Science et aux Droits de l'Homme. Mais son épouse, elle, m'agrippe furieusement avec la vigueur de la peur, se collant à moi et hurlant comme une bête. Je la rassure, ainsi que toute la compagnie, en expliquant qu'il s'agit seulement d'ermites enfermés dans des cages de bambou à claire-voie, lesquelles pendent au bout de cordes

attachées aux poutres du plafond. Pratique assez courante dans les bons monastères. J'avoue que des ascètes de ce genre sont quand même assez répugnants, tellement ils sont décharnés et rabougris. Ceux-là sont nus à l'exception d'un petit bout de toile autour des reins, ne semblant aucunement souffrir, ne voulant même pas s'apercevoir de notre présence. Le Supérieur me les désigne avec une satisfaction béate et orgueilleuse : "Ce sont deux de mes moines qui sont en train d'acquérir beaucoup de mérites pour notre couvent. Nos pénitences ordinaires ne leur suffisaient pas. Pour sortir plus vite des illusions et des apparences de la vie, ils ont choisi d'atrophier, d'annihiler leurs enveloppes charnelles en les mettant dans ces boîtes – ils n'en sortiront qu'après leur Réalisation, quand ils seront libérés par la mort : leur but, leur espoir, leur récompense, surtout si elle les mène au grand nirvâna, celui d'où l'on ne renaît jamais. Dans l'attente de ce trépas, ils sont heureux, dégagés des réalités sordides, insensibles aux sens, à la douleur, n'ayant plus besoin de parler, de manger, n'avalant plus aucune substance, sauf un peu d'air, et aussi un peu d'eau qu'on leur apporte une fois par mois. Ils sont au-delà de la prière, au sein de la grande méditation, sans jamais bouger un cil ou un doigt. Ils peuvent rester dans cet état durant des années, objets de vénération des foules qui accourent pour les voir et qu'ils ne voient même pas." Le Supérieur est évidemment ravi de ses moribonds. La gouverneur, cette fois, n'est plus la petite dame à qui on ne la fait pas. Elle marche en plein dans le numéro, au point d'avoir pitié jusque dans ses intestins pour les deux encagés à sale gueule : "Quoi, s'exclame-t-elle d'une voix chavirée, ces mecs, ils ne bouffent jamais, pas la plus petite graine ? Et ils ne crèvent pas ? Moi, si je manque un repas..." Mais j'arrête ses bonnes pensées avec un rien de vanité, en homme qui sait : "Ce n'est pas la peine, madame. Je suis sûr que, quand il n'y a pas de pèlerins à l'entour, notre excellent Supérieur leur fait refileur un peu de riz, pas trop, pour qu'ils restent bien maigres, bien à point pour émouvoir la pitié des fidèles et leur faire ouvrir les cordons de la bourse. C'est là tout le but de l'opération. Ces pauvres saints, ils rapportent, il faut donc les prolonger, mais pas trop. Remarquez que ces saints, à ce régime, ils finissent quand même par expirer pour de bon, un jour. Le monastère organise alors autour de leurs dépouilles, quelques kilos pieusement retirés des boîtes à faire mourir, des cérémonies somptueuses, qui attirent des masses de peuple – du bon peuple qui casque. C'est même dans la situation de cadavres que les ascètes font rentrer le plus d'argent. Ensuite, les finances du couvent exigent qu'ils soient rapidement remplacés. Le Supérieur, parmi ses moines qui se débattent comme de beaux diables pour échapper à ce sort glorieux mais peu enviable, en

désigne d'autres, pour leur succéder. Il les choisit parmi les religieux qui ont encouru sa disgrâce : les malins qui ont essayé de le filouter ou, au contraire, les maladroits qui ne savent pas tondre le client. Ça en fait des intrigues, cette sélection. Les élus, une fois bien assommés à coups de bâton, bien drogués et affamés, font dans leurs cages de très bons saints." "Mais c'est horrible, gémit la gouverneur qui tourne presque de l'œil. Partons avant que je vomisse. Et pourtant je ne suis pas une femme à dégueuler comme ça... Dire qu'à vos bonzes je leur trouvais presque l'aspect de bons curés !" Je suis bien décidé à ne pas tenir pour quitte la pimbêche qui se moquait de moi et de ma bonzerie : "C'est la Chine, madame. Tenez, à propos de ces excellents moines, ils ont dans leur sac un tour encore plus fort : le saint suicide par le feu, la grande ressource quand cela va mal, que les sapèques se tarissent. Lorsque la foi du peuple tiédit trop, ces religieux la réchauffent, une fois par an à peu près, grâce à un bûcher où un saint homme se fait griller tout vif. Par toute la contrée, le Supérieur fait annoncer qu'un de ses moines, particulièrement pressé de rejoindre le nirvâna, se fera consumer par les flammes dans la grande salle du monastère. Au jour dit, les foules accourent, femmes et enfants compris. Tous les bonzes, accroupis en corps constitué devant le grand Bouddha, prient. Aux pieds de la statue sacrée, un homme, une couronne sur la tête, trône sur un tas de grosses bûches bien rangées. Il se tient dans la position même du Seigneur, les jambes repliées sous lui, le buste droit et la tête haute, bien vivant, les yeux ouverts, calme, reposé, serein, superbe dans sa robe jaune, vénérable avec sa tonsure. Il est dans l'état de l'indifférence suprême. Les trompettes consacrées du temple résonnent – le moment est venu. Quand le feu est mis au bois, qu'il monte, grimpe, escalade, qu'il devient une masse dentelée, un cœur écarlate, une conque qui l'enserme, le saint reste dans son détachement, sans qu'un stigmat altère sa physionomie. Comme s'il ne ressentait rien... Et pourtant déjà l'odeur de la chair calcinée, âpre, molle et acide à la fois, remplit les narines, les oreilles et la bouche. La dernière fois que ça s'est passé j'étais là, venu pour un bon petit pique-nique entre Français. J'ai vu l'individu, atteint par le brasier, tout juste léché d'abord, puis assailli par les pieds, attaqué membre après membre, le corps comme un tison, la tête au-dessus soudain prise, devenue un jet rouge, les yeux éclatant, les chairs fondant, tout disparaissant dans la flambée. Une fois la combustion achevée, j'ai vu monter de lourdes volutes noirâtres au-dessus du bûcher périssant : une couche de tisons de moins en moins ardents, virant de l'ocre au brun. Et alors le saint dévoré par l'incandescence est réapparu, couché sur la braise, à l'état d'un squelette souillé et friable, déjà défait, le crâne ayant roulé de son côté, les tibias, les

côtes, les omoplates comme de petites choses ridicules. Un moine, muni d'un pieu en fer, a frappé la boîte crânienne pour la faire éclater. Encore quelques minutes de cuisson, et ce qui restait d'os s'est dissous. Alors, les bonzes prosternés ont entamé le cantique de la grande glorification. La foule s'est ruée sur les cendres encore ardentes pour s'en maculer le visage. Mais le Supérieur, ayant ordonné à cette plèbe de reculer, a fait recueillir tous les débris dans une urne. Puis deux religieux, puisant par poignées dans ce vase funéraire, ont jeté les reliques en poudre sur les fidèles. J'étais intrigué. Je me demandais comment les bonzes avaient préparé le saint aussi parfaitement pour son rôle. Notre toubib, celui qui nous accompagne aujourd'hui, avait quelques « tuyaux » qu'il m'a communiqués. C'est, paraît-il, une recette bien connue dans les bons monastères. On prépare le supplicé en lui faisant ingurgiter une potion à base d'opium et d'herbes toutes-puissantes venues des Indes, qui le met dans un état second, une sorte d'hypnose, supprimant en lui la sensation et lui assurant un aspect de tranquillité exorbitée. Pour plus de sûreté, on lui casse le tronc, les bras et les jambes, sans le faire mourir. Et puis on consolide l'homme fracassé dans un emmaillotage serré de morceaux de bambou cachés sous sa robe, qui le maintiennent dans la position voulue, celle du Bouddha. Et même, pour que le sacrifié garde la tête bien droite, on lui incise la peau derrière le cou, pour y insérer une tige. Après ces préparatifs minutieux, il ne reste plus qu'à installer l'homme sur son bûcher. L'illusion du libre consentement est parfaite..."

« Cette fois je suis allé trop loin. Quand je ferme les lèvres, le gouverneur général a une mine dégoûtée, toute sa suite est maussade. À force de vouloir vendre ma marchandise, j'ai complètement déprécié mes bonzes auprès de ces messieurs. Ils voulaient du mystère oriental, de la magie, du surnaturel, et je ne leur ai livré que de dégoûtants truquages. La déception est générale, la petite gouverneur, bien revenue de ses transes, plus que jamais les pieds sur terre et marquée au coin du bon sens, me jette à la figure : "Monsieur le consul, vous vous moquez de moi. Car enfin, comment vais-je croire aux prédictions de vos bonzes, maintenant que je sais que ce ne sont que des charlatans ?... C'est une escroquerie, votre affaire. Vous m'avez attirée pour des prunes dans cet endroit infect."

« C'est alors que mon épouse s'est mise de la partie. D'habitude Anne Marie, grande et mince, le port souple, ressemble à un lis un peu penché en arrière dans sa sveltesse droite, à cause du poids de son chignon. Elle parle à la manière angevine, d'une voix un peu

traînante, très douce, très articulée. Cette suavité, qui coule comme un ruisseau, est souvent redoutable. Les rares phrases toutes simples qu'elle prononce dans une conversation portent plus que mes laïus, mes mots d'esprit. Je connais cette curieuse puissance qui émane d'elle, malgré elle. Quand Anne Marie se laisse aller à parler longuement elle emploie une langue particulièrement aisée, poétique, prenante, imagée, qui envoûte. On ne sait jamais ce qu'elle pense vraiment mais j'ai tort de m'inquiéter car Anne Marie, en public, est parfaite – elle garde ses vannes pour notre intimité. À sa façon elle est toujours là pour me porter secours si c'est nécessaire. De plus elle raconte vraiment très bien quand elle le veut :

« "Albert, dit-elle, à force de déjouer les Chinois, est devenu trop systématique à les concevoir, à les représenter comme des fourbes absolus. Ils ne sont pas aussi simples, même dans leurs complications. Tenez, ce drame du bonze brûlé est bien plus étrange qu'il ne l'a décrit. Cela se passait il y a un an exactement au cours de la grande famine. Le soleil brûlait le ciel, le ciel brûlait la terre qui était comme une peau d'orange desséchée, craquelée, compacte, tournée au brun, avec rien d'autre que de la poussière. Dans les campagnes, les gens mouraient, après avoir vainement erré à la recherche d'écorces ou d'herbes. La ville de Tcheng Tu avait fermé ses portes, pour ne pas être envahie par les masses d'affamés, pourtant trop faibles pour être méchants. Dans la cité, il y avait des réserves de grains. Les Seigneurs de la guerre mangeaient sans remords puisqu'ils étaient les protecteurs du peuple. Les soldats mangeaient puisqu'ils étaient les défenseurs du peuple. Les riches mangeaient puisqu'ils avaient de l'or et étaient les pères du peuple. Au consulat, j'avais ordonné qu'on se contentât de nos boîtes de conserve, ce qui parut indigne à nos serviteurs. Évidemment, en ville, il y avait dans les rues plus de cadavres que d'habitude, mais ils pesaient si peu, ils étaient secs, sains, alors que, dans les inondations, c'est dégoûtant, avec tous ces germes, ces eaux, ces ventres gonflés. Naturellement, les religieux étaient en plein travail pour appeler les pluies. Les bonzes dans leurs pagodes se faisaient aider par les moulins à prières. Les chrétiens s'adonnaient aux processions, avec le Christ décharné porté en tête, une sorte d'affamé lui aussi... Mais chaque jour, le soleil était plus rouge, le ciel plus bleu, impitoyable, la terre plus nue. C'est alors que, dans le peuple de Tcheng Tu, s'est propagée une source d'espoir: dans ce monastère prestigieux, celui des grandes œuvres qui ne ratent jamais, un saint allait se faire brûler, pour que le feu où il se consumerait éteigne le feu du ciel. Miracle garanti. Au jour dit, des milliers de croyants se sont glissés hors de la cité close, pour être les

témoins de l'événement sacré et salvateur. Et nous aussi, Albert et moi, plus les médecins, en somme tout le petit groupe français, nous avons été pris de curiosité, et, sous le prétexte d'un pique-nique, nous sommes partis pour le temple. Nous avons cheminé à travers la campagne pelée. Nous allions parmi la contrée de la mort où, au milieu du torchis des huttes vides et sur le sol dur, gisaient isolément ou par groupes des sortes de petits bâtons vautrés, qui étaient les corps des morts, ratatinés, pas méchants, des squelettes bien nettoyés. Des vautours plongeaient pour faire le nettoyage. Les gens misérables, venus on ne sait d'où, de partout, qui allaient comme nous vers le saint sacrifice n'étaient pas mauvais non plus. Résignés. Pourquoi les foules en Chine, au sein des catastrophes, sont-elles parfois douces et dociles, d'autres fois affolées ou furieuses? On ne sait... Ces haillons de gens se traînaient vers le monastère, une impression d'os en mouvement, une impression d'arêtes, de forêts d'arêtes. Ils ne mendiaient pas, ils ne parlaient pas, ils utilisaient leurs forces à avancer. Après en avoir dépassé des tas, nous sommes arrivés sans encombres au bord de notre petit lac, où M. Pou avait préparé pour nous un repas dans les formes. Là quand même, à l'endroit du pique-nique, nous avons été entourés par un anneau de foule, des gosses surtout. M. Pou a chassé ces importuns par une admonestation sévère: 'Vous n'avez pas honte de déranger ces seigneurs honorables amis de la Chine, vous, vermisseaux, fils de chiennes depuis dix générations?' Ils ont déguerpi sans aucun murmure. Moi, devant ces ventres creux, je n'ai pas voulu toucher à la nourriture. M. Pou, saisi par l'indignation et avec une audace étonnante, justifiée seulement par le sentiment du bon droit, s'est permis de me faire observer que je perdais la face par cette abstinence, car, du fait de mon importance, mon devoir aurait justement consisté à manger à satiété quand la lie de la société ne mangeait pas et mourait. Une musique venue de la pagode annonçait que le sacrifice propitiatoire allait commencer. Je n'ai pas eu le courage de m'y rendre. Mais Albert, après avoir ingurgité un sandwich, y est allé avec le toubib. Une heure après, il était de retour, tout guilleret de ce qu'il avait vu et il m'a déclaré: 'Ils peuvent attendre longtemps, ces imbéciles de manants.' Il m'a expliqué toute l'affaire comme à vous tout à l'heure. Un coup monté, paraît-il. C'est probablement vrai. Mais, à peine Albert en avait-il terminé avec ses données techniques et ses considérations sur la tricherie des bonzes que nous avons été enveloppés de nuées descendant des sommets pour s'enfoncer dans les creux et les dépressions. Au milieu de l'après-midi, nous avons été plongés dans une nuit humide, spongieuse, pleine de souffles effrayants, une obscurité pesante illuminée d'orages, si rougeâtre que l'on aurait cru

que toute la nature s'était transformée en un bûcher où les éclairs remplaçaient les flammes. Nous étions comme aveuglés par un mur de foudre, un écheveau de feu qui descendait des ténèbres avec un bruit effrayant. Et puis ce fut l'énorme pluie. M. Pou et ses dignes acolytes nous prévinrent de plier bagage et de décamper à toute allure, car des torrents furieux allaient surgir des flancs du massif, risquant de nous entraîner dans le lac si pur qui s'était mis à grossir et à se contorsionner furieusement. Les roulements du tonnerre, les grondements des rafales, les claquements des vagues, la coulée des eaux, c'était la fin du monde. On n'y voyait guère. Pourtant nous nous sommes mis en route. Piteusement, presque à tâtons, nous avons grimpé vers les hauteurs dans la crainte d'un éboulement qui nous ensevelirait. Les chevaux avaient peur, ils ruaient, et il fallait que les mafous les tiennent de toute leur force pour qu'ils ne s'échappent pas. Du reste, Albert et moi avons mis pied à terre. Enfin nous sommes arrivés sur le plateau plat et nu – là, plus de danger d'être emportés par un glissement de terrain ou la ruée d'un torrent, mais nous étions livrés à la violence des éléments, le vent, la pluie, la foudre. Nous marchions dans les nuages qui nous enserraient comme des vêtements mous, des draps trempés. Nous avons avancé quand même, jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par le ravin abrupt sur lequel est jeté le pont de lianes. Le gouffre était gavé presque jusqu'à ras bord d'une crue prodigieuse, pleine de la mousse baveuse des tourbillons. De partout, entre les lèvres minces de la fissure tombaient, coulaient, dégringolaient mille cascades et ruisselets, un déferlement liquide. Le pont, lui, en dépit de ses amarres sur chaque rive, semblait voler dans les airs, en craquant lugubrement de toutes ses fibres. M. Pou, la physionomie grave, après une docte consultation avec les principaux boys et mafous, vint nous déclarer qu'il fallait le franchir tout de suite, avant qu'il ne se rompe d'un coup ou ne soit emporté, ce qui pouvait arriver d'un instant à l'autre. Qu'on attende, qu'il soit détruit, et on resterait comme des naufragés sur le mauvais bord. Suivant l'avis impératif de M. Pou, nous traversâmes la peur au ventre, en ayant l'impression de flotter sur un esquif fou, cahotant sur le vide comme sur des lames d'eau, de vent, on ne sait, et soulevés à chaque pas par les forces prodigieuses de la nature cherchant à nous arracher de notre frêle arche qui, au lieu de former un creux en son milieu, se soulevait comme un cerf-volant. On passa car, en Chine, dans certaines occasions, il n'y a pas d'autre issue que la bravoure. Et nous avons eu raison d'obéir à M. Pou, car, à peine une demi-heure après, le pont cassa net, déversant dans la noyade une centaine de gueux, qui étaient venus assister au saint sacrifice du bonze afin d'obtenir la pluie salvatrice. Seulement ils avaient été trop bien

servis. C'est la raison pour laquelle je crois que les moines de ce couvent, truqueurs ou pas, ont quand même des pouvoirs particuliers très extraordinaires, au moins en ce qui concerne la météorologie. En fait, je les redoute, je suis persuadée qu'ils ont des dons étranges, bénéfiques ou maléfiques, qu'ils soient naturels ou surnaturels, scientifiques ou magiques..."

« Quand Anne Marie se tait enfin, toute la société présente est manifestement épatée, préférant son sens du mystère rocambolesque à mon scepticisme trop réaliste. Aussi, pour rattraper l'attention, j'é mets quelques considérations d'ordre supérieur et même philosophiques: "Ces Célestes sont de drôles d'animaux. Avec eux, on ne sait jamais. Rien de plus difficile que de démêler chez eux la turpitude de la mystique car ils sont aussi capables des sentiments les plus nobles et les plus exaltés. En apparence, chez ces Jaunes, les phénomènes du bien et du mal, toujours extrêmes, présentent des traits rigoureusement identiques, comme entre frères jumeaux. Ce n'est donc pas impossible que ces bonzes, connus comme des compères dégoûtants, aient aussi certaines odeurs de sainteté et un savoir-faire magique et même métaphysique. Du reste, ne vous ai-je pas déjà longuement vanté leur art de la divination? Tout est possible, même que le bonze calciné ait été un volontaire et que son sacrifice ait ému le ciel, qui s'est aussitôt mis à arroser la terre... Mais je ne le crois pas, même si je ne comprends pas." À peine ai-je achevé, par ces paroles, de battre en retraite que je suis salué par une fusée de rires, un gloussement de dinde, un concerto de paillements. C'est madame la gouverneur général qui, les yeux allumés comme des phares, le nez en tire-bouchon pour mieux fouiner, me crie à tire-larigot: "Eh, monsieur le consul, en tout cas vos bonzes sont de fameux cochons."

« C'est que nous venons de pénétrer dans la galerie de l'Enfer, dans la foire des tortures violemment peinturlurées sur les murs d'une salle. C'est si réaliste que le gouverneur général gémit: "Je ne veux pas voir cela, cela va me donner mal au foie." Son épouse est complètement indifférente, de glace, en ce qui concerne la grande majorité des supplices, tous ces désossages, ces écartèlements, ces rôtiages, ces découpages, ces ébouillantages, ces décorticages, ces empalements et perforations diverses, au crochet, au fer rouge. Elle est insensible aux groupes enchevêtrés de mâles et de femelles, à la nudité tragique et minable, qui, dans leur état de choses abjectes, sont comme larvaires, de gauches boursouflures ou de piteux gnomes sans chair, ayant pourtant entièrement gardé, poussé à l'extrême même, la capacité humaine de souffrir, la dernière grandeur, une dérision. La gouverneur est tout flegme devant ces

masses de corps enchevêtrés dans les poses grotesques où on les tourmente, la plupart n'étant même plus entiers, n'offrant à la vue que ce qui en reste, une portion comme un tronc, une tête, une fesse, une paire de jambes, le reste ayant disparu sous les couteaux, dans les flammes, dans des chaudières à cuire ou à fricasser, ou dans les méandres et les gueules de toutes sortes de monstres à écailles, à ailes, à nageoires, à crêtes, à crocs, à dards, immenses ou minuscules : hydres terribles et magnifiques crachant le feu, oiseaux sinistres arrachant les intestins de leurs becs et de leurs serres, et surtout des créatures infâmes sorties de la nuit, reptiles, vampires, rats, insectes qui gobent, sucent, piquent, déchirent tout ce qui est à leur portée. Madame, si froide par ailleurs, est follement excitée, mais par un seul panneau. Celui où est châtiée la luxure. Car les damnés sont rangés par catégories, selon la nature de leurs fautes. Mais, si les punitions de l'orgueil ou de l'avarice ne l'intéressent pas, elle est comme dingue devant la représentation des expiations infligées aux voluptueux – en effet, ce qui est surtout exhibé, ce sont les organes coupables, ceux du sexe, en des martyres démentiellement obscènes. C'est ainsi que, le souffle coupé, elle arrive enfin à siffler: "Ces trucs-là, c'est formidable." Elle est incrustée devant des formes incongrues, qui semblent jaillir des profondeurs d'une mer ou d'une jungle: des cavités pareilles à des huîtres ouvertes, des jaillissements comme des troncs, tout cela en proie à des grouillements informes, obscurs qui les dévorent. Ce magma paraît d'abord appartenir à l'ordre végétal ou minéral, polypes, éponges, algues, récifs coralliens, mais c'est de la chair érotique, souillée, mutilée, en train d'être déchiquetée par une faune et une flore de cauchemar. Il s'agit de vagins et de phallus en masse, précis, rattachés à des bouts de femmes ou d'hommes, pourtant difficiles à reconnaître tellement les ouvertures et les proéminences sont habitées, encombrées par un monde de bourreaux. Fentes femelles béantes où des arbres aux fleurs vénéneuses, aux épines acérées poussent leurs racines à l'intérieur. Ces fentes sont les antres d'amas de serpents enlacés, sortant leurs têtes pour mordre tout autour ou, au contraire, s'enfonçant dans les entrailles, ne montrant au-dehors que leur queue. Ces fentes sont aussi des nids d'où s'envolent des bestioles maudites, les essaims entiers des mouches noires de la peste. Fentes qui sont tannées pour servir de bassines à l'huile bouillante, au plomb fondu, fentes qui sont des brasiers où l'on rougit les pinces qui arrachent les mamelles, la peau, les yeux de la femme-réservoir et des autres femmes. Fentes étendues à tout le corps, en des incisions faites à la griffe ou au coutelas, sillons desquels de mauvais génies à gueules d'animaux extirpent tous les organes, à commencer par le cœur et le foie, pour s'en délecter en

de sauvages festins. Fentes des femmes où des diables, des bêtes, des monstres piétinent, dans un concert de pattes, de membranes, de becs, virevoltent, enfoncent des dards énormes, certains comme des épieux qui font tout éclater, certains comme des épées qui coupent, certains comme des massues qui, hérissées de bourrelets en forme de pointes, de saillants, de clous, arrachent tout le ventre, certains comme un assemblage de lanières fouettant au-dedans jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une purée sanglante. Fentes où les dieux infernaux aux cent bras plongent leurs cent membres, membres de feu, membres empoisonnés déversant des semences qui corrodent, qui brûlent, qui font des trous traversant le corps. Fentes pénétrées de toutes les façons, par de besogneuses et terribles fourmis, par des chiens géants qui sont le symbole de la honte et de l'infamie, par des tigres et des dragons qui copulent en se servant d'engins chevelus et fantastiques qui font mourir. Fentes-pourrissoirs, fentes-cimetières où des squelettes en vie mettent des os morts, des charognes pestilentielle pleines de voix maudites qui hurlent, pleines aussi de germes, de purulences qui contaminent toute la chair, la boursouflant de plaies comme des bouches coulantes, la faisant s'épanouir en cratères multicolores, les couleurs d'un arc-en-ciel putréfié, l'enfant en décombres qui s'effilochent dans des flots de pus. Fentes ordinaires sur lesquelles les fonctionnaires subalternes de l'Enfer, de petits employés assidus aux minuscules têtes d'épingles indifférentes, se livrent comme des automates aux travaux de routine: les compresser entre des grils, comme de simples morceaux de viandes aplaties, y enfourner des produits divers, l'épicerie de la punition, charbons ardents, crapauds visqueux, faux et lames, parfois ajustées en machineries ingénieuses à taillader en dedans, en forme de nœuds métalliques coupants de tous côtés, qui sont l'imitation satanique des nœuds humains pour lesquels les pécheresses ont eu jadis trop de goût. Que de phallus de fer introduits comme des phallus réels, à l'imitation de tous les modèles possibles mais devenus instruments de la vengeance, les uns comme des queues de vieillards libidineux qui ont payé pour des faveurs, se présentant comme des burettes qui répandent de l'or incandescent, les autres comme les érections phénoménales d'amants aimés, mais de la grosseur d'une poutre et de la température de la géhenne. Autour de ces chibres, les femmes, le haut du corps ayant disparu, sont réduites à des écartèlements de jambes, projetées dans les postures qui pourraient être produites par le plaisir, mais qui sont celles de la souffrance. Quand le sujet reste assez entier, c'est pour pouvoir l'empaler par tous les trous, les tiges enfoncées par dizaines font une pelote d'épingles du corps. Il n'y a pas de corruption qui ne soit prévue et traitée en conséquence. La

créature de rêve, princesse ou courtisane, qui se maniait elle-même de ses doigts délicats est désormais rabotée par un ongle de fer. La sodomiste est percée par un vilebrequin. Il y a même l'accouchée dont le fruit, celui de l'adultère ou de l'inceste, est cueilli par un trident et jeté dans une marmite où des diabolotins font de la soupe avec des abats humains. Tout est inexorablement puni. Parfois le couple délictueux est obligé de poursuivre un éternel coït, les organes écorchés vifs par l'usure étant devenus sang et feu. Si les coupables sont nombreux, ils sont tous, hommes comme femmes, enfilés en brochette sur quelque filament, cordée gigotante semblable à celle que font les paysans chinois pour amener au marché des petits poissons ou des oisillons. Parfois, au lieu d'un filin, le ligament qui transperce les misérables est constitué par quelque bête reptilienne, un dragon au corps filiforme et froid. Tout autour des papillons noirs, serviteurs de l'hydre, les épluchent, leur mangeant les yeux ou les sexes. Il y a aussi une sorte de ténia translucide, dont l'écorce blanchâtre est piquetée d'un millier de pointes dures, dents ou phallus, où sont accrochés une masse d'hommes et de femmes en train de périr dévorés ou copulés, on ne sait. Ce ver énorme se déplace avec sa cargaison qui, sur ses anneaux sans formes ni couleurs, semble constituée de vibrions pris aux innombrables hameçons qui sont autant de bouches suceuses ou de verges dévorantes, les deux à la fois sans doute. En général, autant les vagins sont ouverts, béants, évidés pour être remplis de choses et d'êtres affreux, autant, avec la même frénésie, les verges des hommes sont concassées, détruites, anéanties, d'ailleurs au moyen des mêmes objets et des mêmes créatures. La gouverneur, cela la fait rugir de joie, cette castration universelle, ces phallus, en érection ou pas, qui saillent encore des corps mutilés pour être eux-mêmes exterminés. L'abattage de la virilité... On en fait de la charpie de ce suprême orgueil qui jaillit encore, avec tous ses attributs, d'entre les cuisses des hommes-troncs, des hommes-moignons en proie aux puissances des ténèbres. Sur le champ des tortures, la moisson des bites, la grande récolte – il y en a de tous les calibres, de tous les aspects, les vieux, les moches, les ratatinés, déjà des bouts de peau, et les superbes, qui s'élèvent au ciel. L'armée des démons, de ces auxiliaires, de ces entités monstrueuses qui hantent l'âme des Chinois, est en plein équarrissage. Parfois, c'est le démâtage brutal, la joie de faire, de quelques coups de dents ou de sabre, des eunuques mourant dans l'humiliation. La gouverneur glousse: "Voyez comme ce diabolotin saucissonne cette queue, en la débitant en rondelles, comme chez le charcutier." La superbe de l'acier qui tranche... Mais souvent aussi, c'est une exécution lente, savante, une vivisection mêlée à tout l'appareil des tourments, à

tous les symboles du mal. Toujours le monde ailé et rampant, qui, dans ses étirements, concurrence le sexe mâle et vient le détruire par déglutition et déchiquètement. Ainsi, dans le ventre évidé d'un homme, à la place des boyaux, est lové un cobra qui se dresse, pour se jeter sur le phallus, l'avalier, l'arracher. Acharnement à émasculer. Visions simples ou visions compliquées, comme celles de mâles empalés, l'épieu leur ressortant par la bouche déjà remplie d'une matière innommable, quelque fiente blanche, quelque ver immobile, quelque pus solidifié, pendant qu'en bas des chauves-souris tressent des lanières avec le membre déchiré en plusieurs segments. Madame la gouverneur général rit à gorge déployée, en commentant: "Elle est bien bonne, celle-là. Plus rien. Tous rasibus. Qu'est-ce que je connais comme types qui feraient la pâle gueule. Vous pensez..." Et la garce regarde les messieurs de l'entourage, moi compris, son mari pas, en continuant de rigoler avec un drôle d'air. Ces personnages, toujours les mannequins coloniaux de la dignité officielle, font semblant de ne pas remarquer du tout ce qui fait la joie de la gouverneur. Moi, me glissant près d'elle, je lui fais remarquer à mi-voix: "Alors vous n'aimez pas les hommes? Vous les souhaitez hors d'état de nuire?" Étranglement d'indignation de la dame: "Ah, ça, alors... Monsieur le consul, pour qui me prenez-vous? Est-ce que j'ai la figure à ne pas apprécier la bonne marchandise? Les hommes, les beaux, les bien baraqués, j'en ai toujours fait mes choux gras, j'ai vécu pour eux. Tenez, s'ils étaient tous coupés, je me ferais bonne sœur. Remarquez que si ça arrivait à quelques-uns de ces pète-sec qui flattent mon mari tout en me débinant, j'offrirais bien un cierge à la Vierge Marie ou même à Bouddha... Non, ce que je vois ici, dans votre Enfer, mon cher Albert, ça m'indigne, mais, je n'y peux rien, ça m'émoustille..." Elle pourrait être chinoise, la gouverneur de Paname, car, aux Célestes mâles et femelles, dans l'amour, il faut toujours pas mal de cruauté et d'artifices, pieds cassés et le reste. Et je me dis qu'ils sont rudement forts les bonzes qui, sous prétexte de déguster de la chair par l'étalage de ces supplices, mettent l'imagination en feu à leurs pèlerins. Ça doit rudement leur rapporter, à ces moines, cette damnation, qui inspire le désir, ce bordel où la jouissance se mêle d'atrocités, d'étrangetés, d'un délire cérébral.

« Pour les Chinois il n'y a pas que les supplices, il y a aussi les superstitions – les Célestes en sont dévorés. Que ne font-ils pas pour amadouer dieux et démons, pour leur commander des crimes! Dans ce commerce avec les émanations mystérieuses et redoutables sorties des éthers, des atmosphères, des cieux, des gouffres, des paradis, des géhennes, des tombes, opère le peuple des mages, avec ses spécialistes, adonnés au bien, adonnés au mal, pratiquant tout. Bien que la concurrence soit grande dans ce domaine, les bonzes de

mon couvent sont connus, comme je l'avais dit à madame la gouverneur, pour être de très bons spécialistes. Quelle usine à prédictions que ce temple! Si c'est désert aujourd'hui à cause de nous, il y a d'habitude les mêmes foules et le même acharnement que dans les tripots, la voix monotone des moines disant l'avenir remplaçant les mélopées douces-acides des croupières clamant les numéros. Les bonzes ont donné à la divination l'aspect d'une loterie. Un client retire du corps d'un Bouddha de bois une fiche sacrée, chargée d'une inscription prophétique qu'un moine préposé lit: il se charge, si une calamité est annoncée, de la faire disparaître par une prière et moyennant un supplément de sapèques. Les religieux s'enrichissent surtout grâce au "tribunal de la vérité" où le plaignant assigne aux esprits et aux démons l'être qu'il abomine. Une simple offrande suffit pour cet assassinat pieusement garanti et, paraît-il, à l'effet immanquable.

« Mais pour des personnages de notre importance, et en raison de mon judicieux graissage de pattes, le Supérieur, toujours aussi saintement rubicond, a fait préparer le Grand Acte, celui de la magie suprême qui supprime l'écoulement du temps, matérialisant le Passé, le Présent et l'Avenir dans un moment illusoire où chacun de nous, s'il le veut, se verra dans sa vérité profonde, comme il a été, est ou sera, grâce aux tranches essentielles de sa vie tout à coup surgies devant lui. C'est effrayant, et ma curiosité est grande, car si à l'heure du camembert, à la fin de notre repas colonialiste, j'avais fait l'article pour ces prodiges orientaux à madame la gouverneur, je n'en avais jamais été le témoin auparavant, retenu sans doute par une peur que je ne m'avouais pas. Maintenant, devant l'imminence du mystère, mon intérêt est mêlé d'angoisse, mais je m'efforce de faire bonne contenance. Car il me faut absolument tenir en main notre cohorte, elle aussi pleine de malaise et de soupçons. Le gouverneur général, tout en trébuchant, jette autour de lui une haleine rauque et de gros regards furtifs, comme si on l'entraînait vers une sale aventure. Sans doute l'excellent homme se demande s'il est de sa dignité, lui le grand chef de l'Indochine, lui le proconsul, de participer à une pareille sorcellerie. Derrière lui, messieurs les administrateurs, tellement raides qu'ils semblent montés sur ces tiges de fer, sont désapprobateurs, leurs dames aussi. Mais Anne Marie, la démarche glissante et la tête oscillante, a toute sa sérénité de déesse blanche des tropiques, et surtout la gouverneur pointe en avant son petit nez en vrille et ses yeux de furet, tout à fait décidée, tout à fait allumée. Elle veut absolument savoir, mais quoi? La commère fonce donc, même lorsque l'huileux Supérieur, tenant dans sa main un flambeau, nous entraîne dans un trou sombre, mi-boyau mi-escalier, qui descend dans les profondeurs, en

dessous de la pagode. Nous sommes dans des catacombes, où se succèdent des étranglements et des cavités taillées dans la terre nue. Un labyrinthe, un univers secret, défendu et menaçant. Nous nous enfonçons toujours dans l'étouffement, un froid humide qui s'abat, des suintements sur les parois et les voûtes, une odeur asphyxiante, celle de la mort, de la pourriture. Les lueurs vacillantes jetées par la torche du Supérieur sur des recoins de ténèbres et des murs se répandent plus largement, découvrant un grand caveau. Un charnier. Dans une fosse ouverte sont entassées des tonnes d'ossements sans chair, comme si le temps les avait nettoyés ou comme s'ils avaient été grattés au couteau avant d'être jetés là. On reconnaît des crânes, des squelettes entiers ou en morceaux, des tibias, des carcasses. Le Supérieur, avec suavité et onction, nous dit en agitant son brandon au-dessus de la lugubre excavation pour qu'on puisse mieux voir: "Nous déposons là les dépouilles de nos moines morts, de ceux qui ont atteint le nirvâna comme de ceux qui auront à revivre sur ce globe sous une forme ou une autre. Leurs restes, nous les jetons, depuis des siècles, dans ce tas que nous appelons le tas de la Grande Humilité. Mais soyez sans aucune crainte, car d'eux n'émanent pas d'esprits de génies, de diables qui pourraient se jeter sur vous. Aucun danger, à cause de la sainteté de ces morts et de la puissance de nos exorcismes..." À l'entour, à même des niches entaillées dans les murs, sont déposées des urnes. Toujours avec ravissement, le Supérieur nous confie qu'elles contiennent les cendres de ses prédécesseurs, chefs vénérables qui se sont succédé au commandement de la pagode depuis sa fondation, il y a plus de mille ans. "Moi-même, j'ai fait préparer la mienne, où je serai bientôt un peu de poussière. Car je connais, comme cela a été le cas pour tous les Supérieurs de ce temple avant moi, le jour, l'heure et l'instant où je rejoindrai le Domaine des Fontaines Jaunes. Dans quelques mois, je serai libéré des illusions et des apparences."

« Cinquante mètres au-delà de la salle mortuaire, nous débouchons dans une salle très grande, splendide. Celle de la divination – comme si, pour se livrer aux présages de la vie, il fallait être passé par la mort. En effet, dans la pièce, le Supérieur nous désigne un homme-oiseau, un religieux au corps d'échassier et à tête de faucon, les yeux jaunes, enfoncés, resserrés autour d'un nez aquilin comme un bec. On ne voit en l'individu que ces yeux encastés dans un visage étroit, fuyant, très dur, dont le regard a une fixité phosphorescente. Le Supérieur, quand l'étrange personnage s'incline devant lui, nous le présente en ces termes très extraordinaires: "Ce moine a le pouvoir de voir dans les temps, car il est au-delà d'eux. Lui-même a été placé à plusieurs reprises, ces siècles derniers, sur le tas de l'Humilité. Chaque fois il a ressuscité

avec un corps différent, plus proche d'un animal, à cause de son impureté. Mais, au cours de ces transmutations qui le menaient à toujours plus de bestialité, ne pouvant s'arracher à la matière, il a appris à en transpercer les secrets avec l'aide d'une force peut-être démoniaque, maîtresse de ce qui se défait et se refait dans le mal, de ce qui se décompose et se recompose dans la douleur. Ce religieux maléfique, nous l'avons enfermé ici, plus loin que la pièce funéraire qu'il souillait, le reposoir où nos pieux défunts s'efforcent de mériter le néant ou au moins de bonnes réincarnations. Il peut, grâce à ses protecteurs maudits, conjurer la roue des existences et se projeter dans le cycle des temps. Que celui de vous qui l'ose lui demande de lui faire vivre en cet instant ce qu'il a déjà vécu, vit ou vivra. Et cet audacieux verra." En somme, nous voilà devant un défi, et moi en plein pétrin. Je maudis en moi-même le Supérieur, soit qu'il nous fasse prendre des vessies pour des lanternes, soit que véritablement il nous livre à la magie noire. Malgré mon scepticisme d'Européen, je suis resté trop longtemps dans les confins du Tibet pour ne pas croire à leurs diableries et en avoir la trouille, tellement, dans ces régions, il y a d'histoires sinistres à ce sujet.

« Et cet officiant, est-ce vraiment un homme ou est-il mâtiné de rapace? Je commence à me le demander, à voir ses pupilles de bête de proie, son cartilage nasal tout à fait comme un rostre, ses mains qui sont presque des serres. Je suis fou... Dans notre compagnie, tous les visages sont blêmes, et le gouverneur général sue à grosses gouttes en disant: "Mais c'est une farce, une mauvaise farce." Cependant l'homme-faucon, en une sorte de hurlement, lance: "Qui veut se voir comme il a été, est ou sera ?" Je traduis le défi. Silence total, jusqu'à ce que, face au carnassier humain, notre petit volatile charmant, madame la gouverneur général, crie en tapant du pied: "Moi. Moi. Moi. Je veux savoir. Je ne me dégonfle pas. Je vous en prie, mon cher consul, servez-moi d'interprète !"

« Soudain, trois Bouddhas sortent de la pénombre, illuminés, comme éclairés à l'électricité. Quel est ce tour-là? Car, il n'y a évidemment pas d'électricité ici. Les trois Bouddhas sont sur un rang, exactement semblables, de taille moyenne, accroupis, méditant, indifférents, des Bouddhas très classiques à cela près qu'ils sont noirs de suie et de haine et que, en fait de sièges, au lieu de fleurs de lotus, ils ont des têtes de mort. De plus, ils tiennent chacun dans leurs mains un plateau vertical, un panneau recouvert d'une lame d'argent travaillé, en fait c'est un miroir chinois antique, un réverbérateur d'images. À ce moment, l'homme-oiseau, s'approchant comme en vol plané de la perruche hérissée qu'est madame la gouverneur général, s'arrête devant elle, la contemplant d'un iris

glacé et lui parlant d'une voix atone: "Ce sont là les dieux dont je suis le serviteur. À gauche, il y a le Bouddha du passé, qui vous révélera ce que vous avez été, car vous, pas plus qu'aucun être humain, ne savez ce que vous avez vraiment commis. Au centre, il y a le Bouddha du présent, qui vous révélera ce que vous êtes car vous, pas plus qu'aucun être humain, ne savez ce que vous faites réellement. À droite, il y a le Bouddha de l'avenir, qui vous montrera ce que vous serez, car vous, pas plus qu'aucun être humain, ne savez ce que vous deviendrez et qui est pourtant déjà accompli dans l'immutabilité des temps. Vous êtes, comme tout être humain, dans le brouillard impénétrable pour votre passé, pour votre présent, pour votre avenir, trois espaces qui ne sont pourtant qu'un. Mes maîtres, eux, vous sortiront du voile des incertitudes. Mais dites auquel d'entre eux, auquel des trois Bouddhas, vous voulez d'abord demander votre vérité?" À peine ai-je achevé ma traduction qu'aussitôt a fusé la voix claquante, têtue, la voix d'une petite maîtresse femme d'acier, la voix de la gouverneur général: "À celui de l'avenir. Les Bouddhas du passé et du présent peuvent se reposer, je ne suis pas idiote, je n'ai pas besoin d'eux pour me raconter ma vie. Mais je paierai cher pour me voir maintenant dans quelques années, mettons cinq ans. Pour cela, je ferai tous les tchin tchin Bouddha que vous voudrez. Tenez, je vendrais mon âme au diable..." À ces paroles, un léger brouhaha monte de l'assemblée, le gouverneur général sermonnant son épouse: "Mais tu es folle, voyons." Moi, je m'amuse, en connaissance de cause. Car l'histoire de la petite dame, j'en ai eu les oreilles rebattues. Son époux, elle lui fait faire ses quatre volontés, le travaillant sur l'oreiller ou l'aiguillonnant en public, par des réflexions d'une franchise crue, le répertoire d'une coquine bonniche de comédie. C'est pour cela qu'à Hanoi on la déteste tellement, qu'on lui bave dessus. Mais elle s'en moque. C'est au retour, à Paris, qu'elle pourra faire de son époux un Herriot, un grand président. Pourvu que d'ici là il ne crève pas ou ne tombe pas complètement idiot! C'est pour cela que maintenant, dans les tréfonds lugubres de cette pagode, près du charnier, face à ces Bouddhas infernaux, elle est prête à se soumettre à la volonté de l'homme-oiseau, pour savoir.

«Tout s'est passé très rapidement. Le magicien, je me demande s'il n'est pas masqué tellement ses traits sont d'une dureté pétrifiée, taillés dans un bois lisse, ni tout à fait un homme ni tout à fait une bête mais les deux à la fois, la créature – de quel autre terme pourrais-je me servir? – debout, penchée sur la gouverneur comme un vautour sur une proie, étend au-dessus d'elle ses bras qui sont des pattes d'en haut, et se met à psalmodier, non pas l'incantation apaisante des bonzes qui entraîne vers le néant, mais des sifflements

prolongés, bizarres, suraigus, des sons qui ne sont pas de ce monde, comme en feraient à travers les espaces les démons qui en appelleraient d'autres. C'est certainement la convocation des esprits. Au bout d'une minute, cessant d'appeler, le moine voué au mal demande d'une voix absolument neutre, sans ton, sans intonation, d'une voix morte, à la gouverneur: "Êtes-vous prête? Car les souffles de l'au-delà sont auprès de vous. Vous allez les sentir." Il lui met dans la main gauche une sorte de sachet, une poche taillée dans une peau froide, presque de la peau humaine, sortie de tibias. Tout à coup, la gouverneur crie: "Mais là-dedans, ça bouge, ça vit, j'ai peur..." En effet, les cochonneries contenues à l'intérieur de l'amulette, sans doute des fientes et des charognes magiques, palpitent et s'entrechoquent. Elle est sur le point de défaillir, mais le moine maudit lui agrippe l'épaule: "Soyez sans crainte. Respectez les divinités qui sont venues à vous. Maintenant qu'elles ont pris possession de votre corps, elles vont s'apaiser et se mettre à votre service. Prenez dans votre main droite cette lampe – elle est votre entité, la permanence de votre être à travers les temps, en dehors du temps." Madame se saisit bravement de l'objet, un cône fait de résines sombres, en forme de cœur. L'homme-oiseau se recule, il semble qu'il se détache de terre, il contemple la gouverneur comme pour s'en emparer, avec des yeux durs, sombres, des yeux de pierre qui grandissent, qui deviennent immenses – on ne voit plus qu'eux, comme des astres. En fait, deux orbites gigantesques, sous l'effet desquelles le cône, inerte jusqu'alors, grésille et s'embrase d'une lueur aveuglante. À ce moment-là, il me semble que madame la gouverneur se désincarne, se volatilise, n'est plus. Mais l'étrange lampe qu'elle tenait, suspendue en l'air, répand une clarté qui, en faisceau, va se cogner au miroir d'argent du Bouddha de l'avenir: la plaque vénérable soudain se met à palpiter, à s'animer, à se remplir de taches colorées qui se rejoignent, s'amalgament, se composent en un ensemble. Ça se précise, ça s'impose, c'est plein de gens et de choses un peu comme au cinématographe. Il me semble reconnaître des demeures, un quartier de Paris, une sorte de revue militaire. Et soudain je vois au milieu de cette foule, en chair et en os, bien vivante, en grande robe du soir, madame la gouverneur. Monsieur le gouverneur, abasourdi, a à peine le temps de s'écrier: "Ma chérie, ma chérie, qu'est-ce qu'il t'arrive, où es-tu, je viens à ton secours" que tout est à nouveau comme avant, exactement comme s'il ne s'était rien produit. La gouverneur est parmi nous, la même, et je croirais à une illusion si elle n'était aussi radieuse, comme transfigurée, une sainte à auréole. Son bonheur, haletante, elle le déverse sur son brave époux qui n'y comprend goutte, l'air à moitié stupide à moitié hagard, ses yeux globuleux tournoyant comme il

fait tourner ses petits bras pour attraper, protéger, enlacer, blottir contre lui sa chérie extatique et surexcitée: "Mon poupou, mon poupou, c'était l'Élysée, je te le jure. Je l'ai bien reconnu, la grille, la cour, le perron, les gardes à crinière sabre au clair, les grands salons, les tapisseries, les lustres, les aboyeurs, les larbins, le gratin, la haute, quoi – je ne peux pas me tromper, puisque tu m'y as amenée cinq ou six fois, toujours après m'avoir fait tellement la leçon que j'en étais devenue muette, même quand le président de la République me souriait et me complimentait. Mais cette fois c'était toi le président de la République, le grand-cordon en travers de la poitrine, et tu étais majestueux, beau, bon, bien propre, un poupou magnifique en train de recevoir les vœux des corps constitués et du corps diplomatique. Tu faisais un petit discours au poil. Et c'était moi la présidente, avec une robe dont je ne te dis que ça, bien décente, mais belle, belle. J'étais si jolie, si à mon aise, si respectée... Je te promets, je ne suis pas folle, j'y étais, crois-moi, poupou." À ce moment, venant d'un monsieur ou d'une dame de la suite du gouverneur général, j'entends un ricanement moqueur mal réprimé. Poupou, tout rouge, décontenancé, incertain, arrive à dire: "Tout ça, c'est trop fort. On s'est foutu de toi. Mais j'ai eu à un moment l'impression que tu n'étais plus là, j'ai eu une angoisse abominable pour toi. Où donc étais-tu partie? Est-ce que quelqu'un t'a enlevée, t'a fait du mal?" "Mais, non, poupou, je te le répète, j'étais à l'Élysée. Ça s'est fait très simplement, très doucement, naturellement, sans aucun choc. Sans doute, pendant quelques instants, j'ai vécu à l'avance. Mais maintenant, je sais que tu seras président de la République et moi présidente..." Tousotements divers venant de l'assistance. Poupou a la figure basse, comme s'il était gêné, ridicule, dans la situation d'un grand maître d'une loge qui verrait sa propre légitime miraculée dans un drôle de Lourdes. Mais il n'y a pas moyen de faire taire son épouse, qui vogue en pleine légende dorée: "Mon poupou, à la présidence, tu verras, nous formerons à l'Élysée un couple merveilleux. Nous serons aimés des Français. Toi, tu ne te négligeras plus, tu n'auras plus le gosier comme une cave à vins ni le ventre embrouillé. Plus de ces vestes dégoûtantes où on lit ton menu, plus de ces réveils douteux où tu gémis à fendre l'âme, plus de ces rognés, de ces sales humeurs, de ces cafards où, hébété, assommé, tu laisses faire n'importe quoi par n'importe qui, pour avoir la paix. Tu travailleras. Tu soigneras ta tenue. Tu étudieras tes dossiers. Tu écouteras tes visiteurs. Au milieu des foules, tu auras de la dignité, de beaux gestes, de belles envolées, de ces phrases qui touchent les cœurs et font pleurer. Moi, à tes côtés je serai gentille, la vraie dame. Je t'en fais le serment, tu n'auras pas ça, entends-tu, pas ça à me reprocher..." Je dois dire que

cette harangue conjugale de la gouverneur général est d'autant plus comique que, pendant qu'elle extravague, la salle de la divination s'est totalement démystifiée. C'est maintenant un endroit tout à fait ordinaire, avec des Bouddhas un peu noircis par la saleté, de petites lampes à huile qui luttent mal contre des pénombres crasseuses et puantes. Dans le magicien, l'homme-oiseau, je ne trouve qu'un échalas de bonze tout nigaud, aux paupières enflées, qui n'appartient aucunement à l'ordre animal, qui n'est faucon que par une dégénérescence du crâne, une monstruosité physique, une boîte crânienne complètement aplatie qui fait de sa tête une sorte de tête de canard. J'ai soudain le soupçon que c'est moi le coupable, l'involontaire responsable de l'épisode fâcheux survenu à madame la gouverneur général. J'ai dû donner une trop forte somme, trop de taëls aux religieux de ce monastère, et ils ont voulu faire preuve de zèle. Le Supérieur est à côté de moi, gros, content et paternel, comme s'il avait bien gagné son argent. Je n'en retirerai rien. En somme, je ne saurai jamais s'il y a eu magie ou pas, si l'affaire a été envoûtement, hypnose ou hallucination collective à la suite d'une mise en scène savante, détraquante pour les nerfs et l'imagination.

«À la vérité, ce genre de phénomènes constitue pour nous, les Européens de Tcheng Tu, quand nous sommes à table, entre nous, un des principaux thèmes de conversation. Chacun y va de son anecdote, quelque récit à faire dresser les cheveux sur la tête. À me souvenir de ce qu'ils racontent, de ce qu'ils ont vu dans les lamaseries et les bonzeries du Sseu Tchouan et du Tibet voisin, ce qui vient de se passer ici, c'est de la petite bière: lévitations, transmissions de pensée, visions à travers le temps et l'espace, sans compter les homicides commandés à distance par une formule tueuse, sans compter les apparitions de spectres, les armées de cadavres qui marchent, les cimetières qui deviennent des foires démoniaques où l'on vend et achète des charognes envoûtantes, sans compter les orgies de crânes, de chairs, d'os qui se poursuivent en hurlant, sans compter les assemblées d'esprits infernaux rendant hommage à leur roi, en compagnie de leurs serviteurs, tous les hydres et les monstres. Pour croire à toutes ces histoires il n'y a pas que les enchinoisés d'ici, il y a aussi des gens de passage, des soyeux au service des firmes de Lyon ou des représentants en parfumerie s'aventurant sur le Toit du Monde pour se procurer du musc, cette sécrétion dégoûtante et puante de vessies ou de glandes animales, qui est la matière mère des arômes exquis de la rue de la Paix. À la vérité, au consulat, je n'aime pas tellement que, au dîner, mes hôtes abordent ce sujet. Car mes braillards de Français, qui en sont toujours à se chamailler à propos de tout au dessert, chacun sachant tout mieux que l'autre, se fâchent là tout rouge, certains clamant

que tout n'est que truquages, d'autres reconnaissant fougueusement qu'il y a quelque chose. En général, je me garde d'avoir un avis. Et voilà qu'avec le gouverneur général, je manque à ma prudence habituelle, je commets une gaffe de taille en exposant sa dulcinée sinon à un vrai péril, en tout cas à la risée. Car il n'y a pas de doute que, dans quelques jours, tout Hanoï va faire des gorges chaudes de la mésaventure de la dame, et surtout de ses vaticinations naïves. Et moi qui risque là-bas de passer pour un compère et un charlatan. Dans l'immédiat, le gouverneur général va peut-être être très en colère contre moi.

«En attendant, nous battons en retraite rapidement. Nous sortons des catacombes, nous quittons la pagode où les bonzes en mettent encore un coup, faisant un tchin tchin Bouddha complet autour du grand Bouddha, en guise d'adieux. Décidément, j'ai été trop généreux avec eux... Nous retrouvons nos soldats puis nos coolies, porteurs et mafous, qui rotent à qui mieux mieux tellement ils ont mangé, ils ont bâfré sans arrêt tout l'après-midi. Pendant que la caravane se prépare à se mettre en route, le gouverneur général m'admoneste gentiment: "Je crois que vous avez voulu bien faire, mais vous avez pris des initiatives risquées. Avec ma propre femme en jeu. Elle l'a bien voulu, il est vrai..." Mais madame la gouverneur m'attire à elle pour me rassurer: "Ne vous en faites pas, je vais parler à mon mari, j'arrangerai ça. Et puis le truc de vos bonzes, je trouve ça fameux. Moi, j'y crois toujours. L'Élysée..." Là-dessus elle me regarde du coin de l'œil: "Mon cher Albert, vous me plaisez. Si je vous avais rencontré plus tôt, on aurait pu s'entendre, passer du bon temps. Mais maintenant avec votre Anne Marie qui vous serre la vis... Vous ne devez pas rigoler tous les jours, j'en suis sûre." Je suis flatté mais je rétorque: "Votre époux, vous le tenez serré, vous aussi." Là-dessus, rehaussée d'une dignité magnifique, elle m'assomme avec un: "Mais moi, je l'aime, mon homme." Elle me laisse vexé comme un dindon, car d'après elle, Anne Marie ne n'aimerait pas. Ce qui est faux, je le sais, même si elle ne montre pas beaucoup ses sentiments. Cependant, le cortège s'ébranle vers Tcheng Tu. La rentrée se fait sans un pli, sans même que le gouverneur renâcle aux passages difficiles, comme s'il était soutenu par un contentement intérieur: peut-être que lui aussi se voit à l'Élysée. En tout cas, sa figure est joviale. Et quand le cortège arrive devant le consulat, se disloque, il se révèle d'une munificence magnifique. Remise d'une appréciable quantité de taëls au colonel commandant le détachement militaire, à charge pour lui de répartir l'argent entre ses hommes. Je vois déjà comment se fera le partage! Et aussi don d'une forte somme aux chefs des serviteurs, qui procéderont eux aussi à la répartition. Mais, là, évidemment, les

choses se passent moins bien. À peine le gouverneur a-t-il pénétré à l'intérieur du consulat où, comme d'habitude, il se laisse choir dans un fauteuil, que c'est dehors la criaillerie, presque l'émeute, tous les coolies mafous et porteurs protestant, vociférant qu'on les vole, en pleine altercation avec M. Pou et les autres dignitaires ancillaires. M. Pou, attaqué de toutes parts, enseveli sous une grêle de bras et de poings, hurle à lui seul autant que ses assaillants, n'en démordant pas et ne se laissant pas faire. Finalement, je dois intervenir moi-même pour ramener l'ordre. »

Une incertitude se glisse dans la pièce. Une nappe de nuit déjà moins compacte, portant en elle une corruption, un cancer des ténèbres, présage une première lueur. C'est moins un signe qu'un sentiment qui parvient jusqu'au consul. Il s'étire dans son songe, se réveille un peu, regarde sa montre: quatre heures du matin. Le chef boy est à ses pieds tel un jeu d'osselets. Aux objets s'accrochent les miroitements d'une lumière qui n'existe pas encore. Dehors, dans la basse-cour, les volailles commencent à s'agiter avec des grattouillements. La ville aussi bouge d'une trépidation insensible et pourtant certaine. La pensée de rejoindre sa chambre frappe encore la cervelle du consul. Va-t-il y aller ?... Il préfère terminer sa nuit de gloire avec le gouverneur général et la gouverneur. Il prend un plaisir vengeur à projeter sa propre vulgarité, celle que ne cesse de souligner Anne Marie, sur ce couple supérieur, sur l'impossible bonne femme surtout.

« Plus que deux jours avant la fin de la visite officielle de monsieur le gouverneur général de l'Indochine au Sseu Tchouan. Encore des tracas pour moi... D'abord l'évêque qui rôdaille, avec certainement quelque chose à demander. Je ne l'aime pas beaucoup ce broussailleur, ce brutal, ce rogue aux yeux de charbon, toujours irrité, un fanatique. Le voilà qui s'amène tout gauche et hésitant dans mon bureau: "Monsieur le consul, je voudrais être reçu par monsieur le gouverneur général. – Mais vous l'avez déjà été, Monseigneur. – J'ai encore besoin de lui parler. C'est une affaire très importante pour l'avenir de la Chrétienté dans cette province." J'ai l'impression qu'il veut réclamer de l'argent pour sa Mission qui, Dieu le sait, n'est pas précisément pauvre et je me prépare à le rabrouer. Pourtant ce n'est pas cela. Après avoir tourné autour du pot, le prélat me confie enfin: "Monsieur le consul, avant que je ne rencontre le gouverneur, je voudrais vous poser une question à son sujet – une question un peu délicate, je l'avoue. Mais vous êtes un bon chrétien et cela m'encourage..." Compliment inattendu, car ma foi est très tiède, qui montre que le saint homme prépare le terrain: "Eh bien, monsieur le consul, dites-moi si le gouverneur, comme le

bruit m'en est parvenu, est un franc-maçon ennemi du Christ..." Je tombe des nues. Je retourne sept fois ma langue dans ma bouche: "Monseigneur, je n'en sais rien. C'est possible, sans plus. Mais je peux vous assurer que, de toute façon, il est animé des meilleurs sentiments envers l'Église catholique qu'il protège vigoureusement au Tonkin et en Indochine. – Dieu en soit remercié. Vous me soulagez. Alors, je vais prier pour cet homme avant de lui réclamer son soutien." Un Pater noster sort de cette gorge poilue. Lorsque l'énergumène a terminé sa pieuse récitation, je m'enquiers auprès de lui: "Que désirez-vous du gouverneur général? – Qu'il parle au pape. Qu'il fasse un scandale. Vous savez, les Chinois, même baptisés, ceux qui sont nos brebis, il nous faut les tenir d'une poigne ferme. Sinon Satan les reprend. Eh bien, imaginez-vous que le nonce apostolique en Chine, un Italien, veut fabriquer un clergé jaune, avec des curés, des évêques, des archevêques, qui prendraient notre place. Concevez-vous cela? Une aberration inspirée par l'esprit du mal. Les chrétiens chinois, on peut en faire, au plus, des sacristains, des catéchistes, des bedeaux. Mais leur conférer l'ordination, en faire des prêtres et des pontifes, c'est saper, c'est anéantir l'œuvre sacrée d'évangélisation pour laquelle tant de missionnaires ont subi la persécution, le martyre et la mort au Sseu Tchouan même. Il faut donc que le gouverneur général, se souvenant que la France est la protectrice attitrée de la foi en Asie, dénonce au Saint-Père ce danger mortel..." Moi je joue à l'innocent: "Comment voulez-vous que le gouverneur transmette votre requête au pape, étant donné la séparation de l'Église et de l'État dans notre pays?" L'évêque balaie d'un flot de barbe cet argument: "Les missionnaires sont les meilleurs fils de la France, les plus utiles à sa cause, en Orient. Nous valons, pour elle et son influence, bien plus que tous les banquiers, les affairistes français et, soit dit sans vous offenser, tous les consuls. Le gouverneur me comprendra..." En effet, face au pontife rocailleux, l'œil torve enflammé, farouche mais intimidé, qui s'empêtre dans son vocabulaire de séminaire de basse Bretagne, le gouverneur général se compose un personnage de maître patelin, dont l'importance officielle et laïque n'empêche pas la compréhension envers cette noble institution, si importante pour l'humanité et pour la France, qu'est la religion. Il est donc tout bonasserie, pépère de la bouche, du bidon et du geste, ses yeux, avec des reflets en coulisse, trahissent son immense rigolade intérieure pendant qu'il paie le forcené de bonnes paroles: "Vos préoccupations, Monseigneur, je les ai déjà souvent entendu exprimer au Tonkin et en Indochine par de nombreux missionnaires français, de saints hommes, des soldats de Dieu et, comme vous me l'avez fait remarquer, des patriotes à tous crins. Je comprends vos

soucis, quoique je ne sois pas sûr que vous ayez raison dans l'intérêt supérieur de l'Église et de la Patrie. Mais, vous comprenez, je n'ai aucune qualité ni aucun moyen de m'adresser directement à Sa Sainteté le pape. De plus, vous connaissez la situation particulière de la France envers le Vatican, où elle n'est pas représentée diplomatiquement. Cependant, je m'arrangerai, par certains contacts officieux et discrets, comme il en existe toujours, pour porter à la connaissance du successeur de saint Pierre les problèmes qui vous troublent..." On ne peut mieux noyer le poisson. Et de fait, ce benêt sauvage est tout content. Au point de retrousser ses grosses lèvres sur ses chicots noirs, jamais lavés, en une grimace gracieuse sur fond de vieilles digestions et d'odeurs malodorantes, pour dire grandiosement au gouverneur: "Demain dimanche, à la cathédrale de Tcheng Tu, nous célébrerons la grand-messe à votre intention, pour le rachat de vos péchés et une entière réussite dans les hautes fonctions où Dieu vous a placé. – Monseigneur, je vous remercie, pour moi et pour la France. Naturellement, ma femme et moi, nous assisterons à ce saint office, qui me permettra de constater de mes yeux la vigueur de l'Église au Sseu Tchouan, sous votre houlette." Là-dessus le primat, nous ayant bénis, se retire, saute sur sa mule pendant que le gouverneur rit...

«La cathédrale est une pagode aux toits recourbés, où les saint Georges tuent les dragons, symboles éclatants du triomphe des croyants sur les païens. À l'intérieur, c'est la pleine saint-sulpicerie, dans la surabondance des Saintes Vierges de toutes sortes, avec ou sans l'Enfant, immaculées, auréolées, glorieuses, douloureuses, souverainement accablées aux pieds du Supplicié ou emportées au ciel par un peloton d'angelots. Il y a les Christs crucifiés, le chemin de croix, tout un saint bric-à-brac de divins cœurs de Jésus, d'oriflammes de Jeanne d'Arc, de tableaux de la Sainte Famille, de petites chapelles consacrées à des saints bien considérés par les Missions étrangères, des grottes de Lourdes et des troncs. Au centre, l'autel principal, énorme, complet, solide, un monument avec tous ses accessoires: les nappes en dentelle, les candélabres, les fleurs, le tabernacle plein d'hosties consacrées, lui-même flanqué d'une veilleuse animée signifiant la présence de Dieu. Et là-dedans, en masse, la foule de l'Asie, la plus humble. Car les pères, en général, ne convertissent guère les Chinois riches et puissants qui ont, face aux dangers de l'existence, les moyens de se défendre par eux-mêmes. Ceux qui embrassent la vraie foi, ce sont les pauvres, les démunis, les souffrants, les écrasés, qui trouvent dans l'Église non seulement une force sacrée mais surtout une sacrée force, organisée puissamment, de la façon que comprennent et apprécient les Chinois: une "société de protection" qui, sous le signe de la croix,

vend sa protection pour des usages avant tout terrestres et immédiats, le paradis étant en surplus. L'Église, pour les fidèles jaunes, est une assurance de mieux vivre dans cet univers dur et dangereux, une garantie d'échapper à la faim et au malheur, et par conséquent, la probabilité de ne pas mourir trop vite, de ne pas arriver trop tôt dans l'au-delà chrétien, aussi plein de félicités qu'il soit. Que les curés se battent comme des tigres pour leurs ouailles, contre les Seigneurs de la guerre, les soldats, les bandits, les magistrats, les autres Chinois, contre les calamités de toutes sortes aussi, je le sais par expérience, je ne le sais que trop! Pour la sauvegarde et la prospérité de leurs chrétiens, ils entrent dans les intrigues les plus compliquées et les plus douteuses, dans les chicaneries, dans une infinité de querelles, s'abouchant avec toutes sortes de gens. Quelle sainte obstination! Et ces hommes de Dieu sont partiaux et injustes avec ça, n'hésitant pas aux pieux truquages, aux menaces, surtout aux faux témoignages en faveur d'une de leurs brebis en procès contre un païen ou un tas de païens. Ils exigent que je proteste, que je me démène, que je me décarcasse, que je réclame des dédommagements, des compensations, des garanties, la punition exemplaire des criminels, des coups de fouet, des supplices, des têtes. Ils veulent que j'obtienne des autorités l'aveu de leur négligence ou de leur culpabilité, des excuses, des dédits ou des proclamations en faveur de la religion de Jésus. À les écouter, il faudrait que sans cesse je monte dans ma chaise à porteurs pour aller en vengeur chez un Seigneur de la guerre, un chef d'une corporation marchande, un juge dans son prétoire solennel et pouilleux, ou chez le représentant officieux d'une bande de pirates – démarche toujours vaine, aboutissant chaque fois à une conversation à la chinoise avec un personnage à la figure polie et rébarbative, niant tout, s'outrageant, me faisant chanter. Quand je rentre les mains vides, les missionnaires sont furieux et moi j'ai mal à la tête! Ils sont insatiables, les curés! En fait, leur Église catholique et romaine, c'est un gang en concurrence avec les autres gangs innombrables – mais il s'agit d'un gang vraiment très puissant et auquel il ne fait pas bon se frotter, dont les affiliés sont heureux, car ils arrivent à vivre tranquilles et même à prospérer, à s'enrichir un peu. L'ennui, c'est que les convertis se sentent haïs des autres Chinois, de la haine qu'on a pour des traîtres. Mais cette hostilité tourne à la plus grande gloire de Dieu car, face à l'exécration des foules, les chrétiens jaunes, les chrétiens du bol de riz, jouent quitte ou double. Tout d'abord, pour sauver la face, ils font comme s'ils avaient été touchés par la grâce et pas par l'intérêt. Ils se réfugient dans les rites de la piété. Surtout, ils s'accrochent aux pères comme à des bouées, comme à des sauveurs. Les pères, en échange de leur

protection et des avantages matériels qui en résultent, exigent l'obéissance aveugle, une soumission absolue, leur imposant les démonstrations d'une dévotion éclatante, comme on n'en fait plus en France même. Leurs catéchumènes sont donc plus catholiques que nature. Car lorsque les Chinois jouent un jeu, ils le jouent à fond. Leur existence, à ces chrétiens, c'est le calendrier des fêtes sacrées, les processions glorieuses, la liturgie dans toute sa pompe, un vocabulaire de sacristie, la confession au sens complet, à la fois l'aveu de ses péchés et la sainte dénonciation des mauvais croyants, les pénitences sévères, les jeûnes et les sacrements. Les jours se succèdent, remplis de bannières, d'ostensoirs, de génuflexions, de contritions, d'extases, de neuvaines, de signes de croix, de chants grégoriens et de latin de cuisine, de messes à l'infini. Tous ces Chinois enchristianisés sont indiciblement déférents envers leurs pasteurs blancs, dépendant chacun corps et âme du regard soupçonneux ou du postillon irrité d'un de ces saints hommes. À la fin, ces Célestes, à force de faire les anges, ne sont plus tout à fait des Chinois comme les autres, ce sont de "bons" Chinois, les seuls à ne pas détester les "diables d'étrangers", les seuls vraiment acquinés à eux par le cœur.

«Tout cela pour expliquer que notre grand-messe de Tcheng Tu, c'est celle de la ferveur primitive, de la plénitude du mystère sacré, de la parole même de Dieu, grâce aux têtes jaunes enchaînées dans l'adoration. Monsieur le gouverneur général et son épouse trônent au premier rang, dans de somptueux fauteuils rouges. Autour d'eux, mais sur de simples chaises, moi et Anne Marie, puis les messieurs et les dames de la suite. Nous constituons, à vrai dire, un îlot profane dans la couche anonyme des Chinois qui prient avec une intensité désespérée, acharnés dans l'exécution du rituel, s'agenouillant, se levant, se signant comme s'il n'y avait qu'une seule pâte humaine. Chargés de gros missels, remuant des lèvres dans le bourdonnement des oraisons, ouvrant la bouche pour entonner les chants grégoriens dans le grondement de l'orgue: la musique sacrée est submergée par d'immenses nasillements. Sérieux des faces, intensité des yeux, des mains osseuses égrenant des chapelets, et, par-ci par-là, quelques vieilles à moitié convulsionnaires accroupies sur le sol, avec leurs marmottements. Des doigts crispés, des bouches murmurantes, des têtes cognant le sol de terre dure, l'imploration partout: une vision du Moyen Age. Et moi, encore une fois, je m'étonne que les Chinois, tellement anarchiques, individualistes, égoïstes de nature, aient cette capacité, une fois qu'ils sont pris dans un "système", de s'y conformer avec maniaquerie, avec la folie du conformisme, dans une perpétuelle surenchère, dans une compétition de zèle et de trouvailles. Il est

vrai que les maîtres du "système chrétien" ont serré toutes les vis, pris toutes les mesures et précautions possibles, ne laissant rien au hasard. Extraordinaire surveillance. À l'autel, Monseigneur officie lui-même, avec sa gueule hirsute de Judas ou de mauvais larron, entouré de petits chérubins jaunes, des as de la burette, du goupillon et de l'encensoir, de petits jouets mécaniques en plein ballet sacré, qui couinent leurs répons avec des voix suraiguës. A travers le sanctuaire, au-dessus du peuple indigène courbé, dépassent les têtes des jeunes curés et des vieilles religieuses faisant les pions, voyant tout, le degré d'exaltation de chacun, notant le moindre manquement. L'assistance, c'est bien l'armée du Christ répartie en bataillons spécialisés selon l'âge et le sexe. Toute une travée est occupée par les orphelines en uniforme blanc et bleu, de vraies enfants de Marie graciles et appliquées, d'une sagesse exemplaire, toute douceur, les plus grandes devant, les plus petites derrière, encadrées de bonnes sœurs chinoises très jeunes, fraîches écloses, petites fleurs en cornette qui ont été des fillettes abandonnées, nues, mourantes ramassées dans l'ordure, et nourries ensuite de Bon Dieu, puis consacrées au Bon Dieu. Avec leurs traits minces, ronds, délicats, en amande, ces nonnettes semblent exprimer le bonheur, à moins que ce ne soit la résignation à la chinoise, l'acceptation souriante de l'inévitable, de la force. Car la force qui les a arrachées à la mort pour les donner à Dieu est là, vigilante, sous la forme de dragons femelles, les mères supérieures. Elles sont arrivées en Chine venant de tous les coins les plus reculés de France, de petites paysannes rustiques aux fraîches couleurs et aux joues de pommes, pour être les souillons de Dieu – alors que les bons pères, eux, sont les mandarins de Dieu. Soumises aux curés qui les laissent s'échiner aux bonnes œuvres de la pauvreté, du dénuement, de la faim, des maladies infâmes et de la mort quotidienne, elles sont devenues dans la répétition des ans, à force de se battre contre l'horreur et la perfidie, de ces êtres aux visages blêmes, jaunis, aux longs ravinements, aux yeux d'acier, à la chair boucanée. Pauvres saintes inexpressives et dures, la bonté sans la tendresse, la vigilance aux yeux rapiécés, impitoyables d'autorité dans le service du bien, c'est-à-dire dans l'ignominie quotidienne représentée par les soins aux mourants pestilentiels, que ce soit des vieillards expirants ou des nouveau-nés à l'agonie, également abandonnés par la belle Chine païenne. Comme récompense, le dégoût des foules jaunes qui les accusent de racoler des âmes in extremis, quand elles sont sans défense. Quelle discipline ensuite imposent-elles pour maintenir sur cette terre, dans la voie du Seigneur, les corps et les cœurs du peu de rebut humain qu'elles ont sauvé matériellement! La prière et le travail dans les hospices et les

ouvroirs, le bénévolat et la broderie en échange d'un tout petit peu de riz. Telles sont les bonnes sœurs sublimes et atroces, pauvres vieilles tannées, ridées, innocentes et d'une terrible expérience, se débattant dans l'immensité moqueuse qu'est la Chine, ne renonçant jamais, mourant elles-mêmes à la tâche, certaines emportées rapidement, d'autres trépassant de vieillesse, tant elles sont devenues résistantes et coriaces – mais toutes sachant se montrer si humbles envers les mâles blancs, pas seulement les pères mais aussi les quelques messieurs français de Tcheng Tu, à commencer par moi, rôdaillant toujours auprès de nous dans l'espoir de quelque secours. Donc, ce jour-là, pour la grand-messe du gouverneur général, elles ont amené dans la cathédrale leur contingent entier de cacochymes, de sœurette jaunes, de jeunes vierges, d'enfantelets, de nourrissons, tous bien rangés, bien propres, bien sages, de cette sagesse intense et presque anormale des Chinois quand ils croient ou font semblant de croire. Sagesse infusée dans les couturages et les rapiécages de rides que sont devenues les faces des quelques vieillards et vieillardes de l'asile tenu par les religieuses. Sagesse épanouie, grave, rayonnante, diffuse sur les tendres visages des centaines d'orphelines et d'orphelins. Car les sœurs ont, à l'exception de leurs lépreux catholiques, amené à l'office tout leur cheptel, toutes leurs brebis. Sans doute ont-elles procédé à cette mobilisation par une innocente vanité, peut-être aussi par un pieux calcul, pour que le gouverneur général se rende compte de leur œuvre et que, par là, il soit incité à une générosité exceptionnelle, à quelque don grandiose auprès duquel les aumônes arrachées à ma femme et à moi-même ne seraient que brouillilles. Un peu plus loin, un autre troupeau très différent. Là de jeunes curaçonnais, tout juste arrivés de France, aux traits butés de foi, encore mal dégrossis, gardent des garçonnetts de dix à quinze ans; ce sont les rejetons des familles croyantes, pour lesquels les pères ont créé des écoles payantes. C'est considéré comme un péché, pour les couples chrétiens, de ne pas y mettre leur fils, qui apprennent là les commandements du catéchisme, en les chantant en chœur du matin au soir pour les apprendre par cœur – comme font les païens pour les préceptes de Confucius. Cette instruction-là, facile à faire parce qu'il n'y a jamais de désordres, de chahuts, de vices parmi les élèves, rien que l'intense goût chinois de devenir un lettré, même si c'est un lettré du Christ, est confiée aux "barbes courtes", les jeunots des Missions, rugueux comme des silex, ne comprenant rien mais purs. Leur première tâche. Ils ont encore un long chemin à faire pour arriver à être comme les vieux curés, les vieux prêtres qui, tout en restant intraitables en matière de dogme, ont pris, à force de se consacrer aux domaines de la conversion, de l'apostolat, de la direction, de la

domination, de vieux visages bien ravinés de compères malicieux et gais, de sacrés compagnons, peut-être saints mais rigoureusement capables de tout dans leur gentillesse et pour le plus grand profit de Dieu et d'eux-mêmes. Ceux-là, les anciens de Chine, sont pieusement frétilants et goguenards parmi le gros de l'assistance engoncé dans le culte. Car le public, la masse des fidèles, est fait de familles-tribus, et aussi de « chrétientés » entières, composées de convertis qui se sont rassemblés dans un village ou une rue. Ces familles sont venues à la cathédrale avec leur patriarche, leurs vieux, leurs vieilles, les époux chrétiens, les épouses chrétiennes, la marmaille baptisée. Elles sont arrivées armées de saintes médailles, de saintes images, le matériel à prières. En fait, chacune de ces communautés appartient à un de ces bons vieux curés français, qui connaît tout d'elle, qui détient les secrets de tous et de chacun, qui est le chef. Lequel curé, qui cumule souvent la propriété de nombreuses chrétientés, est là, parmi ses ouailles, leur ayant commandé d'aller au saint office célébré par l'évêque pour le gouverneur général de l'Indochine, les reconnaissant au milieu de la cérémonie, leur clignant de l'œil, passant parmi ses catéchumènes pour en recevoir de révérentes marques de respect. Les mains se joignent autour de lui et des bouches murmurent: "Soyez béni, mon père." Ces milliers de Chinois se sont mis sur leur trente et un, pourtant les hardes de chaque homme et de chaque femme sont faites de cent ou de mille morceaux déteints, donnant l'impression de l'usure et même de la vermine. Le Sanctus, les cantiques, l'encens chassent ces misères. Et l'on s'aperçoit alors d'un curieux mimétisme. Alors que les missionnaires ont pris des aspects de vieux Chinois, de patriciens célestes, les Chinois, eux, ont assumé les allures benoîtes, confites, de cafards de confréries et les vieilles Chinoises, y compris les borgnesses, les édentées, les goitreuses, celles qui ont des trous de nez sans nez, celles qui ont des verrues comme des fruits énormes de chair, protubérantes, poussant sur l'humus du corps, celles qui ont des tics mettant en jeu des rires incohérents, des ricanements idiots, des coulées de salive, toutes les vieilles déformées par des existences de femmes-coolies, de femmes-esclaves, de femmes corvéables, porteuses de merde et d'enfants, ont merveilleusement attrapé les petites préciosités des meilleures grenouilles de bénitier d'une riche paroisse française. Ces misérables matrones sont heureuses de survivre quand même, et trouvent dans le Christ et le curé de bons patrons, le premier dieu et le premier homme qui se soucient un peu d'elles.

Dans cette assemblée, il n'y a pas de gros Chinois, de notables bien célestes, sauf un général en uniforme. Sa présence est due à une délicatesse de Tang Kiao, qui a dégoté parmi ses sbires un

chrétien et qui l'a promu à un grade éminent – pour que l'individu le représente à la grand-messe. On a placé le personnage, une gueule de souris à dents pointues, à côté du gouverneur général, qui ignore que c'est un ancien brigand à l'existence mauvaise. Depuis sa conversion il a pris soin d'épargner les biens des Missions, les pères le protègent, l'appelant tendrement le "bon larron", le recevant à confesse et lui donnant la sainte communion, priant même pour son salut. En tout cas, l'homme est très entraîné à l'étiquette de la messe et le gouverneur général, qui manque de pratique, malgré un début d'initiation au Tonkin, le suit dans ses mouvements, se lève, s'assoit comme lui.

«Un père tout bedonnant monte en chaire pour célébrer l'Église, le Bon Dieu, la Vierge Marie, la France, la Chine, le gouverneur général et même le maréchal Tang Kiao. Orgues, chants, signes de croix, voluptés célestes. La joie de Dieu, la douleur de Dieu, le Christ crucifié. Le rustre d'évêque, devant le tabernacle, avec sa barbe d'étoupe noire, les yeux sombrement égarés, tendant le calice, accomplissant le sacrifice en prononçant de sa voix caverneuse: "Ceci est mon corps, ceci est mon sang..." Toute la foule jaune suspendue dans le silence pendant le temps du mystère de la transsubstantiation de Dieu fait homme, de Dieu donné à manger à l'homme, au Chinois, au coolie, à l'orphelin. Monsieur le gouverneur général, peu fait pour la mystique, se réfugie dans une attitude de dignité à la fois bienveillante et républicaine. Mais, de part et d'autre de lui, c'est l'extase. D'un côté, le bon larron frappe sa poitrine couverte d'insignes dans son mea culpa, de l'autre côté, madame la gouverneur général, à genoux, petite forme muette, palpitante, implorante, est la vraie petite dame qui se jette sur Dieu, la bourgeoise pécheresse attachée à son remords, une Marie-Madeleine qui s'est composé une tenue de repentir: une modeste robe sombre et un chapeau noir à voilette. Cependant, éclate une sorte de fanfare aux accents mi-grégoriens mi-militaires, et toute l'armée des Chinois se met en marche. La foule, dans un ordre absolu, carré après carré, conduite par les bonnes sœurs et les bons pères, avance vers l'autel, les faces blindées de concentration, figures mortes dans l'espérance de la vie, figures célestes scellées de componction, de gravité, de recueillement où toutes les misères physiques ont disparu. C'est l'interminable défilé de centaines, de milliers de Célestes progressant pas à pas, attendant leur tour, patientant, tombant par vagues de vingt ou trente dans l'agenouillement sur les degrés du chœur, ouvrant alors simultanément de grandes bouches pour recevoir Dieu, pour accueillir, langues tirées, l'hostie que l'évêque, titan infatigable, leur enfonce dans la gorge par fournées toujours renouvelées. Car tous

les Chinois communient, sauf les petits enfants. Soudain, la gouverneur général me murmure, les yeux chavirés: "Je n'y tiens plus. Moi aussi j'y vais. Je veux gober Dieu." Du même ton que si elle allait faire l'amour avec le Seigneur. Elle se lève et va. Rien ne la rebute, ni la masse jaune qui s'écarte pour lui faire place au festin divin, ni Monseigneur qui, la voyant à ses pieds, tête tendue et mâchoire accueillante, arrête quelques secondes sa distribution, tenant en l'air triomphalement la rondelle céleste qui sera la sienne, à elle destinée, sa part de Dieu – rondelle qu'il abaisse lentement et qu'il dépose enfin, de ses grosses mains toujours sales, avec une douceur ostentatoire, entre les dents de la dame. Moments glorieux, valant une légère dérogation. Car ce rustre de pontife, ainsi que tous les missionnaires en général, sont très sévères, très à cheval avec les chrétiens chinois douteux se présentant à l'eucharistie, les interrogeant, les rabrouant, la leur refusant s'ils ne sont pas dûment préparés par de longs exercices, par de méritoires efforts, s'ils ne sont pas qualifiés, en état de confession, de pénitence, de jeûne, de grâce. Mais une gouverneur général, épouse d'un incroyant notoire, qui montre à tout le Sseu Tchouan chrétien son appétit de Dieu, qui étale magnifiquement sa dévotion, mérite qu'on ne fasse pas de chichis avec elle. Il faut connaître les voies du Seigneur. La pimbêche revient toute menue, toute subjuguée, sa tête inclinée vers le sol, les yeux mi-clos, les mains jointes, une sainte petite fille. S'étant glissée jusqu'à son prie-Dieu, elle me coule à l'oreille: "Ça y est. Ce n'est pas plus difficile que ça. C'est mon mari qui ne va pas être content que je me sois affichée avec les curés. Qu'est-ce que ses frères de la Grande Loge vont lui passer! Mais, que voulez-vous, je suis croyante, et puis c'est farce." En effet l'époux roule des yeux furibonds. Moi, je me demande que faire pour atténuer ce saint scandale. Finalement, je comprends qu'il faut noyer le poisson, c'est-à-dire l'hostie de madame la gouverneur. Je fais à Anne Marie un signe discret et impératif d'aller elle aussi à la sainte table. D'habitude, elle se borne à faire ses pâques. Car, bien que native d'Ancenis, la bourgade la plus rétrograde et la plus cléricale de France, elle est, en ce qui concerne la religion, aussi tiède et indifférente que dans de nombreux autres domaines, ceux qu'elle ne trouve pas distingués. Elle regarde le Seigneur de haut, comme parfois je crois qu'elle le fait pour moi-même. Et, à son goût, les missionnaires de Tcheng Tu sont déplorablement vulgaires, des manants de Dieu qui ne se lavent même pas les mains pour conférer le saint viatique. Elle n'aime pas se mettre à genoux devant eux, devant l'évêque surtout, et se faire trifouiller la langue de leurs doigts, pour recevoir la nourriture céleste. Pour elle, la communion, telle qu'elle est pratiquée à Tcheng Tu, c'est une manière un peu sale

de manger. Mais, ce jour-là, à mon air, Anne Marie comprend qu'il s'agit de son devoir de consulesse. Elle se lève donc et, toujours de la manière la plus naturelle, avec l'aisance hautaine et douce qu'elle a lorsqu'elle veut bien faire les choses, même celles qu'elle déteste, si cela entre dans son rôle, celui de mon épouse, la femme d'Albert Bonnard, le représentant de la France au Sseu Tchouan. Elle ingurgite le Bon Dieu des pattes de Monseigneur, son lourd chignon tirant un peu en arrière son visage d'une beauté et d'un calme de madone, la bouche juste entrouverte dans la mesure nécessaire pour l'opération. Toute son attitude est celle de la décence, mais une décence particulière, difficile à interpréter, dont on ne sait si elle cache l'ennui, le mépris ou une dévotion minimum. En tout cas, Anne Marie a donné l'élan. Toutes les légitimes de la suite du gouverneur vont aussi communier, en bonnes catholiques qu'elles sont, tandis que les maris s'abstiennent dignement, ainsi que le gouverneur trois-points, auprès duquel ils restent groupés, comme un îlot laïque. Le général chinois, le bon forban aimé des pères mais envoyé par Tang Kiao, est très embarrassé, pris entre sa grande piété et les nécessités de la bienséance diplomatique: finalement, il renonce au Bon Dieu, faisant corps lui aussi avec le gouverneur général. Tout est bien comme cela, grâce à cette division du travail entre les dames se donnant à Dieu au fond de la Chine et les messieurs intangiblement fidèles à la République radicale socialiste.

« Enfin, la sortie de la grand-messe. Les pères font déguerpir rapidement la plèbe des chrétiens jaunes, qui ne servent plus à rien, pour le moment. Mais, sur le parvis, ils ont disposé en carré les orphelins, les orphelines, les enfants des écoles qui agitent frénétiquement des drapeaux français et chinois. Le gouverneur, l'air maussade, a hâte de s'en aller. Mais les vieilles bonnes sœurs françaises se sont agglomérées autour de madame la gouverneur général: leur héroïne. Toutes, leurs visages rapetassés soudain frappés d'émotion, leurs yeux s'embuant de sentiment, leurs peaux se dépliant d'extase, elles sont emportées par une audace irrésistible, au point de s'adresser à cette "grande dame". Elles caquettent mais gauchement, d'une façon incompréhensible, avec des mots épars, des bouts de phrases qu'elles ne finissent pas, en bégayant, reprises par la timidité de saintes filles habituées au mépris, aux mauvais traitements, aux ordres, au mutisme, aux humiliations. Enfin la Mère supérieure suprême, un grand nez busqué étant tout ce qui lui reste d'une naissance aristocratique, le reste des traits étant un ligament incolore, une trame usée, arrive à s'exprimer. Et elle dit à la mâtine: "Madame, vous êtes une sainte... Quel exemple édifiant vous avez donné au milieu de ce Sseu Tchouan si obstinément païen. Vous êtes acquise à la cause de Dieu,

nous le savons. Mais nous prions pour vous aider à rapprocher du Sauveur votre noble époux, pour qu'il prenne en pitié l'Église souffrante et combattante de Chine..." À l'entour, les curés gênés toussotent afin de réduire au silence la Supérieure. Mais le gouverneur général, qui a entendu son petit discours, vient abruptement arracher sa femme aux religieuses. La Supérieure court cependant après la gouverneur général, pour lui tendre, de sa main décharnée, un petit paquet. Le gouverneur tire son épouse, la Supérieure court derrière le couple avec son cadeau, tout en suppliant: "Madame, c'est une nappe faite pour vous par nos orphelines. Acceptez-la, madame..." La gouverneur s'en empare, l'examine et s'écrie: "C'est joli, ça. Moi, je suis pour le linge..." Anne Marie, l'œil aux aguets, remarque que ce n'est qu'une broderie ordinaire, pas un de ces ouvrages en fil tiré qui exige des années de travail pour tout un ouvroir, pour une centaine de filles tirant l'aiguille du matin au soir, jour après jour, mangeant tout juste et priant. Anne Marie se dit certainement que les bonnes sœurs, malgré leurs compliments à la gouverneur, ne se sont pas fendues pour elle... Cependant, le gouverneur asticote sa moitié pour de bon. Et puis il se tourne vers moi avec un soupir de reproche: "Si je croyais trouver le danger clérical en Chine... Vous auriez dû me prévenir, monsieur le consul. Ces missionnaires, ce sont des fous..." Mais la gouverneur, elle, est aux anges, si l'on peut dire. En tout cas, elle me tapote gaillardement l'épaule: "Vous êtes de plus en plus fortiche, monsieur le consul. Il y a quelques jours, à la pagode, vous faisiez de moi une présidente de la République. Et aujourd'hui, à l'église, vous m'envoyez au paradis, avec une auréole. Vous me gêtez, monsieur le consul."

«Finis avec les curés. Bientôt finis avec la visite officielle. Je compte les heures. Il est temps que cela se termine. Car si le gouverneur se porte comme un charme, comme une perruche charmée qui ne s'est jamais autant amusée, et commence presque à me bécoter, le gouverneur ressemble de plus en plus à une merluche avariée, ou plutôt à une lamproie. La figure et le ventre boursoufflés, il est tout quinteux, tout grognon, se traînant, absolument sur le flanc. Au consulat, il me halète en pleine face, l'haleine mauvaise: "Monsieur le consul, à mon âge et avec mes fonctions, moi le gouverneur général de l'Indochine, je ne suis pas venu en Chine inaugurer un Luna Park exotique, mais un chemin de fer français. Assez de fantaisies. Passons aux affaires sérieuses."

La coulée du jour est déjà moins noirâtre. Elle avance mètre par mètre dans la pièce et atteint le visage du consul: une peau embroussaillée, usée, presque mortuaire. C'est l'heure douloureuse où le consul, qui s'était jusqu'alors repu de sa propre importance, va se trouver face aux vrais maîtres du chemin de fer et de la vie: les gens de l'argent. Il sent, dans son opium, que pour parfaire ses fantasmes, pour aller au bout de son rêve, il lui faut payer l'addition.

«Le gouverneur va être satisfait, car viennent d'arriver à Tcheng Tu, par le train qui fonctionne bien régulièrement, des messieurs tout à fait austères, qui certes ne se sont pas dérangés pour des cérémonies officielles ou des bagatelles folkloriques. Ils sont là pour le fric, pour la question d'argent: combien va rapporter la ligne. L'un d'eux, à vrai dire, accompagne le gouverneur général depuis le début de sa tournée. Mais ce personnage, le seul à ne pas être un fonctionnaire au sein de la troupe, a été jusque-là si discret, si falot qu'on l'avait pratiquement oublié. Un petit homme sec de corps, aux gestes un peu saccadés, une tête osseuse, presque grêle, rappelant pourtant un croupion de poulet, sans signes particuliers d'aucune espèce, si ce n'est des yeux un peu rougeâtres, une peau d'un roux brûlé et des moustaches comme de l'amadou, qu'on croirait prêtes à s'enflammer. Très silencieux, le casque de liège et la tenue de toile du colonial, la politesse humble d'un petit employé, les traits dans un garde-à-vous modeste. On ne le croirait pas capable de faire du mal à une mouche, mais moi je le tiens à l'œil car je sais trop bien que c'est un de ces petits Français malingres bâtis à chaud et à sable, le constructeur du chemin de fer de Tcheng Tu, le directeur de la compagnie ferroviaire. La jungle, les montagnes, les calcaires, les épidémies, les coolies décimés à la grosse, par paquets entiers, ne lui sont rien. Il maugrée quand il arrive sur un chantier abandonné, où

la brousse recouvre déjà les cadavres jaunes des travailleurs emportés par une maladie. "Nettoyez-moi ça", dit-il en faisant jeter du soufre sur les corps qui font les délices, du moins pour ce qui reste de la chair et des excréments, des armées surgissantes de fourmis, d'insectes et de bêtes. Juste un signe de croix de sa part quand il tombe sur un décédé blanc, quelque contremaître du diable, car les brutes périssent aussi, parfois même un ingénieur, un polytechnicien naïf victime du mirage des bâtisseurs d'empire, ou bien un vieux cheval de retour sans espoir, brûlé, décavé, avec un reste de connaissances techniques résistant aux alcools et aux vices, allant s'embaucher dans les entreprises de la colonisation, travaux publics ou plantations, qui deviendront belles un jour dans les rapports et les discours, mais qui sont des mouiroirs pour commencer. Le chef, le petit monsieur qui a fait mon chemin de fer, n'a aucun intérêt pour ce qui concerne l'horrible, le sentiment, l'inutile. Lui il voit d'une façon pratique. Il fait face à tout. Il règle tout bien qu'il soit dévoré de malaria et de dysenterie. Il surmonte son épuisement. Il est réduit à l'état de tête d'épingle: un crâne mal soutenu par une colonne vertébrale maigre comme du fil de fer. Dans son obstination congénitale, il vient à bout de toutes les difficultés, celles faites par les hommes, celles provenant de la nature qui est comme une tempête végétale et minérale mal figée, un chaos noirâtre, verdâtre, chancelant. Chaque année, il pousse plus loin ses rails dans des contrées ignorées, où, à part quelques agglomérations minables accrochées à un piton ou rassemblées au fond d'une cuvette, les seuls habitants normaux sont des primitifs et des hors-la-loi. Mais le petit homme, toujours bien propre, toujours bien raide, continue de suspendre sa ligne aux abîmes, faisant des ponts comme de la dentelle au-dessus des canyons, perçant ses tunnels comme si c'étaient des galeries de taupes à travers les massifs pourris. Il est toujours parfait, le chef ingénieur modèle avec ses relevés de terrains, ses terrassements, ses explosifs, ses plèbes jaunes amenées de force et travaillant à la bêche comme des fourmilières, ses employés européens qui sont des bêtes fauves travaillées du foie et de la folie, ses caravanes de mulets qui apportent le matériel lourd par des sentes sauvages, ses statistiques quotidiennes, très approximatives, d'agonisants, ses médecins qui sont des aventuriers sans diplômes et sans médicaments, ses infirmeries qui sont des morgues, ses cimetières qui sont un bout de jungle mal équarri, avec une fosse commune pour les Jaunes et des semblants de tombes pour les Blancs. En dépit de tout, il ne manque jamais de tenir rigoureusement sa comptabilité, à un sou près, avec une exemplaire honnêteté. Pour lui, l'argent est sacré. C'est dans les limites des dépenses prévues, du budget accordé, que le personnage

a poursuivi sa ligne, l'a enfin amenée à Tcheng Tu. C'est de cette rigueur financière qu'il est seulement fier.

«Tel est l'individu. Un phénomène du manque de sensibilité, du manque d'imagination. Il a toutes les qualités moyennes, banales du bon Français, un condensé du bon élève, de la bête à concours, du père de famille, de l'employé respectueux, de l'exécutant émérite, mais, en lui, ces qualités si convenables, ce dévouement à toutes les valeurs établies, ce sens du labeur sont portés à un niveau si extrême, si intangible, si compact, qu'ils entraînent le fantastique. Ce genre de bonshommes, je le connais bien... L'histoire de nos colonies en est pleine. Ils finissent en général, à force de bons et loyaux services, plus ou moins sous-directeurs des sociétés où ils ont commencé tout en bas, sont décorés, et meurent en France septuagénaires, regrettés de leur famille, pleurés par leurs enfants. Il y a généralement un faire-part dans le Figaro, une veuve rabougrie en noir, des belles-filles en voiles de deuil, et des fils qui ont passé l'x ou Centrale, tristes et dignes, un rien plus modernes que leur père, avec la bande de crêpe sur leur manche de veste. La fin de ces gens est douce. Qui se douterait de leur dureté passée? Mais le mien, à Tcheng Tu, est encore dans la force de l'âge et, dans sa modestie profonde et sincère, il en est au point de s'étonner si on le complimente sur son œuvre. Quand je l'ai remercié, avec force paroles élogieuses, de m'avoir amené mon chemin de fer jusque dans mon Tcheng Tu, il a toussoté, piquant un fard, détournant la tête, tout gauche, tout gêné, un communiant, un minus. Il a bégayé: "Oh, monsieur le consul, je n'ai pas de mérite. J'ai simplement exécuté les ordres de messieurs les membres du conseil d'administration de ma firme. Eux, ce sont vraiment des hommes d'expérience, de grands hommes..." Ainsi, le type, tout ce qu'il a fait, ces années passées dans la jungle au milieu des dangers, des horreurs, des cadavres, dans ce qui était à la fois un bain et une guerre, tout cela, ce miracle du rail, il l'offre en hommage à ses patrons, les pontes lointains qui l'ont "guidé" à coups de télégrammes d'engueulade, s'étonnant des retards, des dépenses, de tous les imprévus. Lui, il ne connaît qu'eux, ces noms révérents de la grande finance qui, niant les réalités vulgaires, ne s'expriment que par dossiers, bilans et profits. La civilisation des dividendes.

« Ce petit monsieur, je le redoute. Car au fond, il se fout bien de la France, même s'il est bon patriote, même s'il a perdu à Verdun un ou deux de ses garçons. En dépit de sa farouche courtoisie, je sens bien que je n'ai pour lui aucune importance, pas plus que le gouverneur général. Il serait parfaitement capable, un jour, sortant brusquement de ses timidités, de nous casser du sucre sur le dos, de

nous traiter de son haut, d'avoir des éclats de voix, de nous faire des scènes, de nous lancer des ultimatums. Je le sens malheureux et inquiet sous ses airs de commis, devenant plus nerveux, s'étouffant au moindre mot qu'il prononce. Heureusement, il se retient, se bornant une fois à me murmurer dans l'oreille ces paroles énigmatiques: "Que vont dire mes supérieurs? Ils ne vont pas être contents." Il est comme une petite crevette, une petite grenouille, mais tout prêt à éclater. Quelque chose le travaille. Ce sont des chiffres, évidemment, les premiers qu'il a sur la rentabilité de sa ligne. Lui, vis-à-vis de son œuvre glorieuse, n'a qu'une mentalité d'épicier. Il serre contre lui une serviette qui contient une sorte de registre, avec une grosse colonne pour le passif, toutes les dépenses et investissements, une autre bien plus maigre pour l'actif. Car ça ne s'annonce pas tellement bien, ce chemin de fer, ça risque même d'être une catastrophe. Les wagons roulent à vide, alors que les cales des steamers du Yang Tse Kiang sont plus bourrées que jamais. Dans les ports du haut Yang Tse Kiang, les hordes de coolies se pressent, avec leurs dos écorchés, sur les vapeurs, pour décharger la camelote venue de Shanghai et pour y entasser à la place les plus belles marchandises du Sseu Tchouan, les sacs de riz, les balles de coton, de thé, les soieries. Sans compter l'opium qui s'en va aussi par là... Évidemment les taipans de Shanghai ont pris leurs précautions. Ils ont baissé les tarifs fluviaux de leurs rafiots, ils ont envoyé leurs compradores auprès des gros négociants jaunes de Tchoung King et de Tcheng Tu, avec des quantités de promesses, en vue de subtils arrangements. Tout ce que récolte la compagnie du chemin de fer, ce sont les réclamations des familles pour leurs membres tués par les trains, car ces foutus Célestes se servent de la voie gratis, à pied, comme si c'était une route, traînant avec eux des ânes, des mulets, ne faisant même pas attention aux coups de sifflet de la locomotive, ne se dérangeant pas, s'enfonçant gaillardement dans la nuit des tunnels où ils se font écraser. Et chaque fois, les frères aînés et les prétendues veuves de demander en dédommagement des sommes fantastiques, d'ameuter les populations, les magistrats, d'arrêter les convois au milieu des cris hystériques. Une foule furieuse a même commencé à mettre en pièces, en plein bled, le mécanicien français qui avait amené le premier train à Tcheng Tu, celui que j'avais congratulé. Il est à l'hôpital, où il a raconté que, sous le regard passif de quelques soldats, toute une meute de gens a grimpé jusqu'à lui, l'arrachant de sa machine, le précipitant à terre, devant les deux moitiés d'un individu qui, selon toute apparence, avait été coupé net par une roue. Il ne s'en serait pas sorti s'il n'avait pas juré que la société verserait mille taëls pour cette vie, mille fois plus que ne vaut un Chinois, vivant ou mort. En somme, un nouveau racket.

Manifestement, l'état déplorable des affaires, les ennuis de toutes sortes sont le fait d'un complot, d'une conspiration savante. La main d'Albion est là-dedans. Le pire, c'est que l'ami des Français, le bon Tang Kiao ne fait rien, ne réagit pas, n'intervient pas. Et Dieu sait s'il sait faire sentir sa poigne, quand il le veut! Pour le moment, lui aussi se fout du monde...

« Devant ce bilan désastreux, le petit Français se contient, mais il maigrit, il verdit, il jaunit. S'il n'explose pas, c'est qu'il a une raison: il attend. Il se retient même héroïquement jusqu'à ce que, enfin, arrivent à Tcheng Tu ses maîtres, ses commanditaires, ses patrons révéérés: de gros banquiers. Eux, à peine débarqués, prennent les choses très bien, avec un demi-sourire, en personnages sans inquiétudes, en hommes habitués à faire prévaloir leurs intérêts doucement, inexorablement, sans histoires ni chichis. Ils sont trois. Un type pour les basses œuvres, une sorte de limace pas gélatineuse, plutôt en caoutchouc, rougeâtre, qui s'étire comme un guichet, comme une guillotine, en de drôles de grimaces ponctuées de "couacs". Un autre type genre ancien officier de cavalerie, Saumur et concours hippiques, la distinction de la particule et du crottin de cheval. Les jambes arquées, le nez flamberge au vent, cet échassier humain est une espèce de chef de cabinet qui, grâce à la longueur de ses guibolles, sait hisser toutes les affaires, même les plus sales, au-dessus des couches de boue, et arrive à les présenter sur un plateau de convenances rêches, mi-mondaines mi-militaires. Le troisième homme, c'est le "Patron". La figure rose, ronde, bien pleine, aimable, une sorte de jambonneau, les yeux pâles dans cette chair saine et prospère, des cheveux bien brossés, un peu filasses, la peau bien poncée, fleurant les longs soins de toilette et l'eau de Cologne. En somme il incarne l'élégance supérieure, genre hobereau du Faubourg Saint-Germain, le prince paysan. Des manières parfaites pour surgir, pour paraître, pour se faire sentir, lourdement léger, pour serrer les mains des messieurs comme pour baiser celles des dames. En tout, une certaine épaisseur de bon aloi, au physique comme au moral, le corps d'un bon gabarit, sans ventre, aristocratiquement boudiné, solide, avec des muscles puissants et discrets entretenus par un savant dosage de whisky et de gymnastique. Bon convive, bon causeur, de la politesse ronde, brave, un rien de galanterie, en toutes circonstances le sourire de compréhension sur une face jovialement réservée, la plus grande sociabilité, l'art de savoir faire partir une conversation animée sur un mot de bonne humeur, comme, dans d'autres cas, l'art d'attendre imperceptiblement le trait d'esprit d'un interlocuteur pour enchaîner, élargir le sujet, le lancer mondainement. Grâce. Tout cela sans se mettre en avant, sans jamais rien dire d'important,

d'hilarant, d'exceptionnel, rien que la santé du verbe et le don de la prudence. Pourtant, avec cet individu, on est toujours sur des charbons ardents car, évidemment, rien ne lui échappe, il voit tout, il jauge tout et, à sa façon, il réagit à tout. On a toujours l'impression que, dans sa science de la banalité, il plante des flèches, des avertissements, des ultimatums. Son langage est mystérieusement codé, fait de mille nuances minuscules qui correspondent aux notes secrètes qu'il ne cesse de donner. Parfois les paupières battent un peu, l'iris est globuleux, avec une lueur incertaine au fond, mais qui s'éclaircit rapidement, innocemment, de façon à laisser toutes choses dans le flou, le vague, le bon ton, alors que dans son cerveau tout est enregistré, coupant comme une faux. Si quelqu'un le presse sur un point donné, il recourt à une certaine ironie paysanne volontairement naïve, à une bêtise bien étudiée pour montrer son intelligence et l'idiotie de l'autre monsieur, de l'importun. Si celui-ci ne comprend toujours pas, la voix de notre homme devient mielleuse, d'un miel acide et dangereux. Il faut des circonstances exceptionnelles pour que, de ses lèvres bien roses, sorte une phrase courte et précise comme une morsure. D'habitude, on le croirait le meilleur fils du monde, rassurant, charmant. Ce que je me demande, c'est comment il peut avoir le teint aussi frais, aussi clair alors qu'il habite Saïgon, cette étuve, depuis tant d'années. Tous les coloniaux ont leurs stigmates, des stries, des tavelures, des sueurs, trop de lard ou pas assez, des cirrhoses, des enflures, des écoulements, des dessèchements. Lui, absolument pas. Il est toujours net comme l'œil, grand bourgeois à particule, patricien du Jockey-Club, à croire qu'il n'a jamais quitté la France et le Tout-Paris. Tout s'est passé comme si les ventilateurs, en Indochine, au lieu de lui donner, comme aux autres, le chaud et le froid, les bouffées et les frissons de la fièvre, toutes sortes d'inconvénients, l'avaient au contraire constamment projeté, avec sa trogne en porcelaine, dans le septième ciel miraculeux, dans le printemps éternel de la finance! La colonie ne l'a pas marqué, et pourtant il est le plus grand requin, le plus honoré aussi, des colonies françaises. C'est lui l'ennemi de mon protecteur de Shanghai. Comment va-t-il me traiter? J'ai d'autant plus peur pour moi que lui et ses acolytes ont une réputation plutôt sinistre. On les surnomme "les bourreaux". Ils ont mis l'Indochine en coupe réglée, légalement, honnêtement, avec la bénédiction du gouvernement général et des services civils. Il leur suffit de tendre la nasse et de recueillir le poisson. C'est-à-dire qu'ils sont bien gentils aux époques de prospérité, quand ça boume sur le caoutchouc et le riz de Cochinchine, quand Saïgon est à la fête avec ses braves pionniers, ses bons "anciens", ses braves Français de la colonie à moitié fous, dingues de piastres, de combinaisons, de

champagne, de vantardises, de taxi-girls, mabouls aussi de défricher la grande forêt pour s'y tailler des plantations, pour s'y découvrir des mines. La java... Les bons banquiers, alors, dans cette foire, accordent des crédits au tout-venant, à quiconque tente l'aventure, à n'importe qui monte une entreprise, raisonnable ou pas, foireuse ou pas, régulière ou pas. Chez les coloniaux, c'est alors l'exacerbation des imaginations, le plaisir, le délire de faire plus grand, de faire n'importe quoi. Seuls les banquiers ont la tête froide, dans leurs coffres-forts ils ont accumulé des kilos et des kilos de reconnaissances de dettes, bien claires, bien rédigées, bien juridiques, aux stipulations sévères mais nullement usuraires. Il ne reste plus aux banquiers qu'à attendre. Car ils connaissent les lois de l'économie tropicale. Ils savent qu'aux flambées succèdent les dépressions, qu'après des montées hallucinantes, les cours s'effondrent soudain tragiquement. Vient donc le moment du désespoir, des ruines, des suicides, de Saïgon mort, des débiteurs acculés implorant désespérément la banque de leur prolonger les délais de remboursement. Bonne volonté de la banque, des banquiers, leurs visages désolés; ils sont pourtant obligés de dire "non", car ils sont tenus vis-à-vis de leurs propres actionnaires, car il leur faut être durs pour éviter à eux-mêmes la faillite. Dureté délicate, qui permet à la banque de se payer en nature, de faire la rafle de tous les biens, domaines, propriétés, possessions des innombrables défaillants, de tous les gogos qui ont emprunté, qui ont trimé, qui ont créé, qui ont cru réussir et qui se trouvent soudain dépouillés, rasibus, sans rien, et cela le plus régulièrement du monde, après sommations et jugements. La banque est une pieuvre...

«Je dois le reconnaître, face au groupe des banquiers, j'ai la trouille. Quel trio : le tueur, exécuteur au masque distendu, l'étalagiste pête-sec qui donne bonne apparence aux assassinats, et enfin le Cerveau, le Maître qui conçoit et dirige les crimes, qui empoche pour la plus grande gloire de sa banque. Naturellement, il ne s'agit que de meurtres économiques, sans autre sang que, parfois, celui de quelques victimes désespérées, qui se réfugient par le suicide dans un au-delà sans banquiers. Bavures. Malgré tout, les boucheries par la piastre, par le latex, par le paddy sont aussi cruelles que les hécatombes par l'épée. Mais c'est fait proprement. Dans les autres colonies françaises, c'est le foutoir, la gabegie, le truquage, la petite combine, la pâle escroquerie, le coup de pied au cul de l'indigène, la domination du petit douanier, du fonctionnaire mesquin. Par contre l'Indochine, elle, est grandioisement pure – de la pureté supérieure du grand fric abstrait qui domine tout, qui commande tout et qui n'apparaît jamais au grand jour, sauf pour la

paie des employés et quelques graissages de pattes. Là, dans cet univers impalpable et implacable, règnent mes trois Seigneurs de l'argent, plus froids que les Anglais de Shanghai, plus tortueux que les gros Chinois et les frères Annamites, plus psychologues que les jésuites, sachant tout, devinant tout, exploitant tout, de parfaites caisses enregistreuses. Tilt – une opération est faite. Ils ne se contentent pas de ratiboiser le pays. Il ne leur suffit pas de jouer sur les changes et les cours à travers toutes les places d'Asie: un "tuyau", quelques télégrammes, des manipulations, et chaque fois un énorme gain. Mais ces gens-là sont redoutables parce qu'ils ne sont pas des aventuriers, quoi qu'ils fassent en réalité. Ils sont fondamentalement honorables, des professionnels issus des deux cents familles, des grands concours, de l'Inspection des finances. Chez eux, tout est secret, sans traces, mystérieux – et pourtant il y a toujours des documents justificatifs bien à jour, bien au clair, parfaits. Malheur à qui les suspecte, les tracasse, essaie de les coincer. Car ces messieurs sont intouchables – hydres décentes dans leurs bureaux le jour, hommes du monde le soir, les vrais maîtres de l'Indochine tout le temps. Mais l'atout prodigieux de ces messieurs, c'est qu'ils ne sont pas seulement des marchands d'argent. Ils ne se bornent pas à la spéculation, au financement des commerces, des circuits, des imports-exports, aux "combines". Ce sont des créateurs. Ils créent vraiment l'Indochine française. Celle des richesses: forêts apprivoisées d'hévéas, canaux et digues multipliant les moissons de riz, villes nouvelles, usines aux ouvriers à peine payés, ports pleins de cargos, routes et chemins de fer. La finesse, c'est de faire payer les mises de fonds par d'autres – les petits Blancs que l'on écrase ensuite, ou le gouvernement général avec qui l'on s'arrange. À condition que cela rapporte. C'est dire que cela irait mal pour moi si ma "ligne" de Tcheng Tu ne rapportait pas...

« Redoutable séance de travail dans mon cabinet. Autour de moi, rien que des faces graves, sérieuses, empesées, solennelles, travaillées par la question d'argent. Cela commence mal, avec le petit Français, le constructeur minus et formidable qui rend compte. Il se met à déblatérer comme un constipé qui se soulage, il expectore malheurs et accusations de ses petites lèvres en cul de poule, d'une voix geignarde, heurtée, précipitée. Le gouverneur général coule vers moi un regard mauvais, en pépère ennuyé d'avoir des ennuis, et qui en conséquence se prépare à se fâcher, qui met en train en lui-même une mauvaise humeur très magistrale, très gubernatoriale. Le bonhomme en halète à l'avance, ses veinules rosissent, il se prépare un coup de sang. Et je dois dire que les figures de ses subordonnés, naturellement glacées et pâles, ne sont pas plus engageantes, au contraire. Quant aux banquiers, ils ont,

tout en écoutant, de ces bobines de Jugement dernier! L'homme élastique ricane, en se distendant la mâchoire de l'air glouton d'un avaleur de sabres. L'homme culotte de peau se tient au garde-à-vous, prêt à commander "feu" à un peloton d'exécution. Le "patron", lui, se frotte les mains d'un air jouissif de Gengis Khan des finances s'apprêtant à tout immoler, moi pour commencer. Je me sens foutu, perdu, en compote. Mais soudain le grand banquier, au lieu de me massacrer, de me donner le coup de grâce, arrondit sa bouche pour émettre un surprenant "tut, tut, tut", à la façon d'un petit garçon jouant au chemin de fer. En fait, c'est un signal pour arrêter le petit Français, épuisé, à bout de souffle, n'en finissant pas de crachoter des mots geignards, misérables et accusateurs. Ce n'est pas sur moi que la foudre tombe: "Taisez-vous, dit le grand argentier à son trognon de bonhomme, vous vous affolez beaucoup trop. Vous allez vous rendre tout à fait malade à vous mettre dans ces états..." Il pavoise sa face d'un énorme sourire heureux, engageant, contagieux. Il irradie de contentement, se caressant les doigts avec une saine nonchalance, une application désinvolte, et redressant un peu son crâne avant de parler, cette fois avec une lenteur bonhomme, à la noble assemblée complètement stupéfaite et prise à contre-pied: "Monsieur le gouverneur général, messieurs, à quoi vous attendiez-vous ? La situation est tout à fait conforme à mes prévisions. Il était certain que notre cher Tang Kiao nous attendrait au tournant. Il veut quelques avantages supplémentaires, ce grand ami. Il est gourmand, mais on saura lui faire entendre raison. Cependant, monsieur le gouverneur général, il vous faudra faire un petit sacrifice de plus. Ce sera à l'Indochine, essentiellement intéressée par cette ligne du Sseu Tchouan, de satisfaire Tang Kiao. Car, moi et ma banque, nous avons été jusqu'au bout de nos possibilités. Nous les avons même dépassées, je dois dire, par simple patriotisme... Mais cela ne peut plus durer."

«L'après-midi même, la séance de travail se transporte chez Tang Kiao, dans son yamen. Visite feutrée. À peine une sonnerie de clairon en notre honneur, non par manque d'égards, mais par discrétion: en Chine aussi, le fric se traite en silence. Nous nous entassons dans une petite salle sombre comme un coffre-fort, autour d'une table ronde au dessus de marbre. On dirait une conspiration. C'est le grand moment. Les têtes ont un relief abrupt, tragique, tout en restant enveloppées dans l'ouate des politesses pendant près d'une heure. Plus l'enjeu est sérieux, plus les hors-d'œuvre de l'insignifiance sont longs, interminables, épouvantables à subir. Tang Kiao, en petite tenue, s'enquiert minutieusement, en répétant cent fois les mêmes questions, de la santé du gouverneur général. Son muflle de rhinocéros s'embue d'émotion tout le temps que le

gouverneur général se plaint de ses fatigues, de ses douleurs d'entrailles surtout. À la fin, Tang Kiao murmure quelques mots à Siou, lequel s'absente. Siou c'est, auprès du Seigneur de la guerre, le personnage qui incarne l'Élément civil. Aussi s'est-il composé un personnage flambant, époustouflant de "super-pékin" en queue-de-pie, chaussures vernies et chemise amidonnée avec petit nœud, symphonie de noir et de blanc agressivement pacifique. Le plus étonnant, dans sa tenue, c'est un haut-de-forme mastoc et luisant, un cylindre qui s'emboîte exactement sur le cylindre presque aussi lourd et solennel de son crâne. M. Siou est jeune, même pas la quarantaine, avec une peau si lisse, si tendue sur son lard naissant qu'elle se détend à peine pour laisser place, sur son visage de poupon balourd, gonflé et suffisant, à de minuscules petits traits. On dirait à peine qu'il a des yeux, des oreilles, une bouche, un nez, tellement tout cela est englobé dans son importance. Pourtant, il voit les "combines", il les entend, il les comprend mieux qu'un vieux singe, qu'un vieux rapace de vieux Chinois. Tang Kiao n'a confiance qu'en lui, et l'a nommé chef de son "gouvernement du Yunnan Sseu Tchouan". Siou, évidemment, est un Yunnanais. Il pousse Tang Kiao à se constituer un État indépendant de la Chine, quitte à accepter un semi-protectorat des Français, à condition qu'ils paient bien. Mais casqueront-ils assez? Certainement ce sont là les pensées de Tang Kiao à Tcheng Tu aujourd'hui. Car il n'a pris avec lui, face à tout notre groupe, que Siou pour jouer la partie. Siou chargé par Tang Kiao de vendre du Tang Kiao aux Français. Siou qui doit leur faire "suer" de nouveaux milliards à propos du chemin de fer. Siou qui, d'abord, pour mieux tromper son monde, est envoyé par son maître Tang Kiao à la recherche d'un élixir miraculeux, qui soulagera les intestins du gouverneur général. Siou qui revient avec un flacon en agate, que protège un dragon taillé dans les veines mêmes de la pierre. À l'intérieur un liquide trouble... Siou, plus gros gosse que jamais, plus déguisé que jamais, qui remue ses mains grasses, ses petites mains potelées, pour remettre l'élixir chinois à monsieur le gouverneur dont le fondement, à ce qu'il a raconté lui-même, est vraiment trop humide.

« Puis la vraie joute commence. Moi, je me tais. A vrai dire, tout le monde paraît endormi, ce qui est signe d'attention. Les têtes dodelinent. Tang Kiao, en écoutant les Français, balance son crâne en un rythme égal, de la même façon qu'un coolie accroupi remue son derrière. M. Siou, en fermant ses paupières, ne semble plus avoir d'yeux du tout. Le gouverneur général est peut-être le seul à être ensommeillé vraiment. Mais il lui faut tenir le crachoir. À lui de parler. Il grognasse sa déception à Tang Kiao. Comment celui-ci ne s'arrange-t-il pas pour remplir les trains, comme il s'y était engagé

jadis? Là-dessus, l'inspiration lui manque. Devant la défaillance, son chef de cabinet civil, l'administrateur, ne se retient plus. Il est comme un roquet: déchaînement du bon fonctionnaire français face à l'indigène mal commandé. Il secoue Tang Kiao comme s'il était un simple mandarin annamite. Fureur blanche. On entend dans sa bouche les mots d'incapacité, d'insuffisance, de négligence, de tromperie, de fourberie, de manque de diligence, de déloyauté, de mauvais esprit. La vraie engueulade colonialiste. Tang Kiao, au lieu de s'irriter en superbe Seigneur de la guerre, courbe l'échine, bat sa coulpe, prend les poses de l'humilité et du remords. Toute sa formidable stature s'est écroulée quand il murmure d'une voix incolore: "Mes fautes sont grandes. Je n'ai pas su prendre les initiatives nécessaires pour montrer au peuple du Sseu Tchouan les bienfaits du chemin de fer. Je me sens très coupable..." À ce moment-là, le banquier d'Indochine, le Seigneur de l'argent, se trémousse noblement, avec embarras, avec gêne. Il trouve que la discussion prend la plus mauvaise tournure possible: la douceur de Tang Kiao va coûter cher... Accepter ainsi les insultes de cet imbécile de chef de cabinet, renchérir aussi systématiquement sur elles, se critiquer, renoncer à la face, ce ne peut être qu'une comédie dangereuse, une ruse, un piège. Ça sent le stratagème. Tout est possible. Ou que, tout d'un coup, après ces marques de bonne volonté, comme n'en pouvant plus, Tang Kiao flambe dans une colère, dans une rage qu'on ne pourra apaiser que difficilement, en la noyant d'argent. Ou plus probablement, pour qu'il n'éclate pas, pour qu'il ne passe pas des simagrées larmoyantes à la menace, il va falloir le matelasser de billets de banque et de pièces d'or. Et évidemment le gros Siou est là pour diriger la manœuvre... Alors le banquier, de son ton le plus rond, la rondeur étant sa force, prend les devants; il s'incline même devant Tang Kiao pour lui dire avec un mélange de respect et de complicité: "Le Seigneur Tang Kiao nous a donné une leçon de magnanimité en prenant sur lui tous les torts. Or, il n'est aucunement responsable de nos déconvenues, il a fait tout ce qu'il a pu. C'est nous autres qui avons commis la grande erreur, celle de sous-estimer les Anglais, qui ont fait tout ce gâchis. Ils s'en sont donné à cœur joie, ils ont tout saboté. Maintenant, au lieu de nous quereller sottement, nous devons, en toute amitié, nous concerter avec le Seigneur Tang Kiao, pour trouver la parade et prendre les mesures de salut." Malgré ces paroles, Tang Kiao semble être retombé dans son apathie. C'est pour M. Siou, gros bébé en gibus, le moment d'abattre sa première carte. C'est "l'ouverture", moment capital des négociations avec les Célestes, moment qui ne vient qu'après des heures. Pour cela, M. Siou, sa face un peu débridée, les yeux ouverts, un sourire incrusté sur ses petits traits

aussi précis que des chiffres, se met à employer le jargon du Céleste "occidentalisé", aussi ridicule que son accoutrement. Il fait un petit discours: "Permettez-moi, malgré mon indignité, d'exprimer mon point de vue. Autrefois, j'ai étudié en Europe et en Amérique les sciences économiques dans les plus grandes universités. J'ai appris qu'il était très difficile de modifier les courants commerciaux établis. Pour cela, il faut de grands changements. Dans la situation présente, la création du chemin de fer ne suffit pas. Il est nécessaire, en même temps, de bâtir une industrie moderne. C'est la pensée de mon maître Tang Kiao. Si les Français lui donnaient les moyens d'établir de grandes usines au Sseu Tchouan, elles seraient naturellement tournées vers l'Indochine, et tout le trafic de la province irait de ce côté-là." Un grognement énorme. Cela vient de Tang Kiao, les veines saillantes sur le mur qu'est son front, les yeux pleins des lueurs du désir, la bouche cannibale dans sa voracité. Le déchaînement de la concupiscence, presque l'apoplexie, une sorte de fureur sacrée. Il éructe ainsi: "Ce que je veux, c'est un arsenal pour fabriquer mes canons et mes fusils. Comme cela, j'écraserai mes ennemis, j'étendrai mon pouvoir en en faisant profiter mes amis français. Je veux aussi des machines pour faire mon fer et mon électricité. Je veux..." Le gouverneur général affolé essaie vainement d'arrêter Tang Kiao en bredouillant: "Mon auguste ami, vos propositions sont très intéressantes. Passionnantes même. Mais elles ne vont pas manquer de soulever de gros problèmes, en particulier d'ordre financier. Vous savez, le budget de l'Indochine... Il faudra étudier tout cela très soigneusement..." Les rappels à la sagesse du gouverneur, inquiet pour ses piastres, se perdent dans une sorte de tohu-bohu général, de délire. Le banquier, en extase, a agrippé la manche de Tang Kiao et, face au colosse, il minaude virilement, battant des yeux, des mains, de la bouche, pour une fois tiré de son impérieuse et arrogante maîtrise de lui-même. On l'entend s'écrier: "Le Seigneur Tang Kiao a raison. Du reste, j'avais déjà de semblables projets en tête. Je le dis, le devoir de la France, sa mission, c'est d'industrialiser le Sseu Tchouan. Il n'y aura pas de problèmes d'investissement, je m'en charge, car les perspectives sont excellentes: tant de matières premières et tant d'hommes! Le mieux serait de constituer, sous l'égide du général Tang Kiao et de quelques gros marchands de Tcheng Tu, des sociétés franco-sseutchouanaïses, qui s'exerceront d'abord dans les activités les plus utiles..." Moi, je le vois venir, le gros malin, qui déjà bave sur les futurs dividendes et bénéfices. Évidemment le bon Tang Kiao n'aura pas son arsenal, ni ses hauts-fourneaux, car l'industrie lourde, ça engage trop, c'est trop onéreux, ce n'est pas du profit facile. Pas besoin de le lui dire maintenant, il suffira de le consoler au moment voulu avec le pacson, et en lui

refilant de vieilles pièces d'artillerie. De toute façon, le Tang Kiao, il faudra l'engraisser comme un porc – mais quelle importance? Car si le business est bien conduit, ça produira du 100 ou du 200 % de bénéfice chaque année, au moins. Et l'expérience, on l'a déjà acquise au Tonkin. Ce qu'il faut, c'est quelques cimenteries, des usines de textiles à la grosse, des cotonnières surtout, quelques manufactures de soieries, quelques mines de charbon et quelques centrales électriques, un peu de divers, quelques entreprises pour le sel, l'opium, des fabriques de cigarettes, peut-être de bière, d'alcool, des glaciers. En somme, il s'agit de prendre une société à l'état moyenâgeux et de lui coller en vrac le confort moderne. Pas le grand confort. Juste des camelotes fabriquées sur place, avec les denrées du pays, en se servant de coolies, de femmes, de fillettes prolétarisées, sous-payées, camelotes que l'on déverse sur les populations qui, d'ailleurs, y prennent goût, s'y habituent. Pour ces fabrications, pas besoin de machines chères, raffinées, compliquées, juste le strict nécessaire, un bazar de chaudières, de robinets, de câbles, de roues dentelées, de moteurs, de pistons, de génératrices. Mais surtout il faut utiliser les mains, les dos, les biceps, les doigts des gueux et des gueuses que l'on enferme dans des baraquements, pêle-mêle avec les vieux outils chinois et un matériel rudimentaire importé de France. Avec les famines, les inondations, et le reste, partout, dans les taudis des villes et ceux des campagnes, on trouve de la main-d'œuvre autant qu'on veut – paysans, mendiants, orphelins, rôdeurs, concubines en fuite, gosses abandonnés, coolies, sampaniers, toutes sortes de pauvres hères qu'il suffit d'enrégimenter, de dresser. Ça ne coûte presque rien. Deux ou trois Blancs à poigne par entreprise, et quelques dizaines de contremaîtres chinois à trique pour faire travailler cette main-d'œuvre. Deux ou trois sous de salaire par jour, de façon que l'ouvrier ou l'ouvrière puisse se payer un bol de riz et ne crève pas, ce qui représente déjà un sacré avantage par rapport à la vie d'antan, celle d'avant l'industrialisation, où le problème quotidien pour les gens était de ne pas mourir de faim. Progrès social donc, au moindre prix. Des planches pour dormir, quarante ou cinquante types à la fois dans une piaule, ça suffit bien. Pas besoin de médicaments et tous ces chichis, grâce à la vitalité de la race. Si quelqu'un meurt, on le ramasse, on le remplace. C'est un beau spectacle que toutes ces foules d'Asie au labeur industriel. Pour les mines, un treuil, un trépan, et les milliers de fourmis humaines qui s'enfoncent sous terre, avec leurs pelles, leurs petits paniers, pour extraire le minerai. Les femmes, dans le textile, devant le tournoiement des métiers à tisser. L'atmosphère des fabriques de soieries, ces étuves où des gamines aux doigts fins dévident sans

arrêt, seize, dix-huit heures par jour, des cocons en les trempant dans des bols d'eau bouillante. Quelques wagonnets et surtout des hommes pour porter les charges, les marchandises. Partout le turbin. Mais ces Chinois risquent de se révolter. Ces gens-là, il faut les tenir. Il faut traquer les meneurs rouges formés à Shanghai. Pour cela, il faut s'associer à Tang Kiao, et aussi aux gros compères célestes, les maîtres négociants de Tcheng Tu. Ceux-là, il vaut mieux les avoir dans sa manche, les mettre dans le coup, contrairement à ce que faisaient les taipans, les Anglais de Shanghai, qui avaient monté des firmes bien blanches, bien british, avec comme Jaunes seulement des compradores subalternes. Cela commence à leur valoir de sérieux ennuis, à Shanghai et à Canton. Le Sseu Tchouan est trop loin pour être pourri par le mauvais esprit mais il va falloir faire vite. Ça peut être formidable quelque temps, avec ces cent millions de Sseutchouanais qu'on va transformer en consommateurs, en clients. Mais la création de ce marché va démolir l'antique société, toute la structure sociale traditionnelle, ça va faire craquer les corporations et les anciens commerces, ruiner les artisans, les mariniers, livrer la propriété des terres aux nouveaux riches, à des seigneurs de la terre et à leurs alliés, ceux des gros marchands qui se seront reconvertis, qui auront "compris", qui brutalement s'empareront de tout. La modernisation sera aussi un carnage. Cela peut amener des troubles, des guerres, la révolution, des haines inexpiables. Il faut donc faire de l'argent à gogo et à la va-vite, se rembourser de toutes les mises de fonds en trois ou quatre ans. Ce qu'on empochera après, ce sera le vrai bénéfice. La partie vaut la peine d'être jouée. Le capital à investir, on le trouvera facilement en Indochine, en France, en Chine, dans la Banque, dans la haute finance, dans les grandes sociétés. On pourra créer à la pelle de petites sociétés, avec sièges à Tcheng Tu, à Yunnan Fu ou à Hanoi. Mais, quand même, il vaut mieux demander au gouvernement général de l'Indochine de donner sa garantie, en cas de pépin survenant plus rapidement que prévu...

« Toutes ces pensées, je les vois grouiller dans le crâne du banquier. Je les sens se répandre dans l'assistance, assiéger les gens, remplir l'air. C'est la joie, le bonheur, l'enthousiasme, le baptême de l'ère nouvelle. Déjà on parle de certaines modalités d'exécution. Tang Kiao explique au gouverneur général son besoin urgent d'un emprunt, de façon à consolider son emprise sur son armée, laquelle lui sert à tenir le Sseu Tchouan, qui est la pièce maîtresse de tout le système. Le gouverneur, après des renâclements, des hésitations, flanche, il bredouille des mots qui ressemblent à une promesse. C'est du moins ainsi que le prend Tang Kiao. Aussitôt, toute sa figure plongée dans la béatitude, le contentement, l'amitié, il annonce avec

force que, dès le lendemain, les trains partiront chargés à bloc – il y veillera personnellement, il prendra les mesures nécessaires, il persuadera ses amis négociants de bien se comporter. Tang Kiao, ce jour-là, pense même aux détails. Par exemple, il fait part d'une décision très sage. Pour lutter contre la fâcheuse manie de certains Sseutchouanais de se faire écrabouiller dans les tunnels, la compagnie du chemin de fer, sans s'embarrasser davantage, versera pour chaque trucidé une somme forfaitaire de cent sapèques, c'est-à-dire si peu que cela découragera tous les candidats à cette pratique éhontée de l'extorsion par le suicide. Gaieté générale. Champagne tiède. Euphorie croissante. Seul le gouverneur général a l'air un peu tracassé. La face de Tang Kiao, quand nous partons, nous salue comme si elle était la pleine lune, une grosse lune remplie d'hilarité intérieure. Quant au Seigneur de l'argent, au banquier, après avoir congratulé Tang Kiao, il se congratule lui-même avec des ronds de menton, cependant que ses sous-fifres ont des frémissements gourmets. Le gouverneur général garde cependant du souci dans les plis de son visage. Et sur le chemin du retour, quand nous approchons du consulat, il me jette à la figure: "Monsieur le consul, vous, avec votre chemin de fer et tout ce qui s'ensuit, vous allez me coûter cher." Mais je rassure l'excellent homme: en ces matières de finances, il n'a qu'à faire confiance à ses administrateurs des services civils. Car ces messieurs ont l'honneur particulièrement bien placé en matière monétaire. Leur gloire, chaque année, ce sont les budgets, c'est d'en sortir pour l'Indochine, comme pour tous les territoires composant l'Indochine, des spécimens qui sont des merveilles de comptabilité, toujours équilibrés à une piastre près. Et ils ne sont pas gens à gâcher inconsidérément ces chefs-d'œuvre par des générosités imprudentes – cette cautèle, c'est leur façon de respecter le flush, la civilisation et l'œuvre de la France. Non, ils sont plus malins que cela. Que le gouverneur général ne se préoccupe donc de rien: la bonne tenue des budgets n'empêche pas les serviteurs de l'Etat de comprendre les nécessités des banques et des trusts, eux aussi considérés comme les instruments indispensables de l'action colonisatrice. En Indochine, le patriotisme, et ce qui en découle de progrès, de paix, de bien-être pour les populations, de bons sentiments, c'est avant tout, qu'il soit du domaine public ou privé, le fric, le fric, le gros fric. Tout se tient. Aussi les administrateurs, considérant quand même de leur devoir d'avantager l'action des puissances financières, ont pour cela mille ficelles, mille moyens souterrains, indirects et efficaces, qui ne dérangent pas les chiffres officiels. Les chiffres sont toujours en ordre en Indochine, du moins au niveau de ce qui compte: l'Administration et les "gros". Encore une fois, que le gouverneur

général ne se casse pas la tête. Puisque le chemin de fer et les usines du Sseu Tchouan semblent intéresser vraiment beaucoup les pontes du pèze, les administrateurs se débrouilleront au mieux pour eux au nom des intérêts supérieurs de la plus Grande France.

«Mon laïus rassérène le gouverneur général. D'ailleurs, il est pris, emporté, emballé par les dernières festivités – celles du départ. Tout a abouti. Il est temps de rentrer à Hanoï. Auparavant, encore des heures folles, celles des galas ultimes, encore plus somptueux qu'à l'arrivée, baignant dans les décoctions, les jus, les sauces de l'Amitié – désormais un écoulement chaud, un cataplasme, une inondation. Il y en a dans les plis, les replis, les petits yeux, les grosses bajoues, les méplats rasés, les épaisses lèvres de Tang Kiao. Ça se déverse de tous les Chinois. Il y en a, de l'amitié, à vendre et à revendre, par tonnes, dans leurs kampés, leurs salutations, leurs salamalecs, leurs attentions, leurs délicatesses, leurs souhaits, leurs vœux, leurs serments, leurs promesses, dans n'importe quel discours, dans n'importe quelle phrase, dans n'importe quel grain de leur peau ou de leur uniforme, dans n'importe quel dent ou poil. Il y en a dans les manches des notables marchands, dans les plumets des militaires, dans les trompettes et les baïonnettes des soldats. La fleur sublime de l'amitié franco-sseutchouanaise, pour le bien immortel des deux peuples, s'épanouit. Quel dégoulinement ! Et avec cela, la cérémonie des cadeaux. Tout ce qu'il a emmené de décorations dans ses bagages, toute une bimbelerie de plaques, de cordons ornés de lunes, d'éléphants, de soleils en faux émail, en faux or, en faux argent, le tout provenant d'ordres coloniaux bon marché et bien utiles, bien pittoresques aussi, le gouverneur général l'accroche sur les poitrines célestes, en marmottant les formules consacrées et en remettant les brevets. "Au nom du Président de la République..." ne cesse-t-il de chevroter. Cela rappelle la distribution de verroterie aux bons sauvages, mais cette pensée indigne n'effleure aucun cerveau. Le gouverneur général va jusqu'à donner l'accolade à Tang Kiao, à l'embrasser virilement sur les joues – Tang Kiao est d'abord surpris par ces manières, mais après une seconde d'hésitation s'y soumet avec courage. Émotion. La fanfare de Tang Kiao joue la *Marseillaise*. Les dames sont là. La petite gouverneur, en décolleté, bat des mains. Et ce n'est pas tout. Car le gouverneur général a aussi un surplus de vases de Sèvres, qu'il fait distribuer, le plus gros étant pour Tang Kiao, qui juge sans doute que cela fera un excellent crachoir.

«Babioles que tout cela, en comparaison des dons des Célestes, en retour. C'est le déluge des caissettes à coulisses en bois de santal, contenant tous les trésors de l'Empire du Milieu. Sur les messieurs et

sur les dames, quelle cascade de bijoux, de pierres précieuses, de soieries, de terres cuites, de bronzes millénaires, d'ivoires travaillés. Et il s'agit de pièces bien plus précieuses encore, bien plus rares que tout ce que ces bons Blancs avaient pu rafler eux-mêmes dans les boutiques, à leur arrivée à Tcheng Tu. Rien que les matières les plus nobles, les formes les plus tordues, les splendeurs les plus majestueuses de la Chine. De quoi remplir le musée Guimet... Chaque notable de Tcheng Tu y est allé de son présent, sans se faire tirer l'oreille. Il faut vraiment un intérêt bien puissant pour que de vieux magots se dépouillent, au profit de "barbares" ignares, des objets délicats qui font leur délectation. Oui, mais c'est l'avenir qui est en jeu. C'est dire si déjà ces histoires d'usines, d'industrialisation se sont répandues dans la ville, ont allumé les imaginations. C'est à qui, parmi les chinetoques, veut démontrer, par la magnificence de ses offrandes, son amour de la France et des Français. En réalité, il s'agit de compromettre moralement ceux-ci – car en Chine qui donne, même humblement, sans conditions, sans allusions, crée chez ses obligés le devoir de gratitude. Et les richards de Tcheng Tu, avec leurs bibelots, croient se constituer auprès du gouverneur, des administrateurs, des banquiers un capital de reconnaissance, payable ultérieurement sous la forme de milliards, de machines, de dividendes. Rien n'est dit. Tout est sous-entendu. Pour plus de sécurité, les Célestes ne se contentent pas d'arroser de "curios" le gouverneur, ils aspergent de curios toute sa suite, toute la colonie française de petits paquets, jusqu'au dernier sous-fifre. Inutile de dire que le gouverneur ne se rend aucunement compte de ces calculs et arrière-pensées. "Ces Chinois sont souvent représentés comme méchants, mais ils sont très gentils", constate-t-il. Des cadeaux, on en trouve partout, à table à côté des couverts, sur les chaises, dans les lits, avec les compliments sur un rouleau de papier rouge. Parfois un des Célestes, en marque d'indignité, n'osant pas faire apporter ses présents par un messenger, soudoie les domestiques du consulat, qui les disposent n'importe où, dans les endroits les plus imprévus. Aussi, dans le yamen, c'est un peu la chasse aux trésors. La gouverneur est aux anges, mi-fillette avide mi-marchande à la toilette tombant sur un butin insensé. Car évidemment, les Chinois, malins, surmontant leur mépris des femmes, la comblent, en en faisant la cible de leur générosité. Elle, submergée de boîtes et de coffrets, les ouvre de ses dents, de ses ongles, ne laissant personne intervenir dans cette exploration, grinçante, piaillante, pleine de mimiques follettes, de moments d'extase, redevenant soudain de sang-froid, petite commise faisant ses comptes: "Tiens, voilà le trentième collier de jade, le dix-huitième bracelet d'or rouge, la dixième agate..." Énumération sans fin. Et puis, la surprise

encore plus sublime, grâce à Tang Kiao. Car lui, de tous les Chinois, c'est vraiment le plus fort, celui qui pense à tout, ce qu'il offre, ce n'est pas de la "chinoiserie", même la plus rutilante. C'est de l'indiscutable, de l'argument massue. Cela vient, via Shanghai, de la rue de la Paix, à Paris! De l'occidental, du super-occidental même. Un truc pour duchesse, pour milliardaire, pour grande dame pleine aux as, pour cocotte dévoreuse: une boîte de velours contenant une rivière de diamants bleus, une dizaine en tout, de la plus belle eau, à facettes ardentes, le moindre étant de sept à huit carats. À cette vue, la gouverneur s'évanouit. Puis, revenant à elle, elle s'agrippe aux bijoux, les embrasse, pleure: "Poupou, Poupou, regarde. Je suis heureuse..." Mais Poupou, tout rouge, la mine renfrognée, arrive à articuler: "Tu ne peux accepter cela. On m'accuserait de vendre l'Indochine..." Alors elle, comme une louve, glapit: "Imbécile! Tu ne m'arracheras pas ces pierres. Je me tuerais plutôt... Je les ai, je les garde. Et puis je les mérite. Crois-tu que ce soit drôle de vivre avec un vieux dégoûtant comme toi, radin et tout, ridicule avec tes principes? Même pour notre mariage, tu n'as pas été capable de me donner le plus petit brillant... Monsieur veut être honnête, monsieur pense à lui, et moi je suis bonne à jeter aux chiens. Eh bien, cette fois-ci, je ne marche pas." Je sens que mon heure est venue. Je me permets de faire observer au gouverneur général: "Monsieur le gouverneur, il est impossible de renvoyer ce collier à Tang Kiao. Ce serait l'offenser mortellement, lui faire perdre la face, tout compromettre... – Eh bien, monsieur le consul, expliquez-lui la situation. – Monsieur le gouverneur, Tang Kiao ne comprendra jamais..." Évidemment, mon argumentation est juste mais elle tombe bien. J'ai un certain mérite à en faire usage, car, à Anne Marie, Tang Kiao n'a donné qu'un minuscule solitaire, ce qui confirme ma réputation d'intégrité, mais ce qui ne tient pas suffisamment compte de mon importance. Car enfin, ce chemin de fer, tous ces projets d'industrialisation, c'est en grande partie mon œuvre. Je suis un peu vexé, même si Anne Marie ne paraît pas se soucier de la petitesse de son joyau. Elle a son étrange sourire. Quoi qu'il en soit le gouverneur général capitule – pas devant son épouse, mais au nom de la raison d'État. Le résultat est le même... Dans la soirée, la gouverneur, parée de ses diamants, m'attire dans un coin du salon du consulat: "Albert, me murmure-t-elle, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Je vous remercie. Mais tout service mérite récompense, comme dit mon mari qui aime bien les proverbes. Venez donc au Tonkin en célibataire. Et je vous paierai en nature..." Je suis perplexe. C'est un dilemme. Refuser les faveurs d'une telle femme, c'est toujours dangereux, car elle peut se vexer, être rancunière. Mais c'est également plein de périls de coucher avec

l'épouse du gouverneur général, ça peut très mal tourner et briser ma carrière. Dans mon embarras, je marmonne quelques mots indistincts. Mais la gouverneur est bonne fille: "Dites donc, Albert, vous n'êtes pas très galant. Mais je vous aime bien quand même. En tout cas, si un jour vous êtes tenté... Moi, je sais être reconnaissante." Là-dessus, elle s'éclipse tout en pouffant, et Anne Marie tombe sur moi, les yeux brillants, la figure dure. Elle se met à me parler d'une voix coupante, sèche, mais sans élever le ton, sans que personne puisse entendre: "J'ai surpris votre petit manège. Remarquez que, d'une certaine façon, cela me soulagerait plutôt. Vous savez que je n'aime pas tellement ça... Cependant, je vous conseille de renoncer à cette intrigue, car je ne veux pas être la risée d'Hanoi, la pauvre petite Mme Bonnard..." Curieuse Anne Marie. Toujours ce besoin de cacher ses sentiments délicats, de me donner de fausses raisons, alors qu'en réalité elle m'aime, qu'elle est jalouse. Heureusement que je sais que son détachement est affecté, que je connais bien sa tendresse dissimulée sous l'orgueil, sous ses airs de reine lointaine et inaccessible...

« Tout va bien. Tout va merveilleusement. Je peux être content de moi, sans fausse vanité. Malgré quelques anicroches inévitables, que j'ai su régler avec un doigté, un tact, une habileté qui me font honneur, cette tournée du gouverneur général au Sseu Tchouan est vraiment un très grand succès. Cela, je peux à bon droit l'affirmer dans le grand rapport que je vais rédiger pour les Affaires étrangères – il va faire pâlir de rage mes détracteurs, mes envieux du Quai d'Orsay. Je suis obligé de le constater, tous mes hôtes me témoignent la plus grande considération, de l'amitié même, ils ont toujours des compliments plein la bouche quand ils me parlent. Même l'administrateur-chef du cabinet civil, qui me battait froid au début, est dégelé, il s'adresse à moi en me disant avec un sourire qui lui fend la gueule: "Mon cher Albert", et il me tapote même l'épaule. Je suis récompensé de tout le mal que je me suis donné. Je suis fatigué, on le serait à moins, mais tout ce beau monde va déguerpir, il ne me reste plus qu'à le conduire au train. C'est le tralala final. Tout Tcheng Tu est mobilisé pour les manifestations de l'enthousiasme, les ovations joyeuses étant dûment mêlées aux marques de regret dues à la séparation, au départ de ces éminents visiteurs. C'est grandiose. Vraiment Tang Kiao fait bien les choses, c'est un organisateur qui, en quelques semaines, a su imposer le sens des convenances à une population qui était tout d'abord assez indifférente et désordonnée. Maintenant qu'il a pris la situation en main, il s'en va aussi, il retourne dans son Yunnan Fu en compagnie du gouverneur général: il veut l'escorter lui-même jusque là-bas. Quoi qu'il en soit, Tang Kiao a fait porter dans un wagon blindé une

vingtaine d'énormes caisses métalliques, qui ressemblent à des cercueils. En fait de cadavres, ce qu'il a mis là-dedans, ce sont les dépouilles du Sseu Tchouan, tout ce qu'il a pu grappiller comme or et comme taëls pendant sa présence à Tcheng Tu. Il n'a pas perdu son temps, ce brave homme! Sa garde de fer entoure de baïonnettes et de mitraillettes ce trésor. Je dois dire que ce spectacle m'inspire une idée désagréable. Et si Tang Kiao avait peur? s'il craignait un coup militaire à Tcheng Tu où on lui couperait son gros cou? Si, une fois le butin ramassé, il se hâtait de foutre le camp pour jouir en sécurité de tout ce qu'il a volé? Peut-être bien que, en dépit des apparences, la situation est précaire à Tcheng Tu, qu'il pourrait s'y produire des événements qui mettraient en l'air mon chemin de fer et mes usines. Sacrée Chine où rien n'est jamais certain, n'est jamais gagné... Mais je refoule ces pensées pour ne pas ternir la brillante réputation que je me suis acquise auprès du gouverneur général, pour ne pas attrister cette Excellence qui décanille tout épanouie, avec la certitude que, grâce à moi, la France a conquis un grand morceau de la Chine. Du reste, à la gare, les cérémonies des adieux sont un ballet encore mieux réglé qu'à l'arrivée. Tout le pandémonium rythmé, modulé, minuté des fanfares, des courbettes, des "présentez armes", le Tout-Tcheng Tu cassé en deux, tous les Chinois se concassant pour rendre hommage à Tang Kiao comme à un dieu. Là-dedans, au milieu de ce panache, le petit groupe des Français au grand complet est comme la famille Fenouillard : effusions, congratulations, embrassades, attendrissements, accolades, serrements de mains, ultimes confidences, dernières recommandations, suprêmes potins, promesses de revoyures avec larmes à l'œil, petits rires et sourires entendus. Tandis que les Chinois sont comme hiératiquement emballés dans la cadence de leurs salutations, tandis que la locomotive s'anime, se remplissant de souffles et de halètements, les Français, ceux qui restent comme ceux qui partent, sont encore en train de faire assaut d'amabilités et de familiarités. Tang Kiao grimpe dans son wagon avec une lenteur convenable au milieu du tonnerre des cuivres et de l'éclair des baïonnettes. Madame la gouverneur, toujours à terre, tire de son sac un grand mouchoir qu'elle m'agite à la figure, comme une dernière farce. Soudain son époux, qui n'est pas encore monté lui non plus, me prend par l'épaule, m'entraînant à l'écart, se répand sur moi en gentilleses, il en fond littéralement. Il me serre contre son cœur. Il arrive enfin à me dire: "Permettez-moi de vous appeler Albert, mon cher consul. Un vieil homme comme moi, c'est méfiant, et tous ces jours-ci, je vous ai observé sans en avoir l'air. Eh bien, vous avez maintenant mon estime et, vous savez, je l'accorde rarement. Cette Chine si difficile, vous avez su me la faire voir, me la faire aimer.

Que d'embûches vous avez surmontées! Mais vous avez toujours su tirer votre épingle du jeu. Et grâce à vous la France s'installe sur le Yang Tse Kiang !..." L'Excellence s'arrête pour reprendre souffle, puis continue mon panégyrique avec une expression de matoise autorité: "Vous savez, l'Administration française manque de bons serviteurs, d'hommes désintéressés, capables et patriotes. Je vous le dis, le pays a besoin de vous pour des tâches plus importantes encore. Parfois on me prend pour un vieux croûton, un vieux jeton... Ne protestez pas, mon cher Albert, je suis, certains jours, un peu raplapla... Malgré ça, je compte en France, j'ai mon petit poids, j'ai de solides amitiés au gouvernement, au parlement, dans les ministères, y compris celui des Affaires étrangères. Eh bien, comptez sur moi. Je vous fiche mon billet que, dans peu de temps, vous serez ambassadeur, vous allez devenir un très grand ambassadeur..." »

CINQUIÈME PARTIE

L'aube pointe. Une lumière blême coule sur les toits vernissés qui lui ajoutent quelques points dorés, s'infiltré par les fenêtres chinoises tendues de papier de bambou, vient effacer le plain-chant, le rayonnement, la domination de la lampe à opium: phare de la vie imaginative, réverbère des illusions. Toute la scène de la nuit part en morceaux. La tête et les yeux du Bouddha ne reluisent plus d'approbation, ils redeviennent ceux d'un curio dans un salon de consul. Le chef boy est toujours accroupi, mais ses doigts se sont arrêtés de fonctionner, ils sont maintenant comme des manivelles inertes. L'individu, rétréci, n'est plus rien, réduit au rang d'objet superflu, inutile; il se tient replié sur lui-même, attendant que mon père revive assez pour lui donner des ordres, disponible, sans qu'aucune fatigue marque sa peau lisse, ses yeux en fente. N'ayant plus rien à faire, il se met à ranger machinalement son petit plateau, son attirail, il dispose en rangs les godets d'opium qui ont été vidés – mon père a en effet fumé au moins cinquante pipes. Cet imperceptible remue-ménage arrive jusqu'à la conscience de monsieur le consul qui, d'une voix exténuée, murmure à son serviteur: «Ne fais pas tant de bruit. Éteins la lampe, c'est bien... Ouvre les portes, fais entrer l'air. On étouffe ici. Mon Dieu, que j'ai mal à la tête... Sois silencieux, le moindre son me déchire la tête. Fais attention, imbécile... » Le chef boy a beau être aussi furtif, muet, impalpable qu'une chauve-souris, il porte quand même sur les nerfs délicats du consul de France. Monsieur le consul de France, c'est évident, est dans le cirage, grincheux. Ses yeux sont noirs comme du charbon, des trous sombres, et sa figure, évidée à la façon de certaines vieilles statues rongées par les intempéries, se couvre d'une petite mousse brune: le chaume de sa barbe. Il a un aspect plutôt lamentable, monsieur le consul, lui d'habitude si coquet, ne se négligeant jamais, se barbifiant deux fois par jour, à cause de son système pileux si puissant, vigoureux, salissant, au point que quand, dans la journée, il approche sa joue de celle d'Anne Marie, elle lui crie: «Vous piquez! » Alors mon père va se gratter la peau, se la rafraîchir à l'eau de Cologne, il est toujours avantageusement distingué... Aussi est-il rare de le voir tel qu'il est dans cette aurore: une épave que le jour met au jour. Des commissures, des plis, des pores dilatés, des pupilles gonflées, rouges, toute une crasse ébouriffée de cheveux, cette coulée de

points noirs sur son menton. Autour de lui, la domesticité entière est restée toute la nuit à épier, toujours tapie à observer, et l'état où est mon père ne semble pas surprendre ces gens. Sans doute en ont-ils l'habitude. En tout cas, l'armée secrète des serviteurs retient son souffle en ces moments pénibles et incertains de l'aurore où monsieur le consul de France revient à lui-même. Car, alors, il est toujours d'une humeur massacrant. Et malheur s'il surprend quelqu'un... D'ailleurs c'est le monopole, le privilège, le dernier travail du chef boy d'accoucher Albert de lui-même, de l'aider à revenir au monde.

Ils connaissent tous la règle du jeu: ne pas être pris. Ils contemplent la gamme des grimaces de mon père en train de reprendre contact avec la réalité. Non qu'il l'ait jamais complètement perdue de vue, car, même dans son rêve, il savait qu'il rêvait, il dirigeait son songe dans une sorte de semi-lucidité. Le grand jeu... Mais maintenant la fraîcheur matinale le saisit, à moins que ce ne soit une fièvre, et il claque des dents. Il est jaune comme un coing. Il frissonne de partout, même des mots, en appelant le chef boy: «Que je n'attrape pas une fluxion. Remets-moi ma veste, vite... », car il l'avait enlevée pour la séance d'opium, il avait fumé gaillardement en bras de chemise. Le serviteur réussit à lui relever les bras l'un après l'autre, à lui enfiler le vêtement après maints efforts, une lutte respectueuse contre la mollesse invincible qui a saisi le corps de mon père. L'opération enfin faite, le consul arrive à se soulever de sa couche, en geignant et en s'appuyant sur l'épaule du chef boy. Où est la gesticulation comique mais forte de la nuit, le rythme de la drogue, ces saccades de la tête et du tronc pour se saisir de l'embouchure? Là, c'est la lente descente dans le réel, le drame des douleurs, des courbatures, des soupirs. Soudain, une pensée qui l'avait déjà effleuré tout à l'heure, lors de la disparition du rêve, revient à l'assaut dans son crâne. Et sous le choc, d'un seul coup, il se fige:

« Dumont! Mais c'est lui qui va voir le gouverneur général de l'Indochine pour de bon. Il va le circonvenir, le manœuvrer, en faire sa chose contre moi. Ce Dumont, dès qu'il aura quitté Tcheng Tu, il va se ruer à Hanoï. Et de là, le salaud, il ne manquera pas de monter à Yunnan Fu pour trafiquer avec Tang Kiao, me trahir, me vendre. Pour lui, ces personnages sont vrais, aisément abordables, facilement manipulables, concrètement négociables. Il va en faire ses pions, ses jouets. L'air de respect qu'il va prendre avec le gouverneur général, la bonhomie complice qu'il va afficher avec Tang Kiao ! Le salaud, il va les entortiller avec ses arguments, ses ficelles, ses combines. Oui, dès qu'il sera parti d'ici en jouant à l'ami,

il va aller auprès d'eux, l'un après l'autre, me les entortiller, me les maquereauter, me préparer je ne sais quelle sale histoire. Il s'en ira de Tcheng Tu quand il aura obtenu de moi tout ce qu'il veut, en m'embrassant, en me pelotant. Et pendant qu'il fera son périple, la descente du Yang Tse Kiang jusqu'à Shanghai, le paquebot jusqu'au Tonkin, le train de Hanoï à Yunnan Fu, moi je resterai ici la bouche en cœur, éloigné de tout, impuissant, à sa merci, attendant le mauvais coup, je ne sais lequel... »

Pendant ce temps, mon père s'est rajusté. Grâce à la dextérité secourable du chef boy, il a remis son nœud papillon et aussi ses chaussures vernies, étroites, pointues et de toute petite taille. C'est une des fiertés de mon père, la délicatesse et la mignardise de ses pieds. Mais ce sont aussi chez lui des organes particulièrement sensibles, et chaque matin on l'entend gueuler, gaelements plaintifs ou furieux selon les jours, quand le chef boy, malgré la douceur de ses mains, le blesse à ses extrémités en lui ajustant ses escarpins. En cette aube, la manœuvre se passe bien. C'est que le consul de France est en proie à d'autres pensées, cogitant féroceement, se montant systématiquement la tête contre Dumont:

« Et dire que tout à l'heure, au dîner, cet individu a osé me faire chanter, moi, Albert Bonnard! Il va se servir de moi pour faire ses commissions auprès du maréchal de Tcheng Tu et de ses Yunnanais. Il faut que je lui obtienne son marché de l'opium, pour lui et sa Bande Bleue, sinon... Et toute cette mise en demeure avec des insinuations, des menaces, des roulements d'yeux, des ballottements du ventre, une sincérité truquée, des promesses faisandées! Mais pour qui se prend-il donc, nom de Dieu, ce Dumont? »

Mon père s'est assis sur le rebord du sofa, les jambes traînant par terre. Le rêve s'est dissipé le laissant face aux contingences, dans le jour qui se lève. Dumont, pendant ce temps, doit être en train de cuver, dans un sommeil rempli de satisfactions et de ruses. L'animal le tient, lui n'a aucun besoin de se consoler avec des imaginations, avec les délices de la drogue. Il roupille, le Dumont, paisiblement, peut-être en souriant heureusement. Pour lui, l'opium, ce sont des tonnes et des tonnes de bonne marchandise qu'il va enlever prochainement, le gros pacson, le fric à se remplir les poches et les comptes en banque. Et de plus il veut profiter de tout, des armes, du chemin de fer à construire, du travail patriotique et désintéressé de mon père. Et dire que ce margoulin a dû s'endormir sur ces agréables perspectives. Mais cela ne se passera pas comme ça...

A ce degré de réflexion, en pensant à ce Dumont qui doit ronfler, mon père est saisi d'un haut-le-cœur. Il se crispe, décompose ses

traits, puis les remet en un ordre glacé, avec un demi-sourire fielleux. Là-dessus, il s'isole en lui-même, fermant complètement sa figure. Dans son crâne, ça bout comme dans une chaudière. Mais, à l'extérieur, il est de plus en plus compassé: une plaque de métal froid. Sa tête n'est plus qu'un losange effilé, qu'il hisse toujours plus haut au bout de son cou qu'il tend, qu'il déploie, comme lorsqu'il est gêné par un col dur. Mon père a la même tête plate qu'un cobra lové sur lui-même, fou de fureur et qui se balance avant de frapper. C'est fréquent, chez Albert Bonnard, une crise de ce genre, un concentré de rage et d'amertume. Mais, contrairement aux reptiles, son poison, celui de la vexation, car il en fabrique dès qu'il est vexé et il a un don pour l'être, il le garde d'habitude en lui. Il peut rester en société, des heures et des jours, le menton en avant, le crâne vissé au bout d'une tige, les yeux morts, les lèvres pincées, l'air absent, l'image du pauvre homme empalé par l'injustice, mais qui se contient – surtout s'il y a dans l'assemblée un personnage important à ne pas contrarier. Parfois il fait l'effort inouï de se surmonter, de vaincre sa douleur légitime, de revenir parmi les gens, sur la terre mauvaise. Alors il arbore le mince sourire de l'homme qui a triomphé de lui-même, il esquisse une plaisanterie ou une galanterie. Mais, in petto, il s'est tenu des discours de vengeance, il a trempé, durci sa rancune qui se manifestera plus tard.

Et c'est bien ce qui se passe ce jour-là. Après être resté tout empaillé, mon père revient à la vie normale, à ses tics habituels. Il parle à haute voix:

– Dumont, il ne l'emportera pas en paradis. Cette énorme baudruche, je vais la percer, la crever, la cisailer. Oui, mais il faut qu'il ne se doute de rien. Je vais filer doux. Je vais abandonner les joies de la colère pour les plaisirs de l'hypocrisie. J'ai mon petit plan. Il faut que je dise à Anne Marie d'être plus gentille avec lui...

Mon père, soudain radieux, quoique épuisé, s'apprête à rejoindre ses pénates. Il se lève, il tient debout, il marche à peu près droit. On l'entend avancer dans la cour, faire crisser ses chaussures. On l'entend grimper l'escalier de bois qui mène dans la chambre conjugale, où Anne Marie dort. Autour de lui, le néant et la paix. Tout s'éclipse à l'entour, aussi bien le chef boy, qui disparaît de la scène de ses devoirs comme un lézard rentre dans une fissure, que les créatures cachées, qui, elles, resurgissent de leurs trous dans leurs robes blanches pour s'en aller paisiblement, fantômes du matin. Li, joyeuse et végétale comme un concombre, se glisse dans ma chambre, vient vers mon lit pour s'assurer que je dors et, affectueusement, frotte son nez camus contre le mien en guise d'embrassade, puis elle me quitte. Je suis seul, surpris par la visite

trop matinale de Li, je reste aux aguets, car depuis longtemps, grâce à mon éducation chinoise de la dissimulation, je suis le petit espion. Je vois tout, j'entends tout, je comprends beaucoup sans jamais rien montrer. Je sais, aussi bien que tendre l'oreille, déambuler sans aucun bruit. J'entends les pas de mon père, j'attends que deux ou trois minutes se soient passées depuis qu'il a rejoint Anne Marie. Et alors, parmi les rumeurs provenant de la cité qui se réveille, qui s'ébat, se débat déjà dans son grouillement, dans le consulat encore désert où j'entends mon cheval hennir dans son écurie, je me glisse jusqu'à la porte de la chambre de mes parents, celle qui communique avec la mienne. Comme je m'y attendais, ils se disputent. Leurs voix viennent à moi à travers le mur très mince, presque un mur de papier.

Pauvre Albert! Chaque fois qu'il traîne ainsi jusqu'à l'aurore, à boire, à se pavaner, à discuter ou à fumer, il est ensuite pris par le besoin urgent de rejoindre Anne Marie, pour « se déboutonner », pour lui servir chaud ses confidences, ses exploits, ses habiletés, ses vantardises. Évidemment, il ne dit pas tout, il prend même un air dégagé pour mentir, il a un petit ton vaniteux pour détailler ses astuces, pour émailler son discours de remarques pertinentes. Mais il faut d'abord que son épouse ne le coupe pas court. Aussi, pour commencer, avant de se lancer dans le flot oratoire, avant de se déshabiller, il tâche de l'amadouer. La première difficulté, c'est de la réveiller. En entrant dans la pièce conjugale, quand il aperçoit la forme longue, frêle et dormante de sa femme comme un fuseau entre les draps, quand il détaille ses traits assoupis, sa bouche qui respire régulièrement, la torsade de ses cheveux au-dessus du front ovale, ses longs cils comme des rideaux protégeant ses yeux fermés, il se livre obstinément à des simagrées et exercices divers pour la tirer de son sommeil: toux, soupirs, frottements des pieds sur le plancher, mouvements maladroits qui lui font cogner les meubles. Quand Anne Marie a enfin ouvert les paupières, se redressant un peu sur ses oreillers, levant vaguement une tête en alerte, déjà irritée, où la peau tendre est plissée des rides naissantes de la mauvaise humeur, où le menton est aigu et le marron de l'iris luisant, dans l'expectative du combat, mon père tâche de l'embrasser en lui murmurant : « Je vous aime », exactement comme sur une carte postale de la Belle Époque. À vrai dire, Albert Bonnard est incorrigible, car chaque fois ou presque, il se fait solidement rembarer. Et c'est bien ce qui arrive ce matin-là, avec même une vigueur particulière. Anne Marie, d'une voix rauque, coupée, presque osseuse, si contraire à son débit généralement doux et murmurant, arrête net les tentatives à la fois galantes et consulaires de son époux:

– Ne me touchez pas. Quoi, vous voulez pénétrer dans mon lit, vous voulez me parler? Mais vous sentez l'alcool, mon ami, et vous sentez encore plus l'opium. Allez dormir ailleurs...

– Mais, Anne Marie, j'ai des choses très importantes à vous dire, des choses capitales.

– Ça peut attendre quelques heures. Vous savez, votre nuit, je la connais déjà. Vous avez fait le flambard avec Dumont, il vous a rabattu le caquet, vous vous êtes senti humilié, alors vous vous êtes mis à l'opium. Si seulement vous aimiez vraiment cela... Mais vous fumez en lâche, en pauvre homme qui a besoin de se sentir un grand homme. Vous bercez vos faiblesses avec vos pipes. Combien, quarante ou cinquante? Restez avec elles, puisqu'elles vous donnent du génie, ça, moi, je ne peux pas le faire. Allons, partez.

– Vous oubliez tout ce que vous me devez...

– Ne soyez pas mufle, en plus. C'est tellement inutile de recommencer cette discussion. Ne faites pas votre tête de dindon vexé, comme vous avez dû le faire avec Dumont, avant qu'il ne vous ferme le bec. Avec moi, ça ne prend pas plus qu'avec lui...

– Anne Marie, je vous en supplie...

– N'essayez pas non plus de m'apitoyer. Je vous écouterai tout à l'heure, c'est promis. Pour le moment, laissez-moi, retirez-vous dans l'autre chambre, le lit est fait. Allez-vous-en sans manigances ridicules, sans grogner, trépigner, gémir, sans claquer les portes. À chaque fois, vous réveillez le petit. A propos, avez-vous fait attention à ce qu'il aille se coucher de bonne heure ?

– C'était votre rôle, madame.

Et sur cette réplique vengeresse, Albert s'apprête à rejoindre le cagibi où le refoule souvent ma mère. Cet endroit d'exil est au-delà de ma propre chambre. J'avais l'habitude de voir passer par chez moi mon père envoyé en pénitence. Parfois, il était furieux, tempêtait, cassait des objets, tapait du pied, laissait un sillage de désolation. Plus souvent, il se retirait en seigneur insulté, altier, le visage froid comme du marbre, semblant dire: « Vous le regretterez, madame. » Il lui arrivait aussi de pleurnicher, de pleurer même, reniflant et tirant son mouchoir. Mais en général, il mélangeait tous ces genres d'expression.

C'est le cas ce matin. Il est un buste de colère solennelle où la dignité s'effiloche en remous vicieux de rancœur, en envies de rester encore un peu chez son épouse pour arriver à la titiller, à la dominer par un trait ingénieux et pervers, la flèche du Parthe lui

permettant d'avoir le dessus avant de déguerpir en vainqueur et non plus en vaincu. Mais tout a échoué, sa composition d'un personnage d'imperator n'impressionnant pas Anne Marie, ses banderilles sarcastiques s'étant émoussées sur la cuirasse de son indifférence, elle le repoussant avec la calme tranquillité du dédain congénital, bien établi, bien dosé. Aussi, finalement, ce qui a tendance à l'emporter sur les traits de mon père et dans son comportement, c'est un chagrin presque puéril, une mixture de claquements de portes, de nez pincé, de phrases répétées sur un ton plus haut, et aussi d'humidité des yeux, de gonflement des paupières, de joues pendantes. Enfin, après ces démonstrations, ayant fait prédominer sur ses traits des plis à la fois stoïques et peïnés soutenus par un regard mélancolique et fixe qui contemple l'horizon comme s'il n'était pas barré par les cloisons, il s'en va ou fait semblant de s'en aller, jusqu'à ce qu'Anne Marie se dresse à moitié sur son lit, après avoir tiré les couvertures sur elle pour rester enveloppée et défendue, l'expression acariâtre marquée par les coins de sa bouche qui se dilatent, qui se haussent, qui s'arc-boutent, tout prêts à lâcher des mots vraiment empoisonnés, ceux qui ulcèrent pendant des semaines, ceux qui rancissent, ceux qui blessent jusqu'au fond du cœur. Alors, pris de peur, avant qu'Anne Marie se fâche comme une furie odieusement lucide dont la bouche serait un cratère sec, Albert décampe. Enfin il bat en retraite dans la direction qu'Anne Marie, muette et blanche, toujours assise sur son matelas, sa tête dépassant seule l'édredon en boule autour d'elle en guise d'armure, lui a indiquée, c'est-à-dire celle de ma chambre.

Inutile de dire qu'avant que mon père ne passe dans mon petit royaume, je suis emmitoufflé dans mes draps, mon visage régulier, brun, un peu ovale comme celui d'Anne Marie, mais avec le gros nez paternel, flottant sur leur blancheur, mes narines respirant du souffle égal, profond, sage, du bon garçon ordinaire qu'Albert croit que je suis. Car il est sûr que je ferai de bonnes études, que je serai premier aux examens, et, à chaque arrivée de valise, il me fait des cadeaux que je n'aime pas, en les mêlant de recommandations, celles d'être bien sage, bien docile, bien travailleur. Souvent, il me dit d'un ton pleurard que pour moi, il se saigne aux quatre veines, qu'il va faire venir un précepteur. En attendant, à cause de lui, tout un panneau de ma chambre est encombré de livres de Jules Verne et de la comtesse de Ségur, que je ne lis pas. Et surtout le plancher est occupé par un chemin de fer électrique que mon père a laborieusement installé avec l'aide de son chef boy, lequel n'a jamais vu un train de sa vie mais a fait tout le montage. Et quand le premier convoi est passé sous un tunnel, mon père radieux a dit: «Tiens, c'est le petit chemin de fer du Sseu Tchouan de mon petit

garçon. Peut-être qu'il sera plus tard premier à Polytechnique... » Cela se passait il y a quelques jours. Depuis, exprès, sournoisement, j'ai cassé les voies, les aiguillages, les locomotives. Et ce fameux matin, alors que je fais semblant de dormir, je me dis: «Père ne va pas manquer de se prendre les pieds dans les rails. Et il va crier... » Pour jouir de la scène immanquable, j'entrouvre un peu les paupières sur mes yeux jaunes, mordorés, des yeux de chat, disent généralement les bons invités du consulat qui m'admirent pour faire plaisir à mes parents. Effectivement, je vois mon père passer, allant à son cagibi, encore plus petit garçon que moi. Et cela ne manque pas, il bute contre une ligne, une gare, il entraîne tout le réseau avec ses extrémités, il sautille en boitillant, en gémissant «Ouille, ouille, ouille », en se courbant pour masser ses doigts de pieds. Mais, au lieu de se fâcher, Albert s'arrête, et se dirige sur moi, sur ma petite forme faussement ensommeillée et m'embrasse sur le front de ses lèvres mouillées, tout en proférant «Mon petit garçon... » avec émoi, trouvant enfin l'occasion de déverser des sentiments tendres. Je fais semblant de ne rien ressentir, je redouble hypocritement de sommeil. Et de l'autre côté de la cloison parvient la voix d'Anne Marie: « Ne profitez pas de cet enfant pour larmoyer. Laissez-le dormir. » Mon père disparaît. Je me rendors.

Le soleil du matin, comme une marmite de lumière dans le ciel pur et clair, m'envoie en oblique, par mes fenêtres qui ont été ouvertes, une tranche de chaleur, une sorte de beignet chaud, rissolé, sec, que j'essaie d'attraper avec mes dents. Je me réveille. Et alors Tcheng Tu entier, dans son ruissellement sonore, avec ses odeurs aussi, vient à moi! C'est l'heure de l'activité intense, où la cité est comme un gong qui répercute les piétinements, les criaillements, la forêt des bruits, toutes les joyeusetés d'être, de manger, de vivre. Mais sur ce fond, sur ce roulement continu, se détachent de tout près, venant de la chambre de mes parents, leurs voix. Voix qui ne s'affrontent plus. Ma mère, habillée en jardinière d'un long fourreau, est revenue de couper des fleurs au sécateur, corolles sauvages et corolles douces, flamboyance des orchidées, fierté des lis, douceur triste des chrysanthèmes. Et toutes les senteurs. De ses longues mains, semblables à des chignons dénoués, qui se rejoignent et s'activent, des chignons d'une chair langoureusement nerveuse, Anne Marie dispose sa récolte dans des vases, avec l'assistance de Li. Sa tête porte comme une amphore des tresses de cheveux, si lourdes qu'elles inclinent sur le côté un visage qui découvre la sérénité accomplie, la tranquillité de l'âme, la paix des yeux. Encore une fois, moi le petit garçon taciturne, je suis en admiration devant la grâce d'Anne Marie, son sens des gestes et des poses. Car la porte est ouverte, car je suis allé à elle, pour me tapir

contre elle, pour sentir le duveté de ses joues, le grain de sa peau, le luisant sombre de ses cheveux, la limpidité de ses prunelles. Et, s'arrêtant de disposer ses bouquets où elle assortit si bien les fleurs terribles, languettes de feu, entonnoirs maléfiques, gouffres carnassiers, avec les fleurs de l'extase, de la consolation, de la douceur, elle arrondit ses bras pour me capter, avec la nonchalance précise d'une déesse. Elle est en train de composer le groupe de la mère et de l'enfant. Rien de la maternité sensuelle et dévoreuse, juste le tableau harmonieux où ce qu'elle juge trop matériel, animal, instinctif est sublimé par la beauté, par l'art des attitudes, où la simplicité la plus extrême, la plus dépouillée, la plus raffinée aussi, venant de l'âme, est en fait un comportement contrôlé, presque symbolique. Au bout de quelques instants, Anne Marie estime notre communion, car c'en est une, suffisante, risquant, à se prolonger, de tomber dans le vulgaire, le trop naturel. Alors, après m'avoir donné un baiser léger, un effleurement du bout des lèvres, elle détache, avec une lenteur accélérée, ses bras d'autour de ma tête, les replongeant dans les bouquets, et elle me dit: «Va jouer, petit garçon. Li va t'habiller. » « Et moi, on m'oublie? » dit Albert en affectant la grosse voix.

Il est là, dans une robe de chambre rouge écarlate avec une ceinture à glands, jovialement assis sur une chaise, devant une table, en train de prendre son petit déjeuner, vérifiant si ses œufs à la coque sont bien cuits, le chef boy derrière lui pour le servir. Il est là, installé, joyeux, même pas la mine de papier mâché, déjà rasé de frais, presque exubérant, à la fois dans ses dignités de pater familias, d'époux, de papa, sans compter le côté consulaire. Prêt à couler, à déborder d'effusions, de confidences, de gaillardises, de bonnes blagues, de petits refrains, avec une Anne Marie qui semble l'accepter. Pour commencer, il faut qu'il m'attrape, qu'il me pose à califourchon sur ses genoux, qu'il joue à «hue dada » avec moi, qu'il me fasse sauter en l'air, en me collant sa moustache dans les yeux. «Laissez-le s'en aller dans le jardin ou à l'écurie, il s'amusera davantage », lui dit Anne Marie, pour me sauver de lui ou pour se débarrasser de moi, les deux peut-être, je ne sais. Mais mon père, en pleine alacrité, plaide ma cause auprès de ma mère: « Non, non, Lulu ne nous gênera pas. Il ne peut pas comprendre notre conversation... » Et Albert me saisit derechef, me projette jusqu'au plafond, me porte au bout de ses bras en faisant le cheval, en trotinant, en galopant, en hennissant. Enfin, épuisé par cet élan de paternité, il se calme, me déposant par terre où, accroupi à la chinoise, je fais semblant de regarder un livre d'images, en réalité l'attention affûtée, tout ouïe.

Aujourd'hui, je revois cette scène avec mes yeux d'adulte, je la revis dans son sens profond. Car alors enfant je n'étais qu'une petite vigie qui regardait le drame de ses parents, en devinant un peu que c'était son drame aussi. Ce n'est que bien des années après que les choses se sont éclaircies pour moi, qu'elles ont pris leur plénitude, cette acuité qui me frappe maintenant.

Après avoir achevé son breakfast et renvoyé le chef boy, mon père batifole comme un jeune homme, fredonnant la chansonnette, celle qui concerne « les filles de La Rochelle », La Rochelle étant son pays. Il ne se débride ainsi qu'au summum de la bonne humeur, quand il est vraiment content de lui – ce qui suppose aussi qu'Anne Marie tolère ces accès de satisfaction. Ce jour-là, en effet, loin de le faire taire, elle le regarde du coin de l'œil avec une rouerie imperceptiblement gouailleuse. Elle sait bien que, de temps en temps, il lui faut remplir son rôle d'égérie, de confesseur, de conseillère. C'est le boulot. Plutôt que de rechigner, elle se met carrément à la tâche, à l'heure choisie par elle, consciencieusement, avec une sorte d'amitié, de complicité, s'arrangeant quand même pour faire tourner en boule mon père, pour le surprendre, pour lui faire perdre la tête, pour démolir ses argumentations, prétentions, arguties et suffisances. Sa méthode, dans ce jeu-là, c'est l'honnêteté destructrice, la franchise percutante, le bon sens provocant. Et tout en assenant à Albert des avis brutaux, cyniques qui le laissent tout éberlué, elle hausse toujours les épaules avec l'air de lui dire: «Prenez de ce que je dis ce que vous voudrez, ça m'est égal, ce n'est pas mon affaire... »

Ce jour-là, Anne Marie est particulièrement prévenante avec Albert, sans relent de dégoût, le ton suave, même gai, un sourire sur les lèvres et dans les mots. Déjà Albert ronronne. Il n'était pas difficile de deviner que cette amabilité n'était pas un tellement bon présage pour mon père. Dans les timbres de la voix d'Anne Marie, on sentait les griffes rentrées, qui déchireraient le consul tout à l'heure. Car ses gentillesse, ses démonstrations d'intérêt à son égard, elle les lui faisait toujours payer cher, directement ou indirectement. Lui était naïf, confiant. Et surtout, il ne pouvait se passer d'elle.

Ainsi donc, Anne Marie, sa bouche retroussée, car elle a de longues lèvres flexibles qui prennent beaucoup de positions curieuses, commence par ce qui est, pour elle, une mignardise:

– Alors, mon ami, après une pareille nuit, vous êtes bien dispos, aujourd'hui. Vous n'avez même pas mal au foie! Parlons donc. Qu'avez-vous de si grave à me communiquer qu'il a fallu que vous

me dérangiez à l'aurore? Qu'est-ce qui vous tracasse?

Le consul, toujours dans sa houppelande sang-de-bœuf, cessant de faire l'époux gamin, reprend une consistance sérieuse, onctueuse, réfléchie, concentrée, de consul. Il s'exprime en choisissant ses mots, en les calligraphiant de sa voix, avec des volutes vocales qui correspondent à des barres, à des points, à des virgules. Il est à la fois le magister solennel et aussi un peu l'enfant de chœur de la messe diplomatique. Il ouvre la bouche, pas en la dilatant comme ma mère, mais d'une ouverture raisonnable, pour une argumentation réfléchie:

– Ma chère Anne Marie, je vais vous demander un service qui ne vous sera peut-être pas très agréable. Mais je ne le fais qu'après avoir mûrement pesé le pour et le contre. Voilà, j'en suis arrivé à cette conclusion: il faut que vous soyez plus coulante avec M. Dumont. Au consulat, vous vous comportez avec lui exactement comme s'il n'existait pas. Vous l'évitez. C'est pire quand vous le rencontrez. Votre regard se pose sur lui sans le voir et puis se détourne. Quand il vous salue, vous ne répondez même pas par une inclination de la tête, juste par une crispation à la base du cou que je connais, qui est chez vous signe de dégoût. Votre main, vous la retirez calmement, méthodiquement, toujours à temps quand il s'apprête à la baiser – si bien qu'il se courbe et ne rencontre que le vide. Et il n'est pas encore redressé, ce qui lui demande quelques secondes avec son embonpoint, que vous avez déjà le dos tourné. Tout ce que vous consentez à lui dire dans une journée, c'est «bonjour, monsieur » et «bonsoir, monsieur ». Le reste du temps, vous êtes là, même pas pincée, mais lointaine avec votre figure de madone inaccessible. Parfois, face à lui, vous reniflez un ou deux coups secs suivis de tout un frémissement, comme s'il sentait mauvais, comme s'il n'était qu'une bulle d'air puant. Et à table, où vous ne parlez pas, où vous ne souriez pas, où vous mangez du bout des dents à peine deux ou trois bouchées sans écouter la conversation, sans accorder une marque d'attention à M. Dumont qui s'épuise pourtant à vous complimenter, dès le dessert, après avoir mal réprimé des envies de bâiller, vous vous retirez sans une parole de politesse. Et c'est à moi, vous à peine disparue, d'être confus, de me répandre en excuses, d'inventer des explications qui, d'ailleurs, ne tiennent pas debout... Tout cela le mortifie, M. Dumont. Et je dois vous dire qu'il s'est plaint à moi, avec beaucoup de courtoisie, avec galanterie même, de votre comportement. Il en est peiné.

Face à la sollicitation et aux reproches consulaires, Anne Marie répond seulement par son retroussis des lèvres, par une façon de les

tendre, de les écarter. Ses rangées de dents, petites perles lustrées qu'elle ne cesse de frotter avec sa brosse, au moins cinq ou six fois par jour – une manie qu'elle a encore plus développée qu'Albert – sont pour le moment séparées par une fente légèrement tremblante par où passe une respiration un peu précipitée et rauque. On sent que sa glotte se trémousse, mais sans exprimer un mot, juste un halètement insensiblement accéléré. Au-dehors, au-dessus du col de sa blouse, des nerfs gigotent, une fausse pomme d'Adam qui lui vient quand elle est excitée, comme mon père vient de le remarquer dans son discours. Les yeux, eux, sont en arrêt, immobiles dans leurs grandes orbites effilées mais ils pétillent de grains: le sable d'une certaine gaieté. Toutes ces petites agitations ne s'atténuent pas, au contraire, quand mon père, s'étant arrêté de parler, attend comme une souche une réplique qui ne vient pas. Anne Marie laisse Albert cuire dans son jus, son humeur est décidément à la farce utile, celle qui consiste à lui donner une leçon... Mais elle a tout le temps.

La vie, la contingence, ce qu'il y a en Anne Marie de terre à terre, de quotidien, de lié à l'existence, en somme la clef de ses humeurs est autour de sa bouche, qu'elle manie avec une dextérité extrême, qu'elle élargit, rétrécit, déploie, contracte, serre comme une serrure, ferme invinciblement, qu'elle modèle harmonieusement, l'ouvrant à tous les étages, les niveaux, la retenant en mille modalités et suspens plus ou moins esquissés, la durcissant vers le paroxysme, la foudre, avec les lèvres de la fureur, blanches, des lamelles d'acier. La bouche d'Anne Marie, c'est sa force et sa faiblesse, sa nature humaine, où aboutissent ses nerfs innombrables, insensibles d'une certaine façon et pourtant si facilement blessés d'orgueil, ayant besoin d'une vengeance si hautaine qu'Anne Marie nie ainsi pouvoir être atteinte par la souffrance, par l'obligation de subir. Du moins elle se veut ainsi, être au-delà de la portée d'Albert, des hommes, des foules. Mais sa bouche la trahit, car on y lit l'alphabet de ses sentiments, tout ce qu'elle a d'exaspéré, d'écorché, d'inexpiable, d'impitoyable, surtout de méprisant.

C'est là sa scène, c'est là son théâtre, c'est là qu'elle se dévoile par une gamme incroyable d'expressions, d'acrobaties labiales que je trouvais parfois contraires à sa dignité tellement affirmée. Il y en a une qui, déjà, dans mon jeune âge, m'agaçait: sa méticulosité mandibulaire pour mastiquer la nourriture. Avec ses dents qui mâchaient interminablement, ses joues qui se gonflaient, son souci de bien saliver, elle me semblait une vieille peu ragoûtante qui, sur ses chicots, pianotait quelque fox-trot alimentaire. Pensée sacrilège qui m'effrayait...

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'importance de la bouche comme

organe de la personnalité d'Anne Marie, de ses flux et reflux, Albert ne la voit pas. Il est vrai que lui, le centre de son être, le lieu commun, le point de rassemblement de ses états d'âme et émotions sont le nez et les moustaches, les yeux et les poils des yeux, et aussi toutes les formations de plis possibles autour. Chez mon père, les passions n'arrêtent pas de se manifester en une bouillie de tics, en une foire des sensibleries, en un étal des jactances, en un marché des chagrins, en un podium des susceptibilités, des exigences, des complaisances, des respects, des égards, des soumissions, des résignations. Sa face, c'est la feuille à l'envers, la feuille à l'endroit, tous les truquages et les sincérités, tous les airs: celui du bon commis, celui du martyr, celui du maître des cérémonies, celui du fonctionnaire important, celui du douloureux incompris, celui du rusé maquignon, celui du stratège averti, et celui du bon vivant malgré toutes les traverses et les arcanes. Un peu de la Pietà, un peu de la fausse monnaie du stoïcisme. Le visage de mon père, c'est le visage déformant de son moi, la salle d'exposition de ses tripes, de ses pieds, de son cœur, de son foie, de sa cervelle et de son intellect, de sa bile et de ses billevesées, de son sang et de ses globules, de ses diarrhées, de ses fièvres, de ses amibes, etc. Dans tout cela, où est la vérité, où est le mensonge, où est la comédie, où est le calcul, où sont les affres? Le sait-il lui-même? Il a au moins trois douzaines de rôles, trois douzaines de compositions, trois douzaines de numéros, toujours les mêmes d'ailleurs, étudiés, interprétés pour qu'on dise de lui ce qu'il faut, c'est-à-dire: « Le fin matois! » « le brave type! », «le consul courageux ! », « l'intègre serviteur de l'État! », «le sacré gaillard! », et aussi « quel bon père! », « quel époux maltraité! », «quel hôte merveilleux! » Son champ d'action est orienté vers tous les individus et les catégories sociales, soit qu'il donne des leçons particulières à un personnage visé, soit qu'il traite les gens en gros, par fournées entières. Seul le résultat compte. Il faut que les domestiques chinois se disent, vu son aspect teigneux où il roule de gros yeux, qu'il ne faut pas broncher. Que les Englishes déduisent de son enjouement qu'ils ne l'ont pas roulé et qu'ils en prennent de la graine. Et même que ma mère soit amenée, étant donné sa tristesse en bandoulière autour de son pif, à être touchée, à se montrer gentille avec lui.

En vérité, avec elle, ça marche rarement, c'est au contraire généralement catastrophique. Car toutes les démonstrations d'Albert, qu'Anne Marie connaît par cœur et dont chacune la fait intérieurement grincer, sont autant de signaux, d'indicatifs du personnage qu'il est en train de jouer. Elle peut donc le contrarier, le désarçonner à volonté, depuis le petit « Soyez donc simple, Albert... » jusqu'aux crispations de la bouche. Albert, lui, barbote

sans aucune lumière dans les états d'âme de son épouse. Il lui échappe complètement que la tenue générale de sa femme, cette douceur esthétique qui lui sert d'enveloppe, est déjà un moyen de le fuir, de le nier, lui et toutes les petites choses de l'existence. Et même quand une crise la fait sortir de cette équanimité, quand elle est dans la houle de la fureur, du besoin de lui faire mal, il ne discerne pas les signes de la tempête, ces lèvres blanches qui se retirent sur les gencives rouges, ces joues durcies, toutes ces fibres, toute cette âme malade. Car le ressort profond d'Anne Marie, le seul, c'est une exacerbation de la fierté, une exigence pure, absolue, presque une monstruosité. Une pareille intégrité n'est évidemment pas du registre d'Albert, qui ne connaît que les vanités qui servent aux compromissions.

Mais ce jour-là, chez Anne Marie, ce n'est pas le haut-le-corps, le froissement de l'âme, le dégoût insurmontable, la rage froide où son être se contracte pour exploser. Elle est indulgente pour Albert, elle se promet seulement de jouer avec lui comme une chatte avec une souris. Du reste elle trouve plutôt divertissant de lui réserver le sort de la souris. Car, s'il n'est pas poltron face à un cobra, il est comme de la gélatine décomposée dès qu'il aperçoit une de ces petites bestioles. Dans ce cas il a même la frousse méchante. Quelle panique! Des cris, des hurlements, Albert fuit ou saute sur une table pour y chercher refuge. Les boys accourent en régiment, avec des balais et des bâtons, pour pourchasser, pour tuer le minuscule animal pendant que lui, sur son perchoir, les encourage, les enguirlande, se trémoussant d'effroi. Et cela dure jusqu'à ce qu'on lui apporte le cadavre du coupable, les boyaux à l'air, suspendu par la queue entre deux doigts du serviteur justicier. À ce moment, il faut se précipiter sur Albert pour le soutenir, l'empêcher de tomber, car souvent il s'évanouit. Curieux Albert, curieux délicat qui expire presque à la vue d'un mulot dans sa chambre ou d'un cheveu dans sa soupe. Au moindre poil qu'il trouve dans le potage, c'est le branle-bas de combat. Une fois le tif retiré avec des pincettes, dûment brandi comme objet de honte et d'exécration, c'est la recherche de sa provenance, l'enquête pour dépister le coupable qui l'a laissé choir, la comparution du gros chef des cuisines, qui plaide que ce n'est pas lui, puisqu'il est chauve... Facéties de la médiocrité, qu'Anne Marie supporte avec résignation, car il n'y a rien d'autre à faire. Elle redresse juste la tête, comme pour s'élever plus haut, loin, vers un autre horizon... Mais, aujourd'hui, elle peut lui faire payer ces anicroches, où Albert n'a même pas conscience de ses ridicules, de son odieux. L'occasion est là: son dégonflage la nuit dernière devant Dumont. L'attitude d'Anne Marie n'est pas celle de l'hostilité ouverte, c'est celle de la jubilation intérieure. En elle pousse cette

pensée: «Je l'aurais parié, il s'est laissé entortiller par Dumont... »

Un petit rire satisfait montre qu'elle a une idée précise mais elle ne l'exprime pas. Son mutisme va obliger Albert à reprendre son pauvre discours, à s'enfermer davantage dans sa requête: «Ne pourriez-vous pas être gentille avec Dumont? »

Ce silence gêne Albert. Il aurait préféré n'importe quoi de la part d'Anne Marie, une hargne, une insolence, un défi, un refus, un quelconque dénigrement. Mais Anne Marie n'est pas grincheuse, pas rogneuse. Elle est juste mystérieuse. Ce qui, somme toute, est encore beaucoup plus inquiétant...

Trente secondes se sont écoulées depuis qu'Albert, après son premier paragraphe oral, s'est tu. Face-à-face des bouches entrouvertes, celle si mince d'Anne Marie, d'où ne provient aucun son, et celle plus épaisse, charnue de mon père, que les dames qualifient de sensuelle mais qui, pour le moment, reste en panne dans l'attente d'une réaction d'Anne Marie, d'une indication sur ses humeurs qui lui permettrait de repartir dans son speech en dirigeant ses prochains développements, en axant son argumentation sur la voie la plus habile. Mais rien ne vient. Alors, fonçant dans l'inconnu, il se remet à articuler. Et il essaie la flatterie:

– Ma chère, vous êtes la plus merveilleuse hôtesse de Chine. Et ce n'est pas seulement mon avis. Beaucoup de gens très bien, ici, à Shanghai, partout, affirment qu'il n'y a pas une autre femme de consul qui vous vaille, et de loin. C'est bien connu que, rien que par le charme de vos manières, vous subjuguiez tous nos invités, les remplissant à la fois d'aise et de respect. Certains prétendent même que, sans vous, ma carrière n'aurait pas été aussi rapide, que vous contribuez beaucoup à mon avancement, en tout bien tout honneur. Remarquez que je ne prends pas en mauvaise part cette assertion car, je le reconnais, elle est en partie vraie. Je vous dois beaucoup...

Le consul s'interrompt un instant pour surveiller le résultat de ses louanges. Il estime qu'en reconnaissant lui-même la participation d'Anne Marie à ses succès consulaires, il lui a consenti une grande concession – en général, il n'aime pas ce sujet, non seulement il l'évite mais il fronce hargneusement les sourcils dès que lui reviennent des bruits sur les mérites exagérés de son épouse, à moins qu'on ne précise bien que c'est lui qui l'a formée et qu'elle n'est que son élève. Oui, aujourd'hui, en admettant ses qualités, il lui fait une fleur. Mais il n'est pas récompensé, car, du côté de sa femme, rien n'arrive, rien ne se produit. En réalité, Anne Marie, de ses yeux doucement scintillants, contemple Albert en train de s'empêtrer dans ses finesses, comme une mouche dans du miel. Elle

se dit aussi que son mari de consul doit s'être mis fameusement entre les mains de Dumont, encore bien plus et bien plus vite qu'elle ne l'avait prévu, pour intervenir ainsi auprès d'elle, faisant feu de tout bois en faveur de cet individu.

Donc, après avoir descendu sa voix à un filet, Albert, devant le mutisme continu d'Anne Marie, lui redonne l'allant nécessaire à son propos, un allant bien timbré sur fond d'hésitation: il se décide même à lui donner un petit diminutif d'affection:

– Mimi, je m'étonne que vous soyez aussi sévère à l'égard de Dumont. Je dirais même que vous n'êtes pas parfaitement correcte, que pour une fois vous ne remplissez pas parfaitement vos devoirs. Vous oubliez que vous êtes madame la consulesse et que, par conséquent, vous devez traiter décemment ce monsieur qui, même s'il ne vous est pas sympathique, est un Français, un compatriote, un homme d'affaires très important, qui, de plus, est notre hôte, sous notre protection, à l'ombre du drapeau tricolore. Certes, je ne vous demande pas de l'aimer. Mais de là à lui battre froid, comme vous le faites... Je dirais que c'est une faute et pourtant je vous ai rarement vue en commettre.

Anne Marie, à ce moment, au lieu de ricaner, assume un sourire contrit, humble. Elle parle et sa voix est tout repentir, un murmure de confession. Albert devrait se méfier:

– Vous avez raison, mon cher, comme toujours. Remarquez que vous me réprimandez avec peut-être un peu de dureté. Car enfin, M. Dumont je ne le maltraite pas. Je le tiens simplement un peu à distance. Mais je vais faire des efforts pour lui complaire davantage, puisqu'il est devenu votre ami. Vous auriez pu me prévenir de ce changement...

Albert toussote plusieurs coups, gêné. Il a ses yeux rétrécis et sa voix précieuse, celle des explications un peu délicates:

– Ce monsieur, mon ami, vous y allez un peu vite, Anne Marie. Non, il ne l'est pas. Je vais vous faire comprendre...

Il n'est plus que chuchotis, il met ses mains autour de sa bouche pour en atténuer les sons, il parle tout bas comme à travers un pansement, un panier, comme si le Dumont ou ses agents étaient à l'entour, tendant leurs oreilles pour l'écouter. Au fur et à mesure qu'il dévide, dans un souffle, ses secrets, il entre en extase. Un sourire épanoui, heureux, satisfait illumine sa figure, tellement il est sûr d'être incomparable, tellement il est persuadé d'avoir épaté Anne Marie par sa diabolique subtilité:

– Pour tout vous dire, le Dumont, je veux sa peau. Je l'aurai,

même s'il me faut attendre des mois, des années pour cela. Ce ne sera pas facile, mais un jour, je lui ferai savoir qui je suis, à ce Dumont, à ce bouffi, à cette vesse délétaire et empuantissante. Vous savez bien que, quand on m'a offensé, je ne pardonne jamais, je suis comme la mule du pape. Et, la nuit dernière, Dumont m'a gravement manqué. Je le hais. C'est pourquoi il faut que je sois particulièrement prévenant avec lui pendant tout son séjour ici, et vous aussi, Anne Marie, afin que cet énergumène ne se doute pas de mes résolutions. Donc pour lui le grand traitement, la patte de velours, tous les «mon cher » du monde, avec derrière la tête la douce idée de la vengeance. Qu'il se vautre donc dans ce consulat, sans se douter de ce que je lui réserve plus tard.

Et Albert aiguise sur son visage un mince sourire tranchant. Un de ces sourires qui se suffisent à eux-mêmes, où remonte le génie d'Albert, ostensor de son autosatisfaction. Sourire-pain complet, viatique clandestin à ne distribuer que selon la maxime «À bon entendeur, salut ». Qu'Anne Marie soit édifiée et admire, mais que Dumont, qui n'y a pas droit, aveuglé par sa béatitude, continue à prendre Albert pour un imbécile – erreur monumentale. Albert le fera crever. Tout est bien.

Effectivement Anne Marie semble convaincue. Elle sourit aussi, lumineusement, la tête un peu en arrière, ses bras se rejoignent derrière sa tête pour arranger ses cheveux, de façon à offrir à Albert en plein, complètement, sans ombre, sans réticence, le visage pur de la surprise extasiée. Après être restée atone, cette fois apparemment de jubilation, battant imperceptiblement des paupières, des cils, des cloisons nasales, des parois labiales, frémissements doux, elle reprend enfin souffle et voix, pressée d'obtenir d'Albert des raisons plus précises d'émerveillement. Sa bonne volonté est telle qu'elle veut tout savoir, qu'elle réclame les points sur les i.

– Mais, Albert, comment ce Dumont, qui ne vous arrive pas à la cheville, a-t-il pu arriver à vous contrarier? C'est un si petit bonhomme! Pourquoi ne pas lui avoir réglé son compte sur-le-champ, s'il a été insolent envers vous qui êtes le consul de France? Vous vous souvenez que vous ne vouliez pas le recevoir au consulat. Eh bien, renvoyez-le maintenant, au lieu de me demander de lui faire des grâces. Je ne comprends pas très bien... Vous voulez lui faire son affaire, et vous le traitez en roi, vous vous aplatissez devant lui, et vous exigez que moi aussi je courbe l'échine...

Albert, cette fois, pressent un peu le danger. Pour y faire face, il prend ce qu'elle a l'habitude d'appeler, devant lui ou pas, sa tête de veau. C'est-à-dire qu'il se fait accortement solennel. Il est entré dans

le personnage du conférencier, du mentor, de l'expert, de l'homme de l'art, du Metternich de Tcheng Tu, sa moustache comme étendard et ses postillons, ceux du parler grave, un peu lent, où il arrache chaque mot à la salive, comme bénédiction. Il est l'homme supérieur condescendant à éclairer les ignorants. En fait, il réfléchit, il tourne sa langue dans sa bouche, et, tout en choisissant son argumentation, son vocabulaire et ses intonations, il éprouve déjà une peur qu'il ne s'avoue pas.

– Ma chère enfant, la diplomatie, comme je vous l'ai déjà souvent répété, est un métier exigeant les qualités les plus efficaces, les plus rares. Il faut faire la part du possible, savoir se sacrifier. Vous savez que je consacre ma vie, ma santé, toutes mes forces, toutes mes capacités à ce projet du chemin de fer français de Tcheng Tu. Vous connaissez les obstacles terribles, qui paraissent presque insurmontables, auxquels je me heurte. Eh bien, Dumont, malgré ses exigences odieuses, malgré sa manière affreuse, sans aucun tact, sans aucune éducation, d'imposer ses desiderata, peut m'être d'une certaine utilité pour mon dessein. C'est du moins ce que j'ai découvert hier soir au cours de nos discussions, pourtant pénibles et même rebutantes, Dieu sait... Cet homme grossier a beaucoup d'entregent, une grande expérience de ces pays-ci et il connaît tout le monde, et pas par la petite porte, en Chine et en Indochine. Il m'a offert ses services et, quelque pénible que ce me fût, je n'ai pas cru devoir les décliner. On ne se refait pas. Moi, je suis l'esclave du devoir, que voulez-vous, j'obéis à ma conscience, quoi qu'il puisse m'en coûter, même si ce que je peux être amené à faire est dangereux, risque d'être mal interprété ou de se retourner contre moi. Que m'importe, je pense d'abord à la France... Et puis, pour avoir mon chemin de fer, je suis prêt à m'allier au diable, à avaler toutes les couleuvres...

Premier rire d'Anne Marie. Un rire comme un signal d'alarme, comme le sifflet du train qui n'existe pas. Un rire pas encore trop perçant certes, mais d'un éclat dangereux. Rire qui est déjà un constat ravi de la sottise tant espérée, tant attendue de mon père. Ce n'est pas encore le jugement, la condamnation, le mépris, il faut d'abord qu'elle en sache davantage, qu'elle apprenne tout, qu'elle ait le plaisir de faire avouer. Rire qui mélange la première raillerie et l'inquisition commençante. Et à peine ce petit rire s'est-il éteint qu'Anne Marie pointe sa tête en avant, une tête vrillée, aiguisée, intense d'excitation heureuse, une tête qui est comme une foreuse. Mon père sent qu'il va être percé à jour. Alors, chez Albert, face au museau de proie d'Anne Marie, la mutation est totale. Sueur d'angoisse pour ce qui va se passer, car l'idée lui est enfin venue

qu'il s'est découvert par ses vantardises, qu'il s'est stupidement livré à Anne Marie. Et comme il le fait toujours quand il se sent attrapé, Albert se change en gros sac, en blockhaus mou bien garni des munitions de la négation. Il est capable de sécréter en quelques secondes, dans ses bastions intérieurs, des kilos de faux-semblants, de résistance obstinément sourde. Phénomène physiologique lui assurant l'amortissage, le rembourrage, la protection. Dans cette fureur accablée et hostile, il est comme un gros furoncle qu'Anne Marie a envie d'écraser. Quel plaisir elle va prendre à en faire dégouliner le jus ! Mais il faut qu'elle opère avec adresse, qu'au lieu de ne dégager que le pus banal, elle arrive à filtrer ce qu'Albert veut avant tout dissimuler : l'accablante, la pauvre réalité.

Confrontation. Un Albert soudain avachi, engoncé dans son avachissement, murmure avec une lassitude mortelle :

– Anne Marie, ce n'est pas bien. Vous ne m'écoutez même pas. Vous vous moquez de moi, alors que j'ai tant besoin de réconfort...

Albert fait mine de s'en aller, époux incompris et malheureux. Mais évidemment il reste. Anne Marie, qui a compris qu'elle a été trop vite, s'est vêtue la figure de son sourire le plus doux, tout tiède de chaleur humaine. Elle suit une tactique éprouvée. D'abord piquer Albert, le faire sortir de son matelas-sage de prétentions. Mais, à le heurter trop vite et trop fort, il risque de se tapir dans la tanière du mauvais vouloir. Alors, il n'y a plus rien à en tirer. Et, pour le débusquer de là, quel travail ! C'est pourtant l'état où il paraît être tombé. Anne Marie, constatant son erreur d'appréciation, essaie de réparer les dégâts, pour arriver enfin à avoir un Albert malléable et punissable. Aussi, au lieu de se servir des recoins soulevés de sa bouche comme d'une catapulte, elle les affaisse pour faire couler des paroles de miel :

– Ne vous méprenez pas, Albert. Je suis une bonne épouse, très attachée à vous et à vos intérêts. Mais vous vous conduisez avec moi comme si j'étais toujours la petite provinciale d'Ancenis. Vous avez la rage de me raconter vos affaires et pourtant je ne suis même pas une vraie femme pour vous, juste un mannequin d'osier où vous accrochez vos rôles brillants qui n'ont que peu de rapport avec la réalité, avec ce qui s'est passé vraiment. Je vous sers à vous pavaner, à vous complimenter, et c'est tout. Vos calembredaines m'agacent, je le reconnais. Mon cher Albert, je pourrais être d'un meilleur usage. Je suis au monde la seule personne qui puisse vous dire la vérité. Vous en faites fi. Avec moi, vous finassez aussi, ne cherchant que les compliments. Vous finassez trop. Vous finassez avec l'univers entier, avec Dumont. Je me demande si vous ne vous

trompez pas vous-même dans vos embrouillaminis. Aujourd'hui, avec moi, faites un effort de sincérité, et je vous aiderai de toutes mes forces.

Grognement un peu maussade d'Albert :

– Je n'ai pas tellement besoin d'aide que d'affection. C'est elle qui m'aiderait. Mais vous ne manquez jamais une occasion de me juger sévèrement, comme si j'étais un jean-foutre.

Sourire de ma mère, qui nous englobe tous, mon père dans sa robe de chambre couleur d'enfer, et moi toujours à croupetons. La Sainte Famille. Anne Marie irradie comme une image pieuse, la voix modulée, le visage galbé sur lequel, depuis les pommettes, deux sillons servent de rives à un écoulement de tendresse, à un flot de féminité. Apparition presque extraterrestre, presque mystique, car les rayons de soleil, plongeant dans la pièce, enserrant Anne Marie, semblant la porter en l'air...

Cette vision suffit à émouvoir le consul. Car lui, pourtant de nature jouisseuse, un sensuel un peu muflé avec les dames, très vert-galant, est toujours délicatement ému par la beauté de l'Angevino devenue sa femme, dès qu'elle désarme un peu ou fait semblant de désarmer. Pauvre homme pris invinciblement par les raffinements, les transes de l'amour qui l'a frappé au cœur, à la gare d'Ancenis, il y a quelques années. Le charme d'Anne Marie ne s'est pas usé pour lui depuis lors, malgré ses froideurs dédaigneuses, ses façons de le traiter en parvenu. Et dès qu'elle le tolère un peu, il est aussitôt happé par le pouvoir de poésie d'Anne Marie, pareil à celui de sa Loire natale.

Car, sans cesse, elle est fille de ce fleuve – Loire lente, Loire prenante, Loire à la paix dangereuse, Loire traversée de courants hautains aux lueurs lisses et froides, Loire pleine de remous impassibles, Loire d'un orgueil terrible, Loire insoumise et qui ne se plaint jamais, Loire molle, féroce et ardente. Cette Loire traîtresse est aussi celle de la douceur de vivre, de l'aristocratie somptueuse, de la lumière enchanteresse, de la civilisation parfaite. Anne Marie est comme la Loire une femme irréductible qui, parfois, condescend à se laisser un peu apprivoiser, en apparence au moins. Quand cela lui arrive, mon père est transporté d'aise, manifestant aussitôt une bonhomie primaire – laquelle déplaît aussi rapidement à Anne Marie. Ce jour-là, elle se domine, et Albert s'engaillardit du coup, retrouvant sa joyeuseté du petit déjeuner.

Un Albert content, soulagé, exubérant, transporté. Tout en lui se dilate, pas comme un sac à mauvaises humeurs, mais comme un

madrépore où les traits forçissent, reluisent, sont béatement béants, les yeux humides, les lèvres baveuses, la voix grasseyante. Tous les pores de sa peau s'épanouissent, comme des grains tiédasses, très bruns, un peu visqueux. « Tralala », se remet à chantonner mon père, qui poursuit ses vocalises par cet air coquin : « Raymonde, Raymonde n'est pas très pudibonde, quand son mari la gronde, Raymonde, Raymonde s'en fout... », l'effet immanquable de cette stance étant qu'Anne Marie est saisie par une petite pincée de nerfs, une sorte de secousse qu'elle réprime, faisant même repartir son sourire un instant arrêté. Non qu'elle soit elle-même prude, car selon ses principes, un homme bien peut tout faire, c'est même une preuve de valeur. Mais Albert ?

Albert qui dit, de sa voix devenue un peu pâteuse et bégayante : « Des instants comme ceux-ci, Anne Marie, ça me rattrape de tout, ça me donne de la force... » Et dans sa vigueur il se lève, les glands des cordons de son peignoir écarlate lui battant les hanches, la figure épanouie toute noire de poils et d'iris incandescents. Il marche lourdement vers Anne Marie, il écarte largement ses bras pour la saisir, il avance ses grosses lèvres, les catapultant en avant pour un baiser passionné sur la bouche. À cet instant, Anne Marie, qui a reculé d'un pas, lui jette un tout petit cri étranglé, rien d'une rebuffade, car elle se contrôle bien, mais comme une complice empêchée et presque au regret : « Attention, Albert, vous n'y pensez pas, le petit est là... »

Encore une fois, je jouais en toute innocence, pour Anne Marie, le rôle du fils providentiel. J'y étais habitué. Ma mère se servait souvent de moi. Et, sur Albert, l'effet était imparable. L'argument était infaillible. Il était coupé dans son élan dès qu'elle signalait ma présence. C'est qu'Albert se voulait très bon père, et qu'il était gêné, qu'il rougissait même, qu'il se tortillait les pieds quand il pouvait m'arriver, à moi le petit Lulu qui se glissait partout, de surprendre chez lui ce qui pouvait ressembler à un début d'ardeur. Anne Marie, du reste, usait et abusait systématiquement de cette précieuse retenue d'Albert.

Un jour, chez la pastoresse anglaise où nous allions prendre régulièrement le *five o'clock tea*, de la cour où je jouais, j'entendis ma mère dire avec un timbre sans sonorité, continu, rapide, les mots collés les uns aux autres, à la digne matrone à gueule de bouledogue : « Il est effrayant, Albert, il me dégoûte. Je n'aime pas cela du tout. Heureusement qu'il y a mon fils dans la chambre à côté, ce qui empêche Albert de se laisser aller, de mal se conduire. Cet homme, il est normal, trop normal, monstrueux à force de l'être. Une bête. À tel point, paraît-il, qu'avant notre mariage, quand il

n'avait pas de fille sous la main, il lui arrivait de se servir d'un boy. Ignoble, n'est-ce pas ? » « *Shocking* », commentait placidement la bonne British, boule de suint en train de déguster ses toasts grillés et couverts de marmelade avec un appétit impossible à déranger, maniant imperturbablement de ses doigts boudinés tout un armement de fourchettes, de cuillères et de couteaux, et arrondissant sa bouche en o pour avaler chaque bouchée. « *Shocking* – reprenait-elle encore plus majestueusement, distillant sa vieille expérience et sa sagesse de dame qui connaît la vie – mais les hommes... ce sont les hommes. Tenez, mon clergyman de mari, même à son âge, avec son gros ventre et son col dur, il en fait encore de belles, vous savez. Votre Albert n'est pas un mauvais diable, soyez indulgente avec lui, même s'il n'a pas beaucoup de manières. Mais surtout ne mêlez pas votre fils à tout cela... » À la vérité, malgré les caresses que me faisait Li je ne comprenais pas ce qui se passait entre mes parents, mais j'éprouvais déjà une répulsion quand je voyais certaine expression sur le visage de mon père, quand il parlait à Anne Marie d'une voix essoufflée, creuse, précipitée. De leur chambre me parvenaient parfois des bruits... Non, je détestais que mon père approchât ma mère tant soit peu.

Ce jour-là, j'étais donc satisfait, mon père étant soudain transformé en statue de sel, toutes narines pétrifiées.

Dans son immobilité, Albert, de ses yeux qui sont deux points noirs, fixes et maussades, regarde Anne Marie parcourue de légers frissons. Ceux du soulagement. Mais, loin d'être triomphante, elle s'arrange pour maquiller ces palpitations, feignant une certaine dose de confusion, de dépit même. Cela suffit à Albert, bonne pâte, bonne dupe, pour prendre aussitôt ces simulacres pour les marques d'une déception partagée. Il change du tout au tout. Son désappointement, au lieu de rester durci dans la bile et la vexation, s'humanise, se mêlant à un chagrin honnête et presque heureux. Il n'était pourtant pas difficile de voir qu'Anne Marie roulait Albert. Elle menait tout un jeu, celui qu'elle avait failli compromettre quelques minutes auparavant par trop d'agressivité, par un rire prématuré et provocant.

Elle est donc maintenant toute douceur, même si elle n'octroie rien de concret à Albert. Cela suffit néanmoins au consul. Là-dessus, elle m'attire à elle comme son bouclier, entre ses longs bras blancs où les veines coulent en transparences bleues. Encore une fois le groupe de la mère et de l'enfant... Alors Albert ayant resserré sa robe de chambre un peu défaite, claquant avec emphase ses pieds l'un contre l'autre, se tenant drôlement dans un garde-à-vous rigide, plonge en avant, se cassant le dos en deux dans un grand salut à la

japonaise. Tout solennel dans son déshabillé, en cette posture comique d'outrance, il prend sa voix mondaine, un susurrement artificiel et velouté, pour dire à sa propre femme : « Permettez-moi, chère madame, de vous baiser respectueusement la main. » Anne Marie, souriante, se prête à la plaisanterie gaillarde, triste au fond, d'Albert, lui tendant une main sur laquelle il dépose, avec des embarras, des chichis, des micmacs, toute une imitation de la galanterie officielle, ses lèvres de consul rendant hommage à la beauté inaccessible. Albert étant bien dompté, Anne Marie me renvoie à mon livre d'images, pas trop loin au cas où elle aurait encore besoin de moi, à ses pieds.

Après cet intermède courtois, il est manifeste que l'heure sérieuse, celle de la grande conversation politique, est arrivée. Anne Marie, toujours debout, très légère, très glissante, marche à travers la chambre à petits pas, les yeux cherchant les meilleurs endroits pour déposer ses vases, petites nacelles à énormes bouquets. Apparemment occupée à cette tâche, déambulant, les yeux en arrêt, les doigts faisant les ultimes arrangements aux fleurs avant de les laisser dans leur splendeur précieuse, Anne Marie parle cependant à Albert en phrases précises, pas trop insistantes, au timbre neutre, avec un tréfonds cordial, chaleureux, amical. Quelques mots plus vigoureux émaillés ici et là sur cette uniformité vocale. C'est ainsi, sans trop en avoir l'air, gracieusement absorbée, bonne épouse, bonne compagne, consulesse parfaite, grande dame aussi, qu'elle parvient au nœud gordien :

– Mon ami, votre conversation avec Dumont, la nuit passée, m'inquiète. Je vous ai repoussé à l'aube parce que je voulais vous parler à tête reposée. Dites-moi à quels arrangements vous êtes arrivé avec Dumont. Il vous a promis certaines choses – vous me l'avez déjà laissé entendre, et puis je le sens, j'en suis certaine. Autrement, vous ne m'auriez pas demandé de le ménager. Je vous connais, Albert, je vous connais... Vous le détestez d'accord, mais vous êtes ébranlé, vous êtes alléché, comme un poisson devant l'appât, comme un chien devant l'ordure. Évidemment, vous n'êtes pas trop fier, vous devinez bien qu'il y a un hameçon caché, un poison préparé, mais vous ne résistez pas à la tentation, vous êtes faible. Ne faites donc pas cette grimace. Vous le savez, je suis de bon conseil. Dites-moi de quoi il s'agit.

Albert baisse la tête, comme un pécheur, comme un coupable. Il a cet air douloureux, profond, accablé que lui donne aussi la constipation.

Anne Marie s'est arrêtée de marcher. Elle est posée toute droite

sur le sol, son sécateur en main, près de mon père, comme un corbeau bien noir, bien lustré, un de ces oiseaux indéfiniment perchés sur les cimes des arbres pour choir sur leur proie, une charogne à terre. Taches sombres de ces rapaces dédaigneux des agitations humaines à l'entour, leurs becs, leurs yeux, leur indifférence figée, leur attention sinistre, leurs envols soudains vers un butin en de longs et mortuaires battements d'ailes. Elle a un regard semblable à celui des corbeaux quand ils guettent, formes inertes ramassées sur elles-mêmes, avec les iris brillants et fous de vigilance. Le regard de la surveillance. Elle reste ainsi un long moment. Elle ne bouge pas, et pourtant il semble que déjà elle plane autour de lui en de longs cercles menaçants. Mais Albert est placide, reposé, bien décidé à tout avouer, lâchement soulagé, bien plus inquiet du souvenir de Dumont que de la présence d'Anne Marie.

– Vous savez que ce chemin de fer du Sseu Tchouan, c'est plus que ma vie, ce qui compte le plus pour moi, en dehors de vous et de notre fils. Dumont a eu la finesse de me prendre par là, par cette passion, en me montrant combien il pourrait me servir. Il m'a entortillé, peut-être, je ne sais pas... En tout cas, le salaud a été fort. Il a étalé son jeu, abattant une carte après l'autre, diaboliquement, pour m'épater par son poids, sa fortune, ses relations, son pouvoir. Et je suis resté comme deux ronds de flan, car il fricote avec tout ce qui compte en Asie comme Seigneurs de la guerre, sociétés secrètes, taipans anglais, gros banquiers. Je suis resté quatre ou cinq heures à l'entendre se vanter. Vous l'imaginez : bien visqueux, allumé, doucereux, tonitruant, salement fourbe et mauvais. Je me suis débattu, vous pensez bien, Anne Marie. D'abord je n'ai pas été tellement impressionné. Car Dumont a commencé à raconter des babioles connues sur toute la place, qu'il était vendu aux taipans anglais, qu'il avait son couvert au Consulat général de France, qu'il régnait sur le Cercle sportif, et même qu'il était l'acolyte, l'informateur, le complice du fameux chef de la police de la Concession française. En débitant cela, le Dumont roulait des yeux et je me disais : « Tu causes, tu causes, saligaud. » Je me demandais où il voulait en venir. Mais il continuait de plus belle. Vous connaissez les bruits qui courent sur son appartenance à la Bande Bleue ? Eh bien, là où je me suis mis à tiquer sérieusement, c'est que Dumont, loin de nier le fait, me l'a narré en jubilant, avec tous les détails. Comment il avait subi la grande initiation, comment M. Tu était devenu son « frère aîné », comment depuis lors il disposait de la puissance de la secte. Et pendant que Dumont parlait, il me semblait qu'il me serrait le cou de son bras, qu'il m'asphyxiait...

Sourire pâle de mon père. Anne Marie, les yeux au loin, posés sur

Albert, les yeux marron devenus trop clairs, se contente de lui parler avec une voix presque mathématique de précision et de régularité :

– Et cet individu, qui avoue de pareilles relations pour mieux vous faire chanter, vous ne l'avez pas fait jeter aussitôt hors de notre consulat ? Certainement pas, puisque vous venez de me recommander de bien le soigner...

Là-dessus le silence, le silence complet, total, absolu, un poids, une congélation de la nature, malgré les vibrations de la lumière et la senteur des fleurs. Mais un sourire curieux, très détaché, immatériel, monte sur les joues d'Anne Marie. Le consul se reprend et recommence à articuler avec une lassitude courageuse :

– Ne me jugez pas trop vite, Anne Marie. Je sentais Dumont dangereux. Je ne savais pas ce qu'il avait en tête. Je l'ai laissé parler pour me renseigner davantage et pouvoir me décider en toute connaissance de cause. Dans mon métier, Anne Marie, il ne faut pas agir à la légère, sur une impulsion...

Cette fois, Anne Marie redescend sur terre, avec un regard indifférent, où il n'y a même plus de place pour le mépris. Comme si elle avait trop bien prévu ce qu'était la nature d'Albert, au point de ne même plus avoir la force, l'envie, le plaisir de la condamner. Comme si elle était au-delà de la sévérité. Cependant, pour la forme, ses paroles sont acerbes :

– En somme, vous n'avez jamais osé arrêter Dumont dans ses verbiages. Et, dans son flot de paroles, il vous a fait si peur que vous n'aviez plus décemment que la ressource diplomatique de baisser culotte.

Stupeur d'Albert. Ses yeux ronds ahuris, des rides horizontales se forment sur son front, ses mains ont un petit geste pour repousser une horreur :

– Anne Marie, qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ? Je n'en crois pas mes oreilles. Comment, vous, qui êtes reconnue par tous les gentlemen d'Asie comme la distinction même, vous tellement appréciée par votre délicatesse, pouvez-vous employer un langage aussi grossier ? Je ne vous reconnais plus du tout, Anne Marie.

Anne Marie a un rire minuscule, un peu douloureux, un peu blessé, qui n'est pas un défi, un rire fait pour se moquer d'elle :

– Vous avez raison, Albert. Je ne sais vraiment pas ce qui m'est arrivé. Je m'excuse, mon bon Albert. Poursuivez donc vos explications. Après que vous avez écouté Dumont une bonne partie de la nuit, je peux bien vous écouter une bonne partie de la journée.

Encore un petit rire, sans qu'on devine si c'est elle ou Albert qu'elle raille. Du coup, Albert considère qu'un armistice a été signé. Et, après avoir, selon son habitude, toussoté à trois ou quatre reprises avec application, pour s'éclaircir la voix et la bien poser, après avoir aussi, par des silences, bien réchauffé sa cervelle au bain-marie des cogitations préparatoires, il commence à émettre des sons articulés, bien coulants, bien moulés, sa bouche ayant les mouvements de l'élocution, la gamme des ouvertures, des fermetures, des demi-ouvertures et demi-fermetures, servant à distribuer régulièrement les paroles.

En fait, Albert s'adresse à Anne Marie comme s'il lui faisait son rapport officiel, comme si elle était la Marianne du Quai d'Orsay. C'est-à-dire qu'il lui parle comme à une Excellence, à un supérieur des Affaires étrangères. Dans ce cas, il déploie un certain style lourd où, polissant la prudence obligée avec certaines fioritures scolaires modestes, il essaie d'échapper à Charybde et Scylla, les deux récifs qui le guettent, non plus sur le Yang Tse Kiang, mais dans les couloirs parisiens de la « Grande Maison », au Service d'Asie d'abord, et surtout au Service du personnel, celui de la notation et de l'avancement des agents, si capital dans sa vie, et où il envoie, avec la régularité de la mousson, des cadeaux à tous, jusqu'aux secrétaires, pour susciter les bons sentiments, comme le font les Chinois. C'est qu'il n'ignore pas la quantité de mauvais esprits, de confrères bien nés, cousus de politesse corrosive et de culture aigre, qui se remémorent sans cesse certains traits piquants touchant monsieur le consul de première classe Albert Bonnard. Aussi mon père veille-t-il toujours, par une rédaction bien équilibrée, à échapper aux périls contradictoires qui planent sur la réception de ses écrits. Soit que là-bas un olibrius installé dans la hiérarchie, son bureau et ses dégénérescences diverses, les jette dans sa corbeille à papier pour cause d'ennui, avec ce commentaire à un collègue aussi pète-sec que lui : « Mais pourquoi Bonnard s'acharne-t-il à rédiger, puisqu'il ne le sait pas ? Je ne suis pas sûr qu'il ait passé son baccalauréat. » Soit au contraire que, Albert ayant trop visé aux effets pittoresco-héroïques, se mettant ridiculement en valeur tout en léchant éhontément ses chefs, à Paris, le même monsieur ou un autre dise : « Ce pauvre Bonnard ! Le voilà encore une fois à vouloir nous faire croire qu'il a sauvé la situation au risque de sa vie ! Qu'est-ce qu'il se croit ! Et il finit par lécher le cul du ministre par-dessus le marché. Son pinceau chinois, c'est une plume de paon trempé dans la merde... » Pour échapper à des appréciations de ce genre, Albert, quand il rend compte au Quai, se maintient dans une vérité moyenne, presque vraie, à peine un brin ampoulée. Il s'est si bien installé dans cette façon de décrire que, maintenant qu'il

procède à un compte rendu oral à sa femme, il retrouve tout naturellement ce jargon bureaucratique qui, sans être dépouillé, est plat.

Anne Marie, faite à cet éternel rabâchage, réussit aujourd'hui à conserver la mine intéressée et même de la vivacité dans l'expression. Elle se penche en avant pour écouter. Elle plisse le front pour comprendre. Elle bat des cils aux meilleures phrases. Du coup Albert se rengorge un peu. Oubliant complètement l'humiliation d'avoir à se confesser, il s'écoute, s'émancipant de plus en plus dans un soupçon de goguenardise, dans un concert de mots d'esprit. Il s'anime, tout en veillant à ne pas prendre trop de libertés avec la vérité – il sait qu'Anne Marie ne le lui permettrait pas. Finalement, son humeur est excellente quand il en arrive au fléau des mauvais ressortissants français qui compliquent sa tâche, il pétille à propos de Dumont :

– Un loustic à gros lard. Mais moi, hier soir, je ne savais pas d'abord si c'était du lard ou du cochon, si c'était sérieux. Ça l'était bougrement. Je m'empêtrais. Vous connaissez le cochon au sucre, ce plat chinois qui est à la fois doux et amer ? Dumont était comme cela, un ragoût de tout. Il était là à me couvrir de tous les baumes. À l'entendre, sans lui, sans quelqu'un comme lui, je n'arriverais à rien à Shanghai, encore moins à Hanoï. Lui seul pouvait activer les gens, faire marcher le gouverneur général au cul de plomb et les banquiers qui ont toujours le temps, dégueulant sur la bonne marchandise, la dépréciant jusqu'à ce qu'ils puissent l'avalier pour quatre sous. Oui, s'il n'y mettait pas la main, lui, Dumont, mon chemin de fer du Sseu Tchouan pourrait toujours attendre ! Mais il se chargeait de remuer le monde, jusqu'aux administrateurs des services civils. Ceux-là, à l'en croire, il en aurait déjà acheté la moitié dans des affaires diverses... Toujours le mot pour rire, le Dumont, le mot devenant sinistre, dangereux dès qu'il pouffait : « C'est rigolo mais c'est vrai. » Et toujours, directe ou indirecte, veloutée ou empoisonnée, la menace. Mais plus la soirée passait, plus il était prêt à tout arranger pour moi. Et je ne savais que croire, le maudissant et me disant : « De la retenue, Albert. Et si c'était vrai ? »

Chez Anne Marie le manque d'expression c'est la haine, c'est-à-dire l'envie secrète de tuer. Tuer Albert ? Elle le regarde avec l'indulgence qu'on a pour les cas désespérés.

– Et vous avez vraiment cru que ce pourrait être vrai ? Vous l'avez cru ?

Albert reste interloqué. Il se gratte l'oreille droite du bout de

l'ongle. Pantois, il fait : « Heu, heu, heu... » Après cela, il peine, en pleine gésine, à la quête de ce qu'ont été ses sentiments face à Dumont. Travail délicat et pénible, étant donné que, depuis vingt-quatre heures, il a eu autant de sincérités contradictoires qu'un oignon a de pelures. Tout est embrouillé en lui.

– À la vérité, Anne Marie, je ne sais plus très bien. J'étais traqué, acculé comme une bête. Il me paralysait, cet homme. Et puis cette façon de mettre sa grosse patte sur tout : « Soyons alliés, la main dans la main. Votre chemin de fer du Sseu Tchouan, j'en fais mon affaire, avec moi, c'est comme si vous l'aviez. Évidemment il va falloir que vous attendiez un peu. Ne soyez pas impatient. Vous l'aurez, votre jouet. Et puis vous avez de quoi vous occuper sérieusement pour le moment. » Et le comble, il se moque des soucis que je me fais pour mes amis les Yunnanais de Tcheng Tu : « Alors, les copains de monsieur le consul à Tcheng Tu sont sur le point d'être massacrés ? Monsieur veut les sauver ! Monsieur veut que l'Indochine française leur fasse cadeau d'un bon paquet d'armes. Mais si Monsieur croit que l'Indochine, pour lui faire plaisir, va les lâcher comme ça... Tenez, moi je vous les obtiens. Mais il faut être gentil avec moi, il faut me mettre dans le coup. » La séance devenait pénible, très pénible, je l'avoue.

Anne Marie contemple Albert de biais. De la même façon qu'elle jauge les produits avariés, un poisson décati ou un fruit pourri, devant M. Pou le maître queux qui, en dépit de ses bons et loyaux services, ne résiste pas à la tentation d'essayer, périodiquement, de la rouler sur la qualité des produits. M. Pou, tout en prévoyant l'échec de ses tentatives, ne peut s'empêcher de tenter sa chance, en se disant qu'une fois ou l'autre il réussira. Ma mère, quand elle prend le cuisinier en faute, adopte aussitôt ce torticolis, ne posant pas ses yeux sur le coupable Pou, mais sur ses marchandises peu honorables. Elle les scrute jusqu'à ce que Pou, ayant compris sa défaite, s'exclame de lui-même : « Oh, ces aubergines ne sont pas dignes de Madame, les carpes non plus... » L'affaire est réglée le plus délicatement du monde, M. Pou ayant compris la leçon et n'ayant pas perdu la face.

Anne Marie considère donc mon père comme de la viande gâtée. Elle arrive à garder la tête penchée à la fois de côté et en avant, sa belle tête impavide où les yeux réduisent de seconde en seconde mon père à l'état de bidoche pas ragoûtante. Mais les choses ne se passent pas aussi facilement qu'avec M. Pou. Une fois Albert ramené à sa valeur véritable, de la crotte, par ce regard long, oblique et pénétrant, c'est une petite phrase d'Anne Marie, même pas agressive, toute simple qui vient. Un constat. Rien de mieux calculé pour

mettre le feu aux poudres :

– Mais, mon ami, vous vous êtes paniqué pour rien. Tout ça, c'est du chantage de commis voyageur. Mon pauvre Albert, comme vous êtes impressionnable.

Cette fois, Albert, tiré de sa soumission, se hérissé du poil et du menton. Sa moustache bat la chamade, ses dents brillent et il jette les bras en l'air, dans un geste marquant à la fois l'exaspération et le découragement devant tant d'incompréhension :

– Nom de Dieu de nom de Dieu.

Anne Marie, à nouveau souriante, amusée même, met un doigt devant la bouche :

– Albert, ne jurez donc pas devant cet enfant...

Albert marche à grands pas. Tout le temps, il remue des mâchoires, marmottant des mots pas beaux scandés par les fameux glands de sa robe de chambre. Mais, pour répondre à l'apostrophe d'Anne Marie, il utilise les grandes orgues, le plain-chant, la voix profonde, grave, harmonieusement rauque, bien détachée de quelque Mounet-Sully, un grand acteur auquel il a été présenté jadis à Paris et qui lui avait demandé : « Jeune homme, ne connaissiez-vous pas une tragédie chinoise où il y aurait un beau rôle d'empereur pour moi ? » Autrefois, mon père fréquentait les planches pendant ses congés...

En tout cas, Albert s'écrie majestueusement :

– Anne Marie, je ne jure pas, mais pas du tout...

– Albert, ne vous mettez pas en colère.

– Je ne suis pas en colère, absolument pas. Vous êtes folle.

– Apaisez-vous, Albert, et continuez...

– Mais vous m'interrompez tout le temps. Comment voulez-vous que j'aie le cœur à m'expliquer ? Vous profitez de tout pour me rabaisser.

Ma mère sourit. Elle possède la gamme complète des sourires. Ses sourires ont toutes les intensités musicales, du son frêle et solitaire jusqu'au chœur symphonique. Avant tout ils sont les repères de sa neurasthénie gaie, de sa condescendance attrayante qui se nuancent des teintes de la douceur tendre, de la douceur enjouée, de la douceur lointaine, de la douceur hautaine, de la douceur méprisante, du mépris résigné, du mépris dédaigneux, du mépris irrité, du mépris coléreux, de la colère figée, de la colère contenue,

de la colère mouvante, montant à l'assaut, de la colère sèche, de la colère sifflante, de la colère flamboyante. Oui, les sourires d'Anne Marie, dans l'économie de l'effort, dans la pudeur de l'attitude, marquent son face-à-face solitaire – qui contient toujours un certain degré de violence – avec le monde. Car ce sourire perpétuel, esquissé, avec ses degrés et ses espèces, a quand même un fond doucement amer et implacable. Anne Marie est en réalité inexorable, bien plus qu'Albert. Sans qu'on s'en doute, elle a un art tenace pour manipuler les êtres à leur insu. Albert surtout est, entre ses mains, de la pâte molle, alors qu'il croit la dominer. Comme cela, Anne Marie est heureuse de vivre. Elle continue à jouer son personnage de dame gracieuse, de tous admirée et révérée, enchantée de l'être, mais aspirant toujours au grandiose, à des êtres supérieurs, à des sensations rares qu'elle ne rencontre pas en tant qu'épouse d'Albert – même si le *five o'clock tea* à l'anglaise et le supplice à la chinoise sont pour elle des compensations appréciées : son grand plaisir c'est de se prouver que rien, même l'horreur, n'est capable de la fléchir, de l'ébranler. Le reste du temps sa moue la plus fréquente, la plus lisible, c'est celle signifiant : « Oui, ça ne vaut pas la peine de s'indigner... », que ce soit à propos d'Albert ou de quelqu'un d'autre. Moi-même, quand Anne Marie recourait à cette physionomie un peu trompeuse du dédain, qui n'avait vraiment de sens que pour elle et pour moi, je me disais qu'elle était « *mischievous* », d'une taquinerie contrôlée qui présageait aussi bien tout que rien : aussi bien la claque que la caresse. Et si, en moi-même, je me servais à son égard de ce mot étranger, c'est qu'Anne Marie, quand elle voulait me signifier des notations précises et délicates, recourait toujours, comme plus appropriées, à des expressions anglaises. Ainsi, dès que je me montrais d'une turbulence un peu provocante, Anne Marie, de sa voix la plus suavement autoritaire, me calmait d'un « Ne sois pas *mischievous*, petit Lulu ».

A la vérité, cet air-là, c'est avec Albert qu'elle l'a le plus souvent, pour le narguer sans qu'il s'en aperçoive trop. Une indulgence au vinaigre, en somme, qui donne aux rares initiés l'envie de se demander : « Que lui réserve-t-elle ? » Et c'est bien la question qu'il faut se poser ce jour-là, quand Anne Marie répond benoîtement à Albert qui fait le gros dos indigné, voûtant les épaules comme sous la charge des prétendus mauvais traitements d'Anne Marie :

– Mais non, mais non, Albert, ne vous plaignez pas de moi comme cela. Je suis avec vous, à vos côtés, vous le savez bien. Racontez-moi ce que Dumont vous a fait...

Albert n'est pas vraiment mécontent. Il a juste fait semblant, pour

un moment, de se comporter en victime d'Anne Marie, en dosant l'air coléreux et l'air affalé. Il s'agit seulement de la toucher. En fait, ce qu'Albert veut, c'est une Anne Marie qui remplisse le rôle qu'il a prévu pour elle : qu'elle l'admire tout en étant pleine de compassion pour la manière dont Dumont, malgré sa résistance farouche, l'a maltraité, lui Albert Bonnard :

– J'aurais voulu que vous fussiez à ma place, ma chère. On aurait vu si vous auriez fait la fière, avec ce Dumont. Tenez, j'en ai mal au cœur, rien que d'y penser. Excusez-moi, Anne Marie...

Et mon père se met à avoir des renvois, des hoquets un peu dégoutants. Mais Anne Marie est délicate :

– Je vais vous chercher du bismuth. À moins que vous ne préfériez de l'aspirine. Mon pauvre ami, vous êtes tout pâle, vous n'avez pas l'air bien. Voulez-vous que j'envoie un messenger chercher un de nos docteurs de l'Institut ?

Mais mon père, d'un coup de torse, rejette virilement, héroïquement même, la maladie et ses ombres. Prenant la voix un peu altérée du souffrant qui triomphe de ses souffrances. Les bajoues encore lourdes, il arrive à arracher à ses entrailles, non plus des bruits disgracieux, mais de nobles paroles :

– Non, non, Anne Marie, ne dérangez surtout pas le toubib. Je suis mieux, je vous l'affirme, je me porte très bien. Ce n'était qu'un malaise. Donnez-moi juste un peu d'eau avec des cachets...

Ce n'est pas le chef boy, mais Anne Marie elle-même qui va à la caisse blanche de la pharmacie, toujours remplie de médecines innombrables, fioles et flacons aussi nombreux que les maux de mon père, imaginaires ou réels. Il lui arrivait parfois de les déboucher devant moi avec une mine attristée, mortuaire même :

– Mon pauvre enfant, tu vois comme, au service de la France, je me suis ruiné la santé. Je dois prendre toutes sortes de saletés, pour avoir les forces nécessaires. Si un jour je viens à disparaître, tu auras de la peine, mon petit Lulu, tu pleureras ton papa qui t'aimait tant ? Plus tard, tu penseras à lui de temps en temps ?

Chaque fois, je faisais semblant d'avoir des larmes et Anne Marie grondait Albert.

Mais ce n'est pas le jeu ce jour-là. Anne Marie, telle une vraie infirmière soignant un vrai malade, revient en tenant précautionneusement un verre d'eau sur une soucoupe, tout attentive, et prend dans un tube deux cachets qu'elle tend à Albert, tout en l'encourageant :

– Cela vous fera du bien, mon ami.

– Merci, Anne Marie. Si j'absorbe ces pilules, c'est bien pour vous faire plaisir. Mais, vraiment, je n'en ai plus besoin, je me sens tout à fait remis.

Albert s'ébroue, se tortille, fait des mines, cette fois pour avaler les cachets :

– Oh, que c'est amer, oh... Redonnez-moi vite de l'eau, Anne Marie. Enfin, ouf...

L'opération terminée, Anne Marie se penche sur Albert :

– Eh bien, que vous a-t-il dit, Dumont, qui vous tourmente tant ?

– N'exagérons pas. Je ne suis pas encore mort, Dieu merci. Ce n'est pas encore demain que vous serez veuve. Ne prenez pas cet air peiné, vous m'avez encore pour longtemps. Et le Dumont, il verra...

C'est une des caractéristiques du consul de remâchonner, de ratatouiller, de ruminer, de triturer, de ressasser à haute voix ses préoccupations, dans une alternance constante de registres, passant en un instant du lamento au cocorico, à moins que ce ne soit l'inverse. Il lui faut une douzaine de variations au moins avant de trouver la note juste pour son prochain concerto. Anne Marie, dans son impatience, se décide à le brusquer un peu, avec doigté.

– Venez-en au fait, Albert.

– J'y viens, Anne Marie. Voilà ce qui s'est passé... Ce cochon de Dumont me réservait son coup de Jarnac pour la fin, quand il m'a dit : « Eh bien, monsieur le consul si malin, admettons même que vous arrachiez tout seul, en grand garçon, des armes à l'Indochine. Je vous fiche mon billet, là, qu'elles n'arriveront jamais à Tcheng Tu sans votre serviteur. Car le père Tang Kiao les aura ratiboisées au passage. Vous me suivez, monsieur le consul... » Évidemment que je le suivais, Dumont, c'était clair comme de l'eau de roche, son sale raisonnement. Mais j'ai pris ma figure peu amusée, celle que personne n'arrive à percer à jour, pas même vous, Anne Marie. J'ai raillé Dumont : « Alors vous, monsieur Dumont, vous avez le privilège unique, exceptionnel, de faire marcher Tang Kiao au doigt et à l'œil ! Vous pouvez lui dire de ne pas toucher à cet armement, et il n'y touchera pas ! Laissez-moi rire... » C'est Dumont qui a ri. L'avalanche grasse qui tombait sur moi. Tout melliflu, il m'a asséné le secret qui fait sa force. Qu'à l'insu de tous les Yunnanais, Tang Kiao était de la Bande Bleue et que c'était lui, Dumont, qui l'avait initié.

Anne Marie, tout en écoutant, semble devenir transparente, de

cette transparence qui est le signe de la résolution, comme si son corps disparaissait devant l'intensité de la passion glacée :

– Et alors ? Mon cher Albert, pour une fois n'auriez-vous pas été brillant dans votre rôle de consul de France ? Vous qui aimez tellement faire les mises au point officielles, auriez-vous manqué de rappeler à Dumont que, lui et ses intrigues, vous alliez les signaler à qui de droit, comme vous dites si souvent ? Auriez-vous négligé de faire des représentations bien senties à Dumont ? Et votre capacité d'argumentation ? N'avez-vous pas fait remarquer à cet individu que la France, dont vous êtes le délégué, tient Tang Kiao bien plus que lui, en dépit de tous ses trafics et ses gangs ? Car, enfin, Albert, me l'avez-vous assez répété que, sans l'Indochine française, Tang Kiao ne vaudrait pas deux sous, qu'elle l'entretient, qu'elle l'a pratiquement acheté. Et vous n'avez pas jeté ces considérations importantes, dont vous m'avez tellement rebattu les oreilles, à la figure de Dumont, cet avorton ?

Mon père se prend alors la figure à deux mains, la tenant presque cachée. Puis, lentement, il retire tout cet échafaudage de support et de protection, découvrant une tête penchée en avant, douloureuse, solitaire, presque aveugle, avec des paupières jointes, comme pour échapper au poids du monde, à la vision de l'univers. Un soupir de forge, lentement exhalé, est le signe du réveil, de la reprise de la conscience. Enfin, Albert rouvre les yeux, lentement, comme s'ils étaient blessés par la lumière, avec des tressautements. Sa voix, quand il se met à parler, est un grelot plaintif :

– Anne Marie, vous devriez me rendre cette justice : je ne lâche pas facilement le morceau, je suis comme un dogue. Même mes ennemis reconnaissent que M. Bonnard, on ne l'intimide pas. Et pourtant Dumont m'a fait reculer. Je vous l'avoue...

Mon père a des yeux endoloris de chien :

– Oui, mais plus je parlais en consul, plus Dumont se trémoussait de joie. Tout en s'étouffant de rire et de cigare, il me jetait par quintes : « Epargnez-moi vos discours... Vous, un vieux de la Chine, vous savez bien qu'il faut salement coincer un Chinois pour le faire marcher droit. Si vous croyez que vous tenez Tang Kiao !... Je n'ai pas besoin de vous le présenter le bon Tang Kiao qui, tout en protestant en forcené de son dévouement éternel et infini à la cause française, vous servira de ces farces et attrapes à la céleste, qui ne vous laisseraient que des yeux pour pleurer. Si vous avez de la chance d'être encore en vie ! Tenez, Tang Kiao peut vous faire le coup de l'embuscade par des brigands, des irréguliers, un truc aussi vieux que l'Empire du Milieu. Vos armes, vos belles armes, je veux

bien qu'elles arrivent à Yunnan Fu, qu'elles partent même sous bonne escorte vers Tcheng Tu et votre compère le maréchal. Mais je vous parie qu'il n'en verra jamais la couleur. Qui, en cours de route, aura attaqué, pris le butin ? Vous ne le saurez jamais. Et vous serez berné jusqu'au cou. Et puis pensez à votre ami le maréchal de Tcheng Tu, qui ne verra rien arriver, qui se mettra en colère. Tenez, votre peau ne vaudrait pas tellement cher à Tcheng Tu... Et dire que vous vous épargneriez tous ces petits tracassés en travaillant la main dans la main avec moi. » Voilà ce qu'il m'a annoncé, le Dumont, et je voyais bien que ce n'était pas du flan...

Anne Marie, d'un coup sec et rapide, hausse les épaules, ses clavicules un peu creuses, en sautoirs, faisant jaillir le blanc de la peau, la sécheresse des nerfs, le bleu des veines. Là où le cou se raccorde au tronc, elle a une zone toujours sensible, un peu effleurée, qui s'agite dans la vraie contrariété. C'est le premier sursaut, un tremblement de la chair qui prélude aux éclats. Mais, pour le moment, Anne Marie n'en est pas encore à la voix blanche, juste à sa voix rauque et précipitée, avec plus de raillerie que d'éclairs :

– Maintenant, je comprends tout, mon cher Albert : votre soûlerie d'opium cette nuit... et surtout pourquoi vous m'avez réveillée à l'aube, pourquoi depuis ce matin vous vous tenez la queue basse tout en faisant le sémillant. Vous aviez honte et vous vouliez que je vous console, que je vous complimente, que je vous admire. Vous tourniez autour du pot, et vous cherchiez à bien me présenter les choses ! Mon pauvre Albert ! Et moi qui vous prenais, au moins dans votre profession, parce que pour le reste... pour un homme courageux, un héros presque. Je découvre que vous n'êtes qu'un lâche, là aussi...

Devant l'accusation d'Anne Marie, Albert est fou, claquant des mâchoires, roulant des yeux blancs. Tout part en lambeaux chez lui. Pourtant, ramassant péniblement les pièces éparses de sa personne, il gesticule, il se met à geindre, un long gémissement lourd :

– Ce n'est pas vrai, Anne Marie. C'est faux, totalement faux. Ce n'est pas pour moi que j'avais peur, mais pour vous, vous l'entendez bien, pour vous et encore plus pour notre fils.

Anne Marie ne sursaute pas. Un nerf, tendu comme un cordon, saille le long de son cou. Avec le chuchotement précipité d'une dame qui veut réduire un gaffeur au silence, elle arrête mon père dans son élan, exactement comme on coupe l'électricité :

– Taisez-vous. L'enfant est là, il vous entend. Vous êtes fou de

raconter cela devant lui...

Moi, dans mon coin, je pressentais qu'on allait me mettre à la porte, et je n'étais pas content. Je connaissais la chanson. Certes ma mère se servait de moi, pour parer à certaines assiduités de mon père. Mais, d'autres fois, à l'inverse, dans les festivités du consulat, au salon ou à table, elle faisait signe à mon père, à peine s'était-il mis à débiter une histoire un peu égrillarde ou une anecdote gaillardement sanglante, de faire attention à ma présence. M'ayant désigné d'un mouvement de menton à Albert, elle plaçait son index en travers de sa bouche en le regardant d'un air de conspirateur. Mon père en restait tout bête et muet. J'étais renvoyé, et il reprenait son propos sous le regard narquois de sa femme, mais le cœur n'y était plus et il ne tournait plus aussi rond dans ses phrases. Je n'ai jamais compris ces précautions que prenait Anne Marie. Car enfin, je courais tous les périls de la Chine, j'étais gavé de toutes ses atrocités et impudicités par Li et mon mafou quand je traînais en ville avec eux. Et ma mère ne s'inquiétait pas pour moi. J'en déduisais donc qu'au consulat d'une façon ou d'une autre je lui servais à embêter mon père.

Évidemment, ce jour-là, il ne s'agit pas de cela. Cette fois, Anne Marie ne veut absolument pas que je surprenne certains mots dans la bouche d'Albert. En effet, presque aussitôt, elle me renvoie, d'une manière inaccoutumée, d'une voix très douce, après m'avoir câliné contre elle : « Va-t'en, mon petit. Laisse-nous, ton père et moi. Nous avons à nous dire des choses qui ne t'intéressent pas... » Je déguerpis, non pas vers ma chambre de peur de donner des soupçons à mes parents, mais vers l'escalier aux marches en bois qui mène à la cour. Ayant fermé la porte derrière moi, je descends bruyamment puis je remonte silencieusement vers le palier où je m'installe. Les voix me parviennent, j'aperçois Albert et Anne Marie à travers une fente qui s'étire entre deux planches mal jointes de la cloison du yamen.

Ce que je vois c'est un ballet confus, quelque scène d'opéra chinois où, ayant revêtu leurs masques, les héros s'opposent avec des mots et des gestes convenus et tragiques. Mon père est l'empereur en proie aux malheurs et aux aveux, ma mère la princesse égarée de passions lucides et impitoyables. Agitations, déclamations, fureurs. Il faudra beaucoup de temps pour que, plus tard, cet affrontement revenant sans cesse dans mon imagination, je l'habille de chair et lui donne sa vérité.

Mes parents se font face. Albert se balance sur ses pieds, gauchement. Anne Marie est immobile. Ses lèvres ne bougent

presque pas quand elle lui demande :

– Maintenant, dites la vérité. Est-ce que l'enfant est menacé ?

Albert s'ébroue, gêné :

– Oui et non. C'est difficile à dire. Mais il est exact que Dumont, en des termes un peu obscurs, a fait allusion à la possibilité d'un enlèvement de notre fils. Lui n'y serait pour rien, ce serait Tang Kiao qui monterait l'affaire. Une hypothèse, une simple hypothèse, m'a précisé Dumont, en me rappelant que Tang Kiao est capable de tout pour arriver à ses fins : s'emparer de l'armement. Le gosse serait rendu contre la livraison de tout le matériel aux kidnappers. Évidemment, dans tout cela, Tang Kiao apparaîtrait insoupçonné. Oui, le vrai coup tordu à la chinoise, avec des ravisseurs à la solde de Tang Kiao, qui jouerait le bon apôtre tout en donnant des ordres sinistres à ses exécutants. Oui, la vie de l'enfant pourrait être menacée... Dumont m'a décrit cela avec assez de précision, en ajoutant que ce n'était qu'une supposition de sa part et que, de toute façon, si j'avais partie liée avec lui, rien n'arriverait, il veillerait au grain, au moment voulu...

Anne Marie, loin de s'irriter de ces aveux, ressemble à certaines statuettes chinoises en pur cristal. Bloc translucide, source. Comme si elle n'avait plus de corps, plus d'organes, plus de matérialité. Elle flamboie cependant dans cette limpidité merveilleuse, mais d'une flamme épurée, si pâle qu'elle n'est plus discernable que par un rayonnement d'un blanc aveuglant. En fait, contrairement aux apparences, il s'agit d'une combustion terrible, où elle trempe ses armes.

C'est d'une voix banale, avec son attitude quotidienne qu'elle demande à mon père, exactement comme si elle posait une question ordinaire :

– Et, à ce moment-là, Dumont, vous ne l'avez pas tué ?

Mon père, si abasourdi qu'il n'arrive même pas à prendre l'air étonné, n'est capable que de répondre :

– Non, non, Anne Marie. Vous n'y pensez pas. Vraiment, un consul de France ne peut occire un de ses ressortissants...

– Et, à ce moment-là, Dumont, vous ne l'avez pas giflé ?

Albert, tout à coup, hurle. Lui d'habitude si attentif à l'acoustique, à l'écho, à la résonance, devinant partout des auditoires secrets et modulant sa voix en fonction d'eux, sachant parler en catimini pour ne pas être surpris par les « indiscrets », sachant aussi tempêter et tonner à bon escient pour l'édification, pas seulement de ses

interlocuteurs mais de tous les gens à portée, dans les environs, cette fois il glapit de la pointe de ses cordes vocales, sans songer aux conséquences, à toutes ces oreilles cachées qui écoutent peut-être, à commencer par les miennes. Il gueule si fort que le gras de ses paroles, cet épais délayage où il pétrit ses mots quand il parle haut et fort, devient un hoquet :

– Non, Anne Marie, j'ai pensé à l'enfant, je me suis retenu.

Anne Marie s'exprime alors en détachant les syllabes, très posément, comme une maîtresse d'école tirant la morale d'une petite affaire quelconque qui vient de se passer :

– Vous avez eu bien raison, Albert. Il ne faut jamais se commettre. Vous avez agi très sagement en tant que consul, que gentleman et que père. Vous ne pouviez faire autrement, dans ces circonstances, que d'accepter la main tendue par Dumont. Pour toutes sortes de raisons que vous m'avez expliquées, et d'abord et avant tout pour ne faire courir aucun risque à notre fils. En somme, vous vous êtes sacrifié pour lui. Je comprends très bien, Albert...

Anne Marie fait émerger un sourire en coin, amusé, sur un seul côté de sa bouche. Elle demande gaiement, innocemment :

– Ainsi, Albert, vous avez fait la paix avec Dumont, vous avez partie liée avec lui aux plus honorables conditions. Votre bonne fée, ce cher Dumont qui menace un peu de faire assassiner votre fils. Peu importe qu'il ramasse quelques miettes au passage... C'est bien cela ?

Albert, heureux de s'en tirer à si bon compte, rajuste sa figure et sa robe de chambre et opine de la tête à coups répétés. Ayant retrouvé ses esprits, il rouvre la bouche. Mais avant qu'il puisse s'exprimer avec une gravité émue, il est devancé par Anne Marie qui minaude :

– Mais, dites, mon cher Albert, ce monsieur Dumont ne s'est certainement pas contenté de vous offrir ses services, même s'il s'enrichit en les rendant. Ce n'est pas suffisant pour lui. Il lui faut aussi un profit immédiat : bien à point. Donnant donnant, c'est sa loi. Il n'est pas venu à Tcheng Tu, dans ce trou perdu, pour des bagatelles. Un individu comme ça ne se dérange pas pour rien. Alors que veut-il ? Quel sale service a-t-il exigé de vous ? Albert, vous avez consenti à quelque démarche pour lui. Qu'est-ce que c'est ?

Albert, penaud, triture sa moustache :

– Ce qui l'intéresse, Dumont, c'est l'opium. Toute la récolte du Sseu Tchouan. Il la veut pour M. Tu et la Bande Bleue. Et il sait très

bien qu'il n'aura rien sans que j'intervienne amicalement auprès du maréchal de Tcheng Tu et de M. Lu.

– Alors, vous allez rendre une visite discrète à ces messieurs, pour les convaincre d'être gentils avec M. Dumont.

– Oui. Ce n'est pas de gaieté de cœur. Mais je m'y suis engagé. Pas moyen de faire autrement. Ce sera un mauvais moment à passer...

Anne Marie ne se montre pas choquée du tout, comme si elle avait été convaincue par son mari. Comment, elle, qui est si fine et perspicace, peut-elle avaler ce que lui a débité Albert ? Même si elle l'a forcé à lui dire la vérité, il est évident qu'il triche encore. Albert, même quand il fond, ne se rend jamais complètement. En fait, sait-il lui-même où est sa sincérité ? Son fils lui sert d'excuse, comme si c'était en tant que père qu'il avait capitulé devant Dumont ! Mais la vérité c'est qu'Albert n'avait pas su résister au mot d'« ambassadeur » avec lequel le gros compère l'avait affriolé. Appât immanquable. Souvent, pour se justifier auprès d'Anne Marie, il lui dit : « Vous ne vous rendez pas compte. C'est un futur ambassadeur que vous avez épousé... » Mais Anne Marie croit-elle Albert ? Elle a un rire gai, prometteur, un peu aguicheur, d'épouse bien soumise, bien obéissante, qui est ravie par son mari, qui l'admire. Albert tique d'un pli de la joue, inquiet. Car ce rire c'est bien l'indice qu'Anne Marie n'a pas été roulée, elle abonde trop, beaucoup trop dans le sens d'Albert...

– Cette visite au maréchal que vous avez promise à Dumont, il faut la faire, Albert, il faut la faire vite et bien. Que grâce à vous Dumont ait son opium et qu'il soit bien content, reconnaissant envers vous. Ça me plairait de le voir heureux, ce bon Dumont, votre ami...

Le consul est très satisfait, mais pas franchement, avec embarras, comme un homme qui se demande une fois de plus ce que sa femme a dans la tête. Il juge prudent d'emprunter aux Anglais la tactique du *wait and see*.

– Comme toujours, vous avez raison finalement, ma chère. Je vais faire ma démarche auprès du maréchal dès que possible – mais vous connaissez les Chinois, leurs sacrées politesses, leurs incurables soupçons. Si j'agis trop précipitamment, ils vont être étonnés, se méfier, se défilier ou réfléchir indéfiniment, en se demandant si je ne leur tends pas un piège. Cependant, Anne Marie, comptez sur moi pour régler cette désagréable affaire avec toute la diligence concevable. Car, vous le pensez bien, je n'ai qu'un désir, le même que le vôtre, être débarrassé de Dumont, lui voir prendre ses cliques

et ses claques.

Anne Marie avance avec câlinerie sa tête vers Albert, au point de presque frotter son nez délicat contre le pif marital :

– Dépêchez-vous, mon ami. Pourquoi faites-vous tant d'histoires à propos du maréchal ? L'opium de Dumont, il vous l'accordera dès que vous le lui demanderez. Pourquoi tarder ? Pourquoi vous gêner avec le maréchal ? Tenez, au cours de votre entrevue, faites-lui même une petite requête supplémentaire, très discrète. Vous pourriez, d'une petite phrase, en fin de conversation, comme conclusion, lui suggérer de vous libérer de Dumont une fois pour toutes. Puisque vous voulez être débarrassé de cet individu, autant l'être complètement..

Ces paroles encore sibyllines, mon père ne les comprend pas, se refuse à les comprendre. Mais il les devine pleines d'un sens orageux. Cela suffit pour qu'il passe à l'état d'alerte. Ses bras, ses jambes, son corps, sa tête, il les rassemble en un faisceau bien serré, surmonté d'un œil clignotant, l'allumage de la défensive. Albert est alarmé : qu'est-ce qu'Anne Marie est en train de lui ménager ? Il est tout juste capable de lui demander d'une voix étranglée, qui n'est qu'un point d'interrogation :

– Mon amie, que voulez-vous dire ?

Le rire d'Anne Marie est de plus en plus dominé par un motif grinçant. C'est encore joyeux, mais sinistrement :

– Alors, vous vous bouches les oreilles, Albert ? C'est pourtant le bon sens même, ce que je vous propose. Pourquoi ne pas le payer dans la monnaie de sa pièce, ce Dumont – pourquoi ne pas le battre à son propre jeu, pourquoi ne pas le devancer, cet imbécile ? Il a fait le matamore en vous faisant savoir qu'il se réserve de nous liquider tous, la famille Bonnard en entier, par les soins diligents et habiles de son cher ami Tang Kiao ? Qu'est-ce qui vous empêcherait, pour sauver nos têtes, de demander la sienne à votre ami à vous, le maréchal de Tcheng Tu ? Je suis sûr qu'il vous rendrait ce léger service avec joie. Et fiez-vous à lui pour avoir la même astuce que, le cas échéant, Tang Kiao aurait déployée à notre égard. Ce serait l'affaire à la chinoise, inextricable, où vous, le consul de France, seriez insoupçonné, absolument compromis en rien...

Le consul est en proie à un haut-le-corps. Sous la violence du coup, tous ses traits sont remontés de un ou deux centimètres vers le haut, dans un froncement éberlué. Mais c'est aussitôt le reflux de cette chair soulevée. Et sur les laisses du visage s'épanouit le sourire narquois, portant ce message : que la farce est bien bonne, qu'il ne

peut s'agir que de propos oiseux, en l'air, de dame faisant sa crise, de dame en pleine scène. Et même Albert s'arrange pour rire en conséquence, en ponctuant son hilarité de grands coups de menton :

– Ah les femmes, les femmes... On ne sait jamais ce qui va sortir de vos cervelles. Ah, les femmes, quelle espèce surprenante ! Ne vous fâchez pas, Anne Marie. Mais vous ne vous êtes pas rendu compte, j'en suis sûr, que ce que vous me proposez là, c'est bel et bien un assassinat. C'est trop drôle...

Devant le silence d'Anne Marie, mon père prolonge son rire par des quintes de plus en plus forcées. Mais son épouse se refusant manifestement à se laisser désarmer, Albert en est réduit à s'enfoncer dans une rigolade de plus en plus contrainte comme s'il se trouvait encore devant une simple gaminerie bête et dangereuse, qu'il était de son devoir de faire cesser par des paroles paternelles et conjugales, indulgentes et compréhensives :

– Anne Marie, vous vous montez la tête. Il ne faut pas prendre à la lettre les racontars de Dumont. Je n'aurais jamais dû vous parler de ces sornettes. Laissez-moi faire pour tout régler au mieux. Je ne suis pas né de la dernière pluie, que diable...

Mais l'entrain d'Albert tourne court, tout comme sa tentative d'attribuer l'étrange proposition d'Anne Marie à l'inconséquence femelle, à des bagatelles, à des billevesées, à une imagination puérile. L'enjouement du consul, sa faconde pour minimiser, ses petits mots pour rassurer, pour consoler, pour reprendre en main, butent sur le visage de la consulesse : de la pierre. L'immobilité totale, la respiration régulière, la peau lisse comme une écorce, les cheveux brillants comme un bosquet sombre. Anne Marie n'a jamais été d'une beauté plus pure. Mais, sous l'épiderme, les nerfs invisibles sont des filaments chargés de fluides et d'ondes. Albert a la trouille pour lui-même. Comme s'il redoutait que, dans cet état d'intensité, la raison de sa femme ne se disloque, la laissant démente et échevelée. À cause de certaines taches dans les yeux, de certains tremblements dans la voix, de certaines vibrations de la bouche, pas celles dont elle est coutumière, d'autres qu'elle ne commande plus. Quand cela lui arrive, cela ne dure que quelques secondes mais c'est affreux. Aujourd'hui il craint une crise encore plus grave, la vraie folie. Tout le monde cite Anne Marie comme un modèle de santé, même dans ses extrêmes de feu et de glace. Et pourtant...

Moi, de l'autre côté de la paroi, je me soulevais sur la pointe des pieds pour bien coller mon œil à l'interstice par lequel j'épiais, et qui était un peu trop haut pour ma taille. Je me maintenais sans défaillir dans cette position difficile, je réprimais ma respiration,

pour ne pas me trahir.

Cela me faisait frissonner de voir ma mère dans cet état car, encore plus que mon père, je pressentais un abîme noir chez Anne Marie. Au théâtre chinois j'avais vu une dame sublime de noblesse et de beauté, un oiseau de jade, qui surmontait un destin terrible, jusqu'à ce que, comme à la suite d'une fêlure, elle se mette à parler étrangement, affreusement, ainsi que les êtres du Domaine des Ombres Délirantes.

Ce jour-là, pour la première fois de ma vie, moi qui ne redoutais rien, j'ai eu un choc, le sentiment de tomber dans l'horreur, la certitude que ma mère commençait à entrer dans le royaume des ténèbres démentielles.

Pour le moment, cependant, Anne Marie est sensée, même si elle a une idée terriblement fixe. Elle sait précisément ce qu'elle veut : elle doit amener Albert, ce mou d'Albert, ce phraseur d'Albert, ce brouillon d'Albert, ce vaniteux d'Albert, à être un homme qui sache prendre la décision nécessaire sans s'occuper de trivialités telles que la moralité ou l'immoralité banales, des contingences. Il lui faut traquer Albert qui se débat, se réfugiant justement dans les lieux communs des convenances bureaucratiques, petites-bourgeoises et misogynes. Anne Marie engage la guerre :

– Mon cher Albert, ne ricanez pas comme un jars. Car je ne suis plus une oie blanche. La jeune fille d'Ancenis qui vous a plu par sa simplicité, c'est vous qui l'avez détruite en l'emmenant, sans aucun scrupule d'ailleurs, dans ce bout de la Chine. Ne vous étonnez donc pas que j'aie changé. Ne vous en plaignez pas. Du reste, c'est beaucoup mieux comme cela. Écoutez plutôt mes conseils, Albert, ils sont bons...

Albert, remettant machinalement ses lorgnons, regarde Anne Marie avec une expression d'incrédulité. Il la fixe quelques secondes, comme s'il la cherchait. Il est en train de se convaincre que cette femme en face de lui, c'est bien la sienne, Anne Marie. Une fois persuadé, d'un geste las, il retire ses besicles, les tripotant de ses doigts bien manucurés pendant qu'il parle d'un ton à l'avance fatigué :

– Anne Marie, vous me désarçonnerez toujours. Ma naïveté, c'est de me croire à l'abri de vos surprises, pas toujours agréables. Quand tout va bien, j'ai l'impression de vous connaître à fond, je vous donne en moi-même de bonnes notes pour à peu près tout, je me dis tout juste que vous avez quelques défauts. Et puis patatrac... Tout à coup, vous devenez si étrange, à cent lieues de moi, une créature

inconnue, imprévisible, ayant des réactions incroyables, presque monstrueuses. Alors vous m'effrayez... Dites-moi si c'est pour de bon, sérieusement, que vous voulez que je manigance la mort de ce Dumont, que nous recevons sous notre toit.

Anne Marie sourit comme une jeune épousée qui vient d'avoir une petite initiative heureuse, qui en jouit :

– Évidemment, Albert. Ne me croyez pas méchante, mais c'est indispensable...

– Mais enfin, Anne Marie, on ne peut pas agir avec Dumont comme cela...

– Pourquoi pas ? Rien de plus aisé.

Anne Marie sourit encore, mais cette fois en personne qui sait, en visionnaire. Un pas de plus dans cette vengeance, et ce pourrait être pour elle le détraquement, le gouffre, la chute dans la démence. Pour l'instant, Anne Marie est encore le monument de la conviction, de la logique, de la raison. Un roc.

Mon père en est réduit à prendre son allure de philosophe, d'homme qui a vu et compris bien des choses et qui ne s'étonne de rien, même chez son épouse. Il fait une légère grimace mi-affectueuse mi-ironique, et dit, pour tâter le terrain :

– En somme, aux grands maux, les grands remèdes ?

– Oui.

– En somme, Anne Marie, vous voilà devenue la Lady Macbeth de Tcheng Tu ?

Reniflement méprisant d'Anne Marie.

– Vous avez des lettres, Albert. Je sais même que vous avez passé votre baccalauréat.

– Avec mention, mais j'étais pauvre et j'ai dû arrêter mes études pour gagner ma vie. Je me suis fait tout seul, moi...

Petit geste de la main d'Anne Marie pour balayer ces éternelles redites.

– Assez, dites-moi plutôt ce que vous avez résolu pour Dumont.

Albert, la figure perdue dans le vague, tambourine longuement sur le dossier de son fauteuil, tout en aspirant et en éjectant bruyamment de l'air avec sa bouche : il réfléchit. Puis, pour pouvoir penser mieux, il se lève, fait des pas méditatifs en rond dans la chambre, et se rassied avec hésitation, comme s'il était encore en

proie à l'indécision. Il reste ainsi, soufflant un peu, un bon moment, les traits légèrement douloureux. En fait Albert mûrit un plan pour convaincre Anne Marie de renoncer à son dessein baroque, pas idiot, mais vraiment un peu trop cru à son goût, trop tranché. C'est bien le mot car le but d'Anne Marie, ce serait de retrancher Dumont du monde. Évidemment, jongler en esprit avec cette solution héroïque, c'est amusant : Dumont, il aurait le bec clos. Mais passer à l'exécution, c'est une autre affaire et Albert ne s'en ressent pas, mais pas du tout. Cependant il ne veut pas non plus affronter cette Anne Marie détraquée et son envie de cadavre : « Qu'est-ce qui la pousse à cela ? » se demande-t-il. Le goût du sang ? La vengeance ? L'envie de châtier la vulgarité ? Ou simplement un instinct, le sens aigu que si l'on ne tue pas Dumont, c'est lui qui tuera. Dans ce cas, ce serait donc de la légitime défense... En fait, aucune de ces explications ne colle vraiment avec Anne Marie. Comment se fait-il qu'elle soit prise par cette crise de rage ? Mystère. Toujours est-il qu'il n'a pas l'intention de se laisser faire. Il se répète avec force : « Ce n'est pas Anne Marie qui portera la culotte. »

Mais cette phrase-là Albert a bien soin de ne la prononcer que dans son for intérieur. Que faire ?... Flouer Anne Marie ? Dans le passé lointain et même tout proche, à peu près tous ses essais de la filouter ont été des fiascos. Cela venait, se dit Albert, de ce qu'il avait trop confiance en lui, de ce que ses adresses étaient trop voyantes. Cette fois, pour cette affaire, il faut vraiment qu'il soit habile, et d'abord qu'il lâche du lest. Il va faire semblant de se rallier à la proposition de son épouse, quitte à découvrir plus tard avec elle, en étudiant ensemble un plan d'exécution, tous les obstacles techniques qui empêcheront l'envoi de Dumont aux enfers. Cela sera si bien fait qu'Anne Marie conclura d'elle-même qu'il faut laisser vivre Dumont...

Mais tout dans le comportement d'Albert est si faux qu'Anne Marie, cette fois comme les autres, sait qu'il n'est pas sincère. À vrai dire, elle ne s'attendait pas du tout à ce qu'il le soit. Aussi est-elle prête à venir encore à bout des tours et détours d'Albert.

Lui se remet à déambuler dans la chambre, mais la tête bien haute, l'air clair, les bras bien balancés, les pieds conquérants. Désormais il joue à l'homme sûr de lui, s'ébrouant, très jeune et même coquin :

– Tenez, Anne Marie, savez-vous qui j'aperçois par la fenêtre ? Votre cher Dumont justement, qui fait les cent pas dans la cour. Il doit être en train de nous attendre pour le déjeuner. Il est déjà deux heures et demie. Il va falloir y aller...

Albert rit avec une muflerie exagérée, comme s'il en dégustait une bien bonne ; il pouffe.

– Ce Dumont, ma chère, il rirait jaune, le gaillard, s'il nous entendait. Vous voyez sa tête s'il savait que vous me la réclamez depuis une heure. C'est impayable, cette situation-là... Et dire que, dans quelques minutes, vous allez arriver auprès de lui, tout heureuse d'avoir eu sa peau. Et lui qui se demandera pourquoi vous êtes si aimable. Ah vous, les femmes, vous êtes fortes... Moi, à votre place, je serais gêné.

Anne Marie le tance d'un regard sec.

– Albert, je ne vous demande pas de plaisanter. Moi, cette affaire, je ne la trouve pas du tout amusante. Il faut la régler, c'est tout.

Albert continue de ricaner comme un bon petit diable – le consul est redevenu gamin :

– Mais les Célestes et encore plus leurs épouses se divertissent comme de petits fous, vous le savez bien, chaque fois qu'ils font trépasser quelqu'un. Et vous qui vous vantiez tout à l'heure d'avoir été refaçonée par ce pays un peu effroyable mais charmant, selon vous. À vous en croire, vous seriez plus enchinoisée que moi, vous vous prenez pour une nouvelle impératrice Tseu Hi, alors que je reste un faux Jaune à foie blanc. Puisque c'est ainsi, riez donc tout votre soûl, Anne Marie...

– Ne faites pas le plaisantin. Ce n'est pas le moment...

Après cette observation, Albert passe de la gaieté luronne à la gaieté sérieuse. Il veut montrer à Anne Marie qu'il possède l'affaire par tous ses bouts et qu'elle peut lui faire confiance. Il semble se déboutonner entièrement... Avec ça, si elle n'est pas contente... Ce n'est pas de sa faute s'il faut y aller doucement !...

– Ma chère. Je ne sais comment vous le dire, je suis un peu embêté. Car enfin je suis le consul de France. Pourtant, je le reconnais, je suis de votre avis pour Dumont. S'il vit, il nous jouera des tours épouvantables... Je vais voir ce que le maréchal pourra faire. Je serai très insistant auprès de lui. Même si je ne lui parle pas blanc sur noir, il saisira et agira en conséquence. Oui, je risquerai les allusions les plus nettes : que ce Dumont est indésirable, quel bien ce serait s'il disparaissait. Je dirai ce genre de choses, vous voyez, ce qui correspond, selon les mœurs chinoises, à une proposition en règle. Et je verrai aussitôt ce qui en résultera. Si le maréchal garde le silence, c'est un refus. Mais s'il répond un peu, même distraitemment, par exemple que ce Dumont est bien nuisible et qu'il pose un problème qu'il faudra résoudre un jour, c'est qu'il

accepte. Et il s'occupera de tout, moi me lavant les mains. Qu'en pensez-vous, Anne Marie, de ma petite tactique ?

Albert prend sa plus belle pose : celle du bienfaiteur. Il l'a quand il écrit une recommandation sur sa carte de visite pour Untel au profit d'Untel, quand il fait la promesse à Untel de le couvrir de louanges dans son prochain rapport, ou bien quand il s'engage à appuyer Untel qui est candidat à un certain poste. Si Albert est poussé par la générosité, ce qui arrive quand même, jusqu'à récompenser Untel qui a bien mérité ses faveurs pour lui avoir fait du plat, pour l'avoir habilement chatouillé par ses flatteries, il a le mouvement large, la phrase embrassante, le rire donateur. Mais, le plus souvent, mon père a le cadeau si empoisonné que le bénéficiaire fait toutes les simagrées pour ne pas l'accepter, sachant bien que c'est à lui-même que le consul rend service. Par exemple, si Albert propose d'introduire un certain monsieur, de position modeste, auprès d'un monsieur haut placé, c'est dans le but que le subalterne pistonné dira au personnage important, dont il aura fait connaissance par son intermédiaire, certaines choses favorables à Albert, mais si délicates qu'Albert ne peut les propager directement. Tel est Albert... Aussi, quand il distribue des faveurs douteuses, à double fond, il prend son allure de commis voyageur qui sonne aux portes. Et il ne cesse de pousser sa marchandise vers le récipiendaire récalcitrant qui murmure : « C'est trop, ne prenez pas la peine, je suis confus... » Mais Albert ne cesse de revenir à la charge jusqu'à ce qu'il ait accablé de ses dons le pauvre homme, lui donnant l'assaut des bras, des yeux, du sourire, tout velouté, tout bon, tout modeste, disant à intervalles réguliers : « Non, ce n'est rien, rien du tout, ne soyez pas reconnaissant, ne vous sentez pas gêné, vous me fâcheriez... » Et maintenant, c'est de cette façon qu'Albert s'y prend pour faire avaler des couleuvres à Anne Marie.

Anne Marie, pour le moment, tout en s'imprégnant de la mauvaise foi d'Albert, reste imperturbable, pour voir jusqu'où ira son hypocrite de mari :

– Ainsi, Albert, auprès du maréchal, vous vous contenterez d'insinuations voilées. Est-ce que cela suffira ?

– C'est la manière chinoise de négocier, vous le savez bien. Avec les Célestes, on n'appelle jamais les choses par leur nom. On se comprend à demi-mot. Et d'une certaine façon, entre partenaires distingués, c'est un procédé qui a sa valeur. Rien n'est dit carrément. Ainsi, en cas de refus, personne ne peut être offensé, puisqu'il n'y a pas eu d'offre à proprement dit. A mon avis, c'est d'une grande délicatesse, pour une question un peu scabreuse, de ne pas mettre

les points sur les i – ces Chinois ont du bon, par certains côtés. Vous me voyez, moi, le consul de France, en train de demander au maréchal de faire zigouiller Dumont ! Tenez, ce serait à son égard une grossièreté, un suprême manque d'éducation, et il me mépriserait, je perdrais tout mon crédit. Mais ce qui sera jugé courtois, très fin, en somme digne de moi, c'est de lui faire comprendre que, s'il supprime Dumont d'une manière que je ne veux même pas savoir à l'avance, j'apprécierai secrètement son initiative et que, malgré mes protestations et réclamations officielles, et il y en aura une tapée, je m'arrangerai pour ne pas lui causer d'ennuis. Et ainsi, le tour est joué...

Anne Marie mordille sa lèvre inférieure, en un tic d'agacement qu'elle n'a pu réprimer :

– Quel beau discours vous me faites là, Albert ! J'aurais dû me souvenir que vous êtes absolument incollable sur la Chine. La Chine a bon dos, elle vous sert à noyer le poisson... N'ayez pas ce sourire suffisant, Albert.

Anne Marie avance encore vers Albert, elle est presque contre lui.

– Pourtant, il y a quelques mois, le maréchal et son éminence grise M. Lu vous avaient laissé pantois avec leur brutalité. Vous oubliez que vous m'avez raconté votre stupéfaction. Ce squelette de Lu, sans toute cette confiture de politesse que vous me décrivez maintenant si complaisamment, vous avait sommé, en toute franchise, de lui procurer des armes d'Indochine. Vous les lui avez presque promises. Vous avez donc partie liée. Vous n'avez pas à prendre des gants avec eux. Vous n'avez qu'à leur dire qu'un certain Dumont, qui veut tripatouiller une grosse affaire d'armes, est un traître qui fera tout rater. C'est leur vie qu'ils jouent, Lu et le maréchal. Si vous, vous leur dites carrément que vous vous lavez les mains du sort de ce Dumont qui a eu l'imprudence de venir à Tcheng Tu, ils ne le manqueront pas, je vous parie...

Albert roule des yeux à la recherche d'une échappatoire. Des gouttelettes de sueur perlent sur sa peau.

– Vous exagérez, Anne Marie. Vous me demandez de livrer Dumont, un salaud peut-être, mais un compatriote, un ressortissant que mon devoir est de défendre à tout prix, sur de simples soupçons, des hypothèses. Et cela de la manière la plus odieuse. Si jamais ça se savait... Je risque tout, ma carrière, mon honneur, et même la prison. On peut me ramener sur un territoire français, me faire passer devant un tribunal, me condamner comme un criminel...

Anne Marie lui crie :

– N'ayez pas cette frousse ignoble. Vous me dégoûtez...

Albert fait pivoter sa tête en tous sens. Il pleurniche :

– Vous me voyez les menottes aux mains, entre deux gendarmes ? Et vous, que deviendriez-vous ? Quelle honte !

Anne Marie toise Albert, comme si elle venait de voir clair dans son jeu :

– Vous chargez vos effets, Albert. Allons, cessez de jouer cette lamentable comédie. Vous n'êtes pas bête à ce point.

Albert, percé à jour, prend son visage le plus finaud. Il contracte ses mâchoires :

– Mais, ma chère, le danger est réel. Le maréchal peut supputer qu'il a avantage à me dénoncer à Tang Kiao, pour revenir en faveur. Par contre, s'il bousille M. Dumont, il y risque sa tête. Car Tang Kiao ne le lui pardonnera pas. Vous voyez que le maréchal a de quoi réfléchir. Je dois être prudent, très prudent même.

C'est le grand débat entre Anne Marie et Albert, sans éclat, sans ironie, sans colère, presque monocorde. C'est la lutte impitoyable des volontés. Anne Marie s'y engage à fond :

– Pas d'arguties, Albert. Dumont, pour vous impressionner et obtenir son opium, vous a raconté les mauvais projets de Tang Kiao. Sous prétexte de les empêcher. Le bon Dumont, le saint homme ! Il veut vous rouler dans la farine et dans le sang, et vous croyez à ses billevesées. Mais le maréchal de Tcheng Tu n'est pas crédule comme vous. Avec sa bonne cervelle de Jaune il sait, soyez-en sûr, qu'avec Dumont vivant il ne verra pas la queue d'une mitrailleuse. Il sait que ses hommes y passeront tous, si Dumont n'est pas tué. Soyez tranquille, le maréchal vous écouterait si vous lui parlez carrément. Alors, allez-y et qu'on en finisse !

Albert proteste de toute sa véhémence, relevant sa voix de plusieurs tons et produisant un bêlement rugissant. Pour donner plus de force à sa démonstration il se tape la poitrine à grands coups de poing.

– Anne Marie, vous ne m'apprenez rien. C'est moi qui, le premier, vous ai mise en garde contre Dumont, vous ai dénoncé ses machinations.

Anne Marie, sans même paraître entendre Albert, poursuit son débit nerveusement incolore avec une force intérieure incroyable. Il semble que rien ne puisse l'arrêter :

– Il faut faire exécuter Dumont. S'il est mort, bien mort, tout peut

changer. Et sans histoires. Sans cette âme damnée, Tang Kiao sera entre nos mains...

Albert prend son sourire de finesse, de vieux renard à qui on fait naïvement la leçon mais qui ne marche pas. Il lance cette objection bien fourbie :

– Avez-vous pensé à tout ? Le moins que Tang Kiao puisse faire après qu'il sera arrivé malheur à Dumont c'est d'avoir quelques soupçons. Il les répandra dans les milieux européens, le gouvernement général de l'Indochine sera alerté, et moi, je me trouverai dans un de ces pétrins !

– Rien à craindre si vous prenez les devants...

– Comment cela, ma petite Mimi ? Expliquez-moi.

– Évidemment, si on laisse du mou à Tang Kiao, il nous taillera des croupières. Mais il est facile de le ramener à la raison.

– Donnez-moi donc votre recette.

– À Yunnan Fu même Tang Kiao s'est vraiment beaucoup enrichi, sans laisser de miettes autour de lui. Et là-bas aussi beaucoup de fidèles généraux seraient tout prêts à l'occire et à prendre sa place. Il suffirait d'encourager discrètement un de ces messieurs...

Albert jubile :

– Vous êtes insatiable, Anne Marie. Dumont ne vous suffit plus comme cadavre. Il vous faut aussi Tang Kiao envoyé *ad patres*. Vous n'y allez pas de main morte, si l'on peut dire.

Albert se délecte de sa plaisanterie et Anne Marie hausse les épaules :

– Pas besoin de toucher à Tang Kiao. Il suffit de lui faire peur. Vous faites un télégramme bien long et bien codé à votre protecteur des Affaires étrangères, lui demandant d'envoyer les instructions nécessaires à votre collègue le consul français de Yunnan Fu et au gouvernement général de l'Indochine. Nous avons à Yunnan Fu tout ce qu'il faut comme moyens et comme hommes : espions annamites, aventuriers français, policiers métis, tous des professionnels très capables de s'aboucher avec l'un des séides de Tang Kiao. Quand celui-ci apprendra que les Français soutiennent un de ses dévoués féaux avec l'argent et le matériel en vue d'un coup d'État, il filera doux, le Tang Kiao, il ne pipera mot quand lui arrivera la désolante nouvelle de la mort de Dumont, je vous assure...

Albert prend sa mine ahurie :

– Que raconterai-je à mon protecteur des Affaires étrangères pour le monter contre Tang Kiao ? Une fois Dumont occis, il se souviendra de mes démarches, il flairera le pot aux roses. Tout le monde aura des soupçons.

– Mais non, Albert, si vous vous y prenez bien. Racontez que vous suspectez Tang Kiao d'un sale coup, ce qui paraîtra vraisemblable à tout le monde, qu'il veut mettre la main sur les armes qu'on projette d'envoyer au maréchal de Tcheng Tu, ou n'importe quoi... Plus tard personne ne fera de rapprochement entre vos dépêches à Paris et le sort réservé à Dumont. Vous jouez sur le velours.

Les yeux d'Albert sont des soucoupes.

– Alors, ma chère, vous voulez que je roule tout le monde, y compris la France dont je suis l'agent ? Je ne suis pas assez fort pour ça... Et puis je me méfie. La Chine, c'est le pays où les histoires embrouillées s'embrouillent au point qu'on ne sait jamais comment cela finit.

Albert batifole :

– Et puis voyez-vous mon confrère de Yunnan Fu recevant des ordres pour s'agiter contre Tang Kiao ? Il en mourrait de trouille, le malheureux. Vous savez, c'est ce savant Cosinus sorti de l'École des langues orientales, un sinologue, et un philosophe de surcroît, qui a épousé au Quartier latin une petite étudiante, quelque Juive polonaise laide comme un pou, sans jambes, sans cou, sans cheveux, grasse comme une boule de gomme. La mémère croit aux bons Chinois et, dans son zèle prosélyte, elle se trémousse dans les locaux du Cercle français de Yunnan Fu. Elle s'est mis en tête d'apprendre aux dames de la colonie française les danses folkloriques du peuple céleste. Pendant ce temps-là, au consulat, son époux, la barbe carrée, l'œil scintillant, se revêt d'une immense robe rouge de mandarin pour une étrange cérémonie. Il déclame des poésies érotiques célestes, bien cochonnes, avec un sérieux de pape, tout en fourrageant, pour se donner de l'inspiration, le postérieur d'une prostituée chinoise nue. Vous voyez ce grotesque aux prises avec Tang Kiao ?...

Anne Marie ne se laisse pas démonter :

– Laissons cela. Ce n'est pas important. Cette manœuvre à l'égard de Tang Kiao n'est pas indispensable – je ne vous l'ai conseillée que pour vous rassurer, puisque vous ergotez tout le temps et cherchez des prétextes pour vous défiler. Simplifions donc. Ce sera mieux, finalement. Moi, je vous dis que, une fois Dumont liquidé, Tang Kiao ne pourra rien faire contre vous. Les Chinois, comme les vrais

joueurs, savent perdre sans rien montrer. Tang Kiao pensera peut-être que vous êtes très malin, et il se le tiendra pour dit. Vous ne risquez rien si, à Tcheng Tu, vous tenez bien votre rôle.

– Quel rôle ?

– Vous le savez bien. Celui d'un bon consul. Vous n'avez qu'à être vous-même, le merveilleux consul Albert Bonnard. Laissez-vous aller à votre naturel. Soyez consciencieux, acharné, plein de la dignité, de la grandeur, des droits de la France, comme d'habitude.

– Je ne vois pas très bien...

– Cessez de faire l'innocent. Vous avez tout compris, évidemment. Eh bien, voilà... Un beau jour, au consulat, quelqu'un d'affolé vous réveillera au milieu de votre sieste pour vous annoncer que M. Dumont, parti en ville après le déjeuner pour quelque négociation secrète, a été enlevé par des hommes armés. Les versions seront confuses, contradictoires, il sera question de soldats sseutchouanais comme ravisseurs, et aussi de bien d'autres gens, d'irréguliers, de bandits. De toute façon, votre sang ne fera qu'un tour. Sans même vous annoncer, dans votre courroux, vous galoperez à cheval jusqu'au yamen du maréchal, vous passerez à travers les sentinelles, vous forcerez sa porte et vous lui parlerez d'une manière digne de vous. Vous lui direz que vous le tenez responsable en tant que gouverneur de la cité de la vie de M. Dumont. Vous exigerez, avec des menaces bien senties, qu'il mette tout en oeuvre pour le faire libérer immédiatement. Qu'il publie une proclamation pour exprimer sa colère, qu'il annonce des récompenses énormes pour les indicateurs et des châtements terribles pour les criminels, à moins qu'ils ne se repentent et lâchent leur proie. Vous réclamerez le branle-bas général des soudards, des flics, des espions à Tcheng Tu et dans la province. Dans votre emportement, vous tiendrez un langage qui fera perdre la face au maréchal, au point que, dans son humiliation et sa rage d'être ainsi traité, il n'osera pas vous proposer la seule solution sage : attendre que se manifeste quelque part un émissaire pour amorcer les pourparlers de la rançon. Le maréchal déchaînera donc ses sbires qui répandront la terreur dans les ruelles, les impasses, les taudis sous prétexte de pourchasser les coupables et de sauver M. Dumont. Comme résultat on trouvera le cadavre de Dumont : les kidnappeurs ayant estimé que le maréchal n'a pas joué le jeu et a failli à la loi du business ont été contraints de tuer M. Dumont, au lieu de le marchander. Alors vous étalerez votre chagrin, vous aurez votre mine de papier mâché, le maréchal vous offrira cent ou deux cents soi-disant kidnappeurs en holocauste, plus quelques kilos d'or comme réparation envers la France et en faveur

de la veuve puisqu'il existe une Mme Dumont à Shanghai. Je vois d'ici votre gravité, vos décences, vos discours, l'oraison funèbre prononcée par vous, avec la description de toutes les vertus de Dumont. La cité sera en deuil, le maréchal vêtu de blanc viendra saluer le corps, vous recevrez les condoléances des autres consuls et de tous les notables, vous supporterez les lamentations obligatoires, la chapelle ardente où les fleurs pourriront en même temps que la chair, les bénédictions et les messes des bons pères, les prières des orphelines qui défileront en faisant le signe de croix, vous discuterez pour vous procurer un cercueil solide. Enfin, vous présiderez au départ de ce qui fut Dumont, dans son catafalque porté par les coolies, vers Shanghai où il reposera dans le cimetière de la Concession française. Peut-être accompagnerez-vous, en dernier hommage, la dépouille pendant un jour ou deux. Et puis vous rentrerez à Tcheng Tu pour rédiger une relation exhaustive au Quai d'Orsay, pour rappeler votre acharnement, vos efforts, vos démarches pour tirer Dumont d'affaire. En vain, hélas... Et puis, pour conclure, vous vous étendrez sur les dédommagements et les satisfactions gigantesques que vous avez obtenus des Chinois, montrant qu'ils craignent et respectent la France, dont l'influence est plus grande que jamais, grâce à vous. Je le vois déjà, votre rapport... Et puis Dumont sera oublié de tous.

Albert, qui a écouté en silence tout en tirant sur sa moustache, reprend son sourire fin :

– Mais qu'est-ce que ce roman ?

– Ce n'en est pas un. Il faut que cela se passe de cette façon. Alors personne ne s'avisera de quoi que ce soit. Peut-être célébrera-t-on votre grandeur d'âme. On dira : « Quel mal le pauvre Albert Bonnard s'est donné pour Dumont ! Le pauvre n'a pas été récompensé... » Vous jouerez bien votre personnage, j'en suis sûre. D'ailleurs je serai à vos côtés. Je savourerai ces jours-là. Nous serons les seuls Blancs à détenir le secret de ces simagrées.

Albert contemple sa femme extasiée d'un long regard lourd et triste et dit :

– Vous m'effrayez.

Anne Marie, dans sa frénésie, est devenue laide :

– Si Dumont n'avait pas menacé notre fils, je ne vous aurais jamais réclamé sa mort. Après son chantage, je n'éprouve aucun remords, je crèverais de dépit si on ne le châtierait pas. Il faut absolument le tuer.

Albert allume pensivement une cigarette et, tout en prenant son

temps, sort de sa bouche des flocons de fumée qui s'envolent en halos ronds :

– Votre plan n'est pas aussi bon que vous le croyez. On peut compter sur les Yunnanais du maréchal pour bien faire leur travail. Mais la pénible comédie que nous devons jouer présente des points faibles. Des gens ne manqueront pas d'observer : « Pourquoi cette précipitation d'Albert Bonnard ? Pourquoi ces ultimatums frénétiques au maréchal ? S'il avait temporisé, s'il était entré en tractations avec les bandits, peut-être que Dumont serait encore vivant. » Ma conduite pourrait fort bien paraître louche et donner des idées.

– Vous savez bien que, lorsqu'un monsieur est kidnappé à Tcheng Tu, toutes les solutions possibles sont mauvaises. Si on parlemente, on vous envoie des morceaux du kidnappé pour extorquer plus d'argent et on ne le récupère jamais en vie. Non, dans le cas de Dumont, tout le monde pensera qu'avec cette mobilisation des Yunnanais, cette grande traque pour le retrouver, vous avez misé sur la seule chance de le sauver. Personne ne vous blâmera d'avoir joué le tout pour le tout, même si l'affaire a finalement mal tourné.

Albert, impassible, continue à projeter des bouffées de fumée, de plus en plus parfaites.

– Vous ne connaissez pas la vie. Je vous parie que les British se douteront d'une sale histoire. Ils ne sont pas nés de la dernière pluie.

– Vous les connaissez, ces Anglais. Ils sont flegmatiques. S'ils n'ont pas de preuves formelles ils se tairont. Et il n'y en aura pas.

– Un de leurs agents de l'Intelligence Service fera une note à ce sujet. Et on risque fort de voir arriver à Tcheng Tu des gentlemen un peu plus intelligents que leur actuel consul, ce qui m'ennuierait fort.

– Vous rêvez, Albert. À l'extrême rigueur, quelques personnes suspecteront le maréchal et ses Yunnanais mais vous, jamais. Elles diront comme à l'accoutumée : « Encore une de ces histoires à la chinoise. Quel sacré pays... Dumont l'avait bien cherché, avec tous ses tripotages avec les Jaunes. » Ce sera son oraison funèbre.

– À propos de Chinois, avez-vous pensé à la Bande Bleue ? Elle saura tout, elle...

– Même si cela était, qu'importe ? Le maréchal n'a qu'à aviser l'honorable M. Tu de son intention de respecter l'accord sur l'opium qu'était venu conclure l'infortuné M. Dumont. M. Tu, alors, se consolera vite, d'autant plus qu'il n'aura plus de pourcentage à donner à Dumont...

Albert porte une main à son front, comme s'il avait la migraine, une de ces migraines qui ont généralement pour effet d'arrêter toute vie autour de lui au consulat.

– Vous qui pensez à tout, avez-vous pensé au maréchal ? Si je lui faisais assassiner Dumont, je n'aurais plus aucune tranquillité. Ensuite, chaque fois qu'il me regarderait, je verrais dans ses yeux la petite lueur de l'ironie. Ce serait de sa part le chantage permanent.

– Il a plus besoin de vous que vous de lui. Vous n'avez donc rien à craindre de lui. Et puis qu'est-ce que c'est qu'un homme tué pour un Chinois ? Rien qu'une affaire. Vous êtes déjà en business avec le maréchal. Avec ou sans l'exécution de Dumont, vous êtes déjà complices. À moins que vous ne renonciez à tout, à l'idée même de votre chemin de fer...

Gémissement de mon père venu du fond des intestins :

– Non, je le veux, ce chemin de fer. Mais ma conscience... Que diantre, je ne suis pas un sauvage.

Anne Marie se colle encore plus à Albert :

– Depuis une heure, vous êtes là, veule et fuyant. Maintenant décidez-vous !...

Mais Albert ne se presse pas. Il impose à Anne Marie le supplice du temps. Il est normal, trop normal, à l'aise, détendu, familier, un peu maniaque, comme s'il ne se passait rien de grave, comme si Anne Marie n'était pas autour de lui à le guetter. Il va chercher un étui en cuir posé sur la table de nuit et se livre aux rites du cigare. Un énorme cigare, sur lequel il procède à une série d'opérations. Il en tapote longuement une extrémité, il guillotine l'autre bout avec un instrument en argent, puis il tourne et retourne le havane entre ses doigts, le faisant chauffer et grésiller un peu à la flamme d'une allumette avant de l'allumer pour de bon et de se le planter dans la bouche. Une, deux minutes... Volutes heureuses, sortant de ses lèvres comme si elles étaient le foyer irradiant de la paix. Albert est absorbé, épanoui par ce débonnaire plaisir. Il dit à Anne Marie :

– Ecartez-vous un peu, sinon je risque de vous brûler.

Ce cigare est celui de la révolte. Bien qu'Albert le mâchonne et le suce sans signes guerriers, il a atteint le stade de la résolution inébranlable. Cette fois, il n'a plus peur, il est d'airain.

Déjà plusieurs centimètres du cigare ont été consommés. Albert en détache la cendre à petits coups répétés. Puis, le tenant fumant dans la main, loin de lui, il se cale dans son siège, à la recherche de la position la plus confortable. Souriant d'un sourire un peu alangui,

les yeux animés d'une moquerie un peu ambiguë envers Anne Marie, envers lui, envers tout ce qui existe, il se met enfin à parler. Il a le débit légèrement épais, grasseyant, celui de la lassitude finale : pas l'accablement, au contraire la libération qui survient quand on est allé au bout des concessions, qu'il ne reste plus qu'à dire la vérité :

– Anne Marie, vous m'avez épuisé. Votre scène dure depuis si longtemps... Remarquez que vous avez vu juste en moi. C'est vrai que j'ai rusé, que j'ai eu recours à des biais, des arguties, des habiletés, pour vous décourager. J'aurais voulu que vous renonciez à votre dessein, sans que j'aie à vous dire non. Car je connais votre sensibilité, je n'aurais pas voulu vous blesser par un refus brutal. Je le sais, vos motifs sont sans bassesse et, même, je le reconnais, d'une certaine logique. Vous avez peut-être raison. Mais... mais moi je ne mange pas de ce pain-là.

Anne Marie l'écoute, figée. Albert, lui, pèse de tout son poids d'homme raisonnable. Il se tait, il se redresse un peu pour tirer profondément sur son Corona, puis, s'étant installé dans la pose de l'homme vautré et repu de tout, il reprend :

– Faire tuer Dumont, ce serait peut-être la sagesse. Et, vous l'avez bien compris, il n'y aurait pas vraiment de risques pour moi. Un bon arrangement avec le maréchal, et ensuite ce vaudeville que vous avez si bien imaginé d'avance. Oui, ce serait du tout cuit. À cela près que je ne suis pas un assassin, que je ne le serai jamais...

Le consul est bon. Pourtant un rictus commence à déformer sa face, comme si la méchanceté lui venait, était en train de se rassembler, de grossir à l'intérieur de sa bouche. En effet, c'est avec un air pince-sans-rire et sournois qu'il lâche, comme s'il ne pouvait plus se retenir :

– Mais vous, Anne Marie, vous n'avez pas froid aux yeux. Bougrement pas. Je ne me doutais vraiment pas que vous étiez une pareille gaillarde. Je vous l'avouerai, ça me flanque un peu les jetons pour mon avenir. Car, si un jour vous trouviez que j'étais de trop, maintenant que je connais vos manières expéditives, je me demande si vous ne me dépêcheriez pas comme vous voulez qu'on dépêche ce pauvre Dumont... Je plaisante seulement, Anne Marie. Anne Marie...

Ces derniers mots, Albert les a bredouillés vainement. Il se tient tout penaud devant son épouse qui est en pleine crise. Elle n'a pas l'aspect noble de la foudre, de la créature de feu, de l'ange de l'extermination. Elle n'est pas non plus comme une personne qui délire, dont les nerfs trop tendus ont craqué. C'est pire. Il ne reste

d'elle qu'un animal hurlant à la mort. Sa figure est un trou, par où sortent des cris inarticulés. Un cauchemar. Elle grimace comme ces fous bestiaux que l'on rencontre souvent dans les rues de Tcheng Tu, attachés par des chaînes. Dans cette transe, Anne Marie reste debout, les bras battant autour de son corps raide, simiesque, inconsciente, glapissant des cris qui déchirent la chair, percent l'âme, traversent les murs. Parfois elle se révolte, bondit et rit. Cela dure interminablement, plusieurs minutes sans doute.

Albert effaré, l'air d'un ruminant frappé par l'orage, ne sait que murmurer : « Nom de Dieu de nom de Dieu... qu'est-ce qui m'arrive ? Que faire ? Il ne me manquait que ça... » Puis, s'armant de courage, il essaie de prendre Anne Marie dans ses bras tout en l'admonestant : « Mais qu'avez-vous, ma chérie ? Mais qu'avez-vous ? Je n'ai pas voulu vous contrarier. Calmez-vous, je suis là, auprès de vous. Faites attention, calmez-vous, on pourrait vous entendre du dehors. » Anne Marie, revenant à elle au contact d'Albert, profère au milieu des hoquets : « Ne me touchez pas. Ne me touchez pas. » Albert, de plus en plus ennuyé, l'expression très contrariée, murmure doucement, comme on le fait avec les malades : « Mais non. Je ne vous toucherai pas. Anne Marie, reprenez vos esprits. Je suis votre bon époux, Albert... » Les cris d'Anne Marie ont cessé, elle sanglote, des larmes coulent sur ses joues. Elle est redevenue humaine : livide, la chair détrempée, les lèvres encore tressautantes, le menton jeté en avant, en galoche, sursautant en mesure, le cou palpitant, les épaules frissonnantes. La vie lui revient, la lumière réapparaît dans ses yeux, exactement comme un rayon de jour se fraie un chemin entre des amas de nuages noirs qui ont enseveli le monde. Au lieu de la danse de Saint-Guy qui tordait ses traits, une douceur lointaine, proche de l'évanouissement bienfaisant, couvre son visage. Sans même vaciller elle se dirige à pas de somnambule vers son lit et s'y allonge. La grande sérénité. Elle est très belle, de la beauté des survivants. Elle ferme les paupières comme pour dormir. Son souffle s'apaise entre ses lèvres enfin décontractées, ces lèvres terribles tout à l'heure quand elles servaient d'entonnoir à la démence. La respiration s'atténue encore, jusqu'à n'être que silence. Durée des secondes – mon père est penché vers la forme d'Anne Marie, un peu inquiet de cette catalepsie. Mais d'Anne Marie vient une voix claire qui dit : « Comme je m'en veux que vous, un homme comme vous, Albert, ayez été capable de me mettre dans cet état ! Cela ne recommencera plus jamais, je vous le garantis. »

Albert est décontenancé par cette phrase sibylline. Ce qu'Anne Marie veut dire c'est qu'Albert, en la touchant, lui a rendu la raison.

C'est d'un sursaut de dégoût et non d'amour qu'il s'agit. C'est un sentiment de honte, celui de sa faiblesse, de son infériorité face à son époux, qui l'a sortie de son anéantissement...

Anne Marie s'est assise sur sa couche. Elle tamponne sa figure avec un mouchoir pour l'assécher. Elle réclame une brosse. Long brossage de ses cheveux qu'elle défait complètement, qui coulent autour d'elle et qu'enfin elle entreprend de renouer. Long échafaudage. Cela fait, elle se lève, se rajuste tout à fait et va se contempler dans un miroir. Enfin elle s'aperçoit de l'existence d'Albert qui tournicote autour d'elle, faisant le bon apôtre, aux petits soins sans savoir que faire, sinon pleurnicher : « Anne Marie, que vous m'avez fait peur ! Quelle émotion ! Vous sentez-vous bien maintenant ? Moi, j'ai failli avoir un coup au cœur, je ne me sens pas bien. » Enfin, la main sur sa poitrine comme pour la soulager, le visage douloureux, soufflant comme un bœuf, il s'effondre sur sa chaise en faisant « ouf ».

Anne Marie a achevé de réparer les dégâts de sa mine et de sa toilette – seuls les yeux sont encore un peu rougis. Elle se retourne vers Albert et, au lieu de se moquer de lui et de ses souffrances, elle lui sourit. Elle lui dit avec un calme épais, celui des eaux profondes :

– Mon ami, je vous demande pardon. Je me suis trompée. Vous êtes encore plus Albert Bonnard que je ne croyais.

Soupçon d'inquiétude chez Albert :

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous êtes vraiment le consul. C'est à vous de mener votre barque dans toutes ces affaires chinoises. Elles ne me regardent pas. Désormais, je ne vous importunerai plus avec mes conseils de bonne femme à la faible cervelle.

– Vos avis me sont souvent précieux, vous le savez. J'ai besoin de vous.

– C'est à vous, Albert, de savoir vous conduire. Il est certain, je le crois profondément, que vous commettez une grande erreur en ne faisant pas supprimer Dumont. Mais n'ayez crainte, je ne vais pas revenir là-dessus, je me lave les mains de tout cela...

– Anne Marie, je le sens bien, vous êtes fâchée...

– Pas du tout. Mais je veux vous dire une chose. Je suis persuadée qu'en laissant vivre cet individu, vous courez à la catastrophe. Eh bien, je vous y accompagnerai... Par fierté. Parce que je veux être au-dessus de tous les malheurs possibles. J'ai une étrange nature, je suis incapable de m'abaisser, de faire voir que je puisse être atteinte,

que je puisse souffrir, avoir peur, suer d'angoisse...

– Alors, je peux compter sur vous ? Vous m'êtes fidèle ?

– Oui. Par fierté encore. Le destin m'a liée à vous. Je suis votre femme. Je suis madame la consulesse. Je connais mes devoirs, je les remplirai. Et même, quoi qu'il puisse arriver d'affreux, je ne vous ferai jamais un reproche. Jamais. Tout au plus, si un jour nous étions sur le point d'être exécutés – moi, l'enfant et vous – je vous ferais mes adieux sous cette forme : « Pauvre sire. »

– Ce n'est pas gentil ce que vous dites là, Anne Marie. Alors vous n'avez pour moi aucune tendresse, vous me méprisez...

Voix lasse d'Anne Marie :

– Mais si, je vous aime bien, Albert. Là, vous êtes content ? Alors, habillez-vous. Qu'on aille rejoindre le bon Dumont, qui doit se morfondre en nous attendant. Nous sommes en retard de près d'une heure pour le déjeuner...

Albert, docilement, met son pantalon tout seul, sans même appeler son chef boy. Du coup, il se débat, tout empêtré. De ma cachette, j'aperçois ses jambes poilues. Il est pensif.

Anne Marie ricane un peu :

– Ce Dumont, il ne saura jamais ce qu'il vous doit. Même mon affabilité. Car, Albert, je vais vous obéir en tous points. Au début de cette conversation, vous m'aviez demandé d'être plus aimable avec ce monsieur. Eh bien, il va être étonné par ma transformation à son égard. Je vais lui réserver mes bonnes grâces. Je sais être charmante, vous savez...

Albert sursaute :

– Mais n'exagérez pas. Ne passez pas d'une extrémité à l'autre. Il pourrait en déduire je ne sais quoi...

Anne Marie rit franchement :

– Vous n'êtes jamais satisfait, Albert. Vous vous méfiez de moi ? Vous avez tort, je vous ai dit que je vous aiderais de mon mieux. Tenez, je vais même vous faire votre nœud de cravate, puisque vous êtes incapable d'y arriver tout seul...

Scène rare, précieuse, unique, où, pour la première fois à ma connaissance, Anne Marie pose ses mains sur Albert pour en prendre soin, s'occuper de lui, le dorloter, le gâter. Ses longues mains autour du cou épais d'Albert, blanches sur cette chair d'homme. Albert qui ronronne, qui est béat, qui pose ses lèvres sur une tempe d'Anne

Marie. Anne Marie, au lieu de se détourner, au lieu d'avoir son expression de surprise un peu écoeurée, lui a au contraire tendu sa face. Tous ces déchirements pour en arriver là... Mais, tout à coup, comme si le jeu suffisait, elle dit : « Assez, Albert. Mettez votre veste et dépêchons-nous d'aller faire la cour à Dumont... »

Cette intimité ne me plaît pas. Je n'aime pas que mon père se rapproche de ma mère – c'est comme une salissure pour moi. Le dégoût qu'Anne Marie a d'Albert, elle me l'a distillé depuis longtemps – non que je déteste mon père mais déjà je le méprise comme un homme vulgaire. Tout cela me donne la nausée, et j'ai hâte de ne plus voir, de ne plus savoir. Et puis il est largement temps que je décampe de mon perchoir, de mon poste de guet si je ne veux pas être surpris par mes parents. Je descends l'escalier, gosse solide, taciturne, dissimulé et au cœur lourd. Tête baissée, plein de mes pensées, je marche sur les dalles de la cour vers la salle à manger quand je me heurte à un magma chaud, mou, dur, visqueux – exactement comme la bête qui la nuit me dévore dans mes cauchemars. Je bondis mais une poigne m'attrape, une rigolade se déverse sur moi, je suis devant le gros visage hilare de Dumont tout rouge du rasoir, tout apoplectique de santé. Il m'a saisi entre ses mains, m'a levé à la hauteur de sa trogne où les yeux durs pétillent. Je suis son prisonnier. Ses doigts me serrent, s'enfonçant dans mes côtes, et je suis livré à sa bouche mollassse qui m'interroge avec une bonhomie menaçante :

– Alors, ça a chauffé ?...

Je regarde Dumont avec innocence, comme si je ne comprenais pas.

– Allons, petit sacripant, avec moi ça ne prend pas. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Tu as tout écouté... Tu as dû en apprendre de belles, qu'est-ce qu'ils se sont envoyé à la gueule, tes parents !

– Lâchez-moi, monsieur Dumont. Vous me faites mal...

– Garnement, va. Et si je disais à ton père et à ta mère que tu es un petit espion, que tu es toujours à les surveiller derrière les portes ? Tu recevrais une de ces raclées ! Sans compter qu'ils t'enverraient peut-être dans un collège en France, pour te redresser la mentalité. Et alors finie la vie de prince.

– Monsieur Dumont, vous ne ferez pas ça...

– Non, mon garçon. Mais alors il faudra me raconter tout ce que tu as entendu. Si tu es gentil avec moi, je te donnerai ce que tu voudras. Tu sais, le père Dumont, c'est pas un mauvais cheval. Et il

aime beaucoup les enfants intelligents...

– Je vous dirais volontiers ce que je sais, monsieur Dumont. Mais je ne sais rien. Je suis trop petit.

Dumont me regarde avec un air irrité, ses bajoues gonflées et ses yeux virant au rouge. Mais il réussit à garder sa bonhomie :

– Fais un effort, petit. Ta mère a beaucoup crié. Pourquoi ?

– Je ne sais pas, monsieur Dumont.

– Tu te moques de moi. Dis-moi au moins si tes parents ont parlé de moi.

– Je ne crois pas, monsieur Dumont.

Dumont est furieux – des veinules enflamment son visage. Une douleur me saisit derrière la tête. C'est Dumont qui, de ses gros doigts, me tire brusquement le lobe d'une oreille :

– Petit sacripant ! Tu auras de mes nouvelles. Tu ne l'emporteras pas au paradis. Avec moi, tout se paie...

Enfin Dumont me laisse glisser le long de son ventre jusqu'à terre. M'étant suffisamment écarté de lui, je lui dis, en le regardant droit dans les yeux :

– Monsieur Dumont, si vous dites à mes parents que je les ai écoutés, moi je leur dirai que vous m'avez battu pour que je vous raconte ce que j'ai entendu...

Je ne me suis pas assez méfié. Car déjà la masse de Dumont est sur moi avec une sale grimace sur la figure. Déjà, me bousculant de son bedon, il lève la main comme pour me flanquer une gifle. Mais le mouvement s'achève par une caresse sur mon front. Car monsieur le consul et madame la consulesse viennent d'apparaître au sommet de l'escalier et descendent dans la cour.

Albert et Anne Marie se montrent comme un couple. Un vrai couple. Pas trace de leur querelle. Le bonheur sur leur figure. Albert est sur son trente et un, pas trop cérémonieux, étant donné l'heure et les lois de l'hospitalité qui commandent une simplicité bonhomme. Il se présente en monsieur fleurant bon l'eau de Cologne, la raie bien faite, le nœud de cravate à la perfection. Et surtout quel sourire de bienvenue lui fend la figure, pas complètement mais à moitié, comme il convient. Anne Marie, elle, une grande plaque de jade sur la poitrine, est la dame. Plus celle qui, la tête perchée haut, fixait Dumont sans le voir, comme s'il était un néant, un vide. Maintenant son regard lui reconnaît chair et substance, lui reconnaît la vie. La tête un peu inclinée, très

légèrement lointaine, elle aussi sourit à Dumont.

Dumont est décontenancé. En un instant, la brute qui me menaçait est redevenue le bon gros débordant d'urbanité pour mes parents et de tendresse pour moi. Cependant, il reste les yeux ronds, contemplant Anne Marie métamorphosée sans bien comprendre.

– Excusez notre retard, dit Albert de sa voix de circonstance. Nous nous sommes attardés parce que nous pensions que vous aviez besoin de repos après votre long voyage.

Dumont a un roulement de gorge :

– Dumont est toujours d'attaque, vous le savez bien, monsieur le consul...

Anne Marie, toujours avec son sourire secret, subjuguant, subjugué, souverain, tend lentement sa main à Dumont. Sa main comme une hostie qu'elle offre avec une bonté majestueuse. Pour la recevoir il se tirebouchonne le corps, il se ploie le ventre, il se brise la graisse. Enfin il arrive à lui baiser les doigts, à appuyer dessus, dévotement, ses lèvres épaisses. Anne Marie ne montre pas de répugnance, elle le laisse faire avec bienveillance, elle lui facilite même ses démonstrations. Et quand enfin Dumont s'est redressé, elle répand sur lui les effluves de sa douceur :

– Monsieur Dumont, je vous souhaite un bon séjour à Tcheng Tu. Et que les mille prospérités soient avec vous, comme disent les Chinois.

Dumont se rengorge :

– Ah, madame, avec votre protection, tout ira bien. Vous pouvez compter sur le consul et sur moi pour en faire, des choses. Son chemin de fer, je vous le garantis, il l'a dans la poche...

– Monsieur Dumont, je suis bien ignorante des affaires de mon mari. Je crois pourtant que cela lui fera plaisir... Je vous en remercie.

– C'est moi qui vous remercie, madame.

Dumont jubile, solennel dans son épaisseur, le comble de la satisfaction, inquiet quand même, se demandant si c'est du lard ou du cochon. Cependant, il cherche un geste pour couronner cet admirable spectacle d'amitié et de réconciliation. Pour cela il recommence à me tripatouiller la figure tout en disant à Anne Marie, du ton avec lequel on offre des fleurs :

– Vous avez un fils charmant, qui vous ressemble beaucoup.

Mon père intervient :

– Il est un peu renfermé. Ça m'inquiète.

Anne Marie me prend contre elle, comme si elle sentait qu'elle devait me consoler. Sent-elle que j'aurais voulu quand même qu'elle fasse tuer Dumont au lieu de se soumettre à lui ?

Toute la société passe à table. Moi je m'en vais auprès de Li. Et puis je prends mon cheval, je retrouve mon mafou qui m'attend au-dehors et, avec lui, je m'enfonce dans Tcheng Tu comme dans l'oubli.

Dans une plaine nue, très plate, tout à fait désolée, à quelques kilomètres de Tcheng Tu, une tour de porcelaine monte, droite, vers le ciel. Étroite et élancée, c'est un monument d'équilibre. Pas d'autres ornements qu'une série de toits superposés, très courts, pareils à de petites nageoires. À l'intérieur, un escalier en colimaçon et une dizaine de plates-formes, où sont entassés des ballots blanchâtres. Des corps de nouveau-nés... Les familles pieuses, qui ne veulent pas abandonner dans la rue leur progéniture, viennent la déposer là, moyennant quelques sapèques à un gardien. Cette tour, c'est le mouiroir des bébés inutiles. Le soleil tape et de gros oiseaux noirs, par centaines, viennent faire la toilette mortuaire. L'odeur est épouvantable. Il s'agit d'une institution charitable.

Cette tour existe réellement. Tout gosse je la connaissais et je savais à quoi elle était destinée. Elle hantait mes mauvais rêves. Dans mon sommeil je me débattais vainement, j'étouffais. Un grand rapace volait autour de moi, son bec prêt à s'enfoncer dans mes yeux. Je poussais un cri et je me réveillais de mon cauchemar.

Les derniers événements du consulat avaient pesé sur l'enfant que j'étais aussi lourd que la mousson qui était sur le point de crever. La tour de porcelaine surgissait dans chacune de mes nuits. Je me souviens qu'un soir, au milieu de mon épouvante, j'ai été réveillé par un éclair. Le ciel avait éclaté. Une nouvelle mousson commençait. Les nuages étaient au-dessus de la cité comme des ventres qui explosent et qui vomissent leurs eaux.

Depuis des semaines la chaleur avait été épouvantable. C'était la fin de la saison sèche, où la mousson s'épaississait sans se déchaîner. Le ciel était, là-haut, un immense plafond gris d'orages en suspension, avec des lueurs et des grondements annonciateurs, mais qui se contenaient. En bas, sur la terre, tout était vapeurs surchauffées, humidité en ébullition, mais sans eau. Un univers à la fois pisseux et tari, un étouffoir où les hommes et la végétation attendaient le déluge qui ne venait pas. Tout le monde était à bout.

Et puis, ce soir-là, ce furent des zébrures de feu, des cataractes, un séisme qui était presque la fin du monde. En même temps venait la libération, la fin de l'oppression. La catastrophe était un bienfait qui permettrait la vie, ferait pousser les récoltes et sauverait les hommes, même si des populations entières allaient périr dans les inondations et les épidémies qui accompagneraient la folie des eaux. Comme si, en Chine, ce qui était bénéfique servait d'escorte aux fléaux.

Par les fenêtres du consulat on voyait Tcheng Tu dans la nuit, ses milliers de toits enchevêtrés, ses grouillements de mesures en proie aux éclairs et aux rafales de vent. Une cacophonie, un roulement de bruits étranges, terrifiants, les borborygmes de la nature. Des claquements immenses, accompagnés de stries éblouissantes, faisaient trembler le yamen où Albert Bonnard se levait et grognait : « Pas moyen de dormir avec ce carnaval. »

C'est à cette époque que j'ai atteint l'âge de raison. Je pense à la vie de petit seigneur que j'ai eue. Sans même m'en apercevoir, dans ce Sseu Tchouan, tout au cours de mon enfance, j'ai reçu mon éducation de la cruauté. J'ai été le voyeur de l'atroce mais jusque-là tout s'était passé heureusement, lentement, comme si le sadisme, l'indifférence, l'horreur, étaient naturels, les conditions mêmes de la bonne vie. Cela se déroulait au milieu de la gaieté chinoise, cette formidable capacité de jouir quand les autres crèvent. Mes vrais précepteurs furent ma chère Li et le mafou lépreux.

Durant les derniers jours que je viens de décrire j'avais découvert la tristesse. Il me semblait que le consulat avait été atteint de pourriture, tout me paraissait affreux : ces Seigneurs de la guerre, ce Dumont, cette Chine. Et surtout, pour la première fois de ma vie, j'avais jugé mes parents. J'avais discerné la vanité bête de mon père, l'orgueil détraqué de ma mère. Tous deux étaient comme des fétus face à un destin qui allait les écraser. Moi, j'étais déchiré car je me devinais semblable à eux : je n'étais pas un vrai Chinois mais un bâtard moral, un gosse hybride qui allait, avec eux, être entraîné dans ces cupidités dangereuses ; celles où il y avait le chemin de fer, les combines, et sans doute le désastre au bout.

LE FILS DU CONSUL

À Claude Jean Philippe

CHAPITRE PREMIER

Un matin de très bonne heure je suis réveillé par le téléphone. Et, avec infiniment de surprise, il me semble reconnaître la voix de ma belle-mère. Elle est toute timide. Elle commence par balbutier : « Excusez-moi de vous déranger. » Je suis fort étonné car nos relations téléphoniques sont rares et cérémonieuses, mais elle ajoute :

– Je ne me serais pas permis... S'il ne s'était produit quelque chose de grave.

– Quoi ?

– Votre père hier soir a fait une chute dans sa chambre et il a eu très mal à la jambe. J'ai cherché à faire venir un docteur, comme c'était samedi je n'ai trouvé personne... Alors j'ai téléphoné à Police-Secours. On l'a transporté à l'hôpital Beaujon. Il a probablement une fracture du col du fémur.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu hier soir ?

– Mais Lucien, jamais je n'aurais osé vous déranger.

– Je viens, je serai à Beaujon dans une demi-heure.

Mon père a quatre-vingt-six ans. Depuis quelques années il est enfermé dans son appartement. Encore lucide, encore digne, toujours décoré de la Légion d'honneur. Ma belle-mère a vingt ans de moins que lui et mes trois demi-soeurs, mariées, sont établies en dehors de France dans des coins lointains du monde. Pauvre belle-mère. Elle a dû passer une de ces nuits !

Une demi-heure après je suis en effet à Beaujon : une immensité de crasse, un je-m'en-foutisme complet. L'indifférence désagréable du personnel, médecins, infirmiers, filles de salle avachies, traînant la savate. L'atmosphère de la saleté, du renfermé, du désinfectant pesant, des odeurs pharmaceutiques lourdement accumulées, la rouille des êtres et des choses. Les malades comme de la matière première négligeable. Évidemment les ascenseurs ne fonctionnent pas.

La salle où est mon père est immense. Un dépotoir de pauvres êtres sur des lits de fer. Ils sont là résignés, seuls, sans cri, ni bruit, sans que s'en occupent les filles de salle inabordables, absorbées à on ne sait quoi. Là, pas d'urgence. Rien que des vieux et leurs bobos.

Ces dames appellent monsieur l'ambassadeur mon père « pépé », exactement comme elles s'adressent à tous les autres débris qui sont là. Evidemment elles ne savent pas qu'il s'agit d'un diplomate ayant connu bien des honneurs et, le sauraient-elles, que, très démocratiquement, elles s'en moqueraient éperdument. Cette fois la rosette sur canapé de la Légion d'honneur de mon père ne fait aucun effet.

Il me voit arriver de son visage le plus sérieux, de ses yeux les plus graves. Aucun gémissement. Aucune grimace de douleur. Lui que j'avais connu protestant parce qu'il fallait faire la queue au cinéma, il ne se plaint même pas d'avoir été mis comme cela dans un lit, dans cette salle pauvre, au milieu des pauvres. Il est là depuis des heures sans que personne ne se soit soucié de lui. On l'a jeté quelque part et il attend.

Je vois qu'il souffre. Et lui, que j'ai tellement vu au cours de sa vie jouant la comédie de la grandeur, a atteint ce jour-là pour moi une vraie noblesse. Car il n'est occupé qu'à être au-dessus des contingences. Évidemment il attendait mon arrivée comme le salut, mais il ne me l'a pas montré. Il s'est borné à me dire : « Je suis content de te voir, Lucien. »

Je fais appeler le médecin de service. Un jeune qui a l'air maussade, manifestement dérangé. Je lui demande : « Qu'a mon père ? Il ne semble pas qu'on l'ait examiné. » De plus en plus désagréable il me répond : « Que voulez-vous que je fasse ? Il a évidemment le col du fémur cassé et, à son âge, on ne peut pas grand-chose. On le passera à la radio tout à l'heure. »

Je n'insiste pas. Je dis à mon père suffisamment haut pour que le médecin l'entende : « Tu ne peux pas rester là, je m'en occupe. » Le médecin hausse les épaules et s'en va.

C'est vrai que moi qui n'aimais pas tellement Albert Bodard, qui ne le détestais pas non plus, il m'était insupportable qu'il soit là. D'ailleurs je trouve tout l'hôpital, toute la salle, toute cette indifférence, absolument intolérables. Je découvre avec stupéfaction comment les êtres peuvent être traités jusque dans les hôpitaux de Paris.

Une heure après, j'ai trouvé une clinique où, paraît-il, mon père sera soigné aux petits oignons.

De retour à Beaujon, je fais transporter Albert Bodard, ministre plénipotentiaire de France, commandeur de la Légion d'honneur, pauvre vieux de quatre-vingt-six ans, au fémur cassé, qu'on a laissé souffrir inutilement jusque-là, dans l'établissement qui m'avait été

recommandé.

Peu après, tout près du Lion de Belfort, Albert Bodard est comme un coq en pâte. Métamorphose totale. Une belle chambre, un beau lit bien fait où aussitôt il s'appuie sur son oreiller dans une pose de diplomate satisfait. Un essaim d'infirmières prévenantes, étonnamment jolies, s'activent sur lui avec des thermomètres et toutes sortes de choses. Il se laisse faire, ravi, comme il s'était laissé habiller jadis par son valet de chambre. Un toubib d'une cinquantaine d'années, vieux praticien un peu ridé, l'examine avec une sorte de bonté, de générosité, qui semble naturelle. Puis il me prend à l'écart pour me dire : « Monsieur votre père ne doit pas rester comme ça. Il faut l'opérer. Même à son âge une intervention peut réussir. Ce sont les séquelles que je redoute le plus. À vous de décider. » Pour la forme je me tourne vers ma belle-mère, petite créature complètement perdue dans ces circonstances. Je lui demande son avis. Elle murmure : « Oh, Lucien faites comme vous croyez. » Je dis qu'il faut évidemment l'opérer. Il vaut mieux à mon idée qu'il meure plutôt que d'être, pour quelques mois ou quelques années, une larve dans un lit. Et puis ça peut réussir. Mon père, lui, consent sans broncher. Très stoïquement toujours. Et l'opération réussit.

Albert Bodard n'a pour ainsi dire jamais perdu conscience. Je vais le voir tous les jours. Curieusement il est tout gaillard, adossé à ses oreillers comme dans un fauteuil et s'exprimant avec des termes choisis. Son vieux visage qui, ces dernières années, avait gonflé et où le nez était devenu énorme, a repris une sorte de charme, presque de galanterie. Il me regarde et me dit : « Lucien, mon fils. »

Voilà bien des années et des années qu'il ne s'est produit entre nous pareille scène d'intimité. Comme je l'ai dit, je le fréquentais peu. Trois ou quatre fois par an. Malgré les efforts réciproques que nous faisions quand nous nous voyions, nos rapports demeuraient non pas distants, mais comme n'arrivant pas à se former, à avoir une texture vraie : une inexistence polie, sans un mot, ni même une expression désagréable. Était-ce toujours entre nous le fantôme de ma mère qui nous empêchait de nous rencontrer ? Pourtant nous nous donnions du mal. Mes visites étaient attendues et l'on faisait bien les choses en mon honneur. Ce n'était plus les splendeurs d'antan, mais c'était encore très convenable. L'appartement était beau, plein de ces bibelots chinois qu'il avait tant aimés, plein de ces objets d'art qu'il avait rapportés de tous ses postes. Depuis les bouddhas jusqu'aux statues aztèques. Pourtant j'ai appris après sa mort, avec stupéfaction, que ce bel appartement n'avait pas de salle de bains et que mon père se lavait dans un évier. Il aurait eu quand

même les moyens de se faire aménager au moins un lavabo. Mais il n'avait pas voulu. Obstinément pas. Comme s'il mettait sa volonté à s'infliger une pénitence, ou comme s'il exprimait de cette manière une protestation muette contre le destin qui avait brisé sa carrière en plein essor alors qu'il avait soixante ans.

Quand je me rendais chez lui, ma belle-mère m'embrassait à l'entrée, timidement, comme si elle se risquait à un geste audacieux. Je savais qu'un fin repas m'avait été préparé. Mon père, lui, était dans son grand salon, tassé dans un fauteuil et, très extraordinairement, quand j'approchais, il s'arrachait de son siège péniblement mais obstinément, et il s'avançait vers moi. On ne s'embrassait pas, on se serrait la main, mais d'une façon qui signifiait l'embrassade. Il marchait difficilement, pourtant il ne voulait pas que je le soutienne quand il retournait à son siège. D'ailleurs, lui qui jadis prenait automatiquement le meilleur fauteuil, le plus grand, maintenant, me l'attribuait presque de force. Dès avant le repas, connaissant mes goûts, il me proposait un cigare, un cigare de la Régie française, lui qui, pendant toute son existence, n'avait fumé que des havanes ! Curieuse économie. Voulait-il me prouver que c'était sans douleur qu'il s'était résigné à cette fin si effacée de son existence, car, pour le reste, tout était très bon, surtout le gueuleton, mais à de petits signes je m'apercevais que c'était un « gueuleton », c'est-à-dire quelque chose d'exceptionnel fait à mon intention. Il y avait bien du champagne et l'on me faisait observer que c'en était, alors que jadis la vie en avait été baignée. Après le dessert, il fallait faire la conversation. On m'interrogeait sur mon métier, sur mon jeune fils. Je sentais que mon père était très fier de moi. Il avait cru longtemps, dans ma jeunesse, que je serais un fruit sec et, certainement, il se félicitait intensément de ma réussite. C'était sa fierté à lui, lui qui avait finalement échoué. Cependant m'aimait-il, lui qui m'avait tellement adoré, à sa façon, quand j'étais gosse ? S'il n'avait évidemment plus pour moi d'élan d'amour paternel, c'était en grande partie de ma faute. Je devinais le reproche, qu'il n'a jamais exprimé, de ma froideur, de mon éloignement. Il ne s'en est jamais plaint. Il n'a laissé transparaître qu'une seule fois son ressentiment d'une manière qui m'avait d'ailleurs choqué : en me demandant instamment de renoncer à ma part d'héritage. Ce que j'aurais très bien admis si ma belle-mère ou mes demi-sœurs avaient dû tomber dans le dénuement après sa mort, mais ce n'était nullement le cas. C'était donc là sa façon de me punir, une sorte de malédiction posthume et inexprimée. Évidemment j'ai accepté et j'ai tenu parole, mais j'en ai été un peu offensé.

L'opération lui avait rendu une forme de jeunesse. Comme si soudainement l'énorme poids qui l'accablait depuis vingt-six ans, depuis son congédiement brutal de la Carrière, ne l'écrasait plus. Dans son lit il était un vieux monsieur pas gâteux du tout, charmant, malicieux, gai, prodiguant ses compliments fleuris comme il savait autrefois le faire. Sa femme, qui pendant quelques jours n'avait plus été qu'une petite chose éteinte, avait repris des traits et des couleurs et, auprès d'elle, mes demi-sœurs, qui ont vingt ans de moins que moi, et qui, pour des raisons qui me sont inconnues, m'ont toujours aimé, couvraient leur père de rires gais et chauds. Et moi, comme elles me remerciaient ! Ma belle-mère aussi.

Tout va donc pour le mieux. Le docteur me dit : « Il est sauvé, dans deux mois il sera sur pied. »

Mon journal me demande d'aller en Irlande du Nord, à Belfast, pour m'occuper des trois rues populeuses, toujours les mêmes, où catholiques et protestants s'affrontent et s'entre-tuent pour des idéaux du XVII^e siècle. Égorgements au nom de la bataille de la Boyne et autres événements quasi moyenâgeux. Pareille superstition aussi féroce et aussi puérile, à l'heure du spoutnik et de la N.A.S.A., me stupéfie par son imbécillité. Cela, au cœur de l'Europe dite civilisée. C'est toujours pareil cette éternelle monotonie de la bêtise triomphante.

Un soir, au retour d'une de mes tournées dans une de ces trois rues aux briques encrassées quand elles ne sont pas concassées, un appel téléphonique à mon hôtel, en provenance de Paris. Rien de surprenant. Ce doit être mon journal. C'est la voix blanche de ma belle-mère, une voix de fillette qui s'empêche de sangloter.

« Votre père est atteint de diabète. Je m'excuse de vous déranger, Lucien, dans votre travail, mais je me suis permis de le faire parce que le médecin m'a dit qu'il serait peut-être préférable que vous reveniez. »

Je me souviens très bien. J'arrive à midi dans la chambre de la clinique. Je suis face à lui. Sa femme est allée se reposer un peu. Il est heureux. Il ne me reconnaît pas et cependant il parle de moi. Il se tient droit sur son lit. Il regarde le plafond comme si c'était le ciel de la Chine et il donne des ordres à des subalternes jaunes, les ordres du consul de France à Tcheng Tu. Il est même dans le jardin du consulat en Chine et il dit, non plus de sa vieille voix, mais d'un ton net et décidé, d'un ton jeune : « Il faut couper cette branche, elle peut blesser quelqu'un, la tempête risque de la casser et de la faire tomber. » Après un silence, il dit avec encore plus de décision : « Dépêchez-vous, dépêchez-vous, ma femme et mon fils doivent

prendre la jonque avant que la crue ne monte. Autrement ils ne pourront pas partir. » Et, en prononçant ces mots, il est vraiment anxieux pour ma mère et pour moi.

Il délire devant moi, moi qui mesure près de deux mètres, moi dans toute ma force. Il me voit dans mon enfance à Tcheng Tu, plus de cinquante ans auparavant, avec ma mère qu'il aimait follement et qui ne l'aimait pas. Je pense que c'est extraordinaire que son délire se porte en ce temps-là, en cet endroit-là, avec ces personnes-là : Lulu à cinq ans et Anne Marie qui a peut-être vingt-cinq ans.

Malgré qu'il se soit détaché d'Anne Marie depuis plus de trente ans, détaché complètement, presque méchamment, c'est elle qui a quand même été la femme de sa vie, la preuve est là.

Il monte de plus en plus haut dans ses félicités. Il ne s'agit plus d'un cigare de la Régie, c'est un havane qu'il tient maintenant à la main, un énorme havane, imaginaire bien sûr. Mais il le fume comme autrefois avec une méticulosité précieuse en accomplissant toute la gamme des petits gestes presque rituels, en le tapotant pour en faire tomber la cendre au fur et à mesure qu'il se consume. Puis il se transporte ailleurs, quelque part dans la campagne de Tcheng Tu, à l'orée d'un village. En effet une infirmière vient d'entrer. Il s'adresse à elle comme le consul dans ses fonctions : « Bonjour, un père vous a recommandée à moi pour être la nouvelle amah, l'amah de mon fils Lucien ? Évidemment vous êtes convertie au catholicisme, fervente même, sinon le père... Très bien, mais écoutez, n'allez jamais voir le consul d'Angleterre, car c'est un homme qui vous jouera des tours. Si vous avez des ennuis, c'est à moi qu'il faut vous confier. »

Là, le consul divague un peu car il n'aurait pas parlé ainsi exactement dans la réalité d'autrefois. La logique du délire s'est détraquée, mais à peine. L'infirmière qui ne comprend rien est devenue une boyesse chinoise. Il se trouve qu'une autre arrive dans la chambre. Celle-là devient une dame française en visite au consulat et il se met à jouer une imaginaire partie de bridge avec elle. Il est en train de ramasser une levée quand, brusquement, il s'effondre. La Chine a disparu pour lui, Anne Marie aussi, moi aussi, moi fasciné quand même...

Il est mort la nuit suivante. Et alors il m'a paru qu'il était moi, un peu plus tassé, un peu plus petit, tant dans ses attitudes funéraires il me ressemblait, avec un air un peu distant et en même temps très doux.

Toute vie comporte plusieurs vies totalement différentes en elles-

mêmes, mais lorsque Albert Césaire Auguste Bodard a rendu l'âme, et que j'ai retrouvé mes traits sur les siens, après qu'il eut invoqué non pas Jésus fils éternel de Dieu, mais le Céleste Empire à l'époque où il m'avait fabriqué, je suis redescendu dans une existence très antérieure qu'il me semblait avoir oubliée.

Pourtant mon enfance, cette enfance si étrange dans le temps et dans les lieux, a été la source de moi-même, m'a marqué sans que je m'en rende bien compte dans tous les personnages différents que j'ai été ensuite, a fait de moi ce Lucien Bodard si énigmatique à tant de gens, pour lesquels je suis tout et le contraire de tout.

Personne n'a jamais pu m'expliquer complètement tellement je rassemble les opposés. Je suis l'insensible sensible, je suis l'orgueil modeste, je suis l'aveugle qui a le don de double vue, je suis la grosse chiffé molle, allongée, entassée, abrutie, qui, d'un coup, dit la chose nécessaire, les mots fulgurants. Je suis hébété, maladroit, me heurtant aux gens et aux choses, m'accrochant mal à la vie, mais j'ai le don de l'essentiel. On me dit bon et je le suis, mais d'une bonté limitée à mon égoïsme. Je n'aime pas faire le mal, par paresse d'abord, par négligence ensuite, par mépris enfin. J'ai un cœur, mais avant tout j'ai un œil, comme un globe sur lequel se reflètent toutes les images du monde, surtout les plus violentes et les plus sanguinaires. Et je suis incapable de manger de la viande rouge. Les cadavres ne me dégoûtent pas mais un bifteck saignant me répugne. Je suis le « spécialiste » de la violence et elle agit en moi comme une drogue, elle me donne une imagination somptueusement funéraire et moi-même, de mon existence, je ne me suis battu qu'une seule fois : des gnons entre gosses. C'est tout. En venir aux mains me paraîtrait me commettre. D'ailleurs je n'ai pas de mains. Malgré leur souplesse longue ce sont des morceaux de bois incapables de tout usage sauf de taper de deux doigts sur le clavier d'une machine à écrire. J'ai horreur de tout ce qui est manuel, même de ce qui est jugé manuellement noble, comme d'appuyer sur une détente et d'abattre une cible difficile. Moi, le témoin de tant de guerres, je ne me suis jamais servi d'une arme. Je n'ai jamais tiré une balle. Je suis peureux, et pourtant le danger est ma jouissance. La vision du monde est ma jouissance. La vision des êtres est ma jouissance. La vision des passions, des crises, de tous les ressorts humains est ma jouissance. Si mes yeux reflètent constamment, ma cervelle travaille sans arrêt. Elle ne m'abandonne jamais, même dans les nuits où les spectacles du monde me reviennent sous des formes à peine plus fantastiques que la réalité. J'aime le fantastique mais je sais en disséquer les composantes. Au fond, mon plaisir, mon plus grand plaisir, c'est d'atteindre la vérité, et pourtant je ne crois pas qu'il

existe de vérité, sauf sous les formes de vérités mêlées, contradictoires, impitoyables aussi, qui répercutent les fureurs humaines se jouant comme sur un échiquier selon certaines lois constantes. Il m'a fallu trente ans pour être las de ce jeu et je commence seulement maintenant à trouver que les choses sont éternellement pareilles. Mais auparavant comme j'en ai joui ! Profondément astucieux, planant, exacerbé à la tâche pourtant, sans que ça se voie, tellement on a toujours de moi l'image du sphinx se repaissant.

Et c'est vrai que j'échappe aux interrogations des êtres, à leurs classifications, car au fond de moi-même je suis inabordable, hors d'atteinte, évitant toutes les effusions, tout ce qui m'engage envers les autres. Je hais l'intimité et j'accepte tout juste la camaraderie. Comme je ne suis pas mesquin, au contraire, ne serait-ce que par dédain, je suis jugé bon zigue, plutôt serviable, en tout cas pas intrigant, ne jouant pas de mauvais tours inutiles. Il ne faut pas croire cependant que je sois un roc, que je ne ressente rien. J'ai au contraire une susceptibilité aiguïlée à vif qui enregistre tout et qui, quand elle n'oublie pas, ce qui arrive souvent, ne pardonne jamais. Mais tout cela, je ne le montre pas. Rien ne se voit dans ma figure, rien ne se voit dans mon attitude, rien ne s'entend dans ma voix. Je ne montre jamais quand je suis atteint. Avant tout et surtout il ne faut pas que je marque le coup, que je réponde, que je me chamaille, cela me paraîtrait indigne de moi, et j'ai une conception de ma dignité que je place au-dessus de tout. Être inentamable, c'est le grand dessein de ma vie, mais c'est aussi une tromperie car, contrairement aux apparences, contrairement aux légendes qui font de moi le reporter de choc, l'homme inusable des nuits blanches, des alcools, des drogues, des filles, des aventures, je suis assez vulnérable. J'ai, j'avais surtout, au fond de moi, un mal à vivre, une neurasthénie, une tentation de suicide, qui me mangeait. Tout cela a fini par passer parce que je me suis entouré de bien plus de cuirasses qu'une armée de chevaliers. La seule trace qui reste maintenant de cette fragilité, c'est le désarroi qui s'empare de moi quand je me trouve agressé par surprise. Autrement je sais très bien me défendre par une inertie prodigieuse. Je suis le roi de l'inertie. Mais si l'attaque vient brusquement, inopinément et de façon vulgaire, elle décèle ma seule faille : je refuse de me battre, je refuse de répondre, je m'enferme en moi. Tout crêpage de chignon me paraîtrait sordide. Dans ces cas-là les gens – qui se font de moi une idée trop simpliste, celle de je ne sais quel monstre sacré – sont stupéfaits de ce qui leur semble être une lâcheté. En réalité je ne me laisse pour ainsi dire jamais surprendre. Les gens ne savent pas me juger parce que j'aime bien garder mon mystère, parce que j'estime

qu'il ne faut pas se montrer sous son vrai jour. D'ailleurs quel est mon vrai jour ? Je ne le sais guère tant il y a en moi de lumières et d'ombres entremêlées, captées par un phénoménal organe : mon œil qui est en moi et qui est au-dehors de moi, mon œil qui voit tout et qui fait de moi un monstre. Je n'ai pas de pitié, je n'ai que le plaisir de voir et de rapporter.

Pour le reste, ma vie est presque une garniture. On me prête une résistance physique formidable et je l'ai, mais grâce à une sorte de crispation qui me laisse ensuite, par contrecoup, dans l'ennui. On me prête tous les vices de la jouissance, du plaisir et de la luxure, mais en réalité je n'ai été qu'un modeste jouisseur et un modeste luxurieux. Un peu d'opium en Indochine, du whisky à Hong Kong, avec les bandes de copains reporters amis-ennemis, toujours les mêmes à nous retrouver dans les beaux sales coins du monde. Et les femmes... Autant on croit qu'un reporter doit être le chantre des héros et de la virilité, autant ces héros et cette virilité m'ennuient dès que je les ai utilisés comme matière première. Au fond ce que j'aime c'est une solitude entourée de femmes. Dans ma vie, moi qu'on croit si fort, j'ai toujours eu besoin d'une protection et elle a toujours été féminine. Trois ou quatre femmes ont contribué à faire de moi ce que je suis. Tout naturellement, par suite de l'affrontement et de l'usure inévitables, j'ai rompu avec ingratitude quand elles ne m'étaient plus utiles ou quand je ne leur étais plus utile. Au fond de tout cela j'ai toujours une attitude un peu primaire quoique hautaine. Car j'ai la haine des étalages aristocratiques et j'ai un certain goût, dans ma vie privée, pour les vulgarités intelligentes et énergiques.

Mais, très au fond de moi, j'ai quand même le culte des héros. J'en ai connu peu et ils sont morts, brisés, victimes d'eux-mêmes, de leurs secrètes faiblesses. Car je ne crois pas aux héros d'un bloc. Ils sont de la même pâte que nous tous, simplement d'une qualité un peu supérieure. Quand ils m'éblouissent, je les observe avec une sévérité particulière comme si mes yeux étaient des lentilles de microscope. J'ai vu que l'héroïsme était un pétrin écrasant soulevé par une flamme, une gangue oppressante incrustée de quelques veines précieuses. Mes héros ont sombré comme tout sombre autour de moi : ma France, mes préjugés, l'Empire, la supériorité de la race blanche. Tout ce dont j'avais été imprégné par mon père dans les splendeurs coloniales de la belle époque de la première après-guerre. Cela ne m'a pourtant pas tellement touché, moins que j'aurais pu le croire, tant j'étais livré au plaisir de l'analyse. Non pas qu'actuellement je sois dégagé de tout préjugé. Mais, au fond, je déteste les idées générales, celles que je ne tire pas moi-même de

l'enchevêtrement des faits. Je déteste les idéologies, car elles ne sont que simplification, toujours dégénérant quand elles sont victorieuses, exaspérant tant qu'elles ne le sont pas. Je prétends décrire mieux les situations de justice ou d'injustice avec ma plume, ma technique, mon talent et mon instinct, comme on peint un tableau, qu'avec les froides analyses qui sont à la mode. Je ne crois pas que toutes les idées soient fausses, mais je m'en méfie extrêmement et puis elles m'ennuient.

D'ailleurs qu'est-ce qui ne m'ennuie pas ? Les plaisirs aussi m'ennuient, et de plus en plus. Je suis au-delà du snobisme ou plutôt j'en fais un contre-snobisme par ma façon d'être toujours négligé, mal fringué, mangeant mal. Un laisser-aller volontaire. Je prends plaisir à me permettre d'aller avec des chandails crasseux aux déjeuners des ministres. Je ne fréquente pas les salons. Je ne fréquente pas les rédactions, moi qui ai écrit tant de milliers d'articles je n'ai jamais été au marbre. Je ne sais pas ce que c'est qu'un typographe. Je ne m'en vante pas. C'est ainsi. Je n'aime pas les patrons et je ne me sens aucune gratitude obligée envers eux, mais j'aime encore moins ceux qui ne sont pas les patrons car ils sont encore plus embêtants avec leur arrivisme et leurs petits calculs. Je ne connais pas le peuple. Je n'ai pour lui ni amour ni hostilité. Je lui souhaite une vie meilleure. Je comprends ses combats, mais je n'en suis pas. Alors je suis seul avec quelques êtres auxquels je peux parler, parler de moi surtout. Ces êtres sont toujours des femmes.

Maintenant j'ai une vie organisée dans la paresse du matin, le travail de l'après-midi, quelques dames ou demoiselles le soir. Pas de créatures de rencontre. Des abonnements. À part cela je ne lis presque plus les journaux, je ne m'intéresse plus aux événements mondiaux : les crises, les guerres, les révolutions. Par contre je ne veux pas être un ancien combattant, un encroûté, un vieux chnoque et, curieusement, j'arrive à rester en contact avec les sensibilités modernes, tous ces élans, ces vagues, si contraires à celles de ma jeunesse, avec ce monde nouveau, la France surtout, dans sa construction et ses désarrois. Oui, peu m'importe que les continents se soient libérés, peu m'importe que la France soit petite. Que sont maintenant les idées de grandeur ?... Je vois autour de moi des palpitations, des troubles, des recherches, des choses qui s'expriment par des mots, comme la contestation et la pollution, qui me semblent étranges et pour lesquelles j'ai encore une vague inclination à essayer de les comprendre puisque j'ai compris tout le reste. Non que je me fasse beaucoup d'illusions au sujet de l'avenir, de ces émotions, de ces idées qui sont surtout un désarroi des hommes privés de leurs règles, de leurs passions, de leurs

classifications traditionnelles : l'armée, l'Église, les hiérarchies. En dehors de cela il ne reste plus que la société de consommation qui me plaît et me déplaît à la fois. Non, je ne suis pas un vieux croûton. Je suis et je reste ce que j'ai toujours été, un individualiste forcené, une sorte d'aristocrate n'aimant pas les critères de l'aristocratie, mais capable d'en saisir les beautés. D'ailleurs je sais saisir les laideurs et les beautés de toutes choses. En somme j'ai vécu intensément ma propre vie qui a été un effort permanent et plutôt douloureux et j'ai surtout vécu la vie des autres, que ces autres soient quelques êtres d'aventure et de défi, ou qu'ils soient des centaines de millions d'êtres en proie aux soubresauts des révolutions et des répressions.

Maintenant le moment est venu pour mon plaisir de ressusciter tout cela. J'ai envie de me regarder vivre, moi si bien camouflé, face au chaos de l'univers, ce chaos qui, parfois, prend la forme d'un ordre quelconque, précaire ou inflexible, civilisé ou sauvage, ce chaos qui, d'autres fois, n'est qu'immense pourrissement ou immense gestation. Et là-dedans toujours les hommes qui meurent, toujours la mort au bout. Non que moi-même je sois hanté par la mort. Je suis beaucoup plus habité par le sentiment du temps qui fuit, par l'écoulement inexorable des années si bien rendu par les estampes chinoises faites de lignes très simples : un arbre qui se dénude, des oiseaux qui s'enfuient, quelques barques délaissées sur un lac clapotant. Triste retour de l'hiver et presque aussi tristes sont les éclatements du printemps car, d'une façon ou d'une autre, ils sont pris dans le sablier du temps.

La mort était partout en Chine sous la forme de tortures et de supplices, mais elle n'était pas la hantise des poètes, des lettrés ou des philosophes qui, au contraire, prêchaient la vie. Une vie devenue précaire depuis que le Ciel s'était écroulé, depuis que la Vertu avait disparu après la révolution de 1911. La vie avait été une mélancolie voluptueuse, elle était devenue une horreur lubrique. Ces Chines m'ont formé et je les retrouve aujourd'hui dans mon existence qui n'a été que mélancolie et amour des horreurs. J'ai vécu intensément, passionnément, et il ne me reste plus pour continuer à vivre que de raconter ce que j'ai traversé trop rapidement dans la frénésie des événements et dans les exigences du journalisme.

J'ai eu une enfance magique. Mais il s'agissait d'une magie contrôlée par les règles de la « face », de l'étiquette, des rites. Une barbarie codifiée. La marque de la Chine. Une indifférence de feu. Je suis né au-delà des Chines connues, des Chines colonisées, au-delà des terribles gorges du Yang Tse Kiang à plus de trente jours de jonques de Shanghai, dans la province du Sseu Tchouan. Une vieille

province de quatre-vingts millions d'habitants, séparée du reste de la Chine par les massifs les plus hauts du monde, une province très vieille, très féodale, très superstitieuse, très belle, très riche. C'était encore la Chine antique : les villes, leurs murailles, les champs de riz, les collines, les montagnes, les fleuves immenses, les populations immenses, la misère immense, toutes les fleurs, les rhododendrons et les lis sauvages, et aussi la gaieté. La joie de vivre, la joie d'avoir sa bouchée de riz. Et puis le mélange de l'ignominie, de la beauté et de la monstruosité. C'est là que j'ai appris la cruauté. Petit enfant blanc dans cette province interdite aux étrangers, où les consuls étaient juste tolérés. Seuls les bons pères et les bonnes sœurs avaient droit de cité, grâce au traité issu de l'incendie du palais d'Été par les troupes de Napoléon III en 1860 qui se battaient pour la propagation de la foi. Troupes françaises alliées aux troupes anglaises qui, elles, se battaient en réalité pour la propagation du business.

Enfant seul donc, dans ces masses. Enfant sans protection car il n'y avait aux alentours ni canonnières, ni contingents coloniaux. Enfant-roi qui respirait dans l'air l'odeur des supplices et de l'indifférence. Bébé j'ai été porté par des hommes dans ma chaise au-dessus des foules. Un peu plus tard j'ai écrasé ces foules du galop de mon cheval, précédé de mon palefrenier qui criait : « Place au seigneur étranger ! » Je galopais sur les dalles des grandes rues commerçantes resplendissantes de merveilles comme à travers les ruelles encombrées de mendiants, d'agonisants, de lépreux, de cadavres de nouveau-nés. Je voyais la peine humaine, les coolies bêtes de somme, les chevaux qu'on piquait toujours dans la même plaie pour qu'ils avancent, les bateliers harnachés de cordes et qui, sous les fouets, leurs corps penchés presque jusqu'à terre par l'effort, arrachaient d'énormes jonques au courant terrible des fleuves. C'était ça la quotidienneté de l'existence. Les images en moi se mêlent. Celles qui viennent de mes premières années et celles que m'a rapportées par la suite ma mère.

Il y en a une dont je suis sûr, la première image qui soit restée dans ma mémoire : sur la berge d'un fleuve, une berge basse, souillée, infecte, puante, quelque chose de blanc. On aurait pu croire que c'était un poisson échoué, un ventre mou et sans écaille. C'était un enfant nu, le cadavre d'une fillette. Mon premier souvenir c'est cette chair gélatineuse.

Je suis certain de me rappeler aussi les têtes coupées. La cité grouillante était enfermée dans d'immenses murailles crénelées, percées de quatre portes aux quatre points cardinaux qui étaient comme de sombres tunnels fermés par d'énormes battants dès la

tombée de la nuit. Là les têtes étaient enfoncées sur des pieux ou enfermées dans des cages. Quand elles étaient fraîchement coupées elles dégouлинаient encore un peu de sang, puis jour après jour, elles se desséchaient, se décomposaient. Comme je passais là souvent, je voyais les traits se défaire jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus. Alors on jetait les anciennes têtes et on en apportait de nouvelles. Je me souviens très bien des impressions que produisaient sur l'enfant que j'étais les changements de face des décapités.

Je me souviens aussi des soldats. Il y avait différentes armées dans la ville. Les hommes étaient en savates, vêtus de cotonnades simples, mais leurs baïonnettes brillaient. Ils avaient toujours l'air buté, des visages absolument impassibles. On sentait que sur un signe ils pouvaient faire n'importe quoi, vous transpercer, vous tuer, vous massacrer, tout exterminer. Souvent leurs chefs passaient à cheval avec leur état-major et les rues se vidaient dès qu'ils étaient signalés. Car, selon leur fantaisie, ils pouvaient tout signifier, y compris la mort. C'étaient les Seigneurs de la guerre.

Dans quel état était la Chine ! Dans quel état était la province ! Tellement pillée et torturée que les populations s'enfuyaient dans les bois et mangeaient souvent de la viande humaine.

Peu avant ma naissance, l'Harmonie Suprême s'était écroulée. À Pékin, sur le trône du Dragon, le Fils du Ciel, intercesseur des hommes auprès de Sept Étoiles du Grand Chariot, avait disparu. C'était lui qui, au Temple du Ciel, recevait les ondes bénéfiques venues du firmament, sans lesquelles il n'y aurait plus de moisson, plus de saison, plus d'eau, ni d'air, sans lesquelles s'éteindrait toute la vie jusqu'au dernier soupir d'un enfant, jusqu'à la dernière feuille d'un arbre, jusqu'à l'ultime brin d'herbe. Tout ce qui existait ne serait plus. Le monde deviendrait une éternelle indifférence minérale. C'était donc grâce au souverain céleste que ce globe était régi par les lois salvatrices qui commandent les événements et les hommes, assurant la continuité de toute chose. Ainsi subsistait l'ordre sacré qui inspire tout ce qui est sous le ciel, assurant la succession des moissons et des générations. Dans cette succession de toutes choses la mort n'était rien, puisque les défunts étaient inscrits sur les tablettes des ancêtres, assurant une infinie perpétuation. Ainsi s'établissait l'ordre cosmique du monde entre le ciel, la terre et les hommes, ordre cosmique où l'esprit de désordre était un sacrilège qui devait être expié inexorablement par la justice des tortures.

Il s'agissait de tortures saintes destinées à réparer le mal, à rétablir la vertu, et dont les sages appliquaient les enseignements

très nuancés inscrits au livre des tortures. Si le désordre était très grand, si le mal était très grand, la sagesse recommandait de recourir au massacre. L'impératrice Tseu-Hi, au début de son règne, dans le chaos d'alors, où la moitié du peuple était révolté, a fait périr près d'une centaine de millions de personnes. Hélas, l'ordre établi n'a pas résisté aux poisons distillés par les Barbares, c'est-à-dire le dollar et la Bible. Toutes les formes de concupiscence et le déchaînement des instincts ont fait tomber l'Empire, vidé de ses substances, sans qu'aucune autre sagesse ne vînt remplacer ce qui avait été détruit. Car la Chine avait pris des Barbares tout ce qui était empoisonné et venimeux sans comprendre vraiment ce qui faisait leur force : la science et la technologie. Alors, dans le mélange affreux de tout, des pires instincts ancestraux comme des pires avidités nouvelles, cela avait été, avec la fin de l'Empire Céleste, l'apparition des Seigneurs de la guerre, ces bêtes de proie sans foi ni loi, même si elles conservaient les apparences de la « face ».

Lorsque la révolution de 1911 a fait disparaître le Fils du Ciel, la terre n'est pas devenue un néant, le sacrilège ne l'a pas tuée, mais il a entraîné des effets affreux : cette Chine torturée, torturante. Cette Chine déchirée, morcelée. Cette Chine livrée aux armées, où des bandits promus par eux-mêmes généraux ou maréchaux se battaient, s'entre-battaient ou s'arrangeaient, dans une incertitude qui, de toute façon, était pour le peuple une misère digne de la peste noire de notre guerre de Cent Ans. C'était la peste rouge du sang versé au hasard, la peste jaune d'un pillage dépouillant jusqu'à la vie.

Il y a trois Seigneurs de la guerre dans la ville de Tcheng Tu qui se neutralisent dans un équilibre instable, perfide et haineux. Mais moi je n'ai pas peur d'eux. Par l'ouverture du passe-plats je les vois à tour de rôle reçus somptueusement dans l'énorme salle à manger du consulat de France en des festins gigantesques. Ce qui me frappe c'est la gueule du Seigneur de la guerre, sa face qui peut être sérieuse, plaisante, souriante. Le sourire de la Chine, ce sourire à demi dessiné, un peu énigmatique, derrière lequel se cache la violence des appétits, des passions, des fureurs, l'extraordinaire intensité chinoise. Sourire qui dissimule tout et que j'ai fait mien car c'est de lui que j'ai appris qu'il ne fallait rien dire, puisque, comme un idéogramme, le mot est acte. Seul compte le mot. Il ne peut même être question de railler car dire en riant d'un homme qu'il est un salaud c'est l'accuser d'être un salaud. Et votre propre « face » vous oblige donc alors à lui couper le cou.

Certes, au cours de ces repas la gaieté fusait, les kampés, c'est-à-

dire les culs secs, étaient innombrables. Les plaisanteries abondaient mais elles étaient rigoureusement stéréotypées. Il y avait un almanach Vermot de la Chine officielle par lequel on montrait sa bonne humeur qui elle-même était signe d'amour et d'amitié. Tout cela ne signifiait rien. Le lendemain même, le Seigneur de la guerre pouvait faire encercler le consulat par ses baïonnettes, en vue de régler quelque affaire de façon plus avantageuse pour lui.

Moi aussi dès l'âge de cinq ou six ans j'ai la « face » : je ne ris pas, je ne plaisante pas, je ne joue pas. Je suis taciturne. Je ne dis pas la vérité. Je ne mens pas, mais je m'abstiens de m'exprimer. Car je sais que la vérité est une inconvenance et presque un crime. Sur les photos de mon enfance on me voit toujours, non pas triste mais comme enfermé en moi-même. Je suis déjà indéchiffrable comme tous les Chinois. Je ne supporte pas l'offense, mais aucun Chinois ne la supporte. Je ne pardonne pas, mais aucun Chinois ne pardonne. Je ne dis rien, car aucun Chinois ne parle sauf en termes convenus par lesquels il se traite lui-même de ver de terre, de misérable imbécile, tandis qu'il couvre son interlocuteur de louanges inouïes, d'hyperboles superbes. Je n'allais pas jusque-là mais je vivais selon des rites, les miens, comme les Chinois vivaient selon des rites, même à cette époque des Seigneurs de la guerre.

Ai-je des sentiments ? Les Chinois ont-ils des sentiments autres que ceux de l'art, de la jouissance parachevée et complète, du plaisir qui est l'assemblage de toutes les luxures à la fois, des plus délicates aux plus brutales ?... Je suis trop jeune pour bien le savoir et de plus les Chinois ne partagent jamais leurs jouissances réelles avec des Européens. Je sais simplement que Tcheng Tu est une cité où les hommes exploitent les hommes et que ceux qui gagnent, au moins provisoirement, se servent de tout un peuple de créatures, de femmes, pour assouvir la délicatesse de leurs sens. Ce qui n'est pas misère est prostitution. L'amour est-il autre chose que, parfois, un dérèglement érotique, un désir plus particulier d'un homme pour une courtisane ou un mignon ? Seule est respectable la douairière de la famille-tribu.

Donc pas de sentiments mais des rites qui comprennent le devoir et le respect. Les rapports entre les êtres, dans la mesure où ils ne sont pas détraqués par l'anarchie, sont immémorialement fixés. Les fils ne pleurent pas leur père mort. Ce sont des professionnelles à gages qui le font. Eux suivent le cortège funéraire, qui est d'ailleurs une fête, avec infiniment de dignité, l'aîné continuant la lignée éternelle de la famille après que le défunt a été dûment porté en terre et surtout inscrit sur les tablettes.

Comment tout cela s'est-il inscrit en moi ? Je ne sais pas... Mais cela constitue ma nature profonde. Au fond de moi il y a continuellement un sentiment de dignité qui se traduit par la susceptibilité et l'orgueil, par un code de convenances aussi, les miennes, très proches des convenances chinoises. Par exemple je n'aime pas dire les choses directement, brutalement, j'essaie de laisser filtrer peu à peu ma pensée. De même le mensonge me paraît souvent une politesse qui a du reste son utilité, car elle me permet de manœuvrer selon les circonstances. Enfin je ne sais pas dire non, ce qui ne signifie pas que je dise oui, et ce qui entraîne parfois des malentendus qui me plaisent. Moi-même je sais mal où j'en suis avec mes sentiments qui sont contradictoires, très variables et cependant très fixes.

Il y a un peu de jeu dans tout cela. Mais le jeu n'est-ce pas la Chine ? À cela près que mes jeux sont rarement vraiment méchants, que je ne tranche nettement que lorsqu'il s'agit de sauver ma peau. Car je n'ai pas l'inflexibilité chinoise, ce bloc inentamable camouflé par toutes les souplesses de l'Asie. Ce bloc que Mao n'est arrivé à décomposer qu'après des années et des années de rabotage.

Je connais d'autres Chines aussi. Par exemple celle de Li mon amah, ma gouvernante à la mode chinoise. M'aimait-elle ? Mais pourquoi me poser une question aussi vaine ?... tout gosse je ne me la posais pas. Elle me traitait avec infiniment de tendresse, du moins avec l'apparence de la tendresse. C'est elle qui a fait de moi un petit Chinois, ne me parlant que le chinois. Elle me portait dans ses bras quand j'avais plus de deux ans, ce qui a fait que je n'ai marché que très tard. J'étais pour elle le Bouddha. J'étais sa fierté. J'étais sa « face ».

Elle me montrait à tous ses amis et connaissances. Elle me gavait. Tout comme on gave les enfants chinois des riches, matelassés de soieries et fardés, même les garçons. Gosses que je ne fréquentais pas. Mais j'étais le seigneur des enfants de la domesticité du consulat. Li en était la reine douairière. Elle aurait voulu me protéger à la chinoise contre les esprits néfastes, en m'habillant en fille, en me donnant un nom de fille, car les petites gamines n'intéressent pas les génies malfaisants. Elle m'endormait de façon curieuse en me caressant le sexe de ses lèvres, selon la coutume des nourrices chinoises, ce qui aurait certainement choqué ma mère si elle l'avait su. Elle se réjouissait de ma force et le cérumen que j'avais aux oreilles était pour elle une certitude de ma grandeur future. La cire aux oreilles est en Chine un signe particulièrement faste.

Li m'entraînait dans une autre Chine. Celle des contes terrifiants. Elle me faisait vivre au milieu de déités et de déesses par milliers et par milliers, surgies des pénombres de l'âme. D'abord nous adorions toutes les malfaçons de Bouddha. Au lieu de louer le Parfait, nous faisons nos dévotions aux bouddhas obscènes, dont le nombril fleurissait sur un bidon de lard énorme, aux bouddhas lubriques fornicant en foule avec les créatures terrestres et celles de l'au-delà, aux bouddhas démoniaques peints entièrement en noir de nuit, sauf leurs langues écarlates qui sont des flammes et qui ont pour couronne des enlacements de serpents. Bouddhas avec des fronts de bœufs ceints de tibias.

La Chine de Li est comme un nuage d'encens. Partout des bâtonnets allumés qui semblent des étoiles déposées sur la terre. Et je vais avec elle dans le foisonnement des pagodes parmi les hordes de bonzes aux crânes nus brûlés de points sacrés, qui nous bénissent, nous vendent des amulettes et consultent pour nous les esprits. Il y a auprès de Li comme un égarement de mystères, d'apparitions, de fantômes, d'ossuaires, de génies, de dragons, toute une sorcellerie des envoûtements et des nécromancies. Extraordinaire puissance des bêtes effrayantes, en partie humaines, bêtes qui sont le tréfonds de la peur des hommes. Et les innombrables pratiques de Li pour écarter de moi, de nous, ces maléfices et attirer les prospérités concevables. Oui, Li m'a entraîné dans des antres où j'ai vu des ombres mystérieuses. Elle m'a mené auprès d'hommes qui consultaient le feu, les entrailles, les herbes brûlées, qui se transperçaient, qui semblaient se soulever du sol. Imagination ? Je ne sais pas. Mais depuis ce temps-là j'ai le goût du fantastique et du merveilleux. Ma vie auprès de Li c'était une jonglerie avec toutes les émanations du ciel et de la terre.

Mon mafou, lui, m'a livré la ville chinoise et ce que j'appellerai ses « faits divers », mais à l'échelle céleste. Après le déjeuner je partais sur mon cheval, lui me suivant. Sa tête épaisse et obtuse arrivait presque à ma hauteur. Ainsi il pouvait me parler aisément. Il savait tout puisqu'il était un ancien brigand.

Que j'aimais les rues chinoises ! Avec leurs bannières, leurs caractères, leur foule. Ces fleuves sans gêne où tout se bousculait, les coolies porteurs, les animaux de bât, les nobles personnages à cheval, les vieilles femmes avec des balancelles chargées de seaux de merde en équilibre sur leurs épaules, les porteurs de chaises à porteurs. Tout cela avec les ahanements, les bousculades, les cris, cette cacophonie permanente, grondante, cris de tant de professions. Cris des marchands ambulants de nourriture portant sur le dos leur fournaise. Cris des commères qui s'empoignent aux cheveux,

claquements sonores du mahjong, chevrottements des bonzes quêteurs, hululements menaçants des mendiants, insultes furieuses, remontée et expectoration de crachats dans un bruit sec-mouillé de pierre qui tombe. Et les odeurs poignantes : odeurs de tout ce qui pue le plus et de tout ce qui embaume le plus. Toujours les émanations de la merde et de l'ordure, mais aussi la persistance pesante de l'encens, l'attaque violente du musc et, par bouffées, la douceur âcre de l'opium. Foule, foule. Quelle gaieté, quelle joie de vivre, quelle force de vivre ! Quelle jouissance de la nourriture, des mangeailles étalées ! Quelle gloutonnerie de l'alcool ! Quel plaisir des musiques criardes venant des théâtres ! Quelle dignité des objets précieux, précieusement cachés, que l'on ne sort que pour honorer un visiteur ! Ce flot de joie, ces fêtes, ces danses de la licorne, cette extraordinaire passion pour les jeux innombrables où même les coolies accroupis se ruinent, éloignant ainsi d'eux, pour un instant, les misères à nu. En particulier les corps agonisants qu'on laisse mourir parce qu'il y a trop d'indifférence, trop d'hommes, trop de masses et que les cadavres sont entourés d'esprits dangereux qui peuvent s'agripper à vous, si on essaie de porter secours. Alors qui porte secours ? Personne, sauf les vieux serviteurs chinois des bonnes soeurs, qui, à l'aube, vont avec leurs paniers faire la récolte des petits bébés nus abandonnés. Les curés ont aussi des catéchistes qui, à la sauvette, baptisent les mourants de la rue au risque de se faire écharper par la foule.

Comme plaisir normal nous avions les exécutions. Elles se passaient en différents endroits de la ville, chacun des Seigneurs de la guerre occupant une portion de Tcheng Tu, chacun ayant sa place des supplices. Cela se déroulait en public. Le mafou connaissait les tortionnaires, qui étaient de bons Chinois bien madrés, bien plissés, dont les instruments faisaient penser à des outils agricoles. Le mafou m'expliquait comment ils savaient tenailler les chairs, les brûler, les disséquer. Il jugeait cela comme en Espagne on aurait jugé une corrida. Il y avait les tortures élémentaires pour les gens simples, ordinaires, sans intérêt, condamnés sur une phrase, un signe, du Seigneur de la guerre. Ceux-là on les découpait, on les hachait morceau par morceau et chaque fois c'était un dégoulis rouge. Ils mouraient vite. Ceux que le Seigneur de la guerre honorait de son attention spéciale – souvent un sous-seigneur qui avait été son compère, avec qui il avait multiplié les compromis, les arrangements, les marchés... –, ceux-là mouraient lentement et dans les rites.

En effet, la « face » n'empêchait pas les nobles personnages de jouer certaines scènes, celle de la grande satisfaction, du serment de

fidélité, du chagrin attristé, du mécontentement menaçant. Il y avait pour cela des modèles très précis. Et la scène des scènes, c'était celle où le Seigneur se dévoilait à son compère, à sa dupe, dans la fureur noire, dans le hurlement de la voix, dans les injures et les accusations les plus grossières, dans le vermillon, dans le cramoisi montés à sa joue. C'était l'excommunication totale, l'étalement de la victoire de l'un et de la défaite de l'autre. La mort lente du condamné qui, selon la coutume, devait demander la pitié et ensuite reconnaître ses fautes, même si elles n'existaient pas. Le bourreau alors défaisait le « criminel » de façon qu'il dure, en évitant d'inciser les veines et d'entailler les organes essentiels. Pour le reste il évitait le corps de sa chair chaque jour un peu plus. On pouvait revenir plusieurs jours de suite et le mafou jugeait en connaisseur. C'est ainsi que j'ai appris l'anatomie humaine, par la vivisection ; ce qui me plaisait alors et qui m'a tant déplu par la suite.

Et puis on allait aussi, généralement en dehors de la ville, sur les terrains de manœuvre voir les liquidations expéditives de pauvres gens, bandits ou soldats révoltés. On les faisait s'agenouiller. Le sabre dessinait des moulinets dans le soleil et soudain, en l'espace d'une seconde, toutes les têtes volaient ensemble. Le sang jaillissait des corps, qui s'effondraient. Cela produisait un effet de fontaine absolument fantastique.

Le mafou n'était point méchant homme. Loin de là. Il était même pour moi un ange gardien. Seulement il prenait une joie bien saine, bien rigolarde au spectacle de l'atroce.

Nous avions aussi à nous mettre sous les dents les grandes calamités. Par exemple les inondations du fleuve Minh, un gros affluent du Yang Tse Kiang qui passait à côté de Tcheng Tu. À la saison sèche, quand l'eau se rétractait, les rives se prolongeaient dans une sorte de boue, de puanteur, sur laquelle d'innombrables gens, de ces gens comme il en sort partout en quantité en Chine, enfonçaient des perches servant à soutenir des quartiers de paillotes. Mais lorsque les flots, avec les premières pluies, revenaient à une vitesse inouïe, souvent ces êtres n'avaient pas le temps de démonter leurs habitations qui croulaient comme des châteaux de cartes. Alors on voyait les cadavres entraînés par les crues.

Autre spectacle, les effets de la sécheresse. En général la cité de Tcheng Tu était bien approvisionnée, en temps de famine les riches marchands vendaient le riz très cher. Cependant ils prenaient la précaution, pour éviter les terribles émeutes de la populace urbaine, de procéder de temps en temps à des distributions gratuites. Alors il fallait voir les queues, et les êtres formant ces queues, et leurs

querelles, et leurs mains tendues. Par contre, si des hordes de paysans, déjà squelettiques, se traînaient par milliers vers les murailles de la cité dans un dernier espoir, on leur fermait les portes au nez.

Mon mafou et moi nous grimpons sur les remparts et nous voyions ces larves avoir à peine la force de supplier et de maudire. S'ils devenaient méchants les soldats tiraient dessus ou bien on envoyait un régiment en tuer jusqu'à ce qu'ils déguerpissent sur la terre nue, totalement nue et totalement sèche. Mon mafou riait en vieux vétéran qu'il était.

Il fallait faire plus attention aux incendies et nous placer alors dans une position opposée à la direction du vent, de façon que les flammes ne se rabattent pas sur nous. Ils étaient fréquents ces feux qui anéantissaient êtres et choses en quelques crépitements rapides, surtout dans les quartiers pauvres. On ne savait jamais si c'était dû à un accident, si c'était inspiré par un propriétaire voulant récupérer des terrains lui appartenant, ou si c'était un tour joué par un Seigneur de la guerre à un autre Seigneur de la guerre en lui rôtiissant un peu sa zone d'influence.

J'ai tout vu, même les épidémies. J'allais avec le mafou regarder les cadavres qu'on enlevait de la ville et qu'on brûlait en tas, dehors. Ça c'était vraiment dangereux. Si mes parents l'avaient su...

Souvent mon père Albert m'interdisait de sortir en ville, surtout par les temps incertains où il y avait risque de bataille ou de guerre dans la cité même. Parfois les rues se vidaient mystérieusement. Les boutiques se barricadaient derrière des pieux. Et la cité était morte. Rien que des soldats occupant les maisons et y entassant les objets les plus hétéroclites pour en faire des barricades qui étaient des fronts. La plupart du temps il ne se passait rien, mais on savait qu'un jour ce pourrait être la mort, la tuerie, la cité entière incendiée. Ces soldats avaient des canons et des barils d'essence, fournis par les maisons de commerce de Shanghai grâce aux bons soins de messieurs les consuls.

Ainsi vivais-je avec mon mafou la réalité quotidienne. Il m'accompagnait souvent quand j'allais chez les missionnaires des chrétientés proches de la ville. Je me souviens d'une fin d'hiver où les villages païens n'étaient que des croûtes totalement inertes avec, à l'intérieur des cabanes, des gens mangeant le moins possible car alors les bouchées étaient précieuses, les réserves de fèves et de haricots s'épuisant. Naturellement c'était le mafou qui me disait tout cela car alors, dans cette Chine grouillante, on ne voyait personne dehors. Il me racontait que le chef de famille distribuait lui-même la

nourriture, donnant à chacun la portion qu'il jugeait convenable, souvent presque rien aux inutiles, aux incapables, aux déchets. Les porcs passaient avant les hommes, surtout avant les vieux et les vieilles. Dans la Chine des campagnes, le respect des anciens c'était souvent une blague, en cas de disette ils mouraient vite. On se débarrassait de leurs carcasses sans trop de cérémonie car les bonzes, étant donné les circonstances, avaient augmenté leurs prix. Les accouchements aussi pourvoyaient en cadavres. Souvent les nouveau-nés étaient jetés dans les précieuses fosses à merde qu'ils enrichissaient de leurs quelques grammes. Si vraiment il n'y avait plus rien à manger, on chassait les paysannes aux grands pieds, les solides gaillardes qui abattaient en temps ordinaire des besognes formidables. Leurs maris leur jappaient : « Pars. Va chercher à te nourrir ailleurs. » On retrouvait leurs corps dans les précipices ou les rivières. La dernière moisson n'avait pas été mauvaise pourtant, mais il y avait trop de soldats à Tcheng Tu. Un Seigneur de la guerre envoyait des soldats avec leurs baïonnettes qui disaient : « Il nous faut tant de riz, tant de cochons, tant de légumes secs. » Et derrière eux survenait un autre détachement d'un autre Seigneur de la guerre avec les mêmes exigences...

Mais les « chrétientés », elles, je les trouvais prospères, avec leurs missionnaires qui étaient les mandarins de Dieu et devant lesquels les fidèles s'agenouillaient chaque fois qu'ils passaient. Que n'avaient-ils pas subi ! D'une certaine façon ils étaient devenus presque sadiques à force de s'affronter aux Chinois, à force de leur emprunter les chinoiseries de l'âme et du corps. Ils étaient d'une patience et d'une brutalité inlassables, sachant négocier et tergiverser, leur cervelle de chrétien s'étant cérébralisée pour arriver à suivre toutes les hypothèses de chaque situation céleste. Mais ils défendaient bien leur troupeau, même s'ils se servaient du rotin pour le faire avancer.

Souvent à la saison chaude, je trouvais le missionnaire, maître absolu de ses chrétiens, en train de se reposer dans sa soutane râpée, pieds nus, calé dans un fauteuil de bois noir qui lui servait de trône, où il fumait sa pipe à eau. Moi, dès que j'arrivais, j'étais immédiatement câliné, embrassé, pourvu d'images pieuses, saintement interrogé et chargé de transmettre à « papa » les bénédictions du saint homme.

Un de ces curés, le père Joseph, m'apprenait quelques éléments de français. De celui-là, Albert Bodard disait : « Il est fou, à moins que ce ne soit vraiment un saint. En tout cas, on peut lui confier l'enfant sans danger. Il n'en fera pas un mouchard. » Il était tout vieux, tout ratatiné, pratiquement à la retraite, desservant une toute petite

paroisse de Tcheng Tu. Il était humble. Sa figure était comme de la terre. Une sorte de boue séchée, foulée. Les traits comme effacés à force d'usure, même plus de rides.

Il guidait ma main pour tracer des lettres et des mots, il me faisait réciter le chapelet. Parfois il me regardait longuement. Une fois il m'a confié : « Ma mère est morte depuis vingt ans. Elle ne m'a jamais revu depuis que je suis parti tout jeune pour la Chine. Chaque année, pour Noël, je reçois une carte postale d'une nièce que je ne connais pas. Mais j'ai servi Dieu avec mes faibles moyens. Je suis heureux. » Et, caressant mon front de ses doigts craquelés, il m'a murmuré : « Tu es mon enfant. Donne-moi une dernière joie. Engage ta foi pour toujours à Dieu qui t'a fait naître chrétien en ce Sseu Tchouan encore en proie aux ténèbres. »

Il m'a fait tendre la main vers une statue bariolée, dégoulinante de couleur rouge : le sang d'un missionnaire martyrisé au temps, pas si lointain, où les Fils du Ciel défendaient par les supplices l'ordre éternel de l'Empire du Milieu contre la religion « infâme » du Christ.

Puis la voix innocente du père a eu un souffle asthmatique :

– Je vais te consacrer au père Chapdelaine que tu vois là et qui a péri glorieusement pour l'amour de notre Seigneur. Il avait été interrogé et condamné par les mandarins en tenue d'apparat, qui, dans leurs immenses prétoires sales, rendaient leurs sentences selon les décrets et les livres de la vertu des païens. Il avait reçu cent coups de sandale sur la tête et cent coups de bâton sur le ventre. On lui avait offert la vie sauve s'il adjurait mais, déjà réduit en loques, il avait refusé de renier le Christ. Les juges, face à cette résolution incroyable, ont cru qu'il était soutenu par les démons et ont ordonné d'égorger un chien sur son nombril pour faire cesser les enchantements. En vain. Autre exorcisme : on a ordonné au père d'avalier des matières immondes. C'est un moyen connu pour supprimer l'effet des charmes et des philtres qui donnent de la force aux adhérents des sociétés secrètes. Il a mangé avec sa mâchoire brisée pour montrer que sa force venait de Dieu, pas des créatures infernales. Alors le père a été jeté dans une cage et soumis au supplice de la chaîne. Les maillons de fer ont décortiqué ce qui restait de sa chair. Il respirait encore quand les exécuteurs l'ont décapité. Des enfants ont joué avec sa tête...

– Et vous, mon père, est-ce que vous avez failli être martyrisé ?

– J'en ai connu les prémices, mais Dieu n'a pas voulu de moi. En 1900 les Boxers sont arrivés dans ma paroisse montagneuse couverte d'arbres noirs et de grottes sombres. Ils avaient leurs

piques, leurs turbans et leurs yeux exorbités. Le mandarin était leur complice. Moi et mes chrétiens nous avons essayé de nous enfuir dans la forêt, mais nous avons été rattrapés et repris. Les Boxers m'ont lié avec des cordes sur lesquelles ils versaient de l'eau pour les resserrer et faire éclater mes chairs : la gangrène me pourrissait mais je vivais encore quand les soldats de l'impératrice Tseu-Hi m'ont sauvé. En effet, vaincue par l'expédition des dix nations, la souveraine avait décidé d'arrêter le massacre. Dieu n'avait donc pas voulu de moi.

Ce qui m'avait surpris le plus c'était que le père Joseph n'avait pas demandé vengeance, il n'avait pas réclamé de tête et était intervenu au contraire en faveur de ses persécuteurs. C'était un saint ce père qui m'a fait tracer mes premières lettres, car les autres missionnaires en de pareils cas ne parlaient que de représailles et n'aspiraient qu'à des réparations sonnantes et rébuchantes.

Y avait-il du danger dans mes randonnées avec le mafou ? Certainement, car je pouvais être pris dans une altercation, dans une escarmouche, une embuscade, et même dans une bataille entre ces trois armées occupant la ville et qui se haïssaient. Il pouvait y avoir une de ces émeutes soudaines, violentes et hystériques de la populace, éclatant d'elle-même, ou plus probablement provoquée par un Seigneur de la guerre dans un dessein compliqué, quelque vengeance ou quelque extorsion. Les soldats étaient parfaitement capables de ne pas respecter le petit seigneur blanc que j'étais et je pouvais être malmené par une foule déchaînée. Une fois une balle s'est logée dans mon béret et, à plusieurs reprises d'autres ont sifflé à mes oreilles. Et puis il y avait la tourbe, les pillards, les bandits qui travaillaient pour eux-mêmes ou louaient leurs services, les hommes des sociétés secrètes, toute une lie prête à tout.

Tcheng Tu était une poudrière. Mais, curieusement, je n'avais aucune peur. Pour moi c'était la vie normale, l'existence quotidienne. Je n'en avais d'ailleurs jamais connu d'autre. C'était mon monde. Et puis j'avais confiance en mon mafou qui était sagace, qui sentait venir de loin les mauvais coups, qui était mystérieusement averti comme s'il était affilié lui-même à quelque organisation redoutable. Et c'était justement cela que mon père craignait : que se dissimulent au consulat des agents des sociétés secrètes, que parmi les domestiques, apparemment si fidèles, il y en ait qui rapportent tout aux différents Seigneurs de la guerre. Cela aurait été normal. Il avait surtout la hantise des sociétés secrètes et il cherchait en vain quel membre du personnel pouvait y être affilié. Jamais il n'a pensé au mafou et cependant, moi, j'étais persuadé qu'il était un initié. D'ailleurs je lui ai un jour posé la question

nettement quoique évidemment en termes indirects. Il n'a pas été content. Son visage s'est durci. Il n'a rien répondu. Ce qui était pour moi une confirmation. Mais, loin d'y voir un danger, j'y voyais une protection et, en outre, je crois qu'il m'aimait. Sa présence à mes côtés m'épargnait le seul risque vraiment menaçant qui était le kidnapping pratiqué couramment dans la ville à cette époque-là. Certes le fait que je fusse l'enfant blanc du consul était une sécurité. Mais savait-on jamais dans ce jeu compliqué de la Chine? Mon enlèvement aurait pu être une bonne arme pour quelqu'un décidé à frapper un grand coup, aussi bien un coup de chantage lié à la grande politique qu'un coup de business.

Il peut paraître étrange qu'un garçon de mon âge, si jeune, soit déjà capable d'analyser et de comprendre une situation aussi enchevêtrée et aussi extraordinaire. Mais, comme je l'ai déjà dit, la Chine, cette Chine de Tcheng Tu, était mon nid, mon cocon, mon univers et tout ce qui s'y passait me semblait aller de soi. J'étais mon propre seigneur menant ma propre politique. Mon père, le fameux expert de la Chine, n'y comprenait rien. Il faisait venir pour moi des jouets européens, un chemin de fer miniature, une automobile à pédales. Mais je les méprisais et les cassais. La Chine était mon jeu et mon terrain de jeu, plus encore que cela, c'était mon pays. Mon père multipliait à mon égard les défenses: ne pas aller dans certains quartiers, ne pas sortir hors des remparts, rester au consulat certains jours. Mais je n'en tenais pas compte et lui, une fois dans son bureau, était bien trop absorbé pour se souvenir de moi. Je faisais donc ce que je voulais avec l'étrange complicité de ma mère. Et la Chine de Li, celle des forces occultes, était remplacée, au fur et à mesure que je prenais de l'âge, par la Chine du mafou, la Chine réelle, tout aussi terrifiante d'ailleurs, mais d'une terreur qui était ma joie et où je me sentais important...

La Chine était mon pays et pourtant, par une étrange superposition, je savais que ma vraie patrie, celle que je ne connaissais pas, était la France. Je savais que la France était la plus grande nation du monde. Mon père ne cessait de me le répéter et je le croyais. Bien plus, j'étais persuadé que les Blancs, par essence même, étaient supérieurs, infiniment supérieurs aux Jaunes. Oui, j'appartenais à la race maîtresse.

Le soir, au crépuscule, au moment où le soleil couchant faisait pailletter les toits vernissés des yamens de la ville d'une myriade de reflets, à l'instant où les faites aux bouts pointus et recourbés semblaient une flotte qui s'ancrait pour la nuit, quand des lumières diffuses ombrailent les papiers collés aux panneaux ajourés qui servaient de murs et que les ruelles toujours aussi pullulantes

grouillaient de torches et de lampes, multipliant les visages et les marchandises, je m'engouffrais au galop dans la ruelle dallée qui descendait en une petite pente dangereuse menant au consulat. Je franchissais le porche encadré de deux immenses génies de bois tutélaires et j'arrivais sur le grand parvis intérieur où mon père, dans un garde-à-vous solennel, assistait à la descente des couleurs le long du mât blanc en haut duquel avait flotté toute la journée le glorieux drapeau français. Ma présence à cette cérémonie était obligatoire car monsieur le consul ne badinait pas avec la patrie.

Le consulat, je ne le décrirai pas. C'était le yamen classique avec ses pavillons, ses pagodons, ses entrelacs de ponts aux dos ronds et de jardins. Mais le lieu sacré c'était le bureau de monsieur le consul. Tout alentour était respect pendant qu'il travaillait et pour moi le bureau représentait la seule interdiction que je connusse: je ne devais pas m'en approcher de peur de faire le moindre bruit qui aurait gêné mon père dans son labeur. Il avait une manie fantastique du silence. Il se courrouçait au moindre son, éclatait de colère ou gémissait. Une terreur régnait autour de lui pendant qu'il se débattait avec la Chine, l'insondable Chine, l'insondable Tcheng Tu. C'est vrai qu'il était à sa grande œuvre: l'extension du chemin de fer français de Yunnan Fu jusqu'à Tcheng Tu. C'est vrai qu'il était dans une guérilla hypocrite mais constante avec les Anglais. C'est vrai qu'il s'efforçait de jongler avec tous les camps, les Seigneurs de la guerre ennemis les uns des autres. Tout en soutenant les troupes yunnanaises qui occupaient en partie le pays, il essayait de les raccommorder avec les troupes sseutchouanaises qui s'étaient levées dans la province pour les chasser. A ces problèmes s'ajoutaient les influences venues de partout, de Shanghai, des grands Seigneurs de la guerre nordistes, du Kuomintang révolutionnaire cantonnais. L'immense foisonnement dont il essayait de tenir les fils. Mais comme souvent il n'y voyait goutte, et s'égarait! Comment se reconnaître dans ce pays où tout se passait en dessous? Dans cet embrouillamini le consul essayait d'appâter les Seigneurs de la guerre. Il leur envoyait des missives et en recevait des réponses énigmatiques. Tel ce parchemin que j'ai retrouvé dans ses papiers et où un *Warlord* sseutchouanais de Tcheng Tu, après d'extraordinaires politesses à la chinoise, lui soulignait qu'il lui avait expédié un petit cadeau.

Lettre personnelle du Général Liou Tcheng-hium, Commandant en chef des troupes sseutchouanaises, à Monsieur Bodard, Consul de France au Sseu Tchouan.

Le 29^e jour du 1^{er} mois de la

(29 janvier 1921)

Monsieur le Consul,

Hier j'ai reçu votre aimable lettre. J'en ai pris connaissance. Il y a quelque temps, je vous ai offert respectueusement un petit présent pour exprimer mes sentiments affectueux. Or, vous me parlez encore de ce petit objet, j'en rougis de honte. Je vous souhaite respectueusement que vous remplissiez (sic) votre devoir toujours aussi merveilleusement en cette ville et que vos nouvelles opinions seront florissantes et distinguées. Vous avez eu l'amabilité de m'offrir une décoration en provenance de Tunis – possession française – décernée par le gouvernement de votre pays... Je la porterai glorieusement...

... À l'heure actuelle, moi, Tcheng-hium, je suis choisi par la population comme gouverneur de la province. Ma situation est comme celle de l'homme qui arrive devant un abîme profond, et j'ai peur d'être incapable de remplir mon service. Or vous m'avez adressé vos louanges, comment oserais-je les accepter?

Le nœud du mystère pour Albert Bodard c'était le cadeau du Sseutchouanais. Cela avait évidemment un sens, mais lequel? En Chine les petites et les grandes affaires commencent toujours par un fait minuscule, que ce soit un cadeau ou bien un certain mot, une certaine intonation mise sur un mot au cours d'une longue conversation oiseuse pleine de compliments fleuris qui ne signifient rien. Oui, Albert Bodard se donnait un sacré mal! Il faisait ensuite des rapports mijotés pour le ministère des Affaires étrangères qui témoignaient modestement de sa diligence et de sa perspicacité. En fait rien n'avancait. Les Anglais jetaient de l'huile sur le feu et la situation des protégés yunnanais de mon père empirait constamment. Cela pouvait mal finir, et cela a mal fini plus tard alors qu'il avait la chance d'être en congé en France avec ma mère et moi. Car un jour, vraiment, Tcheng Tu fut mis à feu et à sac, mais nous n'étions pas là – les fameux Yunnanais avaient été battus.

En dehors de son sacerdoce M. Albert Bodard était pour moi le vrai papa bien sentimental. Il jouait à saute-mouton avec moi. Il me hissait sur ses épaules. Il m'embrassait et déjà il me couvrait de recommandations: «Mon petit Lulu, il faudra que tu travailles bien, très bien. Tu pourras entrer à Polytechnique ou bien aux Affaires étrangères par la grande porte. Moi je me suis donné tellement de mal dans la vie. À toi tout sera facile, si tu fais de bonnes études. » Je ne comprenais rien à ce galimatias et les démonstrations affectives de mon père me surprenaient beaucoup. Elles n'étaient

pas dans la manière du pays et elles n'étaient pas dans les manières d'Anne Marie ma mère.

Anne Marie, c'était la pure Angevine, aux traits ovales et aux cheveux noirs en torsade, qui s'était trouvée étrangement à l'aise en Chine. La vraie Chine, celle de Tcheng Tu. Ce monde de «face» lui convenait, sans qu'elle ait la moindre crainte de ce qu'il cachait. Elle n'avait pas peur. Elle souriait d'un sourire amusé. Très rapidement elle avait été reconnue, même par les Anglais, comme une lady et les Célestes, pourtant si méprisants à l'égard des femmes, semblaient lui porter un respect véritable. Elle aussi la Chine l'amusait et elle avait dans sa nature quelque chose qui faisait qu'elle aimait être supérieure aux circonstances, planant dans son amabilité charmante et un peu lointaine.

Pour moi elle était une mère tendre, mais pas vraiment charnelle, sans effusions, sans embrassades, sans maternité oppressante. C'était comme si j'étais né d'elle sans avoir été conçu par elle. Elle détestait la matière si elle n'était pas ennoblie par une beauté de sentiments ou de distinction. Donc elle ne me tripotait pas. Elle se contentait d'un frôlement rapide des lèvres, d'une caresse dans les cheveux, parfois. Elle n'aimait pas que je chahute, que je trépigne, que je joue vulgairement, que je ne me contrôle pas. Le self-control... si mon père rêvait pour moi de Polytechnique, elle, elle pensait à Oxford. Mais elle ne me le disait pas. Elle ne me faisait jamais de recommandations pénibles. Déjà elle me traitait en homme, en gentleman responsable de ses actes. Et si elle me laissait aller en toute liberté dans Tcheng Tu, c'était parce qu'elle jugeait que la Chine était un jouet digne de moi. Comme elle, elle voulait que le garçon de huit ans que j'étais soit supérieur aux choses et aux événements. Elle partageait son orgueil avec moi. Et je l'admirais, je ne savais pas encore si je l'aimais, mais je l'admirais éperdument. Entre nous il y avait des complicités, car souvent, sans en avoir l'air, elle s'amusait du ridicule des gens. D'une très fugitive expression elle me le faisait comprendre et je comprenais. Sans doute appliquait-elle devant moi à l'égard de mon père son ironie, mais je ne m'en rendais pas pleinement compte encore. Peut-être qu'à mon insu je le jugeais déjà d'une essence inférieure, quoiqu'il fût la France, Monsieur la France.

Très rapidement Anne Marie domina donc la petite société européenne de Tcheng Tu, non pas d'une coquetterie banale, mais d'un charme souverain. Et moi, bien qu'elle ne s'occupât guère de moi dans la journée, j'étais comme son double, son prolongement, son fils enfin, que par conséquent tous devaient apprécier, complimenter, et presque admirer. Fils de l'important consul

besogneux et de cette Anne Marie révéree de tous, même des bons pères, quoiqu'elle ne fût guère dévote. J'étais le «chouchou ». Jamais je n'avais entendu personne me dire un mot désagréable. Je n'étais pas seulement le seigneur à cheval au-dessus de Tcheng Tu, j'étais le Prince de toute la petite colonie européenne.

En outre, sans le savoir, j'étais chinois. J'ai laissé une anecdote en souvenir aux Missions étrangères que l'on se raconte depuis cinquante ans. Je devais avoir cinq ou six ans et j'étais avec mes parents dans un sampan qui traversait une petite rivière. Une barque nous a abordés. Là-dedans, pas vraiment des bandits, mais des mendiants menaçants. Lorsque ces gens se sont approchés je me suis avancé face à eux et je leur ai lancé en chinois une litanie d'insultes tellement obscènes et tellement atroces qu'ils se sont tordus de rire et qu'ils ont foutu le camp. J'avais vraiment une grande connaissance du vocabulaire chinois.

Maintenant je me demande parfois si Tcheng Tu n'était pas un songe, le rêve d'une vie antérieure qui n'aurait pas été la mienne. Mais Tcheng Tu a bel et bien existé et c'est le creuset de tout ce que je suis devenu. Même du journaliste. Car le fantastique imaginaire que m'a appris Li et le fantastique concret que m'a appris le mafou se sont mélangés pour former ce don que j'ai de tirer d'un détail toute une fresque, un délire visionnaire, et pourtant d'une vision qui est exacte, juste. C'est pour cela que je n'ai eu aucun mal plus tard à travers les continents, à travers les guerres, à travers les révolutions, à retrouver les images de passion, de férocité et de mort; images si proches de celles que j'avais vues dans mon enfance. Le poisson mort, le poisson de chair blanche échoué sur le banc de vase, ce cadavre de petite fille, première vision de mon enfance, je l'ai retrouvé sous toutes les formes de la déjection, du sang, à travers toute ma vie de voyeur. Car finalement, de l'enfant voyeur que j'étais, je suis devenu, après bien des traverses, le voyeur professionnel du monde.

Bien plus tard le poisson crevé de mon enfance, je l'ai retrouvé aux Indes, au cours d'une guerre parmi d'autres entre l'Inde et le Pakistan.

À plusieurs journalistes nous allions en guimbarde en direction du Cachemire. Pour l'instant nous étions dans le Pendjab. Une terre brûlée par le soleil, nue, pouilleuse. Une impression de crasse sèche. Des villages comme des croûtes, où l'on se cognait aux squelettiques vaches sacrées, où de grosses corneilles noires nous survolaient. Dans une nuit de poix nous sommes arrivés dans une cité de ténèbres. Pas une lueur, car nous étions près du front et, pour nous

loger, on nous a jetés dans un temple où nous avons tâtonné parmi les dieux hindous qui sont comme les excroissances de la folie: dieux de la mort et du cadavre, dieux aux mille bras tenant mille crânes, ventres énormes de la fécondité. Et, partout des phallus de pierre se dressant comme les armes de la vie. Nous avons couché là.

Le lendemain, à quelques kilomètres, nous trouvons l'état-major indien. En fait une armée britannique dans toute sa beauté, mais une armée basanée avec des peaux allant du brun clair au brun foncé sans rien de blanc. Des sticks, une certaine froideur de gentleman, une pointe d'accent d'Oxford, des uniformes qui sont presque les smokings de la guerre. Au fait, où est la guerre? On n'arrive pas à le savoir.

Journée d'impatience dans la cité de Jammu. On doit nous faire voir quelque chose. Mais quand? Je n'ai jamais vu autant de luisantes merdes humaines que dans cette bourgade; car si la Chine utilise ces excréments-là, aux Indes on les laisse où ils sont sans les employer; ici c'est la bouse de vache bien sèche qui est la providence universelle. Des dieux et des merdes seront la matière de notre journalisme. Comme refuge un endroit répugnant, un caboulot prétendant au luxe moderne, pour faire payer plus cher. Moleskine, mouches et chiures de mouches. En fait de patron, une sorte de produit à peine humain, bizarre et dégénéré, comme on en trouve dans les endroits du bout du monde, bon pour n'importe quoi. Faux whisky, glace qui semble fausse, tiédasse, tout faux. Et un matin, à l'aurore, arrive une paire de bottes vernies, des bottes superbes au cuir souple, qui contiennent un personnage d'un raffinement suprême. L'armée indienne tient sa promesse. Elle va nous conduire à un camp de réfugiés. Il y en a quelques milliers qui ont fui devant une petite pénétration des Pakistanais dont les officiers sont, paraît-il, exactement semblables à ceux des Indiens: la même coupe et découpe militaire, modèle Sandhurst.

J'assiste au plus curieux lever de soleil de ma vie. Nous roulons sur une steppe maigre et caillouteuse parsemée de petits arbustes derrière lesquels les premières lueurs du jour viennent frapper un postérieur accroupi et nu en train de déféquer. Le paysage est fait de milliers de culs, comme s'il y avait une heure sacrée à l'aube, l'heure sacrée de la défécation. Ces culs ce sont ceux des réfugiés. Ils annoncent le camp où ont été recueillis les fuyards. En fait de camp on voit un canal. On ne sait pas à vrai dire si c'est un canal, tellement le liquide qu'il contient est innommable, du verdâtre nauséux qui est presque solidifié. Cette sorte de tranchée à fond d'eau charogneuse sert à tous les besoins de l'humanité accumulée sur ses bords. Aussi bien à la boisson qu'aux ablutions parce que,

comme on le sait, les Indiens se lavent beaucoup. Mais peu leur importe de laver leurs corps avec les saletés et les urines qui sortent de ces corps.

L'officier indien qui nous guide a rang de capitaine. Il ne semble même pas voir ce qu'il nous montre. Il regarde cette misère d'un air tellement hautain, avec une expression tellement distante, avec une telle charge de mépris, que c'en est incroyable. Lui-même est absolument parfait: un mannequin. Tout l'appareil: des bottes, des sticks, du battle-dress britannique, des galons à l'anglaise, de la casquette aplatie et surtout cette allure de gentleman sidéralement au-dessus d'une population d'indigènes, de «natives », selon le terme consacré par Kipling.

Alentour, la foule, comme un amas de vermisseaux nus, tapie dans des sortes de huttes en quantités innombrables. Vieux, vieilles, femelles, moutards, bébés, tout cela mêlé et entremêlé de membres sans chair, maigres au point que la peau cache à peine les os, le famélisme.

Une image m'a frappé. Elle m'a rappelé celle d'antan, celle de la fillette comme un poisson mort. Là aussi il s'agissait d'une fillette, mais plus âgée, une douzaine d'années. Elle était fort jolie, mais on ne voyait pas ses yeux car ses cils se rejoignaient en un seul trait gracile. Elle dormait. Sa tête était veloutée de douceur, son corps était un peu maigre et elle avait écarté les jambes innocemment dans son sommeil. Mais sur la mince fente de son sexe j'ai vu une boule monstrueuse, une grappe noire, énorme, fantastique, une grappe de mouches, un bloc de mouches. Les mouches avaient installé là leur demeure comme si cette embrasure de chair était leur ruche. Le soleil s'est levé. La chaleur est venue. Il n'y a plus eu de derrières à l'abri des buissons. L'officier indien était toujours aussi altier et superbe. Les hommes et les femmes vaquaient à leurs misérables affaires. Et la fillette continuait de dormir paisiblement, gracieusement, comme si rien ne la dérangeait.

La magie asiatique.

CHAPITRE II

Après Tcheng Tu commencent pour moi les débuts de la mémoire vraie. C'est encore en Chine, mais plus au Sseu Tchouan, au Yunnan, la province que les Chinois appellent « le pays au midi des nuages ». En effet il y règne presque toujours une atmosphère lumineuse et dorée.

Il s'agit d'un plateau tournant le dos au Céleste Empire. D'un plateau très haut accroché aux sommets de l'Himalaya et qui descend par paliers, coupés de montagnes rouges, vers les jungles et les deltas du Sud-Est asiatique. L'immensité calcaire, poreuse, chauve, bordée de massifs, déchirée de gorges, mangée de grottes, trouée de lacs, une écumoire de fissures sombres, bouches des eaux souterraines, étroits goulets d'où jaillissent des vomissements, des suintements, des torrents même, venant d'un royaume liquide au sein des entrailles de la terre. Le plateau se termine par un abrupt de mille mètres, abrupt entaillé de fossés géants creusés par les grands fleuves venant du Toit du Monde comme l'Irraouaddi, la Salouen, le Mékong et le Song Koï ou fleuve Rouge. Ces brèches, en s'enfonçant vers l'Himalaya, sont dominées par des parois de deux mille à trois mille mètres. Elles sont le royaume des pestilences, des vapeurs, des émanations, des nuages de fièvre. Elles sont la mort et la désolation. Impossible de se servir de ces eaux pourries et prisonnières dans leurs gorges pour pénétrer au Yunnan, qui pendant des millénaires a été séparé de tout, éloigné de tout.

Au début du siècle le pays était davantage peuplé de tribus primitives, les unes relativement douces, les autres farouchement guerrières et insoumises, que de vrais Chinois, à peu près tous regroupés dans les rares plaines. Le nombre des habitants avait été implacablement réduit, aux alentours de 1860, par l'impératrice Tseu-Hi, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa splendeur, quand elle donna ses ordres de massacre. Plus de quinze millions de tués par les années impériales. En effet la région était peuplée de Chinois musulmans – purs Chinois quand même – qu'on appelait les Huis. Mais ils eurent un prophète qui était allé à La Mecque et qui proclama un royaume indépendant sous le signe du croissant, avec comme capitale Talifu, une cité charmante sur ce qu'on appelle la route de Birmanie, ce sentier qui ne fait que grimper et dévaler, par milliers et milliers de marches vertigineuses, pour franchir les

fameux fleuves de la mort. Talifu résista des années puis tomba. Et, selon les ordres de l'impératrice, les populations furent exécutées et la plupart des cités rasées. Moi, enfant, j'ai vu les emplacements de ces villes vides, pleines de ruines, que mangeait une végétation luxuriante dont les racines faisaient éclater les pierres.

Un peu plus d'un demi-siècle après ces événements, quand M. Albert Bodard fut nommé consul de France en cette région, la population était encore rare, six ou sept millions de Chinois, une goutte dans la nuée humaine de l'Empire Céleste. Et la capitale de la province où l'on résidait, du nom de Yunnan Fu, n'était qu'une pauvre et médiocre cité enceinte de murs, cité particulièrement sale, remarquable surtout par le nombre de goitres et d'yeux trachomateux de sa population. Orbites blanches... mais aussi poignards d'argent des aborigènes venus aux emplettes.

Pas plus de 50 000 habitants à Yunnan Fu. Et dans quelle pauvreté! Rares ruelles pavées. Presque partout des sentes-égouts au bord desquelles se distinguent à peine des niches de terre séchée mêlée de brindilles de paille qui leur donnent de la consistance. Tanières à hommes, à femmes, à marmaille, presque tous infirmes d'une façon ou d'une autre. Pourtant moins de mendiants qu'à Tcheng Tu et des visages très dignes: la race est fière, même dans son dénuement. Mais – multiplicité de l'Asie – cette misère prend des aspects merveilleux lors des fêtes rituelles: fête du dragon, un délire de pétards, de lampions, de hurlements heureux, toute une joie intoxicante, folle, dans les sentines métamorphosées de la pestilence. Fête de la mort, où la cité est engloutie au fond d'un tintamarre solennel avec la dominance des longs beuglements marqués par le son sacré « Om », provenant d'immenses cornes dans lesquelles soufflent des bonzes. Tam-tams. Et aussi les lourdes cloches d'airain des pagodes sur lesquelles cognent avec des massues d'autres bonzes. Devant chaque porte, pauvre ou riche, toutes les familles ont disposé des cadeaux pour les défunts, cadeaux en papier qui disparaîtront le soir dans les feux de joie. Flammes de toutes les félicités, celles de cette vie et celles de l'au-delà. Alors qu'en d'autres temps peut-être proches il y aura des incendies qui tueront, des épidémies qui tueront, des soldats qui tueront.

À côté de cette si médiocre capitale, un lac immense, superbe, aussi grand que celui de Genève, un lac aux berges fleuries et aux eaux d'émeraude qui se colorent de plus en plus d'un bleu dur lorsqu'on s'éloigne du rivage. Tout autour un cercle de montagnes, quelques-unes comme des barres déchiquetées, les autres mollement arrondies, se mêlant aux nuages et prenant les teintes que donnent les différentes lumières du jour. Montagnes qui en annoncent

d'autres, tellement d'autres, à l'infini.

Le Yunnan c'est le pays des légendes, l'eldorado de l'Asie, les fleuves que l'on croit pleins d'or, les terres que l'on croit pleines de minerais et, sur les sommets pas trop élevés, ceux qui sont bien ronds dans leur calvitie, les champs du rêve. Au printemps, s'étendant à perte de vue, les voiles minuscules des fleurs de pavot. Puis les pétales tombent, ne laissant que des capsules gonflées de graines prometteuses de songes, qu'incisent, calmes et sereines, de solides paysannes chinoises en tunique bleue écrue. C'est la grande contrée productrice de l'opium. Et c'est la grande contrée productrice des soldats les plus durs de Chine, les plus rapaces, les plus conquérants.

Si mon premier souvenir du Sseu Tchouan c'est un corps de fillette, mon premier souvenir du Yunnan, c'est la trogne formidable du Seigneur de la guerre, du fameux maréchal Tang Kiao, un grand ami de monsieur le consul de France qui lui achète son opium pour la Régie officielle de l'opium en Indochine. Le consulat de France est un yamen en pleine cité chinoise. Le palais de Tang Kiao, tout proche, est une immense bâtisse au triple fronton où l'on reconnaît encore des motifs musulmans. Il n'y a guère de jours où les deux hommes ne se voient et pour recevoir mon père, en signe d'amitié, Tang Kiao quitte souvent son uniforme pour la jaquette. Il vient fréquemment au consulat dans la plus grande simplicité. Avec juste une garde de cent prétoriens armés jusqu'aux dents. Comme il est habitué aux Européens, il sait manier la cuillère et la fourchette de la façon la plus convenable. Il envoie souvent des présents à ma mère, accompagnés de lettres très humbles et très poétiques dans lesquelles il professe pour elle la plus immense admiration respectueuse. Et même moi j'existe pour lui. Il connaît bien «le petit Lucien ». Il ne me fait aucunement peur. Comme il semble débonnaire! Il me tapote les joues affectueusement de ses gros doigts et s'enquiert même de ma petite santé. C'est lui qui s'est donné la peine de me trouver une amah. Car Li est restée au Sseu Tchouan où elle a épousé M. Pou, notre chef cuisinier. Et ils ont fondé tous deux à Tcheng Tu un restaurant qu'ils ont appelé: «Aux parfums embaumés de l'Occident».

Mais cette amah du Yunnan n'a aucune importance pour moi, et même elle me dégoûte. Le maréchal m'a offert, au lieu d'une fruste et vigoureuse fille du peuple comme l'était Li aux grands pieds, une personne qui est presque une dame. Elle ne manque ni de dévouement ni de tendresse. Elle sait me laver, m'habiller, me pomponner avec des doigts agiles. Mais elle est trop guindée de respect. Elle a de trop bonnes manières pour me parler avec

familiarité. Elle ne m'incrute pas dans la Chine vraie, comme le faisait Li. Et surtout cette dame n'a pas de pieds. C'est une chose brinquebalante, chancelante, qui se maintient en un équilibre précaire quand elle est debout en agitant ses bras comme de pauvres béquilles, comme de fragiles balanciers. Une toupie. De plus, elle qui a toutes les dignités soumises, en manque pour ce qui me gêne le plus: elle prend devant moi son bain de pieds, pieds qui n'existent pas. Longuement elle défait ses bandelettes serrées jusqu'à ce qu'apparaissent des croûtes, et aussi de légers renflements terminaux contenant ce qui reste des os brisés. Ces moignons ce sont l'élégance suprême et pourtant il s'agit de deux mutilations encore rougeâtres qu'elle baigne longuement dans des bassines d'eau. Cela la soulage, paraît-il... Et puis elle remet ses bandelettes, longuement aussi, très soigneusement, en les enroulant comme un pansement, en les tournicotant autour de ces plaies fermées depuis tant d'années, mais encore bourrelées et violacées. Cela devrait me faire pitié, cela me dégoûte. Je n'aime les infirmes que de loin, pas de près.

Je n'apprécie pas davantage le nouveau mafou, autre don du maréchal. Certes il m'accompagne comme mon ombre dans mes randonnées. Plus que jamais je parcours la ville et la campagne, et cet homme court vraiment très vite, car je suis sur mon cheval toujours au galop, au grand galop, la seule allure que je connaisse depuis que j'ai l'âge de neuf ans. Mais ce n'est aucunement un compagnon, un compère. Là aussi le maréchal a trop bien fait les choses, car il a choisi pour moi un de ses anciens officiers un peu abîmé par une balle je ne sais où dans son corps, laquelle ne l'empêche pas de tricoter inlassablement de ses jambes sans jamais se laisser distancer. Et même quand il galope à pied alors que je galope sur mon bucéphale, il conserve le maintien du garde-à-vous perpétuel, raide, déferent et muet.

Le maréchal Tang Kiao, en dépit de son crâne énorme et chauve, rasé soigneusement tous les matins pour qu'il soit parfaitement nu, est pour moi un copain. Cette nudité de ce front, de ce crâne ombré par de légères circonvolutions, me fascine. Mon père, toujours bon diplomate, a fait venir de Paris un sabre, je veux dire un rasoir à l'ancienne mode, un sabre très beau, pour le lui offrir. Du coup le maréchal a donné deux diamants à ma mère.

Je suis de toutes les réceptions, revues militaires, manœuvres, car le maréchal est inlassable pour faire remuer ses troupes et sa population. Que de baïonnettes, que d'épées luisantes sur des kilomètres, en haies d'honneur formées pour monsieur le consul de France! Moi je suis là aussi, sous tous ces aciers, d'ailleurs offerts

par Marianne. Et toutes les populations sont rassemblées une ou deux fois par mois en masse d'acclamation, toujours en faveur de monsieur le consul de France accompagné souvent de son rejeton. Que mon père est important dans son uniforme brodé, avec son bicorne et son épée! Et que de cérémonies, de gueuletons, de repas interminables, de discours interminables ! C'est l'intimité. Monsieur le consul de France soutient de toute la force de la France le glorieux maréchal Tang Kiao qui a eu des déboires par ailleurs et qui pense à constituer sa province en une féodalité totalement indépendante de la Chine mais alliée aux Français qui, justement, depuis l'Indochine, sont pleins de bonne volonté et bien placés pour l'aider. Quelle quantité de fusils, de mitrailleuses et de canons, monsieur le consul de France a-t-il fait fournir au maréchal Tang Kiao? Mystère. Du moins a-t-il le plaisir de voir les pièces d'artillerie, attelées, tirées à toute allure par les chevaux, mises en batterie, et lançant des obus une ou deux fois par mois sur un immense champ de manœuvre à côté de Yunnan Fu. On fournit même au maréchal deux petits avions de combat avec leurs pilotes français, tout à fait dans le style des pilotes fabriqués par la grande guerre, ceux des escadrilles, bien casse-cou dans les airs et encore plus dans les bars.

Comme bar principal ils ont le consulat. Alors mon père, en leur compagnie, tout en gardant une certaine retenue nécessaire à sa fonction, se souvient qu'il a été un bon garçon qui faisait le plaisir des joyeuses sociétés. Pendant que les pilotes jouent aux zigotos, Albert Bodard apprécie, il se met à l'unisson. Mais soudain il se calme sous le regard d'Anne Marie, plus ironique que dédaigneux. Il sait très bien, lui, que cette forme-là d'ironie est le dédain suprême. Cependant il reste chaleureux avec ces garçons, car ils ont bien servi la France, en abattant chacun son contingent de boches. Moi ils m'épatent. Je les aime d'autant plus qu'ils m'ont promis de m'emmener un jour dans leurs zincs. Ma mère n'est pas entièrement d'accord, car ils font les fous partout et d'abord au manche de leurs appareils, en jouant à saute-mouton par-dessus les faîtes des yamens chinois.

Le champagne coule. Tang Kiao boit. Les pilotes boivent et je commence à avoir droit à une demi-coupe. Si ma mère n'est pas spécialement gaie, monsieur le consul de France, par contre, montre à Yunnan Fu un entrain extraordinaire; c'est qu'il pense, le cher homme, qu'il est en train de donner un nouveau protectorat à la France. Il obtient même de Paris qu'on envoie une mission militaire complète auprès de Tang Kiao. Arrive donc une demi-douzaine d'officiers qui ne cessent de procéder à l'entraînement de la fameuse

armée du maréchal. Naturellement les Chinois n'en font qu'à leur tête, mais poliment, de façon que les apparences soient sauves. Tang Kiao joue à être confus de gratitude. La seule chose qui ennuie mon père c'est la sale gueule du chef de la mission militaire qui a sept enfants et qui va à la messe. «Quel pète-sec, dit monsieur le consul, avec sa tristesse, il va tout gâcher. »

Il paraît impossible que Tang Kiao puisse se gonfler, tellement déjà il est épais d'os, de lard et de décorations; mais régulièrement quand il veut se donner encore plus de « face », il rugit soudain avec une mine renfrognée, la façon chinoise de se montrer satisfait: «C'est moi Tang Kiao qui suis le véritable fondateur de la République chinoise. C'est moi qui ai renversé le sinistre Yuan Che-kaï quand il a osé s'attribuer le Trône du Dragon à Pékin, quand il a voulu rétablir l'Empire à son profit. C'est de moi, c'est du Yunnan si lointain, qu'est parti le soulèvement qui s'est propagé à travers toute la Chine et qui l'a obligé à se tuer après avoir étranglé de ses mains, en une dernière lubricité, sa concubine préférée. »

La dépouille de Yuan Che-kaï c'est la gloire de Tang Kiao. Dépouille de rhinocéros humain, tanné, ridé, cuirassé. L'archi-traître.

Son Tang Kiao, mon père en a la bouche pleine. Comme le consul mange à table très convenablement et très minutieusement, en homme d'origine simple qui a acquis récemment les bonnes manières, c'est quand même entre les bouchées qu'il place sa marchandise – son maréchal – à tous les Français qui ont l'honneur d'être invités à la table du consul de France. «Il ne se vante pas le père Tang Kiao, à cet égard-là du moins. C'est vrai qu'il a eu la peau de Yuan Che-kaï. Moi, Yuan Che-kaï je l'ai approché plusieurs fois, à Pékin, du temps où j'avais un grade subalterne convenant à une mission très délicate et qui pouvait être désavouée. C'était au moment de l'affaire du Consortium, quand les quatre plus grands pays du monde s'étaient mis d'accord pour faire des prêts fantastiques à Yuan Che-kaï. Moi je ne m'occupais pas des questions financières. C'était réservé à messieurs les plus grands banquiers du monde, fort attirés par les intérêts énormes qu'ils allaient toucher. J'étais simplement chargé de m'assurer que Yuan Che-kaï considérerait avec bienveillance les desseins français concernant trois provinces chinoises limitrophes de l'Indochine. Hélas, il lui avait pris la fantaisie de devenir empereur et le cher Tang Kiao, dont je ne soupçonnais pas l'existence à l'époque, avait soulevé les divisions du Yunnan. Pour faire bonne mesure, le bougre avait envoyé ses hommes à la libération du Sseu Tchouan et de Canton aussi où il les avait suivis. Vous pensez bien: une pareille proie, il avait besoin de

s'en occuper lui-même! Il y est resté un an tout-puissant, jusqu'à ce que certains petits troubles survenus au Yunnan le rappellent au pays. Mais il avait fortune faite. Il est revenu avec toute une caravane dont les mulets étaient chargés de coffres remplis d'or. »

Ce panégyrique, mon père le distillait avec art, à force de le répéter. C'était devenu son nouveau morceau d'éloquence.

Moi aussi j'aime bien Tang Kiao avec son crâne en boule de billard, car il a toujours un geste de gentillesse pour moi quand il arrive au consulat en tête de ses soldats-baïonnettes. Il ne manque jamais de fourrager dans mes cheveux avec sa patte. Ses énormes diamants, qui sont comme des verrues étincelantes sur la graisse boucanée de ses doigts, me griffent bien un peu. Sa figure ronde reluit de son contentement paternel. N'est-il pas le père du peuple?

Pourtant monsieur le consul, à partir d'un certain jour, commence à faire une mine longue, longue comme un jour sans riz. Pour la moindre peccadille il est plein de silences, de soupirs, d'agacements, qui en disent long. Il est dans ce que ma mère appelle son «état de préoccupation », où elle le juge d'ailleurs encore plus agaçant que d'habitude... L'effroi règne autour de son bureau. Au repas, il mange d'un air absent, comme s'il était emporté au loin par des pensées lancinantes. Anne Marie, qui sent bien qu'il a besoin de s'exprimer, se décide enfin à aller à son secours:

– Dites-moi, mon ami, vous n'êtes pas tout à fait dans votre état habituel. Vous êtes tracassé. Qu'est-ce qui vous absorbe tant?

Albert Bodard qui n'attendait que cette question charitable explose comme un ballon. Il explose en paroles graves que je comprends sans comprendre:

– Je soutiens Tang Kiao. Je continue à le soutenir à fond. Vous le savez c'est un bon bougre, un ami de la France. Mais ça risque de me mettre dans un de ces pétrins!

Moi je prends mon air le plus indifférent. Il ne faut surtout pas attirer l'attention sur ma petite personne, car mon père pourrait se souvenir que je suis là, et remettre ses confidences à plus tard. Et avant tout, je veux savoir. Anne Marie se montre de plus en plus charitable.

– Confiez-vous à moi, mon ami.

Je suis tout oreilles à mon bout de table. Depuis quelques mois j'ai été jugé assez grand pour prendre mes repas avec mes parents. J'ai même appris à me servir presque convenablement d'une fourchette et d'une cuillère au lieu de mes chères baguettes. Cela

grâce aux observations d'Anne Marie pour laquelle cette histoire de couverts est devenue une question d'une extrême importance. La première qualité d'un gentleman n'est-ce pas de savoir se tenir à table?

– Lucien, tiens bien ton couteau, coupe bien ta viande, et porte correctement ta nourriture à la bouche. Pas les coudes sur la table surtout. Et ne fais pas de taches.

En somme elle me désapprenait à manger à la chinoise, elle refusait que j'emploie encore toutes les façons de piocher les petits bouts de nourriture hachés à l'avance avec les os, les nerfs, et le reste, toutes les façons de pousser goulûment le riz, et les ingrédients qui l'aromatisent, directement du bol aux lèvres.

Cependant, ce jour-là mon excitation est grande, je connais trop Albert pour ne pas deviner à son sérieux solennel qu'il s'attend à des événements désagréables qui vont certainement m'amuser. Je me rends donc invisible en mangeant le mieux possible.

Albert, après avoir contemplé le plafond pour mieux concentrer sa pensée, se lance dans une longue dissertation tout à fait remarquable, bien pesée, bien mûrie, bien juste:

– Tang Kiao est menacé. Ces armées de l'extérieur... Ce n'est pas tellement celle de Canton qui m'inquiète, même si elle est en rébellion ouverte contre lui, même si elle a mis sa tête à prix. Elle ne va pas abandonner sa mine inépuisable de profits et de rapines. Il lui faut même prendre garde à cause de la concurrence qui augmente à Canton. Car vous pensez bien que cette cité juteuse attire tout le monde, d'autres armées, d'autres Seigneurs de la guerre, les pirates d'eau douce et les pirates d'eau de mer qui se sont tous intitulés «protecteurs de la patrie», et même ce bon Sun Yat-sen... Celui-là je l'ai connu aussi, il y a longtemps, sous l'Empire, qu'il cherchait vainement à renverser avec ses bombes. Nous nous sommes rencontrés à Canton même, j'étais chargé de lui dire que l'Indochine française ne verrait aucun inconvénient à ce qu'il s'établisse sur son territoire pour préparer quelques complots sur la frontière franco-chinoise. Vous comprenez Anne Marie, on espérait bien tirer quelques profits du gâchis qu'il pourrait faire...

Anne Marie bâille. Cette histoire-là, elle la connaît par cœur. C'est un exploit d'Albert et il lui en a sûrement rempli ses nuits de voyage de noces. Car, elle me l'a raconté plus tard, il cherchait alors déjà à se faire valoir de toutes les façons.

Aussi, très gentiment, pendant ce repas familial vieux de cinquante ans, elle le rappelle à ses ennuis présents:

– Mais, mon cher Albert, je crois que vous vous égarez un peu...

Albert pousse un bref gémissement.

– Je disais donc que Sun Yat-sen de nouveau vient de se fourrer dans ce guêpier. Le malheureux, il veut former un gouvernement pour renverser celui de Pékin. En attendant il est sous la coupe des bonnes et des mauvaises humeurs des uns et des autres. L'astuce des Yunnanais restés à Canton a été de se proclamer les défenseurs attirés de Sun Yat-sen, ce qui leur a permis d'occuper une plus grande portion de la ville. Ils ne vont pas abandonner pareil pactole pour revenir dans ce pauvre Yunnan à seule fin d'avoir le plaisir de couper Tang Kiao en rondelles.

Anne Marie recourt à une bêtise soigneusement ajustée pour aider Albert à venir au fait. Je connais Anne Marie, elle a l'art de paraître dédaigner les petits trafics diplomatiques d'Albert tout en sachant se tenir au courant:

– Mon ami, si les Yunnanais de Canton ne sont pas dangereux, pourquoi en parlez-vous tant? Qui peut donc être dangereux pour Tang Kiao ?

– Ah ça, c'est fort! Vous savez mieux que personne ce qu'il en a cuit à mes Yunnanais du Sseu Tchouan qui n'ont pas voulu écouter mes conseils. Finalement ils ont été honteusement chassés de Tcheng Tu et ils sont en train de rentrer au bercail.

Anne Marie poursuit sa politique de la stupidité:

– Mais c'est bien naturel, mon ami.

Albert n'est pas déconcerté. Au contraire, les phrases coulent de sa bouche comme du sirop. Je sais que cela veut dire qu'il va assener une sentence bien sentie:

– Si vous croyez que ces gaillards-là vont se remettre gentiment sous la houlette de Tang Kiao... Vous êtes naïve, ma chère! Ils sont encore très forts et très aguerris. Alors, en bonne logique, ils vont tuer Tang Kiao à moins que Tang Kiao ne les tue...

Grimace un peu dégoûtée d'Anne Marie.

– En somme quoi, encore une de ces affaires chinoises.

Moi, je suis tout à mon plaisir. J'apprécie déjà les micmacs chinois et les micmacs familiaux.

Mais Albert reprend avec autorité le fil de son discours.

– Ce qui m'inquiète c'est que Tang Kiao ne cesse de me raconter des sornettes. Il me répète avec insistance, trop d'insistance, qu'il est

sûr de la fidélité des hommes qui rentrent. D'après lui, il aurait même reçu d'eux des messages de loyauté. Eh bien je vous le dis, Anne Marie, moi qui connais bien les Chinois, moi qui connais encore mieux mon Tang Kiao, il me ment. Il prépare un tour à sa façon, mais lequel ?... Le faire parler quand il ne le veut pas, c'est impossible. J'en arrive à me demander s'il ne se prépare pas simplement à prendre ses cliques et ses claques. Il a déjà de fameux comptes en banque à Shanghai et à Hong Kong.

Anne Marie si peu minaudière, minaude.

– Il n'a pas placé son argent à Hanoï? Ce n'est pas gentil de la part d'un monsieur que la France a tant engraisé. Je pense que vous allez exprimer votre opinion à ce sujet à notre représentant ici de la Banque d'Indochine.

– Ne vous moquez pas, Anne Marie. Il va y avoir du sang ici et nous risquons notre vie.

– Ne vous montez pas la tête, Albert. Laissez donc les Chinois s'entre-tuer un petit peu... Vous êtes trop bon diplomate pour ne pas vous arranger avec les vainqueurs...

Délicieux sourire angevin d'Anne Marie. Mais Albert baisse la tête et hésite avant de se relancer. Il a un ton tout autre, celui qu'il prend pour avouer une faute à ma mère.

– Hum, hum. C'est que je crains que les Yunnanais du Sseu Tchouan auxquels j'ai pourtant rendu tant de services, quand j'étais à Tcheng Tu, n'aient une dent contre moi qui, depuis mon arrivée ici, ai tant contribué à armer Tang Kiao leur ennemi. S'ils s'emparent de cette ville, ils pourraient bien se venger sur nous.

Cette confession dite piteusement fait rire Anne Marie. Quant à moi, je suis de plus en plus ravi. La bonne mêlée bien sanguinaire que j'ai donc ratée à Tcheng Tu, je vais l'avoir à Yunnan Fu. Je vais en jouir à l'aise, m'en remplir les yeux, m'en dilater le cœur. Mon émotion joyeuse, je la dissimule soigneusement sous ma figure d'enfant sage, mais je contrôle mal mes mains, et je renverse tout le contenu de mon assiette sur la nappe. Anne Marie est vraiment mécontente.

– Lucien, décidément, tu es sale. Très sale.

Albert, qui a trouvé une échappatoire à ses embarras, opine mûrement:

– C'est vrai, d'ailleurs à son âge, ce garçon parle à peine le français. Je me demande s'il ne serait pas opportun d'engager une gouvernante pour lui. On en trouverait facilement une en Indochine,

à la rigueur une métisse. Il a besoin d'être pris en main sérieusement. Vous le gêtez trop. Mais vous ne dites rien. Que pensez-vous donc de ce projet?

– Oui, murmure Anne Marie d'une voix très lointaine, celle qu'elle a quand elle ne veut pas faire connaître son opinion.

Cette réserve me donne de l'espoir. Je ne veux pas de gouvernante.

Mais Albert est repris par ses anxiétés. Il vient de s'apercevoir que je suis là. Il me lance un coup d'œil noir avant de me jeter:

– Et surtout garnement ne va pas répéter ce que tu as entendu. On a eu tort de parler devant toi. Tu me le paieras, si tu bavardes... Je ne veux pas que tu affoles « ma » colonie française. Que ces braves gens restent tranquilles sans se douter de rien.

Je suis stupéfait par la dureté du ton de mon père. La première fois qu'il me parle ainsi. Il faut vraiment qu'il ait peur. D'ailleurs Anne Marie lui assène:

– Ce n'est pas parce que vous êtes mort de frousse qu'il faut que vous brutalisiez notre fils. Je ne l'admettrai pas.

Albert sort à grand fracas, pour bien montrer qu'il est vexé. Moi je ne comprends plus très bien. Qu'est-ce qu'a mon père ?...

Évidemment ensuite je me tais. Moins à cause de sa menace – elle m'inciterait plutôt à tout raconter – qu'en raison de mon caractère taciturne et secret. Et puis je sais qu'Albert se fourre le doigt dans l'œil, car tous les ressortissants qui dépendent de lui sont informés depuis longtemps. Ils ne s'en font pas du tout, étant donné que les Chinois, depuis quelques années, ont pris au Yunnan la bonne habitude de se battre entre eux en laissant les Blancs hors de la bagarre.

Messieurs les Français de Yunnan fu tirent au contraire parti de la situation pour se reposer agréablement. Ils s'enferment dans leurs maisons pour jouer au bridge, ils s'invitent à de bons petits dîners. Les dames potinent comme si de rien n'était, et les hommes, de temps en temps, se livrent à des commentaires sur les événements grâce aux bribes qui leur en parviennent. Les domestiques, fort réticents, sont envoyés aux informations. Ils ne doivent pas se risquer bien loin, mais en rentrant ils racontent tout ce qu'on attend d'eux. Cela permet de faire le point de la situation, et puis les anciens combattants, tout jeunes encore, de 14-18, se livrent à des déductions savantes d'après la direction et l'intensité des déflagrations diverses dont les bruits pénètrent dans les salons et les

salles à manger. Naturellement, ils ne sont pas d'accord et s'engueulent. Ils considèrent les flammes des incendies et ils fument leurs cigares. Les enfants ont interdiction de sortir. Ils s'amusent entre eux avec leurs jouets provenant des magasins d'Hanoï. Le tout c'est d'avoir des provisions car parfois cela dure plusieurs jours.

Et quand c'est fini, on va voir qui est le vainqueur. Ensuite il s'agit de nouer avec lui des relations amicales favorables au business. Parmi ces Français certains possèdent des dépôts et entrepôts mal placés, qui ont subi des dégâts. Alors ils viennent assiéger le consul de France pour obtenir, par son entremise, des réparations financières de la part des Chinois. Le consul de France est bien embêté. Il l'est encore plus si des catéchumènes jaunes ont, par malheur et par la volonté de Dieu, péri d'une façon ou d'une autre. Car alors ce sont les missionnaires qui attaquent le consul pour transformer leurs brebis trucidées en dommages de guerre, lesquels sont d'ailleurs multipliés selon le principe du denier du culte puisque tout ce qui touche au Seigneur coûte beaucoup plus cher. Telle est la routine.

Pour l'heure, Albert Bodard devient chaque jour plus contrarié, contracté, sourcilieux. Son humeur est aussi noire que ses cheveux lustrés. Le plus léger crissement, la moindre vibration autour de son bureau le fait sortir de ses gonds. Il est enfermé du matin au soir pour penser, penser sans arrêt, comme un fou dans une cage. Un matin j'ai l'infortune de faire craquer le cuir de mes chaussures neuves. Il se précipite hors de son antre, court sur moi et me flanque une gifle. La première gifle de ma vie. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas crié. Je n'ai rien dit à ma mère. Mais elle l'a su et s'est ruée, elle d'habitude si nonchalante, dans le bureau du consul. Pour la première fois de mon existence je l'ai vue défigurée, tous ses traits rassemblés autour de ses yeux, eux-mêmes traversés de sombres lueurs rougeoyantes, ressemblant soudain à des rubis incrustés au front des dieux courroucés. Elle apostrophe mon père de ses lèvres amincies par la fureur.

– Vous êtes un goujat! un malappris! une brute! vous êtes un homme du peuple, vous avez osé toucher à mon fils! Vous me faites horreur.

C'est peut-être à partir de ce moment-là que je me suis senti plus proche de ma mère et que s'est précisé mon éloignement à l'égard de mon père. Car cette gifle-là, je ne l'ai jamais oubliée, je ne l'ai jamais pardonnée, jusqu'à ce que cinquante ans plus tard je le voie sur son lit de mort.

Mais pour le moment ma mère est partie en claquant la porte.

Albert et moi sommes face à face. Il tremble. Son visage est vert et ses yeux sont mouillés. Soudain il m'attire avec violence sur son cœur et presse sur mes joues ses lèvres. Je sens sa moustache. Tout ça me répugne un peu. Et puis, de son ton le plus mouillé, avec des trémolos dans la voix, il me dit: «Lucien, mon petit Lucien, ta mère se trompe. Je t'aime, je t'aime autant qu'elle t'aime. »

Et de nouveau, il me presse, et de nouveau il m'embrasse.

Le lendemain, tous les trois, Albert Bodard, Anne Marie et moi nous faisons comme si rien ne s'était passé. Monsieur le consul est repris par son métier. D'ailleurs il s'avérera bientôt qu'il avait raison de se ronger les sangs malgré le regard railleur d'Anne Marie.

Un beau jour monsieur le consul est grave, sereinement grave. L'heure de l'épreuve prévue est arrivée: Yunnan Fu se retrouve sans Tang Kiao, sans armée de Tang Kiao, sans administration de Tang Kiao, sans même le bon M. Cheng, gras comme une vessie de porc, son ministre des Affaires étrangères, diplômé de Harvard. Tang Kiao a emporté ses concubines, son petit trésor et surtout son stock de quatre ou cinq tonnes d'opium. Une fortune. Vide est son palais. C'est la première fois que je vois une ville chinoise sans soldats. Même les canons fournis à Tang Kiao grâce à monsieur le consul ont disparu. Tout l'armement procuré à Tang Kiao a disparu aussi. Les gens de la mission militaire française sont comme des carpes échouées, car eux, pourtant mêlés à messieurs les militaires de Tang Kiao, n'ont rien vu, rien entendu, rien compris.

Monsieur le consul est vaniteusement satisfait de s'être révélé si bon prophète. Ce qui n'empêche qu'il n'en mène pas large. Les rumeurs annoncent que les Yunnanais du Sseu Tchouan sont à trois jours de marche, à deux jours de marche, à un jour de marche, qu'ils vont surgir dans quelques heures. Je parcours la ville de long en large. Elle est morte. Pas un être humain dans les rues et dans les ruelles. Tous enfermés, entassés dans leurs taudis et leurs demeures. Pour le moment, la cité appartient aux animaux. C'est un pullulement de chiens galeux, tout en plaques de chair roséolée, tout en plaies rongées de vers. Le bal des chiens. Dans cette absence d'hommes, les tas d'ordures semblent démesurés et la puanteur a pris de la lourdeur. Elle est devenue une chape de plomb. Mais ces immondices, les chiens les dévorent. Parmi elles, quelques foetus et même deux ou trois petits corps de bébés mourants ou morts. Cette chair tendre c'est le régal. Dans le ciel des vautours tournoient, piquent soudain sur les minuscules cadavres auxquels leurs serres s'agrippent tout en chassant les chiens de leurs becs. Des rats, des mouches. Le règne des bêtes, de celles qu'on représente sur les

gravures de l'enfer. Seule en cette absence de toute humanité demeure la sérénité de Bouddha. Les bonzes poursuivent leurs saintes activités en une paix détachée de toutes les contingences. Ils psalmodient accroupis devant les autels, égrenant leurs chapelets à gros grains dans la pagode des fleurs, abritée derrière des pins centenaires et couverte de tout l'arc-en-ciel des camélias, les blancs, les roses, les vermillon, les orange. Un saint homme, très vieux, ridé de piété, prie devant un énorme Sakiamouni en grès rouge, au sourire d'énigme. Plus loin, la pagode des cinq cents génies, plus monstrueux les uns que les autres, exprime ce jour-là comme toujours, les terreurs de toute vie. Mais surtout flambe au soleil, de ses toits superposés, la pagode de cuivre, entièrement en cuivre rouge depuis le parvis jusqu'au faîte. Comme d'habitude elle est un éblouissement de beauté étincelante, aveuglante, presque insoutenable, où le soleil s'amplifie en un brasier d'un roux ardent. Qu'importe les événements à ces religieux qui s'acheminent dans la perfection du non-être? En fait ils savent surtout qu'ils sont les seuls de toute la population à n'avoir rien à craindre. Ils n'ont pas pitié. Ils sont au-delà de la pitié. Ils essaient seulement d'échapper à la roue de la vie. Dans la ville morte, ce calme magique, surhumain, inexorable, des prêtres aux longues robes et des pagodes saintes, semble plus ajouter au néant qu'à l'existence. Les litanies des moines, le son de leurs cloches et clochettes, célèbrent l'indifférence à tous les drames de cette terre. Moi je rentre au consulat. Sur ma route toujours ces vautours, ces chiens, ces rats. Deux ou trois apparitions ignobles qui sont des lépreux ou des hommes aux bubons durs, dont personne n'a voulu et qui errent.

Le lendemain, à l'aube, des coups de feu et des éclats de clairon. Toute la rumeur sourde de la guerre entre au consulat. Ce sont les « Sseutchouanais » qui arrivent, de retour chez eux après six ans. Mais contre qui combattent-ils puisque les portes de la ville sont ouvertes et qu'il ne reste pas un soldat de Tang Kiao pour s'opposer à eux? Tout simplement ils s'emparent de Yunnan Fu comme ils le feraient de n'importe quelle autre cité, selon leurs coutumes: des pillages, des tueries. Et surtout une sarabande effrénée pour courir au palais de Tang Kiao dans la cupidité du butin à saisir. Mais il n'y a pas de butin, rien. Le déménagement de Tang Kiao a été très complet et très soigneux. Alors dans leur immense déception, les « Sseutchouanais » se sont répandus dans la ville comme des sauterelles.

Moi, j'aurais voulu aller voir, mais je trouve mon père planté dans la cour du consulat. Anne Marie est là à côté de lui. M. Albert Bodard sue d'angoisse à l'idée qu'à chaque instant les soudards

peuvent surgir pour assassiner, pour dévaster et incendier le consulat. Il dit à Anne Marie:

– Peut-être devrais-je faire fermer le portail?

Anne Marie lui répond très calmement:

– À quoi cela servirait-il? Et puis vous perdriez la face.

Albert se reprend, mais avec une telle majesté qu'il ne semble pas avoir éprouvé, un instant auparavant, un égarement de prudence:

– La France n'a pas peur. Je n'ai pas peur. Le portail restera ouvert. Et le drapeau français continuera de flotter en haut de ce mât.

Puis il me jette un regard:

– Toi, je te défends de sortir. Tu resteras au consulat. Et je vais donner des ordres aux gardiens du portail pour que tu ne puisses pas t'échapper.

Je suis impuissant. Je n'ai pas de complicités comme j'en avais à Tcheng Tu. D'ailleurs mon mafou tremble de tous ses os et je ne puis compter sur les domestiques. Car, à Yunnan Fu, à l'exception de mon mafou, de mes amahs et de deux ou trois jardiniers chinois, les serviteurs sont tous des Annamites parlant français, obséquieux, faux et délateurs. Cependant, au bout de deux ou trois jours, le tumulte s'apaise au-dehors. Il ne s'est agi que d'un petit pillage et d'une petite tuerie. J'ai le droit de retourner en ville.

Innombrables sont les soldats. Innombrables sont les baïonnettes. Mais il s'agit de soldats vautrés, loqueteux, en sandales, aux ceintures à peine garnies de cartouches, qui serrent leur ventre creux. Leurs petits chevaux de bât, leurs mulets, leurs ânes sont attachés à des pieux. Ces bêtes sont couvertes de plaies, les dos écorchés par l'usure des charges. Les officiers ne sont guère en meilleur état. La grande préoccupation de tous ces guerriers est de se rassembler autour des marmites où ils font cuire du riz qu'ils ont arraché aux pauvres habitants de la cité. Ils ne semblent jamais pouvoir se rassasier, comme s'ils avaient à combler une faim immense. Je ne vois pas de canons, ils ont dû être perdus en cours de route. C'est bien une armée vaincue.

Ce qui m'amuse c'est que je reconnais quelques têtes. En passant devant un état-major je vois un général et un colonel qui venaient souvent au consulat à Tcheng Tu. Même eux sont dépenaillés. Quel contraste avec leur splendeur d'antan!

Je suis le petit espion sans le savoir, car je rapporte ce que j'ai vu

à mon père et il s'écrie après réflexion:

– Mais alors, pourquoi Tang Kiao s'est-il enfui devant ces clochards?

Je reprends mes randonnées, et je sens la haine. Une haine dans les yeux de tous ces soudards. Ils ne se rangent pas pour me laisser passer. Je commence à avoir peur de leurs baïonnettes. Mais la haine se limite à leurs yeux, comme s'ils avaient reçu des ordres. Un officier cependant, un de ceux que je connaissais autrefois, me hurle:

– Fils de chien, ta niche va bientôt être sous terre.

Un jour, au petit matin, cent ou deux cents soldats envahissent la cour du consulat. A leur tête le principal Seigneur de la guerre « sseutchouanais », le général Chao, que je connaissais si bien et qui était si gentil avec moi, descend de cheval. C'est un échassier affublé d'un bec-de-lièvre. Il a des yeux troubles d'oiseau aquatique. Mais dès qu'il m'aperçoit il me dit gentiment:

– Salut Seigneur Lulu. Alors tu aimes bien Yunnan Fu ?

– Oui.

– Autant que Tcheng Tu ?

– Oui.

– Va, amuse-toi dans la ville. Il ne t'arrivera aucun mal.

Mon père averti vient saluer son illustre visiteur. Retrouvailles. Congratulations. Multiples vœux et multiples politesses. Les deux hommes disparaissent dans le bureau de mon père.

Albert a rapporté au dîner la conversation à Anne Marie qui écoute cette fois très attentivement. Moi aussi, j'écoute bien sûr de toutes mes oreilles.

– Chao a été tout miel au début. Il m'a remercié dix mille fois de mon soutien à Tcheng Tu. Il a affirmé qu'il ne l'oublierait jamais. Il savait que j'aimais le Yunnan et tous les Yunnanais. Il trouvait aussi très convenable de ma part de m'être montré si magnificient à l'égard du maréchal Tang Kiao, l'illustre et révérend chef de tous les Yunnanais. Cependant, lui, le général Chao, ainsi que ses officiers, et ses hommes, au retour d'une longue, douloureuse, sanglante expédition faite sur l'ordre et pour la gloire de Tang Kiao, ont été très étonnés de ne pas être reçus et consolés par lui. Alors ils ont été bien obligés de se demander si l'illustre maréchal n'avait pas sur la conscience des crimes secrets qu'ils allaient découvrir. Ne les avait-il pas vendus à leurs ennemis du Sseu Tchouan ? Sans doute avait-il

pressenti la colère qui s'emparerait d'eux et s'était-il enfui pour éviter le châtimement de ses abominations.

Anne Marie sourit.

– Après ce préambule, de quoi vous a-t-il menacé?

Albert garde le silence quelques secondes comme s'il avait peur de lâcher la vérité:

– Je crois qu'il vaut mieux que je vous dise tout. Selon Chao, Tang Kiao serait en train de regrouper ses forces dans une région très sauvage, sur la piste menant vers Sseu Mao à proximité de l'Indochine. Et lui Chao espère bien que les Français ne continueront plus à aider Tang Kiao qui s'est dévoilé comme un traître, un tigre dévorant, une panthère noire, comme un ennemi du peuple yunnanais. Si les Français n'arrivaient pas à comprendre à quel point Tang Kiao mérite la mort, ce pourrait être très dommageable pour le consul de France à Yunnan Fu et pour ses ressortissants.

Anne Marie sourit toujours.

– En somme il vous a promis un beau petit massacre.

– Hélas je le crains.

– Qu'allez-vous faire?

– Je vais réfléchir.

Le résultat de ces cogitations est un télégramme, que j'ai retrouvé bien des années plus tard, expédié au gouverneur général de l'Indochine. Un télégramme dont chaque mot a été pesé, soupesé, disant tout sous la forme la plus digne.

Toute intervention dans les affaires yunnanaïses pourrait compromettre la sécurité des résidents français à Yunnan Fu.

Signé: Albert Bodard.

Réponse dès le lendemain. Télégramme N° 689: *«Aucune intervention directe ou indirecte envisagée. »*

Mais Albert n'est pas dupe, car autrefois, dans sa jeunesse, avant d'entrer si honorablement dans le corps consulaire, il a travaillé un peu comme agent du bureau politique du Gouvernement général de l'Indochine. Le chef des besognes délicates était un gros ver blanc, un gros mou sirupeux qui était le dur des durs, et qui disposait de toute une équipe. Il avait choisi un à un ses agents, des métis de toutes les espèces, des indigènes de toutes les races et il connaissait personnellement messieurs les chefs pirates, messieurs les chefs bandits auxquels il avait déjà demandé bien des services.

Il connaissait aussi de très honorables commerçants célestes qui avaient pignon sur rue dans les villes et qui commanditaient tous les trafics possibles. Ce beau monde-là, Albert en est sûr, est en plein boulot pour ravitailler Tang Kiao bien secrètement, en se servant des pistes impossibles de ces régions impossibles.

L'atmosphère se tend à Yunnan Fu. Le général Chao a donné en l'honneur de mon père un grand dîner. Et mon père a donné en l'honneur du général Chao un grand dîner. Anne Marie était très gaie.

Une semaine après ces festivités sur fond de menace et de danger, un jour très ordinaire, Albert la surprend en train de se parer. Elle sublime sa chair pour on ne sait quelle fête. Elle est même au-delà de la chair dans l'imminence de quelque faste où elle disparaîtra. Elle a sa robe de dentelle et ses bijoux, mais surtout, pour la première fois, elle a planté un long stylet de jade vert dans l'épaisseur de son chignon. Et moi à côté d'elle je suis comme son page des réjouissances immanentes. Tout en velours noir avec une collerette de dentelle. Albert est bouche bée.

– Mais que faites-vous Anne Marie?

– Je veux mourir belle.

– Que dites-vous?

– Je veux mourir belle. Vous le savez bien, la mort est sur nous. À chaque instant nous pouvons être égorgés.

Albert veut la prendre dans ses bras. Elle le repousse.

– Je n'ai pas besoin de vous pour mourir. Mon fils me suffit.

Albert est complètement interloqué, bouche bée, narines béantes, tout rouge, ne comprenant pas. Moi je comprends un peu plus. Je sais qu'Anne Marie, quand elle délaisse l'ironie avec laquelle elle traite sa vie, aime accorder de grands moments au grandiose un peu fantastique. En moi-même je ne sais pas exprimer ce que je sens d'elle, ou je n'ose pas. Mais n'y a-t-il pas en elle une faille, quelque rainure, menant à la folie?

Tout se termine en apothéose, car, sans que l'armée du général Chao s'y attende, des canons tonnent, fracassent les murailles, des troupes surgissent. En une heure elles ont pris la ville. C'est l'armée de Tang Kiao qui revient. La vengeance de Tang Kiao. La vengeance terrible, tellement affreuse que l'on me retient au consulat. Car partout, dans toute la ville, ce ne sont que supplices, morts lentes pour les chefs, empalements pour les subalternes, et des centaines de soldats à genoux décapités à la même seconde. Il paraît que c'est

Tang Kiao qui, plus superbe que jamais avec son crâne rose et sa tête d'énorme galet, hurle les ordres de torture avec une sorte de satisfaction paradisiaque, méticuleux, distribuant à chacun son dû, n'oubliant personne. Et pendant que les embrochés vifs, les empalés vifs, se tortillent ridiculement sur leurs pals et sur leurs broches, la population entière à Yunnan Fu est sortie de ses taudis et de ses yamens pour se moquer des vaincus si congrûment mis à mort dans la gamme infinie des rires, des gestes, des railleries, des obscénités, des injures, des crachats. Toute une immense joie méchante et mauvaise, celle qu'éprouve la Chine pour ceux qui succombent.

Six jours. Cela dure six jours. Le septième jour je peux retourner en ville. Le nettoyage a été fait. Tous les corps ont été enlevés, surtout par crainte de la peste, car, on ne sait pourquoi, Yunnan Fu, ville bâtie à deux mille mètres d'altitude, dont le climat est pourtant sain, est chaque année le foyer de cette maladie-là, qui se propage de proche en proche jusqu'au Yang Tse Kiang et au Sseu Tchouan. Désinfection à la chinoise, c'est-à-dire que je vois des restes, des lambeaux que n'ont pas encore dévorés les chiens, ces éternels chiens de la Chine des malheurs, mais que maintenant le peuple dérange. Et bientôt ces détritres mêmes sont emportés sous les pas des foules surgies de toutes parts.

Fêtes de la victoire. Au lieu des décombres humains, l'immense pavoisement. Toutes les demeures, des plus humbles aux plus somptueuses, décorées de fleurs et de verdure. Dans les rues des autels portant les offrandes sacrées et des arcs de triomphe ornés de grands caractères célébrant les vertus immortelles du maréchal Tang Kiao. Au-dessus encore, des arches, des portiques, comme des passerelles de gloire en bois laqué rouge où pendent des banderoles encadrant la photographie du héros. Et les masses rangées en murailles hurlantes contemplent le défilé des troupes faisant dans la ville leur entrée officielle. Belle armée, avec ses officiers, sabre au clair, ses soldats luisant d'une dureté prolongée par les éclairs des baïonnettes, étendards déployés. Toutes ces troupes marchent presque au pas, selon les rites du protocole militaire français. «Ainsi la mission de nos officiers n'a pas été complètement inutile », dit monsieur le consul dans la tribune d'honneur à la droite de Tang Kiao. Un Tang Kiao intangible dans sa solidité, un monolithe ne témoignant même pas l'ombre d'une joie, impassible au salut de ses soldats tournant vers lui leurs têtes également impassibles. Fanfares, soufflant, battant leurs instruments, et produisant des sortes de marseillaises. Soudain Tang Kiao d'un mouvement imprévu adresse à mon père:

– Mille et mille années de bonheur pour vous. Dix mille années de

prospérité pour la République française.

Monsieur le consul comprend fort bien la reconnaissance de Tang Kiao. Des mulets portent des mitrailleuses. Des chevaux tirent des canons et le volume de cette artillerie provenant des meilleures firmes françaises – Le Creusot, Saint-Étienne, Schneider, Hotchkiss – a été mystérieusement multiplié. Cette constatation Albert l'exprime ensuite à Anne Marie avec une sorte de bouderie rageuse:

– Tang Kiao m'a cocufié! Le Gouvernement général de l'Indochine m'a cocufié! Ces canons ne sont pas nés par l'opération du Saint-Esprit.

Il lui faut faire une visite de congratulations à Tang Kiao pour montrer qu'il n'est pas content. Dans ce but, il procède de la manière la plus protocolaire. Il fait demander audience. Il se fait transporter dans sa chaise à porteurs officielle, dont les tentures et la livrée des coolies sont marquées de l'idéogramme France. Il se met en grande tenue avec tout son harnachement, avec la rangée entière de ses décorations épinglées sur les broderies de l'uniforme. En présence du maréchal il débite de sa voix d'officiant diplomatique:

– Je vous apporte les félicitations de mon pays. C'est avec une grande satisfaction que la France entière a appris votre triomphe.

Mais la froideur calculée du consul est immédiatement balayée par Tang Kiao qui l'emmène dans une petite pièce intime, sale par conséquent, autour d'une table de marbre ronde jonchée de théières, de cruches, de coupes, de gobelets, d'une assiette de graines de pastèques, de diverses choses à mâchouiller, de fruits et de cigarettes: le confort chinois. Il y a évidemment des crachoirs. Il faut s'asseoir sur des chaises d'ébène noir au dos ajouré de grosses barres qui se rejoignent à angles droits pour former le dessin d'un caractère céleste.

Tang Kiao fait pattes de velours, si l'on peut dire:

– Je n'ai pas voulu vous déranger en vous prévenant de ma petite absence. Je savais que je serais bientôt de retour. Il fallait que je parte pour ensuite capturer tous mes ennemis dans Yunnan Fu comme des rats dans un piège.

Pendant une ombre de tristesse ondoie sur les bosselures du visage de Tang Kiao:

– Ma joie n'est pas complète, l'homme que je détestais le plus m'a échappé. Il me devait tout. C'était un simple soldat qui, lorsque j'avais envoyé mes armées conquérir le Sseu Tchouan, avait attiré mon attention par ses exploits. Il avait mon affection. Je l'avais

nommé colonel. Je lui avais donné un régiment. Pendant des années au Sseu Tchouan il s'est prêté en maître d'une ville presque aussi grande que Tcheng Tu : concubines, nourritures fines et surtout opium. Est-ce la « fumée noire » qui a rempli son cœur d'ingratitude? Qui a rempli son cerveau de pensées pernicieuses? En tout cas c'est lui qui a infecté Chao et toute mon armée du Sseu Tchouan de haine contre moi. Je m'étais réservé le plaisir de le couper moi-même à vif. Mais cet homme mauvais a réussi à s'esquiver de Yunnan Fu quand je reprenais la ville. Je savais qu'il avait pris la piste de Talifu où il comptait sur la complicité du chef de la garnison. Ce chef, je l'avais fait tuer, et à Talifu une juste punition attendait ce misérable. Mais, sans doute pris de soupçons, il n'est jamais apparu à Talifu. Il s'est sûrement jeté dans cette région de massifs et de gouffres presque inconnus qui montent vers le Tibet. J'espère qu'il aura péri des mains des primitifs qui tuent tout Chinois se hasardant sur leur territoire, ou qu'il sera tombé dans quelque précipice. Mais je ne le saurai jamais.

Des guerres comme celle de Yunnan Fu, à cette époque, il y en a en Chine des dizaines, des centaines, ce ne sont que des péripéties. Un petit Seigneur de la guerre qui s'évade, c'est un minuscule incident. Mais Tang Kiao ignorera toujours qu'en manquant sa vengeance contre cet homme, c'est tout le destin de la Chine qu'il a joué, que c'est tout l'avenir de l'immense Chine qui en sera transformé. Car ce Seigneur de la guerre rebelle s'appelle Chou-teh. Il va devenir communiste et après des événements formidables, après dix ans de révolution et de répression, lui, traqué avec quelques milliers de soldats fidèles, rejoindra en un ultime repaire dans le Kouang Si, un autre homme traqué avec quelques milliers de paysans fidèles. Cet homme-là s'appelle Mao et de la réunion de ces débris de révoltés, à Juling, dans une montagne cernée de toutes parts par les ennemis, naîtra l'Armée rouge. Sans sa rencontre miraculeuse avec Chou-teh, Mao était condamné. Ce Chou-teh raté dix ans auparavant par Tang Kiao.

Mais monsieur le consul se moque bien de Chou-teh. Le lendemain il est le juge énonçant son verdict devant ma mère et moi pour tous témoins.

– J'ai été aux informations. Maintenant je suis sûr que c'est « Ver blanc » qui m'a fait un enfant dans le dos, toute une nichée d'enfants même. Ses procédés, je les connais. J'ai travaillé pour lui autrefois, le salaud...

Anne Marie dit de sa petite voix:

– Avant que vous ne soyez consul je pense. Car je ne vous ai

jamais entendu employer de pareilles expressions, surtout devant un enfant.

Albert ne se met pas en rage. Il n'a pas sur sa figure ces plis qui signifient qu'il tape moralement du poing sur la table. Il met les choses au point:

– Vous savez bien que je ne suis pas fils d'archevêque, qu'avant d'être un consul digne de vous épouser, j'ai dû faire mon chemin. Je n'ai pas honte de vous le répéter. J'ai été un agent de «Ver blanc », c'était une façon de servir la France comme une autre.

Anne Marie, toute douceur:

– Ne vous fâchez pas mon ami. Il n'y a aucune honte à avoir été ce que vous avez été. Au fond vous l'admirez toujours ce « Ver blanc » même si cette fois-ci son entreprise a failli vous coûter la vie.

Albert siffle entre ses dents, en bon connaisseur.

– Il n'y avait pas de risque. Il n'aurait pas tenté le coup s'il avait pu échouer. Tout était calculé. Tout était monté comme de l'horlogerie.

Moi, je ne sais pourquoi, je me livre pour une fois à une manifestation intempestive. Je fais « ding ding » de la bouche en imitant un réveil. Albert crie.

– Il est insupportable cet enfant.

Anne Marie hausse le ton.

– Vous feriez mieux de vous contrôler. N'oubliez pas ce que vous lui avez fait.

Mais Albert ne se laisse pas démonter. Il revient à ce qui l'intéresse.

– Du beau travail et je m'y connais. Certainement, pour commencer, un émissaire, quelque Chinois, qui vient en secret, surtout à mon insu, trouver Tang Kiao et lui expliquer la manoeuvre. Le maréchal est vite convaincu. Il va à l'endroit où «Ver blanc » voulait qu'il aille. Tout son service s'en est donné à cœur joie. On a renforcé d'abord Tang Kiao. Caravane d'armes, de munitions, et j'en passe. Mais surtout on a racolé pour lui les bandes installées sur les grands fleuves fiévreux à l'affût des caravanes qui les traversent à toute vitesse. Ce ne sont pas les vapeurs des fièvres, ce sont les bandits qui les tuent. Cela n'empêche pas «Ver blanc » d'avoir avec eux de vieilles et profondes affinités.

Anne Marie dit:

– C'est ça l'Asie que vous aimez, n'est-ce pas, mon cher Albert?

– Laissez-moi parler. « Ver blanc » est aussi au mieux avec les garnisons chinoises chargées de contrecarrer les entreprises françaises sur la frontière, entreprises qui sont les propres petites manœuvres de « Ver blanc » pour repousser les frontières un peu plus loin. Mais ces garnisons n'ont jamais touché un sou du côté chinois, et mon Dieu, « Ver blanc » a pris la très charitable habitude de régler leur solde. C'est tout dire.

Anne Marie philosophe:

– Et comme cela la félicité est générale, mon cher Albert.

– Laissez-moi parler, Anne Marie. Le point délicat c'était les deux divisions envoyées par Chao aux troupes de Tang Kiao. Mais là, c'est Tang Kiao lui-même qui a fait le travail, avec notre or naturellement, pas le sien... Il savait très exactement quels officiers il pouvait acheter. Au jour fixé ils zigouillent les purs, les intraitables, les ennemis invétérés du maréchal, ennemis qui ne se doutent de rien. Ensuite ça a été facile de rallier les troupes. Et de cette manière Tang Kiao a pu apparaître devant Yunnan Fu et surprendre tout son monde. Bien joué.

– Oui, peut-être, dit Anne Marie, mais il suffisait qu'un des officiers que Tang Kiao voulait acheter se soit révélé non achetable. Il aurait pu tout dévoiler à Chao et nous serions morts.

Albert rit à gorge déployée.

– Avec « Ver blanc » il n'y avait pas de risque, je vous le dis et je vous le redis, Tang Kiao aussi connaissait son monde. Ils agissaient à coup sûr.

Anne Marie pétille du regard:

– Et dans le plan, il fallait vous rouler pour votre propre bien. Car autrement vous auriez pu être inquiet et peut-être commettre quelque imprudence.

Cette fois Albert tape vraiment du poing sur la table:

– Moi commettre une imprudence! Pour qui me prenez-vous? « Ver blanc » aurait pu me prévenir, il aurait dû me prévenir. Je vais protester. Je vais lui envoyer un télégramme d'engueulade.

Et là-dessus Albert, dans son bureau, de forger cette formule: « *Semble que vous ayez eu activité contraire au télégramme N° 689 expédié à moi par le gouverneur général.* » Le lendemain réponse de « Ver blanc »: « *Ai appliqué strictement télégramme 689.* » Albert au lieu d'être fâché est admiratif. Le lendemain à table il dit à Anne Marie:

– Je le reconnais bien là « Ver blanc ». Quel culot!

Anne Marie le regarde:

– Vous êtes stupéfait parce qu'il ment encore mieux que vous.

Albert soupire.

– Oui, mais il n'aurait pas dû le faire avec moi.

Anne Marie suggère:

– Pourquoi ne protestez-vous pas auprès du Gouvernement général?

Albert emporté par un élan de bravoure proclame:

– Je vais le faire cet après-midi même.

Et dans son bureau il polit et repolit pendant trois heures une formule tout à la fois hardie et prudente. Cela donne: *«Semble que vos instructions indiquées dans le télégramme 689 aient été mal comprises par certaines autorités subalternes françaises. »*

Et durant trois longs jours, trois longues nuits, où il n'arrivait pas à fermer l'œil, préoccupé, fermé, buté, il a attendu que monsieur le gouverneur général tranche. Jugement de Salomon.

« Un consul de France doit toujours être insoupçonnable. C'est par respect pour vous et votre fonction que nous avons évité certaines compromissions. »

À table Albert se montre fort satisfait au point qu'Anne Marie ne résiste pas à l'envie de lui rabattre le caquet d'un mot un peu malsonnant quoique tiré des auteurs classiques:

– Cocu mais content, en somme?

– Oui, c'est tout à mon honneur. Voilà qui prouve mon mérite, et le chemin que j'ai parcouru. Je suis le consul de France.

Cependant, réflexion faite, une perplexité se peint sur son visage:

– Pourquoi «Ver blanc » a-t-il fait tout cela? Il s'est fait payer par Tang Kiao d'une façon quelconque. Il a dû lui arracher quelque promesse très précise, mais laquelle ?...

Tang Kiao vient l'après-midi et cite à mon père un proverbe chinois: « Quand un corps est pourri, il faut en sauver les membres sains. » Cette vieille sentence semble obscure à Albert. Sa face est une interrogation.

– Oui, dit le maréchal, la République chinoise, dont je suis pourtant le créateur et pour laquelle j'ai tant fait, est désormais

complètement décomposée et agonisante. J'ai donc pris une décision. En détacher le Yunnan, en faire un État libre et démocratique.

Les écailles tombent des yeux de mon père. Voilà ce qu'a obtenu «Ver blanc ». Chapeau! Un Yunnan qui sera comme le sixième État de l'Indochine, lui consul, devenant une sorte de résident général sans titre. Tout cela est merveilleux. Mais ne va-t-on pas se foutre de sa gueule, à lui Albert, le dégommer, pour mettre à sa place quelque diplomate aux titres plus ronflants, un consul général par exemple? Il est très anxieux comme toujours. À table, son confessionnal habituel, il dit à Anne Marie:

– Je suis seulement consul de première classe. Ils sont capables de me remplacer.

Anne Marie le rassure:

– Ils ne vous remplaceront pas. N'ayez crainte.

Une semaine après, sur le champ de manœuvres à côté de la ville, Tang Kiao qui s'est mis un gibus et qui a créé tout un gouvernement civil en jaquettes, proclame solennellement l'indépendance du Yunnan, il sera le président à vie du Yunnan rénové. Il emploiera toutes ses forces et son humble talent à faire une nation heureuse et pacifique. La population au complet est là. L'armée entière est là. Manifestations délirantes. Toutes les notabilités sont dans la tribune officielle. Mon père est à sa place habituelle, à la droite du maréchal. Moi aussi je suis là, accroupi en bas de la tribune. Rien ne m'étonne. Mon père craint de recevoir un télégramme de limogeage. Il reçoit un télégramme de félicitations du gouverneur général de l'Indochine. Les télégrammes de félicitations pleuvent. Il en arrive de partout. De Hanoï, de Saïgon et même de Paris, du secrétaire général des Affaires étrangères, M. Berthelot. C'est la consécration. Il n'y a que Anne Marie qui vraiment, le soir, rit, mais rit! Elle n'arrive pas à ne pas rire.

– Qu'avez-vous? demande Albert.

– Je constate que vos mérites sont toujours plus grands lorsque vous ne faites rien. Mon ami vous allez bientôt être consul général.

Pourquoi ai-je raconté tout cela en détail? Parce que ces événements ont laissé une marque indélébile en moi. Ils ont forgé ma conception du monde. Pour moi, tout est régi par une mécanique de la cruauté, par le ressort de l'intérêt, par le calcul permanent. Déjà, à neuf ans, je ne crois plus à la bonté des hommes. Du moins, je me sens à l'aise avec le masque de la force et de la ruse, le masque de Tang Kiao. C'est mon premier héros. J'aime que

son faciès pesant soit toujours identique, que, quand il donne des ordres terribles, on ne voie rien, que, quand il raconte des choses terribles, il sourie. Peut-être est-ce de lui que je tiens ce ricanement qui me vient lorsque je détaille quelque anecdote atroce récoltée au cours de ma vie de reporter. Quand il est furieux d'un échec, il rit. Comme tous les Chinois rient lorsqu'ils rapportent leurs malheurs: leur famille égorgée par des soldats, la ruine après un pillage, un incendie, ou la levée d'un impôt très exceptionnel pour les besoins très exceptionnels de quelque Seigneur de la guerre. Oui, les Chinois rient dans ces cas-là. Et moi j'ai tendance à rire aussi – non qu'il me soit arrivé de pareils malheurs – lorsque survient quelque emmerdement. Peut-être est-ce le rire jaune? En tout cas je ne pleure pas. Je n'ai pas ri mais je n'ai pas pleuré lorsque mon père et ma mère divorcés depuis si longtemps sont morts séparément à quelques années de distance après des fins de vie également malheureuses. J'ai éprouvé même comme un soulagement. Je ne suis jamais retourné à leurs tombeaux. Non que je sois un monstre. La mémoire d'eux est en moi. Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de revoir les choses, je n'ai pas besoin de revoir la Chine, je n'ai pas besoin de revoir le monde, mais tout cela m'habite. Je suis comme le fumeur d'opium – j'en ai fumé à une certaine époque de ma vie – pour qui toutes les réalités entrevues ne s'aiguisent et ne se conservent qu'à l'intérieur du cerveau.

Tang Kiao est donc le premier personnage tragique de ma vie. Il sait se montrer civilisé vis-à-vis des Européens, mais sa nature se dévoile parfois brusquement à leurs yeux stupéfaits quand il est l'hôte bénin qui les reçoit en jaquette. Car malgré sa toute-puissance il se sent toujours menacé, même lors des agapes les plus raffinées. Comme tout Seigneur de la guerre, c'est autour de lui le complot permanent, la révolte qui couve, la trahison qui le suit comme son double. Il se tient sur ses gardes et il augmente le raffinement de ses repas en démasquant un homme de confiance qu'il fait exécuter sur-le-champ, pendant le banquet... Il est si bon qu'il fait partager le plaisir de sa vengeance à ses invités occidentaux. Ainsi un soir, au milieu d'un repas officiel, riche de cinquante mets différents, il annonce de sa voix la plus paisible qu'un châtiment est prévu à l'étage d'en dessous, celui de son général préféré qui semble avoir un peu trempé dans un projet pour l'assassiner. Les invités sont cordialement conviés à assister au spectacle. Cette annonce ne provoque aucune réaction. On connaît la Chine. Les messieurs se lèvent pour aller regarder le supplice. Les dames n'y vont pas.

Le condamné, nous raconte ensuite mon père, un homme dans la quarantaine, très beau, en grand uniforme, avec une longue figure

ovale presque féminine, est paré d'une toque blanche de léopard des neiges. Peut-être un général giton... Tout se fait très cérémonieusement. Le bourreau au chapeau pointu, tenant dans ses mains une très lourde lame droite, épaisse, au bout carré, lui demande de s'agenouiller sur un tapis de soie. Il obéit et soudain proteste parce qu'il vient de sentir une rugosité sous son genou. Sa dignité en est offensée. On soulève la carpette et on retire le caillou qui gênait le général délicat, lequel, satisfait, s'agenouille à nouveau et tend sa nuque au coup de l'énorme coutelas qui emporte sa tête mignonne avec une facilité dérisoire. Ensuite tout le monde regagne la salle de banquet où le festin se poursuit comme si rien ne s'était passé.

Monsieur le consul n'est pas seulement satisfait de son Tang Kiao, il l'est encore plus de sa gare. Car il en a une, une vraie. Le chemin de fer dont il avait tant rêvé quand il était au Sseu Tchouan, et qu'il s'était donné tant de mal, en vain, pour prolonger jusqu'à Tcheng Tu, du moins à Yunnan Fu l'a-t-il à lui bel et bien, en vrais rails, en vrais trains, en vraies locomotives. Huit cents kilomètres de Hanoï à Yunnan Fu. La gare terminale se trouve en dehors de la cité murée. Elle n'est pas du tout exotique. C'est la gare de Béziers ou de Besançon, avec sa grande horloge, le bureau du chef de gare, les bureaux de messieurs les ingénieurs, avec aussi quelques contremaîtres blancs commandant aux employés jaunes. Ces messieurs sont tous des modèles réduits de Français: petites moustaches et casque colonial. Jamais on ne croirait qu'ils fonctionnent la ligne la plus extraordinaire du monde. Comme les locomotives en arrivant sont épuisées, essouffées, à bout, crachant leurs escarbilles, tellement elles ont franchi de tunnels et de ponts dans des paysages fantastiquement chaotiques!

Mais à chaque convoi surgit la Chine sous la forme de la foule. Il y a quatre classes. La dernière est formée de wagons qui sont juste des plates-formes nues protégées de ridelles. Il faut voir en dégringoler ou y monter les masses à l'assaut, toute la pouillierie chinoise dûment munie de tickets, débités et contrôlés par messieurs les employés inférieurs sous le regard des employés supérieurs, car la tricherie est partout. En tout cas, ce qui s'entasse c'est de la gueuserie asiatique, une couche de haillons mêlée de cochons. Les troisièmes classes, sans banquettes, sont réservées aux tout petits dignitaires. Dans les deuxièmes classes sont assis sur des banquettes de bois les notables jaunes, un mélange d'Annamites modernes à complet-veston, à lunettes et à dents en or, et les mandarins célestes. En première classe dans des wagons antiques au luxe d'Orient-Express, messieurs les Blancs, tous en tenue coloniale, leurs

dames et leurs bébés, avec parfois un importantissime personnage chinois. Au moins un général, lequel est fort incommode, car il s'entoure au minimum d'une douzaine de soldats, baïonnettes déployées, toute vigilance, sur les toits, les marchepieds et même dans le compartiment, pour être prêts à tirer par les fenêtres. En plus, parfois, le vieux wagon-salon en acajou mité et aux broderies jaunies qui sert à quelque extraordinaire éminence blanche: le directeur de la Compagnie, ou monsieur le directeur de la Banque d'Indochine, ou monsieur le consul de France !

Et autour de la gare, mais pas loin de la gare, donc en dehors des murailles de la ville, la colonie française. Car monsieur le consul de France ne commande pas seulement à quatre pelés et trois tondus comme au Sseu Tchouan. Là, il gouverne cent cinquante Français et Françaises, et pas de la petite bière – ne parlons pas des missionnaires et bonnes sœurs qui sont en surplus. Il y a là, dans de belles villas coloniales modernes, des bungalows ceints de jardins, non seulement les directeurs du chemin de fer, mais aussi monsieur le directeur des Douanes chinoises, monsieur le directeur des Postes chinoises, monsieur le directeur de la Gabelle chinoise. On sait que les Blancs se sont approprié ces différents services depuis longtemps en Chine, mais au Yunnan on a jugé décent que ces Blancs-là soient des Français. Il y a monsieur le représentant de la Banque d'Indochine et messieurs les représentants des différentes banques françaises opérant en Asie. Il y a les messieurs très considérables des grandes firmes d'import-export d'Indochine, qui s'intéressent surtout à l'opium et à l'étain du Yunnan. Il y a les médecins de l'hôpital français, un hôpital de deux cents lits dirigé par le docteur Mouillac. Il y a même le père Malortigue qui tient un hôtel très décent, pour les va-et-vient du beau monde: l'hôtel du Commerce. C'est un petit malin bien sec qui fera fortune dans tous les coups possibles du trafic, de la spéculation et plus tard de la piastre, et dont les fils eurasiens sont actuellement parmi les rois de Saint-Tropez avec leur « Papagayo », l'immense cage des plaisirs tropéziens.

Il y a les professeurs du collège français. Il y a d'autres Français, tous avec leur famille, tous prospères, tous heureux. Mon père veille à ce qu'il n'y ait pas de petits Blancs qui puissent ternir l'image de la France. En plus mon père commande à deux mille cinq cents Annamites de qualité, mais qui se tiennent à leur place, les secrétaires, les infirmiers, les instituteurs, etc. Tous infiniment déferents et patriotes, patriotes français, comme le sont d'ailleurs tous les Français blancs, enragés, exaspérés de patriotisme. On nage dans le patriotisme à Yunnan Fu.

Après la mort de mon père j'ai retrouvé dans ses affaires une

malle de discours patriotiques précieusement conservés.

Aussi quelle journée grandiose que le 14 juillet quand, devant le maréchal Tang Kiao et son état-major, devant les messieurs-dames français au complet, devant les Annamites méritants rangés au dernier rang, monsieur le consul de France célèbre la patrie:

« En ma qualité de représentant officiel de la France, je voudrais, en quelques mots, traduire la fierté émue qui nous soulève en ce jour de fête nationale.

«Loin de la patrie, à l'étranger surtout, ne revêt-elle pas, cette fête, un caractère plus sacré? Quand nous élevons nos regards vers le drapeau, nous sommes saisis par un sentiment de tristesse et d'orgueil: tristesse devant la distance et les séparations plus vivement ressenties mais vite évanouie dans le frisson d'orgueil patriotique qui nous traverse en présence de l'image radieuse du plus noble pays qui soit sous le ciel.

« Le drapeau! Quels souvenirs d'honneur et de gloire il enserme en ses plis frémissants !...

«Nous les revoyons tous, ces merveilleux soldats, les poilus de la Grande Guerre et leurs chefs admirables...

«En avant de ces phalanges bleu horizon, au-dessus même des étendards tricolores, nous les sentons présentes, bien qu'invisibles, les âmes des héros de tous les temps, héros sublimes qui ont su rassembler ce sol français où devait germer la plus exquise fleur de la civilisation, jusqu'à ces héros, guerriers ou non, qui, plus près de nous, ont fait connaître à l'Europe et au monde les idéaux de notre race, etc. »

Au premier rang le 14 juillet 1923 Tang Kiao arbore une nouvelle décoration française que trois jours auparavant dans un rassemblement presque aussi splendide lui a conféré M. Albert Bodard. Il faut reconnaître que cette décoration lui va particulièrement bien. Ce sont les insignes d'officier de l'Instruction publique. Mon père lui en a remis les brevets avec ces mots:

«Vous avez mérité, monsieur le maréchal, cette distinction universitaire, la plus élevée que nous ayons en France, non seulement par la façon adroite et intelligente dont vous administrez le Yunnan, mais encore pour votre culture, par l'impulsion et le développement que vous avez su donner à toutes les manifestations intellectuelles dans votre province. »

Malheur à qui déplaît à monsieur le consul! malheur à qui ne lui rend pas suffisamment hommage! à qui n'est pas suffisamment

déférent! à qui ne sait pas ressentir dûment toute son importance! Il marmonne alors entre ses dents: « C'est un jean-foutre!» et il adresse à son sujet une note sévère à qui de droit, au gouverneur général, à l'ambassadeur de France à Pékin ou au directeur de la firme qui emploie l'individu. Mais pour qui sait le flatter, comme il est bienveillant! on ne le flatte jamais trop! quitte pour lui-même à complimenter infiniment ses supérieurs à Hanoï ou à Paris.

Chacune de ses journées est impériale. Lever vers les neuf heures. Apparition dans son bureau à dix heures sous le buste de Marianne. Il y a une vaste antichambre qui est pleine de monde. Aux visiteurs qu'il consent à recevoir un planton remet un carton portant un numéro d'ordre. Évidemment tour de faveur à tous les personnages éminents, de l'évêque aux banquiers. Pendant trois heures, M. Albert Bodard affûte sa mine en fonction des visiteurs, selon leur requête et selon leur art de la déférence. Lui peut déployer toutes ses humeurs, le contentement, la fine plaisanterie, la parole d'honneur, la promesse qui ne l'engage pas, le «je verrai, je verrai», la désapprobation, le sermon, l'engueulade, la colère avec explosion. Et ensuite au déjeuner il grogne:

– Ces gens-là sont insatiables. Si je me laissais faire, ils me mangeraient tout vif.

Après, pendant la sieste sacrée, le pépiement d'un oiseau, ou un rai de lumière inopportune sont des crimes. Vers les quatre heures, monsieur le consul sort dans sa chaise à porteurs encadrée de tirailleurs annamites. Le maréchal Tang Kiao lui a permis d'avoir un petit détachement militaire français pour sa garde personnelle. C'est ainsi qu'il franchit les murailles de la ville et se rend au Cercle Français où tout le monde, hommes et femmes, se lève à son arrivée. Lui va faire sa partie de poker, où il est préférable qu'il gagne. S'il ne donne pas une réception au consulat ou s'il n'honore pas de sa présence un dîner offert par quelque ressortissant français, il mobilise son vice-consul, son chancelier ainsi que tout le personnel annamite subalterne. Là il travaille jusqu'à une heure du matin, non seulement à peaufiner ses rapports, mais à rédiger lettres et télégrammes en quantités innombrables à propos de tout ce qui le tracasse, le préoccupe, lettres qui sont de petites vengeances, ou qui sont destinées à marquer son zèle et à faciliter son avancement. Il pense à tout le monde Albert, même aux demoiselles rancieuses qui sont les secrétaires du service du personnel au Quai d'Orsay, dont il connaît les anniversaires et à qui il fait expédier des cadeaux. Car il pratique aussi la grande politique des cadeaux.

Il s'amuse bien en outre, monsieur le consul. Il n'est pas seulement

solennel, trônant, rayonnant d'importance, il est redevenu le luron. Je ne sais si c'est l'effet du climat, d'une certaine surexcitation coloniale, d'une certaine influence de ce continent fiévreux, érotique, mais à Yunnan Fu, comme dans toutes les sociétés coloniales d'Asie règne chez les Blancs une agitation permanente, une fièvre de plaisirs, de cancanes, d'adultères. La frénésie coloniale, dominée par la fesse, l'argent, tout le monde connaissant tout le monde, tout le monde couchant avec tout le monde, caricatures des Français, exagérant leurs querelles, leurs brouilles, leurs réconciliations, leurs bavardages, leurs cocufiages, indéfiniment. Avec aussi les appréciations sur les enrichissements fabuleux et les faillites incessantes, l'admiration pour les malins, en somme un amoralisme complet sous la prétention aux bonnes manières – manières de rustres en fait –, car tous ces gens-là, les desséchés comme ceux qui ont l'œuf colonial – effets contradictoires du climat – sont en général d'assez vulgaires personnages, qui s'en mettent à gogo d'une façon incroyable.

Albert est à l'aise, tranchant, parfois souverainement, parfois par allusion, parfois par un sourire, de toutes les affaires délicates, de tout ce qui circule comme ragots de tripotage, depuis Shanghai jusqu'à Saïgon. Je me souviens d'un énorme monsieur Bucher qui tonitruait avec une élégance d'égout. C'était le chef du chœur. Albert l'appréciait. Anne Marie le détestait. Les dames minaudent, ce qui plaisait bien à Albert qui avait repris son personnage de séducteur à la mode de 1900, légèrement moustachu, qui sait pousser un compliment, trousseur une galanterie, qui fait valser voluptueusement sa cavalière tout en restant respectueux. Alors il sait avoir la voix douce, ne pas être trop mielleux, et mener les choses à leur conclusion normale.

Moi, je grandissais. Autant Albert Bodard était pétulant, autant il me semblait que ma mère était un peu triste. Juste une impression. Il lui arrivait de me caresser le front plus souvent de ses mains fines et elle me regardait. Elle n'avait pas voulu que j'aie à l'école française comme les autres enfants, sans doute pour me garder davantage près d'elle. Mais comme il fallait que j'apprenne enfin les premiers rudiments de français, car je parlais jusque-là un charabia salmigondiaque plein de mots anglais et chinois, elle s'est résignée à ce qu'on fasse venir d'Hanoï une préceptrice métisse. L'avait-elle choisie en fonction de moi ou d'Albert Bodard ? En tout cas elle était suffisamment laide pour chasser toute idée de tentation dans l'esprit de mon père. En général les Eurasiennes sont de petits bijoux durs, avides, cupides, très jolis. Des sortes de poupées de chair bien moulées, capables de tout pour arriver à leurs fins. La mienne était

très douce avec moi, même si c'était ma geôlière. Car j'étais enfermé avec elle pendant des heures à apprendre des mots, à épeler, à faire des dictées, des additions, des soustractions, ce qui me privait de ma liberté, cette liberté que j'avais de parcourir à ma guise la contrée à cheval. C'était une grande fille au teint brouillé, aux traits comme des gouttières, molle, geignarde. Elle se plaignait sans arrêt. Elle se plaignait de ce Yunnan, de cette ville puante, grouillante et peu distinguée par rapport à son bel Hanoï. Elle se plaignait de l'altitude, du froid qui la glaçait, des vertiges qui l'étouffaient et elle se plaignait aussi de sa triste vie, de sa condition de métisse, c'est-à-dire de fille repoussée de tous, de toutes les sociétés, la française et même l'annamite. Évidemment elle n'avait qu'un rêve, celui de se faire épouser par un Français, le rêve de toutes les Eurasiennes. Mais vraiment elle n'était pas assez jolie pour ça. Elle avait été fiancée, me semble-t-il, avec un fonctionnaire de dernière catégorie, mais il avait rompu. Alors elle avait accepté cet exil à Yunnan Fu où elle se sentait méprisée et rejetée encore plus qu'ailleurs. Il n'y avait que ma mère qui fût bonne avec elle. Moi, curieusement, j'étais son confident.

Cinquante ans après, à Paris, elle m'a écrit une lettre. Je me souvenais très bien d'elle: une sorte de créature guimauve qui me donnait des leçons entre de longs soupirs. Je l'ai retrouvée près de la Bastille dans un immeuble pas vraiment misérable, bien briqué même, la propreté pauvre. Elle m'attendait sur son palier où elle bavardait avec deux commères. Jamais je ne l'aurais reconnue. Elle s'était amenuisée, desséchée, ratatinée. Pas vraiment la petite vieille cassée, plutôt une vieille demoiselle bien cuite et recuite, presque consolidée, avec une certaine tristesse un peu gaie. Elle m'a introduit dans son deux-pièces, tout luisant d'astiquage, assez nu, avec des meubles très simples, une table recouverte de toile cirée et trois ou quatre bibelots vaguement asiatiques. Elle ne geignait plus. Elle était résignée. La vie ne lui avait pas apporté grand-chose. Elle était restée dans l'enseignement et, après le premier exode d'Hanoï en 1950, on l'avait évacuée en France toujours à faire la classe. Quand elle était en Indochine elle ne s'était pas mariée à cause de sa condition et une fois en France, elle était trop vieille pour plaire à un monsieur. Maintenant elle était à la retraite, n'ayant rien à faire, sans famille, sans parenté, sans amis. Sa vie, c'était cette solitude, cette pauvre pièce, ces pauvres meubles, l'aboutissement d'une existence... Et elle me parlait de tout cela sans regret, comme si les choses n'auraient pas pu être autrement. Et moi j'ai éprouvé une certaine pitié pour elle, tout en me disant que, malgré le néant de sa vie, elle semblait moins malheureuse qu'à Yunnan Fu, alors qu'elle avait encore de l'espoir. La résignation, curieusement, lui était

venue comme une consolation.

Elle s'est animée quand nous avons parlé de Yunnan Fu, comme si cela avait été sa grande aventure. Elle avait beaucoup observé et me rappelait bien des choses que j'avais à moitié oubliées. Elle m'a ouvert les portes du souvenir, en me remémorant certains minuscules détails qui m'apparaissent maintenant chargés d'un sens profond. Elle m'a parlé de moi comme d'un garçon secret, renfermé, taciturne, ne disant pas grand-chose, plutôt appliqué dans ses études, et qui semblait s'être éteint. Elle m'a parlé de mon père qu'elle n'aimait pas, tout occupé à mener sa joyeuse vie. Elle m'a parlé de ma mère, assez retirée, assez lointaine, un peu mélancolique, un peu seule, manifestement dédaigneuse à l'égard de cette bruyante colonie française, remplissant cependant très consciencieusement ses devoirs de femme de consul, sachant bien recevoir. Mais elle n'avait pas avec ses domestiques annamites, à la fois serviles et arrogants, la même complicité amusée qu'avec les serviteurs chinois de Tcheng Tu. Il paraît que la colonie française de Yunnan Fu, tout en tressant ses louanges, la trouvait un peu pimbêche, et comprenait au fond les écarts de monsieur le consul. Anne Marie le laissait faire, mais elle avait parfois avec lui des disputes aigres. Et cette brave femme, qui m'était devenue si étrangère et qui pourtant était si proche de moi par ce qu'elle disait, m'a finalement murmuré à voix basse comme si elle me lâchait un secret :

– Oui, votre père avait une maîtresse. Il se cachait de cette liaison d'une façon si maladroite qu'elle crevait les yeux de tout le monde. Et c'est à ce propos que Mme Bodard avait des mots avec son mari.

Ces paroles ont percé pour moi des années d'oubli. Oui, maintenant je me souviens que, à neuf ans, j'avais ressenti une faille entre mes parents. Mon père, pourtant bel homme, répugnait de plus en plus à ma mère. Elle avait imaginé de séparer leurs chambres en mettant entre eux la mienne. Elle se servait de moi pour se protéger de lui. J'étais censé m'endormir vers neuf heures du soir mais souvent des bruits assourdis me tiraient de mon sommeil. J'entendais mon père qui avait mis des pantoufles pour étouffer ses pas, traverser ma chambre et entrouvrir la porte d'Anne Marie. J'entendais celle-ci lui dire :

– N'élevez pas la voix. Ne soyez pas indécent. Lucien est à côté.

Et toujours au bout de deux ou trois minutes, mon père repassait devant moi. J'avais les yeux ouverts, je le regardais battre en retraite, et, je ne sais pourquoi, j'étais satisfait.

Ensuite au cours des déjeuners, il y eut quelques querelles entre mes parents. Anne Marie, froide, glaciale. Sa voix un peu coupante. Ses yeux durcis. Et face à elle, un Albert inentamé dans son contentement, qui protestait, se justifiait, haussait les épaules avec commisération. Il ne se laissait plus faire. Ils prenaient la précaution de parler anglais entre eux, comme lorsqu'ils voulaient que je ne sache pas quelque chose. Mais je comprenais très bien, sans le montrer. Anne Marie avait sa voix la plus neutre, c'est-à-dire la plus tranchante pour lui dire:

– Je ne veux plus les recevoir ici, je ne veux voir nulle part ce couple: ce mari complaisant et cette bonne femme qui s'est jetée à votre tête. Vraiment elle est trop indécente, et vous-même, vous ne montrez pas beaucoup de délicatesse.

Albert de rétorquer en homme sûr de lui:

– Mais, c'est de votre faute, Anne Marie. Vous le savez bien. Je ne suis pas un saint après tout.

Anne Marie faisait monter sa voix d'un degré:

– Votre liaison me serait indifférente si vous saviez vous tenir. Elle me soulagerait même. Mais vous êtes ridicule dans vos démonstrations et ce ridicule rejaillit sur moi. Cela je ne l'admettrai pas.

Albert était ancré dans ses retranchements. Il trouvait un argument massue.

– En défendant cette porte à ce ménage, vous allez seulement augmenter le scandale qui vous déplaît tant. Car une pareille brouille tout le monde va en jaser à Yunnan Fu. Ce sera le sujet des conversations. Quand vous apparaîtrez vous les verrez se taire à la hâte...

Anne Marie coupait:

– Faites attention, Albert...

Albert marmonnait et, le dessert terminé, s'en allait faire sa sieste. Il avait pris l'habitude de la raccourcir pour sortir du consulat mystérieusement. Sans doute rejoignait-il la dame chez elle, à l'heure où son époux avait regagné son bureau.

Je me souviens très bien de cette bonne femme. Une gaillarde, une luronne, une brave fille bien en chair, luxuriante, toujours rieuse, toujours gaie, trépignante, adorant les plaisanteries, les grivoiseries, aimant pousser la chansonnette, tapant des pieds, des mains, dans sa joie. Elle m'enveloppait dans son entrain, elle

m'emportait dans son hilarité. Elle me disait:

– Ne fais pas cette figure-là. Rigole donc comme ton père.

Un volcan. Et toujours partout, même en public, elle couvrait Albert de son regard plein d'appétit et Albert la contemplait goulûment. Ils ne cessaient pas de se sourire et le mari ne montrait rien. Par la suite j'ai appris que les gens racontaient qu'il était incapable de satisfaire à lui tout seul le tempérament de son épouse. Peut-être la dame était-elle sensible au fait qu'Albert fût consul. Mais en gros elle était désintéressée. Elle l'aimait. Quoique je n'aie pas la mémoire des couleurs, je me la rappelle comme d'une blonde à la peau rosée avec une masse de cheveux flamboyants. Je l'aimais bien. Était-ce parce qu'elle écartait mon père de ma mère ?

Mon ancienne préceptrice dans son petit intérieur près de la Bastille m'offrait le thé. Elle souriait, ses vieux yeux allumés par ce qu'elle allait me raconter. Sa première timidité avait disparu. Elle était toute aux cancans cinquantenaires.

– Oui, monsieur le consul se tenait très mal avec cette dame. Ils s'affichaient partout. Tenez, même aux pique-niques dans la campagne, il s'éclipsait avec elle pendant une demi-heure, parfois une heure, dans les buissons ou les petits bois qui entouraient les pagodes.

Comme je me souviens de ces randonnées! Comme je les aimais. On partait en longues cohortes, en chaises à porteurs, à cheval, à dos de mulet ou d'âne, en côtoyant une population misérable, enfants aux gros ventres, femmes bonasses qui servaient souvent de buffles, tous ces gens unis dans la même dignité et qui contemplaient les Blancs qui n'avaient de soucis que de vivre heureux. On étalait une joie bruyante et vulgaire sur le parvis des pagodes sacrées, où l'on dressait la table.

Mais j'ai de ces pagodes un souvenir plus beau, plus ancien. Au Sseu Tchouan. C'est le Ho Mi Chan, une des sept montagnes sacrées de Chine, une splendeur, un lieu saint où l'on conserve une dent de Bouddha, un mont seul à l'avant-garde du Tibet, dominant le bassin du Sseu Tchouan, semblant dominer la terre entière. Une soixantaine de temples y grimpent jusqu'au ciel, pour y porter leurs dieux et leurs pèlerins comme suspendus au-dessus du vide. Le chemin pour y aller, ces marches usées par des millions de pas, ce sentier qui est un vertige, qu'il suive une crête ou qu'il soit accroché à un flanc à pic. Parfois il fallait franchir des ponts de lianes. Parfois on passait dans l'espace sombre entre une paroi et une cascade, tendue comme un arc, qui se perdait dans l'abîme. La végétation

changeait au fur et à mesure de l'escalade. Des buissons d'azalées, des bois de rhododendrons, des champs de lis on passait à des fûts d'arbres, colonnes solitaires de trente ou quarante mètres. Puis c'étaient les nuages et la nudité de l'herbe. Et sans cesse, sur cette piste, des milliers d'êtres de toutes les conditions venant supplier les déités, même des vieilles, même des impotents, qui se faisaient porter à dos de coolies. Là-dedans beaucoup de Tibétains plus forts et plus bronzés que les Chinois, avec une épaule et un bras nus au-dessus d'une manche vide et pendante. La foire des dieux, la foire des bouddhas, dix milliers de bonzes dans la succession infinie des pagodes. Grande masse priante, grande masse agenouillée, demandant des bénédictions et des exorcismes aux saints hommes qui tendaient leurs sébiles. Mais nous, nous montions au temple le plus haut et les religieux nous louaient un pagodon où parfois ma mère et moi, seuls avec Li et quelques domestiques, passions un mois. Je n'étais pas effrayé par les serpents de pierre des temples, mais par ce que me disait Li des serpents volants, bien vivants qui faisaient des bonds de cinquante mètres pour dévorer tout ce qui était succulent. Oui j'étais en pleine magie chinoise.

Mais à Yunnan Fu les Européens salissaient cette magie de leur vulgarité. Au lieu d'être seul avec ma mère face au ciel et aux dieux, nous étions avec des Français en goguette, qui donnaient une bonne aumône aux bonzes pour pouvoir faire leurs gueuletons fusant de rires. Parfois on allait à la pagode du Palais d'Or, parfois à celle du Dragon Noir. Mais ce que je préférais, c'était lorsqu'on traversait le lac à bord d'une jonque. On ne s'y risquait que par beau temps quand le vent se levait régulièrement jusqu'à midi pour décliner ensuite. Nous embarquions dans un bâtiment de jonc tressé, aux voiles carrées, avec des yeux peints sur la proue pour voir le danger et, à l'arrière, un homme comme crucifié sur sa barre énorme. Les nautoniers invoquaient toujours Bouddha, et nous allions vers Bouddha, mais un bouddha des ténèbres, vers une grotte qui était comme une bouche monstrueuse dans un éboulis de calcaire. Là dans cet antre était incrustée la pagode, avec la beauté de ses insignes et de ses dieux qui semblaient s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Alors, dans ce lieu saint, le pinard et le camembert triomphaient et Albert regardait sa dame.

Ma mère n'avait qu'une seule amie, la femme du docteur Mouillac. Lui, c'était un vieux de la vieille, un *old China hand* qui avait été partout, traversant guerres, révolutions, épidémies. Il était totalement boucané et ses grandes bottes, sur lesquelles il frottait une sorte de stick, semblaient être le prolongement de sa peau. Il avait une figure à la fois dure et poreuse, comme certaines statues

travaillées par les intempéries. Il ne parlait presque jamais. Combien de milliers de Chinois avait-il charcutés au cours de sa vie? Combien de maladies ignobles, de lèpres, de typhoïdes avait-il affrontées? À Yunnan Fu, qui était un centre de la peste bubonique, il avait reçu du maréchal Tang Kiao des remerciements solennels avec apposition de tablettes rituelles sur son hôpital, lors de la scarlatine de 1922, qui avait décimé le quart de la population. Cet homme était un solitaire complet, pas vulgaire, mais d'une rugosité brutale, très efficace, digne. C'est lui qui soignait mon père. Un boulot... Son épouse était une sorte d'escogriffe, une dame cigogne, un hippocampe féminin, déjà fort âgée mais pleine d'énergie, qui avait les traits de l'usure noble. Car elle appartenait à une famille gasconne, dont le nom s'articulait d'un nombre invraisemblable de particules. Et depuis son mariage elle vivait dans l'idée de sa mésalliance avec ce plébéien de médecin. Elle avait surmonté finalement toutes les épreuves de la conjugalité et elle était parvenue à la sagesse, une sagesse cancanière. Je découvrais que ma mère aimait aussi beaucoup les ragots, mais de qualité, et même de raffinement. Avec cette dame elle avait des conversations interminables. C'était sa conseillère et sa confidente. Hélas! cette personne devait aller rejoindre un castel chéri dans sa fière province, laissant là en plan son mari qui aimait vivre dans les calamités chinoises. Elle a été la première dame de compagnie de ma mère qui en aura d'autres plus tard. La prochaine sera madame la gouverneur général d'Indochine.

Moi aussi je suis seul, mais sans tristesse. J'ai Anne Marie toute à moi. Elle ne me dit pas de mots tendres. Elle n'est pas maternellement charnelle, mais je suis son ombre, je suis son sourire un peu las. Mon père fait venir de France pour moi Jules Verne en gros volumes que je commence à lire, mais cela ne me passionne pas. Anne Marie, elle, me fait venir des costumes de jeune lord Fauntleroy, dont me pare mon amah chinoise aux pieds bandés. Je ne sais pas m'habiller tout seul et je pense même que ce serait dégradant. Ces vêtements si beaux, j'ai le don de les mettre en loques et Anne Marie me fait le seul reproche qu'elle me fera jamais: «Lucien, sois un peu soigneux. » Pour le reste, nous avons le jardin pour nous deux. C'est d'abord un parc avec une allée de graviers entourée de la pénombre des grenadiers, qui, outre leurs fruits rougeâtres, portent des flocons d'un blanc de neige: des aigrettes pelotonnées sur elles-mêmes, étirant de temps en temps le cou et montrant les yeux. Parfois dans nos promenades nous sommes surpris par mon père qui vient surveiller le travail de ses prisonniers. Car il est juge aussi, tranchant tous les litiges entre ses ressortissants au nom de la République française. Il a même une

prison dans l'enceinte du consulat et des gardes-chiourme qui sont des tirailleurs de sa garde consulaire, devenue très imposante avec quarante Tonkinois et un gendarme français. Jamais il n'envoie d'Européens dans sa geôle, mais il la remplit d'Annamites, petits voleurs ou mauvaises têtes. Ce sont ces pauvres bougres qui font le nettoyage du consulat, assez mollement il est vrai, de sorte qu'on voit Albert surgir et crier: «Travaillez davantage ou vous aurez de mes nouvelles. »

Et puis dans ce jardin paradisiaque j'ai mes animaux. Ces animaux que les Chinois aiment mythiques ou fabuleux, devenus monstres ou suprême beauté dans les rêves et les cauchemars que sont leurs objets d'art, ou qu'ils aiment utiles, comestibles, comme les cochons qui pénètrent partout, dont on retrouve la compagnie même dans les yamens les plus riches, avant qu'ils ne soient tranchés en petits morceaux. Les Chinois torturent tout, ils découpent tout, même leur cuisine est un supplice. S'ils ne dépècent pas les bêtes, ils les déforment, comme ils déforment les femmes, comme ils déforment les arbres, pour obtenir des nains grotesquement charmants, ces pékinois qu'aimait tellement l'impératrice Tseu-Hi. Étranges Chinois, ils sont d'une dureté inexorable avec les animaux et cependant parfois les lettrés se rassemblent dans un temple pour remettre à l'eau quelque belle carpe encore vivante, qui, immédiatement, va se cacher sous les lotus, les ouïes sous les fleurs.

J'ai une panthère. On l'a achetée au marché des animaux sauvages, où tous les fauves et reptiles possibles sont exposés, ridiculement impuissants dans leurs cages: tigres, pythons, léopards, ours de toutes les tailles, etc., sans doute drogués tellement ils sont calmes. Les Chinois les achètent surtout pour les transformer en viande séchée et en poudres servant d'aphrodisiaques. Ma panthère à moi n'a coûté que quelques sous. Elle était grosse comme un chaton. Je l'ai d'abord bercée dans mes bras, puis je lui ai mis une laisse et elle courait avec moi. Mais ensuite on m'a dit qu'elle devenait trop grande, qu'elle allait être dangereuse, car jamais une panthère n'a été apprivoisée. J'ai eu beau protester furieusement, tempêter, il m'a fallu reconnaître que ses crocs et ses griffes avaient singulièrement poussé, et qu'en jouant déjà elle m'avait mordu ou griffé. On a donc enfermé la bête dans un petit pagodon du jardin dont on a scellé les ouvertures de solides barreaux et, par précaution supplémentaire, on l'a attachée avec une longue chaîne à un anneau de métal. J'allais lui parler et elle me répondait par des feulements menaçants. J'étais aux anges. Et puis ce fut le drame: par une nuit d'éclairs et d'orage la panthère affolée a réussi à forcer les barreaux, mais quand elle a bondi vers la liberté, la chaîne l'a

retenue, et je l'ai retrouvée pendue, lamentablement étranglée, le lendemain matin. J'ai dit que je n'avais jamais pleuré dans mon enfance mais j'ai peut-être pleuré cette fois-là et j'ai organisé un enterrement solennel, toute une procession funéraire avec les enfants des serviteurs annamites, que d'habitude je ne fréquentais jamais parce que je les méprisais, contrairement aux petits Chinois de Tcheng Tu. Quoi qu'il en soit un tombeau a été construit pour ma panthère et j'ai même fait venir deux bonzes chinois pour réciter des litanies. Le plus amusant c'est que les bons pères l'ont appris et m'ont fait des remontrances, en me disant que les animaux n'avaient pas d'âme, et que, de toute façon, j'aurais dû m'adresser à un curé qui aurait peut-être consenti à dire une prière.

Il y avait une mare au fond du jardin. Je l'ai peuplée d'oiseaux aquatiques. Il existait aussi un marché pour ces bestioles qui, elles, semblaient en liberté. C'est qu'on leur avait cousu les yeux. J'en ramenaient toujours davantage et bientôt l'étang a semblé peuplé d'échasses, de becs et de couleurs. Toute cette faune, comme des plantes, comme des stalactiques, immobiles, hiératiques. Ces oiseaux étaient incapables de se nourrir par eux-mêmes. Il fallait les gaver de poisson à la main. Alors ces longues choses plantées, et comme mortes, revivaient soudain juste pour engloutir. Mais un jour l'idée curieuse m'est venue qu'il était cruel de les garder avec leurs paupières cousues. Oui je ne plaignais pas les mourants des rues, mais je plaignais ces oiseaux aveugles. Les jardiniers chinois m'avaient averti que si je leur rendais la vue, toutes s'envoleraient dans l'heure vers les immenses étendues des lacs. J'ai persisté dans ma décision. J'ai même assisté à l'opération fort délicate qui consistait à enlever les fils, et le lendemain matin, l'étang était vide. Mais cela ne m'a pas attristé. Je n'aimais pas les infirmes, fussent-ils des hérons, des flamants, des grues, des oies et des cygnes sauvages. J'avais même le sentiment d'avoir été grandiose.

J'aimais aussi mon cheval, qui ne me le rendait guère car il commençait à ruer dès que j'approchais de lui pour le monter. C'était une bête superbe à la crinière fauve. J'étais heureux de l'escalader tandis qu'il hennissait et se cabrait, tenu en laisse par le mafou. Dès que j'étais en selle, il était dompté et s'élançait comme un coursier des estampes chinoises. Quel enivrement de galoper ainsi à travers les champs, les rivières vives, à sauter par-dessus les murettes et les tourbes qui bosselaient la plaine. Souvent je longeais le lac, surtout les jours de tempête quand les flots étaient comme une mer furieuse, où parfois je distinguais une jonque désarmée. La bête devenait folle quand elle voyait un dragon de feu, c'est-à-dire tout bêtement une locomotive traînant son convoi. Oui, sur le

dos de mon cheval, sortant les pieds de mes étriers, je me sentais un roi, je n'avais peur de rien, pas même des soldats. D'ailleurs la paix régnait dans la République de Tang Kiao, où les bandits assez nombreux n'osaient tout de même pas s'approcher de Yunnan Fu. Une fois, tout près du consulat, la bête a réussi à me jeter à terre et je me suis cassé la moitié d'une dent. Mais je n'ai pas ressenti ce mal. J'étais seulement vexé.

Je m'enfonçais ainsi, peu à peu, dans la solitude. Il y avait bien quelques petites filles et petits garçons français à Yunnan Fu, mais je ne daignais pas les fréquenter, peut-être parce que ma mère n'aimait pas leurs familles et ne m'encourageait pas à jouer avec eux. J'avais mon propre domaine avec Anne Marie, les animaux, et la Chine. Cela me suffisait. J'étais un enfant déjà singulier. Sans m'en rendre compte j'avais une sorte d'orgueil et je méprisais presque autant les petits Français que les petits Annamites. Après tout n'étais-je pas le fils du consul ?...

Cependant ma mère organisait au consulat un arbre de Noël pour tous les gosses, où je paraissais taciturne, d'une amabilité feinte. Il me fallait parfois assister aux tralalas organisés par les mères pour les anniversaires de leurs rejetons. Je m'y sentais mal à l'aise, ennuyé et je fuyais dès que je pouvais. Récemment j'ai revu une dame de mon âge dans un « sous Parly » de la banlieue ouest de Paris, qui est devenue une brave moyenne bourgeoise. Elle m'a longuement parlé avec extase de son enfance à Yunnan Fu. Elle était fillette alors et elle m'a confié que, ainsi que tous les autres gosses de la colonie, elle m'admirait parce que j'étais élégant et lointain.

Cependant mon père, aux repas, continuait à entretenir ma mère des événements puisqu'elle refusait d'aller dans son bureau où il lui aurait lu ses rapports sans lui épargner une virgule. Il ne se passait pas grand-chose, la routine. Les ennuis classiques avec le chemin de fer, les éboulements énormes, parfois tout un flanc de montagne pourri qui s'effondrait sur la voie. Mais surtout les brigands... les éternelles histoires de brigands. Ils étaient abonnés au rail.

Parfois mon père arrivait à table avec un visage préoccupé et annonçait:

– Encore un chef de gare enlevé! Encore un train pillé!

À vrai dire il n'avait pas trop à s'agiter dans ces cas-là. La compagnie se débrouillait très bien elle-même. Il y avait quatre catégories de gares le long de la ligne, qui ressemblaient à des gares françaises, en pleine sauvagerie du paysage yunnanais: les gorges, les à-pics, tous ces calcaires traîtreusement déchiquetés.

Généralement à proximité des gares se trouvait quelque bourgade absolument désolée, un peu de terre remuée, des masures encore plus misérables que celles de Yunnan Fu peuplées d'êtres en proie à toutes les maladies de peau, avec la faim au ventre, même en période de prospérité. Et ces bons bureaucrates de chefs de gare français avec leur famille, complètement isolés, sans défense, étaient livrés à toutes les aventures possibles de l'Asie. Que de fois chacun d'eux n'a-t-il pas été assiégé, soumis à des ultimatums à la chinoise, terribles. En fait cela se terminait fort bien. Il s'était établi certaines coutumes. Les brigands n'étaient pas méchants. Quand ils avaient enlevé, puis emmené dans leur retraite inaccessible, quelque employé de la compagnie, ils demandaient une rançon proportionnelle au grade de leur otage. Marchandages par personnes interposées. C'était un métier que de s'entremettre et c'étaient les mêmes gens auxquels les deux parties s'adressaient. Finalement, l'affaire était toujours conclue, le personnage était rendu sans avoir été aucunement maltraité. Généralement il était fatigué parce qu'il avait beaucoup marché. Car la bande avait le plus souvent plusieurs grottes qui lui servaient de repaires et elle se déplaçait régulièrement de l'un à l'autre avec le malheureux Français obligé de les suivre à pied sur des sentes toujours vertigineuses. Certains de ces chefs de gare avaient été kidnappés trois ou quatre fois. L'affaire durait généralement le temps convenable pour tout régler: un peu plus d'un mois. Un de ces kidnappés a même voulu prolonger son séjour parmi les brigands, tellement il trouvait de charme à ce camping au milieu de ces êtres à gueules sinistres qui lui souriaient aimablement en découvrant leurs rangées de chicots. En somme, tout cela faisait partie d'une sorte de prestation régulière et entraînait dans un chapitre prévu à cet effet parmi les frais généraux de la compagnie.

Laquelle compagnie demandait à monsieur le consul d'intervenir auprès du maréchal Tang Kiao pour qu'il n'envoie pas ses soldats. Car, parfois, le maréchal dans sa bonté voulait dépêcher ses troupes. Ce qui n'aurait fait qu'ajouter des pillards «légaux» aux pillards ordinaires, et qui, même, aurait pu conduire à des conséquences catastrophiques. Cela pouvait entraîner des complications inextricables au milieu desquelles le kidnappé aurait risqué réellement sa vie. Si des soldats étaient quand même envoyés, la compagnie les payait pour qu'ils ne fassent rien.

Un problème plus grave était celui du train convoyeur de fonds, celui qui, à la fin de chaque mois, apportait à toutes les stations la solde des employés et récupérait les recettes. On pouvait être presque sûr que, le jour de son passage, les pirates bloqueraient la

voie par quelque énorme rocher et demanderaient, aimablement ou pas, le contenu des coffres pleins d'argent. Ce qui compliquait la situation, c'était que le maréchal Tang Kiao estimait de sa dignité de garnir ce train-là d'une quantité de soldats bardés d'armes. Heureusement ces militaires se gardaient de tirer un coup de feu, quitte à raconter par la suite à Tang Kiao des exploits magnifiques. Ces braves matamores, souvent anciens bandits eux-mêmes, avaient le sens de la valeur de leurs vies ou, plus probablement, avaient conclu quelque pacte occulte avec les assaillants. De toute façon les fonds disparaissaient. Cela amenait la compagnie à procéder de façon plus avisée. Elle avait bien essayé de recourir à la ruse, envoyant le train de fonds sans aucun fonds, les soldats ne gardant que des coffres vides. Et c'était un jour quelconque du mois qu'un banal convoi de marchandises se livrait aux opérations de trésorerie. Cela réussissait, ou pas. Généralement pas. Les bandits étaient vraiment très bien informés. Alors la compagnie recourait à la solution sage, classique, raisonnable, la seule vraiment efficace, celle à laquelle on recourait partout dans la Chine du gros négoce: cela consistait à prendre une assurance. On achetait de la « protection », généralement celle de la bande la plus puissante de la contrée, qui, habituellement, se chargeait de défendre les caravanes contre les autres bandes. Là, au lieu des caravanes, c'étaient les trains qu'elle défendait. Ces accords étaient le plus souvent respectés. Malheureusement il pouvait arriver que la bande « protectrice » fût vaincue par une autre bande. Alors il fallait recommencer à négocier, acheter la protection de la nouvelle bande, et ainsi de suite.

Du temps de mon père, malgré ces aléas continus, il n'y eut pas un Français de tué ou de blessé sur la ligne. Et la compagnie, qui savait si bien s'y prendre, comme d'ailleurs toutes les grosses affaires étrangères en Chine, réalisait de substantiels bénéfices.

Ses ennuis venaient d'ailleurs. Un jour Albert arriva la figure absolument défaite:

– Au diable, près du Tibet, du côté de Talifu, un père a disparu. On ne sait pas s'il est mort ou vivant, et sa chrétienté a été massacrée. On sait seulement qu'il s'est échappé par un ravin avec deux ou trois catéchumènes. Il n'a pas pu aller loin. Les assaillants l'ont évidemment rattrapé. L'embêtant, c'est que l'on ignore qui sont ces assaillants. Il paraît qu'il y a dans la région une secte fanatique, une société secrète qui adore la mort, et qui porte une haine particulière aux chrétiens. S'il s'agit d'elle le père est foutu. Pourvu que ce soient des brigands.

L'affaire a duré une année. Combien de tracas a dû subir monsieur le consul de France à cause du bon père kidnappé! L'évêque toujours à le tarabuster, et lui à tarabuster Tang Kiao. D'abord on a été bien soulagés, car on a reçu un petit bout d'oreille du père, ce qui prouvait qu'il avait été pris par des brigands. Hélas, ces brigands-là étaient gens de vraiment mauvaise compagnie, des aborigènes trop primitifs pour qu'on puisse négocier raisonnablement avec eux. Il a fallu au moins deux mois pour que les intermédiaires parviennent à les contacter. Mais on leur a réclamé une rançon absolument exorbitante. La société des Missions étrangères devait être moins riche, en tout cas plus chiche, que la compagnie du chemin de fer. Finalement toutes les tentatives de négociations ont été vaines. Il ne restait plus que la force. Mon père s'est démené, il s'est agité comme un diable dans un bénitier. Il a harcelé Tang Kiao, lequel a fait bien des difficultés pour expédier des troupes dans un pareil coin, dans un massif abominable, où les Lolos avaient toujours repoussé les forces chinoises qui s'y étaient risquées. À la fin il a déclaré être prêt à envoyer une division, mais il a réclamé de l'argent pour ses frais. Les religieux ne voulaient pas payer. Mon père en a référé aux Affaires étrangères, au gouvernement général de l'Indochine, il en a référé partout. Au bout du compte Tang Kiao a envoyé ses troupes. On n'a jamais su si elles se sont frottées aux Lolos. Tang Kiao a mis un an avant d'avouer cet échec qui lui faisait perdre un peu la « face ». Les Missions étrangères, elles, avaient gagné un martyr.

Mais tous les missionnaires n'étaient pas des saints. Il courait parfois dans la colonie française de Yunnan Fu des histoires ecclésiastiques plutôt gauloises. J'ai retrouvé dans les archives d'Albert Bodard le double d'une lettre d'un certain M. Safrany adressée au révérend père Bergounoux. Il se plaint de ce que le saint homme lui ait procuré une servante, orpheline catholique, qui lui a donné la vérole. La jeune Chinoise interrogée lui a assuré qu'elle était saine avant de connaître le père, qui avait abusé d'elle. Au bout de sa missive M. Safrany demande en conséquence au Révérend Père de payer les frais d'hospitalisation nécessaires pour guérir la pauvre jeune fille, car lui Safrany ne s'estimant pas responsable, ne voulait pas casquer un sou. Le Révérend Père Bergounoux, dans une longue épître de plusieurs pages adressée au « Cher Monsieur Safrany », ne s'offusque aucunement et, après avoir fourni des explications très embarrassées, il accepte « au nom de la charité » de régler le montant des soins. Toute la colonie de Yunnan Fu en a ri et mon père a commenté :

– Pour un célibataire égaré en quelque coin de Chine les petites chrétiennes c'est la seule bonne solution. Elles sont les uniques

Chinoises à ne pas trouver que le corps d'un Blanc ressemble à un cadavre. Les bonnes sœurs les élèvent dans la pureté, mais il ne faut pas qu'au passage un bon père gâte la marchandise.

Il ne s'agit là que de broutilles. La vraie catastrophe mon père l'apporte un jour à table sur sa figure absolument livide. Le grand malheur n'est pas survenu en Chine mais en France. Un malheur qui risque de briser sa carrière. Il halète:

– Berthelot a été cassé...

– Que dites-vous mon ami ?

– Vidé de son poste de secrétaire général des Affaires étrangères, et comme un malpropre. Comme s'il avait été pris la main dans le sac. Un coup de Poincaré...

Anne Marie est vraiment intéressée:

– Ce n'est pas possible. Je ne l'ai vu qu'une fois quand vous me l'avez présenté. Mais il m'a laissé le souvenir d'un homme si charmant, tellement supérieur, et qui vous aimait bien.

Moi je suis aux aguets. Le nom de Berthelot revient très souvent dans les conversations de mes parents. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il s'agit d'un monsieur très important. Mon père assure qu'il est le véritable auteur du traité de Versailles. Je sais aussi, à écouter mes parents, qu'il est le chef de la « gauche » du Quai d'Orsay, ce qui d'ailleurs ne signifie rien pour moi. Par contre, une chose est bien claire dans mon esprit, c'est à lui que mon père s'adresse par lettre ou télégramme, lorsqu'il veut obtenir quelque chose de particulier. Et il l'obtient toujours. Ma mère parle de lui à Albert en l'appelant « votre protecteur » avec une moue un peu ironique. Je sens qu'il y a une très vieille histoire là-dessous mais j'ignore laquelle.

Albert mange, les dents serrées – ce qu'il sait faire. Quant à moi, je n'ouvre vraiment la bouche que pour y introduire ma fourchette.

– Berthelot a été pour le moins imprudent. Il a fait renflouer par l'État la Banque française de Chine qui avait été créée pour faire des affaires mirobolantes avec Yuan Che-kaï, mais depuis que Yuan a rejoint ses ancêtres, la banque n'a cessé de battre de l'aile. Et Berthelot a voulu la sauver pour maintenir notre position financière sur la place de Shanghai. L'embêtant c'est que le directeur de la banque est son propre frère.

Anne Marie dit tout à coup:

– Eh bien moi je ne doute pas de l'honnêteté de Berthelot.

– Moi non plus, s'empresse de répliquer Albert. Mais quand même cette fois il a été un peu léger.

– Cette affaire vous tracasse singulièrement, n'est-ce pas Albert? Vous avez dû la retourner dans votre tête depuis deux heures, afin de tirer votre épingle du jeu. Je vous connais. J'espère que vous n'allez pas vous montrer ingrat?

– Moi? répond noblement Albert, je n'ai jamais esquivé mes responsabilités.

– Alors vous allez écrire cet après-midi même à Berthelot pour lui dire que vous êtes de tout cœur avec lui et que vous lui restez fidèle.

– Oui bien sûr, je le ferai, dit Albert. Même si cela doit m'attirer des ennuis. Je reconnais que je lui dois beaucoup...

Un grand soupir.

– Mais qu'est-ce qu'il lui a pris? C'est vrai je suis sûr qu'il est honnête. Il est bien trop orgueilleux pour ne pas l'être. Mais je me demande si la Chine ne lui a pas monté à la tête depuis son fameux voyage en 1902.

– Ce voyage où vous lui avez rendu quelques petits services... Et c'est pour vous remercier de ces services, je crois bien, qu'il vous a fait entrer au Quai ?...

– Quels services?

Anne Marie ne le dit pas, mais elle prend son air amusé. Cela signifie qu'elle n'en dira pas plus et que je n'en saurai toujours pas plus sur le mystérieux Berthelot. Cependant lui, Albert, en est venu aux lamentations sur lui-même.

– Ah ça, maintenant au Quai, ils ne vont pas me louper. Tous ces ambassadeurs de père en fils, tous ces aristos à particule ou à trait d'union, avec leurs belles manières et leurs châteaux, tous nés avec une cuillère en argent dans la bouche... Ils ne peuvent pas me souffrir, moi, avec mon père petit marchand de meubles à La Rochelle, qui suis arrivé à la force du poignet, par mon travail et mon mérite, moi qui suis entré au Quai par la petite porte. Je les offusque ces messieurs...

– N'oubliez pas Berthelot, dit ma mère.

– Il n'est plus rien. Mais soyez tranquille, j'écirai cette lettre. Et pour lui faire plaisir je lui dirai que vous vous joignez à moi.

Le lendemain Albert a trouvé une première solution:

– Ce qui risque de me coûter cher, c'est qu'on prétende que je suis

franc-maçon. Eh bien je vais travailler les missionnaires. Je vais leur flanquer une de ces fêtes de Jeanne d'Arc!

Il tient parole et il «flanque» aux bons pères et à toute la colonie une cérémonie plus magnifique qu'un 14-Juillet, en l'honneur de la pucelle: grand-messe grandiose célébrée par l'évêque – même le païen Tang Kiao y assiste –, réception magnifique au consulat, et un de ces discours comme il en a le secret sur «la sublime et sainte protectrice de la France, la Vierge d'Orléans, la martyre de Rouen, dont l'âme devait planer, durant la Grande Guerre, au-dessus de nos champs dévastés, parmi les fumées des combats, indiquant une fois de plus aux siens le chemin du sacrifice et de la victoire. »

Cela réjouit toujours Anne Marie de voir Albert célébrer ainsi les batailles. Certes la famille Bodard a payé son tribut puisque le frère d'Albert, le capitaine aux grosses moustaches, a été tué au champ d'honneur. Mais elle se souvient que, durant les hostilités, son époux a envoyé au Quai un télégramme demandant l'autorisation de s'engager. Une fois la permission arrivée, il a câblé que, en conscience, son devoir était de rester en Chine.

Comment moi, sais-je tout cela? C'est que ma mère, de plus en plus, sans abîmer ouvertement mon père devant moi, s'arrange tout de même pour le démolir par bribes. Je ne sais même pas si elle le fait consciemment. Aujourd'hui, je ne le pense pas. Mais sa répugnance pour son époux émane d'elle toujours plus fortement. Et moi j'en suis imprégné. Elle, si élégante par ailleurs, fait émerger toutes les sales petites histoires, mais de telle façon que je la crois toujours plus noble et lui toujours plus mesquin.

Au bout de deux ou trois semaines mon père a enfin trouvé sa solution.

– Je vais faire venir ici le gouverneur général d'Indochine. Cela montrera à tous que mon Yunnan est presque une terre française. Évidemment le gouverneur, il s'agit de l'impressionner favorablement, en lui montrant mon œuvre et celle de mes ressortissants. C'est vrai qu'on a fait beaucoup de choses. Depuis mon arrivée il y a eu plus de deux cents conventions et accords passés entre le Yunnan et l'Indochine. Pour l'accueil je vais chauffer à blanc Tang Kiao et mes Français... et mes missionnaires... et même mes Annamites. Mais tout de même pas trop de festivités, par contre des promenades, et, si possible, de l'intimité...

Anne Marie toujours perverse:

– Vous voulez prendre votre revanche Albert? Vous qui avez si humblement servi en Indochine, vous voulez vous offrir maintenant

le gouverneur sur un plateau.

– Vous ne comprenez rien, Anne Marie. Il ne s'agit pas de vanité, c'est beaucoup plus sérieux. Les Affaires étrangères vont me laisser choir. J'ai absolument besoin d'un appui. Et ce ne peut être que l'Indochine. Tang Kiao c'est beau, mais si l'on pouvait mettre Sun Yat-sen lui-même dans notre poche, ce serait une autre paire de manches, et moi seul je peux le faire. Ce qui intéresserait sacrément Hanoï car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je le connais bien ce bougre de Sun Yat-sen.

Anne Marie soupire.

– Albert, ne faites pas comme à Tcheng Tu, ne vous emmêlez pas les jambes.

Alors Albert d'un ton impératif:

– Vous avez raison, ces projets-là, c'est pour plus tard. Mais ce qu'il faut maintenant c'est devenir absolument les amis du gouverneur général et de son épouse.

Anne Marie:

– Il faut donc que je vous aide à séduire les Merlin? Lui c'est un vieux dogue, et elle une énorme créature, deux fois grosse comme lui au moins. Charmante perspective, mon cher...

Albert est sous les armes. Il câble, il télégraphie dix fois par jour. De Hanoï on lui pose mille questions minuscules, ridiculement bureaucratiques. Il répond sans cesse jusqu'à ce qu'il l'ait enfin son Merlin.

Le gouverneur général va arriver avec son épouse, son fils, son cabinet civil, son cabinet militaire. On ne se rend pas compte aujourd'hui de ce que pouvait être un gouverneur général d'Indochine à l'époque, presque un vice-roi des Indes, auréolé de sa puissance, environné de tous les fastes, encerclé de respect et de protocole.

Il faut loger tout ce monde-là au consulat. Anne Marie pèse et soupèse donc les moindres détails et il y en a des milliers. Comment distribuer les chambres? Dans quel ordre faut-il placer les gens à table? Et tous les menus à préparer, tous les divertissements à organiser... Longues entrevues avec le maître cuisinier, avec le chef boy, qui malheureusement comprennent moins vite que les serviteurs chinois. Il faut tout leur faire répéter. Il faut penser à tout. Mon père surveille ce travail exténuant, discutant avec elle surtout les questions de préséance. Il s'agit de ne pas se tromper là-dessus. Une erreur ne pardonnerait pas. De l'aube au soir, Anne

Marie, ombre légère et infatigable, se dépense à sa façon, sans bruit, pour que ce séjour chez elle soit un chef-d'œuvre. Ses robes et ses toilettes, elle n'y songe pas trop, tellement dans ce domaine elle est douée. Hélas, elle pense à mes costumes. De sa voix devenue un peu sèche elle me fait des recommandations portant toujours sur le même point qui m'exaspère: la saleté.

– Il faut que tu sois aussi propre que le fils Merlin.

Quant à Albert qui n'a eu aucun mal à mobiliser son Tang Kiao, et toute la colonie française, il passe ses journées dans son bureau à ciseler ses allocutions. Vingt fois il les réécrit. Il y en aura quatre. Quelques mots de réception à la gare. Un grand discours pour présenter Tang Kiao au gouverneur, ou le gouverneur à Tang Kiao. Un autre pour offrir comme un cadeau ses ressortissants à l'illustre visiteur. Et enfin une allocution très courte pour lui apporter les redondants hommages des notables annamites de Yunnan Fu. Le Tout-Yunnan Fu en somme donné en dégustation au gouverneur.

À table on ne parle que de cela. Mon père ne cesse de renseigner Anne Marie:

– Merlin, on ne sait pas pourquoi on l'a nommé en Indochine. Il a fait toute sa carrière en Afrique. Lui c'est le bon fonctionnaire brave homme. En réalité c'est sa femme qui compte. Elle le mène par le bout du nez. Elle l'a fait divorcer de sa première femme qui lui avait donné plusieurs enfants. Et cette épouse qu'il a abandonnée pour elle, eh bien c'était la propre sœur de l'actuelle Mme Merlin. Elle lui a donné à son tour un fils, dont elle a fait son joyau, son trésor, tellement important qu'on croirait que toute l'Indochine n'est gouvernée que pour le plaisir de ce gosse, qui n'aime vraiment qu'une chose: jouer au tennis. Le court du palais du gouvernement général à Hanoï, où s'exerce l'enfant, qui s'appelle André, est presque plus important que le bureau de son père. Je n'ai pas besoin de vous dire de veiller à ce que notre propre tennis soit dans un état impeccable et puis Anne Marie, vous-même, vous jouez très bien...

Anne Marie coupe Albert.

– Vous pouvez compter sur moi pour faire tout ce que je dois. Mais ne me demandez pas d'être servile à l'égard de cette dame et de son rejeton. Il se pourrait qu'ils ne me plaisent pas.

– Je suis sûr, ma chère, que vous vous en tirerez très bien, comme toujours.

Il se retourne soudain vers moi, apaisant sur moi sa gourmandise d'autorité:

– Et toi, ne fais pas l'imbécile avec André Merlin. N'oublie pas que c'est le fils du gouverneur.

C'est ainsi que pour la première fois de ma vie je suis utilisé au service de la diplomatie française et paternelle. C'est la première fois que je vais rencontrer un garçon supérieur à moi par le rang. Cela ne me plaît aucunement, mais je pense déjà au tour, apparemment innocent, que je vais lui jouer.

Enfin le grand jour survient. Je ne décrirai pas l'arrivée triomphale, le festin sinissime offert par Tang Kiao où il eut la très délicate pensée de mettre des cuillères et des fourchettes à côté des baguettes, et de l'eau minérale près du couvert du gouverneur qui a le foie rongé par de vieilles amibes africaines. Je ne décrirai pas le défilé militaire où, malencontreusement, les canons français servis par les Chinois tirèrent trop court, les obus explosant à deux cents mètres des nobles invités. Je ne parlerai pas de la liesse des populations chinoises dont le maréchal souligna l'absolue spontanéité. Je ne soulignerai pas l'allégresse, la fierté, la joie des ressortissants français dont chacun s'arrangeait pour prendre à part le gouverneur afin de lui soumettre «une petite requête », une «minuscule demande », quelque « infime facilité »... Je n'évoquerai pas les bénédictions de l'évêque, des prêtres et des bonnes sœurs qui eurent le mauvais goût d'indiquer que le consul ne parvenait pas toujours à obtenir les indemnités et réparations adéquates en dédommagement des sévices infligés par les païens. Je ne parlerai pas du pique-nique auquel son excellence Tang Kiao daigna elle-même assister, accompagnée d'une escorte immense, sans qu'on sût si elle était pour lui ou pour le gouverneur. On se borna à aller tout près de la ville, à la pagode de cuivre pour ne pas affronter les eaux parfois dangereuses du lac, le maréchal considérant que les clapotis étaient une menace pour sa vie. Je ne parlerai pas de l'extraordinaire ferveur patriotique des chefs de la communauté annamite, en longues tuniques noires, avec leurs fins turbans croisés sur le devant de la tête, et leurs petits chignons derrière la nuque. Ils aimaient la France avec une emphase d'un ridicule sublime. Je ne parlerai pas des réceptions au consulat où les Français de Yunnan Fu tentèrent de réprimer leur vulgarité, vainement. Je ne parlerai pas des discours d'Albert Bodard qui furent des merveilles, ni des réponses du gouverneur qui furent des grommellements un peu indistincts, lesquels soulevèrent tout de même l'enthousiasme. Je ne parlerai pas des conversations officielles car il fallait bien que Tang Kiao et le gouverneur négociassent, au moins pour la face, avec M. Albert Bodard comme interprète. Tractations de suprême politesse, car il n'y avait rigoureusement rien à traiter. Le maréchal demanda

un emprunt pour la forme, des fournitures d'armes supplémentaires, un accroissement du prix de l'opium. Mais il n'escomptait sagement aucun résultat, lui n'ayant rien à donner en échange, gavé qu'il était déjà par les Français. Je crois que voilà tout ce dont je ne parlerai pas.

Mais ce dont je parlerai c'est de l'amitié qui a poussé comme une fleur entre les Merlin et les Bodard, sans qu'entrent en jeu les titres et les importances respectives, apparemment du moins. Car le gouverneur sait bien qu'il est le gouverneur et surtout son épouse sait bien qu'elle est la femme du gouverneur. Ce sont de braves gens. Lui, un monsieur à grosse barbiche, d'aspect revêche. Elle, une douairière, un peu adjudant, le verbe haut, mais la graisse délicate, et même clairvoyante. Ils sont très dignes tous les deux, sans chichis, sans fioritures, sans trop d'humeurs. Albert s'est emparé de Merlin, en lui faisant son numéro chinois, car M. Merlin qui connaît tout du Togo et du Soudan est d'une ignorance crasse, naïve, surprenante, en ce qui concerne le Céleste Empire. Mais il essaie de toutes ses forces de comprendre le micmac que lui raconte Albert, un sacré embrouillamini. Il se fait dire, redire, répéter les choses avec une admirable conscience. Leurs séances durent des heures, j'en ai retrouvé un compte rendu dans les papiers de mon père.

Albert est aux anges:

– Vous savez, Tang Kiao, je crois qu'il est repris par de grandes ambitions. Vous connaissez l'importance qu'il a eue. Son nom a été connu dans toute la Chine. Et maintenant il n'est plus que le potentat d'une petite province. Son orgueil est fou et il veut se relancer dans d'immenses entreprises. Il m'a fait comprendre que les Sseutchouanais l'avaient appelé à l'aide.

Le gouverneur marque un effarement d'incompréhension enfantine qui s'étend jusqu'au bout de ses vieilles moustaches.

– J'avais lu dans le dossier que je m'étais fait préparer que les Yunnanais de Tang Kiao avaient été expulsés par les Sseutchouanais.

– Permettez, permettez, monsieur le gouverneur, dit Albert avec son sourire le plus humblement supérieur, je ne vais pas vous apprendre que la Chine est pratiquement coupée en deux par le Yang Tse Kiang. Au nord les Seigneurs de la guerre confucéens, c'est-à-dire conservateurs, s'entre-battent pour la possession de Pékin qui ne cesse de changer de mains. Autrement dit le Seigneur qui détient la vieille capitale est considéré par le monde entier comme le chef du gouvernement chinois, ce qui ne va pas sans

avantages. Il signe des traités internationaux. L'un d'eux a signé le traité de Versailles entre deux mises à sac de la ville.

Le gouverneur entrouvre la gueule comme un hippopotame dans les eaux du Niger.

– Quoi! Le traité de Versailles signé par un bandit!

– Oui, reprend Albert avec un sourire de plus en plus fin. La Chine avait déclaré la guerre à l'Allemagne, elle était donc dans le camp des alliés.

Le gouverneur est perdu.

– De quelle Chine voulez-vous parler?

– La Chine, quoi. Elle en est réduite à être représentée officiellement par un brigand ou un autre, auxquels les ambassadeurs vont porter leurs lettres de créance.

– Mais à qui peut-on se fier dans ce gâchis?

Albert de plus en plus exquisément:

– Les Anglais s'y retrouvent très bien. Eux les soutiennent tous ces nordistes bien-pensants, et le business n'a jamais été meilleur. Mais ils ont une préférence pour le général Wu.

Le gouverneur n'est plus une bouche mais une face entière d'hippopotame:

– Qui donc est ce Wu ? Il n'était pas dans mon rapport.

– C'est pourtant lui qui a tenu à Pékin pendant trois ou quatre ans. Il vient d'en être chassé, mais il s'est taillé un fief à Han Kéou, là où se trouve le grand entrepôt anglais sur le Yang Tse Kiang, et je suis sûr que les Britanniques le poussent à s'emparer du Sseu Tchouan. La province étant traversée par le Yang Tse Kiang les sudistes et les nordistes ne cessent de s'y affronter.

Le gouverneur est au fond d'un puits. Il n'entrevoit pas la lumière. Albert lui fait part de sa sagesse:

– Vous savez, en Chine, chaque situation ne cesse de se renverser, de se transformer, en sorte que c'est toujours le contraire de ce qui était qui devient la vérité pour un moment. Non il n'est pas facile de démêler cet écheveau toujours mouvant.

Mais le visage d'Albert montre que lui sait y voir clair.

– Donc ce Wu a envoyé un homme de paille nommé Weng à la conquête du Sseu Tchouan. Si vous connaissiez Tang Kiao comme moi vous sauriez ce que sa face inerte a pu cacher de fureur, de

dépit, d'humiliation lorsque l'armée qu'il avait envoyée là-bas a été vaincue et a même envisagé à son retour de se débarrasser de lui. À présent il tient peut-être sa revanche, il le croit du moins. Et il est sur le point de réexpédier là-bas son armée nouvelle refaite par nos soins. Mais monsieur le gouverneur, faut-il l'encourager dans ses projets ou pas?

Le gouverneur retrouve son bon sens:

– Si on le suit, est-ce que votre Tang Kiao ne va pas nous attirer dans un inextricable guêpier? Et même nous sera-t-il fidèle? C'est que vous me donnez une drôle d'idée des Chinois.

Mais Albert n'est pas démonté. Il a pétri l'affaire comme une pâte dans sa tête depuis des jours et des jours, pour la présenter comme un beau plat de nouilles chinoises.

– Dans ce pays tout est jeu. Quitte ou double. À nous de savoir si nous voulons prendre des risques. Si cela tourne mal, on n'a pas grand-chose à perdre. Et si ça tourne bien, nous pourrions prolonger notre chemin de fer jusqu'au Sseu Tchouan à la barbe des Anglais.

– Hum, fait le gouverneur. Ne vous engagez pas. Je vous conseille de réfléchir.

Cependant Albert n'est pas au bout de sa démonstration. Il a d'autres nourritures chinoises à offrir à l'appétit du gouverneur. Nourritures peut-être empoisonnées...

– Monsieur le gouverneur, face à la Chine du Nord, il y a la Chine du Sud.

– Allons bon.

Mais Albert est impitoyable.

– La Chine du Sud est remplie de Seigneurs de la guerre. Et la dernière mode chez ces messieurs c'est de se dire révolutionnaires. En fait si nous envisageons une action en Chine du Sud, il faut mettre Sun Yat-sen dans notre jeu.

Le gouverneur devient couleur brique, alors que normalement il est simplement tanné par trente années de soleil africain.

– Quoi, le bolchevique!

– Je connais Sun Yat-sen, monsieur le gouverneur. Ce n'est aucunement un bolchevique. C'est un mégalomane qui rêve lui aussi de sa revanche. Vous savez qu'il a été roulé par Yuan Che-kaï.

– Ah, ah ! dit le gouverneur, avec satisfaction. Yuan Che-kaï, je connais. Il est mort, n'est-ce pas?

La patience d'Albert ne s'altère pas. Il est comme le soleil qui chasse les nuées de l'ignorance dans la tête de son interlocuteur.

– Oui, monsieur le gouverneur. Après sa mort Sun Yat-sen s'est établi à Canton pour former une grande coalition sudiste afin de reprendre Pékin et donner à la Chine un gouvernement digne d'elle. Mais les Seigneurs de la guerre sudistes se sont joués de lui et l'Angleterre l'a contrecarré avec toute l'armée de ses agents, de ses espions, avec toute la cavalerie de Saint-George. En désespoir de cause il s'est tourné vers les Soviétiques. Vous savez ce qui se passe. Ces syndicats que crée Borodine, la vertu rouge, l'école de Whampou où le jeune général Tchang Kaï-chek est en train de former les cadres d'une armée réellement patriotique. Mais les Seigneurs de la guerre sont toujours là, même s'ils ont appris à citer Marx en chinois. Et puis Sun Yat-sen est certes un aventurier, mais un aventurier grand-bourgeois particulièrement intéressé par les finances et les chemins de fer, ses deux manies. Quant au farouche Tchang Kaï-chek qui a passé six mois à Moscou, il ne faut pas oublier qu'il a commencé dans la vie comme trafiquant d'or à Shanghai et comme homme de main d'un gros financier chinois gangster.

De nouveau le gouverneur est retombé dans une hébétude inquiète.

– Mais où voulez-vous en venir, monsieur le consul? En quoi sommes-nous concernés par tout cela?

– Monsieur le gouverneur j'oserais être prophète. Je crois que tous ces gens de Canton, ce rassemblement qui va des communistes les plus durs aux Seigneurs de la guerre les plus troubles, va se lancer dans une immense expédition vers le bas et moyen Yang Tse Kiang là où sont les richesses des Anglais. Ils vont se jeter dessus dans un élan de xénophobie et de convoitise mêlées. Les Anglais vont trinquer. Je suis sûr que la glorieuse armée du Sud, une fois bien gorgée, va s'entre-tuer. Cela va être le massacre des vertueux, c'est-à-dire des communistes. Un égorgement, une hécatombe. Je peux me tromper, mais je ne le crois pas. Je connais trop bien les Chinois.

– Où est l'intérêt de la France dans tout cela?

– Très grand. Oserai-je vous rappeler, monsieur le gouverneur, que cela a été une constante de vos prédécesseurs en Indochine, du grand Doumer en particulier, de soutenir les « révolutionnaires » sudistes? Je suis persuadé qu'à l'heure actuelle Sun Yat-sen est plein d'arrière-pensées de toutes sortes. Il faudrait le contacter et l'assurer du discret appui de l'Indochine, comme on le fit déjà il y a trente

ans. Peut-être qu'en échange nous obtiendrons une promesse qui vous ira droit au cœur, monsieur le gouverneur: s'engager à ne pas soutenir les quelques trublions annamites que votre police pourchasse.

Ça, le gouverneur le comprend. Sa figure reluit. C'est le plus grand bonheur qu'il puisse espérer.

– Vous croyez que c'est possible?

– Il faudrait préparer le terrain.

Albert en a à peu près terminé. Cependant il tient en réserve une dernière note à ajouter à la cacophonie chinoise.

– Tang Kiao est heureux pour une autre raison. Le maréchal a appris que Tchang Kaï-chek avec ses Cadets vient de détruire à Canton l'autre armée yunnanaise révoltée contre lui, celle qui, au nom de Sun Yat-sen, pillait la ville depuis dix ans et refusait toute discipline. Tang Kiao est donc débarrassé de cette sacrée épine dans le pied. Dans ces conditions il est peut-être possible de rapprocher Tang Kiao de Sun Yat-sen, quoique les deux hommes se détestent et sont également fous de puissance, mais on peut essayer.

Le gouverneur est devenu tout à fait philosophe et il déclare brièvement, en chef qui a enfin compris:

– Monsieur le consul, j'avoue avoir lu pas mal de rapports sur la Chine. Mais vous seul m'avez éclairé. Nous reparlerons de tout cela à Hanoï, car je compte que vous y viendrez pour me faire part de vos avis.

Pendant ce temps, Anne Marie et Mme Merlin prennent le thé dans le jardin. Elles sympathisent. Anne Marie ne fait pas de confidences, mais Mme Merlin, à l'apparence de dragon, sait juger des choses et des gens souverainement. Anne Marie trouve dans la corpulence de la dame comme un refuge, car elle est corpulente pas seulement de corps mais d'âme. Corpulente, protectrice et presque devineresse. De sa voix puissante, elle commande avec bonté:

– J'ai l'impression que vous êtes un peu seule. Oui, ces Français d'ici ne sont sans doute pas d'une grande ressource pour vous. La vulgarité aux colonies, que ce soit en Afrique ou en Asie, je connais cela. J'en ai moi-même souffert, mais maintenant... Venez donc à Hanoï de temps en temps auprès de moi.

Pendant que les dames parlent, André joue au tennis avec les aides de camp du gouverneur. Mme Merlin encourage Anne Marie à prendre part au jeu, où le gosse, du même âge que moi, se démène comme un lutin. Cela fait évidemment partie des devoirs principaux

des gens du cabinet militaire et du cabinet civil que de jouer avec André. Sous les regards de Mme Merlin, Anne Marie elle aussi s'acquitte de sa tâche, avec plaisir me paraît-il. Moi je la trouve très belle dans la sveltesse de son corps qui se cambre, de ses bras qui s'allongent, de ses jambes fines qui semblent danser. Et quand elle frappe la balle, elle me semble merveilleuse, moi qui la connais si bien, qui connais si bien son visage soudain marqué d'une joie fugitive. Elle est légère même avec la sombre masse noire de son chignon où la lumière palpite.

André et moi nous sommes de toutes les cérémonies, pas officiellement mais en gamins royalement tolérés. Il est curieux qu'une dame de l'embonpoint de Mme Merlin ait produit ce petit bout de nerfs. Un garçon bizarre, presque chétif. Lui aussi souvent renfermé, mais nerveusement, toujours tendu, éclatant soudainement en rires, en moqueries, en agacements agressifs. Je ne connais pas encore le mot, mais il me semble marqué d'une sorte de «neurasthénie» excitée. Un jour il me dit brusquement:

– Quel est le jargon que tu parles? Ce n'est pas du français.

– Si, mais je sais aussi le chinois.

Il a un rire saccadé et des yeux allumés.

– Le chinois, c'est de la roupie de sansonnet.

Je ne suis pas content. Déjà je ne l'étais pas parce que je ne sais pas jouer au tennis. Mais j'ai ma revanche à portée de main. Je lui demande innocemment:

– Tu m'as dit que tu savais monter à cheval ?

– Oui, bien sûr.

– Bon, allons donc faire une course.

Des soldats derrière nous courent. Nous trottons sagement jusqu'au-delà des remparts. J'ai choisi mon terrain. La plaine des tombeaux. Car ces petites bosses, ces petites stèles à l'infini sous une herbe courte comme un gazon ce sont des tombeaux. L'enchevêtrement des morts sous la forme aimable de ces buttes verdoyantes, morts et buttes par milliers et par milliers. De macabre: à peine un os, par-ci par-là. Le lac tout près. Les remparts de l'autre côté. Les montagnes au loin. La beauté. Je dis à André:

– Nous courrons ici. L'arrivée est au bord du lac.

Je suis méchant, car cela peut être un massacre. André, je le vois bien, se tient mal sur son cheval. Mais il est du genre crâne. Il accepte le défi. Moi, avec mon coursier, je joue avec les tombes, je

les contourne, je les saute, je suis le roi des morts. André derrière moi, de toutes ses forces, s'accroche à sa bête, qui cahote sur tous ces ossuaires. Il s'agrippe à la crinière, il est sur le point de tomber. Mais il ne se dégonfle pas. Il n'est pas garçon à s'avouer vaincu. Il tient du feu follet avec ses taches de rousseur qui se piquent de plus en plus sur sa peau. Je suis à cinq longueurs devant lui. Sa chute est certaine. C'est alors que je me souviens des recommandations de mon père. Quel drame ce serait s'il se cassait le cou! Je vois déjà la grosse figure de Mme Merlin soudain comme une masse de colère, car il paraît qu'elle peut avoir de ces tempêtes! Et son fils que j'aurais cassé... Je suis retenu par une autre raison. Il me paraît indécent d'être trop vainqueur. C'est un trait qui me restera toute ma vie. Je n'aime pas le triomphe qui écrase quelqu'un. En cela je ne suis pas chinois du tout. Je ralentis considérablement de façon à ce qu'André puisse rester derrière moi. Nous en avons enfin terminé avec les tombes, sans accident. Nous arrivons à une traînée de terre nue qui est une piste menant au lac. Là je me remets au galop car je sais qu'André peut me suivre. Je me contente de gagner de quelques mètres. Nous sommes au bord du lac et nos bêtes, dont le souffle est haletant, boivent à longs traits. Soldats et mafous ont été semés depuis longtemps. Ils nous rejoignent. Nous rentrons. Je ne parle pas de ma victoire et André ne se plaint pas à sa mère. Nous sommes quittes.

André joue au tennis avec une sorte d'exaspération particulière. Anne Marie est heureuse. Elle se sent bien. Non seulement les Merlin lui plaisent, mais Mme Merlin, avec son aspect de commère, a su entourer son mari. Pour le cabinet civil, pas de fonctionnaires empaillés, embrochés, empalés de prétention sèche et servile. Pour le cabinet militaire, pas d'officiers pépères, avec des rouflaquettes jusque dans la voix, ni de ces m'as-tu-vu efflanqués, aux intonations de roquet qui semblent cousus dans leurs galons. Elle n'a choisi que des gentlemen, sachant s'exprimer avec une sobriété qui parfois n'a même pas besoin de mots, qui souvent se réduit à la physionomie, au geste nécessaire. Et s'ils parlent c'est avec un respect toujours allégé par une pointe d'humour. Ils sont tout en nuances. Tous sont jeunes et beaux, sans grands noms aristocratiques, mais la crème d'une certaine bourgeoisie, pas coloniale du tout, vieille France régénérée. Le chef des aides de camp, l'homme de confiance de Mme Merlin, et surtout le professeur de tennis d'André, est un capitaine issu d'une vieille dynastie industrielle. S'il n'a pas tout le passé, il a tout l'avenir pour lui. Souvent il regarde Anne Marie un peu à la dérobée et Anne Marie fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Cela me frappe, car c'est si peu habituel de sa part. Le résultat c'est que je contemple cet homme d'un regard attentif. Son

image m'est restée gravée dans la mémoire. Il a la tête allongée, les traits mélancoliquement nets, avec des joues un peu évidées sous des pommettes un peu saillantes, le nez très légèrement busqué et des yeux d'un bleu dont on devine qu'il peut pâlir extraordinairement. Il a en lui la sécheresse et la grâce à la fois, une capacité de crispation attentive, une façon de percer du regard ou de ne pas voir. Un sourire qui se termine souvent par un éclair de douceur. C'est un homme qui se contrôle toujours mais qui, là, semble se laisser aller. Quelquefois sous le regard bienveillant de Mme Merlin, à qui rien n'échappe, il échange comme par hasard quelques mots avec Anne Marie. Rien de plus naturel apparemment. Parfois il fait quelques pas avec elle dans les allées, tous deux parfaitement à l'aise, parlant de choses et d'autres, banalement. Moi, je m'arrange pour surgir brusquement et je n'entends que quelques phrases sans conséquence. Sans m'en rendre compte, j'ai pris l'habitude de surveiller Anne Marie, qu'elle soit avec Albert ou avec quelqu'un d'autre. Mais ce capitaine-là, je le sens bien, ce n'est pas une rencontre tout à fait ordinaire, car Anne Marie, à travers sa nonchalance coutumière de comportement, semble s'être réveillée. Il ne s'est rien passé de plus.

Ce qui est arrivé, un mois après le départ du gouverneur, c'est une lettre de Mme Merlin écrite de sa propre main qui nous demande à tous de venir à Hanoï où nous logerons dans un pavillon dépendant du palais du gouverneur général. Cette lettre est suivie d'une invitation officielle du gouverneur adressée à monsieur le consul. Albert ne se sent plus de joie. Anne Marie semble simplement contente. Moi, je suis alléché et curieux.

CHAPITRE III

Ce voyage, quel plaisir j'y ai pris! Certes un an auparavant le train nous avait amenés de Hanoï à Yunnan Fu après notre congé en France. De Hanoï j'avais simplement le souvenir d'un hôtel où l'eau de la douche, sortant d'un pommeau rustique, tombait sur un ciment brunâtre et nu. Cela m'avait dégoûté. Et je ne sais pourquoi ensuite l'escalade par chemin de fer jusqu'à Yunnan Fu s'était estompée de ma mémoire. Peut-être parce que ça ne me plaisait pas d'y aller, que je me méfiais de ce que j'allais y trouver, que, par avance, je regrettais Tcheng Tu, Li et mon mafou. Je me répète sans doute, mais vraiment le Sseu Tchouan c'est aujourd'hui encore, un demi-siècle après, le coeur de ma vie.

Cependant je ne m'étais pas déplu à Yunnan Fu. Mais cela ne m'avait pas pris aux tripes et j'étais tombé dans une sorte de routine qui ne m'exaltait pas. Cette fois, dans cette descente vers le Tonkin, je sentais que mon existence allait peut-être rebondir. Et puis j'avais envie de découvrir cette Indochine dont j'avais tant entendu parler récemment. J'étais assez grand pour l'exploration. Et là-bas, qu'allais-je voir? Qu'allait-il se passer? Que ferait ma mère? J'avais le pressentiment que tout pouvait changer. Dès le départ de Yunnan Fu j'étais follement excité. Naturellement nous avions le wagon-salon des hautes personnalités, avec ses vieux bois et ses broderies jaunies. Le maréchal avait détaché quarante soldats de sa garde personnelle pour notre protection. Nous étions donc entourés, dans les wagons voisins où ils avaient été parqués, d'un hérissément de baïonnettes. Mon père, qui était très maniaque, surtout pour les petites choses, tenait des comptes méticuleux, à un sou près. À sa mort j'en ai retrouvé des liasses et des liasses. Il y en avait une qui concernait ce trajet et où figuraient quarante piastres pour le paiement de cette noble escorte, dont le maréchal, qui nous en faisait l'honneur, avait sans doute par inadvertance oublié la solde. Tout cela était conforme aux coutumes et mon père aurait perdu la face à ne pas récompenser ces soldats des dangers et des peines encourus, lesquels consistaient pour eux à savoir dormir dans toutes les positions et malgré tous les cahotements. Car ils ne s'interrompaient de dormir que pour manger.

Je me souviens d'avoir ouvert la porte du compartiment et de m'être tenu sur le marchepied pour regarder. J'avalais l'immensité

du paysage. J'avais devant moi l'âpre beauté du Yunnan. Deux locomotives étaient attelées, poussives, gémissantes comme de vieilles juments, pour faire monter notre convoi jusqu'au premier col. À mes yeux disparaissait le lac. Tout n'était plus que la terre à nu, blanchâtre avec des massifs sombres et des gorges noires. J'aimais que l'on s'engouffrât dans les tunnels qui étaient comme des trous déchiquetés et que l'on passât sur des ponts qui étaient comme de la dentelure de fer. Après le col, le train se mit à descendre. Le début de la longue descente sur le Tonkin. Mais le premier jour on restait encore sur le plateau yunnanais en une déclivité irrégulière et lente se faufilant dans un tohu-bohu où le sol était taraudé et bosselé. Une incohérence de précipices et de montagnes.

Que c'était beau! Longtemps nous avons suivi une rivière qui, tour à tour, était noire ou lumineuse, selon qu'elle se calmait en des biefs profonds ou s'emportait dans l'écume des rapides. Parfois, au loin, un village, des rizières qui escaladaient par terrasses successives quelques collines. Parfois, parmi les sommets nus et ronds certains étaient habillés de pavots: l'opium par champs entiers, le paysage en damier d'opium. La solitude presque complète. Quelques barques sur la rivière. De loin en loin sur une piste, une caravane. Et l'on s'arrêtait dans toutes les gares, ridicules édifices dans ce monde improbable, où le chef de gare venait saluer monsieur mon père, lui rapportant toujours les mêmes bruits sinistres sur des bandes ou des armées, rôdant dans le coin, comme si lui, sa station, sa famille et sa caisse, étaient la hantise de ces messieurs peu recommandables. Ils étaient bien nets, messieurs les chefs de gare, bien propres. Mon père ensuite disait à ma mère:

– Les braves gens, ils se feraient tuer pour la compagnie.

Ces chefs de gare représentaient la civilisation au cœur de la barbarie, avec seulement des casques coloniaux au lieu de la casquette traditionnelle, pour les distinguer de leurs collègues de la métropole. Derrière les gares les plus importantes souvent, une petite ville dans ses murs avec un mandarin, lequel, par surcroît, cherchait souvent chicane à notre chef de gare. Parfois on restait longtemps dans les stations, car, la voie étant unique, il fallait attendre un convoi venant en sens inverse. Alors se pointait quelque curé avec ses ouailles qui criaient «Vive Jésus et vive la France! ». Toujours ce burlesque mêlé à cette Chine, sur fond de tragédie.

Le train ne circulait jamais de nuit. On dormit donc à Ami Tcheou près de Montseu la capitale de l'étain. L'étain, un métal qui rapporte presque autant à la province que l'opium. Ce sont les grandes firmes d'import-export d'Indochine qui l'achètent. Elles ont des

représentants sur place qui ont peur eux aussi. Ils ont peur des mineurs qui parfois sortent des entrailles de la terre, en bandes affolées de haine, uniquement pour tuer. Mon père nous racontait ce qu'étaient ces mines qu'il avait visitées et qui rapportaient tant à la compagnie du chemin de fer et au commerce français d'Indochine. Il nous détaillait:

– C'est vraiment de l'industrie à la chinoise. Même moi, vieux Chinois, j'en avais mal au cœur. Dans une paroi, des excavations noires qui se ramifient en conduits tordus, raboteux, plantés de pointes de roc, comme des dents. Des sentes souterraines se rétrécissant toujours comme des sillons emprisonnés dans les murs formidables des profondeurs du monde. Rien n'est soutenu, consolidé. Ténèbres. Les hommes se glissent là-dedans comme des lézards. Comment ne se sentiraient-ils pas dans les griffes du dragon de la terre? Ils ont des hardes rongées par le frottement des aspérités. Leur peau même est une croûte rouge. Je les ai vus travailler, couchés, comprimés de partout, asphyxiés, presque suppliciés. Une main tient un bambou auquel est fixée une lampe fuligineuse. L'autre arrache des bouts de minerai qu'elle jette dans un sac suspendu au cou. Plus loin, il n'y a plus d'air, plus d'oxygène, la lampe s'éteint, les poumons s'encrassent, la chaleur dissout la chair. Vient un moment où l'on ne peut plus se servir que d'enfants de huit à dix ans suffisamment rachitiques pour se couler dans un boyau minuscule. Combien de ces gosses ne reviennent jamais! Combien d'hommes non plus! Car on ne va pas au secours d'un agonisant par peur des mauvais génies que son corps dégage. Le propriétaire de la mine assure que la victime a péri très justement par la colère du ciel courroucé, qui l'a puni pour quelque crime secret, sans doute parce qu'il avait offensé le génie de la montagne.

Ce récit je le connais, mon père le fait à tous les visiteurs du Yunnan. Et puis, d'une façon ou d'une autre, c'est normal en Chine, où toutes les mines sont pareilles. Au Sseu Tchouan j'avais vu moi-même une mine de charbon. C'était aussi atroce. Un champ de gaz enflammé. Là-dedans des hommes nus qui tournaient comme des chevaux sur une roue. Et des hommes dans les profondeurs aussi. Ceux-là je ne les avais pas vus, mais je savais qu'il en mourait beaucoup. D'une certaine façon l'exploitation des coolies, la mort des coolies (on ne peut pas appeler cela des ouvriers) étaient choses connues et acceptées de tous. Aussi il arrivait souvent, là-bas, au Sseu Tchouan qu'ils entrent en rébellion, qu'ils deviennent ivres de destruction. Alors les soldats les tuaient. La Chine. La vieille Chine.

Mais qu'étaient ces hommes auprès de la splendeur, ou de l'horreur de la nature que j'allais connaître le deuxième jour du

voyage, je ne sais, tellement c'était grandiose: pendant une centaine de kilomètres, le chemin de fer descendait l'abrupt du Yunnan, cette fameuse cassure qui séparait la province du monde. On entrait dans un univers fantastique de géométrie pure, de blancheur immaculée, où les sommets étaient des tables complètement plates, coupées d'abrupts absolument verticaux. Pas de végétation. Rien que la matière éclatante. La matière nue, un monde totalement minéral. Et le train descendait peu à peu par la paroi d'un de ces abrupts, la ligne étant une anicroche suspendue au néant, faite uniquement de ponts et de tunnels qui étaient un défi permanent au vertige. On suivait une rivière d'eau claire qui s'appelait la Namty, coulant tout au fond, disparaissant parfois en un siphon pour resurgir bien plus loin. Tout était truqué, car les parois qui semblaient si nettes étaient pourries, corrompues. Ce qui paraissait lisse n'était qu'un hachis vertical de pointes, d'arêtes, de saillants, d'excroissances, de cavernes. C'était fascinant de descendre dans ce vide, car le train tournait et tournicotait sans arrêt en jouant avec le vide, en surplomb du vide. Et même les tunnels étaient presque creusés dans le vide, tellement les parois étaient minces. Ce n'était que des trous dans des anfractuosités accrochées à la paroi du vide. Il y en avait des centaines à la suite. Le plus extraordinaire était de sortir de ces trous d'ombre pour jaillir dans la lumière d'un pont qui franchissait, d'une portée, le sillon rectiligne, profond de cinq cents mètres et plus. Le chef-d'œuvre c'était le pont en arbalétrier: un moment la Namty s'enfonce d'un coup de deux cents mètres sous terre et, heureusement, à cet endroit-là, la voie, pour pouvoir dévaler de la même profondeur, trouve une vallée suspendue, qu'on appelle «la fausse Namty», où elle fait une boucle absolument lunaire. Là il n'y a pas que la blancheur du calcaire, mais des grès noirs, des roches rouges, des entailles de schistes, des éboulis, et des masses de granit. Quand on descend on voit la ligne qui revient sur l'autre flanc, dans une splendeur de maléfice. Mais pour passer d'un versant à l'autre il faut pénétrer le long de la fausse Namty jusqu'à ce qu'à son tour elle soit un encaissement entre deux parois blanches très rapprochées et infiniment hautes. L'effet est fantastique: cette impression de s'enfoncer cette fois vraiment sous terre dans un tunnel courbe qui débouche dans un trou, face à un autre trou exactement opposé, presque le même tunnel qui se recourbe en son contraire. Et, entre les deux, juste une passerelle de fer, une sorte de tour Eiffel couchée au-dessus d'un néant fabuleusement étroit et enfoncé, une fissure qui est un précipice. Tout cela c'est de la jonglerie qui m'éblouit. J'aime ces noirs et ces blancs, j'aime ces nuits et ces clartés, j'aime ce vide qui descend entre ces cloisons, à mesure que le train lui-même descend en une pente maximale, à la limite du tolérable, sans

jamais rejoindre le fond du gouffre. Une journée entière pour l'atteindre et alors, c'est la jungle.

À un moment donné, des taches de végétation noire s'accrochent aux gouffres, aux bosses, aux fissures, aux éboulis de roches pourries. En même temps, des abrupts crayeux beaucoup moins élevés tombent des cascades et des cataractes, en courbes de féerie blanche, au milieu de la nature qui s'assombrit. Ensuite on ne distingue plus rien. On est aveugle au milieu des labyrinthes, des capharnaüms, des reliefs qu'on n'aperçoit même pas. Un monde sans traits, une étendue sans limite, d'une uniformité et d'une platitude absolues mais mauvaises, menaçantes en leurs couleurs plombées. C'est la sylvie complète, qui est à la fois bloc, déferlement, presque sans ride, prison aussi, s'étendant à tout l'espace, quelque chose d'apparemment impénétrable du dehors, du dedans, d'en haut, d'en dessous. À l'œil, une draperie mortuaire qui couvre toute la contrée. Une chape sous laquelle on éprouve le sentiment de l'inconnu, un mystère dégoulinant, la sensation de la splendeur de quelque cathédrale aux obscurités moites. Ce néant verdâtre qui s'étale indéfiniment c'est l'ensemble des faîtes et des frondaisons de milliards d'arbres, d'essences, de lianes, qui émergent en tapis uni à une cinquantaine de mètres de hauteur. Les vainqueurs des terribles combats végétaux qui se livrent sous terre, sur terre, et dans le foisonnement au-dessus de la terre. Dans ces bas-fonds sylvestres pas de soleil, pas d'animaux visibles, seulement des orchidées aux cimes des arbres et qui, dans leur somptuosité barbare, ressemblent plus à des gueules qu'à des fleurs. La jungle je la reçois enfant comme un coup, comme un choc de terreur, comme une réminiscence des hydres et des monstres dont m'avait entouré Li jadis. Et aussi elle m'éblouit comme un âpre pressentiment. Comment aurais-je pu deviner que, bien plus tard, j'allais tant la parcourir? Et dans ces mêmes régions sinistres et fabuleuses, lors de la guerre d'Indochine, les dragons de Li seront de petits hommes aux uniformes verdâtres, tapis, cachés, invisibles et semant en quelques secondes la mort en rafales.

La ligne suit toujours la Namty, qui ne disparaît plus dans les entrailles de la terre, mais qui est là pourtant indiscernable, tant son lit est couvert par la forêt vierge, celle des tréfonds aquatiques. C'est l'entrelacement des bambous aux obscènes bâtons de pollen, des palmiers aux troncs tassés, des bananiers aux fleurs rouges, et aux régimes habités par les serpents-minute. L'eau n'est qu'une jonchée de roseaux et de joncs très serrés, très hauts, liés par des quantités d'herbes étranges, quelques-unes belles comme les lotus qui semblent des trônes où sont assis de gros bouddhas, la plupart

grimpantes ou rampantes nouant leurs vrilles comme des filets. Cette flore en folie c'est la rivière elle-même, marécage sans rives, où la voie est un remblai à peine discernable.

L'étape suivante est à Lao Kaï, la bourgade frontière de l'Indochine. C'est là que la Namty se jette dans le fleuve Rouge. Lao Kaï est une banale cité administrative coloniale. Où est donc le souvenir de Phuoc, le chef des Pavillons noirs, ces terribles bandes célestes qui horrifièrent les conquérants du Tonkin en 1880, par leur art de tuer et de supplicier? Là, dans cette bourgade vulgairement constituée de quelques bungalows pour fonctionnaires blancs, d'une caserne, de boutiques tenues par des Chinois, de cagnas pour Annamites interprètes ou secrétaires qui ont l'élégance d'être en complet veston, où est le château de Phuoc? Où sont les enceintes successives de son yamen royal toujours garnies de crânes de soldats blancs disposés comme les fleurs d'un parterre? Tout cela a été détruit comme on efface le mal. À Lao Kaï la paix règne et les trains passent.

C'est Albert qui évoque Phuoc, car en son extrême jeunesse il a été un tout petit agent consulaire à Ho Kéou, la bourgade chinoise qui domine Lao Kaï depuis sa colline de l'autre côté de la Namty, laquelle constitue à cet endroit la frontière. Que d'années il a passées dans ces régions pourries, où surtout l'été à la mousson, les nuées, les orages, les torrents du ciel rejoignent les torrents terrestres, les rendant glaireux et gigantesques. Alors toute l'atmosphère est contagion, la forêt pestilentielle est encore plus empoisonnée. C'est le règne de la « bilieuse », le paludisme mortel. Albert était là quand on a construit le chemin de fer, quand un nombre incalculable de coolies, vingt mille, trente mille, peut-être plus, on ne sait pas, sont morts pour que le rail escalade le grand abrupt du Yunnan. Des Blancs aussi sont morts. Dix ans d'enfer. Souvent Albert raconte cette page d'héroïsme et en même temps d'épouvante, il raconte très bien :

« On avait d'abord pensé à se servir du fleuve Rouge pour le tracé. Mais au-delà de Lao Kaï, il devenait une gorge inescaladable. Il y avait bien la piste chinoise des dix mille marches. Mais la rampe aurait été trop forte. Alors on a pensé à cette fissure de la Namty ou plutôt des Namty, car on s'aperçut qu'il y en avait deux. Sur la carte toute la région était une tache blanche, aussi blanche que son calcaire. Aucun être humain ne s'y risquait jamais, pas même les bandits chinois, car l'eau claire de la Namty, c'était la condamnation irrémédiable. Fièvre qui dévore la tête, le tronc, les membres, avec le ventre comme fourneau. L'homme se sent flamme. Une soif inlassable le dévore. Et puis soudain les stalactites du froid avant le

gel de la mort. Et encore combien d'autres maladies connues ou inconnues contre lesquelles les pharmacopées de l'époque ne pouvaient pas grand-chose. Ces fléaux s'exprimaient différemment, mais toujours grotesquement, faisant des corps des momies ou des outres, avec d'énormes flatulences qui poussaient, avec parfois une lividité jaunâtre comme seule couleur, avec d'autres fois tous les violacés ou rougeoiements en petits points ou en plaques. Souvent l'œil du mourant brille encore des jours durant tandis que le reste du corps n'est plus qu'immondice. Si c'était un Européen on essayait de l'évacuer, c'est-à-dire qu'on le fourrait sur une toile tendue entre deux bambous portée par des coolies pendant des jours et des jours de marche. Quant aux travailleurs chinois qui tombaient comme des mouches, on faisait le nettoyage de leurs camps chaque matin, on mettait les cadavres en tas, ou on remplissait des brouettes dont on déversait le contenu au loin.

« Quel travail aussi ! Il a fallu d'abord explorer. Là où s'étendait la jungle, il a été nécessaire de la raser pour arriver à distinguer quelque chose. Mais c'est surtout l'univers vertical de la Namty qui, pour ces pionniers, a été une épreuve surhumaine. En Asie, jungle ou montagnes semblent impénétrables, mais en fait y pullulent secrètement un lacs de sentes et de pistes. Rien de tel sur la Namty. Alors la première colonne, avec ses ingénieurs et ses coolies qui devaient tout apporter, a dû tailler sur chaque flanc, à la pelle et à la pioche, un chemin accroché à l'abîme. Chaque pas pouvait être la chute. Il fallait en même temps faire le relevé topographique, esquisser un tracé pour la future ligne. Plus de la moitié de ces Blancs-là sont morts. Ensuite on a transformé la sente en un chemin où des caravanes de mulets ou même simplement d'hommes nus transportaient les rails, les poutrelles métalliques, toutes sortes de madriers et de charges énormes, car on commençait à bâtir la voie. Quelle volonté il a fallu déployer ! Terrassements incroyables, drainage de tous les à-pics ruisselants d'eaux internes, encoches à taillader sur ces pentes, tunnels où l'on faisait sauter le roc à force de dynamite et dont il fallait retirer les débris à la main, extraordinaire jonglerie pour lancer les ponts dans le vide. Chantiers avec des Blancs qui gueulent, des contremaîtres qui activent les équipes et ces milliers de coolies enguenillés. Il faut que la ligne soit faite non par les machines, mais par les mains jaunes qui ne coûtent pas cher. Cinquante mille coolies répartis le long du tracé. Mais combien de fois les chantiers, au lieu d'être des ruches, sont devenus des solitudes. Les coolies étaient morts ou s'étaient enfuis. La compagnie s'était pourtant adressée aux meilleurs « jauniers », aux meilleurs marchands d'hommes, des messieurs blancs ou jaunes de bonne réputation. Ces fournisseurs en viande humaine ne s'étaient

pas montrés à la hauteur de leur renommée. Car les hommes qu'ils fournissaient crevaient tout bêtement ou déguerpissaient. Il fallait en trouver d'autres, toujours d'autres. On écuma la Chine entière. On alla en chercher au Sseu Tchouan. On alla en chercher dans la Chine du Nord. Là on avait cru trouver la solution, car ces hommes avaient construit la ligne de Shanghai à Pékin. Ce fut un drame affreux. Ils étaient arrivés, à pied, en longues colonnes, dans une terre totalement inconnue, dans cette jungle à l'opposé de leurs plaines nues et froides. Partout ils voyaient des génies. Ils refusaient d'attaquer le roc, car ils craignaient de blesser le génie de la montagne. Ils refusaient de travailler. Ils refusèrent encore quand on leur supprima leur ration de riz. Leurs chantiers étaient des ossuaires. Pour parler avec eux, vains, longs, inutiles. Ils n'étaient pas révoltés. Ils se laissaient seulement mourir. À la fin quelques centaines s'échappèrent dans la jungle. Ils y moururent d'épuisement. Ils furent la proie des fauves ou ils furent pris comme porteurs par des brigands, ce qui équivalait à mourir en quelques semaines. Très extraordinairement une dizaine d'entre eux réussirent à traverser la Chine, et à rejoindre leurs villages, les seuls rescapés. »

Albert avait assisté à cela d'assez près, mais en demeurant à Ho Kéou, où son rôle consistait à savoir bien graisser la patte du taotai, c'est-à-dire du sous-préfet chinois, pour qu'il ne fasse pas d'histoire. Et au bout de tout cela quand la ligne avait été achevée, il y avait eu des repas d'amitié franco-chinoise, entre les petits Français secs qui étaient les directeurs et les mandarins vêtus de soie. Tous se félicitaient de l'œuvre accomplie par la France et par la Chine, sans que quiconque pensât aux coolies morts, sinon pour déclarer en termes techniques que les problèmes de main-d'œuvre avaient été difficiles à régler et avaient même constitué une charge financière supplémentaire.

Mon père, tout en narrant ces histoires un peu épouvantables, n'en ressentait pas vraiment l'horreur. Moi non plus. Que sont trente mille ou quarante mille morts, quand une famine ignorée du monde entier emporte dans une province deux ou trois millions de personnes ? Cela valait tout au plus quelques mots dans les journaux anglais de Shanghai. Mon père était fier de la ligne, ou pourrait presque dire de « sa » ligne. Et moi aussi, à ma manière, j'en étais fier, car j'en jouissais pleinement, de tous mes sens, de tout mon être : j'aimais cette beauté-là. C'était la mienne.

Le troisième jour fut glorieux. On longeait le fleuve Rouge et celui-ci tout juste sorti des précipices infernaux s'étalait comme un énorme sillon qui semblait avoir été fendu à travers jungle et

montagnes par quelque coup d'épée céleste. Il y avait une extraordinaire majesté dans ce paysage où les eaux, en effet rougeoyantes à cause du limon qu'elles charriaient, roulaient entre des berges qui étaient des murs de végétation. Plus loin on distinguait des formes qui étaient en fait des montagnes curieuses, les unes comme des crêtes de vagues, les autres comme d'énormes bubons coniques. C'était la saison des basses eaux et l'on distinguait des rapides que remontaient des jonques poussées par des gaffes et tirées par des hommes, comme en Chine.

La ligne était posée sur un remblai presque droit. J'avais l'impression de dominer le monde. Cela dura toute la journée. On arriva à un carrefour de fleuves où le fleuve Rouge recevait sur une rive la rivière Noire et sur l'autre rive la rivière Claire. Les confluents étaient gardés par deux monts tapissés de forêts sombres, le Tam Dao et le Bavi. Les deux sentinelles de la nature sauvage à l'orée du delta. Je ne me doutais pas que trente ans plus tard, sur ces massifs qui servaient de stations d'altitude, à la saison chaude, aux messieurs et aux dames de la colonie, je me remplirais les yeux des horreurs de la guerre de jungle.

Le Delta se présenta dans sa tristesse. C'était un jour de crachin. Le ciel était un coton sale, qui se fondait à la terre. Le crachin tonkinois c'est une lourde vapeur grisâtre faite de myriades de particules liquides. Une eau qui ne tombe pas, mais qui pénètre tout. La terre alors est aussi triste que le ciel. Comme ce Delta est sévère ! Une sorte de gadoue détrempée, une boue coupée de diguettes, sur lesquelles flottent comme des îles, des plaques verdâtres, qui sont les villages. Cette confusion des éléments, ce dégueulis de tout, ces lignées d'hommes ou de femmes qu'on entrevoit au loin sous leurs charges, ces buffles encroûtés dans la vase avec le gosse nu sur le dos qui semble flotter, ce manque de couleur, ou plutôt cette couleur qui n'est qu'une mélasse brunâtre à l'infini, comme c'est austère. Le fleuve Rouge est enserré par des digues énormes, qui, à la saison des pluies, parviendront à peine à contenir la masse tumultueuse de la mousson. D'ailleurs à ce moment-là, tout le pays ne sera qu'eaux, celles du fleuve Rouge prisonnières entre les hautes berges surplombantes et, en dessous, celles de la plaine qui ne sont qu'inondations fécondes et jaunâtres. Qu'est devenu le Delta ? Une éponge, un aquarium sous une chaleur pleine de nuées. Ce sera alors l'époque des arroyos qui se tordent, de toutes ces fanges aux couleurs troubles, affreuses et superbes à la fois, qui constituent le sol, ce sol qui n'existe pas et d'où pourtant montent les récoltes de riz, et aussi une végétation sombre, impressionnante de banyans, de bananiers, de bambous stupéfiants

servant de rempart aux hameaux qui semblent flotter.

Mais en ce mois de février tout est désolation ordonnée. Nous approchons d'Hanoï. La ligne est perchée sur le haut de la digue, en sorte que nous roulons au-dessus de la terre nue, qu'on peut discerner dans la mesure où elle n'est pas avalée par le crachin, lequel parfois laisse percer une lumière de crépuscule.

Mes parents s'apprêtent. Anne Marie a mis son chapeau cloche, une longue robe qui s'évase de telle façon que tout en elle est grâce flexible. Albert, au contraire, s'habille plutôt strictement. Col dur et nœud de cravate consulaire. Tout en faisant et refaisant ce nœud il ne cesse de grommeler :

– Qui aurait pu croire jadis, ici même à Hanoï, qu'un jour j'y viendrais comme l'invité du gouverneur général ?

La vanité de mon père peut être parfois candide. Anne Marie, elle, ne semble nullement impressionnée, mais elle met un soin particulier à parachever sa beauté. Quant à moi, on m'a mis sur mon trente et un, en costume marin, avec cette recommandation qui commence à devenir une antienne : « Ne nous fais pas honte, ne sois pas sale. André Merlin, lui, est propre. »

On dirait la conquête d'Hanoï par la famille Bodard. Quand le train a cessé ses halètements, on pourrait se croire dans une gare non plus de sous-préfecture mais de préfecture métropolitaine. Nous descendons gravement de notre wagon-salon. Un aide de camp du gouverneur est là pour nous saluer respectueusement. Ce qui m'étonne moi c'est qu'il n'y a pas le grouillement, le chahut de la Chine, sa gaieté, sa crasse. Des wagons descendent des flots et des flots d'Annamites avec leurs ballots si étranges, leurs bouteilles thermos et leurs cuvettes en émail, toutes sortes de victuailles, des jarres de nuoc-mâm puant. Mais ces foules disparaissent comme si elles n'étaient formées que d'ombres. Le bruit vient des voyageurs et des voyageuses blanches qui font de véritables scènes en descendant de leurs premières classes, à propos de leurs bagages ou de n'importe quoi. Scènes contre ces sacrés employés annamites, « bons à rien » et autres appréciations plus crues. « Voleurs, menteurs, etc. » Ces Annamites s'affairent pour échapper aux criaileries tout en gardant des visages totalement soumis. Non, des Chinois ne se laisseraient pas traiter ainsi.

Dehors nous pénétrons dans une voiture noire à fanion. Hanoï. Le souvenir que j'en ai, c'est celui du vide. La cité est belle mais sans âme, comme si on lui avait gâché son âme. Il y a pourtant au cœur de la ville une vision charmante, un petit lac qui rappelle tant les

estampes chinoises mélancoliques. Un clapotis d'une onde sur laquelle se penchent les arbres poétiques des berges, certains frêles, d'autres gigantesques comme les banyans qui se terminent par l'effroi de centaines de racines pareilles à des replis de serpents, un écheveau de cauchemar, qui s'enfonce ensuite dans la terre. L'un de ces troncs est si énorme qu'il sert de base à un pagodon. Au milieu des eaux, tout fragile dans ses laques rouges, il y a un autre pagodon sur un îlot minuscule en forme de tortue émergente.

À l'entour du lac je vois des créatures délicieuses, les dames de la bonne société annamite dans des tuniques qui se terminent très bas, en s'évasant comme des ailes de papillon. Tout en elles est soie : leur peau et leurs parures, si légères, si aériennes. Mais en dehors d'elles il y a comme un accablement.

Je ne sais lui donner un nom... Sans doute, c'est l'ordre, l'ordre français. Au bout du lac, c'est le macadam, et si quelques notables annamites y passent furtivement en robes noires, avec leurs faces de carême, à l'heure de l'apéritif, les terrasses de café, elles, sont bourrées de casques coloniaux dans toute leur gloire avec, en dessous, les trognes épanouies de messieurs les coloniaux. Pastis et cognac soda. Quel contentement d'eux-mêmes ! Des cris gutturaux « Boy, boy » pour de nouvelles tournées arrosant de nouvelles banalités. Ce sont les vieux de la vieille. Au-delà il y a la rue Paul-Bert, et des magasins qui me déçoivent, car les objets qui sortaient, à Yunnan Fu, de leurs caisses comme des merveilles, sont ici vulgairement offerts sans joyeuseté ni mystère. Et puis plus loin encore on s'engage dans de longues et belles avenues bordées d'arbres et de bungalows européens au milieu de leurs jardins. Mais comme ces avenues sont longues et désertes ! Où est le peuple ? Pas de piétons, pas de mendiants, pas de gueux, rien que des gens convenables en automobile. Les moins convenables, surtout les secrétaires annamites, vêtus avec une recherche trop agressive, dans leurs complets-vestons à l'européenne, à bicyclette. Et le tout-venant des petits Blancs, des métisses, des vieux indigènes, des mères, des jeunes beautés n'ayant pas trouvé fortune, dans des poussepousse. L'homme qui tire en trotinant entre ses brancards c'est le seul trait qui me rappelle la Chine, où tout se fait à dos d'homme ou à bât d'homme. Oui, un vide saisissant.

Et au bout de ce vide, le palais du gouverneur général, derrière ses grilles, posé dans son parc comme une grosse sécrétion jaunâtre, un coquillage solennel et incommode. Sur le perron nous attend Mme Merlin qui nous embrasse. Sa grosse joue sur la mienne. Les yeux pétillants d'André sur les miens. Le beau capitaine est là. Il va prévenir le gouverneur général qui sort de son bureau une minute

pour nous accueillir. Installation dans le pavillon qui nous est réservé. Un beau bungalow bien classique avec sa véranda, ses grandes pièces somptueusement nues qui sont à la mode aux colonies, ses ventilateurs arrêtés qui semblent des araignées suspendues, et, dans les chambres, ces linéols que sont les moustiquaires. Car des moustiques il y en a même pendant le crachin. Leur léger vrombissement s'accompagne, en été, des ferraillements des ventilateurs brassant un air décomposé d'humidité chaude. Mais maintenant il fait froid. À 15° sous les tropiques, c'est comme si on gelait. Le crachin semble avoir pénétré l'âme aussi. Dans quel monde étrange suis-je ? Ces domestiques annamites qui s'affairent autour de nous, je n'arrive pas à les aimer. Le Tonkin me semble déprimant, mais en même temps je suis très excité.

Mes parents sont occupés à donner des ordres pour qu'on défasse leurs malles, car aux colonies il faut des garde-robes incroyables pour toutes les circonstances du protocole officiel et privé. Arrive un aide de camp qui apporte une carte de monsieur le gouverneur conviant M. et Mme Bodard ainsi que leur rejeton à un dîner intime le soir même. Aussitôt branle-bas de combat. Il faut s'habiller de façon adéquate. Pas la grande toilette, mais une tenue convenant à l'importance des hôtes. Anne Marie s'est coulée dans un taffetas rose, à la fois raide et chatoyant, qui en fait une dame diaprée, comme une douce idole. Mais des serpents d'or, de l'or rouge des Chinois, enlacent ses bras. Et une grande plaque de jade dessine sur sa poitrine un carré qui est le signe du mandarinat. Elle s'est coiffée d'un chapeau, qui est comme un nid d'aigrettes blanches, très recherché. Albert, lui, après avoir hésité, a endossé un costume presque noir à fines rayures qui n'est pas une jaquette, mais qui en est l'esquisse. Quel combat avec ses boutons de manchette qui ressemblent à des sceaux ! Quant à moi on m'a mis dans mes velours et mes dentelles. Je me sens un peu ridicule.

Enfin à l'heure pile nous grimpons l'immense perron du palais qui mène aux salles de réception, lesquelles sont garnies de statues allégoriques et de fausses colonnes doriques. Pas un objet oriental, sauf les boys, objets mobiles, tellement parfaits qu'ils n'ont plus rien d'humain. On entre au salon. Du marbre, des fauteuils modern-style à l'ornementation banalement extravagante. Que c'est lourd, et laid ! Mais ce qu'il y a de plus lourd, c'est le silence. Une vingtaine de messieurs et dames, toutes les dames en chapeau et les messieurs en uniforme blanc pour la plupart se taisent respectueusement. Ils attendent pour ouvrir la bouche, pour approuver, que monsieur le gouverneur ou madame la gouverneur ait émis quelques mots.

Pourtant M. Merlin ne semble pas bien effrayant. Ce soir-là il a une tête de gros hibou tranquille. Si l'on quitte les comparaisons animales, il ressemblerait plutôt à un bon gendarme. Il est engoncé dans une vareuse semi-militaire en toile kaki qui lui enserre le cou et descend tout bêtement avec des boutons de cuivre jusqu'à un début de ventre. Il grognasse gentiment un mot de bienvenue à chacun. Mais la zone de frayeur cachée s'étend autour de Mme Merlin qui, de ses yeux, a déjà tout perçu et tout examiné. Elle est dans un tailleur ample, habitacle majestueux d'une poitrine qui semble couvrir la salle. Cette graisse qui pourrait être difforme est une vasque de dignité. Comme concession à la féminité elle s'est entouré le cou d'un collier qui pend en deux rangs sur la richesse fleurie de son embonpoint. Cependant, elle n'a rien d'un dragon, d'une mégère. La peur qu'elle inspire vient de sa façon de juger faussement bonasse, de sa sévérité aiguë et savoureuse à la fois, car, contrairement à son époux, elle a le sens du verbe.

Quand elle embrasse Anne Marie, elle lui dit :

– Ma mignonne, il est dangereux pour vous de vous rendre si jolie, vous allez affoler tous les hommes.

Dans cette troupe presque muette des invités, je reconnais quelques-uns des gentlemen du cabinet civil et militaire, jouant à l'aise le rôle de soubrettes, je veux dire de familiers discrets, narquois et diligents. Je retrouve aussi une vieille connaissance, monsieur le procureur général, que j'ai déjà vu à Yunnan Fu et qui m'a toujours amusé. Pour le reste, des inconnus. Des dames comme anéanties, sur leur trente et un, la plupart laides, qui prennent le courage de s'avancer vers Mme Merlin pour lui murmurer quelque compliment que celle-ci n'écoute même pas. Les hommes, lorsqu'ils sont allés faire leur cour au gouverneur, se regroupent par deux ou trois, entretenant avec discrétion de petites conversations. Mon père a attiré vers lui Anne Marie et lui a glissé dans l'oreille :

– Il y a là tout le gratin officiel de l'Indochine. Vous avez reconnu notre ami le procureur. Mais il y a aussi un résident général, le chef des services civils, le chef de la Sécurité. Je vais vous présenter à leurs épouses et à eux.

Albert guide Anne Marie vers les dames ingrates et les messieurs sérieux. Échange de lieux communs avec les dames et galanteries guindées des hommes qui lui baisent la main. Un cri de Mme Merlin :

– Ah, chère madame Bodard, c'est moi qui aurais dû vous présenter nos hôtes. Je les connais tellement que j'oublie qu'on peut

ne pas les connaître. Vous descendez d'un pays si sauvage ! Mais j'espère que désormais on vous verra souvent parmi nous.

Une intervention aussi vigoureuse laisse tout le monde bouche bée. La société entière, si frigide qu'elle n'avait même pas observé la présence d'Anne Marie et sa beauté, sait désormais qu'elle est la protégée de Mme Merlin. Alors autour d'elle c'est un concours empressé de personnages cérémonieux. Dégringolent soudain sur elle un rire sinistre, des yeux luisants, une barbe blanche éclaboussée de postillons secs, c'est le procureur général qui la prend sur son cœur. Ironique, un peu plus loin, le beau capitaine aide de camp regarde la scène.

Et moi aussi on me présente à l'honorable compagnie. Le gouverneur a posé ses bons gros yeux sur moi et madame la gouverneur, qui cache sous ses étalements de chair rose une force herculéenne, m'a attrapé dans ses bras et m'a porté jusqu'à la hauteur de ses joues, ses grosses joues qu'elle frotte une fois de plus contre les miennes en m'appelant « mon petit Lulu ». Une consécration. Je ronronne en moi-même de vanité. Je suis aussi quelqu'un à Hanoï. Je suis encore le petit roi.

Mais un rire moqueur me rappelle aux réalités. C'est André Merlin qui, lui, est vêtu d'un blazer à raies bleues et blanches tout à fait sportif. Avec une sorte de gouaille gaiement insolente il me remet à ma place. Derrière lui.

– Mais dis, tu es habillé comme une fille. Si tu veux demain je te fais un set. Je te parie que je t'écrase six à zéro.

Moi je suis vexé. Évidemment je le savais, mon costume était trop mignard. André lui, ce ouistiti nerveux, sait se mettre à la mode du Racing-Club de France. Il est aussi moderne et agressif que ses parents sont vieux jeu, même si Mme Merlin se rattrape par une énergie de douairière cantinière. En tout cas, André abuse de la situation en me provoquant au tennis car il sait bien que je ne joue pas.

C'est l'heure de passer à table. Pour cela l'assemblée se constitue en cortège, en une suite de couples, chaque monsieur donnant son bras à une dame, selon une étiquette très calculée. Anne Marie a l'honneur d'être conduite à la salle à manger par M. Merlin lui-même. Albert est le cavalier de Mme Merlin qu'il a l'art de mener comme si elle était une légère beauté. Cela amuse Mme Merlin qui n'est pas dupe. Quant à André et moi, nous sommes les garnements sacrés en queue de défilé. Je suis sérieux. Lui fait des grimaces et murmure :

– Qu'est-ce qu'on va se raser !

Moi, au contraire, je suis aux anges. La Chine, elle est à moi, sa misère, ses calamités, ses beautés, ses Seigneurs de la guerre, je les connais par cœur. Même un Tang Kiao ne m'épate nullement. Mais là il me semble que je vais assister à quelque cérémonie mystérieuse. Et encore une fois, à cet âge – neuf ans – s'exerce en moi cet appel dont je n'ai même pas conscience, l'avidité de comprendre. Je suis tout yeux, tout oreilles. Je ressens assez vaguement depuis mon arrivée à Hanoï comme une contradiction : cette tristesse qui enveloppe la ville et cette extraordinaire fierté des Français lorsqu'ils parlent de leur œuvre, de ce qu'ils ont fait des Annamites.

La table est couverte d'une nappe en broderie fleurie, mais à la française, sans doute l'œuvre des doigts agiles des orphelines annamites recueillies par les bonnes sœurs. Et là-dessus, quelle magnificence d'argenterie ! Chaque convive est guidé comme magnétiquement vers le petit carton qui lui indique sa place, une place conforme à son rang. Encore une fois Anne Marie est à la droite de M. Merlin. Albert lui est à la droite de Mme Merlin. Quelle gloire ! Moi, je suis en bout de table avec André qui continue à faire le singe. On n'entend que ses ricanements, car de nouveau le silence pèse sur l'assemblée. Devant chacun, le menu qui indique des plats compliqués à la française. Pas plus qu'on n'ose parler, on n'ose manger. Il faut attendre que madame la gouverneur ouvre le repas par une première phrase et une première bouchée.

Le gouverneur se met à parler et (est-ce pour mon père qui lui a montré la Chine ?) il parle, lui, de son Indochine. Et d'une façon si touchante, si naïve que moi-même je m'en aperçois :

– Dans quelques mois je serai à la retraite. Mais j'aurai eu la joie auparavant de sentir autour de moi le bonheur des Annamites. Quel amour ils témoignent à la France ! C'est émouvant pour un vieil homme comme moi. Tenez les mandarins viennent me dire que la colonisation française c'est la porte de la grande béatitude. Et quand je fais une tournée en province, le peuple, les notables sont alignés au bord de la route, agitant des drapeaux français. Ils transportent même sur mon passage les autels des ancêtres. Et alors vraiment je sens que la France a fait là une œuvre utile, une grande œuvre.

Mme Merlin regarde son mari avec un certain apitoiement tendre. Elle se garde bien, en bonne épouse, de lui ôter ses illusions, car elle n'est pas dupe.

Silence. Le petit discours du gouverneur laisse présager une

conversation plus grave. Les dames s'anéantissent dans un mutisme bienséant. Ce sont les messieurs qui vont parler. En effet une petite voix sèche et un peu toussoteuse se fait entendre :

– Monsieur le gouverneur, cela nous a demandé beaucoup de peine et beaucoup d'amour, à nous autres administrateurs des services civils. Il y a quarante ans que nous sommes à la tâche.

Le monsieur n'en dit pas plus. Il a une pauvre face ingrate, tout éthérée, de minus raisonneur. Une figure en lame de couteau, des lèvres minces, des yeux de fanatique. Plus tard j'apprendrai son surnom : « le batifoleur de l'Indochine » tellement il batifole peu. Je conserverai toujours le souvenir de sa voix aiguisée, et du ton de sa bouche maigre, comme je me souviendrai de sa tenue blanche, trop repassée, aux plis trop rigides, sur un manque d'épaules et une poitrine creuse. Comme sa peau est terne ! Il n'est pourtant pas laid, il est pire que cela, inexistant dans son apparence comme le dernier des employés de bureau, s'il n'y avait son orgueil, une folie d'orgueil. Des êtres de son espèce, j'en connaîtrai plus tard bien d'autres pendant la guerre d'Indochine. Gens redoutables. Les vrais maîtres de la colonie depuis toujours. De la colonie qu'ils n'ont cessé de fabriquer, de peaufiner, de développer dans une sorte de démesure à la fois implacablement logique et insensée. Race spéciale, particulière. D'une certaine façon, des ascètes. Ascètes de l'ordre français qui est leur foi, cet ordre français qui, à Hanoï, me paraissait soudain si pesant.

Le capitaine aide de camp que le protocole a relégué presque au bout de la table se permet, contrairement à tous les usages, de s'adresser à ce personnage aussi important que le chef des services civils d'Indochine. En effet, il peut tout se permettre, étant le chouchou de Mme Merlin et étant aussi favorisé par les grâces de la fortune.

– Monsieur le chef des services civils, vous et vos prédécesseurs vous avez toujours resserré davantage votre système. Je reconnais qu'il est parfait. Aux indigènes auxquels vous avez apporté la prospérité et la paix, vous laissez en même temps la marge nécessaire de vices sans lesquels l'Asie ne serait pas elle-même.

Le chef des services civils n'est aucunement gêné. Ce moraliste est au contraire fier de la part faite à l'immoralité orientale.

– Vous ne voudriez pas que je supprime l'opium et la concussion ? C'est impossible. Alors autant nous servir des péchés mignons des Annamites pour mieux les tenir.

Le capitaine reprend insidieusement :

– Qu'arriverait-il si un jour l'Asie devenait vertueuse ?

Un très léger sifflement ; juste un « pfft » sortant de la bouche de monsieur le chef des services civils. Pour lui, c'est absolument inconcevable, comme pour toute l'assemblée du reste. Anne Marie laisse une seconde son regard sur le capitaine, comme pour le féliciter de son persiflage. Car évidemment le capitaine s'est amusé. Cependant le gouverneur le réprimande un peu :

– Mesurez un peu vos paroles, capitaine.

Moi, à mon bout de table, à côté d'André qui bâille, j'écoute sans comprendre vraiment, comprenant quand même.

Le chef de la police met les pieds dans le plat :

– Monsieur le gouverneur, je suis de votre avis. Jamais les indigènes n'ont aimé autant les Français. Les agitateurs, il n'y en a qu'une poignée. Et ceux que j'attrape je les donne à monsieur le procureur général.

Ledit procureur général, lui, est en esprit à Tcheng Tu, bien loin de là. Il y est avec Anne Marie sa voisine, son amie de longue date. Il lui ressasse son Tibet, ses vieilles histoires de lamaserie que ma mère connaît par cœur.

Le procureur général c'est une des grandes figures de mon enfance. Permettez que je m'attarde un peu sur lui. C'est un vieillard dont la tête est un cartilage tout en longueur, aux yeux fous, avec une immense barbe blanche, en crinière, toujours emportée par une tempête, qui est le déferlement de ses paroles. Il ne cesse d'avoir des tirades effarantes, mouillées de postillons. Pour lui la saleté est sans importance. Il est beau dans sa furie, dans sa folie, quoique crasseux comme un peigne. Et ce qu'il raconte, ce sont des récits fantastiques : les ossuaires du Tibet, tous ces squelettes rassemblés et qui, certaines nuits, se lèvent et se mettent en marche, hurlant et dansant. De même il décrit à l'infini les grandes lamaserie, les pouvoirs magiques des bonzes qui peuvent s'élever au-dessus de la terre de plus d'un mètre, qui peuvent voir à des milliers de kilomètres, à des siècles de distance. Il a parcouru leurs livres sacrés écrits en sanscrit, en pali, une langue plus vieille encore que le sanscrit, il y a lu tous les récits des dieux, toute la sagesse du Bouddha du Grand Véhicule, qui peut tout, qui est le maître des maléfices et des exorcismes. C'est le tantrisme. Le procureur général se lance à corps perdu dans ses récits fabuleux, avec ses yeux hallucinés et ses poils de prophète en transe. Il vit pour aller au Tibet. Ce vieil homme y va par des sentes difficiles, pendant des mois de voyage. Il est reçu sur ce toit du monde interdit aux

étrangers, dans les monastères les plus révéérés par les moines les plus savants de l'Asie, comme s'il était bonze lui-même. Une fois même il a été au Groenland pour vérifier une de ses théories, selon laquelle les Tibétains descendraient des Esquimaux. Vieux fou que rien n'atteignait ni les fatigues, ni les altitudes, ni les distances, ni les maladies. La merde chinoise n'avait pas d'odeur pour lui. Il faisait ses délices du thé au beurre rance des Tibétains, eux-mêmes rances sous leur couche épaisse de vêtements qu'ils n'enlevaient jamais. Rien ne l'offusquait. Il avait aussi une autre manie toute différente, celle de la femme jaune. Et à cette époque-là, il n'y avait que d'un pareil excentrique que l'on pouvait tolérer pareil écart. Chaque année, il en changeait et il en prenait une d'une race différente, jusqu'au jour où il tomba sur une Japonaise en kimono, la plus suave des créatures, qu'il eut tort d'épouser car, dès le mariage accompli, il tomba en esclavage. Il fut peigné, habillé, transformé en vieux monsieur convenable, avec interdiction de postillonner. Mais lors de ce dîner il n'était pas encore marié et je l'imagine mal, en robe d'hermine, au tribunal, demandant les têtes des révolutionnaires antifrçais ou les envoyant à Poulo Condor. Nul n'ignorait l'existence de ce lieu sinistre. Même moi je savais ce que c'était, comme tous les Français d'Indochine : un îlot tropical de palmes et de corail au large de la Cochinchine, le bagne pour Annamites, où peu d'entre eux survivaient.

Les hors-d'œuvre sont finis. Une mayonnaise cache un poisson. Les vins de France remplissent les verres rangés en batterie devant chaque convive sauf ceux du gouverneur général qui ne boit que de l'eau de Vichy. Moi j'ai droit à un peu de bordeaux. André aussi. Un bourdonnement monte des convives. Maintenant ils osent piailler, même en présence du gouverneur général. Une chaleur d'estomac au travail empourpre les figures les plus revêches et délie les langues. On en arrive à la dernière anecdote coloniale, car il y a toujours une dernière anecdote. Mais cette fois au lieu de la rigolade habituelle – rigolade qui chez le gouverneur serait restée distinguée – les faces deviennent dures, mauvaises, les voix âpres. Je sens de la haine, une haine vraie, spontanée, collective, formidable. Non ce n'est pas quelque banale chicane entre coloniaux. C'est une explosion.

De toute la table monte un brouhaha auquel les dames osent participer de leurs voix criardes. Elles sont même encore plus déchaînées que les hommes dans leur passion. Au milieu du chœur tumultueux j'arrive à saisir des bribes, à distinguer des mots comme « un traître », « un jeune ignoble », « un corrompu ». J'arrive à comprendre qu'il s'agit d'un Blanc qui s'est retourné contre sa race et contre sa patrie. On n'a jamais vu cela, un Français qui vient

apporter des idées subversives, des idées communistes pour tout dire, qui travaille à la révolution en Indochine avec des agitateurs jaunes. Je parviens à percevoir un nom. Il me semble que c'est celui d'André Malraux.

Mais le gouverneur Merlin continue de voguer dans sa majesté rassérénée de très haut fonctionnaire. En étendant une main, d'un geste biblique, il calme la tempête. Et il dit posément :

- Les mesures nécessaires ont été prises, je pense.
- Oui, monsieur le gouverneur général.

C'est le chef de la Sûreté qui vient de donner cette assurance. Il a une figure toute en petites bosses, dure, une figure de gargouille travaillée par les intempéries, et par les siècles. Toute corrodée, tannée, sa peau s'est durcie en une croûte farceuse. La police coloniale ça vous fabrique de ces masques ! Oh, rien de sinistre. Plutôt une sorte de gaieté jouisseuse, une gaieté qui pétille et qui guette dans de petits yeux en tapinois aux paupières un peu sanguinolentes. C'est un simple inspecteur qui s'est élevé à force de mérite jusqu'à son poste actuel.

En Indochine tous les Blancs reconnaissent qu'il fait bien son travail.

Ce genre d'homme, j'en rencontrerai plus tard des dizaines. Tous auront la même joyeuseté féroce, acquise à force de présider aux interrogatoires. « Interrogatoire » ça veut tout dire. Ce sont des durs. Ils savent aller eux-mêmes à l'improviste dans un repaire de suspects : quelque paillote perdue dans un quartier de misère, un antre d'opium enfoui dans quelque bas-fond. Ils savent se retrouver dans les profondeurs de la masse asiatique parmi les faubourgs en roseau où fréquentent les petites gouapes ou même au milieu du peuple innombrable des nhaqués loqueteux, toujours courbés dans la gadoue pour les tâches épuisantes des rizières. Ces nhaqués sont, surtout à l'époque du repiquage du riz, comme des millions de points à peine discernables dans leur uniforme de pauvreté : cotonnades noires de nuit ou cotonnades couleur de cunao (c'est le nom de la graine qui produit une teinture rouille portée par des hommes confondus avec la rouille de la nature aquatique). Ces cotonnades sont fabriquées en quantité par la Cotonnière de Nam Dinh, la plus grande, la plus prospère des usines d'Indochine employant à des salaires très bas des milliers et des milliers de femmes.

Ils ont du culot les policiers ! Ils paient de leur personne. Mais pour eux, c'est le plaisir de la traque, de la grande traque. Comme

aides, comme espions, comme bourreaux, ils ont formé, avec leurs meilleurs sujets annamites, de bons tueurs, des hommes au visage impassible, impavides, qui peuvent faire n'importe quel boulot sans aucun sentiment, pas une fibre de jouissance ou de pitié. Ils disposent aussi d'une kyrielle d'individus de toute sorte, quelques-uns apparemment honorables, ou de pauvres hères qui mettent leur fierté à coller sur le seuil de leur paillote une pancarte « Indicateur officiel ». Mais le grand art c'est de « retourner » quelque révolutionnaire de façon qu'il renseigne régulièrement les flics sur les agissements des conspirateurs. Cela se pratique partout dans le monde, mais en Annam, au milieu des subtilités asiatiques, il faut rudement s'y connaître. Qu'importe si le vendu est retrouvé un jour un couteau dans le cœur. En gros le réseau de la police française fonctionne bien, grâce à ces policiers qui se sont jaunés au contact des Jaunes. Ils se servent aussi beaucoup des métis, ces gens d'aucun monde et de tous les mondes, qui sont généralement gros et boursoufflés, on ne sait pourquoi, alors que les Eurasiennes sont si belles. Ces métis sont utilisés aux basses besognes délicates. L'un d'eux a dans sa mémoire le visage de tous les rebelles à arrêter. Un autre connaît le labyrinthe des généalogies des grandes familles de mandarins qui ont donné tant de fil à retordre aux Français, avant qu'on en ait trouvé de bons, corrompus à point, mais qu'il faut surveiller quand même pour qu'ils ne deviennent pas des tigres, qu'ils ne mangent pas le peuple tout vif.

C'est dire l'importance du chef de la Sûreté. À la table du gouverneur, malgré son visage un peu crapuleux, il est un grand personnage. Il connaît son importance. Toute l'assemblée attend avec impatience qu'il s'explique davantage sur le cas de ce Français rouge. Il le fait avec débonnaireté :

– C'est un naïf, ce dénommé Malraux. Depuis qu'il a débarqué en Indochine, on n'a cessé de le filer. On connaît toutes ses fréquentations. Beaucoup de jeunes Annamites, dont certains très compromis qui se cachaient. Beaucoup de petits prétentieux qui se plaignent tout le temps sous prétexte qu'ils ont passé des examens dans nos facultés. Ils sont aigris parce qu'on ne leur donne pas de gros postes. Ils voudraient gouverner. Vous voyez ça, l'Indochine gouvernée par ces gaillards-là ! Le dénommé Malraux les a vus et revus, il a vu aussi, ce qui est plus dangereux, des Chinois du Kuomintang, des agents de Sun Yat-sen. Qu'en pensez-vous monsieur le consul ?

Monsieur le consul fait « hum, hum » prudemment :

– Vous savez c'est compliqué la Chine.

Là-dessus il jette un coup d'oeil complice en direction de monsieur le gouverneur général qui ne bronche pas mais se contente de marmonner.

– Oui, la Chine c'est très compliqué.

Le policier poursuit sur sa lancée :

– Évidemment ce Malraux a vu les quelques vieilles barbes de Français, ces braves originaux qui se réclament de Jaurès et du socialisme. Des poètes quoi. Malheureusement je crains qu'il y ait parmi les jeunes professeurs français arrivés récemment de la métropole des esprits subversifs. Eux sont à craindre. Malraux en a vu certainement...

Le policier s'interrompt pour créer une attente impatiente autour de la table. Il a ses babines retroussées pour annoncer la grande nouvelle :

– Mais ce Malraux, on va le coincer, croyez-moi. Il a eu l'imprudence d'écrire des lettres. Je sais pourquoi il est ici en réalité. Il vient pour dérober les bas-reliefs les plus précieux des temples d'Angkor, de Bantai-Srhreh, qui est toujours enfoui sous la jungle. Il monte toute une expédition. On va le laisser faire et au bon moment, couic. On l'attrape sur le fait.

Le chef des services civils produit alors un reniflement de mépris, par un étrange resserrement de ses cloisons nasales déjà étroites.

– Ce pur révolutionnaire, c'est un voleur en somme, un vulgaire pillier de troncs !

Joie générale d'apprendre que ce Malraux va être pris la main dans le sac, comme un vulgaire malfaiteur. Albert ne manque pas de marquer sa satisfaction, quoique lui-même ait jadis ramassé à Angkor une fort belle tête de Bouddha, dont le crâne en pierre était enveloppé dans une chape d'or. En réalité à cette époque-là on n'était pas très regardant sur les « souvenirs » pris à Angkor par les visiteurs français d'importance, qui, souvent, ne résistaient pas à la tentation d'en ramener quelques reliques. En fait, tout le monde sait qu'on est en train de préparer, de monter un piège pour le haïssable Malraux. C'est le révolutionnaire qu'on veut châtier et les pierres ne sont que le prétexte, l'occasion, même si Malraux exagère un peu de ce côté-là.

Je cherche à travers le brouillard de ma mémoire. Il me semble bien que c'est chez le gouverneur Merlin que j'ai entendu cette conversation. Et j'entendrai durant mon séjour à Hanoï la même, à peu près identique, à tous les déjeuners chez les personnalités

françaises, où m'entraînent mes parents. C'est la colonie entière qui est au courant, qui attend, qui même connaît précisément tous les préparatifs de Malraux. On suit les étapes de son expédition. Il y a partout une fébrilité en espérant le jour où la main de la justice s'abattra sur lui. Peut-être sera-ce à notre procureur général de faire le réquisitoire contre lui. En réalité je ne sais pas ce qui est arrivé. Pour le moment le procureur général n'est pas spécialement passionné, car le Cambodge, ce n'est pas le Tibet.

Pourquoi ces conversations m'ont-elles tellement marqué ? C'est qu'elles indiquent vraiment la bonne conscience des Blancs, une bonne conscience parfaite, totale, que rien ne peut atteindre. Ils parlent de tous les bienfaits octroyés aux indigènes : la paix, la prospérité, la santé. Il n'y a plus de grandes calamités. Il n'y a plus dans ce Tonkin surpeuplé de pauvres Annamites affamés comme autrefois parce qu'on fait venir de la riche Cochinchine le riz nécessaire pour remplir les ventres creux. On veille sur les digues du fleuve Rouge, pour qu'elles ne se rompent pas, comme cela arrivait jadis en des catastrophes qui faisaient des centaines de milliers de victimes. Et puis il y a les hôpitaux, les écoles, les chemins de fer, les routes, les canaux, les belles plantations d'hévéas dans le Sud. Comme les Cochinchinois étaient trop paresseux pour défricher la forêt vierge auprès de Saïgon, on a envoyé du Tonkin des dizaines de milliers de coolies avec leurs familles. Certes, il en mourait beaucoup dans le trajet par mer, entassés comme ils l'étaient dans les cales, certes il en mourait encore davantage à transformer la forêt sauvage en armée paisible et ordonnée de beaux troncs argentés d'hévéas. Était-ce la faute des Français si les Annamites ne supportaient pas les émanations de la jungle, les fièvres et ses vapeurs ? Combien de vies ont coûté ces plantations ? Personne ne le sait.

Tous les Français sont enfermés dans la mystique de la supériorité bienfaisante de la race blanche et ils sont sûrs, pleinement sûrs, que les indigènes sont heureux et reconnaissants de la tutelle française. Il faut certes les surveiller car ils sont truqueurs, mais ce ne sont pas des gens dangereux. Ils sont peureux, n'ayant jamais su faire la guerre qu'aux « makoui », aux esprits funestes et errants, qu'ils conjurent par mille recettes et superstitions. Tout cela n'empêche pas que moi je continue à trouver le Tonkin triste.

Une autre histoire me passionne car c'est celle d'un garçon de mon âge. On en parle beaucoup dans la colonie de cette affaire-là. Il s'agit du fils de l'empereur Khai Dinh, l'empereur d'Annam, fort dégénéré mais fort docile qui s'est avisé d'envoyer en France pour une éducation à la française le prince héritier. Sans doute lui a-t-on

fortement conseillé cette initiative tellement contraire aux traditions. Tout a été goupillé minutieusement. À Paris on confie le prince à d'anciens résidents généraux, les Charles, qui se sont révélés être pour lui un père et une mère. L'expérience semble réussir. On a organisé autour du gosse une vie studieuse, mais pleine en même temps de plaisirs convenables. Juste dosage. Autour de lui à Paris une atmosphère de gentillesse mêlée d'égards dus à son rang. Non, on ne le traite pas en « nhac », mais en futur souverain. On fabrique un empereur sur mesure. La colonie française est ravie, elle se répand en récits touchants sur son intelligence, sa grâce, son charme, son enjouement, sa vigueur, sa beauté. Enfant modèle qui, à la sortie du collège, va au Racing-Club de France et dans la société la plus élégante de Paris, où les jolies dames l'embrassent et où il joue avec leurs rejets.

Tout cela parle à mon imagination. Tout cela m'émeut un peu. Je trouve tout cela grandiose, surtout que l'histoire a pour arrière-fond la « Cité interdite de Huê ». Huê la vieille capitale de l'Empire d'Annam. Plus tard j'en verrai le paysage ; ces montagnes de la Cordillère annamitique qui tombent sur une étrange frange côtière dans une solennité un peu funèbre de la nature, la jungle s'arrêtant net sur un lacs où s'enchevêtrent lagunes, langues de terre ferme, plaques de sol, dunes. Au-delà de ces eaux et de ces terres en mosaïque sombre, toute la luxure d'une mer tropicale, d'une clarté lumineuse, jusque dans le verdâtre des profondeurs, avec partout, presque partout, des récifs de corail. Là s'écoule la rivière des Parfums qui, lorsque je la verrai, ne sera plus qu'une tranchée d'eau sale et paisible mais qui, auparavant, était paraît-il remplie de sampans sculptés se laissant aller lentement à la dérive des flots, leurs tentures délicates cachant une alcôve d'où provenait le son des flûtes. Là, dans l'envoûtement du soir, des créatures enchanteresses apportaient les illusions du bonheur. Plus tard je n'ai rien retrouvé de tout cela et le palais du fils du Ciel était vide. Car il y avait une Cité Interdite, à l'imitation de celle de Pékin. Remparts rouges contenant tous les pavillons consacrés à la vertu, teintés d'or impérial, qui se succédaient de façade en façade le long des parvis qui aboutissaient à la salle du trône. Là, comme à Pékin, l'empereur était l'intercesseur entre le ciel, la terre et les hommes. Là, comme à Pékin, l'empereur au cœur de la Cité pourpre interdite communiquait avec le cosmos incarné par les sept étoiles du Grand Chariot et ainsi détenait le pouvoir cosmique de faire pousser les moissons et de faire se succéder les générations d'hommes dans l'harmonie suprême. Il y avait tous les rites millénaires et sacrés. Dans la Cité n'étaient admis que les hauts dignitaires barbus aux fonctions hiératiques, toujours prosternés à la vue de l'empereur. Et

quand l'empereur sortait de la Cité Interdite avec son cortège, ce qui arrivait rarement, le peuple agenouillé tenait fixement ses yeux sur le sol, car aucun sujet n'avait le droit de contempler son image vivante sous peine de mort.

C'était cela le monde naturel de l'enfant, le monde auquel on l'avait arraché pour un univers si opposé.

Quand j'étais en Indochine l'empereur Khai Dinh mourut. On porta son corps avec tout le faste consacré à la vallée des tombeaux impériaux où son mausolée avait été préparé et l'on fit revenir l'enfant de Paris pour le sacrer empereur. C'est alors qu'il prit le nom de Bao-Daï. On le fit pénétrer dans ce monde qui était le sien et qu'il ne connaissait pas. Du Racing-Club, il passait abruptement dans la salle du trône rouge et or, aux colonnes énormes laquées d'incarnat. Pour le couronnement on lui fit revêtir la grande robe du Gialong, l'ancêtre le plus illustre de la dynastie, dans laquelle le gosse flottait. Il avait, ceint à son flanc, un poignard sacré dont le manche était une corne de rhinocéros et il tenait dans sa main une lame d'acier fin. Une fois la cérémonie terminée, on le réexpédia en France. Il me semble encore entendre comme un hululement le cri de satisfaction du chef des services civils, ou de quelqu'un de son espèce, s'exclamant : « Je crois qu'on tient la solution. Finis les embêtements avec la cour de Huê. On avait beau choisir les empereurs, ils nous claquaient tous dans la main. On ne cessait d'en dégommer et d'en renommer sans sortir du pétrin. »

Je me souviens d'un monsieur qui, je crois, était, ou avait été, le résident supérieur en Annam. C'était un personnage un peu bizarre au crâne très ouvragé, presque translucide, perdu dans un rêve. Sans doute prenait-il de l'opium. En tout cas il avait succombé au charme de l'Asie. Je me souviens qu'il parlait souvent lui aussi de ces empereurs décevants, mais sur un tout autre ton, comme imprégné de cette magie impériale. Moi, il me semblait entendre quelque légende absolument féerique :

– La politique française dès le début a été de conserver l'empire. Un empire soumis, mais on ne tenait pas assez compte de l'orgueil presque métaphysique de ces souverains. Leurs révoltes prirent toutes les formes. Dès la conquête la résistance commença avec l'empereur Ham-Nghi. Un jour il s'enfuit de sa citadelle par un long souterrain secret qui débouchait dans la jungle. Sur le point d'être rattrapé par les troupes françaises qui le poursuivaient, il refusa de se camoufler en paysan et de se cacher. Au moment où les Français arrivèrent il déclara : « L'empereur c'est moi. » Ils lui rendirent les honneurs militaires et le prièrent de rentrer à Huê. La légende

l'entoure encore, ce Ham-Nghi ; selon elle, l'herbe ne repousse plus sur le sentier de jungle qu'il avait emprunté dans sa fuite. Il s'est déroulé aussi une très belle scène confucéenne : alors qu'il était ramené à Huê par les Français il dit au commandant du détachement qui l'avait capturé :

– Arrêtons-nous un instant dans ce village.

– Nous sommes à votre disposition, répondit l'officier.

L'empereur pénétra dans une paillote habitée par son ancien précepteur. L'empereur se prosterna devant son ancien maître d'école, son père spirituel. Et le vieux précepteur se prosterna devant l'empereur, en tant que sujet. Les deux hommes face à face, agenouillés.

Cet empereur, moi, plus tard à Alger, j'en ai entendu beaucoup parler, car il avait été exilé là-bas. Il était devenu un personnage très connu dans la meilleure société d'Alger, on l'appelait le « prince d'Annam ». C'était une figure. Il était petit, laid, mais quand il parlait il impressionnait. Il habitait une grande maison sur les hauteurs d'El Biar dont il avait fait une sorte de yamen, qui semblait mystérieux à la population. Une extraordinaire dignité. Le mystère de l'Asie, dans l'Algérie des colons, très respectueux. En fait il s'était résigné. Il avait une grande vieille automobile avec un chauffeur arabe et on l'entrevoyait à l'intérieur dans sa tunique noire. Finalement il avait épousé la fille d'un aristocrate français, dont il eut des enfants.

Pourquoi est-ce que je parle tant de ce Ham-Nghi ? Parce que les hasards historiques m'amuse. Peut-être suis-je moi-même un produit de ces hasards. Je crois en eux profondément, soit qu'ils soient purement anecdotiques et farfelus comme cette tunique noire annamite dans le boulevard Gallieni à Alger, soit que, dans d'autres cas, ils commandent la grande Histoire, la trame des faits et des événements qui constituent l'Histoire et ses tragédies. Combien, dans mon existence ultérieure, retrouverai-je de ces personnages ! Ainsi je verrai les petits Seigneurs de la guerre de mon enfance détenir, très extraordinairement, les clefs du destin de la Chine et même de l'Indochine.

Cependant quand j'étais enfant à Hanoï, ce résident parlait longuement des autres empereurs mis en place par les Français et qui se révoltaient tour à tour. L'un mourut tout jeune de neurasthénie. Un autre alla plus loin, il simula la folie, et devint fou pour de bon. On l'expédia à la Réunion. Ensuite on choisit un gosse de huit ans qui semblait idiot et on lui donna un précepteur français

mais en le gardant à Huê. Il se révéla à sa majorité très intelligent, très nationaliste, chef de ceux qui préparaient une révolte généralisée contre les Français. Pendant la guerre de 14 lui aussi s'enfuit, se retira dans une pagode où les Français le découvrirent. On l'expédia à la Réunion où il retrouva son père, car l'empereur dingue c'était son père. Pour eux on ne fut pas généreux. Une pension de cent piastres chacun. Le fils qui était très mince se fit jockey. Finalement on arrive à Khai Dinh et à Bao-Daï.

Bao-Daï je ne l'ai pas connu à l'époque, mais il sera un des grands personnages de ma vie. Tout ce que les Français auront réussi à en faire, c'est un Hamlet jaune, connaissant la haute société du monde et me disant un jour ce que je savais déjà : « Savez-vous que le peuple n'avait pas le droit de regarder l'empereur ? À la fin on permettait aux gens agenouillés d'avoir un petit miroir où ils pouvaient voir le reflet de la silhouette impériale. »

Cette phrase m'a frappé parce qu'elle révélait tout un côté insoupçonné de celui qu'on appellera le play-boy. En fait elle révélait que celui qui avait été le Fils du Ciel conservait toujours son horreur des masses et sa conception du monde, qui, d'un certain côté, était restée cosmique : d'un côté lui, seul, et de l'autre, le peuple obéissant aux lois de la sagesse. Mais tout cela n'existait plus, plus du tout. Alors il était atteint de la maladie des rois, un nihilisme profond, une méfiance universelle, qui lui faisait préférer, comme compagnons et comme instruments, les êtres les plus corrompus, les plus vénaux. Moi, j'avais le don de le comprendre et de le deviner. Il régnait entre nous comme une entente. Il ne m'en voulait pas de ce que j'écrivais parfois sur lui : qu'il serait la perte de l'Indochine. Au contraire, plus tard, il me révéla qu'il m'avait sauvé la vie. Il avait opposé son veto absolu à un projet des deuxièmes bureaux, celui de l'armée vietnamienne et peut-être celui du corps expéditionnaire français : se débarrasser de Bodard, cet emmerdeur aux câbles défaitistes. Pour cela rien de plus simple : un assassinat, mais absolument indétectable. Quoi de plus facile que d'organiser une embuscade, qu'on attribuerait aux Viets, quand Bodard roulerait en jeep sur quelque route du Delta ?

À Hanoï, lorsque j'étais enfant, je me gargarisais de Bao-Daï cet autre enfant, qui était un petit Jaune en Europe alors que j'étais un petit Blanc en Asie. Je me grisais de son titre d'empereur, de tout le fabuleux de son empire et en même temps je me le représentais comme André Merlin, en blazer et une raquette à la main. André Merlin, dont le père détenait le pouvoir qui, légitimement, aurait dû revenir à Bao-Daï, ce Bao-Daï qu'on façonnait, qu'on sculptait, qu'on préparait comme les Asiatiques savent sculpter et déformer les êtres

et les choses. Ainsi tout était mêlé, contradictoire, incohérent. Une mixture d'Europe et d'Asie sous toutes les latitudes. De quoi produire des êtres bien hybrides, un peu détraqués, comme je le serai à mon humble niveau, et comme le sera sa majesté Bao-Daï.

En attendant André Merlin me gâchait la vie, car il était le centre de tout. Anne Marie passait son temps auprès de Mme Merlin, un peu comme une élève sage auprès d'une dame qui lui enseigne la vie. Quand elle n'était pas en train de boire sa tasse de thé avec la mère, elle était occupée à tenir une raquette avec le fils. Le capitaine était là. Je m'en moquais. Les journées se déroulaient dans une sorte de cercle intime dont je me sentais un peu exclu, comme si Anne Marie faisait moins attention à moi, comme si elle pénétrait dans une autre vie. Certes elle m'attirait, elle m'appelait, elle me passait ses doigts dans les cheveux, mais entre deux sets. Elle me demandait :

– Pourquoi es-tu grognon ?

Mme Merlin se mettait de la partie pour me reconforter. Elle aussi m'attirait. Elle aussi me caressait. Elle frottait ses joues contre les miennes en me prenant d'un geste autoritaire. Ah, ce frottement de joues toujours recommencé... quel souvenir ! Non pas qu'elle me répugnât. Mais de quoi se mêlait-elle ? Parfois elle me disait impérativement :

– Mais ne sois pas endormi comme cela.

C'est vrai, je boudais. Je découvrais, je révélais, un talent extraordinaire pour la bouderie. Presque un génie. Je pouvais (et je peux encore) rester des heures assis dans un coin comme une souche. Un petit garçon sans aucune expression, sans aucune manifestation, qui ne bouge pas plus qu'une statue de Bouddha accroupi. Je ne montrais pas de mauvaise humeur. Simplement je n'existais plus et je m'enfermais dans un néant que je savais rendre très lourd. Les quelques dizaines de kilos que je pesais étaient extraordinairement pondéreux, au point de gâcher toute l'atmosphère.

Anne Marie m'échappe. Alors je recours à une tactique qui me sera habituelle. Je me désintéresse d'elle. Je ne m'occupe aucunement de ce qu'elle peut faire avec le capitaine, de leurs entretiens plus fréquents, de leurs apartés, de leurs conversations plus animées, de leurs regards qui s'accrochent davantage, de leurs sourires qui se répondent un peu, d'ailleurs très mondainement, comme innocemment, sous l'œil de lynx de Mme Merlin qui ne tolérerait aucune dissonance. Tout cela m'est vraiment égal. C'est

ma façon à moi d'être furieux. Ce que je maudis avant tout c'est le tennis. Cela dure jusqu'à ce qu'un jour Mme Merlin dise :

– Cet enfant s'ennuie. Mon mari va faire une tournée en province. Si Lucien l'accompagnait...

Moi, évidemment, je suis pleinement d'accord parce que j'ai envie de quitter cette éternelle terrasse, cette éternelle pelouse du gouvernement général, où je compte si peu. Ma vanité vexée trouve une revanche. Je vais être le petit compagnon d'un gouverneur général dans tout le panache de ses fonctions. Et puis dans ma tête je pense aussi au spectacle que je vais m'offrir, que ce sera un extraordinaire théâtre.

M. Merlin a quitté sa simple vareuse pour sa tenue de gouverneur général. Ce qui apparaît de lui, c'est d'abord un énorme bicorné tellement emplumé, tellement hérissé de plumes blanches, que l'on croirait que quelque héron a fait son nid sur sa tête. Le buste ce n'est qu'une vitrine de plaques, de décorations des grands ordres européens ou asiatiques, ces derniers ressemblant à des bibelots avec des éléphants, des temples, et toutes sortes de symboles en ivoire ou en or. Mais la tête du gouverneur est toujours la même, marquée d'une usure bonasse avec la virilité des vieilles moustaches. En dessous de la ceinture tricolore qui lui barre le ventre, pend son épée de cérémonie. Le cortège se compose de quatre ou cinq voitures à la capote abaissée de façon que le gouverneur et sa suite s'offrent pleinement à la vue des populations. Quelles guimbardes ferraillantes sur leurs roues à rayons énormes ! Avec le drapeau français planté à l'avant à côté de l'immense poire à lavement du klaxon. Et quelle dignité raide que celle du chauffeur annamite, le corps si engoncé dans son uniforme et la tête si mangée par son casque colonial qu'on ne voit de lui, outre un bout de visage jaune, que ses petites mains nerveuses crispées sur le volant. À l'intérieur des guimbardes, monsieur le résident général du Tonkin, monsieur le directeur des ponts et chaussées, monsieur le directeur de l'agriculture. Tous les directeurs en somme. Avec de belles attitudes et des tenues parfaitement directoriales. À la fois déférents pour monsieur le gouverneur et pleins de l'importance de leurs fonctions. Il y a quelque part un mandarin annamite en tunique, aux insignes mandarinaux de la classe la plus élevée. Comme titre il a celui de vice-roi du Tonkin, ou peut-être un titre moindre, je ne sais plus, mais en tout cas, il est le représentant de l'empereur. Il devrait être le plus haut personnage de l'expédition puisque le Tonkin n'est officiellement qu'un protectorat. En réalité il est niché je ne sais où dans le cortège. Moi, il se peut que je sois dans la voiture de tête, celle du gouverneur, qui contient aussi le général commandant en

chef de l'Indochine, le général Sicre, un papa gâteau que je connais bien, car il est venu plusieurs fois à Yunnan Fu pour la mission militaire. Il me semble que je suis pelotonné à côté de ces excellences, mais je n'en suis pas absolument sûr. Peut-être que le général Sicre et moi étions dans une autre guimbarde...

On suit la digue du fleuve Rouge là où il s'évase en un déversoir, en un égout à multiples bras envasés. On va vers le centre du Delta, où il y a toujours plus d'eau, plus d'hommes, plus de masses populeuses. Région où se rendent rarement les Européens, sans grandes villes, là où la vieille Asie est laissée à elle-même dans son conglomérat d'arroyos, d'inondations permanentes que sont les rizières, de bras tordus du fleuve, de laisses de mer. Là, même en saison sèche, l'eau est présente partout, clapotante, rougeâtre, avec une profusion, un dédale de diguettes et de villages, un grouillement de deux mille personnes au kilomètre carré. Qu'est-ce que cela représente comme ventres à nourrir ! C'est le cœur même du Delta toujours au bord de la famine. Plus tard ce sera l'inextricable fief des Viets, contre lesquels l'armée française montera tant de belles opérations qui ne serviront à rien, car la boue enlisera les combattants du corps expéditionnaire, car les enceintes en épineux des villages seront des remparts inexpugnables, car il n'y aura pas trace de vie dans cette région de surpeuplement asiatique, parce que les nhaqués seront tous cachés sous l'eau ou dans la terre où ils auront reconstitué leurs villages en hameaux des profondeurs. Combien de soldats français seront tués là ? Car dans ce vide les Viets seront partout.

Comment de pareilles calamités sont-elles concevables lors de la tournée du gouverneur général ? Nous avançons au milieu des rites de la soumission. Tout le peuple est là, cent mille, deux cent mille personnes, à se prosterner devant nous, tout au long de notre chemin. Il y a les arcs de triomphe, les banderoles : « Vive Monsieur le Gouverneur Général ! Vive la France ! » Il y a les danses de la licorne et du dragon, les coups sourds des gongs. Chaque village a apporté au bord de la chaussée son autel des ancêtres avec les tables votives et les hallebardes de bois. Il y a, par endroits, des grappes de notables noirs et huilés bien barbichus avec leurs éternels chignons qui s'inclinent à sept reprises pour marquer leur docilité. Si l'on s'arrête un instant, le plus âgé fait un discours en français, avec un étrange accent nasillard et un génie des superlatifs, un don de trouver les formules les plus pédantes avec les adverbes les plus longs et les plus désuets de la langue française. On dirait qu'ils ont appris notre langue dans les circulaires administratives et les comptes rendus de gendarmerie. Ils proclament leur indéfectible

fidélité et leur ineffable bonheur dû aux bienfaits de la « France généreuse ». Parfois des groupes de bonzes, qui ont revêtu leurs tenues d'humilité, et qui font brûler de l'encens dans des brûle-parfum. Parfois des tirailleurs tonkinois encore habillés d'une façon presque antique, tout de noir lustré, conservant des tresses nouées qui font tas sous le chapeau conique décoré d'une cocarde tricolore. Quelques officiers ou sous-officiers blancs gueulent : « Présentez armes ! » J'oubliais les petits drapeaux français partout agités par les enfants des écoles eux aussi criant : « Vive la France ! » C'est étrange. Ce pays si triste, ces visages sans joie, et tout ce fantastique pandémonium de sons, de cris, de foules, d'adulation. Est-ce possible ? Est-ce sincère ? En réalité il s'agit là de l'ancien protocole qui servait pour les empereurs, à ceci près que le peuple n'est pas agenouillé et a le droit de regarder M. Merlin. Il lui est fort conseillé au contraire de profiter de l'affranchissement des genoux à terre pour montrer, en un rituel inimaginable, son amour ancestral du pouvoir céleste lequel se trouve être réincarné par la France républicaine.

Moi, petit bout d'homme, que je suis fier de profiter de cette apothéose ! Je suis de ceux que tout un peuple révère. M. Merlin, lui, cela ne semble pas l'émouvoir beaucoup. Il pose toujours les mêmes questions aux notables.

– Est-ce que les gens ont bien mangé ? Est-ce que la digue est en bon état ? Est-ce que l'esprit de la population est satisfaisant ?

Et c'est toujours la même comédie. Les notables disent que tout est merveilleux, mais que s'il y avait un peu plus de riz... M. Merlin s'enquiert auprès de monsieur l'administrateur français de l'endroit, qui dit que les stocks sont presque épuisés. Il se tourne alors vers messieurs les directeurs. Monsieur le directeur des finances fait des difficultés à cause de l'équilibre sacro-saint du budget. M. Merlin murmure « on verra », et on va plus loin.

Le chef-lieu, c'est peut-être Thaï Binh, je ne me souviens plus. Sur la place du marché : foules, pavoisements, décors de verdure, clairons, tam-tams. Deux vierges annamites apportent des fleurs à monsieur le gouverneur. Il y a le groupe des Français de l'endroit, un monde que je ne connais pas, des gargotiers, des bistrotiers mariés à des mères casse-croûte annamites, des contremaîtres à gueule de brutes, des petits Blancs complètement « encongayés ». Certains vivent à l'annamite, dans une paillote annamite, avec une femme annamite, au milieu de toute la famille annamite. La femme entretient son Blanc à ne rien faire, tigresse de dévouement, qui dans une crise de jalousie peut lui verser un peu de datura, le

poison local, dans son nuoc-mâm. Mais en général, quoique cela coûte cher, elle lui apprend à fumer l'opium, pour le posséder encore plus totalement. Curieusement ce sont ces « encongayés » complets, ces débris, qui disent avec le plus d'assurance : « Ces Annamites je les connais. Ils ne comprennent que le rotin. » Il est vrai que les missionnaires disent aussi : « C'est un bienfait de Dieu d'avoir fait pousser le rotin à côté des Annamites. » Ces missionnaires, ajoutons-le, sont des Espagnols, car, avant la conquête française, le Tonkin relevait, par décision romaine, de l'archevêché des Philippines. Il en est resté bon nombre de Don Quichotte et de Sancho Pança en soutanes. On dit que leurs mœurs sont effroyables, mais leur foi est celle de l'Inquisition, et M. Merlin se débat avec un hidalgo d'évêque, au français vociféré en un salmigondis hispano-annamite. Il a une belle figure émaciée, presque ascétique, comme dans les gravures représentant les religieux prêchant le saint massacre des Indiens qui ne se convertissaient pas. Oui cet évêque ferait volontiers occire les païens jaunes récalcitrants. Ses yeux sont flamme. Il est l'épée de Dieu. Cela n'empêche pas sa cathédrale d'être une pagode, plus pagode que nature, avec une telle profusion de saints martyrisés, de christs mourants, de barbouillages pieusement sanguinaires, que l'on se croirait dans quelque salle d'un temple où les bonzes représentent les tortures de l'enfer. Mais c'est en enfer justement que l'évêque voudrait envoyer tous les bonzes, et tous les bouddhistes. Il se plaint que la République française ne l'aide pas suffisamment dans cette besogne. À cause de cette scène je comprendrai facilement plus tard l'extraordinaire fanatisme des catholiques tonkinois pour qui la guerre contre les Viets devint une croisade, et dont les milices savaient découper un communiste, pour l'interroger ou le punir, avec un zèle tout à fait dévot.

Fin de la belle journée. Retour au gouvernement général, où tout est pareil : Mme Merlin, le tennis, André Merlin, le capitaine, Anne Marie.

– T'es-tu bien amusé ?

Je me garderais bien de répondre oui. Je veux être un reproche vivant.

C'est alors que je prends l'habitude d'aller chez ma tante, la sœur de mon père, celle qui l'a fait venir en Indochine. Pour me rendre chez elle je prends démocratiquement un pousse-pousse. Quand l'homme tire sur ses brancards, je vois ses jambes maigres qui tricotent indéfiniment, on dirait qu'elles pourraient tricoter jusqu'au bout du monde. Je le guide par de petits gestes, car autrement, une

fois parti, il irait droit devant lui au hasard sans aucune inquiétude. Il est imperméable au nom des rues, qui appartiennent à deux catégories. L'une c'est celle des victoires de 14-18, l'autre c'est celle des grands hommes qui ont fait l'Indochine française. Le nom le plus largement répandu est celui du vainqueur de la Marne, le maréchal Joffre, parce que, on ne sait vraiment pas pourquoi, le gouvernement français lui a fait faire une tournée solennelle de l'Indochine. Sa vieille bedaine est devenue le monument de gloire de la colonie.

Quand le coolie du pousse-pousse arrive chez ma tante, il se tient debout, arrêté, dans l'incertitude et l'émotion visible de ce qu'il va recevoir. Il n'y a pas de tarif. Il est là tendu, côtes maigres saillantes, exagérant son essoufflement. Moi, en pareil cas, je pioche dans ma poche une poignée de piastres que je lui fourre dans la main. Il est fou de bonheur. Ce que je hais le plus, ce sont les scènes que j'aperçois souvent, où une petite dame blanche ou une métisse s'enguirlande avec un pauvre diable qui se débat, qui geint, qui menace même, sans émouvoir la passagère mesquine qui a payé sa course de quelques misérables centimes, et qui s'en va méprisante pendant que le coolie continue vainement à protester. Quelques sous ce serait normal de la part d'une Annamite, mais c'est inadmissible à ses yeux venant d'une dame blanche ou supposée telle.

Ma tante occupe un tout petit bungalow bon marché. Je fais une découverte presque inimaginable. Moi qui ai vécu sans savoir ce qu'était l'argent, sans m'en soucier, sans même avoir le soupçon qu'on pouvait s'en soucier, je fais connaissance de la pauvreté et dans ma famille même. Pas la misère, la pauvreté décente.

Ma tante c'est Albert en femme, ce qui donne un curieux résultat. Une grosse charpente, une bonne tête de jument, avec de bons yeux de cheval. Elle a un cœur d'or, le seul or qu'elle possède. Elle a bien plus de bonté qu'Albert. Et pour elle je suis Lulu, le fils d'Albert qui est son dieu. Chaque fois qu'elle sait que je vais venir elle a préparé des petits gâteaux que je trouve un peu trop secs. Cela me paraît incroyable, mais elle en est à une piastre près. Elle est institutrice. Elle enseigne à de petits Annamites et à de petits Français. Elle est veuve d'un instituteur qui, paraît-il, la battait et courait le guilledou. Il mourut, lui laissant quatre enfants, parmi lesquels deux cousins bien plus grands que moi, l'un sans signe particulier, l'autre en forme de microbe ovale à lunettes. Celui-là extraordinairement prétentieux. Et deux cousines, bonnes filles mais peu favorisées par la nature. L'une remarquable par un nez en début de trompe d'éléphant, l'autre presque naine. À part le microbe prétentieux que

je n'aimais guère, tout ce petit monde me choyait à l'envi, surtout les filles. Ma tante avait eu bien du mal à élever sa nichée et quand j'étais là je la voyais broder des coussins pour les vendre. C'était de ces coussins aux couleurs et aux motifs d'une laideur affligeante, vaguement orientaux, marchandise dérisoire en cette contrée des broderies merveilleuses. Je la regardais décorer ses coussins tout en étant saisi au plus profond de moi-même de ce que cela avait de pitoyable. J'étais là parfois quand elle les vendait. C'était toujours à une dame en visite à qui il fallait faire la conversation. Là j'entendis parler de petites augmentations, de petites promotions, de « gratifications » concernant l'époux de la cliente. Le mot « gratification » me choquait, pourtant trente ans plus tard on l'employait encore. C'était la petite somme que monsieur le directeur octroyait chaque année à ses bons employés. Chez ma tante j'étais dans le monde de la petitesse, de la médiocrité satisfaite d'elle-même : épouses de petits fonctionnaires, épouses de bureaucrates, de comptables, de vieux lieutenants sortis du rang à la veille de la retraite, quelques dames commerçantes, en somme la petite bourgeoisie coloniale.

Encore un univers qui s'ouvre à moi comme un tiroir sentant le renfermé. Le comble, à mes yeux, c'est que ces gens-là sont parfaitement satisfaits. Les dames ont des boys, des boyesses, une boyerie dans leur arrière-cour. La moitié de leur journée est occupée à donner des ordres à leurs serviteurs, l'autre moitié à vérifier leurs comptes car « les Annamites, disent-elles, comme ils sont voleurs ! ». C'est d'ailleurs vrai qu'ils le sont, mais sans le génie chinois. En tout cas, ce petit monde se sent supérieur. Certes beaucoup de ces dames sont, bien qu'elles ne l'avoueraient pour rien au monde, métisses ou quarteronnes issues de quelque père ou grand-père arrivé comme matelot, sergent, mécanicien, cuistot, en un temps où les femmes blanches étaient rares. Elles font toilette, ce qui les rend un peu ridicules. Elles emploient des termes choisis, ce qui les rend plus ridicules encore. Elles font des grâces et sont un peu pincées. Car leur monde à elles, et celui de leurs époux, est moralisateur. Bien le seul à l'être en Indochine ! Petites convenances, longs bavardages, et quels lieux communs ! Ma tante pour vendre un coussin est obligée de converser avec elles pendant des heures. Elle les étale, ces fameux coussins, elle les montre un par un. La cliente discute, fait des manières, choisit et sort en ayant l'impression d'avoir fait une oeuvre charitable.

Les coussins me font honte. Honte pour mon père. La première véritable honte que j'éprouve pour lui. Non pas que sa sœur se plaigne de lui, ni de son avarice. Au contraire sa voix est béate

quand elle parle de son frère, elle l'adore, comme s'il était le bienfaiteur de la famille. En réalité il ne fait rien pour eux, ni pour la sœur, ni pour les neveux, et pourtant cela lui serait facile de leur allonger de temps en temps quelques centaines de piastres. Une fois je me suis décidé à parler à mon père de cette gêne qui me gênait. Alors il a pris son air maussade, un peu douloureux, comme si on s'apprêtait à l'écorcher vif. C'était sa manière de refuser quand il n'osait pas dire carrément « non ». Plus tard, je crois, il a aidé ma tante à placer ses deux fils, quand ils furent parvenus à l'âge de trouver des situations. L'un fut casé aux Chemins de fer d'Indochine, l'autre à la Banque d'Indochine : débouchés qui s'imposaient et qui ne coûtaient rien à monsieur le consul. À partir de là, ils vécurent plus à leur aise.

Mais moi je ne les avais connus à Hanoï qu'à l'époque des coussins et je pensais que, outre sa parenté, il aurait pu avoir la reconnaissance du ventre. Car c'était elle, ma tante, qui l'avait fait venir en Indochine. Auparavant je savais que mon père avait tâté du côté de l'Angleterre, au pays de Galles exactement, du commerce du charbon. Il n'y avait pas réussi du tout. Je dois lui rendre cet hommage : lui qui était si maniaque lorsqu'il tenait sa comptabilité des menues dépenses, se trouvait complètement perdu dès qu'il s'agissait vraiment d'argent. (Et pourtant il était le fils d'un boutiquier.) Il était donc dans une période de désarroi en Europe quand sa sœur lui avait écrit : « Viens tenter ta chance en Indochine. Je t'aiderai, je connais du monde. C'est un pays plein de promesses où tu pourras trouver un métier qui te convienne. »

Et ainsi il était arrivé, sans doute en troisième ou quatrième classe, écoutant les rumeurs de la fête qui battait son plein sur le paquebot, les rumeurs en sourdine des premières classes, venant de si loin, venant de si haut, du pont supérieur, venant de tellement au-dessus de lui, venant du gratin de la colonie, qui lui semblait sûrement inaccessible. Et pourtant, comme il était décidé à devenir un jour M. Bodard, fleuron de cette élite ! J'ai sous les yeux à l'entête du ministère des Affaires étrangères, direction des Affaires politiques et commerciales, un vieux papier jauni qui retrace ses débuts. Le voici tel quel, dans son cheminement obstiné, dans son ascension à la force du poignet :

BODARD (Albert, Césaire, Auguste) né le 10 janvier 1883 ; services civils de l'Indochine, 1902-1906 ; interprète de 3^e classe ; interprète-chancelier à Tchong Tu, 1^{er} juillet 1906 ; médaille d'argent des épidémies, 16 mars 1908 ; gérant du vice-consulat de Tchoung King, 1^{er} juin 1908-5 juillet 1910 ; officier d'académie, 20 mars 1910 ; inscrit dans le cadre des vice-consuls de 3^e classe pour prendre rang du 1^{er}

juillet 1906 et vice-consul à Ho Kéou, 1^{er} octobre 1910 ; vice-consul de 2^e classe, 27 mars 1911 ; à Tchoung King, 12 avril 1911 ; chevalier du Mérite agricole, 6 avril 1912 ; gérant du consulat général à Tcheng Tu, 30 mai 1914-6 février 1916 ; médaille d'or des épidémies, 14 septembre 1914 ; premier interprète, 28 février 1916 ; détaché à la Direction politique, 8 novembre 1916 ; chargé du consulat à Tcheng Tu, 27 novembre 1916 ; consul de 2^e classe, 21 février 1917 ; chevalier de la Légion d'honneur, 20 janvier 1919 ; officier de l'Instruction publique, 12 janvier 1921, consul de 1^{re} classe, 28 juillet 1921 ; à Yunnan Fu, 21 septembre 1921 ; médaille d'or de la Société de Géographie.

Ce curriculum vitae m'impressionne. En le lisant mieux je comprends davantage qu'il se plaigne de ses amibes, de ses tripes, de son foie. Car sa vie, son ascension, c'est la géographie des coins perdus, des coins pourris, au bout du monde, c'est la géographie des fièvres, des maladies tropicales, des fonctions humbles, des endroits où nul ne veut aller, des voyages extravagants sur les jonques du fleuve Rouge, du fleuve Bleu, et aussi en chaise ou à cheval à travers des contrées inconnues, avec toutes les fatigues et les incommodités qu'on peut imaginer. C'est presque héroïque. Oui, il a mérité sa consécration, cette régulière montée en grades, en décorations, et aussi en honneurs plus dérisoires qui le satisfont tous également, tel le Mérite agricole. La médaille d'or des épidémies se comprend mieux car il en a traversé beaucoup. Et je ne parle pas des événements chinois, toutes ces émeutes, ces révolutions, ces guerres de Seigneurs de la guerre. Il s'est toujours débrouillé. Il paraît que Berthelot disait de lui : « Bodard il ne faut pas le mésestimer. Il sait toujours se tirer d'affaire dans une situation où tout autre se casserait la figure. »

Mais d'abord je me le représente débarquant à Hanoï avec une valise de filoselle, contenant tout son avoir, tout son avenir. Peut-être est-ce pure invention de ma part... Mais ce n'est certainement pas loin de la vérité. Je le vois hébergé chez ma tante, faisant des démarches pour trouver un job. En vain. Et parfois découragé, s'étendant nu sur l'étroit canapé garni d'une moustiquaire qui lui sert de lit. J'imagine la mousson qui se déverse sur la ville, l'air poisseux, la longueur du temps, l'emprisonnement dans son cagibi, l'incertitude qui le ronge. Comment est-il entré dans les services civils ? Que faisait-il exactement ? Je ne sais. Comment est-il devenu interprète, c'est-à-dire dépendant des Affaires étrangères à l'échelon le plus bas possible ? Je ne sais, mais je devine qu'il l'a voulu et avec acharnement. Car ma tante m'a raconté :

« Lorsqu'il avait achevé ses heures de bureau, il se mettait au chinois. Il avait décidé de l'apprendre, je ne comprenais pas très

bien pourquoi alors. Il prenait sur son maigre salaire pour payer un lettré de Cholon, qui venait lui communiquer sa science à la maison dans le recoin où il avait fait installer une table. Il apprenait à la chinoise en répétant indéfiniment les mots et les phrases comme une litanie. Il se battait avec les fameuses intonations, les quatre espèces d'intonations qui sont la difficulté de la langue céleste. Il s'était mis aussi à apprendre les caractères. Il avait un pinceau et une sorte de petit bâton noir que l'on détrempe d'eau pour obtenir de l'encre. Finalement il arriva à en savoir trois ou quatre mille. Il se lança même dans Confucius, les livres de la sagesse, et toute la philosophie ancienne. Il avait son idée, ton père, une bonne idée. C'était de se présenter au concours d'interprète d'Extrême-Orient et il fut reçu. Mais auparavant que de veillées et que de peines ! »

Telle était l'apologie d'Albert par sa soeur. Même Confucius était vrai. Ma mère se moquait de lui en disant que c'était grâce à Confucius qu'il avait séduit Philippe Berthelot au cours de son voyage en Chine autrefois. Car Berthelot était revenu d'Asie plein des pensées du sage qu'il citait constamment.

Mais cela n'empêche qu'à Hanoï j'ai honte pour Albert qui laisse sa sœur dans le dénuement... En fait, quand j'y songe, il y a une honte encore plus ancienne, toujours liée à la famille, mais pas à celle d'Hanoï.

C'est un phénomène que je ne m'explique pas. Étant enfant j'avais passé deux congés en France avec mes parents, et de ces séjours je ne me rappelais rien. Rien ne m'en était resté. Exactement comme si j'avais voulu ignorer la France, que je la repoussais. Le noir total, un trou d'ombre. Avec une curieuse et violente exception. Là tout est gravé en moi aujourd'hui encore, les souvenirs et les impressions : La Rochelle, la ville natale de mon père. Je ne sais si cela se passait à Yunnan Fu ou au Tonkin, mais un jour mon père m'avait pris à part. Il avait les yeux rougis. Il pleurait presque. Il m'avait dit en larmoyant :

– Ma mère est morte. Ta grand-mère, te souviens-tu d'elle ?

Oui, je m'en souvenais. La Rochelle c'était pour moi une vision sinistre. Au cœur de la vieille ville se trouvait la rue Saint-Yon, où était la demeure ancestrale des Bodard. Elle datait de plusieurs générations. Elle était immense. Trois ou quatre étages au moins. La rue, les maisons alentour, la demeure, c'était pour moi comme une accumulation de pierraille, à la fois suintante et sèche, sentant les siècles. Rien que des pénombres, d'énormes murs aux moellons durs, des salles nues, trop grandes avec un labyrinthe de recoins, de couloirs, de cours, tout cela donnant froid et d'une incommodité

presque mystique. Et puis un escalier aux hautes dalles usées qui montait en tournant sur lui-même très longtemps jusqu'à la chambre où vivait ma grand-mère, si âgée qu'elle n'en sortait jamais. Je fus stupéfait quand j'appris que cette chair ratatinée était ma grand-mère. On aurait pu la prendre pour une très vieille Chinoise. Elle n'était plus qu'une peau jaunie collée à un crâne. Des milliers de rides. Combien pouvait-elle peser ? A peine plus de trente kilos tellement elle s'était réduite. Elle avait encore deux yeux noirs à la Bodard, un peu aveugles. Et elle m'avait fait peur quand elle avait tendu ses bras momifiés vers moi. J'avais dû l'embrasser. Elle m'avait dit d'une voix cassée, chevrotante, une voix de crécelle :

– Ton père a toujours été un bon garçon. Sois comme lui.

Et d'une poche enfouie dans ses jupes noires – car elle était habillée comme si elle portait déjà son propre deuil – elle avait tiré deux napoléons qu'elle m'avait donnés en disant :

– Tu penseras à ta grand-mère quand elle sera morte.

À vrai dire ces napoléons je les avais égarés. Non, ce n'était pas ce spectre qui me gênait. C'était le reste de la famille de La Rochelle. Mon grand-père qui, dit-on, avait épousé sa bonne, était mort depuis très longtemps. Quel genre d'homme il avait été ? Je n'en avais aucune idée. Je savais simplement qu'il était marchand de meubles et qu'il possédait une scierie. La boutique était toujours là, modeste, donnant sur la rue au rez-de-chaussée, remplie de tout ce que l'on peut concevoir de plus banal en fait de mobilier. Elle était revenue par héritage à la sœur aînée de mon père, une carcasse paléolithique, une épaisseur de chair, avec les traits caractéristiques des Bodard, mais en vulgaire, en bête. Sa voix, ses mots, sa conversation me pesaient. Elle sentait vraiment la boutique, mais moins que son mari, M. Boisfumé. Celui-là était une citrouille gigotante, avec des membres courts sur un corps tout rond, et des appréciations définitives sur tout. Toujours à trancher, à juger, volubile, excité, un monsieur Prudhomme à vapeur. Naturellement pour recevoir mon père – mon père et moi, sans Anne Marie qui haïssait ce lieu et ces gens depuis le jour où mon père l'avait présentée aux siens après son mariage – les Boisfumé se mettaient en frais. Quelle chaleur ! Quelles embrassades ! Quels gueuletons ! On savait mon père amateur de poissons. On allait acheter pour lui de magnifiques bars, tout ce qu'il y avait de plus cher. Et les vins !...

Ce dont j'ai honte ce sont des conversations entendues. Toujours le même sujet, Boisfumé s'empourprait à force de crier : il s'agissait de la veuve du capitaine tué à la guerre, le frère d'Albert. Depuis des années elles n'apparaissaient, elle et sa fille, que comme des visages

à peine discernables sous des voiles noirs. Tant de voiles noirs. Il me semblait que la mère était flétrie à force de chagrin et de privations. Elles vivaient à Rochefort. Et le sujet des bavardages au cours du repas plantureux, c'étaient elles et leurs timides demandes de secours. Cette impudence rendait Boisfumé furibond. Et Albert discrètement approuvait. Cette approbation, l'air complaisant d'Albert aux propos de Boisfumé, son indignation qui le rendait semblable aux autres, oui, tout cela c'était l'unique et amer éclair de mémoire qui me restait de la France. C'était cela que j'aurais dû oublier et que je n'ai pas oublié. Du reste c'était sa faute en partie, car toutes ces dernières années à Yunnan Fu il ne cessait de me seriner l'exemple à ne pas suivre, celui du cousin Léon. Car la veuve de guerre avait aussi un fils. Et dans mon royaume de Yunnan Fu, dans ma semi-souveraineté de Hanoi, mon père ne cessait de me répéter : « Ne deviens pas comme Léon. Un bon à rien. Un mauvais sujet. Je ne me suis pas donné tant de peine pour que tuournes mal. »

Il me semble que ledit Léon avait été expédié en Afrique où il avait eu des histoires parce qu'il avait trop battu les Noirs. Ce Léon, que j'avais à peine entrevu, était l'incarnation de ce que je ne devais pas devenir. Mon père en faisait un épouvantail, et, que l'on puisse me comparer à un pareil garçon, issu de ce La Rochelle que je méprisais, je ne le supportais pas. Pas plus qu'Anne Marie qui lançait à Albert :

– Ne rappelez donc pas sans cesse vos origines.

Eh bien tout ce monde-là je l'ai revu cinquante ans plus tard au Père-Lachaise. Ils s'étaient rassemblés pour les funérailles d'Albert Bodard, qui, de son côté, ne les voyait plus depuis la mort de sa mère. Ces gens-là, je les ai trouvés divisés en deux groupes de part et d'autre de l'entrée du cimetière. Ils étaient tous prospères, rubiconds, ventrus, respectables. Les femmes portaient des fourrures. La fillette au voile noir de la veuve de guerre avait épousé un vétérinaire, un personnage cossu, un notable. Le mauvais sujet, lui, s'était marié à une riche héritière languedocienne et il était devenu un monsieur très considéré et très honorable, dans le vin ou le ciment, je ne sais. La voiture qui portait le cercueil de mon père avait franchi le seuil du cimetière entouré de ces gens. Je suivais le corbillard avec ma belle-mère et mes demi-sœurs. On ne s'était pas arrêté pour ces inconnus. Ils s'étaient regroupés lorsqu'on avait fourré le cercueil dans un caveau qui appartenait à la famille de ma belle-mère. Tout s'était accompli en quelques minutes. Quelques couronnes. Mais pas de cérémonie religieuse. Aucun discours. Pas même de représentant des Affaires étrangères. Pas un ami, je crois.

Rien que ces inconnus qui s'étaient rapprochés et qui avaient des mouchoirs aux yeux. Je ne les voyais pas. Ma belle-mère ne les voyait pas. Nous sommes sortis sans leur serrer la main, pas par mépris vraiment. Simplement parce que nous n'y avons pas pensé.

Il est curieux que la famille de mon père m'ait tant frappé alors qu'elle avait si peu d'importance dans ma vie. Un monde avait surgi lorsque Albert m'avait annoncé la mort de sa mère. Alors qu'une ombre seulement m'était apparue lorsque Anne Marie, presque dans les mêmes semaines, apprit le décès de la sienne. Elle s'était comportée tout autrement qu'Albert. La différence entre mes parents résidait surtout dans leurs yeux. Ceux d'Albert sont restés rougeoyants pendant des jours et des jours, tellement il les a frottés de ses poings avec des gestes presque inconscients de pantin cassé. Je détestais ces pleurs. Je détestais la voix mouillée d'Albert qui s'efforçait de m'entraîner dans ses apitoiements.

– Tu te souviens d'elle, de ma vieille maman, n'est-ce pas Lucien ?

Ce terme de « vieille maman » dans la bouche de monsieur le consul me faisait pitié pour elle, pour lui. Comment pouvait-on employer ces mots ? Moi-même j'avais du mal à dire « papa » et « maman ». Albert m'y forçait. Et lui ne cessait de me répéter « ton petit papa » lorsqu'il parlait de lui, ce qui avait le don de provoquer chez Anne Marie, quand elle entendait cela, un frémissement de la lèvre qui indiquait le dédain. Et moi je n'étais sensible qu'à cet imperceptible repli de sa bouche. Alors évidemment j'avais honte d'Albert.

Quand la dépêche annonçant la mort de ma grand-mère Greffier est arrivée, tout s'est passé comme si c'était Albert qui perdait sa mère une seconde fois. Car les yeux d'Anne Marie sont restés complètement secs. Même pas de cette sécheresse plus dure, plus luisante qui cache les pleurs. Elle ne ressentait rien, comme si elle était incapable de chagrin. Plus tard je me suis demandé si son orgueil ne lui interdisait pas tout sentiment. Les jours suivants elle avait revêtu une robe de couleur sombre. Et puis cela avait été tout. Elle m'avait annoncé la nouvelle de son accent un peu mélodieux, sans évoquer pour moi la morte. C'était Albert qui pleurait comme un veau et qui faisait le panégyrique funèbre de sa belle-mère.

– Si jeune ! À peine cinquante-quatre ans. Elle qui semblait avoir pourtant une de ces santés ! Une femme si brave ! Et qui avait bien du mérite dans la vie. Elle a élevé toute seule ses deux enfants, votre frère et vous.

Anne Marie n'avait rien répondu. Peut-être avait-elle encore en

elle un ressentiment contre sa mère qui l'avait forcée à épouser Albert. C'était à Ancenis, la petite ville de ma mère. Ce sera plus tard un endroit très important pour moi. J'y avais passé bien plus de temps qu'à La Rochelle, lors du dernier congé de mes parents. Mais il ne m'en était resté aucune vision. Pas même celle de la Loire que je devais tant aimer. Juste l'ombre de cette femme, la morte, que je voyais dans un halo, comme une rustaude, une dame abeille, une dame de village, la vraie dame de la campagne toujours à la besogne, avec un corps et un visage de laborieuse. Mais ici, comme toujours, mon imagination vient relayer ma mémoire. Je la vois un peu lourdaude, d'activité incessante, la face un peu rougeaude, vulgairement bonne et en même temps rusée. Comme si elle avait eu trop à se débattre dans la vie, comme si elle avait trop appris à survivre avec sa progéniture. Et avec cela sans aucune prétention, son chapeau noir dardant des épingles de jais, la langue bien pendue, et aimée de toutes les veuves du quartier. Elle-même était deux fois veuve. Oui, en y pensant, sa forme se précise. Ses enfants établis, son fils docteur, sa fille consulesse, elle n'avait plus aucun motif de se dépêtrer, de se démener. Aussi s'était-elle jetée sur moi avec une férocité de tendresse. Elle était heureuse de s'occuper du fils de sa fille, cette Anne Marie qui lui ressemblait si peu et qu'elle avait toujours considérée comme une perle fine. Une perle qu'elle avait cousue au bicorné du consul. Alors, à Ancenis, pendant ces quelques semaines, elle s'était transformée voracement en nounou et Anne Marie la laissait faire comme s'il était normal que sa mère fût notre domestique à elle et à moi. Évidemment, je ne l'avais plus considérée que comme une servante. Parfois je me demande maintenant de quel monde nous provenions Anne Marie et moi. La marque que nous portions ne pouvait avoir été incisée que par son père, un homme fou de vivre intensément, élégamment, suicidairement. Fou du plaisir de se ruiner et de se tuer, sans que je sache s'il s'est donné la mort ou s'il a fini en épave rongée par l'alcool et la méchanceté. Lui qui avait eu cinquante fermes n'avait rien laissé à sa veuve, sinon Anne Marie qui était belle comme il avait été beau, qui était souveraine comme il avait été souverain.

Au gouvernement général d'Hanoi Anne Marie n'a jamais été plus heureuse, je le sens. Avec Mme Merlin elle potine de plus en plus allégrement, car elle aime avoir une confidente, à qui elle ne confie rien, peu de chose, mais qui sait la deviner et qui sait le lui laisser entendre. Aime-t-elle ? Je ne me pose pas vraiment la question, car je n'ai aucune idée de ce que peut être l'amour. Et pourtant je la sens emportée par un élan. Pas celui du tennis. Celui qui se dégage du tennis, de tout un rite qui s'est créé autour d'elle. Elle parle peu. Encore moins qu'auparavant. Mais sa figure est trop pure, trop

parfaite, libérée de ces expressions éphémères qui la parcouraient dans la vie normale pour marquer ses dédains et ses satisfactions. Là elle est comme lisse, sans dédain ni satisfaction. Elle est comme une flamme froide, sans crépitement, sans volutes, sans fumée. Je l'avais déjà vue se comporter ainsi, mais beaucoup plus modestement, quand elle était admirée. Elle ne l'avait été auparavant qu'en tant qu'hôtesse parfaite, douée de toutes les sensibilités et de toutes les grâces. Mais alors elle n'était pas une flamme comme à Hanoï. Là elle est ce feu sans combustion visible, ce feu qui est elle pourtant, elle admirée, elle adorée et heureuse de l'être, non parce qu'elle est Mme Bodard, mais parce qu'elle est elle-même, une femme de suprême qualité appréciée par quelqu'un de qualité suprême, digne d'elle. Le capitaine est ce quelqu'un. Pendant des jours et des jours leurs rapports continuent à n'être que des jeux de miroirs. Miroirs de paroles et de regards. Mais, comme poussés par le destin, ils font parfois quelques pas ensemble dans le parc.

Aller en pousse-pousse chez ma tante, recevoir sur le dos une douche chaude de compliments sur Albert et de caresses sur moi, les mamours des filles et les biscuits secs, cela commence à me paraître insuffisant. C'est alors qu'intervient une autre sorte de gâteau, une meringue couronnée d'un peu de crème. C'est le brave général Sicre. Il paraît qu'il a été un héros pendant la guerre de 14-18. Il a lancé quelques offensives fulgurantes qui lui ont permis de grignoter aux Allemands quelques mètres carrés, ce qui a été considéré comme une grande victoire. C'est ainsi qu'on parle de lui. Mais personne ne mentionne les milliers ou même les dizaines de milliers de tués qu'ont coûtés ces attaques. D'ailleurs leurs noms ne sont-ils pas glorieusement sur tous les monuments aux morts qui commencent à fleurir au centre de toutes les bourgades de France ? Cet homme, qui me fait penser à un arbre de Noël, avec ses bons yeux ronds comme des lampions, propose à mes parents de m'emmener dans la terrible jungle de la frontière de Chine. Pas celle qui fait face au Yunnan, mais celle qui fait face au Kouang Si, c'est-à-dire qui fait face à l'Empire Céleste entier. Moi je ne demande que ça. Mes parents agréent. Et après la tournée du gouverneur général dans le Delta, me voici faisant la tournée du général commandant en chef de la contrée redoutable, la pleine forêt en paix mais toujours menacée par les bandes et les armées chinoises, par tout un monde hostile, celui du dragon qu'on n'a pas apprivoisé comme au Yunnan.

La jungle, cette fois, ce n'est pas une nappe, ce n'est pas une cathédrale, ce n'est pas une profondeur glauque. On y pénètre, on est mangé par elle. L'étroite chaussée de terre que nous parcourons dans nos voitures est juste un tunnel. Moi, je me sens comme digéré

par un intestin. Je suis dans le corps de la forêt et ce corps c'est un méli-mélo affreux, un charivari insensé du sol fait de pitons, de saillants, de rocs, de falaises, de tous les hérissements possibles, de toutes les rugosités possibles. C'est le chaos. Pas de montagne élevée, mais un déchirement épouvantable de la terre, une tempête pétrifiée que voile le crêpe verdâtre, luisant, épais, sombre de la jungle. Se convulsent toutes les matières, toutes les roches, celles qui sont noirâtres et déchiquetées, celles qui sont blanchâtres en calcaire ruiniforme. Ce capharnaüm on ne le voit pas vraiment, on bute dessus, on découvre soudain des échappées au dernier moment. D'abord on est dans une vaste vallée qui s'obstrue peu à peu d'entassements, d'éboulis, d'énormes morceaux de rochers, les uns de granit, les autres de pierres plus tendres à moitié décomposées. Un peu plus loin on aperçoit un éclat qui est terrible : un à-pic de calcaire, des massifs sombres se resserrent autour de nous. Il faut grimper par une entaille qui tourne sur elle-même. Les voitures grincent, halètent, raclent. La jungle ne nous lâche pas, elle pend au-dessus de nous, ses lianes frôlent nos têtes. Au col on voit une cavité énorme qui d'après les indigènes porte malheur, c'est le trou qui hurle, car il en sort des sons, comme d'une boîte d'éole. Et puis des centaines, des millions de boutons blanchâtres. Une sorte d'éruption. Ce sont des pitons couverts par la forêt jusqu'à leur sommet, des pitons semblables à des chapeaux d'Annamites. Ici pas d'eau. Elle est avalée par la terre. C'est le désert végétal de la soif. À un endroit pourtant, étrangement, une borne-fontaine sculptée en tête de naja crache, en fait de venin, un filet d'eau. Puis on redescend, on suit une gorge qui semble avoir été tracée d'un coup de rabot, une tranchée naturelle très longue, très droite, large de plusieurs centaines de mètres. Encore une heure et demie pour franchir un col qui est une fissure dans une longue crête. De l'autre côté, le désordre a encore augmenté, béent des trous qui sont des gouffres, mais des gouffres qui ne sont pas des canyons, juste des excavations gigantesques. Et puis il y a aussi des canyons et des torrents et des cascades. Ce sera un des décors de la guerre d'Indochine, mais pour le moment y règne la paix. On aperçoit, de temps en temps, un drapeau tricolore flottant sur un poste inaccessible, perché encore plus haut, et qui n'est qu'une simple enceinte de bambous épineux avec un mirador et un baraquement. On ne s'arrête pas. Moi je suis en proie à cette excitation que me procure toujours le grandiose. Le général Sicre est tout sucre. C'est le brave militaire qui est chez lui dans son domaine familial. Pourtant, voici longtemps qu'il n'y a pas eu de bataille par là. La région est presque aussi pacifiée que le Delta, depuis que les colonnes de la conquête y ont marché des semaines, des mois, en

tendue de drap, en superbe ordonnance, selon le règlement. Et pourtant Dieu sait ce qu'elles ont souffert, combien d'hommes elles ont perdus dans les fièvres et les guets-apens de tous les Chinois qui surgissaient partout, hideux, tuant, massacrant, suppliciant, portant sur des piques, aux yeux des survivants, les têtes de leurs camarades. C'était l'armée impériale du Kouang Si qui infligea à l'armée française la première panique, la première de toutes nos défaites d'Indochine. Cela se passait à Langson, où nous allons arriver, Langson notre Sedan d'Asie, Langson qui est la grande porte de Chine, le bastion de toute la frontière.

Pourquoi est-ce que je me laisse aller à raconter ces impressions ? D'abord, parce que j'étais émerveillé et puis parce que ces lieux de paix, j'allais y vivre plus tard les heures de l'aventure, de la peur, du désastre, qui ont tant fait pour mon bonheur.

C'était l'époque où la fournaise de l'été commence, où une épaisseur de plus s'ajoute à toutes les épaisseurs. Le crachin disparu, le ciel peu à peu se met à se couvrir, d'abord très haut, d'une sorte de chape de plomb égale, uniforme, qui s'assombrit peu à peu. C'est le couvercle d'une chaleur qui augmente, qui devient exécrable, intolérable, sur une nature épuisée, des hommes épuisés, qui ne sont que sueur. Rien ne se passe, sinon que le ciel est toujours plus noir et que le thermomètre monte. C'est la période de l'accablement. Enfin viennent les éclairs, comme des fourches de feu, viennent les tempêtes, viennent les orages secs, jusqu'au jour où les nuages noirs se percent, leurs flancs crèvent. Les nuées se mêlent alors aux monts en une géographie fantastique, les pics du ciel se mêlant à ceux de la terre. Les hommes s'enfoncent dans leurs niches, fous d'entendre chaque jour ce pianotement lancinant des gouttes qui s'abattent sur la tôle ou les branchages de leur toit. La jungle elle-même n'est plus qu'une voûte d'eau.

Pendant la visite du général Sicre ce n'est pas le moment de la serpillière du crachin mais celui du calorifère du ciel, ce moment implacablement uniforme qui semble être contenu dans une enveloppe de métal brûlant. La terre attend. La jungle attend, les hommes anémiés et asphyxiés attendent la mousson comme une libération. Une libération qui sera pourtant, elle aussi, prison et souffrance. Toutes les maladies et toutes les solitudes des gens parqués dans leurs enclos, à la place du dessèchement des corps.

Moi, je ne souffre pas. Je suis fier comme Artaban à côté du général Sicre tout étoilé, qui a pris une physionomie nouvelle, une bonasserie non plus douceâtre, mais presque cruelle. Son fanion a beau pendouiller au milieu de l'immobilité des éléments alanguis, il

est quand même un signe impérial. L'armée, la guerre, la frontière, mots magiques dont ce bon Sicre est le maître. Je suis sous mon casque colonial, car à cette époque-là il est avéré que quiconque s'expose au soleil tête nue est foudroyé sur-le-champ. Je suis envoûté par les choses mystérieuses et formidables que je vais voir. Tout enfant je les verrai dans leur splendeur et plus tard dans le sang et la mort. Plus tard, quand je reviendrai dans ces lieux en proie aux embuscades et à toutes les formes de l'effroi, je reconnaitrai la jungle et je reconnaitrai même les hommes que j'avais vus en paix. Tout le monde alors aura la tête et le torse nus, dans une fébrilité de fauves traqués et traquant.

Mais pour le moment, quelle grandeur immuablement calme que Langson ! Tout autour de la cité bâtie par Gallieni et Lyautey, au fond d'une immense cuvette, une couronne de calcaire, chauve, aux pentes anormalement douces. Montagnes somptueuses enfermant la nappe monotone de la citadelle et de ses dépendances, avec, cependant, comme rappel de l'Orient dangereux, le serpent rouge du fleuve Song Ky Kong et deux rochers qui jaillissent de la Cité comme des dents cariées faisant dégringoler leurs parois percées, spongieuses, jusque dans les maisons. À trente kilomètres de là à Dong-Dang, une femme en zinc sert de borne kilométrique, indiquant les distances : Hanoï, deux cents kilomètres, Pékin trois mille kilomètres, Paris douze mille kilomètres...

La Légion. Tout le protocole de la Légion pour le bon père Sicre. Têtes d'hommes et d'officiers impassibles, butés, sans aucune trace d'imagination, tous comme coulés dans le bronze ou taillés dans le roc, toujours semblables à eux-mêmes, ne condescendant jamais, même dans le danger, à la frénésie, à la furie, à la nervosité, à la ruse qui pourraient leur donner une chance de survie. Leur romantisme est d'obéir jusqu'à une fin inévitable, sans distinguer entre ce qui est humble et ce qui est héroïque. Malheur à qui montre un sentiment. Malheur à qui est faible. En réalité ces hommes si beaux ont été cassés, brisés, dépersonnalisés, pour devenir ces guerriers, ces esclaves fiers de leur esclavage. Leur richesse c'est la peau, la leur, celle qu'ils doivent donner massivement sans broncher quand il le faut, mais dans le Langson de paix où j'arrive, ils sont heureux grâce à la peau des autres. Il leur faut des bistros, des dancings, des bordels, des boutiques, où la peau jaune travaille pour eux, se donne à eux. La peau jaune qu'ils achètent avec leur argent pour leurs plaisirs, ces plaisirs sordides qui sont tout ce qu'il leur reste dans la vie. Oui, dans la paix comme dans la guerre les légionnaires sont immuables, ils semblent heureux.

Le lendemain on quitte Langson par une route qui va vers la mer en longeant la frontière. La jungle est moins oppressante. Le père Sicre s'arrête dans des postes. Exactement ceux que je retrouverai plus tard avec des blockhaus en rondins dans les angles et des clôtures en madriers. Dans les plus importants un officier commande à des tirailleurs. C'est toujours un bedonnant, mais du bidon solide. Un prospère, un joyeux, le crâne aussi déplumé que le ventre, un pépère épanoui à la lourdeur encore agile de vieux baroudeur. Ces messieurs ne sont évidemment pas des aristos. Ce sont des officiers de l'infanterie coloniale sans doute arrivés par le rang, pas si bêtes, malgré leur physionomie qui dégage une sorte de malignité stupide. Ce sont des anciens qui savent vivre bougrement bien, qui en connaissent un bout du pays et des « bougnouls ». Ils savent les faire marcher droit, malgré leurs tours de pirates. Cependant il existe par là de vrais pirates, et ces messieurs sont obligés de « se payer la piste » à les pourchasser, parfois pendant des semaines, sans finalement en découvrir l'ombre d'un. Ce qui intéresse vraiment ces galonnés ce sont les questions de primes et d'avancement. Ils sont pleins des échos d'injustices et de pistons venus d'Hanoi, mais ce n'est pas au général Sicre qu'ils vont en parler. Sur son passage tout est bonne humeur, le général Sicre explique ma présence très simplement :

– Le fils du consul de France au Yunnan, un de nos meilleurs agents.

Je participe aux gueuletons. Ah ! quelles bouteilles à défaut d'obus pour ces messieurs de la coloniale ! Je me souviens d'un petit poste tenu simplement par un caporal. Quelle vision ! La barbe roussâtre, la peau en éruption, la figure en omelette qui flambe. Une trogne de brute rusée. Des chairs inquiétantes. Des yeux alcooliques. Mais là aussi quelle hospitalité et quelle cave ! Des vins fins, des champagnes de marque, tous les apéritifs. D'ailleurs malgré son mépris des bougnouls, lui et ses pareils sont bougnoulisés, « encongayés », avec leurs bâtards, leurs boyesses, qui, évidemment, se cachent à notre arrivée. Des seigneurs, ces caporaux, « Faut pas les emmerder, nom de Dieu. » D'autre part les tirailleurs ont leurs propres femmes, leur propre progéniture. Ça pue le nuoc-mâm. C'est la cour des miracles et ça marche bien. L'Infanterie coloniale, tout comme la Légion, je la retrouverai exactement semblable à elle-même, pleine de sa sage philosophie selon laquelle il faut « savoir soigner ses panards » car avec les Viets on peut avoir à se débiter vite.

Le père Sicre est tout content de son monde. Naturellement il apporte quelques décorations. Ça fait des cérémonies. Je me régale.

Plus loin sur la route, sur un flanc de montagne, j'aperçois des êtres étranges, mi-hommes, mi-bêtes. Énormes crânes nus, cous caparaçonnés d'anneaux d'argent, jambes comme des nœuds de muscles. Ils portent dans le dos des hottes immenses. Ce sont les aborigènes de la montagne, des Mans ou des Nungs presque semblables à ceux qui viennent parfois acheter des blocs de sel gemme à Yunnan Fu.

Que l'Orient est beau ! Enfin il me semble qu'on est arrivés près de la mer. On ne la voit pas, mais elle pue la vase. Émerge une bourgade, mais elle est la banalité même, celle qui peut devenir si désespérante, si accablante sous les tropiques. Des rangées de cases, des nombrils d'hommes, qui, comme des ballons, se balancent au rythme de la somnolence. On est arrivés tôt, à l'heure de la sieste. Sur ce bout de terre la population n'est pas annamite, mais chinoise, des descendants de pirates. Un petit ruisseau poissonneux franchi par une passerelle. De l'autre côté encore une bourgade, encore un paysage d'inexistence ; c'est la Chine.

Deux forts face à face. Deux vieux forts presque croulants. L'un chinois, l'autre français. Le chef de poste français a en lui du madrépore, une figure toute veinée, quelque chose de rongé, une petite figure de renard, narquoise, sceptique, cynique. Mon premier aventurier militaire...

Au fond de l'horizon, en Chine, s'ébrouent les Cent Mille Monts, le repaire inextricable des bandes. L'homme explique comment il les manipule, comment il les achète, comment il les fait s'entre-battre. Il a ses informateurs, du gosse nu au bonze. Il a ses tueurs. Il a ses alliés. L'un est un jeune monsieur en complet-veston qui s'est fait construire une villa à l'occidentale dans la bourgade. Son fonds de commerce c'est cinq cents fusils, avec des hommes au bout de ces fusils, ça rapporte. L'autre allié c'est un seigneur d'une tribu de montagne qui se déplace toujours avec l'escorte de ses dignitaires, le porte-étendard, le porte-jarre, le porte-pipe, et quelques vassaux. Mais son arme à lui, le chef de poste, c'est l'argent. Il a passé toutes sortes d'accords curieux où il tolère la contrebande, où il contrôle les maisons de jeux, où il assure la tranquillité des moissons d'opium. Ce sont les riches Chinois, ses amis, ses informateurs aussi, qui sont les maîtres de ces trafics. Il les laisse faire moyennant un pourcentage. Pour l'instant il s'occupe de faire tuer quelques révolutionnaires annamites réfugiés dans les Cent Mille Monts. Tout est donc bien régulier. Le général Sicre fait une petite grimace :

– Cela ne me semble pas tout à fait concorder avec nos règles administratives et militaires. Enfin...

Le soir est venu. Toute laideur a disparu. On ne voit dans les rues que des papillons de feu, des feux follets, des flammes et des flammèches. La cité n'est qu'une rôtisserie géante avec la farandole de la foule d'Asie, toute joyeuse au milieu des émanations, des jus, des sauces, des arômes de cannelle, de gingembre, de safran, de citronnelle. Se répandent aussi les odeurs de la coquetterie, ces onguents, ces fards, le musc émanant des femmes encore dans leur printemps. Ces jolies Chinoises et ces filles des tribus montagnardes dans leurs turbans et leurs accoutrements bariolés. Joie. Même les chicots des vieilles sont joyeux.

Et puis la baie d'Along. Nous sommes sur un aviso. Féerie morne et glauque. On ne dirait pas la mer mais une terre déchiquetée ouverte au flot par une catastrophe. Tous ces bubons blanchâtres qui crèvent l'eau semblent prêts à dégager du pus. Ce n'est que du calcaire. La forêt des pitons marins. Ailleurs des rochers aux contours de bêtes fantastiques, si rongés à la base qu'on croit qu'ils vont basculer. Ils se referment sur notre bâtiment comme des mâchoires. Goulets aux murs à pic, courants terribles, ondes aux couleurs de nuit, parfois d'azur, autour des rocs. Le labyrinthe. Comme seuls habitants, des singes, des morts aussi, dans le vieux cimetière de la marine à Port-Wallut. Enfin c'est l'aboutissement de ce cauchemar merveilleux. On aperçoit la côte qui est toute noire, faite de tronçons de gâteaux noirs, ce sont les fameux charbonnages du Tonkin où des milliers de coolies ont taillé des montagnes de houille à ciel ouvert pour en faire ces tartes brûlées.

Telle a été ma randonnée avec le général Sicre, un trésor d'images et de sensations accumulées, qui me revient aujourd'hui à la mémoire avec une précision qui m'étonne moi-même. La Chine et l'Indochine se sont déposées en moi comme une alluvion profonde, alors que la France m'était toujours inconnue. Et pourtant je croyais à sa grandeur. Ma vie part de là : cette grandeur que je verrai sans discontinuer s'affaiblir, diminuer, presque disparaître. La France sera pour moi comme ces montagnes si belles sous leur couverture de jungle, mais qui ne sont que décomposition, délabrement, ruines et pourritures. Toute ma vie je la passerai à m'accoutumer à cette dégradation de la France, à en être le témoin, à la décrire. Je m'y habituerai, je m'y résignerai. Sans joie ni tristesse. En moi l'œil domine toujours.

CHAPITRE IV

Anne Marie joue toujours au tennis et Albert a fait une consommation prodigieuse de cartes de visite. L'Asie blanche à cette époque c'est le casque colonial, la carte de visite et la lettre de recommandation. Cette dernière est l'institution la plus subtile et la plus importante. Quiconque d'inconnu se présenterait sans en être muni ne serait reçu nulle part. C'est un art. Tout est dans les termes. Qu'Albert en lise une ou en écrive une, il soupèse chaque mot, il ressasse chaque phrase. Il s'agit d'un véritable code dont le bénéficiaire ne se doute même pas. Mais selon les formules employées, le destinataire est aussitôt prévenu qu'il s'agit d'un minus, d'un raseur, de quelqu'un à éconduire, de quelqu'un à recevoir entre deux portes, de quelqu'un qu'il suffit d'inviter à dîner ou de quelqu'un qui doit recevoir le grand traitement, lequel comporte lui-même plusieurs variétés. Nul ne sait mieux qu'Albert tourner une lettre en faveur d'un personnage qui lui en sait gré infiniment et qui signifie avant tout : « Surtout n'accordez pas ce que je fais semblant de demander pour cet individu. »

Mais à Hanoï point n'est besoin de lettres de recommandations pour Albert. Les cartes de visite suffisent. Il est reçu partout à bras ouverts, et il fait systématiquement la tournée de tous les personnages qu'il estime pouvoir lui être utiles ou agréables. Pour cela il ne néglige pas sa peine. D'abord il s'habille soigneusement, mais d'une façon qui, chaque fois, tient compte du monsieur à voir. Au cours de l'entrevue Albert sort les phrases qu'il a préparées : du sérieux, du charme, un peu de badinage à l'occasion, quelques aperçus sur la situation en Chine, des compliments pour les épouses, parfois un potin savoureux et la conclusion qu'il faut se voir davantage par agrément personnel, pour le bien des affaires, pour étoffer encore les intérêts français au Yunnan. Son argument suprême, si vraiment l'interlocuteur lui paraît essentiel, c'est de lui dire avec enjouement :

– Mais venez donc à Yunnan Fu avec votre épouse et vos enfants. L'air y est bon pendant la mousson, alors qu'Hanoï est un four. La cité est curieuse, vous serez intéressé. Ma femme et moi nous nous ferons un plaisir de vous loger au consulat.

Cette activité n'empêche pas Albert d'avoir un œil qui surveille ce qui se passe sur la terrasse, la pelouse, et le court de tennis du

gouvernement général. Il semble agacé. Il rumine. Enfin un soir, alors que nous nous préparons pour aller dîner chez les Merlin, je l'entends dire à Anne Marie dans la pièce voisine :

– Il me semble que ce capitaine tourne autour de vous.

Anne Marie a son rire de mépris amusé :

– D'où tirez-vous pareille expression ? J'ai plutôt l'impression que c'est vous qui faites le beau auprès des dames de la colonie.

Mais Albert revient à la charge. Cette fois il est sombre, préoccupé, mécontent. Comment aurait-il pu croire qu'Anne Marie ?...

– Je ne vous reconnais pas. Vous faites la coquette. Je n'aurais jamais pu penser que vous, Anne Marie, si fière...

Anne Marie le coupe :

– Vous n'avez rien à craindre, mon pauvre Albert. Il n'y a rien entre le capitaine et moi. Ce n'est pas aujourd'hui que je vous quitterai...

La conversation s'est arrêtée là, mais au dîner Albert n'est pas tout à fait lui-même. Le gouverneur ne remarque rien, bien sûr. Mme Merlin lui demande :

– N'êtes-vous pas un peu fatigué ?

– Oui, j'ai un petit accès de paludisme. Ce n'est pas grand-chose.

Mme Merlin constate banalement, en gardant pour elle sa véritable pensée :

– Mon pauvre ami, vous avez tant voyagé dans ces pays malsains. Vous y avez sacrifié votre santé.

Albert est piqué au vif. Il rétorque :

– J'ai des séquelles. Pour le reste, bon pied, bon œil.

Ce n'est pas à la table des Merlin qu'Anne Marie va lui rappeler tous ses gémissements sur ses maux, ses intestins et le reste. Elle se tait et Albert reste maussade. Il le demeure pendant les jours suivants avec son visage jaune et rétréci par la bouderie, car, sous la bénédiction respectable de Mme Merlin, Anne Marie continue de jouer au tennis, et ses promenades avec le capitaine s'allongent.

Alors la physionomie d'Albert se congestionne en jaune. Il est taciturne, le front barré de plis. Il guette. Il reste davantage au gouvernement général, où lui aussi se met à pratiquer la raquette, mais il est nerveux, il met toutes ses balles dans le filet. Le premier

jour il a joué comme à Yunnan Fu en manches de chemise, puis il s'est déguisé en tenue sportive, avec un col ouvert et un blazer pour les pauses. Il ne se rend pas compte qu'il est ridicule, avec son début de corpulence, au milieu de ses partenaires jeunes et frêles. Le reste du temps il est comme absent, il sursaute quand l'excellente Mme Merlin, abruptement, comme d'habitude, lui pose une question et c'est tout juste s'il reprend ses esprits quand monsieur le gouverneur s'adresse à lui.

Bien des années après quand je serai jeune homme à Paris, Anne Marie me confiera avec un pincement ironique de sourire :

– Ce pauvre Albert, il s'imaginait que je ne lui étais pas fidèle. Il n'en était pas sûr. Il s'interrogeait et moi le voyant dans son inquiétude je m'amusais. Je pensais qu'il méritait bien ces affres en punition de ses pensées médiocres.

Maintenant, connaissant Albert, j'imagine ce qu'il a dû souffrir. Dans son cœur d'abord, car à cette époque-là, malgré ses fredaines, il tenait passionnément à Anne Marie. Et dans sa vanité ensuite, si profonde, si facilement à vif. S'il estimait très agréable que les dames mariées de la société fussent si complaisantes pour lui, par contre il était infiniment vétilleux à l'égard de sa propre épouse. Non, de ce côté-là, il n'était pas complaisant. Jours de jalousie noire. Jour où la cervelle se triture à douter, à se rasséréner. Albert-Othello. Il surveillait certainement les sorties d'Anne Marie, afin de s'assurer que le capitaine, ce jour-là, ne franchissait pas les grilles du palais ; mais il ne remarqua rien de particulier. Il devenait de plus en plus livide, et pourtant dans ce milieu du gouvernement général il lui fallait garder bonne contenance. Sans doute fut-il tenté de poser abruptement à Anne Marie la question qui le rongait.

– Me trompez-vous ?

Mais il eut la volonté de n'en rien faire, soit par crainte d'avoir une réponse qui aurait été un rire moqueur, ou au contraire, un « oui » prononcé avec cette franchise limpide que pouvait avoir Anne Marie.

Cependant, plus tard, dans la conversation où elle s'expliquera avec moi, Anne Marie me donnera cette précision :

– Un jour, ton père, la figure grise, me dit d'une voix terne – comme si c'était sans importance – que depuis des années il avait pris l'habitude d'avoir toujours près de lui un revolver chargé.

Anne Marie ajoutera en relevant d'un mouvement sec son menton, comme si elle était encore en présence d'un défi :

– Je n'ai pas eu peur, je l'ai trouvé grotesque. C'était bien dans sa manière cette comédie lugubre.

Moi, à présent, je ne doute pas qu'Albert, s'il avait acquis la certitude de son infortune, aurait retiré de son tiroir – pas à Hanoï, mais une fois de retour à Yunnan Fu – le fameux pistolet et qu'il l'aurait brandi en un geste mélodramatique. Non il n'aurait pas gémi sur ses malheurs en public. Il savait, dans certains cas, se renfermer. Son humeur aurait été massacrant, mais surtout le soir dans les chambres du yamen consulaire, il y aurait eu des scènes affreuses. Lui, moitié suppliant, moitié furibond, Anne Marie de roc, et finalement Albert son colt en main, déclarant qu'il allait se loger une balle dans la tête. Cela aurait laissé Anne Marie insensible, car elle aurait trouvé la scène d'un mauvais goût exécrable. Peut-être à d'autres moments aurait-il fait semblant de la viser elle, elle qui n'aurait pas frémi d'un cil. Mais jamais il n'aurait tiré. Tout se serait terminé prématurément, par un divorce, car Albert n'aurait pas pardonné l'affront subi. Un divorce où il se serait montré âpre, méchant, sale. Et puis il se serait remarié, car tout en étant un tombeur de dames, il avait profondément besoin d'une vie conjugale et paternelle. Il aurait choisi soigneusement une femme jeune, jolie, soumise qui lui devrait tout... (mais Anne Marie ne lui devait-elle pas tout ?) et à qui il aurait fait de nombreux enfants légitimes. Car pour les illégitimes nous en reparlerons...

Peut-être aurait-il mieux valu qu'Anne Marie fût moins vertueuse, que les choses se fussent passées ainsi. Certainement elle aussi se serait remariée, ce qui lui aurait évité de sombrer dans la folie plus tard. Les choses se seraient arrangées à la manière coloniale, où, tout comme en chimie on transforme les corps en modifiant quelques molécules, les couples se font et se défont par la permutation des partenaires.

Je l'ai dit maintes fois : c'est étrange comme dans ce ballet colonial tout se refait et se retrouve. Le capitaine d'Anne Marie je le retrouverai aussi... À son sujet elle me dira la vérité :

– Il m'aimait. Il me vénérât, il voulait que je m'enfuisse avec lui. J'ai refusé à cause de toi.

Maintenant il me semble que cela ne pouvait être qu'ainsi. Pour elle il n'était pas question d'adultère, de liaison. Il lui fallait la solution romantique, celle qui crée le plus de scandale, mais qui, en même temps, est la plus noble.

La littérature m'envahit. J'ai parlé d'Albert-Othello, maintenant, je parle d'Anne Marie-Anna Karénine, héroïne d'un roman qu'elle

n'avait peut-être jamais lu. Elle poussait la logique jusqu'au bout, la grandeur de la logique. S'il y avait eu faute de sa part, cette faute aurait été l'amour, il lui aurait fallu l'expier, cela aurait été plus beau. Une expiation selon les mœurs d'antan : à la fuite était liée la rupture totale avec ce qui avait été, l'époux bien sûr, et aussi l'enfant.

Mais je pense qu'Anne Marie avait choisi un romantisme encore plus pur, celui du sacrifice. Rester avec un homme méprisé à cause d'un gosse, d'un gamin, à cause de son fils. Alors elle pouvait s'admirer encore davantage, car elle se sentait vraiment grande. Je n'ai pas osé lui demander si elle avait aimé le capitaine. On ne posait pas pareille question à Anne Marie. Elle aurait pu la juger offensante. Par la suite je me suis aperçu qu'elle ne pouvait aimer que de façon très particulière. Il lui fallait admirer et être admirée. Je lui ai seulement demandé :

– Mais le capitaine n'a-t-il pas tenté de te persuader ?

Alors sur sa figure s'est répandue une rosée de plaisir.

– Oui, durant des semaines, il m'a suppliée. Combien de fois m'a-t-il répété qu'il m'aimait, qu'il ne pouvait se passer de moi, qu'il était impossible que je continue à vivre avec un homme comme Albert ! Lui, pour moi, il aurait tout fait. Il quitterait l'armée. Il avait des perspectives et des possibilités qui le mèneraient très haut, à une place où il pourrait me faire une vie digne de moi. Et il me disait aussi que toi, il s'arrangerait pour que je te reprenne. C'est là que je n'étais plus d'accord. Le mot arrangement me déplaisait. Je connaissais Albert et je mesurais toutes les manœuvres, toutes les vilénies à supporter. Non je n'acceptais pas cela. Et alors cet homme ne me comprenait plus. Il plaidait sa cause, il répétait ses arguments. Il me fatiguait. Je trouvais qu'il aurait pu être plus sensible à ma conception de l'honneur. Il argumentait trop et à la fin je me suis lassée.

À présent, je me demande si, tout enfant, je n'ai pas rêvé. Oui, il me semble que moi aussi, tout comme Albert, j'ai épié Anne Marie. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une jalousie profonde, quelque déchirement. Peut-être aurais-je préféré déjà la voir avec un autre homme qu'avec Albert. Je ne sais pas. Il me semble pourtant les avoir suivis de loin au cours de leurs promenades. Il me semble que derrière un bosquet, il s'était rapproché d'elle, l'effleurant de ses lèvres mais qu'elle a détourné la tête. Il me semble aussi, mais c'est sans doute pure invention, qu'il a mis un genou à terre devant elle et qu'elle lui a donné sa main à baiser. Il me semble enfin..., mais en fait rien n'a été rompu brusquement. Leurs promenades s'étaient

allongées, puis elles se sont raccourcies. Tout a continué, le tennis, André Merlin, Mme Merlin, le capitaine. C'était comme s'il n'y avait rien eu, que tout avait été un jeu d'ombres. Albert avait enfin retrouvé sa bonne mine. Il se frisottait les moustaches et chantonnait. Anne Marie n'était pas triste. Plus que jamais elle s'occupa à se faire belle et tous deux se mirent à sortir comme un vrai couple dans la meilleure société d'Hanoï. Parfois ils m'emmenaient avec eux.

Sous l'austérité apparente de la ville il régnait chez les Blancs un fantastique snobisme, des mondanités incroyables, comportant autant de rites bizarres et méticuleux qu'en pratiquent les Chinois et qu'on trouve chez eux si comiques. Que de règles impératives pour les clubs, les cocktails-parties, les dinner parties, les bals, les réceptions, les toilettes et uniformes, les bijoux et décorations, les préséances, les salutations et j'en passe... C'était un rigorisme hypocrite sur un fond d'agitation frénétique : la chaîne des fortunes et des banqueroutes, l'épate, tous les scandales, même ceux du cul, étant la matière première des ragots et commentaires. Une mer infinie, avec des indignations feintes car rien n'indignait personne. J'ai déjà évoqué pour Yunnan Fu l'effet du climat, d'une certaine ambiance qui pousse les Européens à toutes les curées, autant à celles de l'argent qu'à celles du sexe. Spéculation permanente de la piastre et du derrière.

Mais en réalité mes parents se rendent dans un milieu particulièrement sélect où, si le fond des choses est le même, règne une parfaite bonne éducation. Là, pas de gens, même très riches, formés, fabriqués par la colonie et sa vulgarité. Là on ne rencontre que les puissants, des hommes et des femmes liés à la France, d'excellent terroir. Les femmes sont belles et les hommes ont passé les grands concours. On trouve quelques résidents supérieurs, quelques très hauts fonctionnaires, mais leur grade ne suffit pas à les faire admettre tous. On leur demande aussi une distinction vraie. C'est surtout le monde supérieur de la banque qu'on rencontre là. La banque qui est vraiment le maître de l'Indochine. On trouve aussi les grosses affaires généralement liées à la banque, par exemple le directeur des Charbonnages du Tonkin ou de la Cimenterie d'Haïphong. Tous polytechniciens. Les Messageries Maritimes ont, par antique privilège, droit de cité en cette super-élite. Les amiraux et les officiers de marine y sont mieux vus que les généraux jugés un peu primaires. Il y a pratiquement une exclusion contre les Cotonnades de Nam Dinh, peut-être la plus grosse affaire pourtant, mais où sévit un esprit un peu scout, un peu petit-bourgeois, un peu « ouvroir ». Un « ouvroir » employant dix ou vingt mille Tonkinoises

qui sont de pauvres formes noires devant leurs machines. La direction moraliste n'emploie comme Français que de petits couples donnant l'exemple de la vertu familiale. Il y a encore bien plus d'exclusion contre les firmes d'import-export, qui sont pourtant l'aristocratie de l'Indochine, mais une aristocratie tout juste bonne pour l'Indochine. Noms connus, noms célèbres, localement. L'importance de chaque firme se mesure au nombre de plaques de cuivre encadrant son portail, plaques indiquant toutes les sociétés françaises ou étrangères dont elle est l'agent. Mais il y a toujours à l'origine de ce nom, un demi-siècle auparavant, quelque grand-père arrivé comme marsouin au temps de la conquête. Toute une épopée mercantile. Certes depuis ce temps l'import-export s'est assuré une dignité grâce à un conformisme guindé, s'exprimant par le délabrement voulu des bureaux et entrepôts, par les règles sacrosaintes de la comptabilité à la plume, par une mesquinerie grandiose dans l'amour quasi religieux de l'argent, par un ordre moral basé sur la bible du gain, par la photographie jaunie, solennellement encadrée, de l'ancêtre fondateur en redingote.

Mais tout cela, même représentant des sommes énormes, c'est du gagne-petit, c'est terre à terre. Ça sent la piastre.

Car dans le milieu supérieur, où mes parents se rendent, on vit au-dessus des contingences matérielles. Les résidents ne connaissent que leurs dossiers, ils dominent le monde uniquement de leur signature. Les banquiers, eux, sont bien au-dessus du fric vulgaire, de la masse des billets. Ils ne se salissent pas les mains avec l'argent. Ce sont des cerveaux qui ne connaissent que les mathématiques, que l'algèbre, que la chimie et l'alchimie des grandes idées, des grandes combinaisons. Les finances sont pour eux en permanence un jeu d'échecs et c'est ainsi qu'immatériellement ils planent, construisant des empires par leur divination, la spéculation étant d'abord intelligence. Mais dans ce monde invisible une faille de jugement peut abattre, comme un jeu de cartes, tout leur royaume, leur conglomérat extraordinaire. Oui, qu'on calcule mal le cours d'une denrée ou d'une monnaie, qu'on se trompe sur la conjoncture, qu'un événement fâcheux survienne, tout peut s'effondrer et le grand homme est à terre. Mais cela arrive rarement. Cela arrive parfois aussi quand la Banque d'Indochine, ce crocodile coriace qui avale tout, juge qu'un monsieur est trop ambitieux. Peu osent l'affronter, en tout cas pas les messieurs de l'industrie qui ont, eux, la prospérité tranquille. À cette époque-là combien de fois leur matériel n'a-t-il pas déjà été amorti ? Dans l'Indochine en plein essor il faut toujours plus de ciment, plus de textile, plus de ferraille, quant au charbon il part pour le Japon. J'oubliais la bière qui dévale dans les gorges

toujours asséchées, non seulement des Européens, mais des Annamites qui y ont pris goût et qu'on aperçoit souvent accroupis buvant d'un trait à la bouteille même, presque avec férocité. Les Européens l'ingurgitent bien glacée à la terrasse de leurs bistrots. Les Annamites, eux, dans leur étrange position l'avalent tiédasse et écœurante. De là vient l'expansion prodigieuse des Brasseries et Glacières d'Indochine. La civilisation qui se développe c'est donc d'abord la bière, la bière en masse. la bière en quantité. Une mousson de bière. Les corps comme des entonnoirs.

La famille Bodard, rejeton compris, après avoir fait son entrée dans le monde officiel pénètre donc dans le beau monde. Albert est un peu craintif, Anne Marie radieuse. Elle s'y sent comme chez elle. Monsieur le consul se surveille. Il a un certain instinct lui indiquant qu'il faut éviter les reparties fines, les jugements trop sentencieux, les indignations trop lourdes, ses fameuses dissertations chinoises plantées d'anecdotes, les mines entendues, les gravèleries, les humeurs consulaires, trop bonnes ou trop mauvaises. Il lui faut éviter les compliments pondéreux, les comparaisons poétiques, les galanteries appuyées, les délicatesses un peu rustres. En général tout le comportement de monsieur le consul se résume à une dizaine d'attitudes, bien connues et qu'on pourrait numérotter. Mais là il lui en faut trouver une onzième. Apprendre à être léger. Car ces messieurs et ces dames, de tant de poids pourtant, se conduisent comme s'ils étaient au-dessus des lois de la pesanteur. Ce ne sont pas des marionnettes, ce ne sont pas des ombres, ils ont cette éducation suprême qui en fait des créatures de serre. Ils ont même l'art de la conversation, un brouhaha symphonique avec les voix un peu en vrille des hommes et les notes en grelots harmonieux des dames. Presque le seizième arrondissement à Hanoï, avec la même étude des sourires, des intonations, le mot parfois remplacé par un tic, le tic étant le comble du raffinement, du sous-entendu, de l'acquiescement, du doute, riche en réalité de mille significations. Chaque intonation, chaque phrase, chaque geste est un signe. Pourtant ce n'est pas guindé. C'est gai et animé. Pour moi chacun a un mot de gentillesse. Je bois du petit-lait. Je suis heureux de voir Anne Marie participer immédiatement à cet univers codé et même Albert ne fait pas trop mauvaise figure. Il ne joue pas au consul. Bien lui en prend, car il y a des personnages bien plus importants que lui, qui ne font pas sentir leur importance. Cependant, très mystérieusement, la hiérarchie cachée se retrouve à table dans le placement des petits cartons.

Auparavant il y a les drinks. C'est un discret ballet. Les messieurs et les dames se coagulent, une fois leur verre en main, par trois ou

quatre, selon les affinités et les ramifications profondes qui font la toile de fond de l'Indochine, ou qui sont simplement la carte du business et la carte du Tendre du jour. Anne Marie est la plus belle. Mais comme les autres femmes aussi sont jolies avec leurs chapeaux qui cachent leurs chignons et leur décolleté qui font entrevoir leur poitrine !

La plus prestigieuse de ces dames c'est Mme Jeanbrau. Autant que je m'en souviene, une personne à la tête altière, agréable cependant, les traits noblement osseux, et aux yeux décidés qui savent immédiatement juger et jauger. Outre ses charmes, son prestige vient de ce qu'elle est la fille d'Albert Sarraut qui a été un grand gouverneur général de l'Indochine, et qui, surtout à Paris, sous son aspect de batracien lubrique, ne cesse guère d'être au pouvoir. Tout le monde sait ici qu'il a pour frère l'homme sérieux, le maître d'œuvre, le cerveau de la tribu sarrautienne, lequel tient de sa main ferme *la Dépêche de Toulouse* régentant tout le Midi alors totalement adonné au bon radical-socialisme laïque et tricolore. Ce monsieur laisse à son cadet les choses moins importantes, les bagatelles, les postes de ministre, de président du Conseil et de gouverneur général. C'est donc en Indochine qu'une de ses filles, cette dame-là, s'est mariée avec un monsieur d'apparence grave et timide, qui est le trésorier-payeur général de l'Indochine et duquel les mauvaises langues disent que son épouse lui a apporté ce trésor en dot. En tout cas il semble que Mme Jeanbrau fasse une forte impression sur M. Albert Bodard, et par la suite les Bodard fréquenteront beaucoup les Jeanbrau.

À table, il n'y a plus d'apartés mais une conversation générale très bien orchestrée. Moi je sens bien que je suis dans un monde privilégié, comme je n'en ai jamais connu. Chaque dîneur ou dîneuse remplit son rôle, joue sa partition. D'abord un préambule sur la situation en Chine jugée mauvaise et dangereuse, mais on ne s'attarde pas là-dessus, car il ne faut jamais parler de sujets préoccupants et ennuyeux. Non, le grand motif ce sont les derniers échos sur les deux cents ou trois cents personnages qui, de Shanghai à Saïgon, sont les vrais détenteurs de la puissance. Toujours avec des mots polis, on les décrit impitoyablement avec leurs bizarreries, leurs manies, leurs habiletés et même leurs déboires familiaux. Là aussi on parle cul, mais en des termes si choisis que l'on croirait qu'il s'agit de la face des anges. Je me rappelle surtout un petit monsieur très collet monté qui narrait une histoire croustillante, très caractéristique de l'époque, celle d'une dame française qui avait déjà tué deux ou trois maris. Elle se trouvait de nouveau en puissance d'époux. Elle avait rencontré un Anglais terriblement albionnesque,

un bel Anglais bien solide d'Oxford ou de Cambridge, avec un physique distingué de rugbyman ou de rameur dans l'équipe première d'un de ses collèges. Un apollon un peu épais à la peau presque rouge. Ladite dame s'était démarriée et remariée avec ce sujet de la reine Victoria. Mais se fiant à son physique elle ne l'avait pas essayé. Il se révéla malheureusement incapable de remplir ses devoirs conjugaux. Comble de malchance il était l'un des dirigeants de la Hong Kong and Shanghai Bank qui était vraiment la pieuvre britannique sur la Chine. Cette banque si puissante imposait une règle impérative, non écrite naturellement, à tous ses employés quels qu'ils soient : les maris ne devaient pas être cocus sous peine d'être renvoyés. Alors la Française s'était trouvée devant un cas de conscience terrible : elle avait le devoir d'être fidèle. Finalement elle s'était consolée dans l'opium, qui ne réussit pas aux femmes. La drogue leur fait couler toute la chair de la figure jusqu'au menton, exactement comme une chandelle fait couler sa cire jusqu'au chandelier. Du coup elle semblait être devenue une ruine vivante. Affreuse et inconsommable à jamais. La fidélité n'étant plus alors un devoir mais une nécessité.

Après quelques historiettes de ce genre, un grand sujet : M. Humbert ou Hombert, je ne sais plus très bien, pour les uns un génie, pour les autres un casse-cou. C'est le grand homme du moment. À partir de peu de choses, à coups d'audace toujours récompensée, il vient de bâtir un immense trust. Il est jeune, il est beau. Il a comme une mystique du risque calculé. Il a fait des coups gigantesques et superbes. C'est lui qui, en particulier, vient de couvrir la Cochinchine d'énormes plantations d'hévéas. Combien d'autres affaires en plus, s'étendant sur toutes les places de l'Extrême-Orient ! Un échafaudage merveilleux. La discussion est animée. Est-ce qu'il n'a pas été trop vite ? Son système n'est-il pas un ouvrage trop fragile à la base ? C'est un homme étrange, attirant, mystérieux. Il a le goût du jeu, l'intelligence du jeu, le somnambulisme des chiffres. On le voit peu. Il se montre peu. Il travaille. Mais tout près de lui le crocodile est là, le bon vieux crocodile de la banque d'Indochine qui attend le premier craquement, la première faille, pour détruire d'un seul coup de mâchoire toute cette prestidigitation. En effet, peu après, Hombert s'effondrera, failli. Je crois qu'il mourra jeune. Je ne me souviens plus s'il s'est suicidé ou pas. Mais un homme qui est là à cette table ramassera les débris de cet empire. C'est le capitaine d'Anne Marie, qui n'inquiète plus aucunement Albert. Oui, le jeune officier, comme il l'avait prédit à Anne Marie, deviendra l'un des grands maîtres de la finance française. Des dizaines d'années plus tard je le rencontrerai quelques instants pour des questions de journalisme. Il

était encore beau mais sans éclat, comme terni par les affaires. Marié depuis très longtemps, il avait de grands enfants. Mon nom ne lui dira rien.

A-t-il un regard pour Anne Marie au cours de ce dîner ? Il ne me semble pas. Anne Marie est déjà dans un autre rêve, celui d'une société qui s'ouvre devant elle, une société qui est faite pour elle. Elle y a infiniment de succès. Pas le succès d'antan, qui n'était que d'estime. Là des hommes l'entourent et elle se plaît à en être entourée. Pourtant rien en elle ne semble changé. Il y a certainement une nuance que perçoivent les messieurs : d'une certaine façon elle n'est plus inaccessible. Quant à Albert, il s'en tire encore mieux. Il plaît décidément aux dames, même aux dames de la meilleure compagnie. Il a corrigé ses approches en les affinant. Son don c'est de jouer presque à coup sûr. Et pendant qu'il prononce quelque parole spirituelle, il fait carrément du genou à sa voisine s'il la sent à point.

Toute une série de ces soirées... une cour autour d'Anne Marie, de qui je ne m'éloigne guère. Elle a soin de temps en temps de m'attirer à elle et de me caresser les cheveux comme pour mettre les choses au point aux yeux des messieurs trop aimables. Pourtant plus tard elle me dira :

– Au cours de cette année-là trois ou quatre hommes m'ont plu. Tous me disaient que je n'étais pas faite pour Albert. Chacun me proposait de m'échapper avec lui. Je les laissais dire et puis je disais non. Cela m'était facile, car ils ne m'attiraient pas vraiment.

Ainsi, à notre retour à Yunnan Fu, s'était créée une certaine atmosphère très étrange chez les Bodard. Avant d'en parler il faut ajouter qu'Albert avait eu plusieurs entrevues de travail avec M. Merlin et ses principaux conseillers. Il en était revenu très satisfait et avait dit à Anne Marie :

– Le gouverneur approuve tous mes projets. Il m'a assuré de son appui total.

Anne Marie n'avait posé aucune question et Albert avait été obligé de garder pour lui tout ce qu'il aurait tant aimé raconter, toutes ses entrevues, tous ses entretiens officiels, où, face au gouverneur et à tant de personnages attentifs et sévères, il avait été reçu à l'examen de haute politique, avec les félicitations du gouverneur. Comme il aurait aimé narrer tout cela en détail, mais Anne Marie se donnait le plaisir de le supplicier par son indifférence consciente et délibérée. Du reste elle savait tout des projets d'Albert. De le voir triompher ainsi l'exaspérait un peu.

Ai-je confondu un séjour à Hanoï, ou plusieurs séjours, je ne m'en souviens plus ! En tout cas que d'adieux touchants ! Ah les mamelles de Mme Merlin ! Toutes les visites de départ, avec les maris qui serraient les mains et les épouses qui regardaient pendant quelques secondes fixement Albert. Quelles congratulations ! Les dames embrassaient Anne Marie et quelques hommes lui souriaient. Mes parents disaient : « Vous viendrez à Yunnan Fu » et les couples répondaient : « Oui, certainement nous viendrons. »

Et puis vint le jour où l'on reprit le train. Le même enchantement. Je retrouvais les murs à pic du calcaire. Je retrouvais le pont en arbalétrier. Il fallait parfois trois locomotives pour hisser le convoi, de ces locomotives d'alors qui n'étaient que roues, bielles, grosses bosses, fumées, vapeur. Et puis, je retrouvais le Yunnan, la vue sur le lac, mes montagnes, ma ville, mon Tang Kiao, mon cheval, le yamen du consulat. Mais désormais la vie autour de moi était changée. Cette petite colonie de Yunnan Fu, mon père qui en était si fier ne la tenait plus que pour de la bibine. Sa fameuse maîtresse blonde, la brave fille avec laquelle il faisait l'amour buissonnier au cours des pique-niques, il avait rompu avec elle. Elle n'était plus digne de lui. Ma mère s'était donné le petit plaisir d'inviter à dîner ce couple qu'elle refusait de recevoir, le mari qui n'avait rien voulu voir et la femme délaissée. Pendant le dîner cette dame n'avait cessé de jeter des coups d'œil suppliants vers Albert, mais lui se montrait hautement absorbé, silencieux, se réveillant pour crier aux boys de venir chasser les mouches, qui, ce jour-là, avaient fâcheusement fait incursion au-dessus de la table. L'une d'elles s'était posée dans son assiette. Agacement d'Albert.

En réalité le train était devenu une navette. À la mousson, c'était les gens d'Hanoï qui venaient, généralement l'époux accompagnant sa femme et ses enfants. Puis il les laissait là pour reprendre son service à Hanoï, ce chaudron. L'hiver, c'était la famille Bodard qui descendait dans la capitale tonkinoise. Souvent Albert était obligé de retourner à Yunnan Fu où il menait sa grande politique. Mais souvent aussi de Yunnan Fu il allait seul faire une escapade à Hanoï sous prétexte de consultations importantes avec les autorités indochinoises.

Ainsi la galanterie régnait-elle en tous lieux sauf au sein même du couple Bodard. Mon père n'essayait plus de traverser ma chambre pour rejoindre Anne Marie. Il avait ses dérivatifs, et de quelle classe ! À son tableau de chasse quelques-unes des dames les plus huppées d'Hanoï. Cela ne le gênait nullement de connaître les maris, d'être reçu ou de recevoir les couples. Il était le champion de l'adultère mondain et à Hanoï on commençait à dire : « Quel sacré

gaillard ce Bodard ! »

Ma mère avait un jugement plus bref. Elle devait me dire plus tard de lui : « Quelle bête c'était ! » Il avait mis au point une méthode parfaite. L'épouse logeait souvent au consulat sous le même toit qu'Anne Marie. Il l'amorçait savamment dès que le conjoint qui l'avait amenée repartait. Des jours durant, des semaines durant, c'était de la part d'Albert des grandes manœuvres amoureuses, des manœuvres platoniques. Et puis il allait à Hanoï les concrétiser. Comment cela se passait-il là-bas ? Anne Marie ne le savait pas. Osait-il se rendre dans la maison de la dame, l'heure sacrée de la sieste finie, le mari au bureau ? Un boy pouvait toujours parler. Non, sans doute devait-il disposer du bungalow de quelque célibataire complice. De plus ses étreintes étaient fécondes. À défaut de faire d'autres enfants à Anne Marie, ce à quoi elle se refusait farouchement, il en faisait à ses conquêtes. Et ces rejetons trouvaient naturellement leur place dans la nichée de la dame avec le nom de l'époux. Le plus étrange c'est que tout cela se passait très bien, sans drame, sans histoires.

Je suis certain ainsi d'avoir plusieurs frères et sœurs légitimes, la légitimité étant assurée par le mari trompé. Ce qui est curieux c'est qu'Albert, dont j'ai souligné tant de fois la vanité, ait été, sur ce sujet, tellement discret. Il ne se vantait pas de ses conquêtes, même si elles étaient flatteuses et connues de tout le monde. Il ne lui semblait pas avoir accompli des exploits. Il avait simplement le don inné de mettre les dames au lit sous moustiquaire. Des enfants qu'il a fabriqués de cette façon, je connais vaguement sans certitude deux ou trois noms. Il n'y en a qu'un dont je sois sûr. Il s'agit du fils d'un général, le successeur ou plus probablement un subordonné du général Sicre. Je l'ai appris très récemment, après la mort de mon père, car en effet ma belle-mère, toujours timidement, de sa voix qui ose à peine, m'a un jour rappelé un tout petit fait qui avait eu lieu pendant la guerre d'Indochine et que j'avais totalement oublié.

– Vous souvenez-vous, m'a-t-elle dit, qu'à ce moment-là votre père vous avait envoyé une lettre ? Il vous demandait de vous renseigner sur le sort d'un certain garçon, un deuxième classe qui avait été porté disparu, supposé tué.

À ces mots un vague souvenir m'est revenu de cette missive et de la très petite enquête que j'avais faite et qui n'avait donné aucun résultat. On m'avait simplement répété la formule : « Disparu. Supposé tué. » C'est ce que j'avais répondu à mon père. Puis j'avais oublié. Mais ma belle-mère, après une hésitation, m'a dit :

– Ce garçon-là n'a jamais réapparu. Albert a eu de la peine car

c'était son fils votre frère par le sang.

À Yunnan Fu le ciel même apporte des femmes à mon père. Au moins une. Un jour la colonie française apprend une nouvelle absolument stupéfiante : une aviatrice va se poser avec son appareil sur l'aérodrome de la ville, c'est-à-dire en dehors des enceintes, une piste de terre rouge encore herbeuse. Pour l'aménager on a démoli quelques tombeaux avec leurs ossements si bien que la population chinoise considère le terrain comme maudit. Il y a un petit hangar dans un coin contenant les deux zincs de l'armée de l'air yunnanaise. C'est tout.

Pour Albert Bodard l'endroit n'est aucunement maléfique car au jour annoncé, l'aviatrice, à bord d'un petit appareil à la coque luisante sous des ailes immenses, atterrit. D'où vient-elle ? De France ou tout simplement de Hanoï ? Je ne sais pas. Qui est-elle ? Je l'ignore. De toute façon c'est une héroïne qui a osé survoler jungle et montagnes pour arriver jusque-là. Comme son coucou est petit ! Elle en surgit telle une minerve casquée de cuir. D'un geste brusque en sautant à terre elle ôte son casque, libérant ses cheveux et son visage. Comme elle est jeune et belle ! Une brune en tenue d'amazone, de cavalière Elsa, avec une féminité garçonnière. Une chemise de soie sur un justaucorps fourré et des pantalons de velours serrés dans de hautes bottes. Le Tout-Yunnan Fu est là pour l'accueillir avec admiration, et d'abord monsieur le consul, qui, pour l'occasion, a revêtu un costume du genre gentleman farmer avec une veste de chasse et aussi un pantalon serré dans de hautes bottes. Comme il est prospère ! On dirait un peu Tartarin en Chine, un Tartarin noble sans excès de ventre. Mais sa moustache, si fine, de jeune homme s'est épaissie en barre et son visage de séducteur des années 1900 est devenu celui d'un monsieur dans la force de l'âge, aux joues virilement remplies. Le conquistador des cœurs, l'homme sûr de lui et de ses grands desseins politiques qui doivent bouleverser l'échiquier chinois. On dit que très rapidement il a été « au mieux » avec l'intrépide garçonne.

La vie est une fête permanente. Le consulat est comme une pension de famille remplie de dames et de leur marmaille avec l'apparition d'un époux de temps en temps. Il y a parfois des célibataires qu'on n'appelle pas encore des play-boys, de ces messieurs de la plus haute aristocratie ou bourgeoisie française qui, dans leur tour du monde, poussent une pointe jusqu'à nous avec des lettres de recommandations qui recommandent vraiment. Leurs noms seuls épatent mon père tout surpris de voir en chair et en os ces personnages célébrés dans les mondanités du journal *Le Gaulois*.

Quelle activité dans le yamen ! Comme Anne Marie savait sans effort apparent préparer la suite, toujours la même, des banquets, des cocktails, des réceptions, des pique-niques ! Cela n'arrête pas. Pour les grandes occasions on fait donner Tang Kiao comme s'il était une bête de zoo et qui vient en effet présider au repas assis sur ses peaux de tigres. La famille Bodard vend de l'exotisme à tout-va. Anne Marie fait aux visiteurs les honneurs de la ville. Elle les mène à ces lieux de la cité que je connais si bien. Hélas les marchands de « curios », d'antiquités chinoises, n'ont que rarement de belles pièces : la province est si lointaine et si arriérée. Anne Marie prend grand plaisir aussi à parler pendant des après-midi entiers avec les dames de haut rang venues de Hanoï, même si elle se doute que certaines sont destinées au plaisir du consul. Elle voit bien les manèges. Elle s'en moque. Et puis elle-même se laisse faire très discrètement la cour par quelques gentlemen. La famille Bodard a trouvé son équilibre. Sauf moi.

Je ne suis pas content du tout. Autant j'étais satisfait de découvrir Hanoï insoupçonné, autant je suis furieux de voir mon royaume saccagé. On viole mon lac, on viole mes temples, on viole mes lois sacrées. On viole ma solitude. Mes parents me recommandent de servir de compagnon à la marmaille qui s'ébat au consulat. Il faudrait moi aussi que je fasse les honneurs de la ville à ces enfants. Je refuse. Je partage ma désillusion avec ma préceptrice qui pleure de plus en plus. On soupire ensemble. Elle ne cesse de répéter qu'elle est maudite à cause de sa peau pas assez blanche. Elle est ulcérée elle aussi. Du temps où la famille Bodard était réduite à elle-même aux repas, elle avait droit au bas bout de la table. Maintenant on la chasse. Elle mange seule dans sa chambre. Vainement elle s'est plainte à Anne Marie sa protectrice, qui lui a répondu durement :

– Je regrette mais vous devriez comprendre que votre place n'est pas là.

Albert a aménagé ses horaires. Changer ses habitudes, c'est pour lui quelque chose de fantastique. Maintenant l'après-midi après sa sieste, au lieu d'aller faire sa partie de poker au Cercle Français, il travaille dans son bureau. Car le travail est sacré et Albert s'y consacre plus que jamais en forcené. Mais même en ce labeur farouche il supporte sans broncher les rumeurs de volière et les cris d'enfants qui parviennent jusqu'à lui. Lui qui auparavant faisait une colère pour le moindre craquement de chaussures ! Ce bouleversement a pour but de le laisser le soir librement pérorer et s'ébattre au milieu du chapelet de ses admiratrices.

Au cœur de ces délices une catégorie de gens met en fureur

monsieur le consul : les missionnaires. Pas à cause de ce qu'ils viennent demander, mais à cause de leurs informations. Il ne veut absolument pas entendre et croire ce qu'ils disent, à savoir que les soldats du maréchal lui servent surtout à s'emparer, en son nom, de tous les grains et de tous les animaux pour les vendre à prix d'or quand les gens mourront de faim. Ce loup avide veut même rafler les moissons des chrétientés. De plus il est détesté du peuple et son pouvoir est mal établi. Les pirates et les sociétés secrètes sont plus actifs que jamais, et même les Seigneurs de la guerre locaux, ces tyranneaux, ne pensent qu'à se révolter contre lui à la première occasion. « C'est l'anarchie » disent les bons pères.

Comme ces saints hommes ne sont pas compris dans les tournées touristiques du consulat, je les fréquente beaucoup. Certains jours je pars à l'aube avec mon mafou jusqu'à une grande chrétienté qui est à deux heures de cheval. Là je trouve comme curé un colosse qui semble fait de granit d'Armorique. Il m'habille en enfant de chœur pour l'assister dans la célébration du saint sacrifice. Je crois en Dieu, bien que Dieu ne me préoccupe pas beaucoup. Je fais de mon mieux à côté du prêtre, mais je mélange tout, les burettes et les clochettes, je m'agenouille à contretemps. Finalement j'épie et j'imité les mouvements des autres enfants de chœur, des petits chérubins jaunes, sérieux comme des anges, et qui ne se trompent jamais. Je suis un peu enivré par la voix suraiguë des dévotes chinoises qui glapissent le *Sanctus* en latin. Le curé qui m'a fait de gros yeux pendant la cérémonie, me traite ensuite en privilégié. Il me fait goûter un doigt de son vin de messe, celui qu'il a récolté lui-même sur ses quelques arpents de vigne. Les sarments et les raisins sont, pour ces religieux englués dans la terre de Chine, le dernier, le plus émouvant souvenir de la terre de France, de leur jeunesse de séminaristes à peine sortis de la glèbe d'Anjou ou de Corrèze. Il n'y a guère de missionnaire qui n'ait planté lui-même son petit vignoble avec des ceps venus d'au-delà des mers, cette vigne est sa tendresse.

J'aime la longue randonnée qui mène à cette chrétienté. Je longe le lac et j'aperçois en arrivant un village chinois prospère avec des huttes de torchis, quelques maisons plus riches, des cochons, des tas de merde, des bambins nus, odeur grasse de l'Asie. Tout autour les diguettes des rizières font comme une collerette à un temple au toit recourbé qui n'est autre que l'église pleine d'encens et de pénombre où, à la place de Bouddha et des tortues de la sagesse, il y a des christes à l'agonie et des cœurs percés de flèches. Parfois quand je me présente l'après-midi, le père confesse. Curieusement la confession se passe souvent en public devant d'autres fidèles jaunes, qui murmurent quand le pénitent ne dit pas toute la vérité. Au fond la

vraie force d'un père c'est l'art de la confession, dans cette Chine où la pensée se cache. Grâce à ce saint sacrement il sait tout de chacun, de ses pauvres et de ses riches. Il arrive à lire dans les pensées et les cœurs. De cette façon il est renseigné et il agit à coup sûr. Le père a toujours l'énergie nécessaire. Il ne punit pas seulement avec des Ave, pas seulement avec des coups, choses facilement supportées, mais surtout avec de lourdes amendes. La vraie excommunication c'est de dire au mauvais chrétien : « Je ne te protège plus », ce qui le livre aux bandits et aux soldats.

Pourtant, il n'a pas été facile de convertir. Au début il a été ardu de vendre aux Chinois un homme cloué sur une croix : une position qui ne témoigne pas de beaucoup de « face », ni de beaucoup de puissance. Quelle est la valeur d'un Dieu sinon d'être assez puissant pour apporter quantité d'avantages sur cette terre ? Alors les missionnaires se sont constitués en un gang de protection, et certains célestes ont découvert qu'il valait mieux, pour vivre tranquilles et rassasiés, croire dans le Christ supplicié, que de faire acte d'allégeance à un Seigneur de la guerre, à un marchand milliardaire ou à un pirate célèbre. Certes il y a un risque : la haine des foules païennes qui les considèrent comme des traîtres et qui aimeraient bien les massacrer. Mais les pères veillent au grain.

Vers cinq heures le père, quand il a fini de confesser ses ouailles, m'amène dans son presbytère construit en boue séchée avec des pièces blanches peintes à la chaux et un grabat. En Chine existe aussi l'institution de la bonne du curé, une vieille matrone qui apporte pour moi des gâteaux chinois, douceurs au goût bizarre qui m'écœurent un peu. J'en ai perdu l'habitude depuis Tcheng Tu. Souvent mon goûter est interrompu par des Chinois venant de loin, des sortes de coolies qui apportent des lettres d'autres pères professant Dieu dans les recoins les plus perdus, les plus sauvages de la province. Ainsi je suis mieux renseigné que monsieur le consul. Moisson de nouvelles qui pourraient faire frémir. Tel père, à trente jours de marche, a eu dix catéchumènes tués par des brigands qui ont promis de l'empaler lui-même. Tel autre a eu sa chrétienté dévastée par une inondation. Les eaux d'un torrent ont monté de trente mètres et tout alentour flottent les cadavres des païens. Pour lui les dommages ne sont que matériels, car il a su à temps mener ses fidèles au sommet d'une montagne. Il lui faut cependant beaucoup d'argent pour tout reconstruire. Ailleurs, un autre a dû lutter contre la famine : des armées de misérables, des morts-vivants, menés par des hommes armés de mauvais aloi ont voulu piller les greniers de la chrétienté. Il faut que le maréchal Tang Kiao envoie des soldats sûrs, qui ne se joindront pas aux pillards. Ailleurs

un missionnaire a été frappé d'un malheur plus grand : trois vieux chrétiens ont renié la foi du Christ en accusant les catholiques de manger les coeurs des nouveau-nés. Mais tout cela c'est de la routine. Les pères sont comme des rocs. En cas de danger, ils organisent des neuvaines, de pieux cortèges et Dieu prend toujours soin des siens. Il n'y a plus eu de nouveau martyr depuis celui qui, un ou deux ans auparavant, a tant tracassé monsieur le consul.

Moi je ne dis rien à mon père de ce que j'apprends. Il serait furieux contre moi. Il est sûr que l'armée de Tang Kiao instruite par la mission française est la meilleure de Chine. N'a-t-on pas créé pour lui, Tang Kiao, une école militaire superbe, un Saint-Cyr jaune ? J'ai encore chez moi une photo représentant les illustres généraux en rang d'oignons croisant leurs mains sur le pommeau de leurs sabres, à l'européenne. Tous en bottes, en ceinturons, en casquettes plates à visière, avec des épaulettes et des fourragères, mais avec une rigueur, une simplicité très martiales. Sur cette image on trouve, outre le général commandant l'école militaire et ses adjoints, le colonel commandant les mitrailleuses de la garde du gouverneur, le colonel commandant l'artillerie de la garde du gouverneur. Un état-major magnifique d'une rigueur et d'une discipline impressionnantes. Alors qu'on ne vienne pas raconter à monsieur le consul que le peuple n'aime pas Tang Kiao. À preuve ces manifestations de foules enthousiastes, étudiants compris. Ces étudiants qui, ailleurs en Chine, sont souvent subversifs. Qu'on ne vienne pas raconter à monsieur le consul que la province est en désordre. Il n'en croit rien. Par exemple, est-ce que Yunnan Fu a jamais été aussi tranquille, aussi paisible, aussi sûr ? Aussi plein de la gloire du maréchal ? D'ailleurs toutes les dames et tous les messieurs logés au consulat peuvent en porter témoignage. Ils n'ont même pas pu voir une tête coupée, ni un petit supplice, ce qu'ils regrettent fort. En fait monsieur le consul, après le fameux déjeuner agrémenté d'une décapitation, a fait, avec infiniment de délicatesse, la leçon au maréchal. Il a su lui faire comprendre que ce genre, pourtant si bénin, d'exécution pouvait quand même surprendre des Européens non avertis, ignorant tout des sages coutumes chinoises.

Moi je continue à donner dans le cléricalisme. Mon père aussi, en raison de certaines circonstances. Car l'évêque de Yunnan Fu, un Basque crochu, vient de rendre son âme à Dieu. Il s'agit de lui désigner un successeur. La coutume aux Missions étrangères c'est que les missionnaires eux-mêmes élisent leur pontife. Monsieur le consul a un candidat. Il est très opposé à un vieux fou qui dit qu'il faut se contenter de prêcher Dieu aux païens pour les convertir sans acheter leur âme et leur corps, comme des marchands du temple.

Monsieur le consul manœuvre les vieilles barbes qui se sont rassemblées à Yunnan Fu et, Dieu aidant, il réussit à faire élire un religieux raisonnable et compréhensif. À vrai dire ce n'est pas tellement Dieu qui a aidé mon père que le procureur de la Mission étrangère, c'est-à-dire son financier, un petit père actif et rondet, réputé aussi madré qu'un milliardaire chinois. Il paraît qu'il s'y retrouve fameusement dans la complexité des multiples monnaies célestes, des taels en forme de sabot, des sapèques percées d'un trou, des dollars Carolus à l'effigie de Charles III d'Espagne, des thalers de Marie-Thérèse d'Autriche, des mexs, c'est-à-dire des dollars mexicains, et aussi des billets vrais ou faux venant de partout, à commencer par les piastres. Mon père, quand il est de bonne humeur, raconte que c'est grâce à lui que, si les missionnaires sont restés pauvres, la mission, elle, est fabuleusement riche. Elle a des intérêts partout, dans les négoes les plus honorables, comme celui de la merde, et assure monsieur le consul, avec un fin sourire, même dans les bordels.

Si à Tcheng Tu j'étais l'ami d'un saint, j'ai comme copain à Yunnan Fu un drôle de corps, un missionnaire jeune, élégant, le teint fleuri, la barbe comme un éventail roux, le ton tonitruant. Avec celui-là pas de soutane râpée, mais une robe ecclésiastique de soie, des bottes de cavalier en cuir précieux, un stick d'officier. Gaillardement il bourre les côtes de monsieur le consul de petits coups de poing en lui racontant des histoires pas très convenables : la chronique du Tout-Yunnan Fu chinois qu'il est seul à connaître – il sait, au sujet de Tang Kiao et de ses généraux, toutes les histoires de concubines, de révolutions de harem, de complots d'eunuques. Il sait toute la séquelle des disgrâces, exécutions, tortures provoquées par une querelle entre les dames des seigneurs chinois. Les grandes favorites jamais montrées aux Européens qui, en raison de leur propre petit manège monétaire, leur squeeze à elles, ont des exigences qui obligent le maréchal à lever une fois de plus les impôts, quitte ensuite à faire décapiter la créature trop avide. En somme l'envers du décor.

Cet étrange curé qui sait tout réclame du champagne, en boit à gogo sans s'enivrer. Il a même répliqué un jour à quelques Français qui s'étonnaient de son ivrognerie :

– Dieu est si loin. Une bonne bouteille me rapproche de lui...

Monsieur le consul trouve l'individu un peu cavalier pour un curé. Il dit en aparté que c'est un aventurier, mais il se tient sur ses gardes car le personnage a la réputation d'être le deuxième bureau de la mission et il a le bras bougrement long, un bras qui s'étend jusqu'à

Paris. Mais moi, ce bras m'enlace, et le personnage me dit :

– Amuse-toi donc au nom de Dieu.

Et souvent nous galopons ensemble. Il me mène vers des labyrinthes étranges, des couloirs obscurs, des salles pleines de bat-flanc où sont couchés de gros Chinois pas chrétiens du tout : des tripots et des antres à opium. Le père y rencontre quelqu'un et puis s'en va. Je le suis comme son ombre. C'est mon grand plaisir.

Mais je vais connaître d'autres plaisirs. Le départ à la guerre de l'armée yunnanaise. C'est l'œuvre d'Albert, l'aboutissement d'une longue trame tissée par lui dans son bureau. Mon père rayonne, non seulement à cause des dames, mais à cause de la réussite de son grand dessein. Il voit au bout, enfin mené à bien, la prolongation de son chemin de fer, qu'il avait manquée à Tcheng Tu.

Qu'Albert Bodard soit conformiste et poltron, c'est une évidence. Mais en même temps il est un aventurier. Un aventurier qui se condamne lui-même à l'héroïsme. Dans un poste, il ne peut rester tranquille. Il lui faut machiner, et ce n'est pas peu de chose que de machiner avec les Chinois. Albert n'est heureux que dans les labyrinthes qu'il a construits. Comme il est différent des diplomates français de haut rang, de belle prestance, qui ont l'art accompli de ne rien faire, de ne rien entreprendre, de ne rien esquisser, d'esquiver toutes les difficultés par un sourire à la Talleyrand ! Leur diplomatie c'est de fréquenter les autres diplomates, et de s'adonner, en messieurs très raffinés, à de petits vices choisis, comme la thésaurisation, la pédérastie, les petits trafics grâce à la « valise », la collection d'objets curieux, particulièrement de pièces érotiques orientales. Beaucoup sont peu intelligents sous leurs figures qui se font les miroirs du néant. Mais du moins, ils ont la bêtise ornée et ouvragée. Il y a la poésie aussi... Mais là c'est un cas très spécial. Il s'agit de l'équipe chinoise dont Philippe Berthelot avait été le mécène. Parmi eux Claudel et Saint-John Perse. Claudel arrivé lui aussi par la petite porte, me semble-t-il. Mais Albert, quoique appartenant à ce groupe « chinois » des A.E., n'était pas le favori des muses. Il avait d'autres dons. Lui c'était le rustre fonceur, adroit dans ses maquignonnages, qui avait tant amusé Berthelot. Même si sa prose était déficiente, il s'adonnait beaucoup à l'écriture fleurie. Cela prenait la forme, sur papier de riz, d'idéogrammes rouges et noirs à la calligraphie merveilleuse. Certes, assidûment, dans sa patience inlassable, il avait continué à s'exercer au pinceau, mais il n'était arrivé qu'à des barbouillages. Aussi avait-il engagé le meilleur lettré chinois de Yunnan Fu, un vieillard connaisseur des belles formules de la sagesse, et dont la vieille main racornie traçait

pour lui les caractères les plus beaux, les plus archaïques, les plus précieux.

Dès son installation à Yunnan Fu il avait eu soin de reprendre une correspondance parfumée et enchanteresse, secrète naturellement, avec les Seigneurs de la guerre sseutchouanais. En réponse à ses épîtres, il en recevait d'aussi munificentes également sur papier de riz et d'une calligraphie aussi exquise, aux formules aussi savantes, de la part de ces Seigneurs totalement illettrés, mais qui eux aussi avaient engagé les meilleurs pinceaux du Sseu Tchouan. Liou Tcheng-hium semblait avoir disparu, c'était l'homme du « petit cadeau » que mon père avait décoré du Ouissam Alaouite, mais Albert avait d'autres interlocuteurs qui le valaient bien, tous sortis du ruisseau. « Le Bonze fou », « la Belette », et « le Vaurien », ainsi les surnommait-il. Ces messages étaient envoyés et reçus sous forme de rouleaux qui, en dépit des distances, arrivaient sûrement à destination grâce tout simplement à l'excellence des services des postes chinoises, qui étaient traditionnellement entre les mains des Français.

Très lentement les caractères échangés étaient sortis du brouillard des convenances. Ils avaient pris un sens. Le Bonze, la Belette et le Vaurien se plaignaient de la triste situation du Sseu Tchouan qui sans doute en raison de leur « nullité de vers de terre » avait été envahi en grande partie par le brigand Wang « digne de dix mille morts », à la solde de l'infâme Wu Pei-fai, ce diable du Nord vendu à l'Angleterre. Leurs troupes « incapables » avaient combattu « certainement très lâchement et très indignement », car Wang avait conquis plus de la moitié de la province. Traduit en clair, cela voulait dire qu'ils avaient accompli des exploits avec leurs magnifiques troupes, mais que Wang était trop fort. En clair également il y avait là un appel du pied.

Albert Bodard, on s'en souvient, en avait parlé au gouverneur général Merlin lors de sa visite à Yunnan Fu, et ensuite à la fin du séjour de la famille Bodard à Hanoï, il avait obtenu son agrément. On se souvient de sa bonne humeur d'alors. et de l'indifférence d'Anne Marie. Non qu'Albert dépendît hiérarchiquement de l'administration coloniale, mais, matériellement, en Chine du Sud, il ne pouvait faire grand-chose sans l'appui de l'Indochine. D'autant que Berthelot n'était plus aux Affaires étrangères et que s'il fallait seulement compter sur l'ambassadeur de France à Pékin...

Alors dans son courrier avec les Seigneurs de la guerre sseutchouanais, Albert Bodard peu à peu avait laissé percer certaines considérations. Que les premiers Yunnanais qui avaient

occupé le Sseu Tchouan étaient mauvais, car, tout à la fois, ils avaient opprimé la population et trahi le maréchal Tang Kiao, lequel, quand ils avaient osé retourner, vaincus et filous, à Yunnan Fu les avaient tous supprimés, dans un châtiment très mérité. Mais maintenant le maréchal Tang Kiao disposait d'une armée nouvelle très puissante et très disciplinée qui lui vouait un culte infini. Lui, Albert Bodard, « infime représentant de la Grande France » qui avait aidé à la création de cette « resplendissante armée nouvelle », n'aurait jamais la « hardiesse et l'impudence » de s'entremettre dans des questions aussi graves qui ne concernaient que les « sages fils de la Chine éternelle », mais peut-être très modestement oserait-il glisser un mot de la déplorable situation du Sseu Tchouan dans l'oreille de l'auguste maréchal, « surmontant pour cela ses frayeurs d'une pareille audace ».

En somme Albert offrait aux Sseutchouanais l'armée régénérée de Tang Kiao. Inutile de dire que le maréchal bouillait de fièvre et d'ardeur à cette idée. Il allait être de nouveau le grand Tang Kiao. Mais les Sseutchouanais, après avoir mis l'affaire en marche, parurent hésiter ensuite. Ils donnaient de vagues prétextes confus et incompréhensibles pour retarder l'envoi du corps expéditionnaire yunnanais. Sans doute avaient-ils encore de mauvais souvenirs. Cependant un jour ce fut enfin l'accord. Un accord très prudent : que les Yunnanais occupent des positions qui leur permettent d'arriver rapidement au Sseu Tchouan, mais qu'ils n'y mettent pas les pieds avant un signal convenu.

Albert frétille comme un poisson. Son jour de gloire c'est quand la poste lui apporte un énorme coffret de laque rouge, le rouge impérial du bonheur. Il faut dérouler pendant de longues minutes la bandelette, aussi serrée que celles entourant les pieds des Chinoises, pour arriver au cadeau propitiatoire. Des bracelets en jade, pour Mme Bodard, du vert le plus uni et le plus beau, et surtout la photo dédicacée en français à Albert Bodard, ce qui est un égard incommensurable, la photo en pied et en cap du général Su Hiao-kang, autrement dit « la Belette ». À vrai dire plus qu'une belette c'est un ouistiti endimanché, pas la sobriété noble de Tang Kiao, mais une tenue digne d'une Chine du Châtelet. Une petite trogne cave, sournoise, à la fois terne et méchante, aux traits minuscules et aux yeux de harengs saurs comme s'ils avaient été incisés à la lame de rasoir, quoique ce personnage ne fasse certainement pas usage de cet instrument, tellement il est imberbe, imberbe à faire frémir, à part le dessus de la lèvre supérieure qui est encadrée par une moustache pauvre sous le nez et qui se garnit un peu plus, pour se recourber enfin jusqu'au-dessous des deux extrémités de la bouche

en un effet de malheureux poils en croc qui veut être majestueux, poils dérisoires tellement ils semblent artificiels. Un duvet pénible, objet manifestement de millions de soins pour le faire pousser plus. La lèvre inférieure est déplorablement nue, toute nue. On voit sa main gantée qui tient le pommeau d'un sabre. Tout le reste n'est que passementeries, broderies, dentelles galonnées allant à l'assaut des manches jusqu'au milieu des bras. Des épaulettes écrasant les omoplates d'étoiles en rubis posées sur un coussinet de velours. Des fourragères tendues de l'épaule au cœur finissent sur son ventre, qui semble malgré cette magnificence, toujours avoir faim tellement il est creux. Sur tout le maigre poitrail il y a aussi partout des franges, des torsades, des tresses, des festons, des aiguillettes, des glands, tous les rubans et aussi des dragons et des chimères... Cela laisse quand même la place à une série de boutons plus simples en cuivre, tout ronds, qui vont du menton à l'entrejambe, en fendant le corps, et qui sont destinés à faire comprendre que ce pavoisement est un uniforme à l'européenne. Mais le plus extraordinaire c'est, au-dessus d'une casquette-shako, ouvragée d'un écusson fait de corolles d'or bosselées de diamants, un plumeau tout blanc qui monte jusqu'aux cieux et qui semble aussi grand à lui seul que le petit bonhomme, lequel flotte dans ses splendeurs vestimentaires. Et mon père, en contemplant cet inestimable portrait, de conclure :

– C'est vraiment un « général coolie ».

Cependant cette photo du général Su Hiao lui-même c'est le symbole solennel d'un pacte conclu entre Sseutchouanais et Yunnanais grâce à monsieur le consul de France.

Albert confère toute la nuit avec le maréchal Tang Kiao, il en revient vers quatre heures du matin. Le lendemain, il m'apparaît, pâle, hâve, défait, bistre. Mais au lieu d'avoir une humeur de chien, comme lorsqu'il n'a pas suffisamment dormi, il exulte. Anne Marie ne partage pas sa joie.

Moi je vais en ville. La population se rassemble, grouille, devient foule, devient fourmilière. Des soldats contiennent l'enthousiasme populaire. Mer humaine au-dessus de laquelle je vois cette nouveauté : des pancartes rudimentaires en gros caractères, brandies par des mains innombrables. Innovation extraordinaire. Plus de banderoles de soie, rien que ces placards grossiers, comme cela se fait à Canton la révolutionnaire. Et il y a aussi, innovation plus surprenante encore, un haut-parleur qui nasille au-dessus des masses assemblées. Encore un moyen de susciter la ferveur emprunté aux camarades Borodine et Galen qui en ont introduit l'usage dans la métropole de la rivière des Perles et qui va se

répandre dans toute la Chine avec une sorte de furie : Chine des voix métalliques, Chine des poings tendus, Chine des placards dénonciateurs de l'exploitation et de l'étranger, Chine où les masses hurlent avec fureur, avec haine, avec hystérie les mots nouveaux de « capitalisme » et « impérialisme ». Mais, heureusement, à Yunnan Fu on n'en est pas là. Les placards et les haut-parleurs servent seulement à célébrer le maréchal Tang Kiao, fondateur de la République chinoise, qui une fois de plus va se mettre au service de la patrie en sauvant le Yunnan des réactionnaires nordistes vendus aux « colonialistes » anglais. Le « colonialisme » faisait son entrée à Yunnan Fu, incroyable. D'immenses affiches sont collées, toutes gondolées et boursoufflées, les murs de la ville et les façades des maisons dégoulinent d'une colle dégoûtante. Elles expriment la colère du peuple contre Albion, qui n'est cependant guère présente au Yunnan. Heureusement rien contre les Français, qui sont pourtant là en masse. Sur ces barbouillages en papier jaune où les caractères grossiers coulent aussi, le mot peuple tend à prendre une majuscule en signe de noblesse. Il y est écrit que le sinistre Wang, sur le point d'achever sa criminelle et exécrationnable entreprise sur le Sseu Tchouan, s'apprête, ignominieusement soutenu par les Anglais perfides, à lancer ses hordes sur le Yunnan lui-même, pour tout ravager et détruire dans son avidité et sa bestialité. En conséquence le maréchal vient d'ordonner à ses troupes d'occuper immédiatement les cols vertigineux, hauts de trois mille ou quatre mille mètres, qui sont les points stratégiques jalonnant les pistes entre le Sseu Tchouan et le Yunnan. Cols fameux, cols sinistres dans des montagnes désolées, cols où les soudards de Wang, le monstre, vont connaître la défaite et la mort... Gloire à l'illustre maréchal Tang Kiao, une fois de plus le sauveur de la Chine, une fois de plus le sauveur du Yunnan. Tang Kiao qui, lui aussi, mais magnifiquement, s'exhibe à travers toute la cité en des portraits poisseux, où l'on a peine à reconnaître son fameux crâne chauve, cette bosse suprême de la sagesse, et de la force.

À mon goût Yunnan Fu est beaucoup trop calme depuis plus d'un an. Est-ce mon mafou de Tcheng Tu qui m'a communiqué cette jubilation que j'éprouve dans les situations intenses et troubles, quand des armées sont aux aguets autour de la ville, et dans la ville, avec leurs Seigneurs de la guerre qui attendent de voir couler du sang, qui ne pensent qu'à s'entre-tuer ou à s'entre-trahir ?

Tang Kiao et ses tours, Albert et sa finasserie. Qu'est-ce que la nouvelle guerre va donner ? Pour l'instant le maréchal et le consul passent en revue les trente mille hommes qui vont partir sur le champ de manœuvre, ce terrain pouilleux qui désormais est

l'appendice de toute cité chinoise. L'armée est magnifique. Les hommes sont rangés bataillon après bataillon, régiment après régiment, bien en ordre, les figures d'une fière impassibilité, et tous en des uniformes très stricts, et même d'une rigueur impressionnante. Les gestes très sobres sont ceux de la pompe militaire à la française. Des cris de commandement gutturaux, et aussitôt les milliers d'hommes transformés en mannequins, en automates de la grandeur. Les officiers, sabre au clair devant leurs unités, les mentons tendus sous leur jugulaire, devant le front des troupes. Pas d'autre décorum que celui de la cérémonie. Pas de forêt d'étendards, de caractères, de broderies comme en aiment les Chinois. Rien qu'un drapeau par régiment. Les pièces d'artillerie sont attelées avec leurs servants en position de campagne. Obtenir des soldats et des officiers chinois cette perfection dans le dressage militaire, c'est un exploit incroyable. L'œuvre de la mission française.

Tang Kiao à cheval est suivi de monsieur le consul de France également à cheval. Albert en uniforme, pantalon blanc, vareuse bleue et casquette brodée. Derrière, loin d'eux, d'autres consuls dont celui d'Angleterre, comme des acteurs de second plan. Les yeux sont fixés sur le maréchal Tang Kiao et le consul Albert Bodard, tous deux pesant sur leurs bêtes comme des mastodontes. Tang Kiao plein de son orgueil. Albert plein de sa vanité.

Moi je suis là aussi et je trotte avec des souvenirs qui cheminent dans ma tête. La mémoire me revient. Oui, Albert Bodard, du temps qu'il était à Tcheng Tu, ne pensait qu'à faire assassiner Tang Kiao et Tang Kiao, lui, avait ruiné le grand rêve de chemin de fer d'Albert Bodard. Cela se passait deux ans auparavant seulement. À Tcheng Tu Albert avait établi dans la ville un équilibre précaire entre les armées du Yunnan, du Sseu Tchouan et du Kouei Tcheou en associant leurs Seigneurs de la guerre à un étrange marché de l'opium, avec la participation de la Bande Bleue de Shanghai et d'un aventurier français. Mais le cerveau d'Albert n'avait sécrété cet étrange pacte entre tous ces voraces qu'afin de gagner du temps. Il lui fallait des semaines, des mois, pour qu'arrivât d'Indochine un énorme convoi d'armes qu'il destinait aux Yunnanais du Sseu Tchouan. Dans son jeu, où il caressait tout le monde, il n'était de cœur qu'avec les Yunnanais parce qu'ils s'étaient secrètement donnés à Sun Yat-sen, qui lui offrirait son chemin de fer. Mais les finasseries d'Albert étaient toujours trop tarabiscotées. Elles échouaient toujours. Cette fois il avait eu la chance, on s'en souvient, de s'en aller à temps. Les Bodard étaient partis en congé alors qu'Albert était encore bien avec tout le monde, quand le pot d'opium alléchait

encore tout le monde. C'était son successeur qui avait failli y laisser sa vie. Le convoi d'armes décisif était arrivé aux abords de Tcheng Tu, mais pour tomber dans une embuscade formidable. Une petite astuce de Tang Kiao, qui avait d'abord laissé passer la caravane chargée des mitrailleuses et des fusils, mais avait prévenu les Sseutchouanais, lesquels avaient pris les dispositions nécessaires. Sacré Tang Kiao ! Aussitôt cela avait été au Sseu Tchouan la curée contre les Yunnanais traîtres à leur maréchal. Une bataille terrible, sanglante, Tcheng Tu en feu, des massacres partout. Le consulat de France percé d'obus et léché par les flammes. Ensuite cela avait été deux longues années de guerre au Sseu Tchouan où presque toutes les cités avaient flambé, les Yunnanais se battant avec une sorte de furie avant d'être boutés hors du Sseu Tchouan.

Et maintenant voici les deux hommes côte à côte pour cette revue. C'est tout à fait caractéristique d'Albert et de son don de l'Asie. Aussitôt nommé au Yunnan il était devenu le conseiller, le protecteur, l'ami de cœur, le pourvoyeur en fonds et en armes de ce Tang Kiao, qu'il désirait tellement, si peu de temps auparavant, envoyer aux « fontaines jaunes » c'est-à-dire *ad patres*. Et ce Tang Kiao qui avait fait rater tout son programme par un bon stratagème chinois semblait l'aimer vraiment. Comme Albert avait été heureux lorsque Tang Kiao avait réussi, par un nouveau bon tour, cette fois avec l'aide française, à exterminer les Yunnanais du Sseu Tchouan survivants qui, eux, en dépit de leurs malheurs, avaient continué de vouloir la mort du maréchal ! Monsieur le consul avait totalement changé de stratégie. Tang Kiao était désormais son atout maître. Autrefois pour son chemin de fer il fallait la guerre contre Tang Kiao, maintenant il fallait encore la guerre mais avec Tang Kiao. Monsieur le consul était inlassable.

En rentrant au yamen, sa figure est comme une pivoine enfiévrée. Au déjeuner il mange son contentement bien plus que la nourriture. Il dit spécialement à l'attention d'Anne Marie :

– Le consul d'Angleterre, vous avez vu comme il traînait en queue de cortège ? Le pauvre homme, j'avais presque pitié de lui. Remarquez qu'au Yunnan les Anglais nous foutent la paix depuis pas mal de temps. Ils ont mis la province dans leurs profits et pertes. Mais jadis quel mal ils se sont donné pour l'avoir. Ces Anglais... Ils veulent tout.

Après l'avoir laissé parler, Anne Marie se sentant visée, parce qu'elle admire les gentlemen, et parce qu'elle a trop fréquenté les Anglais au Sseu Tchouan, rétorque :

– Mon cher Albert, ce n'est pas à Yunnan Fu que je trouverai des

gentlemen. Ce consul a l'air toujours hagard avec sa tête de poisson desséché qui donne des coups de nageoires saccadés pour tâcher de comprendre ce qui se passe autour de lui. Raide, piteux et tressautant. Il n'est pas étonnant qu'il soit resté célibataire.

– Vous savez que le Yunnan, ils l'ont sur le cœur les Anglais, dit Albert d'un ton confidentiel. Bien avant mon arrivée en Chine ils envoyaient par fournées entières de drôles de corps : des explorateurs, des missionnaires, des marchands, sur les flancs de l'Himalaya entre Rangoon et Yunnan Fu. Tous des durs de l'Intelligence Service, qui, contrairement aux autres British, sont des aventuriers capables de devenir plus indigènes que nature. Ils cherchaient un tracé pour un chemin de fer britannique qui joindrait les Indes à Shanghai par la Birmanie, le Yunnan et le Sseu Tchouan. Ils avaient vingt ans d'avance sur nous. Ils ont même construit un pont de fer d'un kilomètre sur l'Irraouaddi. Et puis ils ont été forcés de renoncer car ils auraient dû percer dix à quinze tunnels du calibre de celui du mont Cenis. Ils nous ont laissé le Yunnan et ils ont envahi le Tibet pour avoir au moins une route terrestre entre Delhi et la Chine. Moi j'ai assisté à ça.

Anne Marie bâille.

– Mon ami épargnez-moi ce récit, je le connais.

Alors Albert prend sa figure de prophète. Chez lui cela revêt une tournure particulière. Rien d'halluciné, ni d'inspiré. Juste une sorte de componction de théière au moment où elle va se mettre à siffler :

– Je vous parie qu'il va bientôt arriver ici un zèbre d'importance, quelque lord ou sous-lord qui va venir se reposer quelques jours dans l'air frais du Yunnan. Car si les Anglais nous ont permis de faire le chemin de fer du Yunnan, vous savez bien qu'ils entrent en action contre moi dès que j'entrevois une possibilité de le prolonger.

Moi, le lendemain, je pars aux aurores. Je sais que l'armée yunnanaise a fait halte à une vingtaine de kilomètres seulement de Yunnan Fu. Ce que j'aperçois c'est une autre armée : une foire. Les soldats se sont délestés de tout ce qui les encombrait, de leurs bottes, et de leurs uniformes, ne gardant que leurs cartouchières sur le ventre. Pour le reste ils sont en savates, en blouses et en pantalons bleus, souples et qui ne les gênent aucunement aux entournures. Ils sont revenus au confort chinois. Partout des tas de riz, énormes. Ils bouffent. Les cabaretiers travaillent à plein. Ils versent sans discontinuer des flots de thé bouillant en jets précis dans des tasses grossières ou même du *ma-kue-lo* dans des gobelets minuscules. Ce sont leurs costaudes épouses patapouf à trognes de

bois qui ont amené sur leurs épaules ce qu'il serait hardi d'appeler un bar. Partout des centaines de bouches hurlantes ingurgitent l'alcool. Partout des centaines de bras se détendent comme l'éclair pour projeter en avant des doigts dépliés, c'est un jeu que je connais bien, celui des pauvres qui aiment perdre en bonne compagnie la dernière piastre de leur maigre gain. Ailleurs des restaurateurs, si l'on peut dire, ayant amené fourneaux et échoppes sur leur propre dos, ou sur celui de leur femelle. Crépitements des braises. Le grailon. Il y a des vendeurs d'amulettes de toutes les qualités. Les plus onéreuses donnant l'invulnérabilité complète. Les articles meilleur marché n'assurant qu'une sécurité plus incertaine. Il y a des bonzes quêteurs. Il y a des diseurs de bonne aventure qui examinent des boyaux, des poils ou des brindilles et promettent la vie sauve aux consultants généreux. Elle est moins garantie aux chichiteux. Il y a des « docteurs savantissimes », vieilles fripouilles vendant les drogues miraculeuses, qui assurent la survie même à ceux qui seraient mortellement atteints. Autour d'eux s'attroupe une grosse clientèle, car il n'y a pas de cercueils pour les morts. On les jette dans un torrent, ce qui est plus redouté que la mort elle-même. Et puis il y a de tout. Des putains en quantité, étendues dans des hamacs de jonc tressé suspendus entre deux arbres. C'est là-dedans qu'elles commercent. Partout des soldats en petits ou gros paquets, ne s'en faisant pas, rigolants, facétieux, pleins de cris et de querelles, accroupis, couchés, dormant. La bonne vie. Et puis, au loin, les coolies qui regardent, qui contemplant la fête. Pourquoi les décrire ? Ils sont horribles. Comment des êtres aussi chétifs, hâves, efflanqués vont-ils pouvoir porter sur tant de kilomètres des fardeaux aussi énormes ? Ils sont bâtés deux par deux comme des animaux avec des cordes et des lianes, auxquelles seront suspendues des roues de canon ou des caisses de cent kilos et ce sont eux qui, par-dessus le marché, porteront les fusils des soldats qui, pendant ce temps, joueront de l'éventail et s'abriteront sous des ombrelles. Quelle foule ! Il y a des notables, des marchands, prêts à acheter les produits des pillages futurs et surtout l'opium, dans le cas où l'on arriverait à détruire les tribus sauvages qui cultivent le pavot sur leurs sommets et à s'emparer de leurs pots de « mélasse ».

J'assiste à la mise en route. Quelle colonne ! Les officiers se sont installés dans des chaises à porteurs emmenant parfois leurs concubines. Il y a dans une clairière une sorte de pagode qui n'a pas encore été repliée. C'est en tissu léger, c'est bizarre, torturé, avec des tourelles et des toits recourbés vers le haut. Tout autour va et vient une foule en robe. C'est le P.C. Les sentinelles veulent me repousser mais le général commandant en chef m'aperçoit et me fait signe de m'approcher. Il me sourit. Il m'offre des fruits confits. Je le connais

bien, c'est Lu Han, un des favoris de Tang Kiao. Des yeux glauques au milieu d'un visage trop lisse à arêtes fuyantes comme taillé par un artisan dans un bois trop dur. Une physionomie belle mais qui inspire l'effroi. Sa voix est incolore et lasse sans jamais une inflexion, un ancien soldat qui a coupé beaucoup de têtes. Dans la même tente un homme plus maigre couché sur un bat-flanc d'ébène et qui fume l'opium. C'est Long Yung qui est le double de Lu Han. Lu Han c'est la force. Long Yung c'est la ruse. Tout à fait extraordinairement ce Long Yung n'est pas un Chinois, mais un Lolo, c'est-à-dire un aborigène. D'où sortent-ils ces hommes ? Ce Lu Han que déjà on surnomme « la Panthère noire » et ce Long Yung qui semble un fantôme. Il y a aussi des concubines sous cette tente. Pour Lu Han, car celle de Long Yung c'est la « fumée noire ». J'arrive à mi-hauteur de Lu Han debout qui, exceptionnellement pour moi, esquisse une grimace amusée. Je lui demande :

– Alors vous allez beaucoup tuer ?

Son visage froid est parcouru de gaieté. Il me répond :

– Dans la guerre parfois on tue, parfois on ne tue pas.

Et là-dessus il glisse à Long Yung des mots que je n'entends pas et tous deux se mettent à rire. Et puis finalement ils me renvoient en me chargeant d'apporter à mon père leur souhait de dix mille années de bonheur et d'avoir aussi une progéniture nombreuse d'enfants qui me ressemblent. Je suis à la fois flatté et un peu vexé, bien décidé à ne pas rapporter à mes parents tout ce qui concerne leur fécondité possible.

En réalité Lu Han ne commande qu'une des deux armées envoyées en expédition par Tang Kiao. Sa colonne est la plus petite. Elle doit prendre la piste qui relie directement le Yunnan au Sseu Tchouan mais qui aboutit là où le Sseu Tchouan est presque inconnu, totalement sauvage, déjà un morceau du Tibet. La sente après avoir virevolté dans des monts presque infranchissables débouche sur un à-pic de trois mille mètres au-dessus d'un goulet noir très resserré, très sinistre où s'écoule en une suite de rapides « le fleuve aux sables d'or », c'est-à-dire le bief tout à fait supérieur du Yang Tse Kiang. Pourquoi ce beau nom pour ce torrent sinistre au milieu de ses parois de nuit ? La piste qui aboutit là est presque inutilisée, tellement elle est pleine de dangers, de morts possibles. C'est uniquement par précaution que Tang Kiao y a envoyé une partie de ses hommes pour tenir la passe principale, bien au-dessus des nuages. La vraie voie, la grande voie entre le Yunnan et le Sseu Tchouan passe par le Kouei Tcheou, une des provinces les plus inconnues, les plus désolées de la Chine, une province pourtant déjà

fort enfoncée à l'intérieur du Céleste Empire, mais sans ville, sans rien, avec une jungle qui se réduit à des épineux entrelacés et impénétrables, avec des éboulis en fait de montagnes, avec le brouillard, la pluie et le froid constants sur les hauteurs, avec comme habitants, des aborigènes tout à fait rebelles et indomptés, les Miao Tseu plus nombreux que les Chinois même. Et là encore il s'agit d'une piste infiniment rude, mais tout de même praticable.

Albert l'a jadis suivie. C'était au temps où les Français commençaient les travaux du chemin de fer du Yunnan. On lui avait demandé de reconnaître un itinéraire possible pour la prolongation de la ligne jusqu'au Sseu Tchouan. Cette aventure lui avait fourni un de ses morceaux de bravoure. Soixante jours de voyage. Il était parti avec deux chevaux, six mules et des porteurs. Cela se passait au temps de l'Empire quand la vieille Tseu-Hi vivait encore à Pékin, fantôme des temps anciens. Le gouverneur du Yunnan lui avait procuré une escorte en témoignage de considération. Une escorte de vingt soldats. Ceux-ci de temps en temps disparaissaient sans rien dire. Albert comprenait alors qu'il allait traverser une région tenue par les brigands. Les « messieurs des vertes forêts », ainsi les appelait-on poliment, le prenaient alors en charge et se montraient infiniment plus aimables que les troupes et les autorités régulières. La zone insoumise franchie, les réguliers reparaissaient. Tout était bien réglé. Albert passait ainsi des uns aux autres. Les pirates avaient de vieux fusils Gras et lui offraient de somptueux repas. Les soldats exigeaient avec acrimonie des gratifications. Parfois dans le lointain des coups de feu, des incendies. Quand Albert posait des questions on lui disait que ce n'était rien.

De temps en temps, lorsque Anne Marie n'était pas là, Albert faisait de sa randonnée un récit beaucoup plus noir et tragique. Il avait traversé les ruines de deux guerres et une épidémie. Il était parti superbement de Yunnan Fu avec ses soldats encore bardés de cuirasses moyenâgeuses et qui avaient des mines vraiment patibulaires. Tous étaient des fumeurs d'opium. Ayant peur de ses protecteurs, Albert avait commencé par leur donner à chacun une pièce d'argent. Ensuite c'était la scène du caravansérail, des marchandages qui avaient duré quinze jours pour louer des mulets et des coolies. Mais sur la grande route dallée, jonchée de lacs et de plaines, sa troupe marchait vigoureusement. En avant un étalon solide, la tête ornée de deux queues de renard pendantes, une cocarde rouge autour du front et une plume de faisan à chaque oreille. Un collier de grelots, pour servir d'avertisseur quand on serait sur des sentes dangereuses, où le croisement d'une autre caravane devenait une affaire. Albert apprit à fréquenter les

auberges pleines de coolies et de porteurs qui jouissaient de la vie pour un court moment loin de leurs longues misères. Tandis qu'il mangeait un poulet squelettique, un lettré l'abordait parfois, lui demandant quel était son « précieux nom ». Albert se faisait alors très humble selon la politesse chinoise pour indiquer quel était son nom « très grossier ». Il ne fallait demander au personnage ni des nouvelles de sa femme, ni de ses enfants, ni de personne, car pareille curiosité aurait été une insulte. Le lettré crachait, se mouchait avec ses doigts, se rinçait la bouche avec du thé, qu'il rejetait à terre en une giclée. De grands saluts. Albert apprenait les rites. Et puis il avait droit à la chambre d'honneur juste au-dessus de la fosse à merde, car les clients ne payaient pas seulement en sapèques mais en nature.

Ensuite il n'y eut plus que ruines. Les vieux remparts des villes étaient éventrés, démolis, noircis par l'incendie. Il ne restait rien des villages, juste quelques pans de murs détruits à leur emplacement. C'étaient des débris anciens provenant de la guerre contre les musulmans. Dans cette partie du Yunnan la population entière avait été massacrée. Et si l'on voyait des paysans défricher des champs de broussaille, c'était des hommes venus d'autres provinces qui s'étaient installés là dans le néant à prendre. Ils avaient volé les pierres et les murs des temples et s'étaient construit de petites cahutes.

Des collines riantes, plus de ravages mais le vide, pas une âme en vue. À chaque étape, Albert prenait sa température et se tâtait sous les bras, à l'aine, au cou, pour voir s'il ne s'y était pas formé en quelques heures une tumeur d'un rouge foncé, très dure. Il savait que s'il en trouvait une, le lendemain ce bubon deviendrait mou et qu'il mourrait. En réalité il ne risquait presque rien, car c'était l'hiver et l'épidémie de peste ne sévissait que lors des grandes chaleurs. À la mousson dernière, en cette région, la peste, peut-être venue des exhalaisons du sol, avait atteint les animaux et les hommes. Afin de purifier les maisons on avait allumé du feu dans toutes les pièces. Les médecins chinois avaient prescrit de manger du musc comme dernière ressource. Chaque jour, dans chaque village, dans chaque maisonnée, les gens périssaient et l'on jetait les cadavres dans le ravin le plus proche. Tous les survivants s'étaient enfuis et n'étaient pas revenus. Les muletiers d'Albert traversaient cette région de mort en jouant d'une sorte de mandoline.

Le Kouei Tcheou se révéla épouvantable. Il ne restait plus qu'une sente à peine visible, qui avait grimpé sur un plateau. Un tâtonnement dans le brouillard où les buissons et les arbustes rabougris étaient gelés, grelottant de stalactites. Parfois un ravin, toujours aux couleurs étranges. On avait creusé dans ses parois des

trous qui étaient des mines de fer. Et la rouille du fer se répandait sur la nature. Ailleurs on apercevait des trous qui étaient des mines de charbon et toute la terre alors était funèbre, absolument noirâtre. La nuit, la caravane allumait des feux pour sécher ses vêtements. Albert grelottait sous les tropiques. Là aussi pas trace d'habitants. Tout avait été abandonné mais cette fois à cause des brigands, ces mêmes brigands qui se montrèrent si aimables pour lui, le restaurant plantureusement, car il avait grand-faim.

Quelques villages sur les hauteurs, mais encore en décombres. Là-dedans de pauvres hères, hommes et femmes presque nus, mourant de faim. C'était ce qui restait des Miao Tseu. Ces sauvages un jour s'étaient mis à tuer tous les Chinois des vallées et les armées célestes étaient apparues qui les avaient traqués et occis. Cela avait été une longue guerre, cruelle. Car les Miao Tseu disposaient d'armes étranges, des noeuds de crocs en fer, des tridents qui se déplaient en multipliant leurs lames. Toutes sortes d'instruments, pas seulement pour couper, mais pour arracher. La guerre contre les Miao Tseu était encore une de ces guerres sanglantes de la Chine totalement inconnues.

Puis il y eut le grand col, la sente en lacis dans les parois à pic avec, alentour, des précipices où grondaient les torrents. Ce genre d'obstacle est coutumier en Chine, mais là le danger venait de ce qu'un brouillard froid, jaune, rendait les hommes aveugles. On ne voyait rien. Albert dut descendre de selle et marcher en glissant sur la piste verglacée apercevant par instants le gouffre. Enfin il arriva au sommet où un temple taillé dans le roc était dédié au génie de la montagne. Chaque muletier lui sacrifia un coq pour avoir été épargné par lui. Près de là, gisait une caravane morte, hommes et chevaux ayant péri d'épuisement et de froid. C'est ce col qui était l'objectif de l'armée de Tang Kiao.

Après le Kouei Tcheou sinistre ce fut la descente vers le Sseu Tchouan. Albert était tout amaigri et couvert de vermine. Aussi dédaigna-t-il la ville de Pi Chieh, le plus grand marché de femmes en Chine. Les paysans y vendaient les bouches et les sexes inutiles et les acheteurs se pressaient pour se procurer des esclaves pour la terre, des esclaves pour le lit. Les plus jolies deviendraient peut-être concubines. Mais quels marchandages !

Enfin Albert arriva à Tcheng Tu où il eut l'honneur d'être reçu par le vice-roi du Sseu Tchouan, l'émanation du Fils du Ciel. Les audiences n'avaient lieu que la nuit car le jour appartenait aux mauvais esprits et aux présages funèbres. Albert n'avait pas eu à s'agenouiller. Pendant toute l'entrevue qui était seulement de

politesse il avait gardé sur la tête un haut-de-forme comme le voulaient les usages. Il ne faut jamais voyager en Chine sans haut-de-forme. Le mandarin était un vieillard paré de toutes les beautés de la vieillesse, de toutes les splendeurs des insignes de son grade éminent. Après la conversation protocolaire le vice-roi offrit à Albert un repas de nourritures délicieuses presque aussi légères que les faïences antiques qui les contenaient. Cela se passait à la lueur des lanternes de papier. C'était irréel et fantomal.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis ce voyage, qui n'avait servi à rien. Maintenant avec les troupes de Tang Kiao qui doivent s'approcher du col, là où ses coolies avaient jadis sacrifié au génie de la montagne, Albert espère la réussite de son plan. Mais un soir il apparaît à table à la fois triomphant et dépité. Il dit à Anne Marie :

– Je l'avais bien prévu. Un Anglais va arriver pour brouiller les cartes. Le consul d'Angleterre m'a fait prévenir qu'un très haut personnage, un commodore de la Royal Navy, le cadet d'une famille illustre, va venir visiter Yunnan Fu pour se reposer d'un long séjour en Extrême-Orient. Les Anglais ne me laisseront donc jamais tranquille !

Anne Marie fait remarquer :

– Pourquoi voulez-vous que ce personnage ne vienne pas en touriste, comme le font les Français d'Indochine ?

Mais Albert fait sa tête de mule :

– Je m'y connais. Je mettrais ma main au feu que c'est un des chefs de l'Intelligence Service en Asie. D'ailleurs pour être plus sûr je vais demander des renseignements à Hanoï par télégramme.

Anne Marie hausse légèrement les épaules et Albert se retient de lui dire ce qu'il a sur le cœur : qu'elle aime vraiment trop les gentlemen qui, pour la plupart, sont des espions. Moi je vois mes parents face à face qui achèvent leur flan au caramel sans se parler, tellement ils savent que les mots sont inutiles entre eux, qu'ils ne seront jamais d'accord. Ils contiennent la querelle qui, très probablement, éclatera plus tard. En assistant à leurs déglutitions et à leurs silences, je les sens intransigeants et maussades. Comme Albert voudrait dire à Anne Marie : « Ne servez surtout pas de cicérone à cet individu. Ne vous compromettez pas », mais il n'ouvre pas la bouche.

Le lendemain il est un peu penaud. Il a reçu la réponse d'Indochine : « Rien de particulier sur ce commodore. Aucune indication suspecte. Il n'est pas cité sur les listes des services français consacrées aux agents anglais. C'est juste apparemment un

marin qui a commandé un des grands bâtiments de la flotte de l'océan Indien. En Chine il ne connaît que Shanghai. Il n'a jamais appartenu à la flottille des canonnières anglaises du Yang Tse Kiang.

»

Albert ne s'avoue pas vaincu.

– Je les reconnais bien là les Anglais. Ils sont forts. Un camouflage parfait.

Anne Marie esquisse une moue un peu railleuse :

– Albert, ces Anglais vous trottent vraiment trop par la tête.

Mais Albert a une réponse fulgurante :

– Et vous donc, Anne Marie. Souvenez-vous à Tcheng Tu, vous n'aimiez voir que le consul qui était mon ennemi et le pasteur qui était l'éminence grise des services anglais.

Anne Marie éclate de rire :

– C'étaient les seuls gens convenables.

Albert se retire. Il fait sa sieste et se prépare à travailler lorsqu'il voit arriver, à sa stupéfaction, le consul d'Angleterre plus empêtré que jamais, lançant des regards furtifs de tous côtés, hoquetant de mouvements en secousses, un vrai comique. Dans son affolement il vient implorer aide. Comme monsieur le consul de France le sait, il n'est pas marié et lui-même est incapable de préparer une hospitalité digne du commodore. Ses boys font semblant d'obéir mais n'en font qu'à leur tête. Son cuisinier a trop de face pour recevoir ses ordres. Il est évident qu'il doit offrir un grand repas officiel, dont la seule idée le terrifie. Il faudrait qu'une dame, une vraie lady, vienne remettre de l'ordre dans tout cela et fasse les arrangements nécessaires. À Yunnan Fu il n'y a qu'une seule dame qui sache donner des réceptions merveilleuses, que tout le monde admire, c'est Mme Bodard. Est-ce que le consul de France verrait un inconvénient à ce qu'elle l'aide si elle-même veut bien y consentir ?

Albert ne peut pas répondre non. Il est même forcé de cacher son mécontentement sous une voix chaude et un sourire confraternel.

– Mais je suis sûr que ma femme se fera un plaisir de vous assister.

Le consulat d'Angleterre, il faut le reconnaître, a bien besoin de la tutelle d'Anne Marie. La description de la situation faite par le consul anglais est bien en dessous de la réalité. C'est le laisser-aller total. Couches de poussière. Meubles déglingués. Moustiquaires trouées et, comme nourriture, quelle ratatouille ! De quoi dégoûter

même un estomac anglais. Les domestiques sont annamites et, comme tous les Annamites d'alors, d'une arrogance inouïe quand ils ne sont pas bien en main. Dès qu'Anne Marie apparaît, c'est la guerre : ils ne veulent pas être commandés par une femme, disent-ils. Le consul d'Angleterre devant la tournure que prennent les événements est réduit à néant. Mais Anne Marie lui dit :

– Annoncez-leur que vous les renvoyez tous s'ils bronchent. Vous en prendrez d'autres et pour le séjour du lord je mettrai à votre disposition mes propres serviteurs.

Aussitôt tout s'arrange. Tout se calme. On dirait que ce ne sont plus les mêmes boys. En vingt-quatre heures le yamen du consul anglais a repris vie, avec des fleurs dans les vases, avec tous les curios bien nettoyés dans leurs vitrines, avec la vaisselle et l'argenterie toutes reluisantes. Ces plateries qui, dans chaque consulat d'Albion, sont un trésor encore plus important que le sceau diplomatique. Anne Marie donne ses ordres au cuisinier et consulte le consul sur la liste des invités et sur les cartons à placer sur la table recouverte d'une magnifique dentelle. Le consul d'Angleterre ne cesse de la remercier en des phrases gauches et émues, d'une émotion à l'anglaise qui ne s'exprime que par des bredouillements, accentués, dans son cas, par la difficulté naturelle qu'il éprouve à former des mots. Sa reconnaissance est éperdue. Il va jusqu'à demander à Anne Marie son avis sur un problème diplomatique d'une extrême importance. Doit-il convier au festin de gala le maréchal Tang Kiao qui a récemment montré une hostilité marquée envers l'Angleterre ? Devant une telle naïveté Anne Marie perd sa retenue et éclate d'un rire jeune et sonore, que je ne lui ai jamais entendu. Car évidemment elle m'a emmené avec elle pour cette mission si divertissante qu'Albert persiste à peu apprécier. Quand elle a fini de rire, elle dit au consul d'Angleterre :

– Mais naturellement. Il faut inviter le maréchal. La question ne se pose même pas. Autrement, il serait gravement offensé, et pour le coup, il en voudrait vraiment à l'Angleterre.

Nous revenons au consulat de France où Anne Marie déclare :

– Je ne croyais pas qu'un diplomate anglais pût être si bête. Imaginez qu'il avait peur d'inviter Tang Kiao. J'ai sauvé les relations entre le Yunnan et l'Empire britannique.

Albert, du coup, se fâche :

– Mais de quoi vous mêlez-vous ? Vous avez tout gâché. Il fallait le laisser au contraire s'enfoncer dans sa bourde.

Tout est prêt quand le commodore arrive. Le soir, grand dîner de

gala avec Tang Kiao et puis ensuite une série de dîners offerts par tous les consulats, dîners non officiels puisque le visiteur est là à titre privé. J'ai droit au bout de table et je regarde l'Anglais. Je n'en ai jamais vu un pareil ; c'est, souverainement, un descendant des nobles conquérants normands. Nullement avantageux, c'est un grand soliveau, presque un dadais à première vue avec une grande tête innocente de petit garçon monté en graine. Il a un visage où le blanc polaire et le rouge du whisky se mélangent comme des vapeurs sur une cime bleuâtre. D'ailleurs une sorte de brouillard glacé semble toujours persister autour de sa face blême. Comme particularité : des moustaches en crocs, rousses à faire croire que c'est un lever de soleil embrumé au-dessus de mers viking. Cette tête blafarde doit être si lourde que le personnage la porte comme une charge, toujours un peu penchée de lassitude au bout d'un long cou. Mais cette inclinaison elle-même est pénible, en tout cas d'un secours insuffisant, car il ne peut prononcer une parole sans une sorte de fatigue. La plupart du temps l'Anglais est égaré dans une méditation lointaine et presque inaccessible. Il y a en lui d'emblée une supériorité congénitale, pas prétentieuse du tout, mais innée, incarnée, incorporée, une supériorité qui tâche de ne pas être condescendante, qui donne même l'illusion d'une amabilité venue de très haut et de très loin. De temps en temps, il laisse glisser de ses lèvres incolores, à peine mobiles, quelques phrases de convenance comme si les nuées qui semblent toujours persister autour de lui s'égouttaient en mots. Quelle que soit la banalité de ce qu'il dit, chaque parole qu'il prononce fait « plouf » ; une urbanité exquise, qui, à certains moments, peut devenir dangereux remous, drôle de remue-ménage bien dit et pourtant à peine exprimé. Sa gentillesse est parfois accompagnée d'une moue d'ennui, d'impatience ou d'irritation, mais toujours en douceur. On devine qu'il est né chef par droit nobiliaire, par droit presque divin, comme s'il portait, invisible, un écusson qui était déjà à Azincourt. Cette placidité si policée, s'exprimant en syllabes sucrées et un peu zézayantes, peut certainement, quand il est à bord d'un navire, aboutir pour un rien aux sentences de cour martiale, de dégradation, d'exécution. En somme le cynisme et le despotisme d'autant plus destructeurs qu'ils procèdent d'une vraie ingénuité. N'est-il pas le représentant de tous les droits british submergeant le monde, celui de la couronne, celui d'Albion, le sien ? Jamais il ne hausse le ton, de temps en temps il exprime un lieu commun avec un charme qui lui donne un sens. La conversation des Anglais supérieurs c'est toujours des lieux communs. Lui, en les disant, s'incline un peu pour regarder Anne Marie, mais comme s'il ne la voyait pas. Il est très loin d'elle et cependant il en est proche. Anne Marie de son côté le tient à l'écart

tout en souriant à ce qu'il lui dit, qui est banal, mais où elle devine une signification.

Évidemment, malgré les objurgations antérieures d'Albert, Anne Marie est conduite par la force des choses à faire les honneurs de la ville à l'Anglais. En effet qui pourrait, en dehors d'elle, lui montrer Yunnan Fu ? C'est tellement évident que monsieur le consul, quoi qu'il en pense, est forcé de se résigner. Il ne bronche donc pas quand Anne Marie fait préparer son cheval pour accompagner le commodore. Ce qu'elle lui fait voir ce sont toujours les mêmes antiquaires, les mêmes rues curieuses, le lac éternel, toutes les pagodes sacrées. Ils chevauchent côte à côte, elle, assise en amazone, donc complètement tournée vers le commodore qui de sa bête la surplombe. Souvent je les suis en faisant exprès de gambader autour d'eux en gamin, de les envelopper de mes galopades en avant et en arrière-garde. C'est fait de telle façon que soudain je me trouve à leur hauteur, à côté d'eux, de manière à pouvoir percevoir quelques paroles. Ils parlent peu. Ce que j'entends c'est Anne Marie lui expliquant les beautés de la cité et lui, très au-dessus des pestilences et des misères qui encombrent les ruelles, abaisse parfois lentement la tête, toujours aussi diaphane et toujours aussi lourde, pour constater : « *Very interesting indeed* », « *Really very beautiful* ». En prononçant ces paroles il a tordu son long cou pour contempler furtivement Anne Marie, qui, elle, est obligée de lever un peu les yeux vers lui pour détailler à son intention toutes les particularités, coutumes et légendes des lieux visités.

Un jour nous grimpons le Sichan. Je folâtre autour d'eux plus que jamais sur les marches de la piste, les sautant et les dégringolant avec ma bête tandis qu'ils escaladent gravement les degrés, usés par les siècles, de cette sente-escalier. Le Sichan est une petite montagne, aux abords mêmes de la cité, pelée, à l'exception de quelques arbres majestueux tout au sommet, entourant un bouddha gigantesque taillé dans la pierre, un bouddha avec son point de sagesse sur le front et des yeux qui contemplent l'éternité des choses. Le Sichan est considéré comme un mont sacré où, à la « fête des âmes errantes », les vivants grimpent la nuit avec des torches pour saluer les esprits des morts. Pour nous c'est un panorama. De là-haut on aperçoit dans sa plénitude tout ce paysage que je connais si bien : la cité à nos pieds, les eaux du lac comme une étendue mauve, et puis des montagnes nettes et proches, avec d'autres montagnes, toujours d'autres montagnes plus loin, toujours plus élevées, dont on ne devine que les crêtes qui se confondent avec l'éloignement du ciel. L'Anglais tourne sa tête en un mouvement qui absorbe tout l'horizon. Seul commentaire :

– Une belle vue vraiment.

Car il s'exprime dans un mélange de français et d'anglais. Ce disant il regarde Anne Marie qui semble pour lui la clef de tout cet horizon. Ils demeurent immobiles, silencieux, quelques minutes, juste dérangés par des bonzes mendiants dont ils croient faire taire les litanies au moyen de quelques sapèques. Mais cela a pour effet de provoquer des bénédictions encore bien plus bruyantes. Enfin tous trois nous redescendons le Sichan.

Au consulat de France, à table, petite escarmouche entre mes parents, Albert a ses dents les plus blanches pour dire :

– Je vous avais prévenue... Je sais bien que ce que vous faites avec cet Anglais est de pure amabilité, mais tout de même, aux yeux des gens vous vous compromettez.

Anne Marie rétorque :

– Est-ce que je me compromets moins quand je promène vos maîtresses ? Qu'en pensez-vous ?

Albert fait des yeux ronds. Il rappelle à Anne Marie que je suis là. Heureusement il croit que je n'ai pas compris ce mot de « maîtresse ». Mais ma préceptrice m'en a fait connaître depuis longtemps le sens, en l'employant justement à propos des frasques de mon père. Les jeunes garçons, surtout élevés comme je le fus, ne sont jamais innocents.

Quoi qu'il en soit, en vertu des convenances diplomatiques, Albert est obligé d'offrir un dîner en l'honneur d'un personnage aussi important que le commodore même si son séjour est privé. Mais justement en raison de ce caractère intime, il n'est pas tenu à des agapes officielles comportant l'inévitable Tang Kiao et ses peaux de tigre. C'est donc un repas amical, où tous les messieurs se retrouvent en spencer et les dames en robes du soir : le minimum en Chine. Anne Marie a revêtu une robe de soie céleste très légère à incrustations de fleurs qu'elle a cousue elle-même en une sorte de coulée printanière. Champagne en guise de cocktail. Les inévitables petits cartons écrits de la main même d'Albert. Anne Marie s'est surpassée dans la décoration de la salle à manger, et dans la succulence des mets. Les menus appuyés sur des supports d'argent comportent douze plats et six vins. Tout cela n'empêche pas que l'on se croirait à un enterrement. Les bouches avalent un peu, mais ne parlent pas. Les mines sont lugubres. Albert s'efforce de lancer une conversation qui retombe toujours dans un silence pesant. Comme convives il y a l'invité d'honneur, le commodore, qui a sa tête la plus blafarde, la plus perchée dans une indifférence entrelardée de

quelques compliments presque monosyllabiques, le consul d'Angleterre, plus petit encore dans ses petits souliers, qui accentue les brèves louanges du commodore par quelques « *well, well* », prononcés en courtes rafales, tout en regardant sa seigneurie pour voir s'il ne commet pas quelque bévue. Il y a aussi le consul du Japon qui ne dit mot, mais qui, inopinément, éclate en rires sismiques qui sont sa façon de témoigner sa profonde satisfaction et son plaisir immense. Son épouse habillée en tenue traditionnelle est repoussée sur le bord de sa chaise par le coussinet démesuré de son obi qui fait sur son dos une protubérance fleurie. Quand son époux si laid rit, elle se penche en avant avec sa ravissante tête enchignonnée en une courbette qui est un hommage à la compagnie. Ce faisant, elle ne perd jamais son équilibre. Il y a encore le consul des États-Unis, gros de joues et de ventre, mais d'une façon professorale. Cette outre de whisky est, pour le moment, à peu près vide à cause de la surveillance aiguë de sa femme qui est un bout de maigriote à lunettes et à nez pointu : l'Américaine ingrate. Lui, en raison donc de son abstinence forcée, est d'une tristesse solennelle et lugubre, l'image de la désolation grasse. Il y a les deux ou trois Français les plus éminents de la colonie de Yunnan Fu, ainsi que leurs épouses qui arrêtent leurs gros rires et leurs grosses plaisanteries prêts à fuser de leur gorge, car immédiatement le regard glacé d'Albert se pose sur eux. Il y a enfin une dame très élégante d'Hanoï qui, elle, fait des grâces de bon ton, et qui n'en revient pas car non seulement ses traits d'esprit tombent dans le néant mais surtout parce que cet ingrat d'Albert ne les accueille pas par un sourire de connivence.

Toute l'atmosphère est glacée par le commodore. Pourtant le noble britannique se dégèle pour Anne Marie avec des mots de ce genre :

– Quel délicieux poisson, et quelle mayonnaise !

– Non, répond Anne Marie, c'est du beurre blanc comme on en fait dans mon pays.

Après cinq minutes de silence, une autre remarque :

– Quel délicieux vin blanc. Un de ces arômes !

Car le commodore connaît le mot arôme. À ce moment-là M. Bodard s'empresse de couper le dialogue en pontifiant un peu lui-même :

– Oh, ce n'est qu'un petit cru de terroir. C'est du muscadet. J'en fais venir pour faire plaisir à ma femme. C'est le vin de sa région natale. Il provient directement des caves d'un bonhomme que l'on

appelle le père Gagneux et qui est un peu le cousin d'Anne Marie.

Silence à nouveau. Albert, en lui-même, est fort mécontent. Il ressent bien le mépris de l'Anglais à son égard, cet Anglais qui, par contre, admire un peu trop sa femme. Et puis sa vieille dent contre Albion lui revient. Il cherche à la placer et il procède avec une mine bonasse. Il s'adresse à l'Anglais pour des considérations sérieuses :

– Excellence, je crois que dans l'état actuel de la Chine, l'Angleterre et la France devraient se serrer les coudes. Il y a eu récemment encore entre nos deux pays, qui par ailleurs sont alliés, de petites difficultés. Il serait temps de s'entendre au moment où, à Canton, les bolcheviques se démènent aussi furieusement. Nos intérêts communs sont tellement plus importants que nos petites frictions. Je bois à l'amitié de la France et de l'Angleterre. Je bois à tous les pays, ici si dignement représentés, qui ont participé à nos côtés à la guerre contre les Allemands.

Toast. Tout le monde se lève. Tout le monde se rassoit. Et le silence retombe. Le commodore, après avoir pris le temps de descendre de ses nuages, projette sa tête vers Albert d'un mouvement sec et saccadé.

– Je pense, monsieur le consul, que vous voudriez que nous vous laissions construire le chemin de fer français, entre Yunnan Fu et Tcheng Tu. Mais à ma connaissance, celle d'un simple marin, qui a parfois accès au double des rapports de nos agents en Chine, nous n'avons jamais gêné les Français de quelque façon que ce soit dans leur projet.

Les soupçons d'Albert sont renforcés. Aussitôt il déclare avec une suavité de miel :

– Je le sais parfaitement. Je peux porter témoignage des bonnes intentions à cet égard de votre pays, monsieur le commodore, moi qui ai négocié la construction de cette ligne depuis plus de vingt ans... mais oui, j'ai entamé l'affaire à Tcheng Tu il y a plus de vingt ans, dès 1902. Ces maudits Chinois ont un tel art de vous glisser entre les mains... De temps en temps il faut savoir se faire respecter d'eux par une intervention militaire. C'est ainsi que j'ai été le témoin de l'occupation du Tibet par votre armée... enfin presque le témoin.

Silence. Anne Marie qui connaît bien Albert sent que ce n'est pas un simple morceau de bravoure qu'il va placer. Il va entrer dans un récit qui, certainement, va piquer les Anglais à quelque endroit sensible. La vengeance d'Albert. Évidemment il commence par les éloges :

– Quel exploit pour les colonnes britanniques que d'occuper le

Toit du Monde ! Quelle entreprise prodigieuse que de lancer des soldats et des officiers ainsi que leur matériel sur ce plateau immense et complètement lunaire ! Une pierraille à l'infini, d'une altitude de cinq à sept mille mètres, tour à tour glacée et brûlante sur des pistes jonchées de caravanes mortes et dont les os sont les jalons des siècles. J'ai vu vos soldats approcher de Ta Tsien Lou, la porte de la Chine proprement dite vers le Tibet. Ah, on peut dire que vous avez secouru le Dalai-Lama lorsque, tout à fait spontanément, il vous a appelé au secours au moment où il s'est révolté contre le Fils du Ciel ! Moi, j'étais à Tcheng Tu et je peux vous garantir que les Chinois n'étaient pas satisfaits. Non seulement ils perdaient leur Tibet, mais ils craignaient l'invasion de leur propre pays par vos soldats, ainsi que la contamination des régions voisines par vos agents tibétains. Le centre de cette résistance chinoise était à Ta Tsien Lou. Eh bien j'y suis allé. Ce qui m'a valu la médaille de la Société de géographie. C'était presque de l'exploration.

Silence. Le commodore ne réagit pas. Anne Marie est maussade. Le reste de l'assemblée ne semble pas particulièrement passionné. L'Anglais est aussi ennuagé que l'Himalaya. Son consul est pratiquement réfugié sous la table. Le Japonais rit à grands éclats. Sa femme se balance dans un mouvement d'horlogerie. Seul l'Américain, qui a enfin réussi à boire, crie à Albert :

– Allez-y, *fellow*. Racontez-nous comment à vous tout seul vous avez repoussé les British.

La femme du monde de Hanoi gloussotte. Albert se met à narrer son voyage dont il fera plus tard des articles glorieux dans *l'Europe nouvelle*, de la célèbre Louise Weiss, la suffragette, la précieuse de Genève.

Le voyage d'Albert avait été magnifique en effet. Le vice-roi du Sseu Tchouan lui avait donné une escorte de grand dignitaire. Une chaise à porteurs aux couleurs mandarinales. Quatre équipes de coolies pour se relayer aux brancards. Des mulets avec leurs muletiers pour ses bagages. Cent soldats et leurs officiers, strictement formés à la japonaise, pour sa sûreté et un porte-étendard annonçant qu'il fallait faire place à cet illustrissime cortège. Car la piste de Ta Tsien Lou était encombrée de toute une armée chinoise, la meilleure armée, qui remontait vers cette cité pour être prête à la défendre contre les Anglais. Alors c'était la Chine dans ce qu'elle avait de plus moderne et de plus ancien à la fois. De pauvres dos efflanqués supportant des charges effrayantes, des obus et des sacs de riz, des mules soutenant des poids encore plus écrasants, en particulier des pièces démontées de canons tout

neufs qui venaient d'être achetés dans les meilleures firmes britanniques de Shanghai. Quelle cohue ! Quelle foule dans ce qui était déjà une longue marche ! Les troupes chinoises avaient bon aspect, équipées de neuf, leurs officiers caracolant à cheval et à côté de cela les guenilles des porteurs et les blessures des animaux. L'écoulement durait jour et nuit. Parfois dans les ténèbres on voyait les armées réduites à des bouches en train de se remplir, et puis le sommeil de ces quantités humaines et animales...

Albert Bodard, lui, était très confortable. Il était un grand seigneur. Dès que son porte-étendard apparaissait, tous, gens, bêtes, avec leurs fardeaux, leurs fusils et leurs pièces de canon se jetaient sur les bas-côtés, si du moins ce n'était pas un gouffre. La piste était la voie royale de la Chine au Tibet. Une route qui ne consistait qu'en marches. Sans arrêt succédaient les montées de dix ou quinze mille marches et les descentes de dix ou quinze mille marches. Les montagnes devenaient toujours de plus en plus hautes. Leurs crêtes atteignaient déjà cinq ou six mille mètres, avec des cols suspendus au-dessus du monde. On était dans le domaine du surnaturel. Heureusement les chaînes qui se succédaient interminablement, éternellement, consistaient en énormes rides parallèles aux pentes relativement douces, avec, dans les vallées, des torrents aux reflets d'acier. Mon père passait sans cesse des rhododendrons et des lis à des troncs comme des colonnes de temple, à des étendues d'herbe odoriférante, à des couches de pierraille, aux neiges et aux glaces enfin. Il y avait parfois des endroits sombres, sinistres, où la chaussée se tordait comme un intestin, parfois aussi des lacs qui reluisaient comme des émeraudes. Beauté un peu effrayante. Parfois des lamaseries avec leurs stupas. Alors on entendait le grand son magique de « Om », produit par des trompettes de trois mètres de long et des cornes d'animaux fabuleux, animaux des sommets du monde. Des moulins à prière actionnés par les courants des ruisseaux et des milliers de bonzes avec leur supérieur très sage, accordaient à mon père leurs bénédictions et l'hospitalité pour la nuit. Lui n'était pas un initié, il ne voyait pas les démons chers au procureur général de Hanoï. Il se réchauffait très prosaïquement auprès d'un poêle. D'ailleurs on aurait pu prendre monsieur le consul pour un ours tellement il était bardé de fourrures.

Ta Tsien Lou. Une cité au début d'une gorge qui entaille le toit du monde. La capitale des confins tibétains, composée pour moitié de yamens chinois et de ces étranges demeures à étages accrochées les unes aux autres qui sont purement tibétaines. Là il y avait aussi un vice-roi chinois chargé de la situation très délicate provenant de l'approche des Anglais et de leurs intrigues. Un homme rude, un

guerrier, mais qui reçut mon père très chaleureusement. Dans ce coin perdu et sauvage du monde il représentait même la civilisation occidentale car il avait été étudiant en Europe. Ce personnage logea monsieur le consul dans le plus beau palais de la cité. C'était celui d'une petite reine tibétaine qui avait un bouddha vivant pour amant. Il était impératif que le consul offrît un cadeau à la dame. Sa demoiselle d'honneur vint le prévenir :

– Ce qu'elle désirerait ce sont vos serviettes-éponges. Tous les autres produits de l'Europe depuis les horloges jusqu'aux papiers tue-mouches, elle les a, apportés par des caravanes. Il ne lui manque que des peignoirs de bain.

Alors Albert, pourtant si maniaque, se dépouilla de son linge de toilette pour cette reine qui ne s'était jamais lavée de sa vie. Mais le vice-consul d'Angleterre le lui remplaça galamment. Car à Ta Tsien Lou, menacé par les Anglais, il y avait un vice-consul d'Angleterre, qui était fort bien traité par les Chinois. Son rôle consistait à empêcher les Blancs non britanniques de pénétrer dans le Tibet que Sa Glorieuse Majesté voulait annexer. En plus il s'activait certainement un peu et même beaucoup pour l'Intelligence Service. Il pouvait voir le résultat de ses efforts sur la grand-place de la cité où étaient attachés une centaine d'écorchés vifs encore vivants, des corps entiers qui étaient seulement de la viande rouge. Les bourreaux chinois avaient, dit-on, un procédé par lequel, en commençant à décoller une seule lamelle de peau, ils arrivaient, en continuant à tirer dessus avec dextérité, à dépecer l'homme en entier. Ces suppliciés étaient tout bonnement des agents tibétains de notre vice-consul anglais, que leur sort ne semblait nullement émouvoir. Car il était par ailleurs fort occupé à se distraire et c'est justement à ce propos que, à Yunnan Fu, monsieur le consul de France allait décocher une flèche du Parthe sur le hautain, le plus que hautain commodore britannique.

– Imaginez-vous que ce vice-consul, aux fonctions pourtant si importantes, se négligeait. Il s'appelait Lewis King et il était amoureux fou. Et de qui ? d'une belle jeune fille aux broderies pleines de poux et à la chevelure enduite de beurre rance. Imaginez des grosses joues rondes et pleines et un corps tellement matelassé qu'on ne pouvait en deviner les formes. En somme un tas, et, de plus, puant. Une Tibétaine pour tout vous dire. Et imaginez cette chose incroyable... ce vice-consul, qui était peut-être bien plus qu'un vice-consul, sur qui reposait le problème capital des relations entre Anglais et Chinois au bord de la guerre, imaginez que cet homme n'avait qu'une passion, qu'une idée, qu'une volonté : épouser la fille. Il alla même jusqu'à en demander l'autorisation au Foreign Office. Il

fut rappelé, et j'ai peur, car j'aimais bien ce gentleman qui fut si charmant pour moi, que sa carrière en ait été brisée à jamais. En tout cas je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

Mon père au bout de sa longue digression avait réussi son coup car le commodore n'était plus seulement livide, mais anéanti. Ne parlons pas du consul d'Angleterre, il ne restait plus de lui qu'un tout petit bout visible, le reste étant sous la table. À vrai dire, Albert avait, sous ses formes les plus innocentes, commis l'outrage irréparable : narrer en public l'inconcevable conduite, la plus *shocking*, la plus infamante même, que puisse avoir un sujet au service de Sa Majesté : salir la couronne en s'oubliant jusqu'à vouloir s'unir avec une « native ». Inutile de dire qu'Anne Marie était furieuse, que le Japonais riait pour démontrer qu'il n'avait rien compris, que l'Américain soûl, malgré les remontrances de son épouse, se gondolait en criant : « *Fantastic, fantastic* ». Les Français de l'endroit eux se poussaient du coude en se retenant d'éclater. Quant à la dame d'Hanoï, ennemie comme toutes les Françaises d'Indochine, de toutes les métisses et Annamites qui pouvaient leur faire concurrence, elle avait pris sa mine dégoutée pour dire :

– Ce pauvre consul était fou. Et pourtant, d'après ce que vous dites, il n'avait même pas l'excuse d'avoir attrapé un coup de bambou. Ah, si en Indochine nos administrations étaient aussi fermes...

Le commodore plane très loin, très haut au-dessus de cette scène, manifestement de mauvais goût à ses yeux. Pour ne pas s'y mêler, il a redressé la tête comme dans un envol vers l'éther, il la tient désormais toute droite dans un détachement qui est la forme anglaise de la condamnation sans appel. Mais l'Américain, cramoisie d'apoplexie, son gros ventre contenant désormais tout un casier de bouteilles de la cave consulaire, ne cesse de vociférer en se tapant sur la cuisse et en s'effondrant sur la table :

– Ah, monsieur le consul. À vous seul, vous avez chassé l'armée des Indes !

Albert est pris d'une soudaine modestie :

– Mon cher confrère, n'exagérons rien. À mon retour à Tcheng Tu j'ai effectivement adressé un rapport très circonstancié à notre ministère des Affaires étrangères, qui, pour une fois je crois, ne l'a pas jeté au panier. Il se peut que les renseignements que j'ai fournis aient amené les hautes autorités diplomatiques françaises à entrer en contact à ce sujet avec le Foreign Office. Mais ce n'est qu'une supposition de ma part. Je dois reconnaître pourtant qu'une ou deux

années après, les troupes britanniques avaient quitté le Tibet.

Le commodore est sourd et aveugle, dans les hauteurs où il s'est figé en statue de sel. Statue qui absorbe les feuilles de salade du jardin d'Anne Marie. De vraies laitues françaises. Cependant Albert, en bon consul, sent qu'il lui faut détendre la situation. Alors il se met à transformer son périple diplomatique en Odyssée amusante.

– Quel formalisme en Chine à cette époque ! J'ai causé la mort d'un homme que j'aimais beaucoup, vraiment sans même m'en douter, pour une simple faute d'étiquette. À Ta Tsien Lou j'avais été traité magnifiquement par le vice-roi. Lorsque je m'en retournai, afin de marquer combien j'étais regretté, le vice-roi me couvrit de cadeaux somptueux et ordonna aux habitants de faire partir d'innombrables pétards. La ruelle principale de la ville était couverte de leurs débris rouges. Une fois de retour à Tcheng Tu, la politesse la plus élémentaire m'obligeait à exprimer ma reconnaissance infinie par quelque superbe don en retour. Je portai mon choix sur un palanquin très beau et très ancien. Je le fis convoyer par un lama avec qui j'étudiais la poésie et l'art chinois. J'ai écrit là-dessus un certain nombre de pages qui n'ont pas été publiées, en particulier une histoire des plus célèbres peintres de toutes les dynasties des Han jusqu'aux Tsing. Ce lama, qui était mon maître spirituel, partit donc pour Ta Tsien Lou avec le palanquin. Des mois passèrent et je ne reçus aucun remerciement de l'excellence chinoise. C'était là un manquement absolument incompréhensible à la politesse céleste. Enfin se présenta à moi un lettré qui était le porteur d'un pli cacheté envoyé par le vice-roi de Ta Tsien Lou. Quand j'eus rompu le sceau, je me mis à lire les caractères écrits de sa propre main : « Je vous remercie cent millions de fois de votre présent incomparable. Ma reconnaissance pour vous durera dix mille et dix mille années. Malheureusement il est survenu un petit ennui. Votre lama a pénétré dans ma ville, lui-même assis à l'intérieur de la chaise. Celle-ci était peinte de la couleur verte qui est la couleur des grands mandarins, attention que j'appréciai particulièrement, et non pas du bleu laissé aux gens vulgaires. Votre lama en faisant transporter sa méprisable personne en ce palanquin vert a commis un crime de lèse-majesté. Il a offensé l'Empereur, car j'en suis l'émanation. Je l'ai donc fait périr de mort lente pour cette profanation abominable, dont, je le sais, vous n'êtes en rien complice. » Tel était le message. J'ai d'abord eu de la peine et des remords pour cette mort et ce supplice, et puis j'ai pensé que ce lama, qui pourtant possédait la connaissance, avait été bien léger et que je l'avais pris à tort pour un sage. Alors j'ai choisi comme nouveau professeur un barbichu presque centenaire, rasant de

solennité, laid comme une momie, mais qui, lui, m'a véritablement enseigné ce qu'était l'Empire Céleste.

Ce dernier récit a un certain succès, sans plus. On est blasé à Yunnan Fu. Cependant aux fraises, toujours de notre jardin, le commodore réincline un peu la tête pour susurrer un compliment à Anne Marie, d'une voix chuintante comme s'il suçait un bonbon rose, ce qui en Angleterre est également une façon de parler aristocratiquement.

– Depuis des années je n'ai pas goûté de fraises aussi délicieuses. Celles que l'on obtient à Simla ou à Darjeeling n'ont aucune saveur en comparaison.

Ces mots signifient l'apaisement. Aux alcools, dans le salon, règne une jovialité un peu éméchée. Même le commodore a tendance à « gîter » comme s'il était à bord de son battle-ship pris dans la mousson. Mais il « gîte » seulement du côté d'Anne Marie sans mot dire, sans une expression décelable. Ainsi s'achève cette belle soirée, dans l'entente cordiale.

Pendant deux ou trois jours encore Anne Marie accompagne le commodore en de belles promenades. Je suis de la partie. Ont-ils tendance à se rapprocher l'un de l'autre, à parler davantage ? Je ne le crois pas. Anne Marie a-t-elle eu un petit mouvement de tête de refus ? Ce commodore faisait-il partie des prétendants dont elle devait me parler plus tard ? Je n'ai rien remarqué. Puis le jour est arrivé où le commodore a pris le train pour rentrer à Hanoï et aux Indes. Sur le quai, le corps consulaire de Yunnan Fu s'est rassemblé pour les adieux. M. et Mme Bodard, moi aussi, nous nous sommes dérangés pour cette manifestation d'amitié. Albert est chaleureux dans son shake-hand. L'Anglais baise la main d'Anne Marie. Tout est très convenable. Aucune frénésie à la française. La bonne froideur britannique. Une fois le train parti, une fois le commodore disparu, tous les consuls rentrent dans leurs consulats.

Au consulat de France commence la guerre du mutisme. Cela consiste pour Albert à exprimer son mécontentement en le gardant sur le cœur. Il est à la fois martyr et reproche vivant. Il semble faire une jaunisse, tellement il soigne sa mauvaise mine. Il est enfermé dans son bureau, même là il ne gueule pas, mais fait à ses subordonnés des reproches injustes et presque fous d'une voix éteinte par une fermeté lugubre. Il travaille avec un acharnement extraordinaire comme si son dévouement à la France était sa seule consolation. On ne le voit qu'à table où il arrive avec les mimiques qui signifient qu'il a des maux de tête, mais il ne demande pas qu'on le plaigne. Son courage est admirable. Il mange par bouchées

brutales, écartant à chaque plat d'un geste brusque son assiette encore aux trois quarts pleine, et si un boy commet quelque faute inexcusable, au lieu de le réprimander, il lui jette un regard sombre. Finalement, lançant sa serviette sur la table, il se lève et s'en va.

Tout ce manège ne dérange en rien Anne Marie. Pour elle ce n'est qu'une grossière comédie. Elle est plutôt satisfaite au fond de n'avoir plus à parler à son mari. Elle est donc sereine, tranquille, inchangée, presque exagérément, dans une volonté de ne rien remarquer des attitudes d'Albert. Elle déguste sa nourriture longuement, mâchant délicieusement comme pour mieux jouir du goût. Elle se ressert à chaque fois qu'Albert a repoussé le plat et elle me demande (car elle me parle à moi comme si de rien n'était) :

– En veux-tu encore Lucien ? C'est très bon.

Si j'en ai envie, si ce ne sont pas des épinards, des carottes ou de la viande saignante, j'en reprends abondamment. J'ai bon appétit. Et puis c'est une nouvelle manière de me ranger dans le camp d'Anne Marie. Enfin au bout de plusieurs jours, au lieu d'exploser comme je m'y attendais, Albert dit très piteusement à sa femme, exactement comme un chien battu :

– Vous m'avez surpris, Anne Marie. Je ne croyais pas que...

Anne Marie très mélodieusement l'interrompt.

– Vous vous montez la tête mon ami. Il n'y a rien eu. Il ne pouvait rien y avoir. C'est parce que je suis votre épouse que j'ai obéi aux lois de l'hospitalité.

Cependant un pli s'est creusé entre les sourcils d'Albert, le pli de la concentration.

– Mais cet homme est à la fois Anglais, gentilhomme et marin. Tout cela ne peut que vous plaire. Je me souviens qu'au Sseu Tchouan quand nous étions à Tchoung King, vous appréciez beaucoup la compagnie des officiers de marine, même s'ils avaient l'inconvénient d'être Français.

Anne Marie se borne à répondre :

– Ce que j'aime en eux c'est leur parfaite discrétion.

Ainsi la scène se termine-t-elle, Albert dompté, sans qu'Anne Marie en éprouve même un sentiment de victoire. La vie quotidienne reprend.

À cette époque-là, j'ai eu une vague inquiétude, mais pas vraiment de soupçons. J'ai pourtant la certitude aujourd'hui que le commodore a été un de ces trois ou quatre hommes qui ont

demandé à Anne Marie de s'enfuir avec eux, toujours avec le même argument : « Vous n'êtes pas faite pour votre époux. » Albert, lui, avait certainement deviné et sa phrase sur les officiers de marine avait frappé juste. Il avait fallu le caractère d'Anne Marie pour ne pas accuser le coup.

Non qu'il y eût rien de trouble. À Tcheng Tu il n'y avait pas de marine, la rivière Minh n'étant pas navigable pour les avisos. Mais à Tchoung King juste après ma naissance, après un accouchement pénible qui l'avait blessée dans sa chair et qui avait sans doute accentué sa répugnance pour son mari, elle avait été une femme très jeune, isolée, inexpérimentée que les officiers de marine avaient traitée avec infiniment de respect. Car là, dans ce port du Yang Tse, sur cet éperon montagneux qui s'avance dans le tumulte des eaux, se trouvait la grande base avancée de la flottille française du Haut-Fleuve. C'étaient toujours les premiers de Navale qui demandaient à être affectés sur ces canonnières de Chine qui ressemblaient à des boîtes à savon ou à des bateaux-lavoirs. Mon enfance et même mon adolescence ont été bercées de leurs noms, car ces jeunes officiers qui avaient été la seule compagnie agréable pour Anne Marie à cette époque, sont devenus à peu près tous amiraux. Beaucoup d'entre eux devaient faire partie des fameux amiraux du gouvernement de Vichy.

Moi je les avais vus lorsque nous avons quitté le Sseu Tchouan pour la dernière fois. De Tcheng Tu nous avons gagné Tchoung King où mes parents et moi étions restés quelques jours. En face de la cité chinoise de l'autre côté du Yang Tse Kiang dont les eaux se soulevaient avant l'entrée même des gorges, on voyait la somptueuse rade de la flottille. Cela s'appelait la caserne Odent. Ce dont je me rappelle c'est un majestueux escalier de plus de trente mètres qu'il fallait grimper presque en entier aux basses eaux et dont il n'y avait plus qu'une ou deux marches à franchir au temps de la mousson. Les bâtiments minables en apparence étaient amarrés là. On passait un porche monumental encadré de deux lions de pierre et surmonté de plusieurs toits recourbés à leurs bouts, à la chinoise. Toits de laque noire enchevêtrés d'ornements célestes. Mais on arrivait à distinguer dans ce capharnaüm le dessin d'une ancre de marine et la statuette du coq gaulois qui avait pris l'aspect étrange d'un gallinacé efflanqué, comme quelque oiseau-sphinx sur un autel des ancêtres.

C'était tout ce qu'il y avait de chinois, car la caserne Odent aurait pu aussi bien se trouver à Brest ou à Toulon. C'était le quartier de la beauté militaire telle que l'aiment les marins : toute la gamme des installations, une usine effrayante de netteté, et des officiers si

parfaits qu'ils arrivent à être un néant humain, leurs uniformes et leurs corps si bien aplatis qu'ils sont comme désincarnés par le fer à repasser. Leurs plis de pantalon leur tenant lieu de vie, semblant se prolonger jusque dans leur âme et, symboliquement au moins, jusque dans leurs figures. Aucune autre expression sur leurs visages que celle d'une courtoisie presque immatérielle. Avant tout ils ne donnent pas prise. Les mêmes figures jeunes, belles, régulières, allongées, qui semblent fragiles et qui sont inexorables. En dehors, les gestes et les sourires de la bonne éducation, il n'y a même pas sur leurs traits ces tics d'autres officiers pourtant très nobles, ceux des cavaliers par exemple, qui avec des riens peuvent exprimer toutes les violences, toutes les fureurs, tous les héroïsmes, tous les vices. Que de truands à grandes particules chez les diplômés du Cadre Noir ! Au contraire, chez les marins, rien. Des visages comme de simples surfaces, sans même une mimique. La plupart issus d'une éducation jésuite mal comprise, où la vertu l'emporte sur les habiletés saintement pieuses. Parmi eux pas de trognes, pas de soudarderies, pas de possibilités de péché, à l'exception de rares spécimens qui, dans les ports tropicaux, là où le temps ne s'écoule jamais, font des rêves en fumant de l'opium. Ils ont une extraordinaire capacité à manquer d'imagination. Ce sont des mystiques, mais d'un mysticisme à base de sentiments moyens, de sentiments bourgeois : ordre, hiérarchie et Dieu. L'univers terrestre leur est inconnu. La Chine leur répugne avec ses saletés, ses grouillements, ses superstitions, ses idolâtries. Il émane d'eux une sorte de propreté absolue à la fois morale et physique, une passion de propreté et, en même temps, sans que cela se voie, une sorte de férocité de la discipline. Pour eux, tout se fait, tout s'accomplit à bord par quelques coups de sifflets hululants, par quelques signaux brefs. Seul existe pour eux le monde de leurs machines, de leurs hommes qui ne sont que des serviteurs de la nécessité. Les turbines, les ancrages, les manœuvres, et le service de table. Car à bord tout doit être impeccable, tous les actes étant accomplis par des ombres soumises les unes aux autres, en chaîne, jusqu'à eux les officiers, eux aussi complètement abstraits, incarnations-symboles du commandement. Oui, à bord tout est trop parachevé, depuis les chaudières jusqu'aux cuisines, au carré, et à la nappe de la table des officiers. Quelques rites, mais les conversations volontairement retenues, les gestes contrôlés, jamais rien de naturel. Aucune sorte d'excès, même dans la boisson. Pas de souleries, pas de fêtes, sinon celle si guindée où le pacha invite la bonne société de la ville pour quelque bal à bord digne de la comtesse de Ségur. Ils restent presque toujours entre eux, des ascètes en dépit du confort qui est quasiment une obligation morale.

C'est ainsi qu'ils vivent dans l'ignorance totale, non seulement de la Chine, mais de l'univers, du monde, des hommes, des peuples et même de la France. Ils se représentent volontiers le globe comme une sorte de casier où tout doit être rangé, tout doit être à sa place. Aussi, plus tard, n'ai-je aucunement été surpris de retrouver leurs noms parmi les grands de Vichy et n'ai-je été aucunement étonné du sabordage de leur flotte à Toulon.

Anne Marie m'a raconté que quand j'étais bébé à Tchoung King, leur peu d'humanité s'était émue pour elle. Mais déjà à cette époque entre toutes les marines de Tchoung King, toutes ces canonnières françaises, anglaises, américaines, italiennes, elle préférait la Royal Navy et ses officiers. Certes, ils ne fréquentaient guère davantage Tchoung King, dont eux aussi décrivaient avec dégoût les ruelles comme *narrow and dirty*. Mais eux au moins avaient des gueules, eux au moins avaient des ventres, eux au moins avaient des gorges, car ils se soûlaient en gentlemen, c'est-à-dire jusqu'à l'approche du vomissement. D'ailleurs, ils étaient bons bougres, invitant les Français engoncés sur leurs propres canonnières, dont l'une s'appelait *Bee* (« abeille »). A l'entrée du carré on pouvait lire, en français, cette sentence gravée pour l'occasion sur une plaque de cuivre : « L'alcool tue, mais les bee ne craint (sic) pas la mort. » Alors les Français devaient aussi se remplir de whisky sinon les sacrés Anglais hurlaient : « *Shame, shame on you* ». Ces braves Anglais sauvèrent d'ailleurs la plus belle unité de notre flottille, le *Doudard de Lagrée*, qui s'était empalé dans les rapides sur une aiguille de roc. Des jonques sentant la bonne affaire vinrent, dans le déchaînement des flots, marchander leurs services à la chinoise. Prix exorbitants dont le total dépassait peut-être la valeur du rafiote. Cependant, à force de parlementer, les tarifs descendirent et l'on put se servir des Chinois et de leurs embarcations. Certains, nus, creusèrent la roche pour y inciser des mâts de jonque en fait de pilotis. D'après les récits maintes fois racontés par ma mère, c'était une scène extraordinaire que ces eaux, cette gorge, ces courants fous, ces sampans qui servaient d'amarre, ces Chinois squelettiques qui plongeaient dans les tourbillons, le bâtiment français qui craquait, qui se cassait, un flot emportant l'avant dans un sens, un flot contraire emportant l'arrière dans un sens opposé. Cela dura quinze jours et ce fut une canonnière anglaise, le *Teal*, qui sauva le *Doudard de Lagrée* à la dernière extrémité. Il me semble étonnant que ces jeunes lieutenants, frères d'armes des Anglais sur le Yang Tse Kiang (car toutes les marines en présence ne se préoccupaient guère des chicanes entre consuls), une fois vieilliss et suffisamment marinés pour être amiraux, aient voué une telle haine aux Anglais pendant la guerre. Mais je crois que les officiers supérieurs de la

marine ont naturellement le cerveau fossilisé avant l'âge par leur credo, alors que les généraux illustres ont l'avantage de devenir fous.

Dans leur univers fermé les officiers de marine n'ont besoin que de deux sortes de Chinois. D'une part un monsieur en robe, un maître Jacques, leur comprador, qui règle pour eux toutes les tracasseries avec les mandarins, toute l'intendance avec les gros commerçants célestes. Comme cela ils ont les mains propres. D'autre part le pilote chinois, en robe lui aussi, qui fait traverser aux navires les gorges du Yang Tse Kiang. J'ai vu un de ces pilotes lorsque la famille Bodard a été transportée en canonnière de Tchoung King à Han Kéou, la grande métropole du business sur le Moyen-Fleuve. J'ai grimpé à une échelle en cachette et j'ai mis ma tête dehors. On se trouvait au milieu des défilés. Le pont était vide, à l'exception du commandant, de l'officier de quart et du timonier européen. Il me semblait que le fleuve dégringolait une pente, et, en effet, la vitesse du flot atteignait soixante kilomètres à l'heure. Mais ce n'était pas une seule coulée lisse et formidable. C'était une tempête qui ne paraissait même pas se déplacer. C'était un champ de bataille, au fond de la gorge noire et abyssale qui se tordait en tout sens. Bataille des eaux contre les parois de la montagne. Bataille des eaux contre les récifs plantés comme des aiguilles, ou ceux bien plus dangereux : les pièges immergés en forme de tables de pierre, de barres de caillasse, ou d'éperons aigus. Et surtout bataille des eaux entre elles, tous les courants se heurtant, se choquant avec des lignes de front qui forment parfois une vague immobile, haute de plus d'un mètre, recourbée en écume, ou quelque maelstrom aux flancs tournoyants comme une toupie renversée. Tout est danger, même les bancs de sable qui enlissent, même les sources jaillies au fond du fleuve qui font des cratères. Parfois une nappe sombre et tranquille où l'eau soudain est profonde. En ce fouillis de forces contradictoires, la moindre erreur est fatale. Mais le pilote céleste ne se trompe jamais. C'est souvent un vieillard très digne. Il se tient debout presque immobile, ne se servant que de ses yeux comme instruments. Le fleuve change toujours, presque d'heure en heure et la différence de niveau entre l'été et l'hiver est de quatre-vingts mètres. Mais le pilote chinois repère tous les dangers d'après une teinte de l'eau, une circonvolution, une volute, une nuance infime. Il est devant le timonier français et, de temps en temps, il agite sa main droite, de temps en temps il agite sa main gauche. Parfois il agite ses deux mains devant lui. C'est sa façon d'indiquer la voie. Quand il a fini il s'étend et fume une pipe d'opium. Il n'opère lui-même que pour les rapides les plus terribles, dignes de sa « face » et de son renom. Les autres il les laisse par dédain à un numéro deux,

son assistant, son auxiliaire. Quelle sérénité !

C'est ainsi que nous avons franchi les gorges aux noms bizarres : la gorge du Chat jaune, la gorge du Foie de bœuf, la gorge des Poumons de cheval, la gorge de la Lumière de la lampe, la gorge du Code militaire, la gorge de la Montagne des sorcières, l'abîme le plus long et le plus mystérieux du fleuve. J'oubliais les bruits, ceux des eaux roulées dans les grondements d'une symphonie infernale. On entendait à peine les bruits des moteurs.

À l'intérieur du navire, sauf le vrombissement des turbines, tout était silence, intensité muette. Chacun, officier ou matelot, crispé à son poste, formidablement attentif aux vibrations de la coque et des machines, raidi par la peur d'un son anormal. Tous prêts, tous nerfs tendus, pour exécuter aussitôt l'ordre qui peut être donné de forcer les turbines, de jeter l'ancre... Mais cette anxiété ne se voit pas. Les repas sont servis selon le rituel de la marine par des serviteurs chinois qu'on ne numérote pas, mais à qui on donne des sobriquets comme « monsieur César », « monsieur Bilboquet », « monsieur Briquet ». Ces noms demeurent, mais les individus qui les portent changent souvent, car ils font un véritable négoce de leur place, les achetant et les revendant.

Inutile de dire qu'Anne Marie et Albert sont tout à fait dignes et qu'il y a tout de même à table des officiers dont le service est d'entretenir une conversation de bonne compagnie. C'est là que j'entends parler de leurs plaisirs. D'abord la chasse. Quand tout est calme le bâtiment sert à la chasse au canard. Et la marine a même édité un petit livre rouge intitulé *Guide cynégétique à l'usage des canonnières françaises du Yang Tse Kiang*. Mais généralement c'est la chasse à l'homme. Le fleuve est infesté de brigands et de troupes qui tiraillent sur les navires. Alors quelle joie de braquer les canons ! Que d'aventures ! Une fois, deux armées chinoises qui se bombardaient par-dessus le fleuve se mirent, d'un commun accord, à prendre pour cible la canonnière qui descendait.

Comme j'aurais voulu vivre un de ces récits ! Comme j'aurais voulu que passât un vapeur où un homme agiterait un tableau noir d'écolier avec cette inscription à la craie : « *Firing miles three* ». Cela aurait voulu dire que ce cargo avait été attaqué à l'endroit indiqué. La canonnière aurait aussitôt foncé de toute sa puissance au lieu de l'agression et aurait magnifiquement lâché ses bordées sur un rivage vide. Car le plaisir suprême, l'extase presque, c'était sur le bâtiment glorieux au milieu du fleuve de tourner les tourelles et de commander « feu ».

Oui, les marins, s'ils n'aimaient pas la Chine, aimaient le fleuve et

ils aimaient les missionnaires, les seuls Blancs qui, pour eux, étaient admirables. Je me souviens que le navire s'est arrêté devant une bâtisse blanche où un père racontait les nouvelles du jour : histoires de brigands, histoires de généraux et leurs propres tribulations, car en ces temps troublés, ils étaient chaque jour incertains de leur vie et de leur mort. Moi j'étais habitué depuis longtemps à ce genre de faits divers qui m'ennuyaient fort, mais les officiers les avalaient avec des mines de saint sacrement.

Je suis reconnaissant à ces officiers de marine de s'être souciés d'Anne Marie, et pourtant plus tard elle m'a dit qu'elle-même avait auprès d'eux l'impression de se trouver avec des effigies, des images de catalogue. Il leur manquait ce qu'avait le commodore, ce commodore qui semblait inaccessible et qui pourtant vivait intensément. Elle avait besoin de vie, elle qui, auprès d'Albert, était comme une âme morte. Une fois de plus pourquoi n'est-elle pas partie ?

Mais Albert n'a-t-il pas un peu raison à sa manière ? Le commodore n'était-il pas en mission ? Tout au moins n'a-t-il pas fait quelque rapport décisif ? Car quinze jours après son départ, le consul d'Angleterre est brutalement remplacé.

Le nouvel arrivant pue l'I.S. Il ne s'en cache guère d'ailleurs. Il est ce qu'on appelle un agent, pas seulement au sens diplomatique, mais aussi à celui des services secrets. Pas d'épouse. Ce genre d'homme n'est jamais marié. Il a une tête de cochonnet, des yeux en trous de guêpe au milieu de joues pansues. Un visage de tirelire. Un coffre à secrets. Et avec cela ventru, en bras de chemise, très négligé, un négligé ocre ou plutôt vinasse, la peau, les cheveux, les moustaches et même les taches de rousseur, comme à l'abandon. Un alcoolique incroyable, mais à qui une bouteille de whisky, tous les alcools et champagnes possibles n'enlèvent jamais sa lucidité. Il boit avec des rires énormes, dangereusement gais, des éclats de sarcasmes, ne manquant jamais leur but. Son petit regard en vrille reluit comme s'il perçait la bêtise à jour. Il assomme les gens avec l'arme absolue, la vérité. Somme toute, il est fort sympathique, mais pas du goût d'Albert. Ce qui agace le plus M. Bodard c'est que, contrairement aux autres British qui tiennent les Chinois au bout de pinces à sucre, il ne lui a fallu que quinze jours pour être le compagnon de tous les généraux et colonels de Yunnan Fu, Tang Kiao excepté car il est le fief personnel du consul de France. La barbouze s'est même mise à vivre à la chinoise. Il est le roi des *Kampés*, des bat-flanc, des crachoirs. Bientôt, il sait tout. Il en sait beaucoup plus qu'Albert en personne. Même la colonie française l'adore. J'ai oublié de préciser qu'en plus d'une multitude de dialectes chinois, il parle français

comme un Parisien et même comme un titi. Il raconte de ces jokes qui ont parfois même M. Bodard pour cible, et qui font se tordre de rire tous nos coloniaux. « Lui, disent-ils de ce personnage, au moins ne joue pas à l'Excellence. » Ils sont également épatés par sa faculté d'absorption sans effort, verre après verre, et par sa science du poker sans façon coup après coup. Mais jamais il n'a la moindre pointe contre Anne Marie, pour laquelle il fait l'effort un peu ridicule du baisemain. Quel bon bougre ! On raconte que le consulat d'Angleterre s'est rempli de boys, de beaux, de mignons garçonnets chinois. Mais il se fiche des racontars...

Albert, très préoccupé, cherche quelque trait spirituel à placer contre l'Anglais. Il y réfléchit des heures dans son bureau. Il trouve enfin, et un jour où il reçoit à sa table les principaux coloniaux de Yunnan Fu, il soupire avec une indignation toute morale :

– Vous n'imaginez pas ce que les Anglais sont capables de faire. Ils se servent même de la pédérastie comme arme diplomatique.

L'Anglais vient souvent au consulat de France, sans gêne, s'invitant lui-même, riant au nez de mon père et buvant ses bouteilles. Albert a beau prendre l'air réprobateur, le gaillard n'en est que plus à l'aise. Albert essaie des moyens perfides. Un soir il fait servir une telle quantité de champagne et de vins capiteux qu'il pense que cette fois le « consul-espion », comme il l'appelle, va s'écrouler. Il en est pour ses frais. Tout au plus y a-t-il un petit ricanement supplémentaire dans l'œil de l'Anglais. Ce soir-là Albert essaie de le bonimenter, il lui place les mêmes arguments qu'au commodore, l'impérieuse nécessité d'une vraie entente franco-britannique dans cette Chine qui n'est plus la bonne Chine d'antan.

Alors la barbouze luisante de bonne humeur tape l'épaule d'Albert Bodard en une hilarité formidable et, tout de go, le regardant bien en face, il lui lâche :

– Si les Français se mettent à farfouiller à Canton en profitant de nos ennuis là-bas, ils se gourent. S'ils font les malins ils le paieront, car ils sont des Blancs comme nous et ils ne seront pas mieux traités que nous, au contraire, leurs avances ne leur vaudront qu'un supplément d'insultes.

Albert est sur le point de se fâcher pour de bon. Mais là-dessus l'Anglais se lève et, plus jovialement que jamais, se met à pousser la chansonnette en français. Il a la larme à l'œil pour la romance de la fille perdue, des cocoricos pour *l'Artilleur de Metz*, la pommette égrillarde pour les chansons de carabin et il finit, en l'honneur de monsieur le consul de France, par les *Filles de La Rochelle*. Quel

répertoire ! Albert a l'intelligence de se joindre au récital et il fait le duettiste pour *les Filles de La Rochelle*.

– Bravo les consuls ! hurlent les convives français complètement éméchés.

Albert qui, lui aussi, s'y connaît en goulantes, surtout les sentimentales, place à son tour de petits couplets. La tablée reprend les refrains. Anne Marie, au lieu de se figer dans son quant-à-soi, écoute, souriant avec une complaisance nouvelle. Pourtant ce genre d'exubérance est ce qu'elle déteste le plus et depuis des années elle a privé Albert du plaisir de régaler de ses romances, au dessert, les bonnes compagnies. Mais cette fois elle sent que ce concert vulgaire est en réalité un duel diplomatique à pointes mouchetées et même elle trouve que, par exception, Albert a agi avec à-propos. C'est moi que ce tapage choque le plus. Je déteste ces gaietés faciles, où remonte toute la médiocrité des gens. Et je les détesterai toute ma vie.

Enfin l'Anglais s'en va, frais comme un gardon. Il arrive facilement à grimper sur son cheval et il disparaît au galop. Les dîneurs français, les messieurs fin soûls et les dames décoiffées, s'entassent dans leurs chaises à porteurs, qui se succèdent devant le perron avec leurs coolies pour ramasser les couples. Albert pique sa crise de foie, de grosses gouttes coulent sur ses joues et il se tient les côtes avec des « äie, äie, que j'ai mal ». Le lendemain il n'apparaît qu'à quatre heures de l'après-midi, couleur de bile. On l'entend crier dans son bureau contre son vice-consul, dont la seule utilité est de lui servir de souffre-mauvaise humeur, de dépotoir des observations désagréables. Ayant ainsi lâché ses vapeurs, il apparaît au dîner point trop déconfit. Heureusement pour lui car Anne Marie l'attaque vigoureusement :

– Mon ami, ce consul anglais vous est peut-être peu sympathique mais je crois qu'hier il vous a donné un bon conseil. Il a raison.

Ébahissement d'Albert. Il verdit comme s'il était repris par sa crise de foie.

– Mais vous oubliez que vous êtes française, Anne Marie.

Ma mère sait exactement ce qu'elle veut dire, car cette fois-ci, elle aussi a longuement réfléchi et elle a décidé qu'il fallait parler pour lui faire toucher du doigt sa folie. Ce n'est pas du persiflage, c'est bien plus grave. Je le vois à ses traits, qui ont un profil trop net, d'une pureté dure, sans cet arrière-plan de charme, d'ironie ou de mélancolie qui lui donne un air un peu mystérieux, sa séduction. Elle n'est pas nimbée d'un halo, comme on en voit parfois derrière

certaines têtes de bouddha au sourire d'énigme. Maintenant elle est taillée dans une sorte de cristal. Elle est inexpressive :

– Mon ami, je vous le dis, vous avez mis en danger par deux fois déjà ma vie et celle de mon enfant, à Tcheng Tu d'abord et ici ensuite au début de notre séjour. Je ne supporterai pas de risques semblables une troisième fois. Je partirai pour la France.

Albert, au lieu de vaciller sous le coup, s'écrie avec chaleur :

– Désormais vous ne courrez plus aucun risque, Anne Marie. Songez que j'ai Tang Kiao et son armée faite par nous, mes vieilles relations avec Sun Yat-sen, et tout l'appui du gouvernement Merlin qui est à trois jours de train. En cas de danger je vous enverrai à Hanoï. Mais je suis sûr de moi et de mon jeu cette fois. Il ne se produira rien de fâcheux.

Anne Marie a son visage calme, celui qui cache une volonté inflexible :

– Je m'attendais à ce que vous me racontiez tout cela. Vous êtes en train de construire une toile où vous croyez être l'araignée mais vous n'y serez que la mouche.

– Je ne vois pas comment.

C'est alors qu'Anne Marie, d'un visage et d'une voix toujours aussi neutres, entreprend la démolition de son système :

– Vous comptez sur Tang Kiao. Tang Kiao est votre dieu et vous ne vous rendez pas compte que c'est un monstre à l'agonie. Sa superbe vous fait illusion. Il est usé, déconsidéré, méprisé, haï. Pour toute la Chine, aussi bien à Canton qu'à Pékin, il est le symbole du traître. C'est votre faute d'ailleurs. S'il est partout stigmatisé comme vendu, c'est que vous l'avez acheté, lui et son Yunnan. Vous avez fait une bêtise insigne quand vous l'avez amené à proclamer l'indépendance de la province et à devenir de cette façon, aux yeux de tous, l'homme qui a dépecé la patrie. Même ici dans ce coin arriéré où le vent du nationalisme arrive à peine, tout le peuple le lui reproche en secret.

La figure d'Albert se tend. Il n'est pas content. Ce qui l'exaspère le plus c'est qu'Anne Marie vient de l'accuser d'avoir commis une gaffe, lui qui est persuadé de n'en commettre jamais. Moi, j'ai le sentiment d'assister à un duel, ou plutôt à une mise à mort, car Anne Marie, j'en suis sûr, je le sens, je le vois, ne s'est lancée à l'assaut qu'après avoir fourbi des armes décisives. Albert est déjà dans ses retranchements :

– Voyons, Anne Marie, vous n'en savez pas plus que le gouverneur

Merlin et tout son état-major. Il est venu ici et le général Sicre aussi. Celui-là plusieurs fois même. Tous ont admiré la nouvelle armée de Tang Kiao, mon armée.

Anne Marie reprend tranquillement :

– Le gouverneur et le général, ce sont d'excellentes gens, mais qui ne connaissent rien à la Chine. Vous leur avez jeté de la poudre aux yeux. Il y avait, c'est vrai, deux solides armées yunnanaises, celles qui avaient été formées pendant les dernières années de Tseu-Hi par des instructeurs japonais et qui ont tant fait pour renverser l'Empire. Vous savez comment elles ont mal fini par la faute de Tang Kiao, qui, lorsqu'elles étaient au Sseu Tchouan et à Canton, ne leur a jamais envoyé le moindre renfort et qui au contraire exigeait qu'elles mettent en coupe réglée les pays « libérés » à son unique profit. C'est alors que ces troupes se sont mises à haïr Tang Kiao, mais elles-mêmes étaient haïes de tous et partout. Elles ont fini lamentablement. Ce gâchis vient de Tang Kiao, vous le savez bien. Et sa nouvelle armée, croyez-moi, c'est du banditisme sur fond d'opérette.

Albert a pris le ton de défenseur de la France :

– Vous voulez dire que nos instructeurs se sont montrés inférieurs aux instructeurs japonais d'antan ?

Anne Marie se met à rire, d'un rire de cristal taillé. Elle est plus cristal que jamais, cristal coupant.

– C'est évident, ces braves officiers et sous-officiers ont perdu toute notion de l'Asie dans leurs garnisons et popotes indochinoises. Alors ils ont appris à nos ruffians l'exercice, le présentez-armes, le salut à la française, la parade. Ils leur ont donné des uniformes modernes, ainsi que des canons et des fusils. Oui, ils ont superbe mine lors des grandes revues dont se repaît Tang Kiao et qui sont votre fierté. Mais toute la province, à commencer par les missionnaires, a peur d'eux. Tout le monde sait que c'est un ramassis de crapules mal vernies, qui ne veulent surtout pas se battre, mais manger vifs les gens. Vous allez voir comme ces beaux soldats vont savoir appliquer les vieilles recettes chinoises pour détrousser les populations. Au premier échec de Tang Kiao ces gueux déguisés en militaires vont tous se retourner contre lui et vous en aurez vingt, vingt-cinq, tous les soi-disant généraux et colonels, dans une mêlée de coolies, pour se voler le pouvoir les uns aux autres. Ce sera, je crois, plus du vaudeville que de la tragédie, mais vous savez comme moi qu'en Chine le vaudeville le plus grotesque est souvent cruel et même sanglant.

Albert recourt à l'ironie.

– Vous avez lu l'avenir dans une boule de cristal ?

– Je n'ai pas besoin d'être devineresse... Mais à part Tang Kiao vous n'écoutez personne et personne n'ose vous parler. Vous n'êtes que consul de première classe et vous vous croyez déjà souverain. Il n'est pas bon de n'être pas de votre avis. Je vous ai laissé à vos habiletés qui vous faisaient tant plaisir. Mais aujourd'hui elles deviennent dangereuses.

Albert prend son air apitoyé sur lui-même :

– Vous ne me comprenez pas, Anne Marie...

– Trop bien hélas. Et ce qui m'angoisse le plus, ce n'est pas tellement notre sort, à Lucien et à moi... C'est vrai que la gare est proche. Mais je pense aux Merlin. Vous avez mis le gouverneur dans votre poche et ce brave homme, vous allez l'expédier à Canton, chez les bolcheviques, en pleine rage anti-coloniale, lui le gouverneur de l'Indochine, le symbole même du colonialisme. Dieu sait ce qui arrivera...

Albert n'est pas homme à baisser les bras. Il a tout un raisonnement prêt :

– À Canton, ce qui bout, c'est la haine des Anglais. Sun Yat-sen ne leur pardonnera jamais. Après avoir dépecé la vieille Chine, ils en ont pris les meilleurs morceaux. Et ce qu'il leur faut, c'est que la Chine ne bouge pas, soit figée, dans une sagesse et une vertu confucéenne, dans un ordre immuable, si favorable à leur business. Il leur importe peu qu'après la chute de l'Empire, à l'ombre de la Cité Interdite, qui tombe peu à peu en poussière et en ruine, les gardiens de cet ordre soient d'épouvantables Seigneurs de la guerre, les plus sinistres de la Chine. Ce qu'ils ne veulent à aucun prix c'est que la Chine devienne vraiment un pays neuf. Alors avec la fameuse obstination britannique ils ont torpillé Sun Yat-sen, son Kuomintang, ses fameux trois principes du « nationalisme », du « peuple » et du « bien-être », pourtant bien innocents et bien vagues... Quels tours ils lui ont joués ! Toute sa vie Sun Yat-sen a été un commis voyageur cherchant l'appui d'une grande nation occidentale. Toutes lui ont claqué la porte au nez...

Anne Marie l'interrompt :

– Et vous, mon cher Albert, vous êtes le seul homme qui l'ait compris.

– Non. Si l'ambassadeur de France a toujours cédé aux charmes d'un Pékin encore rempli des souvenirs d'une histoire grandiose, si

l'ambassadeur de France, quel qu'il soit, a toujours suivi les Anglais à l'ombre des mânes enfin réconciliés de la reine Victoria et de l'impératrice Tseu-Hi, l'Indochine française, elle, a constamment soutenu le Kuomintang. C'est de cela dont il faut jouer maintenant, car je connais Sun Yat-sen, vous semblez l'oublier Anne Marie.

– Oh non, comment pourrais-je l'oublier ?

– Je connais Sun Yat-sen. C'est un homme à redingote et à l'air pédant. J'avais réussi à entrer en contact avec lui à Canton en 1903. Il se cachait. Que de mots de passe, que d'intermédiaires furtifs avant d'arriver jusqu'à lui. Il n'était pas dans une période faste. Il avait multiplié les complots et les attentats et tous avaient échoué. Des centaines de ses partisans avaient été pris et torturés à mort. Moi, je lui apportais secrètement l'appui de l'Indochine française. Qu'il y vienne et on l'aiderait à fomenter des rébellions sur la frontière du Tonkin. Et elles ont bien eu lieu, mais là aussi, elles n'ont pas réussi. Nous ne pouvions l'appuyer trop ouvertement, car ç'aurait été la brouille déclarée avec les Anglais, des protestations à Paris, un nouveau Fachoda. Et puis c'était fait presque à l'insu du gouvernement français, qui ne voulait pas d'histoires.

Anne Marie le coupe encore :

– Je connais votre passé. Abrégez, voulez-vous.

– Je vous dis qu'il y a une nouvelle carte à jouer maintenant avec Sun Yat-sen. N'est-ce pas dans la concession française de Shanghai, où il a une grande demeure rue Molière, qu'il s'est réfugié chaque fois que sa vie était en danger ? C'est dans cette maison qu'il a fondé le Kuomintang, notre police fermant les yeux.

Anne Marie commence à être lasse :

– Je sais tout cela. Mais ce que vous ne dites pas, c'est que Sun Yat-sen est maintenant l'ennemi mortel de tous les Européens, qu'il veut les chasser de Chine, qu'il dénonce ce qu'il appelle les « traités illégaux ». Croyez-vous qu'il va se souvenir de vos amabilités passées ?

Albert est accroché à ses arguments comme une huître à un rocher.

– Sun Yat-sen a été acculé par les Anglais à s'allier avec les communistes. Il n'avait pas d'autre solution. Mais c'est un grand bourgeois. Il a toujours été soutenu par ces coolies de Canton qui, outre-mer, sont devenus milliardaires, les vrais maîtres de tous ces réseaux mystérieux où tout est mêlé, la *law and order* et le crime, le commerce et le trafic : beaucoup sont devenus protestants, des

hommes de la Bible et du veau d'or, et les mêmes appartiennent aux sociétés secrètes aux initiations barbares. Et Sun Yat-sen réunit en lui tout cela. Il est un protestant convaincu, il est adonné à tous les stratagèmes des sociétés secrètes et avant tout il croit à l'argent. Non, tel que je le connais, ce n'est pas un vrai révolutionnaire. Et présentement, je le sais de source sûre, il redoute déjà la puissance des Rouges. Il s'en servira pour humilier l'Angleterre, contre Hong Kong, contre Han Kéou, contre Shanghai. Mais une fois son but atteint il n'aura d'autre souci que l'ingratitude, d'autre désir que de se débarrasser des hommes du Komintern et des Chinois trop purs qui veulent bouleverser la société... Avec lui l'Angleterre s'est monstrueusement trompée, elle le paiera. Mais nous, les Français, nous sommes bien placés pour rendre à Sun Yat-sen des petits services dans cette période glorieuse et difficile qu'il vit, cachant sa crainte des bolcheviques, dont il se sert et qu'il flatte. Non, Merlin, s'il va là-bas, ne pourra obtenir que des avantages, même si on ne l'accueille pas avec le grand pavois. Et il ira parce que c'est un patriote.

Anne Marie conclut sèchement :

- Et vous serez responsable de ce qui arrivera.
- Il n'arrivera rien. Et grâce à lui j'obtiendrai ce que je veux.
- Votre petit train à vapeur.

Moi bêtement je me mets à glapir en imitant le sifflement d'une locomotive dans un tunnel. Albert me foudroie du regard. Anne Marie me fait signe de me taire. Je ne sais pas si j'ai bien compris sur le moment cette conversation ou si je l'ai reconstituée, mais ce dont je suis sûr, c'est que j'ai aimé voir mes parents s'affronter, voir Anne Marie comme une lame blessant l'énorme vanité d'Albert, Albert qui s'explique encore, qui s'explique davantage, qui n'arrête pas de s'expliquer. Au fond Anne Marie n'a-t-elle pas jeté un doute en lui ? Je le crois...

Sans cela il ne serait pas aussi triomphant quelques jours plus tard. Il revient de chez le maréchal Tang Kiao et, à table, il claironne son communiqué de victoire :

– L'armée yunnanaise, celle commandée par le général Chi et qui a pris la piste du Kouei Tcheou, vient de s'emparer de Kouei Yang, la bourgade qui sert de capitale à cette province. Imaginez-vous que le Seigneur de la guerre local, que Tang Kiao considérait comme un allié, a très mal pris l'arrivée des troupes yunnanaïses. Il y a eu bataille et le général Chi a mis son adversaire en déroute en lui infligeant des milliers de morts.

Albert savoure son communiqué en regardant Anne Marie avec son air de supériorité retrouvé. Et puis il ajoute dans un gloussement flûté :

– Je parie que c'est cet animal de consul anglais qui a acheté le Seigneur de la guerre du Kouei Tcheou avec la cavalerie de Saint-George. Celui-là il va me mettre d'autres bâtons dans les roues, mais on verra qui est le plus malin.

Au dessert, sous prétexte de prendre un petit alcool dans un verre qu'il ne cessera de vider et de remplir, arrive mon ami, le missionnaire du deuxième bureau ecclésiastique qui fait claquer ses éperons. Il est tout gaillard :

– On vient d'avoir un message des pères de Kouei Yang. Tout s'est passé excellemment selon les meilleurs rites. Le Seigneur de la guerre du Kouei Tcheou a commencé par se retirer de la ville en constatant que les troupes du général Chi étaient plus nombreuses. Ledit général Chi arrivé devant la cité a fait tirer deux coups de canon en l'air et il a attendu quelques minutes que les portes de l'enceinte s'ouvrent. Comme elles restaient fermées, il a fait tirer deux obus dans les murailles. Alors les battants se sont écartés, laissant le passage à un petit groupe de vénérables célestes, les plus notables commerçants de la ville. Un centenaire appuyé sur un bâton noueux, d'autres hommes en robe, bien gras de prospérité, et enfin un lettré. Dès qu'ils se sont approchés le général Chi a pris le masque de la colère et, d'une voix de Jugement dernier, il a tonné sur ces bourgeois de Calais.

– Votre Seigneur de la guerre s'est très mal conduit. Je vais mettre votre ville à sac. Cependant comme mon maître, le maréchal Tang Kiao, est animé par une bonté très grande, je vous donne en son nom une possibilité de vous repentir. Pour cela, il faut que vous me livriez avant demain mille taëls d'or, cinq cents charges de riz, cent mulets et vingt jeunes filles vierges. À cette condition votre cité sera épargnée et pas un de mes soldats n'y pénétrera.

Énorme rire du père devant la mine consternée d'Albert. Anne Marie remplit le verre du saint homme.

– On dirait, monsieur le consul, que vous auriez souhaité une bataille bien sanglante ? Mais la Chine est parfois très civilisée. Évidemment après le petit discours du général Chi, il y a eu marchandage, lui tout arrogant et les autres tout humbles, mais tout aussi obstinés. Enfin le général Chi dans un geste de fureur, qui signifiait l'extermination, a sorti son sabre du fourreau. Là-dessus marché conclu. Cinq cents taëls, trois cents charges de riz, soixante

mulets et douze vierges. Le général a lui-même procédé à l'examen des livraisons. Il a vérifié que les pièces n'étaient pas rognées, et que les vierges n'étaient pas « cassées », comme ils disent. Pour finir il a expédié à Tang Kiao sa part de taëls et de filles. C'est ainsi que la bataille a été gagnée, sans coup férir.

Moi je connais le général Chi. C'est un Chinois très curieux parce qu'il a le visage en bosse toujours mobile et remuant. Un brave visage où tout bouge, les yeux, les oreilles, le nez, dans une bonne humeur constante. C'est rare en Chine un visage qui se trémousse. Tout pépère avec cela, tout rond, tout gras, un sac à malices. Je le connais bien et il grimace chaque fois qu'il me voit pour me divertir. C'est un ancien brigand de la vallée de la Salouen, paraît-il, la vallée de la mort. Il semble y avoir prospéré. À son actif, dit-on, des centaines de caravanes pillées avant qu'il ne devienne général et favori de Tang Kiao. Son nom fait encore plus peur que celui du général Lu Han à la figure d'ébène sculptée.

Liesse obligatoire en ville. Tang Kiao a fait connaître à la population son triomphe. Désormais le Kouei Tcheou est à lui. Quant à Albert dans son bureau il polit les termes d'un télégramme qui, tout en faisant croire à une victoire de Tang Kiao, évite de trop grandes précisions. J'ai encore dans les papiers qu'il m'a laissés ce petit câble adressé au gouverneur Merlin :

Tang Kiao obligé s'emparer province Kouei Tcheou, son Seigneur de la guerre ayant pris attitude hostile. Sans doute suite agissements consul anglais Yunnan Fu. Succès complet. Excellente attitude soldats yunnanais formés par mission militaire. Mouvement troupes vers Sseu Tchouan continue conformément plan établi par Tang Kiao, après consultation chef notre mission militaire.

Signé : Albert Bodard.

Au dîner Anne Marie a une expression particulièrement éthérée.

– Je suis sûre, mon cher Albert, que vous venez de remporter une grande victoire par télégramme. Avez-vous précisé le nombre des pertes infligées aux « soudards » du Kouei Tcheou, les Yunnanais n'en ayant pas eu, pour ainsi dire ?

À l'heure de l'alcool et du cigare surgit le diable de barbouze, monsieur le consul d'Angleterre, les moustaches flambantes en vrais tisons de l'enfer, l'œil bien satanique, coulissant en biais ses flammes sur Albert, la peau encore plus écarlate qu'à l'accoutumée, celle d'un Lucifer faisant bouillir ses pauvres damnés dans des chaudrons de porridge. Sa gorge même est un chaudron car une bouteille de cognac s'y est engloutie en quelques minutes. Anne Marie faisant

l'échanson, sans crainte d'être damnée pour aider ce diable. Mais dans son rôle de Lucifer, il manque à la barbouze la beauté de l'ange déchu. Sa face est au contraire d'une laideur éclatante, un groin rempli de bougonnements hilares et de fumerolles de moqueries. Dans son exubérance, il tape sur le dos d'Albert en frère, en ami, en compagnon. Entre ses quintes de rire, il arrive à placer ses déclarations d'amour :

– *I like you* Albert. Vous êtes un sacré *jolly good fellow*. Je bois à votre victoire, à la victoire de votre armée. Le gouverneur Merlin va être rudement heureux d'apprendre que Tang Kiao est un nouveau Napoléon. S'il ne s'arrange pas après cela pour vous faire consul général, je fais le vœu de renoncer à la boisson, comme me le conseillent mes répugnants docteurs. Mais en attendant, en l'honneur de votre désignation certaine, je vais pour l'instant abandonner le cognac pour le champagne. Le champagne c'est pour les fêtes chez les Français, n'est-ce pas Albert ? Alors Mme Bodard va certainement, avec sa main qui est celle des grâces, m'en remplir une coupe. Boy ! Apportez-moi la bouteille, c'est moi qui vais faire partir le bouchon. Mon artillerie en l'honneur d'Albert.

Le consul de Sa Majesté, avec ses yeux de porc et ses joues de bébé tonitruant, s'en va comme il est venu, comète de gaieté. Albert s'est résigné depuis un certain temps à ces intrusions sardoniques. S'il se fâchait il serait ridicule. Il reste donc désarmé, essayant de prendre cela à la blague, mais se jurant de rattraper l'individu un jour au tournant. En revanche le consul anglais plaît de plus en plus à Anne Marie, car ce n'est pas tous les jours, à Yunnan Fu, qu'on rencontre un Falstaff bourré d'intelligence.

Du reste la suffisance d'Albert est regonflée par un câble du gouvernement général. M. Merlin le félicite de son excellent travail et le prie de se rendre à Hanoï pour consultation. Albert fredonne en annonçant la bonne nouvelle à Anne Marie, qui lance à brûle-pourpoint :

– Lucien et moi nous vous accompagnons.

Albert après un instant de flottement dit à sa femme :

– Comme vous voudrez, Anne Marie.

L'enthousiasme semble lui manquer.

Quelques jours après, donc, la famille Bodard au complet se retrouve auprès des Merlin au complet. La même comédie et les mêmes marionnettes, le maudit tennis, les mamelles de Mme Merlin. Les moustaches en brosse de M. Merlin. Les yeux pétillants et les gestes trop nerveux du jeune André. Et le capitaine, et les

résidents et les grands administrateurs. Tous les repas en ville, et madame ma tante dans son bungalow minuscule. Rien n'a bougé. Rien ne bouge jamais aux colonies. Une nuit il me semble que mon sommeil est gêné par des grognements, mais c'est très loin comme si je les percevais dans un rêve médiocre, qui n'est même pas un cauchemar. Il me semble qu'Anne Marie s'est levée, s'est glissée dans la chambre d'Albert pour lui demander :

– Qu'avez-vous mon ami ?

Je ne me souviens pas de la réponse.

Quand je me lève j'entends des souffles rauques, courts, réprimés, comme lorsque Albert a vraiment mal. Dans ces cas-là il a sa forme de stoïcisme. Les grandes plaintes et les grands gémissements sont réservés pour des malaises bénins dont il fait profiter la ville entière. Non, là il souffre vraiment. Anne Marie vient me dire :

– Ne fais pas de bruit. Ton père est malade. Ne va pas dans sa chambre.

Tout un brouhaha. Les Merlin ont envoyé leurs deux meilleurs médecins, ceux qui sont attachés à leur personne propre et qui sont chargés de l'auguste santé du gouverneur général. Il s'agit des docteurs Le Roy des Barres et Coppin, directeurs du service de la Santé au Tonkin. Je les entends murmurer à Anne Marie :

– Ce n'est pas grave, mais très douloureux, une colique néphrétique. Nous espérons éviter l'opération.

Au cours de la matinée surgit Mme Merlin, toute autorité. Elle jette un coup d'oeil étonné à Anne Marie qui n'est pas au chevet d'Albert. Les deux dames se rendent auprès du patient. J'entends Mme Merlin lui dire :

– Mon mari viendra lui-même tout à l'heure. Il vous aime beaucoup !

Mme Merlin passe la main sur le front d'Albert avec le geste d'une matrone coloniale habituée à vérifier les températures et la montée des fièvres. Elle le borde avec des mots encourageants. Quand elle ressort de la pièce avec Anne Marie, elle lui dit d'une voix sévère :

– Surtout soignez-le bien.

C'est un ordre. Les médecins reviennent. Il y a des infirmières. Ces gens apportent de drôles d'instruments, des bassins, des sondes, des seringues. Une question m'est restée en tête. Je demande à Anne Marie :

– Qu'est-ce qu'une colique néphrétique ?

– Ton père a des pierres dans le corps qui lui font mal.

Je me demande comment un homme peut produire des cailloux. Je glisse ma tête dans la chambre d'Albert en pleine consultation. Autour de lui des blouses blanches en quantité, et dans ces blouses, des dames affairées et des messieurs qui se penchent sur son corps, sur le bas de son corps. De leurs longs doigts ils tâtent quelque chose. Moi, je suis tout à fait candide en matière de sexe. Cependant j'ai trop fréquenté des temples bouddhiques, j'ai trop vu les galeries et les bariolages infernaux où sont châtiées les luxures par les mauvais génies. Et j'ai vu qu'aux hommes les bourreaux sciaient, brûlaient, rôtiisaient, découpaient le membre qu'ils avaient entre les jambes. Je savais même que ce membre servait à faire des enfants. Et là sous mes yeux il me semble qu'on supplicie Albert. Je distingue nettement sur lui un membre semblable à ceux qui étaient peints dans l'obscurité des temples. On ne le découpe pas, mais au-dessus de lui il y a des crânes chauves, des cous maigres, des épaules et surtout des mains qui s'enfoncent dans la chose lentement et précautionneusement, la chose que d'abord ils manipulent, ils tripotent, ils palpent. J'entends l'un d'eux dire à l'autre : « Il doit y avoir deux ou trois calculs très gros. » Ces messieurs ont des mines graves. Albert, lui, semble avoir atteint l'état de sainteté. Sa tête repose sur son édredon. Il ne dit rien. Il ne geint aucunement. Il se veut insensible à la douleur. Finalement il demande aux toubibs :

– Messieurs, comptez-vous m'opérer ?

Mais ces messieurs répondent de ces voix spéciales, de ces voix professionnelles qui se veulent rassurantes :

– Nous espérons dissoudre suffisamment vos calculs grâce à des médicaments pour qu'ils puissent passer. Cela sans doute sera très douloureux et vous souffrirez pendant plusieurs jours. Une intervention chirurgicale est délicate et ne doit être envisagée qu'en dernier recours. Il pourrait en résulter ensuite pour vous des inconvénients graves. Mais nous l'éviterons.

Alors Albert très sereinement dit à ses tourmenteurs qui lui mentent peut-être :

– Messieurs je vous fais toute confiance. Je subirai ce qu'il faudra.

Étrangement la dignité d'Albert ne m'émeut pas. Je suis fasciné par son membre. Je sais bien que j'en ai un moi-même, mais je n'y ai jamais prêté attention. La découverte soudaine du membre étalé d'Albert me donne une impression d'horreur. Cela me semble monstrueux. Peut-être est-ce à cause de ce que j'ai entrevu là que, plus tard et pendant des années, j'aurais tant honte de ma chair.

Pour la première fois j'ai des visions qui me répugnent, car je le sais, j'en suis sûr maintenant, je proviens de ce membre qui après m'avoir sécrété, sécrète à présent des cailloux. Au fond cela vaut mieux, car s'il m'avait sécrété des frères et des sœurs, cela aurait été pour moi pire qu'un cauchemar, un sentiment de dégoût. D'ailleurs après cela son corps m'inspirera toujours un malaise profond, et ses baisers je les subirai en contenant un mouvement de recul.

Pauvre Albert. Il n'est pourtant en rien repoussant physiquement et même je lui ressemble. Mais c'est Anne Marie qui m'a communiqué ses propres hantises. Bien plus tard elle m'a raconté... d'abord le voyage de noces à Venise où elle a tant pleuré... Elle n'était qu'une chair qui lui appartenait et sur laquelle il se jetait voracement. Et souvent au cours de ces nuits il était repris par ses maladies tropicales. Si cela n'avait été que du paludisme... Mais soudain ses intestins coulaient et se répandaient sur les draps en taches dégoûtantes, avant qu'il n'eût le temps de courir au cabinet de toilette. Elle-même alors, par honte de ce que les femmes de chambre auraient pu découvrir, lavait au savon ces immondices. Parfois Albert devait se précipiter au cours d'une nuit vingt fois aux lavabos. Elle, la fille d'Ancenis, elle n'aurait jamais pu imaginer pareille horreur.

Pauvre Albert, tout au long de nos premières années, je me souviens qu'on lui faisait des séries de piqûres d'émétine. Oui, comme Albert me semblait minable quand il décrivait en public pour se faire plaindre toute la misère de ses amibiases, avec leurs effets contradictoires de lourdeur de plomb qui dévoraient son ventre et ces écoulements infects et incontrôlables qui accompagnaient ses pas. Moi aussi bien plus tard j'ai été atteint, gravement, pendant des années, de la même maladie. Oui moi aussi j'ai semé dans les draps et sur le carrelage de ces coulées innommables. Moi aussi je me suis tordu dans ces pesanteurs qui me faisaient un bidon d'une tonne. Mais pour moi heureusement cela ne s'est pas produit pendant une lune de miel avec une jeune beauté innocente. Maintenant je sais qu'Albert n'était pas coupable. Anne Marie en gardait un souvenir horrible qu'elle avait ensuite savamment distillé dans mon esprit, avant que je ne tombe moi-même sur cette scène du membre s'offrant à mes yeux dans l'appareil à la fois terrifiant et ridicule de la médecine. Je n'ai rien dit. Personne ne s'est aperçu de rien. Mais le phallus, n'importe quel phallus, est resté au long de mon enfance l'attribut de la honte suprême.

Les cailloux se sont écoulés. Il leur a fallu une dizaine de jours. Albert a souffert énormément. Anne Marie, tout ce temps, a fait de

son mieux pour le soutenir et le soigner en un effort, pour elle, héroïque. Médecins et infirmières ont poursuivi leur ballet et se sont congratulés quand le plus gros caillou est apparu au jour. Ensuite ils ont congratulé Albert en lui montrant ce qu'il avait produit. Mais la vraie soignante, la vraie consolatrice, qu'aucune tâche ne dégoûtait, c'était sa sœur, la tante aux coussins. Mme Merlin venait chaque jour. Chaque fois elle caressait le visage d'Albert et chaque fois elle disait à Anne Marie d'un ton péremptoire :

– Soignez-le bien.

Monsieur le gouverneur général est venu en personne à plusieurs reprises à son chevet et lui racontait que lui aussi en Afrique avait été atteint du même mal. Enfin Anne Marie a compris qu'Albert allait mieux parce qu'il commençait à s'apitoyer sur lui-même, à geindre à fendre l'âme ou à pleurnicher sur tout ce qu'il avait subi au service de la France. Il fut tout à fait guéri le jour où il demanda aux deux médecins qui l'avaient soigné une attestation officielle de sa colique néphrétique. C'était une de ses manies que les attestations de ce genre. Il en avait une collection dont il bombardait régulièrement le Quai d'Orsay, à propos de n'importe quoi, pour obtenir un congé, dans l'espérance d'un avancement... et, d'une façon plus générale, pour exhiber son mérite. Les certificats médicaux et les décorations, c'était son point faible.

CHAPITRE V

Albert est resté pâle et les médecins lui ont conseillé de rejoindre aussitôt que possible les altitudes réparatrices de Yunnan Fu pour sa convalescence. Mais il faut qu'il se sacrifie encore un peu. Monsieur le gouverneur souhaite impérativement qu'il participe à certaines délibérations essentielles. Il s'agit de prendre une décision : le gouverneur ira-t-il à Canton ? La décision, c'est oui. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, Albert n'est pas flambard. À Anne Marie qui l'interroge, il répond un peu penaud :

– En donnant mon avis j'ai été très prudent. Je ne voudrais pas envoyer M. Merlin dans un piège à loups. Vous savez, la situation ne fait qu'empirer chaque jour davantage. Je ne reconnais plus mon Sun Yat-sen. Mais M. Merlin, c'est du Français de la vieille école qui ne recule pas. Finalement, après avoir pris avis de ses conseillers, il a décidé le subterfuge suivant, qu'il irait en visite officielle au Japon et que sur le chemin du retour il s'arrêterait à Canton, dans la minuscule concession internationale de Shameen, pour porter le réconfort de sa parole aux résidents français. Évidemment, il tâcherait de voir Sun Yat-sen, presque en secret.

Anne Marie l'épie de ses yeux perçants :

– Pour une fois il me semble que vous avez été très discret.

– Oui, j'ai fait attention de ne pas trop parler. Ce sont ses administrateurs des services civils, ces acharnés de l'expansion de l'Indochine qui ont donné de la voix.

– Vous avez changé de ton bien rapidement mon ami.

Albert soupire les yeux au ciel :

– Ah ! qu'on me rende ma vieille bonne révolution de 1911. J'étais à Tcheng Tu, elle se faisait, et pourtant je n'y croyais pas. Les Blancs et les Chinois non plus. C'en était une pourtant, étrange, incompréhensible, pleine de têtes coupées et de négociations infinies. Un méli-mélo épouvantable. J'y étais à l'aise, j'aimais ça. Être révolutionnaire alors cela consistait à s'habiller à l'occidentale. Tous les Français ont pu vendre leurs complets, leurs vestons, leurs chemises et surtout leurs chapeaux hauts de forme à des prix extraordinaires. Malgré tout, les populations des villes traquaient les Mandchous de toute espèce, les maréchaux, les mandarins, les

courtisans, tous les hommes de l'empire mandchou qui venait de s'effondrer. Ces Mandchous se déguisaient en Chinois, et pour les démasquer on les faisait compter jusqu'à dix. Ils prononçaient le mot dix avec un accent spécial. Les Chinois se faisaient couper leur fameuse tresse, la célèbre natte symbole de l'asservissement. Les coiffeurs avaient été mis aux travaux forcés de la révolution. Ah la belle révolution ! Jamais je ne reverrai cela. Et puis bientôt il n'y eut plus personne pour commander à Tcheng Tu. Des bandes surgirent qui pillèrent la ville entière en s'entre-battant. Toutes les belles demeures étaient dévastées. Moi, quand ces brigands voulurent pénétrer dans le consulat de France, je me suis mis sur le seuil en uniforme et j'ai crié aux émeutiers : « Personne ne pénétrera. » Et personne n'a pénétré. Parfois ils me menaçaient d'un couteau, d'un simple couteau, car ils n'avaient pas de fusils à cette époque-là. Je m'en tirai en palabrant davantage. Là j'exerçais mon métier. J'en étais fier, heureux. Mais je dois dire que dans la province pas mal de missionnaires furent tués. Imaginez-vous qu'à l'époque un officier de canonnière, ayant remonté le Minh jusqu'au plus haut point possible, arriva à Tcheng Tu après une randonnée incroyable à pied avec un canon et quelques matelots pour sauver la sainte Église martyrisée. Ce fut une histoire épouvantable avec Paris. On était au temps du ministère Combes et l'officier en prit pour son grade sous l'accusation de cléricalisme. Oui ça, pour moi, c'était l'aventure, la vraie Chine dans son chaos et son désordre où les Blancs finalement se débrouillaient fort bien malgré quelques incidents malencontreux. Des tués par-ci par-là... Et pour le reste dans les concessions c'était le polo, le golf et les drinks.

Anne Marie feint de s'apitoyer :

– Albert vous avez à peine plus de quarante ans, vous êtes très ambitieux, ce que j'approuve. Ne vous laissez pas aller à des regrets romantiques.

Albert lève les bras au ciel :

– Que voulez-vous, je viens de lire tous les rapports que le gouverneur général a reçus sur Canton et sur Hong Kong. À chaque paragraphe on trouve des termes comme prolétariat, syndicats, commissaires politiques. Pas du tout un charabia. Une sorte d'imitation de l'Occident, où les mots marxistes sont devenus des incantations sacramentelles ou des idéogrammes magiques. Ils n'en sont que plus dangereux. Imaginez-vous qu'il ne s'agit plus de chasser l'étranger selon les recettes de Tseu-Hi, qui lui ont si mal réussi, je dois dire, mais par l'organisation du peuple. J'avoue que cela dépasse mon entendement.

Que dans cette Chine où il n'y avait que des gueux, des coolies, des misérables faits pour travailler, obéir, et mourir à la tâche, comme s'ils n'avaient pas à proprement parler d'existence humaine ; que dans cette Chine, il soit né en quelques mois un peuple extraordinairement conscient de lui, organisé, discipliné, passionné, fanatique de haine contre l'impérialisme, le colonialisme, l'exploiteur, pour mon père c'était à n'y rien comprendre. En quelques mois les dockers de Hong Kong et les sampaniers de Canton étaient devenus des militants rouges, avec la casquette au lieu du haut-de-forme. C'était un changement de planète. Tous en tenue semi-militaire, en bleus de chauffe. Des comités partout. Des haut-parleurs partout. Des orateurs sur des tréteaux partout. Des meetings avec des bruits pas chinois, des orchestrations de slogans, d'acclamations, de huées, avec des chefs de claque partout. Une fièvre extraordinaire et savamment fabriquée. Les Soviétiques n'avaient pas perdu leur temps. Et quels Soviétiques ! De ces êtres vigoureux et primaires. Des travailleurs de l'agitation formés dans on ne savait combien de pays sous combien de noms. Et l'agitation pour eux, c'était l'ordre. C'était la structuration. Tout de suite ils avaient compris qu'il ne fallait pas travailler seulement avec le P.C. chinois, tout juste formé et composé de vieux intellectuels, mais surtout avec le Kuomintang, la gauche du Kuomintang remplie de returned students, c'est-à-dire de fils de bourgeois devenus extrémistes en Amérique et surtout en Europe. Nous autres les Français nous avions fabriqué à Paris la plus fine équipe de rouges, les plus extrêmes, des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, comme Chou En-laï, un fils de mandarin qui avait voulu être ouvrier chez Renault et qui était maintenant le commissaire politique de l'école de Whampoa où se fabriquaient les cadets de la nouvelle armée nationale et révolutionnaire, des cadets qui étaient des fils de bourgeois d'ailleurs... Ce Chou En-laï à côté de Tchang Kaï-chek, ça l'inquiétait beaucoup, mon père... Et les Russes, pour obtenir ce qu'ils voulaient, avaient une seule méthode : flatter, toujours flatter Sun Yat-sen qui semblait avoir perdu la boule.

– Imaginez qu'ils ont obtenu d'instituer des commissaires politiques dans les armées de Seigneurs de la guerre qui, elles, sont toujours là, plus que jamais là, dans l'espoir de bonnes rapines faites au nom du prolétariat. Car on parle de plus en plus de la grande expédition militaire vers le Nord.

Albert redevient sombre. Une pellicule de pensée recouvre son visage. Anne Marie se tait : pour une fois Albert lui dit quelque chose de neuf, quelque chose dont elle n'avait perçu qu'un écho lointain dans son Yunnan. Elle découvre que les Chinois ne veulent

plus souffrir le malheur d'être Chinois. Albert reprend en hochant la tête :

– Faut-il laisser partir le gouverneur Merlin ? C'est déjà la guerre. Une guerre déclarée entre le Hong Kong des Anglais et le Canton de Sun Yat-sen et de Borodine. Vous êtes passée avec moi à Hong Kong, vous souvenez-vous ? Vous rappelez-vous cette splendeur, cette richesse, toutes ces banques, toutes ces constructions en pierre de taille ? Toutes les statues de la reine Victoria...

– Oui, cela a été un des grands paysages de ma vie, dit Anne Marie. Ce pic magique illuminé des lueurs des bungalows, où nous nous rendions pour des buffets à l'anglaise. Et ce goulet étroit aux eaux sombres où étaient ancrés les cuirassés et la canonnière de la Navy avec d'innombrables cargos et paquebots portant tous les pavillons. Et aussi ces quelques ruelles chinoises en pente côtoyant la solennité britannique et au loin toutes ces voiles de jonques sur cette mer d'opale déchiquetée de récifs rouges.

– Les Anglais ont bougrement travaillé, reprend Albert. Quand je pense qu'il n'y avait là au début que des montagnes abruptes, sauvages, couvertes d'une brousse maigre avec, comme seuls habitants, des tigres, des cobras, et, dans les anses, des embarcations de pirates. Les terrassements faits par les Anglais, à force de coolies, ont été fantastiques. Combien sont morts ? Eh bien les descendants de ces coolies promus dockers ont en masse quitté Hong Kong pour rejoindre Canton. Et Hong Kong dans sa splendeur est actuellement comme un corps vidé de son sang. L'arme nouvelle de la Chine c'est la grève, la grève qui est en train d'anéantir Hong Kong. Et c'est ce peuple-là qui, à Canton, est devenu ce prolétariat pétri de haine contre l'Angleterre. Oui Sun Yat-sen veut abattre Hong Kong. Les Anglais, pour la première fois de leur histoire coloniale, se sentent impuissants, ne sachant que faire, comme s'ils avaient peur. Ils envoient bien leurs canonnières devant Canton, qui menacent de tirer et ne tirent pas. Hong Kong c'était le suçoir de Canton. Les Anglais n'avaient donc pas eu besoin de se tailler une grande concession à Canton même. Il y avait juste cet îlot de Shameen, où j'ai vécu deux ans. Quel endroit délicieux ! Comment aurais-je pu penser que Shameen allait devenir un abcès de l'Asie !

Moi aussi je suis allé à Shameen en 1949, quelques semaines avant l'arrivée des communistes. On devinait encore ce qu'avaient été le passé, les temps heureux, ceux qu'Albert avait connus : tout alentour la cité la plus merveilleuse de Chine, la plus fantastique, la Chine de Canton, et Shameen entouré d'eau, la rivière des Perles avec, sur un côté, tout un quartier flottant fait d'énormes jonques

destinées aux plaisirs et aux luxures, et sur l'autre une sorte de douve franchie de minuscules ponts en dos d'âne qui vous jetaient dans le fantastique labyrinthe qu'était Canton, le Canton des grands négociants célestes. Quant à Shameen, c'était, sur une étendue comparable à celle du parc Monceau, un jardin plat, avec des sentiers cimentés et quelques lourds bungalows européens qui étaient les consulats et quelques banques. Face à la Chine bruyante quelle languissante tranquillité ! Quelle paix ! La solitude. Rien que des gentlemen et juste quelques Chinois de qualité. Un autre monde. Une miniature. On ne pouvait y marcher qu'à pied, calèches et voitures y étant interdites. Mais le bruit de la Chine était tout autour.

Albert sort de sa rêverie pour dire :

– Maintenant Shameen est pratiquement assiégé. C'est systématique. Chaque jour cette foule devenue le prolétariat organisé manifeste sa haine, de l'autre côté de la douve qui n'a que quatre ou cinq mètres de large. Vous imaginez les cris ! les pancartes ! Cette masse est encadrée de ses commissaires politiques et, ce qui est plus dangereux, de soldats du peuple et de cadets de l'école de Whampoa qui parfois braquent des mitrailleuses. De notre côté on a entouré l'îlot de champs de fils de fer barbelés, de contingents de troupes britanniques et même françaises et les canonnières croisent sur la rivière des Perles dès que la tension augmente. Ce peut être l'explosion à tout instant. Voilà pourquoi je me demande si Shameen est bien un endroit pour une visite du gouverneur général.

Anne Marie d'une voix sifflante :

– En somme vous reculez, Albert. Vous laissez tomber vos plans. Il semble que vous rejoigniez mon avis.

Albert de son visage le plus farouche, ses moustaches en ailettes d'obus :

– Je ne renonce à rien, mais j'ai quelque scrupule envers le gouverneur Merlin.

Ces doutes d'Albert, je les ai mieux compris à la suite d'une visite chez ma tante. Ce jour-là elle vend ses fameux coussins à une dame accompagnée de son époux qui est comptable dans une firme d'import-export, un petit sanguin anémié par les chiffres. Sans que je comprenne pourquoi, il se met dans une colère noire. Il trépigne. Il crie :

– Ces animaux-là, il faudrait que les Japonais s'en occupent. Avec eux ça filerait doux. Eux ils sauraient se faire respecter. Eux ils

connaissent les Chinois, et dès qu'apparaît un soldat du Mikado, ils rentrent dans leur trou les Chinetoques.

Ma tante approuve, car il s'agit d'un client, mais elle suggère qu'il peut y avoir d'autres solutions.

– Oui, hurle l'énergumène, si au lieu de se faire botter le cul et de se faire cracher à la figure, nos autorités dans cette satanée Chine avaient le courage de faire respecter la loi ! Quelques milliers de têtes bien chinoises, à commencer par celles des étudiants pervertis par les maudits pasteurs américains, et, je vous le dis, l'ordre reviendrait comme par enchantement... Et si ça ne suffit pas : les Japonais ! qui eux n'en seraient pas à deux ou trois cent mille Chinois près ! Les Anglais qui autrefois avaient du nerf sont maintenant aussi lâches que nous.

Ma tante essaie de murmurer qu'il y a de bons Chinois. L'homme approuve.

– J'en connais un seul. Tchang So-ling, le Seigneur de la guerre de Mandchourie. Celui-là à Pékin il fait fusiller cinquante mauvais esprits par jour. Lui, au moins, il a de la poigne. Et avec les étrangers, jamais d'histoires. Tenez ! son armée il l'a encadrée de Russes blancs, des vrais princes ! Malheureusement il a été trahi et il a perdu tout un régiment de ses Russes. Deux mille de tués. Il tient Pékin, et si nous l'avions mieux soutenu, il tiendrait Shanghai. Un culotté, alors que tout le monde baisse son froc devant les bolcheviques, lui a envoyé ses troupes à Pékin dans leur ambassade. Et tous leurs papiers, il les a ramassés et fait publier. Moscou pris la main dans le sac ! Et quelle conséquence en avons-nous tirée nous autres ? Rien ! aucune ! On continue à tendre le derrière.

L'énergumène est parti là-dessus. Mais ce que je ne sais pas encore c'est que tous les Anglais, tous les Français de Chine, d'Indochine, et d'Asie, sont tous aussi frénétiques. Il y a chez tous les coloniaux à nouveau une exaspération et une haine, une idée fixe de haine contre la Chine, non plus contre la Chine tortueuse et écailleuse du dragon que l'on commence à regretter, mais contre la Chine nouvelle, contre la Chine moderne, cette Chine qui paraissait impossible à concevoir, et qui est là pourtant dans sa prétention et sa suffisance odieuses et inacceptables : des Jaunes qui se croient les égaux des Blancs. Elle n'est plus un immense marché, elle devient une immense revendication, une immense arrogance. Certes les Japonais sont bien des Jaunes, mais depuis longtemps ce sont des « Blancs d'honneur » plus Blancs que nature. Beaucoup leur confieraient la tâche de rappeler aux Chinois qu'ils ne sont eux que des Jaunes indélébiles.

Cependant Albert se rend chez le gouverneur pour une audience en tête à tête et il en revient, toute maladie oubliée, en gambadant, du moins en se retenant de gambader. Il arbore sa physionomie n° 10, celle de la joie parfaite. Anne Marie, elle, a deviné ce qui pouvait provoquer une pareille allégresse chez monsieur le consul, en dépit de la mine de souffrance supportée qu'il avait affichée ces derniers jours.

– Je suis sûre que monsieur le gouverneur vous a fait une promesse et je devine laquelle. Il va s'efforcer de vous faire nommer consul général.

Albert est un peu stupéfait :

– Oui, le gouverneur m'a indiqué que l'importance de mon poste à Yunnan Fu exigeait là-bas un diplomate du rang de consul général au moins et comme il m'a dit apprécier beaucoup mon travail, il lui a paru que la solution évidente était de me promouvoir moi sur place. C'est pratiquement fait. Les Affaires étrangères ont donné leur accord au ministère des Colonies.

Anne Marie remarque :

– Ainsi vous allez être nommé, même sans l'aide de Berthelot.

– Oui, répond Albert.

Anne Marie sourit.

– Je pense que vous allez écrire une lettre d'excuses à Berthelot en lui affirmant que cette nomination sans lui n'est d'aucune manière une trahison.

– Je n'ai pas trahi Berthelot !

– C'est vrai. Mais lui pourrait le croire. Il faudra lui expliquer qu'un enchanteur Merlin a discerné votre mérite aussi bien que lui autrefois. Il croyait, disait-on, être le seul à l'avoir perçu.

Rire d'Anne Marie auquel lâchement Albert se joint. Il ne veut prendre les propos de sa femme que comme une tendre moquerie. Ce soir-là tous les trois nous allons dîner à l'hôtel Métropole, le palace d'Hanoï, au champagne naturellement. La famille Bodard, qui vit dans des festivités continues, marque ainsi qu'elle s'octroie une petite fête intime de famille unie et heureuse. On connaît tout le monde. On se salue entre gens de haute compagnie, ce qui donne lieu à tout un rituel de poignées de mains, à tout un protocole aussi : lequel va se présenter à la table de l'autre, par exemple ? Enfin après un repas fin, coupé d'inévitables effusions coloniales, mon père vérifie l'addition et l'on s'en va en passant par la porte à

tambour, la première et la plus célèbre d'Indochine.

Quelques jours plus tard j'aperçois du train le lac de Yunnan Fu. Yunnan Fu qui est toujours aussi calme dans cette Chine partout ailleurs en proie aux convulsions. Au consulat Albert se livre à la grande inspection, celle à laquelle il procède à chaque retour de chaque absence. Il vérifie que tout est parfait, de la figure de son vice-consul au carré des boys rangés comme pour une revue militaire. Au vice-consul il demande sévèrement :

– J'espère que vous n'avez pas pris d'initiative.

Il inspecte les gamelles. Il inspecte le jardin. Il crie à la découverte de chaque branche cassée et de chaque tache de poussière. Il s'inquiète surtout de deux choses : sa garde-robe et son courrier. Ah ! quelle jouissance de briser les cachets des plis officiels, d'ouvrir les lettres privées ! Chacune d'elles il l'annote de sa petite écriture aiguë : « raseur » « quel toupet ! », « à refuser », « exiger explications », « répondre immédiatement », il s'absorbe, faisant grincer sa plume, à remettre chacun à son rang, comme un professeur donnant des notes. Cela lui demande deux jours entiers où il se couche à trois heures du matin. Le troisième jour arrive une petite lettre privée, sans aucun sceau officiel ; dès qu'il la voit, il la prend en tremblant, car il a reconnu l'écriture de M. Merlin. Il l'ouvre comme si sa vie en dépendait, et il trouve ces lignes, toujours de la main du gouverneur :

Mon cher Bodard, je viens d'avoir confirmation que votre promotion au grade de consul général va paraître d'un jour à l'autre au Journal officiel. Je suis heureux pour vous. Toutes mes félicitations. Mes hommages à Madame Bodard.

Signé : Merlin.

Cette fois Albert ne résiste pas. Il court en brandissant le morceau de papier jusqu'à Anne Marie étendue sur un hamac dans le jardin. Il lui agite la lettre devant les yeux. Elle se redresse un peu paresseusement, et lit d'un coup d'œil.

– Bravo mon ami. Mais je vous conseille de vous armer de patience car, vous le savez, les diplomates du Quai d'Orsay sont maîtres dans l'art d'ajourner ce qui ne leur plaît pas vraiment. Ils savent même faire attendre le *Journal officiel*... Vous la connaissez votre maison...

Et, de fait, les semaines passent et le décret de nomination n'arrive pas. Albert tourne dans son bureau, tourne dans sa chambre, tourne dans les cours du yamen, tourne dans le jardin, tourne dans la ville. Le supplice de l'attente. Toutes les attentes. Est-

ce que M. Merlin va se rendre à Canton ? La situation s'est encore dégradée dans l'îlot de Shameen. Un Français, M. Pasquier, acheteur de soie, a été tué. Les consuls ont décidé d'interdire l'entrée de Shameen pendant la nuit aux Chinois qui ne seraient pas porteurs de sauf-conduit. Le lendemain une vingtaine de mitrailleuses ont été braquées sur la concession et, pendant deux jours et deux nuits, une masse immense et furieuse a entouré les résidents. Forêt de bouches hurlantes, de poings brandis et de gestes de mort. Des étudiants se sont habillés en robes blanches chinoises traditionnelles portant d'énormes caractères signifiant : « Rendez-nous Shameen. » De temps en temps cette foule a fait mine de forcer les barrages de sacs de sable établis sur les ponts au-dessus de la douve. Les civils anglais selon une tradition très britannique ont endossé leurs uniformes d'officiers de police de réserve, et les Français en bras de chemise se joignent à eux, tous bardés d'armes. En effet les policemen de race chinoise enrôlés par les consulats ont disparu magiquement, tout comme les domestiques. Tandis que les messieurs assurent la défense, les ladies britanniques et les dames françaises absolument anéanties par la disparition de leurs boys se mettent cependant, avec un courage admirable, à faire la tambouille et à passer le balai. De loin les Chinois innombrables, qui les aperçoivent en train de faire les boyesses, rient avec la même gaieté qu'ils ont pour assister aux exécutions. Oui, à Canton l'atmosphère est exécrable. Heureusement, un jour, on ne sait pourquoi, tout le personnel chinois revient et les foules assiégeantes disparaissent.

À la lecture de ces rapports, Albert est perplexe, il dit à Anne Marie :

– Il faudrait que ma nomination arrive vite, car si M. Merlin tombe dans un sale coup à Canton, je pourrai lui dire adieu.

La troisième exaspération d'Albert c'est le silence des Seigneurs de la guerre sseutchouanais. Ils ne lui envoient que des compliments de plus en plus fleuris, enrobant des propos sibyllins. Ainsi le général Su Hiao-kang a fait parvenir cette missive :

Le général Su Hiao-kang commandant en chef des troupes du Sseu Tchouan à monsieur Bodard consul de France à Yunnan Fu :

Bien que les nouvelles communiquent entre nous deux, je n'ai pu vous voir depuis longtemps. L'époque du solstice d'hiver est presque achevée et ma pensée portée vers vous a été doublée. Vous, monsieur, traitez les gens avec l'affection et vous aimez à faire le bien. Votre cœur est comme celui du Bouddha de la sagesse. Les personnalités chinoises vous louent à la même voix. Actuellement je vous offre spécialement une pièce de broderie, avec l'inscription : « Bouddha de longue vie sans limite. »

Quand vous êtes dans un pays vous êtes comme le Bouddha vivant des dix mille familles, c'est-à-dire la reconnaissance publique à vous. J'espère que vous voudrez bien la conserver comme souvenir. Tout ce que je désire. Pour ce qui est du reste, j'ai chargé messieurs Wang Peï-han et Tchang Hi-hien, conseillers de notre quartier général, de vous en parler en personne. Je vous écris donc cette lettre pour vous souhaiter que vous soyez en bonne santé.

Albert a l'air désabusé, triste, d'un homme habitué aux éternelles tergiversations et tractations chinoises. Il dit en se tortillant la moustache :

– J'ai peur que cette pièce de broderie ne mette fin à l'expédition des Yunnanais au Sseu Tchouan. Pas un mot sur eux et pourtant ils sont prêts à occuper le Sseu Tchouan au premier signe. Mais ce signe quand viendra-t-il ? Si jamais les deux conseillers de Su Hiao-kang viennent jusqu'ici ce sera pour m'expliquer que la situation s'est très heureusement arrangée au Sseu Tchouan et qu'ils n'ont plus besoin des troupes de Tang Kiao. Je suis même sûr qu'ils ne viendront pas, ces conseillers, de peur d'être coupés en rondelles par le maréchal.

Albert a l'air douloureux d'un martyr crucifié par les clous de la pensée.

– Cette Chine, on croit la tenir et on ne la tient jamais... Mais je ne renonce pas...

Et Albert presse à son tour, par une missive encore plus fleurie, le général Su Hiao-kang d'accueillir les troupes yunnanaises, sinon il sera trop tard car Wu Pei-fai ce dogue de guerre, qui tient le Nord du Yang Tse pour le compte des Anglais, aura mangé le Sseu Tchouan par la gueule de Wang, son homme de paille.

Le consul d'Angleterre, qui pétille depuis le fond de ses verres jusqu'au fond de ses yeux, continue à venir se soûler au consulat en toute amitié facétieuse. Il dit à Albert en lui tapant sur le dos :

– Eh mon ami, vos affaires du Sseu Tchouan ça n'a pas l'air de marcher fort.

Albert n'ose pas se fâcher. Il répond avec son badinage personnel qui sent le faux col :

- Et vous n'y êtes pour rien, je parie ?
- Pour rien du tout. Parole de Français !
- Mais vous êtes Anglais, et pas qu'un peu...
- J'aime tellement la France que je mens en français.

Après que la barbouze s'est retirée, tout le dîner se passe à déclamer contre lui. Mais au repas du lendemain c'est à l'ambassadeur de France à Pékin qu'Albert s'en prend.

– C'est lui qui me barre, j'en suis sûr. Je le dérange. Pour cet homme-là, il ne se passe rien en Chine, ni à Canton, ni à Shanghai, ni dans ces provinces qu'il connaît à peine de nom comme le Sseu Tchouan et le Yunnan. Toute la Chine pour lui se résume à Pékin où règne en effet la plus délicieuse atmosphère diplomatique. La diplomatie absolue. La diplomatie en soi.

Anne Marie écoute Albert sans ennui, car c'est une nouvelle élégance qu'il lui décrit. Une élégance qu'elle ignore encore mais qui l'attire et dont elle soupçonne qu'elle ne l'atteindra jamais avec son mari, même s'il lui arrivait d'être promu au sommet de la carrière. Albert lui parle du quartier des légations, chaque légation moussue, enclose dans son parc et gardée à l'entrée par des lions de pierre. Une sentinelle somnolente. Par-dessus tout, une douceur, une rêverie. Sous les ombrages les yamens de son excellence monsieur le chancelier et madame, son excellence monsieur le premier secrétaire et madame... et ainsi de suite jusqu'au palais de l'ambassadeur. Dans la journée des notes de piano et, le soir, des parties de tennis et de bridge, comme dans une ville d'eau pour riches étrangers. Ambassades du monde entier, pénétrées de l'éternelle sagesse chinoise. La Cité Interdite est tout près, abandonnée, mais son âme semble avoir diffusé sa paix dans la cervelle des diplomates. Ils ne se reçoivent qu'entre eux. Ils sont comme embués par les siècles, par Confucius, par la beauté du ciel, par l'harmonie merveilleuse de ce paysage fabriqué pour la divinité. Cela ne les a pas empêchés de gratter un peu sur le parvis des temples du Ciel pour agrandir leur terrain de polo. Du reste, ne connaissent-ils pas la Chine, eux qui reçoivent à leur table les lettrés les plus vieux, les plus nobles, les plus sages, les plus délicieusement prévenants de la Chine entière ? Par eux, ils savent tout.

Certes Pékin, à la suite d'affreuses tueries et trahisons qui se déroulent au loin dans les campagnes, change souvent de possesseur. Mais chaque Seigneur de la guerre vainqueur, même la brute la plus effroyable, a soin d'occuper la ville impériale avec un tact infini, sans aucune espèce de violence, de façon à ne pas choquer messieurs les diplomates. Et ces redoutables *warlords* recrutent toujours, comme dignitaires et ministres, les mêmes vieux laissés-pour-compte de l'Empire, les plus vieilles barbes, et les plus graves sentencieux, qui représentent pour les excellences étrangères toute la pérennité de l'harmonie céleste. En somme le ciel de Pékin, les monuments de Pékin, les sages de Pékin, mais les ambassadeurs

entre eux, dans toute leur habileté consommée à être ambassadeurs, c'est-à-dire à ne rien faire. Comme la vie est agréable ! Il y a une légère prédominance de la culture anglaise qui, étrangement, se fond avec le raffinement chinois. Rien de la brutalité de ces *merchants* de Shanghai qui haïssent et méprisent les célestes en les exploitant. Là, sous les mânes de Tseu-Hi, il y a comme un apparentement des civilisations. Quel plaisir de jouer au golf auprès des Collines de l'ouest, auprès des pagodes, des tours, des temples dynastiques, cependant que sur les chemins invisibles avance une frise noire de chameaux mongols ! Et de plus, comme nulle part ailleurs les étrangers sont acceptés par l'ancienne Chine, si hostile, du dragon. Il n'y a que sur le toit de l'hôtel de Pékin que l'on peut voir, les soirs d'été, sous la lumière lunaire, les spencers blancs et les pantalons noirs des hommes accolés aux tuniques brodées, si largement fendues sur le côté, des Chinoises de bonne famille. On joue du jazz enchinoisé c'est-à-dire une guimauve bizarre, très lente, avec le saxophone mêlé de tintements orientaux. Des Chinoises modernes sont même habillées en hommes avec des costumes coupés à Paris, bottes fauves, uniformes militaires, smokings pour le soir. L'une d'elles est officiellement un colonel qui se trémousse éperdument dans un charleston et qui est l'éminence grise de Tchang So-ling, le vieillard le plus puissant, le plus craint de Chine, le plus cruel, grâce auquel, à Pékin, prévaut cet art de vivre qui mêle si exquisement l'Orient et l'Occident. Il n'y a qu'une exception à cette symbiose unique, le Pékin Club où les Chinois ne sont pas admis, mais les femmes non plus, ce qui permet aux gentlemen restés purement britanniques, des hommes d'affaires insensibles à la philosophie et à la poésie, de boire à trente une trentaine de bouteilles suivant la vieille étiquette de l'ivrognerie anglaise.

Oui, à Pékin c'est le suprême snobisme. Celui des messieurs de Norpois et de leurs équivalents étrangers. Sourire racé du Français, art du dédain de l'Anglais, toute l'Europe est là dans sa fleur. Albert explique :

– L'ambassadeur quel qu'il soit m'a toujours détesté. Lui il est fidèle au maître de Pékin. Il ne connaît que lui.

Des *warlords* de Pékin il y en a eu trois ou quatre très fameux : Wu Pei-fai le dogue, qui plus tard est allé sur le Yang Tse. Feng, « le maréchal chrétien », aux troupes baptisées en masse dans un lac et qui sont entrées à Pékin en chantant *Plus près de toi, mon Dieu et Ô jour divin*. Ce Feng au cœur sensible qui a publié ce manifeste : « J'ai tant pleuré et si amèrement qu'il ne me reste plus de larmes », cela pour dire qu'il allait faire juger les concussionnaires, c'est-à-dire les vieux mandarins de paille tant aimés des diplomates. Il voulait

prendre leurs trésors. Les excellences en ont sauvé beaucoup par leurs démarches, car ils auraient manqué de convives à table. Mais Feng fut jugé encore plus sévèrement par ces messieurs quand il chassa de la Cité Impériale le jeune Pu Yi, le Fils du Ciel qui avait dû abdiquer à l'âge de trois ans, mais à qui la République chinoise avait garanti la jouissance des « locaux » les plus beaux du monde : la Cité Interdite. Enfin Tchang So-ling est arrivé : un petit vieillard amaigré, une tête de chat à moustache tombante, des yeux plissés adoucis par l'opium. Un postillon de lui, un signe de lui, suffisait pour que quelque part en Chine, près ou loin, tombe une tête de concubine, une tête de banquier de Shanghai, une tête de Seigneur de la guerre rival. Comme lieutenants, cet homme qui se réclamait de la vertu avait les pires canailles qui soient, mais il avait aussi mille canons, cinq cent mille hommes et la cervelle la plus tortueuse de Chine, à moins que cela n'ait été celle de Feng. Ces Wu, ces Feng, ces Tchang, s'alliaient, se désalliaient, se trahissaient, mais toujours Pékin demeurait le jardin des félicités dans sa vieille poussière.

Albert Bodard de conclure :

– En somme, la dernière conquête de la Chine ancienne, la revanche posthume de Tseu-Hi, ce sera d'avoir avalé les diplomates. Et comme moi j'existe, je ne serai peut-être pas nommé.

Si je rapporte ces propos d'Albert, c'est que, pour une fois, ils font surgir aux yeux d'Anne Marie un univers merveilleux où elle serait à sa place. Cette société que hait Albert le plébéien, comme elle paraît supérieure même au meilleur monde, au *nec plus ultra* de l'Indochine où nous avons été reçus. Ce monde de Pékin, où l'on existe en se dissolvant dans la beauté et en refusant les réalités vulgaires, le sang et les drames. Non pas qu'Anne Marie soit insensible à la jouissance de la permanente tragédie chinoise, mais la splendeur dans le néant lui paraît encore de meilleur goût.

La poussière diplomatique dans la poussière des siècles en présence de ces affreux tyrans qui font patte de velours, quelle délicatesse ! Le quartier des légations qui sombre peu à peu dans l'irréalité avec des gentilshommes dont les manières remontent à Metternich, Anne Marie voudrait y être. Mais face à elle il n'y a qu'Albert, dans les lourdes grâces de ses attentes, de ses impatiences, de ses doutes, de ses anxiétés. La figure d'Albert reflète la valse maussade de ses tourments et de ses espoirs, car il passe d'un extrême à l'autre, avec des temps d'hésitation où il voudrait demander à sa femme : « Qu'en pensez-vous ? » Mais Anne Marie n'est pas d'humeur à lui répondre. Elle lui a déjà dit ce qu'elle pensait être la vérité, et elle n'a aucune envie de le consoler par les

petits mots qui lui feraient tant de bien.

Dans son ennui Anne Marie les yeux secs et tendus s'invente une passion. Le fil tiré. Est-ce la réminiscence d'Ancenis et de ces armoires campagnardes pleines de draps finement ajourés et sentant la lavande ? C'est plus que cela, sans que je puisse encore bien deviner ce qui la rend si acharnée et si dure dans cette nouvelle ferveur. Elle surveille, elle épie, les petites mains jaunes qui sont ses instruments. Elle est sans sentiment, intense seulement pour mesurer le travail accompli.

Comment cette rage froide est-elle née ? Curieusement. Depuis mon enfance, depuis Tcheng Tu, j'ai toujours vu les religieuses, une cornette suivant l'autre, venir humblement au consulat de France, la supérieure momifiée vive menant le cortège. Sa cornette à elle date de quarante ou cinquante ans et elle redresse autour de la tête ses ailes jaunies. Ces pauvres sœurs, qui se consacrent aux pestilences de la Chine, sont plus propres que les pères, du moins dans leur tenue. Le parcheminage de la peau remplace le savon, car elles ne se lavent jamais le corps par crainte du péché, mais elles entretiennent leurs hardes, aussi rapiécées que des voiles de jonque. Peaux de poussière, peaux de l'humilité et des pieux subterfuges. Elles viennent toujours essayer de tirer quelques secours pour les milliers de bouches, de vieillards et d'orphelins qu'elles ont à nourrir. Dès qu'elles apparaissent, Albert sait qu'il va être tapé, ce qu'il n'apprécie pas, mais il lui manque le courage de se boucher les oreilles aux prières même pas formulées et il finit toujours par laisser quelques billets. Anne Marie accueille mieux les saintes filles, car la mère supérieure chaque fois sort précautionneusement de son sac du linge brodé qu'Anne Marie achète pour quelques sous non parce qu'elle est avare mais parce que c'est le prix.

Parfois je vais avec elle dans l'ouvroir des religieuses où autour des tables de bois blanc, des orphelines chrétiennes, des centaines d'orphelines sont penchées de l'aube au crépuscule sur du drap qu'elles brodent avec leurs doigts, avec leurs ongles, telles des aiguilles tenant des aiguilles. Le travail forcené. C'est cela ou mourir de faim. Il n'y a d'arrêt que pour les prières, que pour le bénédicité avant le bol de riz qui est la seule nourriture et le seul salaire.

D'où est venue à Anne Marie l'idée du fil tiré ? Il s'agit d'un art d'aiguille très ancien, très archaïque, d'origine italienne qui a presque disparu en Europe, tellement il représente de patience et de labeur. La meilleure ouvrière ne peut en faire au plus qu'un mètre par mois, car il faut avec une dextérité d'insecte arracher à quelque étoffe précieuse des brins de sa trame même pour les sculpter en

motifs rococos, en vitraux de fils, aux dessins tamisés de mystère. C'était jadis l'ornementation des tables princières et royales sur lesquelles reposaient argenteries et flambeaux. Quand Anne Marie connut la grandeur du fil tiré, elle résolut d'en faire son attribut. Une idée fixe. Une hantise. À cette époque-là à Yunnan Fu elle va s'y consacrer entièrement. Elle veut que ce qui est pour elle sa grande œuvre soit exécuté sous ses yeux, dans son consulat, sous sa surveillance, pour sa jouissance, selon les dessins qu'elle ne cesse d'inventer.

Sans la moindre gêne elle achète cinquante vierges pieuses aux religieuses, tout heureuses de les voir aussi saintement placées. On construit donc dans le jardin du consulat, près de la mare, un grand baraquement pour les filles. Elles retrouvent ici les mêmes tables autour desquelles elles besognent pareillement du matin au soir. Pour leur sommeil, des grabats superposés où elles dorment entremêlées, le reste de leur vie c'est de remuer leurs lèvres pour des *Ave Maria* ou pour des remerciements à madame la consulesse si bonne pour elles. Le dimanche elles vont à la messe, leur unique sortie. Elles reviennent avec l'hostie dans le cœur, leur seule autre nourriture que le riz. Mais au consulat il y a deux bols de riz par repas au lieu d'un seul. Elles semblent heureuses, elles sont comme de jeunes pousses de bambou, absolument gracieuses, pleines du sourire céleste de la reconnaissance.

Pourquoi est-ce que je parle de cela avec tant d'insistance ? C'est que, enfant, à Yunnan Fu, j'en ai certainement ressenti une vague répugnance. Sur le moment pourtant rien n'était choquant et je me disais que la besogne imposée par ma mère permettait aux fœtus ramassés dans l'ordure qu'avaient été ces orphelines de croître, de vivre, et de devenir de gentilles chrétiennes. Rien n'était plus naturel. Anne Marie, avec les conseils de la mère supérieure, avait appris à ces filles ce qu'était le fil tiré. Rapidement elles y étaient devenues habiles. Leurs yeux en amande, eux-mêmes légers festons noirs, étaient des filets d'attention. Il me semblait que leurs doigts fuselés s'activaient comme des pattes d'araignées. Ce qui m'effrayait justement c'était leur perfection, un consentement total qui dépassait la soumission, qui était comme la trace d'un moule où on les aurait fabriquées. Il n'y avait jamais aucune réprimande à leur faire. Avec elles ma mère ne criait pas, ne fulminait pas, je veux dire que sa bouche ne se crispait pas. Pourtant il me semblait qu'Anne Marie aurait pu être un peu plus tendre, un peu plus généreuse avec ses protégées, avoir pitié d'elles. Moi, obscurément, j'avais un peu pitié, mais jamais ma mère n'aurait compris que l'on pût dire qu'elles étaient ses esclaves.

La Chine avait-elle desséché le cœur d'Anne Marie ? Ou était-elle née insensible ? Maintenant j'entrevois bien des choses. Avec Albert elle n'était pas vraiment méchante, mais elle n'était pas bonne, ce qui est peut-être pire. Et même avec moi... En tout cas elle ne s'intéressait pas aux filles, mais seulement à ce qu'elles fabriquaient de leurs doigts. Elle n'était alors qu'une sorte d'avidité. Plus tard, jeune homme, dans son appartement de Paris, combien en ai-je vu de ces piles de nappes pour cinquante convives, de ces serviettes en quantité, de ces draps de lit par douzaines, tout cela en tissus précieux, en soie, en linon, avec des bas-reliefs de fils tirés formés en couronnes et en rosaces. Et quand elle recevait, autour de la table recouverte et même débordée de toutes parts par cette blancheur si extraordinairement travaillée, avec quelle satisfaction glorieuse recueillait-elle l'éblouissement des dames et même les mots d'appréciation des messieurs ! Lors des visites qu'elle recevait l'après-midi il ne fallait guère insister pour qu'elle exhibât pièce après pièce, toute sa lingerie, même les draps de son lit. Elle se tenait muette, debout, droite, elle déplaçait ses trésors les plus ouvragés, payée par le concert des exclamations. Enfin elle disait :

– C'était en Chine. J'ai fait faire ces broderies par des fillettes, pour leur éviter un sort affreux, pour qu'elles ne tombent pas aux mains de tenancières de mauvaises maisons, ou pour que, par désespoir ou par famine, elles ne se jettent pas dans une rivière.

Anne Marie était sincère. À Yunnan Fu elle croyait faire une bonne œuvre. Elle en faisait une. Mais en même temps il se trouvait que cette charité devait servir à son renom dans la société parisienne. Et maintenant je me demande si déjà à cette époque, alors qu'Albert était en transes, elle ne pensait pas à revenir seule à Paris pour y faire ses grands débuts. Elle y aurait été la princesse lointaine imprégnée de toute la rêverie céleste, débarquant dans la bonne société pour y faire valoir son personnage un peu mystérieux. De leurs tendres mains frénétiquement agiles les petites filles de Yunnan Fu tissaient donc la légende parisienne d'Anne Marie Bodard, que l'on n'appellera plus qu'Anne Marie.

Les semaines s'écoulaient en n'apportant que les orages du ciel, qui ne sont que les nuées aventurées de la mousson écrasant le Tonkin. Alors les montagnes proches s'estompent, et le lac fouette ses eaux en écume grise. On se sent étouffer, mais très vite, dans ce Yunnan Fu qui est au-delà des nuages, revient la libération, revient la lumière, reviennent toutes les couleurs violentes et légères. C'est de nouveau le pays enchanteur, où il semble que l'air porte les hommes, que les fleurs soient la tresse de la cité. On croirait qu'il n'y a que bonheur et pourtant les êtres y sont si pauvres, si

désespérément pauvres. Mais la consolation est là. Car si les pétales des pavots sont tombés, les jarres sales en contiennent le suc, chauffé dans des marmites, sur des feux de bois, pour le transformer en une mélasse infecte, qui deviendra cette « fumée noire » remplissant de songes les ventres creux. Tout Yunnan Fu porte les relents à la fois doucereux et épicés de l'opium, ce consolateur céleste.

Il y a toujours les temples mais je n'y allume pas de baguettes d'encens devant les dieux comme du temps où j'allais les adorer à Tcheng Tu avec Li. Non, maintenant je suis presque un enfant blanc qui déjà parle moins bien le chinois, et qui porte crânement sur sa petite tête le casque colonial, symbole de la civilisation de l'Occident.

Cependant, si les tempêtes s'éclaircissent rapidement dans le firmament, elles font rage dans la tête d'Albert Bodard. Sa face est sombre comme la surface du lac quand il est baratté par les vents. De temps en temps il a un pâle sourire. Rien n'est plus terrible que l'absence d'événements et, justement, il ne se passe rien. Le Sseu Tchouan reste muet, les émissaires annoncés ne sont jamais arrivés, la nomination ne semble aucunement faite. Dans cette crispation de silence, enfin une nouvelle, mais Albert Bodard ne sait plus si elle est bonne ou mauvaise : il est annoncé à Hanoï que le gouverneur général va faire une visite officielle au Mikado pour renforcer les liens d'amitié entre l'Indochine française et le Japon. Pas un mot sur Canton. Albert apprend néanmoins par une dépêche de M. Merlin qu'il est bien résolu à s'y rendre. Albert avait raison. Le brave gouverneur digne, mais tout de même un peu ridicule, que ce soit sous ses plumes empanachées ou dans sa vareuse de gendarme, n'est pas homme à reculer.

Là-dessus surgit l'Anglais. Ce soir-là, il ne se présente pas en météore. Sa broussaille est presque peignée, et ses yeux ne sont pas piqués de pointes de feu. Le rire ne fleurit pas dans son collier de barbe, coutumier rire dont on ne sait pas s'il est bonhomme ou devastateur. Ce soir-là il y a en lui comme une douceur. Il avale quand même une bouteille de cognac pour se fortifier. Quand il se sent à point, suave d'alcool, il tape, comme à son habitude, sur l'épaule d'Albert Bodard, presque en frère aîné. Enfin il rit un peu.

– *Old fellow*, je vous aime vraiment bien, vous le savez. Alors je vais vous donner un petit conseil. Avertissez le gouverneur de ne pas se rendre à Canton. Car ce serait mauvais pour sa santé.

– Qu'insinuez-vous ? dit Albert avec agacement, comme si l'autre lui avait marché sur le pied.

– Mais non, Albert, je ne viens pas chasser sur votre terrain, je vous répète seulement que je vous ai à la bonne et que j'ai un sacré bon avis à vous donner. Que le gouverneur Merlin ne mette surtout pas les pieds à Canton !

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'un petit attentat est préparé contre lui. Une petite bombe.

– Une petite bombe ?... dit Albert à la fois irrité et inquiet.

– Oui, une bombe avec du métal et de la poudre. Ce qu'il faut pour le tuer.

– Et d'où, mon cher collègue, tirez-vous cette intéressante information ?

Haussement d'épaules bien tranquille de l'Anglais.

– Allons, Albert, ne faites pas l'enfant. Vous imaginez bien que nous autres, nous avons à Canton quelques honorables correspondants de la couleur la plus céleste et qui sont particulièrement bien placés.

– Je parie que vous en avez auprès de Sun Yat-sen lui-même ?

La barbouze rigole dans sa barbe.

– Bah ! vous connaissez les Chinois. Peut-être pas autant que vous le croyez, mais quand même... En Chine on peut faire bien des choses.

– Vous ne répondez pas à ma question.

– Eh si. Mais je bavarde comme une vieille barbouze. Car il ne faut pas croire, mon cher Albert, que tous les gentlemen de l'I.S., ou un peu apparentés à lui, comme moi vous le savez bien, soient empalés sur leurs secrets. Moi pour le bavardage, je suis plutôt comme une vieille fille à la sortie du temple. Je suis bon protestant vous savez. Buvons à Dieu et que Dieu ait pitié du gouverneur Merlin. Cette bonne grenouille qui ressemble à certains crapauds obtus et coriaces que nous avons eue comme vice-roi des Indes.

Deuxième bouteille de cognac. Il claque la langue en savourant.

– Décidément, je préfère le Martel au Hennessy.

Là-dessus, très dignement il s'en va après avoir salué Anne Marie et lançant à la cantonade :

– À bon entendeur, salut ! Dites, c'est bien un vieux proverbe français, je crois ?

Albert se prend la tête entre les mains, comme si la migraine était revenue. Il est dans un doute abyssal.

– Pourquoi ce zigoto est-il venu me raconter ça ? Ça m'a tout l'air d'un coup fourré.

Anne Marie, elle, n'est pas de cet avis.

– Moi, je suis sûre qu'il dit la vérité. J'ai senti en lui un côté enfantin qui ne mentait pas.

– Pourquoi me dirait-il la vérité ?

– Peut-être que cette vérité-là fait partie d'un jeu dont vous ne connaissez pas les tenants et aboutissants. Les Anglais, leurs agents du moins, voient loin, plus loin que vous.

– Merci bien.

Albert est ébranlé. D'ailleurs, que l'Anglais « l'intoxique » ou pas, cela n'a, sur le moment, guère d'importance, car monsieur le consul de France est bien résolu à ne pas prévenir le gouverneur Merlin. Comment pourrait-il lui avouer qu'il a été mis au courant par un alcoolique inspiré, la barbouze servant de consul anglais ? Il en serait tout autrement si monsieur le consul d'Angleterre l'avait avisé du complot sur un papier marqué et signé de la couronne. Là ce serait un document diplomatique à prendre en considération.

Anne Marie insiste :

– Vous devriez quand même raconter toute l'affaire, telle qu'elle est à M. Merlin. Comme cela vous ne risquez rien. Et lui prendra sa décision.

Mais Albert est inflexible :

– Je vous le dis. C'est contre toutes les règles établies que je puisse faire état d'une confidence d'ivrogne, confidence par-dessus le marché très douteuse. Il m'est impossible de communiquer pareil ragot à monsieur le gouverneur général de l'Indochine. Pour qui me prendrait-on ?

En fait Albert y croit à cet attentat préparé. Il lui semble qu'on lui a enfoncé une aiguille chauffée à blanc dans le crâne, et finalement, il avoue malgré lui :

– Il ne me reste juste que quelques jours pour être nommé consul général. Si la promotion n'est pas faite quand M. Merlin sera attiré à Canton, et si une bombe lui saute à la figure...

Anne Marie le regarde :

– Alors vous ne savez penser qu'à vous.

Albert se retourne vers elle avec une rage dans les yeux.

– Oui, je mets ma carrière avant tout, en dehors de cela je peux penser aux autres. Mais vous pas, en aucune circonstance.

Cette dispute-là aussi s'est passée devant moi, mais les querelles entre mes parents ne m'émeuvent pas tant qu'elles restent verbales. Du reste je suis toujours pour Anne Marie. Ce que je ne veux pas c'est que mon père la touche.

Pendant que M. Merlin séjourne dans l'empire du Soleil Levant, s'épuisant en cérémonies où les dignitaires en jaquette se cassent devant lui dans l'encombrement de leurs sabres immenses, Albert, à Yunnan Fu, cherche des raisons d'espérer, il marmonne à table :

– Ce Sun Yat-sen n'est pas mauvais bougre. Il devrait avoir la reconnaissance des bombes. Je me souviens qu'en 1905 il avait fondé à Shameen une association d'études agricoles. Cela lui permettait de faire venir des caisses remplies d'armes, d'explosifs et d'obus. Il préparait son sixième complot contre le vice-roi de Canton. Il s'était mis à l'abri dans l'îlot des étrangers pour monter son affaire. Les étrangers le saluaient tout en se doutant bien de quelque projet ténébreux. Tout était au point. Les douaniers chinois avaient eu la patte graissée. Mais il y a eu un coup de malchance. Un petit policier français zélé a vu des engins suspects tomber du double fond d'une boîte défoncée. On lui a ordonné de se taire. Nous, Français, nous ne voulons pas gêner Sun Yat-sen. Pourtant un espion a renseigné le vice-roi qui a fait arrêter soixante-dix des complices de Sun et les a mis à la mort lente sur le grand champ des exécutions. Mais on avait pu prévenir Sun qui s'est échappé en sautant par-dessus un mur... oui il devrait se souvenir de ce petit service.

Anne Marie rétorque :

– Je ne vous reconnais pas. Vous êtes le premier à dire que les Chinois sont sans reconnaissance. Vous devez rudement craindre que votre ami Sun ne fasse exploser M. Merlin pour extraire de votre mémoire des souvenirs aussi usagés. Car lui Sun, d'après ce que vous avez toujours dit, a le génie de ne rien se remémorer.

La bombe a bel et bien explosé. Albert lit et relit devant nous la dépêche annonçant la catastrophe avec la tête d'un ordonnateur des pompes funèbres. Enfin il lève les yeux pour s'exclamer avec un trémolo d'émotion :

– Grâce à Dieu, M. Merlin n'a pas été touché. Plusieurs Français

ont été tués ou blessés auprès de lui.

D'autres dépêches. On en sait davantage. L'engin a été lancé au cours d'un festin somptueux que les résidents français de Shameen ont offert en l'honneur du gouverneur général à l'hôtel Victoria, le majestueux palace bâti dans le style sino-indou, aux immenses salles solennelles et chaudes où seuls respirent les ventilateurs. J'imagine assez bien les messieurs et dames dans tous leurs atours racontant leurs malheurs au gouverneur qui les réconforte, qui les assure de la protection de la République française. Une certaine euphorie est en train de naître. Et soudain, sans même le temps de comprendre, la détonation, la dévastation, plus rien que des débris de vaisselle, les poissons-mandarins nageant à terre, l'hystérie des femmes, les hommes s'efforçant d'être braves, mais des corps jonchant le sol, du sang. Telle a été la force de l'explosion qu'une Française a eu le corps transpercé par les fourchettes et les couteaux projetés comme des éclats. À M. Merlin sain et sauf il ne reste plus qu'à aller à l'hôpital pour visiter les blessés, et à se rendre à l'église pour saluer les morts. Morts et blessés qui étaient des convives. M. Merlin, dit-on, est presque décomposé de chagrin et de honte. N'est-ce pas de sa faute tout ce gâchis...

Très curieusement le terroriste n'est pas un Chinois, mais un Annamite. Son forfait accompli – ou son explosion, comme on voudra – lui-même tout ensanglanté est allé très calmement se jeter dans la rivière des Perles, toute proche, comme s'il lui fallait quitter la vie pour donner un sens plus complet à son acte. Dans les jours suivants Sun Yat-sen lui a fait dresser une stèle, une stèle délibérément placée entre le lieu du carnage et la berge de sa mort, juste à la limite de Shameen. Ce monument funéraire est gravé de beaucoup de caractères célébrant le héros. Le panégyrique commence ainsi :

Le nom du martyr était Hung Tai. Ses ancêtres étaient des lettrés qui aimaient chèrement leur pays. Après que les Français se furent emparés de l'Annam, la population fut maltraitée et souffrit d'une manière intolérable. Hung Tai décida de se sacrifier pour sa patrie, il suivit M. Merlin armé de bombes et de revolvers au Japon et à Hong Kong, mais la police était trop efficace pour qu'il pût le tuer. Il comprit que Canton était le seul endroit faste pour son dessein. Ce monument est donc élevé pour que son esprit survive et guide ses compatriotes opprimés.

Daté de la 14^e année de la République chinoise.

Après les rapports arrivent les ragots. En particulier que M. Merlin se serait retrouvé sous la table à quatre pattes se cachant la tête. À Hanoï, et puis bientôt à Yunnan Fu, toute la colonie française se met à rire de lui, en brochant et en rajoutant des détails ridicules.

Les vieux de l'Asie à l'heure de l'apéritif énoncent péremptoirement : « Mais quelle mouche l'a piqué ? Quoi, le gouverneur général de l'Indochine... aller faire sa cour à Sun Yat-sen, ce fou, ce mégalomane, ce bolchevique, qui veut foutre les Blancs hors de la Chine, lui qui a tant profité d'eux et qui les a tant trahis ! Et maintenant, à cause de la naïveté de ce pauvre Merlin, il a eu le plaisir de se laver les mains dans le sang des Français. Le pauvre homme ! qu'il prenne sa retraite le plus vite possible... »

De fait quelques mois plus tard M. Merlin a été placé parmi les cadres honoraires de l'Administration coloniale. Je me souviens de la dernière fois que je l'ai vu, c'était en France, un peu plus d'un an après. Mon père en congé semblait former encore avec Anne Marie un vrai couple. Les Bodard furent invités à déjeuner chez les Merlin dans leur appartement bourgeois de Neuilly. Je me souviens même que nous étions tout penauds, car mes parents s'étaient trompés de jour et s'étaient heurtés à la figure d'épagneul en colère de Mme Merlin qui n'appréciait pas cette erreur. On a déjeuné enfin, les Merlin étaient semblables à eux-mêmes, malgré leur chute dans l'insignifiance.

Je ne sais pas ce qu'est devenue Mme Merlin. Elle doit être décédée depuis longtemps. Quant à André je ne l'ai jamais revu, mais pendant de longues années son nom m'est apparu dans les journaux. Des courts de tennis d'Hanoï il était passé à ceux de France et du monde avec la même passion. Il était devenu champion, presque très grand champion, un successeur possible aux Lacoste, Borotra, Costes et Cie. Et puis il mourut encore très jeune, curieusement rien n'est resté de sa gloire, comme s'il n'avait jamais existé. Je ne sais rien, mais je l'imagine brûlé par la faille que j'avais discernée dès Yunnan Fu, cette espèce d'ardeur un peu neurasthénique, cette soif trop furieuse de vivre. Je me représente ses nuits blanches, ses nuits de bamboche, sa gouaille provocatrice dans toutes les élégances et toutes les jouissances. Je me représente ses anxiétés. J'imagine qu'il a dû périr dévoré par lui-même. Le malheur était déjà sur la famille Merlin lors de nos rencontres à Yunnan Fu et à Hanoï, sur le visage trop paisible du père et sur le visage trop vif du fils.

J'oublie de dire que, à Paris, lorsque nous nous sommes rendus à l'invitation des Merlin, M. Albert Bodard était consul général depuis près d'un an. Il avait été nommé très peu après l'attentat de Canton. Pourtant, dans les jours qui ont suivi la catastrophe, il a été un homme brisé, sans gémissement, sans plainte, sans soupir, sans parole. Je le vois encore aller à son bureau, je le vois s'asseoir à table, comme un fantôme lourd, pesant. Pas un ectoplasme, mais

juste une présence, des traits sans âme sous la forme d'Albert Bodard. Il a même les gestes d'Albert Bodard, il signe son courrier, il avale ses bouchées et la nuit il ronfle. Anne Marie respecte son absence. Mais, lui, est-ce qu'il pense ? Est-ce qu'il a des sentiments ? Est-ce qu'il fait des calculs ? Est-ce qu'il mesure l'étendue des dégâts ? On ne sait. Pourtant les dommages, c'est évident, sont énormes. Ils ne le concernent pas directement, mais ils signifient qu'une certaine époque est morte : c'est à partir du jour de l'attentat de Canton que va se développer en Indochine l'esprit de révolte qui aboutira, en 1930, aux mutineries de Yen Bay dans le Haut-Tonkin, que la Légion étrangère noiera impitoyablement dans le sang. Milliers de tués. L'esprit de révolte, semé à Canton et si terriblement réprimé à Yen Bay, ne cessera de se développer, de s'épaissir, et de se durcir jusqu'aux extraordinaires explosions qui dynamiteront l'Indochine de mon enfance et me laisseront voir, bien plus tard, l'Indochine de la Révolution, où les vieux coloniaux s'apercevront avec stupeur que les Annamites peuvent être fous de vertu et, ce qui est encore plus surprenant, qu'ils savent être des soldats invincibles.

Albert en ces jours-là, en 1925, pense-t-il même aux lézardes, aux énormes fissures de son édifice chinois tant aimé, tant chéri ? Une colonne maîtresse vient de s'effondrer. Celle de Sun Yat-sen. Non, on ne sait pas s'il est en train de songer aux ravages subis, d'en mesurer la portée, de s'aviser des rafistolages nécessaires. Il se peut que son cerveau soit vide. Il se peut que son cœur soit vide. Il se peut qu'il éprouve un remords, mais rien n'est sûr. Peut-être se reproche-t-il des maladroites qui risquent de ruiner son œuvre et sa carrière ? Il n'est pas du tout certain qu'il ait du chagrin pour les Merlin. À la rigueur les Merlin pouvaient compter, mais les tués de Canton ont peu d'importance. S'il a un remords c'est sûrement de s'être à ce point trompé : Sun Yat-sen l'a roulé ! Désormais il a un compte à régler avec Sun Yat-sen. Quand il est atteint à ce point dans son orgueil il semble une ombre vide. Mais ce néant est peut-être un vague à l'âme rempli d'idées, d'émotions, de rages inexprimées, pour ainsi dire pas formées. C'est ainsi qu'Albert accuse les coups, et je serai pareil à lui : dans une sorte de non-être qui grouille de germes. Dans le fond, il ne se pardonne pas de s'être trompé.

Avec lui cette apathie ne dure jamais très longtemps. Il a la colonne vertébrale rudement solide et c'est quand il sort de la coquille d'escargot où il s'est mis qu'il est submergé par la mousson de ses humeurs. Alors il exprime tout. Alors, avec quel accent il geint sur les Merlin ! Avec quelle extraordinaire émotion il pleure les morts de Canton qu'il déclare tués au service de la France ! Et

ceux qu'il connaît, car en Asie on se connaît tous plus ou moins, il fait pour chacun d'eux un panégyrique frémissant. Du reste il n'y a pas d'hypocrisie dans ses épanchements, il les éprouve. Il est ému. Son cœur n'est qu'une corde sensible et sa voix n'est qu'un accent de componction. Parfois il pleure presque, mais comme il est un homme, il se retient. Alors ses éloges funèbres prennent un accent plus mâle et un sourire triste lui vient sur le visage comme un soleil qui sort des brumes. Il passe à l'autre extrême, il exagère la rhétorique en louanges, en grands sentiments, et même en souvenirs familiers, intimes. Sa force c'est alors la sincérité, mais toute sa raison lui est revenue. Il ne parle absolument pas de ce dont il se reproche tant : ses mauvais calculs. Enfin un jour, à table, lui vient le cri du cœur :

– Après cela je ne serai plus jamais nommé consul général.

Un autre cri du cœur :

– Je n'ai plus que Tang Kiao, et je me demande, Anne Marie, si vous n'aviez pas raison, s'il n'est pas en train de devenir gâteux.

Curieusement en lui se mêlent l'égoïsme de l'homme et la foi en sa mission pour la grandeur de la France. Oui, peut-être souffre-t-il très sincèrement de voir la France, du moins en Asie, diminuée par ce qui est arrivé, réduite à la défensive, alors qu'il voulait tellement accroître son rayonnement et sa gloire.

La barbouze anglaise naturellement fait des apparitions éclairs, comme d'habitude le temps de vider sa bouteille et il me semble qu'il regarde Albert avec plus de commisération que de mépris. Ces jours-là ni ses yeux, ni sa barbe, ni sa bouche n'éruent en railleries. Chaque fois il contemple Albert quelques secondes presque avec tendresse et lui tient ce discours :

– Hum... hum...

Que signifient ces hum ? C'est difficile à discerner. Du moins jusqu'au jour où Albert étant redevenu à peu près gaillard, il lui flanque les remarques suivantes :

– Hum... hum... vous avez un bon métier. Quand un diplomate se met le doigt dans l'œil, ça ne nuit en rien à sa carrière. S'il sait rester tranquille et n'embête pas les gens en se justifiant. Chez nous en Angleterre c'est pareil. J'en ai vu de nombreux exemples et il s'agissait de fameux imbéciles. S'ils étaient malins dans leur idiotie, ils ne faisaient rien du tout et ils grimpaient les échelons aussi bien qu'un singe. Quant à vous, Albert, vous n'êtes pas bête mais une intelligence comme la vôtre a l'inconvénient de s'agiter trop, ce qui vous mène à de graves erreurs. Enfin, ces derniers jours, vous avez

eu le bon sens, je le sais, de ne rien écrire. Heureux diplomates ! tandis que dans mon métier à moi une faute ça se paie rudement. De sa peau parfois, en tout cas d'une sacrée dégringolade. Là, pas de pardon !

C'est vrai qu'Albert le faiseur de rapports n'en a pas commis cette fois. Effectivement, s'il ne s'était pas senti morveux, quelle pièce d'anthologie il aurait composée sur l'attentat de Canton et sur toutes les conséquences de l'attitude désormais hostile de Sun Yat-sen ! Il en aurait analysé méticuleusement les effets sur les intérêts français en Chine du Sud, particulièrement au Yunnan, et même au Sseu Tchouan. Oui, quel tableau il aurait dressé de sa meilleure plume !

Quand l'Anglais est parti, Albert tique :

– Comment se fait-il que cet individu sache que je n'ai envoyé aucune communication au Quai d'Orsay ?

Anne Marie le regarde avec une fausse naïveté :

– Il paie un de vos secrétaires, c'est évident... Tout comme vous payez un des siens. Mais lui il sait quel est votre informateur, tandis que vous...

Le visage d'Albert accentue sa sévérité.

– Et il me fait de la morale ce pochard ! De quoi je me mêle ? On dirait qu'il veut me diriger par le bout du nez. Qu'il prenne garde ! Ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire la grimace ! Je vais vous dire une chose, Anne Marie, il n'y a pas de bon Anglais !

Anne Marie ne répond pas à ces fortes paroles. Elle lui demande :

– Voulez-vous encore une tranche de ce gigot ? Il est très bon.

C'est alors qu'est tombé du ciel le message annonçant le décret portant promotion d'Albert au rang de consul général, signé par le ministre des Affaires étrangères. Il tend le câble à Anne Marie qui le parcourt et lui, sans autre manifestation, dit en magister :

– Ma vieille mère me disait : « Travaille Albert, et tu seras récompensé » et j'ai toujours travaillé. Parfois j'ai eu l'impression de n'être pas toujours compris, apprécié... mais, vous le voyez, ma pauvre maman avait raison. Je dois le reconnaître, cette nomination est pour moi un réconfort, un encouragement à encore mieux servir la France.

Albert se tourne vers moi :

– Prends-en de la graine, mon petit. Souvent tu me sembles

dissipé, rêveur, comme si tout t'était dû, comme si tu n'avais pas à penser à l'avenir. Mais ce n'est pas parce que je suis consul général que les choses te tomberont toutes rôties dans le bec. Fais comme moi. Sois laborieux et méritant.

Anne Marie embrasse Albert. C'est le moins qu'elle puisse faire. Lui, caresse sa joue à l'endroit où les lèvres de sa femme l'ont effleurée.

– Je vois, Anne Marie, que vous participez à ma satisfaction. Je n'ai jamais douté de vous au fond. Laissez-moi vous dire que vous m'avez beaucoup aidé dans ma carrière. Je sais qu'on m'envie d'avoir une épouse comme vous. Parfois je suis irrité parce que vous me dites trop rudement la vérité. Je le sais, il m'arrive d'avoir tort.

Anne Marie lui sourit comme elle le fait rarement :

– Je vous aime bien, Albert.

Est-ce vrai ? C'est ce que je me demande déjà. En réalité elle ne le hait pas. Pour l'instant il lui faut le supporter. Et puis elle n'est pas mécontente d'être la femme d'un consul général. Être l'épouse d'un simple consul de première classe, dans la bonne société d'Hanoi, c'était un peu maigre...

Le mystère n'est pas résolu. Comment Albert a-t-il été promu après cette affaire de Canton où il a un peu trempé ? C'est la preuve que le Quai est au-dessus des contingences et des événements. La machine administrative avait été mise en marche par Merlin, très difficilement certes, mais à partir du moment où elle avait commencé de fonctionner, elle avait continué à rouler d'elle-même selon les principes de l'inertie. Et c'est ainsi, tout stupidement, que s'est faite la chose.

À Yunnan Fu c'est la grande fête en l'honneur de monsieur le consul général. Immense repas offert par M. Albert Bodard à la colonie française. Quand l'atmosphère s'est échauffée dans le brouhaha des euphories, juste avant le dessert, monsieur le consul général se livre. Il est très grave. Il dit d'une voix étouffée :

– Mesdames, messieurs, chers compatriotes. Je vous remercie de vos témoignages d'amitié, mais ma joie ne peut pas être complète. Je vous propose à tous d'accorder une pensée aux Français qui ont été victimes de leur devoir à Canton.

Le silence comme un voile de crêpe. Et puis à nouveau le choc des verres, les bouteilles de champagne, tout le remue-ménage des congratulations et les joues de monsieur le consul qui deviennent roses, alors que le rose n'est pas chez lui une teinte naturelle. Le

plus grand honneur lui est réservé par Tang Kiao. Un festin de cent plats, mais ce n'est pas cette nourriture prodigieuse qui compte. Ce ne sont pas les discours et les kampés. La chose extraordinaire c'est que, contrairement à toutes les coutumes célestes, le maréchal a amené avec lui son épouse n° 1, la douairière à qui tout respect est dû, l'ancêtre vivante qui commande à toute la tribu, à tout le peuple des concubines, des enfants, petits-enfants, parents, domestiques, à toute la fourmilière qu'est la famille de Tang Kiao. Son autorité est absolue. Elle a sur tous un droit de vie et de mort, et tous la vénèrent selon la loi impérieuse de la piété filiale, la seule loi en Chine qui ne puisse être transgressée. La bonne vieille, toute menue, est chauve. Souris apeurée, effarée, dans sa soie noire de matrone, elle prend place à table en face d'Albert. Ses yeux vifs clignent, mais elle n'arrive pas à parler, tant elle est surprise, choquée peut-être, de se voir exposer en public, et, de plus, face à des barbares. Alors tout au long du repas, pelotonnée sur elle-même de frayeur, elle se consacre comme elle peut à ses hôtes, multipliant les petites salutations et même piochant de ses baguettes dans un plat pour disposer le meilleur morceau dans le bol d'Albert. Comme elle semble insignifiante et douce cette créature de crépuscule. Comment imaginer qu'elle ait pu, comme on le raconte, faire battre à mort deux de ses brus qui lui auraient manqué d'égard ?

Jours heureux pour Albert. Car, de plus, il croit tenir sa revanche contre la barbouze aux poils de feu. Quinze incendies ont dévasté Canton, réduisant mille belles maisons en cendres. Ce sont les mercenaires et les soldats de Sun Yat-sen qui, pris de rage, ont allumé ces feux géants. Ils ont tué et massacré. La fusillade a duré deux jours. Les soldats occupent toute la ville. Les femmes pleurent sur les cadavres. Les vainqueurs ont traîné dans les rues les coffres-forts qu'ils s'efforcent de défoncer. Tout est pillage. Tout est terreur. La nuit il y a un clair de lune sur ce spectacle sinistre de flamme et de mort.

C'est ainsi qu'ont été exterminés les trois mille « marchands volontaires » soutenus et armés par l'Angleterre, et cela sur l'ordre de Sun Yat-sen lui-même. Ces victimes ont été longtemps les plus solides partisans et les bailleurs de fonds de Sun Yat-sen. Il s'agit des gros négociants en robe noire de Canton, des milliardaires apparentés à tous les milliardaires cantonnais d'outre-mer, de Saïgon, de Singapour, de Batavia et même de San Francisco. Ce sont eux qui ont aidé Sun aux abois, éternel comploteur, éternel artificier, éternel quémandeur, à détruire l'Empire. Ceux de Canton ont été mal récompensés. Dès la République de 1911, se sont abattus, sur la fantastique cité, les pirates des rivières, les pirates de

la mer, les honorables brigands et quantité de Seigneurs de la guerre avec leurs armées. Ils ont mis la ville en coupe réglée, prospérant sur la drogue, les jeux, les prostitutions et les impositions. Tout ce temps les marchands se sont débrouillés, car s'ils perdaient de l'argent avec un Seigneur de la guerre, ils se rattrapaient avec un autre, grâce à la fécondité des combines chinoises. Arriva Sun Yatsen, d'abord en pauvre. Il eut des ennuis, car après avoir condamné le vice, il essaya d'arracher aux Seigneurs de la guerre les bénéfiques prodigieux du vice. On sait qu'il ne cessa d'être chassé et de revenir. Mais les temps devinrent terribles pour les marchands, quand Sun fut enfin tout-puissant grâce à son alliance avec les bolcheviques et avec les milices et les armées formées par les agents de Moscou. L'argent envoyé par Moscou ne suffisait pas. Il en fallait toujours, toujours plus à Sun pour payer sa cour, pour payer ses hommes de main, pour payer ses coolies-soldats, pour faire se tenir tranquilles les Seigneurs de la guerre privés de leurs revenus. Alors il dépouilla les marchands. Impôts fantastiques et obligation pour les négociants d'accepter en paiement de leur marchandise les billets émis par Sun, papiers garantis par rien. Ainsi, dans le volcan de Canton en proie à toutes les passions, les marchands se constituèrent en une armée privée avec l'aide des barbouzes de Sa Majesté britannique contre les agitateurs de Moscou. Les Anglais, cette fois, ont perdu. Sun avait d'ailleurs fait preuve d'une duplicité charmante. Il avait lui-même passé en revue les « volontaires marchands », il leur avait permis d'acheter des cargaisons entières d'armements et quand elles arrivèrent, il s'en empara. Ce fut alors qu'il donna l'ordre de la liquidation de ces bons gros Chinois, qui avaient eu l'impudence de ne plus croire en lui.

Lorsque le consul d'Angleterre à Yunnan Fu vient boire au consulat par bouteilles entières, l'incendie ne semble pas l'avoir ravagé. Il est particulièrement pétulant.

– Alors monsieur le consul général... Ça me fait plaisir de vous appeler consul général... Je vous l'avais bien dit. Tout s'arrange. Je vous l'avais bien dit, les diplomates sont immunisés contre l'erreur.

Albert le regarde avec une mine un peu bovine, celle d'un taureau méchant qui gratte la terre du sabot avant de s'élancer :

– Mais dans votre corporation aussi tout s'arrange. Je n'ai pas entendu parler de sanctions contre les fous de Hong Kong qui ont poussé les marchands de Canton à se faire massacrer. Il ne fallait pas être sorcier pour deviner que cela se terminerait par une boucherie.

L'Anglais retrousse ses babines, se léchant avec volupté les poils

imbibés de cognac :

– Il ne faut pas nous mésestimer, Albert. Mes collègues distingués de Hong Kong ne pouvaient ignorer que l'affaire tournerait très mal. Ils l'ont engagée parce qu'ils voulaient en tirer un avantage et cet avantage ils l'ont gagné. Sun est tombé dans le piège.

Albert est quand même un peu interloqué :

– On peut dire que vous ne manquez pas d'aplomb, vous autres Anglais !

Mais la barbouze est aussi chaleureuse que l'alcool qu'il engloutit.

– Ces « marchands volontaires » on savait qu'ils seraient bousillés. L'essentiel c'est qu'ils laissent un message et ils l'ont laissé. Avant de se faire trucher, tous les notables de la province de Canton ont lancé un appel aux Chinois d'outre-mer. Ils leur ont prescrit de ne plus donner un sou à Sun Yat-sen et de le considérer comme un ennemi. Et ça c'est l'important. De ce côté-là les fonds vont lui manquer. Les cadavres de Canton vont lui coûter cher, très cher.

Albert apprécie en connaisseur :

– Pourquoi n'avez-vous pas recommandé à l'armée du Kouang Si, celle du général Pai Chung-si, de se joindre aux volontaires ? Cela aurait pu changer le sort de Canton. Car cette armée, Dieu sait si elle est entre vos mains ! C'est vous qui l'avez créée, fortifiée, rendue redoutable, pour nous embêter, nous Français. Vous ne vouliez pas que nous nous étendions du côté du Kouang Si, où il nous aurait été facile de construire des lignes de chemin de fer, d'une part vers Canton, d'autre part vers Han Kéou, deux de vos anciens bastions. Cela vous n'en vouliez à aucun prix. Alors vous avez truffé d'agents et d'argent le Kouang Si et ses Seigneurs de la guerre. Et nous n'avons rien pu faire pour aller contre. Seulement depuis des années Pai Chung-Si et ses hommes sont nichés à Canton. Ils ont même une fois chassé Sun, et maintenant ils se font petits et obéissants. Pourquoi ne les avez-vous pas lâchés ?

L'Anglais regarde Albert d'un drôle d'air :

– C'est évident pourtant ! La situation n'est pas encore favorable. Il faut que l'abcès mûrisse, qu'il crève, que son pus s'étende jusqu'au cours inférieur du Yang Tse kiang. Pour le moment les gros Chinois de Shanghai, prospères, heureux, pleins d'or et d'orgueil à l'abri de nos concessions, s'estiment lésés, maltraités, méprisés par nous. Ils ont une rancune formidable contre tous les Blancs. Sun est leur héros. Ils favorisent toutes les agitations. Mais un jour, quand la révolution rouge approchera d'eux, ils seront pris dans une panique

ignoble. Ce sera le moment d'agir. Le dénouement aura lieu à Shanghai.

Albert toujours en connaisseur :

– Et vous réservez l'armée de Pai Chung-si pour ce dénouement ?

– Oui, et vous Français serez à côté de nous. Je crois mon cher Albert que vous avez bien connu une certaine « Bande Bleue ».

L'Anglais ricane car il sait que ce rappel ne peut être agréable à Albert. La « Bande Bleue » c'est l'organisation des gangsters de Shanghai. Albert fronce le sourcil.

– Tout cela est bel et bon, mais pour le moment Sun Yat-sen est toujours vivant et c'est bien lui qui tient la clef de la situation.

L'Anglais a son fameux « hum » de commisération.

– Nous plaçons des pions, mon cher Albert. Quand et comment la partie se jouera-t-elle ? on ne le sait pas vraiment. Mais ce sera une belle partie.

Albert résume la situation :

– En somme vous espérez que les trois mille cadavres de vos amis de Canton vous paieront des dividendes : des dizaines de milliers de cadavres de vos ennemis de Shanghai.

L'Anglais cligne de l'œil pour faire le plaisantin et s'esbroufe après avoir lancé ce dernier trait :

– Mais vous Albert, ou du moins les Français, si vous n'êtes plus là, vous serez avec nous, je vous le dis. Vous prendrez votre part des dividendes.

Une fois la barbouze partie, Albert déclare à Anne Marie :

– Ces Anglais n'ont pas de cœur ! Quel cynisme ! Moi je pleure sur Canton parce que c'est une ville que j'ai beaucoup aimée... C'est là que j'ai fait mes premiers pas dans la carrière. C'est là que j'ai commencé à apprendre la Chine... Car de ville plus chinoise, plus pleine de la sagesse et de la folie chinoises, je n'en connais pas.

Albert, on le sait, a le goût de l'écriture. Plus qu'un goût, une passion. Il ne lui suffit pas d'annoter tous les papiers reçus et envoyés, de faire au Quai, en tirant la langue sous l'effort, des rapports dans une prose recherchée sur ce théâtre d'ombre et de mort qu'est la politique chinoise, il régale également le ministère des Affaires étrangères de morceaux de littérature sur les arts, les mœurs, les coutumes, les curiosités, les étrangetés de tous les lieux par lui visités. Il manie la fleur bleue du sinistre, la joliesse du

macabre. Lui, si bon bourgeois par bien des côtés, aime ciseler de sa plume la monstrosité. C'est ainsi qu'il a laissé quelques pages sur Canton datées de 1902, qui m'ont toujours fait rêver.

On y découvre le fonctionnement de l'administration impériale : toutes les institutions de la cruauté au nom de la vertu, au sein de ce qui est l'agglomération la plus bizarre du monde. La cité se trouve sur la rivière des Perles, formée un peu en amont par le triple confluent de la rivière du Nord, de la rivière de l'Ouest et de la rivière de l'Est, qui drainent toute la Chine du Sud. La rivière des Perles s'écoule vers l'estuaire commandé par Hong Kong, comme un égout qui s'évase, si plein d'immondices que l'on croirait que l'eau est solide. La charogne encore plus que la beauté attire les Chinois. Leur don c'est de transformer la charogne en un délire de formes extravagantes. Oui j'ai rêvé de cette cité plus fantastique que toute autre dans la recherche des jouissances jamais repues et dans l'abomination de la misère. Contraste permanent sous un ciel tropical. À combien de millions de gens se monte la population ? Nul ne le sait. Le mot grouillement revêt ici une portée qui dépasse de loin tous les autres grouillements chinois si connus et si décrits. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il n'y a pas de grandes rues pavées, juste un immense, un infini dédale de ruelles entremêlées où la richesse milliardaire foule aux pieds toutes les épaves humaines. À quoi bon les énumérer, tant il y en a. Ces ruelles sont obstruées par le balancement de millions de planches écarlates, pendues verticalement presque jusqu'au sol, qui est boue. Ce sont les tablettes du négoce, et de la piété, aussi bien enseignes marchandes qu'inscriptions religieuses. Dans la pénombre des soupentes qu'elles forment, le grouillement est bataille. On ne peut avancer qu'à coups de poing. À même la fange, les moribonds, les lépreux, les infirmes... Le gros du flot humain c'est la terrible et inlassable activité des hordes de pauvres périssant à survivre, tant de coolies surchargés, tant d'êtres, vieilles, vieux, gamins, les épaules écrasées. Contemplant de leur bat-flanc cette fantastique chevauchée d'apocalypse, les gros négociants chinois vautrés. C'est pour eux que tant de misérables transportent tant de trésors, tant de produits précieux. Canton c'est à la fois le rassemblement démesuré des richards qui sont les impitoyables pères tranquilles de toutes les extorsions et de la vermine humaine écrasée, toujours grondante de révolte.

Vieille Chine d'avant ma naissance et qui m'obsède encore aujourd'hui. Toutes les idoles dans les niches des murs avec leurs bâtons d'encens se consumant devant elles. Au-dessus de Canton les monts-de-piété, tours maléfiques aux toits superposés, comme des

serres au-dessus de leurs proies humaines. Reflets de leurs tuiles bleues. Ce sont des forteresses où des pots de vitriol sont rangés sur tous les créneaux pour être déversés sur quelque troupe hardie qui attaquerait. À l'intérieur, des milliers de petits paquets bien étiquetés. Les gages servant à l'usure. Promiscuités des superstitions. Temples bicornus. Dans une pagode les foules se pressent autour d'un buisson poussant sur un autel, buisson où se lave un serpent. C'est lui le dieu. C'est auprès de lui que les prêtres coupent les têtes des coqs, en un sacrifice où les donateurs font ce serment : « Que ma tête soit tranchée comme celle du coq dans l'éternité si je suis un parjure. » Ailleurs, en bordure de la cité, la pagode des tortures. Ce n'est pas une simple représentation de l'enfer sur les murs comme j'en ai vu plus tard. Là sont exposés tous les instruments de supplice, instruments qui servent. Quelle imagination ! Les torturés sont extraits de cages de bambou de quelques mètres carrés où ils croupissent par centaines. On peut les voir, on peut leur jeter quelque nourriture à travers les barreaux, car tous supplient. Ces loques destinées à la mort ne sont pas nourries. Le plus étrange c'est que le temple des supplices est bordé de deux galeries où trônent des divinités réputées favorables aux condamnés. Là les familles, des milliers d'implorants, offrent à ces statues barbouillées des poulets et des porcs afin que leurs proches qui, à cette même heure, sont écharpés par les coups, se tordent sur les pals, sont agrippés par les crocs de fer, échappent à la mort.

Mon père évoque encore d'autres lieux magiques pour lui, et qui le devinrent pour moi. Il y a le temple des défunts ; à proprement parler une cité où chaque maison en granit est éclairée par une lampe funéraire. Neuf cent cinquante habitants. Ce sont des cadavres dans des cercueils. Lueurs funèbres, fumée de l'encens et des torches résineuses. Offrandes des fleurs. C'est la nécropole où sont gardées les dépouilles des Chinois non cantonais décédés à Canton, qui attendent là que leur famille fasse rapatrier leur squelette jusque dans la cité natale.

Somme toute Canton en 1902 est pleinement gouverné par la sagesse céleste. Il y a une usine à fabriquer les sages, à fabriquer les mandarins. Des deux côtés d'une avenue, trois mille niches carrées où un homme peut à peine s'asseoir. C'est là que l'on enferme pendant huit jours les candidats aux grands examens qui doivent connaître au moins trente-deux mille caractères. Il y a des vieillards parmi eux et, dans ces geôles du savoir, il arrive souvent que les impétrants meurent d'étouffement et d'épuisement, mais les rares qui sont admis reçoivent la plume de paon.

Ici Albert décrit le cortège du vice-roi sortant de son énorme

palais-forteresse. Vingt cavaliers majestueux portant une pique d'une main et faisant tournoyer de l'autre de longs fouets de cheveux pour écarter la foule. Puis des licteurs en rouge porteurs de verges, de haches, de sabres et de chaînes : des bourreaux. Puis deux cents porte-étendards souvent ignobles de saleté et de lèpre ayant revêtu la livrée seigneuriale, juste des loques voyantes. Enfin une douzaine de palanquins fermés, avec un petit carreau pour voir. Dans l'un d'eux le vice-roi que Sun Yat-sen a essayé de faire assassiner une douzaine de fois.

Et mon père raconte aussi comment il a appris la volupté chinoise. Un rituel. Le quartier du plaisir délicat est construit sur la rivière des Perles. Un univers flottant. Les bâtiments perpétuellement ancrés, tous des arceaux de verdure. Dès que la brume tombe ils ne sont plus qu'illumination, nuages d'encens, volutes de musique, grasses nourritures, féerie au-dessus de l'eau noire, au-dessus de la merde. Il y en a de toutes les tailles, de ces pontons voués à l'éternel plaisir. Maisons de passe, maisons de thé, maisons de massages, fumeries. Il y a aussi des palaces où toutes les délicatesses sont rassemblées pour les gros Chinois. Eux seuls y sont admis. Après la journée de négoce où ils ont extrait des êtres leur souffle même, délaissant femmes et concubines, ils se rassemblent là en clubs fermés. Leur premier soin au lieu d'étouffer dans les smokings, comme font les Anglais de Shameen, tout près, c'est de se déshabiller et de ne garder que leurs caleçons. Ils sont à l'aise, dans l'air chaud, leur nombril sur leur gros ventre, comme le sceau de leur richesse. Là ils bouffent, ils pètent, ils rotent, ils crachent, ils dégueulent. Et même pour se nourrir, ils ont d'autres mains que les leurs, celles des « petites fleurs », créatures d'art complètement irréelles, comme si la Chine céleste, tellement amoureuse de la beauté ne pouvait l'atteindre qu'en torturant la matière, qu'elle soit pierre, plante ou chair. Ces femmes ont des visages comme des masques tellement ils sont refaits à force de fards, d'onguents, de bijoux inquiétants. Il faut qu'elles aient un nez comme le fil ensanglanté d'une épée et des yeux comme les noyaux lourds et noirs qui se trouvent au centre de quelque typhon. Elles doivent être des sphynx poétiques et lascifs qui dissipent les humeurs sombres, mais leur qualité principale doit être l'intelligence. Elles sont les prêtresses de tous les raffinements qu'adorent les obèses ou les squelettiques milliardaires. Non seulement elles portent les bouchées à leurs lèvres, mais elles doivent savoir les divertir par une conversation coquine ou élégante ornée de citations très anciennes. Elles versent le thé au jasmin dans les coupes, elles versent le makuelo à l'essence de rose dans des dés de porcelaine. Parfois l'une récite une antique mélodie douloureuse. Quand les

cerveaux des bonshommes inertes et inexpressifs se sont éveillés, ils se poussent du coude et grognent entre eux quelques mots. Ils se mettent d'accord pour acheter un mandarin, commanditer quelque bande de pirates, ou monter une énorme spéculation. C'est ainsi qu'ils font les grosses affaires. Le reste de la nuit, les sages fument l'opium et les autres s'affrontent au jeu, avec la passion de s'entre-ruiner. Les petites fleurs servent alors de parques, de croupières, leurs petites mains précieuses devenant des râteaux. Il y a aussi le plaisir charnel, mais pas souvent. Le repas est composé de mets de plus en plus « fortifiants », c'est-à-dire « aphrodisiaques ». Seuls les milliardaires peuvent s'offrir de la poudre de rhinocéros. Les êtres faits pour servir à la sensualité, garçons ou filles, ne sont pas les plus cotés. D'une valeur infiniment plus grande sont les chanteuses célèbres, les reines du Canton aquatique et nocturne.

Parfois les Européens sont invités à ces parties de plaisir, mais pour eux la nuit tourne court. En leur présence les Chinois ne se mettent pas en caleçon. Le repas, après avoir atteint un certain degré d'échauffement, s'apaise par des desserts adoucissants. Ces soirs-là, entre Célestes, il n'y a pas de mots murmurés, il n'y a pas le déroulement délicat des plaisirs. C'est une corvée pour eux que de recevoir un Blanc dans leur intimité, dans leur petit clan. Ils ne le font que sur la recommandation de quelque comprador qui a besoin d'accrocher une affaire. Albert, lui, étant plus ou moins vice-chancelier du consulat à Canton, a plusieurs fois été convié à ces honorables parties, où on l'a couvert de compliments. Après quoi ces messieurs ont fait venir pour lui, vers minuit, un canot qui l'a reconduit à Shameen.

Et moi, cinquante ans plus tard, vers 1949, j'ai retrouvé ce quartier flottant des délices célestes. Il vivait encore, mais il était à l'agonie. Les petites fleurs n'existaient plus depuis longtemps. Elles avaient été remplacées par les *sing-song girls* en robes de soie indécentement moulées, le col serré autour du cou, mais si fendues sur les jambes qu'elles n'avaient plus le moindre rempart de ce côté-là. Quand j'y étais les communistes allaient arriver et la plupart des filles avaient déjà fui à Hong Kong. Quant aux bâtiments, ils étaient restés comme une flotte morte, piteuse avec les ornements de la fête interrompue. Fête qui avait duré tant de siècles et qui soudain s'était pétrifiée. Toutes ces guirlandes de lampions, ces pavoisements d'étendards prometteurs de la joie se flétrissaient. Les bois précieux, les sculptures et les estampes, les recoins de luxure, n'étaient plus qu'un abandon. Ces chalands chamarrés collés les uns contre les autres au point de ne former qu'un seul plancher au-dessus de l'onde étaient déjà des épaves. Tant de vie auparavant, et maintenant cette

solitude. Qui aurait jamais pu prévoir qu'un jour la vertu, une vertu nouvelle d'une espèce inconcevable, allait balayer l'antique volupté ?

Suivait encore plus bas un univers flottant avec ses degrés dans la pauvreté et la saleté. Sur les rives, des huttes sur pilotis comme des maladies de peau avec la lie de la population. Au-delà de cette frange encore terrestre, le peuple des eaux. Milliers de barques bord à bord, chacune servant de maison à une famille entière. Je vois une vieille accroupie au fond d'un baquet et pourtant avançant, ramant de ses vieilles mains noueuses. Je vois des hommes, deux ou trois, s'élançant sur des planches mal jointes avec un chiffon en guise de voile. Des sous-êtres. Et les jonques des fleuves avec leurs autels des ancêtres et leurs bâtonnets d'encens, et enfin les jonques de la mer, magnifiques nefs lourdes, châteaux forts longs de cinquante mètres et plus se glissant au milieu de ce dédale si surchargé d'embarcations qu'il ne reste plus que des ruelles d'eau. Les sampans vont et viennent comme des pousse-pousse aquatiques conduits par les robustes sampanières au corps tout de muscles et au visage plat, toujours riantes, godillant avec une force et une dextérité incroyables, pour transporter quelque passager qu'elles ont arraché aux autres commères. Ce sont, à Canton, les dernières créatures de joie. Il suffit de leur montrer un billet pour qu'elles déposent le bébé, laissent la manœuvre à l'époux, et, se couchant sur les planches de la barque, écartent leurs jambes à peine dénudées. L'acte est accompli comme n'importe quel autre acte usuel. Ce n'est même pas une corvée. Ce n'est rien. Le symbole vient à la fin, quand la fille à croupetons sur ses cuisses épaisses soulève une planche du fond et dans le creux de sa main recueille un peu d'eau de la rivière des Perles, ce purin, pour laver sa fente. Voilà tout ce qui reste de la délicatesse chinoise.

Quand je lis aujourd'hui les notes que mon père m'a laissées et qu'il avait écrites au début du siècle, je sens bien qu'alors il avait été envoûté par la Chine. Ce qui l'avait séduit c'était l'entrelacs des intrigues toujours en cours, ces réseaux qui unissent toutes les cervelles. Là était sa passion. Se mêler à la guerre des intelligences, parvenir à supplanter les Chinois, à les manœuvrer, pour le plus grand profit de la France. Curieusement, il n'avait été en rien enchinoisé par les jouissances célestes, même pas par l'opium, qui était juste pour lui un remède à ses doutes. Il était resté Français de l'orteil à la moustache et il ne fréquentait que des Français. Son tempérament l'avait porté tout jeune vers les Françaises qui n'étaient pas alors les dames de la meilleure société. Avant tout il avait voulu se marier et avoir des enfants. Il avait mijoté tout un

plan : une épouse qui le câlinerait, qui le soignerait, qui apporterait une dot, qui se conduirait bien. Il avait décidé de la trouver en France, en province, se méfiant fort des dames de la colonie. Un coup de foudre lui avait apporté Anne Marie qui ne correspondait pas tout à fait aux stipulations dont il était convenu avec lui-même. Pauvre Albert.

Au fond les gros richards de Canton, ces visages de lard couverts d'une calotte et percés d'un regard filtré, qu'il avait connus en 1902, Albert ne les aimait pas tellement. Il se sentait méprisé par eux qui méprisaient tous les Blancs. Aussi, maintenant, en 1924, ne les plaint-il pas pour eux-mêmes mais parce qu'ils ont été les victimes de Sun Yat-sen, ce Sun Yat-sen qu'ils ont si longtemps soutenu, et qui soudain les a roulés et égorgés quand le caprice lui en a pris. Désormais Albert Bodard hait Sun Yat-sen. Il a une formidable capacité de rancune, rancune muette, chaude, ardente, inexorable. Sun Yat-sen a commis contre lui le crime de lèse-majesté. Il n'a pas été l'homme qu'Albert s'était imaginé. Il n'est pas entré dans les plans qu'Albert avait construits autour de lui. Albert estime donc que Sun l'a trompé. Certes cela ne l'a pas empêché de devenir consul général, mais il ne se vengera jamais assez.

À table il dit souvent en une sorte de soupir, les dents serrées :

– Je veux abattre Sun ! Je vais dresser Tang Kiao contre lui.

Anne Marie éclate de rire.

– Et dire que vous n'aviez pas cessé de lui recommander de se rapprocher de Sun ! Le maréchal va être un peu surpris.

Albert, les yeux fixes :

– Je vais le pousser sur le Sseu Tchouan. Qu'il y entre avec ses armées ! Je me fiche des Sseutchouanais.

– Et vous croyez que monsieur le consul d'Angleterre va vous laisser faire ! Votre ressentiment vous égare, mon ami. Ce serait envoyer Tang Kiao à l'abattoir.

– Votre Anglais, vous pouvez le faire boire ! Depuis quelque temps il me raconte un galimatias d'histoires auxquelles je ne comprends rien, sinon que je serai roulé dans la farine. Moi, ce que je veux c'est mon chemin de fer.

– Vous rabâchez, mon pauvre. Vous ne l'aurez plus jamais, vous le savez.

Albert va s'enfermer dans son bureau. Comme par extraordinaire, une longue missive des généraux du Sseu Tchouan l'y attend. Il bout

d'impatience pendant que monsieur le lettré en traduit les nobles caractères. C'est la catastrophe, mais jamais une catastrophe n'est parvenue sous une telle cascade de remerciements éternels. Mon père est comparé aux génies bienfaisants qui disposent de la force astrale. Comme par enchantement il a fait surgir une armée prête à porter secours aux Sseutchouanais. Mais désormais cette armée est inutile. Qu'elle regagne ses foyers ! Grâce à son influence, magique et faste, M. Bodard a fait prévaloir la paix contre la guerre. Le cœur de Wang l'envahisseur a été touché. Le remords s'est emparé de lui et, longuement, il s'est repenti de ses crimes. Devant les bonzes et face aux dieux il a abjuré toute allégeance au général Wu Pei-fai, le dogue de guerre qui garde le Yang Tse Kiang pour les Anglais, suçant jusqu'à la moelle la chair des Chinois. Alors s'est établi entre Wang purifié et les généraux sseutchouanais le règne de la concorde et de l'amitié. Tous assureront ensemble la prospérité du Sseu Tchouan et de ses habitants. Tous enverront à Sun Yat-sen un message d'hommage. Que monsieur le consul de France daigne remercier le maréchal Tang Kiao de leur part en des gratitudes plus nombreuses qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel. Certainement le maréchal Tang Kiao sera réjoui en son cœur de ne pas avoir à verser le sang de ses soldats. Il se réjouira de l'harmonie qui vient de s'établir pour le bonheur des hommes. D'ailleurs bientôt eux, généraux sseutchouanais, enverront au maréchal Tang Kiao la lettre de la grande reconnaissance ainsi que de misérables petits présents. Ils lui feront parvenir, à lui Albert Bodard, une tapisserie représentant les illustres combattants des trois royaumes, les héros aux visages rouges, que monsieur le consul égale en sa vertu.

Nuit blanche d'Albert. Le lendemain à table il desserre les dents pour dire :

– Ce maquereautage sent les Anglais.

Et voilà qu'au digestif apparaît la barbouze, avec ses veinules de sang de guingois dans ses yeux. Il est heureux. Albert l'accueille d'un regard noir et haineux. La barbouze, dans son innocence vraie ou feinte, gargouille d'une voix un peu empêtrée :

– Qu'avez-vous mon ami ? Vous ne semblez pas très satisfait de me recevoir.

Albert le frappe du glaive de la justice :

– Vous me buvez mon alcool, vous me tapez sans cesse sur les épaules, vous me donnez de bons conseils, vous multipliez les allusions mystérieuses, vous m'accablez de votre amitié, vous m'emperlificotez avec des mots, tout cela pour me jouer des tours de

cochon. Un sacré tour de cochon. Je ne vous le pardonnerai pas.

L'Anglais, comme égaré dans sa barbe, cherche une explication :

– Vous n'auriez pas une crise de paludisme, mon cher Albert ?

– Non. Ce qui ne va pas, c'est ce que vous avez fait faire au Sseu Tchouan. Vous avez manigancé la réconciliation de Wang et des généraux sseutchouanais. Avouez-le. Comme ça Tang Kiao me reste sur les bras ! Comme ça ses armées me restent sur les bras ! Pourtant tout était prêt pour qu'elles interviennent. Tout est raté. Que vais-je dire à Tang Kiao ?

L'Anglais se purlèche les babines :

– Eh bien mon cher Albert, vous allez me dénoncer à votre Tang Kiao. On verra s'il me mangera.

Albert se radoucit un peu.

– Non, je ne ferai pas ça. Mais reconnaissez que vous avez fichu tous mes plans par terre !

La barbouze hausse les épaules avec l'innocence d'un angelot.

– Albert, reprenez vos esprits. Votre accusation ne tient pas debout... Nous autres Anglais nous sommes les grands amis du général Wu, vous le savez, tout le monde le sait. Alors nous n'irions pas débaucher un de ses lieutenants, ce Wang, lui faire trahir Wu. C'est absurde, ça ne tient pas debout. Vous avez l'imagination malade.

Albert n'est pas convaincu.

– Vous n'auriez pas fait cela avec la complicité de Wu lui-même, qui ainsi garde une main sur la province tout en évitant la descente des Yunnanais ?

La barbouze a un rire bref et dur, un petit rugissement de fauve entre ses moustaches tigrées :

– Les Yunnanais vont descendre bientôt des sacrés cols où vous les avez perchés et dont ils ont par-dessus la tête. D'ailleurs ils ne les tiennent même pas. Ils sont en bas à l'abri, à piller la région, avec juste quelques sentinelles sur les sommets. Oui ils vont descendre, mais vers Yunnan Fu pour renverser votre Tang Kiao, cette vieille ganache qui sombre doucement dans la folie, sans même que vous vous en aperceviez.

Albert a un haut-le-corps :

– Eh bien nous allons voir !

À peine l'Anglais parti, Albert a commandé sa chaise à porteurs et son escorte. Il est chez Tang Kiao. Il le trouve avec son visage lourd couturé de grimaces, son crâne chauve porté au rouge ardent, la fente de ses yeux rétrécis jusqu'à la folie. Dès son arrivée le maréchal dit :

– Je sais. Les Sseutchouanais m'ont envoyé un message par porteur. Je viens de faire exécuter cet homme.

Albert a commencé à sentir sourdre en lui l'inquiétude comme si l'Anglais avait raison en parlant de la démence de Tang Kiao. Cela n'aurait été que bagatelle s'il avait fait décapiter un général ou un colonel à lui. Mais là il s'agit de l'émissaire des Sseutchouanais, donc en principe intouchable. Ce meurtre c'est le signal des hostilités. Albert soudain a peur. Tang Kiao est-il encore capable de se contrôler ?

La tête du maréchal, qui d'habitude ressemble à un mont pelé, est un chaos de fureur. Ses yeux surtout sont effrayants et même à Albert il ne parle pas, il hurle :

– Le consul d'Angleterre, je vais le faire fusiller ce soir même ! C'est ce chien puant, cet espion toujours ivre qui m'a trahi. Sa faute mériterait la mort dans les supplices. Je le tuerai moi-même d'une balle dans la nuque.

Folie. Tang Kiao est bel et bien fou. En proie à ce que les Chinois appellent le « ch'i », ces humeurs noires qui égarent la raison. Que ne fait-on pas sous l'empire du « ch'i » ? Combien d'empereurs, de rois, de chefs illustres ont-ils, sous son influence, au cours de l'histoire, tué des millions d'hommes par amour de la mort ? Albert sent qu'il est inutile d'essayer de convaincre le maréchal, de lui dire que cet acte inimaginable le mettrait au ban de toute société civilisée, qu'il serait immédiatement le monstre à abattre, pour les Français autant que pour les Anglais. Tuer un consul, cela unifierait d'un coup toutes les nations blanches pour une vengeance terrible. Albert est pris d'une inspiration. Il hurle aussi fort que Tang Kiao :

– Alors, tuez-moi vous-même, là, avec votre revolver, mais ne tuez pas le consul d'Angleterre !

Cette phrase dégrise Tang Kiao, le fait sortir des nuées insensées de sa fureur. Son visage retrouve sa rotondité normale, ses yeux reprennent une lueur humaine :

– Je ne peux pas vous tuer. Trop grande est mon amitié. Alors je ne tuerai pas le consul d'Angleterre.

Albert s'en va, la sueur au front. Au fond il est content de lui. Il a

eu la bonne réaction, la réaction juste, nécessaire, la seule qui pouvait sortir Tang Kiao de sa crise. En Chine souvent tout dépend d'un réflexe, d'un simple réflexe. Dans les accès de sauvagerie ou dans les labyrinthes de brouillard, parfois, le salut réside en une seule phrase, une phrase entre mille, la phrase qu'il fallait. De retour au consulat, Albert appelle Anne Marie que je suis comme une ombre. Il raconte la scène. Il ne se pose pas en héros. Dans certains cas, quand il est vraiment grand, Albert reste modeste. Il est juste fier d'être un bon professionnel. Il se rassure, parce qu'il a quand même douté de lui après la bombe de Canton.

Anne Marie ne le félicite pas. D'ailleurs cette fois, il n'a pas parlé pour être félicité. Elle n'est pas surprise. Elle connaît à la fois les limites et les mérites d'Albert. Hélas même ses mérites ne l'émeuvent pas. Elle lui dit simplement :

– Il faudrait peut-être prévenir le consul d'Angleterre.

– Oui. Vous avez raison.

On mande l'Anglais à cinq heures de l'après-midi. Heure inhabituelle. Il ne s'est pas encore mis à boire. Il vient tout juste d'achever sa sieste et il est morose. On s'installe au salon. Anne Marie fait apporter la bouteille de cognac. Il observe :

– En principe je ne bois pas avant le coucher du soleil.

Mais Anne Marie sourit :

– Faites une exception pour me faire plaisir.

L'Anglais scrute le visage d'Albert en buvant sa première gorgée. Ses yeux sont encore embrumés de sommeil et toute son attitude montre que de le déranger ainsi, c'est indécent, à moins que...

Albert est embarrassé. Il est gêné lui, si vaniteux, de narrer son haut fait qui dans sa bouche semblerait quelque vantardise. C'est donc Anne Marie qui parle :

– Tang Kiao voulait vous tuer. Mon mari l'a calmé en lui disant de le tuer plutôt lui. Voilà toute l'histoire.

La barbouze s'est réveillée enfin. D'un air un peu sombre il dit à Albert :

– Vous m'ennuyez beaucoup. Désormais je vous devrai de la reconnaissance. Je sais bien que sans vous Tang Kiao, timbré comme il l'est, m'aurait fait assassiner, mais d'un autre côté, la reconnaissance, c'est lourd.

Anne Marie remplit son verre et lui suggère :

– Peut-être feriez-vous bien de venir loger chez nous pendant deux ou trois jours. Ce serait plus prudent. Tang Kiao peut retomber dans un accès de délire.

Albert lui-même insiste. Mais la barbouze a tous les poils qui flambent de refus.

– Je vous dois assez de reconnaissance comme cela. Ça suffit. Et puis imaginez-vous un consul d'Angleterre cherchant refuge chez un consul de France !

Soudain le vieux rire sardonique méphistophélesque renaît sur son visage :

- Albert, dites-vous que je ne vous dois rien. Si, vous serez mon ami que je recevrai avec gratitude dans mon cottage d'Angleterre. Mais dans le service rien de changé.

Un quart de seconde pour un dernier clin d'œil.

– Dans mes habitudes non plus... Madame Bodard, j'aurai toujours le plaisir et l'honneur de venir déguster votre cognac chaque jour. Et avec vous, mon cher consul, j'aurai de temps en temps des entretiens amicaux naturellement, sur les sujets d'intérêts communs à nos deux pays... La Chine entière quoi !

Quelques jours plus tard, Albert revient de chez Tang Kiao, la mine longue. Il dit à Anne Marie avec un soupir de lassitude :

– Cette fois encore je l'ai trouvé fou. Ce n'est plus de la folie sauvage, c'est de la folie douce. Maintenant il rêve de devenir le frère de Sun Yat-sen.

Albert a découvert un Tang Kiao au visage apaisé, mystiquement heureux. La boule qui lui sert de tête est comme la lune de la grande félicité. Une lueur de chaud crépuscule irise son regard d'une ferveur angélique :

– Je vais aller, dit-il, auprès de Sun Yat-sen et je lui dirai : « Je suis Tang Kiao à qui tu dois tout. » Car c'est moi qui l'ai sauvé. En 1911, lorsqu'il était pour la première fois président de la République chinoise, il s'est brisé contre le sinistre Yuan Che-kaï et c'est moi, qui, ensuite, ai démoli ce Yuan Che-kaï, moi tout seul. Alors le champ a été libre pour Sun Yat-sen qui a pu fonder sa république de Canton. Cette république qui doit s'étendre à toute la Chine lorsque les successeurs de Yuan Che-kaï, ces bandits, auront été détruits à Pékin. Moi je peux l'aider beaucoup. Sun Yat-sen me recevra comme si j'étais un autre lui-même, son double, son second, son ami. Nous gouvernerons la Chine ensemble.

Albert, encore une fois, a trouvé le mot qu'il fallait.

– Vous êtes trop grand pour Sun Yat-sen. Il va vous jalouser mortellement et paiera sa dette envers vous avec le fiel le plus venimeux. N'allez pas à Canton. Redevenez vous-même. Supplantez-le.

Le maréchal Tang Kiao trouve l'idée d'Albert tout à fait excellente. Mais à vrai dire, malgré sa dinguerie, il ne semble pas savoir très bien comment procéder. Albert se souvient alors des vaticinations volontairement confuses du consul d'Angleterre sur la ruine probable de Sun Yat-sen d'ici deux à trois ans, il décide de s'en servir.

– Vous savez, monsieur le maréchal, qu'à Canton sous l'égide de Sun Yat-sen, tous se haïssent, les rouges et les réactionnaires, les riches et les pauvres, les Seigneurs de la guerre et les communistes. Toutes ces effroyables passions contraires se heurteront le jour où les armées du Sud, victorieuses, arriveront sur le bas Yang Tse Kiang. Elles seront gorgées de conquêtes et de richesses et c'est alors qu'éclatera la guerre entre les partisans de la Chine populaire et ceux de la Chine capitaliste. Le gâchis sera épouvantable et Sun Yat-sen très embarrassé. C'est alors que vous pourrez l'aider, ou mieux encore prendre sa place.

Les yeux de Tang Kiao ont lui de convoitise. Il a bu les paroles d'Albert. Il imagine déjà son triomphe. Albert reprend :

– Pendant ce temps vous aurez pénétré au Sseu Tchouan avec votre armée solide, brave, unie, qui vous est complètement dévouée. Et les Sseutchouanais, pour échapper au désordre et au massacre qui ruineront la Chine, de Han Kéou jusqu'à Shanghai, se jetteront dans vos bras. Alors vous serez vraiment le Seigneur de la Chine heureuse, celle du Yunnan et du Sseu Tchouan si tranquilles sous votre autorité, et tous les Chinois des provinces déchirées se souviendront de vous, de votre héroïque passé et ils penseront : « Seul Tang Kiao est le sage qui peut assurer notre salut. »

Après avoir fait ce récit à Anne Marie, Albert s'attend à des compliments. Il en reçoit. Elle lui dit :

– C'est curieux comme vous pouvez avoir de l'imagination en certains domaines alors que vous en manquez tant en d'autres.

Mais Albert ne veut pas sentir cette pointe. Il jubile.

– Le maréchal a tout gobé. De cette façon au moins il n'ira pas se jeter dans les bras de Sun. C'est l'essentiel. Cela va juste coûter quelques trains de riz à l'Indochine.

– Ah oui, dit Anne Marie sans trop d'intérêt, et pourquoi donc ?

– Le maréchal a approuvé tout à fait mon programme, mais il m'a dit que ses troupes étaient au bord de la famine dans les régions pauvres et sauvages où elles montent la garde.

– Il n'est pas si fou que cela Tang Kiao. Il sait encore vous taper.

– Eh oui. Il m'a réclamé du riz pour son armée courageuse qui mène une dure existence dans cette province si ingrate du Kouei Tcheou. Je vais arranger cela avec le gouvernement général.

Hanoï approuve. Quinze jours plus tard dix convois chargés de grains, traînés par je ne sais combien de locomotives à bout de souffle arrivent à Yunnan Fu.

Je vais à la gare qui est en état de siège. Les employés français sont un peu affolés, car tout alentour la foule chinoise est là, prête au saccage, mais les soldats tiennent en respect des hordes de pauvres avec leurs baïonnettes. Ils surveillent les coolies chargeant les énormes sacs sur leurs dos jusqu'à des charrettes qui sont l'intendance du maréchal. Où donc va aller ce riz ? Sera-t-il envoyé au Kouei Tcheou ? Ou bien restera-t-il à Yunnan Fu dans les poches de Tang Kiao, c'est-à-dire dans ses greniers ? Dans ce cas il arrondira encore son petit trésor de nouvelles barres d'or. Qu'importe à monsieur le consul de France ! C'est le prix à payer pour que Tang Kiao n'aille pas à Canton. D'ailleurs le maréchal fait le magnifique. Il lance à travers la ville une proclamation annonçant que, dans sa générosité, il va faire procéder à une distribution gratuite de riz pour les pauvres. Tout Yunnan Fu est en rumeur.

Le lendemain, je me rends à l'endroit des largesses promises. Des soldats, une cabane avec un guichet. Un bras verse dans chaque paume tendue une chiche mesure de riz. Geste mécanique de l'homme à l'intérieur qui remplit de grains une boîte de conserve minuscule et rouillée... Les bénéficiaires sont les vainqueurs de la lutte engagée entre les milliers de pauvres hères qui se sont amassés là depuis que le maréchal a fait sa promesse. Il y aurait des morts et des blessés sans les soldats qui maintiennent rudement cette populace en une queue qui s'étend à travers toute la ville. À quoi bon la décrire ? C'est l'avidité famélique, exaspérée. Je regarde un certain temps ces gens, le bureaucrate avec sa balance miraculeuse, sa vieille boîte de conserve, les soldats indifférents qui distribuent quelques petits coups de baïonnettes et cette faune, faune de cauchemar, toutes ces infirmités...

Le spectacle est banal. Je rentre. Du reste la munificence de Tang Kiao n'a duré qu'une journée. Le guichet s'est refermé à jamais le

soir même sur les misérables qui s'en vont résignés, le ventre creux. La comédie est terminée.

L'Anglais est redevenu l'ami chaleureux du couple Bodard. Avec sa face de rhum flambé il est l'indispensable. On l'attend, et s'il n'apparaît pas, ce qui est rare, la soirée est gâchée, même pour Albert qui a besoin de nourrir ses inquiétudes. Et puis ce diable d'homme apporte toujours des nouvelles surprenantes, qu'il distille longuement, ou qu'il vous flanque au visage, selon son humeur. Un soir il annonce :

– Mon cher Albert vous allez être content. Votre ami Sun Yat-sen s'en va à Shanghai et où croyez-vous qu'il va descendre ? Mais dans sa magnifique demeure de la rue Molière naturellement, en pleine concession française.

Là-dessus il ricane :

– Sun Yat-sen sait que les Français sont bien gentils et qu'ils ne lui tiennent pas rancune de la petite bombe qu'il a servie à Canton comme dessert au gouverneur Merlin. Vous Français vous dites que nous autres Anglais vivons la Bible à la main. Et pourtant c'est vous qui, selon les préceptes de l'Écriture, tendez l'autre joue, car j'aime mieux vous dire qu'il ne se risquerait pas dans notre concession internationale.

Comme toujours l'Anglais touche juste. Albert enrage. Lui le consul est aussi furieux que les Blancs de Shanghai anglais ou français, qui sont tous comme des poux en colère. Il suffit de lire leurs journaux pour s'en rendre compte. Quel concert d'imprécations ! Quelles déclamations haineuses contre le consul général de France à Shanghai accusé de toutes les lâchetés et de toutes les faiblesses ! Albert, à Yunnan Fu, se garde de blâmer son confrère mais il murmure :

– Peut-être que la fermeté aurait mieux valu.

En tout cas on sait que pendant que, eux, Européens, sont fous de rage derrière leurs volets clos, Sun Yat-sen a fait une arrivée triomphale à Shanghai au milieu du délire de la foule jaune. Il a débarqué sur le quai de France, où l'attendaient des milliers d'étudiants et de notables avec des bannières saluant le maître. Dans un long cortège d'automobiles noires il a remonté la rue du Consulat et l'avenue Joffre pour arriver jusqu'à sa maison. Il a abandonné la fameuse redingote qu'il a portée toute sa vie, pour une tenue chinoise traditionnelle, pas la longue robe de soie, mais une sorte de blouse sombre s'arrêtant à mi-corps sur d'immenses pantalons de brocart, brodés de nuages qui sont des dragons dorés. Là, dans sa

demeure, il tient une cour de roi. Là, il maudit tous les étrangers qui protestent contre sa présence. Sun Yat-sen est souverain, il parle en monarque. Il proclame de toute son arrogance que la Chine est partout, même dans ces concessions qui ne sont que vol, et qu'il ne serait pas mauvais que quelques-uns de ces étrangers qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas fussent fusillés. Cri de triomphe après cinquante années de compromission.

Est-ce que l'orgueil l'a rendu fou lui aussi ? Croit-il qu'il peut tout se permettre, y compris une ultime et extraordinaire compromission ? Le consul d'Angleterre à Yunnan Fu nous annonce un soir comme le *joke* de l'année :

– Savez-vous l'idée qui est venue à Sun ? Peut-être sa millionième idée, mais la plus incroyable ! Il va se rendre à Pékin, auprès de ses ennemis mortels, des gaillards, de la trempe de Tchang So-ling, qu'il a juré mille fois d'exterminer et qui ne rêvent eux que de le décapiter ou de l'empoisonner. Sa mégalomanie est telle qu'il s' imagine que ces bougres vont se mettre à ses ordres, comme s'il était l'empereur réincarné. Heureusement pour lui il y a à Pékin le corps diplomatique... Sans cela il n'en reviendrait pas.

– Dommage, dit Albert, nos excellences gâchent toujours tout. Leur seule présence suffit à paralyser les bonnes dispositions de nos ruffians. Même quand nos ambassadeurs ne font rien, ils sont nuisibles.

Un mois après le consul d'Angleterre revient avec une trogne illuminée, non pas par la facétie alcoolique, mais par un bonheur qu'il ne parvient pas à réprimer, de ces bonheurs si extraordinaires que même la meilleure éducation n'arrive pas à cacher. Et c'est sur un ton de chanson à boire qu'il hurle.

– Sun Yat-sen ne reviendra pas de Pékin. Il est mort là-bas, chez ses ennemis.

Albert demande :

– Ils n'ont quand même pas osé le tuer ?

– Non, ils n'en ont pas eu besoin. Un cancer du foie s'en est chargé. Le cancer des alcooliques, lui qui ne buvait pas une goutte d'alcool. C'est bien la preuve que c'était un salaud !

L'Anglais a des aboiements gras de dogue hilare.

– Savez-vous qu'elle a été sa dernière volonté ? Un cercueil de verre comme Lénine. Ses fidèles ont télégraphié à Moscou pour en faire la demande. Moscou a accepté et on a embaumé votre ami, Albert, jusqu'à l'arrivée du sarcophage transparent.

Albert lui aussi dans sa joie s'est mis à boire. Il pinte, mais gravement. Anne Marie lui dit :

– Cher ami, vous savez bien que la boisson ne vous convient pas. Vous me la faites payer par vos migraines. Et sur le moment cela vous inspire des discours à faire bâiller la terre entière.

C'est vrai qu'Albert pérore. Il a entrepris presque avec tendresse l'oraison funèbre de Sun Yat-sen, il l'aime.

– Ah, le porc, il a roulé tout le monde. Il m'a même roulé moi !

L'Anglais le regarde comme si une goutte d'alcool s'était cristallisée dans son œil.

– Vous étiez de vieux amis pourtant !

– On ne peut rien vous cacher, monsieur le consul d'Angleterre. Et vous, les Anglais, vous ne pensiez qu'à lui tordre le cou ! toute sa vie !

– Il nous dérangeait.

Rire d'Albert.

– Je suis payé pour savoir ce que cela coûte de déranger le lion britannique qui a l'air de bâiller mais qui, d'un coup de sa noble queue, balaie les mouches. Mais vous, jamais vous n'avez pu avoir Sun, le coincer définitivement. Il ressuscitait toujours ! Quel tempérament !

L'Anglais se lève et solennellement porte un toast :

– Sun Yat-sen qui nous a toujours filé entre les pattes !

Albert a un raclement de gorge qui est une toux appréciative :

– Vous vous souvenez vers les années 90 quand vous l'avez raté pour la première fois ? Le bon Sun était allé à Londres pour taper la City et je ne sais trop comment il s'est laissé entraîner par de bons amis chinois dans l'ambassade impériale de Chine. Et là il s'est retrouvé prisonnier. On devait le garder quelques jours dans la noble demeure à l'écusson du dragon jusqu'à ce qu'un bateau loué à cet effet entre au port pour se charger de lui et l'amener vivant entre les ongles de Tseu-Hi. Pauvre Sun. Il paraît qu'il a lu sa Bible.

L'Anglais d'un ton maussade :

– Oui, oui. Je connais cette histoire.

– Vous ne la trouvez pas bonne ? Moi je la trouve succulente. Car il y avait dans cette ambassade une certaine négligence et l'on n'avait pas fouillé Sun assez intimement. Il lui était resté quelques

pièces d'or. Il avait débauché un valet et il lui avait remis un S.O.S. pour les autorités britanniques. Curieusement, ces dignes serviteurs de la Couronne ne bougèrent pas. Question de week-end...

La barbouze a un petit trémolo attendri.

– Mais vous savez que chez nous, c'est sacré... Que toutes les affaires sont suspendues au profit du Seigneur.

Albert ne se laisse pas interrompre.

– Après les histoires du week-end, les histoires de droit international. Les droits d'extra-territorialité permettaient-ils aux policemen d'intervenir dans les locaux de l'ambassade céleste ? Interminables discussions de juristes, alors que Sun savait que le maudit bateau allait accoster et qu'il allait être servi bientôt à Tseu-Hi comme un canard laqué. Ce sur quoi comptait bien votre gouvernement qui serait intervenu trop tard avec une désolation infinie.

L'Anglais renifle négligemment son cognac de son nez en tire-bouchon.

– Albert, vous voyez du mal partout. Vous connaissez l'importance de nos scrupules juridiques.

Albert éclate de rire.

– Scrupules qui vous auraient noblement débarrassé de Sun. Hélas, il a réussi à faire parvenir un bout de papier à un pasteur qu'il avait connu en Chine et qui s'est démené en vain, jusqu'à ce que vienne à ce saint homme l'idée de lâcher le paquet à la presse. Alors quels titres ! quelles manchettes ! quel régal pour messieurs les journalistes ! quelles *stories* fantastiques ! Tous les journaux du monde entier en pleine excitation et Sun s'est retrouvé libre et pardessus le marché célèbre grâce à vous.

Le consul d'Angleterre marmonne entre ses dents :

– Je le sais bien, les pasteurs et les journalistes sont de mauvais patriotes.

Les yeux d'Albert brillent.

– C'était quand même un fameux lapin ! Tenez, cette expression de moraliste supérieur qui lui guindait toujours la figure, il l'a prise chez les pasteurs américains de Chine. Ces braves gens croyaient que les Chinois sont naturellement bons.

L'Anglais en avale son cognac de travers et manque de s'étouffer. Albert poursuit :

– Mais vous les connaissez les pasteurs américains ! Eux, quand ils arrivent en Chine, ils ne s'enchinoient surtout pas. Le pays, ils ne le connaissent pas. Avec leurs femmes et leurs enfants, car ils sont très prolifiques, ils s'enferment dans leurs missions, des petites Amériques en réduction. Pas des yamens, mais des homes confortables. Et puis là ils attendent les braves jeunes gens chinois. Les plus malins y accourent. Comment résisteraient-ils aux dollars qui coulent comme un maelstrôm, à toutes les richesses de la science et aussi à la naïveté de ces Blancs en col dur qui, en plus de la Bible, distribuent l'*american way of life* ? Sun Yat-sen évidemment y est accouru. Oui il a compris qu'il fallait se servir de la puissance américaine, représentée par ces pasteurs d'une honnêteté effarante, pleins de billets et de cadeaux. Toujours Jésus-Christ à la bouche, mais un Jésus qui enseigne que le vertueux est récompensé sur terre en s'enrichissant selon les lois du Seigneur.

L'Anglais rit.

– Oui, Sun Yat-sen, il faut l'avouer, c'est bien l'œuvre de nos cousins d'Amérique, qui ont fabriqué ce Yankee jaune si dangereux.

Albert continue sa démonstration :

– Vous pensez bien que Sun a su faire les simagrées nécessaires. Il s'est même converti, alors les pasteurs l'ont reçu chez eux comme un fils, y allant de leur portefeuille, et de toute leur puissance, pour le pousser. Ils en ont fait un docteur. Ils en auraient fait bien plus si à ce moment-là ils commandaient à Washington comme ils commandent maintenant.

La barbouze frétille.

– Comme vous êtes sérieux, Albert. Vous savez que ce qui a battu Sun ce sont les *navy wives*.

Albert a un regard échauffé.

– Ah, ces blondes californiennes, qui n'en a rêvé ! Elles étaient les petits oiseaux de la flotte américaine en Chine, qui n'avait rien à foutre des pasteurs, de leurs protégés chinois et de Sun en particulier. Au contraire, sur leurs canonnières, qu'est-ce qu'ils faisaient comme cartons sur les Chinois ! Et quand ils étaient de retour à Shanghai, comme ils étaient très immoraux, ils retrouvaient les jolies filles avec qui ils avaient passé contrat à San Francisco pour les accompagner le temps de leur séjour en Orient. Ah, c'était la bonne époque !

La barbouze anglaise gronde avec fureur :

– Tous nos malheurs actuels en Chine viennent de ce que la

Church of America a triomphé de l'American Navy. Ce sont ces salauds-là qui ont inventé le terme de « colonialisme ».

Albert vraiment éméché ricane :

– Évidemment ils ne valent pas vos pasteurs anglais qui sont tous de l'I.S.

– Fermez-la, sale Français, avec tous ces missionnaires qui sont vos espions.

Anne Marie intervient :

– Sun est mort. Laissez-le donc en paix, messieurs.

Mais ces messieurs n'y tiennent pas du tout. Albert de plus en plus attendri reprend l'éloge de Sun.

– Un sacré gaillard quand même. Sun s'est vendu à tout le monde sans que cela ait d'importance. De quoi ne s'est-il pas servi ! Même de la « Triade ». Après les fonts baptismaux, le serment de sang. Et cela toujours avec sa redingote. Ne vous ai-je pas dit que pour le rencontrer à Canton où sa tête était mise à prix, il m'avait fait faire une partie de cache-cache, le salaud ? Pure mise en scène car à cette époque il avait tellement flanqué la trouille aux mandarins avec ses bombes qu'ils se gardaient bien de le pourchasser. Je l'ai trouvé dans son yamen, cravaté, col dur, complet-veston, fine moustache. Et autour de lui toute une cour, des centaines de gens, allant du coolie louche au milliardaire. Imaginez-vous ce qu'il m'a dit lorsque je lui ai apporté les propositions françaises : « D'accord... Il faut que vous sachiez que c'est la France qui m'a rendu révolutionnaire. Quand les flottes de l'amiral Courbet détruisaient les côtes du Kouang Tung, vers 1880, les dockers de Hong Kong ont fait la première grève de l'histoire de Chine. Alors j'ai été pris de haine pour la France, mais c'était sans importance, car à partir de ce moment-là j'ai su que je sauverais la Chine un jour. Travaillons ensemble. »

Le consul d'Angleterre est tout fraternel pour Albert.

– Je comprends mieux que vous l'aimiez. Je ne savais pas que vous aviez fricoté à ce point avec lui il y a vingt ans.

Albert répond :

– Oui, je l'ai admiré. C'est le seul Chinois que je connaisse chez qui l'argent ne devenait pas graisse. Il était tellement orgueilleux qu'il était désintéressé pour lui-même. Et pourtant il a passé sa vie à amasser de l'argent. Il savait que c'était la clef de la Chine. Si seulement vous lui en aviez donné un peu...

L'Anglais rigole.

– On l'a bien fait courir, Sun Yat-sen. On lui promettait des guichets ouverts. Il les trouvait toujours fermés.

Albert sévère et un petit peu chancelant :

– Vous l'avez sous-estimé. Il avait aussi un autre atout. Sa suffisance. Une suffisance si énorme qu'elle était comme l'incarnation de celle de tous les Chinois modernes, chacun d'eux y trouvait sa part. Sun mendiait à l'Occident, mais en même temps il savait dénoncer à tous les Chinois la brutalité américaine, le conservatisme français, le mercantilisme anglais, la méticulosité allemande. Et tous ces Chinois occidentalisés se sentaient supérieurs aux Occidentaux. Sun a lancé trois lieux communs et cela a suffi pour concrétiser l'orgueil de la Chine nouvelle. Sun, Dieu.

Anne Marie dit :

– Mais Albert, taisez-vous donc. Je le sais tout cela. Tout le monde le sait.

– Non, tout le monde ne le sait pas. À preuve monsieur le consul d'Angleterre. En 1911 vous avez agi stupidement, n'est-ce pas monsieur le consul ?

– Pas du tout ! On a eu sa peau !

– Vous auriez dû vous souvenir qu'il était increvable. Vous l'avez eu trop facilement. Il avait pourtant eu un trait de génie, Sun. Il était en Europe quand la révolution pour laquelle il avait tant travaillé a éclaté. Eh bien au lieu d'accourir immédiatement à Nankin se faire couronner président de la République, il était encore une fois allé à Londres pour essayer de taper la *City*. Pas un sou. Mais par contre des milliards à Yuan Che-kaï et Sun apparemment définitivement coulé.

Monsieur le consul d'Angleterre se mordille la langue.

– C'était *fair-play*.

Albert le foudroie.

– Oui vous avez réussi, alors, mais vous êtes devenus trop sûrs de vous-mêmes, et vous avez repris la même tactique avec Sun à Canton. L'argent contre Sun ! Maintenant c'est le superbe lion britannique qui va tirer la langue avec Shanghai bloqué, avec Hong Kong bloqué. Ça vous pend au nez.

La bonne barbouze n'est pas dérangée. Elle commence à lamper sa deuxième bouteille de cognac.

– Oui, nous avons commis une erreur. Même les meilleurs services peuvent se tromper.

Albert continue son réquisitoire, les yeux de plus en plus mouillés d'on ne sait quelle morne éloquence.

– Vous Anglais vous aviez mis les mains sur les douanes chinoises. Et vous versiez très honnêtement ces énormes revenus à la République chinoise, mais à laquelle ? À celle de vos amis les ruffians de Pékin. Pas un sou à la République de Sun qui ne cessait de réclamer son dû. C'est cela qui a tout décidé, c'est cela qui a amené Borodine et les roubles soviétiques.

À ce moment-là la barbouze tutoie Albert.

– Va Albert, ne t'en fais pas. Dans deux ans Borodine sera chassé. Nous avons nos plans, mais j'avoue que la mort de Sun va faciliter grandement les choses.

Albert presque soûl arrive à gargouiller :

– Tu es prophète mon pote !

Mais l'Anglais, comme d'habitude, a une soûlerie lucide.

– Albert j'ai confiance en toi, je te le dis. Borodine est en train de faire la même faute que nous. Trop de confiance en lui-même, un succès trop facile et Moscou par-dessus le marché qui n'y comprend rien.

Albert demande un verre d'eau. Il sait que le consul d'Angleterre n'est aucunement ivre et qu'il est en train de lui faire des ouvertures très sérieuses. Il lui livre réellement un peu de la pensée de l'Intelligence Service.

– Albert, l'autre jour, je vous ai parlé d'un homme, celui dont nous avons besoin. Vous avez deviné de qui il s'agit, je pense.

Albert bredouille :

– Le successeur de Sun Yat-sen évidemment.

– Oui. Vous connaissez aussi bien que moi son passé. Demi-gangster, demi-trafiquant, et un passé pareil ça revient toujours. Parfois il arrive que ce genre d'homme se moralise, se fasse le défenseur de l'ordre. Mais un ordre confucéen, capitaliste, réactionnaire, jamais un ordre rouge. Je le sais de source sûre, Tchang Kaï-chek hait les communistes et les vrais révolutionnaires.

Albert s'étonne à moitié :

– Pourtant pour tous les Blancs Tchang Kaï-chek est l'incarnation

du bolchevique sauvage.

L'Anglais cligne des yeux.

– On ne va pas les détromper. Et puis il faut laisser Borodine s'enfoncer dans ses gaffes. Il applique les ordres de Moscou, d'après lesquels le P.C. chinois et les extrémistes doivent à tout prix coller au Kuomintang, pas au Kuomintang de gauche, mais au Kuomintang du centre et de droite, et Borodine soutient à fond Tchang Kaï-chek à l'égard duquel les vrais révolutionnaires ont déjà bien des doutes. Cela permet à Tchang de faire à Canton même des petits coups d'État secrets par lesquels il consolide son pouvoir. Quand tout sera prêt, il tuera les communistes, les ouvriers, le prolétariat, les agents russes et Borodine aura de la chance s'il réussit à déguerpir. Mais le lieu de l'action ce ne sera plus Canton, ce sera Shanghai, et mon cher Albert, moi je serai sans doute à ce moment-là du côté de Shanghai. Ce serait une bonne idée si vous étiez nommé consul général là-bas. Vous voyez comme je vous estime.

Albert vraiment interloqué :

– Mais comment avez-vous des renseignements aussi précis ? Vous avez beau être les as de l'I.S...

– C'est très simple, nous avons de bonnes relations avec des messieurs jaunes au passé un petit peu trouble qui sont devenus les milliardaires les plus avisés de Shanghai, ceux qui savent réfléchir. Ce sont les anciens protecteurs de Tchang Kaï-chek et en Chine tout se renoue toujours.

– Évidemment. Mais vous croyez que Tchang...

– Nous en sommes sûrs. Lorsque les armées cantonaises lanceront leur grande offensive sur le Yang Tse Kiang, dans deux ans environ, sous le commandement de Tchang, plusieurs colonnes marcheront contre Han Kéou, contre Nankin et surtout contre Shanghai, mais c'est Tchang Kaï-chek qui dirigera personnellement les opérations de la colonne contre Shanghai. Il trouvera des faubourgs chinois complètement soviétisés et qui l'acclameront. Il détestera cela et il trouvera les concessions étrangères transformées en citadelles imprenables. Il aura une décision à prendre. Il lui faudra de l'argent aussi, alors ses anciens amis, et tous les Chinois milliardaires, soudain pris de trouille à la vue du peuple déchaîné, lui feront des propositions très secrètes. Négociations et dénouement à la chinoise, absolument inexorable. Le vieux procédé du massacre. C'est à ce moment-là que nous aurons besoin de vous, Albert.

– Pourquoi diantre ? fait Albert, soudain dégrisé.

– Dans l'année que Tchang Kaï-chek amènera à Shanghai, il n'y aura qu'une division sûre. Celle que vous m'avez l'autre jour reproché de ne pas avoir employée pour sauver les « volontaires marchands » de Canton : la division du Kouang Si, celle de notre cher et très fidèle ami Pai Chung-si. On peut absolument compter sur lui. Mais il aura besoin d'un coup de main, et celui-ci ne pourra lui être donné que par la « Bande Bleue » dont le fief est la concession française. Vous voyez Albert, si vous étiez consul général de France à Shanghai, vous seriez l'homme le mieux placé pour lâcher les vingt mille tueurs de la « Bande Bleue » juste au bon moment.

Albert complètement dessoûlé marche sur des œufs :

– Je ne dis pas non, mais c'est le Quai qui décidera... Et puis tous ces événements sont bien lointains et, somme toute, les choses peuvent se dérouler différemment.

L'Anglais tape sur la table.

– Déjà nous sommes en cheville avec qui il faut. Et nous mènerons les événements comme il le faudra... Seulement...

Il se met à rire, mais d'un rire tonitruant, gai, joyeux.

– En attendant, dit-il, Tchang va être obligé de s'enfoncer dans son rôle de leader révolutionnaire. Et dès ces jours-ci vous allez voir déferler l'hystérie jaune et contre elle il y aura une hystérie blanche aussi frénétique. Les *die hards* de Shanghai, les vieux durs à cuire, vont gueuler jusqu'au Parlement de Londres pour qu'on amène des troupes, pour qu'on amène des bateaux. On les enverra du reste avec l'ordre de tirer le moins possible. Il y aura quand même comme ça des petits massacres, par-ci par-là, de Blancs ou de Jaunes. Ça va être un de ces bouillonnements ! On va au-devant d'emmerdements que vous n'imaginez guère. Et pourtant au fond ce n'est pas grave, et c'est même nécessaire à la réussite de notre plan.

– De votre plan, dit Albert.

L'Anglais a fini de vider sa seconde bouteille de cognac. Au fond sa mission était de tâter Albert et les résultats ne lui paraissent pas convaincants. Alors cachant son dépit amusé dans une embrassade, il lui dit cette phrase sibylline :

– Du moins à Yunnan Fu vous aurez la paix, même si cette potiche de Tang Kiao tombe. Dans ce cas au lieu d'arborer votre bicornes, vous mettrez votre casquette de chef de gare et vous verrez comme tous ces braves Seigneurs de la guerre yunnanais en compétition seront gentils avec vous.

En s'en allant, l'Anglais s'essuie les moustaches et fait semblant de rugir.

– Vous voyez, j'ai les moustaches du tigre, exactement comme celles que les Chinois coupent en petits morceaux et mettent dans la nourriture de leurs ennemis pour leur percer les intestins. Vous avez raison, mon cher Albert, d'avoir peur de moi.

Et là-dessus il s'en va. Albert lui a le visage aussi pincé que s'il portait son pince-nez. Il dit à Anne Marie :

– Il me fait froid dans le dos cet individu. Pourtant ce qu'il a raconté n'est pas tellement sorcier. Je sais que partout à Paris, à Pékin, à Hanoï, circulent des idées du même acabit. L'Indochine me lâche. Les Français n'ont plus qu'une idée fixe, casser les rouges en « retournant » Tchang, la main dans la main avec les Anglais. Il s'agit de sauver l'essentiel en laissant l'accessoire, tous les vieux programmes d'expansion. Mon chemin de fer, cette fois, est bien foutu.

Anne Marie joue à la conseillère dévouée :

– Mais Albert votre bonne vieille Chine n'existe plus. Désormais c'est une Chine nouvelle, dangereuse, il n'est plus question pour les Blancs d'offensive. Ils en sont réduits à la défensive et pas à une défensive commode.

Soudain elle ajoute comme si une idée lui venait à l'instant :

– Pourquoi ne prendriez-vous pas ce poste de consul général à Shanghai ? Là vous seriez vraiment un grand personnage et pas dans une province lointaine, mais au coeur d'un tourbillon d'importance mondiale. Ce serait bien une place digne de vous et de vos capacités.

Ici, se découvre un nouvel Albert, un Albert inconcevable, un Albert profondément las. Oui, lui qui a si souvent joué la lassitude pour mieux se mettre en valeur, est vraiment découragé cette fois.

– Non, dit-il, j'ai eu trop d'aventures dans ma vie qui se sont soldées par des échecs. Je me demande si je ne porte pas la poisse en moi. Non, je ne veux pas me risquer à Shanghai, c'est trop casse-cou. Peut-être ne suis-je pas de taille... et puis même si je réussissais, ça ne me dit plus rien de plonger mes bras dans le sang, car il y en aura des torrents.

Anne Marie est cette fois vraiment déconcertée :

– Je ne vous reconnais plus, Albert. Que sont devenus votre fameux zèle, votre fameux courage ?

– J'aspire à une certaine tranquillité. Non, je crois qu'il y a en Chine un poste qui me conviendrait très bien, très important, mais très pacifique, qui va se trouver vacant. C'est celui de directeur des Postes chinoises, lequel revient traditionnellement à un Français. J'ai envie de poser ma candidature.

– Mais, mon cher Albert, les Chinois ont de plus en plus leur mot à dire dans cette désignation, et je crains qu'ils ne veuillent pas de vous. Vous êtes un peu brûlé en Chine...

Albert ne réagit même pas violemment :

– Pourquoi les Chinois n'en voudraient-ils pas ? Je ne leur ai jamais fait que du bien.

Anne Marie continue de s'aiguiser les dents sur cette étrange passivité d'Albert :

– Et Tang Kiao, et le Yunnan, et le Sseu Tchouan, cela ne vous intéresse plus?

– Si, je ferai de mon mieux, mais désormais je ne crois plus à de grandes possibilités de ce côté-là. Vous aviez raison, Anne Marie, Tang Kiao est fini. Tout mon rôle consistera maintenant à préserver une certaine influence française sur le Yunnan dans les guerres de succession que je prévois.

Albert a son petit sourire de côté, celui qui exprime une certaine amertume acceptée, une certaine souffrance résignée, celui qui traduit une douleur stoïquement supportée.

– Un chapitre de ma vie, Anne Marie, va s'achever, celui de ma jeunesse, celui où j'avais la foi. Je l'ai toujours du reste, mais j'ai besoin de reprendre mes forces. La Chine est peut-être terminée pour moi.

Je vois Anne Marie reconforter Albert, lui dire de ne pas désespérer, de ne pas douter de lui, qu'il est dans la force de l'âge, à l'orée d'une grande carrière. La Chine lui a mis le pied à l'étrier. Désormais il peut servir la France ailleurs dans de grandes fonctions. Albert soupire :

– Ah, si Berthelot revenait au pouvoir au Quai ! Il en est question depuis quelque temps, vous savez, depuis que la majorité à la Chambre a changé. Je vais lui écrire pour lui demander conseil.

Lors de cette conversation, j'avais dix ans et je m'en souviens très bien. Cet air étrange d'Albert, son air de victime crucifiée. Crucifixion sincère pour une fois. Évidemment j'avais moins bien compris tout ce qu'avait raconté la barbouze, mais j'ai trouvé un

carnet où Albert avait noté la conversation. Cette trouvaille m'a replongé dans les espaces et le temps, dans le passé.

En relisant ces notes ce qui m'a stupéfié c'est l'exactitude des prophéties de l'Anglais. Je ne devais plus être là quand elles se sont accomplies. Ni Albert, ni Anne Marie, mais il y a bien eu Tchang Kaï-chek contacté par les gros Chinois. Tchang Kaï-chek donnant l'ordre de mort avec les exécuteurs prévus, Pai Chung-si le pro-anglais et monsieur Tu de la « Bande Bleue » le pro-français. Oui, Albert qui avait failli provoquer tant de guerres entre Chinois pour son chemin de fer n'avait pas voulu être l'un des artisans de cette guerre de Shanghai pour la défense du veau d'or. Au fond cela lui faisait mal. Il ne se reconnaissait plus dans ces événements nouveaux, qui annonçaient une Chine d'un fantastique tout différent et pour lui incompréhensible.

Le Yunnan reste calme, mais de partout en cette année 1925 arrivent des nouvelles terrifiantes. La xénophobie est à son comble. Atmosphère électrique. Le parti communiste, l'armée et le peuple sont désormais organisés. Folie de la propagande. Millions de meetings, dénonciations, tracts, placards. Il suffit d'une étincelle pour déclencher des événements gigantesques. Cette étincelle ce sera quelques tués chinois à la fin de mai 1925. Là est le vrai début de la révolution qui sera assassinée deux ans plus tard par Tchang Kaï-chek. Tchang, qui pour l'instant n'est que feu et pureté contre les étrangers.

À l'origine un incident très secondaire. Un énorme cortège parcourt les grandes artères de la concession internationale à Shanghai, celle des Anglais. Riches et pauvres dans la rue avec comme cris : « À mort les étrangers ». Assaut du poste de police anglais de Louza. Le chef blanc des inspecteurs commande le feu : neuf tués chinois. Neuf tués, qu'est-ce que cela dans cette Chine où chaque année périssent des millions d'êtres dans l'indifférence générale ? Mais des millions de cadavres normaux. Ces neuf-là, c'est l'œuvre des Blancs. L'effet est formidable ! Celui d'une pierre lancée dans une mare. Partout les « colonies » étrangères sont assiégées par des masses furieuses. Intervention des canonnières et encore plus de morts chinois. Canons britanniques contre la foule à Han Kéou. Mitrailleuses anglaises et françaises contre un cortège à Canton, une manifestation monstre d'ouvriers et d'étudiants menée par le cadet de l'école de Whampoa. Rafales qui arrêtent cette procession au moment où elle va déferler sur Shameen. Cinquante-deux tués. Les Chinois ont une arme terrible, le boycott. Boycott de tout ce qui est blanc, les individus comme les marchandises. Shanghai mort. Hong Kong mort. Partout des piquets de grève formant les armées

populaires. Un responsable pour cinquante ouvriers. Un tribunal de grève pour condamner les délinquants. Une discipline, une unanimité totale au sein de cette discipline. Un étau pour étouffer les Blancs qui se calfeutrent chez eux pendant que partout dans les concessions siks, tirailleurs annamites, soldats de toutes les nationalités, flottes aux canons braqués, sont inutiles. On pense que la faim viendra à bout des coolies, des dockers, des ouvriers en grève. Ils se passent de leur bol de riz pendant des semaines et des mois. Tout cela dure ainsi pendant près d'un an avec des Chinois butés, fermés, hostiles, avec les masses qui prennent conscience d'elles-mêmes, mais aussi avec les riches Chinois qui commencent à se lasser, qui commencent à redouter le peuple. Le terrain mûrit.

Dans toute la Chine du Sud il n'y a qu'à Yunnan Fu que règnent la paix et l'harmonie, grâce au maréchal Tang Kiao. Un jour je vois un attroupement au centre de la cité. Ce sont une dizaine d'étudiants de l'« université » (car le seigneur Tang Kiao en avait créé une) qui accumulent bat-flanc sur bat-flanc pour former une tribune. Ils ont revêtu d'étranges atours à l'occidentale, des bretelles roses et des pantalons collants pour hurler leur haine de l'Occident, et là-haut ils glapissent, pris de transes, dans une sorte de délire dansant. Petites choses, des vers qui se tordent. Des vers à lunettes, hypnotisés par eux-mêmes. Le grand moment vient quand l'un d'eux hurle : « Je vais couper ma chair devant vous pour que mon sang soit l'encre de mon serment : celui de libérer la Chine. Si je tombe dans la lutte, mon humble corps sera enterré dans sept pieds de sol chinois entre le ciel et la terre. Mon corps, on peut le couper, on peut le découper, on peut le cuire, on peut le décapiter, mais on ne peut pas le faire rougir de honte. Si l'on vit, il ne faut pas craindre de mourir. Mourir est plus utile que vivre. »

L'orateur dans une sorte de paroxysme se perce la joue d'une aiguille et, solennellement, se sert de l'aiguille pour écrire son serment.

En général dans toutes les cités de Chine les étudiants mènent l'émeute et, très curieusement, ils sont intouchables, ils sont sacrés. Non, ils n'ont pas à jalonner la terre de leurs corps. C'est la jeune Chine pleine d'espoir qui renie tout Confucius avec impunité. Ils « militent ». Mot nouveau, totalement inconnu, jusqu'alors. Mais, à Yunnan Fu, Tang Kiao ne respecte pas leur immunité.

Je suis là quand les soldats arrivent, durs comme leurs baïonnettes. La foule qui écoutait les orateurs et qui, en ce coin perdu de Yunnan Fu, n'avait pas grande ardeur, prend ses jambes à son cou. Les militaires indifférents, d'une poigne solide, s'emparent

des orateurs, les faisant descendre de leur estrade, des nuées de l'éloquence, jusqu'à la boue du sol. Ils ont peur, ils ont la peur verte, ils ne sont plus que des gouttelettes d'hommes qui tremblent. Ceux-là vont vraiment bientôt mesurer de leurs corps sept pieds de sol chinois. Ils ont déjà le supplice sur le visage. C'est vite expédié. Le maréchal Tang Kiao lui-même s'est dérangé jusqu'au champ d'exécution. On leur fait creuser des trous qui seront leurs tombes et quand on les fusille, ils s'effondrent directement dedans. Tang Kiao, pour faire plaisir à monsieur le consul de France, l'a invité à assister à cette petite cérémonie. Albert a osé refuser. Il a téléphoné au maréchal – car imaginez-vous que le téléphone existe maintenant à Yunnan Fu – que sa présence pourrait être mal interprétée. Elle pourrait faire croire qu'il a exigé, lui consul, ces supplices alors qu'ils sont l'effet de la justice du maréchal. Mais moi j'ai suivi les condamnés à pied marchant sous les coups de crosse, sous les piqûres des baïonnettes, sous les crachats des soldats, jusqu'au terrain de leur mise à mort. Ils se traînent pour avancer, figures de mort promises à la mort. Sur le terrain je vois le maréchal superbe, glorieux, entouré de son état-major. Il hurle les ordres. Je vois les étudiants avec leurs pelles, chaque pelletée mesurant les secondes qui les rapprochent de la salve. Ils se tiennent comme ils peuvent devant les fosses. Certains debout, certains déjà trop en loques gisant à terre. Vingt soldats, un paquet de fusils. La détonation, et plus rien que des cadavres. Le coup de grâce et des pieds qui repoussent les corps dans les trous quand c'est nécessaire. Gloire au maréchal Tang Kiao ! Telle est l'acclamation de la colonie française de Yunnan Fu. Gloire au maréchal, le seul Seigneur de la guerre de Chine qui ait osé tuer des étudiants !

Qu'ai-je ressenti ? C'est la question que je me pose maintenant. Étrangement je n'ai pas de réponse. Il me semble que je n'ai rien éprouvé, même pas l'horreur. L'enfant que j'étais est devenu mystérieux pour moi.

Du reste Tang Kiao ne s'en est pas tenu là. Le lendemain il a fait fouiller l'université, il a ordonné l'interrogatoire de tous les professeurs et étudiants. Tous ceux originaires de Canton ou de Shanghai ont été tués eux aussi. Il n'y en avait pas plus d'une vingtaine. Les survivants de l'université ont adressé au maréchal un hommage pour sa vigilance contre les traîtres qui voulaient y prêcher des pratiques innommables, qui s'élevaient contre le respect filial, le culte des ancêtres et qui osaient même prétendre que les filles devaient être libres de leurs corps.

Tout est calme à Yunnan Fu, au point que les messieurs de l'Indochine et leurs épouses continuent à y venir. À vrai dire Albert

semble apaisé pour ce qui concerne la gent féminine.

Anne Marie, elle, pour le moment, s'intéresse surtout à son fil tiré qu'elle montre à tous ses visiteurs. Déjà elle possède une quantité prodigieuse de nappes et de draps qu'elle a enfermés dans un buffet chinois de sa chambre et qu'elle déplie pour recevoir l'admiration des dames françaises, dûment tenues de s'extasier. Quant aux orphelines chinoises elles engraisent alors que le reste de la population de Yunnan Fu a maigri. Pour exhiber le moindre bidon il faut être riche. Comme autres rondeurs il n'y a que les goitres qui semblent s'être multipliés et les ventres de femmes enceintes extraordinairement nombreuses et étrangement gonflées alors que le reste de leur corps est squelettique.

Douceur du Yunnan. Arrivent aussi les hommes d'affaires français fuyant les transes de Shanghai. Ils viennent voir s'ils ne peuvent pas transporter là leurs usines textiles. Parmi eux deux messieurs, deux vieux des tropiques, dont l'un a l'œuf colonial et l'autre la silhouette du cure-dent. L'un rougeaud et gaillard, l'autre tanné et silencieux. Ces personnages sont des associés très riches et très considérés. Mon père donne un dîner en leur honneur auquel assistent les « gros » Français de Yunnan Fu avec leurs dames. Anne Marie est là, assez lointaine. Moi aussi. Ce dîner reste pour moi comme le souvenir d'un morceau de musique. La symphonie des plaintes et malédictions de messieurs les Blancs de Chine. Leur sainte fureur est portée à la chaleur des chaudrons infernaux où ils jetteraient volontiers tous les Chinois. Quelle haine ! Ce ne sont pas des raffinés, ils y vont carrément. Le gros rougeaud attaque :

– Ah, monsieur le consul général, que vous êtes heureux dans votre Yunnan grâce à votre inestimable maréchal Tang Kiao. Il est pour moi la preuve que ces Chinois auxquels nous autres Blancs avons fait tellement de bien ne sont pas tous des monstres. Si vous saviez ce que nous devons subir ! Nous avons été des pères pour nos ouvriers et nos ouvrières. Et maintenant voilà qu'ils s'ameutent en troupes glapissantes dès qu'on essaie de parler raison avec eux. Nous sommes ruinés.

Son compère, le cure-dent, reprend :

– Si vous voyiez dans la concession française la satisfaction des gros Chinois devant notre déconfiture ! Eux aussi possèdent des manufactures où ils traitent leur main-d'œuvre d'une façon inhumaine, mais chez eux le travail continue. Ils font des bénéfices sur notre dos et se moquent de nous. J'enrage quand je vois deux gros poussahs en robes de soie sortir d'un restaurant la panse pleine. Quelle mine satisfaite ils ont pour attendre leur voiture ! Une

énorme six-cylindres qui vient se ranger le long du trottoir, et les badauds de s'attrouper pour contempler avec admiration ces richards. Ils montent lentement et majestueusement dans leur automobile dont le chauffeur ne se presse pas de mettre le moteur en route. Lui aussi a sa vanité. Et ensuite quels coups de trompes et de klaxons ! Les phares allumés en plein jour ! Enfin quoi, la « face » !

Le rubicond revient à la charge :

– Les plus haïssables ce sont ces étudiants dont j'ai entendu dire que Tang Kiao avait fait ici bonne justice. Ceux-là, que n'a-t-on pas fait pour eux ! Combien d'universités, de collèges, d'écoles avec des professeurs d'Europe, et les plus qualifiés, pour leur enseigner ! Eh bien ils leur crachent à la figure ! Quel mépris pour les choses de leur pays, pour les règles de l'ancienne politesse ! Un certain temps, ils ont donné dans le snobisme des sports anglais, des thés, des courses de chevaux. Maintenant ils sont au-dessus de cela. Quel sourire de supériorité sur toutes choses ! Ils n'ont pas besoin d'apprendre, ils savent. Ils ont la science infuse. Ils sont fous de vanité. Minces, glabres, malades d'éloquence, ils jouent aux conspirateurs. Ils se rassemblent dans des piaules, se grisant de phraséologie grandiose et de petits verres d'alcool de riz. Ces pauvres êtres qui ne sont plus chinois, sans être occidentaux, tout en se croyant supérieurs à nous et de combien ! Ces singes marqués de débilité mentale font la loi. Ce sont eux qui nous détestent le plus du haut de leur arrogance, et ils ne risquent rien. Ce sont des caricatures, et la Chine est tombée si bas que ce sont eux qui commandent à Shanghai.

Le cure-dent reprend de sa voix haut perchée :

– À quelles extrémités ne vont-ils pas ! Il y a des choses incroyables. On m'a cité le cas de filles qui, à Han Kéou, je crois, non contentes de se couper les cheveux, ont défilé à travers la ville toutes nues pour prouver leur liberté. Imaginez ça en Chine où dévoiler un morceau de chair, même pour une courtisane, était presque un crime.

Le gros rougeaud se met à rire :

– Jusqu'aux putains qui font la grève des jambes croisées. Celles du plus bas étage, les seules accessibles aux Européens. Je connais un matelot qui m'a raconté ses malheurs. Sur le Haut-Fleuve il se débrouille encore avec les boys. Les officiers catholiques savent qu'il faut tolérer le péché. Mais à Shanghai la taxi-girl à un « mex » (dollar mexicain), la danseuse, la masseuse qui savonne sur une

table de marbre avec un supplément pour le *little massage*, crient d'horreur à l'approche d'un Blanc. Tout comme la pute des maisons spéciales de Broadway. Là, dans une chambre à plusieurs lits, il fallait escalader le bat-flanc pour atteindre la fille, une Chinoise au visage grave qui se laissait faire en comptant les mouches. Eh bien maintenant plus question ! Heureusement pour nos bons petits marsouins qu'il y a les Japonaises souriantes, la nuque sur leur oreiller de porcelaine, le kimono retroussé jusqu'au ventre, le papier hygiénique à la main. Je vous dis que ce sont les Japonais qui nous sauveront. Dans leurs quartiers les étudiants ne se risquent pas.

Alcools, cigares. Les visages des messieurs sont marqués de veinules qui dessinent des continents congestionnaires. Anne Marie, devant les propos graveleux des mâles qui s'oublent dans la passion, dit gracieusement :

– Si l'on passait au salon ?

Là, dans un coin, elle s'entoure de l'espèce féminine, en s'excusant auprès des dames :

– Ce n'est pas dans les habitudes françaises mais je crois que cette fois il vaut mieux rester entre nous et laisser les gentlemen tranquilles, pour qu'ils ne soient pas gênés dans leurs discussions par nos chastes oreilles...

Anne Marie évidemment se moque un peu en employant ce terme de « chastes oreilles ». Mais en même temps elle trouve la salacité de tous ces pères bien pesante. Comme toujours Anne Marie sait manier l'ironie et les convenances. Les messieurs, vautés de leur côté dans de gros fauteuils, sous les yeux d'un bouddha égaré là, bourdonnent tous comme des frelons. Leur chœur est dominé par le « cure-dent » qui nasille de toutes ses cloisons nasales :

– Évidemment la domesticité, jusqu'à la vieille amah, a déguerpi. D'un côté je préfère cela car je ne fermais pas l'œil de crainte qu'un des serviteurs ne me vole mes revolvers. J'en avais toujours un chargé sous mon oreiller. C'est plus prudent avec toute cette populace capable, on ne sait pourquoi, de donner l'assaut à votre maison. Le plus rigolo c'est que maintenant ma femme fait la boyesse comme toutes les Françaises et les Anglaises de Shanghai, des milliers de dames-servantes. Elle a dû ôter ses diamants et elle déclare : « Être une Européenne à Shanghai sans bagouzes, ça n'a pas de sens. » Notez que le soir elle les remet car on ne se laisse pas abattre. Malgré tout on organise des cocktails en portant des toasts à la crevaison de Tchang Kai-chek.

C'est un duo entre le cure-dent et le rougeaud. Celui-ci rigole :

– Remarquez que dans la concession française on est plutôt mieux loti que dans la concession internationale. La Bande Bleue, qui nous honore de son amitié, fait régner quand même un ordre relatif. Mais chez les Anglais... Il faut voir ces vieux alcooliques, ces antiques John Bull, dignes comme des papes qui, comme à Shameen, ont sorti leurs uniformes blancs de policiers auxiliaires pour faire leur ronde en titubant à moitié. Un spectacle !

Un des Français de Yunnan Fu se permet de remarquer :

– En 1911, il y a quelques années, tous ces Chinois nous respectaient, nous imitaient. Il a suffi de peu de temps pour qu'ils se croient supérieurs à nous.

Le cure-dent à ce moment-là tranche comme s'il enlevait de ses dents une énorme raclure de vérité :

– La face, nous l'avons perdue par notre faute. Qu'est-ce qui a pris au gouvernement de vouloir que la Chine participe à la guerre à nos côtés ? Elle n'a servi à rien. Mais elle a signé le traité de Versailles et s'est cru tout permis. On a commencé par lui rendre les concessions autrichiennes et allemandes. Alors les Chinois se sont dit : « Il nous faut aussi toutes les autres concessions étrangères. » Depuis ce temps-là ils n'ont pas cessé de gueuler à la S.D.N. et partout. Tenez, il y a un détail honteux : en 1900, lors de la guerre des Boxers l'ambassadeur d'Allemagne, le doyen du corps diplomatique assiégé, von Ketterer, avait été assassiné ignoblement. Lorsque Tseu-Hi vaincue a signé avec les puissances, une clause du traité prévoyait que les Chinois feraient un monument de remords et d'expiation en l'honneur de von Ketterer : sa statue. Eh bien, en 1919, on a laissé les Chinois la faire disparaître sans protester.

Le rougeaud enchaîne :

– Ça a été une calamité d'envoyer cent mille coolies chinois en France pendant la guerre. Avant, pour eux, les Blancs c'était d'orgueilleux *merchants*, des diplomates chamarrés, des marins autoritaires. En Europe ils ont vu des ouvriers travaillant comme des bêtes de somme, ils ont pénétré dans des bouges pleins d'ivrognes, et même ils ont ramené des photographies de jeunes femmes blanches qui n'étaient habillées que d'un sourire.

« Ce n'est pas tout. Le pire a été, en Chine même, les Russes blancs, des milliers d'hommes, des princes vrais ou faux, des femmes charmantes, réduits à demander l'aumône dans les rues de Shanghai, à vendre des boîtes d'allumettes. Les femmes, qui avant d'arriver à Shanghai, avaient parcouru, hagardes, les plaines de Mandchourie où, dans chaque village chinois, on les gardait

quelques jours pour le plaisir des paysans. Vous imaginez cela ? Et la police chinoise qui pouvait tout... À Shanghai des hommes se sont faits gardes du corps des Chinois, les femmes ont vendu leurs derniers bijoux. Ce sont d'autres Russes blancs, les malins, qui les ont rachetés et ont fait fortune.

« Oui, les Chinois ont été gavés de Russes blanches. Leur avilissement n'avait plus aucune valeur. Ce qu'ils voulaient maintenant c'était souiller de l'Anglaise. Eh bien il y en a eu une, une orpheline née on ne sait où, élevée par des Japonais, qui en a tiré sa fortune. Sa spécialité c'était les gros Chinois. À Shanghai, ils se réunissaient dans des banquets autour de tables rondes. Et au dessert la fille se mettait nue, à quatre pattes sur la table avec le drapeau enfoncé où vous devinez et tous les Chinois y passaient. Ce n'était pas la fille qu'ils déshonoraient mais l'Angleterre. Inutile de dire que dès que le conseil municipal des Anglais, le *Law Council*, a eu vent de la chose, il a fait filer la fille, discrètement, pour que cet affreux scandale ne s'ébruite pas.

Son compère, sombre comme une chauve-souris, reprend lugubrement :

– Nos concessions, les Chinois ne les auront jamais. Ce n'est pas parce que maintenant il y en a qui sortent des universités américaines qu'ils ont changé. Ils nous dépouilleraient de tout. Je ne parle pas des Seigneurs de la guerre, des gangsters, des bandits, je parle des officiels. Au fond, ils ont exactement les mêmes trucs que les mandarins dans leurs parloirs crasseux.

« Connaissez-vous cette vieille histoire chinoise ? Il y avait un homme à qui son voisin avait volé et tué une poule. Avant de porter plainte il avait graissé la patte du mandarin et celui-ci rendit la sentence : cette poule, si elle avait vécu, aurait produit des œufs. Ces œufs auraient produit des poules. Et ainsi de suite. Donc le coupable ne doit pas être puni pour le vol d'une seule poule mais de dix mille poules. Ça c'est une argumentation à la chinoise ! Et avec des raisonnements pareils, si nous étions sous leur coupe, avec quelle volupté ils nous prendraient tout. C'est pour ça qu'il faut à tout prix maintenir la *Law and Order* britannique et la loi française à Shanghai. Même à coups de canons.

Le rougeaud parle avec un enrrouement de clairon militaire :

– Ce qu'on a mis cinquante ans à conquérir on le gardera, malgré les agents soviétiques et surtout malgré ces faux frères encore plus dangereux qui nous haïssent : les pasteurs américains. Il faut les voir, maigres comme des coups de triques, leurs yeux bleus cerclés

de minces lunettes d'or, croyant à eux seuls représenter le bien ! quel formalisme ! Leur religion c'est un business ! Avec comme dividendes, les convertis. Toutes ces congrégations aux États-Unis qui leur envoient des sommes fantastiques, en exigeant seulement d'eux des courbes de rendement. Collèges, hôpitaux, temples, d'une munificence inouïe ! Et ils fabriquent des Chinois, des Yankees standard qui vont devenir ministres, banquiers, ambassadeurs chinois. Qui, en réalité, seront les pires fripouilles. C'est curieux cette pourriture que toute présence américaine, surtout puritaine, fabrique automatiquement. Mais les pasteurs sont à mille lieues de se douter de la putréfaction qu'ils engendrent. Au contraire quel fanatisme, quelle certitude en eux ! quels regards glacés pour qui doute d'eux et de leur oeuvre ! Oui, eux seuls savent ce qu'est la Chine, leur Chine, une terre bénie de Dieu, la terre de leur foi et de leur amour. Mais tout en y étant, ils ne mettent jamais le pied dans la vraie Chine... Dans leur intransigeance forcenée ils jouent contre nous à fond. Mais un jour il y aura contre eux, je vous l'assure, un fameux retour de bâton. Et les pauvres clergymen seront stupéfaits, ébahis, transformés en statues de sel quand ils entendront les clameurs de haine des Chinois. Eux qui s'imaginent si naïvement être adorés d'eux. Jamais ils ne pourront s'expliquer ce qu'il leur sera arrivé et ils resteront leur vie durant totalement anéantis de douleur et d'incompréhension. Ce sera rudement bien fait pour eux.

Albert, lui, est épanoui. Tout ce que ce merlan frit vient de dire, il l'a déjà proclamé à la barbouze anglaise. Il est heureux d'entendre ainsi confirmer ses anciens propos. Il sait tout, car il comprend tout, Albert Bodard.

Le cure-dent maugrée :

– Tenez, et même les Soviétiques... je ne sais pas comment ça va finir pour eux. Les Chinois n'ont jamais de reconnaissance.

Encore une phrase qu'Albert et la barbouze ont échangée ! Satisfaction intérieure d'Albert dont les moustaches se font de soie.

Le rougeaud tonitrué :

– Il y a encore des emmerdeurs, ce sont ces fonctionnaires de la S.D.N. qui viennent faire des rapports idiots...

Albert enfonce son coude dans le ventre du vociférateur car justement il y a au consulat un commissaire de la S.D.N., un Hollandais à la calvitie entourée de cheveux d'ange et à la figure poupine. Pour le reste taillé en malabar.

Ce monsieur, qui parle à peu près le français, dit d'une voix douce :

– Je ne doute pas des bienfaits de l'œuvre des Européens. Mais j'ai dans une valise tout un dossier sur les conditions de travail dans les usines textiles appartenant à des Européens. Elles ne sont pas bonnes. Je regrette d'avoir à le dire. Les manufactures sont des baraques où la main-d'œuvre est constituée de 70 % à 80 % de femmes qui doivent se tenir debout devant leurs métiers, dans une chaleur d'étuve, travailler quatorze heures par jour sans interruption. Pas d'installations sanitaires, pas d'infirmier, des dortoirs où règne une promiscuité épouvantable. Elles doivent se nourrir elles-mêmes. Le salaire est misérable et le contremaître en retient toujours la moitié pour lui. Chaque jour il y en a qui s'évanouissent. Si elles ne se rétablissent pas vite on les jette dehors. Il y en a qui meurent tous les mois, régulièrement. Dans une usine elles ont fait la grève pour obtenir des bancs. Un journal anglais de Shanghai a flétri cette requête en la qualifiant de « grotesque et inouïe ».

Le rougeaud sursaute :

– Mais c'est bien pire dans les usines appartenant à des Chinois. Là, elles crèvent littéralement et il n'y a pas de grève.

L'énorme Hollandais reprend, avec son filet de voix :

– Vous prétendez, vous Européens, travailler pour le développement de la Chine ! Peut-être devriez-vous donner davantage l'exemple. Il y a aussi la question du travail des enfants. Il y a des gosses de six ans dans vos ateliers chargés de porter des fardeaux. Une ligue de quakeresses, à Shanghai, a demandé au *Law Council* que la limite d'âge inférieure soit de douze ans. L'affaire a traîné et n'a abouti à rien. Si bien que vos usines sont toujours encombrées d'une marmaille esclave pratiquement pas payée et sous-alimentée. La mortalité y est très grande.

Le rougeaud est furieux :

– Mais vous nous emmerdez, monsieur ! Le *Law Council* a soigneusement étudié la question des enfants. Si on ne les employait pas ils crèveraient de faim dans la rue, ce serait des petits chenapans livrés à toutes les tentations, des petits voyous.

Le Hollandais ne se fâche pas :

– Je pense que vous feriez bien de reprendre l'examen de cette question. C'est en tout cas ce que je signale dans mon rapport.

L'indignation est à son comble chez les Français. Et le cure-dent conclut avec le masque douloureux de l'incompris :

– Monsieur, à Shanghai, c'est peut-être la seule ville de Chine où

on ne trouve pas de cadavres tous les matins dans les rues, à quelques exceptions près. Les gros Chinois, qui veulent abolir nos « concessions », ont soin d'y habiter pour se mettre à l'abri de toutes les extorsions pénibles. Le développement du commerce est prodigieux. Et si vous comparez le sort des ouvriers à celui des paysans chinois... La ville a maintenant des millions d'habitants et il ne cesse d'en arriver d'autres. Pour cela, par familles entières, ils marchent le long des voies ferrées pendant des semaines, des mois, comme s'ils allaient au paradis. Ils essaient d'échapper aux calamités chinoises. À deux cents kilomètres de Shanghai, c'est la famine et la guerre. Nous sommes fiers de Shanghai.

Il y a eu des éclats de voix, une sorte de colère, une fureur chez les Blancs. Albert Bodard pratique l'apaisement et dit d'une voix très douce, aimable, à la fois pour les Français et cet énergumène de Hollandais :

– Messieurs nous avons déjà beaucoup œuvré pour la Chine mais il nous reste encore à faire. Il faut continuer de travailler, même dans les menaces et les dangers de l'heure, sans garder rancune aux Chinois actuellement égarés par de mauvais bergers, mais qui comprendront bientôt leurs erreurs.

Quand toute cette faune est partie, Anne Marie, comme embuée d'un voile de tristesse, se penche sur Albert :

– Ces gens-là... Ils ne savent que se répéter. Ils sont bêtes. Albert je m'ennuie, je voudrais rentrer en France.

Albert met sa main sur l'épaule d'Anne Marie.

– Moi aussi je suis à bout. Je suis écœuré. Je vais demander mon congé, j'y ai droit, j'ai presque achevé mes trois ans de séjour. Entre-temps je pourrais faire les démarches nécessaires pour ma candidature aux Postes chinoises. Nous partirons ensemble.

Ensemble... Je sais bien qu'Anne Marie aurait préféré revenir seule avec moi. Mais en France elle ne connaît qu'Ancenis. Un couvent. C'est qu'elle voudrait faire son entrée à Paris, mais pour cela il faut qu'Albert lui en ouvre les portes, les grandes portes.

Anne Marie va se coucher.

Albert entre dans son bureau. Déterminé, résolu, il écrit d'une plume acérée, mais dans les termes les plus choisis, à « Son Excellence monsieur Edouard Herriot, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères ».

J'ai l'honneur de solliciter de Votre Excellence un congé de six mois à passer en France.

Cette demande est dictée par mon état de santé qui exige sans tarder des soins, du repos et une saison prolongée à Vittel d'abord, à Vichy ensuite.

Ci-joint, Votre Excellence trouvera, à l'appui de ma demande de congé :

1° Un certificat du médecin-chef français de Yunnan Fu et de son médecin auxiliaire,

2° Une attestation des docteurs Le Roy des Barres et Coppin désignés par le gouvernement général pour me soigner au cours d'une crise aiguë de coliques néphrétiques que j'eus récemment à Hanoï, où j'étais descendu conférer sur les affaires du Yunnan avec monsieur le gouverneur général Merlin.

La lettre est partie. Albert continue courageusement son métier.

Un jour, après le déjeuner, arrive le père botté, éperonné, en armure de soie, la barbouze des Missions étrangères, qui boit presque autant que la barbouze anglaise, laquelle depuis quelque temps vient moins souvent au consulat. Le révérend père y va carrément :

– C'est le père procureur qui aurait dû venir régler cette petite affaire avec vous, monsieur le consul, mais il a sa crise de goutte. Ce qui est curieux, car il ne se nourrit que d'argent. D'ailleurs c'est d'argent que je viens vous parler.

– Ah, fait Albert, vaguement ennuyé.

– Oui, la province est remplie de déserteurs de l'armée yunnanaise qui se sont faits brigands et qui ne respectent rien. Une de mes chrétientés vient d'être dévastée par eux. Le père nous a adressé sa note de dédommagement calculée au plus juste. La voici :

1 Une maison de famille riche pillée. Je ne demande que huit cents dollars ;

2 une maison brûlée après que les pirates l'ont saccagée pour découvrir l'argent caché. Les greniers remplis de grains ont été vidés. Les sapins ont été coupés : je ne demande que quatre mille dollars ;

3 deux habitations en paille rasées. Les cochons, les buffles et les vêtements ont été volés. Je ne demande que mille dollars ;

4 la femme La Bu-hao a été déshabillée et violée jusqu'au lendemain matin. Ses deux enfants ont été tués. Je ne demande que mille deux cents dollars.

Total : sept mille dollars.

Albert proteste :

– Il ne se mouche pas du coude, votre père !

La barbouze rigole :

– Pauvre vieux, celui-là est un saint homme ! Pour une fois qu'il a l'occasion de faire rentrer de l'argent dans sa caisse... Par ailleurs, puis-je me permettre de vous donner un conseil, monsieur le consul, c'est de porter ces demandes au maréchal Tang Kiao tout de suite et de vous faire payer recta, car, dans dix ou quinze jours, qu'il soit vif ou mort, il n'y aura plus de maréchal Tang Kiao et vous pourrez toujours essayer de tirer de l'argent de ses successeurs, ça va être une de ces pagaïes, je ne vous dis que ça !

Albert, du coup, s'est réveillé. Hargneusement il lance au père :

– Que me chantez-vous là ?

Le père est toute fluorescence rosée.

– Comment, vous ne savez pas ? Je vois que les communications ecclésiastiques vont plus vite que les vôtres. L'évêque de Kouei Yang nous a fait savoir que le Seigneur de la guerre du Kouei Tcheou est réapparu avec une armée nouvelle très forte et équipée à l'anglaise. Il a repris sa capitale sans tirer un coup de fusil.

– Quoi ! dit Albert, bouche bée, et les Yunnanais ?

– Ils ont filé dare-dare. Comment voulez-vous qu'ils puissent se battre ? Ils n'ont plus d'armement...

Albert s'écrie :

– Et mes canons ! et mes mitrailleuses ! et mes fusils ! et mes munitions ! Enfin tout ça n'a pas disparu comme par enchantement !

Le curé est plein d'indulgence :

– Vous savez bien, monsieur le consul, qu'une armée chinoise, surtout du genre de celle-ci composée d'un ramassis de voyous, ne part en guerre que pour faire du butin et que voulez-vous qu'elle ramasse au Kouei Tcheou ? Le maréchal Tang Kiao leur a fait geler là leurs croupions depuis un an sans envoyer un sou de solde, ni un grain de riz. Toutes ses troupes se seraient volatilisées depuis longtemps si l'ingénieux général Chi ne s'était pas avisé de mettre son équipement aux enchères. Naturellement les colonels et autres officiers ont fait comme lui et après les marchandages que vous imaginez, ce sont les Sseutchouanais, curieusement pourvus d'or, qui se sont portés acquéreurs. Un bon magot pour nos Yunnanais,

Chi s'attribuant l'équivalent du prix de quatre canons, chaque colonel s'attribuant le prix de quatre mitrailleuses, les officiers inférieurs de quatre fusils et les soldats de quatre cartouches. De plus les Sseutchouanais ont fourni du riz.

– Enfin, dit Albert, c'est inconcevable ! Des équipements français ! des armes françaises ! L'armée équipée par moi ! elle n'existe plus !

Le curé lève les bras au ciel.

– Mais si, elle existe, monsieur le consul, et même vous allez l'avoir sur le dos à Yunnan Fu d'ici dix à quinze jours. C'est pour cela qu'il faut présenter rapidement ma petite note.

Albert renfrogné :

– Je ne comprends pas. La Chine je croyais la connaître. Mais ça, cette fois, ça dépasse mon entendement !

Voix sucrée du père :

– Mais si, monsieur le consul, toutes les troupes yunnanaises sont en train de se carapater vers Yunnan Fu. Un marathon quoi ! C'est à qui, parmi les généraux et les colonels, arrivera le premier ici pour prendre le pouvoir. Vous imaginez les soldats courant sur toutes les pistes, pieds nus, en caleçons, une cartouchière vide sur le nombril, mais tenant un parapluie à la main comme des gentlemen anglais, et l'ouvrant au-dessus de leurs nobles têtes, s'il tombe quelques gouttes. Parmi eux il y en a quelques-uns portant de petites cages à oiseaux, des rossignols chanteurs, des merles ou des perroquets. C'est une fameuse ruée. Les généraux et les colonels, à cheval ou en chaises à porteurs, s'allient déjà entre eux, se désallient, s'allient à d'autres, tâchent de voler les troupes d'un concurrent par la promesse d'un pillage fructueux, et tout cela ne fait que commencer, monsieur le consul.

Albert ouvre des yeux ronds :

– Mais alors Yunnan Fu va être mis à feu et à sang...

– Pas sûr, monsieur le consul. D'après les bons pères, les Yunnanais qui étaient autrefois des soldats terribles n'ont même plus envie de s'entre-tuer. Non cela va se jouer autrement. Ces illettrés ne connaissent pas évidemment les œuvres du grand écrivain militaire chinois du Moyen Age Sunzi qui définit ainsi l'art de la guerre : « Un bon général doit être victorieux sans bataille, en s'arrangeant par des ruses et des artifices pour faire désertre les troupes de l'ennemi. » Eh bien, c'est ce qui va être pratiqué pourtant par ces illettrés. Vous allez en voir de drôles à Yunnan Fu. D'autant que toutes les armées vont arriver en même temps autour de la ville.

Le père avant de s'en aller dit encore :

– Venez donc dans un de nos orphelinats. Le spectacle en vaut la peine. On prend des précautions. L'évêque est en train de marier par douzaines à la fois des jeunes vierges chrétiennes à des jeunes paysans catholiques. Ça fait des histoires. Ces gars ne veulent pas épouser des filles sans le sou, mais on sait s'y prendre. Ce n'est qu'une précaution, mais vous savez, aux yeux du Seigneur, qu'une épouse soit violée, c'est beaucoup moins grave que si c'était une pucelle !

Et le père barbouze s'en va dans un énorme éclat de rire.

Albert dans l'instant même téléphone au consul d'Angleterre. Il l'invite à dîner. À huit heures du soir, l'Anglais arrive tous charmes dehors et il va même jusqu'à dire à Anne Marie :

– Vous n'avez jamais été plus belle.

Ce qui, pour un Britannique, est le sommet de l'enthousiasme, mais tout près en même temps du gouffre de l'impudence. Il s'adresse maintenant à Albert.

– Vous avez bonne mine, mon ami. Le temps des cailloux est bien passé. Pendant le repas Albert se tait. L'Anglais en profite pour marivauder en tout bien tout honneur, évidemment, avec Anne Marie qui ose même lui demander :

– Et vos boys chinois, ils sont toujours aussi gentils ?

L'orage éclate au dessert. Albert d'un coup « engueule » l'Anglais.

– Dites, dans cette affaire du Kouei Tcheou, l'armement venait de firmes anglaises. Et malgré ça, je parie que vous êtes innocent !

La barbouze susurre :

– Mais oui, je suis innocent.

– Et mon armement français vendu aux Sseutchouanais ? Je parie aussi que vous n'y êtes pour rien, que vous n'avez pas donné le moindre sou aux Sseutchouanais pour pouvoir l'acheter !

L'Anglais zozote encore plus gentiment.

– Pas un sou, Albert, pas un centime.

Albert éclate :

– Vous vous moquez de moi. Tout ce que j'ai entrepris vous l'avez cassé et maintenant le Yunnan même est menacé dans sa sécurité.

En un instant l'Anglais change d'allure. Il n'est plus flammèche

fleurie mais un homme carré à la voix rude. L'agent qui abat ses cartes.

– Vous n'y comprenez rien. Ce que nous avons constitué c'est un bloc de provinces chinoises adossées au Tibet et qui soit inentamable par les Rouges. A vrai dire l'objectif des armées cantonaises, c'est le bas Yang Tse, vous le savez, mais si elles avaient pu pénétrer ici comme dans du beurre, elles l'auraient fait. Nous avons donc rassemblé en un bastion le Kouang Si, le Kouei Tchou et le Sseu Tchouan. Les Seigneurs de la guerre de ces régions veulent à tout prix conserver leur indépendance vis-à-vis des deux camps, le conservateur et le révolutionnaire, qui vont s'affronter sur le bas Yang Tse. Ils veulent être maîtres chez eux. Eh bien on les a aidés, et vos armes françaises seront bien plus utiles au Sseu Tchouan qu'au Yunnan.

Albert écume :

– Mais c'est du vol pur et simple ! Vous, les Anglais, vous m'avez volé !

– Qu'est-ce que les Yunnanais auraient fait de vos armes ? Rien du tout. D'ailleurs le Yunnan, qui est au bout de la Chine, ne risque rien. Des désordres évidemment, mais vous vous en arrangerez. Et puis je vous donne, cette fois en tant que consul d'Angleterre, la garantie que mon pays emploiera tous les moyens pour aider les Français à conserver leur influence au Yunnan.

Là-dessus l'Anglais boit au goulot près de la moitié d'une bouteille. Il est tellement pris par ses paroles qu'il en a oublié toute retenue.

– Ne me remerciez pas, Albert. Ce n'est pas gentillesse de notre part. Les Anglais ne sont pas gentils, vous le savez bien. C'est notre intérêt. Car il se trouve que ce sacré plateau du Yunnan ne surplombe pas seulement votre Indochine, mais aussi le Siam, la Birmanie et tout le Sud-Est asiatique qui est vital pour nous. Nous, nous ne voulons pas qu'arrive au pouvoir ici quelque mauvais coucheur de révolutionnaire à la mode, qui pourrait nous créer les pires ennuis dans nos deltas en contrebas. Le caoutchouc et l'étain de Malaisie, par exemple, c'est sacré et c'est déjà plein de coolies chinois qu'un agitateur maître du Yunnan pourrait soulever. Alors, Albert, je suis votre homme pour toutes les zizanies entre brigands qui vont prospérer ici. L'essentiel c'est que ça se passe uniquement entre brigands.

Les jours suivants Yunnan Fu prend un aspect curieux, pas celui de la grande peur, celui d'une certaine inquiétude. Les portes ne

sont pas cadenassées, elles sont juste entrebâillées. Les marchandises sont rares et la foule dans les rues a diminué. Atmosphère d'incertitude. Une semaine après, le maréchal Tang Kiao convoque M. Albert Bodard, consul de France, dans son palais. À table, le soir, Albert a raconté l'étrange entrevue. Il a trouvé un Tang Kiao au septième ciel, comme un génie volant. Jamais le maréchal n'a eu une pareille expression de félicité et de sa voix la plus martiale, la plus belle, celle qui sonne comme l'airain, il a dit à Albert :

– J'ai rappelé mes troupes. Les Sseutchouanais, qu'est-ce que c'est ? Peu de chose, rien. J'ai une mission infiniment plus importante à accomplir. Je suis le seul ancêtre, le seul grand, le seul sage qui reste de la révolution de 1911. Alors mon devoir de patriarche, maintenant que notre héroïque Sun Yat-sen est mort, c'est d'aller le remplacer à Canton, c'est de devenir le père de Tchang Kaï-chek, cet homme remarquable, mais trop jeune qui aura besoin de mes conseils. Oui, cette fois le temps est venu où je vais être le guide de la Chine qui se cherche. Je suis averti que mes premières troupes vont se présenter à Yunnan Fu après-demain. Je vais les inspecter moi-même au moment de leur arrivée. Je vous invite, ainsi que monsieur votre fils, si vous le désirez, à assister à ce retour triomphal.

Le surlendemain sur le champ de manœuvre est dressée une estrade superbe avec un trône pour Tang Kiao. Le maréchal arrive en palanquin avec son cabinet civil et son cabinet militaire, ses aides de camp, un détachement de sa garde personnelle. La tribune est remplie de faces somptueusement austères. M. Albert Bodard est assis dans un grand fauteuil à la droite du maréchal. On attend. Une heure passe. Le maréchal s'inquiète. Il envoie une estafette. Autour de lui tout n'est que silence, chacun craignant sa colère. Une autre heure s'écoule, mais étrangement l'estafette envoyée n'est pas revenue. La figure du maréchal devient de plus en plus dangereuse. Albert Bodard lui aussi se tait.

Enfin, de l'autre côté du champ de manœuvre, on aperçoit une agitation à ras du sol qui ressemble à quelque grouillement d'insectes dans la poussière. En fait ce sont des hommes, des hommes qui s'étendent, qui se couchent, des hommes nus. Certains s'accroupissent pour allumer des feux. On dresse quelques tentes. Quelques chevaux piaffent. On voit se diriger vers ces individus écroulés de petits marchands, des vendeurs de beignets, de poissons frits, de morceaux de canne à sucre. Misérable activité. Quelque chose qui est venu s'avachir là, s'effondrer là. Une armée échouée. On voit que c'est l'armée parce qu'on aperçoit par-ci par-là quelques

fusils en faisceaux et les gueules de deux canons. C'est la colonne du général Chi qui n'a quand même pas vendu tout son armement, car il lui en fallait un peu pour les jeux compliqués qui vont commencer.

Tang Kiao envoie un émissaire à Chi pour qu'il se présente dans la posture de l'humilité extrême. Comment son armée est-elle devenue cette chose pouilleuse ? Le maréchal dégainé son épée en jurant, par milliers, des paroles obscènes et presque démentes, promettant de décapiter lui-même Chi. Mais Chi ne daigne pas se présenter. Personne ne se présente. Sur tout le pourtour de la plaine de Yunnan Fu arrivent d'autres armées, toutes dans un état aussi pitoyable. Mêmes pauvres frémissements, la fatigue que l'on devine... Étrangement, peu à peu, des gens s'esquivent de la tribune de Tang Kiao : officiers supérieurs, ministres, aides de camp, soldats de la garde même, s'en vont tous, les uns après les autres, silencieusement, sur la pointe des pieds. Albert Bodard, lui, est resté. Tang Kiao comprend soudain qu'il est abandonné, qu'il n'existe plus, qu'il est un vivant aussi impuissant qu'un mort. Outrage suprême, on n'est pas venu le tuer. Le supplice du dédain. Et je vois un étrange phénomène se produire en lui. Sa figure, sa dure figure majestueuse, semble être une peau qui se détache, qui disparaît. Et, à la place, il y a une autre peau flétrie, minable, avec des yeux au bord des larmes. Des larmes chez un Seigneur de la guerre ! Jusqu'à présent pour moi la perte de « face » était une métaphore. Je viens de la voir se réaliser matériellement. Tang Kiao titube et il me semble que sa chair se met à noircir. Il ne lui reste pour fidèles que les coolies de sa chaise à porteurs, qui l'emmènent comme un paquet défait. C'est tout ce qui demeure de son empire, de son Yunnan, où il était l'empereur avec son propre drapeau et sa monnaie à son effigie.

CHAPITRE VI

Je viens d'avoir dix ans. Si je recherche mes sentiments d'alors je n'en trouve pas. Peut-être suis-je déjà seulement un œil. Peut-être n'ai-je déjà comme plaisir que de refléter le monde dans mes yeux. Peut-être est-ce une prédestination, car plus tard, bien plus tard, quand les détours de la vie m'amèneront très étrangement à devenir journaliste, de nouveau je revivrai vraiment. Les horreurs du monde m'apparaîtront comme la suite naturelle de celles dans lesquelles j'ai grandi au Sseu Tchouan et au Yunnan. Comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Par une coïncidence assez extraordinaire, je me retrouverai dans les lieux mêmes de mon enfance et tout me sera familier : les sites, les noms, la jungle et les moussons, les passions et la cruauté de ce continent.

Ces débuts de ma vie ont préparé le cadre où s'exercera mon activité d'homme. Entre-temps des événements formidables, immenses, se seront déroulés. La terrible invasion japonaise, la Chine aux abois, la Chine, ou ce qu'il en reste, engagée dans la Seconde Guerre mondiale avec l'appui des Américains. Ce n'est pas seulement la terre asiatique que j'ai retrouvée, mais ses hommes, ses Jaunes et ses Blancs. Oui, les administrateurs des services civils n'auront pas changé. Oui, les faiseurs d'argent n'auront que plus de ferveur pour la piastre. Cela deviendra une démente. Les bons curés des Missions étrangères seront aussi barbus et les bonnes sœurs aussi humbles. Je retrouverai même, toujours puissants, ces personnages que j'ai connus, tels Lu Han et Long Yung, encore Seigneurs de la guerre du Yunnan, dont je raconterai l'étonnante histoire. Qui aurait pu croire que Long Yung et Lu Han en une formidable revanche envahiraient le Tonkin avec leur armée haillonneuse en 1945, le plus légalement du monde, sous mandat des Alliés pour désarmer les Japonais vaincus ? Nuée de sauterelles sur le Tonkin. Et puis en 1949, j'irai en avion à Yunnan Fu, qui s'appelle désormais Kunming, au moment où les armées communistes vont arriver, et Lu Han dans ces circonstances dramatiques aura la gentillesse de me présenter à une vieille Chinoise, que je ne reconnâtrai pas et dont il me dira qu'elle avait été mon amah. Lu Han, je n'en aurai pas fini avec lui, car au dernier moment, quoique porté sur la liste des criminels de guerre par les communistes, il demandera son pardon à Mao qui le lui accordera. Je le retrouverai encore quelques années plus tard à Pékin dans une

tendue plutôt minable, me parlant comme s'il avait été réduit à l'état de perroquet, avec le titre de vice-ministre des Sports.

Je retrouverai aussi Pai Chung-si. À vrai dire dans mon enfance je ne l'avais jamais vu, mais que de fois son nom avait résonné à mes oreilles ! Pai Chung-si, le boucher désigné des Rouges de Shanghai et qui, effectivement, les liquidera. C'est en 1949 que je l'approcherai. Pendant trente ans il aura tour à tour trahi et servi Tchang Kaï-chek avec l'espoir de le supplanter. Quand la déroute des nationalistes fera crouler la Chine féodale et moderne comme un château de cartes, son armée sera la dernière à se battre sur le continent. Cette armée que je rejoindrai non loin de Shanghai en une des grandes aventures de ma vie. À ce moment-là, Tchang Kaï-chek ayant déjà fui à Formose, Pai Chung-si proclamera son compère Li Sung-jen président de la République chinoise. Proclamation légale. Cette armée poursuivie par les troupes rouges de Lin Piao reculera en bon ordre jusqu'à la frontière d'Indochine française et exigera d'y pénétrer à titre d'alliée du corps expéditionnaire pour faire ensemble la guerre contre le communisme. À combien se monte-t-elle ? Deux cent, trois cent mille hommes ? Et chez les Français c'est la peur effroyable. Peur d'être submergés par toutes ces masses chinoises, Pai Chung-si d'abord et Lin Piao qui ne manquerait pas de suivre. Je les attendais sur la frontière du Tonkin avec angoisse, parmi les légionnaires inconscients qui n'avaient que quelques bataillons à opposer à ce déferlement. Heureusement Pai Chung-si au dernier moment, dans le port de Packoi, tout proche de la frontière, embarqua ses hordes vers l'île de Hainan et de là vers Formose. Alors on put ramasser quelques milliers de Chinois qui voulaient quand même pénétrer en Indochine. On les fit prisonniers et on célébra l'événement comme une immense victoire de l'armée française...

Au fond, je retrouverai tout. Aujourd'hui je traverse les espaces et les années, mais les germes de toutes choses existaient du temps de mon enfance, même si, à cette époque-là, les colonialistes français avaient leurs petites idées coincées sous leurs casques coloniaux. Une seule chose m'est apparue nouvelle : la vertu rouge, l'inexorable vertu rouge. Et encore, si parfois je m'étais mieux rappelé ces paroles de mon père sur le Céleste Empire et sur la loi de l'Harmonie Universelle, j'aurais dû comprendre. Car ce qui importe en Chine, c'est la succession des moissons et des générations. Autrefois cela se faisait au nom du Ciel. Avec Mao cela s'est fait au nom du Peuple. Autrefois, comme aujourd'hui, l'individu n'existait pas. Autrefois ses sentiments et ses idées étaient dictés par la sagesse. Maintenant ils le sont par la dialectique. Le cerveau et le cœur de Mao servant à

huit cents millions de Chinois. En Indochine, Hô Chi Minh sera le Mao des Vietnamiens...

Je viens d'avoir dix ans... Comment puis-je me douter que sur le plateau du Yunnan, avec ses calcaires blancs, sur ses lacs bleus, sur ses collines d'opium, sur ses montagnes s'étagant vers le ciel, s'établira la formidable puissance américaine ? Tchang Kaï-chek, pendant la guerre mondiale, sera acculé ici, dans les provinces lointaines du Yunnan et du Sseu Tchouan. Et Yunnan Fu qui est déjà Kunming, va devenir la capitale de la guerre américaine en Chine contre le Japon. Toute la technologie la plus moderne se déversera sur cette bourgade. D'abord on a jeté des centaines de milliers de coolies sur les abrupts mortels de la piste de Birmanie pour la rendre carrossable jusqu'à Yunnan Fu. C'est le cordon ombilical de Tchang Kaï-chek avec le monde. Quels convois ! En moyenne une voiture sur dix tombe dans les gouffres, mais c'est de l'or pour les entrepreneurs et les chauffeurs dont les camions arrivent. J'ai connu un Français qui a fait fortune dans cette aventure. Il m'a raconté la ville vertigineuse, la ville champignon, la ville de zinc, de taudis, de milliards, sur la frontière birmane qui, le jour de l'entrée en guerre du Japon, contre l'Angleterre et les États-Unis, sera entièrement détruite et massacrée. L'Amérique s'engage en Asie et pour aider la Chine elle établit le *Hump*, le pont aérien le plus fantastique de l'histoire humaine par-dessus l'Himalaya où les appareils grimpent péniblement tout juste au-dessus des crêtes. Combien s'écrasent dans les tempêtes soudaines, les mers de brouillard, ou sous les attaques inopinées des « zéros » japonais ? Malgré tout dans mon vieux Yunnan Fu ont débarqué, poignée par poignée, trente mille soldats et techniciens américains, aussitôt écœurés par la vermine et la crasse de la cité moyenâgeuse. Mais alors ils ont coulé du béton et là où je me promenais à cheval, il y aura des aérodromes immenses, sans fin, bourdonnants. Le Yunnan porte-avions de l'Amérique. Le Yunnan d'où s'envoleront tous les bombardiers qui écraseront les flottes et les armées japonaises des mers du Sud (quand je suis revenu à Yunnan Fu en 1949, ces aérodromes avaient été déjà repris par la végétation et il y avait dans la cité un « marché aux voleurs », où parmi les surplus américains, on pouvait acheter des canons entiers). Tout cela pour la victoire de Tchang Kaï-chek ! À laquelle les vieux pasteurs dont parlait mon père avaient tant contribué. Après Hiroshima, Truman avait proclamé Tchang l'un des quatre Grands du monde. Quatre ans plus tard c'était l'ignominieuse défaite. La mort au cœur des vieux clergymen, une hébétude égarée. Leurs fils à Washington étaient devenus généraux, ambassadeurs, congressmen, journalistes. En Indochine j'ai senti leur haine. Comme ils détestaient la guerre française ! Et cependant ce sont ces mêmes

hommes, ces fils de la Bible, et de la bonne conscience, qui ont engagé l'Amérique dans l'escalade maudite. Ils vont devenir les agents de la vengeance américaine, la vengeance du puritanisme. Et pour cela ils vont se servir d'un puritanisme nouveau, d'un puritanisme armé. Le bien ne se suffit pas à lui-même. Il lui faut le cynisme, le mensonge, la cruauté, les hypocrisies, les truquages, les barbouzeries, le calcul inexorable des hypothèses, les machines à tuer, les massacres pour l'aider. Tout est permis, l'immoralisme au nom du moralisme, et dans l'impossibilité de casser la Chine rouge, l'engagement en Indochine devenue Vietnam, dans une croisade condamnée, où l'Amérique puritaine se mettra à douter finalement de son puritanisme...

Je viens d'avoir dix ans et ma grande pensée c'est que je vais quitter la Chine, sans me douter aucunement que j'y reviendrai. Un monde va finir pour moi. L'institutrice eurasienne n'arrête pas de sangloter. Elle a peur des Chinois qui, dit-elle, vont la tuer. Il faut la réexpédier à Hanoï. Je n'ai plus de préceptrice. C'est alors que passent à Yunnan Fu deux jeunes gens de l'aristocratie française, exquis, charmants, qui plaisent beaucoup à mes parents, à ma mère surtout. Elle leur dit :

– Lucien ne peut plus rester dans ce pays. Il serait complètement inadapté ensuite. Il faut le mettre dans un collège de France.

Et les deux garçons de se mettre à vanter l'établissement où ils ont été élevés, le meilleur de France, le plus chic, d'un vrai chic solide, pas du toc de nouveaux riches. L'un d'eux ajoute par hasard :

– C'est fait à l'imitation des *grammar schools* anglaises, celles où se forment les gentlemen. D'ailleurs le fondateur de ce collège, M. Demollens, a écrit un ouvrage faisant autorité qui s'intitule : *De la supériorité des races anglo-saxonnes*. Il a écrit cette œuvre vers 1880 quand jamais le soleil ne se couchait sur l'Empire britannique.

En somme il s'agit d'un petit Eton pour Français, pour fils de ce qu'on appellera plus tard les « deux cents familles ». La campagne, les terrains de sport, les blazers, le cricket, le hockey et des garçons largement laissés à eux-mêmes, avec la prédominance des plus forts, des plus malins, des plus âgés. C'est l'école des Roches. Mon père tire la langue quand il apprend les prix.

– Ce n'est pas donné ! Il ajoute : Cela lui tannera le cuir.

Ma mère complète :

– Cela lui apprendra les bonnes manières.

C'est décidé. Mais quand vais-je partir ? Je n'ai pas d'angoisse, je

n'ai pas d'impatience. Je suis comme devant le néant.

En attendant, pour mes dernières semaines, la Chine m'offre un bal, et quel bal ! Car de temps en temps elle met son tragique dans une farce énorme, impayable, et pourtant un peu lugubre au fond. Le bon dosage.

Anne Marie, depuis qu'elle sait qu'elle va s'en aller, ne s'intéresse plus à toutes ces turbulences qui font pour elle déjà partie du passé. Albert, lui, est bien obligé de se démenner, mais il murmure :

– Pourvu que cela ne retarde pas mon congé.

Moi je bois mes dernières gorgées de Chine avec avidité. Le dragon est autour de Yunnan Fu, mais on dirait plutôt le dragon de carton, le dragon de la fête, où les hommes se mettent à l'intérieur de la carcasse pour faire rouler ses anneaux et danser sa tête. Dragon facétieux, mais dragon quand même. Je le chevauche, il me fait rire et parfois il me fait peur. Il n'est pas sanguinaire et pourtant combien de gens vont mourir de ses farces dans la province !

Ce qu'Albert ne s'explique pas c'est que toutes les armées qui ne cessent d'arriver ne se jettent pas sur la ville. Il n'y a toujours pas de soldats dans la cité, mais ils sont innombrables tout autour en une sorte de cercle. Cercle de vermine humaine que je vais inspecter chaque jour. Il y a huit à dix corps de troupes, différents, chacun avec son Seigneur de la guerre, troupes à l'apparence cependant exactement semblable dans le je-m'en-foutisme complet. Ça roupille, ça mange, ça joue aux cartes et aux dés. Tous les hommes avec des expressions moins fatiguées qu'avachies. Par-ci par-là une sentinelle qui a reposé son fusil contre un arbre à portée de la main, et qui tire sur son mégot. Ça s'anime un peu devant les tentes de toile en forme de pagodes des Seigneurs de la guerre. Là on trouve un peu plus de va-et-vient, des sentinelles plus nombreuses mais guère plus martiales, couvertes d'un semblant d'uniforme loqueteux. Je reconnais mes amis les généraux Lu Han et Long Yung, je reconnais Chi, j'en reconnais d'autres. À un endroit l'atmosphère est plus lourde, plus accablante, plus sinistre. C'est une armée oppressante formée de bandits et dont le chef à gueule de fouine se vante d'avoir réussi parce qu'il a tué un à un de sa propre main tous ses compétiteurs brigands. Lui-même est un ancien coolie de chaise à porteurs. En un seul endroit l'ambiance est beaucoup plus stricte. Un dosage assez curieux. L'armée qui est là est un reste des anciennes troupes formées quinze ans auparavant par les Japonais. Il s'agit de la division que Tang Kiao avait envoyée à Canton, qui s'était rebellée contre lui et que Sun Yat-sen avait détruite parce qu'elle refusait de lui rétrocéder la ferme des jeux. Les survivants s'étaient

établis dans un défilé de la rivière Sin Kiang, la grande artère fluviale pleine de jonques qui relaie le Yunnan à Canton. Là, elle percevait des taxes. Son chef, Wang You-je, je ne le connais pas, mais c'est un général célèbre, très strict, très dur, dont Tang Kiao a toujours eu peur.

Albert s'écrie :

– Encore une fois je n'y comprends rien.

Il consulte vraiment ses barbouzes, le missionnaire et l'Anglais, qui, cette fois, donnent leur langue au chat. Mystère. Quelles chinoiseries se préparent-elles donc ? Cela dure deux à trois jours jusqu'à ce qu'Albert reçoive un parchemin embaumé de caractères et signé de tous les Seigneurs de la guerre :

Nous vous invitons demain à midi au temple des Fleurs où nous célébrerons la fondation de la congrégation de l'éternelle félicité du Yunnan. L'expérience a prouvé qu'un seul maître est mauvais, et nous, dans notre ardent patriotisme, avons décidé de gouverner tous ensemble afin que les défauts de chacun disparaissent dans la sagesse et la vertu de tous. Vive le Yunnan. Vive la Chine. Vive la France.

Le temple des Fleurs est une longue crête de pagodes entourée de camélias et de rhododendrons. Mais derrière ce sanctuaire, un éperon avance comme une arche dans un lac artificiel aux senteurs sublimes. Cette avancée est formée d'un socle carré aux grosses pierres. Du sol dallé s'élèvent des dizaines de piliers sculptés, qui supportent un toit à quatre angles harmonieusement recourbés vers le haut avec des faîtes qui s'entrecroisent pour former un fronton couvert des caractères du bonheur. Tout cela lustré d'un vert-bleu opale. Combien de fois sommes-nous venus là en pique-nique ! Ici le plaisir suprême c'est l'eau qui est incrustée de fleurs, non les lourds lotus saignants, mais des fleurs d'une espèce rare et précieuse qui jaillissent des ondes en un désordre délicat et léger de corolles blanches bizarrement découpées, qui ressemblent à des tasses de porcelaine, avec entre elles des feuilles qui sont comme des coupes.

Mon père se rend donc au festin en cet endroit particulièrement propice aux agapes des Seigneurs de la guerre. Il en revient un peu abasourdi. Tous ces redoutables guerriers sont habillés de robes. Chacun à son tour a percé son oreille d'une aiguille pour en tirer une goutte de sang avec laquelle il a signé la charte de l'association du bonheur. Et puis il y a eu les kampés, vingt ou quarante kampés, chaque convive se levant à son tour pour célébrer ses partenaires en sagesse. Une chanteuse au chignon percé d'épingles de jade aiguës comme des épées, toute fardée et les lèvres saignantes d'un onguent

écarlate, a entonné la mélodie de l'harmonie militaire.

« Chaque aube une fleur de pêcher éclora et ainsi chaque aube se lèvera dans la bénédiction des corolles et des fruits. La terre sera grasse des moissons et les ondées bienfaisantes seront comme la rosée qui féconde. La nature sera toujours faste et les hommes heureux parce que la vertu des héros régentera le pays qui est au-delà des nuages, notre Yunnan bien-aimé. »

Mon père se rend au retour dans le palais de Tang Kiao. Tout y est clos, la solitude est totale, pas une âme alentour. Longuement il frappe pour se faire ouvrir. Enfin, il lui semble que d'un judas un vieil oeil terni, tanné par les ans, le regarde. C'est la douairière. La porte s'entrouvre à peine et il entre dans une pénombre vaguement éclairée de mèches trempées dans les bols d'huile. On n'entend rien, on ne voit rien, sauf quelques formes féminines qui glissent sans bruit, à tâtons sur leurs pieds mutilés, et puis soudain des hurlements affreux :

– Tuez-les tous ! Tuez-les tous !

C'est la voix de Tang Kiao. On conduit mon père jusqu'à lui. Le maréchal est sur un immense bat-flanc, criant et se débattant comme un dément. Le plus étrange est que son visage s'est noirci jusqu'à l'anthracite, un charbon gras où roulent les globes énormes de ses yeux. Il ne reconnaît pas Albert. Autour de lui s'affairent des médicastres chinois qui lui font ingurgiter des poudres, des liquides nauséux. Un célèbre médecin lui fait prendre une potion composée d'éléments rares et répugnants, menstrues d'éléphantes, fientes de rhinocéros, énormes araignées qui d'un arbre tombent vertigineusement au bout d'un fil diaphane pour piquer mortellement. Ces araignées sont écrasées pour Tang Kiao. Tout ce qu'on lui donne est vénéneux, y compris les plantes et les baies cueillies dans les forêts lointaines. Une statue de Bouddha est illuminée. L'encens brûle en bâtonnets incandescents. Des bonzes psalmodient avec parmi eux le grand exorciste. De temps en temps Tang Kiao épuisé se calme, puis reprend ses gémissements. Albert est ému. Le lendemain il y retourne. Il emmène avec lui un médecin français, il me semble que c'est Mouillac. La vieille criant, appelant au secours ses servantes, essaie d'écarter le docteur barbare qui ne peut que nuire. Mais ce jour-là Tang Kiao a une certaine lucidité et il ordonne de laisser faire. Il sourit à mon père de sa gueule carbonisée pendant que le toubib l'examine, le palpe, l'ausculte. Oui ce doit bien être Mouillac car son verdict est celui d'un ancien de la Chine.

– Tang Kiao n'a rien. Si, il a la rage. Pas celle du corps. Celle de

l'âme. Les Chinois sont gens capables de mourir de colère et de honte, même si c'est d'une agonie lente. Quand ils sont pris par ces euménides qu'ils appellent les vapeurs infernales, ils ne guérissent pas.

Cependant la ville s'est transformée. Les Seigneurs de la guerre se sont installés à Yunnan Fu choisissant pour résidences les plus beaux yamens, ceux des gros négociants. Ces derniers se sont débattus pour conserver leurs demeures, mais cette fois les *warlords* emportés par l'élan patriotique ne sont pas descendus aux concessions et aux compromissions. Chacun d'eux a donc occupé une de ces maisons avec ses suppôts et ses dignitaires. Dehors, toujours une garde prétorienne. Les soldats d'élite ont l'air minable, ce qui n'empêche pas la foule de les contourner prudemment. On ne sait jamais. Albert remarque le soir :

– Ces dignes militaires n'ont pas emmené avec eux leurs concubines, ce qui prouve qu'ils se méfient fort les uns des autres. La comédie commence seulement. On est juste au lever du rideau.

Albert ajoute :

– Une chose est en leur faveur. Ils ont laissé Tang Kiao mourir dans son beau palais sans s'en emparer. Ils ne l'ont pas condamné, ils évitent de prononcer son nom, comme s'ils étaient encore en proie à quelque crainte superstitieuse.

Ces *warlords* n'aiment pas l'administration. Ils n'ont ni bureaux, ni salles de délibération. Ils se reçoivent les uns les autres dans des gueuletons où ils mangent, boivent, tout en discutant affaires. Ils prennent des décisions. La première est de supprimer le drapeau yunnanais. Albert commente amèrement :

– Cet étendard je l'avais dessiné moi-même avec Tang Kiao. Ces salauds veulent marquer qu'ils renoncent à l'indépendance du Yunnan pour se rattacher à la Chine au moins symboliquement. C'est la fin de mon pouvoir.

À la vérité les Seigneurs de la guerre sont au contraire extrêmement polis avec Albert Bodard. L'un après l'autre, chacun se présentant avec une escorte réduite, ils viennent saluer Albert en toute déférence. Je les vois passer, ceux aux figures crapaudines, ceux aux figures couleuvrines, ceux aux figures fuyantes, ceux qui sont comme des chats-huants, ceux qui sont comme des souris, ceux qui sont des brutes aux têtes massivement bornées. L'un d'entre eux, le plus costaud, a une joue gonflée d'une sorte de tache de vin violette à faire vomir. Après leur visite mon père raconte que tous, étrangement, lui tiennent des propos similaires. Une heure de

politesse d'abord, puis des professions de foi sur leur amour pour Albert Bodard, pour la grande France généreuse et pour les bienfaits de la civilisation moderne qu'elle a amenée au Yunnan. Est-ce que l'Indochine ne pourrait pas envoyer un peu d'armes, un peu de riz ?... En fait ces demandes ne sont que faux-semblants, c'est autre chose qui les intéresse. Monsieur le consul de France sait quoi. Comme ils tâtonnent, gênés, pour présenter leur vraie requête, il les interrompt pour leur lancer tout de go :

– Vous pouvez compter sur l'hospitalité du consulat de France en toutes circonstances jour et nuit.

C'est la phrase qu'il répète à tous. La clef de sa politique. Car maintenant il a deviné le sens qui lui avait échappé jusqu'alors de la plaisanterie de la barbouze anglaise :

« Vous vous en tirerez, mon cher Albert, en mettant votre casquette de chef de gare. »

Malheureusement manquent au défilé deux personnages essentiels : Lu Han et Long Yung. Cette absence-là est le grand souci d'Albert qui dit :

– C'est une déclaration de guerre envers moi. S'ils arrivent au pouvoir, ça ne va pas être drôle tous les jours.

Cependant l'assemblée de l'harmonie universelle semble continuer à fonctionner heureusement. Une nouvelle décision est prise, celle de vider tous les greniers pleins de riz, c'est-à-dire les greniers de Tang Kiao. L'opération, purement militaire, s'exécute fort bien. On trouve des baraquements entiers gorgés de grains. Chaque armée a envoyé un détachement d'hommes et de charrettes. C'est miracle de voir tant de tonnes de riz s'écouler ainsi, les soldats formant des colonnes de porteurs en tressautant sous la charge à la façon chinoise. Un travail de fourmis. Bientôt on entend les gros essieux de bois des chariots qui s'en vont pleins à ras bord. La population civile est tenue au loin. Elle ne mange que des yeux. Tout est destiné aux ventres des militaires. Il semble que la répartition entre les différents corps de troupes se soit faite sans histoire.

Troisième décision : celle-là fort impopulaire. Si on ne touche pas à Tang Kiao, son effigie est maudite, donc tous les habitants de la ville reçoivent l'ordre d'apporter volontairement, par patriotisme, toutes les monnaies frappées au profil de « tyran ». Les bons citoyens recevront un récépissé qui assurera leur remboursement ultérieur, quand l'argent aura été fondu et refrappé en pièces nouvelles marquées des lis qui sont l'emblème du Yunnan. Deux pelés et trois tondus se présentent. Silence complet dans la ville.

Tous les Chinois sont en train de dissimuler leurs lingots dans les vieilles cachettes aménagées depuis des générations et des générations. Cette fois, quelques milliers de soldats sont lâchés en ville. Ce sont des militaires très experts dans l'art de flairer le magot. Ils en dénichent un bon nombre, sous le regard atterré des familles qui ne gémissent pas par crainte d'un coup de baïonnette. En vérité pour des ruffians ils se conduisent avec une correction tout à fait extraordinaire. Ils ont certainement reçu les ordres les plus sévères, mais ils sourient parce qu'ils pensent que des temps meilleurs viendront. Pour l'instant pas de tués, pas de viols, pas de vols, sauf les prélèvements légaux des pièces désormais interdites.

Si l'argent est parti, en revanche, une chape de plomb s'est posée sur la ville. C'est à partir de ce moment-là que les banquets entre généraux deviennent vénéneux, comme si certains désaccords s'étaient fait jour depuis la répartition du butin. Les repas sont toujours aussi gais, aussi animés, mais il arrive souvent qu'un ou deux des convives soient pris de vapeurs malencontreuses et même mortelles. Un dîneur se couvre parfois en quelques minutes de milliers de petites taches vertes qui s'étendent, s'élargissent, jusqu'à ce que, inexplicablement, il trépasse, sa peau ayant pris la couleur de son uniforme. Belle fin pour un militaire. D'autres fois la mort est plus lente à venir et sous des aspects moins ragoûtants. L'homme enfle, produit des bruits, des jets de vapeur, son ventre est un tambour, son derrière est une flûte. Il vomit par tous les orifices. On le ramène chez lui, et il met un ou deux jours à expirer, malgré tous les contre-poisons possibles. Toujours, en ce cas, l'hôte est désolé. Il pleure et gémit. La demeure qu'il occupe est sans doute hantée par de mauvais génies, en raison des crimes commis par le négociant qui l'habitait, et qu'il serait bon de châtier. Pratiquement, les poisons éliminent un bon tiers des Seigneurs de la guerre. Le pire est qu'ils sont tenus par la « face » à assister à ces repas si dangereux, car s'ils n'y allaient pas, ils accuseraient en fait celui qui les reçoit de vouloir les tuer.

À la longue, cependant, ces banquets, où ils se rassemblent tous, cessent. On ne mange plus que par petits groupes d'associés sûrs, et même dans ces conditions il y a encore des généraux qui périssent fâcheusement. Un jour se produit un événement phénoménal : tous les Seigneurs ont déguerpi de la ville et toutes les troupes ont disparu dans la nature. Cette fois pas d'erreur, la guerre va commencer.

Albert Bodard n'est pas du tout surpris. Depuis le début il a su que la corporation du bonheur n'était qu'un préambule aux joutes destinées à donner un successeur à Tang Kiao. Joutes dont l'issue est

imprévisible, et dont, de toute façon, le gagnant ne sera qu'une sorte de gangster. Il est remarquable et même extraordinaire que toutes ces brutes aient respecté Tang Kiao, aient respecté son agonie, n'aient pas couvert d'insultes et d'imprécations ce perdant humilié. Même s'ils ont pris le prétexte de son effigie pour emporter l'argent des Yunnanais, ils n'ont pas prononcé le nom de Tang Kiao, ils n'ont parlé que du « tyran ». C'est que malgré tout, malgré la folie qui s'est emparée de lui, il a été le grand homme du Yunnan, connu de toute la Chine. Lui disparu, ils le savent, la province va redescendre dans l'obscurité et la sauvagerie ancestrales. Malgré eux tous ces ruffians éprouvent encore un reste de respect pour Tang Kiao mourant. Albert Bodard sait qu'il ne se compromet pas en allant l'assister dans ses derniers jours et qu'au contraire il apparaîtra aux Chinois comme un modèle de l'amitié vraie. Etranges Chinois, incompréhensibles, qui admirent autant la trahison que la fidélité. Albert, malgré ses prétentions à être le virtuose des duplicités, avait réellement pris en affection le terrible personnage, qui, par rapport aux autres, était un civilisé à sa façon. Et moi, quand j'entendais ce qu'il m'en racontait, je n'étais pas déçu. Tang Kiao, je l'ai déjà dit, était mon héros, et cette humiliation furieuse menant à la mort, je la trouvais belle, instinctivement j'aurais voulu y assister. J'ai dit à mon père :

– Tang Kiao m'aimait. Emmène-moi avec toi la prochaine fois.

Quelques jours plus tard j'accompagne mon père. Je vois l'œil jaunâtre, racorni, qui regarde à travers le judas et l'immense porte de laque rouge s'entrouvre pour nous. Je suis saisi par la pénombre, par le silence, par le Bouddha immense aux yeux et au sourire d'éternité devant lequel brûlent toujours les bâtonnets d'encens. Il y a aussi un autel des ancêtres tout en bois noir, sévère et solennel avec ses plaquettes de marbre où sont gravés les noms des aïeux. Sur un large rebord je vois encore les offrandes traditionnelles et les statues des animaux porte-bonheur. Passent des serviteurs et des concubines pour de menues besognes dans ce qui est déjà un sanctuaire de la mort. La douairière les chasse. Il n'y a plus que le bat-flanc où gît Tang Kiao qui fume de l'opium. Le fourneau de la pipe est une main en ivoire et son embout est en jade. C'est la douairière elle-même qui prépare les boulettes, semblant les tricoter de ses vieilles mains racornies, avec les aiguilles et les petits instruments nécessaires à cette alchimie. Tang Kiao est parfaitement serein et lucide. Il me reconnaît et me fait signe.

« Mon ami le petit seigneur », dit-il paternellement.

Mais moi je me rencogne devant cette face que je connaissais si

bien dans sa splendeur. Elle est toujours immense et nue. On dirait qu'une couche de sang s'est caillée sous la peau. Sa tête est devenue une bûche calcinée. Il dit alors avec une certaine tristesse :

– Je fais peur à mon jeune ami.

Monsieur le consul s'incline et Tang Kiao, dont la tête repose sur un coussin de porcelaine verte, lui fait signe d'approcher. Il parle en soufflant comme si les paroles avaient du mal à passer à travers les chairs de sa gorge enflée. Parfois une phrase qui a franchi l'obstacle, on ne sait pourquoi, résonne très violemment. Ce qu'il a à confier à mon père c'est pratiquement son testament.

– Toute colère m'a quitté. J'ai atteint la sérénité et c'est au milieu d'elle que la mort va me saisir. Car je le sais, je vais expirer très prochainement. Dans un jour ou deux, peut-être dans quelques heures. Du moins j'aurai eu la joie de trépasser avant que la ville ne soit envahie par les hordes méprisables.

Albert fait le bon apôtre :

– Mais vous allez mieux, vous allez guérir. Et peut-être même viendra l'heure où vous sauverez le Yunnan des chaos dans lesquels il va sombrer.

Tang Kiao sourit en le remerciant de ces paroles vaines.

– Non, monsieur le consul, l'heure est arrivée pour moi d'aller aux Fontaines Jaunes et j'en suis heureux. L'existence serait pour moi un supplice, mais comme je vous l'ai dit, la roue de ma vie va cesser de tourner très bientôt.

Albert prend la position du recueillement pieux. Tang Kiao de nouveau se bat avec son larynx.

– Il me convient d'avoir un enterrement très humble, très secret. Mon épouse n° 1, la vieille, s'étranglera après mon dernier soupir avec un lacet de soie. C'est sa volonté, pas la mienne. Je veux qu'on emploie pour nos deux cercueils du bois de sapin sans aucun ornement. Nos bières seront portées dans une charrette menée par un serviteur sûr. Il n'y a que mes enfants mâles qui suivront nos corps et vous, monsieur le consul, si vous daignez faire cet honneur à nos dépouilles. Personne d'autre de ma famille. Pas de pleureurs, pas d'orchestre, pas de pétards, pas de festin, pas de foule. Pas de ces objets funéraires en papier que l'on fait brûler pour qu'ils vous accompagnent dans l'au-delà, que personne ne soit au courant. Qu'on conduise mes restes et ceux de mon épouse dans la plaine des tombeaux. Que mes fils eux-mêmes creusent la terre avec des pioches et l'entassent sur nos cercueils de façon que n'apparaisse

qu'un petit tertre parmi les milliers d'autres tertres. Qu'il n'y ait pas de stèle, ou rien qui rappelle qui j'ai été. Bientôt l'herbe recouvrira la glaise nue et je serai un mort inconnu dans la foule des morts.

Pourtant dans la salle où Tang Kiao indique ses volontés suprêmes, on aperçoit un sarcophage énorme, monstrueux, du bois le plus sombre, du bois le plus lourd, du bois le plus dur. Il provient d'arbres gigantesques qui poussent sur les abîmes de la Salouen et qui sont renommés dans la Chine entière. Il y a des caravanes d'hommes, des centaines d'hommes pour porter ces fûts immenses. De plus, le sarcophage est gravé d'énormes caractères indiquant tous les titres et toutes les gloires du maréchal. Poignées d'or massif. Et aussi sa propre tête dessinée sur le couvercle avec des émeraudes et des rubis. Il a même emprunté à l'Église chrétienne pour ce monument des anges célébrant ses vertus, qui gonflent leurs joues pour souffler dans des trompettes. Le comble de la richesse et du mauvais goût. Un cercueil qu'il a sous les yeux depuis des années, pour sa joie et son contentement. Pareil monument supposait des obsèques royales. Plus question de tout cela. Tang Kiao, tout en parlant, semble déjà flotter au-dessus des malheurs de cette terre.

– La honte, je l'ai bue, mes âmes peuvent s'envoler. Mais j'ai résolu ceci : que mes fils, les fils d'un homme qui a perdu la « face », renoncent aux grands desseins de la guerre et de la paix. Je veux qu'ils deviennent, en des cités tranquilles et prospères, des négociants respectables et sérieux, de ces négociants dont la puissance est plus grande que celle des généraux et des politiciens. J'ai laissé quelques économies, des barres d'or et des actions de grandes sociétés internationales dans les banques d'Indochine et de Hong Kong. Shanghai ne m'a pas paru sûr. Toutes les dispositions pour la succession sont en règle. C'est mon fils aîné qui se chargera d'accomplir mes volontés, mais si jamais il y a des difficultés de quelque ordre que ce soit avec les lois françaises ou anglaises, je vous prie d'intervenir. Je vous laisse ici un parchemin marqué de mon sceau et signé de moi, vous exprimant toute ma confiance et vous chargeant d'être mon mandataire.

Albert ne sourit pas, même lorsque le maréchal Tang Kiao a parlé de ses petites économies. Combien cela fait-il de millions de dollars ? Les fils deviendront milliardaires et seront sans doute, à Hong Kong ou à Saïgon, de ces Chinois modernes dans des buildings arts-déco. Ils auront des sociétés dont les noms gravés sur des plaques de cuivre seront toujours suivis de « *and Co* ». Seront-ils en robe de soie ou en lunettes d'or avec complet-veston ?

Albert s'incline, avec un air de gravité déférente et de tristesse

retenue, pour déclarer :

– Monsieur le maréchal je me sens indigne de cette mission, mais je mettrai mes humbles mérites à l'accomplir de mon mieux, de façon qu'aucun tourment ne vienne vous déranger dans le domaine de l'éternelle paix.

Tang Kiao, après s'être reposé pour reprendre haleine, n'a pas fini de parler.

– J'ai un service encore plus grand à vous demander, monsieur le consul. Dès que je serai mort, ce palais va être envahi et détruit par la populace et par les soudards. Tout sera volé et détruit. Cela m'importe peu, pas plus que m'intéresse le sort de mes concubines, ou celui de mes propres filles. Sans doute seront-elles la proie d'un ou de plusieurs Seigneurs de la guerre. D'ailleurs ces créatures féminines sont si malignes que peut-être elles s'arrangeront pour devenir des favorites. C'est sans importance. Mais mon âme ne sera satisfaite que si mon nom est inscrit sur l'autel des ancêtres comme un lien entre les générations passées et celles à venir. Je vais prendre les mesures nécessaires pour sauver ce à quoi je tiens le plus. Ce soir, des coolies, qui seront en fait mes fils et mes serviteurs très sûrs, apporteront plusieurs caisses, sans aucune marque extérieure, au consulat. Je vous supplie de les faire aussitôt transporter en chemin de fer vers Hanoï avec des soins tout particuliers. Je vous implore d'attirer l'attention de monsieur le directeur de la compagnie, pour que tout soit fait rapidement, secrètement, sûrement. Il m'est égal que mes ennemis profanent mon corps resté au Yunnan, mais il ne faut à aucun prix que le contenu de ces coffres soit violé. Oui, je ne serai parfaitement rassuré dans l'autre monde que lorsque mon fils aîné aura dévotement reconstitué l'autel des ancêtres. Alors je serai sur la dernière plaquette, et mon fils aîné chaque jour viendra se prosterner et prier devant moi et chaque jour renouvellera les offrandes, celles qui nourrissent la félicité des morts.

Nouvelle courbette d'Albert et nouvel engagement solennel. Je regarde la vieille, je contemple son cou flétri fait d'une chair réduite à des cordons, à des replis, en pensant que, bientôt, de ses propres mains, elle tirera sur les deux bouts de la cordelette qui la serrera jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que la fidèle épouse morte qui accompagnera Tang Kiao dans le séjour des âmes heureuses. Ce geste, peut-être l'accomplira-t-elle devant ses fils qui la laisseront faire pieusement.

Finalement Tang Kiao retrouve une voix martiale pour proclamer :

– Que tout soit fait comme je l'ai dit ! Sinon au lieu d'être un génie bienfaisant, je serai pour vous une âme errante à la surface de la terre qui vous maudira et vous apportera malheurs et calamités.

Nous nous en allons. Pour la première fois, j'ai le sentiment de la mort, alors qu'à Tcheng Tu et à Yunnan Fu j'ai vu périr tant d'êtres. Mais Tang Kiao me paraissait immortel et là je l'ai vu vaincu, tout son fantastique orgueil réduit en pièces et lui-même n'ayant plus en fait de face qu'une figure macabre et grotesque. La Chute d'un Dieu.

Le lendemain soir la barbouze anglaise qui a retrouvé ses habitudes, regarde Albert du coin de l'œil en s'esclaffant.

– Ah, mon ami, vous avez commencé votre métier de chef de gare. Vous avez débuté avec du mobilier, bientôt vous emballerez du Seigneur de la guerre en série, car vous allez voir, la ville va être prise et reprise cinq ou six fois, et chacun de ces gentlemen, dès qu'il sera sur le point de perdre la partie, viendra vous demander de le déménager par le train. Cela se fera sans douleur et sans histoire, car il y aura là-dessus un accord tacite entre ces messieurs qui tous tiennent à leur précieuse vie. C'est comme cela que vous assurerez votre sécurité et celle des Français. La locomotive, voilà votre salut.

Albert répond sèchement :

– Croyez-vous que j'ignore tout cela ? Ce n'est pas par hasard si vos gentlemen au temps où ils étaient tous frères m'ont chacun rendu visite avec une urbanité exquise. Vous savez j'ai compris. C'est la logique chinoise.

Deux jours après, l'autel des ancêtres est expédié et dès que Tang Kiao l'apprend, il meurt, sa vieille s'étrangle. Les obsèques se déroulent exactement comme il l'a voulu, un enterrement de pauvre, presque de miséreux. Albert assiste à ces étranges funérailles. Il raconte ensuite le bruit cahotant de la charrette paysanne qui sert de corbillard. Tout est silence. Il y a cinq fils de Tang Kiao vêtus de blanc qui marchent gravement sans qu'on puisse distinguer sur leur visage le moindre signe de chagrin. Lorsqu'ils se mettent à remuer le sol funéraire avec leurs pelles, des chiens galeux aboient. Ils travaillent méthodiquement, de leurs mains fines qui ne sont pas faites pour cette besogne de coolies. Ils ressemblent à de grands oiseaux blancs grattant la terre. C'est fini. Pas une parole n'est prononcée. Comme l'avait désiré Tang Kiao il semble qu'aucun œil étranger n'ait suivi cette étrange mise en terre. En réalité des milliers et des milliers de regards ont épié. Car la Chine épie toujours. Il y a toujours foule, même lorsqu'elle est invisible.

L'Anglais le soir dîne à la maison. Et il a un air particulièrement

torve. Ses poils sont une mousson électrisée de moquerie.

– Alors, mon cher Albert, vous avez été de corvée aujourd'hui. Un grand consul enterrant un grand maréchal à la sauvette.

Albert se pétrifie dans son garde-à-vous de dignité sourcilleuse.

– Ce n'était pas une corvée, mais un acte de gratitude. J'ai beaucoup de peine.

La barbouze se met en vrille pour plonger dans un orage de rire. Après cinq minutes de jubilation ininterrompue, tout à coup il se métamorphose, ce pétilllement de feu s'éteint. Il est raide comme un *horse guard*. Il se lève et porte un toast de la façon la plus solennelle et la plus protocolaire. Debout, les reins cambrés, les yeux absolument fixes dans une tête rigide, il accomplit le geste immémorial de prendre une coupe, ce geste lent qui soudain se déploie. Il boit d'un trait.

– Au maréchal Tang Kiao.

C'est l'art anglais de l'imprévisible, le ricanement qui se termine sur un salut. Albert a un air stupide. Il est dépassé.

– Et pourtant, vous ne l'aimiez guère, dit-il.

– Je suis sport, c'est tout. C'est la première fois que je vois un Chinois expirant après une défaite ignominieuse ne pas ordonner que l'on construise un mausolée triomphal pour son corps dans l'espoir d'escroquer la postérité. Je le reconnais, Tang Kiao s'est montré *decent* comme un vrai lord dans sa mort.

Albert, d'une voix mouillée :

– Mon ami, ce que vous venez de dire me touche profondément.

Lueur glacée des yeux d'Anne Marie sur Albert.

– Je veux bien croire que vous aimiez Tang Kiao, dit-elle. Enfin vous aimiez votre créature. Vous lui faisiez faire tout ce que vous vouliez et c'est la seule chose que vous adorez, que l'on passe par vos quatre volontés.

Albert regarde sa femme d'un air désolé et contrit :

– Alors, d'après vous, je suis incapable de tout sentiment. Je suis un monstre d'égoïsme ?

La réplique ne tarde pas.

– Parfois, je l'admets, vous en avez trop de sentiments.

Elle pouffe, puis se reprend comme si elle avait été trop loin :

– Mais non Albert, vous êtes un brave homme et un excellent mari, sans compter que vous êtes un merveilleux consul général.

L'Anglais ajoute à la conversation une goutte de fiel :

– Un excellent consul général qui s'est intelligemment trompé... La seule chose qu'ait réussie votre Tang Kiao, mon cher, c'est sa mort.

Albert n'est pas content du tout.

– Vous plaisantez. Vous plaisantez... mais avec lui c'était la paix au Yunnan, vous êtes obligé de le reconnaître, alors qu'à présent...

L'Anglais sifflote une scie comme un gamin, avec une imbécillité feinte.

– Votre locomotive n'ira pas à Tcheng Tu. Mais remerciez le père Noël qu'elle vienne à Yunnan Fu.

Albert se fâche :

– Assez de gamineries. Locomotive ou pas je vais avoir cinq ou six armées sur les bras.

Anne Marie le fixe durement :

– Et vous allez retourner à vos finesses qui vont vous retomber sur le nez ! Sachez-le. J'en ai assez. Je veux retourner en France avec Lucien.

Albert lève les bras dans un geste d'impuissance.

– Mais je ne peux pas laisser le Yunnan en pleine décomposition. Avant de partir, il faut que j'y mette de l'ordre. Du reste vous m'avez promis votre aide, monsieur le consul britannique.

– *By Jove !* Par Jupiter ! Nous nous amuserons ensemble tous les deux pour une fois.

Anne Marie coupe :

– Vous le ferez en garçons. N'oubliez pas, Albert, que vous avez envoyé votre demande de congé. Moi de toute façon dans trois mois je pars avec Lucien. Tenez-le-vous pour dit.

Albert rétorque :

– Alors, j'aurai tout réglé.

Anne Marie, les yeux durs :

– Vous allez vous emberlificoter ! Je vous le répète, je ne veux pas être prise dans l'un de vos pétrins chinois.

L'Anglais ricane, ricane...

Moi, j'ai entendu tout cela plusieurs fois. Ces disputes médiocres commencent à me peser lourdement. Je trouve qu'Albert est ridicule mais qu'Anne Marie s'avilit un peu. Quant à l'Anglais, décidément je l'aime moins, parce que lui aussi maintenant je le connais trop. Déjà j'ai le don de me fatiguer des êtres.

Ce jour-là je n'aime plus vraiment que mon cheval. Je vais me consoler avec lui en m'enfonçant dans la campagne. Je m'écarte du lac trop connu, je vais dans la plaine la plus banale qui s'étend derrière Yunnan Fu. La terre chinoise. Je me dis que c'est peut-être l'ultime fois que je la vois. Car les troupes disparues vont revenir et je serai enfermé au consulat.

Je me souviens encore avec tendresse de cette balade qui devait en effet être la dernière pour moi. C'est la fin de l'hiver. Cette année-là la neige est tombée sur Yunnan Fu même, alors que d'habitude elle couronne seulement les montagnes proches. Il y a des masses d'êtres autour de moi. Je n'en vois aucun. Les villages se sont entassés sur eux-mêmes, repliés sur leurs mornes masures de chaume et de boue. Antres où gisent bêtes et gens entremêlés. Les hommes colmatent les fissures par où passe la bise glacée. Ils y crachent de la terre mêlée de bouts de paille. La mort règne dans ces tannières, la mort humble, celle des faibles, des vieux, des infirmes, des malades, des enfants, mais rien ne se voit. Je traverse les diguettes, je parcours les rivières à sec, fendillées, craquelées. Cette nudité de la terre, cette nudité des choses, loin du malheur des humains, a sa beauté. Le ciel est comme une soie bleutée sur laquelle semble peint dans un coin un soleil pâle et délavé. Dans cet air qui ne pèse pas, les montagnes devant moi prennent une présence, une réalité encore plus extraordinaire, comme des murailles qui fermeraient le monde.

Quelle paix ! J'arrive dans une région un peu plus élevée où les hameaux sont comme des feuilles mortes dans la solitude des champs délaissés. Par-ci par-là reluisent pourtant comme autant de signes vivants les faîtes recourbés des pagodes et les toits vernissés des yamens. Séjours des dieux et des riches. Des collines sont proches. Il y a des bois et des étangs. Là la nature n'a pas péri doucement mais dans une agonie longue et douloureuse, comme si la végétation tropicale, celle des fleurs, des fruits et des palmes s'était tordue par la souffrance à la venue du froid. Un froid clément pourtant, qui ne dure que quelques semaines, mais qui est comme une surprise fatale pour ces essences frileuses. Ces boqueteaux et ces clairières m'apparaissent comme un univers de plantes suppliciées. Un vent violent mais clair, un vent fantôme, passe à travers les bosquets de bambous qui ploient l'échine dans une gamme de

craquements et de sifflements, mais parviennent, par cette humilité obstinée, à résister. En revanche les fiers cyprès souvent cassent d'un coup et s'effondrent. Alors des vieillardes édentées, venues d'on ne sait où, se disputent, se battent, s'entre-griffent, pour ces cadavres de bois. Elles luttent pour la moindre brindille. D'autres arbres réduits à leurs squelettes tendent à leurs extrémités des rameaux mutilés qui se brisent morceau après morceau provoquant la même avidité des vieilles aux aguets. D'autres troncs sont indécents dans leur nudité avec leurs bizarres moignons écorchés vifs. Il s'agit d'arbres à cire à qui des femmes, celles-là jeunes et fortes, ont arraché la peau pour les faire saigner, pour retirer de leurs blessures la résine qui servira à faire des cierges. Elles les vendront à des dévotes riches qui les allumeront dans un temple afin d'obtenir des bénédictions célestes. Lamentables aussi sont les cotonniers, tout grêles, rabougris, qui tremblent de leurs petits membres comme des enfants sans chair et abandonnés.

Je suis pénétré d'une tristesse grave et douce. La terre est funèbre, complètement noire. Noirâtres aussi sont les mares à la surface desquelles pourrissent de grandes feuilles de nénuphar. On croirait des radeaux démantelés qui vont sombrer dans l'eau croupie pleine de choses gluantes, d'algues, d'herbes qui puent. Des hommes nus, le regard intense, fouillent cette gadoue avec leurs mains ou des haveneaux. Ils ramènent des bouts de plantes aquatiques, des crevettes minuscules ou quelque poisson au corps de serpent, à la tête de crapaud, n'importe quelle ordure bonne à manger. Ils pataugent ainsi des journées entières.

Plus loin j'arrive à un petit lac piqué au milieu d'un pagodon. Ici l'onde est claire, les rochers, les grottes sont des lieux de pèlerinage. Un bonze chemine et je jette quelques sapèques dans sa sébile pendant qu'il me marmonne des grâces. Au-dessus de moi passent des canards et des oies sauvages formés en V. En ce lieu toute vie est sacrée, ce qui ne m'empêche pas de rencontrer un chasseur, quelque paysan riche, quelque propriétaire solide et bien nourri. Comme fusil il appuie sur son épaule un antique tromblon d'une dizaine de kilos ; il tient dans sa main une corde fumante destinée à faire partir la charge qui est une douille énorme remplie d'une poudre primitive et de morceaux de ferraille. Il grimpe sur une petite montagne dont la pente est exposée au soleil. Là le printemps, ce printemps qui éclate en Asie avec fureur, se laisse déjà deviner. Des tourterelles comme des turquoises bleuâtres. Des parfums doux et poivrés. Déjà des buissons verdâtres, de ce vert presque laqué des tropiques. Rhododendrons et azalées portent leurs boutons de mandarins. D'autres arbustes préparent leurs étalages d'oranges, de

mandarines, de pamplemousses, de kakis avec des bébés fruits encore durs et ingrats. Oui, bientôt la nature explosera de richesses. Tout s'épanouira. Ce sera la fécondité des floraisons et des moissons. Les Chinois oubliant les affres de l'hiver iront s'offrir cérémonieusement des rameaux de cerisiers en fleur. Fleurs de cerisier, fleurs hâtives signifiant que les premières pluies vont tomber. Elles sont la promesse symbolique de la nourriture. Les gens se saluent en se disant : « Bientôt tu vas manger. »

Mais ils ne mangeront que si les soldats ne prennent pas tout, les soldats qui vont revenir. En contrebas, j'aperçois ce Yunnan Fu qui va servir d'enjeu. Pour la dernière fois je regarde cette cité que je connais si bien et que j'ai appris à aimer peu à peu malgré Tcheng Tu. Je vois les hauts remparts crénelés en brique. Je vois les quatre grandes portes aux points cardinaux. De là où je suis, la ville m'apparaît moins cahotique. C'est plutôt un étalement harmonieux au milieu d'espaces verts cernés par les murailles. L'agglomération elle-même est une masse de toits, une grisaille, qui, avec les sillons des tuiles, avec leurs creux et leurs pleins, me fait l'effet de quelque champ labouré. C'est un foisonnement plat, où les faîtes baroques se succèdent en petites vagues. Je cherche du regard le consulat de France. Je scrute et il me semble le trouver. Est-ce que tout cela va être champ de bataille ou décor de comédie ? En dehors des remparts, la laideur de l'Occident. Ces bungalows, cette gare, cette fameuse gare...

Je rentre en ville. Les portes sont ouvertes, mais la vie se déroule au ralenti. Alors que ce que j'avais aperçu de la colline était si beau, je trouve un Yunnan Fu sans âme, avec des grumeaux de faces soucieuses. Les grandes pagodes sont pleines de fidèles qui interrogent le sort et les bonzes répondent par cette parole toujours nouvelle qu'il faut s'en remettre à Bouddha. Il me semble que la ville est déjà une coquille presque vide. Il n'y a plus le foisonnement des marchandises. Il n'y a plus les rires des enfants. Tout le monde a pris ses précautions. Et tout à coup c'est l'ère des rats, pas les rats féroces du désastre, mais des rats morts accrochés par la queue, une vingtaine en tout, de part et d'autre d'un long bâton que porte en équilibre sur son épaule un marchand. L'homme est petit et grêlé et les bêtes même mortes ont encore des yeux ouverts et des dents aiguës qui font frissonner. Il me semble qu'ils vivent. Ils sont énormes, et si repoussants avec leur pelage de saleté ! Certes, en temps normal, les pauvres quand ils en attrapent les mangent, mais ce n'est pas une marchandise que l'on étale. Ces rats qui se balancent avec leurs museaux saignants montrent qu'à Yunnan Fu les gens en sont déjà réduits à ingurgiter les viandes ignobles, sans

doute aussi les chiens galeux, pas ces chiens roses élevés spécialement pour être servis au court-bouillon comme aphrodisiaque aux riches Chinois. Non, il s'agit des bêtes scrofuleuses de la misère. Yunnan Fu attend déjà dans une demi-famine, dans une demi-solitude.

C'est alors qu'Albert reçoit la visite de M. Ting, le plus gros Chinois de la ville, un des plus gros Chinois qui soient au monde. Du temps de Tang Kiao, il était presque aussi puissant que lui. Le maréchal dans sa sagesse, au lieu de faire la guerre de l'opium, laissait ce compère opérer en douceur. Qui pouvait, en effet, sembler plus pacifique que M. Ting ? Il l'était vraiment. Certes, il disposait de milliers d'espions, de milliers d'agents, de mercenaires, de tueurs. Jusqu'où n'allaient pas les ramifications de son pouvoir, de son organisation ? À quoi n'était-il pas lié ? Il connaissait tout ce qui était dans l'ombre, la « Triade » de Singapour et de Hong Kong, la « Bande Bleue » de Shanghai. Sa parole valait des millions, aussi bien auprès des grands gangsters que des Célestes d'outre-mer accommodés aux villes dont les allées étaient bordées de bungalows et de clubs où ils n'étaient pas admis. Plusieurs fois M. Ting avait reçu Albert Bodard dans l'intimité de son yamen, un dédale en lui-même. Là il était couché sur son bat-flanc, la tête tellement suifeuse que ses yeux semblaient se nicher au fond de fistules. Comme vêtements un petit maillot de corps sur des épaules en boudin blanc, maillot qui s'arrêtait juste au début d'un ventre de déesse engrossée, laissant voir un nombril planté dans la graisse comme un puits. En dessous un pantalon de toile du genre barrique. Lui qui fumait déjà proposait à Albert une pipe d'opium et il le contemplait mi-loup, mi-larve, pesant mille kilos, jetant sur le consul un long regard coulissé, immobile, presque invisible, terne et pailleté cependant, pour bien le jauger, un regard de peseur d'or, d'usurier, doucement implacable pour chercher en lui le fond de sa pensée. En fait Albert était sans mystère pour lui. À l'aide de mots énigmatiques, de sentences confucéennes, il lui donnait parfois de sages avis. Monsieur le consul de France les avalait comme du miel, et souvent en effet ils étaient précieux. Qui était donc M. Ting ? Le roi de l'opium du Yunnan, cet opium qui était réputé le meilleur de Chine. Il le vendait à travers toute l'Asie sous forme de briquettes séchées, portant sa marque. Albert est envoûté par M. Ting. Des heures durant parfois il reste allongé auprès de lui. M. Ting tel un bouddha vivant, une dizaine de serviteurs à sa portée, sur le qui-vive pour satisfaire le moindre de ses désirs, sans même qu'il ait besoin de les exprimer. Il repose béat, lointain, sans le moindre tressaillement, si ennemi de l'effort qu'il ne semble pas respirer. Il vit pourtant. Une femme l'évente. Un vieux serviteur surveille une boîte ouatée

contenant la théière en argent sculptée dont l'eau doit toujours être maintenue bouillante. Il a aussi près de lui deux ou trois jeunes Chinois, minces, muets, glissants, d'un occidentalisme exagéré, avec même des nœuds papillons à leur col, habillés en dandies du haut business. Parfois Ting méchamment, gutturalement, se réveille et leur hurle un ordre. Alors ils font « oui » et ils courent comme des bestioles téléphoner, télégraphier à Singapour ou à Londres. Ting s'est rendu souvent au consulat dans la suite du maréchal Tang Kiao, mais c'est la première fois ce matin qu'il vient seul. Il est sans escorte. Il descend benoîtement d'une chaise à porteurs, toute son obésité ressemble à une gelée de sagesse compacte. Ses yeux sont plus clos que jamais. À petits pas, lentement, glissant sur ses pantoufles de soie, il arrive agilement jusqu'au bureau de mon père. Monsieur le consul se précipite à sa rencontre. Ting parvient à s'entasser dans un fauteuil et il soupire :

– Dans tous les temples de la province j'ai fait célébrer des prières à Bouddha pour le maréchal Tang Kiao, pour que, là-haut, il trouve les dix mille félicités promises aux hommes de bien.

Soudain monsieur le consul est en proie à une idée.

– Je vais demander à l'évêque de faire célébrer un grand service à sa mémoire. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'était pas catholique. L'évêque lui doit bien cela. Jamais les chrétientés de la province n'ont été aussi prospères.

M. Ting émet un long souffle de désolation.

– Oui, le maréchal Tang Kiao tenait le pays, et le Yunnan n'est pas une province chinoise comme les autres, où les grands désordres ne surviennent que dans les temps de malédiction. Ici, sans une poigne de fer, ce sont toujours les troubles, les pillages, les guerres. Ici c'est l'Ouest sauvage, l'extrémité de la Chine. Chaque bande, chaque féodal a son fief et ils ne rêvent que de se battre entre eux. Tang Kiao avait réussi à expédier ces grandes compagnies à l'extérieur de la province. Elles sont de retour et nous allons connaître des temps difficiles jusqu'à ce qu'un nouveau chef s'impose.

Albert regarde le ciel avec des yeux éplorés.

– Hélas, je le sais, monsieur Ting.

M. Ting sourit malicieusement.

– Monsieur le consul, votre expérience est immense, et c'est de ma part une impudence dont je rougis que de vouloir vous donner un avis. J'ai recours au privilège de l'âge. Vous savez que tous ces bandits et ces féodaux vont s'emparer tour à tour de la ville.

Monsieur le consul, avec humilité, je crois pouvoir vous indiquer une petite précaution. Ne placez pas votre confiance sur le vainqueur du jour mais sur le perdant.

– Comment cela ? dit Albert.

– Si c'était un jeu, il y aurait de nombreuses distributions de cartes. Chaque vainqueur suscitera contre lui la coalition des autres. Il lui faudra s'en aller. Ses troupes partiront par une porte, pendant que d'autres troupes pénétreront par une autre porte, mais le Seigneur de la guerre lui-même obligé de se retirer préférera partir confortablement dans votre train plutôt qu'à pied avec ses hommes et, quel qu'il soit, ne lui refusez jamais, parce que les atouts changent et que le jeu continue.

Albert sourit avec supériorité :

– C'était bien mon intention, monsieur Ting.

Le Chinois arrive à plier sa corpulence en une courbette d'obséquiosité repentante.

– Monsieur le consul, veuillez pardonner mon indignité. Avec l'âge l'esprit s'égare. Comment ai-je pu croire que j'aurais pu être comme le ver luisant qui éclaire les pénombres ? Vous êtes la lumière, vous savez tout.

Albert sent très bien que M. Ting se paie sa tête. Il sait parfaitement aussi que le Chinois va lui découvrir enfin un secret capital. M. Ting hoche la tête et reprend d'un ton d'écolier puni :

– Comment pourrais-je vous renseigner, puisque vous détenez toute science ? Je vais quand même oser apporter une brindille à l'édifice de votre savoir.

– Monsieur Ting, je suis tout oreilles.

– À la fin d'un jeu de cartes, vient le moment où s'abat le carré gagnant. Après toutes les levées dérisoires des autres arriveront les vainqueurs qui détiendront les vrais atouts, des gens sérieux. Eux savent attendre...

Albert ne cache plus sa nervosité.

– Qui seront-ils ces vainqueurs ?

– Lu Han et Long Yung.

Albert fait la grimace. Le Chinois a son meilleur sourire.

– Oui j'ai le regret de vous dire qu'ils ne seront pas très bien disposés envers vous... D'ailleurs moi-même, ils ne m'aiment guère.

Monsieur le consul, c'est à ce moment-là que se lèveront les jours les moins fastes.

Albert marmonne :

– Et pourquoi donc m'en voudraient-ils ?

– Ils joueront les patriotes. Ils vous reprocheront d'avoir enveloppé Tang Kiao dans les plis du drapeau français. Mais ne vous effrayez pas de leurs menaces. La sagesse leur reviendra par l'effet du destin.

– Et c'est vous, monsieur Ting, qui serez le destin ?

M. Ting se recourbe une fois de plus.

– Je ne suis qu'un misérable sans puissance aucune. Pourtant je crains de leur porter ombrage. Sans doute voudront-ils saisir l'opium de leurs propres mains. Mais pour cela il faudra qu'ils envoient leurs soldats contre les Méos. Vous savez, monsieur le consul, à quel point ces derniers sont redoutables dans leurs repaires. Vous savez qu'ils ne laissent arriver jusqu'à eux que quelques dignes négociants, lesquels ont mis des années à se concilier leur confiance. Parmi ces marchands, je suis celui qui ne les a jamais trompés, qui les a toujours payés en bonnes barres d'argent et en blocs de sel pur. Aussi m'appellent-ils leur père. J'en rougis de honte.

La pensée d'Albert s'est mise en mouvement. M. Ting est venu lui proposer son alliance. Le raisonnement est clair. Ils ont mutuellement besoin l'un de l'autre puisqu'ils sont tous deux menacés. Albert imagine avec un soulagement voluptueux le poids secret que va représenter Ting dans les événements à venir, d'abord dans les jours de chaos et surtout ensuite, pour briser la superbe et trop grande avidité de Lu Han et de Long Yung.

Le soir Albert a ce visage qui semble s'allonger dans la convoitise de parler et Anne Marie, qui depuis quelque temps montre une douceur nouvelle envers son mari, prend une attitude d'épouse intéressée. Albert triomphe :

– Savez-vous qui va gagner ? Eh bien ce sont Lu Han et Long Yung.

– Comment le savez-vous ?

– Cela tombe sous le sens... et M. Ting, quand je lui ai exposé mon opinion, a reconnu que j'avais raison.

– Lu Han n'est-il pas l'ennemi des Français ?

– M. Ting en viendra à bout grâce à ses Méos. Vous savez que je

l'ai accompagné dans un de leurs villages, à cinq jours de marche d'ici.

Évidemment les paroles d'Albert annoncent un récit. Anne Marie est résignée. Elle écoute une fois de plus sagement cette histoire qu'elle connaît. Albert parle donc des Méos. Ce sont les paysans de la drogue, les maîtres des sommets. Ils cultivent le pavot sur les cimes arrondies avec une sorte de passion. Champs de pavots au-dessus des nuages, au-dessus de l'humanité, au-dessus des mêlées terrestres. Eux ne descendent jamais de leurs pics. Ils n'en éprouvent aucun besoin et du reste ils meurent dans les bas-fonds où leur système respiratoire non adapté les fait souffrir et périr. Ils vivent par petits groupes sous des cases basses, entourées de leurs champs de fleurs, dans la frénésie de leur liberté, de toutes les libertés. En cette Asie des rites et des prescriptions, eux ne connaissent que le sens de la joie. L'amour, les cours d'amour, les plaisirs de l'amour, les danses exacerbées et les musiques forcenées. Ils aiment la beauté. Pour cela ils se forgent de lourds bijoux d'argent et ils tissent des étoffes aussi chatoyantes que leurs pavots. Alors ils se donnent des fêtes prodigieuses. Orgies, énormes grossièretés, goinfrerie et grasse jovialité mêlées aux incantations des sorcières. Rien qui contraigne. Aucune religion. Juste les esprits à conjurer. L'anarchie merveilleusement organisée. Mais après la récolte, c'est le drame. La nature devient piège, pleine d'escarmouches, d'embuscades, de meurtres, de marchandages aussi. Armées, bandits, troupes de toutes sortes donnent l'assaut, mais les Méos sont aussi des guerriers redoutables qui se confondent avec la montagne elle-même. Ils sont indiscernables au milieu des nœuds d'arbres et des éboulis de rocher, où ils guettent de tous leurs yeux et de tous leurs muscles, jour comme nuit. Chacun de leurs pitons est transformé en forteresse par des moyens simples, et terrifiants. Les pentes sont truffées de toutes les inventions nées de l'imagination folle des primitifs. Comme accès, un seul sentier vertigineux au sommet duquel ils vont accumuler des masses de roc dans un équilibre précaire. Une poussée et c'est l'avalanche qui déferle sur les assaillants. Si ceux-ci arrivent à grimper quand même, les Méos les attaquent avec des sarbacanes, des arcs et des arquebuses qu'ils fabriquent en évidant une barre de métal par le frottement d'un fer rouge. Ils se préviennent les uns les autres par des systèmes de bûchers, des roulements de tam-tam, des guissements de corne.

Albert a cheminé avec Ting. Tous deux ont été portés en palanquins, suivis par des centaines de coolies chargés d'argent et de sel. Comme escorte deux cents hommes armés, souvent des

pirates, que Ting a loués en cas de mauvaises rencontres. Il faut demander la permission de monter. Si elle est accordée les guides viennent diriger le convoi sur le sentier vertical empoisonné de fléchettes au curare fichées en terre. Longs palabres de Ting avec les anciens. Les sages aux os débiles, aux gencives pourries, aux têtes qui sont déjà des crânes. Puis c'est l'échange de la boue noire contre ce que les coolies ont porté jusqu'au sommet, la poitrine presque éclatée par l'essoufflement. Alors c'est la nuit païenne qui commence. L'illumination des torches crépitant d'étincelles au-dessus des gouffres noirs. D'abord les sorciers et les sorcières détruisent les émanations maléfiques de l'au-delà. Ils sont apparus mannequins tragiques, caparaçonnés de plaques et de pendeloques. Quatre vieillardes d'une hideur centenaire se sont mises à officier en un piétinement grotesque : après quoi c'est la bouffe, ces mâchoires de brutes dans les monceaux de viandes saignantes et les jarres de *chum*, leur alcool, jarres qui ont été enterrées sous terre pour devenir bien puantes. Bouches encrassées et insatiables. Affaissements dans les vomissures, et maintenant les filles dansent comme des papillons ivres avec une mélancolie sensuelle et paresseuse. Les jeunes gens s'élancent au milieu du cercle de visages tendus. Chacun tourne sur lui-même, accroupi tout en jouant du *ken*, un violon de la jungle, jusqu'à ce qu'à la fin il bondisse extraordinairement et s'écroule : c'est l'apogée. Car alors viennent les tourbillonnements sauvages, mêlés de cris, luisant de l'éclair des poignards et des bracelets, une exaspération de soûleries. Mâles et femelles comme des bêtes fauves. Un silence se fait peu à peu. L'aube approche. Les feux se perdent dans la naissance du jour. Les corps gisent à même la terre dans toutes les positions.

Ronflements des mémères endormies comme des paquets retroussés, les vieux inertes comme des jonchets ivoirins. Au milieu de tout cela des accouplements massifs avec des respirations qui semblent moins sortir de formes humaines que d'entassements de turbans, masses de nippes, bimbéloterie, dont les Méos ne se défont jamais. On dirait des trémoussements d'animaux à ramage, fourrure, plumage.

Assoupissement enfin. Il ne reste plus qu'un champ de faux cadavres, dans lequel entrent alors les marmots et les cochons. Le soleil frappe les faces qui s'ouvrent et l'existence reprend.

M. Ting et Albert ont dû se comporter honorablement. Les sages n'ont pas cessé de les remplir de bidoche et de *chum*, au point que monsieur le consul a dégueulé. Le matin il s'est retrouvé très humilié de ses souillures. Halluciné en même temps par ces visions de folie, tant de bestialité jointe à tant de grâce, et surtout cette

poix des ténèbres, cette immensité du néant noir d'où surgissent les torchères rouges et les feux assombris qui ont consommé d'énormes troncs. Les sages ont même poussé une fille vers Albert...

– Qu'avez-vous fait ? demande Anne Marie.

– Rien. D'elle émanait une animalité tentante. Mais je voyais quand même sa crasse et j'avais la migraine. Alors les vieux ont ri et se sont moqués de moi. J'ai fini par m'endormir. Le lendemain j'étais très fatigué. Le gros Ting, lui, se portait comme un charme. Il ramenait des flots de mélasse valant cent fois, mille fois le prix de son sel et de son argent, et il avait été honnête. Au retour, j'ai dormi dans mon palanquin. C'était pourtant le moment dangereux où une bande pouvait attaquer notre escorte. Il est vrai que M. Ting avait pris la précaution de s'entendre préalablement, moyennant pourcentage, avec les grands pirates de la contrée.

Anne Marie sourit :

– Mon cher Albert, je vous félicite. Pour une fois vous m'avez été fidèle.

– Hum ! fait Albert avec embarras et il plante là les Méos et les Méotes. Mais, depuis sa conversation avec M. Ting, lui trotte en tête l'idée d'une messe en l'honneur du maréchal Tang Kiao. Ce n'est pas une des moindres curiosités d'Albert : en certains cas, il peut être d'une reconnaissance obstinée et aveugle. Il s'agit, comme Anne Marie l'a diagnostiqué, des cas où un homme a su combler sa vanité. Oui, voilà qui serait un beau geste. Il s'en ouvre à la barbouze ecclésiastique, car il prévoit certaines difficultés du côté de l'évêque, celui qu'il a fait nommer et qui est un petit vieux gentil, dont la barbe plus longue que celle des autres missionnaires balaie le sol. Le saint office pour un païen, c'est inconcevable ! La barbouze rit au nez d'Albert.

– Laissez monseigneur tranquille. Dieu est si bon qu'il a peut-être reçu en son paradis l'âme bien scélérate de votre mécréant de Tang Kiao. Mais surtout ne pensez plus à votre bougre. Son seul nom est dangereux. Il sert de prétexte à tout ce qui va se commettre d'affreux. Les chrétientés sont dans l'angoisse. Des brigands, des soldats, partout, qui les haïssent... Les pères ont ordonné à leurs ouailles de se reconforter dans l'adoration perpétuelle. Les églises sont pleines du peuple qui prie.

Là-dessus la barbouze ajoute en soudard ecclésiastique :

– J'espère que Dieu n'est pas atteint de surdité.

Seuls les missionnaires répartis aux quatre bouts de cette province

sont profondément anxieux. Eux pressentent des massacres. En revanche, autour de la gare et des bungalows, la bonne vie continue, l'alcool, la fesse, les claques sur les cuisses. Cependant les messieurs se plaignent d'une certaine crise économique. Albert estime de son devoir de rassembler ses ressortissants au consulat pour leur tenir un petit discours fortifiant et patriotique :

– À cette même heure, en ces mêmes jours, combien de nos compatriotes sont en proie à la haine des masses chinoises bolchevisées ! Quelles épreuves subissent-ils à Shanghai, à Canton, à Han Kéou face à la xénophobie déchaînée des Rouges ! Au Yunnan, grâce à...

Albert a failli se laisser entraîner à parler de Tang Kiao mais il se reprend :

– Grâce à tous les bienfaits de notre œuvre symbolisée par le chemin de fer, nous n'avons pas été exposés aux outrages. Mais dans les jours prochains il se peut que certaines difficultés surgissent entre Chinois. Je ne pense pas qu'elles soient très graves. Je ne crois pas qu'elles puissent entraîner des conséquences fâcheuses pour nous. Mais sachez que je serai là, toujours en première ligne pour vous défendre s'il le fallait. Pensons, messieurs, à la Patrie.

Ce speech d'Albert a exactement fait l'effet contraire de celui qu'il avait prévu. Il met la puce à l'oreille des coloniaux. Les dîners et les bridges continuent, mais un certain M. Bucher s'est bombardé chef d'état-major. Cet énorme rougeaud rassemble les petits moustachus pour établir un plan stratégique de défense du quartier européen. En plus des plaisirs anciens, il y a maintenant de prodigieux conciliabules qui enflamment les âmes napoléoniennes de l'hôtel du Commerce. Pas un mot au consul surtout... jusqu'au jour où le directeur de la compagnie du chemin de fer qui, lui, est un personnage très sérieux, avertit Albert :

– Il y a des flambards qui jouent aux maréchaux d'Empire. Ce sont des imbéciles, mais, nous, à la compagnie, nous estimons la situation préoccupante et si vous êtes d'accord, nous allons faire venir d'Hanoï des armes et des munitions pour nous et notre personnel. Cependant il faut envisager le pire. Si nous étions assiégés, envisagez-vous, monsieur le consul, de demander à Hanoï d'envoyer quelques bataillons ?

Albert répond :

– Ce serait violer la souveraineté chinoise... Ce ne peut être que l'ultime recours, mais je suis optimiste.

Cependant, aux portes de la ville, toujours pas d'armée. Moi je

parcours les rues et, de ce néant de la cité, que le soleil fait puer, je sens monter peu à peu une tension. Des yeux de fièvre, des poings brandis, c'est la lie des miséreux, ce sont les hordes de l'ombre, c'est le peuple des petits voleurs, des petits tueurs, des mauvais garçons. C'est aussi le peuple des mendiants et des lépreux qui sentent que Yunnan Fu abandonné est à eux. C'est leur heure. C'est l'heure de la populace. Un jour cette foule s'attroupe, s'assemble, s'agglutine en un opéra des gueux. Alors ils se portent, quelques centaines de déchets humains, vers le palais du Seigneur de la guerre, le palais de Tang Kiao. Avec quelle joie de haine ils brisent les portails ! Ils se répandent comme une avalanche de lave à travers les colonnes, à travers le clair-obscur des salles, à travers les pavillons et les pagodons, ils cassent le trône, ils cassent les brûle-parfum, ils cassent les effigies des grands guerriers et des grands sages, ils cassent aussi les miroirs d'étain et les coffrets de laque grâce auxquels les concubines savaient se rendre d'une beauté irréelle. En même temps, ils pillent. Avec quelle fureur ils se battent entre eux pour se jeter sur les soieries, sur les jades, sur les coupes ! Avant tout ils cherchent l'or, et dans leur rage de ne pas en trouver, ils tuent. À la vérité il n'est resté au yamen que quelques concubines, et quelques domestiques. Tous et toutes sont déchirés, les concubines qui tentent de s'enfuir sur leurs pieds inexistants, s'effondrent après quelques mètres en suscitant une hilarité meurtrière.

J'ai aperçu les scènes de loin et je suis rentré au consulat, apeuré moi-même, cette fois. Mon père prend une expression pleine de tics. Il sait que rien n'est plus dangereux qu'une cité livrée à la cour des miracles, à ces rebuts du rebut. Bientôt ils ne vont pas manquer de se porter dans la même soulerie vers les églises et les consulats. En effet, déjà des fantômes s'assemblent devant les portails, apparitions hurlantes, faces de braise, hideurs. Albert dispose en formation de combat à l'entrée sa garde consulaire de sous-offis français et de tirailleurs annamites. Est-ce que ce sera un rempart suffisant ? Albert dit à Anne Marie :

– Je vais vous faire conduire avec Lucien en dehors des remparts, chez les Français de la gare. Il est encore temps.

Anne Marie répond :

– Non, ma place est ici et puis ces Français-là m'ennuient trop.

Une heure après, vingt de ces misérables sont fusillés contre une muraille. Une armée est donc arrivée. Elle a pénétré dans Yunnan Fu par un portail béant. Voilà le brave général Chi, toujours épanoui. C'est son système. À vrai dire, à peine entré en ville, il s'est confondu en excuses auprès de monsieur le consul. Ses soldats ne

sont guère nombreux et leur apparence n'est pas plus fameuse que celle des sous-hommes qu'ils tuent. Ils ont un aspect de mendiants arrogants. Chi, c'est l'homme du Kouei Tcheou, celui qui a fait cracher les bourgeois de cette province. Mais, à Yunnan Fu, il est bien obligé de modifier un peu sa manière. Aussitôt après l'exécution de la canaille, il fait une grande proclamation. Son cœur est saisi d'une âpre douleur à la vue des misères du peuple. Il faut donc que les riches soient généreux et lui apportent des contributions volontaires et spontanées qu'il distribuera lui-même aux humbles. Faute de quoi les têtes des riches au cœur sec tomberont tout aussi spontanément. Mais, dirigeant la délégation des notables, il voit M. Ting en personne. Au lieu de tonner, il est pris de panique. Il lui fait le sourire le plus immense de sa face qui elle-même est un sourire perpétuel. Amitiés. M. Ting et ses compères condescendent à quelques largesses. Marchandages... Marchandages qui durent si longtemps qu'une autre armée se présente au nord de la ville, et que celle de Chi s'en va vers le sud, tout doucement, tout tranquillement, sans oublier ses parapluies et ses cages d'oiseaux. M. Chi, lui, s'est présenté très humblement au consulat. On le fait dîner à l'européenne. Je revois encore ses grands yeux écarquillés devant cette nourriture exotique. La seule bataille qu'il ait livrée à Yunnan Fu c'est celle des fourchettes et des couteaux. Ensuite mon père lui fait essayer un costume de gala. Il a obtenu du directeur des chemins de fer un lot de bleus de chauffe dans toutes les tailles. M. Chi essaie d'en trouver un qui convienne à sa corpulence. Ces bleus servent aux Annamites malingres dont le génie français a réussi à faire des équipages de locomotive. Le lendemain, M. Chi déguisé en mécano tonkinois s'en va prendre son service à la gare pour le train de neuf heures. Évidemment les hommes de l'armée adverse l'ont reconnu mais ils se sont contentés de rigoler à son passage. Une demi-heure après, le général est dans un tender, assis sur un tas de charbon. Dans le mois qui suit Albert expédie de la même façon une demi-douzaine d'autres généraux qui font craquer chacun à leur manière la toile des bleus de chauffe. Albert s'amuse, mais il y a tout de même des instants pénibles, quand par exemple les armées au lieu de se succéder aimablement, sans un coup de feu éprouvent le besoin de se donner la comédie, par un semblant de bataille. On tire en l'air, mais certains soldats maladroits égarent leurs balles jusque dans les murs du consulat. Tout ce temps, je suis enfermé, mais la barbouze missionnaire nous apporte chaque jour notre ration de bons tours célestes.

Pour mes dernières semaines en Chine c'est le feu d'artifice, l'absurde au milieu d'un peu, ou de beaucoup, d'horreur. Ce mélange, dont je serai imprégné, et que je retrouverai plus tard sur

tous les continents et même dans la France de l'Occupation. Oui, c'est ainsi que je verrai désormais le monde. Le comique fuse. Dans tous les genres. Par exemple, M. Laurent, directeur des chemins de fer, remonte un jour vers Yunnan Fu dans son wagon-salon. À une petite gare perdue, il voit un général chinois de très bon aloi, la figure mandarinale et l'allure martiale. M. Laurent lui propose de l'emmener avec lui à Yunnan Fu dans son compartiment de luxe. L'homme accepte courtoisement. On le dépose donc à la gare de Yunnan Fu où il disparaît. M. Laurent ne sait pas qu'il s'agit du fameux Wang You-je, le vétéran qui avait commandé si longtemps à Canton la fraction de l'armée yunnanaise rebelle à Tang Kiao. Ses troupes devaient être cachées aux environs de la ville, car deux jours plus tard il s'emparait à leur tête de Yunnan Fu. La spécialité de cet homme c'était le racket des maisons de jeu et, de ce point de vue, il avait été spécialement gâté à Canton où fleurissaient mille et mille tripots. Même dans les malheurs et les calamités les Cantonais continuaient à risquer leurs derniers sous. À Yunnan Fu, Wang You-je avait été déçu. Certes il savait qu'il n'y avait pas de comparaison possible entre les plaisirs de Canton et ceux de Yunnan Fu, où il n'existait guère que quelques établissements de bacquan et de taixiou. Dans des hangars primitifs les joueurs montent sur des galeries suspendues, et ils tiennent dans leurs mains des ficelles qui se terminent en nacelles où ils mettent leurs enjeux. Au rez-de-chaussée sur la terre battue, une table avec des numéros, des dés, des croupiers presque nus et une croupière qui, d'une voix à la fois rauque et sucrée, presque une plainte, chante les numéros gagnants. C'est le va-et-vient des nacelles qui remontent presque toujours vides et parfois bourrées de billets. Mais à Yunnan Fu les ficelles sont inertes, comme mortes, dans les tripots déserts. Yunnanais sans courage, sans cœur au ventre, pense le général... Il est très mécontent. Ses troupes le sont encore plus que lui. Quel butin faire dans cette cité pauvre et qui, par-dessus le marché, a déjà été récurée jusqu'à l'os ? La fièvre de Canton les reprend, et un jour les deux tiers des soldats, sans avertir le général, reprennent la route vers la métropole de la rivière des Perles. Wang You-je qui n'a plus que mille hommes dans Yunnan Fu fait appel à l'armée des bandits, dont les gueules m'avaient paru si terrifiantes dans le grand campement autour de la ville, avant la formation du « comité d'amour ». Ils entrent donc à Yunnan Fu en alliés. Leur chef, l'ancien coolie de chaise à porteurs, s'appelle Cha. Sa spécialité à lui c'est « l'enlèvement des cochons gras », c'est-à-dire le kidnapping des notables. En temps normal il s'agit d'un art au protocole compliqué, avec autant d'intermédiaires entre les bandits et la parenté de l'otage que pour un mariage. Mais ici Cha décide d'appliquer des

méthodes énergiques et rapides. Il s'empare donc d'une quarantaine de petits et moyens richards, les très gros pouvant amener des complications. Il les conduit dans une fabrique de cercueils et il met chacun d'eux tout vivant dans une bière dont on visse le couvercle tout en y pratiquant une dizaine de trous. Chaque jour qui s'écoule, il bouche un trou. L'individu ne dure au maximum que six ou sept jours. C'est dire qu'il faut que l'argent vienne vite, sinon cessent les hurlements et les râles et il n'y a plus que de vrais cadavres que l'on retire de leurs boîtes pour les jeter dans la rue. L'affaire n'a pas été très bonne, car le quart des familles à peine a payé en temps voulu. Le reste c'est du manque à gagner. À vrai dire, même à Yunnan Fu où les Chinois sont accoutumés à l'horreur, Cha est apparu à tous comme le démon du mal.

Une autre année, celle si bien vue de M. Albert Bodard, s'empare de la ville. Tout se passe comme à l'accoutumée, le général des jeux et le général des kidnappings se réfugient au consulat où on les met en bleu de chauffe. Anne Marie a un haut-le-cœur en apercevant la figure de Cha, petit museau triangulaire aux minuscules yeux rouges de rongeur. Mon père respecte néanmoins la règle du jeu. Le lendemain les deux personnages sont conduits à travers la cité vers la gare. Soudain, des soldats, contrairement au nouveau code des politesses, s'emparent de Cha et le mènent au terrain des exécutions. Le lendemain j'apprends par un curé qu'il est mort en saint martyr. Ce curé est un des proches collaborateurs de l'évêque. Aussi sinisé de rides et de peau qu'il soit, il est resté un naïf au sourire puéril, avec deux gros yeux enfantins qui roulent dans une surprise permanente. Un peu simple d'esprit peut-être, d'une simplicité évangélique, avec un billet dans sa soutane pour le royaume des cieux. Mais pour l'instant c'est ce pauvre Cha qui est expédié au Seigneur. Il nous parle de lui avec des trémolos d'extase :

– Cha avait eu une vie d'abomination. Lorsqu'il s'est agenouillé devant le billot pour avoir la tête tranchée, sachant que cette fois, c'était la fin de son existence terrestre, il s'est souvenu du temps où, tout jeune, il fréquentait une école catholique. Mais le démon l'avait tenté. Il ne s'était pas converti et s'était adonné au malin. Devant la mort, l'image de Notre Seigneur lui est revenue, l'a illuminé et lui a apporté la consolation suprême. Il s'est trouvé que le bourreau était un chrétien. À l'instant du supplice il lui a dit :

« – Je n'appartiens pas vraiment à l'Église, mais je veux mourir dans la foi du Christ. Laisse-moi être baptisé.

« L'exécuteur a répondu :

« – Qui te donnera le sacrement ? On n'a pas le temps d'aller

chercher le père.

« – Toi-même, a dit Cha.

« – Je ne sais pas comment faire.

« – Je vais t'apprendre. Répandre l'eau sur le front en disant: Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

« Ainsi fut fait. Une calabasse a été versée sur sa tête. Les mots sacrés ont été prononcés et il y a eu un jet de sang. »

Le père naïf raconte que les chrétiens de la cité en ont été merveilleusement édifiés. Il a envoyé les catéchumènes ramener ses dépouilles, sa tête et son tronc. On a transporté ses restes à la cathédrale pour une veillée funèbre. Toute la chrétienté a été rassemblée à genoux devant le corps crucifié du Christ qui dominait le corps supplicié de Cha. Au matin les cloches ont sonné le glas et le prêtre a célébré le service des morts. À l'absoute il a dit :

– Que Dieu soit glorifié qui pardonne au pécheur repentant.

Alors se sont élevés les chants de la Rédemption.

Mais le curé naïf est aussi malin. Il dit à monsieur mon père :

– Les Chinois racontent que les chrétiens n'honorent pas leurs morts, qu'ils leur font des enterrements pauvres et lugubres et sans aucune joie. J'ai donc décidé, pour les obsèques de Cha, d'une grande fête catholique et chinoise.

Moi, j'ai pu sortir ce jour-là dans un Yunnan Fu ravagé et presque désert pour assister à cet événement : l'enterrement somptueux de Cha. Toutes les pompes de l'Église. Le corps de l'immonde kidnappeur dans un superbe cercueil en bois noir sculpté porté par douze hommes. Tout autour des croix et des flambeaux, le prêtre marchant derrière en chasuble, louant le Seigneur, entouré des enfants de chœur balançant des encensoirs ; et puis des bonnes sœurs, des orphelines, des sacristains, la masse des fidèles, tous chantant des hymnes. Bannières, statues de la Vierge, de l'Enfant Jésus. Enfin des couronnes de fleurs. Tout ce qui restait de la population païenne était là à regarder la procession. Il paraît qu'un notable non kidnappé a déclaré :

– Il faut que la religion chrétienne soit bien puissante pour qu'un malin comme Cha l'ait choisie au moment de pénétrer dans le royaume inconnu. Il a dû obtenir un bon arrangement.

À mon retour j'ai raconté à mon père la cérémonie avec toutes ses pompes et lui de s'écrier d'un ton gaillard :

– Ces curés, ils ne perdent jamais le nord ! Imaginez-moi ça. Se servir de cette fripouille pour fabriquer un saint. Un hameçon pour pêcher des conversions. Et dans un Yunnan Fu qui s'en va en charpie...

Mais Albert est plutôt content. La nouvelle armée qui occupe Yunnan Fu, on dirait qu'elle a été constituée sur mesure pour la gloire de monsieur le consul. Elle l'a été du reste. La recette est très simple. Il y avait près des frontières de l'Indochine un féodal, un propriétaire terrien aux domaines immenses possédant à lui seul une plaine cultivée par trois cent mille serfs. Ce personnage s'appelait Tchou. C'était un homme à l'énorme fortune, de bonne manière, la figure vermeille et d'un âge où l'on commence à prendre un tout petit début de ventre. Il était de bon aloi, de bonnes mœurs, vertueux avec modération et adonné à Confucius. Depuis longtemps il avait organisé des milices puissantes pour défendre ses terres contre tous les bandits. Il avait été loyal à Tang Kiao qui l'avait récompensé par un titre de général. Quand le maréchal donna des signes de décrépitude, il arriva que des déserteurs de la Légion étrangère – vrais ou faux déserteurs – se mirent à lui fabriquer systématiquement une armée, avec, comme soldats, ses propres paysans et comme officiers ses propres contremaîtres. Un armement puissant arriva, par hasard de marque française. Albert Bodard était au courant. De toute évidence les hommes de main des services civils, aidés par les agents du deuxième bureau de l'armée, étaient entrés en action pour préparer un successeur cousu main à Tang Kiao.

À Yunnan Fu, Tchou, gentleman-farmer en tenue militaire, n'extorque rien. C'est si inhabituel que l'étonnement est grand dans la population. Il est le Juste, au point qu'il n'a pu supporter que Cha l'Horrible restât impuni, servant déjà l'Église sans le savoir. Ses hommes sont anormalement sages. Dans leurs uniformes convenables, tout neufs, ce sont de bons « culs-terreux » émerveillés de découvrir, pour la première fois de leur vie, une ville, même si elle est en bien triste état. Ils se tiennent comme des bidasses et ne pensent même pas à chaparder. Ils ont leurs bons yeux aux plis de glèbe tout écarquillés... Mais est-ce que ces soldats, tout juste arrachés au limon et façonnés en toute hâte, tiendront le choc devant Lu Han et Long Yung, ces « tigres » qui vont certainement bientôt bondir sur la cité ?

Yunnan Fu baigne donc dans une paix merveilleuse et panse ses blessures. Soudain l'horizon devient noir. Ce n'est pourtant pas encore Lu Han et Long Yung. Mais l'évêque s'est précipité au consulat en tremblant de tous ses vieux membres, de sa mâchoire

édentée, et de sa voix pastorale. Il gémit comme le vent dans un cimetière :

– Les Hunis marchent sur Yunnan Fu.

Les Hunis, c'est la secte mystique qui a tellement embêté Albert Bodard au début de son séjour à Yunnan Fu en tuant un bon père. Ils en avaient occis quelques autres auparavant. Ce sont des hommes superbes, des cavaliers rôdeurs aux dents laquées d'écarlate et aux longues chevelures de femme, qui transpercent les voyageurs de leurs lances. Ils ont leurs prêtres à eux vêtus d'une longue tunique mauve et qui portent au cou la croix du Christ. Et cependant ils haïssent les chrétiens. Car leur chef, qui se dit le petit-fils de Hong, est comme Hong le Taïping, l'ennemi mortel des catholiques qui se refusaient à admettre qu'il faisait partie de la Sainte Trinité.

C'est donc, dans la cité, la sainte terreur dans les couvents, dans les églises, partout où il y a des religieux. Comme si l'Antéchrist allait surgir. L'évêque supplie Albert de demander des renforts militaires en Indochine mais le télégraphe ne fonctionne pas, la poste non plus, et les trains sont bloqués par d'énormes rocs, là où la ligne suit la Namty en pleine jungle, là où elle va bientôt rejoindre le fleuve Rouge. C'est un pirate fameux nommé « Loup-Blanc » qui les a placés sur la voie pour arrêter les convois et les piller à son aise. Le chef de garnison français de Lao Kaï part avec ses tirailleurs annamites. Il a pris les sentes de la forêt afin de tuer « Loup-Blanc ». Il lui faudra quinze jours d'une traque épuisante pour réussir, mais il ramènera triomphalement les têtes toutes saignantes du pirate et de son adjoint et les plantera sur des pieux en plein Lao Kaï. Mais, en attendant les S.O.S. de mon père sont vains, Hanoï ne répond pas.

Alors Albert entreprend Tchou. Un brave homme auquel il rappelle tout ce que la France a fait pour lui. Il lui enjoint d'envoyer ses troupes dans un défilé à deux cents kilomètres de là, une gorge étroite qui est un passage obligé pour les Hunis.

– Mais si on me prend Yunnan Fu pendant ce temps-là ? essaie de rétorquer Tchou.

– On ne vous le prendra pas, tranche Albert, vous ne pouvez vous retrancher dans la ville en laissant mettre à feu et à sang toute la plaine habitée qui encadre la cité. Allez là-bas.

Pauvre Tchou qui obéit. Ses troupes s'écoulent vers les montagnes. Elles s'installent solidement dans le défilé. Les Hunis contournent ces positions en se glissant par des sentes abruptes et vertigineuses, en s'y accrochant comme des ombres. Ils sont fous. Ils chargent par vagues humaines et il semble que les canons et les

mitrailleuses fournis à Tchou par les Français n'en viendront jamais à bout. Murailles de mort par-dessus lesquelles surgissent toujours de nouveaux assaillants peints en rouge. Il se trouve heureusement que l'Imposteur, le prétendu petit-fils de Hong, le prétendu Christ incarné, est tué vulgairement par des balles comme un simple humain. Ce qui reste des Hunis s'enfuit. Tchou est gravement blessé. Dans un long cheminement on arrive à le transporter sur une litière jusqu'à la gare. Là il rejoindra ses domaines et ses soldats vont redevenir paysans. Car évidemment Lu Han et Long Yung ont pris Yunnan Fu pendant qu'il se battait, lui le païen, pour protéger le vrai Christ. Quant à M. Ting dans tout cela il a disparu.

Long Yung et Lu Han. Ils ont franchi la porte de la cité à la tête de leurs troupes, tous deux à cheval, l'un avec son dur visage sans expression, l'autre avec sa pâleur rusée. Ils font peur. Derrière eux suivent les régiments, avec leurs officiers impavides. Il y a comme un effroi dans cet ordre trop parfait. Même leurs uniformes usés, presque des hardes, ne confèrent pas un aspect d'humanité à tous ces mannequins inertes. En Chine un certain manque de vie, l'atonie des figures tendues, est un signe redoutable. Ces gens sont comme leurs baïonnettes, en acier.

Lu Han donne ses ordres. En quelques minutes, toutes les positions stratégiques de la cité sont occupées, les portes, les remparts, et le consulat de France est encerclé. Quarante hommes forment un carré muet, impersonnel et menaçant dans la première cour de notre yamen. Ils bloquent l'entrée. Personne ne peut pénétrer au consulat ou en sortir. Albert va sommer ces reîtres de se retirer. Ils ne répondent même pas. Un mur de regards vides. Anne Marie et moi avons rejoint Albert qui nous dit :

– Vous ne savez pas combien je suis las, fatigué. Cette fois vraiment j'ai envie de me dépêtrer de cette Chine et de ces Chinois. Avec eux ça n'en finit jamais.

À ma grande surprise Anne Marie, qui lui avait tellement répété qu'elle s'en irait à la première histoire, cherche à le réconforter :

– Je suis avec vous dans l'épreuve Albert, vous le savez bien.

Albert soupire.

– Je ne crois pas qu'il y ait danger. C'est encore du chantage. C'est encore de la comédie. Mais cette fois ce sera de la grande mise en scène. Avec Lu Han qui ne va pas manquer de pratiquer à mon égard les rites de la grande colère. J'en ai assez, vraiment...

Anne Marie le frôle de sa joue.

– Albert, reprenez-vous. Bientôt nous serons en France.

Albert hausse les épaules.

– J'ai tout raté, même mon objectif le plus modeste qui était de donner le Yunnan à l'Indochine. Ça va s'arranger, mais mal...

Moi je suis un peu surpris du comportement de mes parents. C'est la première fois que je vois Albert, ce glorieux consul qui jouait à la marelle au-dessus des chausse-trapes chinoises, baisser la crête. Oui, pour la première fois, je le vois renoncer. Anne Marie aussi m'étonne avec sa soudaine tendresse pour son mari. Peut-être a-t-elle un peu pitié de lui, maintenant qu'il a perdu sa sûreté et son arrogance tellement exaspérantes ? Peut-être aussi a-t-elle des arrière-pensées ? N'espère-t-elle pas secrètement qu'Albert sera retenu au Yunnan par toutes ces difficultés et qu'elle pourra partir en France seule avec moi ? Aujourd'hui je me dis que j'avais sous les yeux l'image d'un couple avec tout ce qu'elle contient d'inconnu et de mystère, en dépit des apparences.

Parlerai-je de moi ? Il n'y a rien à dire... Je n'ai aucune peur. Je suis au théâtre. J'attends que la pièce se joue. Cela commence dans le ridicule. Deux forts en gueule de coloniaux, arrivant au consulat, aperçoivent les prétoriens de Lu Han et prennent leurs jambes à leur cou. Plus tard j'apprendrai que la colonie française de Yunnan Fu, qui se croyait intouchable, vient d'être prise par la trouille. Aussitôt dans chaque bungalow les m'as-tu-vu, les va-t'en-guerre crient à leurs épouses :

– Il faut faire les malles. Il faut être prêts à prendre le train dans le quart d'heure.

Immense remue-ménage. Certaines dames s'évanouissent. Les enfants piaillent. D'autres dames, le nez aigu et les yeux perçants, veillent à ce que les domestiques n'oublient rien et n'en profitent pas pour chaparder. Elles comptent leurs cuillères en argent. Pendant ce temps un train est formé, la locomotive sous pression. Mais rien ne se passe et tout le monde reste là. Les messieurs trompent leur attente en jouant au bridge et en maudissant les Jaunes :

– Les Yunnanais ne valent pas mieux que les Cantonais bolcheviques. Tous des traîtres, des fourbes, des salopards !

À la fin de la journée, au consulat, les sentinelles laissent passer une crinière rousse et deux petits yeux poinçonnés de lueurs. C'est notre ami le consul d'Angleterre. À peine a-t-il sauté de son cheval qu'il s'exclame :

– Anne Marie, j'espère que vous avez votre meilleur cognac. J'ai

une de ces soifs ! Je me suis desséché la gorge à force de parler avec Lu Han et son compère Long Yung.

Une fois installé, ayant claqué la langue en connaisseur, il s'adresse à Albert :

– Figurez-vous que Lu Han voulait vous jeter en prison. Oh, juste quelques jours, le temps de casser votre orgueil et de vous faire souvenir qu'il est désormais le maître au Yunnan. Devant moi il vous a accusé de trahison. Toute la gamme quoi... Sa figure était blême de rage. Alors je lui ai expliqué ce qu'étaient les relations internationales et l'immunité diplomatique. Il n'y comprenait rien mais Long Yung, lui, m'a fait un clin d'œil pour me signifier qu'il allait arranger l'affaire. Non, mon cher Albert vous ne connaîtrez pas les geôles chinoises. Un beau récit que vous ne pourrez pas faire à vos enfants et petits-enfants... Et cela grâce à la loyauté de la perfide Albion. Excusez-moi encore...

Albert connaît ces geôles de Yunnan Fu où il a été faire délivrer des ressortissants annamites. Des cachots absolument noirs. Là-dedans sur quelques mètres carrés une dizaine d'individus tout nus, car les satellites, les auxiliaires du mandarin, se sont approprié leurs vêtements. Les gens croupissent dans une misère absolue. Les portes de ces trous sont munies de scellés qu'on ne brise qu'une fois par mois après avis du mandarin pour enlever les tas d'excréments et les corps des morts. Il y a bien une petite ouverture par où passe la nourriture, mais ne peuvent manger que ceux qui sont capables de l'acheter à leurs propres frais en acceptant que les gardiens en prélèvent les deux tiers. Les sans-le-sou crèvent.

Albert remercie du bout des lèvres le consul d'Angleterre :

– C'est un prêt pour un rendu. Avec Tang Kiao je crois vous avoir sauvé la vie. Vous m'avez peut-être épargné un séjour dans l'un de ces antres...

L'Anglais le coupe :

– Non, ne me remerciez pas, c'est tout naturel et puis de cette façon ma dette de gratitude envers vous devient moins pesante à supporter.

Albert cependant s'affermir :

– Je ne crois pas que Lu Han aurait osé.

L'Anglais rit comme une sonnette électrique :

– Non, il ne vous aurait pas mis dans un de ces trous. Mais écoutez ce qui est arrivé dans un endroit lointain à un vice-consul

d'Angleterre, un consul honoraire je crois : les Chinois l'ont fait asseoir dans une salle où les bons gardiens torturaient un peu leurs prisonniers. Eh bien, rien qu'à écouter les cris de ces suppliciés notre homme est ressorti fou.

– En somme, reprend Albert calmement, le seigneur Lu Han n'est pas content de moi.

La barbouze se met à parler sérieusement :

– Vous ne risquez pas grand-chose, Albert. Ces deux compères sont des soldats-brigands. Ce qu'ils veulent c'est être au Yunnan comme des bêtes dans leurs bauges. Ils se foutent de la révolution de Canton, mais ils se foutent tout autant des progrès apportés ici par la France et que Tang Kiao appréciait tellement. Ils vont gouverner comme des chefs de bande qui savent tenir des concurrents, pactiser avec eux ou les liquider suivant les circonstances. Ils sont très forts à ce jeu-là, mais ils auront toujours besoin de votre chemin de fer, de votre import-export, de votre banque et, surtout, de vos acheteurs d'opium et d'étain. Votre mission militaire, vos conseillers économiques, vos techniciens, par contre, ils s'en battent l'œil. Le Yunnan va rétrograder. Ce sera le pays où les aventuriers blancs qui sauront s'entendre avec la deuxième ou la troisième concubine d'un de ces messieurs feront fortune. Vous voyez le genre... Albert, le Yunnan ne vaut plus un clou, même pour la France. Venez donc à Shanghai avec moi. Là se joueront les grands coups.

Albert répète :

– Non, je n'ai pas envie d'aller à Shanghai.

L'Anglais cligne de l'œil.

– Savez-vous quel est au fond du cœur le désir de nos sbires ? C'est de descendre un jour de leurs hautes terres sur le Tonkin pour se venger et se remplir les poches. Une belle invasion ! Un beau rêve pour l'instant !

Le lendemain matin la ville se couvre d'affiches à énormes caractères :

Les généraux Lu Han et Long Yung, dans leur justice, ont décidé de châtier exemplairement tous les Chinois au cœur pourri qui ont vendu le Yunnan à l'étranger, qui se sont faits les laquais de l'impérialisme et du colonialisme. Ils jugeront en personne les grands criminels.

Est-ce qu'Albert est un grand criminel ? En tout cas il est amené par une escorte devant Lu Han et Long Yung au début de l'après-midi. Lu Han est assis sur une sorte de trône. Long Yung est écroulé

sur un bat-flanc. Ils n'accomplissent pas les rites de la politesse. Ils ne se lèvent même pas. L'insulte destinée à faire perdre la « face ». C'est Lu Han qui tient le premier rôle. Il accomplit les gestes de la fureur noire. Sa voix est le tonnerre et son visage une coulée d'acier en fusion. Ses yeux sont les astres funestes de la nuit.

Il crie :

– Vous avez capté les esprits vieillissants du maréchal Tang Kiao pour donner le Yunnan à l'Indochine. Vous avez commis un acte sacrilège contre la terre chinoise. Vous ne méritez pas de pardon !

Albert au bout de la fatigue trouve une dignité :

– Je rendrai compte de vos propos à mon gouvernement. Si vous ne désirez point une politique d'amitié avec la France nous en tirerons les conséquences nécessaires.

Long Yung fait alors apporter une chaise pour M. Bodard. Il commande un plateau de thé et des gâteaux sucrés. C'est déjà l'armistice. Le reste se passe exactement comme l'avait prévu l'Anglais. On parle affaires. Long Yung et Lu Han font comprendre à Albert qu'il doit rentrer dans le rang. Plus de Français qui ne servent à rien, en dehors du chemin de fer, des gens du business et des curés, qu'ils n'aiment pas mais qui sont incrustés sur cette terre chinoise.

Albert revient et dit à Anne Marie :

– Ça n'a pas été si terrible que cela. Long Yung a compris tout de suite... On s'est arrangés. Mais la France au Yunnan...

Les soldats du portail se sont évanouis. La vie reprend. Les coloniaux défont leurs bagages, sauf les militaires français qui plient leurs paquetages. Seule reste pour quelque temps encore la garde consulaire. Cependant toujours pas de M. Ting à l'horizon.

La raison c'est que Lu Han et Long Yung ont décidé de s'emparer eux-mêmes de l'opium des Méos, en se passant des Ting and Co. Presque tous leurs régiments, ils les ont envoyés soumettre les Méos des massifs. Il y a des centaines de massifs à prendre. Il s'agit de les escalader un par un, de tuer tous les chefs des peuplades, de semer des champs de suppliciés, pour inspirer l'esprit d'hébétude, de servilité, de peur. Les hommes et les femmes qui n'auraient pas été coupés en quartiers, ils les auraient laissés sur place parmi les cases incendiées pour en faire des esclaves cultivateurs d'opium. Tel était le plan qui avait été appliqué avec succès par les Seigneurs de la guerre du Kouei Tcheou. Mais au Yunnan les Méos se sont défendus sur leurs pics. À la surprise des assaillants, ils ne se servent pas

seulement de leurs engins primitifs, mais aussi de winchesters du dernier modèle. Ces sauvages tirent à merveille. Alors les troupes de Lu Han, au lieu de vaincre facilement, se sont engagées dans des combats longs, sanglants, démoralisants. Combien de fois ont-elles été repoussées ! Elles ont piétiné en essayant toutes les tactiques, sans jamais trouver la bonne. Au contraire les hommes ont été surpris, ils sont tombés dans des guets-apens, dans des embuscades. Et ce sont leurs têtes qui ont servi de pavois aux villages des Méos. Pertes énormes et presque pas de résultats. M. Ting est passé par là.

Pendant ce temps-là à Yunnan Fu un incident entre Lu Han et le consul de France. Un Français a été tué au cours d'un pique-nique dans les environs de la ville de Montseu, la ville de l'étain. Albert vient réclamer réparation. Il met en cause des soldats. Lu Han hurle :

– Mes soldats sont innocents. Mes soldats sont disciplinés.

Albert met en cause les brigands. Lu Han hurle :

– Il n'y a plus de brigands depuis que je suis le gouverneur du Yunnan !

Finalement Lu Han trouve les coupables. Ce sont des mineurs de Kui Sui et là-dessus il décide de s'approprier les mines, sous prétexte d'y remettre de l'ordre. Les propriétaires chinois ne protestent pas, mais eux aussi disparaissent, et par un hasard étrange, il se trouve que les I-Jen, les aborigènes de la région aux figures toutes rondes, connus pour leur sauvagerie, entrent en rébellion. Hasard encore plus étrange, ils disposent eux aussi de winchesters.

Opium et étain. Lu Han et Long Yung ont été trop avides. Ils vont le payer. Les gros marchands, pour la plupart introuvables, intriguent contre eux. C'est ainsi que devant Yunnan Fu se présentent nos vieilles connaissances le général Chi et le général Wang You-je, miraculeusement alliés et disposant même de troupes nombreuses et bien armées. Encore des winchesters, et même des canons, des mitrailleuses.

Cette fois ce n'est pas de l'opérette. Ils mettent le siège devant la cité que Long Yung et Lu Han ont imprudemment dégarnie pour la chasse au trésor.

Je suis prisonnier au consulat. Vingt-quatre heures s'écoulent sans un coup de feu. Albert hausse les épaules en disant que pour comprendre la guerre des Chinois...

On n'entend que le silence. Enfin un hennissement dans la cour. C'est l'alezan de la barbouze à crinière rousse. L'Anglais s'effondre

pareseusement dans un fauteuil. Le cognac est, ce jour-là, appareillé à ses yeux mordorés de chat jouant avec la souris, la souris étant Albert.

– Ah ! fait-il, après la première gorgée. Ça purifie. C'est dégoûtant. Depuis quelques jours les rues sont encombrées de morts. Des morts de faim. Pouah ! Heureusement, ils sont tellement desséchés qu'ils ne sentent pas trop mauvais.

Albert reconnaît :

– La famine sévit en ville.

L'Anglais tape sur le dos du consul de France :

– Ah ! mon cher Albert, je parie que vous êtes content ! Vous vous dites que vous allez être enfin débarrassé de Long Yung et de Lu Han. Ça va être la vengeance, Albert !

Albert exhibe sa dignité comme si elle était une épingle de cravate :

– Je suis au-dessus de ces sentiments vulgaires. Mais je crois que ce serait un bien pour la province si Lu Han et Long Yung débarrassaient le plancher.

L'Anglais ricane :

– Il faudrait qu'ils soient tués, sinon ils réapparaîtront. Les assiégeants sont si bêtes qu'ils vont les loucher. Tenez, Chi et Wang You-je, depuis deux jours qu'ils sont arrivés avec leurs armées, ne cessent de se quereller, c'est tout juste s'ils ne s'étripent pas.

Albert est repris par sa lassitude :

– La Chine... la Chine.

L'Anglais ne tient pas compte de ces divagations.

– Depuis deux jours les deux soudards ne font rien. Au lieu de s'attaquer aux quatre portes de la ville à la fois, de façon à encercler et détruire Lu Han et Long Yung à l'intérieur de la cité, ils font de l'opéra chinois ! Il ne leur manque pour leur spectacle que la forêt des bannières et les haliebardes de bois ! Ils sont en train de disposer leurs troupes et leur armement comme une sorte de parterre, comme un jardin à la française, devant la porte nord, la plus noble selon les astrologues. Et cela a donné à Lu Han et Long Yung le temps d'organiser une défense. Non seulement ils ont fermé les battants formidables de la porte, mais ils ont bourré la galerie intérieure, qui pénètre sous les remparts, de dalles et de grosses pierres arrachées aux parvis des temples pour renforcer le portail.

Vous l'avez vu vous-même, mon cher Albert.

– Non, je ne suis pas sorti.

Moi, ça me donne envie d'aller voir. Je réussis à me glisser hors du consulat. La porte nord est toute proche, à cinq cents mètres à peine. Comme elle est sombre, épaisse et haute ! Avec ses créneaux, dominée superbement par une forteresse, une sorte de temple de la guerre, et sa succession de toits recourbés qui, à chaque étage, se raccourcissent un peu pour se terminer en un faîte qui est l'épine dorsale d'un dragon. Sur les remparts, derrière les créneaux, les soldats de Lu Han et de Long Yung, couchés en longs corps pleins de patience. Dans les rues, encadrées de baïonnettes, des foules tirées de leurs maisons où elles étaient ensevelies portent des pierres énormes en ahanant vers le trou sombre, la caverne du porche ténébreux. Partout, les soldats fabriquent des barricades faites d'amas hétéroclites, de tout ce qu'ils ont pu ramasser alentour : des chariots, des chaises à porteurs, des brouettes, des autels des ancêtres. On y aperçoit même des paravents de nacre, des tables à plaque de marbre, des fauteuils d'ébène et des statues de Bouddha. Et enfouis là-dedans, des soldats.

Le consul d'Angleterre est toujours là quand je rentre, il prend congé de mes parents sur cette dernière phrase :

– Vous êtes mal placé. J'espère qu'un obus ne tombera pas dans votre consulat.

Deux jours encore à attendre. Et puis, un matin, ce sont les bruits de la guerre, les mêmes bruits que j'entendrai si souvent dans ma vie. Pour la première fois je connais la morne monotonie des déflagrations, des sifflements, des sons percutants et des sons aigus, tous les froissements et les respirations de l'acier. Cela dure toute la journée. Il y a des chocs sourds qui proviennent des obus frappant la muraille. Il y a des détonations sèches qui frappent la ville. Il y a aussi ces pétarades, ces crisements, ces serpentins invisibles que sont les balles. Des projectiles s'abattent près du consulat, des flammes s'élèvent d'un quartier. Albert rassemble sa famille dans son bureau comme si c'était un sanctuaire protecteur. En fait, les cloisons sont de bois. Albert arpente la pièce à grands pas, Anne Marie me tient par la main, et le temps s'écoule. Ce temps interminable que je retrouverai si souvent. On n'a pas de nouvelles.

Soudain à six heures du soir, le téléphone sonne. Albert prend l'appareil et sa figure projette toutes les images de la stupéfaction. On l'entend répondre :

– Oui, oui, c'est moi, Albert Bodard... oui... oui.

Le reste est inaudible. Il raccroche, il est blême et dit à Anne Marie :

– Vous ne devinerez jamais qui m'a téléphoné ! C'est Long Yung. La porte nord va être enfoncée. Et lui, il est paralysé là-haut sur la muraille, une balle dans le genou. Il me demande d'aller le chercher. J'ai accepté à condition qu'il fasse cesser le feu.

Anne Marie demande :

– Pourquoi vous ?

– Parce que je suis la seule protection possible. Il est sur le point d'être pris et il ne peut même pas marcher. Sans doute a-t-il pensé que si je venais le chercher, avec mon titre de consul, à l'ombre du drapeau tricolore, Chi et Wang You-je n'oseraient pas l'abattre.

– Vous avez accepté, dit Anne Marie. Vous êtes un brave.

Comme cette phrase est banale ! On dirait qu'Anne Marie n'a pas de registre, n'a pas de ton pour célébrer l'héroïsme d'Albert. Car cette fois monsieur le consul est vraiment héroïque. Ce qu'il fait, aller se fourrer dans ce capharnaüm de mitraille et de sang, au milieu de tous ces soldats fous, pour secourir un ennemi qui l'a gravement insulté, c'est vraiment lui à son meilleur, quand son épée de diplomate se transforme en épée de soldat, il sert la France.

Anne Marie l'embrasse. Je l'embrasse. Je le vois partir dans sa chaise à porteurs, accompagné d'une autre chaise à porteurs vide pour Long Yung. Il est entouré de sa garde consulaire. Dix tirailleurs et un adjudant français de gendarmerie, qui porte le drapeau. Albert a mis son uniforme, son bicorne, ses décorations. Les coolies arborent dans leur dos le caractère « France ». Albert monte dans sa chaise. L'adjudant crie les ordres réglementaires. L'uniforme, le drapeau et les caractères sont bien visibles. Ainsi s'en va monsieur le consul général, très calme, très digne.

Une heure après il est de retour. Avec Long Yung couché dans son palanquin. Cela a été une véritable expédition militaire. Albert d'abord, quand il s'est présenté avec tout son cortège officiel, a été arrêté par les barricades des soldats yunnanais qui n'ont pas été avertis et qui ont leur dur visage hostile. Un officier lui a mis un revolver sur le ventre, pendant qu'un soldat vidait ses poches. Il a enfin obtenu l'autorisation de passer à condition de renvoyer son cortège. De barricades en barricades il se heurte à des exigences nouvelles. Il réussit à avancer difficilement, en parlementant, en abîmant son uniforme aux planches des barricades. Ça tiraille autour de lui. Enfin il arrive, défraîchi, près de la muraille. Pas question d'escalader le rempart par les escaliers qui sont détruits.

Enfin il trouve une brèche faite au canon par laquelle, en s'accrochant des pieds et des mains, il arrive à grimper jusqu'en haut. Tout ce temps, à chaque instant, il est une cible vivante pour les assiégeants, s'ils ne sont pas retenus par sa qualité de consul de France. Mais la magie du bicorné joue. On ne lui a pas tiré dessus. Alors il a trouvé Long Yung, étalé à même le rempart, la jambe presque broyée, donnant encore des ordres : que son armée évacue la ville par la porte sud dès que monsieur le consul de France lui aura donné abri dans son consulat. Lu Han est invisible. Albert entreprend d'évacuer Long Yung. Il faut descendre par la brèche. Le consul marche devant. Derrière lui, deux soldats portent le général, dont la mâchoire crispée de douleur ne se desserre pas.

Encore une fois le pari. Est-ce que les assaillants vont s'abstenir de tirer sur cette poignée d'hommes ? Ils ne peuvent être retenus que par la vision de l'uniforme consulaire. Instants longs comme des heures. Les gravats s'écoulent sous les pieds. Rien d'autre. Tout se passe dans une pause étrange et fantastique. Une fois qu'ils sont en bas, les soldats de Long Yung extraient de l'entassement d'une barricade un palanquin point trop démoli. C'est ainsi que Long Yung est arrivé au consulat de France.

Anne Marie dit à Albert :

– Vous avez réussi. C'est bien.

Moi, si je le pouvais, je serais fier de lui, mais je constate que je suis foncièrement incapable de l'admirer.

Long Yung ne dit rien, même pas un mot de remerciement. Il est crispé, dans un silence de souffrance orgueilleux. Tout alentour on entend d'énormes clameurs. Les assiégeants ont pénétré dans la ville. On entend des détonations. De nouveaux incendies s'allument. Des fumées noires font une crasse au-dessus de la cité. Une fête de mort. On a installé Long Yung sur un bat-flanc dans un des pavillons du consulat. Il a toujours son visage de fièvre et ses lèvres fermées. Cependant, arrivent un toubib avec sa trousse de chirurgie et quatre bonnes sœurs en cornette. Le docteur, est-ce Mouillac ? Mouillac est pour moi tellement lié à la Chine que je le vois toujours partout, avec sa peau tannée et son incapacité à être surpris. Il opère Long Yung. Les religieuses vont et viennent comme des corneilles blanches avec des bassines d'eau bouillie, des pansements, des fioles. De la salle où l'on extrait la balle, ne sort aucun bruit, aucun souffle. Long Yung est insensible. Le médecin est insensible. Les bonnes sœurs sont insensibles. Comme si tous avaient trop trempé dans la douleur pour la connaître encore. Les jours suivants, Long Yung est au bord de l'agonie. Sa plaie s'est infectée. Mais lui et le

quadrille autour de lui ne sont toujours que des ombres dures et efficaces. Il est question de l'amputer, finalement il sauve sa jambe et se décide à aller mieux. C'est à ce moment qu'Albert se risque dans sa chambre. Long Yung desserre les dents alors pour lui dire d'un ton très poli mais sans trace d'émotion :

– Je vous suis très reconnaissant, monsieur le consul.

Les deux armées victorieuses se sont installées dans un Yunnan Fu où les incendies viennent à peine de s'éteindre. J'ai le droit de sortir en ville. Je ne vois que des soldats. Où sont donc les habitants ? La cité n'est plus que ruines, plaques de terre calcinées là où le feu a sévi. Ailleurs des décombres saccagés. Les barricades n'ont pas été enlevées mais elles se sont plus ou moins défaits et je dois naviguer parmi leurs débris. L'odeur de la fumée étouffe les puanteurs. S'il y a des corps, ils ont été enterrés dans les gravats. Je n'en vois pas. Mais les vautours planent et plongent. Signe certain qu'il y a des morts.

Et puis au bout d'une semaine les barricades se sont reconstituées. Deux lignes de barricades qui sont comme des fronts à travers la cité, la coupant en deux. Les généraux vainqueurs, Chi et Wang You-je, de la querelle ouverte sont passés aux hostilités non déclarées. Chacun tient une moitié de la ville. Sur les barricades les militaires des deux camps sont face à face. Parfois, on ne sait pourquoi, ils dorment mollement vautrés, bouffant à croupetons, échangeant même des plaisanteries gaillardes d'un camp à l'autre. D'autres fois au contraire, ils s'insultent, les doigts sur les détenteurs. Mais les batailles se limitent à quelques rares coups de feu isolés.

Il n'y a pas que Yunnan Fu dans cet état d'horreur. Albert sait, par les missionnaires, que le Yunnan tout entier n'est qu'une seule calamité. Les paysans ont cessé de cultiver la terre pour se réfugier dans les forêts. Partout règnent les pirates et les soldats déserteurs, qui ne trouvent plus rien à piller. Parfois ils surprennent des culs-terreux enfuis et ils en massacrent des centaines. Il arrive aussi que ces hommes de la glèbe menés par une sorte de haine insensée parviennent à leur tour à tomber sur quelque bande de brigands et alors, avec leurs instruments primitifs, ils les supplicient avec des délices enragées. Parfois aussi les miséreux se rassemblent en masses squelettiques qui vagabondent en rond, tournicotant sur l'espace dévasté. Ils tuent et s'entre-tuent pour une bouchée trouvée, même pour un brin d'herbe. Souvent ils ont un chef, une voix qui prophétise, voix vaine, l'agonie et la mort suivent l'ordre des faiblesses. On arrache un bras, une jambe aux cadavres, pour les manger. Anthropophagie familiale où les parents se nourrissent de leurs rejetons péris ou périssants. Anthropophagie commerciale où

des malins débitent, contre sapèques, la chair des gens qu'ils ont assassinés. La viande humaine encore vivante et chaude, celle des tués récents, est infiniment plus recherchée que celle ignoble provenant des macchabées. Quant aux villes et aux bourgades, presque toutes ont été prises d'assaut. C'est l'apocalypse.

Pendant ce temps Long Yung est entré en convalescence. Il est allongé, tout frêle d'amabilité, le visage évanescent, dans les nuées de l'opium. Les religieuses ont été remplacées par deux de ses concubines qui semblent être sorties des rêves de la fumée noire. Une petite cour s'est établie autour de lui. À l'office deux de ses cuisiniers lui préparent la chère la plus délicate. Vont et viennent parfois des bonzes, des commerçants, des palefreniers qui sont peut-être tout cela mais peut-être aussi de ses officiers déguisés. En tout cas ils apportent des messages et ils en reçoivent. De subtiles cachettes, ils tirent des feuilles de papier infiniment minces, où les caractères sont tracés à l'encre sympathique. Dans certains cas, tous le monde doit se retirer de la pièce et Long Yung reçoit ou délivre verbalement quelques consignes très secrètes. Oui, des choses se préparent. Moi parfois, je vais le voir. Il semble flotter entre deux mondes. Mais sa cervelle est inexorablement lucide. Ma mère ne lui fait que de brèves visites parce qu'elle est femme et qu'elle a le devoir de ne pas l'incommoder longuement. Cependant M. Albert Bodard a avec Long Yung des entretiens qui se prolongent de plus en plus et ensuite il envoie des télégrammes codés au ministère des Affaires étrangères.

Un soir la barbouze anglaise se présente avec un air presque empesé. Il vient annoncer son prochain départ. Très homme du monde, grave, aussi sentimental qu'un Anglais peut l'être, il s'incline devant Anne Marie :

– Au moins pendant mon séjour à Yunnan Fu, j'aurai eu le bonheur rare d'avoir fait la connaissance d'une vraie lady.

Il tire de sa poche un étui qu'il offre à ma mère. Elle l'ouvre lentement, gracieusement, et en retire un collier de grosses gouttes de jade, toutes de la même limpidité parfaite. Le bleu-vert de la matière immatérielle, le bleu-vert de certains lacs profonds de montagne, le bleu-vert de certains coins de ciel étrangement éclairés, le bleu-vert du plumage de certains oiseaux de mirage. Anne Marie dans sa main fait couler les grains et remercie.

La physionomie de l'Anglais se transforme en un sourire de complicité gaillarde et légèrement supérieure, lorsqu'il se tourne vers mon père.

– Et j'aurai eu la satisfaction de rivaliser avec un bon agent.

Il tape sur le dos d'Albert.

– Cette fois-ci vous allez enfin réussir votre coup. Le chemin de fer encore... mais tout autrement... motus... Au Yunnan l'Angleterre est avec vous.

Là-dessus il frappe si fort Albert dans le dos que celui-ci en tressaute.

– Mais vous n'arriverez tout au plus qu'à un ressemelage. Le godillot yunnanais continuera à fuir par tous les trous.

Et pour la énième fois il répète à Albert :

– Venez donc avec moi à Shanghai.

Albert dit mollement un « peut-être » qui est un « non ». L'Anglais alors paternellement :

– Vous n'aimez plus l'aventure, Albert ! Vous vieillissez trop vite. Ce n'est pas bon. Croyez-moi, il faut vivre.

Réceptions multiples en l'honneur du consul d'Angleterre. Grand dîner au consulat britannique avec tous les consuls en poste, et surtout les personnalités chinoises, qui sont huileuses et quiètes comme si elles n'étaient pas toutes menacées de mort. Il y a là les généraux Chi et Wang You-je, qui dans la surenchère des effusions se portent tour à tour des kampés, en prononçant ces mots avant de faire cul sec :

– À notre éternelle fraternité.

Le consul d'Angleterre remplit dignement ses devoirs. Il fait le tour de la table en portant des toasts à chacun des convives. Cela lui fait cinquante verres. Il a l'œil clair comme de l'eau.

Réception au consulat de France. Cérémonie parfaitement identique mais Chi et Wang You-je, qui se haïssent, tout en se déclarant mutuellement leur amour, savent que tout près, à quelques mètres, Long Yung est sans doute en train de préparer leur perte en fumant l'opium, lequel dans ses nuages enveloppe les douceurs de la vengeance. Triangle parfait de la haine chinoise. Réceptions, réceptions... Quai de la gare, où jouent les fanfares militaires des armées amies-ennemies. Le Tout-Yunnan Fu est là. Les généraux évidemment et les consuls aussi et Albert et Anne-Marie... Anne Marie à qui l'Anglais baise une dernière fois la main. Quant à moi il me dit :

– Ne sois pas trop sage...

Jamais je ne reverrai ce personnage, mais des barbouzes anglaises j'en rencontrerai plusieurs au cours de ma vie. Cependant il demeure pour moi la réussite du genre.

Ensuite les événements vont très vite. Un jour Long Yung n'est plus dans sa chambre. Est-il parti en bleu de chauffe ? Je ne sais. Plus de concubines, plus de messagers mystérieux. Plus de relents d'opium. La vie redevient normale au consulat, pour un mois.

Et puis un matin j'entends des trains siffler, haleter, s'arrêter. En tête, un train de luxe contenant Long Yung et Lu Han avec leurs états-majors. Ensuite quatre trains qui déversent chacun un régiment. Un train de femmes enfin. Il n'en faut pas moins pour le moral des troupes. Alors qu'en Chine tout, souvent, est lent, ici l'action est comme un vent d'orage. À leur grand effarement les bons bourgeois français de la gare voient des coulées d'hommes dévaler comme l'eau lisse des torrents en pleine crue. Quatre colonnes se ruent sur les quatre portes de la ville qui ne sont même pas fermées. La surprise est totale. Les deux ridicules armées sur leurs barricades sont capturées sans le moindre combat. Tous se rendent en masse, comme s'ils acceptaient un destin inévitable.

Par les étroites ruelles de Yunnan Fu, cette horde lamentable est menée hors des enceintes sur le champ de manœuvre. Les visages des captifs sont aussi inexpressifs que ceux de leurs vainqueurs. Traînée interminable des prisonniers, un long ténia qui se déroule à travers le labyrinthe de la ville sous le luisant des baïonnettes. Ces hommes ont cette étrange résignation chinoise devant l'Inéluctable. Ils ne savent encore lequel. Je vois Lu Han, plus que jamais la panthère noire, et Long Yung, plus que jamais l'ectoplasme. Ils sont à cheval, je me joins à eux. Le champ de manœuvre à la terre pelée est rempli du troupeau des prisonniers. Lu Han a mis pied à terre. Il se fait emmener Chi et Wang You-je et, prenant son revolver, leur brûle la cervelle. Ensuite il fait mettre à part leurs officiers supérieurs (sauf quelques-uns qui sans doute travaillaient déjà pour lui), puis une centaine de jeunes officiers et quatre ou cinq cents hommes pris au hasard. Ceux-là savent ce qui les attend. On les fait se ranger au bord du terrain. Selon une coutume bien établie on leur donne des pioches pour qu'ils creusent une tranchée. Après quoi, on leur enjoint de se placer au coude à coude devant le boyau qui sera leur tombe. Tous obéissent sans un mot, sans un geste, sans une protestation, sans une supplication. Face-à-face extraordinaire. À cinquante mètres, parallèlement, une autre ligne d'hommes, ceux-là tenant les fusils en joue. Un cri de Lu Han. Une salve, deux salves. Trois salves. Cela suffit. Il ne reste plus aux coolies qu'à jeter de la chaux vive sur les cadavres effondrés dans la fosse et à les recouvrir

de terre. Alors les yeux de Lu Han se mettent à briller comme un incendie de jungle. Il donne un ordre et tous s'écartent de lui sauf Long Yung, qui semble à peine s'apercevoir de ce qui se passe. Lu Han va jouer son rôle, celui du maître de la vie et de la mort. Plus que jamais, il me donne l'impression d'être un homme au visage de cruauté irrémédiable. Il commence à hurler de sa voix sans intonation :

– Vous êtes des criminels dignes des châtiments les plus terribles. Vos fautes sont monstrueuses, au-delà de toute pitié. On dit que dans du bois pourri on ne peut tailler des hommes, et vous êtes tous du bois pourri. Vous avez trahi le peuple et vous méritez tous la mort.

Lu Han se tait et un silence semble couvrir la masse agglutinée de tous les captifs. Mais il reprend de sa voix de tonnerre :

– Cependant dans les règles de la sagesse on dit que le coupable qui se repent peut être traité avec indulgence. Aussi je vous pose la question : vous qui êtes si mauvais, êtes-vous déchirés par le remords ?

Alors de la meute des faces inertes s'élèvent des hululements lugubres, un immense concours, où tous ces êtres s'efforcent de se distinguer par le suraigu de leurs cris.

– Oui, nous sommes des criminels. Oui, nous sommes du bois pourri. Nous sentons maintenant l'énormité de nos fautes, et nous sommes accablés par le remords. Nous ne méritons que la mort, nous demandons à mourir.

D'un geste Lu Han balaie le concert sinistre.

– Si vous vous repentez, prenez les attitudes de l'humiliation et demandez-moi pardon.

Toute cette masse devient une cohue dont les têtes s'entrechoquent, pour se précipiter plus rapidement sur le sol. Puis les crânes de ces formes accroupies viennent battre sept fois la terre avec une violence inouïe. Enfin de cette couche d'hommes monte une rumeur qui est plutôt une mélodie, où les mêmes mots reviennent, les mots du rituel.

– Nos fautes sont énormes et nous ne méritons que la mort. Nous sommes déchirés par le remords. Nous te demandons dix mille fois pardon, Lu Han, toi qui es le Bouddha de la justice.

Cela suffit, Lu Han dénoue rapidement la scène.

– Votre remords mérite mon pardon. Je vous pardonne donc au

nom du peuple. Je vous prends tous dans mon armée. Quiconque d'entre vous qui se montrera indigne de ma générosité sera puni avec la sévérité suprême par les supplices réservés aux traîtres.

La foule qui s'est relevée n'est plus qu'une cohue démontée de bouches, de mains, de bras, de dents, tous dans une folie de gesticulations. Tous sont des Quasimodos distordus par les grimaces de la reconnaissance. C'est encore un concours de zèle, à qui saura trouver les mouvements et les cris exprimant le mieux la gratitude et la joie. C'est assez affreux à voir.

Le lendemain Long Yung et Lu Han sont venus très respectueusement au consulat de France témoigner de la chaleur de leurs sentiments. Ils annoncent :

– Nous allons célébrer pour vous la cérémonie de la grande amitié.

Cela se passe deux jours plus tard au déjeuner dans le temple des Fleurs qui en a vu d'autres. Tous les convives chinois, à commencer par les généraux, sont en robe de soie. Ils ont rassemblé ce qui peut rester de lettrés et de vieillards respectables. Mais il y a aussi les commerçants les plus notables, miraculeusement réapparus, et parmi eux M. Ting en personne, souriant, heureux, pareil à lui-même comme si rien ne s'était passé. L'arrangement a donc eu lieu. Quelques compromis sur l'opium et les Méos. Que tout est vénérable au cours de ce repas ! Même Lu Han semble un personnage de douceur et de sagesse. Long Yung est léger comme une volute de son propre opium. Les savants récitent des sentences de Confucius sur l'art du bon gouvernement. Comme femme, Anne Marie seulement, qui se tient sans mot dire, dans ce concile de la vertu. Enfin au dessert, le grand symbole. En Chine quand on veut célébrer l'amitié, il est de coutume de lâcher un poisson vivant dans un étang. Cette fois on fait encore mieux les choses. Ce qu'on libère c'est une tortue, énorme, un monstre dont la carapace est comme de la bave noirâtre. La bête d'abord fermée sur elle-même déplie ses pattes qui ressemblent à des moignons. Un instant elle s'arrête et elle sort sa tête pour regarder. Cette tête est hideuse, un long trognon de stries verdâtres aux petits yeux luisants. Elle la rentre et plonge dans l'eau où elle disparaît pour accomplir le symbole des temps heureux.

Les jours suivants, les généraux rencontrent souvent Albert Bodard pour parler affaires. Est-ce que l'Indochine ne pourrait pas envoyer du riz au secours d'un peuple affamé ? Est-ce que l'Indochine ne pourrait pas leur envoyer des armes ?... Est-ce que... ? Albert Bodard dans ses télégrammes et rapports n'a pas le

triomphe modeste. Il parle beaucoup des négociations en cours. Beaucoup trop...

La date du congé approche. Albert n'est pas mécontent de s'en aller sur son succès. Avec sa minutie ordinaire il s'adonne aux préparatifs de voyage de la famille. Il y met un acharnement extraordinaire. Rien ne lui échappe. D'abord le consulat est transformé en un chantier de déménagement. Albert, qui a si assidûment étudié la vie des grands peintres chinois du passé, est amoureux de tous les trésors qu'il a accumulés. Il y a au moins une quarantaine d'ouvriers et de contremaîtres qui, sous son regard soupçonneux, fabriquent des caisses, selon les procédés de l'artisanat chinois, avec un soin infini, pour qu'aucune porcelaine, aucune faïence ne soit brisée. Albert qui ne peut vivre que la plume à la main a même rédigé un premier état des « pièces justificatives des frais d'achat de divers matériaux ». Il n'a oublié ni les centimètres de ficelle, ni les bottes de paille, ni les boîtes de clous, ni les boules de naphthaline. Il note « Pour boucher les trous : 1 kilo d'étain : 2 dollars ; 25 feuilles de tabac antimites : 1 dollar 50 ». À l'encre rouge il ajoute : « Ces justificatifs sont emportés en France par monsieur le consul général. »

Un autre document entre mes mains. C'est « l'état de réclamation de frais du voyage en congé de M. Bodard (et de sa famille) de Yunnan Fu à Paris ». Un monument de précision chiffrée. Je vois dans le paragraphe n° 2 : « Gratification à l'escorte fournie par le général Lu Han pour le parcours de Yunnan Fu à la frontière du Tonkin : cinquante dollars ».

Tout est prévu. Tout est prêt. Il ne reste plus qu'à inaugurer l'ère des manifestations d'adieu qui s'annoncent glorieuses.

C'est alors qu'Albert reçoit un télégramme du Quai d'Orsay très louangeur, lui requérant impérativement de prolonger son excellent travail au Yunnan d'un nombre indéterminé de mois, car lui seul est capable de restaurer pleinement les excellentes relations entre la France et cette province.

Albert n'est pas trop mécontent. C'est même avec une figure assez réjouie qu'il apporte la nouvelle à Anne Marie.

– Vous voyez. Mes services sont appréciés par les plus hautes instances du Quai, par le ministre lui-même. Quand nous rentrerons enfin en France, je serai en position d'avoir des exigences.

Anne Marie le regarde avec un air un peu stupide :

– Vous avez dit « nous »...

– Je compte bien que vous resterez avec moi. Je ne peux pas me passer de vous. Et puis ce n'est qu'une affaire de quelques mois.

Anne Marie a ses traits les plus nets avec, en même temps, une expression un peu perdue dans le lointain. Elle est douce :

– Albert, je serais restée avec vous, si cela avait été possible. Mais il faut d'abord penser à notre fils. Lucien a, ces temps-ci, vu trop d'horreurs. Je sais qu'il s'est glissé jusqu'au champ de manœuvre pour assister aux exécutions ordonnées par Lu Han. De plus en plus il est renfermé. Il parle très peu. La Chine l'a marqué. S'il reste ici davantage, il va être déformé pour la vie. Il faut qu'il rentre en France au plus vite pour aller aux Roches. Evidemment je dois l'accompagner.

Albert bougonne :

– Quelques mois de plus ou de moins...

– Non, mon ami, il a dix ans, ne l'oubliez pas.... À cet âge tout marque.

Albert boude. Albert a l'air malheureux. Anne Marie reprend gentiment :

– Mais comme vous l'avez dit, ce ne sera qu'une séparation de quelques mois. Pensez à votre fils.

Albert donne à ses traits l'aspect le plus gonflé, le plus lourd, le plus accablé. Il est un enfant qui va pleurer. Moi, j'ai les yeux secs. Je regarde. Car ce qui se passe est étrange, imprévu, extraordinaire même. Anne Marie, au lieu du sourire mince et dédaigneux dont elle se sert toujours pour réfréner les élans sentimentaux d'Albert, se lève pour aller passer sa main sur son front. C'est le même geste qu'elle a pour moi d'habitude. Elle va plus loin, elle l'embrasse sur la joue. Elle le console, comme s'il était un bébé, presque son bébé. Aussitôt Albert se revigore. Il redevient l'homme, l'époux, le consul et Anne Marie l'accepte.

Tous les repas suivants il se débonde en paroles. Depuis longtemps la conversation entre mes parents était devenue rare. Anne Marie figeait toute effusion d'un regard, d'un seul regard ou d'un seul mot. J'entendais sur les plats le cliquetis des fourchettes. Désormais Albert a le droit de s'épancher.

Cela s'est passé progressivement. D'abord il a parlé de son métier, de questions qui le tracassent. Une grande idée lui est venue. Long Yung a un fils aîné de vingt ans, un gros lourdaud en robe, qui ne parle que le chinois, complètement ignare. Mon père a imaginé d'obtenir du général qu'il envoie le lourdaud en France, à Saint-Cyr.

Il se fait fort de le faire accepter à titre exceptionnel. Oui, si Long Yung est d'accord, c'est vraiment le signe qu'il renoue avec la France. Une grande victoire pour monsieur le consul général. Pour l'instant Long Yung ne refuse, ni n'accepte. Il ratiocine. Il exige d'abord la livraison des armes et du riz, mais le nouveau gouverneur général de l'Indochine, une vieille barbe radical-socialiste à qui l'Asie échappe totalement, se fait tirer l'oreille.

Quelques semaines plus tôt Anne Marie aurait arrêté net tous ces déballages consulaires, mais maintenant elle est intéressée, elle pose des questions sur la dernière entrevue avec Long Yung, sur la correspondance avec Hanoï, avec Paris. Elle s'associe à Albert. Elle souhaite son succès. Elle lui dit :

– Vous allez reprendre le Yunnan en main, j'en suis sûre.

Alors Albert pensif se lance sur un autre sujet concernant sa carrière. La question est grave. Il se tâte sur les Postes chinoises. Ce serait un beau poste, mais dans l'état de la Chine actuelle... Anne Marie sourit.

– Essayez mon ami, et si ça ne réussit pas, le Quai vous devra une compensation.

Albert est lancé, il vide son cœur, d'abord sur les gens, tous ceux avec qui il a affaire. Ceux de Yunnan Fu, ceux d'Hanoï, ceux de Paris. Toutes les contrariétés qu'ils lui causent, il les conserve gravées dans sa mémoire avec une rancœur extraordinaire. Oui, il s'exprime, oui, il peut dire :

– Celui-là je lui garde un chien de ma chienne. Celui-là me le paiera. Celui-là...

Et puis généreusement il dit :

– Celui-là est très bien.

Anne Marie écoute, approuve, insiste.

– Albert, méfiez-vous, cet homme-là vous flatte et vous êtes faible devant les compliments.

Albert soudain s'échauffe :

– Mais non Anne Marie, vous savez bien qu'on ne me dupe pas.

Anne Marie va maintenant parfois dans le bureau d'Albert. Elle lit son dernier rapport, soigneusement. Elle pèse chaque phrase, elle se répand en compliments et puis soudain, un petit pli lui barrant le front, elle dit :

– Vous ne pensez pas que si vous changiez ce mot à cet endroit...

l'expression ne me paraît pas assez forte.

Albert défend sa rédaction et finit par céder avec ravissement.

Le climat des repas change de plus en plus. C'est presque l'intimité entre mes parents. Albert est à l'aise. Il risque des mots tendres. Il risque des gestes familiers. Anne Marie elle-même, je le sens, n'a plus de dégoût ou du moins elle le cache bien. Albert un jour s'oublie au point de lui dire : « ma chérie ». Alors elle, d'un doigt furtif, me montre à Albert qui aussitôt sursaute et se met à parler en anglais. Anne Marie lui répond :

– *The boy is here, Albert, take care.*

Je me dis que les adultes sont stupides. Ils savent pourtant que moi aussi je comprends l'anglais !

Anne Marie est complaisante. Anne Marie est acceptante. Anne Marie est femme. Un jour dans mon sommeil, il me semble entendre une porte grincer. Il me semble entendre la voix d'Anne Marie murmurer :

– Ne passez pas par la chambre de Lucien, mais par la cour.

Vais-je être emporté par l'horreur ? Je me rappelle ce que j'ai entrevu à Hanoï, le membre d'Albert, mais je chasse la vision. Je refuse d'épier et d'écouter, de passer des nuits blanches à surprendre des souffles. Je ne veux pas que l'image s'incrute dans ma cervelle, que le chagrin poignarde mon cœur. Je ne veux pas. D'ailleurs il n'y a pour ainsi dire pas de bruit. J'ai dormi. Je me suis réfugié dans le sommeil. Je n'ai pas eu de cauchemar.

Aujourd'hui je me demande comment j'ai pu résister, et pourtant cela a été très facile. Certes ma « face » a joué, ma « face » chinoise. Mais je suis peut-être plus chinois que cela encore. Je sais, du haut de mes dix ans, qu'Anne Marie est en train de tromper Albert, qu'elle est en train de gagner sa liberté, sa liberté et la mienne. Moi avec elle, toujours.

Quelques jours plus tard, Albert s'adresse à moi à table. Il a pris son ton à la fois solennel et mouillé.

– Mon petit Lucien, je vais faire un grand sacrifice pour toi. Je vais me priver de ta mère pour qu'elle te conduise en France.

Là-dessus il soupire en martyr.

– Mon petit Lucien je t'aime beaucoup. Alors sois digne de ce que j'accepte pour toi.

Encore un soupir mais plus faible.

– Moi j'ai été élevé en enfant pauvre dans des écoles et des lycées tristes et sévères. J'ai obtenu des bourses. Toi tu vas aller dans le meilleur collège de France, le plus cher, où tu auras pour compagnons les enfants dont les familles dirigent la France. Alors reste simple, ne deviens pas un snob, un raté prétentieux. Tu es intelligent, alors cultive tes dons. Tu es orgueilleux, alors donne-toi dès maintenant un but, deviens plus que ce que je pourrais être jamais. Un Bodard, pourquoi pas, qui participera au destin de la France.

Pendant ce temps, Anne Marie s'active. Les caisses déjà emballées contenant les collections de la famille Bodard, elle décide de les emmener. Albert cède. Il faut qu'il signe toutes les procurations bancaires pour qu'elle puisse disposer d'un carnet de chèques. C'est tout juste si Albert fait observer en acquiesçant :

– Ne soyez pas trop dépensière, Anne Marie.

Enfin elle dispose d'un boy pour Paris. Elle choisit le plus beau et le plus exotique, un jeune Annamite grand, dont la figure semble être coulée dans un masque de bronze. Albert refait avec la même minutie son « état de pièces justificatives », lui en moins, le boy en plus. Il est vrai que cet « indigène » aux yeux durs et veloutés, il le plonge dans les rigueurs de la quatrième classe en chemin de fer et dans les bas-fonds des cales sur le paquebot.

Les réceptions en l'honneur d'Anne Marie commencent, nombreuses. Je me souviens seulement de l'orateur représentant la colonie française, qui la compare à « une petite fée métamorphosant de sa baguette magique la rude et périlleuse existence coloniale ».

Veille de départ. Albert remet un pli à Anne Marie et lui dit de son ton le plus grave :

– C'est une longue lettre que j'ai écrite aux Berthelot. Vous irez la leur remettre le lendemain de votre arrivée à Paris. Je vous confie à eux. Je suis sûr que vous leur plairez beaucoup. Ne soyez pas effrayée par les traits parfois un peu sévères de Philippe. Il a un cœur d'or. Hélène n'est pas seulement la grâce même, mais aussi la gentillesse. Ce que je voudrais c'est que vous fassiez partie de leur petit groupe intime.

C'est alors que je découvre qu'Albert vient d'exaucer le vœu le plus cher de sa femme : Anne Marie, qui ne connaît personne à Paris, va d'emblée pénétrer dans le cercle le plus recherché, le plus secret de la grande société. Il faut qu'elle plaise aux Berthelot. Mais elle sait déjà qu'elle plaira.

Adieux à Yunnan Fu. Adieu mon lac, mon cheval, mes temples.

Adieu mon chemin de fer qui me fait glisser pour la dernière fois sur les abrupts du rêve. Plus tard quand je reviendrai en Indochine, je ne le retrouverai plus. En 1941, quand les Japonais ont envahi l'Indochine française, les Chinois ont fait sauter le fameux pont en arbalétrier et toutes ses dentelles de fer, pour que les envahisseurs ne puissent s'en servir. Il sera détruit, concassé, anéanti.

Adieu Hanoï. Comme l'Indochine est calme ! Mais les flics français sont aux abois traquant plus que jamais les révolutionnaires qui se multiplient secrètement avec l'aide du Kuomintang. Jamais le bague de Poulo Condor n'a été aussi rempli. Dans quelques jours je l'apercevrai de mon paquebot, comme un îlot de paradis dans sa mer d'azur, ses palmes et ses coraux. Ses cruautés souterraines ne se voient pas, ne se devinent pas. À Hanoï jamais l'existence coloniale n'a été aussi gaie, aussi exubérante. Réceptions... Réceptions...

Enfin dans le chenal boueux creusé jusqu'à Haïphong, voici le paquebot avec tous ses ponts qui ressemblent aux marches d'un escalier géant montant vers la gloire des premières classes et le triomphe des cheminées. Albert monte sur la passerelle avec nous et nous conduit jusqu'à notre appartement.

– Vous serez bien, dit-il.

En effet nous sommes dans l'acajou des deux vastes cabines et dans les faïences de la salle de bains. Que de courbettes autour de nous ! Toute cette armée de serviteurs mâles et femelles, chamarrés et déférents ! et aussi dans les corridors, les salons, tous ces gens qui connaissent mon père, qui lui apportent les derniers échos de Shanghaï et de Tokyo, qui saluent Anne Marie :

– Ma femme, dit Albert, qui rentre en France mettre mon fils au collège. Que de visages ! Que de sourires ! Quel flot de paroles ! Albert tente de s'échapper, mais il y a toujours de nouvelles mains qui se tendent vers lui. Il voudrait rester seul avec Anne Marie. Il pleure, mon père. Il embrasse sa femme qui lui dit :

– N'ayez pas tant de peine. Je vous écrirai souvent. Nous nous reverrons bientôt.

Moi, je suis dévoré d'une peur, d'une angoisse affreuses : qu'Albert ne ressorte pas à temps du bateau et qu'il soit emmené avec nous. Chaque seconde me pèse. On entend les lourds et longs mugissements de la sirène. Albert est toujours là à embrasser Anne Marie et aussi à m'embrasser moi une fois, dix fois. Il ne s'en va toujours pas. Mon anxiété devient folle. De nouveau, résonnent les sirènes. Cette fois enfin, lentement, à reculons, il s'en va. Je l'aperçois qui descend la passerelle. Il était temps, car aussitôt on la

relève. Le paquebot manœuvre pour s'écarter du quai où s'agitent des centaines de mouchoirs, mais le plus large, celui qui remue le plus longtemps est celui de monsieur le consul. Anne Marie et moi sur le pont supérieur du navire nous lui répondons, mais avec des gestes beaucoup plus mesurés. Anne Marie a ses traits nets et l'œil luisant. Enfin elle se détourne et je la suis. Nous sommes libres.

À cette époque sur les paquebots des Messageries maritimes c'est vraiment la *high life*, la fête magnificente pendant un mois de tous les Français de l'Asie. Le navire est l'arche de la jouissance des Blancs. Certes les messieurs entre eux parfois parlent des craquements sinistres qui ébranlent l'Orient. Les vieux durs à cuire, qui mettaient leur espoir dans les Nippons pour mater un peu les Chinois devenus arrogants, commencent à se demander si le Japon n'est pas en train d'ouvrir une gueule béante capable d'avaler non seulement la Chine, mais aussi tous les Européens « bienfaiteurs » de cette Chine. Des taches rouges s'épaississent à Canton, à Shanghai, annonçant une apocalypse. Ils ne savent pas encore que ce rouge sera rougi dans un autre rouge, celui du sang. Mais ce ne sera qu'un sursis. Toutes les colonies les plus belles et les plus fières ont leur fondement sapé par les agitations secrètes et perverses. Pour le moment les guerres des Seigneurs de la guerre ne sont que des jeux profitables. Mais l'Asie s'en va inéluctablement vers des catastrophes terrifiantes où toutes les grandes forces du monde se déchaîneront en des conflits gigantesques qui se termineront par l'humiliation de tous les messieurs et de tous les gentlemen. Sur ce bateau en 1925, personne n'a jamais entendu prononcer le nom de Mao.

Personne ne songe à s'appesantir sur les malheurs possibles. L'édifice du veau d'or, l'édifice de la Bible, l'édifice de la civilisation occidentale est toujours debout, encore intact avec ses armes et ses guichets de banque, ses consuls et ses canonnières. Partout la vie est bonne, mais nulle part elle n'est meilleure que sur ce bâtiment. Trente jours enfermés, où les Français les plus importants, tout boutonnés de décorations, et les femmes les plus belles, les poitrines dans des étaux de diamants, célèbrent leur bonne conscience dans une liesse exaspérée. Prison de la fête. Ils viennent de Tokyo, de Pékin, de Shanghai, de Hong Kong, d'Hanoi, de Saïgon, formant un soufflé dont la croûte se gonfle en un gratin de splendeur, et déborde de toutes les voluptés. Il y a comme une inconscience, comme une exacerbation, comme une glorification de la vie tropicale portée à son paroxysme. Le luxe incroyable des salons, des bars et surtout de la grande salle à manger aux lustres monumentaux. Le commandant trône à sa table et le rite essentiel c'est le choix des élus qu'il invite auprès de lui. Que d'intrigues pour

faire partie du petit groupe des privilégiés !

Un mois de loisirs. La fièvre monte. Tout le monde se connaît et pourtant il règne au sein de ce délire une hiérarchie extrêmement pointilleuse. Tous ils sont là, les grands personnages officiels, les grands marchands, les grands financiers, l'import-export, et puis les gens un peu moins huppés, les fonctionnaires de moindre grade, les directeurs appointés, les aventuriers arrivés, les nouveaux riches qui gardent malgré tout en ce monde si sélect une sorte de tare. Journées identiques, levers tardifs, premiers drinks avant le déjeuner, l'après-midi qui se traîne en chaises longues sur le pont où l'on cancanne. Toute l'Asie blanche est passée en revue. Et puis le soir toutes ces trognes et toutes ces mines apparaissent dans l'éclat des smokings et des robes longues. C'est l'éblouissement. C'est à qui sera le plus flambant, c'est à qui sera la plus désirable. Richesse des cigares, ampleur des décolletés... danses, couples enlacés dans la langueur des tangos, galas de bienfaisance, bals costumés, cotillons, nez postiches, serpentins, confettis, parties de poker où se jouent des fortunes et, insidieusement, les flirts et la sensualité. Que d'adultères ! Mystères des coursives la nuit, où des ombres passent ! Au milieu de tout cela un homme merveilleusement poli, merveilleusement discret, règle les plaisirs et connaît tous les secrets. Ce sphinx c'est le commissaire de bord.

Anne Marie participe à ce déchaînement de loin, son sourire imposant autour d'elle une zone de respect. Pas de pudibonderie, mais cette capacité qu'elle a de flotter. Dans ses robes simples qui coulent sur son corps elle est comme un lis diaphane. Tout naturellement lui viennent les honneurs. Presque toujours elle est à la table du commandant. Des messieurs lui font une cour discrète, qu'elle sait ne pas encourager, et ne pas décourager. Elle a ses cavaliers servants, dont elle change grâce à un rien, une intonation, lorsque l'un d'eux devient trop empressé. Elle est toujours très entourée et elle est seule avec moi.

Souvent quand la nuit tombe je regarde l'océan, cette phosphorescence ondulée, et je vois dans les cieux se ficher les étoiles comme des pointes de feu. Parfois une côte de palmes vient faire patte de velours au bâtiment, et s'approche comme pour l'étrangler. Nous passons un détroit. Parfois une montagne luit comme pour signaler que le monde existe. Les escales m'ennuient. J'aime sentir la solitude immense des flots dans l'océan Indien, qui me semble porter condamnation de cette faune dans sa captivité fêtarde. Au travers de l'onde qui paraît éclairée à partir des profondeurs je vois les requins, seigneurs des déchets, et parfois un poisson volant vient mourir à mes pieds. Soudain l'eau devient

noire, un gouffre obscur qui se bat contre lui-même, tandis que le ciel n'est plus qu'un écrasement sombre, nuées irriguées d'éclairs rouges, plafonds de plomb où l'on distingue mal les contours des nuages emmêlés qui sont autant de ventres crevant en cataractes. Alors je me sens heureux, je me sens le roi, seul sur le pont, me tenant au bastingage. On traverse une queue de typhon. Ces typhons dont le centre est l'œil calme et impavide de la mort. Alors le bâtiment tangué, roule, les salons se vident, le commandant est presque seul à sa table, quelques braves se pavanent encore, buvant des whiskies et poursuivant leur éternel poker comme un défi à la tempête. Il y a aussi des ombres qui titubent jusqu'auprès de moi pour vomir lamentablement. Anne Marie inquiète m'appelle :

– Lucien, rentre. Tu es fou. Ne vois-tu pas que tu peux être emporté par une grosse lame ?

Moi je suis fier d'Anne Marie parce qu'elle n'est pas malade.

Pendant le reste de mon existence je ne trouverai jamais, je crois, un tel paradis, ou, si vous préférez, un tel enfer. Le paradis et l'enfer de la « grande vie ». Oui, tous à bord nous sommes d'une race supérieure, d'un monde supérieur, nous sommes les maîtres d'un continent, tous nous sommes des seigneurs, même les gros messieurs rougeauds à bedon, même les dames laides aux peaux racornies. Nous sommes les princes. Je suis le jeune prince à l'ombre d'Anne Marie.

Que tout cela est loin ! Tout cela est mort ! Et pourtant au début de cette traversée j'ai connu la disgrâce et la fureur, j'ai perdu la « face », j'ai subi la première grande humiliation de ma vie. Le commissaire de bord m'a interdit de prendre mes repas au côté de ma mère avec les grandes personnes. Il s'est excusé beaucoup, mais c'est la règle. Tous les enfants au-dessous de quatorze ans ont leur propre salle à manger, très belle du reste, avec de charmantes jeunes filles pour s'occuper d'eux. Gamins et gamines sont tous pomponnés, tous richement habillés. Mais qu'ai-je à faire avec eux ? Moi qui ai fréquenté les Seigneurs de la guerre et les gouverneurs généraux, moi que l'on n'a jamais écarté d'aucun faste, d'aucune cérémonie, parce que j'étais le fils d'Anne Marie et aussi d'Albert Bodard. Moi dont la petite personne se glissait partout dans la louange et la complicité générale, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. J'étais enragé. J'avais pris une figure mauvaise, crispée, les mâchoires serrées, une figure que je ne me connaissais pas. Évidemment j'ai exigé d'Anne Marie qu'elle me rétablisse dans mes droits. Elle a répondu qu'elle ne le pouvait pas. Il y avait donc des limites à son pouvoir, à mon pouvoir ! C'était inconcevable ! Cela se

passait devant le commissaire de bord, d'une inflexibilité toujours aussi déférente. Alors dans une sorte de folie, j'ai crié à cet homme, le premier visage du destin contraire :

– Mais vous ne savez pas, je suis Lucien Bodard !

ANNE MARIE

J'appréhende la France maintenant que je vais l'aborder, la connaître, poser mon pied sur elle. France tant aimée, tant exaltée par mon père et les messieurs blancs, même les missionnaires à grandes barbes, France inconnue dont on m'a empli le cœur, patrie douce, magnifique, merveille jusqu'alors trop lointaine, mère du monde, berceau des Arts et des Lettres, beauté de la grandeur guerrière, songe d'orgueil.

Terra incognita...

La France, je l'aime, je vais m'en repaître. Mais comment est-elle cette terre où sont nés mes parents, qu'ils ont servie sur les confins du monde, là où les dragons se battent ?

Le sourire de mon père, sirupeux et circonspect, devenait beau quand il parlait d'elle avec gourmandise. Sa poitrine de coq consulaire s'élargissait, flamboyait, des mots nobles coulaient de sa bouche, large fleuve. Il proclamait que la France était la générosité et la perfection, la première nation du monde. Quand il célébrait la patrie, il n'était plus cet homme ordinaire, pérorateur, vaniteux, douloureux de ses cors aux pieds, toujours bardé d'un pince-nez, d'airs de roquet plaintif ou triomphant, de sourires avantageux ou habilement humbles, de mines de componction ou de gaillardises. La splendeur de la colonisation, le drapeau tricolore, *la Marseillaise*, les vaillants petits poilus, le maréchal Joffre, la Victoire, sainte Jeanne d'Arc. Il officiait, monsieur le consul Albert Bonnard, il était la France.

Anne Marie et moi, nous avons quitté Albert, à Shanghai. La traversée a duré longtemps, tout un mois. Enfin je vois s'approcher la côte métropolitaine, elle va nous enserrer, nous prendre... Je suis entre le désir et l'effroi, je ne sais pas. L'effroi augmente au fur et à mesure que je distingue mieux le rivage. Je suis dans l'inconnu, je ne comprends pas, je ne reconnais rien, pas les mêmes odeurs, pas les mêmes couleurs, une sorte de grossièreté. Lentement m'apparaît la ville : un hérissément, un chaos pisseux, une lèpre autour de bateaux échoués, des collines écorchées, des bas-fonds de terre, une friperie de maisons. La statue d'une Vierge laide vole au-dessus de la cité, elle domine des ferrailles, d'étranges engins, des quartiers pêle-mêle, que je pressens hostiles, sales, mauvais.

Longues secondes. Enfin notre bâtiment accoste un quai géant, rugueux, après s'être ébroué en beuglements et en secousses décroissantes, brassant l'eau comme sous l'effet de nageoires géantes qui se paralysent peu à peu. Tout est répugnant. La mer est de

l'encre, la terre est une énigme.

Albert, où est-il ? S'il était là, il pourrait nous porter secours. Comment Anne Marie, seule, si seule, juste avec moi, va-t-elle affronter le vulgaire, les tracasseries de la vie métropolitaine ? Je la tiens par la main, je m'accroche à elle, mais je suis anxieux pour elle. Elle, ma dame, ma fleur odoriférante, ne va-t-elle pas perdre ses pétales dans ces cohues ? Ne va-t-elle pas s'effondrer ?

Je découvre ce matin-là que je la connais mal. Plus qu'Albert, elle est de fer, sous son apparence délicate, et ses jolies robes. Ma mère a sa figure résolue, heureuse. Et aussi son demi-sourire, pas celui de l'ironie qui repousse, mais un pli satisfait, dominateur, qui barre ses joues. Une fixité imprègne sa chair quand elle est prête à la bataille. Elle se comporte, dans sa patrie retrouvée, comme si elle avait un plan, comme si elle avait un but. Lequel ? Je pressens un dessein qu'elle poursuivra, certaine de l'imposer. Sa volonté. Elle veut. Mais quoi ?

La lumière bleue du ciel est grise, plutôt elle est crue, à l'étal ; y tournoient des fumées, des crasses, des suées. La France est une caverne... Mais rien ne déconcerte Anne Marie. À peine expédiés les pompeux adieux aux messieurs et aux dames tropicaux, ces vers de palme, ces flacons de whisky, à peine quittés ces grands de notre monde colonial, qu'Anne Marie descend vers l'aventure, moi la suivant, par l'échelle de coupée qui brinquebale.

Sol de la patrie, sol sacré... Où sont *la Marseillaise*, la musique des séraphins, l'odeur des lys ? Nous voilà dans un hangar posé sur une odeur de flots pourrissants et de déchets marins. À l'intérieur, c'est sombre et pourtant ça s'agite ; dans l'empois de l'air, un remue-ménage anonyme. Des cris rudes, la remontée de la vase d'en dessous, des claquements de treuils, des douaniers souffreteux qui font faire clic à leurs tampons, des policiers qui se dévissent l'œil à nous regarder soupçonneusement, des dockers qui déchargent, un chef planté là, avec une casquette à ancras, ne voyant rien, ne faisant rien. Et dans ce tohu-bohu, une couche de paresse, le poids des heures. Mon indignation est extrême. Premier souvenir : une grosse larve ventrue en maillot de corps, hissée au sommet d'un wagonnet de marchandises, ricane en bousculant Anne Marie : « Attention à vos abattis, ma p'tite dame ! » Elle a sauté vivement d'un pas en arrière, sans paraître s'offusquer. Où est l'univers du respect ?

Enfin dehors. Rien n'a de sens, ni la ville braillarde, ni les rues utilitaires, ni la foule qui n'est composée que de Blancs. Même les coolies sont Français. Il me semble que ces êtres pâles, y compris ceux qui sont convenables, ont mauvaise odeur, comme du reste les

Chinois l'affirment de toute chair blanche. Où sont mes beaux idéogrammes, mes couleurs de soleil et de nuit, les fragrances de l'encens, mes tuiles vernissées, mes remparts crénelés, les politesses rituelles, l'univers que je parcourais, jeune cavalier, escortant Anne Marie, la déesse en palanquin ?

Quelle agitation dérisoire ! Ce n'est pas la vraie vie, ici, mais un semblant. Les gens sont pris par une hâte, une avidité obstinées – leurs visages ont mille expressions, leurs désirs se manifestent par tous leurs trous, toutes les grimaces de leurs corps. Ils ne connaissent pas la décence, ils ignorent que jamais il ne faut exhiber ses sentiments et ses émotions, seulement une affabilité dissimulatrice. Là-bas, en Chine, les pauvres sont gentils, ils ont une âme débonnaire. Rien de cela à Marseille. De quelque condition qu'ils soient, hommes et femmes affichent sur leurs faces la même stupidité dans la rigolade et le sarcasme, et toujours l'aigre prétention à l'esprit, à l'intelligence. Le gras des rires, le maigre des réflexions acides. L'indigence, même dans la richesse. Où sont la joie et la douleur de l'existence dans ce monde de petites bestioles et de petites machines qu'est la France des Français ? Elle me semble aller à vau-l'eau de ses humeurs, sans règles.

Anne Marie, cependant, loin de s'offenser, comme l'aurait fait mon père, ne s'étonne pas de disparaître avec moi dans cette promiscuité banale et agressive. Au contraire, elle se hâte, sachant tout, sortant de l'apathie vigilante qui est sa force habituelle, elle s'active, glacée ou chaude, on ne sait. C'est donc la ronde des agences, des bureaux, des hôtels, des gares. Elle est sûre d'elle. Elle ouvre les visages les plus revêches. Sa main donne des pourboires, acceptés par des doigts blancs aux ongles sales, qui la saluent. Elle, dont l'efficacité est généralement une avarice d'elle-même, là elle se dépense. Elle pose des questions de sa voix douce, elle répond aux questions posées, elle écrit sur des registres, elle s'affaire devant des guichets, elle paie comme si elle faisait cadeau... Pour moi, cette France mesquine est inextricable, pas pour elle qui convertit tout en sourires, en courbettes. Elle accomplit mille petites corvées inconcevables, alors que chez nous, dans notre royaume abandonné, la vie était réglée sans même qu'elle s'en aperçoive. Là-bas, les magnificences et les abominations étaient superbes, dignes de nous, et nous planions glorieusement au-dessus d'elles. En France, je ne perçois que des rats aux dents aiguës, de l'égoïsme fouinard, de beaux monuments, des personnages distingués, tristes, souvent de la morgue ou du gâtisme. Et nous, nous sommes désormais comme les autres, pas au-dessus de ces prétentieux bornés de tous rangs. Anne Marie n'a pas l'air de sentir cette disgrâce d'être assimilée aux

Français – il est vrai qu'elle est Française, par le terroir et le limon. Moi le petit Chinois, j'ai peur d'être dévoré par ces gens même s'ils sont bien honnêtes, s'ils ressemblent à des messieurs et à des dames. Ils me dévisagent, moi, l'enfant de l'immense ailleurs. Anne Marie est supérieure à tout ça, et pure, froide, sereine, inaccessible, elle poursuit sa vie. Vers où, vers quelle grandeur ?

La nuit est venue, et un train nous avale, lancé dans les ténèbres, pauvrement pavoisé de ses flammèches. Plus de monde, plus de France, mais le roulis terrestre, l'envolée dans les pénombres, des bruits cahotants, violents aux arrêts, grêles, étranges, venus de nulle part. J'éprouve un enivrement à être ainsi emporté par une vitesse mystérieuse, miraculeuse, tout ce qui reste des forces de l'univers s'exprimant seulement par le balancement des essieux, rythme puissant et apaisant, où se perdent les notions de douleur et de conscience.

Je m'engourdis dans une merveilleuse prison volante, l'alcôve magique d'un compartiment de wagon-lit. Les rideaux sont tirés, une électricité nous éclaire crûment, Anne Marie et moi, seuls, comme si rien n'existait que nous. Nous ensemble, au sein du temps et de l'espace en fuite qui, pourtant, me semblent s'immobiliser pour une durée éternelle. Nous sommes tous deux allongés sur nos couchettes, silencieux. Je me sens protégé. Que le train roule toujours, à jamais, vers un but qu'il n'atteindra pas. Néant plein de jouissance, volupté. Je regarde ma mère. Elle est restée longtemps étendue, habillée, tenue éveillée par ses pensées, moi la regardant penser, me disant qu'elle veut arriver à un endroit, à une chose, peut-être à un être. Nous ne prononçons toujours pas un mot. Ce mutisme la sculpte, me la rend proche, mais très lointaine aussi. Où est-elle, dans quel désir ? Me gardera-t-elle avec elle ? Une inquiétude me fouaille, en même temps que le tangage des roues me berce. Anne Marie ouvre ses yeux, revient à la vie présente, à son petit Lulu. Nous nous mettons en tenue de nuit. Elle procède d'abord et je me détourne, je me cache pour ne pas la voir, ne pas apercevoir la moindre parcelle de sa chair. J'entends un robinet couler, des vêtements qui glissent. J'ai honte. Je ferme mes paupières encore plus fort.

Elle rit : « J'ai fini. À toi. Ne sois pas nigaud. » J'obéis. Ma mère est en chemise de nuit blanche, brodée, retenue par des rubans sur les épaules, et je suis gêné par cette intimité. Elle, pas. Tout juste évite-t-elle de me regarder pendant que j'enlève mon pantalon de flanelle. Je suis maladroit, je m'empêtre dans les boutons, c'était mon amah Li qui me déculottait, me caressait et j'y prenais plaisir. Mais être vu par Anne Marie : impossible. Et pourtant, elle vient à

mon aide, elle se moque de moi : « Tu es une vraie niquedouille. »

Enfin je suis sauvé, dans l'armure de mon pyjama ! Anne Marie éteint la lumière, elle s'endort aussitôt. Moi, crispé, j'écoute son souffle régulier, tranquille, celui de la certitude, battement d'ailes de papillon. Sur quelle proie digne d'elle va-t-elle se poser ? Elle ne rêve même pas, elle n'a pas besoin de songes prometteurs, son sourire est heureux, son bonheur lui suffit. Mon cœur est une éponge de chagrin, que je presse à petits coups, pour mieux en sentir le goût. A la longue, je suis moins endolori, je me dis qu'elle ne me trahira pas. Je m'embrume, je sombre dans un état de somnolence, avec, quand même, la pensée fulgurante, par instants, que je veille Anne Marie infidèle. Mais elle dort, sa poitrine soulève son drap sagement, trop sagement, à intervalles constants, vaguelettes battant son rivage en un flux et un reflux permanents. Puis c'est ma chute dans le cauchemar.

Des fourmis me mangent les yeux. Armées de fourmis qui sont des Français, des trognons de Français à mandibules, tous se régalent de moi : des vieux, des femmes, des enfants acharnés. De cette multitude, se détache un monsieur très beau, dont je sais le nom. Lui... Il se borne à contempler, sans me défendre, me laissant à la curée. Alors, je hurle un long hurlement de chien éventré. Anne Marie réveillée se redresse et, calmement, me jauge, regarde mon délire. Enfin elle s'approche de moi pour m'embrasser sur le front, me retirer de l'horreur : « Sois raisonnable, Lucien, tu seras un garçon très aimé, très gâté. » Et un peu plus sévèrement : « Ne sois pas une femmelette. » Là-dessus, sa main se détache de moi, je me retrouve avec mes doutes, je repars dans un sommeil malaisé, fiévreux, aux images brouillées et pénibles. Ma mère s'est assoupie, pure, encore plus pure.

Au matin, le soleil, profitant d'un interstice entre les rideaux, m'a réveillé tout à fait. Je les tire sur un ciel d'un bleu pâle, un peu falot – pas le bleu glorieux des aurores orientales –, un petit soleil blanc y est accroché comme un ballon fragile. Il envoie des rayons dont l'un s'est posé sur le visage de ma mère, serpent ou filament. Elle essaie de l'enlever, y renonce, s'étire, ouvre ses yeux qui sont le lac où je me baigne. Je m'ébats dans Anne Marie qui continue à se reposer, dolente. Une légère ride plisse son front, montrant qu'elle pense. Elle pense toujours. Enfin elle me dit « Bonjour, mon petit Lucien », se rappelant que j'existe. Je vais à elle, je l'embrasse, elle se laisse faire, elle me sourit. Ses longs cheveux noirs sont défaits autour d'elle, nappe sombre où est posée sa tête... Anne Marie, tu n'es pas avec moi.

Je regarde par la fenêtre. Tout d'abord je compte les poteaux télégraphiques et les bornes kilométriques au fur et à mesure qu'ils défilent. Et puis je me mets, par désœuvrement, avec ennui, à contempler cette France que je découvre pour la première fois. J'aperçois une rivière méandreuse, de doux coteaux, des champs entourés de haies, de futures moissons, des fleurs, une harmonie délicate, un gâteau de sucre vert. Et il y a d'autres rivières, d'autres champs, des prairies, des forêts. Mais cette mignardise est vide, sans personne... Le train ralentit, s'arrête presque en traversant de petites gares, une auto attend à un passage à niveau, un paysan, sur un chemin de terre, tire par la bride un cheval dont les grelots font une musique cristalline. Sons faibles. Le train, parfois, mystérieusement siffle dans ces escales, un carillon tombe de la cloche d'une église. Toute cette grâce est petite. Petitesse. Ma patrie propre et charmante est fade à côté de ma Chine, de ses paysages immenses, des brutalités de sa nature, des gorges qui entaillent sa terre, des montagnes qui montent au ciel, ces roches écarlates, ces végétations luxuriantes, bizarres, ces immensités de peuple en guenilles qui, à cette époque, au printemps, sont courbées à repiquer dans la gadoue les pousses de riz. Et quelle puissance dans les œuvres humaines : murailles énormes, cités gigantesques, temples enchevêtrés, tout ça grouillant des horreurs et des grandeurs de la vie. Ici, tout est parfait. Le néant. L'hypocrisie... Il y a quand même les traces d'une population, à en juger par les coquilles où elle niche. Les jolies boîtes des maisons campagnardes, les jolies bourgades, la joliesse comme une maladie de la peau. La mélancolie et la civilisation. Ma France n'a pas de sang, pas de têtes coupées et, dans sa fadeur anémiée, je crains qu'elle ne soit mortelle pour moi. Je ne connais rien, je ne comprends rien, je suis perdu.

Et puis cela devient misérable. Des pavillons, des bicoques, des cahutes se multiplient dans un entremêlement rapiécé. On approche de Paris. Des murs de briques dont le rouge est noirci de suie, des cheminées d'usine qui montent en rondelles et crachotent, des arbres bourgeonnant sont les repères de cette misère, le sordide échafaudé en ajustements de planches, tuyaux tordus, baquets, jardinets gueusards, tessons de bouteilles, cailloux chaulés bordant des parterres, effets minables de beauté – amphores cassées, pots de géranium, rideaux délavés. Un peu partout des herbes foisonnent, presque indécentes, n'arrivant pas à triompher des immondiçes, s'alliant à elles. Dans ce décor, des vies, des appétits. Une circulation, mais vers où ? Rues défoncées, impasses. Des gosses destinés à grandir, à s'étioler. Des femmes brassant le dénuement. La résignation. Peut-être la révolte dans les latrines et le vin. Le train s'arrête, repart, s'arrête encore. Des boutiquiers, des enseignes, des

objets... des commerçants gras comme des loches. Des sergents de ville, avec leurs capes et leurs bâtons. La loi... Une mairie portant sur son fronton : Liberté, Égalité, Fraternité. Des églises prouvent que Dieu est là, un dieu désespérant.

Pauvreté chiche, éloignée des pustulences éclatantes de la Chine. Cette Chine qui me revient toujours plus. Je découvre la France insipide. Anne Marie ne daigne pas regarder, elle est supérieure à la disgrâce des choses et des êtres.

Longuement elle s'est vêtue, parée, fouillant des valises, en retirant une robe d'inspiration chinoise, aux manches évasées et vertes comme de l'eau profonde. Elle a mis ses bijoux. Elle procède soigneusement, rapidement cependant, avec sûreté, de ses doigts habiles, pas vulgairement habiles, doigts de bienséance. Rien de voyant, de clinquant sur elle, même dans ses inventions audacieuses. Finalement elle s'est ajustée pour une neutralité du meilleur ton, avec sa marque à elle accordée à son visage aux aguets, fait à la fois pour attirer et repousser, fait surtout pour surmonter. Derrière ses traits bien contrôlés, dans son exquis presque puritain, elle est secrètement joyeuse et victorieuse. Elle se prépare... Elle est prête.

Ultimes tressautements de notre convoi qui, enfin, dans un rôle, rend ses derniers souffles de vapeur et se paralyse.

Anne Marie et moi descendons de notre wagon. Encore une fois, amplifiés démesurément dans le cul-de-sac qu'est la gare, s'étirent des quais gris où processionnent des gens. Halètements de locomotives, hangars sonores et hostiles. Là-dedans, comme à Marseille, une agitation harassée et tracassière. Il me semble, dans cette bouche de la capitale, être seulement dans une cage plus grande.

Alors que des familles s'accolent et s'embrassent dans des effusions, il n'y a personne pour nous accueillir. C'est pour moi inconcevable, presque effrayant. Je suis habitué à l'Asie où il y avait tant de personnages, de tous sexes et couleurs, à faire des salutations, des hommages autour de nous, une garde d'honneur des politesses, un rituel du respect, à chacune de nos arrivées et à chacun de nos départs. Là, personne qui nous attende, qui nous complimente, la solitude.

À nouveau, j'ai peur. Anne Marie, elle, n'est ni surprise ni affectée, elle a son allure de résolution, rien de crispé, de tranchant, d'abrupt, juste une douceur invincible. Elle marche à grands pas vers la sortie. Elle trace sa voie, moi trottinant à ses côtés, maladroit, trébuchant.

Nous sommes suivis par un gros porteur rougeaud qui ne porte que nos bagages, un rustaud bien nourri à tête de chou, qui ne se charge ni du bonheur ni du malheur du monde alors qu'en Chine même le plus misérable coolie traîne un coin de philosophie. Qu'importe à Anne Marie l'épaisseur du bonhomme ; ce n'est qu'un mulet, un âne ! Au bas des marches, elle lui tend un billet qu'il broute. Anne Marie est prête à affronter la capitale.

Paris ! Comment ne tressaillirais-je pas devant la cité qui s'offre à nous, la perle de toutes les civilisations, selon une expression favorite d'Albert, qui, d'ailleurs, pour en assumer un reflet lointain, porte une petite perle à sa cravate. De tous mes yeux et de toute ma bouche, je veux aspirer, boire la ville merveilleuse à travers les vitres de notre taxi dégingué, qui paraît n'avancer que par les bouffées de mégot du chauffeur.

Anne Marie est exaltée. Elle fait faire le grand tour au taxi, me montre la capitale.

Paris où brûle la flamme de l'Arc de Triomphe, où bat le cœur de la France – tant de gloire et de magnificence, ces siècles d'histoire – et, surtout, le Quai d'Orsay, l'arche sainte d'Albert...

Mais encore une fois, j'éprouve de la mélancolie. La beauté de Paris est froide, sans cœur, sans élans, une majestueuse sévérité bien ordonnancée. Les rues aux noms connus, les monuments célèbres, la somptuosité des pierres polies par les siècles, les ferronneries qui scellent la vie, les statues esseulées dans des jardins marquetés de parterres mathématiques, défilent devant moi, mais je ne vois qu'une grisaille. Aucun pont ne bondit vers le ciel, aucun encens ne prie les dieux, pas de flamboyances rouges ni de formes étranges ; il n'y a pas d'odeurs, à peine de bruits.

Ma mère a beau s'exclamer pour moi : « Regarde les marronniers en fleur, c'est merveilleux », je ne découvre que des arbres en livrée de verdure, lourds, à qui on a mis des pompons roses. Anne Marie s'anime encore, elle me récite le chapelet des noms que je croyais souverains : la tour Eiffel, les Champs-Élysées, la rue de la Paix, l'Étoile, je me sens dans un désert minéral, planté de végétations fausses, et parcouru par des personnages dans la livrée de leurs habits, de leurs rides, de leurs moustaches, de leurs voilettes, de leurs gestes étriés. Malgré tout ça la ville me paraît morte, malgré ses sonorités, malgré ses passants, qui s'entrecroisent, malgré ses coagulations d'engins sur les chaussées. Je suis oppressé, l'impression me pénètre que les lieux les plus vivants

– les cafés, leurs terrasses, les grands magasins, les théâtres, les

parcs –, tout en étant peuplés, sont inhabités. Paris ne serait-ce pas un cimetière, une de ces nécropoles où les gens font semblant de survivre ? J'ai déjà le pressentiment du malheur, mais ma mère rayonne, elle a son imperceptible sourire de béatitude, ses yeux flambent de limpidité. D'une voix presque extatique, elle murmure : « Notre-Dame » et nous fait arrêter devant la cathédrale pour que je l'admire. Je lui obéis. Ces vitraux me semblent être les reflets d'un trépas ancien, et ces tours carrées des moignons. Pourvu qu'Anne Marie ne me traîne pas à l'intérieur. Mais elle se borne à faire un signe de croix. Que peut-elle avoir demandé à Dieu ? Je le devine : que le Paris des élégances devienne son royaume.

Moi, je redoute cette ville où je perdrai ma mère. Tcheng Tu, je te préfère avec tes marchands de merde et de beignets, parce que là Anne Marie était mienne. Personne ne me l'aurait arrachée, pas même Albert. Ici, sur son visage, flotte le danger. Elle est prête à l'aventure, à se donner... Elle va trahir.

Maintenant elle est pressée. Elle répète au chauffeur : « Dépêchez-vous. »

Nous aboutissons, au fond d'une petite rue calme de Montparnasse, à un hôtel, encasté entre des immeubles bourgeois, qui étale ses ornements à prétentions internationales, ses flatulences de balcons en fer forgé, toute une passementerie architecturale, un « chic » un peu déglingué, vieillot, mais assez noble. C'est diadémé, sur sa façade à rotondités, à une dizaine de mètres au-dessus du sol, d'une enseigne composée de grandes lettres distinctes, à moitié dédorées, un cortège alphabétique qui signifie « Regina Palace ». Ça sent le voyage arrêté.

En bas, sur le trottoir, un peu d'agitation. Anne Marie paie le taxi, et des chasseurs, des gamins vicieux bien moulés dans leurs tenues, insolemment serviabes et les yeux à l'affût, nous ayant estimés, s'emparent de nos valises. Ma mère les suit en s'engageant dans une porte-tambour, un monument solennel et grinçant, reflets de cuivre, qui nous emballa avec son tourbillon, nous projetant, moi collé à Anne Marie, dans un hall rococo et vétuste, grandiloquent, langoureux, et d'un désordre actif : des affiches de spectacles, des fauteuils de cuir avachi, des consoles encombrées de cendriers pleins, des patères où s'accrochent manteaux et imperméables, sur le sol des entassements de bagages, avec des étiquettes pleines de noms exotiques. Là, dans une odeur de tabac refroidi, des gens facticement excités arrivent, partent, avec leurs impedimenta. D'autres, assis, attendant on ne sait quoi, échangent les mots des inconnus qui s'abordent un peu. Presque tous ont des têtes pas

belles, usées, déjà âgées, des hommes pour la plupart, sagement rondouillards, certaines femmes sont excentriques, fardées, avec de curieux décharnements nerveux au cou. Tous, quelle que soit leur nationalité, constituent une babel aux langues, aux accents, aux types les plus divers, mais tous appartiennent à une catégorie spécifique. Pas les gros riches, pas les rastas, des gens bien, trop rodés peut-être, se trimbalant à travers le monde avec des regards qui repèrent les trucs et les manigances, une roublardise cachée sous leurs paupières lourdes. Au fond, ce sont des poissons froids, des couleuvres internationales, attifés pour les pérégrinations, animés de motifs mystérieux et médiocres. Parfois, parmi eux, quelqu'un d'égaré, mais habitué à vivre avec ses égarements. Une dame blonde de la cinquantaine lit un télégramme, angoissée, défaite, se reprenant. Ce n'est pas un endroit pour drames, le règlement de la maison les proscriit, et les regards perspicaces du personnel excluent pareille éventualité...

Albert, qui appréciait l'établissement, l'avait imposé à Anne Marie en disant : « Vous y serez très bien. Beaucoup de diplomates descendent là. Et les prix ne sont pas exagérés. » Cette fois, cette petite déchéance due à l'avarice du consul, Anne Marie l'a acceptée avec une étrange facilité, elle a obéi sans discuter.

Ma mère reste radieuse. Peu lui importe ce caravansérail, sa liberté ne fait que commencer. Bientôt, elle sera là où elle voudra, elle fera ce qui lui plaira... Et puis, pour le moment, je le présume – je n'en sais rien – cette modestie lui sied, convient à ses desseins.

Tout de suite Anne Marie est au-dessus du lot. Elle est reconnue comme « grande dame » par les professionnels du respect, si souvent irrespectueux, impitoyables jaugeurs. Dieu sait s'ils sont capables, par de minuscules mimiques, d'exprimer leur réprobation et leur dédain à ceux de leurs clients qui n'ont pas le « standing ». Mais pour elle, l'orchestre de l'accueil se déchaîne superbement en une fanfare discrète, le pianissimo étant la note la plus forte. Salutations empressées. Dès qu'Anne Marie s'approche du saint des saints, de la cage où opèrent les « grands » de la réception, au lieu d'indifférences, de lèvres pincées, d'yeux perdus dans un songe lointain, réservés aux impétrants ordinaires – avant qu'ils ne soient appréciés et classés au rang qui leur convient –, au lieu de ces simagrées, c'est aussitôt pour elle le triomphe. Inflation de voix de miel, coulissements de paroles douces, battements de paupières des plus appréciatifs, et même clins d'œil de la plus humble connivence. « Madame Bonnard et son fils... Mais certainement, madame, nous vous attendions. Nous vous avons réservé notre plus belle suite, deux chambres communicantes avec une entrée, une salle de bains

et un cabinet de toilette. J'espère qu'elle vous plaira... » Ainsi sommes-nous accueillis par un personnage gros et chauve, onctueux, en tenue noire, deux clefs entrecroisées brodées sur les revers de sa jaquette, qui se tient devant un rayonnage où sont suspendues quantité d'autres clefs. L'empereur des clefs nous remet la nôtre comme si c'était le saint ciboire. Cet officiant est le grand concierge, l'augure qui sait tout, qui connaît et reconnaît notre qualité, et qui, à sa façon discrètement ostentatoire, la proclame à ses barons et douairières ancillaires, à son peuple servile. « Madame Bonnard est une princesse », clame aussitôt le chœur des valets et des femmes de chambre, en un hymne muet, fait de tics d'hommage, avec des sourires, des rides, des tapotements de doigts, des pétilllements d'yeux, des complicités dans le regard, des courbettes d'épaules. Mais, pour une pareille déférence, la prestance d'Anne Marie ne suffit pas. Nous avons dû être recommandés par des instances supérieures – ce ne peut être que le Quai d'Orsay ; pas Albert, mais quelqu'un de beaucoup plus haut. Anne Marie, évidemment, en est consciente, et aussitôt elle est aux nues. Qu'« on » se soit ainsi occupé d'elle ! Et, tandis qu'elle se rengorge dans sa modestie, je me demande qui est ce « on ».

Une procession nous conduit à notre appartement – le concierge en tête. Puis viennent des larbins en gilets rayés, des soubrettes menées par une vieille dame digne, enfin des garçons boutonneux qui portent nos malles. Le concierge, ayant ouvert la porte de notre « suite », nous en fait les honneurs en hôte orgueilleusement soumis. Anne Marie, cependant, n'oublie pas de glisser une grosse pièce dans la paume de ce chevalier qui est, presque invisiblement, ouverte. Et tandis que le menu fretin dépose les bagages, s'attarde à peaufiner nos pièces pour les amener à la perfection, défroissant un drap ou enlevant une poussière, Anne Marie procède à une distribution générale dans toutes les mains cachées qui, au moment voulu, se tendent comme des sébiles. Rumeur de louanges, cette fois beaucoup plus sincères. Car Anne Marie est généreuse – ce que déplore Albert. Aujourd'hui elle est contente, alors elle prodigue les largesses. « Vous nous ruinez », lui aurait soufflé mon père à l'oreille. Dans ces cas-là, il ne plaisante pas du tout ; cependant, il a trop peur d'elle pour ne pas déguiser sa sévérité. Mais il n'est pas ici. Au moins sommes-nous libérés de la gamme de ses observations, les badines, les feutrées, les douloureuses, les circonspectes, les boudeuses, les vraiment fâchées ; ces remarques qu'il ne peut s'empêcher d'exprimer malgré sa frousse et leur peu de succès, recourant pour amadouer et impressionner ma mère à toutes ses têtes possibles : celle du clown, celle du consul, bien d'autres, souvent mêlées pour lui faire un groin. Cette pluie de

recommandations ne tombe plus sur Anne Marie, ne tombera pas avant longtemps. Pour la première fois depuis son mariage, Anne Marie est maîtresse d'elle-même...

Enfin elle et moi sommes seuls. Quel geste de délassément quand elle enlève son chapeau cloche – d'un mouvement brusque elle retire l'épingle qui le fixait à son chignon. Je retrouve sa tête ovale un peu penchée sous la masse de ses cheveux noirs, pelotes tressées. Elle regarde, elle explore notre « suite ». Sa chambre d'abord. Elle est surannée, elle sent le temps, les années, l'usage, l'usure. Tant d'êtres sont passés par là, ont dormi là, fait l'amour là, se sont haïs, aimés, disputés, se sont faits beaux et belles pour sortir, rendre visite, aller à leurs affaires, tant d'affaires, millions d'affaires, les galantes, les autres, l'argent, le chantage, pourquoi pas l'espionnage ! Peut-être y a-t-il eu des passions, des drames, des morts violentes, d'autres morts – malgré la discrétion de l'hôtel qui interdit toute espèce de décès, provoqué ou pas. Peut-être que des gens, des vieux surtout, ont péri là simplement étouffés par la lourdeur, le poids de cette pièce. Mon imagination d'enfant s'enflamme, les meubles me semblent des guillotines, les étoffes pourraient se déchirer en bandelettes pour enserrer des momies. En fait, il n'y a aucune trace de tout cela, rien que l'odeur de poussière, un enfouissement pelucheux. Anne Marie n'est pas impressionnée, elle inspecte les lieux, d'un œil de ménagère au marché.

Antique chambre aux proportions grandes, au plafond très haut, avec des ciselures, des couronnes d'angelots qui se poursuivent. Il en sort un lustre, lames de cuivre et larmes de cristal, mais rouillé, terni, sans brillance, araignée artificielle d'une fausse forêt jamais nettoyée. Je suis piégé dans ce capharnaüm, dans cet entassement de meubles tombeaux, dans ces vieux suaires apparemment innocents, dangereux pourtant, fantômes peut-être. Fauteuils, consoles, guéridons, paravents, divans, bahuets, tables, tous anciens, pieds torses, dos courbés, mais démantelés, dépenaillés, des carcasses brinquebalantes, cacochymes, pansées de housses. Ils sont recouverts de dentelles jaunies, de cretonnes à fleurs fanées, de chintz qui se froisse, s'effiloche, se déchire... En guise d'ornementation, des coussins, des nœuds de velours, des glands, des pompons : affalement de tissus, sables mouvants qui enlisent. Capitonnages partout, une poisseuse rance de poussière, de naphthaline, un arrière-goût de tilleul aussi. Ces vieux bois, ces amas de textiles poussent leurs racines dans des tapis râpés, aux motifs vaguement orientaux qui se défont... Il fait sombre. Les fenêtres sont tendues de rideaux de damas, plus solides, frondaisons impénétrables, grilles contre le jour et sa lumière. Alors, pour

éclairer – sans compter le lustre qui est une comète aveugle – il y a une quantité de lampes aux ampoules mortes, en verre, en bronze, en matière argentée, en opaline, en porcelaine, étirées, tordues, artistiques, avec, gravées ou peintes, incisées dans la matière, des théories de femmes qui se poursuivent, des nymphes, qui parfois tiennent des flambeaux. Un tas de formes : vases ronds, étroits goulots, et toujours, au-dessus, des abat-jour cassés, voiles d'embarcations périssantes. Lampadaires chauves-souris, torchères glorieusement brandies, mais concassées. En plus, un réverbère, colossal. Épaves. Étoiles éteintes. On voit quand même assez pour distinguer un lit-conque, aux flancs de boiseries sculptées. Cela me semble une immense vasque, soutenue par des jambes arquées et des pieds fourchus de satyres. Aucune onde, aucune vie ne s'écoule de là. Ce n'est que l'ancre des draps, des couvertures, des édredons, caverne molle. Quand ma mère s'allongera là-dedans, ne disparaîtra-t-elle pas, ne sera-t-elle pas engloutie, ensevelie, morte, diaphane, une Anne Marie expirée ?

Mais Anne Marie a sur les lèvres un sourire de courage, elle n'éprouve aucune crainte, elle tâte le monument de ses doigts : « C'est un bon lit où je dormirai bien. » Oui, elle aura les sommeils les plus profonds et les plus ravissants, puisqu'elle est joyeuse, même dans ce lugubre Regina Palace. Sur une tablette, près de l'oreiller, il y a une grosse poire qu'il suffit de presser pour appeler la domesticité. Ma mère rit : « Cet hôtel en décombres, c'est grotesque, bien digne d'Albert qui croit que c'est chic. Ah, ses prétentions de quatre sous ! Le faraud ! Mais, au fond, l'endroit est amusant, et puis nous n'y resterons pas longtemps. »

Je suis hypnotisé par une corbeille en osier, à la base étroite, qui s'élargit sur une surabondance végétale. Une caravelle de trésors... L'esquif s'ouvre sur des flots de rubans, sur des fils d'or, sur des échelles de soie. C'est la flore dans toute sa gloire, la pavane des azalées, des orchidées, des iris, des roses, des lilas aux grappes lourdes. L'arche des fleurs rares et luxuriantes, la senteur du paradis, offusquante, grisante, les couleurs douces et violentes mêlées en arc-en-ciel, chatoiements, immensité, richesses, sensualité. Dans ce foisonnement, est épinglée une enveloppe au nom de « Madame Albert Bonnard ».

Longtemps, Anne Marie a évité ce bouquet, comme si elle ne le voyait pas. Mais son visage se crispe, ses yeux se durcissent, sa mâchoire tremble comme lorsqu'elle est en proie à une émotion, ses dents se serrent, elle ne peut plus se contenir. Elle va vers le somptueux cadeau, y enfouit son visage, le respire, s'en enivre et, d'un ongle, déchire l'enveloppe. Tandis qu'Anne Marie lit le carton

glacé qu'elle contient, une rougeur – rosée du plaisir – s'empare de ses pommettes. Pas d'autre signe de sa joie qu'elle veut me cacher. Elle me tourne le dos pour se réjouir du message galamment adressé à elle. Je n'entrevois que quelques lignes, des mots caracolant noblement au-dessus d'une signature. Je suis sûr que ce sont les signes qu'elle espérait, qu'elle attendait, ceux de sa destinée.

Je fais le sournois, l'idiot. Du ton bêta que je sais prendre, je m'enquiers :

– C'est de mon père ?

Anne Marie éclate de rire, ses lèvres, comme si elles étaient en caoutchouc, dénudent ses gencives. Lèvres-lamelles à l'extraordinaire pouvoir de distorsion. Je n'aime pas cette grimace nerveuse qui, en général, ne présage rien de bon. Elle me répond par un sarcasme dissimulé, dont la saveur est pour elle seule :

– Oui, d'une certaine façon, cela vient de ton papa.

Je ne suis pas dupe. Elle se moque d'Albert. D'ailleurs, Anne Marie n'appelle mon père « papa » que lorsqu'elle s'amuse à me le rendre ridicule.

Je reste silencieux, avec mon air niais. Brusquement, comme frappée d'une idée, Anne Marie se dirige vers une coiffeuse en bois de rose, surmontée d'une grande glace ovale. Elle se tient là à se scruter, prenant des poses, les bras ployés derrière son cou comme les anses d'une amphore. Elle fait toute une gymnastique avec les épaules et la tête, pour se juger dans ses attitudes habituelles. Elle s'examine méticuleusement, sévèrement, elle passe en revue chacun de ses traits, chaque grain de peau. Elle semble inquiète, elle, généralement si sûre de sa séduction, de son pouvoir d'envoûtement. C'est qu'après un pareil voyage, son visage est fatigué, pâlot, tiré, avec de petites taches, des irritations, des soupçons de rides, des pattes-d'oie aux commissures des yeux. Mais ces dégâts, elle va les réparer, elle sera belle, plus belle que jamais. Elle sera prête.

Son examen terminé, elle dit : « Viens. » Elle m'attire à elle sans tendresse, et se met à m'inspecter comme un maquignon. Suis-je digne d'elle, moi, son fils de dix ans ? Hélas, aussi le fils d'Albert, ce personnage grossier, aurais-je les stigmates de sa vulgarité ? Elle m'englobe dans son regard, elle me soupèse morceau par morceau. Anne Marie m'épluche en entier : mes yeux un peu bridés, mon teint mat, presque jaune, ma bouche trop fendue, mes oreilles trop grandes, mes bras dégingandés. Oui, j'ai une ressemblance avec Albert, mais, heureusement, épurée, anoblée, sans rien de sa

lourdeur lippue, de ses médiocres grâces, de sa bave d'escargot. Son côté à elle l'emporte... et puis il y a eu cette éducation de prince, de gentleman, en Chine, grâce à elle, qui m'a façonné. Malgré quelques petits défauts physiques, des disparités, je suis le jeune seigneur de Tcheng Tu, son joli petit garçon orgueilleux, au solide corps bien pris, le visage aussi ovale que le sien, le minois gentil, parfois secret. Rien de bas. Ayant fini son examen, Anne Marie me sourit, elle est satisfaite de moi, je ne la gênerai pas dans ses projets, au contraire, même en France, je serai un rejeton tout à fait acceptable pour constituer avec elle le couple touchant de la mère et de l'enfant.

Pendant elle me chasse, elle veut être débarrassée de moi pour parfaire sa beauté, l'adorné, la cultiver. Besoin irrépissable. Elle m'entraîne par l'entrée carrelée de porcelaine, ouvre la porte de l'autre chambre, la mienne, et lance : « Tu seras très bien là. Repose-toi. N'en bouge pas. Je ne veux ni te voir ni t'entendre. » Comme si elle me mettait au coin, dans un placard, dans un trou, dans une cave. Et puis elle se retire, fermant la porte, la claquant même.

L'abandon. Je grelotte. Et quand même j'observe. Ma chambre est aussi belle que la sienne, aussi grande, remplie également de choses étranges, biscornues, boiteuses, de meubles qui menacent, d'étoffes qui emprisonnent. Récifs, algues. Il y a également des abat-jour cassés qui semblent des oiseaux empaillés. Sur le mur, un tableau couleur de nuit, où des soldats en grand arroi s'affrontent dans une bataille ordonnée, superbe. Les uniformes, les panaches, les chevaux, ça a l'air d'une fête.

Une porte. Une poignée. Je la tourne lentement, sans bruit. Je repousse un tout petit peu le battant et, par l'entrouverture, tapi contre le mur de ma chambre, je regarde. Je vois une salle de bains, faïences entartrées, robinets dépareillés, une immense baignoire et un bassin dont je ne sais pas que c'est un bidet. Anne Marie est dans cet endroit pompeux et lézardeux. Elle a apporté avec elle quantité d'onguents, de pots, et surtout les flacons chinois en cristal ciselé, aux garnitures d'argent, qui sont sa fierté. Elle s'est mise au travail sur elle-même, je l'aperçois à ses apprêts.

Je me tiens figé, évitant le moindre geste, respirant à peine, pour ne pas attirer son attention. Je suis en proie à un dégoût, à un écœurement d'elle, de moi, je me dis qu'il faut quitter mon poste d'observation, mais je suis trop fasciné... Surprendre ma mère dans son intimité, cette tenue de femme de ménage de sa beauté, où elle se dégrade afin d'apparaître ensuite encore plus inaccessible et envoûtante.

Anne Marie est en robe de chambre, elle a caché sa chevelure

dans une serviette-éponge nouée autour de sa nuque, si bien qu'elle a l'air d'un balai emmaillotté. Je la vois de dos, mais la glace qui domine le lavabo me renvoie son image. Elle y passe une crème lourde, blanchâtre, gélatineuse, répugnante, qui lui fait un masque dégoulinant qu'elle masse. Sous son massage, sa chair s'étire, devient molle, quelque chose de malléable, d'extensible, d'élastique, d'une laideur pauvre. Elle se triture longtemps, enfonçant des couches de matière grasse dans sa peau qu'elle soulève, décolle – boudins blancs qu'elle fait avancer avec ses doigts. Sa face est une méduse opaque, vaguement translucide, avec de visqueux ailerons. Macérations, malaxations. Sous le front, dur d'attention, ses traits sont disloqués, pendochards, lisses et grumeleux comme du porridge. Ravaudages, rapiècements, ça semble en cire, en mastic.

Anne Marie est consciencieuse. Elle accompagne sa besogne de beaucoup de crissemments, de roucoulements, surtout des raclements de gorge et des expectorations qui atteignent leur paroxysme quand elle se lave les dents. Elle grimace avec une expression acharnée, butée. Une poudre rose bave dans sa bouche distendue, ses gencives semblent à vif, elle fait bégayer silencieusement ses lèvres comminatoires, la brosse racle longuement, interminablement, ses incisives et ses molaires, rocs coupants, rocs mordants, rangées de perles. Tout cet hygiénique devient sale. Elle boit une eau désinfectante, rougeâtre, la faisant glouglouter en un ronron aqueux, avec un air d'échassier borné qui aurait tendu le bec pour ingurgiter un poisson. Enfin, tout le liquide qu'elle a brassé, elle l'expulse d'un jet, avec précision, comme s'il sortait d'un tuyau. Après, elle crache encore quelques gouttes retardataires.

Anne Marie reprend un aspect plus humain, mais toujours ridicule. Elle remplace, pelletée après pelletée, les onguents qui commençaient à se diluer en stalactites par d'autres plus secs, sentant l'amande. Son air inspiré et circonspect pour ce badigeonnage. Et encore d'autres opérations sur sa figure désormais reconnaissable, mais souillée. Plâtrage avec une sorte de farine, se collant en grandes plaques lépreuses. Lotionnage par petites touches, avec des cotons imbibés. Je reconnais sa tête, même si elle reste enturbannée de son torchon spongieux – ainsi accoutrée, elle reste la servante de son propre corps, la lavandière de sa beauté, prête pour des tâches plus importantes.

En effet retentissent des éructations : Anne Marie a ouvert les robinets de la baignoire, qui se remplit par gargouillements, par dégorgements surabondants et étranglés, et aussi par des suffocations, des râles de sécheresse. Tintamarre...

Je sais qu'Anne Marie s'apprête à se déshabiller pour se couler dans l'eau. Je l'imagine y flottant, se reposant et s'humectant, comme une feuille tombée sur un étang. Je sais... jamais je ne l'ai vue mais je l'ai entendue dans son bain, à Tcheng Tu, quand elle était dans ce qu'elle appelait son « tub », un baquet ouvragé spécialement amené pour elle de Shanghai. Les parois du yamen étaient minces, des lattes de bambou, et, de ma chambre d'enfant, j'écoutais. Je sais donc... Après une période de douce langueur, l'énergie lui reviendra en un flux nerveux et, le visage complètement pétrifié, couronné toujours de sa serpillière, elle se récurera à fond, battant son corps savonné, sans plaisir, par discipline, avec des à-coups réguliers et durs. Oui, je me représente ce que cela va être, sans bien distinguer entre les souvenirs sonores de ma mémoire chinoise et ce que je suis en train d'inventer à l'avance, mais avec le sentiment de la certitude. Ce sera ainsi. Je vais contempler Anne Marie complètement dépouillée, punissant, pour son bien, le corps dont je suis sorti. Est-ce possible ?

À ma surprise, elle s'attarde. Avec une pince, elle procède à l'épilation de ses sourcils arqués. En faisant cela, elle écarte un peu le haut de son peignoir, et je distingue des étendues douces, des surfaces blanches, des courbes, des formes arrondies : ses seins. Ma mère n'est pas plantureuse mais frêle, sa poitrine me semble faite de coquilles blêmes, chairs épanchées qui balancent, chairs de poulet déplumé. Devant cette Anne Marie, je me sens sacrilège. Je voudrais m'enfuir, j'ai pitié, j'ai honte, j'ai mal, je souffre, je ne peux pas... mes yeux me commandent, ils veulent se repaître d'Anne Marie nue. C'est la tentation irrésistible, c'est l'horreur.

Anne Marie, là-bas, en Chine, dans les clubs, les salons et tous les endroits sélects, quand elle apparaissait, c'était dans la couronne des égards. Et ces égards, elle savait les recevoir, les rendant à la fois importants et sans importance. Son sourire, sa voix, sa façon de donner sa main à baiser comme si cela ne la concernait pas. Ces hommages, elle les acceptait, elle les recevait, elle les magnifiait en gracieuse souveraine. Parfois un audacieux se risquait à murmurer à voix basse à quelque autre gentleman : « Albert a de la chance de l'avoir pour femme. Quelle consulesse, quelle maîtresse de maison, son goût, son tact... » Certains ajoutaient : « Elle a fait sa carrière, car enfin, lui... » Là, il y avait une moquerie. On ne faisait pas attention à moi, j'entendais ces chuchotis. Parfois, quand les messieurs étaient ensemble au bar, séparés des dames qui prenaient le thé, un quidam félicitait gaillardement Albert : « Ah ça, Albert, vous avez pêché une perle... » Mon père grognait : « Mon épouse est épatante. Je l'ai bien formée... » Mais il n'était pas trop content,

le consul, de ces louanges excessives qui le diminuaient un peu. Anne Marie... Là où elle surgissait, sa beauté était aussitôt présente, planante, douce, envahissante, mais elle avait le don étrange d'être en même temps immatérielle, on aurait dit qu'elle ne possédait pas de corps. Pourtant, elle en avait un, tous le sentaient, qui existait, pesait, captivait. Et maintenant, moi, son fils, je veux souiller de mon regard cette étrange pureté où elle est intouchable.

D'où vient la supériorité de ma mère ? Elle n'est qu'une femme, semblable aux autres femmes. Mais elles sont en dessous d'elle, pas immaculées comme elle, elles sont, d'une certaine façon, de la marchandise, de la chair... Albert papillonnait autour d'elles, et elles jubilaient. Leurs petits cris ravis... Je soupçonnais qu'à l'intérieur de toutes nichait une bête dégoûtante, répugnante ; selon les missionnaires, la honte émanait d'elles. Le ventre d'Eve... Alors, je regardais Anne Marie, je me disais qu'elle participait aussi à l'abjection féminine, même si elle semblait en être épargnée. Pourquoi l'aurait-elle été ?

Maintenant, dans son cabinet de toilette, elle n'est qu'une femelle. Je devine son mystère affreux, je le pressens. Elle aussi a des organes qui m'ont fabriqué. Ma naissance... je veux savoir, c'est interdit, ce serait terrible, une profanation.

Je ne suis pas tout à fait innocent, car, en Chine, j'ai vu... D'abord des mendiants, des pauvresses hideuses, affamées, proches de la mort, presque des animaux, aux haillons déchirés sur leurs mamelles et leurs fentes, mêlées en grappes à des trognons d'hommes, à des squelettes d'hommes aussi misérables qu'elles. Ces magmas s'agitaient, et je distinguais, dans les infects entassements, des morceaux de viande, des bâtons, s'enfonçant dans des chairs creuses, des trous. À eux, étaient accrochés des marmots-foetus. Une fois, devant moi, une de ces créatures a poussé, entre ses jambes, une tête épouvantable, toute petite, rouge, chiffonnée. Un accouchement. Ces gueux étaient ignobles. À les voir, jamais la pensée d'Anne Marie ne me venait.

Li, ma Li chérie, ma Li vicieuse, m'emmenait dans des maisons de thé où elle faisait l'importante, bavardant avec la patronne pendant que moi, j'entendais d'étranges gémissements, des souffles, des ululements provenant de derrière des cloisons de bambou... J'ai même vu des coolies et des filles collés sur des bat-flanc : les filles en dessous, écrasées, empalées, nues. J'imaginais des grenouilles qu'on écorchait mais ensuite, quand c'était fini, elles riaient. Leurs sillons rouges avec de la colle blanchâtre. J'ai vu ça. Et le dégoût me prenait. Toi... Anne Marie, peut-être toi, toi aussi. Est-ce que tu as

été collée ainsi, nue, avec ensuite entre les jambes, dans un sillon, de l'empois ? Est-ce que je suis venu au monde parce qu'Albert s'est joint à toi de cette façon, couché sur toi, te perforant, ahanant, t'arrosant de ce qui serait moi ? Non. Ce serait trop épouvantable...

Je veux voir, connaître le secret du corps d'Anne Marie, ce jardin saccagé à cause de moi. Ma tête sortant d'entre ses cuisses... Non, c'est impossible, je tomberais malade, je mourrais peut-être. Je devrais appeler au secours, mais, elle, la pudique sans pudeur, en voyant mon angoisse, elle, l'incompréhensible, se moquerait peut-être de moi, elle aurait son sourire de raillerie. Pas ça, elle me ferait trop mal. Ne pas hurler donc, mais cacher mon désir et ma dégoûtation ; je dois être – comme elle me le recommande si souvent – un petit homme bien élevé qui contrôle ses émotions. Il faut que ce ne me soit rien de regarder ma mère nue, *just a trifle*, un de ces mots anglais distingués qu'elle aime tant. Prendre pour une bagatelle, un *trifle*, ce qui est l'essentiel : le danger et le drame. La belle désinvolture... Anne Marie exècre la faute de goût mesquine, ce qui est ordinaire, commun, sali de veulerie, de peur. Je suis sûr que, pour elle, le fait que je la regarde dans son intimité ne la choque pas ; à condition que ce soit un défi insolent de jeune aristocrate, un défi élégant. Hélas, j'en suis incapable, je suis lâche, j'ai un cœur ramolli, tout un salmigondis vulgaire de basses tentations et d'effrois pitoyables. Je ne veux pas que ma mère s'aperçoive de mes faiblesses.

Pourtant, ça ne peut pas durer. Mon cœur est barbouillé, je vais vomir. Il faut savoir me tirer de mon envoûtement en *smart boy*, en petit dur bien racé. Trouver le geste... Du pied, je heurte une chaise, je la fais tomber. Le fracas est énorme, se répercutant à travers l'appartement et tous ses fatras. Je tremble, je crois que les âmes errantes qui gisent dans les tentures et les coffres, surprises et furieuses, vont jaillir. Mais surtout je redoute Anne Marie... Cependant, elle sursaute à peine et, encore avec ses serviettes partout, autour de la tête et du corps, encombrée et presque laide, elle se retourne et me devine. Un tic de mécontentement sur la figure, une crispation brève que je lui connais bien. Et cette voix lisse, incolore du reproche :

– Maladroit, seras-tu toujours aussi maladroit ? Tu casses tout. D'où ça te vient, puisque même Albert est soigneux ? Tu m'as dérangée. Je t'avais dit de rester tranquille chez toi, de ne pas me gêner.

Et puis, avec un sourire amusé, presque indulgent :

– Alors, tu es curieux, mon garçon. Tu voulais me surprendre à

ma toilette ? Déguepise et ne recommence pas. J'espère que tu n'es pas un petit vicieux, comme ton père est un gros vicieux. Dis-toi que j'ai horreur de la saleté, de tout ce qui est gras.

Je suis recroquevillé contre le mur de ma chambre, près de la porte entrouverte par où j'observais. Nous avons parlé sans que je bouge de mon coin. Elle, restée dans la salle de bains, continue ses soins pendant qu'elle me gronde. Soudain, j'entends ses pas s'approcher. Elle est devant moi, dure, dans ses falbalas hygiéniques sifflant :

– Laisse-moi me reposer. Sois sage, ne fais pas de bruit, surtout ne viens pas chez moi.

Et puis elle a une idée. Elle rebrousse chemin, va tirer des objets d'une valise et revient les bras chargés de mes jouets – ceux que l'on m'a fait emporter de Chine pour que je m'occupe sur le paquebot sans ennuyer les grandes personnes. Des décalcomanies, des crayons de couleur, des livres, des dominos, des cartes, des soldats de plomb. Ils sont cabossés, avachis, et pourtant je ne m'en suis pas beaucoup servi, car j'aimais mieux être auprès d'Anne Marie, son chevalier, au cours de ses mondanités à bord. Elle me gardait volontiers près d'elle, c'est vrai... Maintenant, tous ces rogatons, elle me les lance, en disant :

– Amuse-toi. Sois sage. Je vais dormir, ne me réveille pas.

Là-dessus, elle me fait une caresse que j'aime : elle m'effleure les cheveux de ses longs doigts. À peine une caresse du reste, mais si tendre, si douce. Ses yeux sont froids. Je suis pris d'un soupçon : n'est-ce pas seulement une manière de me calmer, de m'apaiser, un « truc » pour que je ne l'embête pas ? Elle s'en va aussitôt. Et elle ferme la porte, pour se débarrasser de moi.

Les jouets, je n'y touche pas. Je les déteste. Je pense à ma mère – je crois la connaître, la comprendre, je crois savoir tout de ses gestes, de ses intonations, et elle m'échappe. Elle est contradictoire. Tout à l'heure ne me disait-elle pas que ce que j'avais fait – la regarder – c'était presque bien, puis aussitôt après, que c'était mal ? Sa soudaine fureur... Anne Marie me fait souffrir...

Je m'allonge sur un lit immense, des dentelles m'enserrent, je suis enseveli, j'y vois très peu. Qu'est-ce qui vient à moi, qu'est-ce qui rampe vers moi ? Je veux courir auprès de ma mère, mais c'est interdit, je suis laissé à mon péché, j'ai offensé Dieu, il faut que je sois puni de mon crime. Qui peut me sauver ? Je me redresse, je me mets à genoux, et je récite le *Credo*. Je supplie le Seigneur : qu'il chasse les démons en moi, tous les démons qui m'entourent,

m'assaillent, me menacent, et aussi les démons d'Anne Marie.

Puis, dans la peur de ce qui rôde dans la chambre, je me blottis sous les couvertures. Peu après, je tombe dans une sorte d'inconscience. Je suis à Tcheng Tu. Albert, debout dans son bureau, pose ses grosses lèvres sur celles d'Anne Marie, il est énorme, bestial, effrayant. Il tient puissamment dans ses bras ma mère qui se courbe en arrière pour l'éviter, qui rejette vainement son cou et sa tête pour échapper à son désir. Elle est vaincue, sa bouche est rejointe par celle d'Albert, sangsue avide qui boit. Albert, les yeux fixes, mou d'émotion forcenée, se détache d'elle pour geindre comme un petit enfant, un plus petit enfant que moi qui contemple. Moi, alors de marbre, moi refusant, moi laissant faire. Albert pleurniche : « Je vous aime, Anne Marie. Ne savez-vous pas que je vous aime ? Ne m'aimez-vous pas un peu ? »

Dans ma chambre de Paris, est-ce que je dors ? Je suis hypnotisé par les images qui continuent à défiler très vite. Ma mère s'est dégagée, s'est redressée, le corps comme une couleuvre, sa tête dardant, tête triangulaire qui balance pour frapper. Elle rit par quintes sèches, racleuses, osseuses, elle crie : « Je vous hais. Vous me répugnez... vos appétits devant notre fils... » Albert lève les bras vers le ciel, le prenant à témoin de son désespoir, puis il semble se casser en morceaux, tout en lui s'écroule, il pleure.

Un temps incolore glisse, lanière de temps où j'ai la sensation d'être revenu dans la chambre dangereuse. Je me tourne, je me retourne dans mon lit, en proie à un malaise, à un sentiment vague et oppressant. À l'entour, la pénombre fait des tourbillons d'où vont sortir, je le sais, des apparitions que je redoute. Qu'elles arrivent vite pour me détruire. Elles viennent, mais elles sont gaies, joyeuses, ce sont les apparitions de mes bonheurs. Je suis à nouveau à Tcheng Tu, je n'ai que quatre ou cinq ans, mon amah Li me porte dans ses bras en chantant une comptine populaire : « Mon petit maître, la nuit mauvaise arrive, mais le Seigneur Bouddha veillera sur toi, ta beauté a touché son cœur. Dors paisible, dans son royaume des songes merveilleux... » Mais je suis bien éveillé, les yeux ouverts, et j'attends mon plaisir, celui que, bien plus que Bouddha, Li va me procurer comme chaque soir...

J'aime la face de Li, ronde comme la lune, adorante. Elle sent le lait, Li, et le riz et la saumure, elle est ma terre nourricière, je lui appartiens en entier, sans honte, sans aucune honte. Elle me gorge de sourires, elle me déshabille, elle enlève ma culotte, et elle bée de jouissance quand elle découvre mon petit robinet bien niché sur lui-même, en paix. Elle se met à le louer : « C'est mon oiseau à moi, ma

mignonne tortue, mon bourgeon printanier, qui deviendra un tronc grand et gros comme celui de monsieur le consul, et qui, alors, régnera sur toutes les femmes. » Li glousse de fierté. Elle me couche et aussitôt, j'écarte les jambes, je m'offre. Je suis en pleine félicité. Ses doigts viennent sur moi, ses doigts épais de paysanne, mais câlins, habiles à triturer. Elle joue avec la radicelle sortie de mon humus, plantée à la fourche de mon corps, qui se met à s'allonger, comme si ma bien-aimée lui avait donné vie. La face camuse de Li s'approche de moi, plate, disque énorme, je n'ai aucune peur... Je suis happé, avalé dans un gouffre de chaleur humide, gardé par les sentinelles des dents. Des choses molles et roses me tirent, me broient, me sucent délicieusement, je suis l'empereur, je grandis sans cesse, toujours dans cet abîme-bouche, une douleur est mêlée à une attente impatiente, à une extase, je vais éclater, je suis l'orage qui s'éloigne, le ciel est pur. Li triomphe et je m'endors du sommeil le plus profond et le plus ravi.

Mais un jour que la douce Li m'envoyait au paradis des rêves, Anne Marie a surgi. Elle a tout vu : Li m'absorbant, moi disparaissant dans la bouche de Li. Aussitôt ma mère est devenue blême, son cou s'est crispé en tendons nerveux, ses lèvres ont tremblé, ses yeux se sont assombris. Quelques instants a pesé sur moi un regard dont je me souviens toujours, même si je n'étais alors qu'un petit enfant. Il a semblé qu'elle allait parler, foudroyer, mais elle a fait demi-tour, est partie sans un mot de reproche à Li déconfite, qui n'a plus jamais recommencé.

Depuis, la honte ne m'a pas quitté et, à mesure que je grandis, je me pose des questions. Pourquoi Anne Marie, ce jour maudit, n'a-t-elle rien fait, rien dit ? Est-ce par indifférence, par sagesse, sachant qu'il s'agissait de la méthode sûre et éprouvée des amahs chinoises pour endormir les petits garçons, et qu'il convenait donc de la respecter ? Si c'était ça, alors c'est qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle n'était plus capable de m'aimer, que, déjà, elle me rejetait. Elle a reculé par dégoût, me laissant dans le baquet des immondices. Après je n'ai plus jamais eu complètement la paix, je me sentais sali, je suis devenu faible et lâche. Et surtout j'ai pris l'horreur de ma chose – elle est infâme, pitoyable, écœurante –, l'horreur de mon corps. Ma mère ne verra plus cette marque de mon infamie. Elle ne saura plus qu'elle existe. Ni elle, ni personne... Pourquoi cette hantise ?

C'est la faute d'Albert. Il est bon pour moi, mais je le déteste. Avec son tuyau, il a gonflé Anne Marie, d'une enflure qui a crevé, dont les eaux m'ont lâché, comme un détrit. Je suis l'ordure d'Albert, son appendice m'a conçu. Et j'en porte un aussi pour faire des saletés, le

même que le sien, encore minuscule, mais qui deviendra abominable, qui dégoûtera ma mère. Je suis de la même espèce goinfre qu'Albert, lui au sérieux pince-nez, lui le goguenard lacrymatoire, lui le galant avec son cœur en breloque, lui toujours avec son robinet tout prêt. Je ne veux pas être comme lui, attaché à la matière, à ses jouissances répugnantes. Ne reviens jamais, disparais à jamais, laisse Anne Marie, laisse-moi.

La tête d'Albert, qui remplissait mon songe, s'efface. Pouf ! décapité... Et, de nouveau, je suis dans une grisaille neutre, celle du temps, celle de l'espace. Longtemps, je vogue loin, vite, et puis tout mouvement s'arrête. Je ne dors plus tout à fait, je reconnais ma chambre mystérieuse, pleine d'ombres et d'émanations, hantée d'objets-animaux. Soudain, d'immenses yeux me regardent, iris dorés, yeux phosphorescents de chats, yeux globuleux de poissons. Ces yeux dominent le monde, ils sont les vigies d'un salon paisible et très beau. Là, Anne Marie pénètre avec moi, et elle regarde un homme que je ne connais pas, mais dont je sais le nom, André. Il est royal, au-delà des choses ordinaires, dans l'orgueil pur des sentiments et des pensées. Anne Marie, en le contemplant, a une expression que je ne lui ai jamais vue : le bonheur, pas proclamé, pas affiché, une aura sereine. Tout à coup, apparaît une femme blondasse et enragée, c'est Edmée, l'épouse d'André ; elle se jette sur Anne Marie et la transperce d'un coup de couteau. Ma mère tombe doucement, toujours souriante, ses paupières se referment comme des corolles fanées. Moi aussi je me sens entaillé, mon sang s'écoule, tout s'obscurcit, je tombe dans un vide glauque et sombre, une éternité sans étoiles où je me dissous, où je meurs. Au moment où j'expire, je m'éveille en sueur, dans l'angoisse de l'innommable, dans mon lit de Paris, au Regina Palace. Je vis donc. Mais où est Anne Marie ? Vit-elle ? Je suis fou d'une nouvelle terreur, je crains qu'elle ait été vraiment tuée, tout près de moi. Je veux me précipiter chez elle.

Une surprise me retient dans mes draps : j'entends la voix d'Anne Marie, sa plus douce, un peu chantante, une vibration continue, un flot égal, l'écoulement ininterrompu de sa Loire dont elle m'a tant parlé, eau lisse, jamais s'arrêtant, aux tourbillons invisibles, profonde, parfois perfide, complimenteuse et tueuse. Coteaux embaumés, lèvres d'Anne Marie... Je tends l'oreille. Ce n'est qu'un murmure, où parfois je surprends un mot. Cependant, c'est un hymne, une cantate où ma mère, sans jamais élever le ton, sans ces gloussements et criailleries de la femme du monde qui s'extasie, déverse les sonorités nues et riches de l'émerveillement. Suavité d'Anne Marie, pampres, dieux païens. Comme j'aime l'écouter dans

son idylle, car c'en est une ! Mais à quel amour se livre-t-elle ainsi ? Soudain je sursaute, stupéfaction et presque anéantissement, je découvre que la créature qu'avec tant de délectation elle adore, c'est son « assassine ». Cette fois, j'ai bien distingué, dans un soupir, le nom « Edmée ». Et cet « Edmée » sort de sa bouche comme une brassée de fleurs, c'est l'iris et la jonquille, la couronne champêtre et somptuaire. Edmée, c'est donc bien d'elle que vient le bouquet superbe qu'Anne Marie a trouvé dans sa chambre.

Le cœur me bat. Plutôt, je n'ai plus de cœur, tellement il est étouffé par l'émotion. Mais je dois savoir... une envie dévorante, une combustion en moi, des flammes et un gel. Que m'importent les interdits d'Anne Marie. Je veux entendre. Alors je me lève et, à travers les meubles et les obstacles, tous ces dangers, je me faufile, souple, agile, et, quoique apeuré, sans crainte. Tout en moi est silence, le corps muet, les pieds muets sur le plancher, le souffle muet. Aucun craquement, aucun frôlement, aucun frémissement, je suis le pur esprit qui se glisse, une buée. Je vais vers la porte de sa chambre, je désire l'épier encore, cette fois je reconnaitrai, non pas le corps, mais le projet d'Anne Marie. Près du but je suis paralysé... Quelques instants pour me redonner du courage, je m'immobilise, bloc de peur salée. Le timbre de ma mère est net, mais encore indistinct. Il faut que j'aille plus loin, contre sa porte. Triomphant de moi-même, je reprends mon avance, chaque pas étant une douleur, un siècle. Enfin, j'y suis et, m'accroupissant, je colle mon oreille au battant... J'écoute comme si l'énigme du monde, au moins celle de mon existence, allait m'être révélée.

Il n'y a que la porte qui me sépare d'Anne Marie. J'entends sa respiration. Pour le moment, elle ne parle pas, elle absorbe des paroles. En effet, du téléphone sortent, en une sourdine étouffée, un peu métallique, des gargouillis, qui sont des gentillesse que je comprends presque, que je devine, moins empruntées, plus voraces et folâtres que celles proférées auparavant par Anne Marie. Rocailles d'effusions, parfois graves, presque maternelles. Ces bourdonnements, ce serait donc Edmée qui s'étrangle, se pâme, rit, caresse, ondoie, s'amuse ? Edmée... C'est bien elle. Car les grésillements s'arrêtent et, coulée cristalline, plain-chant, vent de printemps, s'élève à nouveau la voix d'Anne Marie. Tout d'abord elle gémit : « Edmée », puis avec une dignité modeste et charmante, elle tresse compliments et louanges, qui semblent naître, purs et vrais, de la source de son cœur. Elle se fait la servante d'Edmée. Onde coulante, fontaine. Pourquoi ?

– Edmée, votre bouquet ! C'est trop beau pour moi, c'est me gâter, c'est une folie. Il ne fallait pas, Edmée, je suis honteuse.

Anne Marie continue longtemps, elle se vautre, elle s'aplatit. J'ai honte pour elle. Je me bouche les oreilles. Enfin je suis délivré par sa péroraison : « Je craignais la solitude à Paris, mais grâce à vous et à André... Qu'Albert sera content d'apprendre votre sollicitude à mon égard... Encore une fois merci. À demain. »

Un déclic. Anne Marie a raccroché le récepteur. Je suis éberlué. Je reste, bêta, dans ma position ridicule, accroupi, l'oreille tendue. Quand je me dis enfin qu'il faut me carapater vers mon lit et m'y étendre comme si je ne l'avais pas quitté, en garçon sage et innocent, il est trop tard. Sous mes yeux, je vois la poignée tourner, et je reçois la porte sur la figure. Anne Marie est là, en gorgone à bigoudis et à serviettes, droite, immense de maigreur, flamboyante de froideur, bouillante d'une fureur glacée. Sa figure est spectrale, elle a les yeux de ma punition, m'en transperçant pendant que je me ramasse gauchement. Quelques instants elle reste silencieuse, à peine un pli sur le bas d'une joue, un petit pli lisse et incrusté, dur, qui ne bouge pas. Ses traits sont amincis, les arêtes de son visage sont tirées et pâles. Quand elle est marquée comme ça, je me dis qu'elle se trahit, que cette fixité luisante qui clignote est proche de la déraison.

Cela lui arrive rarement, mais alors j'ai peur qu'elle me batte, qu'elle me tue. Aussi, devant son apparition effrayante, j'abrite ma tête dans mes bras, dérisoire protection. Mon pauvre geste arrive jusqu'à elle, elle le voit, elle se calme. Certes, elle est toujours en colère, mais d'une colère dominée, calculatrice, qui se borne, par ses lèvres encore pâles, à émettre une vapeur cinglante, composée d'imprécations raisonnables :

– Espion. Toujours après moi, à me surveiller, à me guetter, à vouloir tout voir et tout deviner, même ma pensée, et ça avec ton air de gourde. Tout à l'heure, quand j'étais à ma toilette... Et maintenant, maintenant... Tu es encore bien plus jaloux que ton père. C'est ignoble la jalousie...

– Je venais d'arriver, je n'ai rien entendu. Je suis venu parce qu'il y avait des bruits, j'avais peur pour toi...

Les derniers tisons de fureur s'éteignent dans Anne Marie. À leur place, du dédain, et de la ruse qui pointille dans ses yeux. Je le sens, on va marchander pour atteindre une vérité qui nous conviendra à tous les deux. Anne Marie fait sa première enchère :

– Tu mens.

– Maman, je te jure que...

– Tu mens. Fais attention, tu vas fâcher le bon Dieu.

– Maman, je ne veux pas aller en enfer. Crois-moi quand je te jure que...

– Assez. Ne mets pas le bon Dieu dans l'histoire. Peux-tu m'assurer que tu n'étais pas à m'espionner ?

– Oui, maman.

– Je préfère te croire. Mais ne triomphe pas trop, ne fais pas trop ton hypocrite, car je pourrais changer d'avis et te flanquer une gifle...

C'est que, en voyant l'arrangement se faire, j'ai exagéré mon expression camuse, un peu idiote, un peu ricanante de sottise, celle qui, en Chine, marque la politesse extrême, l'ignorance affichée, alors qu'on n'est pas ignorant du tout. Anne Marie connaît le sens de cette grimace respectable, de cette stupidité intelligente. Elle agite ses mains aux doigts longs comme des baguettes, comme des lanières, menace amusée. En somme, le marché est conclu. Je suis pardonné, puisque je ne « sais » rien. *Mutual agreement*. Je file dans ma chambre, tandis qu'elle regagne la sienne tout en me jetant :

– Et cette fois, ne viens pas traîner dans mes jupes, espion Lulu.

Je m'enfonce dans la couette de mon lit pour réfléchir. Anne Marie, Anne Marie, de quoi n'est-elle pas capable ? Quelle est son âme, quel est son cœur ? Comment elle, si fière et qui déteste Edmée, a-t-elle pu minauder avec elle, faire auprès d'elle sa petite fille ? Avec quelle aisance elle s'est abaissée à ça, à toutes ces simagrées. Elle a un plan. Elle a des plans que je devine... Elle sait que je l'ai écoutée, que je la soupçonne, mais pour la « face » – car elle aussi, mon Angevine, est chinoise – elle a fait semblant de croire à mon impossible innocence. Elle joue avec moi et je joue avec elle, mais m'aime-t-elle ? Que suis-je pour elle ? Presque rien. Et ce jeu avec moi est si petit à côté de celui qu'elle entreprend avec Edmée, André, Albert, un chassé-croisé où elle mise sa vie.

Comment est-ce que je flaire tout ça, moi l'enfant ? Depuis mon plus jeune âge, j'ai eu les oreilles rebattues au sujet d'André, le directeur général des Affaires étrangères, et d'Edmée, sa femme. Ça ne cessait jamais. C'était Albert qui, chaque jour, dix fois par jour, en avait la bouche pleine. Il se gargarisait d'eux ! À tous et à toutes, aux messieurs français, confits de décorations et d'importance, à leurs épouses, à n'importe quels visiteurs possibles, même les minus, les « petits Blancs », les aventuriers de crotte, les pères missionnaires, au gratin et à la fange, au Tout-Tcheng Tu, il se vantait, lui, le modeste Albert Bonnard, d'être l'ami de ces illustrissimes personnages, André et Edmée, l'éminence grise et la

dame de beauté de la France. Il les offrait sur un plateau d'argent, marchandise sublime, au consul d'Angleterre qui souriait poliment, aux Seigneurs de la guerre chinois complètement ignares. À tous, Albert clamait les extraordinaires qualités d'André, son intelligence, son charme, sa bonté, et les séductions d'Edmée. Il en bavait, mon père, pérorant avec des tiraillements de moustache, avec des pluies de postillons, avec solennité, avec une nuance de familiarité, avec sa voix émue, sa voix tonitruante, sa voix gloussante, sa voix étranglée, sa voix bien cirée, sa voix à soupirs, sa voix à demi-mot, sa voix à confiance, bien d'autres voix, toutes ces voix également empreintes d'un respect infini... Petits rires, yeux entendus, bouche en cul de poule, lèvres de gravité, les expressions d'hommages y passaient dans leur totalité.

Albert a un problème : faire bien comprendre à quel point lui, au bas de l'échelle diplomatique, est intime avec André et Edmée, certes à leur dévotion, mais pouvant tout leur demander. Ses maîtres révéérés, eh bien, il est presque avec eux de pair à compagnon. Et de ça, il donne des preuves, débitant mille souvenirs où sa servilité est chauffée au soleil de leur magnanimité.

La grande démonstration de ses relations avec André et Edmée est apportée par des photos qui, dans des cadres d'argent, se dressent sur son bureau comme des ex-voto. Elles sont immenses. Il y a une dizaine de ces monuments pieux, où André et Edmée, tout à la fois, s'offrent à l'admiration d'Albert et le consacrent leur serviteur bien-aimé. Sur certaines de ces images, André est en grand uniforme d'ambassadeur, brodé de pied en cap, il les a paraphées de son écriture altièrre, accolade donnée à Albert Bonnard le méritant. D'autres fois, il est plus simple, en costume à rayures, chez lui, dans son salon ou son jardin – sur l'une d'elles il mange du fromage, d'où découle, probablement, cette inscription : « À mon dévoué Albert Bonnard. » Sur d'autres, il est avec Edmée, couple sublime : double signature. Enfin Edmée seule, en toilette vaporeuse, a tracé sur son portrait des pattes de mouche qui s'enlacent pour signifier sa tendresse au brave Albert. Mais la gloire d'Albert, ce sont les photos où il est lui-même avec eux, dans leur salon ou leur jardin, traité presque en compère. Alors viennent les anecdotes édifiantes et les grandes béatitudes.

À Tcheng Tu, chaque matin, Albert commence sa journée en adorant ses trésors. S'il aperçoit sur l'un d'eux une poussière, il pique une colère. Ma mère participe à ce culte, et moi aussi. Si bien que, depuis toujours, sans avoir jamais vu ni André ni Edmée, je les fais apparaître dans mon sommeil presque chaque nuit. Pendant ma petite enfance, ils ne me quitteront guère, ils seront ma légende

dorée.

J'observais. Je constatais qu'un des rôles d'Anne Marie était d'écouter les rapports interminables et incessants qu'Albert rédigeait pour André. C'était simple, mon père était toujours en train de rédiger un rapport, et avec quelle maniaquerie.

Il est assis à son bureau, grave, tendu, crachant lentement mots et phrases, gémissant, passant sa main sur son front, se lisant, se relisant. Quel mal il se donne, Albert ! Après beaucoup de souffrance, il est radieux. À Anne Marie, qui est arrivée silencieusement – juste au moment où la constipation plumitive de son époux a enfin accouché d'une belle prose – et qui se tient à ses côtés, debout, humble, fière, le dominant de sa taille et de son chignon, il détaille longuement son chef-d'œuvre d'une voix filée. Lecture gravissime qui remplit la pièce de ses intonations savantes. Il requiert enfin l'approbation de ma mère : « N'est-ce pas que c'est tapé ? Je suis particulièrement content de cette tournure. » Anne Marie hoche la tête et, après avoir donné une approbation générale très laudative, formule des observations de détail d'un timbre doux et destructeur : « C'est tapé, mais ce n'est pas adroit, vous vous découvrez trop, mon ami. Et puis c'est très fleuri, c'est emphatique... Pourquoi ne vous exprimez-vous pas simplement ? Vous n'y arrivez pas, mon pauvre Albert... Moi, à la place de ces ciselures, de ces tarabiscotages, je mettrais... » Et de la bouche de ma mère vient l'élégance. Alors Albert prend sa tête entre ses deux mains, il est accablé, écroulé, il est livide. Souvent, il réfute avec obstination, ayant enlevé sa veste, en bras de chemise, le pince-nez douloureux. « Non, je vous dis que non... Comment, vous me donnez des leçons, et vous savez à peine écrire... » Anne Marie, angéliquement, lui répond à voix basse : « Comme vous voudrez, mon ami. Vous avez raison, vous qui avez fait de si brillantes études. Mais alors pourquoi me demandez-vous mon avis, moi une simple paysanne française que vous avez eu la bonté d'épouser ? » Il se récrie, proteste de ses bonnes intentions, reconnaît à ma mère du « doigté » et enfin constate, avec un rien de satisfaction : « C'est évident. D'ailleurs ce que vous dites, j'y avais déjà pensé, j'allais le faire. Quand même, vous êtes une fine mouche. » Et, content de lui, un sourire sur la figure, il recommence selon les indications données par Anne Marie, en croyant mordicus que c'est son œuvre. J'en suis gavé, de ces séances rédactionnelles, j'en connais toutes les finesses...

Pour ce qui est des documents très officiels, appelés à suivre toute la voie hiérarchique avant d'atteindre André au Quai d'Orsay, Anne Marie s'en désintéresse, elle laisse Albert à son pathos. C'est le vice-consul terrorisé et au garde-à-vous qui l'aide, essayant de se faire

valoir en proposant des enjolivements dans le redondant et l'ampoulé ; enjolivements qui, évidemment, ne plaisent jamais à Albert. Il écrase son subordonné de son mépris : « Vous voulez me faire écrire comme un garçon coiffeur... » Là, Anne Marie permet à Albert de s'en donner à cœur joie, tout seul, dévoré par ses nobles penchants pour le beau style. Il fait de la littérature, il brille par les métaphores poétiques, il y met tout l'Orient des lotus, il cite des poètes célestes et des sentences de Confucius. Il exulte. Pour ce genre de texte elle ne recommande qu'une seule chose : « Ne faites pas l'imprudent. Faites donc l'homme de lettres, faites le sage oriental, mais ne faites pas l'intelligent. Laissez-vous aller aux platitudes ronflantes. » Albert n'est pas vraiment vexé par ce conseil : elle le comprend. S'il a un tour de main, un don pour les fioritures artistiques, pourquoi n'en profiterait-il pas afin d'épater la galerie et de tromper son monde ? L'important, c'est qu'Albert, orfèvre des mots, s'en tienne au vide parfumé, au florilège chinois. Avant tout, qu'il ne se compromette pas. Albert est d'accord, il est malin, il est prudent, il ne va pas révéler ses « secrets ». De pareils documents passeront, au Quai, entre beaucoup de mains et devant beaucoup d'yeux ennemis, avant d'atteindre André. Il paierait cher la moindre gaffe. Par ce néant sublime, Albert laisse croire à ses adversaires qu'il a de la plume et rien d'autre... lui, l'homme de toutes les « astuces » ! Il les roule, Albert. Anne Marie est contente.

Accord, harmonie, et enfin la cérémonie de l'emballage. J'y assiste avec enthousiasme. Mon père opère lui-même. Le rapport rutilant, sur papier glacé, à en-tête protocolaire, avec les emblèmes gravés du Consulat, de la République, de la France et de tout le Saint-Frusquin, est mis dans une enveloppe magnifique, sur laquelle il fait fondre un bâton de cire rouge. Dans la pâte molle ainsi obtenue, il plante en plein son sceau. Cela durcit, et son chef-d'œuvre est cacheté à ses armes, prêt à être envoyé par la prochaine valise.

Ça, c'est pour la parade, pour les rapports officiels et semi-officiels. Mais pour l'exceptionnel, pour les complots noirs, les idées tordues, les sales combines, les machiavélismes à la chinoise, le sang et l'opium, les taëls et les armes, quand ce n'est pas légal du tout – mais que voulez-vous, pour bien servir la France il faut savoir se salir les mains –, quand Albert veut un passe-droit, une faveur exorbitante, une injustice à son profit, des crédits auxquels il n'a pas droit, somme toute quand il demande abusivement pour lui-même, alors il est malade de la maladie du secret. Il se cache, il rédige de nuit, surtout pas dans son bureau, dans quelque petit recoin obscur du yamen. Il fait attention à tout, même à ne pas tousser. Anne Marie, jouant le jeu, le rejoint. Entre lui et elle, c'est le même

protocole que d'habitude, mais avec des mines mystérieuses, des voix chuchotées. Ma mère étudie avidement la façon dont mon père expose sur le papier ses stratagèmes et ses requêtes, et enfin lui glisse : « Ce serait mieux si. » Ce qu'elle suggère est vraiment infernal. Albert s'exclame : « Vous m'avez compris... Vos petites retouches ne sont pas inutiles... » Elle est modeste, Albert se pavane. Il se frappe le front : « Ça épatera André... il aimera... – Oui, répond Anne Marie un peu énigmatique, il aimera... » Ces missives, elles, sont expédiées par la poste ordinaire, à l'adresse privée d'André.

Moi, dans ce cas, je n'ai pas le droit d'approcher l'endroit du complot. Ce qui ne m'empêche pas d'être aux abords. J'épie, j'entends, et je suis jaloux du « il aimera » d'Anne Marie. J'ai mes soupçons... déjà, à Tcheng Tu, depuis Tcheng Tu.

Mon père se croit le maître d'œuvre de ces machinations, mais c'est ma mère qui est son génie, son ange noir, ce que sans doute a reconnu André. Il y a sûrement entre Anne Marie et André une compréhension inavouée, inavouable par-dessus la tête de ce bon artisan d'Albert.

Au Regina Palace, seul dans ma chambre, je me tourne et me retourne dans mon lit, en proie à la pensée, au déluge de la pensée, à toutes ses insinuations, ses griffes, ses découvertes, ses explorations. Je revis, centuplé par la mémoire, tout ce que j'ai vécu là-bas, cette paperasserie incessante, son décorum et ses comédies, ces fleuves d'écriture où, par-delà les mots, au-delà de mes parents, se profilaient les silhouettes d'André et d'Edmée. À Tcheng Tu, je ne pénétrais pas vraiment le sens des choses, mais maintenant qu'Anne Marie est là, à Paris, sur le pied de guerre – car elle l'est, je le sais –, il faut que je devine davantage, pour me préparer à ce qui va se passer.

La lumière du crépuscule, traversant les cretonnes des fenêtres, est devenue ombreuse dans la pièce, faisant lever des fantômes blancs, longues formes enroulées, coulantes, qui parfois s'agitent sans têtes ou sans bras, créatures imparfaites, inachevées, mannequins de tissu. Elles dansent, ces émanations de je ne sais quoi, sans que leurs mutilations les gênent, au contraire elles sont sûres d'elles-mêmes, se croyant entières, parachevées, elles ne sont pas menaçantes, elles sont les prémices un peu angoissantes du destin. Je trouve que ce ballet, où rien n'est certain, qui est illusions et qui pourtant tourne avec certitude, ressemble à vous, ces noms qui me hantent, André... Edmée... Albert... Anne Marie. Quels sont vos désirs, vos sentiments, vos passions ? Comme vous vous déployez, comme vous êtes grands, faits de pans raides et de

coulissements de toiles ! Je ne vous redoute pas, mais vous êtes inquiétants, car vous êtes des mensonges, labyrinthes du vrai et du faux, tour à tour se dilatant, se rétractant, avec tant d'apparences, de semblants. Épouvantails, vous n'avez pas de corps, ou vous cachez vos corps. Et pourtant, vous êtes, j'en suis sûr, André, Edmée, Albert, Anne Marie, un carnaval.

Ce que je bâtis avec vous tous vient de Tcheng Tu, de trouées dans ma mémoire d'où émergent souvenirs et impressions, un impalpable dont je colle les morceaux, que je tiens comme des fragments émergeant de la mer grise de l'oubli. Je revois Albert, presque angoissé : il envoyait un mot à Edmée, il la prenait pour confidente, il se confessait à elle. Il en faisait aussi son « commis voyageur » auprès d'André. C'est Anne Marie qui disait ça, je me le rappelle. Elle commentait : « Ne vous gênez pas tous les deux... Ça m'est bien égal... Vous vous plaignez à elle de moi... Si vous saviez ce que je m'en moque... »

Mémoire. Mer grise, nudité, néant, et soudain certitudes, impressions fulgurantes, renaissance des moments, des personnages... Comment suis-je certain d'une entente entre ma mère et André ? Là, tout est flou. Il n'y a pas de rocs dans le temps pour amarrer mes souvenirs. D'ailleurs, je n'ai pas de souvenirs. Nuages qui s'en vont, écoulement de la rivière de Tcheng Tu, la ville dans ses murailles, mais rien, à travers les jours et les distances, entre Anne Marie et André. Jamais elle ne lui écrivait, jamais il ne lui écrivait, comme si cela ne se faisait pas, n'était pas convenable. Certes, André, dans chacune de ses lettres à Albert, mettait à la fin un mot aimable, délicieux même, pour ma mère, mais banal. Rien de plus. Albert en jubilait et disait : « André se rappelle à vous et dépose ses hommages à vos pieds. Vous savez, un compliment, même une attention, de sa part, c'est rare. Il méprise tant les gens... Je suis heureux, très heureux, qu'il vous apprécie. C'est important, très important. » Ce bon roué, ce brave homme d'Albert. Sourire d'Anne Marie. Et pourtant, je ne sais comment, dans ces phrases de politesses d'André, il y avait un signe, un sens...

C'était surtout l'attitude de ma mère qui me renseignait. Quand elle prononçait le nom d'André, elle le faisait avec son indifférence polie, mais j'avais l'impression qu'elle suçait un bonbon. Pour moi, elle se trahissait davantage quand, avec une sorte d'inertie, elle laissait traîner ses yeux sur les photos d'André. Son apathie alors, comme ma stupidité, était une arme – ma stupidité pour la guetter, son apathie pour dissimuler tout émoi. Dans son œil, je distinguais, brièvement, une graine de lumière, une pointe dorée sur le fond sombre de son iris. Parfois, ce qui prouvait l'intensité de son

émotion, elle devenait maladroite quand mon père dissertait sur André : « Vous l'aimez, cet homme. Vous en parlez trop, vous m'en rebattez les oreilles... » Plus tard, je me suis rendu compte qu'elle protestait ainsi lorsque Albert, emporté par sa passion adulateur, en arrivait à dire des insanités sur André, des choses trop grosses, vulgaires, gênantes...

Mais la plupart du temps, quand mon père parlait d'André, s'il n'employait pas un trop gros cordage de louanges, s'il ne manquait pas à la délicatesse, il me semblait qu'elle se détachait du monde, s'envolait dans son silence vers le ciel. Rien de particulier dans son maintien, juste une sorte de gravité, elle était ailleurs. Elle avait sa tête un peu penchée, une ombre de sourire, elle échappait au vulgaire et pensait à je ne sais quoi d'agréable, peut-être à son Ancenis qu'elle aimait tant, ou même peut-être ne pensait-elle pas. Quand elle était dans cet état-là, il ne fallait pas, et je m'en gardais bien, la déranger, sinon elle sursautait et revenait de très loin, pour tomber dans des lassitudes. Mais, généralement, ses méditations étaient respectées et, après avoir battu légèrement des paupières, elle redescendait d'elle-même sur terre, au sein de l'agréable société présente, en plein milieu d'une conversation plaisante, auprès d'Albert, et elle se montrait vive, presque accorte, presque aguicheuse ; quoique ces derniers qualificatifs ne lui convinssent pas du tout.

Un moment vint où je soupçonnais qu'Anne Marie s'envolait immobile dans ses nuées pour se consacrer uniquement à André. À la vérité, ma conviction de l'attrait exercé par André sur Anne Marie fut confirmée par une dispute inopinée entre mes parents. Cela se passait quelques mois avant qu'Anne Marie ne me conduise en France.

Un jour, donc, ma mère me tenant par la main, nous pénétrons gaiement, vers midi, dans le bureau d'Albert. Dès qu'elle l'aperçoit, elle se fige, écoeurée : Albert est effondré. Certes, il a diverses espèces d'effondrements, depuis l'héroïque jusqu'au plus veule. Mais ce matin-là, il a un comportement assez particulier, celui d'un croque-mort douloureux, désolé, qui compatirait de tout son cœur au sort d'un défunt. Les lèvres tremblantes, il bêle, sans bien arriver à prononcer ses mots, en en faisant un hachis :

– J'ai reçu une dépêche ce matin. La catastrophe est arrivée, celle que je craignais...

Anne Marie, je le sens, est tous nerfs tendus, très sèche, regardant mon père comme un pauvre homme. En effet, Albert, ce matin... L'émotion a gonflé ses chairs, rendant humides et baveux ses

pores, ses yeux, ses lèvres, les poils sur ses joues, faisant de sa figure une sorte de pot-au-feu, presque de poule au pot. En tout cas, de la viande mouillée. Ses lunettes retirées, ses fines moustaches agglutinées suintent par les bouts, comme des gouttières. Sans cesse, il s'essuie les yeux, les rendant protubérants et rouges. Par grands à-coups, il renifle pour refouler la morve qui lui coule du nez, il a des saccades qui sont pleurs et gémissements mêlés. Il sort de sa poche un mouchoir – pas la fine batiste qui lui sert de pochette pour les temps heureux de l'élégance, mais un immense ramasse-humeurs qu'il tient toujours en réserve ; il est facilement en proie à des flux de toutes espèces. Avec ce torchon blanc, il tamponne sa figure naufragée. Vains efforts. Il finit par s'abattre dans un fauteuil, les épaules basses et à hoquets. Sa tête encore plus écroulée se pose enfin sur ses deux bras croisés comme sur le radeau de la détresse. Il s'abandonne au paroxysme du désespoir.

Anne Marie le regarde, ainsi décomposé, avec suspicion, avec irritation. Elle le trouve abject, plus répugnant que jamais. Cependant, elle prend sur elle pour s'enquérir d'une voix compatissante :

– Quel malheur ?

– Vous vous en doutez bien. André est chassé des Affaires étrangères, et évidemment cassé comme directeur général. Des policiers ont perquisitionné dans son bureau. Il n'a plus le droit de remettre les pieds au Quai d'Orsay et, sans doute, il va être jugé.

Mon père, curieusement, se redresse, de moins en moins épave détrempée, avec une allure fiérote :

– J'avais senti depuis longtemps que ça finirait mal... Dès que j'ai reçu d'André les ordres officiels et officieux de tout faire pour sauver la Banque française de Shanghai, en pleine déconfiture, que dirigeait son propre frère. Oui, j'avais trouvé que ça sentait mauvais, et j'ai du flair, vous le savez. Mais, reconnaissez-le, malgré mes craintes et mes pressentiments, je m'étais engagé à fond pour André, sans hésiter une seconde. J'avais réussi à persuader les Seigneurs de la guerre de la province de déposer leurs trésors, les millions de taëls de leurs rapines, dans cet établissement en détresse... Maintenant que c'est la faillite, quand ces reîtres sauront qu'ils ont perdu leur argent à cause de moi, ils vont devenir fous, ils sont capables de me tuer...

Il soupire :

– Sans compter qu'aux Affaires étrangères, que vont penser de moi et de mon rôle douteux les successeurs d'André qui sont tous ses

ennemis ? Je suis un homme compromis, ma carrière est finie...

Là-dessus, mon père reprend sa figure d'Albert Bonnard, encore un peu chiffonnée, mais à nouveau digne, noble, résolue, où même le pince-nez a retrouvé sa place, balance de la justice ; en effet, il va passer au verdict :

– Je l'avais déjà remarqué : André est souvent léger, très léger... de plus, il ne pense qu'à lui, jamais au pétrin où il peut me mettre.

Anne Marie est un éclair blanc. Il lui vient un cri des entrailles, un hurlement – c'était la première fois que je la voyais ainsi.

Elle se jette sur mon père, complètement égarée, claquant des dents, les yeux chavirés dans leurs orbites, faisant tournoyer ses bras comme des faux, elle essaie de le griffer, de lui crever les yeux. Et puis, elle s'immobilise, épuisée, ayant cessé ses gestes incohérents. D'un souffle de voix, elle couine à Albert, qui a ses gros yeux effarés :

– Lâche. Pauvre lâche. Cet homme, cet André à qui vous devez tout, vous ne pensez qu'à le trahir, à vous vendre à ses successeurs. Lâche, je ne vous pardonnerai jamais...

Brusquement, le corps d'Anne Marie a ployé, sa tête a plongé et, tout entière, elle s'est effondrée sur le sol – sur le beau tapis du Turkestan qui est l'orgueil d'Albert. Là, elle gît sur le dos, ses cheveux défaits, l'écume aux lèvres, livide. Il me semble qu'elle murmure : « André. »

Mon père est affolé. Il est tombé à genoux devant Anne Marie qui est enfermée en elle-même, inerte, aveugle, dans quelle nuit ? Il est comme une grosse limace sur une fleur coupée – ma mère est une plante brisée, sa tête un calice qui se défait. Elle s'étiole et pourtant – impression étrange et contraire – elle est intacte encore, seulement dans une intégrité menaçante, dangereuse, pouvant mener à l'horreur. Dans ce repos périlleux, elle est belle, pure, plus pure que jamais, son profil est apaisé, consolé, il est la frange de quelque nuage transparent, serein, doux, le nuage des âmes. Son corps est bienheureux, dégagé tout à fait de la matière, un fuseau angélique. Albert, lui, est en proie au vertige, accroché maladroitement à elle, laid. Dans son émotion pathétique, il essaie avec ses mains, ses lèvres, avec tout son être, de la ranimer, peut-être de la ressusciter. Il tapote le front d'Anne Marie, il lui souffle son haleine, affalé sur elle, sur ses traits, sa chevelure, coassant frénétiquement : « Je vous en supplie, réveillez-vous, Anne Marie, ma petite Mimi. Réveillez-vous, Anne Marie, je suis Albert, je vous aime, je vous aime. J'ai des torts envers vous, j'en suis désolé, je ferai tout ce que vous voulez...

» Elle n'obéit pas à cette voix implorante, elle reste un motif, une ligne de chair, parmi les motifs géométriques du fameux tapis du Turkestan, rougeâtre et sombre.

Mon père se redresse un peu, il est vert... il ne sait que faire. Soudain un soupçon d'autorité lui revient, il se met à crier à la cantonade en furieux : « Mais que faites-vous tous là, comme des imbéciles. Aucune initiative ! Appelez donc le médecin français, qu'il vienne tout de suite. Dites-lui que ma femme se trouve mal, très mal... Dépêchez-vous ! » Une agitation parcourt la petite troupe qui s'était assemblée, faisant cercle autour de ma mère inconsciente et du consul se débattant vainement. Tous ont des visages de circonstance, graves, solennels, circonspects, mangeant ma mère de leur curiosité dissimulée sous leurs peaux lisses. À les voir ainsi figés, l'idée me vient qu'elle ne sortira peut-être jamais de sa torpeur, qu'elle s'y enfoncera, que ce sera sa... Je n'ose pas formuler le mot terrible. Cependant, je reste insensible, avec un cœur de froidure, un cœur de dureté, sans cœur... Les ordres d'Albert continuent de déferler sur l'assistance composée d'un Blanc, le vice-consul, et de dizaines de Jaunes, les secrétaires, les interprètes, les domestiques, de tous les âges et de tous les habillements, en costumes européens, en robes de soie, en longues tenues blanches. Devant les aboiements d'Albert, la plupart s'écartent, disparaissent prudemment. En bons Chinois, ils craignent des ennuis, des courroux, les tempêtes d'Albert, et encore bien plus les esprits funèbres d'Anne Marie.

Le petit témoin que je suis entend hennir – cela signifie que le vice-consul est monté à cheval pour chercher le docteur. Je pense à ce toubib. C'est un bon compagnon qui baise la main de ma mère, joue au poker avec mon père et me traite de petit singe. Il ne cesse de m'ausculter et de me vacciner, me répétant de ne pas manger dans la rue les sales nourritures célestes qui sont le meilleur chemin du paradis pour un petit garçon de mon âge. J'écoute la galopade sur les dalles – le vice-consul est parti à sa quête.

Albert désespéré, défait, est revenu à Anne Marie. Il se met à la secouer avec une panique coléreuse, pour la forcer à revenir à elle, donc à lui. Il la secoue avec une si grande violence qu'elle paraît se démanteler, qu'elle ouvre enfin la bouche – comme si elle voulait protester. Aucun son. Elle retombe des bras d'Albert. Chute molle ; elle est encore plus livide sur le tapis. Tremblant, mon père reprend ses sollicitations :

– Écoutez-moi, Anne Marie. Je vous aime, Anne Marie. Je suis votre petit mari. Vous me faites peur. Je mourrai si vous mourez...

Mourir. Enfin le mot effrayant. Et pourtant je suis en paix, même quand je regarde ma mère... On m'a oublié. Alors je demande de ma voix la plus terne :

– Maman va mourir ? Maman est morte ?

Je n'aime plus Anne Marie. Elle n'est plus rien pour moi. J'ai juste un creux dans la poitrine depuis que, tout à l'heure, j'ai vu, j'ai cru voir ses lèvres s'entrouvrir pour soupirer : « André. » Maintenant, avec une résolution insensible et dure, je souhaite qu'elle s'éteigne à jamais, que son cœur ne soit plus plein de la présence d'André, ses yeux de son image, sa bouche de son nom... Et c'est avec une sorte de jouissance que j'ai posé ma question à Albert.

En l'entendant, mon père est saisi d'un haut-le-cœur, d'une révolulsion. Il me regarde avec haine, comme si j'étais un petit monstre. Un gros sanglot le prend. Et puis, tout à coup, il s'attendrit, il me serre contre lui, il m'embrasse – il lui est apparu soudain que ce n'est pas par insensibilité, perversité, ou cruauté que j'ai posé la question. Ce ne peut être que par l'effet d'une peine trop grande pour mon corps d'enfant, si grande qu'elle m'a anéanti, laissé à cet abrutissement, à cette apathie, à cette attitude méchante, sans que je m'aperçoive de ma méchanceté. Il entreprend de me consoler, moi qui ne montre rien, moi qui cache certainement une immensité d'angoisse. Il marmonne donc, sur le ton d'une nourrice, une grosse nourrice mâle, à moustache :

– Mon petit Lucien, n'aie pas peur. Ce n'est rien. Ta mère est juste évanouie, un malaise de femme. Va, mon enfant, ne te contiens pas, pleure, cela te fera du bien.

Les larmes ne me viennent pas. Mes yeux enregistrent mon père repris par ses sanglotages et ma mère dans son éloignement : elle est un bâtonnet d'ivoire, un jonchet sur le sol. Je continue à la détester, je suis plein de rancune contre elle, d'autant plus qu'au fond, je ne crois pas au péril. Je peux me permettre impunément de désirer sa mort, puisque je sais qu'elle ne mourra pas du tout. C'est encore un de ses tours.

D'ailleurs, pour me donner raison, Anne Marie se redresse. Intacte, comme s'il ne s'était rien passé. Avec une force et une agilité incroyables, elle est debout. Elle a son visage narquois :

– Vous en faites une tête, mon bon Albert... encore une fois vous êtes dans vos transes, comme un veau. Quoi, je ne peux pas avoir un accès de fièvre sans que vous en fassiez une affaire d'Etat, que vous dérangiez tout le monde, que vous effrayiez mon fils. Vous devriez savoir que cette syncope est la manifestation d'une de ces maladies

coloniales que vous m'avez communiquées, vous qui en êtes infesté.

Anne Marie se porte très bien. Cette algarade témoigne de sa guérison complète. Albert, revenu de ses alarmes, arborant même courageusement un sourire viril et galant, entreprend de se défendre :

– Anne Marie, je vous aime. Il est normal que je me sois inquiété pour vous. Je n'avais pas reconnu les symptômes du paludisme – la fièvre, les grelottements, le chaud et le froid. Vous étiez plutôt comme si votre vie s'en allait, comme si votre cœur allait s'arrêter.

– Souvent, vous me répétez que je n'ai pas de cœur. Vous vous contredisez, mon ami.

Devant ce début de discussion conjugale, ce qui restait de gens dans la pièce s'est esquivé. Mes parents sont seuls, face à face, pour une de leurs coutumières disputes. Moi, sans bruit, je me suis assis dans un recoin de la salle. Mais il n'y a pas d'éclats de voix, au contraire.

Anne Marie a même donné à ses traits une grâce insinuante, une douceur communicante et allègre. Sa face est celle de la bienveillance gaie, d'un amour câlineur.

– Excusez-moi. Ce n'est pas contre vous que j'étais irritée, mais contre moi-même. Je n'aime pas donner des signes de faiblesse et cette stupide défaillance...

Albert fond en tendresse, en bonheur, avec un sourire béat de propriétaire. Et, pour marquer sa possession, il ose déposer un baiser sur le front d'Anne Marie – sur le front seulement, il ne lui faut pas être trop hardi, risquer d'être repoussé en allant trop loin, comme cela lui arrive souvent dans ses entreprises amoureuses. Ce baiser, elle le reçoit sans dégoût, sans reculer sa tête, sans s'envelopper d'ennui. Albert toussote de contentement. Pauvre homme. Je sais qu'elle s'apprête à le duper. Elle n'est gentille avec lui que par calcul. Toujours, avec une miette de faveur, elle le mène par le bout du nez, lui arrachant ce qu'elle veut. Mais cette fois que veut-elle ? Comment s'y prendra-t-elle ? Par quel noble désintéressement hypocrite, elle qui est si intéressée ? Quelle manigance, quelles simagrées ?

D'abord, il lui faut « pêcher » Albert, le ferrer, en faire un gros poisson à sa merci... L'hameçon de la suavité. Pour cela, Anne Marie est madone, elle est mère.

– Mon pauvre Albert... comme vous êtes maladroit... Que d'émotion pour rien... Calmez-vous... Occupons-nous plutôt de vos

problèmes... Ce que vous avez dit d'André. Vous risquez une bévue, une erreur fatale. Tout le monde va le lâcher, ne le lâchez pas...

Mon père ne s'attendait pas à celle-là ; il proteste aussitôt, la main sur le cœur et les lèvres émuës :

– Vous m'avez mal compris, Anne Marie. Je suis honnête homme. Jamais je n'abandonne mes amis, surtout un ami comme lui, dans le malheur.

– Vous savez, ce que je vous en dis, c'est avant tout pour vous. André est victime d'un complot politique, il en triomphera un jour ou l'autre, c'est certain... Et quand il sera de nouveau au pouvoir, il vaudra mieux pour vous que vous ayez été fidèle.

– Vous n'aviez pas besoin de me faire la leçon. Pour André et pour Edmée, je me ferais tuer, s'il le fallait...

– Il ne vous demanderait pas pareil sacrifice. Mais comment se fait-il que vous, toujours à écrire, vous ne soyez pas déjà à rédiger un mot coulant de votre cœur, cet organe dont vous seriez si bien pourvu, au contraire de moi ?

– J'allais le faire, vous n'aviez pas besoin de me le dire.

Albert se met à sa tâche. Il gribouille, il réfléchit, il choisit ses mots, enfin il ne s'engage pas trop. Ma mère, quand elle a parcouru la missive, crache :

– Vous n'êtes qu'un goujat. C'est ça, votre cœur... Si André et Edmée lisaient votre épître, loin d'en prendre plaisir, ils penseraient que vous êtes un tiède, un pauvre sire jouant sur tous les tableaux, enfin ce que vous appelez un mufle...

Albert est sentencieux :

– Mais, dans la situation présente, mon devoir est de réfléchir, ne serait-ce que pour vous et Lucien. Si ma carrière était cassée, comment vous ferais-je vivre ? Vous avez pris des goûts de luxe.

Anne Marie ne se fâche pas. Elle est placide, elle propose posément :

– Écoutez, Albert, puisque vous ne sentez rien, ne comprenez rien, moi, la femme dénaturée, moi qui, de plus, ne dois rien à André ni à Edmée, je vais vous dicter ce que vous leur enverrez. N'ayez pas peur, ce sera très court, très simple, et ne vous compromettra pas.

Quand elle est dans cet état, ainsi résolue, il vaut mieux se soumettre. Avec un soupir, Albert se soumet donc, il reprend sa plume... Des lèvres de ma mère sortent des mots purs, dépouillés,

presque naïfs, fleurs des champs du sentiment, bouquet modeste de l'amour. Un cri d'amour, tout petit et immense, des primevères dans l'étendue d'un printemps. Albert écrit avec satisfaction – il trouve ça gentil, poétique, et sans termes dangereux, sans engagements... politiques. En somme, le sens profond, le parfum des mots, lui échappent... Il signe, il est content :

– Oui, elle est bien, ma lettre. Rien de flambard, mais de l'émotion, la pointe qu'il faut. En fait, tout à fait à ma manière. Tenez, cette fois, Anne Marie, je pense que vous pouvez ajouter, sous ma signature, une phrase de vous.

Elle rit. Cet Albert, c'est un tapir... On croit l'avoir attrapé, et il retombe dans la bauge de ses prudences et finasseries, d'où il sort en faisant le paon. Enfin, comme toujours, elle a ce qu'elle veut sans qu'Albert s'aperçoive qu'il a été roulé.

À ce moment, un hennissement, des piaffements, des sabots de chevaux dans la cour, des hommes qui se pressent. Le vice-consul a trouvé le médecin et l'amène ventre à terre... lequel médecin, apercevant Anne Marie rayonnante, s'écrie avec un soulagement balourd :

– Ah, je craignais d'arriver trop tard... Monsieur le vice-consul m'a flanqué les foies... Mais, chère madame, qu'avez-vous eu ?

Elle, rieuse, dit sans prétendre se faire croire :

– Un peu de paludisme.

– Oui, oui. Ne pensez-vous pas plutôt, excusez mon indiscretion, mais elle est professionnelle, que vous attendez un enfant ?

– Ah ça, non. Mon fils me suffit largement...

– Vous en êtes sûre ?

– Oui. Ce n'est pas possible.

Le docteur sent qu'il s'est mis dans un pétrin. Le vice-consul est tout rouge. Mon père regarde ses pieds bien chaussés. Anne Marie a des yeux et un bec de chouette... Le docteur décampe et le vice-consul se volatilise.

Mais, étonnante femme, à nouveau elle couve son époux, elle le contemple avec tendresse, les pupilles pailletées de bonté. De sa voix grave, celle des engagements trompeurs, elle dit à Albert :

– Pour l'instant, il faut beaucoup s'occuper de Lucien. Il m'inquiète...

Lui enchaîne aussitôt avec vivacité, mordant à l'appât que je suis :

– Moi aussi. Tenez, pendant votre indisposition, Lucien s'est comporté étrangement, de façon malsaine, presque odieuse, oserais-je dire. Il paraissait indifférent à votre état.

– Ce que vous me révélez, Albert, me persuade qu'il faut agir vite. Lucien est tout enchinoisé, un malade de l'Orient. Il est urgent que je le ramène en France pour le guérir de l'Asie en lui faisant donner une bonne éducation européenne, dans le meilleur collège. Il y a longtemps que j'y pense. Je sais que cela nous sera pénible, mais cette séparation s'avère indispensable, c'est notre devoir envers notre fils.

Drôle d'habitude qu'ont les grandes personnes de parler devant les enfants comme s'ils ne comprenaient rien !

En tout cas voilà pourquoi j'habite avec Anne Marie, au Regina Palace, dans notre appartement. Mais est-ce vraiment pour moi, pour mon bien, pas pour André ? Je veux le savoir. Je ne vais pas le demander, comme ça, à Anne Marie, mais j'essaierai mes petites ruses sur elle, la grande rusée, la clairvoyante.

Ai-je dormi ? Ai-je rêvé ? Cette résolution que je viens de prendre, je ne l'ai pas prise consciemment. Elle est sortie de mon sommeil, cette torpeur éveillée, où tournoyaient les images de mon existence. Je me trouve sur mon lit où j'oublie ce que j'ai revu. Il me reste la volonté de surprendre ma mère pour deviner ce qu'elle complot : moi ou André ?

Le lent crépuscule de France s'est attiédi dans ma chambre en un jour uni, une barque de lumière grise. Je ne vois plus d'apparitions, les fauteuils, les tapis, les tableaux, les tentures ne sont que des choses sans mystère. C'est en moi qu'est le spectre – je veux hanter Anne Marie.

Je sors de ma couette, je marche fermement, j'arrive dans l'entrée. Je suis un enfant bien propre, bien sage, habillé en petit homme, avec un complet bleu, qui me laisse les genoux nus. Je me fais pimpant, je tire mes chaussettes, j'ajuste mon nœud de cravate, je vérifie mes boutons, me donnant beaucoup de mal pour ces petites besognes, où d'habitude je suis empoté, les doigts gourds, en bois. Cependant, à force d'application et d'acharnement, j'arrive, me semble-t-il, à me faire présentable : un beau petit garçon modèle. Je me regarde dans une glace, pour me rassurer tout à fait sur mes apparences... Je suis content de moi, j'ose aller plus loin, jusqu'à la lointaine porte, celle d'Anne Marie. Là, le cœur battant, je frappe un coup, un tout petit coup. J'ai peur. Si elle allait encore me gronder... elle m'a tellement répété d'attendre, surtout de ne pas la déranger.

Un silence, peut-être un bâillement, et, de sa chambre, sa voix me parvient, douce, aimante, charmante, les mots en accroche-cœur :

– C'est toi, Lucien. Eh bien, viens mon garçon chéri.

J'entre sur la pointe des pieds. Elle est couchée, mais à moitié redressée, appuyée sur un monceau de coussins, éveillée, fumant une cigarette égyptienne à bout doré par flocons légers, chassant la cendre consumée dans un bol d'argent, à petits coups secs de ses doigts. Plus de ces falbalas de toilette, ces échafaudages de serviettes, ces dégoulinades de crèmes. Aucune trace de ces travaux... Au contraire, arc-boutée délicieusement, elle est dans une parure de repos, tout à sa splendeur intime, belle pour elle-même, dans l'écoulement de la durée prometteuse. Elle est vêtue d'un déshabillé chinois, une robe de soie à grandes manches, brodée de pivovines propitiatoires. Elle est langoureuse, d'une vivacité aux aguets, pleinement satisfaite de vivre, pleine d'appétit. Elle est gourmande, pas seulement des jouissances qui l'attendent dans les jours prochains, mais déjà des heures présentes, pause ineffable. Pour le moment, elle déguste le temps en train de s'écouler, comme s'il était délectable. Plaisir profond et serein. Elle a même, dans sa voracité alanguie, envie de me manger aussi, à petites bouchées savoureuses. Sa tête nerveusement indolente, cette coulée oblongue de traits d'une clarté mate, se détachant avec acuité sur le fond de ses cheveux noirs, elle la tourne vers moi, avec une gloutonnerie maternelle. Paix heureuse, sobre, noble.

– Viens, mon Lucien. Approche-toi de moi. Est-ce que tu m'aimes ?

– Oui maman.

– Eh bien, tu n'es pas bavard... Sache-le, tu es mon garçon à moi, ce que j'ai de plus précieux au monde. Viens...

Elle attire mon front, le prend entre ses mains, comme si c'était son trésor. Elle le serre entre ses paumes, le bichonne, le palpe, épouse de ses doigts ma figure, et enfin elle rit, me tirant par les cheveux en un jeu naïf :

– Tu es à moi, à moi seule... mon joli garçon.

– Oui, maman.

– Et moi, que suis-je pour toi ?

– Je ne sais pas... tout.

Elle s'esclaffe. Elle continue à ébattre ses mains sur mes cheveux, mon front, mon cou, mais ses effleurements ne vont pas plus bas,

elle ne frôle pas mon corps, comme s'il ne venait pas d'elle, comme s'il lui était étranger. Avec elle, on reste toujours en deçà... D'ailleurs, j'aurais eu honte si elle m'avait caressé autrement.

Anne Marie est tout à sa joie – sa chambre, son lit, elle, se sentant belle dans ce crépuscule, dans cette lumière qui s'éteint, dans Paris qui s'illumine. Au dehors, mille lueurs, papillons de feu, Paris où André est proche. Moi aussi, je fais partie de son bonheur. Mais ne me trompe-t-elle pas, en suis-je le roi ? Je me méfie, je ne dis mot.

– Lucien, as-tu faim ?

– Oui, maman.

– Je vais faire monter le dîner ici, un très bon dîner. Ce sera notre fête à tous les deux. Ce sera meilleur que les infectes soupes chinoises que tu mangeais dans les ruelles de Tcheng Tu avec ton amah Li. Est-ce que tu regrettes Li ?

– Un peu, maman.

– Tu as bon cœur, mais il ne faut pas... Oublie-la. Pense seulement à moi.

– Oui, maman.

– Viens plus près de moi, embrasse-moi...

Je dépose sur sa joue un baiser léger, tendre, à peine un baiser, pour que mes lèvres soient seulement une ombre de chaleur, un souffle aérien, un zéphyr. Autrement, si cela avait été goulé, elle m'aurait repoussé, en disant :

– Pouah, tu es comme ton père.

Pour le moment, ma mère joue avec moi, avec ma fraîcheur inoffensive et pure... Je suis son petit amoureux, son fiancé, son comparse, son fils, son page, son chevalier servant. Plus que ma mère, elle veut être ma dame. Il faut que je lui fasse une cour galante, mignonne.

Anne Marie, en ces moments exquis, je ne suis pas pleinement satisfait. Je voudrais me jeter sur toi, m'enfouir en toi, te mordre et que tu me mordes, et, en même temps, j'aurais un tel dégoût, une telle peur de cette bestialité, de ce que tu m'as appris être la bestialité. Comme tu m'as dressé... Pouvoir rire à gorge déployée avec toi, fondre en larmes avec toi, avoir d'immenses plaisirs et d'immenses chagrins avec toi, même être l'insouciance avec toi. Je le désire encore, obscurément, très loin, au fond de moi. Ce serait le bonheur parfait, la source de vie. Mais tu détestes les cris turbulents, les émois ivres, comme tu détestes les larmes, même de

joie... Je suis toujours arrêté par toi, envahi par la honte. La honte ne me lâche pas. Et puis il y a aussi autre chose. Je me méfie de toi et c'est pour cela que je suis sournois, dissimulé... Je me méfierai toujours de toi, même si je sens que je suis toi, à toi, pour l'éternité.

Pour le moment, plus que son enfant, je suis son jouet. Elle s'amuse... En effet, animée par la partie, elle recommence à rire.

– Ah oui, je t'avais promis un dîner succulent. Que veux-tu ? Du foie gras, des langoustes grillées, et même du champagne. Tu en boiras un doigt. Ce sont nos noces, mon petit garçon. Toi et moi ensemble...

– Maman, je voudrais de gros éclairs au chocolat, comme en faisait le cuisinier chinois à Tcheng Tu.

– Oh là là, tu en auras, et de bien plus gros, bien plus délicieux. Tu te régaleras. Tu vas bien te salir... tu es content ?

– Oui, maman. J'aime ça, les éclairs au chocolat.

Hilarité d'Anne Marie, friselis de ses yeux. Elle se lève et appuie sur une sonnette. Peu après, apparaît un garçon, en fait un monsieur de cinquante ans déguisé en garçon, avec son drôle de tablier blanc, ridiculement serré au-dessus du ventre, très haut, par des cordonnets. Il est rond, plein d'entrailles, la figure grasseuse et bourgeonnante. La courbe de son bedon et celle de son nez sont les lignes parallèles de sa servilité. Le sourire du bonhomme... nos « boys » à Tcheng Tu, dans leurs longues tuniques, étaient plus dignes.

Ma mère passe la commande, avec sa façon réservée d'être pétulante... en grande dame. Toujours grande dame... Après avoir donné ses ordres, il lui paraît séant de montrer sa bonté envers le peuple, enfin ce représentant du peuple qu'est le larbin, en descendant jusqu'à lui pour un bavardage. Elle s'inquiète de sa santé, de sa famille. « Oh ! – répond l'individu obséquieusement, étonné, peu habitué à ces prévenances coloniales – tout va bien pour moi, je gagne ma vie, et le Regina Palace est un hôtel excellent, où Madame sera tout à fait satisfaite, ainsi que son jeune monsieur. » Réponse diplomatique... Elle est certaine d'avoir été parfaite, de très bon ton, délicate, généreuse, raffinée.

Quelques minutes après, arrive sur des roulettes un grand plateau, un charriot bosselé d'argenterie. D'énormes cloches luisantes couvrent les mets. Dans un seau glacé, une serviette sert de col à la bouteille de champagne.

Nous commençons à manger. Anne Marie, pour la nourriture, est

très terrestre – elle a de l'appétit, distingué évidemment, mais avec une façon de trop déguster qui me gêne. Elle a une extraordinaire application à mâcher longuement, lentement, comme pour profiter davantage de chaque bouchée. Cependant sa bouche est maigre, son cou est maigre. Elle est une sauterelle qui avale beaucoup, indéfiniment, cartilagineusement, ses lèvres s'étirent, occupées à manger... C'est aux repas que j'aime le moins ma mère, même si elle est impeccable dans son escrime alimentaire. Cette légère répulsion est étrange de ma part, moi qui ne fais que du gâchis, sais à peine me servir des cuillers et fourchettes, salis et renverse tout à la façon d'un Seigneur de la guerre qui s'épanouit, hilare, s'écroule béatement dans ses vomissures, faisant de la mangeaille un carnage arrosé des bruits délicieux des pets et des rots. Hélas, je ne suis plus le petit seigneur qui, sous la protection de son amah, s'adonnait à des déglutitions exquises, mains et baguettes plongeant dans les bols de succulentes matières visqueuses. Maintenant, je dois être un gentleman junior, ordonné au sévère protocole de la chère européenne, que je n'apprécie pas beaucoup, même si Anne Marie a choisi les mets les plus nobles. Quelle gymnastique pour porter à destination les morceaux qu'il m'a fallu découper, embrocher, diriger jusqu'à l'accès de la bouche, petite usine d'équarrissage aussi invisible et silencieuse que possible. Tout cela élégamment... Malgré mes effort acharnés, mon application, tout va de travers. Après quelques premières maladresses, que ma mère prend de façon enjouée, patatras, il se trouve que la langouste que je dois dépecer convenablement – avec des instruments de torture civilisés, tout à fait recherchés, même si leur aspect est redoutable, s'ils sont constitués de tenailles et de pinces aussi cruelles que les outils chinois destinés à la chair des hommes – il se trouve donc que ma langouste m'échappe, à moi et à mon attirail smart. Elle saute à terre, s'immobilisant sur le tapis en deux grosses flaqes, non pas dans son sang, mais dans sa mayonnaise. La bonne humeur d'Anne Marie n'est pas entamée par cette catastrophe. Elle est même d'une indulgence facétieuse.

– Mon pauvre enfant, comme tu es dégoûtant. Enfin, tu apprendras, tu apprendras... Heureusement que ton père n'est pas là. Il t'aurait dit le prix de la langouste et t'aurait reproché l'argent gâché...

Les morceaux de crustacé restent comme deux fientes dégoulinantes sur le sol. Ma mère ne sonne pas le garçon pour nettoyer. Jamais je ne l'ai vue aussi animée. Est-ce à cause du champagne ? Car, tenant la bouteille d'une main, constamment, en un jeu précis elle la penche pour remplir sa flûte. Cascatelles entre

le goulot et le verre, Alors, les joues roses, elle boit à petites gorgées, à petites lampées. Glougloutements délicats, écume de ruisseaux dorés. Elle fait tinter le cristal, elle fait dégorger la bouteille, qui est presque tarie... Elle sourit en elle-même, à elle-même, à son plaisir solitaire, pleine de projets merveilleux. Méditation badine, accorte, un peu grave aussi. Enfin, elle se souvient de moi, elle me tend une flûte pétillante de bulles, colonne de bulles, insectes liquides mordorés... joie. Et Anne Marie sourit mais cette fois à moi, gentille, se donnant tout entière.

– Bois. C'est bon.

Je suis transporté. La grande félicité. Dans mon élan vers elle, j'ai envie de lui porter le kampé de l'amour éternel. Mais ne prendrait-elle pas mal cette déclaration vulgaire ? Je renonce. Je bois sans mot dire. Ça pique. Après, je prononce juste :

– C'est très bon, maman.

Elle a envie de batifoler avec moi, de bavarder. Elle dodeline de la tête, ses yeux séducteurs flirtaillent.

– Tu es heureux d'être avec moi ici ? Très heureux ? Paris, c'est beau, mon enfant, la France est belle. Nous aurons ensemble une existence agréable, nous vivrons dans un cadre exquis, nous aurons les amis les plus prévenants, les plus délicieux, les plus célèbres. Nous serons accueillis dans la société la plus huppée, le nec plus ultra...

« Nec plus ultra », je ne sais pas ce que cela signifie. Elle doit avoir emprunté ces termes avant à Albert, qui, lorsqu'elle était emportée par un jaillissement lyrique imprévu, au point de se servir d'une pareille expression – pourtant prise dans son répertoire – disait : « Anne Marie est un peu pompette. » Mais pourquoi ce retour à mon père ? Elle ne pense pas à lui. Je ne pense pas à lui. Il est mort, Albert... Paix à son cadavre.

Je suis avec ma mère en France, sa France. Sa France dont elle me couronne. La France qui m'avait semblé peu attirante dans ses mesquineries et ses petites gens, maintenant m'enchant. Ses jolies, qui m'avaient paru fades, je les adore. Les fleuves que j'avais aperçus du train ne sont plus des coulées trop paisibles qui étranglent avec leurs lacis. Ils sont l'eau de la vie. Les champs et les bois, la nature entière ne sentent plus la mort, les villes ne sont plus des prisons. Cette France tant célébrée, c'est vrai qu'elle est poésie, séduction, civilisation, qu'elle est luxe. Je l'aime puisque Anne Marie l'aime.

Mais quelle est donc cette société huppée dont elle fait déjà ses

délices ? N'est-ce pas celle dont André est le souverain ? L'inquiétude me prend. D'ailleurs, Anne Marie a un sourire un peu grivois, un peu paillard, comme si elle voulait jouir âprement, mais seule et sans embarras, sans partager, comme si elle jouissait déjà. Est-elle emportée loin de moi par son désir féroce du plaisir, cette férocité qui est sa vraie nature ? Sans qu'elle s'en aperçoive, son sourire est diabolique, anthropophage. Je suis de trop... Elle est ogresse, Anne Marie. Mon anxiété croît. Quels sont ces amis merveilleux dont elle m'a parlé, qui emplissent déjà ses yeux – si ce n'est André et son monde « nec plus ultra » ? Oui, pour moi, le moment est venu de savoir, d'oser, d'interroger :

– Dis, maman, est-ce que tu vas me donner un nouveau papa ?

Elle est abasourdie. Elle cligne des paupières, elle rougit, elle tend au bout de son cou une tête sur le qui-vive.

– Que veux-tu dire, Lucien ?

– Veux-tu prendre un autre monsieur, un monsieur nouveau et très bien ?

Elle éclate de son rire que je n'aime pas, celui qui est cassé, ébréché, celui qui est grinçant, à vif, un couteau sur une meule. Rire écorché et qui écorche. Elle arrive pourtant à reprendre une voix juste un peu grondeuse :

– Mais tu es fou, mon petit Lucien. D'où te viennent des idées aussi... insensées ?

– Je pensais... que tu n'aimais plus papa.

Elle est furieuse, peut-être d'avoir été devinée. Elle a ses tics d'exaspération, le nez effilé, les joues pâles et un réseau de plis tremblants à chaque coin des lèvres. Mais en quelques secondes, ces signes s'effacent, et elle se met à parler d'une façon ouatée, cotonneuse, la bonhomie du mensonge :

– Albert, ton père, mon mari, mais c'est le meilleur des hommes. Je me plains parfois de lui, il a des faiblesses comme tout le monde, il a parfois de mauvaises manières, enfin... des manières qui ne sont pas très bonnes. C'est peu de chose. Lucien, tu es étrange. On dirait que tu n'aimes pas ton père. C'est très mal.

Je me rencogne, les paupières closes, savourant ma faillite. Mon cœur est tombé dans un puits. Je pleure les yeux secs, sans larmes qui seraient ma risée. Qu'au moins, Anne Marie ne s'aperçoive pas de mon malheur. Ses ruses sont plus fortes que les miennes. Elle rit de moi, elle me nargue. Toute la situation est renversée, pour sa gloire, pour ma misère. Elle qui m'a appris si soigneusement à

mépriser mon père... et maintenant, c'est moi le petit garçon méchant, accusé du crime de détester Albert et elle, son excellente, merveilleuse, heureuse épouse. Je suis pris dans le filet de ses mensonges. Heureusement que je n'ai pas prononcé le nom d'André...

Échec. De plus, elle est irritée, elle a son expression dure et ses lèvres se ferment l'une contre l'autre, pour me décocher des mots qui me feront mal. Elle veut me punir, me blesser. Elle est subtile quand, dans cette humeur, elle est résolue à saccager. J'attends. Elle me parle de sa voix que je crains le plus, celle qui n'est pas coupante, celle de la condamnation morne.

– J'imaginai que, peut-être, je te garderais avec moi à Paris. Maintenant, je crois que je te mettrai au collège en Normandie, pour te corriger. Car je commence à penser, comme ton père, que tu es pervers, un petit Chinois fourbe... Ne me réponds pas. Je ne veux pas me mettre vraiment en colère. Mange ton éclair au chocolat et va te coucher..

J'essaie d'enfourner le gâteau tout entier dans ma bouche pour aller plus vite, mais c'est un naufrage. Il s'ouvre béant, et toute la crème, par énormes grumeaux, par coulées, gicle sur moi, sur la table, sur la nappe, sur les couverts, sur le tapis. C'est dégoûtant ces taches, ces amas baveux, cette couleur foncée, infecte.

Anne Marie, au lieu de s'amuser comme pour mes précédents dégâts, siffle :

– Petit cochon... Cette fois, tu vas prendre une serviette et essuyer toi-même ces saletés... Ah non, je ne vais pas le faire à ta place, je ne suis pas ta bonne, je ne suis pas ton amah Li qui t'a fait prendre de si mauvaises habitudes, qui t'a donné ce cœur sournois et cruel, cette face menteuse. Nettoie...

Ses yeux me percent. Et moi, dans l'humiliation et la honte, avec une serviette, je me mets à patauger dans les excréments du gâteau, ces traînées boursouflées, pâteuses, à l'aspect de diarrhée.

C'est vrai, Li, tu respectais ma merde, quand, étant tout petit, mes intestins s'oubliaient. Avec quel rire de joie tu me déculottais, mettant mes fesses souillées à l'air, jouant avec elles, enlevant les ordures. Li, tu étais une paysanne céleste, et ma merde était comme toutes les merdes qui font pousser les moissons, assurant le bonheur et la vie. Li, tu faisais tout pour moi, et, quand j'étais beau, tu m'emmenais sur la grand'place de Tcheng Tu pour jouir des supplices que je regardais d'un œil approbateur, connaisseur, le visage taciturne. C'est vrai, Li, tu m'as enseigné la dissimulation, la

fausseté, l'impassibilité et l'orgueil. Ne rien montrer, même si j'avais le sang allumé par les fumées de la colère, des désirs effrénés, surtout ne pas montrer mes peines et mes tristesses. Li, tu m'as fait chinois... Et maintenant, comme un chien qui lape ses immondices, je ramasse les épaves de mon gâteau. Quelle déchéance !

Une fulgurance de douleur me traverse. Comment l'ai-je oublié ? Sans doute, je ne l'ai pas compris tellement c'était impossible, affreux. Je me rappelle... Ma mère vient de dire qu'elle me mettrait dans un collège, loin d'elle, pour me « corriger ». Ce serait monstrueux. Tout est de sa faute, à elle. Elle m'a délaissé dès que je suis né. Elle m'a remis à Li qui m'a donné Tcheng Tu, qui m'a donné la Chine. Elle me délaissait, elle ne s'inquiétait pas de moi, elle ne s'occupait pas de moi. Alors, j'ai rôdé avec Li parmi les armées s'affrontant et au milieu des agonisants des grandes épidémies. Quand Anne Marie m'appelait et que j'accourais, c'était pour la parade, celle de la mère et de son joli enfant, devant les messieurs et les dames blancs. Elle me caressait des doigts, elle me disait de gentils mots, et c'était tout.

Si je suis devenu ce garçon bizarre, ce métis oriental, ce petit seigneur céleste qui, maintenant, ronge le cœur de sa mère de soucis et de craintes – à moins qu'elle ne fasse semblant d'avoir le cœur rongé – c'est qu'elle m'a abandonné à la Chine qui m'a recueilli et que j'ai aimée. C'est elle qui est coupable. Pour mon bien, dit-elle, elle veut m'expédier en prison ! La vérité est qu'elle veut me rejeter loin d'elle. Je l'aime tant, Anne Marie, ce n'est pas possible qu'elle me repousse, je veux rester avec elle, je ferai ce qu'elle voudra, j'accepterai André, j'accepterai tout, je ne la gênerai pas, je ne l'encombrerai pas..

Ma douleur, ces pensées, je voudrais les lui crier. Je voudrais pleurer contre elle, qu'elle me rassure, me console. Mais je ne dois pas le faire, je ne le ferai pas : elle ne s'attendrait pas, au contraire. Elle se moquerait de moi et elle dirait encore ce que je ne veux plus entendre : « Lucien, le collègue... » Elle est comme ça, elle ne supporte pas qu'on lui demande. Tout doit venir d'elle, même la bonté, quand il lui arrive d'être bonne. Je me tais donc, et, en effet, elle se remet à me regarder avec des yeux gentils.

– Mon pauvre Lucien, arrête de nettoyer. Tu fais encore plus de dégâts... Bon, le garçon arrangera ça. Ne fais plus ta mauvaise tête, souris, sois gai. Viens m'embrasser. C'est ça, un bon, un chaud baiser. Et puis, va te coucher et dors tranquille.

Ayant effleuré la joue d'Anne Marie, je m'en vais, triste. Je marche vers la porte. J'espère. Mais elle ne prononce pas le mot qui

me jetterait dans ses bras, me rassurerait pour la nuit, serait ma joie. Je sens seulement ses yeux peser silencieusement sur ma nuque. Plus d'espoir. Je tourne la poignée. Alors vient à moi cette recommandation :

– Si tu vas faire pipi dans la salle de bains, vise juste...

Dérision. Ainsi se termine ce soir de fête... Je mets mon pyjama, je me réfugie dans mon lit, et aussitôt j'ai peur de la nuit, des abominations qu'elle m'apportera, engendrées par mon sommeil. Toujours j'ai les mêmes cauchemars – être traqué par des choses monstrueuses de l'Asie, les bêtes et les formes du Mal absolu. Mais cette nuit, ces horreurs-là ne viennent pas, ne me hantent pas. Je ne sais si je dors. Je suis en proie à une idée qui vrille, me troue la tête, la fait éclater. Une voix cisaille : « Tu es au collège et tu meurs. » Il me semble être dans un cachot attaché par des sangles à une planche, on m'asphyxie... En même temps, j'ai le sentiment que tout ça n'est pas vrai, que la voix me ment, m'abandonne. En moi subsiste une conscience qui m'ordonne : « Réveille-toi, chasse la démons qui profite des nuées obscures de ton âme pour te perdre. » Alors, je me débats, je sursaute, je fais des efforts effrayants pour ouvrir les yeux, échapper au sommeil où l'idée cogne, scie, me rend fou. Je ne veux pas... Enfin, tendant toutes mes forces, j'arrive à écarter les paupières, et je vois l'aurore.

Combien de temps a duré le combat ? Des secondes, des minutes, des heures ? Je ne sais pas. Mais mon cœur s'emballe de joie, je vis, je vis merveilleusement, tout est bonheur, je n'irai pas là-bas, je resterai auprès d'Anne Marie. J'en suis sûr.

Aussitôt, comme un petit animal gambadant, je me précipite chez ma mère, qui vient de se lever. Son premier geste est de se regarder dans la glace de la coiffeuse. Elle n'est plus inquiète, elle ne se contemple plus pour se rassurer comme la veille, elle jouit d'elle-même, elle se voit belle, très belle, elle se sourit. Dans sa chambre les malles défaits ont dégorgé des tissus, des robes, des bijoux destinés à la parer. Dans ce champ de bataille des coquetteries, Anne Marie m'accueille avec une fossette gentille.

– Lucien, tu as une jolie maman ?

– La plus jolie de toutes.

Marivaudage. La cérémonie du thé. Des rayons de soleil nous font à tous deux une auréole... Et puis Anne Marie me renvoie avec douceur.

– Laisse-moi m'habiller. Que je sois vraiment ta jolie maman, la plus jolie des mamans.

Dans ma chambre, j'attends avec impatience, longtemps, très longtemps. Je suis surpris, car, d'habitude, elle se vêt avec une aisance étonnamment prompte pour parvenir à cette élégance discrète et parfaite qui était reconnue par tout le gratin de l'Asie des civilisateurs... J'écoute encore. Je l'entends essayer des toilettes, en changer, choisir parmi les tuniques, les étoffes, les chapeaux. Bruissements légers de papiers de soie, sa respiration... Et soudain je me dis que si elle se prépare avec tant de soin, en hésitant, en essayant, en réessayant, en changeant, en modifiant, c'est pour André. Enfin elle a terminé et me crie d'entrer.

Anne Marie me fait face, elle se livre à mes yeux, elle attend mon jugement, elle est droite, les bras collés à ses hanches. Je suis émerveillé. Elle est une coulée de soie grège, fourreau moelleux de son corps caché et indiqué. Si décente... Sur sa poitrine, une plaque de jade ouvragé, aux veines vertes, est son emblème : la grandeur dans la modestie. Son visage long et triangulaire, impassible sans être figé, aux yeux étirés, calmes, et contenant cependant quelque feu intérieur, elle l'a fardé très légèrement de quelques touches de carmin qui la nimbe, lui font un masque de beauté céleste. À ses oreilles, elle a accroché des pendentifs en plumes de martin-pêcheur, lisses, d'un bleu immaculé, intense, des flèches d'eau profonde. Ainsi parée, elle est presque immatérielle et pourtant sa présence est grave et énigmatique, une présence supérieure plutôt qu'une chair. Ce qu'elle a de plus sensuel, ses cheveux, nœuds et tresses qui semblent des écoulements vivants, presque dangereux, un tas de reptiles noirs amassés en chignon, elle les a fait disparaître sous une toque. Elle est prête. Et elle me demande encore :

– Ta maman te plaît ?

– Oui, oui...

Je ne sais que bredouiller.

Elle entreprend de me vêtir avec recherche. Bientôt, je suis un bosquet de velours sombre, fleuri de dentelles blanches. Je me sens déguisé dans ces afféteries et j'ose murmurer :

– Est-ce que je ne ressemble pas trop à une petite fille ?

Anne Marie rit légèrement de ce frissonnement qui est sa gaieté.

– Non, tu es mon fils. Mais je veux que tu sois un très joli petit garçon. Surtout ne te salis pas...

Et elle qui ne fait jamais de recommandations sentencieuses – rôle réservé à Albert – se met à me sermonner un peu durement :

– Nous allons rendre une visite importante. Nous sommes

attendus chez un monsieur et une dame qui ont beaucoup aidé ton père dans sa carrière. Lui, est un personnage remarquable. Comme directeur général des Affaires étrangères il a fait obscurément – il n'aime pas s'exhiber – le traité de Versailles. Tu en as entendu parler. C'est un homme délicieux, pour qui sait lui plaire. Il connaît la qualité des êtres. Alors, devant lui, Lucien, ne boude pas comme tu le fais trop souvent, sois charmant comme lorsque tu sais vaincre ta timidité et que tu es gai.

Anne Marie s'interrompt, on dirait qu'elle a buté sur un obstacle. Puis elle se reprend après un effort :

– Sa femme: est exquise.

Anne Marie ignore-t-elle vraiment que, depuis des années, je suis au courant de tout ce qui concerne ce monsieur qu'elle aime et cette dame qu'elle n'aime pas ? Je recours comme d'habitude à mon air hébété pour assener :

– Mais tu parles d'André et d'Edmée...

Elle est tellement interloquée qu'elle en ouvre une bouche immense, ce qui fait qu'elle semble bayer aux corneilles. Puis elle la ferme. Elle m'attrape le poignet, et le serre très fort. Elle me tient prisonnier, elle me secoue :

– Comment as-tu appris ? Comment ? Dis-le-moi.

– Mais, maman, à Tcheng Tu, papa et toi, vous n'aviez que leurs noms à la bouche. J'ai entendu.

– Petit espion. Que connais-tu d'eux ?

Anne Marie m'a lâché. Elle me regarde comme un oiseau des marécages, perché sur une patte, avec des yeux qui guettent la proie. Mais je n'ai pas peur d'elle. Au contraire, face à son regard, je me sens un désir de méchanceté contre elle. Et pour l'assouvir, je fais l'étourdi, l'innocent.

– Maman, André, c'est le monsieur qui a été chassé de son poste pour une sale histoire... Tu t'es même évanouie... Je me souviens.

J'étais jaloux d'André, je me vengeais...

Anne Marie est un spectre aux yeux et aux mains de colère.

– Tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Autrement, tu mériterais une fessée. André est un homme juste et merveilleux, au-dessus des autres. Il a été victime des intrigues des médiocres, d'une affreuse injustice. Je t'interdis de répéter ce que tu viens de dire. Je te l'interdis.

Elle s'est dressée. Lorsqu'elle est à bout de nerfs, une étrange proéminence, cap de son âme angoissée ou irritée, surgit dans son cou mince, et le martèle, cœur à fleur de peau qui se contracte à grands coups, s'effaçant pour se contracter encore.

Quand Anne Marie présente ces stigmates, elle est pitoyable, elle a mal, elle souffre. Si c'est moi qui ai causé cette crise, je ne suis plus que honte et repentir. C'est que j'ai déplu à ma mère au point qu'en elle émerge un soupçon de folie. Je sens dans mon corps un creux où battent les flots de l'angoisse. Moi qui ne pleure jamais, des larmes me viennent. Devant ma détresse, ses yeux restent secs. Elle me menace, elle a envie de taper sur moi. Je m'offre à elle pour qu'elle me gifle, se satisfasse, mais elle reste impuissante, haletante, blême, son cou hoquetant.

Comment pourrais-je la faire sortir de sa crise ? Du fond de mon amour, viennent les mots du repentir :

– Maman, pardon. Jamais plus je ne parlerai comme ça de ce monsieur. Puisque tu l'aimes, je l'aimerai aussi.

Ma mère sort de sa transe. Les voiles de sa fureur tombent. Un frisson la parcourt ; et puis dans sa paix presque retrouvée elle laisse venir des phrases sans timbre, sans passion :

– Je ne l'aime pas. Cet homme, André, je ne l'ai vu qu'une seule fois, il y a longtemps. J'étais une petite provinciale, ton père venait de m'épouser et il allait m'emmener au fond de ta Chine. Avant de partir, il a tenu à me mener chez son protecteur, pour me présenter. André avait été bon. Il a félicité ton père et il m'a souri. Rien de plus. Mais c'était parfait. Je lui ai toujours été reconnaissante de sa courtoisie. Depuis lors j'ai appris à le connaître de loin, je l'admire et, tu sais, l'admiration, c'est le plus beau des sentiments, le seul vrai.

Elle parle pour elle-même, pour le dedans de ses yeux et de son corps. Elle ne s'adresse pas à moi... Mais l'entendant, je suis atteint par sa ferveur :

– Moi aussi j'admirerai André.

Anne Marie retrouve ses esprits. Alors, comme je l'attendais, elle me caresse le front, de son geste tant aimé, répété à travers les jours et les ans, qui signifie tout, qui, hélas, peut-être ne signifie rien. Et puis, prosaïquement, elle me dit :

– Nous ne partirons pas tout de suite. Allons déjeuner au restaurant de l'hôtel.

Je me souviens vaguement de ce repas. Anne Marie assise bien

droite en face de moi, pensive. Autour de nous qui sommes isolés en nous-mêmes, la promiscuité du monde, le monde des lourdeurs n'existe pas. Nous, au milieu de la mangeaille, des trognes et des ventres, à part, l'un à l'autre, et pourtant séparés, chacun en soi, à s'écouter.

Il est trop tôt, dans son impatience elle s'est préparée trop vite. Nous sommes de retour dans notre appartement. Attente. Ma mère tricote, ses doigts sont prolongés par des aiguilles qui ont leur propre vie active, précise, diligente. Ses yeux sont vides, mais sa tête est une coupe pleine de vins fermentants. Moi, j'ai sorti mes jouets, je fais semblant de m'occuper d'eux, ils ne sont rien, je suis excité... Longueur du temps, colonnes de grains de soleil et de poussière, battements d'une horloge. Chaque fois, je compte impatiemment les coups... Quatre heures enfin. Alors Anne Marie se lève et dit brutalement :

– Partons. Il est temps.

Derniers apprêts. Ses gants à enfiler, mon manteau à boutonner. L'ascenseur nous descend, avec ses cuivres et ses grillages. Tous deux, elle avec son ombrelle sous le bras, nous faisons tourner la porte-tambour de l'hôtel comme une armée quitte, par un pont-levis, son château fort, pour une noble expédition.

Le goulet de la ruelle, la tiédeur et puis la rue de Rennes, l'éblouissement de la lumière sur le tohu-bohu de la ville, lumière chaude, lumière impure, jeu des ombres et des clartés, recoins obscurs, humides, où fermentent des saletés sèches, grottes d'obscurités poreuses, crayeuses, et les nappes éblouissantes où le soleil tape, frappe, se décompose en rais et en vibrons.

C'est la première fois de ma vie que je marche dans Paris. Impression de solitude, l'écho amplifié des bruits accroît l'inanité de tout, et pourtant ça grouille d'animalcules agités, luminosité accablante, grisante, qui, dans sa féconde cruauté, fait ressortir les usures, les délabrements, la pauvreté des êtres aguichés par la gloire du printemps, emportés par les petits plaisirs, quêteurs d'amusements. Ils se donnent un mal, les gens, à gigoter ! Mais tout à la fois se fane et germe, dépérit et se gonfle, feuilles des arbres, ventres des femmes, muscles des garçons. Il y a des pépères, des gras, des maigres, à maillots et à canotiers, leurs vantardises et leurs blagues, des fistons à grimaces sous l'œil des mémères, et aussi quelques personnes bien habillées, certaines sévères, d'autres humant à petites narines l'air odorant, l'air malodorant. Aller chez les Masselot me gâche les plaisirs de la promenade, me fait voir l'humanité en gris.

Le monde vient, va, se faufile, s'agite, s'affaire, se rue sur les trottoirs de la belle saison, sur le macadam fondant, entre les réverbères éteints, devant les étalages de nougat. Fête foraine près de la gare Montparnasse. Tourlourous et filles folles, putes enviandées. En toile de fond, le raclement des pas, les boutiques sans mystère, les terrasses des cafés où hommes et femmes, belettes excitées, jetés par la marée du beau temps sur des chaises-épaves, boivent des boissons crues et troubles, des jaunes pisseux, des verts violents, des rouges accrocheurs. Et le ferraillement des trams, et les klaxons des autos, et les bâtons blancs et les capes des sergents de ville. La lumière, en se répandant, noircit les goudrons, mordore les rouilles et avive les couleurs des palissades où sont collées des affiches. Anne Marie et moi, nous avançons dans ce peuple, dans ce quartier populaire.

Ma mère flotte au-dessus des bousculades avec son regard qui ne semble pas voir. Elle n'est pas souveraine, pas grande dame, pas non plus bourgeoise huppée ou élégante coquette, elle est une fée terrienne, elle ne donne pas prise. Elle glisse sans s'attirer ni sarcasmes ni compliments. Avec ça, vive, preste, souple, elle passe entre des caillots de gens, indéfinissable, intouchable, ne condescendant pas, ne méprisant pas, et me tenant par la main. Moi, avec mes fanfreluches, je participe d'elle, de son don d'être respectée. Je suis protégé.

Jusqu'au boulevard du Montparnasse, jusqu'aux beaux immeubles polis par le temps, aux nobles portes cochères, aux passants rares et silencieux. Nous voilà dans le fief de la bonne société cloîtrée derrière ses enceintes épaisses et scellées. Alors ma mère progresse plus vite, à grands pas. Ses jambes sont des fuseaux, son corps dressé est un signe, sa face rythme sa marche en un balancement invisible. Autour de nous, par-ci par-là des dames jeunes, des messieurs à monocle, des vieillards tannés en cuir de Russie, secs et droits, des élégantes encastrées dans les sacs de leurs robes bien coupées, leurs têtes dures ou langoureuses. Têtes à bandeaux, têtes à la houppe, têtes à frisottis, têtes à blondeur, têtes aux grands yeux noirs, têtes sortant de boas en plumes ou d'accouplements de renards argentés, garçonne, fanfrelucheuse, gymnaste, les mousseuses aussi, les nez en trompette, certaines avec des traits à la Junon, imposantes, quelques boulottes primesautières, des pédantes également, livres de chair reliés par les bandelettes du savoir prétentieux, douairières ratatinées dans leurs folies passées, douairières à missel qui vont aux vêpres. En somme les corps féminins de la volonté, des sous, avec leurs accompagnateurs mâles : maris, amants, fils, pères, séducteurs, des attirés officiels,

des vieux beaux. Saluts furtifs ou prolongés entre les couples, entre les groupes, codes pour le beau monde, pour des gens qui se connaissent et s'ignorent. Bouts de conversations, petits rires de gorge, cancans, effusions, les « ma chère » et les commentaires rapides, bruits stylisés sortant des gorges, silences corrects ; les comédies de la « haute ». Parfums et légions d'honneur ; caquetages en traversant les trottoirs larges pour atteindre les belles voitures qui attendent, avec leurs chauffeurs en tenue. Ronronnement des puissants moteurs...

Mais ce gratin, ma mère l'ignore et même le méprise – ce n'est que du tout-venant de la richesse, sans grandeur, ordinaire en somme. Rien qui compte par rapport à ceux chez qui elle va. D'ailleurs, dans sa remontée du boulevard elle ne connaît personne. L'étrangère. Elle ne me parle pas, elle semble indifférente au fait d'être là ou ailleurs – et cependant je la sens aimantée, aspirée vers ces mystérieux André et Edmée. Jamais je ne l'ai vue dans cet état : entière, foudroyée, décidée, craintive, séduite, timide, résolue, et d'une volonté absolue. Chère Anne Marie qui va jouer sa vie... Moi, à côté d'elle, je me suis dédoublé. Une moitié de moi est collée à elle, est elle, l'autre est, non pas vraiment détachée, mais en quelque sorte séparée d'elle, vide d'elle, n'étant plus qu'yeux et oreilles. Spectateur.

Elle s'arrête devant un grand porche sévère, panneau d'ombre, clôture contre l'univers. Interdiction formidable. Au-delà, je le devine, c'est le sanctuaire, c'est l'autel, c'est l'arche d'alliance pour les élus. Stupidement, je me demande si nous allons être admis. Cependant je me tiens coi. Anne Marie, intensément muette, sans vérifier sa tenue, me fouille du regard. Elle me trouve bien. Après quelques secondes d'immobilité figée, elle tire sur une poignée de cuivre, faisant retentir un grelot qui éclate dans ma tête. Un vieil homme, petit, rapetassé, rétréci par les ans, en gilet rayé, un bout d'homme racorni de peur et d'acrimonie, entrouvre un battant. Des yeux soupçonneux clignent dans sa figure semblable à un tablier de cuir rapiécé. Son regard chassieux nous inspecte, à la fois servile et insolent. D'une voix asthmatique, il demande à ma mère, dame inconnue mais apparemment décente :

- Où allez-vous, madame ?
- Chez monsieur et madame Masselot.
- Vous êtes attendue ?
- Oui.

Anne Marie me chuchote :

– C'est le concierge, c'est comme ça en France.

Le trognon d'homme rentre dans sa loge sans vérifier davantage. Il est déjà au seuil de sa tanière, remplie par une grosse créature blanchâtre, énorme ventre englobant la tête – son épouse sans doute – qui surveille la scène de ses bajoues. Le gnome ayant reçu l'approbation incertaine de la larve impérieuse se retourne vers nous pour énoncer son verdict :

– En face, par la grande entrée, au fond du rez-de-chaussée.

Voyage. Où allons-nous ? Je suis pris par la trouille. La figure d'Anne Marie n'est que certitude. Une pénombre nous enveloppe. J'arrive à distinguer un peu... Nous sommes dans un vestibule lambrissé de vieux bois solennels. Un grand escalier rougeois de son antique tapis. Les marches s'élancent en un large tournoiement paisible, dangereux de paix, avec, pour défendre les visiteurs contre cet abîme de quiétude ombreuse, une rampe qui aboutit, là, à une grosse boule de cuivre ouvragé, une sorte de globe avec ses continents. Tout est mort. Pas un bruit, pas une présence... La solitude.

Anne Marie ne s'engage pas sur les marches. Elle m'entraîne jusqu'au fond de la grotte, au-delà de l'escalier. Un jour floconneux, épais, verdâtre, s'écoule d'une fenêtre qui ressemble à un vitrail. Plus loin, je discerne, hallucination sans doute, une main luisante qui sort d'une paroi. Ma mère la saisit. Alors, du néant, naissent quelques sons, clairs, limpides, volatils, qui se prolongent indéfiniment, comme la retombée d'un jet d'eau. Les vibrations se dégradent lentement. Est-ce un exorcisme ? Silence. Je devine une porte presque invisible aux rainures de nuit, elle est scellée d'une ferronnerie qui doit être un talisman, on dirait un caractère chinois repoussant et acceptant. Mon anxiété me revient : moi qui craignais tout à l'heure d'aller chez ces gens, je crains maintenant que nous soyons chassés par eux, sphinx hantant leur repaire somptueux et caché, protégés par la magie, par ces accès d'une étrangeté vieillotte. La peur me cerne les yeux, j'ai le foie blanc, l'envie de m'enfuir vers la banalité des hommes... Je tourne la tête vers l'arrière, vers l'échappée. Anne Marie sent ma panique. Pour me retenir, ses doigts agrippent les miens si violemment que ses ongles entrent dans ma peau. Sa main est un anneau de fer. Elle m'a enchaîné à elle – elle dont j'aperçois le visage buté, fermé, loin de toute bonté, envahi par un mysticisme conquérant. Nous attendons. Aucun bruit.

Soudain, elle, la forte et l'incomparable, faiblit, elle n'est plus qu'une pauvre femme, en proie à une transe, à la lâcheté de petits

tics nerveux, de tremblotements de lèvres et de paupières, au fameux va-et-vient de sa gorge. Mais, même dans sa tentation pleutre, elle ne desserre pas son étreinte sur mon bras. Elle est livide, il me semble que ses yeux sont mouillés, qu'elle soupire de petits sanglots. Quelques secondes ainsi, dans cet émoi, puis, honteuse de sa pusillanimité, elle se reprend. Lentement, peu à peu... Enfin la crise s'éloigne, c'est l'accalmie, elle fait ses retrouvailles avec elle-même. D'un geste hâtif et furtif, avec un mouchoir de dentelles imprégné de santal, elle veut effacer les traces de sa défaillance. Malgré le linon odorant, reste sur sa tempe une veine qui ne s'est pas dégonflée, qui saille toujours, qui bat sa peur. Le cœur d'Anne Marie demeure brouillé et, très injustement, c'est sur moi qu'elle fait retomber son malaise. Elle me glisse à l'oreille une strie de mots à l'intonation râpeuse :

– Ne sois pas un poltron, un couard. Conduis-toi bravement, Lucien. Tu n'as rien à craindre. Nous allons être reçus avec chaleur. Ton père a tout préparé...

Étrange invocation de ma mère à mon père, sous le patronage de qui, maintenant, elle se met. Par la pensée, je fais des aller et retour à travers le temps et l'espace, vers Tcheng Tu. Moi, planté sur le paillason de crin bleu étalé devant la porte toujours fermée, je suis avec Albert, et je l'entends dire à ma mère, avec ses moustaches, avec sa pointe de vanité épaisse, pis, joviale et faussetement distinguée :

– Ma chère, soyez tranquille. J'en fais mon affaire. Vous serez accueillie à bras ouverts par André et Edmée. Chez eux, je suis chez moi, et donc vous, mon épouse, vous serez chez vous...

Tout de même, il faut qu'Anne Marie soit bien peu sûre d'elle-même pour se mettre sous les mânes d'Albert au moment de cette seconde visite aux Masselot qu'elle fait, cette fois seule avec moi.

Que s'est-il passé pendant ce grand temps entre les deux visites ? Long processus, long cheminement, vers quoi ? Vers la démente ?

Là, pendant cette attente effrayante, j'étais, sans le savoir, le jeune chevalier servant d'une femme que la convoitise avait fait sortir de son ennui. En Chine, au cours de la succession des nuits, dans le yamen dominé par les ronflements de son mari, elle s'était déjà pétri l'imagination pour faire d'André son héros. Irrésistiblement elle s'était mise à croire qu'elle pouvait s'emparer de lui, pas par les ruses des femmes mais en devenant sa compagne d'orgueil ! Pour elle, André était devenu le génie souffrant à la pensée solitaire qui ne pouvait être compris que par elle, Anne Marie.

Devant la porte fermée, à ma mère qui me tient toujours, je murmure :

– C'est à toi d'être brave.

Elle me regarde fixement, de ses yeux pers, elle semble chercher la signification de mes mots, moi son enfant ignorant et omniscient. Soudain elle me libère. Et, en une mue magnifique, elle retrouve sa trempe. Elle est résolue, elle est décidée, elle veut sa revanche, elle veut sa vengeance sur la vie.

La porte s'ouvre. Un corbeau noir s'abat sur nous. Un homme avec le gilet rayé du larbin. Son plumage lissé est surmonté par des traits inexpressifs. Inexpressivité de la condescendance. Il se courbe obséquieusement pour nous accueillir. Il se redresse, le visage empreint d'un sourire d'automate. Il nous guide dans un domaine où les choses disparaissent dans leur brillance. Vers quoi ? Toile d'araignée de l'inconnu.

Nous pénétrons dans un couloir, d'une somptuosité calfeutrée, irréaliste, baroque, baignée d'un jour glauque où des motifs, des couleurs, des signes semblent flotter. Taches précieuses. Un boyau capitonné de tentures, de tapis, d'étoffes où je reconnais les dragons de la Chine, cortège de personnages dans les grâces ou les fureurs de la guerre. Yeux brillants de porcelaine. Paravents, floraison étouffante de la jungle. Une seule orchidée, vivante, naît d'un vase de bronze.

L'univers oriental est là, dans ces chefs-d'œuvre torturants et gracieux, dans ces matières rares. Beautés des créatures androgynes, monstres de l'imagination, rêves et cauchemars. Art de l'ambiguïté humaine. Douceur et cruauté issues des fantasmes et des mains de l'homme. Dans cette entrée, les confrontations mènent à la paix, à l'harmonie. La richesse ne pèse pas, elle est déliquescence ou quintessence. Langueur de la folie, égarement de la raison. Les murs sont des rivages où flottent des estampes aqueuses, représentant des rivières, des brouillards, des forêts qui se métamorphosent en des visions au-delà de la vie, plus proches ou plus séparés des hommes. Instants figés, détachés de la mort, indifférents à la mort. Eternité trompeuse.

La sève de la vie occidentale est exaltée par la statue d'une femme nue à la croupe crémeuse ; invitation, joie, mélancolie et désillusion. Ses formes sont si éloignées de celles de ma mère, si différentes de toutes celles que j'ai pu concevoir ! Pour moi, elles sont la révélation de la chair.

Je suis dans le royaume de l'imaginaire.

Le corbeau nous conduit vers un salon donnant sur la gauche du corridor. Immensité vague. Encore cette incertitude, pleine de contours plutôt devinés que vus. D'abord, dans ce crépuscule hanté émergent deux vasques fluorescentes, deux mers tropicales habitées d'yeux globuleux, énormes, gélamines scruteuses. Derrière des orbites molles, floues, je distingue, peu à peu, des corps monstrueux aux difformités dégénérées et sublimes. Une ampoule électrique, à peine un filament, éclaire une nébulosité d'eaux profondes où voguent des poissons chinois, bulles de chair irradiées aux couleurs du mandarinat, jaunes, rouges, bleuâtres, qu'enluminent des nageoires impalpables, s'écoulant sur des queues interminables, même plus de la chair, des voiles translucides.

Dans la pièce tamisée d'opale, apparemment livrée à elle-même, je suis transpercé par des phosphorescences plus vives, celles de pupilles immuables, absolument fixes, dédaigneuses, piquetées de pointes dorées, appartenant à deux chats angoras. Tassés sur eux-mêmes, idoles posées sur des bergères, ils sont inaccessibles, les maîtres des lieux. Leurs regards dominateurs excommunient, expriment le mépris même. Ils dominent les énormes flocons de leur corps, épais orages de poils pétrifiés. Une malédiction se dégage de ces iris enflammés, comme si ces tas soyeux étaient des nœuds de cobras cachés dans une fourrure lactée.

Des yeux ! Ils appartiennent à des bêtes dont j'ai beaucoup entendu parler, dont j'ai souvent rêvé.

Puis une odeur très forte me saisit. Celle de fleurs périlleuses aux gueules carnivores, partout répandues en essaims aux couleurs éclatantes. D'autres, au contraire, à la fragilité bénéfique, s'élancent de vases servant à honorer les morts en Orient. Enfin je hume une fragrance plus humaine, douce, un peu poivrée, féminine. Le salon n'est pas inhabité. Deux êtres sont là qui ne se parlent pas, figés comme s'ils s'ignoraient, comme s'ils étaient l'un pour l'autre un néant réciproque. Une femme blonde, un peu grasse, à la fois resplendissante et automnale, est alanguie sur un divan. Elle semble perdue dans le temps, dans l'ennui, ses mains jouent avec les grains d'un collier de perles aux blancheurs mouvantes. À quelques mètres d'elle, un homme olympien, au front immense, est assis très droit devant une table jonchée de cartes, totalement absorbé par sa réussite. C'est Edmée. C'est André.

À peine sommes-nous entrés Anne Marie, son ombrelle repliée dans une main, un sac dans l'autre, moi derrière elle, que la vie renaît. Edmée, abandonnant sa pose de vestale, se lève ; elle est une goutte d'eau lustrale, le fruit de l'amour. D'une voix enrouée, lente,

mélodieuse, elle rit, attirant l'attention de son mari plongé dans le jeu :

– André, c'est Anne Marie et son fils.

Anne Marie s'est arrêtée, hésitante, un sourire vague sur les lèvres. Sans doute se souvient-elle de l'accueil réservé d'autrefois. Moi, je reste contre elle, renfrogné, prêt à être son défenseur. Mais Edmée va vers Anne Marie avec grâce et joie. Tout près d'elle, la contemplant, elle lui offre le miel de ses premières paroles, d'une douceur un peu âpre :

– Anne Marie, je ne vous aurais pas reconnue si je ne vous attendais pas. Votre peau est si lisse et vos yeux si étirés que je vous aurais d'abord prise pour une Orientale. Mais c'est bien vous, Anne Marie, si belle maintenant, si femme. Venez que je vous embrasse.

Dans la voix d'Edmée, la bonté et l'ironie sont indissociables. Ma mère avance de deux pas mesurés vers elle, pour la saluer, exprimant une émotion dominée et respectueuse.

– Edmée, que je suis heureuse...

Les deux femmes s'opposent par leur aspect, mais elles s'arrangent pour communier l'une avec l'autre, chacune à sa manière. Anne Marie dans sa dignité la plus seyante, Edmée frétilante – ses formes potelées ont une saveur païenne. Avec des gestes de ballet, elle témoigne d'un empressement qui se veut allégresse pure, mais qui peut être faveur octroyée. En tout cas, avant même que ma mère ait achevé son compliment, Edmée l'entoure de ses bras ronds. Elle est débordements, petits cris, elle presse les joues maigres de ma mère sur les parterres de ses joues. Anne Marie reçoit ses effusions avec un tressaillement réprimé, comme si elle avait été surprise par une agression. Se reprenant aussitôt, elle baisse la tête pour répondre aux câlineries qui montent vers elle, car elle est plus grande qu'Edmée. Mais je sens qu'elle se prête, qu'elle ne se donne pas, qu'elle n'aime pas ces simagrées. Dans ces profusions de tendresse, elle tient bien sa partie, elle est parfaite... Hypocrisie. Je ne suis pas dupe, je sais qu'Anne Marie n'aime pas Edmée et qu'Edmée n'aime pas Anne Marie.

Soudain Edmée me découvre, m'attire à elle, si blanche et si odorante. Elle me soulève, je sens sa poitrine, l'odeur de ses cheveux, la douceur profonde de ses yeux, sa peau... Elle me presse contre elle, me palpe et, de sa bouche, qui est l'accent circonflexe de la volupté, elle me couvre de baisers. Enfin, en me lâchant, elle murmure, chantonnante, cette fois avec une tendresse qui semble vraie :

– Ah, c'est toi, Lucien, le fils d'Albert... et d'Anne Marie. Que tu es grand, que tu es joli, mon petit Chinois. Pourquoi caches-tu tes yeux ? Ouvre-les que je les voie. Ils sont mordorés. Donne-moi un baiser... Je t'aime déjà, tu sais. Comme tu ressembles à ton père, ce cher, cet excellent Albert. Tu es son portrait tout craché. Le même nez bien planté, les gros sourcils, la bouche gourmande... Je t'appellerai Lulu.

Je suis aux anges. Jamais je n'ai été touché, câliné, frôlé de cette manière. Je découvre une chair embaumée, des caresses fondantes, les petits mots de l'affection. Et cette chevelure d'Edmée qui s'est répandue sur moi comme une onde captivante ! Je repense à la femme nue de marbre qui, à l'entrée, accueille les visiteurs. La statue faite de vallonements, de cambrures laiteuses et palpables, c'est Edmée elle-même, je la reconnais, c'est son corps, c'est son sourire... Edmée, ses gestes... une révélation.

Je deviens rouge : est-ce que je ne trahis pas Anne Marie ? Est-ce qu'Edmée m'aime parce que je suis le fils d'Albert ? Je déteste Edmée... Et résolument, lui tournant le dos, je m'écarte d'elle et de ses tentations, je vais à Anne Marie. je la regarde au fond des yeux pour lui prêter serment de ma fidélité, de ma pureté, je lui prends la main, je la serre... Anne Marie me sourit, elle a compris, puis elle se libère de moi, elle n'apprécie pas les démonstrations.

Le monsieur qui jouait aux cartes tout seul s'est levé avec une raideur brusque, une politesse vigilante. Il est très grand, d'une sveltesse volontairement rigide. Ses traits longs, droits, ramassés en un faisceau comme les flèches d'un carquois, ne semblent pas faits de chair. Ils ont pourtant une beauté régulière et sévère, d'une symétrie parfaite. Sa tête est celle d'un Zeus. Ses yeux, gris-bleu, brillent d'un éclat retenu, celui de la colère prête à s'enflammer, plus encore celui de l'éclair de la raillerie. Sa figure, d'une seule coulée, est barbelée de cheveux métalliques, frisés, presque crépus, taillés en une brosse dégageant ses tempes sans rides, avancées de son front qui est la mappemonde de sa pensée. Le visage est barré de moustaches luxuriantes, protégeant la bouche qui, récemment encore, déversait les ordres et faisait l'Histoire de la France. Cette tête est servie sur le plat d'un col dur strict, cassé sur le devant en une échancrure où une cravate noire est percée par l'épingle du sérieux. Ce monsieur, quoique marqué d'ans, est au-delà des ans. Costume sombre, neutralité destinée à mettre en valeur le personnage. André, André évidemment. On sent qu'en un instant, tant de rigueur glacée peut se métamorphoser en ironie amusée ou en charme velouté, en insinuation flatteuse. Il est alors Prospero l'Enchanteur.

Depuis qu'André s'est dressé, les sourcils tendus au-dessus de ses yeux qui pèsent, il se tient droit, muet, attendant que la scène des mamours entre les dames soit terminée. Il a tout observé. Enfin, très poliment, il se porte au-devant de nous. J'ai frissonné. Anne Marie reste sans peur, avec une grâce tempérée, la juste mesure, le sourire un peu bouddhique, prête à ce qui s'annonce comme un assaut. D'abord, des mots raréfiés tombent :

– Je vous salue, madame.

Mais aussitôt la transformation s'est accomplie. André, si altier, s'est courbé superbement, presque avec tendresse, pour baiser la main qu'Anne Marie, nullement déconcertée, lui tend avec aisance. Les lèvres d'André, rêches, minces, se sont posées sur les doigts de ma mère, suavement. Quand il se redresse, ses yeux diffusent une douceur, sa figure, tout à l'heure hautaine, répand un charme allègre et mélancolique. Non, il ne s'abaisse pas à séduire. La séduction est en lui. C'est une grâce qu'il accorde à un être.

– Chère petite Anne Marie, comme je suis heureux de vous voir. Vous vous êtes épanouie, vous êtes accomplie. Vous étiez un de mes remords. Vous étiez si jeune, si innocente quand Albert vous a emmenée au Sseu Tchouan. Vous alliez être jetée au fond de la Chine, et je ne pouvais rien pour vous... Cependant, étant donné ce que j'avais pressenti de vous, je pensais que vous deviendriez là-bas une femme remarquable. J'ai suivi vos progrès par les lettres d'Albert, qui ne cessaient de vous vanter – votre courage, votre dignité, votre sang-froid, votre intelligence, vos conseils, et même vos qualités d'épouse et de maîtresse de maison. Certes, Albert était amoureux, mais j'ai senti qu'il n'exagérait pas. Votre conduite lorsque le consulat a été assiégé par les troupes du Seigneur de la guerre, les menaces de mort, les supplices possibles... a été exemplaire. Oui, je sais comment vous avez supporté tout cela, comme vous avez ensorcelé Français et Chinois... Ma joie est grande de vous retrouver parachevée après les épreuves que vous avez subies à Tcheng Tu, grâce à elles peut-être... Vous y avez pris plaisir, j'en suis sûr. Maintenant, en France, vous allez vous ennuyer. Quoique vous ayez votre fils, ce garçon en qui Edmée reconnaît Albert, mais où, moi, je vous retrouve bien plus. Viens, Lucien, faisons connaissance.

Je ne suis pas jaloux, tellement je suis enchanté. Je comprends Anne Marie... André lui a fait les plus beaux compliments. Je comprends qu'il y ait un lien entre eux, pas bas, au niveau de l'orgueil. Anne Marie ne s'est pas trompée. Et être appréciée de cette façon, par cet homme, rien ne peut lui plaire plus. Son allégresse, sa

joie que je devine, je les vois à sa façon de les cacher, de ne pas paraître émue. Elle a son sourire muet, elle ne dit rien. Pour excuser le silence qui s'est établi entre eux, André s'occupe de moi.

Se mettant à ma hauteur, le majestueux André me serre la main, gravement comme si j'étais un petit monsieur.

– Est-ce vrai que tu étais le roi de la cité chinoise, sur ton cheval, suivi de ton mafou ? Et que tu aimais beaucoup aller voir les supplices, en connaisseur ?

– Oui, oui, monsieur.

– Appelle-moi André. Nous serons amis désormais. Célébrons, veux-tu, cette rencontre, à la manière céleste, prononce pour moi les formules rituelles.

André rit, amusé, un peu pervers, me regardant.

– Tu veux bien m'avoir pour ami ?

– Oui, monsieur. Oui, André...

Je suis sidéré. Inerte. Moi, l'ami d'André... Moi, consacrer cette amitié par les grandes salutations chinoises ! Je reste bouche bée, tandis qu'André me regarde de plus en plus. Anne Marie intervient : « Lucien, fais le kotow sacré. » Moi qui croyais qu'elle ne voulait plus que je sois un Chinois ! Elle me trahit. Par lâcheté, par complaisance envers André. J'ai honte. Pourtant c'est derrière elle que je me réfugie.

Edmée prend gentiment ma défense. Elle tend ses bras pour me protéger. Et puis elle dit à son mari :

– André, tu sais bien que tu effraies les enfants.

Les yeux d'André sont des pierres. Anne Marie est une statue. Le silence est lourd. Je me décide. J'avance et je fais le kotow devant André, m'inclinant sept fois et prononçant les mots bénis :

– Que vos années soient interminables et prospères jusqu'à ce que vous pénétriez dans les Fontaines Jaunes. Ainsi, votre nom honoré sera gravé sur la tablette de l'autel des ancêtres, votre décès sera votre paix, car des fils très bons vous succéderont pour honorer le ciel et la terre.

– C'est très bien, Lucien. Tu m'as salué comme si j'étais toujours un grand mandarin. Rien ne pouvait me faire plus plaisir. Le sais-tu ? Je suis allé dans ta Chine avec Edmée, avant ta naissance. Alors honore aussi Edmée de tes paroles fastes.

Aussitôt j'emploie pour Edmée les termes les plus vénérables, ceux

réservés aux femmes, miroirs des plaisirs, vases des fécondités, éternelles servantes de l'humanité sortie de leurs ventres :

– Grande épouse première, aux vertus embaumées d'antique sagesse, vous êtes comme les tendres fleurs printanières du prunier. Mais vos délicates corolles sont devenues fruits, votre descendance couvrira la terre entière pour que soient remplis les devoirs funéraires quand votre sublime époux et vous aurez rejoint vos aïeux sur les stèles de l'éternité.

Une seconde j'ai l'impression que les yeux d'Edmée se sont embrumés de colère. Je les sens lourds, mais se calmant rapidement, s'apaisant. Avec quelle facilité Edmée commande les reflets de ses humeurs ! Elle se transforme. Elle est tempête sur le lac, elle est ruisseau qui batifole, elle est gazouillis dans la forêt. Elle est dangereuse, imprévisible, car son armée, c'est le froufrou, c'est la gaieté. Sa force, c'est sa frivolité qui est aussi pensée, ruse, génie, poison, coup de poignard. Les yeux d'Edmée me boivent, me mangent, ils sont chauds, bons, tendres, ils me prennent, ils me parlent, sa voix me dit :

– Lucien, tes salutations chinoises sont magnifiques et je t'en remercie. Mais comme André et moi nous n'avons pas d'enfants, alors deviens un peu le nôtre, si tu le veux et si Anne Marie le permet...

André reprend avec moi notre conversation interrompue par mes maladroits kotows.

– C'est vrai que tu prenais plaisir à assister aux tortures ?

– Oui, André.

André me tapote l'épaule, ses yeux plissés, son front immense, ses rides sévères sont fraternels. C'est ça, nous nous comprenons. Et même, en témoignage d'estime, lui, l'air inspiré, se donne le mal de rechercher, à l'intérieur de son crâne, dans l'immensité de ses connaissances, une justification à mon goût. Évidemment il la trouve, et, évidemment, c'est dans Confucius. Il a appris Confucius par cœur lors de son fameux voyage en Asie, l'ajoutant aux philosophes blancs et de toutes les couleurs qu'il a déjà rangés, en compagnie de poètes, de mathématiciens et d'autres gens, par kilos et par tonnes, dans sa cervelle. Mais c'est ce sage céleste qu'il admire le plus, à cause de sa rigueur, de l'absolu de son raisonnement. André donc, pour moi, extrait de sa mémoire une sentence appropriée. Il me la récite d'une voix grave et concentrée, comme une prière monastique :

– Comme le mal ne peut être toléré, il faut le détruire dans ses

suppôts en leur infligeant des douleurs extrêmes.

Sagesse d'André.

Je me souviens. Avec son sourire amusé, celui de la pointe de ses moustaches, avec son air le plus finaud et compréhensif Albert racontait qu'autrefois, dans sa randonnée chinoise, André – contrairement à Edmée qui n'appréciait pas – contemplait les exécutions, des heures durant, sans mot dire. Albert le menait aux boucheries, sur les champs de mort où les bourreaux découpaient des hommes en morceaux. Dans ces lieux souillés, André, impeccablement habillé, chapeauté, cravaté, ganté, absolument solennel, restait un monsieur du Quai qui ne tenait compte ni des tropiques ni de la chaleur, sans trace de curiosité, et pourtant inlassable à tout scruter. Ensuite, de sa voix indifférente, il demandait des détails techniques à Albert – il s'intéressait au dépeçage des hommes comme à une leçon d'anatomie. André encyclopédique... Était-il en train d'accumuler du savoir, ou jouissait-il ?

– Allons, André, tu as de curieux goûts. Moi, ça m'avait écœurée, j'avais vomi. Ne parle plus de ces horreurs à Lucien.

Edmée, en prononçant ces mots, n'est plus que douceur, son sourire est une lointaine bénédiction à peine désapprobatrice. Elle s'allonge sur son divan, se remet à jouer avec son collier, plus blanche, plus rosée, plus crémeuse que jamais. Elle semble s'assoupir, elle ferme les paupières, mais celles-ci sont un tout petit peu entrouvertes.

Autour d'Edmée, alanguie, muette et vigilante sur son sofa, la société prend position. Calme dans le salon obscur. Les chats langoureux sont lointains, et pourtant comme leur maîtresse, ils épient tout : la marche du monde, les événements minuscules de cette pièce. Le jeu de cartes, à moitié étalé, traîne toujours sur une table... André avance pour ma mère un siège, près d'Edmée. Elle s'y assied. Elle est un peu raide, ses jambes serrées ramenées vers la gauche, ses pieds sont chaussés de bottines fermées par un petit laçage. Elle n'est pas chair, mais l'âme de la chair, la noblesse. Anne Marie est elle-même, libre, prête... André s'installe à son tour dans un fauteuil, à côté de ma mère, en face d'Edmée: dans son faux éloignement. Moi, je me suis mis sur un tabouret, je suis oublié, je comprends que j'assiste à une scène importante.

Regards. Ceux d'André se posent longuement sur Anne Marie, avec gravité, comme s'il la découvrait. Ceux d'Edmée sont aussi dirigés vers elle... Ma mère, je le sens, n'est pas effrayée par eux qui,

différemment, l'observent. Elle ne semble pas sentir le poids de cette double investigation : une attirance encore incertaine chez André, un sentiment indéfinissable chez Edmée, un sentiment trouble. Pour rien au monde je ne prononcerais un mot. J'attends.

Silence. Silence des chats, des poissons, d'André, d'Edmée, silence dans cette salle des pénombres, silence amplifié par la retombée d'un minuscule jet d'eau sur l'aquarium, ses rocailles, ses algues, ses hôtes. Enfin, lui, de sa voix la plus prenante, la plus chaude, très lente, se met à interroger. Ses yeux sont graves, curieux.

– Anne Marie, si vous avez résisté à la Chine, c'est que vous l'aimiez.

– Oui, je l'aimais...

Après ces quelques mots, André est pris de pudeur. Il se réfugie encore plus dans le Céleste Empire. Cette fois, longuement, il questionne sur le Sseu Tchouan. Dans la bouche de ma mère la menace et le danger ont une saveur douce-amère, celle de la pulpe des jours. Oui, elle a été heureuse là-bas. Elle raconte les obstacles surmontés, sans en faire les fleurons de sa valeur. Elle reste fascinée quand même par le sang et les fleurs noires de la mort qui l'ont souvent approchée là-bas. Mais dans sa modestie, qui est une parure, elle ne semble pas parler d'elle.

André, qui pourtant connaît cette Chine, ce Sseu Tchouan, ne se lasse pas d'entendre Anne Marie. Quand elle fait mine de s'arrêter, il la prie :

– Continuez, Anne Marie...

La voix de ma mère reprend son timbre incolore, hachuré d'inondations, de famines, de révoltes et de cadavres. Parfois, il se fait préciser quelque « curiosité », et elle obéit, avec un demi-sourire. Anne Marie si proche de ces choses-là, si éloignée aussi : une mère si nette, si propre !

Cela devient une conversation entre André, toujours plus attentif, et Anne Marie qui répond. Duo. Ça dure longtemps sans qu'aucune intonation marquée ne sorte d'Anne Marie, de sa placidité lucide. Elle parle de phénomènes repoussants comme s'ils étaient normaux, naturels... N'est-ce pas Anne Marie, telle qu'elle se révèle, plus que la Chine elle-même, qui intéresse André ? Cette insensibilité ?...

Soudain Edmée se réveille. Elle soulève son corps, elle le hisse sur un amas de coussins, elle dresse sa tête, mais lentement, pensivement. Ses yeux sont grands ouverts. Le regard d'Edmée est limpide, mais il y brille une intention cachée, encore imprécise, elle

se demande ce qu'elle va faire. Cependant rien ne se passe...

Au bout de quelques minutes, Edmée s'anime par de petits scintillements, de petits gestes. Elle vibre d'une bénignité vaporeuse. Ses yeux rayonnent de chaleur. Une Edmée voluptueuse ouvre le temple de l'amitié. Que prépare-t-elle ? Elle complimente Anne Marie :

– Je vous regarde. Vous avez appris à vous habiller joliment. Cette soie grège... Cette plaque de jade... Vraiment, vous êtes élégante. Vous allez avoir beaucoup de succès à Paris. C'est pour Albert, j'en suis sûre, que vous avez su vous rendre si ravissante. Albert sait apprécier les jolies personnes... Il s'y connaît, Albert, en toilettes féminines, il a bon goût.

André décoche à Edmée un regard terne, insignifiant. Mais que signifie chez lui l'insignifiance ? La colère, l'irritation, le dédain ou l'indifférence ?

Ce regard n'arrête pas Edmée. Au contraire, elle répète à ma mère, d'une façon plus saccadée :

– Albert a vraiment bon goût. Il vous a épousée, il vous a rendue merveilleuse, vous respirez le bonheur...

Toujours le regard terne d'André. Anne Marie ne cille pas. Au contraire, avec retenue, elle se met à l'unisson d'Edmée sur le bon goût d'Albert. Ce goût qu'elle trouve pourtant si affreux, si lourd, souvent si indélicat.

– Albert m'a donné le sens des jolies choses...

Dithyrambes des deux dames sur Albert. Edmée, ne trouvant pas les grands mots, en profère toutes sortes de petits. Cacophonie de l'enthousiasme. Anne Marie essaie de soutenir la concurrence dans la sobriété : yeux murmurants, longues mains ondulantes. Sa voix douce prend même les accents du sentiment. Apothéose d'Albert.

Moi, je me tortille sur mon tabouret, je suis mal à l'aise. Je sens bien que les compliments prodigués à Anne Marie par Edmée, sur l'autel d'Albert, sont vénéneux. À cause d'Albert ? Ou peut-être qu'Edmée n'a pas apprécié le long entretien d'Anne Marie et d'André communiant sur la Chine ?... Alors elle se venge.

André ne dit rien pendant ce concert féminin vantant mon père. Expressions mornes, regards qui se détournent. Soudain il tousse. Pas une toux banale, mais une longue aspiration produisant un son caverneux, un « hum » chargé de profondeur, son signal pour imposer le silence. Il va énoncer la vérité sur ce qui est important, sur ce qui est capital à propos d'Albert, sur ce que les deux femmes

ont déplorablement manqué de dire. Il rend son oracle :

– Avant tout, Albert a été avec nous d'une fidélité admirable. Je n'en doutais pas, j'étais sûr de lui, et, à l'heure de l'épreuve, il n'a pas failli. J'avoue même avoir été ému – moi qui déteste l'émotion – quand j'ai reçu sa lettre. Elle était d'une pudeur, d'une sensibilité, d'une chaleur qui valait mille fois les grandes déclarations trompeuses. Il s'exprimait avec son cœur... et vous aussi, Anne Marie, qui avez ajouté une simple ligne, mais qui disait tout...

Edmée se met à gronder :

– Tu as douté un instant d'Albert, je le sais, comment as-tu pu ?

Moi, toujours sur mon tabouret, je regarde ma mère qui sourit avec modestie, presque avec gêne. Cette lettre, c'est elle qui a obligé Albert à l'écrire, c'est elle qui lui en a dicté les mots choisis, les sentiments délicats. C'est son œuvre, tout ça. Maintenant, que va-t-elle dire ?

– Quand Albert a appris ce qui vous arrivait, il s'est mis dans tous ses états, il voulait même donner sa démission.

J'étais trop petit pour comprendre les roueries des adultes. Anne Marie, elle, savait que, pour André, dans sa situation, une loyauté, même celle d'Albert, un de ses valets, était une consolation. Cela reconfortait son orgueil d'apprendre que, pour certains de ses hommes, il restait le grand André. Ainsi Anne Marie a-t-elle soutenu cette fable... qui se retournera plus tard contre elle, beaucoup plus tard...

Anne Marie, ayant donné plus que son dû, éprouve maintenant le besoin de passer sur André ses propres baumes bienfaisants. Élançements de l'âme, doux moment pour elle qui est la dévote de cet homme...

– André, depuis que je suis arrivée chez vous tout à l'heure, je voulais vous dire... je n'ai pas osé... combien j'ai souffert, moi aussi, de votre malheur...

En entendant ce dernier mot, il se courrouce. Ses yeux durcissent. Il regarde avec sévérité Anne Marie qui, arrêtée net dans ses condoléances, se demande quelle erreur elle a commise. Elle reste bouche bée. À la voir ainsi, André se rassérène. Et même il s'exprime avec un enjouement forcé, pour prouver qu'aucune disgrâce ne peut l'atteindre.

– Anne Marie, excusez-moi. Sachez qu'il ne m'est arrivé aucun malheur. Je suis sans amertume. Votre Chine m'a appris la sagesse. Je me conforme à la maxime du grand Confucius énoncée il y a des

milliers d'années : « Si tu agis pour le bien, attends-toi à la haine et à la trahison des méchants, et, même acculé à l'ignominie, garde un cœur pur et serein. Ainsi tu progresseras. » J'essaie de progresser. Je connais tous les philosophes. Mais, les meilleurs, ce sont encore mes chats. Quand ils daignent accepter mes caresses, ils me fixent avec leurs yeux d'or pour me dire : « Sache recevoir les coups de bâton sans courber l'échine. »

Puis, détournant ses yeux de ma mère, il les porte sur sa femme.

– Surtout, j'ai Edmée, ma princesse. Elle est admirable.

Anne Marie approuve. Son silence... Edmée ronronne. Elle est une chatte, pas royale, une chatte de gouttière, mais qu'on appelle quand même « princesse ». Son corps dodu, ses yeux fixes, son mystère, ses coups de patte. N'empêche que c'est une chatte des rues et c'est dans une voltige de virago qu'elle parle :

– Maintenant qu'André ne régent plus le monde depuis son bureau du Quai, il est le maudit. Auparavant, quand il s'asseyait dans son fauteuil Louis XVI, tous le considéraient comme leur maître. Mais, à son départ des Affaires étrangères, seuls les huissiers l'ont salué. Les courtisans, les flatteurs, les parasites, messieurs les ambassadeurs, tous ces médiocres qui tentaient sans cesse de le circonvenir, avaient disparu. Et puis sont venus la boue, les ragots, les médisances. Moi, j'ai honte pour ces hommes lâches et ingrats. Je suis furieuse. Surtout je ne pardonnerai jamais aux beaux esprits, aux grands messieurs de la littérature et compagnie dont il était le mécène. Ceux-là aussi, du linge sale comme les autres.

André se contente d'une petite grimace désabusée.

– Je croyais à l'humanité sans croire aux hommes. J'avais raison. Même si je le pouvais, je ne châtierais personne. Car ce serait prouver que j'ai été atteint. Je ne suis pas atteint.

Edmée explose, ses joues flambent, sa bouche s'ouvre. Et ses cheveux roussâtres sonnent la charge.

– Mais atteint, tu l'es, André. Ton orgueil te ment. Tu es mortellement triste avec moi dans cette maison délaissée. Toi qui dormais déjà si peu, tu ne fermes plus l'œil du tout. Tu ne veux pas te l'avouer, mais la vie te pèse, les jours sont longs. Sans cesse, tu remâches les injustices, les insultes, ta chute. Pauvre André. Tu en es réduit à ma seule compagnie et je n'arrive pas à te distraire, à t'arracher à tes hantises... André, dire que, si récemment encore, tu étais respecté, adulé par le monde entier. Tu avais créé des pays neufs, tu avais fait des rois et des présidents de la République. Tu aimais ça, André... Et moi, dans cet appartement, je recevais le

Tout-Paris, je recevais le globe. Dans cette pièce, sont passés tous les grands de ce monde. Même la vieille reine d'Espagne est venue me rendre visite. Les messieurs me baisaient la main et certaines dames me faisaient la révérence. Tous me courtoisaient, pour que je te dise un mot en leur faveur. Ces galas, ces réceptions, ces grandes soirées, ces voyages, ces palais où nous étions les hôtes des milliardaires, Deauville, Cannes... le monde à nos pieds... les toilettes que je portais, les cadeaux qu'on m'offrait. Et maintenant, autour de nous, plus personne, pas une ombre, André, je ne regrette rien, mais toi, tu regrettes...

Edmée s'effondre sur son canapé.

Ma mère s'est dissoute pour ne pas entendre, et le pli du mépris s'est creusé au-dessus de sa bouche. Pas pour André, pour l'extraordinaire André, mais pour Edmée. Anne Marie ressent pour cette femme, uniquement occupée à cueillir les colifichets de la gloire d'André, une lourdeur écrasante, une masse nauséuse de répulsion, de dégoût jaunâtre. Edmée est une méduse qui devrait être dans l'aquarium. Les nageoires des poissons devraient être ses robes et leurs yeux bouffis seraient les réceptacles de son avidité.

André, quant à lui, essaie d'apaiser Edmée accablée.

– Edmée, vous vous trompez. Si vous ne regrettez rien, moi non plus, je ne regrette rien. Nous aurons la paix, la sérénité de l'âme. Nous mènerons une vie simple, où je pourrai me livrer à mes véritables goûts : lire, méditer, écrire, me promener, me consacrer à la connaissance, aux arts, aux grandes œuvres des hommes. Vous, vous...

– André, tu meurs d'ennui.

– Et puis, nous recevrons nos amis. Car nous les connaissons maintenant, ceux qui sont restés avec nous, qui nous défendent au milieu des vociférations aboyantes. Voyez, Anne Marie est là...

– Combien sont-ils ?

– Pas nombreux, il est vrai. Mais il ne faut pas trop demander.

– Tu es indulgent, André.

– Vous m'avez appris à l'être... Souvenez-vous d'où vous venez.

Ironie glacée. Condamnation qui jaillit de la fournaise de son être, cette permanente combustion soigneusement contenue, sous sa bonhomie sévère et les cuirasses de ses apparences ; malgré sa débonnairerie, il était craint... Mais pourquoi cette foudre sur Edmée ? Seuls les intimes étaient capables de répondre à cette

question. Edmée lui avait fait croire qu'il pouvait s'amuser sans conséquence, sans se salir puisqu'il était, par essence, au-dessus de toute souillure. Il l'avait crue. Il s'était diverti en étant miséricordieux pour certaines crapules divertissantes et ingénieuses, engeance qu'adorait Edmée. À cause d'elle, il en était arrivé à tout se permettre. Sans Edmée, il n'aurait pas commis... ce qui avait amené sa chute, sa honte...

Edmée est réduite en morceaux. Elle n'existe plus. André ne la regarde plus. Par contre, son nez rectiligne semble se prolonger dans la direction de ma mère, comme un mètre d'arpenteur. Ses yeux sont des instruments de visée. Et d'une voix triste, d'une tristesse suave, un peu tendre, il demande :

– Anne Marie, quand êtes-vous arrivée à Paris ?

– Depuis hier.

– Ainsi votre première visite est pour nous ?

– Oui.

– J'en suis content.

Silence de nouveau. Une gêne persiste.

Ma mère se montre avisée. Elle reprend à son compte la stratégie qui a si bien réussi à Albert, celle des cadeaux...

Elle ouvre son sac à main, en retire un petit coffret d'acajou dont elle fait coulisser les bords. Edmée ressuscite, tendue d'espérance et d'attente, immobile d'impatience ; dans ses yeux ses prunelles sont réduites à des lames convoi-tantes. Elle regarde, elle voit, déposés sur le lisse d'une soie écarlate, deux anneaux, les signes de l'éternité. Deux cercles parfaits, sans commencement ni fin. Ce sont deux bracelets de jade qui semblent taillés dans l'eau verte d'un lac de montagne, dans l'éther verdâtre d'un ciel apaisé, sans une faille, sans une ride, sans un éclat. Deux veines de pierre parfaite, deux veines de sang vert. Matière et couleur sont confondues dans une intensité sauvage et douce qui convient aux femmes. Ma mère raffole de ces bijoux. Elle en porte elle-même souvent.

Anne Marie tend les bracelets à Edmée qui s'est assise sur le rebord du sofa où elle se livre au désir contenté : soupirs, tressaillements, petits cris. Ses mains vont vers celles d'Anne Marie, mais, dans son avidité, pour s'emparer plus vite des anneaux, ses doigts s'accrochent aux doigts calmes d'Anne Marie. Enfin, les serpents de jade, elle les soupèse, les examine, en ceint ses poignets. Et puis elle s'en va, sans même remercier.

Elle s'élance vers sa salle aux trésors, là où sont accrochées ses tuniques chinoises rapportées jadis par elle ou offertes par Albert. Une centaine sont suspendues côte à côte, somptueusement brodées : nébuleuses célestes, soleils rouges, feuillages sombres, licornes mélancoliques. Grâce à ces soies, Edmée peut assumer toutes les apparences des songes légendaires de la Chine. Elle brasse ces parures, elle s'enfonce au cœur de leur forêt, elle choisit la robe magicienne s'appareillant aux coulées de jade. Elle revient au salon, revêtue d'un firmament étoilé d'où s'échappent ses bras annelés. Alors elle n'est plus qu'une farandole autour de ma mère, une gentillesse accorte et sucrée.

– Anne Marie, que c'est gentil d'avoir pensé à moi... Ces bijoux me ravissent. Ils me vont très bien. Venez, que je vous embrasse.

André garde un comportement un peu sec, mais sa mauvaise humeur est partie, Edmée l'a diverti, c'est évident. À nouveau, ils sont un couple. Anne Marie s'en aperçoit. Elle oscille sa tête en un imperceptible va-et-vient :

– J'ai aussi un souvenir pour vous, André.

D'une autre boîte, elle tire un cachet. C'est une tige incrustée de rubis, plantée sur une plaque d'or où sont gravés les caractères de l'Autorité Sacrée. Caractères du Ciel, donnant droit de vie et de mort sur des millions d'hommes.

André réagit devant ce talisman. Il en connaît la signification. Il hésite à le prendre, en proie à une sorte de répulsion. Anne Marie balbutie :

– C'est le propre sceau du gouverneur du Sseu Tchouan qui régissait la province au nom de l'empereur, autrefois. Après la Révolution, nous avons pu le racheter à une bande de pillards.

Il reste amer, sombre.

– En me donnant ce sceau qui a réglé l'existence de tant d'êtres, vous m'élevez au rang de vice-roi. Vous oubliez que je ne suis plus rien, déchu, qu'en mes mains cet insigne serait une dérision. Cependant, Anne Marie, pour vous et pour Albert, je reçois ce présent orgueilleux en témoignage de votre amitié... mais je ne m'abandonne pas aux espoirs qu'il incarne.

Soudain, moi, le petit garçon sur son tabouret, emporté par un élan mystérieux, formidable, moi qui croyais ne pas aimer André, incongrûment, je proclame :

– Bientôt, André, vous vous servirez de ce sceau. Vous serez de nouveau le Grand Mandarin du Quai. Je sais sentir ce qui sera.

Anne Marie me réprimande :

– Tais-toi, Lucien, tais-toi.

Puis elle le regarde timidement.

– Moi aussi, je crois que vous serez pleinement justifié, rétabli bientôt dans vos fonctions. L'injustice qui vous a été faite est trop grande pour durer. Vous êtes indispensable à la France.

André mâchonne :

– Non, j'ai trop d'ennemis.

Cette fois, Edmée vient à la rescousse, vigoureuse, feu et flammes pour André, plus André qu'André.

– André a été victime de son patriotisme. Il a jugé qu'il fallait sauver cette banque, qui soutenait le commerce français en Chine. Sans elle, tout s'écroulait, d'immenses projets. L'ennui est que son frère en était le président. Un autre que lui aurait eu peur. Pas André. Il prévoyait les accusations, les bassesses, les mauvais coups. Ça ne l'a pas arrêté, parce qu'il ne songeait qu'à la France. C'est pour son pays qu'il s'est sacrifié.

André est content de ce concert. Au lieu de se réfugier dans ses nuées, il lui vient une sorte de béatitude :

– Eh oui ! Mes adversaires au gouvernement et au ministère ont donné des ordres formels pour qu'on trouve des documents me compromettant définitivement. Ils ont fait fouiller, chercher partout, sans aucun résultat. Le dossier établi est tellement vide que, plutôt que de le produire, ils ont préféré l'égarer... Désormais, contre moi, il n'y a rien. Rien que de la haine...

Il en rit. Et, dans le salon, je sens renaître l'espoir, petit vent chaud. Edmée jubile, André ronchonne, ce qui est sa forme de jubilation. Anne Marie ose répéter :

– Dans quelques mois, vous serez de nouveau directeur général des Affaires étrangères.

Il hoche la tête, en signe de doute, mais il est satisfait de sa mère.

– Je vous remercie de vos bonnes intentions... D'ailleurs, peut-être, si les élections apportent une nouvelle majorité...

André s'arrête net, comme s'il en avait trop dit. Il fait un signe à Edmée. Et elle le relaie, connaissant ses pudeurs, se faisant complice. C'est leur jeu. Elle passe un bras autour des épaules d'Anne Marie.

– Venez souvent. André vous aime et moi aussi. Une ou deux fois par semaine, le soir, nous recevons des amis intimes. C'est sans prétention. Après le dîner, nous jouons au mah-jong. Promettez-moi d'être des nôtres.

Les pommettes d'Anne Marie éclosent, rosissent. Elle est acceptée. Elle va faire partie du cercle. Son bonheur est immense. Elle dit avec effusion :

– Je viendrai, je viendrai.

Craignant d'être oublié, j'interviens :

– Moi aussi, je joue au mah-jong.

André éclate d'un rire paternel.

– Anne Marie, amenez donc votre petit bonhomme à ces soirées.

Edmée, toute bonté, m'embrasse.

– Lulu, sois content. Tu seras de la maison, comme ta mère.

Ses gros yeux de poisson, ses yeux piquetés de chat, sont mes étoiles. Je me roule dans la tendresse d'Edmée et je dis :

– Ça me fera plaisir.

Et puis je me tourne vers ma mère qui, pour moi, prend son apparence la plus maîtrisée, un mât sans pavois. Elle me fait peur. Elle me poignarde.

– J'amènerai Lucien chaque fois qu'il sera en vacances. Dans quelques jours, il entrera à l'école des Sources.

Mon cœur est noir. Une larme pointe à mes paupières. Anne Marie me regarde durement. La seule consolation vient d'Edmée.

– Mon pauvre petit Lulu. Ne pleure pas... Tu en feras des mah-jongs avec nous, tu verras... Et tu nous battras tous avec tes Bonheurs Verts et Rouges.

J'avais voulu me persuader que le collège était un stratagème de ma mère pour s'arracher à Albert, un prétexte pour nous permettre d'être ensemble, loin de lui, en France. Je ne pouvais pas y croire. Mes illusions sont parties définitivement chez les Masselot quand elle a dit : « Lucien, dans quelques jours... »

J'avais tellement peur de cette pension que je la niais. Et maintenant, elle est une cage devant moi, ouverte, m'attendant. En fait, tout devait être prévu, organisé, préparé depuis longtemps pour me faire entrer immédiatement aux Sources, ce cauchemar.

Le cauchemar commence le lendemain. En me réveillant, j'ai déjà un goût amer dans la bouche. Anne Marie, presque guillerette, avec son innocence dangereuse, m'assène le coup qu'elle mijotait.

– Lucien, conduis-toi en grand garçon, que je sois fière de toi. Je vais te présenter au directeur de l'école des Sources, qui nous reçoit à Paris aujourd'hui.

Ses yeux m'immolent. Préparatifs pour le sacrifice. Elle me fait habiller sans fanfreluches, un complet-veston, chemise blanche et cravate bleue. Je suis un petit homme dans cette tenue, moi que, d'habitude, elle costume plutôt en jouet, selon ses fantaisies : en velours, en marin, en blouse et en falbalas, les petits nœuds, les boutons de nacre, les jabots et les escarpins à boucles d'argent... Tout ça, c'est fini. Pour elle, elle choisit aussi l'uniforme de la rigueur stricte, tonalité grise. C'est son accoutrement quand elle doit s'acquitter d'une tâche. Elle aime autant s'habiller pour le devoir que pour le plaisir. Aujourd'hui, elle est comme une lame nue. Elle est terrible, parce que loin de penser à me châtier, elle dit faire mon bonheur. Hypocrite... Elle ne souffre pas de ma souffrance, même si elle la sent un peu, parce qu'elle ne veut pas la sentir.

Devant ma moue, elle me dit avec cette exaltation sèche qui lui sert à commander :

– N'aie pas de chagrin. La douleur est vulgaire. C'est par amour pour toi que j'ai pris cette décision. Je veux que tu deviennes un homme remarquable, distingué, qui se domine. Sois content. Ne pleurniche pas comme ton père. Pas de sensiblerie.

Je me contiens. Ma figure est lisse, juste un peu hébétée.

– Ne sois pas maussade. Je me sépare de toi pour que tu deviennes un gentleman.

Gentleman. Mot-guillotine qui doit couper tout ce qu'il reste d'Albert en moi, et me façonner à l'image d'une Anne Marie mâle. Il faut que je sois dressé comme une bête de race. Ainsi fait-on en Angleterre, m'a-t-elle expliqué, pour sculpter ces « sirs » qu'elle a tant admirés en Asie et qui parfois laissaient tomber du bout des lèvres : « Moi, j'ai été à Eton. » Moi, j'irai aux Sources, l'imitation française du collège britannique...

Nous devons être à trois heures de l'après-midi chez le directeur, venu à Paris recevoir les familles. Un porche, un escalier et enfin une salle d'attente. Dans des fauteuils sont engoncés les parents, des pères et des mères, plantureux, rassis, cossus, convenables. D'abord, je regarde les dames-mamans qui, toutes, les grosses et les maigres, se ressemblent dans leur dignité d'après-digestion. Pas de figures à

avoir des remords, des doutes, des angoisses quant à leur progéniture mise au pensionnat, elles n'ont pas de physionomies. Ces personnes sont replètes de corps et d'esprit. Pas de bouffissures de conscience, rien que d'honnêtes certitudes, une pesanteur de la satisfaction. Gavées, pas seulement des nourritures du déjeuner, mais de toutes les richesses sonnantes et trébuchantes de ce bas monde qui n'est pas bas pour elles. Même les maigres en semblent enflées. Oies parées, oies toilettées, ce remplissage leur donne une veulerie puissante et féroce, une réserve hautaine, bienséante, repue et méfiante, méprisante. La plupart sont vêtues avec une recherche de bon ton qui en fait déjà des douairières sur leur quant-à-soi. Les mêmes tics, les mêmes demi-sourires, leurs yeux de chouettes parmi les bajoues, des pendeloques de chair et des bijoux familiaux, dans la coagulation des traits, dans la bienveillance de leurs faces aux aguets. Masques. Laideur. Cependant, distinctes du lot, quelques mamans, jeunes ou moins jeunes, s'envolent dans l'arrogance de l'élégance, comme des girafes ailées. Ces créatures sont portées par la beauté – véritable ou artificielle – au-dessus de la mêlée terrestre ; apparitions éthérées, hosties de luxe. Il faut que leurs époux soient colossalement milliardaires pour qu'elles puissent se permettre, en tout bien tout honneur, de faire les coquettes.

Les maris, eux, chacun relié lourdement à son épouse, ont plus de bonhomie vraie, toujours quelque rondeur au ventre ou à la cravate. Mais leur graisse est raide sous les tissus moelleux. Chez les décharnés, c'est le manque de graisse qui est raide. Les yeux, il y en a de toutes les couleurs, bleu pot de chambre, noir anthracite, fondu arc-en-ciel, il y en a de toutes les formes aussi, à poches, en boutons de faïence, à cernes, en gros bonbons, à reflets de métal, ces yeux sont durs, même les aqueux sont durs. Les rondouillards paisibles sont des outres à humeurs, bonnes ou mauvaises, bonnes quand les peaux mates ont des sourires fins, mauvaises quand les peaux claires rosissent, biftecks coléreux. Les ascétiques culminent en de grands nez bizarres et les bons vivants ont de petits trognons nasillaires. Des Légions d'honneur et des croix de guerre, et même un héros, puisqu'un de ces messieurs est amputé d'une jambe et a des béquilles. Tous des oiseaux de proie, ronds ou en arêtes, dont les plumages sont des complets-vestons de grands tailleurs – les tissus sombres ou sombrement rayés ramassent les ventres et charpentent les squelettes. Ce sont des trognes à pactoles, rassurantes, au service du pire, celles de rapaces dont la charogne est l'argent. Ces tirelires vivantes, ces coffres de banques, portent sur eux, cachée et exhibée à la fois, la grosse galette, la puissance de la galette.

Anne Marie, repoussée dans un coin avec moi, se tient les yeux

mi-clos, contemplant avec dédain la Fortune française. Pas d'autres enfants que moi. Les héritiers de ce beau monde sont déjà depuis longtemps à l'École, depuis plus d'un mois, pour le dernier trimestre. Les parents, accumulés là, s'acquittent comme d'une corvée de leur visite au directeur. Pourquoi leurs fils ne réussiraient-ils pas, puisque tout leur réussit ? Ils paient pour ça. À côté d'eux, Anne Marie et moi faisons pauvres. Pourquoi cette idée puisque nous avons aussi belle, même meilleure apparence qu'eux ? C'est qu'il nous manque quelque chose : l'odeur du fric. Nous attendons parmi les bâillements réprimés et les impatiences mal contenues. Ces gens huppés se surveillent à petits coups d'œil pour faire respecter leur tour, au besoin pour se le dérober. Anne Marie se tient sans rien marquer, modestie fière, parmi ces mal-élevés poussahyants, et moi je suis son orphelin.

La salle se désemplit peu à peu. Toutes les dix minutes une sorte de trompe surgit de l'embrasure d'une porte. C'est l'appendice nasal de M. Berteaux qui invite un couple à venir à lui pendant qu'un autre, tâche accomplie, s'en va. Corps craquant qui se redressent en une lente précipitation, ceux d'un monsieur important et de son épouse satellite. Corps voguant onctueusement vers le bureau sacramentel dont les battants se referment sur eux. Des chuchotisme me parviennent, je comprends quelques mots, car nous sommes assis près de l'entrée du sanctuaire. Chaque fois le directeur fait son numéro, presque toujours le même, juste avec quelques variantes. Mais en gros, pour terminer, il donne à sa voix un velouté calmant : « C'est un bon sujet. Nous veillerons à ce qu'il soit digne de vous. » Trémolo signifiant la fin de l'entretien. Un couple rassuré s'en va, le suivant, qui veut l'être aussi, de façon à en avoir pour son argent, pènetre.

La salle d'attente s'est vidée. C'est à nous. Anne Marie, légère et à peine ondulante, me précède dans l'antre. Nous nous asseyons face au directeur. Lui se tient derrière un bureau Empire, nu, juste orné du fanion de l'École, brodé d'une petite bête tenant de la souris et de l'hippocampe, un animal qui doit savoir ronger et nager. Le directeur est un bel homme mince et grand, dans la cinquantaine. Il se déploie pour baiser la main de ma mère. Il la considère avec lassitude, puisqu'elle n'est ni charbonnage, ni sidérurgie, ni banque ; moi, il ne me regarde pas. Enfin, il prend son essor pour parler. Tout sonne creux en lui. Depuis ses entrailles – qui ne sont pas tripailles, il est trop noble pour cela – montent de belles phrases qui coulent inlassablement de ses lèvres. Il fait effort pour nous autres nouveaux clients, il est grandiosissime. Il oscille de sa tête qui est une arche, une ferraille artistique, tapissée d'un peu de chair couperosée et

veinulée. Crâne d'oiseau des marais, crâne où la cervelle fait « ding, dong », un héron à long cou, mais rouquinant, vermillonneux, faux gentilhomme des campagnes, qui connaît les sacristies, les archevêchés et, officieusement, les synagogues – car les juifs, aux Sources, sont, obligatoirement, soit catholiques, soit protestants... Il connaît surtout les conseils d'administration où l'on « pense bien ». Toujours la bonne cause, avec profit... Chevelure argentée, figure à grands cartilages, joues à sourires entendus. Au milieu des traits se dresse le pif arqué qui sert de baguette de chef d'orchestre à la musique de ses discours. La bouche reste toujours béante, puits intarissable de son éloquence aux affirmations généreuses et aux finesses matoises. Des rides saillantes, bien prises, sur mesure, quadrillent de leurs gammes sa peau. Ce monsieur n'a pas le genre sinistre et pédant. Son corps s'élance dans un costume à carreaux, anglais, presque sportif, avec la rosette de la Légion d'honneur. Pour un dresseur d'enfants, il a le chic du meilleur ton, celui d'un hobereau. Il s'écoute lui-même de ses longues oreilles et de toute sa personne qui vibre de vent oratoire. Il choisit des formules prétendument modernes, artistiquement vieillottes. Ses yeux vides ressemblent à des pâturages où fleurit la sincérité proclamée, affirmée et exhibée. Mais ces prairies trop prometteuses sont parcourues d'ondulations qui, par petits coups brefs, estiment la marchandise : il ne cesse de nous jauger, Anne Marie et moi. Un insecte qui se pavane sur ses élytres de vanité, héroïquement bouffon et secrètement dangereux. Je sens que ses mots sont des mandibules pour m'enlever :

– Madame, je vous confirme que nous acceptons votre fils comme élève. Croyez que nous agissons après mûre réflexion. Je vous avouerai que, selon notre habitude, nous nous sommes livrés, très discrètement, à une petite enquête préalable...

Un toussotement, une légère moue de dédain dans la voix :

– Monsieur votre époux est diplomate, consul de première classe en Chine, actuellement en poste là-bas, n'est-ce pas ? Nous avons appris que, malgré son grade encore modeste, il est promis à un grand avenir. Les recommandations sont excellentes. Votre mari est très bien noté et on nous a parlé de vous avec les plus grands éloges...

Un silence. Ma mère ne cille pas devant l'insulte. Monsieur le directeur est un phraseur. Il nous embobine. Mais nous comprenons bien que ce que nous devons retenir de son discours, c'est :

– Généralement, nos garçons sont issus des milieux les plus influents. Ils sont fils de financiers, de grands industriels... les

véritables soutiens de la France. Dans votre cas... nous faisons une exception.

Silence encore. Anne Marie traitée de « moins que rien » ne dit mot.

– Nous tenons compte de la qualité morale. La vôtre est sans tache... Sachez que nous refusons beaucoup de demandes des meilleures familles si elles ne sont pas irréprochables par ailleurs. Nous rejetons les enfants de divorcés, de couples désunis, de célébrités douteuses, d'aristocrates dévoyés, d'hommes d'affaires pas trop solides. Si vous permettez ce mot, nous excluons tous les enfants de « rastaquouères », aussi connus et riches que puissent être leurs parents. Mais M. Bonnard et vous-même, vous offrez les garanties de l'intégrité et de l'honnêteté. C'est ce qui nous a décidé.

Moi, je pense. Quelqu'un est intervenu pour me faire admettre, malgré le petit grade de mon père. Ce ne peut être qu'André – il est donc encore puissant malgré sa disgrâce. En tout cas, c'est lui qui me fait mettre en prison, en accord avec ma mère. Qu'il soit maudit...

Je suis dans la lune. M. Berteaux s'en aperçoit. Il produit un « hum » impatienté pour me faire revenir sur terre, la sale terre de son École. Il se lance dans sa grande tirade ornementale, sa symphonie majeure :

– Notre collègue a cette ambition : contribuer à sauver notre pays menacé par des pensées mauvaises et destructrices en formant des jeunes gens, des chevaliers, dirais-je, bien armés pour la vie et combattant pour les vraies valeurs. Que nos garçons deviennent des hommes, au sens où Kipling le disait ! La phalange des hommes vertueux qui maintiendra les grands principes de la civilisation. Ils défendront les justes récompenses accordées par Dieu au travail de leurs ancêtres et à leur propre travail. Ils sauront accomplir leurs devoirs de bonté envers le peuple maintenu à sa place, par la volonté du Seigneur, dans la soumission nécessaire. Ils se souderont en un rempart inexpugnable contre le péril rouge. Voilà notre but.

M. Berteaux s'est exalté dans son discours qu'Anne Marie écoute avec une complaisance indifférente. Le directeur comprend qu'il s'est élevé trop haut pour cette dame impavide et de petit rang. Il redescend dans la réalité.

– Je sais que votre fils est un brave garçon. Eh bien, madame, nous en ferons plus tard... quelqu'un..

Quelqu'un ! Je suis pris de fureur. Ne suis-je pas naturellement au-dessus de la descendance des marchands, des commerçants, des

fabricants, des usuriers, êtres inférieurs en Chine ? Moi, je suis un seigneur. Un vrai seigneur avec mon père qui, dans son bel uniforme, est l'incarnation de la patrie en Chine. Un vrai seigneur même en France, grâce à André. Voilà que maintenant je pense à André pour me recouvrir de son nom, de sa gloire... Je me vends à lui. Il faut qu'il me sorte de là. Ce n'est pas possible que j'aille là-bas. André comprendra, Anne Marie comprendra... Est-ce qu'elle ne va pas se révolter dès maintenant contre cet épouvantail orné, cette défroque pavanante, qu'est M. Berteaux ?

Quelle illusion ! Au contraire, elle veut me livrer immédiatement à lui. Elle met son ardeur à ne pas me garder avec elle un jour, une heure, une minute de plus.

D'ailleurs, elle minaude :

– Lucien pourrait-il entrer à l'École dès maintenant, ces jours-ci ?

Le directeur est surpris.

– Le dernier trimestre va bientôt s'achever. Peut-être vaudrait-il mieux attendre la rentrée prochaine, en octobre, la nouvelle année scolaire, après les grandes vacances. Maintenant, l'arrivée inopinée de votre fils pourrait surprendre.

– Non. J'ai quitté précipitamment mon mari en Chine pour que mon fils soit aussitôt mis dans votre collège. Il est grand temps...

M. Berteaux est étonné, presque stupéfait. Il s'enquiert :

– Pourquoi cet empressement à nous le confier ?

– Je ne sais comment m'exprimer... Sans doute la marque de la Chine sur lui.

L'ébahissement fige les traits de M. Berteaux en un gâteau d'idiotie.

– Que voulez-vous dire ?

Moi, je le sais, et je l'entends dire à M. Berteaux ce qu'elle rabâche depuis des semaines :

– J'ai peur que mon fils ne soit déjà déformé par l'Asie. Il est grand temps qu'il devienne un petit Français.

Lui, n'y comprenant rien, se mue en confesseur vétilleux.

– Mais Lucien n'a pas de vices... comment dirais-je ? un peu particuliers, hum, hum, concernant la chair ?

– Non. Il est très innocent à cet égard. Mais cette empreinte de la Chine...

Le directeur l'interrompt. Il est rassuré : pas la chair, ça va. La Chine, il en fait son affaire... Il regarde sa montre en tapinois, d'un coup d'œil rapide. Il nous a déjà consacré assez de temps. Il se débarrasse de nous par une péroraison digne de lui :

– Comme vous le voudrez, madame. Ne vous inquiétez pas. Notre système d'éducation est si parfait que nous mettrons Lucien rapidement au pas. Nous ne connaissons pas d'échecs, sauf s'il s'agit de natures foncièrement perverses. Alors pas de quartier... Je n'ai pas d'inquiétude pour votre fils. Nous encourageons l'émulation des enfants entre eux. Ils ont des « capitaines », des garçons comme eux, tout juste un peu plus âgés, les meilleurs, pour les inciter à faire le bien. Ainsi ses camarades sauront rapidement le civiliser... en douceur, évidemment, et sous notre surveillance. N'ayez aucune crainte. Lucien sera bientôt policé, vous ne le reconnaîtrez pas...

Ma mère est de marbre. Je sens, à une palpitation presque invisible de ses narines, qu'elle est contente. Dire que je vais subir un traitement pire encore que celui que je craignais, en proie à ce dadaïs solennel et à ses petits diabolins, et qu'elle laisse faire !

M. Berteaux, de plus en plus pressé, ajoute par acquit de conscience et pour régler l'affaire :

– Je prendrai toutes les dispositions pour son arrivée chez nous lundi prochain, dans quelques jours. Vous aurez le temps de l'habiller. Voici la liste de l'équipement nécessaire. Les conditions financières vous ont été indiquées. Vous ferez le versement convenu à notre banque.

Il est debout. Échassier nous donnant congé. Un grand salut à Anne Marie. Un tapotement sur mon épaule. Nous partons.

Dans le taxi, elle me dit en ronronnant à sa manière, avec une langueur sèche :

– Tu vas être dans le collège le plus chic de France. Pourquoi te tais-tu obstinément ? Tu devrais rire, sourire, être heureux. Pense aux gentils camarades que tu te feras là-bas. Tu t'amuseras bien. Il ne faut pas que tu sois toujours avec des grandes personnes.

Je reste boudeur. Elle se met à exercer sur moi sa séduction, avec ce lent, traînant, moelleux accent angevin qu'elle retrouve quand elle veut plaire, quand elle daigne charmer.

– Nous passerons ensemble ces derniers moments chez les fournisseurs les plus réputés. Tu seras mon petit prince... tu arriveras là-bas tout beau, tout bien vêtu. De loin je serai fière de toi. Les autres garçons, les fils des plus grandes familles françaises,

t'accueilleront comme leur pair. Tu seras smart. Tu auras un blazer avec un badge de l'École sur la poitrine.

Le Regina Palace encore, que je connais déjà par coeur, sa faune, ses bruits, ses odeurs, ses heures, navire ancré dans Paris, dans le monde, mon refuge, d'où je vais être chassé. Je voudrais en profiter encore un peu, mais je ne le peux pas. Indifférence... Il semble que je sois devenu de bois, que je ne ressente plus rien. Je suis Lulu, j'ai l'apparence de Lulu, je mange, je dors, je parle, je n'ai pas de souffrance, juste un poids inexprimable. Est-ce celui de l'existence, moi qui ai si peu d'années ?

Ma mère tâche de me faire plaisir. Elle m'entraîne de boutique en boutique. Je la suis, je l'admire. Une magie s'enroule autour d'elle : dans chaque magasin où nous allons, où elle arrive en cliente inconnue, immédiatement, les vendeuses méfiantes, les vendeurs circonspects, sont pénétrés de respect ! En quelques mots, précis et calmes, elle exprime ses désirs. Ses mains strictes et même pas fouilleuses savent palper les marchandises présentées. D'une moue à peine esquissée, elle rejette ce qui ne lui convient pas : « Non, ce tissu est trop rêche. » Elle choisit, sans désordre, sans éclat, sans afféterie, avec une décision rapide et sûre, sans faire apporter un amoncellement de choses, sans longues tractations. Rien n'est trop coûteux. D'ailleurs elle s'enquiert à peine des prix. Juste une fois ou deux elle dit, par convenance : « Non, c'est trop cher. »

Nous opérons dans les lieux sobres, sans achalandages vulgaires, dans le feutré des visages, dans le silence des acquisitions. Et tout ce qu'elle prend est pour moi ! A moi le délectable des matières, la flanelle, le tweed, la soie, le cuir souple et fort, la cravate striée de vert et de rouge, qui est le lacet de l'école. À moi les maillots de corps, les caleçons, les chaussettes, car elle s'occupe aussi de mes dessous... Elle voudrait que je participe, que je sois plein de convoitises, que je dise : « Je veux ceci, je veux cela », que je fasse des caprices pour obtenir un objet, qu'ensuite je rayonne de satisfaction, que je rie de désir assouvi. Pour lui faire plaisir, parfois je fais semblant d'avoir une préférence, un goût... mais, en fait, je demeure une petite masse passive. Je suis godiche dans ces endroits où règne la solitude de la distinction, avec ces marchands et ces marchandes armés de sourires, d'aiguilles, de ciseaux, à mon service. Une femme à mes genoux pour mes chaussures. Un homme avec son mètre pour mes mesures. Les carreaux écossais, les knickerbockers... Je suis docile, je fais le mannequin, je me déshabille, je me rhabille, j'essaie encore, j'essaie toujours, maladroit, me trompant, m'empêtrant... volontairement ou non, je ne sais. En tout cas, je hais... je déteste ces choses qui vont être la

livrée de mon bague, qui vont m'écraser. Une seule fois j'ai été tenté. Mes yeux ont brillé devant un éclair de métal : un stylo superbe. Je dis : « Maman, maman, j'ai envie... » Anne Marie me répond : « Tu le perdras, mais enfin... » Elle est satisfaite de mon appétence. Elle croit avoir gagné quand je m'en empare. Mais elle se trompe, je la trompe. Le stylo aussi, je l'abomine...

Lumières tamisées. Je ressens l'inanité de la richesse, de ces emplettes qui se déroulent selon les codes de la meilleure société. Cœurs durs de ceux qui servent, cœurs durs de ceux qui achètent. Dureté des expressions polies. Dureté de la France. Est-ce cela la civilisation dont on me pare ? Où est la grâce chinoise, où sont ses rites ? Des rites, il y en a aussi ici, mais prétentieux, serviles, hautains. Ce mépris adulateur, ces signes imperceptibles mais impérieux. La dureté...

Je suis toujours plus malheureux. Plus elle achète, plus je me sens broyé. Pourtant elle achète encore, avec délice, avec passion. À Tcheng Tu, elle achetait aussi, mais c'était avec délectation que j'allais avec elle chez les vénérables négociants. Un achat, c'était un office que l'on célébrait pieusement. Là, elle savait tâtonner, marchander, hésiter, selon les coutumes polies par les siècles. L'âpreté était cachée par des règles d'or, qui faisaient du commerce un art. Ensuite, elle revenait avec son butin d'antiquités chinoises : licornes et bouddhas. Je les aimais. Ils étaient miens, puisqu'ils étaient siens, comme si elle les avait créés, avec patience, plaisir et peine. Ici, à Paris, elle se croit fashionable dans ce qui n'est que transaction sans âme, moi, je la trouve vulgaire. En comparaison de la beauté et de la sagesse des choses de la Chine, que sont ces hochets à la mode qu'elle acquiert pour moi ?

Oui, je sais, elle m'a expliqué qu'ils me procureront la certitude, cette légère arrogance, ce certain comportement à la fois résolu, réservé et expansif, le genre du *sportsman*, du garçon dans le vent. Le jeune preux moderne frappant les balles de tennis et baisant la main des dames, toujours à l'aise dans sa détermination fringante. Ces paquets qui seront livrés « dès demain », recommande-t-elle – à part deux ou trois, petits et précieux, qu'elle me fait porter – sont des pierres pour m'enterrer...

Nous marchons, nous marchons des heures, d'un fournisseur à l'autre, dans les belles rues de Paris, elle jamais fatiguée, rapide, moi à la traîne. Elle s'inquiète à nouveau, elle emploie des ruses, elle m'entraîne dans des pâtisseries, dans un salon de thé plein de « dames bien » qui se chuchotent des confidences autour de leurs tasses. Elle, moi, ce pourrait être la joie... mais je mange bêtement

des friandises en ouvrant la bouche, en mâchonnant comme un automate. Elle essaie de me communiquer son exaltation : « Tu seras un beau garçon... » Non, je serai affreux, déguisé, je ne suis pas prêt, je ne veux pas de ce harnais.

Seul a pitié de moi un patron tailleur. Un nain au visage bourgeonné, rougeaud, dont les traits sont des boursouflures laides et incohérentes. Dans son repaire, discrètement sévère, où les étoffes bien pliées forment des strates superposées, collines duveteuses, il fournit l'uniforme obligatoire des Sources. Pas vraiment un uniforme, un complet de garçon d'une couleur roussâtre, qui sert seulement le dimanche. L'homme me regarde avec son vieux visage amolli par les larmes, des yeux fondus d'une tristesse imprégnante. À quoi sert à ce nabot d'être riche, connu, de régner sur une des meilleures « maisons » de Paris ? Son bras est ceint d'un crêpe noir. Il n'est que deuil. La mort l'a frappé. Il est le seul être qui, au sein de ce monde mercantile, ose se plaindre, il parle, il confie :

– J'avais un fils unique. Il est décédé il y a un an aux Sources, où on avait eu la magnifique indulgence de l'admettre. Au cours d'un match de football... d'un arrêt du cœur. L'École n'y est pour rien... C'est une bonne école. Mais je n'ai plus de raison de vivre. Je continue à faire des uniformes pour les élèves, car j'aime les enfants. Je n'ai plus qu'eux. Tu t'appelles Lucien ? Tu es gentil. Tu seras bien aux Sources...

Anne Marie écoute ces doléances un peu déplacées avec la pitié séante de la Pietà. Moi, tout d'abord, je suis blessé que ce personnage un peu grotesque, malgré sa bonté, me tutoie. Puis je suis emporté par un sentiment vaste, immense, une houle. La mort. Ce gnome l'apporte, l'incarne, il est, vivant, avalé par elle, à cause de son enfant mort. A-t-elle entendu, ma mère ? A-t-elle entendu qu'on meurt à l'École ? Sait-elle que cela peut m'arriver, que cela m'arrivera sans doute ? Je ne m'éteindrai pas en une fois, mais je me recroquevillerai jusqu'à n'être plus. Elle ne veut pas savoir, elle n'a pas écouté, elle n'a pas entendu. Elle n'est qu'offusquée par le mauvais goût du tailleur... Elle lève la tête, elle sourit un peu, elle ignore, elle montre au nabot qu'elle veut bien l'excuser.

La mort, et puis aussitôt le ridicule. Ça la gêne moins, Anne Marie, ce ridicule. Car le tailleur, après ses lamentations, est pris par sa conscience professionnelle, et il se met à œuvrer. Entouré de ses commis, il s'accroupit pour prendre mes mesures. Un crapaud. Va-t-il me gober ? Sa main s'agite entre mes jambes et soudain, il me demande : « Portes-tu à droite ou à gauche ? » Je ne comprends pas, je reste muet, ébahi, devant cette question absurde, obscure et que je devine obscène. Je pressens qu'il veut parler de ce qui me pend entre les jambes et qui s'appelle, je le sais, pour les grandes personnes, un pénis. Ai-je déjà un pénis ou seulement un robinet ? Je suis scandalisé.

Des membres, j'en connais, j'en ai vu en Chine, torturants ou torturés, dans les temples des dieux infernaux, noirs de vieux sang ou incandescents de flammes. Ceux-là étaient de métal ou de pierre, pas de chair. J'en ai vu aussi de vrais, entre les cuisses des suppliciés, pendeloques tenaillées, découpées en lanières, arrachées. Enfin j'en ai vu de normaux, dans la rue, partout. C'était naturel, c'était la vie... Mais... pourquoi maintenant ce trouble, ce dégoût ? Est-ce la peur ? D'une part j'ai peur qu'on me le coupe, d'autre part je n'en veux pas. Quoi qu'il arrive, j'en ai honte.

Je ne réponds toujours pas, je suis devenu rouge, j'ouvre une bouche vide... C'est alors que ma mère, avec une légère gaieté, avec même une pétillance, s'empresse de mettre fin à cette situation : « A gauche, Lucien porte à gauche. » Là elle me met hors de moi. C'est terrible. Comment sait-elle ça, elle qui ignore mon corps ? Je ne lui reconnais pas le droit d'en parler. Je lui jette un coup d'œil profond, un coup d'œil de détresse, de reproche, une supplication, mais elle ne le voit pas, elle reste superbe, reine revenue à son impassibilité pendant que le tailleur, qui avait courbé l'échine devant mon sexe, se redresse.

Ainsi se sont passés deux ou trois jours. Le temps s'en va, grignoté, me grignotant. Le temps est une matière incolore, la matière en soi, qui dévore. Je ne suis pas prostré, je reste insensible. Même devant Anne Marie, surtout devant elle. Jamais je ne l'ai eue autant à moi, constamment, excepté la nuit où nous dormons chacun dans notre chambre. Elle vit avec moi, je la sens, je l'entends, je la regarde, je sais que c'est elle, avec sa consistance, son être que je connais si bien. Elle respire, elle mange, elle boit, elle parle, moi aussi, un peu – mais parfois je me demande si elle n'est pas une apparition, une émanation. En effet, je ne me gave pas d'elle, il me semble que j'en suis rassasié, qu'elle m'est étrangère,

une ennemie inconnue. Et pourtant, chaque seconde qui part, je la sens se consumer, s'éteindre, je me dis que le tas des secondes sera bientôt épuisé, que l'échéance de la séparation approche, approche toujours, toujours. J'ai peur. J'ai peur du temps qui meurt sans arrêt et qui ne meurt jamais, se prolongeant encore, gangue de mon existence, jusqu'à ma fin... j'ai peur du temps qui, d'abord, va me précipiter à l'École et ensuite, impitoyable, continuera de jouer avec moi, écrasé, vivant, peut-être ne vivant plus, probablement mort-vivant. J'ai peur du monde, j'ai peur de tout, j'ai peur d'être. J'aimerais être soulagé d'être, n'être plus. Mais la vie me tenaille, elle ne veut pas, loin en moi, obscurément, quelque part, cesser. Est-ce à cause de ma mère, de l'espoir fou de la revoir ? En attendant, je suis enfermé dans ma maussaderie, je subsiste à peine, comme si, par mon atonie, je voulais donner remords et mauvaise conscience à ma mère.

Mais elle n'a ni remords ni mauvaise conscience. Parfois, elle me fait ce reproche persifleur : « Tu boudes, eh bien, boude... Ce n'est pas intelligent. Ton père boude toujours. J'en ai l'habitude... » Là-dessus elle rit. Et, plus que jamais, elle active mes préparatifs de départ. Elle n'oublie rien. Les paquets de nos achats s'accumulent dans l'appartement, elle les défait, m'appelle pour admirer leur contenu, toutes ces babioles étincelantes qu'elle range soigneusement. Je n'admire pas... Et pourtant, quand à Tcheng Tu arrivait la valise diplomatique, ces caisses énormes, bardées de fer, dont Anne Marie surveillait le déballage, ce fracassement, moi, à côté d'elle, avec quelle joie je voyais surgir, hors des couches protectrices de paille, toutes les merveilles qu'elle contenait : plein de bouteilles et de conserves, un tas d'objets de l'Occident lointain, souvent des gâteries pour moi. Mais ici, je n'apprécie pas, je déteste ces choses de l'Occident qui n'est plus un mirage, qui est au contraire un enlissement où je m'enfoncé,

Et puis un matin, l'avant-veille de mon départ, je vois arriver la Fatalité sous la forme d'une dame âgée, grasse, les cheveux en touffes blanches, feux follets, la face camuse, respectueuse. C'est la lingère qu'Anne Marie a commandée pour m'émétique. Elle remet à la femme un rouleau de ruban blanc où, à chaque pouce, apparaît mon nom inscrit au fil rouge : « Lucien Bonnard, Lucien Bonnard... » Que de Lucien Bonnard qui ne seront pas moi, mais mon matricule, mon numéro ! La personne, après avoir beaucoup salué et reçu les instructions nécessaires, s'assied dans un coin avec son fil et son aiguille, semblant disparaître dans la crétinerie. Elle est précise ; ses mains s'activent comme si elles étaient pourvues de leur propre cervelle. Aussitôt au travail, elle ne cesse pas. Sur mes vêtements

d'école, sur les chandails, les blazers, les chemises, les caleçons, sur tout, sur chacun d'eux, elle coud à la bonne place, par-derrrière et en haut, une mince languette qu'elle a d'abord découpée avec soin et qui proclame que c'est Lucien Bonnard qui portera ce vêtement, qu'il est à Lucien Bonnard. Je pourrais me sentir l'heureux propriétaire de ces beaux affûtiaux, être fier de ce culte qu'on me rend, mais je sais qu'au contraire, ils sont pour moi l'esclavage, l'asservissement au monde disciplinaire, au monde de l'École. Anne Marie inspecte avec satisfaction le travail de cette idiote, dont la face est béate de nullité profonde ; et pourtant c'est elle, ma parque dérisoire... elle m'enregistre dans le néant, moi, le fantôme de moi-même.

Ma mère n'éprouve ni remords ni mauvaise conscience. Je suis même le témoin de sa joie car elle a commencé à s'ébattre dans le monde de Paris. Outre les courses, il y a eu bien d'autres choses ; elle s'est mise à créer son nouveau personnage, à s'installer sur un piédestal encore modeste. Elle est intelligente, Anne Marie, elle comprend, elle s'adapte... Je le sais, à cause des coups de téléphone qu'elle donne ou qu'elle reçoit à l'hôtel, que d'ailleurs, dans ma lassitude, je n'écoute pas, mais que j'entends, dont les mots me parviennent... Edmée d'abord, souvent... Anne Marie, au son de cette voix, est transformée, plus du tout réservée. Maintenant, soi-disant, elle aime Edmée et Edmée l'aime... À l'écouteur, elle est la sirène qui prend place dans l'aquarium d'Edmée consentante, elle entre d'elle-même dans le bocal. Que s'est-il passé ?

À la réflexion, je me demande si, à cette époque, elle n'a pas abandonné ses premiers espoirs trop grands. À Paris, le rêve a éclaté, et elle se contente de ses morceaux. Maintenant elle accepte de partager André, elle ne peut le prendre en entier, juste un morceau. Pour elle, la sublimité, l'orgueil et l'admiration cultivés ensemble, la compréhension secrète, les délicatesses du coeur et de l'esprit, les échanges invisibles, l'emploi de certains mots, de certaines intonations, de certains regards. Pour Edmée les fruits du monde, les coupes pleines et les encens de l'univers, le corps de la terre, la terre elle-même, fécondée et fécondante d'honneurs, de richesses et de plaisirs. En attendant que les choses se décident, Anne Marie assurera son emploi dans le cénacle d'André, dans la petite société demeurée autour de lui, sous le sceptre d'Edmée. Allons, Anne Marie et Edmée, faites la ronde autour d'André, pendant que je serai à l'École...

Ça m'est égal. Tout m'est égal. Ma mère se compromet, satisfait sa vanité, qui est encore plus grande que son orgueil.

Et, en effet, ça continue..

Au téléphone, il y a souvent Diane et Rose, deux sœurs inséparables, un couple qui écrit des livres, grandes amies d'Albert et aussi commensales, prêtresses ferventes, bonnes à tout faire d'André et d'Edmée.

Je sais déjà bien des choses d'elles car, à Tcheng Tu, Albert en parlait souvent, avec tendresse et un peu de mépris. Ces deux dames vivaient, à ce que j'avais compris, de leur talent à complimenter et de leurs petits soins prodigués aux prétentions d'autrui. Des « parasites », comme disait Albert, avec sa mine un peu dédaigneuse, mais des parasites laborieux et méritants, d'excellentes personnes nécessaires. Anne Marie semblait assez froide, distante quand leurs noms venaient dans la bouche de mon père. Mais maintenant, au Regina Palace, quand Diane et Rose appellent, je constate qu'elle fait sa charmeuse, sa délicate et qu'elle joue la petite fille, assumant ce rôle encore inconnu de moi, se confiant aux matrones expérimentées, ces arrangeuses patentées. Aux sœurs, elle se montre naïve, désarmée, effrayée devant le gouffre qu'est Paris, ayant besoin de leurs conseils, de leurs avis inestimables. Voix enfantine d'Anne Marie et exclamations amoureuses ! En somme, l'amour par le fil magique du téléphone. Évidemment, ma mère annonce sa visite. Je perçois alors, venant des deux dames – mais je ne sais laquelle produit ces sons enthousiastes – des gloussements de volupté.

Anne Marie est une araignée. Elle tend sa toile où je suis pris, où je vais disparaître, où elle va me manger.

Mais je ne montre rien. Je fais ma face de mule, comme elle dit, un peu embarrassée par mon attitude qu'elle ne veut pas comprendre, dont elle ne veut pas voir que c'est le signe de la supplication intense et muette. Je vis dans le vague.

Je me souviens très mal et pourtant très précisément de la première visite aux deux sœurs. Certainement, ma mère la juge importante puisqu'elle se fait belle et qu'elle me fait beau...

Une antique rue de Passy, courte, large, rassurante et triste, avec de beaux immeubles, cariatides et poignées de cuivre astiquées, moulures, porches, patine, conservés pour l'éternité, comme si rien ne s'y était passé, comme si rien, jamais, ne pouvait s'y passer. Les êtres, là-dedans, doivent rester immuablement les mêmes, le temps ne peut pas avoir de prise sur eux, ils s'usent d'une usure arrêtée.

Ainsi, inaltérables et pourtant déjà altérées, m'apparaissent Diane et Rose...

Leur appartement est une vieillerie grande et belle, emplie d'un bric-à-brac poussiéreux et précieux, sentant aussi l'économie, la parcimonie. Il y a des fauteuils, des tapisseries, des divans, des allégories, toutes sortes d'entassements nobles et désuets, ayant beaucoup servi, fruits, par héritage, d'une époque où leur famille était plus prospère. Pièces chargées de bibeloterie, parquet craquant et impression de pénétrer dans une quiétude pleine de petits secrets et de petits calculs. Quiétude qui s'est propagée à ma mémoire. Les deux personnages de Diane et de Rose émergent de semi-ténèbres, percées par les lueurs d'objets argentés, chandeliers et coupes. Quel âge ont-elles ? Peut-être que Diane a un âge puisqu'elle n'est que prétention à la coquetterie et même à la beauté. Très brune, d'un brun gras sec, d'une maigreur parée, la tête en parallélogramme allongé, dont les traits me semblent déviés sur la gauche, en une obliquité surprenante. D'ailleurs, tout en elle est dévié et oblique, les yeux myopes qui louchent, même sa bouche en cul de poule, même son nez de marquise. C'est cela, Diane prétend être une sorte de marquise. Ses imperfections, elle les cache sous des fards, des couches violentes, une palette qui barbouille ses paupières, ses joues, ses lèvres. Est-ce pour nous faire plaisir qu'elle s'est habillée d'une tunique chinoise écarlate, ancien don d'Albert ? Elle étreint la première Anne Marie, en se pâmant, en débordant de bienvenue, en restant toutefois la boudeuse perpétuelle qu'elle est, la méprisante lippue, la grande ennuyée. Elle m'aperçoit. J'ai droit à elle aussi, mais peu, elle est lasse, je ne l'intéresse guère.

C'est alors qu'arrive la chaleur de Rose. Elle est le contraire de sa sœur, le contraire de l'afféterie criarde, elle porte sur elle la dignité, l'enjouement, l'amabilité sérieuse au kilo, le grand sentiment, mais mesuré au centimètre. Pour nous, il y en a des tonnes et des mètres ! Elle approche, sa laideur vient vers nous. La laideur, pas la grande laideur, juste le manque de beauté, peut-être voulu, confirmé par l'attitude et l'habillement. L'attrait de Rose. Elle le mijote. Sa robe noire simple, fourreau-tablier, fourre-tout de son corps, elle l'a garnie de dentelles et épinglée d'un camée, minimes ornements pour prouver qu'elle participe à l'élégance. Une face plate aux traits écrasés, très blanche, un peu granuleuse comme de la purée de pommes de terre, d'où saillent deux gros yeux protubérants, cuits au court-bouillon, des yeux bien plus myopes que ceux de Diane. Elle ne voit pas, elle tâtonne et elle porte, suspendu à sa poitrine, son arme, son outil de travail, un face-à-main qu'elle braque quand il lui faut absolument dévisager les gens, comprendre une situation. Figure un peu cuisinière. Rose cuisine le Tout-Paris. Sa bonne grosse tête est enroulée de nattes formant paillason autour de son crâne.

Rose, de loin, du fond du vestibule, progresse sans agitation, sans frénésie. Aveugle, elle marche à petits pas, les bras tendus, bien ouverts vers son but, qui est ma mère. Elle l'atteint. Et, ainsi qu'une vague, elle engloutit Anne Marie dans sa forte poitrine. Longue étreinte, avec toujours la voix qui coule. Bonheur, surprise divine, joie... Anne Marie est presque asphyxiée, sa tête balance au-dessus de celle de Rose, qui est courtaude, elle essaie de répondre. Soudain, fin de l'embrassade, Anne Marie est libérée. Coup de face-à-main de Rose pour s'assurer qu'elle n'a rien oublié. C'est alors qu'elle m'aperçoit. Aussitôt, elle se projette vers moi d'un seul pas, me visant. Elle tombe juste. Trilles, et je suis absorbé à mon tour. « Ma chère, quel joli petit garçon vous avez là, votre Lucien, presque un jeune homme... » Enfin, j'émerge.

Le cérémonial du thé. Les dames, sur leurs chaises anciennes, un peu fanées, ont pris les poses à la fois attentives et alanguies du thé-bavardage. C'est une symphonie qui me bat le tympan. Ce jour-là, je fais connaissance du flon-flon mondain, une orchestration dont je distingue mal les notes. La rapidité des mots, l'alternance des voix, le changement des timbres – gravissimo de la confiance, andante du rire-sourire, allegro des rires vifs, moqueurs, hilares, parfois le mezzo voce du chuchotis scandalisé et même le pizzicato de l'accusation véhémence. Les gestes des dames accompagnent les débits et les postures, la cuiller tournée dans la tasse, les petites gorgées, le sucre... Combien de conversations de ce genre me sont réservées pour l'avenir ? Éternelle répétition... Diane et Rose sont de fameuses bavardes, expertes à avancer la louange, à distiller le doute, à semer le chaud ou le froid, selon leurs intérêts. Commérages allant de l'extraordinaire apologie à la médisance feutrée – rarement la médisance noire : leurs commentaires ont à la base une vérité subtilement déformée. C'est un art. La prudence de Diane et de Rose leur permet de concocter tous les dosages, même les plus audacieux. Car ces aduleuses sont aussi des rancunières avec l'air de ne pas y toucher. Deux bonnes filles, l'une apparemment timbrée, l'autre mémère. Évidemment, face à elles, à leur abattage, Anne Marie – dans leurs rares pauses, dans leurs respirations pour amener leurs grands effets, dans les points d'orgue de leur concert – ignorant tout de Paris, se contente d'approbations de la voix, parfois d'une inclinaison de la tête. La jouvencelle et les matrones...

Pour cette première visite, tout est louanges, hydromel et makuelo, alcools des retrouvailles, tournée générale de l'amitié. D'abord, l'avalanche de compliments sur ma mère, des admirations, des tendresses, de surprises enchantées sur sa beauté, son bon goût,

son sang-froid, sa parfaite tenue, son intelligence, sa modestie, son charme discret et prenant... Mots, mots toujours les mêmes, litanie que je ne cesserai d'entendre, dès que les gens parlent d'elle.

Ensuite, on fait attention à moi. Diane laisse le travail à Rose, qui de nouveau m'attire à elle, me flatte, prend pour me parler une voix sucrée, fausse, comme font les grandes personnes qui n'ont pas d'enfants. Je ne réponds pas. Elle ne se décourage pas. Elle prend à témoin l'assistance de mes qualités. Anne Marie a beau faire des signes d'encouragement, je suis muré dans mon silence, je n'en sors pas. Alors Rose, en désespoir de cause, recourt à des chatteries gênantes, petits baisers et chuchotis intimes, il me semble être un animal qu'on appâte. J'ai un mouvement de recul, puis je prends mon air le plus lointain, le plus absent. « Il est timide », observe Rose qui renonce, avec un sourire découragé. Ma mère cherche une excuse pour justifier ma conduite. « Il part après-demain pour l'école des Sources, la meilleure de France, et imaginez-vous qu'il n'est pas content... » Là-dessus, pleuvent sur moi reproches cordiaux et baumes des encouragements, mais je persévère dans mon obstination. Je ne suis pas content, absolument pas. Alors, on m'abandonne et je me retire au fond de la pièce, seul au monde, le derrière posé sur un sofa.

Vient le tour de mon père. Un déluge fleuri, chaud, chaleureux, plantureux, il est même étonnant que tant de liquides appréciatifs puissent venir des cœurs secs de Diane et de Rose. Et cette fois c'est spontané. Je le sens. Albert absent est là. Albert si bon, si généreux, si galant, si prévenant, si dévoué, un cœur d'or, Albert sensible, délicat. Albert, ce diplomate apprécié et courageux. Albert l'excellent, le plus sûr des amis, le meilleur des maris. Rose, en prononçant ces derniers mots, regarde Anne Marie du coin de sa myopie, mais sans se servir de son face-à-main. Ma mère se méfie : Albert a peut-être écrit pour se plaindre... Mais, comme chez Edmée, elle ajoute, surajoute, fait de la surenchère sur mon père. Rose est lancée, rien ne l'arrête. Il y a comme un regret, un penchant chez Rose. Encore une qu'Albert a séduite...

Moi, je suis collé sur mon divan, bien assis sur le rebord, la tête un peu penchée, les pieds ne touchant pas le sol. Je ne veux pas être là, je suis en voyage en Asie, il me semble voir un margouillat plaqué sur un mur, immobile, avec sa gueule de minuscule dragon, et, dans son ventre translucide, une mouche en train d'être digérée. En fait, j'écoute ma colère, elle bout contre les sœurs, contre Anne Marie, mais elle ne fuse pas. J'écoute aussi les pérореuses qui, du reste, me laissent à moi-même, m'ayant oublié. Elles sont trop occupées, en pleine besogne. Après avoir déblayé le terrain, ces

considérations polies et laudatives sur la famille Bonnard, elles abordent le grand, le seul, l'unique sujet : André et Edmée.

C'est le morceau de bravoure, et aussi l'os à moelle de Diane et de Rose. Diane entonne le la par un coup de trompette de sa bouche suçoteuse : éclats glorieux, rires écorchés, la palette de son visage se défait tellement ses traits hurlent... Malgré ces sonorités distordues, je suis déçu, je n'apprends rien sur André. Curieusement les mots utilisés par Diane sont ceux qui ont déjà servi pour Albert – bonté, générosité, cœur d'or, séduction – quoiqu'il ne vienne à l'esprit de personne de comparer André, ce géant, cette lumière du monde, ce roi de la Terre, ce faiseur de nations, cette éminence grise universelle, au malheureux sous-fifre qu'est mon père. Comme elle a déjà épuisé le laudatif et le fantastique, elle manque de termes suffisants. Elle est censée nous faire pénétrer dans le grandiose, l'apothéose d'un titan, d'un génie, d'un dieu, dans un culte messianique et on reste dans le banal...

La pauvre Diane ! À force de clameurs frénétiques, elle s'étrangle, son nez se pince, son rimmel coule et ses yeux se retournent dans leurs orbites, de sorte qu'on n'en voit que le blanc. Mais, après un répit sacré, respecté religieusement par Rose, et donc par Anne Marie qui se modèle sur elle, Diane repart dans un second souffle, moins bruyant, plus contrôlé, elle donne des détails. J'apprends enfin quelques particularités soi-disant époustouflantes d'André. Je connaissais son incapacité à dormir plus d'une heure par nuit. Mais ce que je ne savais pas c'est que, pour permettre à Edmée de se reposer plus longuement, André, dans le lit conjugal, toutes lumières éteintes, assis sur son séant, a su vaincre les ténèbres : il écrit, il annote des rapports et, ainsi, par ses pattes de mouche, il donne des ordres à ses agents à travers le monde, tout ça dans le noir ! Prodige. André, éternel vigile et nyctalope, au-dessus des lois de la nature, qui, dans la longue coulée des nuits, est à la fois maître de la diplomatie et amoureux de sa femme, dont il sent les formes chaudes, dont il voit les yeux clos pendant qu'il gratouille du papier, jusqu'à ce qu'arrive l'aurore. Alors il part pour le Quai. Et le soir, il est prêt à accompagner Edmée effervescente dans les raouts. Du moins, était-ce ainsi jusqu'à son malheur. Anne Marie ne cille pas à cette description des nocturnes amoureux d'André, elle acquiesce du menton aux fanfares quasi métaphysiques de Diane-Homère.

Soudain le silence. Diane ferme les lèvres, fait de ses paupières un rideau et, définitivement épuisée, s'écroule contre le dossier de son fauteuil. Elle gît, belle morte respirante, exprimant par son épuisement, la douleur du chef-d'œuvre accompli, ce récitation qui l'a tuée. Anne Marie, maîtresse d'elle-même, dodeline, approuve, dit

quelques phrases transportées, sans exagération. Diane, devant cet hommage à son talent et à ses sentiments, se réveille, dolente, pâmée, ravie, trop fatiguée pour prononcer même une syllabe.

C'est au tour de la prestation de Rose.

Il y a manifestement répartition des tâches entre les deux sœurs. Le numéro sur André est réservé à Diane. Rose, elle, sa spécialité, son gros morceau, c'est Edmée. Elle commence doucement une longue mélodie sucrée. Poètes orientaux, avez-vous inspiré Rose ? Elle dépeint la beauté d'Edmée avec des métaphores, des ouvragés, de la nacre et des pierres précieuses, des gemmes rares, et des fleurs de rhétorique, nées de l'imagination, fabuleuses, puis plus humbles, exquises, nées de la terre, écloses à travers les forêts, les bois et les champs : pâquerettes, renoncules, bleuets. Il y a des comparaisons avec les animaux nobles, la biche et ses yeux, la gazelle et son élégance. Elle n'omet pas les merveilles de la nature, les sources, les fontaines, les ruisseaux. Rose a le talent, on pourrait même dire, la grâce, des clichés. Ça coule, ça coule... Après les qualités physiques d'Edmée, Rose aborde ses qualités morales. Chapitre sur son intelligence, chapitre sur son cœur... la voix de Rose se fait plus insinuante, plus douce, une onction. Edmée est la compagne merveilleuse d'André, la seule créature digne de lui. Elle aime et protège cet archange athée, ce roi parfois adonné aux humeurs sombres. Elle est sa lumière, sa vie. Elle lui est dévouée, elle le comprend, lui qui a tellement besoin d'être compris. Elle est plus que sa femme, elle est sa mère aussi.

Ainsi parle Rose, elle chante la cantate de sainte Edmée. Il me semble que, tout en déversant ces pieux versets, elle scrute Anne Marie, mais ma mère ne fait que sourire légèrement.

Soudain la litanie de Rose s'enfle, devient gémissement prolongé, lamento... L'affreuse disgrâce d'André, la monstrueuse iniquité. L'aurait-il supportée si Edmée n'avait pas été à ses côtés ? Edmée a été merveilleuse. Depuis ce jour fatal, elle veille sur André, elle le rassure, elle le réconforte, elle a le don de trouver les mots guérisseurs. Jour et nuit, elle lutte, elle se bat avec lui pour sa survie. André aurait pu se suicider, il en a été tenté. Edmée l'a sauvé et André lui en sait gré, l'entoure de sa reconnaissance. André et Edmée, c'est le couple unique. Grâce à Edmée, André a retrouvé l'espoir.

Alors s'éteint la voix de Rose, dans un decrescendo, comme expire une prière au Très-Haut. Mais ses yeux aveugles convergent vers Anne Marie. Silence encore, un peu lourd, un peu pesant, une attente. Que signifient ces discours de Rose sur Edmée, sorte de

herse qu'elle promène devant ma mère ? Rose n'est pas une personne à agir gratuitement. Sa face est entremetteuse. A-t-elle été chargée de faire sentir à Anne Marie qu'elle ne doit pas devenir une gêne, une menace, une irritation ? En somme, on dirait que Rose a remis à Anne Marie un exploit d'huissier lui signifiant : « N'ayez pas de prétentions exagérées. Tenez-vous à votre place et notre petit monde, sous la houlette d'Edmée, vous accueillera à bras ouverts... » Rose guette Anne Marie qui est belle, impassible, calme, d'une certaine façon rayonnante et qui dit, après un long silence : « Edmée est la meilleure des femmes, elle est irremplaçable auprès d'André, comme ils s'aiment l'un l'autre... » Là-dessus, Rose retrouve son sourire de ragoût paisible, elle est satisfaite, heureuse d'avoir accompli sa mission, rassurée : Anne Marie ne dérangerà pas, Rose sera son mentor, André fera joujou avec elle, Edmée continuera de régner.

Anne Marie a compris que Rose n'était qu'un instrument aux mains d'Edmée ; elle l'a désarmée en entrant dans son jeu. Par son intermédiaire, elle vient de passer un pacte avec Edmée. Elle a capitulé officiellement, afin de mieux jouir du présent, mais pour recueillir probablement plus, tout peut-être, dans quelques mois ou quelques années, car elle ne renonce jamais.

Ces dames papotent. Des riens, des bagatelles, ces rumeurs de Paris dont les sœurs sont engrossées, alors qu'Anne Marie en est vierge. Maintenant, Diane a besoin qu'on parle d'elle, a besoin de parler d'elle. C'est une de ses démangeoisons fréquentes et irrésistibles. Tout d'abord, elle s'est repoudrée, refardée, remise dans ses charmes obliques. Sa voix part, impérieuse, pas en délires hystériques mais en coassements acidulés. Elle est son propre procureur général. Elle dénonce... quoi ? Le magma littéraire, le ferment, le fumier des lettres, le petit monde complotant des éditeurs, des critiques, des auteurs célèbres, dont le pot de chambre prétentieux s'emplit de vanité et d'argent. Mais ces individus sinistres se gavent dans leur mangeoire, en lui refusant sa part. Jalousie, jalousie, ces gens ne veulent pas comprendre son œuvre, font la fine bouche... Ah, coterie maudite, engeance. Diane tangué sur la mer des injustices, elle stigmatise les « saletés », elle raconte les manœuvres ourdies contre elle, elle cite des noms. Untel l'a plagiée, Untel l'a volée, Untel lui a proposé un contrat honteux, Untel lui a refusé un manuscrit, Untel ne lui a consacré que quelques lignes médiocres dans son article. Elle n'en finit pas, elle n'en finira jamais de vider son fiel. C'est peut-être aussi son plaisir, cette vidange.

Albert, à Tcheng Tu, se moquait d'elle ! Il disait : « La pauvre, elle

se croit du génie alors qu'elle n'écrit, au plus, que des œuvrettes alambiquées, prétendument coquines, des nullités vaines, de ridicules fioritures. »

Sa sœur s'indigne par des enrouements à bon escient. Elle s'est composé la face nouillarde de la compassion. Anne Marie fait de son mieux pour la suivre dans la pitié et l'écœurement, mais elle ne vaut pas Rose, évidemment. Rose est tellement habituée à tenir sa partie dans cette scène ! Duo réglé par les sœurs pour leur clientèle, travail de salon pour un quidam ami, pour une connaissance qui se croit ensuite obligée d'acheter un exemplaire de luxe. Petits profits. Anne Marie ne propose rien, selon le conseil d'Albert de ne pas se laisser « taper » par ces dames. Rose a un mystérieux sourire perspicace. Là aussi, je me souviens de Tcheng Tu, ça me revient. Albert racontait que Rose ne se faisait pas une idée exagérée des talents de Diane, mais qu'elle ne l'avouerait jamais, plutôt périr. Elle est l'esclave de sa sœur, et même son souffre-douleur. Elle, pendant que Diane tintinnabule avec ses clochettes sur les hauteurs du grand art qui lui valent tant de tracasseries et rarement un sou vaillant, elle fait bouillir la marmite en publiant dans les journaux des romans-feuilletons à l'eau de rose, avec tous les poncifs bien-pensants, où l'on ne va pas au-delà du chaste baiser avant le couronnement des fleurs d'oranger... Rose ne parle jamais de sa laborieuse production qu'elle place aisément dans les gazettes. « La cigale et la fourmi », plaisantait finement Albert.

L'acrimonie de Diane s'épanche interminablement. Je n'écoute plus du tout. Mon attention s'est portée sur un grand tableau en face de moi, avec un cadre à moulures dorées. La toile est sombre, presque noire, encombrée de masses qui sont des rochers ou des nuages. Je tâche de distinguer des formes. Enfin m'apparaît un monsieur à la tête cornue, poitrine nue, la moitié inférieure de son corps étant celle d'un bouc poilu. Cet étrange personnage est coquin. Allongé dans un pré ou un bois, il est à demi soulevé pour tendre une fourche vers des rotondités blanchâtres, qui se révèlent être les postérieurs protubérants de deux dames tout à fait déshabillées, grasses et occupées à s'enfuir. Je suis fasciné, mais choqué dans ma pudeur. Comment Diane et Rose peuvent-elles supporter pareille obscénité chez elles, dans leur salon ? Encore Diane, passe ; mais Rose, si convenable !

Je cogite. Pourquoi chez Edmée, la nudité de la statue de l'entrée ne m'a-t-elle pas gêné ?...

Je somnole un peu. Je suis tiré de ma torpeur par un petit remue-ménage. Politesses de l'au revoir, il y a beaucoup de « Revenez

souvent ». Anne Marie s'apprête à partir, elle est en train de saisir son sac. Quand elle est levée, Rose lui fait un sourire de pleine lune et susurre :

– De toute façon, à bientôt, Anne Marie, à lundi soir pour le mah-jong chez André et Edmée.

– Mais je ne sais pas, je ne suis pas au courant.

Alors, les deux sœurs se volatilisent, disparaissent en vapeurs. Elles ne sont plus. Elles ont fait une gaffe. Elles se décomposent... et si André et Edmée avaient décidé de ne pas inviter Anne Marie, de ne pas l'admettre dans leur cénacle ! Anne Marie fait bonne figure, elle se livre aux dernières amabilités.

Nous nous enfuyons. Dans l'escalier, ma mère a son coin de bouche qui tremble, son signal de détresse. Effondrement. Ses cils battent, ses yeux sont trop secs, sa peau est tirée, son cou est disloqué, sa tête s'égare au bout de ce cou. Elle ne dit mot, mais ses lèvres parlent, lui disent son malheur. Dans la rue, elle marche, somnambule. Elle est blanche.

Pour moi, un espoir naît de son anéantissement : si tout se fracasse autour d'elle, elle me gardera. Après une pareille catastrophe, elle m'aura au moins, même si je ne suis qu'une mince consolation. Moi, je lui serai fidèle, je l'aimerai toujours.

Notre appartement du Regina Palace. Je regarde ma mère et ses stigmates. J'ai pitié et, en même temps, je suis plein d'une joie sauvage. Elle s'est étendue sur son lit, elle ne me dit même pas d'aller dans ma chambre tellement je lui suis indifférent. Peu importe... Je la regarde avec une précision clinique, je note tout : son visage cireux, son corps rigide, avec, étrangement, au bout de ses mains, ses doigts qui palpitent, sans qu'elle s'en rende compte. À un moment, elle prend un mouchoir, et essuie ses yeux cependant que de sa gorge sortent des espèces de sanglots. Anne Marie pleure. Tout à coup, avec énergie, avec une résolution extraordinaire, elle s'assied sur son lit. Elle semble décidée. Elle tend le bras vers le téléphone, je devine qu'elle va appeler Edmée, lâchement. Cela ne lui ressemble pas. Mais son bras, au moment de décrocher le récepteur, retombe. Son visage est dur. La tentation est passée, son orgueil a triomphé. Ça la rend mauvaise, elle me crie : « Va-t'en. Je ne veux plus te voir. » Je la regarde. Je la plains et je ne la plains pas. Je voudrais me jeter dans ses bras, la consoler en même temps que je fais un pas pour partir. Elle renifle d'une façon sèche et saccadée... Elle souffre.

Je vais franchir la porte, pénétrer dans le corridor qui mène à ma

chambre. À ce moment, le téléphone sonne et je m'arrête, je reste. Anne Marie s'est jetée sur l'écouteur. Aussitôt, son visage s'éclaire, un soleil, je suis certain que c'est Edmée. Sans doute Edmée l'appelle-t-elle parce que Rose l'a alertée. Comment Anne Marie peut-elle être aussi servile ? Elle a sa voix claire, bien dégagée, pour dire : « Je vous remercie, Edmée. Cela me fait plaisir... Oui, lundi soir, à huit heures, le mah-jong... »

Une aurore boréale s'étend sur le paysage de ses traits. La lumière... c'est cela, ma mère est lumineuse. Elle est livrée à une certitude calme qui donne à sa face un rayonnement clamant : « J'en étais sûre. » Elle sait, de tout son être, que les choses doivent se passer d'une certaine façon, qu'elles ont un cours inéluctable, un cours faste qui, à la fin, lui donnera André. Elle ne s'est pas trompée, elle ne se trompe jamais. Sauf quand il s'agit de moi.

Je décide de me venger par une comédie. Je reviens vers elle transformé en héros des Royaumes Combattants, le fameux héros vengeur au masque rouge du théâtre chinois. Je vais faire éclater mon ch'i, je vais enflammer les nuées noires, sulfureuses qui sont en moi, je vais faire retentir ma voix de tonnerre. Je me suis assez contenu, le moment est venu de me livrer à la grande colère, selon les rites... Moi, masqué. Elle sera surprise, étonnée, affolée, éperdue quand elle me verra – comme elle ne m'a jamais vu – m'adonnant aux terribles et justes fureurs. Je me rapproche d'elle, et, à un mètre de son lit où elle s'est à nouveau allongée, je me livre aux gestes consacrés. En un instant, ma face est démontée comme une mer sous l'ouragan de ma violence ; dans un grandiose effrayant, je roule des yeux flamboyants, je tape des pieds de toute ma force, avec un grondement de rage, mes bras balayent l'espace comme des fléaux mortels. Mon regard hurle : « Maman, maman, je ne veux pas que tu ailles au mah-jong lundi soir. Le matin même tu m'auras abandonné. Je ne veux pas que tu sois heureuse quand je serai triste. Je ne veux pas. » Ma mère est interloquée. Elle me regarde avec une sorte de stupéfaction et puis elle tend les bras vers moi en murmurant : « Mon petit garçon... mon petit garçon... » Moi, dans mon paroxysme, toujours avec mes yeux et mes bras, je lui lance comme un crachat : « Je ne t'aime pas, je ne t'aime pas du tout, tu es méchante... » Anne Marie, pâle, les veines de son cou se gonflant, ses mains tremblantes près de ma tête, essaie d'arrêter mes gesticulations : « Tu es mon petit garçon, tu es ce que j'aime le plus au monde. » Ainsi, elle m'aime plus qu'André... Soudain ma transe a disparu, au contraire, je suis emporté par une vague, un flot d'amour, je suis l'immensité de l'espoir. Et je pleure, je pleure à gros sanglots, sans honte, je suis plein de larmes, je supplie Anne Marie :

– Maman, garde-moi, nous irons lundi soir ensemble au mah-jong.

Anne Marie n'est plus que tendresse. Je me précipite sur elle. Elle me prend dans ses bras, elle me serre contre elle et dépose sur mon front un baiser, un vrai baiser, pas un effleurement, la marque même de ses lèvres, longtemps, des secondes...

– Maman, tu me gardes et je t'accompagnerai au mah-jong.

Elle s'est redressée. Aussitôt, je sais qu'elle s'est éloignée de moi, qu'elle refuse. Elle a pris sa distance. Et, avec une sorte de paix soyeuse, elle me dit:

– Mon petit Lucien, ce n'est pas possible. Ce ne serait même pas souhaitable du tout. Comprends-moi, mon petit garçon chéri. Je t'aime, je veux ton bien. Et c'est pour ça que je t'envoie dans cette école. Tu es trop pensif, trop renfermé.

Ces mots, je les ai déjà entendus souvent. Quelques instants, j'avais cru qu'elle céderait. Je le sais pourtant, qu'elle ne cède jamais, qu'au plus, elle daigne ruser. Alors, je grognasse :

– Au moins lundi soir, ne va pas au mah-jong. Je penserai à toi et je ne voudrais pas que tu sois là-bas.

– Mon enfant, mon petit, ce serait très impoli de ne pas me rendre chez André et Edmée. Ils m'ont invitée, j'ai déjà accepté. Et puis, comprends que c'est important pour moi. Tu ne veux pas que ta mère soit contente ?

C'est fini. J'ai repris mon air absent, ne répondant aux gentilleses d'Anne Marie que par des « oui » et des « non ». Elle me fait la cour, elle essaie de me distraire, de m'amuser, de me séduire, elle me gâte. Mais au cours du dîner, au restaurant de l'hôtel, où, selon sa tactique habituelle, elle me propose tous les mets alléchants que je repousse, elle s'énerve :

– Lucien, tu vas me faire croire que tu n'as pas de cœur, que tu me veux du mal.

Encore une fois, elle a raison. Je lui veux du mal, le mal le plus atroce, le plus terrible. Je veux qu'elle soit punie, châtiée, que sa certitude et son orgueil s'effondrent, qu'elle n'existe plus, qu'elle disparaisse de cette terre, que la foudre du ciel tombe sur elle, qu'elle meure. Ma résolution est prise, c'est ce que je demanderai à Dieu tout à l'heure.

Je ressens un picotement intérieur, une exultation. Je suis supérieur à Anne Marie puisque je sais ce qui va lui arriver et qu'elle ne le sait pas. Du coup, je deviens aimable. Au dessert, j'accepte mes

fameux éclairs au chocolat et je les bâfre avec une relative adresse cette fois. Sans arrêt, je me répète : « Si elle se doutait de ce que je vais faire, de ce que je prépare... »

Douceur, saveur de l'hypocrisie. Toute la soirée, j'ai été mignon et elle a été joyeuse. Avant de me coucher, une fois en pyjama, je suis allé l'embrasser. Elle m'a souhaité : « Bonne nuit, Lucien, mon petit. » Je lui ai répondu : « Bonne nuit, maman. » Un instant, avec une intensité extraordinaire, mes yeux se sont emparés d'elle, ont capté son image vivante que, peut-être, je ne verrai plus jamais. Tout ce qui était elle, je l'ai pris pour le garder dans ma mémoire. Et puis je suis retourné dans ma chambre. Une fois la porte refermée sur moi, je me suis agenouillé pour la prière du soir, j'ai fait le signe de croix. Justement Anne Marie me crie : « Tu n'oublies pas tes prières ! » Ah, ça, non ! je ne les oublie pas... Pauvre Anne Marie.

Chaque soir, je m'adressais à Dieu, Anne Marie y tenait, non qu'elle ait été bondieusarde mais elle estimait convenable que, avant de s'endormir, un petit garçon implore le Seigneur. Moi, d'ailleurs, je le faisais volontiers, ensuite, je m'assoupissais en paix, me sentant protégé, ne craignant plus les cauchemars qui auraient pu me hanter. J'aimais bien Dieu à cause des missionnaires qui m'avaient enseigné son infinie bonté. Surtout je le craignais, je le respectais. Les saints hommes m'avaient répété que je ne devais pas lui mentir, qu'il savait tout, qu'il pouvait me précipiter en enfer, dans les flammes éternelles, si je ne lui avouais pas mes fautes. Alors, je lui disais tout, chaque pensée mauvaise, chaque vétille, et je lui promettais d'être meilleur, toujours meilleur, je tenais mes comptes avec Dieu, je voulais être parmi les élus, aller, au bout de mon existence, au paradis. C'était ça ma piété. Je savais aussi que je pouvais lui demander des faveurs. Ce que j'allais faire ce soir-là : j'allais quémander une faveur effrayante. Car le dieu des Blancs, aussi plein de pitié qu'il fût, était aussi l'Impitoyable, le Grand Justicier. Il allait donc me comprendre, écouter, exaucer mon exécration requête contre Anne Marie parce qu'elle était juste...

Mains jointes, tête baissée, dans l'attitude de la vénération, le cœur palpitant mais froid j'adjure le Seigneur :

– Mon Dieu, entends ma demande. Je crois en toi, Dieu tout-puissant, je suis ton humble enfant. Je te promets de mieux me conduire. Mon Dieu, puisque maman commet un gros péché, puisqu'elle manque au commandement de l'amour, puisqu'elle me crucifie, comme ton fils le Christ a été crucifié, rappelle-la à toi... fais, mon Dieu, qu'elle meure.

Après quoi, je me couche. Et tout à coup, la vision de ma mère

morte m'empoigne, une peur me reprend, comme je n'en ai jamais eu... morte, morte, maman morte, ce serait l'abomination, la fin du monde ! Je me précipite au bas de mon lit, je me mets à genoux, et, hachant les mots pour qu'ils aillent plus vite à Dieu – il ne faut pas que Dieu ait eu le temps d'agir contre Anne Marie –, je le supplie, lui, le Dieu des vengeances, qu'il ne me venge pas. Mes lèvres murmurent, à une allure vertigineuse, cette imploration. Je m'entends la faire, ce qui augmente encore ma frénésie réparatrice. Je ne suis plus que ferveur et admiration pour Anne Marie :

– Surtout, mon Dieu, ne m'accorde pas ce que je t'ai demandé tout à l'heure. C'était mal. Anne Marie, c'est ma mère, je l'aime, je l'aime tellement... Fais qu'elle vive, toujours, toujours, même si elle m'envoie à l'École. Dieu, pardonne-moi, pardonne ma mauvaise intention, c'était parce que j'étais trop malheureux. Mais maintenant, je ne le suis plus. Dieu, qu'Anne Marie reste vivante. Si tu m'écoutes, Dieu, je serai bien sage, je t'adorerai encore plus, je ne commettrai plus de péchés, je mangerai proprement, je ne ferai plus la tête.

En me remettant dans mon lit, je suis en sueur... J'aime ma mère, je l'accepte telle qu'elle est, même perverse, même loin de moi, à Paris, avec André, Edmée et ses plaisirs. J'accueillerai toutes les souffrances qu'elle m'infligera. Et puis elle viendra me voir souvent là-bas. Elle viendra le dimanche, chaque dimanche puisque c'est permis aux parents, je le sais.

À ce moment, une inquiétude me perce. Cette Anne Marie à qui je fais allégeance, reine de mes amours et de mes chagrins, est-elle toujours en vie ? Une terreur subite me reprend. Il faut que je sache... Encore une fois, je me glisse à travers ma chambre le long du corridor, j'ouvre sa porte. Elle est sur son lit, je l'aperçois, dans la clarté de la nuit, reposante, respirante, bien vivante. Et, sans l'avoir réveillée, soulagé d'un enfer, heureux, je rejoins ma chambre. « Anne Marie, sois bénie, Dieu je te remercie. »

Je m'endors. La paix. Je suis réconcilié avec moi-même, avec Anne Marie. Il faut que j'aille à l'École, que je devienne un garçon dont elle sera fier. Aux Sources, je ferai de mon mieux, pour lui plaire. Mais elle viendra le dimanche...

Le lendemain dimanche, c'est mon dernier jour. Le matin, dès que j'aperçois Anne Marie, je lui demande avec un espoir mêlé de suspicion :

– Dis, maman, tu viendras souvent à l'École ? chaque dimanche ?

Anne Marie me répond avec son sourire prometteur, celui qui

ment :

– Oui, oui, je viendrai, je viendrai souvent.

Elle me câline. C'est pour mieux me tromper. Sa réponse, je sais ce qu'elle signifie, qu'elle viendra rarement, peut-être pas du tout. Elle m'abandonne tout à fait.

Le dernier jour est long et insipide. Par un accord tacite, nous ne parlons pas de mon départ, de l'École... Le temps est gris, pluvieux, en deuil. J'apprends la résignation, ce sentiment que je n'ai jamais connu puisque la Chine m'a tout donné, puisque là-bas, j'avais ma mère, Li, mon mafou, à la fois les plaisirs célestes et les plaisirs coloniaux. Je régnais, je faisais mes quatre volontés. Et maintenant... Je me coule, je m'enfonce dans la soumission, une sorte de lourdeur oppressante, de brouillard. Je n'ai plus de sentiments, sauf un accablement accepté, une pierre de tristesse. Comme si j'avais déjà quitté Anne Marie...

Elle, elle est à son aise. L'après-midi, elle m'emmène pour une visite longue et ennuyeuse chez des « anciens » de Chine. Ils se sont retirés dans la métropole, à Paris, une fois fortune faite. Ils prennent leur retraite sur des tas de millions et ils se consomment d'ennui. Ils s'éteignent dans un appartement clinquant avec des « chinoiserie » tape-à-l'œil et aussi le grand luxe moderne acheté à coup d'argent. Il y a des serviteurs empesés, et un boy amené de là-bas qui, souple et indiscernable, apporte des cocktails sur un plateau. Le monsieur et la dame, alors qu'ils étaient la fleur des pois en Asie, ici sont grossiers, vulgaires, déplacés, des déchets milliardaires, du rebut. Lui, un jovial poussah un peu apoplectique, elle, une vieille peau sur de vieux os, légèrement acrimonieuse. Ils rabâchent des histoires de Shanghai, du bon temps. Et Anne Marie, face à ces gens ordinaires, qui ne sont pas du monde brillant où elle veut entrer, minaude, fait des manières. Sans doute est-elle excitée par la perspective du mah-jong de demain et de tout ce qui s'ensuivra. Elle ne se retient plus. À un moment, elle place : « Moi, qui suis intime avec les Masselot... », sur le même ton qu'elle reprochait aigrement à Albert quand il parlait d'eux. Admiration lardeuse du monsieur : « Vous en avez des relations dans votre manche ! C'est bon pour la carrière d'Albert... » Anne Marie s'effondre dans la modestie.

Retour au Regina Palace. Ma mère, alerte, me lance en fait d'encouragement : « Maintenant, il est temps de s'occuper de tes bagages. » Aussitôt, elle est à pied d'œuvre, active, gaie, moi comme un dadaï. Anne Marie est une experte, elle a fait beaucoup de malles, pour beaucoup de voyages vers des contrées lointaines. Elle sait emballer les trésors. Ce soir, elle m'enfouit méthodiquement,

elle m'emballa pièce après pièce, morceau après morceau, elle m'emballa sous la forme de ces articles neufs destinés à exalter la foi nouvelle, celle qu'elle veut me donner. Elle plie les culottes, les chemises, les mouchoirs comme s'ils étaient les chasubles de la religion à laquelle elle me voue. Elle, penchée, en plongée. Ses mains prennent et disposent mes équipements en couches régulières qui toujours augmentent. Empoté, je me tiens debout à quelques mètres d'elle, qui est pressée de m'expulser dans le bagage. Elle fait diligence, elle est une fée... mauvaise fée. Un instant, j'ai encore la tentation de l'apitoyer, mais c'est inutile. Elle continue à emprisonner mes atours maléfiques, dans un sac de cuir fauve, un sac qui se gonfle pendant que mon cœur se vide. Enfin, elle accroche une étiquette à la poignée avec mon nom : « Lucien Bonnard. École des Sources. Vaudreuil-sur-Eure. » C'est terminé.

Ensuite, nous nous couchons comme pour aller vers n'importe quel autre jour. Mais le sac est là, plein, pour me signifier que je pars dans quelques heures. Quelques heures seulement.

Le dernier matin. Je suis sorti de ma chambre, j'ai ouvert sa porte. Elle dormait et je l'ai contemplée longtemps... Jusqu'à ce que ses yeux s'ouvrent, ses yeux étirés, de la couleur de certaines roses-thé ou de certains feuillages d'automne. Ses yeux qui sont tout pour moi, l'été, l'hiver, les années, l'espace, le temps. Ses yeux indifférents qui ne vont jamais au-delà d'une certaine ironie ou d'un certain mépris. C'est moi qu'elle aperçoit. Son petit garçon en pyjama qui se tient sur la pointe des pieds et qui, de ses propres yeux, ceux qu'elle lui a donnés, plus clairs que les siens, presque jaunes, la regarde.

Je vois Anne Marie, surprise, un peu mécontente. Elle se soulève, découvrant ses épaules maigres coupées par les omoplates. Elle me questionne :

– Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu venu dans ma chambre ? Ton regard m'a réveillée.

Je contiens la peine qui monte en moi et qui voudrait s'écouler. Je dis :

– C'est le dernier matin... mon dernier matin. Je voulais bien te voir pour t'emporter avec moi.

Elle m'attire à elle :

– Mais tu es mon petit garçon qui sera toujours avec moi.

Je sens ses cheveux, ses joues, ses bras qui ne seront plus à moi. Elle arrête mes effusions.

– Va t'habiller et je te conduirai tout à l'heure à la gare.

Elle me renvoie en m'embrassant. Je me couche une minute, juste une minute, pour mieux sentir mon malheur, m'en gaver, m'en repaître. Sa voix me parvient. « Dépêche-toi, Lucien. »

Je me vêts, je suis prêt. Elle est prête aussi, souriante, dégagée, aimable, en tailleur, avec son manteau et son sac, comme pour m'emmener en promenade.

C'est l'heure. Dans le hall, le brouhaha du Regina Palace, la réception, l'importantissime concierge qui salue, et toutes sortes de gens qui s'en vont, qui arrivent. Vers où, d'où ? Mystère. Hélas, moi, je ne sais que trop où je vais...

Ma mère, moi et mon bagage, nous nous entassons dans un taxi. Nous nous taisons. Pourquoi ne me dit-elle rien ? Pourquoi n'exprime-t-elle aucune tendresse, aucune émotion, pas la moindre câlinerie ? Je reste la bouche fermée, attendant une consolation... Rien. Elle est stricte, ennuyée, enfermée dans son silence. Accomplissant une corvée. Le chauffeur, une sorte de képi brunâtre sur une moustache terreuse, la figure aussi rondasse qu'une pomme blette, se met à bavarder, égoutter des mots. Anne Marie, comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire, est ravie d'une distraction, heureuse d'entamer une causerie avec le bon peuple. D'abord banalités. Et puis le bonhomme demande gentiment :

– Vous partez en voyage ?

– Je conduis mon garçon à la gare où il s'embarquera pour le collège.

Le bonhomme me regarde en clignant de l'œil avec une certaine pitié.

– Tu sembles triste. C'est parce que tu ne seras plus avec ta mère ! Pauvre gosse !

Elle riposte d'un filet de voix aigrelet :

– Mon fils est ému aujourd'hui. Bientôt il sera aux anges avec ses camarades, il s'amusera...

– Eh oui, concède prudemment le petit père, eh oui, il faut ce qu'il faut pour devenir un monsieur.

Elle discerne un reproche dans cette réflexion, mais elle ne s'avoue pas vaincue. Elle ne veut pas sembler atteinte et, pour le prouver, elle interroge le chauffeur d'un ton douceâtre et attentionné, sur sa vie, comme si elle s'intéressait à lui. Cette fois il répond sobrement :

– L'existence, quelle misère !

C'est assez pour qu'elle s'apitoie sur lui. Mais son interlocuteur est devenu taciturne. Anne Marie, que sa langue doit démanger, se rabat sur moi, pour me faire des recommandations utiles et une promesse vaine, la promesse-pourboire. « Ne sois pas sale. Ne boude pas, ne t'isole pas, joue avec les autres élèves, ne sois pas maussade, sois obéissant. Si tu veux me faire plaisir, surtout sois gai. J'irai m'assurer prochainement que tu te conduis bien, que tout va bien pour toi. »

Pourquoi ces phrases ? Surtout la dernière à laquelle je ne crois pas. Je la connais, ma mère, en ce moment elle veut peut-être venir, mais elle ne viendra pas, et elle le sait déjà. Elle ne ment pas complètement, mais elle commence déjà à mentir, et, à moitié inconsciemment, elle prépare sa dérobade... Sur la banquette, je m'éloigne d'elle.

Je me perdais dans une obsession, dans des pensées toujours semblables. Comment pouvait-elle être aussi inconstante envers moi ? Aussi folle dans son égarement, dans ses passions ? Elle croyait toujours ce qu'il lui convenait de croire, elle se forgeait des nécessités, des obligations, d'excellentes raisons qui lui permettaient de faire ce qui lui plaisait.

Enfin la gare. Anne Marie me donne un coup de coude. « Nous sommes arrivés. » Arrivés où ? À mon exil. Elle descend de la voiture, moi derrière elle. Un porteur charge mon bagage sur ses épaules comme si c'était un jouet. Nous nous formons en procession, ma mère, en tête, arpenteuse de mon sort, décidée, pressée d'en finir. Moi, je la suis, bois flotté du tumulte humain. Tout le monde vit, alors que je vais tomber dans la solitude morte. Je me remplis de sensations mesquines, de ce pullulement que j'aime et que je méprise, que je regretterai. L'existence...

À la queue leu leu, nous déambulons sous d'immenses verrières où les sons s'étouffent en grinçant. Une lumière sale, une eau trouble, une sorte d'aquarium vide où s'agite un gros fretin. Parfois Anne Marie, qui marche en intrépide amazone, jette un coup d'œil en arrière, pour s'assurer que je suis là, que je ne me suis pas échappé. Mais non... Je trotte ainsi que le porteur avec mon bagage. Nous traversons des foules tendues, pressées, hargneuses, des troupes de gens aux faces fixes, aux yeux concentrés. Pauvres encombrés de marmaille et de colis. Hommes-cafards frénétiques de lassitude. Mémères apparemment égarées, mais autoritaires dans ce déballage. Fillettes, mioches hurlants, tous gras des tartines mangées en vitesse. Litrons sortant des poches d'ouvriers, sandwiches, valises en carton-pâte... Je n'aime pas la pauvreté.

Parfois un monsieur ou une dame fleurant l'importance par la chaîne d'or d'une montre-oignon ou par un chapeau à cerises rouges. Des bourgeois trogneux et prospères. Une sorte de gentilhomme à guêtres suivi de son valet. Un curé rougeaud au ventre ensoutané. Je n'aime pas la richesse...

Cheminement à travers cette population. Ma mère chef d'expédition. Nous traversons un océan de clapotis, de remous, de tourbillons. Valses de papiers sales, qui volettent sous les regards d'employés, armés de casquettes crasseuses et de boutons en cuivre. Nous avançons le long d'un quai et la gare devient le royaume du fer sifflant et rouillé. Fièvres. Les locomotives, avec leurs jets de vapeur, ressemblent à des cachalots échoués qui crachent leurs soubresauts. Les wagons sont les anneaux de vers répugnants. Les bielles emportent ou amènent leurs charges, leurs proies, enfermées dans ces paniers à hommes. Moi aussi, elles vont m'emporter. Sur les rails brillants, c'est Moloch qui règne. Monstres d'acier. Dragons de feu, disent les Chinois, haïssables serpents pour moi.

Une voix nasillarde clame dans des haut-parleurs ces noms : Dreux, Nonancourt, Vaudreuil ! Vaudreuil, c'est mon châtiment, ce sera ma cage. À cet appel, ma mère allonge ses enjambées, sans déparer la silhouette raide et souple qu'elle a proménée à travers le monde et qui aboutit là, à ce quai, à ce train. Nous remontons le long des wagons, en bon ordre, jusqu'à un homme qui, manifestement, nous attend, sans âge et pourtant jeune, genre étui à parapluie, miteux, mité. Il va au-devant de nous, avec certitude. Il se présente : c'est l'individu chargé de prendre possession de moi. Une longue figure ingrate, munie d'une végétation rétive, quelques poils jaunâtres dont les touffes sortent par les oreilles. Tout est terne en lui sauf des lunettes à monture de fer, tristement luisantes. Son corps gringalet est une fève sèche dans la cosse d'un costume gris à l'étoffe sentant l'économie, à la trame lustrée par les repassages et les soins. Une cravate mal nouée, une ficelle plutôt, pleine de dignité pédante. C'est ça, mon nouveau propriétaire : cette pauvreté sur jambes qui va s'emparer de moi ? C'est ça que la fameuse École a délégué pour me prendre ? Mauvais présage.

Salutations. Ce minus enlève son chapeau devant Anne Marie qui répond par une inclination de la tête. Puis il me tapote – tapoter, c'est décidément le signe de ralliement de l'École – sur la nuque.

– Vous êtes le nouvel élève ? Bienvenue aux Sources.

Cela dit, ce crétin revient à ma mère, bien plantée sur ses pieds, bien plantée dans son expression. Lui, ayant dûment décliné ses titres et qualités – professeur auxiliaire de sciences naturelles à

l'École –, il se met à faire fleurir les politesses dues aux dames. Après cette décente galanterie, il détaille pour elle les merveilles des Sources. Il ne cesse de sourire obstinément, béatement, de toute sa figure de hareng saur. Anne Marie reçoit cette rhétorique avec un demi-sourire que je maudis parce qu'il est semblable quand il me fait du mal et quand il me fait du bien. Pour ce benêt, son sourire est approuvateur, elle hoche du menton avec satisfaction. En somme, elle me jette à ce risible personnage.

Les dernières secondes s'écoulent entre ces deux sourires, celui de cet idiot falot et celui de ma mère condescendante. Sourires de maquignonnage. Elle livre le veau qu'on va mener à l'abattoir. Le marché conclu, elle continue d'écouter les sottises du petit monsieur pérorant. Elle est vraiment contente de ce qu'il raconte. Je voudrais qu'elle cesse cette comédie, qu'elle soit à moi maintenant, qu'elle montre enfin son amour. Mais rien... Toujours la bouche du jocrisse qui déverse des assurances, et les oreilles d'Anne Marie qui les accueillent. Je suis au désespoir...

De nouveau les haut-parleurs annoncent : « Vaudreuil, Vaudreuil en voiture ! » Soudain, de toutes mes forces j'attire vers moi une main, un bras, tout le corps d'Anne Marie, j'arrache ma mère à sa conversation. Elle ne résiste pas, elle se laisse même faire avec complaisance. Enfin, nous sommes seuls et je lui demande :

– Maman, embrasse-moi.

Elle le veut bien, elle effleure mon visage d'un petit baiser. Je ne peux plus me retenir, j'ai au cœur un désir fou de lui poser la question que je lui avais déjà posée la veille à l'hôtel, cette question qui, dans cette gare, au moment de l'adieu, me brûle, m'envahit, me submerge. Je ne me contiens pas et pourtant je reste prudent. Ma mère m'a rendu méfiant. C'est donc insidieusement, comme si c'était chose acquise et convenue, que, d'une voix banale, je m'enquiers :

– Maman, tu viens bientôt me voir, comme tu l'as dit tout à l'heure ?

Elle m'a encore une fois répondu avec tendresse, mais avec cette tendresse lointaine, qui glisse dans le néant et le mensonge : « Oui, oui. » Elle a seulement murmuré. Elle a fait faire une moue amoureuse à sa bouche, elle m'a touché de sa main. Je sais que ce « oui » signifie « non », selon l'étiquette du Céleste Empire dont elle reste imprégnée. Elle ne viendra définitivement pas, c'est désormais certain, même si je l'implore. Mais je ne l'implorerai pas, plus jamais. Je ne veux pas aller jusqu'au fond de sa cruauté.

Sifflets de la locomotive. Mon mentor s'approche de moi, s'empare

de ma valise et m'entraîne dans un wagon de troisième classe. Assis face à face sur des banquettes nues en lattes de bois vernis, à claire-voie, et qui font un rebond sous les fesses. Nous sommes seuls dans notre compartiment. Le visage mesquin et onctueux de mon gardien est devenu un masque qui me fait horreur. Je m'échappe, je cours sur le quai auprès d'Anne Marie, et je lui crie :

– Je ne veux pas te quitter.

Yeux en amandes, tranquillité douce, frôlement de ses lèvres. Sa manière de me repousser. De moi-même, me cognant à mon surveillant qui, l'expression affolée, méchante aussi, s'était précipité pour m'empoigner, je remonte dans le wagon, je me remets à ma place, par défi. Je ne veux plus regarder ma mère, la voir encore tandis qu'elle s'apprête à retourner à son bonheur. Je me voue totalement à la résignation – résignation-douleur et résignation-protection. La locomotive crachote, s'essouffle, s'époumone, prend son élan. Le convoi s'ébranle dans des craquements et des ferraillements. Il m'emmène, au revoir, adieu Anne Marie... Qu'elle fasse ce qu'elle veut, je ne désire pas emporter d'elle une dernière image... Je fixe mes yeux sur ceux de mon accompagnateur. Il me répugne. Mais, malgré ma résolution, ma détermination, je jette un coup d'œil par la fenêtre. J'aperçois ma mère, toujours là, qui agite sobrement ses mains dans le geste consacré des départs. Du bout de ses doigts qu'elle porte à ses lèvres, elle envoie un baiser. Puis je l'entrevois qui, de son pas pendulaire, s'éloigne déjà. Elle s'efface, il n'y a plus d'Anne Marie.

Les larmes, encore, me viennent aux yeux. Elles ne coulent pas, elles sont trop lourdes pour se répandre, elles sont mon cœur arraché. Je reste longtemps prostré. Paupières closes, je revois Anne Marie, les mille Anne Marie de mon enfance, et puis finalement le trou noir. Combien de temps cela dure-t-il ? Très peu sans doute, un minuscule moment où je touche le fond. Puis, je reviens à moi. Je souffre sourdement, d'une douleur qui n'en finira pas.

Mon gardien, inquiet, me parle avec les chevrottements de la pitié. Il entreprend, d'une voix douceâtre et quinteuse, de me ragaillardir. Je ne l'écoute pas. Il n'existe pas. Et même, me détournant ostensiblement de lui, je regarde vers le dehors.

Je n'éprouve pas la nausée qui m'avait envahi lorsque je remontais de Marseille à Paris avec Anne Marie. Pourquoi mes répulsions devant ces paysages bucoliques ? Pourquoi ce mépris devant les décors champêtres de la patrie, alors que j'étais heureux avec ma mère ? Je n'imaginai pas qu'elle me chasserait... André, Edmée. Maintenant, dans ma détresse, c'est l'image d'Edmée qui me

vient, Edmée qui n'aime pas ma mère mais qui, à sa façon, peut-être, m'aime. Les enfants sentent ce que les adultes leur cachent et ils se vengent à leur manière.

Je reconnais partout Edmée dans cette nature qui s'étale. Cette nature laiteuse qui annonce l'été, une volupté émane des vallons, des futures moissons tachetées de bleuets, empourprées de coquelicots, d'un tas de fleurs dont je ne connais pas encore le nom. D'ailleurs tout m'est mystère : prés, arbres, corolles, bocages, haies, chaumières. Pour moi, ils sont la chair d'Edmée. Les ruisseaux sont ses veines sous sa peau transparente, les frondaisons sont ses cheveux, les étangs sont sa grâce, les pénombres des sous-bois sont ses secrets. Cette allée est la voie royale qui partage sa crinière. Toute cette étendue qui flamboie dans sa luxuriance, son appétit, son abandon, c'est elle, la faunesse. Les bourgeons, les feuillages, les nids, ce sont ses bijoux. La mousse d'une cascade est son collier de perles. Les couleurs sont ses fards. La saison entière est allongée comme elle, sur un divan. La sève qui est là, derrière la fenêtre de mon wagon, est la langueur innocente d'Edmée qui menace. Je sais que le velouté, où ruissellent l'humidité et l'humus, est danger, comme elle. Les rives ombreuses sont sa bouche qui profère douceur et perfidie. Edmée est un péril pour ma mère. Tant mieux. Je hais ma mère. Je l'abandonne à Edmée...

Mais où est Edmée ? Dans son salon peut-être, recevant Anne Marie déjà arrivée chez elle. André est là. Le reste de la compagnie va arriver aussi. Diane et Rose, dociles et pimpantes, et puis la petite troupe des gens que je ne connais pas. Et ce sera le mah-jong, et le dîner, et le mah-jong encore. Claquements des pions, le Bonheur Rouge, le Bonheur Blanc, le Bonheur Vert. Pour moi, le Bonheur Noir, qui n'existe pas dans leur jeu joyeux, mais qui s'empare de moi...

Immobilité des choses. Les gares se réveillent à peine sur notre passage. Juste quelques pas et quelques voix venus de nulle part. Trains. Les trains sont des convois macabres. Minuscule remue-ménage autour d'eux quand ils gisent inertes pour leurs haltes. Ils arrivent et ils repartent dans leurs fumerolles noirâtres, quotidiennement, aux mêmes heures, aux mêmes minutes marquées par les aiguilles d'une horloge entachée de chiures de mouches. Les trains sont les repères de l'inexistence, d'une monotonie engouffrante, mesureurs et jalonneurs du temps qui fait mourir. Notre train participe de ce monde de l'inexistence. À chacun de nos arrêts je vois des cadavres qui entrent et qui sortent – ce sont des vivants qui ne savent pas leur mort et se présentent comme de bonnes gens, bien en santé, d'humeur gaillarde. Pour moi, ils ont

péri déjà et ils l'ignorent, enlisés qu'ils sont dans le morne écoulement de la durée toujours semblable, durée-linceul.

Vaudreuil-sur-Eure ! Au nom de Vaudreuil, je sursaute, je reviens des cauchemars ferroviaires et macabres qui m'ont saisi pendant que, interminablement, je regardais le paysage de la France. Mon mentor prend ma valise et nous descendons. Nous sortons de la gare. Seuls. Comme s'il n'y avait jamais de passagers pour Vaudreuil. Le mentor a des joyeusetés dans les yeux, fête trouble, pour m'arracher à mon air abattu : « Vous allez voir. » Le pauvre homme jubile, il est fier de ce qu'il va me montrer.

Je marche avec lui, nos pas résonnent. Ce que je vois d'abord, c'est la dégradation de la bourgade, qui fut pourtant – m'apprend-il – une cité prospère au Moyen Age. De cette prospérité ne subsistent que des pierres : demeures sentant la moisissure des siècles. Derrière les volets clos, je devine le délabrement des salons abandonnés, le cache-cache des recoins inconnus. Sol plat, d'une platitude désolante où les antiques pierrailles s'entassent les unes à côté des autres. Ce sont des ruines délaissées par les hommes, à moins qu'ils ne se terrent là-dedans comme des rats. Les ruelles divaguent, égouts, entre les hôtels particuliers à écussons frappés du néant et quelques échoppes, tanières du délaissement, retranchées sur elles-mêmes, derrière des étalages où les marchandises se flétrissent. Vaudreuil, couvent désolé, incarnation du dépérissement et de la vanité du monde, sent, dans la sécheresse de la journée, le suint et l'excrément humain. Vaudreuil momifié, Vaudreuil recroquevillé, une dépouille. Personne dans les lacis des impasses et des culs-de-sac, où sèchent les dégoulinades des anciennes humidités. Juste quelques hommes et quelques femmes ordinaires, égarés dans ce reposoir, ce reliquaire du temps. Pas d'enfants. Même morosité dans quelques allées, étrangement vastes, où le vent soulève la poussière de la solitude. L'angoisse pèse encore plus sur une place immense, démesurée, une plaine désertique. Sur trois côtés, elle est, au loin, limitée par des maisons qui semblent naines, par leurs façades aux poutres rongées. Dans le fond, cet abandon est surplombé par une cathédrale des temps gothiques, écrasante, délabrée elle aussi. Mon mentor m'annonce que la coutume des Sources veut que les nouveaux élèves de religion catholique fassent une halte ici le jour de leur arrivée.

Après avoir franchi, grâce à des signes de croix, les bénitiers aux eaux croupissantes nous pénétrons dans l'opacité du saint lieu. Dieu est là, mais il n'emplit plus cette nef gigantesque qui vogue dans l'incertain sacré. Irréalité de la lumière décomposée venant des vitraux, blessures déversant des rougeoiements vagues et d'obscurs

faisceaux verdâtres, jaunâtres ou bleutés. Arc-en-ciel initiatique. Élanement des colonnes formidables vers des voûtes noyées d'une semi-nuit. On devine à peine l'autel. Chuchotis nés d'on ne sait où, d'on ne sait quoi, de lèvres humaines ou de statues de saints pénombreux, peut-être de l'édifice lui-même. Des reflets, plutôt des feux follets vacillants. Des moiteurs. Mes yeux s'habituent et voient une vie lustrale, à peine un soupçon de vie. Dans une chapelle latérale, des dévots et des dévotes ratatinés, minuscules points sombres au sein de l'immensité, pliés sur leurs prie-Dieu, implorent le Seigneur à la lueur de quelques cierges. Des prêtres, telles des chauves-souris, vaquent mystérieusement dans cette nécropole, un sacristain époussette des ornements sacrés, des fleurs pourrissent dans des vases. Une litanie sainte se répercute dans la forêt des pilastres. Une flamme, la veilleuse de l'Éternité, adore le Christ crucifié. Je n'aperçois de lui que ses yeux mourants et son flanc déchiré. Avec mon mentor, je m'agenouille et, de toute ma ferveur, je supplie :

– Dieu, fils de Dieu qui es partout, qui es en ce lieu, reconnais-moi. Je suis ton petit Lucien baptisé à Tchoung King par Mgr de Guébriant. Il me faut un miracle. Fais-le. Seul toi, tu peux le faire : remplis le cœur de ma mère de tendresse. Fais qu'elle me rappelle à elle, que je rentre à Paris.

Le froid. Dieu a rejeté ma prière. Lui aussi me délaisse.

Nous ressortons dans le plein jour. Mon mentor est content. Il a apprécié ma piété. S'il se doutait de ce que je viens, si vainement, de demander ! Il me dit :

– L'École est à quatre kilomètres. Nous allons y arriver dans quelques minutes. Ne vous inquiétez pas, vous y serez reçu comme dans une grande famille...

Nous nous entassons dans une vieille guimbarde qui nous attendait là. Bientôt Vaudreuil n'est plus, nous sommes en pleine nature, sur une route goudronnée, droite. À l'entour s'étale une plaine à peine ondulée, immensité de graminées et d'herbes indigentes. Au loin, des forêts... Avarice de la création, ce sol besogneux, chiche, sans grâce ni fécondité. Cependant, nous roulons sous le rôtissage du ciel, sous l'œil indifférent d'un soleil qui est blanc dans sa combustion.

Je regarde le ciel vide posé sur cette terre désolée. Là, proche, est ma prison... La chaussée qui y mène est emprisonnante. Sur chacun de ses bas-côtés, une rangée d'arbres très hauts, troncs lisses, s'élève comme des barreaux. Feuillages épais, immobiles, qui m'oppressent.

Rien ne bouge. Pas un souffle sur ce paysage pauvrement verdoyant, assommé par la chaleur, aveuglé par une lumière parcourue d'ondes aux molécules pesantes et invisibles. Nous teuf-teufons sur cette voie absolument rectiligne à laquelle je ne peux échapper, menant directement vers ma destinée. Elle est la bissectrice coupant les quelques agitations du terrain, bosses qu'elle escalade et redescend de front, négligente et toute-puissante. Elle est le couperet qui fend une étendue morne, verte, trop verte, trop étendue, trop vaste, à peine marquée par ces ondulations sectionnées qui ajoutent encore à la platitude. Cette route, avec les sentinelles gardes-chiourmes de ses arbres, me mène sans pitié vers les Sources.

Secondes qui passent, la voiture avance. Le mentor et moi nous ne nous disons mot... dans l'attente de l'École qu'il glorifiait et que j'exècre, qui bientôt va apparaître.

Nous roulons. Pas une maison, pas un habitant, seulement au loin, dans un creux qui se dévoile, ce que je devine être les Sources. Nous approchons, je distingue des sécrétions laides, cubes qui pourraient être casernes, qui sentent la claustration. Un grand bâtiment ceint de deux tours carrées. Une chapelle : une caravelle naufragée, la quille renversée servant de clocher. Le tacot s'élance sur une allée de terre battue, ceinte de haies, il soulève une poussière blanche. J'ai peur. Nous y sommes, Anne Marie...

Je vois, d'abord, un gibet. Un instrument de tortures, un cadre de bois où sont suspendues des cordes qui, dans mon imagination, doivent servir à étrangler et à écorcher des hommes. J'avais vu, en Chine, de semblables appareils. Mais sales, poisseux des liquides de la mort, usés, ignobles, auxquels pendaient souvent, comme des fruits pourris, des cadavres juteux, avariés, disloqués. Ici, pas de corps, pas de bourreau en train de supplicier, pas de hurlements de victimes déchirées. C'est bien propre, bien net, bien lisse, presque un pavoisement. Je me dis que c'est donc préparé pour une fête macabre, pour une cérémonie rare où de grands criminels expient au milieu des réjouissances du peuple... Il ne s'agit que d'un portique et de ses agrès, servant à la gymnastique des élèves.

Notre voiture se dirige, non pas vers un de ces énormes carrés de ciment, agressifs de poids et de solidité, pions massifs, mais jusqu'à une sorte de manoir, une demeure mi-nobiliaire mi-féodale, cachée au bas d'une petite colline boisée. Je découvre une belle façade envahie de plantes grimpantes aux feuillages foncés d'où jaillissent de lourdes grappes de fleurs violacées, des essaims de pétales. Un perron de vieilles marches mène à un porche seigneurial. Je m'apprête à pénétrer par là dans ma « maison », une des six «

maisons » des Sources. Le mentor m'a ressassé pendant tout le voyage l'organisation du collège. Je sais que chaque « maison » a son directeur, une cinquantaine de pensionnaires, des professeurs, qui tous ensemble constituent une « famille ». La mienne s'appelle le Ravon. Mais les classes se font ailleurs.

La voiture dépasse le perron, le contourne et s'arrête devant les communs, parmi des tas de charbon, des poubelles, du mâchefer, des tuyaux d'où se dégage une vapeur blanchâtre. Je descends de l'auto, je suis entraîné par mon mentor dans de longs couloirs de service. À quoi bon crier : « Je suis Lucien Bonnard », je sens la vanité d'un pareil appel. Le long de mon trajet, j'aperçois des pièces étranges, l'une à crochets, l'autre à tables vides, dégageant une odeur d'insecte écrasé, à la fois fade, un peu écoeurante, épicée aussi. L'odeur de gens, de beaucoup de gens... Mais pour le moment, personne dans cette fourmilière, un vide, une absence, rien que des traces. Je rejoins une salle très belle qui donne sur le perron d'honneur, celui par lequel je ne suis pas entré. Un hall lambrissé de panneaux de chêne sombre, orné de glaces dans des encadrements dorés, décoré de tableaux de chasse dont les couleurs brunies laissent deviner des hallalis. Contre les murs, isolés les uns des autres, quelques fauteuils anciens, droits et noirs. Solennité. Sévérité grave, austère, sans aucune concession à la grâce, à la frivolité, aux plaisirs. Une cheminée béante, abîme éteint, gouffre anthropophage, les chenets sont des reliefs de chair et d'os grillés. Sur son dessus de marbre, une pendule dont le balancier produit le seul bruit audible, celui du temps qui s'égoutte de seconde en seconde, le temps qui va me capturer. Très vaguement, venant de dehors, les échos de l'été : une tache de soleil, des senteurs qui, dans cette pièce, se glacent et meurent... Là, l'été est une tiédasse, luisante gelée.

Quel est cet antre magnifique où je me sens perdu ? À ce moment, quelque chose surgit d'un recoin. C'est une femme. Mission accomplie, mon mentor disparaît, après m'avoir remis à elle. Une fée décrépite, une bossue naine, qui étend ses bras palmés de membranes. Elle est pathétique de disgrâce, son corps est cassé, sa figure est jaunie : de l'eau de la vie, il ne lui reste que deux grands yeux, étangs pas tout à fait asséchés. Elle est vêtue d'une cape blanche, défroque sur la défroque qu'est son être. Elle ne marche pas, un déhanchement l'oblige à trotter. Incessamment elle s'agite de partout comme un vieux gazon en proie au vent. Elle me dit, pas très distinctement, avec des expirations gémissantes, car elle est aussi bossue de la voix :

– Comment osez-vous marcher avec vos chaussures sur ce parquet ? Vous auriez dû mettre vos pantoufles. Vous en avez, n'est-

ce pas ? Apprenez que, seuls, les professeurs peuvent garder leurs chaussures. Enfin, pour cette fois...

Le parquet en lattes entrecroisées brille d'un cirage impeccable, comme un miroir. Ma pauvre image s'y reflète.

Pourquoi est-ce que je ne me suis pas révolté alors ? Pourquoi est-ce que je n'ai pas fait la grande scène de la colère ? On m'aurait peut-être renvoyé... C'est qu'Anne Marie m'a trop écrasé, je ne suis plus moi, le seigneur, mais déjà un humilié, un opprimé, un esclave prêt à subir, à descendre jusqu'à la lie des choses et du monde.

La demoiselle me fait monter un escalier monumental. Elle me pousse dans un bureau imposant, aux meubles de chêne relevés de motifs en bronze doré. Puis, sans un mot, elle est partie. Un homme est assis devant une table marquetée, dont les damiers sont couverts de dossiers. C'est M. Massé, le chef de maison. Un cerbère. Il ne daigne pas s'apercevoir de mon entrée, il ne montre pas qu'il a remarqué ma présence, il reste absorbé dans ses papiers. Il ne lève même pas les yeux pour me regarder, moi debout devant lui, face à lui. Il m'offre la contemplation de son visage barré d'une paire de moustaches extraordinaires, fourrés noirs, épais, touffus et soigneusement taillés. Sur le sommet du crâne, les cheveux sont plantés dru, courts et épineux. Entre ces deux végétations capillaires, les traits ont une rigidité un peu empâtée, ils sont habillés d'une sorte de toge, une mince couche de lard, étoffe charnue et piquetée. En fait, cette tête est tapissée d'une peau très brune, tachetée de points noirs, tronçons des poils rasés, un semis. Tête marquée et forte qui, dans son immobilité, n'est peut-être qu'un buste. Pas morte pourtant, mais elle m'effraie autant que si elle l'était, par le silence qu'elle dégage. Silence voulu, condensé, intense, qui me rebute. Où est la jovialité de M. Berteaux, aussi stupide qu'elle soit ? Cette tête est bouffie, non pas de vanité mais d'un dédain accablant, une sorte d'ennui las, épuisé, mais satisfait. Une volonté de sévérité, de rejet. Enfin M. Massé porte sur moi ses yeux noirs, charbonneux, anthracite pur, sans flamme. Sa bouche, sous ses moustaches, s'ouvre sans que je la voie remuer pour me dire :

– Veuillez à mettre vos pantoufles désormais. Allez.

C'est tout. Je suis anéanti. Jamais je n'aurais cru... Suis-je encore moi quand je quitte le bureau de M. Massé, redescends l'escalier, retransverse le hall ? Je n'ai même plus le sens de mon avilissement. La souffrance m'a quitté, la pensée aussi, je n'existe plus, juste un Lucien en carton. Peut-être suis-je une reproduction de moi-même, un de ces mannequins des cortèges funéraires que les Chinois

fabriquent avec du papier ? Un de ces courtisans, un de ces soldats, un de ces chiens qui doivent être brûlés pour tenir compagnie, dans l'au-delà, aux âmes d'un grand défunt qu'on mène aux Fontaines Jaunes. Non, je ne suis pas la copie de moi-même, destinée à être consumée sans douleurs dans les flammes, je n'ai aucun mort aimé à accompagner dans les joies des cieux. Anne Marie vit... et moi, loin d'elle, je vis aussi. Comme j'aimerais qu'elle périsse et être son Lucien en pâte de bambou qui escorte ses esprits dans les espaces étoilés !

J'ai encore un corps, j'ai encore un cœur. Je suis intact, avec toute ma chair, je présente le façonnage complet de moi-même, toutes les apparences, les traits, les formes, la consistance, tout ce qui fait Lucien Bonnard. Mon pouls bat, je vois, je respire. Mais je sombre. Dernière pensée : je suis dans le noir, je suis dans le blanc. J'ai tout oublié, ma mère, les Sources, mes malheurs...

On pousse dans les communs de la « maison » cette chose inerte qui est moi, un moi sans moi. Je suis aussitôt assailli par une horde : des volées de taches de rousseur, de nez en trompette, d'yeux grésillant d'astuce, de petites têtes trépidantes, de bouches, de lèvres fricotantes, aiguës, grimaçantes. Des essaims de flèches ricaneuses, moqueuses, hardies, impudentes, familières, se fichent en moi. Ce que j'avais prévu s'accomplit. Je suis livré aux insectes, aux bestioles méchantes, rongeuses, mangeuses, joyeuses... Cette troupe frétilante et rigolarde, c'est celle des gosses de ma taille et de mon âge, chacun mû par la rage perpétuelle d'être le plus malin, le plus roublard, le plus rigolo, le plus mauvais. Je le sens, ils sont toujours à se foutre les uns des autres, à se former en bandes, à se flanquer des peignées. Ils ont des mots, des scies, des plaisanteries, une langue à eux, et ils sont assez hypocrites pour ne pas gêner les professeurs. Minuscule, terrible engeance qui, aux Sources, n'est pas malheureuse, n'est pas humiliée, qui s'amuse. Grêle de questions qui tombent sur moi avec des mimiques, avec une extraordinaire trépidation. Mêlée de petits bras qui me frôlent, de petits visages qui m'assiègent. Tournis de drôles de paroles vicieuses, réjouissantes certainement, que je ne connais pas, que je ne comprends pas.

- Tu as une drôle de tronche !
- D'où tu sors, crétin ?
- Pourquoi tu réponds pas ? Tu sais pas le français ?
- Où t'as été prendre tes grandes feuilles de chou ?
- Il ressemble à Fernandel !
- Dis, dégoise un peu, grand sifflet...

Face à ces frimousses de chiots enragés, je demeure un dadaïste stupéfait, accablé, impuissant. Je roule mes yeux avec désespoir, et j'entends :

– C't'un vrai couillon, il a les yeux torves...

J'essaie d'ouvrir la bouche. Je tressaute stupidement, la tête effarée, les bras collés le long du corps, l'expression ahurie, idiote. Je lance des regards éperdus, affolés, comme si je cherchais le chemin de la fuite. Un ricanement monte autour de moi, fait de milliers de petits ricanements. Mes tourmenteurs, toujours plus excités, rivalisent de pétulance, d'impudence, de joie :

– Tiens, tu vois, il louche.

– Il louche !

– Je te dis qu'il bave.

– C'est un crapaud.

Fusée de ces rires, de ces mâchoires, de ces dents. Mes minuscules bourreaux se rapprochent, sont sur moi. Ils ont même d'étranges divinations :

– Tu ne trouves pas qu'il a la peau jaune ?

– Il a les yeux bridés.

Je suis hagard, j'avance pour m'échapper, aller n'importe où, mais la meute s'accroche à moi, les bras m'agrippent, les faces se collent à la mienne, les corps s'empêtrent dans le mien. Je n'arrive qu'à murmurer :

– Laissez-moi, laissez-moi, ne me touchez pas !...

Hurllements :

– Il ne parle même pas français. D'où tu viens, métèque ?

Je bredouille :

– De Chine.

Alors, c'est le grand chœur triomphal :

– C'est un Chinois ! Un Chinois !

– Chinois ! Chinetoque !

Un garçon roux, un furet émoustillé, fait une trouvaille grandiose :

– C'est Goordiflot !

Un grand écho se répand à travers la maison :

– Gourdiflot le Chinois ! Gourdiflot ! Gourde !

Il me semble que je vais m'effondrer dans cette cohue. Des « grands », des gamins de douze à quinze ans, graciles et imberbes, avec des têtes qui annoncent leurs têtes d'hommes – pas encore celles de leurs pères, engraisées d'urée et d'importance vulgaire – passent, préoccupés de leurs personnages, indifférents, lointains, méprisants. Mlle Dupré me sauve. Elle accourt avec sa boitillerie, elle se hâte de tous ses estropiages, ses grandes dents sortent comme des pépins de son visage ratatiné. Un léger murmure dérisoire l'accueille : « Carabosse ! Carabosse ! » La vieille fille ne veut pas entendre ce surnom, elle chevrote avec une indignation qui lui rend presque une forme humaine :

– Laissez ce garçon tranquille. Vous serez punis.

Nuée de moineaux, la troupe s'égaille en me faisant des pieds de nez : « On te retrouvera... sale pétouchard ! »

Désormais, ce sera la traque, toujours, venant de partout, la rumeur, la clameur, le cri : « Gourdiflot le Chinois... Gare à la raclée... »

Le châtiment promis, je le reçois le soir même au dortoir. Douze petits lits aux draps blancs, en deux rangées, pour douze petits garçons. On se couche à neuf heures du soir. Il y a un chef de chambrée, du nom de Flugman, promu par M. Massé, plus âgé de deux ans que les autres. Il porte le titre de « capitaine ». Il a une tête mafflue, une filasse de cheveux, un front bas, des traits écrasés, à énorme mâchoire, dont le rassemblement prognathe est dominé par deux petits yeux enfoncés et luisants d'inquiétude : le reflet de son effort permanent pour comprendre, car il est absolument stupide. Mais à travers les acharnements cérébraux qui le figent dans une lourdeur obtuse et soucieuse, il finit par entrevoir une idée à laquelle se raccrocher. Quand il découvre une solution aux énigmes qui se posent à lui, il est rassuré, béat même. Alors, il jubile, narines retroussées, sourire aux lèvres, il trempe dans une extase profonde, dans une certitude satisfaite, réjouie et il éjecte quelque ordre brutal : il est le digne représentant de la mesquinerie, sa loi morale, la mesure suprême du monde. Un apôtre, en somme, que les garnements manoeuvrent à leur gré, en l'éclairant « Fiat lux »... et il tonne.

Dès le premier soir, pour une raison inconnue, il me hait, sans doute à cause de ma différence. Il lui faut m'écraser. Pour cela, avant l'extinction des lumières, il lui reste, avec ses mignons suppôts, une dizaine de minutes. Il a gravé dans sa caboche tout un

plan de bataille. Flugman, les autres enfants angéliques derrière lui, s'approche, à pas de buffle, ses narines sont des trous brûlants. Il se balance au-dessus de moi, masse énorme et gonflant ses joues, il les dégonfle pour le jet puissant d'un crachat qui atteint mon front. De la voix de rogomme venue des entrailles de son corps massivement musclé, aux tendons comme des gourdins, il souffle, tout-puissant dans son encolure d'animal :

– On va te dresser.

Moi, d'un revers de main, j'essuie le glaviot. Je tremble... Mais Flugman, capitaine de son armée, prend des dispositions stratégiques, il commande à sa troupe :

– Mettez-vous en pyjama. Vous serez plus à l'aise pour la correction.

Les gosses, batifolant et rieurs, endossent leurs tenues de nuit sans aucune pudeur. J'en fais autant mais avec la crainte angoissée de laisser entrevoir ma nudité. Toujours cette décence, cette honte de mon corps, de tout corps. Les gamins, s'apercevant de ma gêne, cabriolent en faisant des exhibitions. Je distingue des robinets qui semblent voler pendant leurs galipettes. L'un d'eux, debout, marche sur moi en tenant sa petite chose par la main et en criant : « Je vais te pisser dessus. » Les autres font de même, m'assiégeant de leurs appendices, tout en ricanant :

– Alors Gourdiflot, tu as peur de montrer ton machin, c'est qu'il est pourri !

Flugman éructe :

– Assez de cochonneries, juste la raclée.

Impassible, il se tient maintenant en arrière de sa petite armée qui me donne l'assaut. Lui se borne à regarder l'exécution, coudes au corps, le front buté, sans daigner participer. Les gosses, silencieux comme de vrais bourreaux, se lancent sur moi, têtes armées, têtes vindicatives, têtes cruelles. Leurs yeux sont éclairés par l'exécration, le plaisir farouche, l'allégresse sauvage. Inexorables marmots... Ils sont là, en cercle, s'arrêtant un instant, immobiles. En moi monte l'oppression de l'attente devant ces chérubins exterminateurs. Soudain, le déchaînement, la nature en proie au cataclysme, les montagnes qui s'effondrent, les fleuves qui mugissent, les cadavres... Visions d'antan, de mon pays, quand les belles et grandes catastrophes ne m'atteignaient pas, étaient même ma jouissance. Maintenant c'est moi qui, sur le champ des supplices, suis attaché à un poteau maculé de sang noirâtre... Phantasme... Je ne suis ni ligoté, ni tenu par des cordes qui me cisailent. Bien plus

lamentablement, je suis libre. Me tassant sur moi-même je recule vers le fond de la pièce, vers un recoin. Un crapaud baveux, c'est bien ce que je suis devenu devant mes justiciers tout jeunes, des enfants comme moi. Mon Dieu, pourquoi me haïssent-ils tant ? Je suis innocent, et pourtant, je suis condamné. Mais j'éprouve comme un bonheur de mon inévitable fin. Est-ce qu'Anne Marie pleurera si je meurs ? Je ne le sais pas. Ses yeux resteront peut-être secs, sous le prétexte que la grande douleur est un puits aride. Même sans larmes, aura-t-elle du chagrin ? Je ne le crois pas.

Je suis pris dans un tourbillon d'eaux profondes qui capturent et ensevelissent leurs proies. Cratères de nuages noirs, ventres de feu, fourches en zigzag qui foudroient la terre, me frappent... ce qui me bat, ce qui me tourmente, ce qui me supplicie, c'est un paroxysme de mains, de minuscules pieds. Et le vent sombre des grands malheurs n'est qu'un rire puéril, toujours ce rire d'enfants : « Le Chinois, le Chinois. » Pourquoi suis-je maudit ? Ils sont innombrables mes ennemis acharnés, rogatons d'ennemis sans pitié, ils sont une masse, ils sont un peuple, ils sont la France. Je déteste la France qui broie tout ce qui est Lucien Bonnard. Qu'es-tu devenu seigneur Lulu, roi de Tcheng Tu ? Je me tapis, je me ratatine, je m'arrondis, comme un pleutre, en boule, je me fais larve, je me fais loque. Ah, si je pouvais me réduire encore plus, être un rien n'offrant plus de prise. Dans cet abandon de moi-même, mon seul effort est d'essayer de protéger ma face avec mes bras repliés. Vain cocon, bouclier dérisoire ! Un grouillement sur moi, contre moi, celui des vers, celui des mouches, une prolifération, un pullulement ignobles. Je suis aveugle, je ne vois plus... Suis-je mangé vif ? Horions en bourrasques. Ce déferlement, et encore plus cette explosion de grincements, ces étincelles de sons : « Gourdiflot, gourdiflot ! » Je me sens partout un mal déchirant, comme si on me rôtiissait. Enfin, m'écroulant, mur fracassé qui s'effondre morceau après morceau, je chute lentement. Ma tête s'affaisse, dégringole, mon corps s'écrase. Je tombe de degré en degré, de station en station, de calvaire en calvaire, je tombe sur un lit, je tombe à genoux, je tombe sur le plancher, carcasse gisante, gigotante, tortillante, Et, dans mes soubresauts, j'essaie de ramper vers ailleurs. Je me dis : « On me recouvre, on m'ensevelit, les pelletées de terre... » Ce sont les gosses qui me piétinent, qui dansent une gigue sur moi, en entonnant le péan de la victoire : « Mort au Chinois. » Mais je vis...

Flugman, son groin de saine joie, hurle :

– Ça suffit à présent.

Calme soudain, les nuées se sont dissipées. La grande tranquillité sur l'univers, celle où les hommes retrouvent la vie après le désastre qui a jonché la glèbe de ses macchabées. Pour les survivants, un arc-en-ciel doux et chatoyant aux couleurs tendres s'étend à travers l'horizon en signe faste. Moi, toujours sur le parquet, rigidifié comme après quelque trépas agité, je reprends conscience – je ne l'avais jamais perdue tout à fait, mais j'étais égaré. Lentement, je me retrouve entier. Je me redresse et, avec une peine sauvage, je rouvre l'étau de mes paupières, me retirant de l'obscurité qui était mon dernier rempart. Je vois. Le monde est bien en paix. Que s'est-il passé ? Je suis intact, sans blessures, sans douleur, même pas tuméfié. Seul Flugman est encore debout, un mastodonte niais et sans rictus. Plus un animal, seulement une bête... Mes tourmenteurs sont tous dans leurs « pieux », sages, images tendres, leurs petits visages posés sur leurs oreillers. Ils sont purs, de cette pureté naïve, grave et veloutée des enfants qui ont peur de la vie, ou qui lui font confiance, on ne sait... Ils ne me regardent pas. Jamais ils ne se sont jetés sur moi... Flugman me gronde presque paternellement : « Va te coucher. » Mon lit est à gauche, le troisième dans la rangée. Je me relève et, souriant par défi, je marche posément vers lui, je m'enfouis dans son refuge : un enfant parmi les autres. Les ampoules s'éteignent. La nuit...

Alors, dans cette obscurité grince un filet de voix aigrelet, venant de je ne sais quel gamin, parmi ce parterre de gamins assoupis, enfants-fleurs. Les mots m'incisent encore plus que les coups :

– Chinois, t'es un trouillard. Femmelette, ça ne fait que commencer pour toi. On t'apprendra...

La honte me brûle. Pourquoi ne me suis-je pas défendu ? Pourquoi n'ai-je pas bravement combattu ? Pourquoi me suis-je offert comme une proie gélatineuse, recourant à l'attitude consacrée de la victime consentante, au rite de la soumission où l'on se rencogne sur soi, où l'on cache sa figure martyrisée derrière ses mains ? Gesture de l'impuissance encourageant mes persécuteurs qui, je le sais, recommenceront le lendemain, tous les lendemains, comme des fouines exaspérées après moi.

Pourtant, je ne suis pas lâche. J'ai affronté, en Chine, les dangers avec délectation. Je n'ai eu peur ni des têtes coupées ni des cadavres torturés, ni des armées de brigands, ni des bandes de lépreux, ni des Seigneurs de la guerre, ni des batailles où des reîtres se tailladaient et se trahissaient, où des balles sifflaient autour de moi. Je n'ai pas redouté les hordes qui assaillaient la cité de Tcheng Tu, les incendies qui la dévoraient, les épidémies qui la décimaient...

Brouillards jaunes où j'étais à l'aise... Le consulat parfois assiégé. J'allais partout avec mon mafou lépreux... Je comprenais tout, même l'incompréhensible. Je ne craignais pas d'être kidnappé, d'avoir un doigt coupé et envoyé par colis postal à Monsieur le Consul et à la Consulesse ma mère, pour faire accélérer les négociations de ma rançon. Dans le dément Empire Céleste, je ne redoutais rien, je flairais et je jouissais... De plus, à cause de la Chine, du lait de Li et de mes galopades avec mon mafou, j'ai les muscles durs et je suis fort. Alors, pourquoi ne me suis-je pas débattu contre ces petits garnements médiocres et ignorants ? Honte. Mais je ne pouvais me comporter différemment, sans trahir mon orgueil. À cause de la « face », cette fameuse « face » qui me donne une figure lisse et fermée, qui fait que je contiens mes sentiments et mes émotions, démontrant que je ne suis jamais atteint ni touché – même si c'est faux, archi-faux, car au contraire, je ressens tout... Cette « face » m'a appris à ne jamais réagir ouvertement, directement, comme font les vulgaires Blancs qui tempêtent, crient, s'exhibent, mais seulement d'une façon convenue, selon les rites établis pour chaque situation. Je veux être indéchiffrable, inaccessible, au-delà, indifférent à tout, quoi que je subisse... C'est pour cela que je mens constamment, car la vérité est une indécence, c'est comme d'étaler son derrière, pis, son cerveau et son cœur. Je ressemble à Anne Marie, la Chinoise énigmatique... En tout cas, la « face » est un instinct qui me domine, qui me remplit, que j'ai apporté avec moi, depuis le lointain Sseu Tchouan. Me commettre basement avec mes poings, je ne le peux pas. C'est indigne, c'est pour les coolies, et moi je suis un seigneur. Plutôt supporter l'outrage, plutôt paraître un pleutre : je dédaigne les affronts, je les méprise, prouvant ainsi, selon la sagesse asiatique, la mienne, que je leur suis supérieur. Mais cela n'est qu'une apparence. Les Chinois cachent, sous ce masque heureux, la vengeance qu'ils savoureront plus tard, beaucoup plus tard, après toutes les dissimulations et les ruses nécessaires, quand tout sera prêt pour châtier et punir. Un jour, oui... lorsque le temps aura mûri, je me vengerai en lançant sur mes tortionnaires les dragons infernaux, venimeux et crachant mes flammes, hérissés de dards et de griffes. Un jour... Mes petits bourreaux seront de la purée sanglante, et j'enfermerai dans un panier en osier la tête de Flugman, que j'aurai tranchée moi-même, en prenant soin de mettre des bâtonnets entre ses paupières, pour que ses yeux vitreux, glaucomeux, gardent dans la mort l'aspect d'une vie grotesque. Un jour... En attendant, savoir souffrir.

Dans le dortoir : l'assoupissement, des souffles égaux, paisibles, juste Flugman qui ronfle un peu, en bonne brute consciencieuse.

Moi, malgré mes résolutions, je me tortille dans ma détresse, qui me tient éveillé. Par la fenêtre ouverte, le croissant de lune me déchire, les étoiles me brûlent. Si Anne Marie savait mon sort... « Viens, Anne Marie, viens... » Cent fois, je répète cette supplique pitoyable.

Enfin, je suis emporté par le sommeil. Vers où ? Ce n'est pas le repos mais un de mes cauchemars habituels avec ses images terribles. De grands anneaux, un monceau visqueux, m'étreignent, se déploient, se coagulent, se referment, en un mouvement lent, humide, sans pause, perpétuel, comme s'ils étaient contraints à cette reptation incessante. Dans cette mouvance, il y a, avant tout, une douceur puissante, poisseuse, celle de quelque force effrayante, sûre d'elle, une progression immobile, tour à tour amassement compact ou pavane en boucles mouvantes, parfois le dessin ajouré de quelque signe, d'un caractère néfaste, apparaît et disparaît. Ces anneaux font partie d'un filament énorme, lisse, colossal, une coulée de viande, rien qu'une chair effroyable qui, dans son gabarit rond, une rondeur sans commencement ni fin, s'enlace d'elle-même dans une ductilité molle et dure. Chose apparemment sans charpente, qui peut se nouer et se dénouer dans les mailles d'un tricotage monstrueux, souplesse infinie de cette énormité, liberté dans une torsion géante et absolue. Je sens que c'est une chose des mers ou des forêts, pas quelque algue ou quelque liane, que c'est la vie en elle-même, la vie tueuse. L'hydre est recouverte d'une écorce verdâtre, où des écailles constituent une marqueterie géométrique de losanges plus noirs. Cela coule, s'écoule et puis s'ordonne en une superposition de cercles réguliers, pour constituer un trône de chair. Alors, au lieu qu'un souverain des enfers, quelque bouddha noir, s'asseye sur cet autel, au contraire de ces circonvolutions bien rangées, royalement, affreusement, se dégage une tête rectangulaire. Triangle dilaté qui, tirant invisiblement sur son corps enroulé, le déroulant peu à peu, monte, toujours plus haut, au sommet d'une colonne d'effroi qui semble menacer le ciel. En même temps, de dessous l'amas se défaisant, à même le sol, apparaît l'autre extrémité, une queue en forme de trident, qui se balance en un va-et-vient régulier.

Je me réveille à moitié, je me souviens de mon amah Li et de sa voix d'angoisse quand elle me décrivait le Grand Serpent qui peut, en frappant la terre de son trident, s'élever dans les airs par des sauts de cinq cents mètres, rebondissant chaque fois, indéfiniment, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa victime. Maintenant, j'en suis sûr, il va venir à moi, à travers les continents, pour me dévorer. Je le vois, le Grand Serpent, aux confins du monde, en Chine, soudain cogner le sol de sa queue, comme d'un fouet, et aussitôt monter dans

l'horizon, une flèche. Rien ne l'arrête, ni les montagnes vertigineuses, ni les distances infinies, ni les océans, ni les déserts. Je le sais, il arrive, il est là, il va entrer par la fenêtre. En effet, j'ai ouvert les yeux et je regarde – un ligament, une longueur, un ténia gigantesque, une sombre lanière, dont l'autre extrémité pend dehors, rampe sans bruit, juste un frottis d'écailles : un écoulement, gros, cosmique, interminable. Je ne hurle pas, tant c'est inexorable, fatal, tant je suis résigné. Le Grand Serpent arrive à moi et il se love pour frapper. Je discerne sa tête qui gonfle de fureur avant de s'élancer, sa tête qui n'est pas une tête, mais un tronçon sans traits, seulement des yeux sans paupières, sans lueurs, une gelée pétrifiée, insensible, d'une fixité morne, le Mal en soi. Il y a aussi, à l'embout de ce mufle, une fente, sa bouche. Il en sort un long dard émincé, vibratile qui frétille de toute la fièvre, de tout l'appétit vorace de cette Bête capable de manger le Monde. Et ce monstre, qui n'est qu'un ventre, attend sa prochaine lippée, c'est-à-dire moi.

J'ai une illumination. Cette tête sans aspérités, la mort sans attirail, c'est Anne Marie. Je la reconnais, je reconnais ses yeux sans regard. Je reconnais sa mince bouche serrée sur elle-même, sans mots de bonté, d'où est sortie enfin cette langue, qui tremble du désir de me supprimer. Heureusement qu'elle est venue, même si c'est pour me tuer. Qu'elle m'absorbe ! Que ses mâchoires se distendent pour m'avalier et que je glisse à l'intérieur de son corps longiforme. Je veux qu'elle soit mon refuge, je veux disparaître en elle, retourner dans son giron. Je veux m'engloutir, couler à l'intérieur d'elle, être une bosse qui, en descendant par la voie royale de ses entrailles chaudes et gloutonnes, déformera son être. Après avoir vécu une grossesse qui a accouché de moi, elle vivra une grossesse qui me digérera. Elle aura réparé le mal qu'elle m'a fait en me mettant au monde, en me faisant vivre hors d'elle. Joie, apothéose – se perdre en elle, se retrouver en elle, cheminer en elle, longuement, jusqu'à ce que ses sucs qui m'avaient façonné m'aient dissous. Alors je serai cette fois à elle, complètement à elle. Sa chair même.

Mais, à ce moment de ravissement, j'étouffe, je suis asphyxié, je ne respire plus, ma gorge est encrassée, remplie de quelque matière fétide. Mes poumons se gonflent et se dégonflent en saccades à la quête de l'air qui n'existe plus. Et en même temps, il me semble être dans un caveau dont les parois se rapprochent, se resserrent. Est-ce que je suis enfermé dans le ventre d'Anne Marie ? Est-ce que je suis pris par le paquet de ses intestins puants ? C'est sale et écœurant à l'intérieur d'elle : des tripes, des organes rougeâtres, jaunâtres, des éponges exécrables. Je veux vivre, je me débats contre ses abats. Ma

poitrine pèse d'un poids immense, terrible. Maintenant mes poumons explosent, ne sont que lambeaux. Il ne me reste plus de chair, je suis seulement squelette, qu'elle va digérer aussi. Plus de palpitations, juste une fulgurance, un embrasement de la pensée : je suis mort. La panique s'empare de moi. Dans mon lit, je bondis, un saut forcené pour écarter les parois carnivores qui me dégustent. Et je hurle un hurlement fou, noir, déchiré, le long hurlement d'une grande détresse, d'une angoisse qui voit les yeux verts du trépas. Une sueur me couvre comme une chape...

Soudain, j'ai, très distinctement, une sensation de réveil, de sortir de l'atrocité. Pourtant, elle rôde encore. Je suis retombé sur mon lit, assailli de peur et je regarde. Où est le Grand Serpent, où est Anne Marie ? Je cherche la tête triangulaire, le long corps glissant, ce formidable écoulement cylindrique, cette traînée rampante. Apparemment, rien. Seulement la nuit qui s'est épaissie, la lune qui est partie, les étoiles qui se sont éloignées. Dehors, les arbres s'agitent mystérieusement, sans que j'entende le vent. Pureté des ténèbres, pas la poix, mais une légèreté opaque. Pas de bruits, juste les craquements de la nature au repos, écorces, branches, feuilles, la terre elle-même qui parle doucement. Dans cette symphonie nocturne de l'été, dans la bonne chaleur de l'été, les tilleuls sont odorants. Dans la chambrée, tout dort. Je devine des têtes d'enfants... À mes vociférations, a répondu seulement un beuglement de Flugman, comme s'il protestait, au sein de son sommeil, d'avoir été dérangé dans son engourdissement de souche.

Malgré cette paix, l'effroi ne m'a pas quitté. Mon cœur est un abcès, mes oreilles sont à l'affût, mes yeux scrutent. Je ne crie plus. Je ne sais pas encore très bien si je vis, je suis dans les limbes, un espace cotonneux. Plus je reprends conscience, plus je suis saisi par cette hantise : est-ce que le Grand Serpent n'est pas là, n'est-il pas une partie traîtresse de la sérénité couleur de nuit ? Peut-être s'est-il caché dans un coin comme un rouleau de cordages ? Frissonnant, je préfère aller au-devant de l'Épouvantable plutôt que de l'attendre durant des minutes et des secondes d'incertitude intolérable. Je veux savoir. Alors, je me lève et je me mets à chercher à travers le dortoir. Plutôt la connaissance que l'ignorance qui me vide le corps, m'arrache les tripes. Je ressemble à un de ces petits poissons éviscérés qui vont être jetés dans les marmites d'huile bouillante par les restaurateurs ambulants de la Chine. Dans ma fouille, je me fais fantôme, je me glisse en tapinois, pieds nus, retenant mon souffle, essayant d'être le silence même. De quelles échardes de moqueries ne me transperceraient pas les petits dormeurs s'ils me voyaient dans ma poursuite égarée, rampant, me glissant sous les châlits, me

relevant pour des pas incertains. De quels termes de mépris ne m'accablent-ils pas : « Chinois hurluberlu, Chinois fou, Chinois voleur, essayant de chaparder... » Que leur expliquerais-je ? Le Grand Serpent ? Non ! Je marche parmi des récifs, ces lits, ces chaises, ces vêtements accrochés. Parfois je me cogne à eux, dans un fracas d'apocalypse. J'écoute les haleines des endormis, ces flocons, dans la crainte qu'elles ne cessent. Toutes les peurs en moi, celle du Grand Serpent, encore plus celle des gosses. Pas d'hydre apparemment, mais des signes inquiétants : Flugman ronfle encore plus fort, les gamins commencent à s'agiter malaisément, se trémoussent un peu, comme si la nappe légère de leur assoupissement, de plus en plus ridée de plis, allait se déchirer. Il ne faut pas que je sois surpris.

Désormais, je sais que je suis vivant. Mais cette certitude ne me rassure pas. J'ai encore en moi les anneaux effroyables, la tête abominable d'Anne Marie. Je ne veux pas, en me recouchant et en m'endormant, retomber dans le même cauchemar. Je me décide. J'entrevois la porte, je me faufile jusqu'à elle et j'en tourne la poignée, qui grince à peine. Je me trouve sur le palier de l'étage, où donnent les autres dortoirs et où aboutit un escalier aux marches de bois. Je suis seul dans la nuit du Ravon endormi. Le Ravon, vaisseau de sommeil voguant dans les ténèbres ! Quel bonheur ! Le Grand Serpent achève de se dissoudre, je n'ai plus d'ennemis, plus de bourreaux, plus de gosses qui m'assaillent. Félicité.

Une petite ampoule nue donne une faible clarté à ce palier vide et laid. Soudain l'escalier craque, en dessous, avant qu'il ne fasse sa rotation vers le haut, où je suis. Je me rejette dans une portée d'ombre, je m'y incorpore, invisible et plein de mauvais pressentiments. Quelle apparition insolite va surgir, quels êtres vont sortir de la tranquillité, quelles malfaisances ? Je sais que je suis destiné au malheur, mais quelle nouvelle forme va-t-il prendre ? Le cœur me pèse, les craquements du bois se mêlent à des voix qui s'approchent, je ne vois pas encore les individus qui montent. Leurs pas font geindre les marches et leurs bouches lancent des bribes de paroles, mots chuchotés – un ruisseau de mots qui coulent en clapotis. Longues secondes à attendre. Ils traînent dans la partie de l'escalier qui m'est cachée. C'est une ascension lente, douce, où les murmures sont des caresses. Enfin les inconnus, ces fruits rares de la nuit dépeuplée, où ne germent que les songes, ayant franchi le tournant, prennent consistance. Leurs ombres projetées en avant d'eux, comme des découpages grossis, puis eux. Quelle est cette image extraordinaire ? Arrivent vers moi deux « grands » en pyjama froissé, accolés, soudés, deux corps à une seule tête – sans doute

encore quelque calamité de la nature, quelque Bête. Mais cette fois je ne rêve pas, ce ne sont pas là des visions de cauchemar. Je me tapis davantage dans ma cachette, moins dans l'angoisse que dans une curiosité trouble. Quelle magie est-ce donc là ? Je pressens d'étranges choses...

Deux garçons sont enlacés, leurs bras sont des lianes qui les emprisonnent l'un et l'autre dans une geôle qui leur semble douce. Leurs lèvres sont collées par un long baiser tendre d'où s'échappent de petits cris roses, sucrés, fondants :

– Julien chéri, je t'aime.

– Je t'aime bien, mon petit François.

François, jetant un regard à l'entour, est pris de crainte : il veut se déboîter, se détacher de son ami.

– Cessons. Nous sommes imprudents. À chaque instant, nous pouvons être pincés.

Un rire, un peu méprisant, dominateur, répond :

– N'aie pas les jetons. Ça roupille partout comme des bœufs. Et puis, je m'amuse au défi, au risque. Il faut ajouter des piments au plaisir.

Julien, l'impérieux, se fait insinuant, séducteur, il glisse dans l'oreille de François :

– Tu sais, je te sens encore dans ma bouche.

– Et tu aimes mon goût ?

– Oui. C'est sucré. Ta gelée coule encore dans mon gosier. C'est bon.

Ils atteignent le palier. Maintenant ils sont près de moi. Je recule, mais je les dévore des yeux. Le plus proche est François le timoré, rose et bleu, joli. Il porte l'innocence sur son front bombé comme un flanc de vase en porcelaine précieuse. Ses traits sont suaves, presque androgynes. Le galbe de sa tête suit la courbe même du charme : il est le séraphin de la pureté impure, cet état de grâce où la volupté est candeur. Quant à Julien, il dresse, haut perchée au-dessus de sa pomme d'Adam saillante, une tête de conquérant, brune, étirée, belle. Soudain, à quelques mètres de moi, il éclate de rire :

– Accomplissons le sacrilège. Un acte digne de nous, de notre mépris pour ces animaux de basse-cour qui ronflent comme des orgues domestiques. Chiens serviles flattant leurs maîtres. Je hais tout ça ! Pendant que ces pauvres types, dans leur sommeil

d'abrutis, se préparent pour une journée bête, aussi bête que les autres, montrons que nous sommes des dieux. Nous allons faire l'amour sur ce palier, en signe de liberté et de joie. Là, maintenant, je te toucherai et tu me toucheras...

– Mais si quelqu'un sort d'un dortoir pour aller faire pipi... Nous serons renvoyés.

Julien le toise.

– Tu m'aimes, m'as-tu dit. Alors, aime-moi...

François est subjugué et se soumet. Les mains des deux garçons se détachent des cous et des épaules qu'elles avaient continué à enserrer doucement, descendent, dans un chassé-croisé harmonieux, vers les fentes de leurs pyjamas. Et chacun retire du corps de son chéri, à l'orée des jambes, un tronçon mou enveloppé d'un manteau trop grand. Tandis que leurs bouches se noient dans une embrassade interminable, leurs doigts s'emparent mutuellement de la pendeloque de l'adoré, la palpent, l'étreignent, la parcourent avec une violence langoureuse. Bientôt les deux membres semblent sortis de leurs propres corps et sont possédés d'une vie indépendante. Ils se mettent à s'étendre, à grandir, à devenir des troncs droits, durs, presque tyranniques, à l'écorce lisse. Ces colonnes, toutes fermes qu'elles soient, ont aussi le velouté de la chair, des vibrations, des sursauts, une gourmandise délectable. Les mains sont des étaux de joie, ce qu'elles tiennent et manient, ce sont des sexes gonflés de gloire, brutaux et moelleux à la fois, dont les embouts roses et nus se dilatent encore, toujours. En moi, monte une marée nauséuse, une honte écoeurante. En moi, niche l'infâme qui pendille, tout petit, ratatiné, endormi.

Pourquoi suis-je consumé, révolté par ces jeunes phallus dans leur régal ? Je sais que le mien aussi peut croître, devenir monstrueux, exigeant.

Pourquoi tant de remugles dans mon cœur ? Même dans la répulsion, je suis fasciné par ce que je vois. Les phallus de Julien et de François vivent. Les amoureux en jouissent sans remords, avec délices même, ils s'en délectent. Je contemple l'étrange manège entre les garçons. Longtemps, tous deux se triturent, les mains de l'un sur le sexe de l'autre, toujours plus redressé, rougeâtre, veines saillantes, calotte repoussée, le bout comme un volcan sur le point d'éclater. Les mains vont et viennent longuement sur les sexes, les chauffant.

Julien s'interrompt et proclame :

– Je veux que nous nous bénissions dans le Grand Sacrement.

Mettons-nous nus, pour être en état de grâce.

Les pyjamas tombent et il n'y a plus que deux corps.

Julien, hiératique, est un prêtre qui s'apprête à sa liturgie.

– Tout à l'heure, couchés dans le vestiaire, nous avons batifolé, et dans nos jeux, je t'ai reçu comme tu m'as reçu. Nous avons dégouliné l'un dans l'autre. Mais, désormais, toi seul me suceras et je ne te sucrai plus. Suce-moi... Nous nous marions sur ce palier. À présent, tu seras ma femme. Je suis Jésus et tu seras ma Marie-Madeleine qui recevra ma semence sacrée. Acceptes-tu, François ?

– Oui.

– Mets-toi à genoux.

Julien, debout, porte ses yeux vers le plafond. Sa tête est si grave, si détachée de ce monde, que paraît flotter autour d'elle l'auréole de la sainteté. Elle semble survoler son corps maigre, nerveux, presque écorché, où les côtes font des encoches, mais qui est tendu comme un arc. En bas, sa flèche est un tendon qui oscille. Il attend... François, à ses pieds, s'approche lentement, à quatre pattes, vers l'écharde dure. Ses lèvres s'entrouvrent pour que la chair de Julien devienne son corps, que son vin soit son sang. Lente ingurgitation qui le remplit jusqu'au fond de sa gorge. Serpent en lui qui rampe, serpent d'Eden...

À un moment, Julien est saisi de râles, de secousses... Il paraît près de la mort. Et puis il rit et dit à François :

– Maintenant, relève-toi que je t'octroie le baiser de paix. Tu es mon épouse. Nous sommes unis à jamais. Souviens-toi, tu me dois obéissance, soumission et fidélité.

Accolade des deux garçons.

La scène des épousailles grandioses et dérisoires, puis des accordailles a été pour moi si prenante, que je tousse. Alors les conjoints, redevenus des « grands » ordinaires dans leurs pyjamas, me découvrent. Julien s'avance vers moi qui recule pour lui échapper. Il m'attrape et me tient. Il me prévient :

– C'est toi le petit Chinois. Tu as été témoin de notre mariage mystique. N'en dis mot à personne. N'aie pas peur. Sache seulement que si tu bavardes, nous te casserons les os et en ferons de la bouillie – nous te frapperons plus que mille Flugman. Nous avons entendu tout à l'heure la petite branlée qu'il t'a fait donner. Si tu te tais, nous te protégerons.

Là-dessus, Julien, l'apôtre, me donne une bourrade amicale et rit

encore. Puis il disparaît avec François.

Tout s'est dissipé. À nouveau, sur ce palier, la solitude, le calme. Julien et François, je les aime bien car, dans ce Ravon où je suis assujetti à l'opprobre, ils ont été bons pour moi. En même temps, ils me répugnent avec leur magie, leur messe noire, leurs serpents soyeux.

Je sais désormais que les reptiles grandissent, s'insinuent, s'infiltrant dans tous les orifices, même dans les bouches. Si l'un d'eux entre dans la mienne, que je meure ! Et Li, alors ! Avec elle, je n'avais pas de serpent ! Elle était la tendresse, elle était la beauté, elle était une femme. C'est par ma mère que la honte est venue. Car ma mère n'est pas une femme, elle est sacrée et détestable. Avec ma mère, je suis entré dans l'univers du trouble, du douteux.

Je rejoins mon dortoir, et la grosse tête de Flugman me rassure. Son faciès, dans son assoupissement, est celui des terribles gardiens chinois, en bois peint et sculpté, brandissant lances et épées, qui veillent sur le sommeil des morts. Je peux m'endormir.

Sommeil malaisé où des images vagues, plus oppressantes qu'accablantes surabondent. Formes qui se pressent, se multiplient sans poids, sans consistance, pas reconnaissables. Un embrouillamini surchargé qui, dans l'impossibilité où je suis de les fixer et de les distinguer, crée un pressentiment pénible. Léthargie embrumée dans le jour qui approche.

Le réveil me vient par les coups d'une cloche dure qui cognent comme des marteaux. Je suis loin des tintements doux et prolongés du bronze des pagodes. Aussitôt, avec une sorte d'alacrité, une pétulance redoutable, les gamins s'éveillent. Moi, je suis abruti, idiot. Ruée des petits et des grands pour se précipiter vers les douches. Ils sont rassemblés dans une cohue nue, à l'intérieur d'une pièce de ciment grisâtre où des pommes d'arrosoir déversent des giclées d'eau froide. Quand j'approche, les carcasses malhabiles, mal façonnées des garçons s'affichent avec un grossier orgueil, avec impudence. Pas de honte, au contraire. C'est une cohue vigoureuse des corps qui s'offrent aux jets d'eau sous tous les angles, dans toutes les positions, de devant, de derrière, de profil, avec le savon comme Saint Sacrement,

Combien sont rassemblés là ? Une cinquantaine. Chaque garçon affublé de son sexe, sans en être gêné, le lavant, en faisant une boule de mousse. Quelle exposition de pénis, quel rassemblement de tailles, de couleurs, de textures, toutes les variétés, tous différents ! Je ne savais pas qu'il en existait autant d'espèces. Jusqu'à ce matin-

là, j'avais été le seul petit garçon du monde. J'étais unique. Me voilà avec cinquante semblables. J'entre dans l'univers des hommes. Malgré moi, cela m'éblouit, mes yeux contemplent : il y a des bouts sans capuchons, d'autres revêtus de capelines ou de toques, tous germent de sacs brunâtres et corroyés, bourses ridées. Il y en a de minuscules, juste des coquilles, d'autres anonymes, ternes, certains gros, mais courts et brutaux, d'autres sont des tiges longues et minces qui pendouillent comme des boyaux extérieurs. Quelques-uns proclament leur superbe, se tenant graves et tranquilles. Audessus de ces appendices, pas de poils chez les petits, une nudité rose qui souligne leur puérité, un duvet chez les grands, étrange annonce d'une moustache, d'une toison future en cet endroit. Sur tous les sexes, humbles ou orgueilleux, l'eau ruisselle, dégringole par le ressaut qu'ils forment. Gargouilles...

Une fois mon pyjama enlevé, je dois entrer dans cette foule qui me répugne. C'est la marche vers l'abjection, celle où je me livre, où je me trahis. Comment est mon robinet par rapport aux autres ? Je ne le sais même pas, normal ou difforme, petit ou monstrueux, ne va-t-il pas surprendre, attirer les sarcasmes ? En me faufilant, j'essaie de cacher mon pauvre membre de la main droite. Je la tiens devant lui comme un bouclier, mais je tremble, je suis misérable. Brutalement une grosse voix épaisse tombe sur moi, venue des hauteurs :

– Pas de ça. Enlevez votre main. Il n'y a pas de honte à avoir.

En même temps, un bras puissant écarte le mien, celui qui abrite ma pudeur. Mon sexe s'exhibe, freluquet, ma mise à nu est accomplie par une intervention toute-puissante – je découvre que la voix et le bras qui m'ont dépouillé de mon mystère, qui m'ont violé, appartiennent à un homme fait, à un monsieur qui, la tête très audessus de la tripotée des gamins, se tient, poilu, au milieu d'un cercle de respect, colosse sous le jet de la pomme d'arrosoir qu'il touche de son crâne. C'est M. Massé lui-même, figé et impassible. Il n'est sorti qu'un instant de son indifférence pour faire son observation et son geste impatients. Je le regarde. Je vois, en bas de sa charpente d'homme, sortant d'une forêt supplémentaire qu'il porte sur son ventre et qui se dilue jusqu'à ses cuisses et son torse, tout embroussaillée, une touffeur bleu-noir. Je vois son phallus, un boudin brunâtre, paisible, replié sur lui-même, gros, épais et long. Pourtant il y a, dans cette puissance, la marque de l'usure, de l'usage... Et je pense à la femme de M. Massé, que j'ai aperçue dans une grande robe noire ballonnée. Une productrice d'enfants, une outre de moralité. Devant les yeux bruns de M. Massé, à nouveau distants, qui semblent ne rien voir et qui pourtant me fixent, je fais

le plus grand effort de ma vie : je ne me cache pas. Mon sexe s'ajoute aux autres. Rien ne se produit, pas un éclat, pas une moquerie, pas un rire, rien... Je ne suis donc pas difforme de ce côté-là...

Dépassant M. Massé qui se frotte la poitrine avec une vigueur calme, en de longs mouvements circulaires, je continue d'avancer. À nouveau le grouillement. Me voilà face à Flugman, lui aussi un seigneur de la douche qui s'ébat comme un pachyderme, soufflant de la bouche, trompétant du nez, brouhahant de partout, sa peau pleine de grosses plaques mousseuses. Il a vu la scène avec M. Massé et il marmonne : « Espèce de vicieux, on t'apprendra à mal penser. » Où est mon vice ? Je me le demande. Je me cache derrière les petits qui s'épanouissent sous l'eau, se savonnant, se désavonnant avec une sorte de jubilation, les plus costauds repoussant les plus malingres, pour rester longtemps sous le jet, béats ou se trémoussant. Je suis dans la piétaille des faibles qui essaient de se chiper leur tour, qui se battent pour arriver sous l'eau. Un sabbat, mais sacré, le bon sabbat de la propreté. Enfin je me lave, l'un des derniers, lamentablement, mal, gêné.

Quoi de plus banal que cette initiation à la nudité dans les douches ? Étrangement, cet épisode est incrusté dans mon souvenir et restera une des premières étapes de ma déchéance aux Sources.

Il y aura un autre lieu d'infamie pour moi : les vestiaires. Je les redoute encore plus que la douche.

Vestiaires : un haut lieu pour les gosses du Ravon, pas seulement leur habilloir et leur déshabilloir, mais leur salon capharnaüm. Un espace étouffant, tiède, dominé par des planches érigées, mâtüre verte, gréement où est suspendu le monde des tenues : blazers, serviettes, chemisettes, garde-robe de petits gentlemen bien propres, adonnés aux sports, un peu à l'étude, en tout cas à la bonne éducation. À même le sol, des casiers constituent une estrade sur laquelle les gosses s'asseyent. Casiers qui contiennent tout ce qui concerne les pieds : chaussettes, godillots, chaussures à crampons, à pointes, pantoufles. Ça sent plus fort. Entassement dans une odeur de sueur, de moisissure, relents d'eau, relents d'ombres, tiédeur, odeur des corps mouillés, séchés, soignés. Les élèves doivent se changer mille fois par jour pour être dans l'état convenable. Sans compter que traîne dans leur attirail smart une quantité de choses insolites, des pompes à vélos, des cahiers perdus, des matraques qui sont des battes de cricket, que sais-je encore, tout ce qui peut occuper, préoccuper, intéresser ces jeunes messieurs, leurs trésors et leurs épaves.

Heures où ça grouille, folâtreries des gamins à moitié nus, à moitié habillés, se hâtant ou traînaillant, criant, se menaçant, s'alliant, se désalliant, se prêtant, s'empruntant, disputant, marchandant. Ils sont habiles dans leurs métamorphoses vestimentaires, alors que je ne sais pas me vêtir ! Gourde je le suis, je le reconnais, toujours empêtré de moi et de tout, bousculé, traînard, incapable – même les lacets sont un problème insoluble. Dans ma maladresse et ma couardise, je me sens protégé tant qu'il y a multitude, affairément, que tous s'activent pour être prêts à temps sous le regard de Flugman et des « capitaines ». Juste des lazzis, quelques horions... Plus dangereuses sont les heures creuses, après qu'un coup de sifflet a livré les élèves à un repas, à un jeu noble ou à une sommeillante étude.

Alors, parfois, quelques garçons mystérieusement inoccupés viennent flâner là, s'amuse entre eux. Malheur à moi s'ils me trouvent, moi resté seul, en retard, me débattant avec les beaux équipements achetés par Anne Marie et déjà à moitié en loques, les cherchant, ne les trouvant pas, en tout cas ne sachant pas les mettre, moi comme un somnambule, prêt aux réprimandes et aux punitions quand je surgirai au réfectoire ou dans une classe. Ces réprimandes et ces punitions n'égaleront jamais ce que j'ai subi un après-midi dans les vestiaires.

Cet après-midi-là, quand les vestiaires se vident, j'y suis encore, plongé dans les casiers à la recherche de mes chaussures égarées. J'entends des pas et des voix redoutés, je sursaute. En effet, c'est l'abomination. Sont apparus quatre enfants de mon dortoir, les plus mauvais. Ils ont des mines allumées. Je sais aussitôt qu'ils sont revenus spécialement pour moi, qu'ils ont préparé une méchanceté. Ils rient en m'apercevant. Je me suis redressé pour les attendre, et je suis happé dans l'orgeat de leur malice. Ils tournent autour de moi en chantonnant :

– Baisse ta culotte et montre-nous ton cul, crétin, qu'on te le botte. On va te guérir de ton orgueil de satané Chinois.

Mon orgueil, ils l'ont deviné, ces petits bouts d'hommes, malgré ma passivité, à cause d'elle peut-être. C'est ce qui leur donne encore plus de férocité. Pauvre orgueil, il leur faut le détruire ! J'essaie de me débattre, mais la ronde devient infernale. Des têtes endiablées autour de moi, gaies, gaies. Je suis capturé par cette danse agrippante... aucun espoir, aucun secours.

Ma culotte défaite par je ne sais qui, eux ou moi, est tombée autour de mes pieds, les emprisonnant, oripeaux, chaînes de mon dépouillement. Je suis dérisoire, habillé par en haut, ligoté par en

bas, ma chemise me battant les fesses de ses pans. Je me sens dans la nudité la plus totale, bien plus qu'aux douches. Je suis en proie à mes tourmenteurs qui m'ordonnent :

– Penche-toi en avant pour qu'on t'astique bien le cul.

Je me courbe docilement, faisant ainsi saillir mon derrière. Je ne suis plus qu'un postérieur tendu, attendant l'assaut. Je suis ébranlé par des explosions qui semblent faire voler en éclats mon fondement : énormes bourrades, pieds qui me cognent en cadence. Je suis projeté en avant, empêtré dans mon pantalon qui m'entrave les jambes. Mes exécuteurs passent et repassent autour de moi, hilares, à qui frappera le plus fort. Ils se divertissent !

C'est à ce moment qu'apparaît Flugman, il contemple le spectacle. Il comprend ce qui se passe et il ne peut s'empêcher de fendre son épaisse face d'un sourire de béatitude. Puis, se reprenant, il fait semblant de se fâcher.

– Crétins, qu'est-ce que vous foutez ici à cette heure ? Vous devriez être à l'étude. Laissez le Chinois.

Les gaillards décampent en rigolant. Ils sont satisfaits. Il ne les a même pas punis.

Flugman me dit :

– Grande andouille, pourquoi tu te bats pas ?

Dans mon anéantissement, je marmonne seulement quelques mots lamentables, accrochés à ma destruction :

– Je ne peux pas... je ne sais pas.

La gueule de Flugman se contracte, reniflant à petits coups comme devant une charogne :

– Je vais te supprimer la raclée du soir, tu la mérites même pas.

Depuis lors, je vis à vau-l'eau, petite épave flottant sur la mer des brimades. Heureusement qu'Anne Marie ne me voit pas, à quoi servent les superbes effets que nous avons achetés ensemble, les blazers, les écussons, les chemises de soie ? Je suis sale, mal peigné, attifé comme l'as de pique, tout sur moi devient guenilles, et je suis moi-même guenille. Je ne ressens plus les affronts, les tracasseries, les mépris qui me pourchassent. Il me semble que toujours bourdonne autour de moi la grosse mouche noire des moqueries, un vrombissement qui ne cesse pas. Je subis sans même souffrir. Je suis du bois mort. Je ne fais jamais front, je suis une bestiole traquée... Je suis une limace. Pourtant, je cours vite.

Chaque fois que les garçons et moi nous cheminons en troupe à travers la nature épanouie vers quelque bâtiment de classe, commence aussitôt la chasse à courre.

Immensité de l'été, les herbes sont géantes, le soleil n'arrive pas à écraser la verdure qui grimpe et les arbres dominateurs. Pourquoi est-ce que, dans cette exubérance, je ne trouve pas asile ? Tout désir a disparu de mon être. Je suis pris dans un ahurissement où mon « moi » s'est dissous. Reste ma carcasse stupide aux réactions automatiques, celles d'une peur qui est ma seule forme de vie. Peur continue, lancinante, jamais apaisée, et consentante.

Sur les chemins bruissant des joies estivales, je perçois les gémissements heureux des branches, les houles murmurantes des herbes, les crissemments des insectes, les criaileries douces ou perçantes des oiseaux, les danses des faîtes des chênes. Je cours pour échapper à la meute poursuivante. Tout ce qui me reste ce sont mes jambes qui se relaient en une fuite éperdue, sans que j'en aie conscience, seulement mues par la trouille qui me précipite. Fuite échevelée ne menant nulle part. Et puis mes poumons m'étouffent, ma gorge râpe, l'haleine me manque. Derrière moi, les hurlements vainqueurs se rapprochent, je suis rattrapé, jeté à terre. Ensuite abandonné, je me remets debout et marche seul, tristement, vers la salle de classe où caracolent déjà mes ennemis.

Là aussi c'est le ronronnement du sarcasme. Pourtant apparemment, la tempête est apaisée. Les élèves bien sages, assis sur leurs bancs en rangées bénignes, offrent la bonne imagerie studieuse du zèle. Décor de la scolarité : une grande carte de France au mur, un tableau noir et, sur une estrade, le bureau du professeur faisant face à ces enfants qui se sont mis en tabliers, dociles... Notre professeur est Mlle Dupré, toujours aussi croche de corps, aux yeux qui chavirent souvent de bonté, avec ses membranes de chauve-souris qui se déploient dans des envolées de douceur persuasive. Elle est touchante et ridicule comme un oiseau blessé dont le cœur bat maladroitement. Sa voix, un grésillement sucré, chevrote quand elle se fâche. Les gosses hypocrites bafouent savamment son autorité, déchirent sa gentillesse, l'acculent jusqu'à ce qu'elle s'égosille, s'efforçant de gronder, vainement. Et toujours elle se trompe et toujours on la trompe. Moutards impitoyables aux manœuvres subtiles. Rien que l'innocence sur leurs figures, la bonne volonté dans leurs yeux qui connaissent par cœur les tours et détours où elle s'engluie, vieille poupée embroussaillée, encore plus impuissante. Contre ses réprimandes, uniquement de l'étonnement, des protestations de sincérité : « Mais ce n'est pas moi, je n'ai rien fait. »

Le jeu madré continue autour de moi, qui suis assis au premier rang sous la houlette de la demoiselle désarmée. Même quand elle prend des mines menaçantes d'épouvantail à moineaux, qu'elle gémit des exhortations suppliantes, qu'elle grince des promesses de punitions, même sous la protection de l'excellente créature, ce sont toujours, venant de nulle part et de partout, des rires, des ricanements, des grimaces, les do ré mi fa sol du chœur clandestin des singerie, la rengaine éternelle : « Le Chinois, le sale Chinois. » On s'arrange pour me piquer avec des épingles, me jeter des boulettes de papier, me glisser des graffitis où je suis représenté avec des cornes. Pourtant, j'essaie de sortir de ma nullité, je m'échine à apprendre des mots français. Résultats désastreux. La chauve-souris du pupitre me fait venir au tableau noir et je trace, en fait de lettres et de chiffres, des gribouillis qui sont des débris de caractères chinois. Un nuage de craie m'enveloppe, et je repars blanchâtre, sous les rigolades, sans que personne n'ait apparemment ouvert la bouche. Ce n'est pas mieux quand la demoiselle me pose charitablement quelque question particulièrement aisée – alors, je me lève de mon banc, grande asperge, plat de nouilles et, même si je connais la solution, je n'arrive qu'à ânonner : « Ah, ah, ah ». Découragée, la chauve-souris, avec ses ailes de renoncement, me commande de me rasseoir, ce que je fais, rentrant dans le troupeau surexcité. À ce moment, comme autant de dards me défiant, tous les doigts s'élancent pour proposer la réponse. Un autre enfant est désigné qui, debout, l'énonce glorieusement.

Bataille avec mon porte-plume, avec sa grande plume grinçante, véritable soc de charrue, que je trempe dans un encrier enfoncé au coin du pupitre. L'encre est épaisse, à moitié desséchée, une colle pourprée. Mon cahier, j'en fais un gigantesque barbouillage de taches rouges. Mes doigts semblent dégouliner de sang. Mlle Dupré est obligée de sévir. Elle me cingle : « Vous redoublez. Vous êtes un illettré, un incapable. » Là-dessus, le chœur de la classe reprend : « Le Chinois, le cochon de Chinois. – Taisez-vous », crie Mlle Dupré, dans ce chahut. Elle aussi renonce à moi.

Quand, à la traîne de tous, je me présente à la porte du réfectoire – en réalité une immense salle à manger seigneuriale – je suis refoulé à cause de mes mains sales. Supplie de la pierre ponce. Je frotte à m'en arracher la peau. Enfin une fois admis à « ma table » – il y en a cinq, chacune présidée par un professeur –, je bave, je crachote, je mange dégoûtamment... Où sont mes belles baguettes d'ivoire ?... Alors tombe sur moi le regard froid de M. Massé qui, lui, mâche bien, comme un métronome, en face de sa femme muette,

énorme de fœtus et de vide. Il soulève sa main et me désigne l'immense cheminée carnivore où je dois entrer, pendant que la société bâfre. Je suis au pilori dans ma solitude, rejeté du monde des mâchoires, des fourchettes, des conversations joyeuses indiquant les plaisirs du ventre. Incarcéré dans ma cheminée, je sens encore plus monter la honte. Je ne suis qu'une bûche.

Ainsi passent les jours et les nuits où tous se liguent contre moi, pas seulement les élèves, mais aussi les « capitaines », les professeurs, surtout l'implacable M. Massé. Seule Mlle Dupré... Mais que peut-elle, la naine bossue ? Ce qui me sauve, moi, clochard de dix ans, c'est que je n'existe plus. Ma figure inerte, sans l'ombre d'un sourire, d'une douleur, d'une révolte, est du papier mâché. Tout m'est égal car je n'ai au cœur qu'une seule plaie, une seule souffrance : Anne Marie. Une Anne Marie diffuse, confuse, dont l'image ne m'apparaît même plus. Elle est, en moi, une grande peine.

Curieusement, Flugman semble me porter quelque intérêt. Parfois, il me secoue brusquement : « Pourquoi tu te bats pas ? » Je me détourne de lui. Alors, il me flanque son poing sur la mâchoire : « T'es un dégonflé, une tapette, une pédale... »

Flugman me suspecterait-il de certaines choses dont j'ai à peine notion, mais dont je sais qu'elles sont mauvaises ? C'est que la seule bienveillance à mon égard provient de Julien et de François, inséparables. Dans cet enfer du Ravon, en fait d'amour, je ne discerne que le leur, et, quelle qu'en soit la nature, il me touche : ils sont heureux.

Souvenirs... Jeunes Célestes, qui, pour marquer leurs sentiments, se tenaient l'un à l'autre par deux doigts entrecroisés. Julien et François, eux, ne se touchent que par le regard. Ils constituent l'être et l'essence. Julien, dans cette symbiose impalpable, est le Yang mâle, avec son sourire voltigeant, fixe et amusé, condescendant, qui surplombe toute chose. À son ombre, le Yin de François. Aucune outrecuidance dans ce que je sais être un couple, un mariage mystique, le grand défi. Rien qui s'affiche, juste une aura, avec les yeux noirs et secs de Julien qui commande le monde, avec François toujours présent mais effacé. Ils sont réprouvés mais redoutés. L'hypocrisie rampante des Sources est leur protection : qui, par peur de souiller le miroir pur de l'École, reconnaîtrait que leur amitié est « sale » ? – la belle amitié virile étant prônée comme la vertu des garçons. Autour d'eux, pas de réprobation mais une distance dont ils profitent, dont ils abusent. Julien et François font peur par l'insoupçonnable de leurs liens et par leur hardiesse. Ils sont des

archanges craints.

Eux, quand ils surgissent au milieu des petits moustiques et des grands anophèles qui me maltraitent, ils me délivrent avec quelques taloches. Julien dit :

– Tu étais beau, mon petit. Tu deviens laid dans la trouille. Un jour tu retrouveras ta grâce. Je te le promets.

Je souris bêtement, une petite lippe d'escargot. Ils m'effarouchent, moi qui croyais ne plus rien avoir à redouter.

Mes sentiments à leur égard, je ne les connaissais pas. Ils étaient étranges. Toujours ensemble, la répulsion et l'attirance. Julien et François me faisaient horreur et pourtant je les aimais, je les admirais. Ils furent les deux premiers révoltés que j'ai rencontrés. Leur luxure c'était, d'abord, la grande insurrection.

Ai-je éprouvé de la tristesse, de la peine, du soulagement quand ils ont disparu secrètement et successivement des Sources ? Car un jour, Julien est parti vers je ne sais quel paradis ou quelle damnation. Pas renvoyé, rejoignant sa famille. Le surlendemain, François était escamoté lui aussi. Tous deux enlevés, l'un après l'autre, par quelque tourbillon, sans témoins, sans adieux. Ascension ou chute ? Juste une évaporation. Se retrouveront-ils jamais ? Les reverrai-je jamais ? Conspiration du silence. Les visages étaient des commodes aux tiroirs fermés, les bouches restaient closes. Comme si le Mal le plus effroyable de tous, celui de la chair, n'avait jamais pénétré aux Sources. Pas un clapotis sur le lac béni de la sainte institution. L'oubli.

Seul, Flugman, le regard coulant, fait passer sur moi les méduses de ses gros yeux.

– Alors, petit, tu les regrettes tes amis ?

Je les renie tous les deux :

– Non, non, je les détestais.

– Tu leur as échappé. Ils se promettaient un bon dessert avec toi. Tarte aux abricots ou tarte aux pêches. Petit saligaud, pourquoi tu te bats pas, dis ?

Cette fois, je réponds :

– Je ne peux pas. Ça me dégoûte aussi.

– Pauvre mignon, va... J'avais t'montrer la tarte que je t'ai préparée, moi. Une tarte signée Flugman, chef pâtissier.

Il me décoche de son bras droit déjà poilu un gnon qui me fait

voir trente-six chandelles. L'illumination selon Flugman qui se boyaute... Puis, de son trombone vocal, il tâche d'imiter, en faux filet, la voix mordorée de Julien disparu.

– Laissez venir à moi les petits enfants, laissez venir.

Là-dessus, soudain sévère, il grognasse :

– Je t'ai à l'œil, fiston. Tâche de filer droit, ne sois pas une lopette, ou sinon... gare à toi, infection.

Ainsi suis-je jeté par lui dans un égout, comme un rat pestilentiel. Peu importe. L'essentiel, c'est qu'Anne Marie ne me croie pas coupable. Je pense à elle, tellement fort, à m'en rompre le cœur. Sans arrêt. Quand viendra-t-elle ?

Tout le long des jours, le carillon de la chapelle. Le dimanche, il sonne encore plus, c'est le jour du Seigneur, c'est le jour des parents aussi. Dans mon dénuement, je vais essayer de retrouver Dieu.

Je m'y prépare soigneusement. En Chine, j'ai déjà fait ma première communion, je peux donc L'avalier. D'ailleurs, aux Sources, dès le samedi, presque tous s'apprêtent à Le consommer. Apprêts méticuleux. Une onction couvre le collège. Les mines, à l'ordinaire basses et chafouines, sont pénétrées d'une importance sanctimonieuse. Le lourd Flugman lui-même semble marcher sur des nuages. Plus question de me maltraiter. Les gamins ont des faces de gravité.

En troupe, tels les agneaux du Seigneur, nous cheminons vers la chapelle pour nous confesser. Je m'enfourne dans une boîte en compagnie d'un gros prêtre taillé dans la masse de Dieu. Le saint homme est si volumineux qu'on croirait un quartier de bœuf ensoutané. Son crâne est quelque chose de rond, de cylindrique, de chauve, où les rides de la calvitie sont bien plus vivantes que le faciès, lourd gratin de fromage dont les traits sont des croûtes. Ses gros yeux, ses grosses lèvres... Balourdise du religieux qui, à travers un grillage, me vend du Seigneur. J'achète, mais trop bon marché à son goût. Il m'interroge avec une insistance obèse, tâchant de me mettre sur la route de l'exécration. Ses traits gras, un peu suintants, pèsent sur moi pour m'extraire de gros péchés. J'aimerais bien offrir à cet homme et à son Dieu quelque noir forfait, quelque sombre pensée, quelque dégoûtante saleté, car ils en sont certainement friands... Hélas, je ne trouve rien de vraiment juteux. Quelle faute ai-je commise ? Serait-ce mal de trop aimer ma mère ? Non, non... Je me creuse la cervelle, je ne veux pas tricher avec Dieu, par excès ou par omission, Il tricherait avec moi... Je ne peux reconnaître que des bagatelles. Enfin, l'inquisiteur déçu malgré ma bonne volonté,

méfiant quand même, m'expédie maussadement avec trois Credo.

Je m'agenouille sur un prie-Dieu pour réciter ma pénitence, Mais suis-je dans la demeure du Seigneur ? Dans Son salon, peut-être ? La nef de la chapelle n'a pas de colonnes, pas de pierres moussues, pas d'humidité obscure. Elle est pimpante, avec un autel en nougat et des saints bien éduqués : saint Georges dragonnant et sainte Jeanne d'Arc oriflamme. Évidemment, il y a un Christ crucifié, mais d'excellente compagnie, pas grinçant, pas indécent, même pas douloureux, sachant mourir élégamment, une draperie autour des reins, en gentleman. Une Sainte Vierge l'assiste. Ce n'est pas une pauvre accablée, mais une dame de la bonne société, impassible, dans une souffrance extrême qu'elle n'exprime pas puisqu'elle sait se tenir.

Le samedi soir au Ravon, au cours du dîner, comptée des communiant. Presque tous les doigts se lèvent, le mien compris. En effet, il faut préparer le nombre exact des petits déjeuners qui seront servis après la messe. Passé minuit, aucune parcelle de nourriture, aucune goutte d'eau ne doivent être avalées, je le sais. Il faut que Dieu soit reçu dans des lieux propres. Je ferai de mon corps un sanctuaire, par l'abstinence. Que le Seigneur trouve ma bouche, ma gorge, mon ventre, mes entrailles en état hygiénique.

Dortoir. Je suis à la veillée d'armes. Comme chaque soir, tous se mettent à genoux, une minute, pour prier et faire leur examen de conscience. Silencieux murmure des lèvres. Ils sont sages, mes persécuteurs, ces innocents, leurs petites têtes inclinées, leurs mains jointes, charmants de dévotion ! Moi, une fois de plus, je m'avise que c'est l'occasion de proposer à Dieu un marché :

– O Toi, Tout-Puissant, je T'avais imploré en vain dans la cathédrale de Vaudreuil. Maintenant, demain, je vais Te manger, Te consommer, me remplir de Toi, être Ton vase, être Ton ciboire. Alors, aide-moi. Souviens-Toi, la Sainte Vierge était avec Toi à Ton agonie, dans Tes supplices, lorsque Tu expirais sur la croix, cloué à elle, Ta tête si belle effondrée sur le côté pour le dernier soupir, Ta tête couronnée des épines de l'outrage, Ton corps blanc et lamentable, dans les sueurs et les transes de l'agonie. Inspire à Anne Marie la Grande Pitié : qu'elle soit auprès de moi dans mon martyre. Dieu, Dieu, Dieu, je crois en Toi, je me consacre à Toi. Mais ne me déçois pas, donne-moi Anne Marie quelques heures, que je puisse poser ma tête sur son épaule – ou bien je renoncerai à Toi, mauvais Dieu, Tu n'auras plus ma foi.

Brouhaha. La prière est terminée. Les autres garçons, malgré leurs mines confites, se sont entretenus avec Dieu comme s'ils

s'acquittaient de n'importe quel autre devoir et obligation nécessaire à leur bonne fortune. Dès que c'est fini, ils redeviennent eux-mêmes, pétulants, rigolards, retenant cependant leur méchanceté par convenance. Autrement, Flugman se fâcherait. Car lui, il croit comme un bœuf, il en est encore à mastiquer quelques mots à Dieu, ça lui empâte la bouche. Pour Flugman, Dieu, c'est vraiment sacré... Il se couche, tous se couchent. Silence. Ronflements. Les orgues du sommeil avant celles de l'Eucharistie.

Le repos des enfants, les hennissements de Flugman, par-delà la fenêtre, la lune et les étoiles, pas dangereux, pas consolants, juste clinquants, des lampions accrochés aux ténèbres comme à un bal fini.

Le lendemain, la messe, la grand-messe. Le carillon appelle au sommet de la colline où s'élance vers le ciel la chapelle légère, avec ses toits d'ardoise et son coq au bout du clocher dominant les architectures terrestres, les petites taupinières des « maisons » incrustées sur l'étendue de la plaine rouillée de champs et de bois. Les « maisons » se vident. Le peuple catholique des Sources – il y a aussi quelques protestants qui vont dans un temple situé je ne sais où – s'amasse devant la porte du sanctuaire avec des mines de circonstance, endeuillées. Les dévots ne vont-ils pas assister au sacrifice du Christ ? Ils pénètrent dans le saint lieu dans un ordre parfait. Le bénitier, le signe de croix. Bientôt, rassemblés par « maison », les élèves, dans leur habit du dimanche – le fameux complet rouille assorti de la cravate verte et rouge que j'ai endossé aussi –, sont rangés entre leurs chaises et leurs prie-Dieu, tels des oignons. J'ai suivi le mouvement, qui me dépose à côté de Flugman, dont les traits semblent taillés dans une dure motte de beurre tant ils reluisent d'application. Ce n'est pas pour lui une mince affaire que d'avoir affaire avec Dieu. Il me jette un bref coup d'œil de biais, pour s'assurer de ma bonne tenue, il est satisfait, à part ma cravate mal nouée. Habilement, il me cogne du coude, je comprends, je m'ajuste à son grand contentement. Tout le temps de l'office, il me surveille de son petit regard de gros cochon, mais je ne commets pas de bévue. Je connais ça, la messe, à cause des missionnaires de Tcheng Tu. Derrière son troupeau, M. Massé est plus dangereux, encore plus rugueux et sévère qu'à l'ordinaire, ne voyant rien – peut-être voyant Dieu ! Mais il ne me raterait pas si j'allais me tromper dans les saints exercices du bon petit chrétien...

Tintements dans le silence. L'office débute. Le célébrant est devant l'autel pour commencer l'immolation. Les fidèles, élèves et professeurs, se tiennent face au mystère. Est-ce le représentant de Dieu, ce prêtre lourdaud qui m'a confessé la veille ? Est-ce le

représentant de Dieu ce lansquenet à figure obtuse ? Le dos de sa chasuble étale l'énorme croix brodée d'or du pactole divin. Marmonnements, sonnettes, petite cuisine des instruments sacrés opérée par les marmitons d'enfants de chœur, enfants des burettes et de la serviette, vifs autour de lui, toupies virevoltantes. Lorsque l'officiant se tourne vers nous, occupés à nous agenouiller, à nous relever, à nous asseoir tous ensemble, gymnastique simultanée du sacré, sa face, même dans les sanctus et les alléluias, reste une face de carême. Des chants superbes, accompagnés des mugissements de l'orgue, balaient l'assistance des grands vents de l'Esprit-Saint !

À l'offertoire, le ciboire scintillant, rempli de ses aliments magiques, est tendu vers les fidèles. Les enfants, dans leurs uniformes placides, se tiennent au garde-à-vous, en pleine attente gourmande. Les professeurs sont plus effacés. Leur dignité est savamment discrète et empesée. Pour moi, ils sont les magisters prétentieux de l'humilité, des constipés de Dieu, raides, pénétrés, pète-sec de la foi, aux yeux baissés, jugeant néanmoins le bon comportement des élèves. Tout est bien. Tout est irréprochable. Bonne note générale pour l'observance de l'extase mesurée.

Moi, dans mes exercices édifiants, je suis très bien, mes mouvements sont réussis, je n'ai qu'à faire comme tout le monde et puis, je sais... Bons Pères de Tcheng Tu à la longue barbe-fleuve et tous les visages jaunes éperdus, écroulés de foi, pendant la transsubstantiation...

Flugman se prépare à gober Dieu, ça le tiraille, ça le travaille, il mâchonne déjà. M. Massé est plus granitique que jamais. Heureusement que ces gens raisonnables ne se doutent pas de mes pensées malignes. J'ai repris mon marchandage avec Dieu : « Jésus, je veux quitter cette vallée de larmes et entrer dans Ton saint paradis. Jésus, je ne veux pas me tuer, je ne veux pas T'offenser en me tuant, Jésus, c'est Toi qui dois me donner la mort. Je T'en supplie, je T'en supplie... Cependant, si Tu veux me garder en ce bas monde, alors apporte-moi Anne Marie. Que Tes anges la soutiennent, qu'elle arrive à moi sur leurs ailes de pureté nacrée. » Dans cette extrémité, je ruse à la chinoise : je requiers mon trépas d'abord et avant tout, alors que ce que je veux vraiment, c'est, non pas mourir, mais que Dieu m'offre Anne Marie. J'applique au Dieu des chrétiens les stratégies nécessaires pour amadouer les bons génies des pagodes. Double jeu, triple jeu, quadruple jeu s'il le faut. Car je suis même préparé à m'adresser au diable. Li m'a appris ça, elle qui, après avoir allumé des bâtonnets d'encens devant les déités tutélaires, n'oubliait jamais d'en consacrer un aux esprits noirs et sinistres qui, tout malfaisants qu'ils étaient, pouvaient aussi rendre

service...

Ça va être la communion. Le prêtre, après des gesticulations solennelles, après avoir brandi son ciboire vers ses convives agenouillés et enfouis dans un saint et impatient appétit, s'apprête à leur servir ses petites rondelles. Pourquoi est-ce que l'offrande du célébrant me rappelle l'attitude du maître d'hôtel présentant un faisant rôti à des dîneurs du Regina Palace ? Pourquoi cette vision saugrenue alors que je suis si occupé ? Je profite des dernières secondes avant la Cène pour tanner Dieu. Je suis un moulin à prières qui tourne rapidement, qui s'emballe, même si mes lèvres ne bougent pas. Je désire présenter au Seigneur, le plus grand nombre de fois possible, ma supplique insensée : la même, toujours la même, celle où je lui demande ma mort pour mieux obtenir, moi vivant, une Anne Marie vivante auprès de moi tout à l'heure... Ma litanie, je la récite, de plus en plus vite, elle est folle de vitesse, j'espère qu'elle forcera les oreilles du Seigneur, pénétrera dans Sa cervelle, entrera dans Son cœur avant que ne disparaissent en moi Son sang et Sa chair. Une fois encore, une fois de plus, et ce sera la bonne fois...

L'assemblée se met à osciller. Bruits de chaises et de pas, remue-ménage discret, brouhaha étouffé, des fidèles se lèvent, presque tout le monde, pour former dans l'allée centrale deux théories qui progressent vers la distribution du repas divin. Le premier, bien en tête, M. Berteaux, vassal de Dieu, tout de componction noble, me rappelle un cormoran qui va attraper un poisson. Puis viennent M. Massé, dogue qui s'apprête à happer un morceau, et son épouse, la matrone épanouie qui s'ouvrira à Dieu comme elle s'ouvre la nuit à son seigneur et maître de mari. Derrière eux, grands et petits mélangés, tous semblables, courbent également la tête, bras croisés sur la poitrine, marchant pas à pas dans un assoupissement qui est le signe de leur ferveur.

J'ai arrêté ma crécelle récitative. Les jeux sont faits, les enchères sont terminées, je verrai ce que Dieu aura décidé dans quelques secondes, quand je Le consommerai. Pour ça, je vais me joindre à la fournée des clients, tout en me demandant subitement si Dieu va les rendre moins bêtes, moins méchants. Je me sens calme, froid, à l'aise, résolu, intense, comme un lanceur de dés, comme un joueur qui a risqué son existence sur un pari. Mon pari avec Dieu... Derrière Flugman, je me glisse parmi les garçons. J'avance lentement dans ma file. Dans les allées latérales, j'aperçois ceux qui sont déjà servis allant en sens inverse, rejoignant leurs sièges avec leur trésor dans le ventre. D'abord M. Berteaux portant sa tête creuse encore plus haut perchée. Derrière lui, les autres nantis sont

au contraire tassés sur eux-mêmes, se gonflant d'en bas, prenant modèle, semble-t-il, sur Mme Massé. Son géniteur de mari la suit, si possible encore moins gai que d'habitude.

Je suis enfin arrivé aux degrés de l'autel, là où les plus récemment nourris, gavés sous mes yeux, se relèvent dans la béatitude, tâtonnant un peu, aveuglés par l'émotion du festin. Mais, reprenant leurs sens, ils battent en retraite aussitôt, se retirant habilement sur les côtés, à petits pas sanctissimes, laissant la place aux affamés. C'est le tourniquet, pas la cohue comme aux douches, mais l'ordonnancement pieux. Me voilà sur la ligne d'arrivée des nouveaux agenouillés. Ça va être mon tour. Je suis parmi les têtes qui tirent la langue, face à l'ecclésiastique qui passe et repasse en brandissant sa coupe à hosties. Il alimente chacun à tour de rôle, après un petit cérémonial où ses grosses lèvres balbutient un cafouillage de mots, où ses grosses mains distribuent un signe de croix et la ration. Je ne suis plus maître de moi. Est-ce Ta grâce qui m'arrive, Dieu ? Mes bras se collent à mon torse, mon cou se tend, ma langue s'allonge d'elle-même. Vaguement je sens l'officiant déposer sur son bout rose une palette blanche que j'aspire. Je suis plein de Dieu. Un élan mystique m'envahit, la chaleur de Dieu m'envahit, je suis en haut de la montagne. La colombe du Saint-Esprit se pose sur ma tête. Le Seigneur m'appelle. Mon âme quitte mon corps qui gît sur le sol. Miracle... Je suis mort, je suis près de Dieu.

Éclair, Anne Marie va venir, Dieu la fera venir.

Cet égarement ne m'empêche pas de retourner à ma place, effacé de moi-même et du monde. Je retrouve mes esprits, petit enfant sage ayant communiqué et attendant sa mère.

Les grandes orgues clament splendidement. L'officiant entonne les versets de la joie, les actions de grâce. Il me semble que Dieu, pas celui de ma folie, mais le vrai Dieu du Ciel est dans la nef, diffus, un souffle, une flamme. Dieu, je T'adore...

Un malaise me vient, une tiédeur. Alors que je ne veux être qu'embrasement, pourquoi mon feu d'amour diminue-t-il, pourquoi n'est-il plus que braises, que cendres ? Pourquoi ne suis-je pas le vaisseau mystique dont la cale est Dieu, dont la cargaison est Dieu, dont les voiles sont gonflées par l'haleine de Dieu ? Je ne ressens rien, sinon le vide de la faim. Dieu, es-Tu en moi ? Jésus, existes-Tu ? Anne Marie, viendras-tu ?

Je prends une résolution. Je continuerai à être bon chrétien, mais je n'exigerai plus de Dieu l'impossible. Dieu est loin, très loin, dans

l'éther, dans l'éternité. On peut s'adresser à Lui, mais comme au Roi Céleste enfermé dans sa Cité Interdite, dans les formes, les rites, les étiquettes. On peut Le prier, Le supplier, mais on ne peut, officiellement, pas causer avec Lui, Lui parler familièrement, faire de la conversation, comme avec un ami, en Lui réclamant ceci ou cela, en Lui proposant des choses, en marchandant avec Lui. Dieu n'est pas un camarade, un voisin de palier. Dieu est Dieu et c'est tout. Fini pour moi de m'entretenir gentiment avec Lui, je Lui ferai tchintchin bouddha à la catholique, en sujet soumis, en minuscule fourmi, en pauvre gosse, et pas plus. Ah ça, non, je ne Le tarabusterai plus pour mes petites affaires, je Le saluerai de loin.

La messe est mûre, elle craque de plénitude. Alentour, les communiantes ont des mines de repus. Ils cuvent – avant de se précipiter vers le petit déjeuner, car ils ont aussi la dent. Quand l'*Ita missa* est a été lâché, quand l'officiant s'est retiré avec ses ornements et son fournement, quand sonnent les cloches du départ, tous les garçons se bousculent à la porte pour, après un signe de croix hâtif, décamper vers la mangeaille, dans le brouhaha ordinaire de leur petit monde, retrouvant leurs figures quotidiennes, tout à fait désacralisées. Ils se ruent vers leurs « maisons » respectives, pour bâfrer un porridge bien terrestre, la garantie anglaise de la fabrication de gentlemen, tout comme le cricket, le hockey, le blazer.

Le Ravon s'est rempli. Pantouflage général. Moi, une fois pantouflé, au milieu de la horde des affamés qui courent vers la pitance, je me rends, à pas lents, au réfectoire, à ma place : tableée de douze garçons avec Flugman chef de table. Devant nous, des énormes soupieres pleines d'une masse collante, d'un bourbier jaunâtre que Flugman distribue à grands coups de louche. Bouches comme des chaudrons à remplir et qui ingurgitent. Viscosité molle et pesante dont les garçons se gavent. Puis ils réclament du rab, tendant sans honte leurs assiettes vers lui. Astuces et trucs pour être parmi les « élus » qu'il ressert, tous clamant : « Moi, moi, moi ! » Je ne participe pas à ce tournoi alimentaire, ce serait mendier bassement, je ne peux pas...

Ainsi commence aux Sources le dimanche, les garçons gavés par le Seigneur et le porridge. Mais le porridge n'est-il pas l'antidote de l'hostie ? Ils sont encore plus ce qu'ils étaient, imbéciles futés, imbéciles méchants, imbéciles bêtes, imbéciles tout court. Dans cette médiocrité agressive, l'espoir dans le désespoir : Anne Marie.

Après que les claquements de mâchoires ont cessé, débute pour moi l'épuisante, l'intolérable attente : les parents vont arriver. Les

garçons qu'ils enlèveront pour la journée inscrivent leurs noms sur un cahier. Mesure prise pour qu'au repas de midi soit préparée juste la quantité de nourriture nécessaire aux laissés-pour-compte. Sainte règle de l'économie, bonne gestion. Évidemment les « en famille » mangeront ailleurs, à Vaudreuil, feront des gueuletons formidables avec papa maman. À les écouter – « Qu'est-ce que je vais me taper ! » – on croirait que la conversation familiale sera un surplus à l'indigestion. De toute ma pauvre volonté, je résiste au désir de me mettre sur la liste des bienheureux. Mon désir d'elle est si immense, si avide, si exaspéré qu'il me brûle : peut-être apparaîtra-t-elle, tout à l'heure ? Mais inscrire mon nom sur le registre des élus, non ! Je serais ridicule à ne recevoir que l'absence d'Anne Marie. Et surtout contrer le destin. Li, la sage, à la face rabotée, m'a appris à ne pas le provoquer, de peur qu'il se retourne contre moi. Il faut se cacher de lui, prévoir la calamité, pour que le bonheur s'épanouisse.

J'erre, je traîne parmi les détritiques du champ d'épandage du Ravon. La journée est splendide, une de ces magnificences qui donnent de l'immobilité aux choses. Les arbres, le petit bois derrière la maison, les étendues d'herbe, sont figés dans la lumière. Pénible sentiment que, dans l'été, tout est inaltérable, même si le soleil monte, même si les feuilles s'agitent, même si les ombres se déplacent. Pesanteur. L'air est une cloche de verre qui emprisonne la nature dans sa beauté. Accablement où les êtres s'échouent dans une impuissance, une incapacité, une faiblesse d'exister. Alors le temps est long, infiniment long.

Je suis anéanti par cette plénitude du paysage, par ces pierres, ces bosquets, cette terre, ces massivités minérales et végétales, l'entrelacs des pénombres, le cache-cache de l'astre solaire. Le Ravon est un monument d'éternité. Une forteresse où rien ne se passe, ne se passera jamais, où règne le temps. Tout est affadi. Les garçons amollis, inconsistants, gigotent par petits groupes. Ils se diluent à jouer à la marelle, à taper sur le ballon, à bavasser... avachis. L'ultime réjouissance est le concours des arquebuses, comme ils disent. Sur une rangée, ils mettent leurs robinets en batterie face à l'urinoir, grande plaque d'ardoise sombre. Chacun lâche son jet en une trajectoire qui retombe sur la stèle pissotière. En bas, s'écoule un ruisseau de liquide jaunâtre. Le vainqueur est celui qui tire le plus loin. Compétition, sans trop de vigueur, des quéquettes. Je n'intéresse même plus ces guerriers. C'est dire...

Sur le terrain vague qui s'étend derrière le Ravon, je vais et je viens sans discontinuer parmi les mottes, les touffes, les arbrisseaux. Je n'entends pas les cris des enfants dans leurs jeux. Jeux vains. Ils semblent indifférents à tout, même à l'arrivée imminente de leurs

parents. Moi, happé par la crainte, je m'empêche fiévreusement de regarder la route de terre battue où peut surgir Anne Marie dans son équipage. Je me force à fermer les paupières. Je suis aveugle. Aveuglé par l'ennui du monde, aveuglé par le désir de ma mère. Mais lâchement, je rouvre les yeux sur le vide du paysage étalé dans la chaleur, sur le chemin carrossable, ficelle blanchâtre, ligne de craie divagante à travers la verdure. Supplice de l'attente, de chaque seconde usée, éculée, épuisée, suivie par d'autres secondes aussi creuses et oiseuses. Si je pouvais arrêter cet étirement du temps ! Les minutes se pourchassent dans la déception grandissante. Au lieu d'apporter l'espérance, elles contiennent toujours plus d'espoir bafoué, traqué, qui ne fleurira pas. Outre des minutes, vasque des minutes, flacons de poison. Je marche en butant sur les scories, les racines, les cailloux. Mon corps s'engourdit dans l'angoisse.

Du chemin nu monte un tourbillon, grande poussière mugissante. Ce nuage terrestre, est-ce le char d'Anne Marie ? En fait, du nuage, surgit un capot noir, gueule lisse de requin. Derrière ce mufle de cheval-vapeur suit le corps, boîte à chapeau cylindrique, sarcophage. Un garçon qui participait tout à l'heure à la compétition du pipi, ouistiti primesautier, couine sans émoi : « Tiens, c'est notre Rolls. » Aussitôt la braguette refermée et la mine assagie, il trotte vers la bête à cylindres. À l'avant, la casquette du chauffeur, longue figure statufiée dans le respect. À l'arrière, séparés du conducteur par des vitres coulissantes, dans un vaste compartiment de cuir roux, aux banquettes émollientes, aux accoudoirs qui font le gros dos, les parents trônent, dans leur sacerdoce de parents. La maman, au décolleté décharné, un squelette à diamants et à yeux durs. Le papa gonflé comme un ventriloque, aux rondeurs cintrées par le costume, aux paupières lourdes. Avec eux, une créature plissée, une douairière, une grand-mère herbue, engoncée de falbalas noirs, marée d'étoffes épaisses, bougeotte des lèvres mouillées, chargées d'attendrissements. Enfin une fillette pâlotte, dentelles blanches et nattes, la sœur sans doute.

La poussière s'enfuit, laissant le mastodonte arrêté derrière le Ravon. Ainsi attend quelques secondes, dans sa majesté, le monument automobilistique de cette famille. Pointe rouge du cigare de Monsieur. Le chauffeur-mannequin est descendu pour ouvrir une porte du zoo de la tribu. L'automate s'incline devant l'enfant qui grimpe auprès de ses ancêtres. Rites protocolaires. Salutations, embrassades, expression soumise du garçon, un peu condescendante aussi, comme il convient. Baiser sur la joue distraitemment tendue par la mère. Ascension jusqu'au visage du pater familias pour une bonne accolade entre hommes. Le pater, entre deux bouffées de son cigare,

phare de son importance, profite de ces câlineries pour pianoter sur l'épaule de son héritier de ses doigts boudinés, en démonstration de bienveillance. Criailleries, voix fêlée, mots cassés de la vieille, ses bras ressemblent à des cornes de colimaçon qui s'agitent. Bécots avec la fillette qui repousse l'assaut de son frère. Enfin l'enfant, s'étant acquitté du rituel des bons sentiments, s'assied sur un strapontin, sage comme une image. Le chauffeur, qui n'avait pas coupé le moteur resté silencieusement ronflant, le fait vrombir, braque le volant, manœuvre. La Rolls décampe puissamment, presque sans bruit, emmenée par le nuage de poussière, qui l'avait amenée, vers la grande boustifaille. Autour de la table de l'hôtellerie, la « famille » mangera grasement, tout en entretenant une conversation maigre où le gosse répondra prudemment à une inquisition sans curiosité : pas de surprise surtout. Un orchestre mal accordé ou trop bien accordé, avec quelques mots aigres de la mère, quelques haussements d'épaules du père, de petites narrations de l'enfant qui tombent dans l'indifférence ; enfin le geste souverain du monsieur tirant son portefeuille de sa poche pour régler la note salée.

Dans l'heure qui suit, de mon observatoire, je vois d'autres vagues poussiéreuses apportant des voitures, Rolls, Hispano-Suiza, Hotchkiss, trapues, des bolides au ralenti. J'enregistre : tant de chauffeurs pétrifiés, tant de messieurs cossus, tant de dames distinguées. Au cours des retrouvailles, les gamins-garnements se métamorphosent en fils bienséants, circonspects, parfaits. Scènes qui se ressemblent, que les parents soient obèses, ou maigres, des cornichons dans leur bocal ou des arêtes de poisson. Il y a des accueils figés, le père dans son faux col et la mère dans ses colliers, tous deux hautains. Il y en a d'autres débonnaires, plus chauds, avec plus de frôlages, de rires, mais étiquetés quand même. Un tas de parents, des jeunes, des vieux, tous ayant fabriqué de la bonne progéniture confiée aux Sources pour dressage et parachèvement. Ces grands riches montrent peu d'émotion ! Mais, au moins, ils viennent souvent. Même si ce n'est pour eux qu'une obligation, ils viennent...

Toujours pas d'Anne Marie, jamais d'Anne Marie. À chaque nuage poussiéreux, cachant encore une automobile, je me tends, j'espère... À chaque déception, mon cœur se resserre, se fêle, zébrure de douleur. Et encore des nuages à voiture, des parents. Je suis de plus en plus tassé sur moi-même, j'en suis réduit à contempler les accordailles des autres. Chaque fois, je reconnais l'élú emporté par sa famille. Avec envie, avec jalousie. Je me dis : « C'est Untel ou Untel... » Je le hais ; non pas parce qu'il m'a triqué, battu avec de

sales rires, mais parce que ses parents sont venus. Je me console en trouvant maigres ces retrouvailles, fêtes sèches, fêtes pauvres. Avec Anne Marie, quel miel ça aurait été !

Ah, quelle journée gaie nous aurions eue ensemble, j'aurais été fier d'elle et elle aurait été fière de moi ; il y aurait eu entre nous une compréhension merveilleuse, une grande complicité, une joie coulante, des pétilllements, des douceurs, tout nous aurait été commun, ce que nous nous serions dit, ce que nous ne nous serions pas dit, ce que nous aurions deviné l'un de l'autre, ce rien qui est tout. Elle m'aurait fait la cour, on aurait mangé en s'adorant, en s'amusant, elle m'aurait gâté, je l'aurais entraînée dans la pâtisserie Job – si célèbre à l'École –, elle m'aurait couvert de bonbons. Nous aurions réduit le monde à nous, pour nous plaire. Nous aurions été roi et reine. J'aurais eu mon meilleur air, ce guilleret un peu narquois, un peu mystérieux venu avec moi de Chine. Elle aurait été contente de moi. Je lui aurais montré les lieux et les gens, l'École, le Ravon, mon dortoir, M. Massé, les garçons, avec l'expression du plaisir exquis, je lui aurais inventé de belles histoires où j'aurais eu toute ma « face » et elle m'aurait dit, ravie : « Tu es un petit gentleman, un vrai petit homme. » Elle aurait toisé M. Massé, et tous les garçons auraient été obligés de reconnaître que la maman du « sale Chinois » était vraiment belle et glorieuse. Flugman l'aurait saluée respectueusement quand il nous aurait rencontrés. Jamais elle ne se serait doutée de mon agonie, je l'aurais trompée complètement pour que la journée soit une apothéose, pour que tout soit joie, joie, joie... Pas une plainte ne serait sortie de mes lèvres, elle n'aurait rien su, elle qui veut tellement ne pas savoir... Vers le soir, à l'heure du crépuscule, je serais devenu plus sombre, je l'aurais regardée avec encore plus de tendresse, soupirant une fois ou deux, à cause de son départ approchant. Mais elle, comprenant ma tristesse, aurait eu son sourire encourageant, elle m'aurait réconforté par cette promesse : « *Cheer up*, je reviendrai dimanche prochain, je tâcherai... » Peut-être qu'un silence, chargé de l'insoupçonnable, se serait établi un instant entre nous, puis nous aurions, nous forçant un peu, ri et plaisanté. Je l'aurais conduite à la gare avec le taxi, le train l'aurait emportée. Et, après l'illusion de vie qu'auraient été ces heures avec elle, je me serais remis à l'attendre.

Mais tout ça, elle ici, elle avec moi, cette journée miraculeuse, n'est qu'un rêve que je viens de tisser, de tramer parce qu'elle n'apparaît pas et que le soleil est au zénith dans sa splendeur. C'est fini...

La cloche du Ravon appelle à déjeuner. Carillon sinistre, glas de mes espoirs. J'ai un creux au ventre, mais ce n'est pas celui de la

faim. Mon ventre est sans faim. Je n'a aucune espèce d'envies. Je suis rassasié de dégoût, d'écœurement tiède. Je m'en retourne vers le Ravon, vaincu, même plus capable de ressentir ma défaite. Cet appel de la cloche est celui du naufrage. J'entre dans la belle salle à manger où les tables dressées, réduites de moitié, sont des radeaux à la dérive. Pourtant, au-dessus des couverts, les mines des laissés-pour-compte ne sont pas tristes : le dimanche, il y a le poulet rôti. Dans cette pièce, malgré l'animation, je sens rôder un vide. Pourtant les professeurs sont au grand complet. M. Massé, bien sûr, toujours sombre, morceau de bois sculpté, et sa femme-citrouille, règnent. Les autres « maîtres », ce jour-là, tout en restant modestes, dressent un peu leurs ergots, malheureux coqs déplumés faisant les fiérots. Chacun à son bout de table préside au nourrissement des élèves, fils délaissés de milliardaires, petits richards cachant tout juste leur mépris à l'égard de ces pauvres hères racolés pour de misérables salaires. Où les a-t-on trouvés, ces mentors, ces résidus ? Quel lot ! Je me les rappelle bien.

L'un d'eux est une sorte de cul-de-jatte. Debout, avant de s'asseoir, il ressemble à un tonneau sur roulettes, malgré ses jambelettes. À table, sa bouche est un entonnoir... Il engouffre tout en essayant de ne pas se laisser aller à sa jovialité. Il faut être sévère d'aspect aux Sources. D'ailleurs, il peut être vache.

Un autre est une bouture mal prise, un greffon craintif, une bienséante raclure ; c'est lui qui m'a arraché à Anne Marie pour me jeter dans ce Ravon. Il est toujours sur ses gardes.

Il y a aussi un Anglais, un stagiaire au rabais, qui enseigne la langue de Shakespeare en lançant des « *How do you do ?* ». Il est grand, mais les épaules voûtées, son corps paraît aussi friable que la craie des falaises de son pays, ses yeux bleus cherchent secours. Il bégaye avant d'oser prononcer en français une phrase qui finit toujours par un point d'interrogation : « Est-ce que vous ne voudriez pas... ? »

Un homme réduit, pas un gnome, pas un nain, juste une petite figurine bien proportionnée, une déliquescence inquiète fait partie de la collection. À la moindre contrariété, il devient cactus empourpré, les veinules de sa figure se dilatent en une colère incontrôlée, il éclate en brusqueries, qu'ensuite il regrette. Un jour, il m'a lancé un couteau à la figure, me ratant, puis il est devenu encore plus rouge, balbutiant des excuses, honteux...

Les dames... enfin, les demoiselles. Carabosse, la Dupré, l'atrophiee qui, le dimanche, fait la guillerette. Une autre, la Vautier, créature statuesque chargée des Beaux-Arts, nous fait

toujours dessiner le même bouquet sortant d'un vase. En classe, avec quelle résignation désabusée elle contemple mes gribouillis ! Elle a dû être belle. Il y a en elle une permanente protestation rentrée qui n'est pas sulfureuse, une impuissance de femme prise au piège.

Pour finir, un couple, les Dupire, qu'on surnomme les Vampire, tous deux affreux, des demi-portions, lui avec une jambe de bois, elle, édentée. Ils font peur à regarder mais sont bien braves. L'homme, avec son pilon, se déhanche ridiculement quand il marche, s'écroule quand il s'assied. Elle, a l'air d'une jeteuse de sorts. Ils s'aiment, ils semblent heureux.

La salle à manger, le dimanche, est un dépotoir. Pourtant, les maîtres sont dignes et les élèves bâfrent. Inévitablement, Flugman est à mes côtés, il mastique et rumine... ses parents ne viennent jamais le voir, je le sais, mais ça ne lui coupe pas l'appétit.

Je mange. J'arrive à décortiquer une cuisse de poulet, arrachant avec ma fourchette des bouts de chair à l'os. J'ai l'impression de dépecer. Bruits de nourriture, voix qui résonnent. Le dessert est un flan tremblotant et opaque, brûlé à sa surface, que je déteste mais que j'ingurgite.

Une clochette, agitée par M. Massé, produit quelques notes indiquant la fin du repas. Bruit des chaises repoussées, tout le monde se lève. Après la sortie en corps constitué des professeurs, la petite cohue des élèves s'en va dans le brouhaha habituel... Je me glisse dehors.

La méchanceté n'est-elle pas préférable à la solitude ? Je me sens seul. Où sont passés les garçons, les maîtres, toute cette engeance ? Quelques ombres dans le vestiaire m'ont fait fuir dans la nature. Elle est cruelle aussi. Autour de moi, juste des odeurs, des rumeurs, l'œil titanique du soleil, la lumière à son paroxysme, vibrante. Je m'éloigne. Je me réfugie dans le petit bois qui, sur sa colline, domine le Ravon. Arbrisseaux secs, sol crayeux, brindilles, petite rocaille blanchâtre et sale. Je me couche sur la terre dénudée, je me livre au temps. Je vois une longue colonne mince de fourmis qui processionnent, commandées par je ne sais quelle force toute-puissante. Millions de mandibules dans l'ordre absolu, traînée noirâtre dans une mouvance uniforme. Colonne faite de points innombrables se succédant, sans identité, sans individualité et transportant un trophée plus énorme qu'eux : un gros hanneton avec ses élytres. Je suis un hanneton, moi aussi, porté par des fourmis humaines.

Lassitude de mon repos dans cette nature destructrice. Au milieu

de l'après-midi je m'en retourne vers les hommes, si détestables soient-ils, vers le Ravon, mais sans y pénétrer. Il règne un remue-ménage, un tralala, autour de la « maison », du côté de sa face noble. Toutes les voitures reviennent les unes après les autres, s'immobilisant devant le perron d'honneur, y déchargeant leur digne contenu. Les familles, repues et solennelles, un peu somnolentes, entrent dans le hall où des fauteuils les accueillent. Leurs fils, respectueusement debout devant eux, inquiets cependant, ont par exception le droit de garder leurs chaussures sur le parquet ciré.

Tour à tour les procréateurs, pénétrés de pensées paternelles, montent gravement l'escalier qui mène au bureau de M. Massé. Ils abandonnent en bas le surplus des grand-mères, des tontons-gâteaux, des cousines, tous les rogatons. Surtout, ils délaissent le rejeton qui reste en bas, au pied des marches, de plus en plus anxieux mais affichant une fausse désinvolture. Il sait que, des lèvres de M. Massé, va sortir son verdict. Toutefois, l'attente n'est jamais longue : M. Massé prononce ses jugements en oracles rapides qui tombent sur les consultants, le père et la mère, sous forme d'âpres postillons – il ne délaie pas comme M. Berteaux, il ne joue pas de nobles comédies, lui, au contraire, expédie son monde en quelques phrases lâchées du haut de sa sévérité. Phrases tranchantes quoique rassurantes, destinées à faire savoir qu'il tient fermement ses garnements et que sous son gouvernement, tout va pour le mieux au Ravon. Au bout d'à peine trois ou quatre minutes, le couple reparaît, fleuri de satisfaction. Leur héritier est en d'excellentes mains dans cette fabrique de bons héritiers. M. Massé, quel homme ! Sous son aspect rébarbatif, quel doigté, quelle autorité ! Quand les parents redescendent, le gosse se trouve paterné et materné. Le père grognasse pour la forme : « Il paraît que tu fais l'imbécile, alors gare à toi... » Mission accomplie. Ultimes bécotages. Le chauffeur, qui taillait une bavette avec ses collègues, accourt, un peu fautif, vers la Rolls ou la de Dion-Bouton où la tribu se réenfourne. Crissement de pneus. L'enfant va mettre ses pantoufles... Il est hilare.

Si ma mère était venue, qu'aurait-elle pensé de M. Massé ? Il l'aurait dégoûtée, ce rustre, et elle aurait méprisé ses paroles. Ce qui ne l'aurait pas empêchée de me laisser prisonnier de cet homme abominable. Mais comme elle est restée à Paris, elle ne connaît même pas mon geôlier. Et le fait qu'elle ne sache pas qui il est, à qui elle m'a livré, me peine encore plus !

Écœurement. Je repars dans mon errance, marchant, marchant beaucoup, sans but. Je me heurte à un mur de buis bien taillé, verdure presque noire dans son épaisseur, un rempart autour de la

piscine, trou de ciment rempli d'eau captive. Le tremplin, un vestiaire... Banalité. Personne. Soudain, je suis tenté d'en terminer avec moi qui suis déjà détruit, ravagé. Je ne donnerais à la mort qu'une carcasse sans âme. Un pas de plus et je tomberais dans la flotte, là où elle est sombre, dans sa profondeur. Je ne sais pas nager ! Me laisser aller à l'indifférence prodigieuse, à la lassitude finale qui coupe bras et jambes, qui arrache le cœur, qui est acceptation de n'être plus. Ne pas me débattre ; sans désir de vivre ce sera facile. Joie de me sentir couler longuement. Que l'eau me prenne, que je disparaisse en elle, à des distances incommensurables de la terre. Que, dans les ténèbres aquatiques, je me dissolve, que mon corps se décompose. Que je perde mes membres, mes organes, qu'ils se défassent d'eux-mêmes, morceaux d'eau. Mais je me trompe. Mon cadavre ne s'enfoncera pas, il flottera à la surface de cette piscine vulgaire. On le retrouvera, blancheur boursouflée, obscène, énorme outre, poisson crevé. Les noyés sont légers dans leur navigation, ils sont laids aussi. Je m'en souviens, j'en ai tant vu échoués sur les berges des rivières chinoises, épaves des inondations. Ils semblaient intacts, faux morts, vivants monstrueux, soudain ils craquaient et leurs boyaux dérivait. On me découvrira, têtard flasque, baudruche lisse, qui explosera peut-être, dégageant gaz et fétidités. Cette fois, ma mère aura du remords.

La pensée d'Anne Marie me revient. Je l'imagine souriante, je veux la revoir. Je veux vivre pour elle.

Je rentre au Ravon qui a repris sa vie accoutumée. Ses farfadets de garçons, ses bêtes à bon Dieu de professeurs prolifèrent. Tous sont là, ceux qui ont eu leurs parents, ceux qui ne les ont pas eus... L'ordre est revenu. La preuve, c'est que les élèves mettent leurs pantoufles, marque de l'obéissance, sceau du Ravon. Moi aussi...

Le dîner égalitaire, avec ses rites, ses rires, la bonne tenue exigée, la discipline, la soumission. Je me comporte bien, je ne suis pas tracassé. Je suis absent, d'une absence apaisée, méprisant ce tumulte, ces gueules, ce monde, cette nourriture. Les tables sont garnies de gosses et de plats. Ça m'est indifférent, même si je retombe, moi aussi, dans la normalité où il n'est plus question de papas et de mamans qui sont venus, pas venus. Et pourtant... La clochette de M. Massé, le repas se termine, les élèves sortent gaiement de la salle à manger.

Et recommence une nouvelle bouffe. Le vrai festolement. Dans la « maison », ça se régale plus que jamais. L'électricité est allumée, faisant ressortir encore plus les mains pourvoyeuses, les bouches avaleuses, les lèvres suceuses, les dents qui font craquer, les bruits

des déglutissements. Ivresse des bonbons. Car les gamins qui ont été gâtés par les auteurs de leurs jours se retrouvent avec des héritages de sucres colorés, de caramels mous ou durs, de nougats, de plaques de chocolat, toutes les friandises possibles et imaginables. Ils en ont les poches pleines. Et ils se gavent, ces bienheureux, avec délices, avec les mimiques de la gourmandise, avec une gloutonnerie effrénée malgré leurs ventres déjà pleins... C'est la débauche, la grande volupté. C'est la cour aussi. Le menu peuple de ceux qui n'ont pas bénéficié des largesses de leurs parents courtise les privilégiés qui sont allés se garnir de provisions merveilleuses à la pâtisserie Job de Vaudreuil, encore plus sacrée que le bureau de M. Massé.

Les démunis, mendiants à la besace vide, quémangent auprès des « veinards » bien pourvus de douceurs gustatives, s'accrochent à eux, rampent, supplient, font les fous du roi, plaisantent avec des trouvailles flatteuses, en appelant aux bons sentiments et à la générosité, grimacent pour les amuser, les émouvoir, attendrir leur cœur et, ainsi, les inciter aux menus cadeaux. Des malins susurrent : « Dimanche prochain, c'est mon paternel qui sera là. Alors, je te revaudrai ça... » ou : « Cinq billes contre une sucette. » Les billes, très appréciées, sont la monnaie courante. Parmi les propriétaires de trésors, il y a des radins, des obstinés qui tâchent de tenir bon dans leur refus, les lâchant avec des élastiques, et d'autres plus partageux qui condescendent à distribuer quelques bribes. Souvent, les plus forts brusquent et dépouillent les petits bien achalandés, au point que certains petits se cachent pour consommer, ou dégustent mine de rien, en tâchant de ne pas en avoir l'air, ce qui est tout un art, tout un entraînement. Mais ils sont toujours découverts.

Les vrais puissants, les galonnés, les « capitaines », les maîtres occultes de la société du Ravon, bien plus craints que M. Massé et ses sous-fifres – car je commence à m'apercevoir que le Ravon est une société, avec ses lois officielles et ses lois secrètes, sa hiérarchie apparente et sa hiérarchie réelle –, eux, dans leur majesté, sont au-dessus des marchandages. Ils lèvent l'impôt, ils exigent des tributs, sans en avoir l'air. Quand l'honnête Flugman consent à recevoir une offrande, c'est un signe de sa faveur, de ses bonnes grâces. Mais d'autres capitaines ne sont satisfaits que si le donneur sait s'aplatir devant eux... En somme, l'éternelle comédie humaine, et presque autant de finasseries et d'étiquette que dans le Versailles du Roi-Soleil. Le vestiaire, évidemment, est notre galerie des glaces.

Dégoût en moi. Le soir est arrivé, je sors dans le crépuscule, loin de ces mesquineries. Je suis planté sur mes pieds, à quelques mètres de la porte des élèves, sur les arrières du Ravon, regardant

longuement le paysage connu qui s'efface. Je reste immobile, et cette fois, le temps m'apaise. Je regarde. La tristesse épanouie des êtres et des choses se dissout. Le jour brûlant disparaît dans la nuit de l'été, haleine chaude sur la terre qui s'estompe. Dans le ciel apparaissent les étoiles, chandelles éclairant ce monde. Se lève la lune qui effleure à peine de sa clarté l'univers d'en bas entré en léthargie. Je me sens enfin en paix, solide. C'est alors que je reçois un grand coup de pied au cul. Flugman évidemment :

– Tu rêvasses encore à ta maman qui t'a oublié ? Elle a raison, cette dame, d'avoir honte de toi, sale petit morpion chinois...

Ma torture ne dure pas. Car vibrent, à travers l'espace, bourdons de Dieu, les cloches de la chapelle. Long appel des complies. Les gamins processionnent vers le Très-Haut, pour le remercier de leur bon dimanche. À nouveau, nous sommes entassés dans le saint lieu. Senteur des lys dans leurs vases, senteur sucrée un peu pourrissante, délicieuse pourtant. Les reflets d'or de l'ostensoir ternis par l'ombre. Une sorte de quiétude. Parfums et couleurs harmonieusement fanés. Douceur. Suavité. Envoûtement divin où la bestialité humaine s'est dissipée, où mes peines se fondent dans un oubli consolateur. Ces maîtres et ces enfants, faits de médiocrité agressive, qui viennent de s'adonner aux festivités dominicales, je les vois maintenant amassés dans cette chapelle, fatigués et languides, comme si, après tant d'efforts, ils étaient les uniques survivants de cette journée. Ce soir, la petite église me semble un navire sûr et puissant dont nous tous, gens des Sources, sommes les navigateurs. Horrible dimanche qui se termine dans cette nef

J'existe à peine. La chapelle est une arche d'alliance qui vogue, rien ne subsiste que l'espoir. Je suis emporté par des litanies ravissantes, nées de voix d'enfants, séraphins de l'équipage, chœur rassemblé autour de l'orgue qui domine. Velouté de ces psaumes sortis de bouches jeunes. Je n'entends que le baume des cantiques. Source claire, je m'en abreuve longuement, indéfiniment, je m'engourdis en elle : « Rose de Saron, étoile adorée. » Quelle paix ! Je suis ravi par le flot des chants qui célèbrent la maternité humaine de la Vierge. La mère et l'enfant. L'Enfant Jésus que Marie allaite, qu'elle berce sur ses genoux, qu'elle serre sur son cœur. Elle est pareille à toutes les mères aimantes, elle a un visage naïf, bombé, presque puéril, étonné, à fossettes mignonnes, un peu sensuelles, comme si le Christ n'était pas Dieu, juste son bébé, sa chair même. Fugacement, dans la durée qui loue la Vierge, je perds la notion du temps qui s'écoule, qui s'écoulera jusqu'à ce que je redevienne le fils d'une Anne Marie me caressant. Au fond, si ma mère n'est pas venue, ça ne fait rien puisque, dans quelques semaines, je la

rejoindrai, je la retrouverai, elle sera à moi – elle m'attendra sur le quai de la gare Saint-Lazare, pour les grandes vacances.

Pourquoi, la nuit suivante, suis-je enfermé dans une cavité taillée en pleine glaise, noire et affreuse, exiguë, avec de l'espace cependant, une bière où je bougerais un peu ? Enterré vivant, je peux tâter les cloisons humides, proches, qui ne me scellent pas complètement, ne m'étouffent pas absolument. L'agonie doit venir peu à peu, et je me débats dans cette noirceur étouffante. D'ailleurs un tuyau, un bambou évidé, venant du monde extérieur, plonge dans ce qui est déjà ma tombe, permettant de prolonger mon ensevelissement, pour que je sois pris d'abord d'hallucinations, d'égarements, de folies. Le bourreau, par ce tube, laisse passer de l'air que je respire goulûment, fait tomber quelques gouttes d'eau et quelques miettes de nourriture que je happe, tendant ma bouche, tâtonnant pour ramasser. Je suis le fœtus du trépas. Le tortionnaire, dehors, prolonge à son gré mon existence de larve souterraine. Bientôt, il diminue la provende, et je suis un corps qui végète. J'ai le temps, tout le temps, avec ma cervelle encore active, de me sentir dépérir – je suis livré à ma fin qui viendra je ne sais quand. Je crèverai vidé, dans les affres du manque.

Je me réveille et, loin d'être soulagé de me retrouver vivant, j'éprouve une angoisse. Quelle pesanteur innommable ! Massé, Flugman, les enfants, misérables petites incarnations du Mal, vous n'êtes que des babioles. C'est le Mal lui-même, montagne sous laquelle je suis écrasé, le mal de vivre, de continuer à vivre, qui s'est emparé de moi. Je voudrais mourir, ne plus souffrir. Un enfant peut être désespéré !

Il faut qu'Anne Marie vienne ! Qu'ai-je à faire de mon orgueil ?

Dans la journée de lundi, timidement, je m'approche de Mlle Dupré, à la fin de la classe. Elle fait le rangement de son matériel de carabosse – cahiers, règles, gommes. Interrompant sa tâche, elle me regarde et, devant ma mine, ouvre les grands yeux de sa petite tête huppée – une touffe blanche folâtre – sur ma détresse. Elle s'amenuise de bonté et, encore plus rachitique, corrige la sécheresse de sa voix de professeur infirme qui doit imposer son autorité. Elle le sait, elle, que les enfants peuvent être malheureux.

– Tu as de la peine, Lucien.

– Oui. Ma mère... Elle n'est pas venue hier...

– Mon pauvre petit...

Elle a un sourire immense pour me dire :

– Tu veux qu'elle soit là dimanche prochain ? Alors, demande-le lui...

– Comment ?

– Écris-lui une lettre. Je t'aiderai.

Elle tire précieusement d'un tiroir une feuille de papier quadrillé, une enveloppe jaune, un timbre. Je n'y avais pas pensé, et pourtant... Albert le scribouillard..

De tout mon courage, je griffonne des mots, où les lettres s'entrebattent piteusement, appel intense. Ma main en tremble.

« Maman. Maman chérie. Ton petit Lulu est malheureux sans toi, si malheureux. Sois là dimanche prochain si tu ne veux pas que je tombe malade, très malade, avec de la fièvre. Je t'en prie, arrive, je t'en supplie. Ton Lulu qui t'aime. »

Et, sous la signature, pour la renforcer, je trace une vingtaine de croix, des « X », en les accompagnant de cette notice explicative : X = Amour.

Ensuite, je rédige l'adresse, que je connais par cœur, avec une application forcenée. J'ai peur qu'elle ne soit pas assez lisible, que mon cri n'arrive pas. Au lieu de mon hachis habituel, je fais de grands arceaux, décorés de deux grosses taches d'encre, sur l'enveloppe où Mlle Dupré colle un timbre mouillé par sa langue sèche. Jamais je n'ai commis d'acte aussi grave. La vieille fille boitillante, guère plus grande que moi, m'accompagne jusqu'à la boîte aux lettres du Ravon, car il y en a une, près de la pissotière. Je glisse ma missive. En tombant au fond du casier, elle fait un bruit de frottement, j'ai l'impression qu'elle emporte mon âme, mon corps pour les donner à Anne Marie. J'ai les larmes aux yeux. Mlle Dupré, de ses doigts laids, me gratte la tête, comme ne l'a jamais fait ma mère. Sacrilège... Et elle me susurre de son ton apitoyé : « Ta maman viendra, Lulu, elle viendra. » Je lui pardonne.

Deux jours plus tard : la cérémonie quotidienne, appelée la « réunion », se tient dans le grand hall. Soumission des élèves assis en troupeau sur le parquet, les petits devant, moi parmi eux. Hauteur de M. Massé planté sur les marches du grand escalier, son état-major derrière lui. Silence. Consignes, remarques, tombant des lèvres de M. Massé, comme des gouttes d'eau glissant le long d'une stalactite monumentale. Enfin la distribution du courrier. Les noms des destinataires sortent banalement de la bouche d'un « capitaine ». Mon nom... Éblouissement ! Je le reconnais, mon nom, tracé par Anne Marie, avec les jambages de Lucien Bonnard qui montent telles des roses grimpantes. Délices... La première lettre que je reçois

de ma vie et qui contient ma vie. Maman chérie, elle m'aime, je vais découvrir son amour à l'intérieur de l'enveloppe. J'ouvre. Sur une feuille veloutée, son écriture sereine, entrelacs hautains, noblement penchés en avant, progression charmeuse. Je m'applique à lire, je trébuche sur des mots, je les surmonte, c'est long, mais j'arrive au bout du message. Je m'en souviens, il est resté gravé dans mon cœur !

« Lucien chéri. Je n'ai pu me rendre aux Sources ce dimanche. J'aurais voulu voir ta frimousse de collégien heureux et élégant, t'embrasser. Mais les Masselot m'ont emmenée de force à une réception où ils faisaient leur rentrée dans le monde. C'était très réussi. Beaucoup de personnalités célèbres s'empressaient à nouveau autour d'André et d'Edmée, pour se faire pardonner. J'étais fière d'être en leur compagnie, ils m'ont présentée aux "happy few" qu'ils voulaient bien saluer, ceux qui ne les avaient pas trop trahis. J'étais heureuse pour eux. Moi aussi, j'ai eu beaucoup de succès. André disait : "La charmante Mme Bonnard" à leurs amis qui se demandaient qui j'étais. Edmée ajoutait gentiment : "Elle est la femme de notre meilleur consul en Chine, elle s'appelle Anne Marie, André et moi l'adorons." Tout le monde avait pour moi beaucoup de considération. Tu comprends pourquoi je n'ai pu venir. Mais dimanche prochain, je viendrai certainement. Je t'aime tendrement, mon fils chéri. Sois courageux, je suis d'ailleurs certaine que tu t'amuses beaucoup. Peut-être m'oublies-tu ? Mon petit doigt me le dit. Ne m'oublie pas trop. A dimanche. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ta mère qui t'aime. Anne Marie. »

Anne Marie, a ma peine, répond par sa joie, elle se vautre dedans, elle me décrit ses plaisirs comme s'ils pouvaient me consoler. Elle ne veut pas croire à ma misère qui pourrait la gêner, et même, avec raffinement, elle me raille, elle se moque de moi, elle aussi... Je sens qu'elle me ment, qu'elle sait déjà qu'elle ne sera pas là dimanche prochain non plus. Son : « Je viendrai certainement » signifie : « Je ne viendrai certainement pas. »

Embués dans la mélancolie, s'écoulent les jours suivants. À quoi bon les décrire. Lever à cinq heures et demie, la douche, la gymnastique matinale, le retour au dortoir, s'habiller, le petit déjeuner, les heures de classe, l'angélus de midi, le déjeuner, l'après-midi, un jour le sport, un jour les travaux pratiques.

En fait de sport, je pratique le cricket, revêtu de mon blazer, sur un terrain gazonné, dans le soleil. Tous les joueurs sont des gentlemen, moi pas. Je rate tout, je frappe le vide avec ma batte, je ne sais pas attraper – catcher, comme on dit – une balle.

Pour les travaux pratiques, on m'a assigné à une forge où les garçons sont des Vulcain maîtrisant le métal au milieu des foyers, des courroies, des machines. Ils font jaillir des étincelles en frappant avec des marteaux du fer chauffé à blanc. Leurs muscles jouent puissamment sous leurs bleus de chauffe. Je suis en bleu de chauffe aussi, mais sur moi, cette tenue tient du déguisement. Je m'acharne vainement avec une lime sur une ferraille serrée dans un étau. Le vacarme m'assourdit, je pleure presque, je me barbouille, à la fin j'essaie inutilement de me décrasser avec une mélasse infecte, le savon noir... Pitoyable.

Je ne sais pas me servir de mes doigts, car, en Chine, les mains nobles ne devaient jamais s'abaisser à des besognes matérielles réservées aux basses gens, elles tenaient un pinceau et traçaient des caractères. C'est tout. Mes mains sont gourdes, elles me trahissent et je les trahis en leur faisant toucher de la matière indigne. Je reste là, stupide, encore plus qu'en classe, et je me fais gronder. Toujours devant moi, le visage irrité ou navré d'un prof de gym ou d'un maître des forges, prenant à témoin le ciel de ma bêtise, autour de moi des éclats de rire. Moi déconfit... moi habitué.

Et puis ce sont les heures d'étude où j'accumule les âneries dans mes devoirs, le dîner où je me fais attraper, le temps après dîner, où l'on me pourchasse dans le vestiaire ou autour de la « maison ». Enfin le coucher, la délivrance.

Mais dans mon sommeil, le soir de la lettre, je fais pipi, et, quand au matin je rejette les draps et la couverture pour aérer, comme cela se doit, l'ignoble tache apparaît déclenchant le cri général : « Le Chinois pisse au lit, pisse au lit ! » Flugman vient constater les dégâts et se borne à énoncer avec un suprême mépris : « Petit dégoûtant, salopard. » Sans plus. Pas la peine... Toute la journée, la huée me poursuit, m'appelant « Pissolit », c'est mon nouveau surnom, les faces sont hilares, les profs ont un petit sourire en me voyant. Désormais, la farce consiste à me dire : « Mets-toi à l'écart, tu pues trop, on ne veut pas s'asphyxier. » Les garçons me repoussent, tout en se pinçant le nez. Massé me convoque, et sans me regarder, me donne un avertissement :

– Vous avez la vessie faible. Tâchez de vous corriger, sinon... je prendrai des sanctions.

Lesquelles ? Il ne me le dit pas. Il me congédie sans un mot de plus. J'ai honte, vraiment honte. Chaque soir, je me promets de me contenir, je m'endors avec cette résolution, soudain je rêve que je pisse, je sens un liquide chaud sortir de moi, se répandre sur moi, autour de moi, s'étendre. Je me réveille en sursaut, et, en effet, j'ai

pissé. Pipi, pipi, pipi. Mais qu'est-ce qui me prend ?

Enfin arrive le dimanche suivant. J'endosse mon costume rougeâtre et ma cravate rayée, symboles de l'École festive. Les joies dominicales sont devant moi, peut-être qu'Anne Marie en sera le joyau incomparable. En fait je n'ai guère d'espoir... Je ne suis maintenant qu'une désespérance fatiguée, qui se nourrit d'elle-même, une désespérance faisant corps avec moi, me détruisant lentement, une désespérance – une tumeur, un cancer, un chancre. On peut vivre longtemps avec ces fléaux en soi. En Chine, il y avait des mendiants aux plaies ouvertes, des abcès aussi profonds que des puits ou qui jaillissaient comme des volcans, proliférations creuses ou protubérantes, à vif, purulentes, putréfiées, habitées par les mouches. Certains miséreux survivaient des années. Je les connaissais, je leur faisais l'aumône. À moi, qui me fait l'aumône, qui me donne le goût de vivre ? Je suis passif, résigné. Est-ce que la résignation est une douleur ou le soulagement de la douleur ? Je ne sais pas...

En tout cas, la routine du sabbat, je la connais, je la respecte scrupuleusement, il me semble même que j'y suis habitué, que je l'ai toujours pratiquée. Ainsi donc je communie, j'attends, j'erre, je vois arriver, repartir des Rolls, des parents. Je n'ai pas de spasmes chaque fois qu'un nuage de poussière apporte une automobile, je sais qu'Anne Marie n'y est pas, et en effet, elle n'y est pas. J'apprends l'art subtil de prévoir les déceptions pour les atténuer. J'accepte, je n'implore plus ma mère pour qu'elle surgisse. D'une certaine façon, je ne pense même pas à elle. C'est inutile. Enfin tous les parents sont repartis, et restent leurs fistons, chacun avec des kilos de bonbons. Pas d'Anne Marie du tout. Ma peine est moins grande, beaucoup moins aiguë que dimanche dernier. Peut-être qu'elle se dissimule, se terre en moi. Quoi qu'il en soit, la journée n'est pas terminée, la routine continue. Le dîner, les complies. Mais la Vierge n'est plus la Mère, elle est l'ennui. La nuit, aucun cauchemar ne me mord, et même je ne pisse pas au lit. Anne Marie n'existe plus, elle est un trou insensible qui a remplacé mon cœur. Pourtant, je la désire toujours, éperdument.

Le lundi, encore une lettre d'elle. Avant de déchirer l'enveloppe, je la maudis. Je sais ce qu'elle contient et je ne me trompe pas : maman regrette, elle est désolée, il lui a été absolument impossible, à la dernière minute, de venir. Encore les Masselot, elle ne pouvait refuser... Mais dimanche prochain, elle viendra sûrement, absolument sûrement, elle m'en fait la promesse, quitte même à s'excuser auprès d'André et d'Edmée s'ils la convient. Toute la semaine elle a pensé à ma lettre. Comment puis-je me plaindre

autant, est-ce pour la chagriner, la faire souffrir ? Certainement, j'exagère beaucoup, je suis dans la meilleure école de France, dont tout le monde dit du bien. Alors, Lulu, ne la déçois pas, tiens-toi bien, profite. Ne lui écris plus de cette façon. « *Be a man, my boy...* »

Pourtant, j'ai encore écrit, encore supplié, avec mes pauvres phrases. Correspondance pénible. Et elle m'a encore répondu comme si mes malheurs ne l'atteignaient pas, la choquaient même, la contrariaient. « Ne sois pas geignard comme ton père, mon fils. »

Toujours elle me ment, me donne des assurances qui ne sont pas tenues. Ensuite, elle me narre les empêchements majeurs, mondains, liés aux Masselot – maudits Masselot, glorieux Masselot – qui l'ont empêchée de se rendre auprès de moi...

Le dimanche, je ne pleure plus, je ne l'attends même plus, je n'erre plus autour du Ravon, je ne regarde plus le ballet des voitures. Je le connais par cœur, cela ne me concerne pas. Il y a d'autres gosses dont les parents ne viennent jamais ; eux, ils jouent aux billes, à saute-mouton, ils se chamaillent, ils sont gais. Moi, je me traîne, je suis triste, surtout je veux le rester, il faut que je souffre. Je me punis en imaginant Anne Marie à sa toilette, se préparant à « sortir » au lieu de prendre le train... Tout à l'heure, en société, elle aura son sourire mystérieux, son silence qui semble parler, ses attitudes modestes, sa fameuse silhouette. Et si André, Edmée ou quelqu'un d'autre lui demande de mes nouvelles, elle répondra : « Lucien va très bien. Il m'écrit souvent. Maintenant, à son école, il se plaît beaucoup. Au début, il a eu un peu de mal à s'habituer. »

Vers la fin de l'après-midi, le dimanche, je retourne souvent vers le petit bois surplombant le Ravon, je me couche à l'ombre d'un rocher, à l'endroit même où j'avais vu la colonne de fourmis. Elle est toujours là, elle coule toujours, intarissable fleuve noir. Et toujours elle charrie du butin, des proies, encore un hanneton, un papillon, des chrysalides, de petits vers, de petites choses touffues, blanchâtres, germées de la terre, dont on ne sait si elles sont animales ou végétales. Est-ce que ce sont les mêmes fourmis que celles que j'avais regardées la première fois ? Qu'importe ! Je suis accoutumé à elles, et même, je les envie. Leur existence est sans problèmes, sans douleurs, sans mal de vivre, sans mal de mourir. Innocentes, elles obéissent à un ordre absolu, elles ne connaissent que la force qui les anime, elles ne pensent pas... Étendu à même le sol nu, sur des brindilles, le rocher est mon horizon, j'examine ses failles couvertes de mousse rêche avec un intérêt prodigieux, je les compte, je les analyse, je m'en pénètre, je m'y perds. La clarté

s'assombrit un peu autour de moi... Fléau de la pensée ! Je pense ! Et à quoi puis-je penser sinon à Anne Marie ? Je ne l'interpelle plus pour quémander, pour me plaindre, pour lui faire des reproches, mais pour lui dire qui elle est, car elle ne le sait pas... elle ne veut pas le savoir. Elle se croit parfaite, infaillible, au-dessus des faiblesses humaines. Ce n'est pas mon avis.

Dans mon innocence et mon ignorance, je sentais qui elle était, je voulais le lui dire. Elle n'était qu'une femme, Anne Marie, comme Edmée. Mais alors qu'Edmée connaissait sa ruse et ses crocs, ma mère, elle, vivait dans ses illusions avec lesquelles elle créait une image idéale, qu'elle projetait autour d'elle, qu'elle imposait aux autres ; Anne Marie n'était qu'une belle concrétion d'égoïsme. André serait-il dupe comme l'avait été Albert ? Je la voyais avec les yeux de la cruauté, les yeux de l'enfance. Ma mère était épanouie de vanité ! Ce qui se dégageait de ses lettres, c'était son triomphe discret, indiscret. Je le reniflais dans chacun de ses mots à fleurons. Elle se jouait de moi comme une chatte se joue d'une souris, avec une perversité peloteuse, de douces caresses de pattes griffeuses. Excuses, promesses, reproches, elle employait toutes les armes. Je savais qu'elle ne me torturait pas par amusement. Simplement, elle rusait avec un petit homme qui gâchait ses symphonies émouvantes. Elle ignorait même ce qu'elle m'infligeait. Elle était dure. Quelle gaieté en elle, quelle insouciance de mon sort ! Elle était un miroir d'indifférence qui ne lui renvoyait que sa propre image. Je la détestais, je détestais les femmes.

Quand arrivent ses lettres, je n'ai même plus un sursaut d'espoir. J'ouvre les enveloppes sans illusion. Je retrouve les mêmes phrases captieuses, celles de sa rouerie, consciente ou inconsciente. Elle ne parle que d'elle. Alors, étrangement, il m'arrive parfois de penser avec commisération à Albert, dont le visage, qui se voulait viril, se refermerait dans une dignité feinte pour ne pas pleurer. Lui, s'il avait été à Paris, il serait venu, je l'aurais régulièrement vu apparaître, à la fois attendri et bougonnant, me bourrant de bonbons tout en me prêchant l'économie, m'assommant de conseils et de recommandations.

Malgré tout ça, un soir que j'espérais à nouveau, en dépit de mes déceptions, une lettre meilleure d'Anne Marie, qui montrerait enfin de l'affection vraie, qui peut-être promettait sérieusement de venir – il ne restait plus que deux dimanches – un soir donc, à la réunion, quand le « capitaine » distribuant le courrier crie : « Lucien Bonnard », je sursaute, c'est elle, c'est la lettre, que j'attendais... Mais on me remet une enveloppe raide, à en-tête gravé « Consulat de France à Tcheng Tu », avec, en dessous, un faisceau aux armes de la

République. Dans un coin le timbre oblitéré des postes françaises en Chine représentant une jonque voguant, sa voile gonflée, sur une eau paisible, tout juste clapotante, eau couleur rouille, eau limoneuse de l'abondance et de la prospérité. Je reconnais mon nom et toute l'adresse de l'École, l'indication même du Ravon, tracés de la main de mon père, je reconnais son écriture ramassée, méticuleuse, avec des points sur les i, des lettres aiguës, baïonnettes de lettres – Albert a toujours eu, malgré ses molleses, une écriture âpre et agressive. Alignement de petits piquants au lieu des belles arcades pamprées d'Anne Marie. J'ouvre l'enveloppe. Un gosse quémande :

– Dis, Chinois, tu me donnes le timbre de ton pays ?

Je vais au vestiaire, où Flugman ordonne qu'on me laisse en paix – dans sa grosse caboche, une lettre des parents, c'est sacré. Je me mets à lire.

C'est long. J'ai beaucoup de mal à déchiffrer les mots rébarbatifs d'Albert. Je l'imagine m'écrivant dans son bureau, sombre, préoccupé, le pince-nez en bataille, faisant grincer sa plume. Je lis lentement, passant difficilement d'une lettre à l'autre. Heureusement que beaucoup de ses phrases, je les connais par cœur, elles lui ont déjà servi pour me sermonner... Je progresse peu à peu, je reconstitue l'ensemble :

« Mon petit Lucien. Je te le répète, travaille. J'ai demandé à ta mère de m'envoyer tes notes dès qu'elle les aura reçues. Si elles sont bonnes, je te réserve une agréable surprise ; si elles sont mauvaises, gare à toi. Applique-toi. Ne perds pas ton temps à des chichis, comme tu sembles le faire. Ne fais pas non plus le gandin avec les beaux effets que ta mère t'a achetés, j'ai reçu la facture, elle est salée. Tu vois mes sacrifices pour toi... J'ai réglé aussi le prix de ta pension, on ne peut pas dire qu'elle soit donnée. J'ai peur que tes riches camarades, avec leurs blazers – tu en as un aussi, c'est sur la facture –, ne soient bien snobs. Ne sois pas snob, c'est un très vilain défaut, travaille. N'oublie pas que je dépense beaucoup d'argent pour toi et que, malgré ma mauvaise santé, je reste encore en Chine, dans ce climat malsain, pour pouvoir t'entretenir, payer tes dispendieuses études. Tu le sais, je ne possède pas la moindre fortune, je dois le peu que j'ai à mon mérite. Sois digne de l'effort que ta mère et moi faisons pour toi.

« Ta mère m'a écrit que tu as eu quelques difficultés à t'habituer à ta nouvelle existence de pensionnaire, mais tu avais pris de mauvaises manières en Chine, tu étais arrogant, insolent... L'École va te mettre du plomb dans la cervelle. Fais attention surtout de ne

jamais chagriner ta mère, qui s'inquiète pour toi. Rassure-la par ta bonne conduite... Tu sais, ta mère est une femme admirable, je ne veux pas que tu lui causes le moindre souci. Elle est trop tendre avec toi, elle te dorlote, elle t'offre tout ce que tu veux. Ne continue pas à être un enfant gâté, qui fait des caprices. Obéis-lui bien, obéis à tes maîtres, sois un bon élève. Tu sais que moi, ton père, j'ai de l'affection pour toi, de l'indulgence même, mais je serai sévère s'il le faut... Je veux que tu me répondes très rapidement, je verrai la date de l'envoi par le cachet. Aie une écriture vigoureuse et saine au lieu de tes pattes de mouche qui ne sont que des gribouillis. Apprends à avoir du caractère. Tâche de faire le moins de fautes d'orthographe possible. Rédige bien, montre que tu fais des progrès dans ce français que tu possèdes mal. Je suis ton papa. Je t'embrasse. Albert.

P.S. : Si tu as de bonnes notes, tu auras une bonne surprise. »

Quand j'ai fini, je baisse la tête, accablé et plus enragé que jamais. Albert fait le bravache à cause d'Anne Marie. Je ne le crains pas du tout, lui, je sais qu'il m'aime... C'est Anne Marie la méchante, la très méchante, que je trouve dans cette lettre, elle m'a trahi, elle a entortillé mon père autour de son petit doigt. Elle fait ce qu'elle veut d'Albert. Je la hais. Elle va voir le sort que je lui ferai subir tout de suite... Quant à l'agréable surprise annoncée par Albert si j'ai de bonnes notes, je m'en moque. D'ailleurs, j'aurai de mauvaises notes, je le veux.

J'ai mon idée. Le vestiaire s'est vidé, il sent le dégarni. Les garçons sont montés les uns après les autres, par petits groupes jacassants, pour aller se coucher. Ils sont maintenant dans leurs dortoirs. A travers le plancher, je perçois leurs ébats, leurs disputes, leurs bruits. Au-dessus du vestiaire, il y a des goguenots à la turque, les garçons font la queue pour aller satisfaire leurs besoins. J'entends des gémissements, des « plouc » et les chasses d'eau. Plus personne en bas. En pantoufles, je me glisse dehors – ce qui, à cette heure-là, est interdit –, j'avance, la nuit est encore claire. Ombre mouvante, trop visible, je me dirige avec décision jusqu'au grand urinoir, ce miroir d'ardoise puant. Toujours personne, je me hâte de faire ce que j'ai à faire, avec détermination, calmement, sans fièvre. Je suis le justicier.

Dans la rigole d'écoulement pleine d'urine stagnante, je jette les morceaux de la lettre d'Albert – d'Anne Marie interprétée par Albert – que je viens de déchirer soigneusement. D'une volée, je lance ces confettis, qui planent en chutant, descendent lentement, enfin s'enlisent dans le ruisseau infect. L'encre des mots se dilue en traînées violacées. Et, pour entraîner les divers fragments flottants,

ou échoués sur les rebords humides, je sors mon robinet, le brandis, l'ajuste et, de toute ma colère, je pisse. Je dirige mon jet contre le milieu de la plaque d'ardoise, il s'y brise, retombe en nappe le long de la paroi, jusqu'à la rigole. Ma pluie y crée un courant qui s'empare des débris de papier, les englobant, les entraînant jusqu'au trou d'évacuation par où, pour la plupart, ils disparaissent. Quand j'ai enfin fini d'asperger, il en reste quelques-uns, absolument illisibles, des épaves détrempées ; tant pis. Je suis content, je me suis vengé. Ce n'est pas sur Albert que j'ai pissé, mais sur ma mère. Je retourne à mon dortoir sans avoir été vu. Tout roupille, Flugman ronfle déjà, je me déshabille silencieusement, j'entre dans mes draps, je pose ma tête sur l'oreiller, je ferme mes yeux, je m'endors, ravi, pour une nuit délicieuse.

Il faut me venger encore plus d'Anne Marie. Subtilement... le lendemain, la bouche en cœur, faisant ma sainte-nitouche, l'air piteusement confit, je vais me planter devant Carabosse. C'est toujours elle qui m'aide à rédiger les lettres à ma mère, me fournit son papier quadrillé, son enveloppe bon marché, le timbre. Chaque fois, elle tâche de me consoler. Elle est désolée pour moi, elle tire de son tiroir, outre son matériel épistolaire, de vieux bonbons rances qu'elle me tend de sa main pelliculeuse. Pour lui faire plaisir, malgré mon dégoût, je me mets à en sucer un, gonflant une joue pour bien montrer que je déguste selon les règles.

Ce jour-là, je lui susurre :

– C'est à papa que je veux écrire, en Chine.

– Ton papa, tu l'aimes beaucoup aussi, c'est triste qu'il soit si loin de ta mère et de toi...

– Mais non, il n'y a pas de distance, maman est avec papa, nous nous aimons tous, nous sommes tous ensemble.

Mlle Dupré n'insiste pas. Elle me fournit l'attirail nécessaire. Je commence par écrire l'adresse complète, comme Albert le veut : « Monsieur Albert Bonnard, Consul de France de 1^{re} classe, Tcheng Tu, Province du Sseu Tchouan, République de Chine. » Avant de rédiger, comme mon père, je pense longuement, je rumine, j'élabore. Je m'y mets, je recommence trois fois, à cause des taches d'encre. Enfin, après une longue patience, je produis un texte immaculé, parfait, aussi propre que possible avec mon écriture qui batifole, qui ressemble à des éclaboussures. Mais, malgré l'enfantillage de la forme – je ne suis pas le fils d'Anne Marie pour rien, je suis aussi roué qu'elle quand je le veux – je place volontairement, partout, flatteries et chausse-trapes, je sais aussi

manier mon père.

« Mon cher papa. Je suis ton fils respectueux qui t'aime. Je t'embrasse avec tout mon cœur. Je suis si heureux de la lettre que tu as bien voulu m'écrire, je te remercie. En la lisant, je me sens proche de toi. Je travaille bien, ma maîtresse, Mademoiselle Dupré, est contente de mes progrès. J'ai eu 14 sur 20 en rédaction, il s'agissait de dépeindre la maison familiale, j'ai décrit le consulat. Tu sais, papa, je pense souvent à toi, et à tes conseils, je les suivrai toujours. Je ne suis pas snob, je m'applique... Au début, j'ai été un peu malheureux au collège, parce que maman ne vient jamais me voir. Elle est si occupée, la vie est difficile, c'est dur pour elle. J'ai vu André et Edmée avant de partir pour l'école, ils ont été très gentils avec moi. Edmée m'a embrassé. André aime beaucoup maman, il la respecte, il lui baise la main, il la regarde souvent, et il sourit. Edmée aussi aime maman. André admire beaucoup maman, il lui pose des questions sur la Chine, elle répond et il est très content. Maman m'écrit qu'André et Edmée prennent bien soin d'elle, ils l'invitent, ils la font sortir dans le beau monde, André est son cavalier, c'est pour cela qu'elle ne peut pas venir ici. Maintenant, je ne suis plus triste. Je travaille, papa, je sais que tu dépenses beaucoup d'argent pour moi. Je te promets que mes notes de fin de trimestre seront bonnes, je passerai dans la classe au-dessus, Mademoiselle Dupré, qui est très gentille avec moi, me l'a dit.

« Quelle est la surprise que tu me prépares ? Je suis impatient de le savoir, je te remercie d'avance, papa. Tu es un bon papa que j'aime. Je ne ferai jamais de peine à maman, sois-en sûr, même si je ne la vois jamais. Bientôt, je serai avec elle en vacances, mais je penserai beaucoup à toi. Je prie le Bon Dieu pour que tu reviennes vite, papa. Je t'embrasse, papa. Ton fils dévoué. Lucien. »

Jamais je n'ai écrit pareille tartine, mais c'est bien. Mlle Dupré me demande combien de timbres il faut, je ne le sais pas, elle en met plusieurs. Et puis, elle, toujours boitillante, et moi, nous allons déposer l'enveloppe dans la boîte aux lettres, près de l'urinoir. J'aperçois des bouts de la missive d'Albert encore englués dans de la mélasse. Des garçons pissent sur eux – je me dis en moi-même : « Pissez beaucoup. » Comme d'habitude, Carabosse ne regarde pas de ce côté. Je glisse ma lettre dans la boîte, où elle chute avec le petit bruit habituel. Lettre, va en Chine, éveille les soupçons d'Albert !

Depuis, je vais mieux... Les jours passent, monotones. Certes, je reste le « Chinois » et les écumes des moqueries continuent de déferler sur moi, mais j'ai atteint l'état d'indifférence. Je suis un enfant à l'âme morte, je vis comme si je ne vivais pas, comme si

c'était mon double qui vivait pour moi. Je ne me bats toujours pas, Flugman me méprise, tous me méprisent ; le mépris me fait un nid où je survis. A chaque repas, M. Massé m'envoie dans la cheminée, je n'ai plus honte, je ne pense guère à Anne Marie...

Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'il y a toujours des gens, des petits, des grands, des élèves, des professeurs, autour de moi. Trop d'yeux, de poings. Même la bonté de Carabosse me lasse, et puis elle est vraiment trop laide. Ses gentillesse me rendent ridicule. Je ne suis jamais seul.

Un jour, à la réunion, M. Massé a demandé si des garçons voulaient cueillir du tilleul. Sans doute pour que Mme Massé puisse lui offrir de la bonne tisane. J'ai levé le doigt. Il y a, dans le parc devant la façade d'honneur du Ravon – parc qui, à cette époque, ressemble à une corbeille de fleurs et qui est interdit aux élèves – quelques rangées de beaux tilleuls formant des boules rondes en haut de troncs droits, donnant une ombre épaisse et avec des feuilles en forme de cœur. Quand le soir vient, des oiseaux y nichent et pépient, c'est beau, c'est doux. On m'en a donné un à récolter, un à moi tout seul. Je grimpe dedans, je suis à califourchon sur une branche. Les fleurs blanches sont maintenant presque toutes fanées, je ramasse leurs graines en forme d'hélices. J'ai un petit panier pour les mettre. Je suis un jardinier, un boy, mais qu'importe. Il reste quelques fleurs épanouies, elles embaument, je flotte dans un bain de parfum. Des abeilles bourdonnent, j'ai un peu peur, mais elles ne me piquent pas. Là, rien ne peut m'atteindre, je suis entier, intact, et enfin seul. Je pense à ma mère avec délices, elle sent encore meilleur que les tilleuls. Anne Marie, Anne Marie, que ne ferais-je pour elle...

Est-ce à cause de cette solitude odorante que j'ai retrouvé un morceau de moi-même ? Je ne sais pas. Mais c'est à cette époque-là que m'est revenue la fureur rouge.

Je me souviens.

Un matin, la classe s'est tenue dans une petite cabane écartée, isolée en pleine nature. Une salle rustique, destinée, évidemment, aux sciences naturelles. Mlle Dupré s'est absentée quelques minutes. Au cours de cette pause, des gosses excités m'encerclent. Je reste benoîtement dans l'abrutissement crasseux qui est ma défense et mon bouclier. Ils cherchent des trucs plus subtils, pour transpercer ma carapace de veulerie, me piquer jusqu'au vif, m'arracher une goutte de sang, une larme, moi qui ne saigne plus, ne pleure plus. Ils cherchent... jusqu'à ce que le zigzag de la pensée fertile, l'éclair de la morsure, sillonne les pupilles de Le Môle. Un beau garçon, bien

découplé, pas vraiment une brute, mais un grand feu follet frétilant, son nez retroussé battant comme une queue de chien, ses oreilles hissées comme les voiles de la rigolade, ses taches de rousseur tombant comme des confettis. Il est « farce », en somme. Au demeurant, le meilleur compagnon du monde. Pas réellement pervers, mais si poussé par la singerie qu'il devient souvent un macaque déchaîné. En tout cas, il se place devant moi, dans le rituel de l'affrontement hilarant et cruel – il s'agit d'un de ces duels qui se pratiquent devant une assistance ravie, confrontation que je crains et où je suis pitoyable. Car je ne réponds pas, je détourne la tête et me tais, je me laisse acculer, battre, écraser, parmi les huées de tous crachant sur ma défaite, tandis que mon vainqueur se pavane. C'est ce qui se passe aujourd'hui : les enfants fébriles et muets font cercle, attendant ma mise à mort. Au centre, avec moi, Le Môle plante ses yeux de joyeux drille dans les miens que, à la suite de je ne sais quel pressentiment, je ferme presque, déjà victime résignée. Attente joyeuse, de tous. Anxiété en moi. Qu'est-ce que Le Môle a pu cuisiner ? Cette fois, quelque chose de grave va arriver. En effet, il m'embroche avec une rhétorique empoisonnée. Dès que Le Môle ouvre la bouche, je comprends que c'est ma mère qu'il veut salir, et que je vais devenir fou.

– Dis, on ne vient jamais te voir le dimanche. T'es sans parents ?

Une force m'entraîne à répondre :

– Mon père est en Chine, consul de France.

– Et ta mère ? T'en as bien une ?

– Oui, elle est à Paris, très occupée, elle voit des gens très importants.

– Ah, ah, ah... Tu me fais tordre les boyaux. Une femme séparée de son mari, on sait ce que c'est... Mignon, si elle n'a pas le temps de venir te voir, c'est qu'elle doit avoir d'autres choses à faire, plus marrantes. Ta mère, je te l'ai dis, elle s'embête pas... ah non, elle mène une jolie vie, tiens !

Mes mâchoires se contractent. Un fluide coule dans mes nerfs. Mon cerveau est le vide au centre du typhon, l'œil de l'ouragan.

– Que veux-tu dire ?

– Ta mère, eh bien, c'est une putain, probablement.

Je ne connais pas ce mot, mais je sens qu'il est affreux. Je devine ce qu'il signifie. Un « Ah » surgit de l'auditoire pétrifié autour de l'arène où nous nous affrontons, Le Môle et moi – un espace au pied de l'estrade, dans la salle de classe, sur un fond de tableau noir, de

cartes de géographie, devant des rangées de pupitres pour le moment abandonnés. Que m'importe la médiocrité du décor ! Les gosses font cercle, écureuils frénétiques, inquiets aussi, car Le Môle a été trop loin. Quant à moi, si je ne protège pas ma mère, je serai à jamais de la vermine, de la charogne, une ordure puante, pour toujours condamnée.

Je ne réfléchis pas. Je suis en proie au « ch'i », à l'explosion glacée des humeurs. Une volonté magique, venue d'ailleurs, me commande. Subitement, ma mine est celle d'une mer étale, sans un frisson, sans une ride, sans une écume. Extraordinaire tranquillité – seule ma bouche est légèrement entrouverte. Je ne sens plus la vie, je suis une statue, un fantôme. Je suis effrayant, dans cette mort que procure la fureur extrême. Est-ce moi qui agis ? En tout cas, j'étends mes longs bras, et mes mains se referment sur le cou blanchâtre de Le Môle. Je possède une force colossale et limpide, je serre, je resserre. Je n'ai aucune rage, aucune fièvre, aucune âme, il me semble être de fer. Je suis apaisé, j'éprouve une douceur délicieuse, un plaisir indicible. Cependant, mes paumes se ferment encore plus sur la nuque de Le Môle, étaux qui la compriment, herse qui la labourent. Ses veines gonflent comme des fleuves en crue qui vont rompre leurs digues, sa pomme d'Adam, qui émerge encore, est le balancier de sa peur. Le Môle, d'abord, se débat fougueusement, mais loin de moi, au bout de mes bras qui sont des barres rigides, là où mes mains étranglent cet espace, cet arceau tendre entre sa tête et ses épaules. Je suis éloigné de ses sursauts, de ses secousses, de ses ruades, de ses palpitations, de ses coups qui ne m'atteignent pas. J'ai l'impression de tenir une couleuvre qui essaie de s'échapper, c'est souple, un peu chaud, très animal. Mes doigts sont des outils, mes ongles creusent la chair s'y fixant comme des serres pour maintenir leur proie. Le Môle gigote de tous ses membres, de tout son corps, de tous ses traits qui se battent entre eux, champ de déroute, sauve-qui-peut désespéré. Ce ne sont, sur sa face en panique, que rictus et grimaces, tumultes entremêlés de sa peur verdâtre. Ses yeux tournoient dans les orbites sans trouver d'issue. Le Môle halète, à coups de soufflets de forge, cherchant l'air manquant, qu'il aspire âprement par sa gorge convulsive, de plus en plus étouffée, presque un cul-de-sac. Il s'efforce de me repousser, surtout avec ses bras, mais ceux-ci semblent cassés, leurs extrémités frottent l'espace en vain. Avec un effort supplémentaire, il projette vers moi le poids de son corps pour m'ébranler, par des poussées qui le libéreraient de mon emprise. Houle inutile. Moi, je poursuis ma tâche, le noeud coulant, le piège de mes mains autour de son gosier. Le beau Le Môle n'est plus qu'un pourceau dans ma trappe. Cochon... Ses yeux chavirent, barques renversées par une énorme

lame, gélatine lisse, avec toujours plus de blanc. Il ahane moins. Je sens vaguement sa respiration s'éteindre, ses artères grossies stagner, canaux prisonniers, et sa tête se décrisper, calmée mais écarlate du sang de l'asphyxie. Il se trémousse à peine. Son corps devient flasque, une mollesse s'effondrant, un sac se vidant. C'est moi qui le maintiens debout. Le Môle, baudruche dégonflée.

Autour de nous, les garçons se sont gardés d'intervenir, ainsi qu'il convient à l'étiquette de ce genre d'affrontement. Par petits cris exaspérés, ils ont encouragé Le Môle contre le Chinois. Puis, ils se sont tus. Leurs visages, au fur et à mesure, se marquent des sceaux de l'étonnement, de la stupéfaction, de l'ébahissement. Maintenant, comme des mouches, les élèves bourdonnent d'inquiétude... sales petites gouapes. M'arrivent des bouts de phrase presque incrédules, même admiratifs, et aussi des chuchotements : « Il faut arracher Le Môle à Bonnard ». Essaim flottant, agité, indécis... Je serre jusqu'à ce que surgisse Flugman, passant par là, qu'un des témoins peut-être est allé chercher. La surprise s'étale sur sa truffe. Sa bonne face est prise d'une sorte d'inhibition stupide, il n'arrive pas à y croire. Soudain, avec le masque obtus qu'il revêt pour les grandes décisions – sa bêtise devient alors un bourrelet dur et épais –, il me prend par l'épaule et crie, presque amicalement :

– Arrête-toi, Bonnard, tu vas tuer Le Môle.

Mais je n'arrête pas, je serre encore plus. Je n'ai pas le sentiment d'exister, je suis un guerrier redoutable, taillé dans du bois dur, un génie de la vengeance. C'est à peine si j'entends Flugman et les autres garçons affolés, qui commencent à grouiller autour de moi. Le Môle enfin s'affale sur le sol, mes mains le suivent dans sa chute sans lâcher prise, mon corps s'abaisse pour recouvrir le sien. Je suis avec lui dans un face-à-face couché, comme l'homme sur la femme. Flugman hurle :

– Arrête-toi, Bonnard, tu vas le zigouiller ton Le Môle !

Mais les cris, les bruits, ne me parviennent pas, je suis à mon œuvre, étalé sur ma proie, serrant toujours. Étrange fornication... Soudain, Flugman, se penchant sur notre accouplement, met toute la force de ses pognes pour m'extraire de cette étreinte où je ne fais qu'étrangler, il tâche de me haler en m'exhortant avec un relent d'admiration.

– Laisse-le, Bonnard, laisse, tu l'as eu.

Toute la marmaille, ces gamins que je craignais et que maintenant je dédaigne, me recouvre, commence à tirailler sur moi de tous côtés, pour me décoller de ma victime – leur incarnation, leur défaite à tous. Fournée de bestioles. Les vermisseaux pullulent sur mon corps qui chevauche le corps de Le Môle, essayant de me le soutirer, lui, mon dû. Ils ne me maîtrisent pas. Alors, Flugman me cogne sur le crâne à grands coups de poing, tout en s'excusant :

– T'es trop obstiné. Arrête donc et je m'arrête.

Fracas de gongs dans ma tête. Mais tout en subissant ces énormes chocs, je reste agglutiné, imbriqué à Le Môle... Je suis dominé par l'instinct de la mort. La mort de Le Môle et de tout ce qu'il représente, cette racaille enfantine qui m'a fait tant souffrir. Je veux tuer Le Môle, je veux tuer Flugman, je veux tuer les Sources. Sous mes mains, Le Môle est du pus.

Soudain, je suis pris de dégoût. Une bouffée écoeurante. Surgit en moi le seigneur très noble, à la barbe rouge, qui a satisfait son orgueil. Mon ch'i s'est envolé. Ne serait-ce pas me dégrader que de m'acharner sur ce rat, ne serait-ce pas accorder trop d'importance au coolie qui a éprouvé mon ire ? Je reprends conscience. Pas une seconde, je n'ai pensé à ma mère pendant que j'étouffais son insulteur répugnant. Maintenant, je pense à elle : « Maman, je t'offre Le Môle, je te le dédie... » Mes mains ne sont plus des étaux, mes bras retombent. Je me relève, je suis Lucien Bonnard dans toute sa taille, immaculé, sans les souillures d'une mêlée, pas déchiré, serein, aussi paisible que l'aurore, à l'écart de tous. Je suis le dragon aux griffes de feu. Je laisse tomber mon regard sur mon « cadavre » qui n'est pas mort, qui tressaute et gémit.

On chuchote : « Il faut appeler le médecin. » Flugman s'est penché sur Le Môle, l'auscultant à la façon d'un vétérinaire. Quand il se redresse, j'entends ses grognements essoufflés – l'essoufflement en lui étant une force primitive. Il m'étonne : lui, si soumis à l'autorité, se révèle, pour l'occasion, archange de l'apocalypse, dieu-gargouille de cathédrale. Il gronde :

– Non, pas de toubib. Ce combat, c'est une affaire d'honneur concernant nous seuls. D'ailleurs, Le Môle va beaucoup mieux.

À terre, les couleurs, le souffle, la vitalité reviennent rapidement à ce tas disloqué qu'était Le Môle. À tel point que, d'un saut de carpe, il se remet debout, insolent, me dégueulant des bouffonneries à la face.

– Ah t'es bien un Chinois. Les Chinois, à ce que me racontait mon oncle l'amiral, c'est du soumis, du servile, du souriant, ça file doux, et puis ça vous joue des tours de cochon. Tchine, tchine, tchine et patachine, j'aime la Chine et son chapeau chinois ! La, la !

Le Môle m'entoure de ses galipettes, il fait le saltimbanque, le polichinelle. Sa force à lui est d'avoir le dernier mot par une loufoquerie. Sa défaite il veut l'effacer, il veut la faire passer pour une pantalonnade. Le Môle, tout contre moi, narines battantes, prenant son nez pour une trompette de Jéricho, essaie d'abattre les

remparts de mon triomphe. En triturant ses oreilles comme si elles avaient été les touches d'un instrument de musique, il fait sortir de sa bouche une charge militaire dérisoire, avec des couacs et des nasillements.

– Je te salue, grand mandarin. Et n'essaie plus de me couper la tête.

Il cherche à m'entraîner dans une valse échevelée, mais je me dégage de ses entrechats. Toujours pitre, il pose respectueusement la main sur son cœur et s'incline devant moi.

– T'aimes pas la danse. T'es pas drôle. Salut à toi, mamamouchi.

Mamamouchi... Ce Le Môle, il mélange tout, la Chine et la Turquie. Ça ne l'empêche pas de me turlupiner. Il se paie ma tête. Je reste digne. Il n'est pas au bout de ses farces et attrapes. Prenant des chiffons, il les glisse sous sa chemise et se fait des bosses sur la poitrine. Là-dessus, il chuchote :

– Regarde, j'ai des seins, je suis une femme. Je vais te charmer avec ma spécialité, la danse des sept voiles. N'est-ce pas que je suis plus belle que ta mère ?

Loin de se reconnaître battu, Le Môle avive ma plaie, celle qui m'avait déchaîné contre lui. Cette fois je reste impassible parce que Flugman tonne : « Ne sois pas idiot, Le Môle. Ça suffit. » Le Môle ne lâche pas prise :

– Bon, je suis une pépée, je ne suis pas sa petite maman chérie, mais je vais quand même finir de m'habiller.

Dans un placard, il prend le chapeau suranné de Mlle Dupré, s'en coiffe, s'empare de sa blouse de classe élimée et s'en fait une robe. Ainsi déguisé, Le Môle glapit d'une voix suraiguë :

– Je suis la grande diva de l'Opéra, je vais pousser un contre-ut.

Il produit des trémolos, toutes sortes de roucoulades.

– Dis, le Chinois, tu m'aimes ? Viens me donner un baiser, je suis ta chérie.

Sans me fâcher, je repousse la « cantatrice » qui fait semblant de tomber en pâmoison tout en fredonnant *Plaisir d'amour*. Flugman foudroie Le Môle :

– Assez de tes mômeries. Fous le camp.

Le Môle, s'étant défait des pauvres parures de Mlle Dupré, qu'il laisse tomber à ses pieds, déguerpit, narguant et ricanant, se moquant de moi, de lui. Malgré tout, je l'admire.

Tombée du silence. Un cercle de garçons : couronne autour de moi. Une rumeur, un vent coulis, un chahut joyeux. Chacun me congratule, caquette mes louanges. Flugman est un gros paquet de connivence. Il me tape sur l'épaule, cette fois pour m'armer chevalier des Sources :

– Tu n'es plus le Chinois. Tu es Bonnard. Qu'est-ce que tu lui as mis au Le Môle, tu as failli le bousiller. Après, il a joué au zigoto, mais il n'a trompé personne. Tu l'as écrasé. Pourquoi tu te battais pas, avant ? T'es un costaud, on peut le dire. Et peinard, avec ça. La prochaine fois, quand même, n'y va pas si fort. Serrons-nous la pogne.

Je la serre. Sa paume en chou-fleur, ses doigts en saucisson, sa patte velue, je les serre. Au-dessus, sourit sa figure bonasse, avec ses yeux en bouton de guêtre. Plus que jamais, je me sens vidé, sans exaltation, juste dégoûté. Cette victoire, je ne sais pas pourquoi, je la prends pour une reddition...

En bon « capitaine », Flugman range les fringues de Mlle Dupré à leur place. Là-dessus, Carabosse arrive, sentant aussitôt qu'il s'est passé quelque chose. De sa voix sévère, elle accuse :

– Vous vous êtes battus. Je vais punir les coupables.

Flugman couvre l'affaire de son autorité.

– Mais non, il n'y a rien eu...

« Rien », je reprends. « Rien », proclament en chœur les élèves. Mlle Dupré n'insiste pas, mais elle m'envoie au tableau noir, où, pour une fois, je réussis une opération mathématique. Flugman s'est retiré entre-temps, et Le Môle, sans être vu de Mlle Dupré, a repris sa place en classe, dans les derniers rangs.

À partir de ce combat, finie la persécution ouverte. Mais tous ces moucherons, qui maintenant me craignent, ne m'aiment toujours pas. Faces rampantes autour de moi, sournaises et persiflantes quand même. Pour ces gosses, je suis un drôle de corps. Je ne leur ressemble pas.

On ne m'appelle plus officiellement « le Chinois ». Pourtant, le sobriquet me cingle parfois avec un rire, juste un léger frisstis, un murmure, une illusion. Il provient de devant ou de derrière, de je ne sais où, toujours lancé par la même voix. Je la reconnais, c'est celle de Le Môle qui ne renonce pas. Sa gueule émerge. Je ne sais pas encore qu'il va devenir mon ami, mon premier ami.

Un jour, je bute sur lui dans un sentier. Nous sommes seuls. Sa figure se tараude de malice. « Salut, Chinois. » Moi, résolu, je lui

rétorque : « Salut, Le Môle. Tu veux qu'on se châtaigne encore ? »

Alors Le Môle imite la grenouille, sautillant, boitillant de quelques pas mous et élastiques dans un semblant de fuite, gambades qui me narguent. Il croasse : « Croa, croa, croa. » Étrangement, je suis attiré par ce chimpanzé dont les grimaces, je le sens, sont une philosophie. Qu'est-il, ce Le Môle ?

– Ecoute, Le Môle. Est-ce que tu aimes les garçons des Sources ?

Il se boyaute.

– Pas du tout. Ce sont des canassons. Pour eux, l'École, c'est l'écurie. Ils sortiront d'ici pommelés, bien étrillés, pour se vautrer dans les châteaux et le fric de papa. Ils n'ont pas besoin d'être intelligents, juste dégourdis. Ils me rasant.

– Et toi ?

– Moi, j'ai tout ce qu'il me faut. Je m'en fous, je me fous de tout. Je m'ennuie toujours. Pas plus dans cette boîte qu'ailleurs. Ce qui m'amuse le plus c'est encore de faire l'imbécile. Mais c'est pas facile. Il ne faut pas que ces petits crétins sachent que je les méprise, que je leur crache dessus. Et il ne faut pas que je me fasse remarquer trop par ces couillons de capitaines et de profs. J'y arrive...

– Pourquoi tu t'acharnes contre moi ?

– Parce que c'est rigolo. Tu en vaux la peine. Tu me plais. Écoute, je vais te donner un bon conseil.

– Tu me charries encore ?

– Non. C'est pas ma faute si j'ai une tronche à faire pondre les poules. Je ne sais pas moi-même quand je parle sérieusement. Mais je suis ton copain parce que tu détestes les gens autant que moi. Je vais te dire... Je t'appelle le Chinois parce que tu en es un. Eh bien, oublie la Chine ! Sans ça, les garçons qui ont rabaissé leur caquet devant toi te retomberont dessus. Réfléchis. Ils sont des petits minables, si tu veux les couillonner il faut devenir un des leurs, en apparence.

Tout ce jour-là, j'ai pensé à ce que venait de me dire Le Môle. J'ai pensé à ma différence. J'étais autre part, absent. Et le soir même, au dortoir, couché dans mon lit, dans le silence, face aux étoiles, j'ai donné congé à la Chine. Je voulais vivre et je ne voulais pas vivre en Chinois.

La nuit entière, j'ai revécu ma Chine. Moi, Lucien, le petit potentat du Sseu Tchouan, j'ai décidé de renoncer à la grandeur de mon pays natal, pour n'être qu'un Barbare, un rustre blanc, pour

pouvoir vivre aux Sources, puisque j'y étais condamné.

J'ai le cœur gros, tant de bonheurs me reviennent. Je suis seul avec ma Chine une dernière fois.

L'enfant rêve. La magie qu'il ne sait exprimer l'imprègne. Dans son lit de fer, dans son dortoir, dans son coin de province française, par la force de son chagrin, de son amour qu'il tue, cette nuit-là, au Ravon, c'est Tcheng Tu. Personne n'en saura rien.

Adieu, ma Li au visage plat dont j'ai sucé le lait et goûté les caresses.

Mon mafou lépreux.

Mes foules, mes yamens aux toits vernissés, mes pagodes.

Tcheng Tu et ses remparts crénelés.

Colonnes de morts vivants jaillissant des campagnes, en pleine famine, qui se heurtaient aux portes fermées.

Joie, vitalité, exubérance. Les glissements des pas, les cliquetis des chevaux, les ahanements des coolies, les criailleries, les hurlements, les supplications des mendiants, la cacophonie des insultes, l'expectoration des crachats, les gémissements, les râles, les querelles.

Adieu horizon où j'aperçois les lamelles des rizières, terre remuée, mains qui la travaillent.

Lumières, soleil pourpre et, la nuit, en plus de la lune du ciel, tant de lunes terrestres qui sont des lampes en papier, rondes, agitées par le vent au-dessus des ruelles noires.

Pointes enflammées des bâtonnets d'encens et torchères qui font de grandes ombres.

Parfums aigres et doux, dominés par le relent gras de la merde.

Bouffées piquetées de l'opium, consolantes pour ceux qui préfèrent le songe à l'existence trop dure.

Adieu Seigneurs de la guerre.

Incendies rougeoyants et noirâtres.

Ames errantes, émanations des enfers qui tâchez de vous emparer des vivants, des enfants surtout.

Fêtes, pour apprivoiser les génies, apaiser les dieux, faire que la vie soit bonne.

Adieu les gongs, les pétards, la ville comme une mangeoire, les

ventres pleins, les rots, le riz en pyramide, les condiments, la musique des claquements de baguettes contre les bols.

Autels des ancêtres surchargés d'offrandes où les vivants seront un jour inscrits sur les tablettes bénies.

La plaine des tombeaux où les tumulus d'herbe recouvrent les restes des riches.

Adieu galops de mon cheval hennissant, sautant joyeusement par-dessus les bosses.

Urnes, clochettes, pagodons, tours de porcelaine, plaques d'airain, caractères rouges qui sont plus que des mots, qui sont déjà des actes.

Adieu beautés, majesté des fleuves et des montagnes.

Lacs d'émeraude.

Pistes aux mille marches où grimpent les caravanes.

Corolles des pruniers annonçant le printemps, la sève, la vie.

Feuilles laquées des rhododendrons qui tapissent les pentes de l'Himalaya.

Orchidées suspendues dans les jungles, orchidées des tempêtes, dans l'éclatement des forces de la nature, à la saison des pluies, quand les nuages noirs de la mousson crèvent leurs ventres dans le feu des éclairs.

Nénuphars semblables à des cœurs rouges jaillissant des étangs pourris.

Adieu théâtre de la rue, princesses peintes, coursiers de carton caracolant, sévérité des guerriers valeureux, rois vainqueurs à la barbe rouge.

Sourires chinois qui cachent tout.

Chinois impassibles, impénétrables, cruels, bienséants, terribles, effrénés.

Mandarins chenus aux longs doigts protégés d'étuis d'argent qui, dans vos prétoires crasseux, rendez des sentences féroces.

Adieu roue de la vie.

À force de projeter ces images hors de moi, par une étrange mutation, je passe de l'amour à la haine. Et même, à l'aube, je n'ai pas seulement répudié, mais renié la Chine. J'en suis arrivé là, à avoir honte d'elle. Désormais, le Céleste Empire est une tare en moi,

une infection que je supprimerai. Je veux être comme les autres garçons qui ne l'ont pas connu, qui ne conçoivent pas ce qu'il est.

Dans cette aurore, dans le petit jour chaud et pur qui va réveiller la terre de France et tous les Français, je suis Judas, je trahis. Je suis résolu à ce qu'on ne sente plus mon pays en moi, qu'on ne le renifle plus sur moi. Mais comment ferai je ? J'en suis tellement pétri. La langue, celle que j'ai apprise avec Li, le mafou, la rue, la foule, la cité, qui m'est venue avec la conscience, je peux l'oublier au point de n'en savoir plus un mot. Mais mes yeux bridés, mes sentiments, mes nerfs, mon cœur, comment les modifier, les transformer, les métamorphoser ? Je verrai plus tard. Pour le moment, mon seul désir c'est qu'il n'y ait plus ce murmure lancinant : « Le Chinois, le Chinois, le sale Chinois » à travers toute l'École, se propageant partout. Que les grimaces cessent, que les bouches se taisent, que je sois « normal », je le veux de toutes mes forces.

Les derniers jours du trimestre sont légers. Pour moi, ce sera bientôt plus que la fête, plus que la célébration des vacances, ce sera l'extase. Quelle impatience dans mes veines ! Chaque heure, chaque minute, chaque seconde me semble longue, interminable. Temps, fuis plus vite, écoule-toi plus rapidement, deviens un torrent qui emporte mon existence de pensionnaire. Plus qu'une nuit... et demain, demain... l'instant incroyable où le train des vacances partira, l'instant encore plus merveilleux où il arrivera à la gare où elle sera là, l'instant où mon œil, par la portière, l'apercevra, l'instant plus splendide encore où je serai près d'elle, de ses yeux, de sa tête, de son corps, où je l'embrasserai, elle l'unique, l'inimitable, ma rose de Saron.

La dernière nuit, je ne suis déjà plus aux Sources.

Les cloches du matin, le lever... Les autres savent y faire dans les tâches d'avant le départ. Moi, je m'habille de mon mieux dans le bel uniforme du dimanche, je mange proprement le porridge du dernier breakfast. Mais l'épreuve, c'est la valise. Tous rangent soigneusement la leur, déjà gens d'ordre, moi, malgré mes soins, je n'arrive qu'à produire un fourre-tout. Flugman ne me fait pas d'observation. Enfin, on est en files pour monter dans les cars. Quand les bus roulent, il me semble que nous sommes de petits serins dans une cage qu'on va ouvrir...

Soulagement. Vaudreuil, la gare croupissante que nous animons, le timbre qui annonce le train. On le prend d'assaut et on s'entasse dans des wagons de troisième classe. Une écharpe de vapeurs au-dessus de la locomotive. Secousses, les bielles s'ébranlent, ça roule. Cris des enfants, moi je ne crie pas. Trop ému. Je suis sauvé, je vais

vers Anne Marie.

Trois heures à voyager. Horde de gosses aux babines rigolardes dans leurs compartiments. Epis enfantins qui se trémoussent, fétus de paille qui s'agitent joyeusement. Surenchères : « Moi, j'irai à Deauville dans la villa de papa... », « Moi, j'embarquerai sur le yacht de mon oncle pour une croisière. » Où irons-nous, Anne Marie ? Peu m'importe puisque je serai avec elle. Pendant le trajet, tandis que les autres s'amusent, se vantent, moi je regarde le paysage sans le voir, comptant machinalement les poteaux télégraphiques qui se culbutent les uns les autres au fur et à mesure que nous avançons. Qu'il y en ait moins, toujours moins à me séparer d'Anne Marie ! Je suis grave.

Saint-Lazare ! Grincements de freins, la verrière où le train s'engouffre, l'agonie de la locomotive, le choc de l'arrêt. Les pensionnaires se crient distraitemment : « Au revoir », déjà séparés, comme s'ils ne se connaissaient plus. Dès que les portières sont ouvertes, ils s'élancent, se déversent sur le quai vers les pères et les mères en tas. Je cours aussi, mais je n'aperçois pas Anne Marie. Est-ce possible ? Je reste stupide, je suis un légume, je suis une citrouille. Je la cherche vainement du regard, affolé, parmi les trognes des retrouvailles. Enfin, je la distingue, se tenant soigneusement à l'écart, seule. C'est elle, c'est elle, je me précipite.

Elle me voit arriver sans ciller, attentivement détachée, un peu échassière. Ses yeux, réduits à un liséré, ne semblent pas me reconnaître quand je cours vers elle. Je me mets à marcher posément, comme je sais qu'elle le désire, je suis tout près d'elle. Alors seulement, sans bouger autrement, elle me capture d'un sourire. Par le fil de son regard, elle m'oblige à effacer toutes les peines, tous les chagrins. De son geste habituel, elle effleure ma tête, et je suis à elle, encore plus à elle. Joie, joie... D'une moue malicieuse, elle me jauge, et me dit :

– Tu as bonne mine. Tu as grandi. Tu as un air heureux, décidé. Dire que je me suis fait du mauvais sang à cause de toi. À cause de tes lettres stupides, que j'ai déchirées !

Je courbe la tête en signe de remords.

– Je te demande pardon de t'avoir inquiétée. Pardonne-moi, je t'en prie, je ne recommencerai plus, plus jamais. J'ai été très heureux là-bas.

– Je te pardonne, mais ne perds plus l'esprit.

Je me redresse d'un coup, brutalement, en petit garçon révolté, en petit maître faisant jaillir sa méchanceté. Je vais la châtier.

– Mais pourquoi, maman, m'écrivais-tu que tu venais, alors que tu n'arrivais jamais ? C'est ça qui m'a fait de la peine...

En somme, je fais ma scène. Autour de nous, les parents et les gosses se sont éparpillés, nous restons seuls, face à face, Anne Marie et moi, sur un recoin désert du quai. Je l'affronte de toute ma taille, maintenant elle est à peine plus grande que moi.

Un instant décontenancée, entrouvrant sa bouche, plissant ses paupières, elle bat en retraite.

– Je croyais que c'était mieux ainsi. Je ne voulais que ton bien.

Elle ne sait pas quoi dire. Ma revanche n'est pas suffisante. Je ne veux pas lâcher Anne Marie prise en défaut.

– Tu n'as pas été une bonne maman, maman.

– Ne dis pas ça. Ce n'est pas vrai. Je t'aime, mon petit Lulu, tu es mon seul amour... Ne me torture plus.

Mais le besoin de l'acculer me tenaille. Je poursuis :

– Pendant que je t'attendais, qu'est-ce que tu faisais, toi ?

– Je te l'ai écrit. Les Masselot...

– Je sais, je sais..

Je m'arrête, les larmes aux yeux. La mine d'Anne Marie m'avertit que je ne dois pas aller trop loin. Et puis des voyageurs commencent à regarder notre couple étrange, cette dame et son enfant qui se disputent.

Elle appelle un porteur pour prendre mon léger bagage que je trimbalais jusque-là. L'homme nous conduit à un taxi. Je boude, elle aussi. Nous montons en silence dans la voiture, nous nous asseyons sur la banquette, côte à côte, et nous continuons à nous taire.

Elle tourne sa tête vers moi, fait un effort.

– Regarde comme Paris est beau en ce début de juillet.

Cette fois, je trouve Paris magnifique. C'est la vie, pour moi qui sors du désert... Mais rapidement, je cesse de contempler cette beauté, je rentre la tête dans les épaules, je rentre en moi, dans ma rancune qui n'est pas assouvie. Je tire mon carnet de notes de ma poche, et le tends à ma mère, qui a repris un doux sourire pour tenter de m'apaiser.

– Tiens, j'ai eu trop de chagrin pour bien travailler. Alors ce n'est pas très bon...

En effet, comme je me l'étais juré après la lettre d'Albert, toute cette fin de trimestre j'ai été volontairement cancre. J'ai fait juste ce qu'il fallait pour passer en cinquième. Les appréciations du livret sont médiocres : « Lucien ne fait pas d'efforts », « Lucien est paresseux »...

Anne Marie n'est pas désolée du tout. Elle parcourt avec ennui les feuillets, les lisant à peine. Enfin elle se prononce, sans sévérité :

– Ça ne m'a pas l'air fameux. Mais tu feras mieux l'année prochaine. Tes examens, tu les passeras avec facilité, tu auras tous tes diplômes, tu entreras aux Affaires étrangères par la grande porte. Avec les protections que tu auras...

Cette désinvolture me fait sortir de mes gonds. Son indulgence, je n'en veux pas. Je voulais lui faire de la peine, c'est raté. Alors je me décide à me servir de mon père.

– Papa réclame mon bulletin trimestriel. Il n'a envoyé une lettre pas contente du tout. Il me prend pour un bon à rien. C'est à cause de toi qui lui as écrit du mal de moi...

– Ton père, il peut parler ! Il n'a aucune instruction. Sa sœur est une simple institutrice. Il prétend avoir son baccalauréat, mais je n'en suis pas sûre. Si « on » ne l'avait pas aidé... Tes mauvaises notes, je vais les lui expédier puisqu'il les réclame – et que tu le désires. S'il te gronde, tant pis pour toi.

– Pourquoi tu as dit du mal de moi à papa ?

– Mais tu me questionnes ? Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Tiens-toi correctement.

– Papa m'a écrit aussi qu'il me ferait une bonne surprise.

– Je le sais. Mais, avec tes notes, tu peux toujours attendre... Et, de toute façon, ce n'aurait pas été grand-chose, pingre comme l'est ton père !

Je retombe dans le silence, je regarde, par la vitre du taxi, la place de la Concorde que nous traversons. Tout à coup, j'entends le rire de ma mère. Je me retourne vers elle. Quel plaisir veut-elle m'offrir, me faire partager ?

– La surprise, c'est moi qui vais te la faire. Figure-toi que j'ai demandé à ton père de m'envoyer un boy chinois bien stylé, qui parle parfaitement le français, et qui, surtout, sache conduire les automobiles. Pas facile à trouver à Tcheng Tu, où c'est le Moyen Age, tu le sais, et où il n'y a pas de voitures. Mais les bons pères, évidemment, ont fourni l'oiseau rare : un Shanghaien catholique de

vingt ans, de toute confiance, qui connaît le monde moderne. Ton père ne l'a jamais vu, mais les curés le garantissent. Il arrivera dans quelques jours. Je vais acheter une voiture, il sera notre chauffeur, cet été nous parcourrons la France...

Cette fois, je suis fou d'excitation. J'en oublie Albert qui va encore « casquer » comme il dit. Je me jette sur ma mère, je veux l'embrasser de force, elle se défend en luronne.

– Non, non, pas comme ça, Lucien.

Le taxi s'est arrêté devant le Regina Palace. Je cesse mes tentatives de baisers. Anne Marie règle la course. Les petits chasseurs se précipitent sur ma valise. Nous franchissons la porte-tambour, ce pont-levis qui tourne. Et aussitôt je me sens moi-même, le seigneur Lulu dans toute sa dignité retrouvée. Le concierge aux clefs brodées me fait un grand sourire qui lui sillonne le visage, il me demande humblement des nouvelles de ma santé. Parmi le va-et-vient des clients, il y en a, des résidents sans doute, qui nous saluent respectueusement. Délicieuse agitation... C'est l'heure du déjeuner. J'aperçois dans la salle à manger luisante d'argenterie des serveurs diligents apportant des plats fumants, le maître d'hôtel en jaquette qui préside. Cette fois, je retrouve la vie, la bonne vie, la vie succulente, je m'y vautre avec une sensation chaude... Je suis ressuscité, moi qui étais mort dans cette école où tout était mort.

Ma mère l'enchanteresse me dit :

– Tu dois avoir faim. Commençons par faire un bon déjeuner. Va te laver les mains.

Toujours sa tactique de la gourmandise pour m'appâter. Je vais aux toilettes, je fais mes ablutions comme un gentleman. Et puis, hâtivement, je retrouve Anne Marie qui a gardé son chapeau. Nous faisons une entrée discrète et majestueuse dans la salle à manger, les gens nous regardent, nous admirent. Anne Marie, c'est ma mère, elle est belle, jeune, je suis son petit garçon, sachez-le tous... Ça se sait. Autour de nous, quel empressement ! Elle est ma reine, je suis son roi. Le maître d'hôtel lui-même vient prendre notre commande. J'hésite, il y a tellement de tentations. Enfin je fais mon choix : du saumon, des côtelettes d'agneau. Chaque bouchée me remplit, est une jouissance. Je m'empiffre tellement que je ne peux pas parler. Anne Marie me contemple bâfrer avec une satisfaction muette. Je suis gavé. Mais au dessert, les cerises me rendent fou. J'en ai tellement rêvé de ces cerises ! Elles étaient pour moi les fruits mêmes de la France, sa saveur tout entière. Je n'en avais jamais goûté. Aux Sources on n'en donnait pas. D'abord, j'en mets une, la

première de ma vie, dans ma bouche, je recrache le noyau, je recommence encore et encore, sans fin... C'est la volupté, le bonheur. Quand je n'en peux plus, je rote à la chinoise. La Chine me revient. Est-ce une faute ? Je regarde ma mère du coin de l'œil: son sourire m'excuse gracieusement.

Le vieil ascenseur me paraît merveilleux. Tous cuivres luisants, piloté par son liftier, il nous mène à notre étage. Enfin nous sommes dans nos chambres... Je suis seul avec Anne Marie, je ne suis qu'amour pour elle. Autour de nous la senteur des rideaux un peu croupis, des meubles légèrement délabrés, des tapis aux couleurs passées. Je reconnais cet endroit, ses effluves et ses formes. Nous sommes chez nous.

– Maman, je veux t'embrasser, t'embrasser tout à fait.

– Que veux-tu dire ?

Elle penche un peu la tête en biais, pour m'offrir sa joue, Je me colle à elle, je me dresse sur la pointe des pieds, je cherche sa bouche, je pose mes lèvres sur les siennes. Ma mère est à moi, elle m'appartient, je mets sur elle ma marque.

Elle recule brusquement, s'enlevant à moi, avec répulsion.

– Mais tu fais comme ton père, c'est dégoûtant...

– Maman, je t'aime, je t'aime...

Elle est touchée, et même un peu amusée.

– Mon petit gaillard... Tu es innocent, tu as le cœur tendre, je veux bien te croire. Mais ne recommence pas, ce sont de mauvaises façons...

Elle rit même franchement.

– Mon Lucien, mon petit homme...

Elle m'embrasse alors, à sa manière, de sa caresse légère.

Je suis confus, rouge, offensé par moi-même, et repentant. Elle rit encore.

– Dis, Lucien, tu n'es vraiment pas curieux. Toi qui paraissais si alléché tout à l'heure... Tu ne m'as même pas demandé ce que nous ferons cet été, pendant les grandes vacances, avec notre auto que nous allons acheter et notre chauffeur chinois...

– Maman, dis-le-moi, dis-le-moi vite...

– D'abord, nous nous rendrons à Vichy, dans un grand hôtel, pour que je fasse ma cure, j'ai parfois de petits boutons qui m'inquiètent.

Nous y rencontrerons beaucoup d'amis, des messieurs et des dames des colonies qui viennent soigner leur foie. Ce sera très gai, un Shanghai en réduction. Et puis, après avoir traversé la France, les montagnes d'Auvergne, nous arriverons à Hossegor, chez Diane et Rose qui seront installées dans leur maison familiale avec toute la tribu des Florisseau. Pendant que je bavarderai avec les grandes personnes, tu t'amuseras avec les enfants – il y en a des tas. C'est beau Hossegor, j'y suis allée il y a longtemps... avec ton père. Une forêt de pins, un lac, des dunes, l'océan, de grandes vagues... À la fin d'août, nous serons à Ancenis, chez moi...

A ce moment, une buée légère couvre les yeux de ma mère, elle est émue.

– Ancenis, c'est mon pays, c'est donc le tien, Lucien. Et septembre est si beau sur la vallée de la Loire. Le fleuve glisse parmi les bancs de sable, les grands prés, les coteaux surchargés de vignes et de grappes. Ce sera l'époque des vendanges... Tu connaîtras ton oncle le médecin, mon frère, et sa femme, nous logerons chez eux. Ton oncle, c'est la province, il est bon, doux, gai, il est truculent. Au fond il est timide, il a une grande réserve, de l'orgueil. Mais avec nous, il ne sera que douceur et gentillesse, nous sommes « de la famille », c'est sacré. Ta tante est une dame du Nord, de la Picardie, une « étrangère » au nez pointu. Une femme d'une activité surprenante dans cet Ancenis nonchalant. Tous deux sont simples, hospitaliers et la rectitude même. Ils s'aiment, ils sont heureux. Tu connaîtras ton petit cousin et ta petite cousine, qui ont trois ou quatre ans de moins que toi. Et puis, nous irons rendre visite à des parents éloignés, tous des gens excellents, un peu curieux, d'un autre temps, surtout des vieux garçons et des vieilles filles dont on devrait hériter... L'héritage, c'est encore quelque chose là-bas. Tu verras, chaque fois, ce sera un repas formidable... Tu mangeras, tu seras choyé, câliné, tu te sentiras chez toi, dans un autre monde, ancien, chaleureux... Je veux que tu aimes Ancenis.

Jamais je n'ai vu Anne Marie parler ainsi avec son cœur. Oui, son Ancenis sera le mien – mais je ne veux pas le partager avec... d'ailleurs, pour les vacances entières, je ne veux pas d'ombres. Diane et Rose, dans leur Hossegor, ne me gênent pas, mais les autres... Dans un élan, je demande :

– Maman, cet été, nous serons seuls, tous les deux, sans personne... Je veux dire sans les Masselot ? C'est sûr, maman ?...

Anne Marie me répond avec un enjouement qui cache peut-être du regret :

– Sans eux À la fin du mois, quand nous partirons, ils iront de leur côté.

Au Regina Palace, où je croyais Anne Marie entièrement revenue à moi, elle m'échappe déjà, elle est ailleurs. Curieusement, sort d'elle un roucoulement qui s'enroule dans ses volutes, comme la mélopée des croupières dans les maisons de thé de Tcheng Tu :

– Tu sais, nous allons dîner ce soir chez les Masselot, avec le petit cercle intime. Nous ferons une partie de mah-jong. André et Edmée m'ont bien recommandé de t'emmener avec moi, tu seras un des joueurs, mon petit Lucien. Moi à la table d'André, toi à celle d'Edmée. Ils t'aiment, tu sais. André t'aime comme son fils. Il sera ton père en l'absence d'Albert...

Elle sait faire des discours bien ficelés, l'ignare Anne Marie, des exposés en forme, de la logique, de l'argumentation et tout. Il est vrai qu'elle a rédigé tant de rapports pour Albert. Elle explique très bien, Anne Marie, trop bien même... Elle n'en est pas encore à sa conclusion. Après une pause, elle se relance dans le verbe, ma silencieuse mère qui, au fait, parle souvent d'abondance :

– André a conseillé à ton père de rester au Sseu Tchouan pour le moment... jusqu'à ce que lui-même soit réinstallé dans son poste de directeur général. Après, on verra... On fera pour le mieux... On le mettra dans un poste plus important. À la tête des Douanes chinoises probablement puisqu'il le désire tant.

– Tu n'iras pas le rejoindre ?

– Ne m'interroge pas. Qu'est-ce que c'est que cette manie de m'interroger sans arrêt ?

C'est curieux., dès qu'il s'agit de mon père, Anne Marie a du mal à se maîtriser

Je remarque, dans ses discours, l'apparition du « on ». Le « on » qu'elle vient d'employer, le « on » magique, le « on » d'André et d'elle, le « on » de leur volonté commune, le « on » de tous les deux faisant tourner mon père comme une toupie.

Sa voix est devenue râpeuse, elle s'énervé. Je suis surpris par le désir qui est en elle, un de ces désirs incontrôlables, comme elle en a parfois.

– Il faut que ton père reste là-bas, il faut qu'il gagne de l'argent. J'en ai besoin. Je veux être chez moi, dans un bel appartement que j'achèterai, j'y arrangerai mes objets chinois, pour donner de grands dîners, recevoir à table des gens bien. Viens, Lucien, regarde les robes que j'ai achetées. C'est toi qui choisiras celle que je mettrai ce

soir. Choisis celle qui te plaît le plus, celle qui te paraît la plus belle. Regarde, regarde bien, et choisis...

Elle ouvre une penderie. Les nouvelles robes sont là, une dizaine, merveilleuses. Pelages de sa beauté, dépouilles superbes dans lesquelles elle mettra son corps pendant cet été – quelle bigarrure, Anne Marie ! Elle les a choisies longues, légères, dans les teintes qui lui siéent le mieux : le bleu du ciel et certains rouges du soleil levant. Simples : quelques courbes, quelques lignes, des fronces, des décolletés modestes, des lianes pour ses épaules, du moelleux – rien de brutal, de provocant. La poésie même, la poésie de ma mère, qui doit rester un mystère. L'une d'elles me séduit, en lamé, un fourreau, un vase. Son cou doit s'élancer, immense, du col étroit, ses mains, aux longs doigts, doivent sortir, délicates et nerveuses, des manches qui se refermeront sur ses maigres poignets. Ses jambes doivent s'allonger sous les créneaux suspendus de l'étoffe luisante.

– Celle-là, dis-je, en la touchant, en la sentant déjà palpiter.

Elle m'embrasse.

– Tu as raison. C'est aussi celle que je préfère. Mais ce soir, je la porterai pour toi, en pensant à toi, en étant fière de toi. Comme je t'aime, mon petit Lucien. Maintenant, je vais m'apprêter, laisse-moi, va t'habiller dans ta chambre... Mais d'abord que je te donne ce que tu vas mettre.

Elle ressort d'un tiroir mes effets à fanfreluches, je les refuse. Il s'est passé trop de choses, j'ai trop souffert. Puisque Anne Marie a voulu faire de moi un petit mâle civilisé, que je le sois. Elle s'incline. Et avec un sourire amusé, elle ouvre ma valise. Que ne découvre-t-elle pas ! Tous mes beaux vêtements, en quelques semaines, sont devenus peste, ruine. Sans en être offusquée, sans même me gronder, elle recherche courageusement dans ce fouillis ce qui est à peu près présentable. Enfin, elle me compose un habillement viril : une chemise, une cravate, des chaussures. Quant au complet, ce sera celui que je porte sur le dos, l'uniforme dominical des Sources, puisqu'il n'y en a pas d'autre en bon état. Mais il faut le retaper aussi... Pendant que je l'enlève, me drapant dans une robe de chambre chinoise, elle sonne la lingère, qui, une demi-heure après, rapporte le tout repassé, ciré, comme neuf. Anne Marie, dans sa clémence, ouvre un petit écrin rouge, en tire pour moi une paire de boutons de manchette en nacre, avec une monture d'or, splendides. Par ce cadeau, elle veut me prouver qu'elle me prend pour un homme. Que c'est beau, je suis ravi !

Ma mère est à sa toilette, moi à la mienne. Je surveille les bruits

venant de sa chambre. Ils m'émeuvent. Frôlements du linge, cliquetis des bijoux. De petits silences m'indiquent qu'elle s'examine dans la glace, un grand silence m'annonce qu'elle est parée. Cela n'a pas pris longtemps. Maintenant, elle est sûre d'elle, elle a l'habitude de s'apprêter pour André, pour les Masselot, pour Paris... Moi, tout en n'ayant cessé de tendre l'oreille, je m'attife de mon mieux, je me démène. Les boutons de manchette, surtout, je n'en viens pas à bout...

Anne Marie est prête, je veux la voir, je me précipite chez elle sous un bon prétexte : « Aide-moi, maman, les boutons de manchette, les boutons de manchette... » Mais, de mon regard, je m'empare d'elle. Elle est dans son lamé, comme dans une douce cuirasse argentée, où elle s'offre, où, surtout, elle se garde. Comme elle est jeune ! Elle est presque une enfant, elle pouffe, elle rit gentiment à ma vue. Elle est toute malice pour me décocher :

– Te voilà bien fringué, mon pauvre garçon !... Ce que tu peux être chinois...

« Chinois », ce mot haï dont on m'a affublé là-bas. Comment est-il revenu à Anne Marie ? Va-t-elle se joindre à mes persécuteurs ? Anne Marie, ne sommes-nous pas au-dessus des contingences ? Ne suis-je pas le seigneur dont il faut s'occuper ?

Je n'ai aucune crainte à avoir : Anne Marie est ma favorite. Ses doigts nouent les lacets de mes chaussures, reboutonnent mon pantalon, ajustent mes bretelles, ornent mes manches de ses fameux boutons de manchette. Elle me coiffe avec son peigne d'ivoire, aux dents fines. Elle fait gicler sur moi de l'eau de Cologne. Enfin, attention suprême, elle dispose un de ses mouchoirs chiffés, en pochette, au-dessus de mon cœur. J'aime que ses mains s'affairent sur moi, me frôlent, me caressent, j'en frissonne. Que ne le fait-elle plus souvent... Son oeuvre est terminée, elle me contemple, elle est satisfaite. Et moi, je me sens chic, je suis très content d'être chic, quand c'est pour elle, avec elle. Je domine le monde. Elle regarde sa montre, c'est l'heure. Nous partons à pied, comme l'autre fois, avant les Sources.

Tout est différent ! D'abord, je sens que ma mère jubile, elle va chez les Masselot comme si elle allait chez elle. Elle flotte dans le crépuscule, nimbée d'une lumière apaisée. Elle est vespérale, Anne Marie, tout renaît autour d'elle. Gens et choses vivent avec une joie goulue. Paris est beau ! Je ne sais pourquoi l'humanité que nous fendons me semble composée des convives d'un banquet. Pourtant, c'est nous qui allons au festin, pas eux. Elle marche très décidée, sa tête dressée, non pas balancée, mais fière, droite, presque arrogante.

Moi aussi je suis un peu vaniteux... Mes doutes, mes inquiétudes, mes jalousies à propos d'André, à propos de tout, ont disparu. Je vais avec ma mère, vers la jouissance. Je vais être gâté, je vais être aimé.

Anne Marie est sûre d'elle. Elle n'hésite plus devant le grand porche. Le concierge nabot s'incline devant nous, courbé de respect et, dans sa loge, sa corpulente épouse transforme sa graisse en un sourire doux. Sur la porte des Masselot, la main de cuivre semble se tendre vers nous, pour nous offrir humblement la clef du logis magique. Anne Marie la saisit, l'empoigne, et aussitôt la main émet une ribambelle de notes. Tout est joie autour de nous. Le valet de chambre qui nous ouvre n'est plus un corbeau noir ; à notre vue, sa figure a une expression qui est plus que de la déférence, une déférente affection. Dans le couloir, je vois la statue nue, charnue, dodue qui, pour moi, est Edmée.

La fragrance, la douceur du soir. Je ne reconnais pas ces lieux, ils ne sont plus un caveau de tristesse. Cette fois, à en juger par les bruits qui me parviennent, il y a, foule, une foule d'une gaieté un peu complaisante, excitée. Je ne vois pas encore la fête, mais elle m'assaille de ses flonflons. Un concert de voix. Voix de l'adulation, poches d'air qui éclatent, des « oh » et des « ah », bulles sur la mer des mondanités.

Est-ce que je suis fou ? D'où provient ce vacarme ? Car en entrant dans le salon, je ne distingue d'abord, dans leurs aquariums, que les fluorescences des poissons chinois aux yeux globuleux et, immuablement installées sur leurs fauteuils, les phosphorescences dominatrices des pupilles des chats angoras. Mais chats et poissons ne sont que silence... En fait ce brouhaha, ce tintamarre est produit par quelques personnes, très peu, qui, dans leur zèle adulateur, sur tous les tons, avec tous les gestes concevables, rendent hommage à André et à Edmée. André les reçoit debout, bonhomme, bougonnant gentiment. Aujourd'hui, je trouve qu'avec sa moustache en guidon de vélo, il ressemble à un garde champêtre. Edmée, assise dans une bergère à côté d'André, accueille les compliments modestement. Elle n'est que chatteries, mignardises sucrées, susurrantes ; elle est habillée d'un buisson de verdure d'où, aux endroits stratégiques, s'échappent des excroissances qui sont des rocs blancs de diamants, des amas d'or fauve. Et toujours, autour de son cou, la lactance des perles.

À notre entrée, la petite assemblée, qui s'est tue une seconde, devient un chaud bruissement de bienvenue. Anne Marie est vraiment chez elle, là, dans le cercle intime. Moi aussi, j'ai mon petit

succès. Je suis heureux...

À nouveau une quiétude. Tous regardent, sans mot dire. André s'est avancé vers ma mère, puis lui et elle se tiennent face à face, arrêtés. Il contemple une Anne Marie nullement éblouie, se tenant au garde-à-vous des convenances. Elle est un camée. André la scrute pour s'en imprégner, pour ressentir que c'est bien elle. Scène tendre et décente – pudeur. Enfin il murmure, paternellement :

– Ma chère amie, ma chère amie...

Des yeux pèsent sur eux. Les yeux de Diane et de Rose, encore plus myopes que d'habitude, machines de précision en train de mesurer, de calculer, mais prudemment bienveillantes. Les yeux froids d'un jeune homme en tenue blanche d'officier de marine, regard métallique, bleuté. Les yeux cauteleux, rusés, braves, d'un monsieur râblé, à la rustique trogne lie-de-vin, en costume de vieux rapin : énorme lavallière et velours côtelé usagé. L'officier de marine et le rapin, imperceptiblement, consultent, d'un bref coup d'œil, Edmée – mais Edmée est indéchiffrable.

André s'est courbé, et quand ma mère lui tend la main, il baise ses doigts galamment, doucement, dans les bornes d'un respect qui est une tendresse de plus. Enfin il se redresse et elle laisse couler son bras le long de son corps. Leurs yeux se reconnaissent encore, se saluent, se sourient, sans indiscrétion, juste une rencontre privilégiée, une délicatesse embuée. Très rapidement, elle détourne son regard et André, au lieu de la complimenter, s'occupe ostensiblement de moi. Ses prunelles me reçoivent, sa bouche fait une grimace complice.

– Tu as grandi, mon garçon. Edmée et moi avons gardé ta mère, nous l'avons protégée. Elle n'est pas venue te voir, je le sais, elle en avait du remords, elle en parlait sans cesse – mais il fallait s'occuper d'elle d'abord. Toi, mon petit gaillard, tu es de taille à te défendre... Tu comprends, Lulu ?

Il quête mon approbation. Il a mis sa main sur mon épaule, ses yeux m'encouragent. Il attend... puisque je suis prince, je veux être bon prince.

– Oui, monsieur, je comprends.

– Tu ne m'appelles pas André ?

– Oui, André.

Il m'a fait plaisir, il a flatté mon orgueil. Mais, en habile diplomate qui a réussi sa manœuvre, il prend sa mine narquoise. Et moi je ronronne...

Bientôt, je vogue vers le royaume d'Edmée ! Précédée par André, ma mère s'approche d'elle, moi sur leurs pas.

Pendant les apartés d'André avec Anne Marie, puis avec moi, Edmée est restée d'une suavité pensive, la tête appuyée sur sa main. En voyant venir ma mère, elle sourit, peut-être avec trop de grâce. Autour, les yeux de Diane et de Rose, de l'officier de marine et du rapin, sont plus lourds, ils surveillent... Mais Edmée est une blondeur coulante. Dès qu'Anne Marie est à sa portée, elle se referme sur elle, elle l'étreint. Ma mère se prête à ces effusions, un peu raide. Mamours... André contemple, les gens aussi, bénédiction générale.

Soudain, c'est moi qui suis happé par Edmée. Je suis encerclé par ses bras, ses cheveux, ses lèvres, je suis dévoré.

– Mon petit Lulu. Comme tu as dû être malheureux. Laisse, que je t'embrasse encore pour te consoler. Je vais te donner un gros, un énorme chocolat, tous les chocolats que tu voudras. Choisis la plus belle boîte – regarde toutes celles que j'ai reçues aujourd'hui. Choisis et régale-toi, mais surtout n'attrape pas mal au ventre.

Étoiles de mer. Méduses. Où s'égarer mon imagination ? Ce que je prends pour d'étranges bêtes, ce sont en réalité les respects chocolatés adressés à Edmée par ses adulateurs retrouvés. Comme autrefois... Méduses, vous êtes des boîtes de chocolats. Dans le salon, il en gît partout, une vingtaine, une trentaine, riches, enrubannées, illustrées, superbes. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les formes, de longues, de carrées, de rondes, parfois à étages. Certaines sont capitonnées, comme des crèches, des berceaux, des nids d'amour, enrobées de mollesse pelucheuse. D'autres, au contraire, nettes, précises, glacées, dorées sur tranche. Boîtes miraculeuses, vaisseaux dont les cargaisons sont des bouchées divines, qui contiennent le suc des raffinements de la bonne société. Elles incarnent la grâce du beau monde. Ce sont des matières sublimées, des cantates. Étendards de la civilisation que ces crottes, ces truffes, ces macarons, ces pâtes de fruit, ces caramels, ces cerises cristallisées dans des arômes liquoreux. Tant de teintes, de reflets, on dirait des gemmes, des bijoux, des armes. Et toujours comme sceau, le médaillon de la marquise de Sévigné, son visage encadré par des boucles à l'anglaise. Visage séant, aimable, reposé pour l'éternité, visage d'une grande dame d'antan devenue matrice à bonbons sacramentels.

Edmée s'accroupit près de moi. Elle se fait petite fille, elle me dit : « Jouons tous les deux. » Elle défait les coffrets, les entasse, les compte... « Vingt-quatre, soupire-t-elle. Autrefois, j'en recevais

jusqu'à une cinquantaine par jour. » Edmée, la bergère aux chocolats. Enfin, amusée, essoufflée, elle se redresse. Le petit cénacle batifole de complicité. André sourit, il n'y a qu'elle, son Edmée, pour inventer ça, cette gaminerie. La sérieuse Anne Marie murmure à Edmée :

– Bientôt, vous en serez submergée, de ces folles offrandes.

Ainsi, ma mère fait allégeance à Edmée, à sa suprématie marquée par ces bonbons vains, magnifiques, stupides. La triomphante Edmée répète avec enjouement :

– Mon chéri, mon Lulu, prends la boîte qui te plaira. Je te la donne, elle est à toi.

Je choisis la plus grande, la plus belle. Sur son couvercle est représenté un palais en ruine, quelque château qui, dominant un ravin sombre, est mangé par le temps et la solitude. Je lui enlève sa passementerie, ses rubans, ses pompons. Je l'ouvre et je découvre la splendeur militaire de boules revêtues d'uniformes d'argent, casquées d'argent, bien en rangs, comme des soldats appelés à tomber sur les champs de bataille des mâchoires. On dirait un « présentez-armes » destiné au souverain qui les croquera. C'est moi le souverain. Je saccage, je déshabille ces guerriers enchocolatés qu'Edmée m'a livrés, et je me remplis les doigts et la gorge de leurs corps dénudés. Sans honte, avec volupté. Je me barbouille, je me goinfre avec des grognements de satisfaction. Je me vautre là-dedans, comme un petit cochon au paradis... Anne Marie me gronde :

– Lucien, tiens-toi bien. D'abord, offres-en...

À contrecœur, je fais une distribution générale. La lourde boîte est devenue mon firmament, avec ses astres et ses planètes. Gauchement, je la tends vers Edmée qui y prend un quartier de lune, l'éclipse entre ses jolies petites dents aiguës. Puis je présente mon bien à ma mère réfugiée dans son fameux sourire. Elle choisit posément une étoile polaire et la mastique. Enfin, pour André, évidemment le soleil, qu'il engloutit d'un seul coup. Maintenant, au tour des autres. D'abord, les sœurs, définitivement pâmées, qui essaient, avec leurs avantages, de me mignarder. Rose s'est mise en frais de toilette : elle arbore un grand œuf de taffetas noir avec un incongru nombril pédiculé, sur le côté de sa robe de dame d'oeuvre au travail. Elle glousse, elle me tourterelle : « Merci, mon petit Lucien, viens que je t'embrasse. » Comme je recule, elle plonge hardiment en avant, voyant moins que jamais, elle attrape de moi ce qu'elle peut, un bout de nez. Diane est un épouvantail criard, en

tunique vert bouteille, pas chinoise, sans doute grecque, genre olympique, accrochée par des cordelettes à ses épaules nues et érodées. Un éclair brodé la coupe en deux, le feu de Zeus... les deux moitiés de la déchirure, un haillon prétentieux de haute couture copié par une petite couturière, se soudent en un seul morceau qui met Diane à son apogée, mais de biais, toujours de biais. Ce qu'elle peut être fardée pour cette soirée ! Encore plus qu'à son ordinaire ! Des revêtements entiers de peinture, nappes, plaques, écailles, une palette renversée ! Enfin, telle qu'elle est, outrageusement pomponnée, elle se livre au grand exercice : un hurlement strident, en signe de sa dilection, de ses faveurs. Ses cordes vocales éclatent ; son cri tarit quand elle se penche sur moi, aussi tâtonnante et aveugle que Rose – elle déteint sur mes joues le rouge écarlate de ses lèvres tendues en avant, chercheuses, suceuses. Satisfaite de sa réussite, elle me pateline encore, moi qui lui suis absolument indifférent. J'ai moins de succès avec le rapin et l'officier de marine. Le rapin me remercie congrûment, mâchonne d'une pichenette la friandise et plus rien n'y paraît – ce n'est pas son genre de se mettre en avant. L'officier de marine, un peu crispé, semble hésiter à accepter mes bons offices, retenu par je ne sais quelle gêne, puis, d'un geste furtif et rapide, ses yeux demeurant glacés, il fait aussitôt disparaître sa bouchée, comme s'il voulait s'en débarrasser. Décidément, il ne m'aime pas et je ne l'aime pas.

Enfin tous ont grignoté ma provende, et je referme ma boîte un peu vidée, je la coince précieusement sous mon bras, pour mieux la protéger. Je ne veux plus me séparer de mon trésor. Mais une envie me reprend. La gourmandise. J'ouvre à nouveau le beau coffret, je pioche dedans, et, inassouissable, cette fois tout seul, je mange, je mange – du moins jusqu'à ce que ma mère ordonne : « Assez, tu vas attraper une indigestion. » J'obéis, je me sens plein, je suis heureux. Je me trouve généreux, je suis content d'avoir nourri la petite société avec mon bien.

Pourquoi est-ce qu'autour de moi, dans ce salon, je ne vois que des méduses ? Pourquoi spécialement des méduses ? Tout à l'heure, les boîtes de chocolats. Maintenant, autre chose. L'aquarium a-t-il déversé ses hôtes marins dans la pièce ? Non, les poissons à la beauté torturée sont enfermés dans leur prison de verre avec leurs nageoires qui ondulent comme des voiles. Ce qui me procure cette impression, ce sont les fleurs, les fleurs d'Edmée, leur invasion, leur déferlement, leur pullulement. Leurs massifs escaladent les meubles, frémissant comme de molles et dangereuses gelées. Il y en a trop, elles dégagent des senteurs suffocantes. Les fleurs, ici, prennent des aspects extraordinaires, leurs gueules à dard, leurs ailes de chauve-

souris s'entrechoquent dans l'incertitude des couleurs violentes qui s'entremêlent. L'innocence des roses et des œillets n'existe plus, elle est défaite par les orchidées, les azalées et tant d'autres bêtes végétales qui sont plus cauchemars que rêves, effrayantes avec leurs malformations, leurs anfractuosités, leurs cavités, leurs étranglements, leurs élancements, leurs langues, leurs traînées noires, leurs taches rouillées, leurs tavelures de fièvre, leurs laques verdâtres, leurs robes indécentes, leurs organes en éruption. Elles mangent, elles copulent. Fleurs pièges. Edmée est comme elles, me semble-t-il.

Edmée, justement, choisit pour moi une rose immense, toute rouge, comme une giclée de sang. Elle rit, elle s'amuse, une drôle d'idée lui passe par la tête. Va-t-elle se moquer de moi ? Elle est une gamine taquine. Et puis elle devient sérieuse, solennelle. Que va-t-elle faire ? Un acte grave. Elle me tend la rose, et, un peu comme Albert décorait au nom de la République quelque Seigneur de la guerre bien sauvage, elle me fait, moi, Lulu, chevalier de l'Ordre de sa Rose – je suis embarrassé, je ne comprends pas bien, j'hésite à saisir la fleur, enfin je la prends, gauche, ne sachant que faire. Edmée, affolante d'odeurs et de chair, me dit sérieusement :

– Accepte cette fleur, Lucien. Ce n'est pas une plaisanterie... Cette fleur, c'est mon amour pour toi. C'est pour te prouver que je pensais à toi pendant que tu étais triste dans ton collège. Tiens, mets-la à ta boutonnière, que je fleurisse sur toi.

J'essaie de trouver la boutonnière, mais je n'en ai pas. Je garde la rose à la main, tout empêtré. Edmée m'embrasse sur les deux joues, chacune à son tour ; moi, à moitié rétracté, puis me fondant en elle. En somme, l'accolade consacrée, mais c'est bon. Edmée, je l'aime.

Finalement, je suis très satisfait d'avoir été ainsi distingué, et je regarde autour de moi. Les deux sœurs ont l'air de ces poules effarées qui, se tenant sur une patte, se grattent la tête de l'autre – pourtant elles sont dégourdies d'habitude, ces dames. Dans quelle comédie Edmée me fait-elle entrer ? En tout cas, elle n'en a pas fini avec moi de ses manigances.

– Dis, Lulu, je ne t'ai donné que des bagatelles. Maintenant, je veux te faire un beau cadeau, un vrai cadeau qui vienne complètement de moi, qui corresponde à tes vœux les plus secrets, que j'irai acheter pour toi, en pensant à toi. Dis-moi ce que tu désires le plus.

Alors, sans réfléchir, de toute ma force, je dis :

– Une belle montre en or... C'est ce que je veux... Une montre très

belle et très chère.

Aussitôt, Anne Marie intervient:

– Lucien, tu es grossier. Sois un garçon bien élevé. Excuse-toi auprès d'Edmée et laisse-la choisir pour toi un gentil souvenir.

Mais Edmée est pollen, source des grâces, magnanimité universelle.

– Anne Marie, je vous demande pardon. Lulu m'a bien comprise. Je souhaitais un cri de son cœur. Eh bien, Lulu, tu l'auras ta montre en or, elle t'accompagnera toujours. Elle sera belle, elle sera chère pour te montrer que je t'aime beaucoup.

Edmée va me libérer du temps. Jusqu'à présent, il s'écoulait autour de moi comme une matière invisible, incolore, inexistante, oppressante, écrasante, qui m'étouffait. Un temps que je ne mesurais pas, qui généralement n'en finissait pas, se prolongeant toujours plus lourd, une éternité d'angoisse, d'attente, qui, parfois, s'emballait, au terme d'un répit, d'une joie brève, me précipitant alors, inopinément, dans le gouffre où je me tortillais. Temps, long ruban de l'infinie tristesse, menace rongearde de mes bonheurs, condamnation à une déchéance tellement proche encore, celle des Sources. Le temps me tenait, il m'aveuglait. Parfois il y avait des signes qui m'indiquaient un peu où était le temps, il se laissait deviner par des sons, des échos, des lueurs, les mûrissements de la lumière, des cris, des têtes connues, grains interminables du chapelet de la solitude. Soleil, étoiles, ténèbres, aubes et crépuscules, ombres et pénombres, nuages gris, nuages crevant, crépitements de la pluie, verdure de l'été, feuilles et herbes crissantes, grincements des insectes, voix des maîtres, ordres tombant des lèvres, punitions, sales petites figures menaçantes, coups, minuscules besognes exténuantes, les timbres annonçant la classe, les raclements des plumes sur le papier, les pas sur les planchers, les pas sur les graviers, les mêmes visages, tant de choses répétées, tout cela me faisait percevoir que le temps passait, mais si imprécisément qu'il me semblait qu'il ne s'épuiserait jamais. Le temps, gangue noire des humeurs sinistres... Maintenant, Edmée va me rendre le possesseur, le détenteur du temps. Temps, je le réglerai à ma volonté. Je ne le supprimerai pas, mais j'aurai ses repères, je saurai où il est, comment il est, je le prendrai à bras-le-corps et je triompherai de lui pour être toujours auprès d'Anne Marie.

Hélas, j'ignore encore qu'Edmée me fera un cadeau empoisonné, que de connaître le temps ne servira qu'à l'aggraver. Les aiguilles de la montre seront des chaînes encore plus cruelles que les tentacules

mous avec lesquels le temps me ligotait auparavant. Toujours, les Sources reviendront.

Elles sont là : Anne Marie, Edmée, mes chéries ; et André aussi, sérieux dans son costume rayé. Il est debout entre ces dames assises, Anne Marie sur une chaise, Edmée toujours à moitié allongée sur sa bergère.

Le crépuscule s'est épaissi, faisant des êtres des ombres plus noires que les choses du salon. Ombres qui trempent leurs lèvres dans des coupes, car le valet de chambre a apporté l'apéritif, champagne ou porto, sur un plateau. De cette semi-obscurité, monte un bourdonnement, celui du petit cercle, celui de la cour, dominé par la voix d'André qui se laisse aller aux artifices du bavardage, tandis qu'Edmée batifole. Autour d'eux, pas de gloires, pas de ces Claudel, de ces Giraudoux, de ces Paul Morand, tous gens du Quai, dont André était le mécène. Pas le Gotha. Pas les maîtres de l'univers, ni ceux de l'argent, ni ceux du pouvoir. Dans le cénacle, uniquement des initiés obscurs, petites gens traînant un relent d'art et de littérature. Pourquoi les Masselot, dans leur saint des saints, dans leur auguste privé, ont-ils recours à ces utilités ? C'est qu'elles font bien leur travail de panégyristes exercés, qui époussettent les coins et recoins des vanités masselotiennes. Dur métier. Anne Marie, que fait-elle là ? Et moi, le petit Lulu, comment suis-je là ?

Ce soir, la bande est joyeuse et innocente. J'observe comment dames et messieurs remplissent leur rôle. Apparemment pas des bouffons à gages, mais des amis très chers qui se divertissent sans contraintes.

Le groupe se livre aux anecdotes, aux potins, aux bons mots, aux souvenirs, à une écume pétillante, marquée d'un « certain esprit » connu pour être celui des Masselot. Ces gens fonctionnent une fois par semaine, depuis très longtemps, pour le délassement du Couple atteint par la maladie de la Grandeur et qui cherche à s'en soulager. Les Masselot ont modelé ces anciens et ces anciennes au fur et à mesure de leur ascension, ils sont mûrs. Seuls le lieutenant de vaisseau et Anne Marie sont jeunes, sans rides.

La voyante simplicité de tous a abouti à un chic spécieux, élaboré, le labyrinthe des paradoxes. Ces commensaux ne s'autorisent un rire, un trait, qu'après l'avoir soupesé. Brillance, spontanéité, amitié, extérieur précieux et relâché. Faux rustres rusés connaissant les dessous, d'une prudence extrême dans leurs abandons. Ils sont passés par le feu, ils ont su rester fidèles, ils ont fait leurs preuves. Ce sont immémorialement les mêmes, habiles à éviter les pièges et les chausse-trapes du passé et du présent. Ils savent, ces compères et

ces commères, ne pas commettre d'erreurs, tout en frétilant de la queue, comme des chiens et des chiennes bien dressés. À la moindre faute, les yeux d'André se noircissent tandis qu'Edmée, pour réparer les dommages, papillonne.

Leur animation de bon aloi est une dentelle de grâces et d'ironies. C'est aussi le tribunal, présidé par André le Superbe, André le Modeste, André le Hautain, André le Juge Suprême, tribunal où sont passés en revue la société, la politique, la philosophie, le monde, les grands et les petits événements, le sang et les comédies d'alcôve. Hautes sentences et potins. C'est le procès des pauvres hommes, des pauvres femmes du gratin, ces malheureux qu'André aime et méprise, procès du bout des lèvres, léger, d'autant plus cinglant. Dérision des excellences, des ministres, des duchesses, des théâtreuses qu'André, avec impassibilité, domine de sa stature, marionnettes dont il a tiré les ficelles – ces ficelles qu'il va bientôt reprendre en main.

Il s'est placé à quelques mètres d'Edmée et d'Anne Marie, pour mieux trôner – lui-même étant son propre trône, car il reste debout, dans son attitude austère, mais suffisamment narquoise pour descendre jusqu'à ces courtisans. Il cueille les hommages. Il est entendu, dans ces soirées, qu'Edmée n'est que sa vestale. Quant à Anne Marie... La bonne engeance la soigne, la couve, la respecte, l'aime, son rejeton aussi, elle s'y prendra avec doigté, on peut lui faire confiance. Compagnons, ne découvrez pas les squelettes enfournés dans les tiroirs de l'histoire d'André et d'Edmée. Maintenant, il y a Anne Marie, attention...

Le cénacle, ce soir, est le déversoir d'un André au sommet de sa causticité. Bonnes gens, il ne vous reste plus qu'à bien vous pénétrer des milles facéties de la superbe andréienne, en être les enfants de chœur qui agitent les sonnettes et font les répons. Amis, dégustez ce régal royal, béatifiez-vous, marquez votre jouissance par des approbations en demi-teintes, des airs surpris, des grimaces expertes, des guimauves. Soyez au comble de la ferveur et cependant n'exagérez rien : tout est en nuances.

Parfois, André se tait, c'est son entracte, alors vieux protagonistes, entrez en scène. Contentez-vous d'amuser. Ayez de l'invention, de l'imagination, lancez-vous dans des historiettes piquantes, des mots drôles, des cocasseries ingénieuses. Amusez-vous, mais évitez les écueils : ne soyez pas des clowns, jamais de grossièreté, un mot cru n'est pas défendu, mais doit être amené, mis entre parenthèses, il prend alors toute sa valeur. D'autre part, que cela ne sente pas l'effort, l'huile, ne soyez pas oiseux, ne tombez pas dans l'ennui –

une touche d'ennui peut être introduite, parfois, rarement, mais comme un bref sommet oratoire. Ne faites pas de fausse note, elle assourdirait les oreilles d'André. Soyez sincères, même querellez-vous... Dans certains cas la fleur bleue est autorisée.

Que chacun reste dans le personnage qu'il s'est depuis longtemps composé, qu'il ait ses mines, ses gesticulations propres, ses spécialités, ses numéros, plus ou moins réussis selon les jours – auxquels André, par les chiffres qui se dessinent sur ses tempes dégarnies, donne des notes, de zéro à vingt. Renouvelez-vous constamment et cependant ne trahissez pas vos compositions. Que Rose soit la douairière avant l'âge – elle a dépassé de peu la quarantaine –, la bénisseuse, la susurreuse, la complaisante, la maman, la dadame assidue aux mondanités, mariages et surtout enterrements. Que Diane soit la virago, une volaille parée, poule savante, donnant dans l'adulation ampoulée ou l'imprécation égosillée, sous l'œil toujours un peu craintif de sa sœur. Que le rapin soit un rapin bien culotté, garanti artiste par sa rusticité cauteleuse, nature, très nature, pipe de bruyère et toiles façon Monet, si nature qu'il en soit simplet avec ses fausses naïvetés et ses étonnements mijotés.

Mais le lieutenant de vaisseau, que fait-il dans vos grotesqueries ? Il est trop beau, trop blond, ses yeux sont trop bleus, son visage est d'un modelé à la pureté trop parfaite, traits harmonieux et réguliers, fins et fermes, la géométrie du charme. Et la peau si tendre... Son uniforme blanc. Il y a en lui quelque chose de fragile, de touchant, et aussi d'insolent. La troupe bavassière, coquetière, qui s'ébat autour de lui ne lui importe pas, il la voit à peine. Il répond poliment, avec timidité et une sorte de rage, aux amitiés que lui prodigue le vulgaire, montrant qu'on l'aime. En somme, on lui fait la cour... Mais lui, sans cesse, son regard va d'André à Edmée, avec désir, dans la crainte de déplaire, dans la recherche de plaire, dans la quête du moindre signe de l'un ou de l'autre... Et pourtant, Edmée le couve, maternellement coquette, maternellement adorante, fondante. Elle le bichonne, elle le flatte, elle le gamine, elle le plaisante, l'agace, l'appelle, lui rit au nez, le pelote, joue avec lui, se joue de lui, lui fait des clins d'yeux. Maternellement, mais aussi avec une sorte de volupté, avec son art des poses idylliques, une grâce ruisselante d'amour. De quelle sorte d'amour ? Au moindre de ses appels, il accourt, lui embrasse les mains, lui rend de petits services tendres, mais il reste tendu, inquiet... Il sursaute, une sorte de haut-le-corps d'obéissance, quand André l'interpelle. André prend possession de lui par un regard, lui donne de menus ordres bourrus, comme à un enfant : « Va me chercher une coupe de champagne », «

Allume-moi une cigarette ». Le bel officier de marine apporte la coupe, frotte l'allumette contre sa boîte, donne du feu jusqu'à ce que s'enflamme le bout de la cigarette qu'André s'est plantée dans le coin de la bouche. Il est zélé, appliqué, un peu tremblant, fier d'être aussi humble. André aspire, floconne, le lieutenant se retire pour reprendre sa garde, être prêt au moindre désir d'Edmée ou d'André. L'un et l'autre le tutoient, l'appellent par son prénom « Hector ». Il est vraiment de la maison, chez lui. Je sais vaguement des bruits qui courent à son sujet. Sa naissance est mystérieuse, quelque secret que connaît toute la petite bande.

Ainsi fonctionne le cénacle. L'officier de marine n'est guère une gêne. La vraie difficulté, c'est de garder le juste équilibre entre André et Edmée. Parfois, celle-ci néglige le discours andréien pour faire l'école buissonnière, tenir sa propre chambrée, toute différente de celle de son mari. Avec les compères et surtout les commères qu'elle a aimantés autour d'elle, c'est la cour des froufroutages, des volutes volubiles, des légèretés, des linges et des chiffons, l'appréciation des toilettes, les moqueries de certaines « grandes dames » du monde des « dindes » selon Edmée qui n'est guère tendre pour la gent féminine – à moins qu'elle ne soit représentée par des princesses, des reines, des milliardaires.

La situation devient délicate, grave même, quand André pythonise, exigeant la suprême dédication de tous, et qu'Edmée, dans une feinte frivolité, met une insolence ingénue à bourdonner de son côté : à qui se joindre ?

Parfois, Edmée lâche bien fort quelque énorme incongruité, qui met André à la mort. Embarras pour les élus : s'abîmer dans le silence en tâchant de se faire oublier ? Mais pareil mutisme est périlleux. Ou, au contraire, se mettre à pérorer comme des fous, sur n'importe quoi, pour noyer le poisson ? André, colère glacée et contenue, regarde intensément ses pieds. Quel problème pour les courtisans !... Jusqu'à ce que le maître, sans autre reproche, lève les yeux sur sa femme et murmure : « Edmée. » Alors, aussi inopinément qu'elle s'était rebellée, Edmée cesse son schisme, et, l'air concentré, se remet à l'audition d'André, lequel reprend son bâton de pèlerin du verbe, et ratiocine.

Edmée, quand elle s'en donne la peine, est capable d'apprécier les raisonnements les plus sérieux, les développements les plus ardu, avec une intelligence aiguë – qu'il s'agisse de la politique allemande de la France ou des maladresses d'un de nos chefs de gouvernement. Elle distille, pour compléter André, des commentaires pertinents. Elle peut faire des descriptions désopilantes d'une assemblée

internationale ou même, avec une rare pénétration, lancer des mots drôles, des mots justes, brosser le portrait d'un homme d'État éminent et tout à fait à la mode. André est content, son Edmée est digne de lui... Ainsi marche le cercle intime depuis des lustres, toujours avec les mêmes règles et les mêmes participants.

Certes, l'entrée en force de ma mère dans le cénacle comme membre de plein droit – maintenant flanquée de son rejeton, membre honoraire – met du flou là-dedans. Qu'est-elle ? La dulcinée d'André ? Sa protégée ? Une nouvelle vestale ? Y a-t-il quelque chose de plus ? Un arôme subtil, indéfinissable, rien de vulgaire, donne à croire qu'il ne s'agit pas d'une commune intrigue. De quoi s'agit-il donc ? André a une certaine façon de la fixer, de se pencher vers elle quand il parle, comme s'il se fiait plus à son jugement qu'à celui d'Edmée. Anne Marie est une donnée supplémentaire et peut-être capitale, susceptible de modifier le grand jeu. Déjà, dans la routine du groupe, quelques rites ont été ajoutés à cause d'elle. Il faut la traiter spécialement, pas comme une « travailleuse », à la façon de Rose ou de Diane, mais comme une entité au sommet, presque l'égale d'Edmée, peut-être l'égale d'Edmée.

Edmée a engagé avec Anne Marie une conversation enjouée.

– Moi, dit-elle, j'aime la mode moderne, qui dégage le corps. Quoique ses excès... ces sacs où l'on vous enfourne, moi qui aime plutôt le vaporeux, le vague et les drapés. Enfin... Et vous, Anne Marie ?

– Cela ne me déplaît pas. Mais j'apprécie beaucoup ce qui est net, simple, vous savez...

– Anne Marie, vous vous habillez à merveille, toujours si sobre, si élégante. Vous avez tellement de goût, un goût si sûr...

– Je vous remercie.

– Et que pensez-vous, pour les cheveux ? Me les faire couper ?... Je suis tentée... Et vous ?

Anne Marie rougit un peu.

– Je demanderai son avis à Albert. Mais, s'il me répond qu'il est d'accord, je n'hésiterai pas.

Moi le rejeton, ma boîte de chocolats arrimée sur les genoux, dans les jupes de ces dames, je me demande ce qu'Albert vient faire là. Anne Marie ruse, fait l'innocente. Elle est donc résolue à se faire couper les cheveux. Quelle peine !... Quand elle dort, avec ses cheveux sous la tête, coussin des nuits heureuses, je chéris sa chevelure aux sombres reflets. Le matin, dans sa chambre, encore en

chemise de nuit, lorsqu'elle la soigne, j'en perds la tête... Sa toison lui coule, longue traînée douce, jusqu'aux hanches. Ma mère est belle, mais trop maigre, elle ressemble à une libellule, efflanquée d'une certaine façon, un peu pitoyable et encore plus émouvante à cause de cela. Sa tignasse me fait oublier sa maigreur, l'enveloppe, lui donne de la chair. Elle la ratisse avec un peigne d'ivoire chinois, indéfiniment. Souplesse. Longues herbes aquatiques, fleuve dont elle est amoureuse. Le peigne devient pirogue qui monte et descend, s'abandonnant au courant ou le contrariant. Et son geste, toujours répété, m'hypnotise, me perd dans le temps, me capte, me plonge dans la douceur, la tendresse. Pure, impure, je ne sais, moussue, terrestre, limon des choses, jardin ombreux.

Mon amour pour Anne Marie aux cheveux coupés ne sera plus le même. Elle sera anguleuse, rêche, sèche. Ressortira d'elle cette dureté que je n'aime pas, lui manquera ce mystère pulpeux, source et sève, l'impénétrable, l'admirable, l'attirante, l'accueillante forêt de sa crinière.

Cheveux, verdure charnue, charmillles, frondaisons. Jeux de la lumière et de l'ombre dans les cheveux-branches. Incertitude de l'ombre épaisse, luisante. Incertitude de ce que deviendra Anne Marie née de l'humus d'Ancenis, des feuilles, des racines emmêlées, mal discernables, de la province. Il n'y a plus de frontières... Le verger des cheveux d'Anne Marie est plein de pêches où planter mes dents, pêches juteuses, veloutées dont elle me parlait goulûment, les pêches d'Ancenis.

Sans ses cheveux, il ne lui restera que ce mystère faux qu'elle s'est façonné, sa prétendue perfection ; Anne Marie, mannequin de la perfection.

Ma mère et Edmée parlent frivolités. À elles se sont jointes, laborieuses abeilles qui butinent chaque instant, Rose et Diane au comble de leurs grâces. Ma mère est présente et pourtant elle est ailleurs, dans son rêve, elle se laisse prendre par la légende, par l'aura des grandes légendes dont André est le chevalier. Mystères de l'Histoire, secrets splendides, orages superbes et nuées noires. Je sais qu'Anne Marie est exaltée mais son visage n'en montre rien.

Enfin, dans un semi-silence qui s'était installé, le larbin, de sa voix impassible, comme s'il ne mesurait pas l'importance de ce qu'il proclame, articule : « Madame est servie. »

Le cortège se forme. Ma mère en tête, puis Rose et Diane, puis Edmée, aimablement condescendante, Mme Edmée... puis le rapin, André, mystérieusement un peu voûté, le lieutenant de marine

derrière André. Moi, par faveur spéciale, je trotte devant, à côté d'Anne Marie, puisque je suis son petit Lulu. Je voltige comme un jeune hussard, comme un enfant de chœur, je fleuris comme un lys : c'est moi qui mène la procession, je bats les fourrés, je cogne les cymbales, je suis grave.

On descend en bon ordre un escalier en colimaçon, car la salle à manger est au rez-de-chaussée, de plain-pied avec un petit jardin. Au bas de la courbe, sur le mur, un tableau étrange, une tête de gorgone, une tête régulière, magnifique et terrible de régularité, tête un peu large aux lèvres épaisses entrouvertes par une respiration sans souffle. Cette tête de solennelle gravité s'exprime par des yeux éclatants de peur, des yeux figés dans une éternelle intensité. Tête presque androgyne mais tête de femme quand même. Avec, pour cheveux, des serpents qui dégoulinent vivants, grappe maudite frétilante. Ce sont les pensées affreuses qui habitent cette tête, serpents de l'angoisse nés d'une cervelle égarée ; les années passant, j'apprendrai son histoire.

Ce tableau était l'œuvre de la sœur inconnue d'un dramaturge, poète du grandiose et du familier, de la grâce et du péché juteux, poète hanté du Dieu des bonnes gens et des cathédrales gothiques, du pain, du vin et de l'hostie. L'homme était solide, sain, de l'équipe chinoise d'André. Dans les après-midi dominicaux, il venait et voulait amener à Dieu André qu'il aimait. Il le harcelait, le bousculait, le suppliait. André, avec un sourire amusé, refusait. Santé de cet homme pieux, goulu de la terre, goulu du ciel. Mais il y avait une déchirure dans son hygiène : cette sœur à qui Dieu n'avait pas accordé sa pitié, que la chair avait trahie et qui, sombrement hantée, avait dessiné cette tête effrayante. Elle avait trop aimé, non pas le Très-Haut aux consolations pour elle dérisoires, mais une créature du monde de la matière, un peintre de génie, qui mettait sur ses toiles la chaleur de la volupté innocente et païenne. La passion de cette très belle femme fut hagarde. Elle eut un enfant, fut abandonnée, tomba dans les abîmes de la démence – partout des serpents. Elle fut enfermée dans un asile où elle mourut après beaucoup d'années, très vieille, réfugiée dans le néant de l'oubli, ignorée de tous, honnie même. Car jamais il ne fallait prononcer son nom, rappeler son existence. Mais André a tenu à ce que l'œuvre de son désespoir soit là, chez lui, pour avertir que la folie guette, toujours prête à s'introduire dans la moindre fissure des crânes.

Ce soir-là, dès que j'ai vu la face, je l'ai sentie, la Folie... J'ai eu un élancement de peur vers ma mère, peur de la voir sombrer dans le délire qui est proche d'elle, qui est sa couronne invisible, la poussant dans des illusions trop heureuses qui risquent de crever comme des

bulles. Elle aura les mêmes yeux brillants que je lui ai vus parfois quelques secondes, quelques minutes. Peut-être qu'un jour, cette brillance demeurera...

Pour le moment, en bas de cet escalier, en passant sous la tête sinistre, nous nous préparons aux réjouissances. Mon cœur bondit, j'exulte.

D'abord, par les portes-fenêtres grandes ouvertes, je regarde le jardin à l'aridité duquel s'accrochent les restes du jour. C'est un coin resserré entre de hauts murs couverts d'un lierre sombre. Cette végétation est d'un vert épais. Son ombre me semble contenir du temps et aussi de la sécheresse. Temps et sécheresses qui se dégagent des vieilles pierres cachées par le feuillage. Elles sentent l'antiquité, une odeur de poussière, de lichen brûlé, de mousse fossilisée. Cavernes des murs, murs de lierre, draperies, quelle durée là-dedans ! Et aussi la senteur de la lumière finissante, de la chaleur amassée, conservée dans des creux, dans des niches sous les feuilles. Dans le jardin, des allées de graviers qui doivent crisser sous les pieds des promeneurs, quand ils font des rondes autour de cet enclos, repos de prison. Des gazons, un calfeutrage d'herbes pas coupées; anarchie des graminées, de leurs cosses, de leurs gousses, de leurs graines duveteuses, de leurs vrilles, de leurs petites et impérieuses fleurs sauvages. Pourtant cette nature abandonnée à sa luxure, dans sa richesse, me paraît pauvre. À peine deux ou trois parterres de fleurs civilisées, mal soignées, laissées à elles-mêmes. Le soir, tamisage, derniers oiseaux, derniers insectes... Cet abandon produit un maigre filet d'eau, qui sort de la bouche d'une statue, une femme nue, mangée par les intempéries, avec de grandes taches. L'eau retombe dans un bassin mal récuré. Pourtant, certains soirs, je le saurai bientôt, l'apéritif se prend là, autour de tables rondes en fer, à la peinture qui s'écaille, les gens sont assis sur des chaises en bois, écaillées aussi et branlantes. André, Edmée, des visiteurs, parfois un personnage important, Anne Marie, moi, alors nous sentons couler le crépuscule, en paix, contents, riant du rire qui signifie que l'existence quotidienne, somme toute, est bonne.

Si le luxe est absent du jardin, il éclate dans la salle à manger. C'est la salle à manger d'Edmée.

Edmée, bien en chair et bien en os dans sa quarantaine, s'apprête à occuper sa place de reine. Mais une Edmée encore plus vivante présidera ce repas. Une Edmée dans la fleur de sa jeunesse, à peine plus de vingt ans. Elle est là, sur un tableau, au-dessus de la desserte, en plein milieu du mur principal. Elle est représentée parmi une nature aqueuse, estivale, dans la plénitude de l'été, un été

très ancien, où tout est brumes, tout flotte, tout est fondu. Il n'y a plus de lignes, de limites précises, de choses exactes, de mots pour les qualifier. C'est une abondance, une surabondance d'harmonies qui se dissolvent dans la sensation d'elle. On peut discerner des détails toutefois : une forêt, un étang, plus loin un moulin aux ailes tournoyantes sur une butte. Écharpes mêlées de verdâtres, de bleutés ; du blanchâtre aussi, de l'incertain, avec des pointes plus marquées, boutonnières rouges ou jaunes. Cela existe intensément et c'est délavé, cela s'élançe et se confond. Ce paysage sera toujours ainsi, dans son poids, et pourtant il est fugace, ouvert au constant changement, aux flux et aux reflux. Délivrescence, effondrement, disparition, mais continuations, renaissances. Jouissance et vanité. Cette jouissance et cette vanité naïve et sûre imprègnent l'Edmée d'antan.

Elle est assise, contemplative, son corps dans les fougères, toute sa partie animale cachée par elles. N'en émergent que son buste, ses bras, sa tête, elle... Son cou se dégagne d'une robe simple, rose très pâle, à peine bouffante sur la poitrine. On devine ses seins plutôt qu'on ne les sent, non pas offusquants mais d'une gracilité pleine, légères mamelles de ce qui peut naître – tendresse, amour, passion – de tout ce qu'Edmée peut provoquer et qu'elle provoquera. Pas de colliers de perles irisées qui sont devenus son blason pour cacher les empâtements un peu ridés de son cou. Pas de bijoux, elle n'en avait aucun besoin. En fait de bijoux, elle se contente, brodées sur sa robe légère, autour de son décolleté rond, de deux rangées de petits pois blancs, simples taches claires en collier. Un de ses bras potelés, dans sa manche ample serrée au poignet, coule de l'épaule et vient déposer une de ses mains sur son giron enfoui dans la bruyère. Le second bras, accoudé sur son genou également dissimulé, servant d'arc-boutant, porte son autre main jusqu'à sa tête qu'elle soutient gracieusement. Les doigts, disposés en une sorte d'ajouré, sont pour la plupart repliés sous son menton, l'un d'eux au contraire remonte sur un côté de sa figure jusqu'à l'orée de ses cheveux. Elle semble sage, d'une sagesse qui n'annonce pas la volonté, les orages surmontés et les victoires de l'avenir, toute cette carrière ! Là, on ne voit pas encore la grande dame terrible et maniérée, sincère et feinte, la fausse étourderie et l'aiguë lucidité. Sa tête d'antan, celle du tableau, est, au sommet de son échafaudage, grave, belle, d'une beauté souriante et mélancolique, d'une expression paisible et profonde. Eaux calmes... Des yeux qui contemplent beaucoup, mais quoi ? Ils contemplent la trame de ce qui est alors, pour elle, l'avenir ignoré et le présent dont elle semble contente. Pourtant ses yeux interrogent... Sa bouche n'est pas vraiment sensuelle mais attirante, d'une gaieté pensive, un peu d'ironie dans ses coins légèrement

soulevés. Pourtant sa bouche interroge... Y a-t-il, lovés dans les tréfonds de son calme, les tourbillons de l'ambition féroce ? Mais ses cheveux rassurent : sereins, tellement sereins, artistiquement sereins. Déjà, malgré sa rusticité seyante, elle est artiste de sa beauté, elle se calcule. Sur le milieu de sa tête, une raie très prononcée, un sillon, partage sa crinière, la coupant en deux, la rejetant de chaque côté de son front, l'entourant de deux champs de cheveux, des champs égaux, unis, moissons étales, sans luxuriance mais riches de simplicité, couleur d'épis mûrs, d'un blond doré, un blond roux, un blond de céréales – loin des torsades sombres, des coulées vertigineuses, des architectures flamboyantes d'Anne Marie. Par-derrière, on suppose que les moissons de ses cheveux entassent leurs grains dans le grenier d'un chignon, contre sa nuque.

Ainsi était Edmée, l'émanation d'un paysage de l'Ile-de-France. Pas une fioriture, pas une garniture, pas un accessoire, pas une ornementation ne sont peints, seulement son esprit, une permanence brumeuse et nette.

En réalité où était alors Edmée ? Dans cette quiétude ou dévorée de désirs ? Que faisait-elle ? Elle ne connaissait pas André, c'était avant lui. Mais qu'était-elle avant, au temps de ce tableau ? Le rapin le sait, mais il est taciturne, jamais il ne révélera rien. À propos, ce tableau, n'en serait-il pas l'auteur ?

Les soeurs savent aussi beaucoup du passé d'Edmée, mais elles n'oisellent pas là-dessus ; ces piailleuses, ces caqueteuses, ces roucouleuses, ces marchandes de menus et grands propos, connaissent la valeur du silence. Savoir parler, savoir se taire, règle première, essentielle, des parasites, la loi de leurs bourses avides. Quant à André, il sait tout. Les secrets d'Edmée sont bien gardés.

Si Edmée est là, dans la salle à manger, telle qu'elle a été et telle qu'elle est, la grandeur d'André est là aussi, accrochée à un autre mur. Pas sa grandeur exactement, celle d'un sage de la Chine ancienne emplissant une estampe. Il ne ressemble pas à André, il est bouffi, replet. Sa sagesse est une bonhomie qui comprend tout, résout tout... Le sage est assis, enveloppé d'une robe blanche, sorte de huppelande tellement obèse qu'elle absorbe son obésité édifiante. Les vérités – pas vraiment les vérités car il n'y en a pas, les vérités affirmées sont trop tranchantes, donc fausses –, les approches de la vérité, il les dispense à ses disciples qui le vénèrent et s'abreuvent à sa source. Le sage, dont les amples draperies dissimulent les matières trop matérielles de son corps, a son séant posé sur un siège qu'il englobe aussi, devant un panneau où, sous les formes de méandres confus, le Yin et le Yang s'opposent et s'allient

pour exprimer l'instinct vital, celui qui fait qu'on est, que tout est ; la vie plus forte que le néant. De cet inestimable personnage enfoui, seule la tête est vue, rotondité pateline, garnie d'une sorte de coiffe bizarre posée sur la calotte de ses cheveux raréfiés qui se terminent dans le retroussis d'un petit chignon. Un sourire flotte sur son visage, indéfinissable, pas énigmatique cependant, pratique même, béat plutôt. Il indique la béatitude de l'être supérieur et sans peur devant le mal menaçant, cherchant par ses sentences, ses conseils, ses aphorismes, son dire, à montrer la voie salvatrice, aux hommes, à leurs multitudes s'éteignant et se reproduisant. Il leur permet de supporter ainsi leur vie provisoire, cette échelle de bambou posée entre le vide et le vide. La voie qu'il trace mène à l'ordre, seule ressource et seule consolation, mais elle n'est pas droite. La voie sur laquelle l'humanité traquée chemine vers le mieux-être incertain est tortueuse., il lui faut franchir des passes, des défilés, des contours, les récifs des océans et les abrupts des montagnes qui sont les contradictions, apanage périlleux des existences. Heureusement la voie, étroite et tortillante, est bien marquée désormais par les panonceaux où sont inscrits les avis augustes du sage, destinés à être les repères des siècles, des millénaires futurs, des générations se succédant jusqu'à l'extinction des temps.

Ce sage, n'est-ce pas le Confucius tant aimé d'André ? André ne se prend-il pas pour Confucius ? N'est-il pas le Confucius français de l'univers moderne, troublé, incertain, en proie à l'anxiété, à de frêles espoirs, à d'insolubles interrogations, cet univers déjà infesté de fléaux redoutables, alors que l'abominable Grande Guerre vient à peine de s'achever ?

Les convives prennent place à table. Cela se passe avec une aimable familiarité, dans un brouhaha léger, dissimulant un protocole et des rites méticuleux. Edmée est Circé, matrone et douairière. André présente son bras à Anne Marie, pour la conduire à sa chaise, qu'il lui présente afin qu'elle s'asseye. Cela sans dire un mot. Edmée, debout, immobile, de l'autre côté de la table, contemple cette amabilité faite à Anne Marie, comme si celle-ci était la favorite reconnue. Les autres convives s'installent automatiquement devant leurs couverts, selon les préséances établies. Toujours le même dispositif. Anne Marie ancrée à la droite d'André, Diane à sa gauche. Encadrant Edmée, Rose et le Rapin. À un bout, Hector : et moi à l'autre, face à lui. Tout est paré pour le repas mais rien ne s'anime. André ne regarde pas Anne Marie, il ne regarde personne, sans doute regarde-t-il en lui-même. Tant qu'André ne bronche pas, personne ne bronche. C'est un rite.

Silence. Sérénité. Au-dehors, la nuit des étés de France s'est

couchée sur la terre. De grands candélabres illuminent la table, jetant des reflets apaisés sur les visages. Tout est douceur. André a sa mine d'enjouement muet, Anne Marie son demi-sourire, Edmée sa malice de faunesse. Ils se taisent, donc le reste de l'assemblée s'applique à se taire aussi. Un recueillement presque religieux, une méditation, une sorte de bénédicité laïque. Moi je me tasse dans mon coin, je suis emporté par des impressions puissantes, étranges, envoûtantes.

Cette salle à manger séparée du reste de l'appartement, face à ce jardin qui s'enferme dans les ténèbres, n'est-elle pas hantée ? L'Esprit est là, mais voguent aussi des fantômes familiers. Ne suis-je pas dans une crypte, dans un antre, dans une caverne vouée aux âmes mortes et vivantes ? Mystères qui se dévoilent. Légendes. Ce sont les légendes que ma mère a aimées en André, c'est par elles qu'elle a été éblouie, attirée. Elle ne cessait d'écouter, d'entendre, de se faire répéter par Albert la trame grandiose des épopées qui avaient porté André à sa gloire, qui avaient fait de lui l'Archange. Et moi, à travers mes parents, j'ai aussi palpité de ces récits.

Ce soir, dans ces premiers instants où les convives semblent des statues, le merveilleux est autour de moi. Je me laisse aller à lui, il surgit, remonte, me remplit. J'entre moi-même dans le merveilleux. Je songe... Légendes sans lesquelles rien de ce qui se passe, se passera ce soir, n'est explicable. D'abord la plus ancienne, la plus vénérable, celle qui a fait d'André un prédestiné, celle qui, par son ampleur, par son poids, nous prédestinait à être là, tels que nous sommes, hiératisés, adeptes d'un culte. Personnages de l'histoire, malgré nous.

Légende du père d'André, du grand Félicien, un savant. Le Savant – et alors un savant, c'était immense. Un vrai savant illuminé par les lois cosmiques, le bienfaiteur de l'humanité avec ses cornues et ses alambics, dont les fruits étaient la chimie organique, la matière dominée, la matière au service du progrès, la matière sous ses nouvelles espèces, l'acide formique, le méthane, l'acétylène, les enzymes, apparemment d'usage vulgaire mais apportant prospérité, bien-être.

Tout ce qui faisait la prestance de mon consul de père, tout ce qui faisait que les broderies de son uniforme me semblaient d'or pur, tout ce qui donnait à sa casquette officielle une allure de couronne, c'était le legs de Félicien. Car les mots de ses discours, ceux qui disaient la France moderne, la France à l'avant-garde, la France géniale, la France heureuse, il les devait à Félicien. Mon père incarnait la France de Félicien.

Usines florissantes, commerces diligents, familles vertueuses dans les chaumières, foires, agriculture, arts et industries, les mains calleuses jointes, les prières sans Dieu, boutonnières décorées, ministres pérorant, vive la France !

Le changement de la nature et même de la nature humaine. La planète, la Terre, promise à une vie meilleure et à un espoir sans bornes. La Science sans limites. L'homme accédant à la Justice, le frontispice « Liberté, Égalité, Fraternité » devenant succulente pièce montée, pâtisserie saint-honoré, seins de Marianne nourrice du monde. Le faisceau de licteur est la gerbe des moissons. La fin de la misère et de la pauvreté. Le code Napoléon : une douceur, les tribunaux : une concorde. Les prisons fleurissent, tout carillonne. C'est l'éternel printemps. Les bébés sourient, les femmes sont belles et vertueuses. L'infini des épis mûrs. L'abondance, l'abondance, la virginité et les somptueuses grossesses, le petit vin fruité et le Mouton-Rothschild. Il faut aussi des riches mais qui soient bien bons. À bas la calotte, le Crucifié au chômage. La déesse Raison, le 14 juillet et ses guinches, dansez, bonnes gens du peuple, valsez marquises. Pantalons garance et défilés militaires, car ça chauffe le cœur, une bonne armée. Instruction publique laïque et obligatoire, méritants instituteurs, amour de la patrie. Corps constitués. Les sentiers sentant la noisette, beuglements des vaches bucoliques, l'amour toujours, Philémon et Baucis. Rincez-vous la dalle, c'est ma tournée ! Veuves éplorées des cimetières consoleurs, consolez-vous. Regrets éternels, noces et banquets, à s'en péter la sous-ventrière. Les disciples respectueux et les maîtres. Fleurs des champs : bleuets, marguerites et coquelicots. La Gaule gauloise. La distribution des prix. Les autos, ça roule, ça roule énormément. « Aux Dames de France », la dot et le trousseau, Monsieur le maire, « Vous êtes cocu, monsieur », ratapoil, rataplan ! Lustrine et manches de celluloid – encore une invention de Félicien.

Les emprunts russes, les colonies, les bons « Sénégalais » et les tirailleurs algériens, la mission civilisatrice de la France, chapeau pointu, turlututu, ma Tonkinoise. Les Messageries maritimes. Les zouaves et le pont de l'Alma. La revanche et la ligne bleue des Vosges, les Teutons et la bonne Allemagne. Goethe. Le petit père Combes et les tours de Notre-Dame, l'Exposition universelle. Le péril jaune. Les guêpières. La divine Sarah. Le casque pointu de Guillaume II, l'Alsace et la Lorraine, le pensez-y-toujours et n'en parlez jamais. Le capitaine Dreyfus est coupable, le capitaine Dreyfus est innocent. Le french-cancan, Liane de Pougy et la belle Otéro, les beaux messieurs, les bordels à papa, la java, les bords de la Marne et les canotiers moustachus. Les châteaux et les mesures,

La fleur au fusil. Les éloquentes barbes blanches. Les « mouches » assassines. Jaurès, *la Marseillaise* à toute volée, *l'Internationale* aussi. La Sainte Russie. Aimez-vous les uns les autres, au nom des hommes sans Dieu, chantez, chantez, poitrines mâles et chœurs de pucelles, chantez le Progrès, le Bonheur. Le Bonheur et même le socialisme – rouge détrempe, bonne franquette, digestion humanitaire.

Alors l'Espoir ! Réjouissez-vous, bonnes gens, conscrits et midinettes, employés, ouvriers, humbles, exploités, écrasés, pauvres, tous les pauvres, vous aussi mendiants, gueux, hôtes des asiles et des ouvroirs – la charité s'il vous plaît – réjouissez-vous, masses, masses, fanfares, musiques et discours, l'Espoir est au-dessus de vous.

Félicien croit en la marche en avant de l'humanité au nom de l'éprouvette, du microscope pénétrant l'infime, et des espaces vaincus par le petit bout de la lorgnette. Champs des étoiles, chants des étoiles, doux murmures. Étoiles, vous n'êtes plus effrayantes, les clignotantes du vide, les petites lampes du néant monstrueux. Car le néant n'est plus monstrueux. Réjouissez-vous, hommes : si vous n'avez pas d'âmes, vous vivrez éternellement quand même, la mort n'existe pas. L'humanité toujours durera, féconde, chaude, généreuse, fraternelle, vivante, vivante... Pas de prêtres, maigres ou gras, pas de bonnes sœurs à cornettes, croa, croa, tous corbeaux ou corneilles.

Pas d'opium du peuple mais les yeux pers de la Philosophie. Platon avec Félicien, dans leurs banquets. Athènes au fond du cœur de Félicien, Athènes avec le hibou de Minerve, oiseau de la vraie sagesse aux yeux dorés qui l'interroge : « Et toi, que fais-tu de toi ? Travailles-tu pour le Bien ? » Une Athènes pure et forte, avec en plus, la chimie, la physique, les sciences expérimentales, les mathématiques. Une Athènes qui serait la France de la République Idéale. Utopie ? Certitude.

Et pourquoi n'aurait-il pas de certitude, Félicien ? Le monde est bon, la vie est bonne, il l'a rendue encore meilleure pour les gens. Alors, qu'il en jouisse. Il est gaillard, il a la soixantaine verte, il croit au Progrès, il est récompensé, toujours récompensé, encore plus récompensé. C'est le temps des grands esprits qui laisseront leurs noms sur les plaques de tant de rues de villages, de bourgs, de faubourgs, de villes de France. Combien de rues au nom de Félicien, plus tard...

Les coupoles de l'Institut, le Collège de France, l'Académie française et même le Panthéon ! Il en sera, Félicien, il sera de tout ça, sénateur inamovible, ministre, quantité de fois ministre !

Félicien au sommet des consécérations reste maigre, infatigable, sans recherche, courant comme un lapin, sortant l'été avec un chapeau de paille déchiré, on l'aurait pris pour un jardinier. Parfois, il revêt un uniforme, un bicorné et une épée, et, sur une estrade auguste, il devient le symbole, non seulement de la Science mais de la République victorieuse dont il est le patriarche innocent et roué.

La République... son enfantement douloureux, Félicien l'a connu dans l'insurrection, les affres, la mort. Il est né au cœur de Paris insoumis et grondant, au cœur de la Cité, place de Grève, dans la « maison de la Lanterne », face à l'Hôtel de Ville, près de la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Son enfance pleine du bruit des fusillades, des canons, des barricades, des émeutes du temps de Louis-Philippe... son propre père, médecin du bureau de bienfaisance, soignait les blessés de la rue Transnonain. Temps épiques... Mais les temps des justes bénéfiques étaient arrivés, Félicien les avait ramassés, il était roi, roi républicain.

Roi heureux chez lui.

Les parents Masselot étaient unis par un amour profond, pur et pudique. La mère était une protestante, belle et austère, issue d'un vieux fond huguenot, moraliste. Elle croyait, mais en un Dieu désincarné, le principe de la Justice et de la Liberté, le Dieu des cœurs propres et des âmes hautes. Pourtant elle était joyeuse, gaie même, d'un rayonnement apaisant, surtout quand survenaient les épreuves, il y en avait eu beaucoup dans l'épopée apparemment aisée de Félicien. Elle aimait Félicien, même dans ses faiblesses car il n'était pas tellement saint, Félicien. Quand elle parlait, elle était la mère, la sœur, l'amante de Félicien, son âme, sa chair aussi, sa chair immaculée et sa chair voluptueuse. Elle était à chaque seconde la compagne de ses nuits et de ses jours, de ses travaux. Elle le devinait, elle participait à ses désirs, à ses revers, elle le soutenait, mais sans mièvrerie : « Félicien, tu es fatigué, il est tard, viens te coucher » ; « Félicien, ne te décourage pas, travaille encore, tu vas trouver... » Sa présence, son ombre sous la lampe des veillées laborieuses, et ensuite leurs têtes côte à côte, lui roux et osseux, elle brune et d'un délié moelleux, sur l'oreiller-sanctuaire, l'oreiller-autel, l'oreiller de l'amour et du repos de l'amour.

Ainsi, pour elle, s'étaient écoulés les ans, étaient venus la vieillesse, les rides, les cheveux blancs, un certain épuisement à l'époque où Félicien était prospère. Ce foyer lourd, bien tenu, ce Félicien exigeant et trop complaisant pour lui-même, ces enfants, quatre fils et une fille.

Elle les avait élevés dans une sévérité jamais grondante, jamais

punissante, leur rappelant sans cesse qu'au-dessus d'eux, il y avait la conscience, ses lois. Mais tous, très rapidement, avaient su qu'ils étaient les rejetons de Félicien le Grand.

La petite fille, avec ses yeux graves et ses grandes nattes, ressemblait beaucoup à la protestante, elle avait, elle aussi, une voix intérieure. Les garçons, en grandissant, avaient remporté tous les prix, tous les concours, sauf André... Ils étaient de bons jeunes gens, bien appliqués, brillants même, mais de pâles copies de leur père. Seul André ne faisait rien, ne voulait rien faire.

Les Masselot, quand ils se rassemblaient autour de la table des parents, constituaient une dynastie superbe. Ils avaient le don de pénétrer n'importe quoi en un instant, de faire surgir en quelques phrases une théorie nouvelle, un paradoxe ingénieux, une trouvaille surprenante, feux d'artifice où ils ne s'éblouissaient pas. N'étaient-ils pas tous des Masselot ? Le globe à eux, la mappemonde des idées, des techniques, de la science.

Félicien béat, et pourtant, avec le temps, éprouvant une insatisfaction secrète, dont il s'entretenait ensuite avec sa femme. La race des Masselot ne s'éteindrait-elle pas bientôt, la sève n'en était-elle pas tarie ? Car ses garçons s'obstinaient à ne pas convoler. Le grand Félicien n'avait pas de petits-enfants. À part ceux de sa fille méditative et bonne épouse, mère abondante, mais dont les rejetons ne porteraient pas le patronyme fameux de Masselot, ils s'appelleraient Dubois, comme leur excellent père, brave homme plein de savoir et pas bête du tout, mais auquel manquait la marque du clan. Félicien demeurait un colosse unique et irremplaçable, tellement géant qu'il ne pouvait avoir de vraie succession. Malédiction des géants !

La protestante, en dépit de la sérénité de son visage, se demandait s'il n'y avait pas en ses fils une forme de dégénérescence. Surtout André dont elle disait, comme pour l'excuser : « Ce n'est pas mon enfant le plus doué, mais il est si gentil... » L'aimait-elle plus que ses autres fils, ou déjà le comportement d'André la rongeait-elle, sans qu'elle s'en plaigne ?

André, son fils, est roi lui aussi. Mais que fait-il de sa royauté ? Il la dilapide. Il inquiète son père quand, jeune homme oisif et comblé, il parade avec ses gilets de peluche grenat fermés dans le dos, ses redingotes grises et moirées, ses hauts-de-forme clairs, son monocle de dandy. Comment cela est-il possible ?

Le silence d'André commence à devenir gênant. Il en sort pour dire : « Bon appétit, mes amis ! » Cela signifie que la fête des

langues est ouverte. J'entends des gazouillis. Ce ne sont pas les oiseaux endormis du jardin. La volière du dîner a pour volatiles principaux Rose et Diane, qui se dévouent. Le Rapin contribue à ce ramage par des grognements de vieux corbeau. Ce chatouillis de sons est dominé par les rires d'Edmée.

Au milieu du concert apparaît le larbin avec une carafe de cristal contenant un vin sombre. Cérémonieusement et selon l'ordre hiérarchique, il emplit les verres. Anne Marie est servie la première. Ruissellement, coulée du vin. La voix d'Edmée devient une cascade de notes exubérantes. Anne Marie se tait toujours, un peu lointaine. André continue à ne pas prononcer un mot. Les convives, sous la houlette d'Edmée soucieuse d'extraire André de ses ruminations et de les lui faire exprimer, se mettent à le louer frénétiquement, se transforment en coucous sortant de leurs horloges à toute minute, à toute seconde, pour reconnaître et proclamer : « André, le Grand André, est le Digne, le plus Digne, le seul Digne. Et la délicieuse Edmée partage sa sainte dignité. » Les adulations sortent de partout, des nombrils adipeux, des fesses révérencieuses, des joues ridées sous leur peinturlure, des nez pareils à des truffes-encensoirs.

Ce n'est pas encore le moment du grand numéro d'André. Il regarde l'assemblée d'une telle façon, avec une insolence si fulgurante, à peine marquée mais terrible, que chacun tombe dans son assiette. Silence. Encore plus de silence que tout à l'heure. Edmée prend un visage dur que je ne lui connais pas et qui, cependant, ne m'étonne pas, ce visage est dans ma mémoire.

Mémoire d'enfant... Qu'est-ce que cette mémoire, mer où flottent des branches que je tire et qui amènent avec elles, qui font surgir, comme autant de gros poissons péchés, des hommes, des femmes, des passions, des situations, des caractères, des imbroglios de joie et de tristesse, de certitudes et d'incertitudes qui appartiennent à une vie antérieure à la mienne ?

Mémoire d'une histoire très ancienne, quand j'étais encore dans le magma des choses que j'ignore et que pourtant je sais, je sens, j'en suis pénétré, j'en possède l'ensemble et les détails. Histoire-souche, histoire-arbre dont je serai plus tard, après bien d'autres événements pas encore en bourgeon, le fruit. Peut-être que, toute cette trame antérieure à moi, je la crée, je l'invente, qu'elle est mon imagination. Et pourtant, j'en suis sûr, Félicien était comme je l'ai écrit, et aussi la protestante, et les frères et la sœur, et Edmée jeune. Tout s'est passé ainsi que je le raconte, j'ai, pour faire mon récit, un savoir supérieur, confus, diffus et cependant très précis, accumulé en moi dès ma naissance et qui s'accumulait, avant, en mes parents.

Connaissance exacte et mystérieuse, commencée dans le puits de mon non-être d'où j'ai émergé plein de science andrénienne et édénienne, dont je me repais ce soir, pendant que les assiettes attendent les mets. André et Edmée vivants, aussi vivants que mon Anne Marie.

Dans la salle à manger la matière de la mémoire m'apparaît. Ce sont les Choses. Celles qu'Edmée et André ont jadis rapportées de Chine, grâce à Albert. La pièce est pleine de « chinoiseries ». Outre la gravure du sage Confucius, il y a là d'autres objets célestes, sur lesquels Edmée règne. D'abord, près de la porte de l'office, deux dressoirs, deux hautes barques immobiles, longues et étroites, incurvées en leur milieu, ciselées à leurs bouts. Ils portent des bols, des vasques, des assiettes et aussi des plats de la Compagnie des Indes, à la pâte tendre et aux motifs nébuleux. Des vitrines encadrent la cheminée de marbre, niches profondes tapissées de glaces où se reflètent des pierres dures, des jades, des ivoires ajourés. Sur les murs, d'antiques miroirs d'argent, des estampes aux personnages aimables qui cheminent dans la douceur de paysages bucoliques. Somptuosité d'un grand tambour de bronze et d'un brûle-parfums. Deux vases ventrus, chacun d'une seule couleur éclatante, l'un d'un incarnat flamboyant et l'autre d'un bleu de ciel pur, enferment dans leurs cols étroits des fleurs de France solennelles, lilas blancs et glaïeuls. Tous ces objets affirment avec Edmée que l'existence est bonne. Mais sur la cheminée un bouddha dit non. Il est assis sur lui-même, immuable. Ses traits forts et réguliers, ses yeux presque clos, sa bouche à moitié fermée par la méditation, attestent que la vie est mauvaise, la douleur permanente, qu'il faut atteindre la consolation du néant, disparaître dans le vide éternel. Ce bouddha se trompe puisque jadis, en Chine même, Edmée a définitivement conquis et retenu André par sa joie, ses plaisirs, ses promesses de jouissance. L'histoire fabuleuse de leur couple me revient précise, nette, elle s'enroule autour de moi.

Mémoire, brouillard, trou d'où émergent toutes sortes de choses qui racontent, des choses effacées, ignorées, inconnues même, et qui pourtant surgissent. Mémoire, grenier de la fulgurance qui s'incruste, grenier où j'amasse les souvenirs de l'avenir, tant de récoltes.

Moi, à dix ans, la vie entière d'André est en moi, immergée en moi, elle m'appartient. Je suis imprégné d'elle, infusé en elle. C'est bien au-delà de ma conscience que se passe ma communication avec André, c'est dans l'essence, dans le sens de la vie qu'il me donne là, chez lui. À cause de ce qui émane de lui, de ces effluves déposés dans mon berceau par Dieu sait quels mystères de la sympathie. Il

est mon père spirituel. Il m'a formé sans le savoir, sa maison est mon gîte.

Tant de voix parlent, et parleront de lui, lui d'abord, inlassable à son propre sujet, et puis Anne Marie, Albert, Edmée, Diane et Rose. Voix nombreuses, voix courtisanes, et aussi échos vagues, bruits, potins, et même calomnies, voix de la ville, voix anonymes, voix de la foule, du monde. L'univers, à cette époque, est une voix pleine de lui.

André, dans sa jeunesse, a senti que le génie qui lui était propre ne ressemblait pas à celui de son père. Alors il lui a fallu se composer un personnage. Mais lequel ? Longtemps, il ne sut pas, il tâtonna. La solution, ce fut de ne se prêter à rien de consistant, d'être une bulle, de travailler l'imprévu, l'inclassable, toujours fluant et étonnant le monde – Alcibiade plutôt que Platon, dont il tenait pourtant le goût de Félicien –, faisant avec méthode dans l'insolence et le brio. Il ne voulait entrer dans aucune ornière, aucune routine, ne se lier à rien, ne s'attacher à rien, ne rien faire : rien n'était digne de lui, de sa capable incapacité. En badinant, par défi, il se remplissait la tête du Savoir tant révééré par les Masselot, en dilettante. Il cultivait l'art de la dissipation, de la turbulence, de la taquinerie, de la désobéissance, de la provocation... La dérision en guise de philosophie.

Félicien, divertie par ce rejeton apparemment si dissemblable de lui, laissait faire paternellement, persuadé que le gamin jetait sa gourme, qu'il se rangerait ensuite. André, lui, profitait sans pudeur de cette bënëvolence amusée, se permettant tout, avec des voyous élégants de son acabit, bien choisis, tous fils de génies, tous vêtus comme des muscadins, usant et abusant de leurs géniaux pères respectifs.

Qu'était alors André ? Où allait-il, pas neurasthénique, mais sans espoir, s'enfonçant dans ses singularités calculées ? À continuer à « faire le jean-foutre », comme se mettait à ronchonner Félicien, enfin alarmé, n'allait-il pas vers la déchéance ?

Pour finir, Félicien, poussant une gueulante, obligea André à se soumettre : qu'il fasse le diplomate ! C'était ça ou la porte !

Cela serait aisé pour le fils Masselot, avec son nom, son intelligence, ses dons – sans compter le soutien très matériel et très pratique de son père –, de passer le grand concours des Affaires étrangères.

André s'y présente à deux reprises, et il est, chaque fois, recalé. Honte, stupeur, incroyable, un Masselot recalé. André le prend de

haut – seuls les crétins peuvent être reçus. Mais Félicien, lui, quelle colère ! Quel affront pour le Grand Masselot ! Son ire, il n'en frappe pas André, mais il enrage contre les châteaux, le gras clergé, toute la France des particules et des prie-Dieu, encore puissante dans certains recoins, par exemple dans ceux du Quai justement. L'engance des sombres confessionnaux et des donjons moyenâgeux, d'où sortaient tant d'ambassadeurs confits de rancune, s'était vengée des Lumières, de lui, Félicien le Grand, le Républicain, en accablant son fils.

Félicien, avisé, se contenta, par un tour de passe-passe, de « caser » son rejeton quand même. Officiellement, Marianne triomphait partout, et il y avait aux Affaires étrangères, comme ministre, un falot et insignifiant personnage, radical bon teint, qui s'arrangea pour faire entrer André dans la maison, par la petite porte : aux consulats. La glorieuse carrière d'André commence !

Un jour le bruit a couru dans Paris qu'André, déjà au Quai d'Orsay, mais encore fils à papa de mauvaise réputation, André le gandin, pour qui les femmes n'étaient que des grimaces enjouées ou perverses, au plus des quilles à renverser, qui n'avait eu que des aventures, des passades, de faciles conquêtes, le bruit s'est donc répandu qu'André s'était mis en ménage avec une « pas grand-chose », une mijaurée à froufrous, faussement évaporée, une Ève dangereuse, ambitieuse, cupide. Intéressée non seulement par le profit immédiat, en francs-or, en cadeaux, mais surtout par André lui-même devenu son jouet, sa proie, son bien. Elle le voulait, mais elle ne lui voulait pas forcément du mal, il lui fallait sa réussite... Elle se rêvait reine ! Elle s'appelait Edmée.

Pour elle, André a commis le sacrilège : il a résisté à ses parents, il a résisté aux remontrances irritées et accablées de Félicien, il a résisté à la tristesse de la protestante, il a résisté aux réprobations de ses frères et surtout à celles de sa soeur. Non seulement il a résisté aux siens, mais il a essayé de leur imposer son Edmée.

André tenait à Edmée par les sens, mais bien plus par un besoin essentiel, irrésistible, d'équilibre. La santé d'Edmée lui faisait du bien, apaisait, soulageait son éternel mal d'être.

Il s'obstinait. À la moindre occasion, dès qu'il se trouvait en tête à tête avec les siens – pas Félicien, avec lui il n'osait pas – il se mettait à plaider la cause d'Edmée. Par amour pour lui chacun de ses frères et même sa sœur avaient accepté de la voir. Tour à tour, il la leur avait donc présentée. Chaque fois, cela avait été l'échec : l'amabilité d'André, les minauderies maladroites d'Edmée étaient tombées dans le désert. André avait persisté. Il y avait eu d'autres vaines

entrevues, et même il avait tenté, avec Félicien, une « explication » de bon fils injustement accusé essayant d'éclairer le père dans son autorité intransigeante. Ça avait très mal tourné. Félicien avait tempêté, il était devenu rouge, rouge apoplectique... La mère avait assisté silencieusement à l'exécution de son fils et dès que Félicien avait déguerpi, elle avait seulement dit : « André, mon fils, mon fils aimé ! »

Alors, les jours suivants, André l'avait assiégée, comme si elle était une place forte à capturer. Il s'était démené auprès de la protestante, l'encerclant de tous ses dons de séduction jusqu'à ce qu'elle laisse tomber doucement : « Puisque tu le veux, je la rencontrerai, ton Edmée, j'irai chez toi... »

Et elle, qui n'avait jamais rien caché à Félicien, s'était rendue secrètement, comme pour un adultère, chez son fils, où Edmée, bien décidée à vaincre, bien décidée à ne pas sentir le soufre, ayant ôté les festons et les vrilles de sa grâce enlaçante, s'était harnachée sur le trente et un de la simplicité, avait mis les petits plats de la modestie dans les grands plats de l'esbroufe. Elle avait finassé – trop, probablement – car, en un instant, la protestante s'était convaincue qu'Edmée était une créature mauvaise. Pauvre André ! D'autant qu'au premier abord, sa mère avait traité Edmée comme sa fille, elle lui avait donné sa chance, elle avait plongé ses yeux, temples de pureté, dans les yeux mordorés d'Edmée, où se jouaient des irisés, et puis, après un long examen, elle lui avait parlé avec bonté :

– Ma fille, André m'a dit de quel amour vous l'aimiez. Alors, inspirez-vous de cette passion dont je ne doute pas, même si le sacrifice que je vous demande est cruel. Donnez-lui la plus grande preuve qui soit de votre attachement. Vous désirez son bien avant tout ? Alors, renoncez à lui, renoncez... car, autrement, malgré vous, vous lui feriez du mal.

Edmée, accablée mais courageuse, sans révolte ni colère, avait murmuré :

– Non, je ne crois pas que je puisse nuire à André... Non... non.

– Ma pauvre petite...

Et, sans s'attarder à d'autres mots, la protestante a disparu comme si elle n'avait été qu'une apparition, une voix, un ordre du ciel. Le pauvre André console Edmée.

– Je ne t'abandonnerai jamais.

Il est las, fatigué, contrit, plein de remords envers Edmée, envers

les siens. Mais, malgré ses mines bravaches, ses serments, toute la kyrielle de ses protestations, il est capitulard : c'est trop contre lui, tous les Masselot et surtout sa mère.

Félicien choisit ce moment pour convoquer son fils. Il l'accueille bien, le traite avec une bonhomie de pater familias heureux :

– André, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Sois content, mon garçon. Tu vas connaître une aventure rare. Je sais depuis longtemps que la Chine t'attire, eh bien, le ministère t'a choisi pour une mission de confiance dans ce que tu appelles l'Empire Céleste... Tu es intéressé, je le vois à ta mine, tu es impatient de savoir. Voilà : le Quai t'envoie là-bas pour une grande inspection de nos postes diplomatiques et consulaires, ce qu'il en reste après la tourmente des Boxers. Il faut que tu te rendes compte de la situation de nos ressortissants qui ont survécu aux massacres, et que tu analyses la position actuelle de la France sur ces territoires. En somme, ce qu'on veut de toi, c'est un rapport complet sur l'état actuel de la Chine et le jeu que maintenant doit y mener la France... une tâche énorme et minutieuse, digne de toi et de tes capacités. Les renseignements sont confus et contradictoires, éclaircis tout... Il te faudra un ou deux ans pour mener à bien ta mission. Tu es content, mon garçon ? Évidemment, tu iras seul.

André n'a pas bronché. Félicien n'a pas prononcé le nom d'Edmée, et pourtant c'est elle, la raison de cette grande expédition, où André fera son petit Marco Polo, tout ça est cousu de fil blanc. C'est clair pour tous, il s'agit de le détacher d'Edmée.

André s'incline. Il dit « oui » aussitôt, se cassant en deux pour remercier Félicien, lui sacrifiant Edmée l'innommée, l'innommable. Il est lâchement soulagé...

Félicien a deviné juste, la Chine et ses sortilèges sont un appel irrésistible pour André. C'est mieux qu'une femme.

Edmée apparemment soumise, triste de la grande tristesse, celle du creux profond, mais acceptant l'inévitable, accompagne André à Marseille où il s'embarque.

La dernière nuit. Les adieux. Edmée dit :

– Je t'attendrai.

Lui :

– L'absence est une illusion. Tout est dans le cœur, et le mien t'est fidèle.

– Tu m'écritas ?

- Non. C'est inutile.
- Tu penseras à moi ?
- Non. Il faut se consacrer à ce que l'on fait. Et pourtant à mon retour, tu me retrouveras inchangé, à toi.

Yeux froids d'André. Face à eux, le visage un peu embrumé d'Edmée, indéchiffrable.

André, du haut de son paquebot, engoncé en lui-même, apparemment impassible, regarde Edmée sur le quai, petite tache, petit minois qui ne pleure pas, avec un drôle de sourire qu'il n'aperçoit pas, il ne voit que ses bras qui s'agitent comme des fanfreluches de danseuse, comme des écartèlements de sémaphore, ultime comédie, tout est vanité.

Le navire d'André vrombit et siffle, s'ébroue, ses hélices commencent à baratter les flots, en font de la crème fouettée. Le bâtiment crache par sa cheminée de la fumée et aussi un son meuglant, il s'éloigne lentement, puis plus vite. Il emmène André vers la grande odyssée des royaumes lointains.

Il est rempli d'une exaltation réprimée et pourtant maître de lui. Immense, et merveilleux sentiment de l'inconnu. Appuyé sur la rambarde, calme, il regarde Edmée s'effacer, rentrer dans le sol de France, s'y enfoncer, s'y incruster, disparaître dans le trou de leur amour mort. Edmée quittée, laissée sur le quai de Marseille, avec son drôle de sourire qui présage... mais que présage-t-il ? Nul ne le sait encore, sauf Edmée qui a déjà tout combiné.

Sur son bateau qui le mène vers l'Orient, André vogue. Trente nuits, trente jours. Durée parsemée d'escales qui sont les marches d'un escalier où ses sens et son âme montent vers l'aventure, vers la magie, la volupté, l'abomination qu'il trouvera, où il se plongera tout entier en les dominant. Ne pas se perdre dans leur tournoyant vertige, mais découvrir d'autres lumières, une autre sagesse.

Le bâtiment progresse, coulée de temps, de destin, les hélices sont les roues de la vie qui tourne. Maintenant les grosses étoiles du sud ont percé les couches de l'éther, elles sont les yeux des cieux qui pèsent sur la terre, la soulageant et l'oppressant, fastes et néfastes, yeux célestes dont les émanations dominent le monde. André sait que le Fils du Ciel capte ce qu'elles ont d'excellent et le déverse sur les peuples qui prospéreront. C'est sa fonction, son saint office, au Fils du Ciel. En Chine, la géomancie est partout. Pourquoi la Chine se débat-elle tant ? Pourquoi ces confusions, ces abominations, tout ce mal ? André ne le sait pas, ou, du moins, ne veut pas s'avouer que ce sont les Barbares blancs, les Barbares français aussi, qui la

souillent et que c'est pour retrouver sa pureté qu'elle est entrée dans de telles transes. André, même s'il admire la sagesse céleste, est là pour achever sa destruction, aveuglé qu'il est par la grandeur de la France.

Au fur et à mesure qu'il approche de l'Empire Interdit ouvert à coups de canon par ses frères blancs, il est saisi d'une appréhension. Des poissons volants s'abattent sur le pont de son navire, sous ses yeux, ce sont les oiseaux de la fatalité. Mais se sont-ils posés pour lui apporter un bon message ou ont-ils chuté devant lui, asphyxiés, en signes néfastes ? Mystère. L'immensité des mers, les odeurs nouvelles, douceâtres et épicées. Des terres se profilent au loin, îles et caps d'abord, comme les avancées du corps de l'Asie, puis les lignes sombres du rivage, les côtes de palmes. L'étrave du bâtiment coupant le bleuté profond des flots entraîne André, seconde après seconde.

Une nuit, cela a été comme la fin du monde, des forces surnaturelles se sont déchaînées. Tout d'abord les étoiles ont disparu, mangées par quelque géante bouche, d'énormes nuages noirs ont noirci les ténèbres, en ont fait de la glu, de la poix, et puis cela a été la tornade, l'ouragan, on ne sait quoi, il n'y a pas de terme pour cela. Les vents comme des lames, les lames comme des montagnes à l'assaut. Bruits de la fureur démentielle, chaos des éléments révoltés : la Chine défendait ses approches.

Pendant ces heures opaques, André contemple la bataille du navire – cette chose fabriquée par des hommes capables, cette chose de métal, de fer et d'acier, née des simples épures de l'intelligence abstraite – contre le pandémonium des forces déchaînées de la matière brute. Le bâtiment est mené par quelques silhouettes impassibles, à leurs postes, intenses d'application et de connaissances sûres, devant leurs cartes, leurs boussoles, leurs compas, leurs aiguilles aimantées, leurs barres, leurs timons et leur gouvernail. Ils sont les maîtres des chevaux-vapeur et des machines soumises. Le bateau se joue de ce cataclysme où il semblerait devoir sombrer et où il ne sombre pas, victorieux de l'univers en furie. Que peut la Chine contre les mathématiques des Barbares ? André regarde et jouit, spectateur calme face aux furies asiatiques.

Au petit matin, la tempête s'est calmée, le navire tangué et roule sous les embruns, grosse balle insubmersible avançant vers la Chine qui combat inutilement. Les passagers réapparaissent, blêmes, sentant la bile et le vomi. André est net, tiré à quatre épingles, il salue les dames défaites.

Maintenant chaque heure le met davantage en contact avec le sol

céleste, que le paquebot longe. Il va l'aborder pour en savourer les charmes, et les horreurs, ce qu'il ne déteste pas. Mais c'est la saison des pluies, une énorme brouillasserie s'abat, averses diluviennes et nuées opaques, une chaleur moite, détrempante, d'étuve, tout semble être du coton souillé. La mer devient sale, rien ne s'aperçoit. Monte cependant, de plus en plus épaisse, une odeur, celle de la Chine même, celle qu'il apprendra à déguster, l'odeur de la merde. Qui peut aimer la Chine sans aimer sa merde généreuse, fécondante, ruissellement de bonne pestilence ? Il pleut, il pleut. Sans cesse le paquebot, qui va très lentement, tremble et mugit. Corne de brume, lourds sons étouffés, solitaires et puissants, tristes aussi, pour écarter les coquilles de noix des hommes, leur multitude sur des planches, sur des barques. Où va le bâtiment d'André, a-t-il un but, le mène-t-il nulle part, vers un néant larvaire, une prolifération de fantômes ? Rien n'existe. Tout est confondu. Où est la terre, où est la mer ? Vaguement des rives, vaguement un estuaire étroit, des boues sans contours, un vide prolifique. Et soudain, avec une brutalité fantastique, dressé contre l'incertitude, le Défi de l'Occident : Shanghai, bouquet monstrueux de buildings.

André est à Shanghai depuis quinze jours. Vitalité chinoise. Capacité nerveuse de produire des bruits, des lumières. Palpitation frénétique. Apreté à vivre, à jouir. Soies et haillons. Pour André, c'est une révélation, un choc. Et pourtant il n'y participe pas, il reste l'étranger, il sent que la Chine se refuse à lui.

Difficiles entretiens d'André avec les sommités, polies mais réservées, grosses huîtres, chats fourrés, qui l'assomment de hautes considérations et de dossiers à chiffres, qui quémandent, qui quémandent, inassouvissables. Et les curés sournois qui se méfient du rejeton de Félicien la Lumière. Et même les diplomates, qui sont vexés d'être subordonnés à ce gamin, arborent leurs mines plus que jamais cirées de courtoisie. Réceptions, galas. Lassitude. André est déçu, irrité, mécontent, tout lui déplaît, la Chine lui échappe, la Chine n'est qu'un bazar, qu'un caf'conc', qu'un coffre-fort, qu'un antre à magots, avec du biscornu laid, des pagodes comme du nougat tordu. André distant, dégrisé, trouve là encore plus de mesquinerie qu'ailleurs. Confettis occidentaux et pétards chinois. Tseu Hi la pute et Confucius le radoteur.

Il ne pense toujours pas à Edmée, il ne lui a pas écrit, elle est disparue à jamais, au moins la Chine a servi à cela. Mais, sans elle, la vie est incolore. Sensation de vide qu'aucune curiosité, aucun goût, aucune joie, aucune excitation ne peut combler.

Edmée, sans avoir prévenu, sans un télégramme, a pris le bateau

qui est parti après celui d'André, avec ses malles, son sourire et son destin, mais en deuxième classe. Elle débarque à Shanghai, blonde anonyme, sous une immense capeline, dans une légère robe blanche décolletée. Une femme que personne n'attend, une de ces aventurières qui, comme des mouches ou des taons, viennent se cogner au verre d'une lampe allumée. Dans la prodigieuse ville, Edmée s'est mise en quête d'André et l'a trouvé, semblable à lui-même, juste adapté aux tropiques par un complet de tussor. D'abord, André n'a pas un geste vers elle. Il contemple cette personne qui se trouve devant lui, il réfléchit. Il a un sourire amusé, un peu ironique, il est le maître de la situation. Edmée est là, avec un air de petite fille fautive, elle est en train de jouer sa vie sur un pile ou face. Elle a confiance, elle le connaît, elle connaît surtout son emprise sur lui, elle sait qu'il est ému jusque dans ses fibres par la marque fantastique d'amour qu'elle lui donne. Edmée attend, elle ne doit rien faire, rien dire, jusqu'à ce qu'André rende son arrêt. Qui survient. Ce n'est pas vraiment un arrêt, c'est un également : « Je savais que tu viendrais, Edmée. » Puis, d'autres mots, juste quelques-uns, une simple constatation : « Je suis content que tu sois là. » La brèche s'est faite à travers André emmuré. Alors émane d'Edmée une vapeur, une aube avant la journée qui durera toute la vie, toute une vie où elle sera éprise de lui : « Je t'aime, André. » Victorieuse, elle joue à être vaincue. André : « Moi aussi, je t'aime. Plus jamais nous ne serons séparés. »

Dans le débordement de son amour, André se trompe en croyant pouvoir soumettre Shanghai à Edmée. Car aussitôt la nouvelle se répand dans la bonne société qu'une « créature » l'a rejoint. C'est l'indignation de la bonne conscience des honnêtes gens mêlée au venin, une excitation mauvaise qui détraque les nerfs des Blancs sous les tropiques. Toutes les bouches sont pleines des bulles du fétide bouillonnement : « Il a osé... », « Sa poule, une mocheté qui vient du ruisseau... », « Une grue, je vous le dis, une grue... », « Ce petit monsieur déshonore la France qu'il représente... », « Honte ». Honte, infamie. Généralement, ces messieurs et dames ne font pas tellement la fine bouche devant les coucheries de fesses et de fric... mais là, tout est dit : la Patrie, la belle, la grande patrie est souillée par ce petit poseur et sa blonde.

André sent cette hostilité, il veut la briser, il veut qu'Edmée soit acceptée, reçue, c'est cela : « reçue ». Il n'y a pas d'affronts éclatants contre lui, contre elle, on ne s'y risquerait quand même pas, mais tous deux sont englués dans une mélasse hypocrite.

Autour d'Edmée, c'est le vide ou plutôt un espace rempli de faces qui se détournent, qui chuchotent. André reçoit toutes sortes

d'invitations dues à son rôle officiel : elles ne portent jamais le nom d'Edmée et il lui faut, la rage au ventre, y aller seul.

Edmée blottie sur elle-même, devant ses robes inutiles, fait des scènes à André. Elle s'ennuie, elle reste dans sa chambre, elle pour qui Shanghai est une tentation, une démangeaison, une envie pas croyable, elle qui aimerait tellement caracoler au milieu de ses fêtes, de ses luxes, de ses folies, de son clinquant, ce clinquant tarabiscoté qui est son élément. En attendant, André besogne et Edmée bâille. Les bruits de la cité enragée lui parviennent, l'assiègent, l'obsèdent. Même les ferraillements des tramways – qui étaient la morne pauvreté des matins glacés de son enfance à elle, Edmée – ont pris dans cette agglomération insensée un air exaspéré et presque débauché, celui de l'Occident plongé dans le gai tumulte chinois, dont elle voudrait jouir.

Toujours le silence.

Les convives, poliment, trempent leurs lèvres dans leurs verres remplis avec prudence, sans pétiller. André boit une gorgée, d'un air lointain, désintéressé. Évidemment, comme lui, Anne Marie boit, sans paraître goûter. Encore une fois Edmée fuse d'une note de gaieté, qui retombe sans entraîner de vraie conversation, juste de petits essais de la part de Rose. On se méfie, on attend. Malgré la gêne de l'assemblée, Edmée, même lâchée, reste la souveraine du lieu. Sur sa peau blanche, ses éternelles rangées de perles clament sa gloire – chaque perle est une victoire.

Le ronronnement de Paris est lointain, un bourdonnement, un grésillement, une rumeur, un fluide, un fleuve qui coule sans arrêt, avec ses tournolements noyés dans la nuit. La capitale, qui vit dans sa léthargie agitée, dans sa monotonie bruyante, s'est estompée. Les hommes, l'univers n'existent plus pour nous, nous sommes prisonniers dans notre antre. Le jardin, on ne sait par quelle magie, s'est rapetissé, avance sur nous, il n'y a plus d'herbes, rien que des graviers. Les murs marchent, ils approchent de nous, ils nous enferment, ils sont la grille et la clôture, un rempart qui attaque, sépare et défend. L'escalier, lui, d'où vient-il, de quel monde oublié ? Inéluctablement, quel que soit son point de départ, il ne peut déboucher que là, dans cette salle à manger, il ne peut aboutir qu'à cette impasse, à ce cul-de-sac, à la gésine, à la matrice où nous sommes, nous, la fermentation du monde.

Des grenouilles coassent, je n'entends qu'elles. Il me semble qu'elles remplissent l'espace de leurs gargouillades. Elles se taisent et je retrouve dans notre caverne les figures connues, normales.

Anne Marie, furtivement, regarde Edmée qui la regarde furtivement. Les yeux de ma mère ont accroché sur l'épaule d'Edmée une lueur rouge, un rubis. Le premier cadeau important d'Albert, à Shanghai, quand il a appâté Edmée. J'en ai assez entendu parler de ce rubis : « Vous ne m'avez jamais fait un cadeau pareil ! » « Ma chère, il fallait ce qu'il fallait. » Anne Marie se sourit à elle-même intérieurement.

Dans mon enfance, à Tcheng Tu, quand ma mère était de mauvaise humeur envers mon père, elle lui jetait avec mépris : « Votre stratagème ! Un vrai pitre, et je suis polie, je n'oserais pas employer le mot qui conviendrait à votre personnage, à votre misérable manigance... »

À force d'écouter aux portes, j'ai fini par tout savoir de la rencontre d'Edmée et de mon père en Chine, autrefois, il y a bien longtemps.

L'ennui que ressent Edmée à Shanghai, c'est la chance de mon père.

L'avenir d'Albert est sur un plateau, un plateau d'argent, où est déposée sa carte de visite, une très belle carte glacée, sur laquelle est richement gravé : « Albert Bonnard, expert en objets précieux de Chine et d'Asie. » Un boy la porte à Edmée qui, négligemment, lit le nom et le titre, et qui, dans sa lassitude, heureuse d'une visite – même si c'est celle d'un simple vendeur de « curios » – fait signe qu'on introduise chez elle le quidam. Le personnage apparaît, il est comique. Ce qu'elle aperçoit d'abord c'est, au bout d'une main tendue, un bouquet immense de roses rouges, sous papier transparent. Les roses sont rares en ce pays où elles ne poussent pas, elles ont donc dû coûter très cher, bien plus cher que des fleurs exotiques qui, même odorantes et magnifiques, sont jugées ordinaires à Shanghai, indigènes quoi – elle sait déjà ça, Edmée, ce genre d'affaires, elle les sait où qu'elle aille et tout de suite. Derrière l'écran de roses, elle discerne un monsieur cassé en deux, un monsieur qui, lorsqu'elle s'empare de la gerbe, se redresse respectueusement. Il est jeune, pas mal du tout, un beau brun, dans le genre brique, sérieux mais coquet, vêtu d'un costume sombre, un alerte nœud papillon sur le col dur, et des boutons de manchettes en or, croquignolés, pour bien mettre en valeur sa main d'homme à femmes. Edmée sait juger les mâles avec un flair infaillible et elle décide que celui-là est un gaillard à succès, pas trop fat, bon gars. Des moustaches coquines, des yeux noirs sachant être veloutés, une belle raie toute droite au milieu de la chevelure, l'allée des badinages.

Somme toute, il lui plaît plutôt, cet inconnu qui a le culot de se présenter à elle avec sa carte et son bouquet. Que lui veut-il ? Peu importe, s'il la distrait. Elle attaque brusquement :

– Monsieur, vous désirez sans doute me vendre un objet précieux de Chine ou d'Asie ?

L'individu se confond en protestations, mettant ses mains devant lui en un geste de dénégation plein de confusion. Il a une belle voix virile, le langage ampoulé, la peau bien lavée et il sent un peu le sexe.

– Que non, madame, que non... Mais je vous ai aperçue hier et, permettez-moi de vous le dire, aussitôt je vous ai admirée, oh ! madame, respectueusement, avec tous mes respects. Je sais que votre époux, M. Masselot, est très absorbé, alors j'ai pensé, j'ai osé penser à vous offrir mes services désintéressés, madame, tout à fait désintéressés... J'ai eu l'idée de me constituer votre cicérone dans cette ville qui contient des tas de curiosités, beaucoup de spectacles pittoresques et divertissants. Je suis à votre entière disposition, madame, usez de moi à votre guise.

L'Albert Bonnard se propose carrément, en tout bien tout honneur – comme il aurait pu dire dans son jargon galimatieux. Edmée reprend son interrogatoire soupçonneux. Elle lui fait croire qu'elle va refuser alors qu'elle est déjà consentante :

– Qui vous envoie ?

Presque indignation vertueuse chez Albert Bonnard, qui fait un rond de sa bouche.

– Personne, madame, je vous assure sur l'honneur, personne. J'ai éprouvé simplement le sentiment que je pouvais vous être utile, que c'était même mon devoir, je ne dirais pas de vous assister, vous n'en avez pas besoin, mais de vous aider de mon mieux, respectueusement, dans la limite de mes faibles moyens. Je connais très bien Shanghai qui, je vous assure, vaut la peine... comment dirais-je, d'être explorée. Mais si ma démarche...

Edmée rit, charmeuse.

– Non, non... si votre démarche m'avait déplu, vous seriez depuis longtemps à la porte, j'aurais même pu me plaindre au consul de France. Quand même, vous avez de l'aplomb... c'est bon, je crois à vos bonnes intentions. Mais vous vous êtes à peine présenté à moi ; présentez-vous donc un peu davantage.

Albert, alors, pose sa voix et se met à déclamer son curriculum vitae presque comme une profession de foi.

– Madame, je suis un être sans importance, peu de chose, je suis un rien du tout. En fait, madame, je suis ce qu'en termes professionnels on appelle un « acheteur ». Je réside depuis quelques années à Shanghai, et j'ai parcouru toute la Chine, je la connais comme ma poche. Somme toute, madame, mon métier, c'est de me procurer, pour les firmes les plus renommées de France, les maisons les mieux achalandées, ce que l'Empire Céleste contient de meilleur, des soies, des bijoux, des oeuvres d'art, des antiquités, des pièces uniques. J'ai l'œil, madame, et le bon. Je m'occupe aussi de produits à première vue moins appétissants, mais très cotés sur les marchés mondiaux. Par exemple, il m'arrive de me rendre jusqu'au Tibet, pour en ramener du musc, cette sécrétion de petits animaux, malodorante et même dégoûtante, mais qui donne à nos parfums de Paris leur fragrance inimitable. Pourrais-je vous dire, madame, que vous sentez le musc...

Voilà le genre d'esprit qu'apprécie Edmée, elle s'épanouit.

– Mais vous venez de me dire que ça sent mauvais !

Lui, doctoral, doctoralement parlant :

– Non, madame, le musc, après avoir été distillé, a un arôme, un arôme... Madame, votre arôme... votre senteur, cette senteur qui émane de vous...

Lourde galanterie, compliment pesant, épaissi par la recherche d'une métaphysique finesse de plomb. Il s'écoute, il fait de l'éloquence. Il tâche d'en jeter. Mais tel qu'il est, le sieur Albert Bonnard émoustille Edmée. Certainement, il sera un consciencieux mentor, il respire la bonne conscience, cet homme. Il peut même être providentiel, ce petit Aladin de la cave aux trésors, s'il n'est pas un imposteur, un complet menteur. Mais le flair d'Edmée, toujours alerté, lui indique qu'il dit, sinon toute la vérité, du moins une bonne partie. Il se donne du mal, il s'est lancé dans une entreprise sérieuse. Laquelle ? Quel est le vrai dessein de ce bon jeune homme français ? Cela serait facile à savoir, mais en fait, Edmée s'en moque, puisqu'il va servir ses envies. De toute façon, il n'est pas dangereux car elle sait aussi repérer la racaille, et le malin monsieur n'en est manifestement pas, même avec ses arrière-pensées, juste un roué innocent. C'est décidé, elle le prend pour ses menus plaisirs, poste capital, puisque les menus plaisirs sont le sel de son existence.

Albert ne sait pas encore qu'il est agréé, il est inquiet, son estomac se pince, il se demande s'il n'a pas été trop pétulant, s'il n'est pas allé trop loin dans l'églogue. Pour se rattraper, il abandonne le plaisant, il en remet sur sa virginité, son intégrité.

– Madame, je suis un honnête homme, estimé, apprécié, connu sur toute la place, qui n'a pas ça à se reprocher, qui n'a jamais nui à son prochain. Renseignez-vous... Je dispose de quelques loisirs, je les mets à vos pieds... et à ceux de M. Masselot, si jamais je peux lui servir à quoi que ce soit, bien que, certainement, il n'ait aucun besoin de moi.

Edmée se pâme de ces naïvetés.

– Vous êtes bien présomptueux. Alors, vous croyez que, moi, j'ai besoin de vous...?

Yeux ronds et effarés d'Albert.

– Madame, je n'ai jamais voulu signifier...

– Allons, monsieur, ne vous troublez pas ainsi. On peut rire.

Albert reste solennel, un monument de gravité.

– Madame, je dépose mes hommages respectueux et fervents auprès de votre vénérée personne.

L'émotion l'égare, il ne sait plus ce qu'il dit. Edmée est en transes de rigolade et, pour se gausser de lui gentiment, elle fait semblant de montrer des yeux-griffes.

– Je ne suis pas l'impératrice de Chine, ni même une vieille dame...

Albert est abasourdi, mais, comprenant soudain le jeu de furet d'Edmée, il reprend son équilibre et sa pose humblement avantageuse, comme un bâtiment bien lesté.

– Madame, veuillez agréer mes hommages. Et si vous daigniez consentir à ce que, avec mes modestes talents, je vous montre Shanghai, le plus beau des Shanghai, je serais heureux.

Finalement, constate Edmée, l'escogriffe ne se démonte pas. Il est fortiche, plus « ficelle » qu'il n'y paraissait, tant mieux... Il est bien dressé pour un manant. Sans qu'elle s'en rende compte, cette vulgarité sous roche correspond à la sienne. Il y a en eux des choses communes qui s'accrochent. Ils pourraient s'entendre, et puis elle en fera ce qu'elle voudra. Naissante complicité. Alors, décidément, Edmée adoube Albert.

– Vous êtes bien aimable, monsieur Bonnard. Mais j'ai peur, en acceptant, d'abuser de votre temps,

– Madame, vous me comblez. Je suis désormais à votre disposition, à toute heure.

Brusque retournis d'Edmée, soudain suzeraine, qui ordonne :

– Revenez cet après-midi à cinq heures. Vous commencerez à me montrer votre Shanghai.

– Et M. Masselot ? Son avis...

– Quels scrupules, mon ami ! Ah, ah, beau garçon, vous vous inquiétez aussi des maris... J'espère que vous n'avez rien de malséant dans la tête. Mais je vous fais confiance. Mon mari, comme vous dites, ne sera que trop satisfait qu'un homme respectable veuille bien s'occuper de moi qui m'ennuie. Je serai de meilleure humeur avec lui, ce qui lui conviendra fort bien. À tout à l'heure.

Le pacte est signé. Edmée, d'un petit geste des doigts, donne son congé provisoire à Albert qui, après un baisemain pieux, se retire sur la pointe des pieds, à reculons et disparaît, un sourire béat, long d'une aune, en travers du visage. Mais, dès qu'il se retrouve seul dans la rue grouillante, le sourire s'efface, il a sa figure circonspecte des supputations – ayant réussi au-delà de toute espérance, il s'agit maintenant pour lui de tirer le meilleur parti de ses premiers avantages si heureusement acquis. Dans quel but, dans quel but ?

Le crépuscule s'approche de Shanghai, la lumière est rose sur toutes choses. Quand Albert vient chercher Edmée, c'est l'heure où profiter délicieusement, pacifiquement, des restes du jour en attendant que la fête commence dans les ténèbres illuminées, quand les reflets des gibus et les relents de l'alcool honorable seront la récompense des cliquetis de l'or.

Avant les joyusetés de la nuit, avant de « s'habiller » pour les galas, il y a pour jouir de la fraîcheur tiède du soir, le ballet des belles dames et des beaux messieurs au parc de la Source Pétillante, une vasque d'où l'eau sort comme du soda, avec des bulles. C'est Hyde Park ou le bois de Boulogne à l'exotique, des allées onduleuses et ombreuses se tortillent, non parmi les marronniers ou les platanes mais au milieu des bosquets de bambous et des massifs de flamboyants. Illusion de l'Europe élégante, malgré un pont bombant son dos vers le ciel et un étang à nénuphars. Chorégraphie des calèches. Le gratin de Shanghai est là, par couples légitimes, dans des attelages conduits par des cochers chinois en livrée qui semblent exister bien moins que leurs chevaux. Tout ce monde est occupé à se reconnaître ou pas, selon les critères les plus exigeants du snobisme de Londres ou de Paris. Que sont venus faire en ce haut lieu Edmée et Albert, côte à côte dans leur voiture de location, Edmée avec son décolleté, frimoussante, Albert avec son canotier sur l'occiput, eux les impurs, la pécheresse et le petit Blanc ? Car évidemment, les

yeux du Tout-Shanghai les contemplant avec une stupéfaction fascinée. Scandaleux... *shocking*. Il semble que le parc de la Source Pétillante ne soit qu'un chuchotis autour d'eux, un vent d'exclamations, d'appréciations outragées, avec mines à l'appui. Mais Albert, pas gêné du tout, soulève son canotier en une goguette respectueuse, chaque fois qu'il aperçoit quelque couple qu'il a l'honneur et l'avantage de connaître. Ainsi montre-t-il à Edmée que lui, même s'il n'est pas tout à fait *up*, est quand même quelqu'un qui a des relations. Ensuite, se rengorgeant tout en replaçant sur sa tête son couvre-chef de paille tressée, il se penche vers elle pour lui dégorger les horreurs cachées sous les apparences morales de chaque ménage respectable. Poubelles de Shanghai sortant de la bouche d'Albert qui ne manque pas d'ajouter ce commentaire philosophique : « Ah ! l'humanité n'est pas belle... »

Albert se demande longuement où produire Edmée sans trop de dommages. On sait que la réflexion, c'est son fort. Il pèse, soupèse. Pas le britannique Shanghai Club, cet immense temple à pilastres, à colonnes, à frontons victoriens où, dans une profusion de salles cossues, sombres, lourdes de meubles en cuir trop confortables, une centaine de salles au moins, les gentlemen se livrent aux « entertainements » convenables, à commencer par l'ivrognerie, art sérieux et appliqué, protégés par les fanions des régiments britanniques des Indes et par les coupes d'argent ayant récompensé des victoires au cricket. Mais Albert se ferait refouler, car il n'a jamais pu être membre de ce club. Et puis, d'ailleurs, Albert se méfie des Anglais qui, dans leur flegme, sont capables de tout...

Alors il ne reste que le Cercle Sportif des Français. Là c'est la bonne franquette, la jovialité, les engueulades, les tournées. Ça brame et ça se congratule, ça se chamaille et ça se bécote, ça se fâche et ça se réconcilie.

Leur arrivée fait l'effet d'une bombe. La compagnie présente, dans un premier temps, est réduite au mutisme, elle reste bouche bée et les gobe des yeux. Puis, quelques murmures : « Vous savez, c'est Albert le fricoteur et la pépée de Masselot... Quel culot ! » Mais l'inévitable consul général de France, qui avait pourtant jusque-là évité Edmée, s'interrompt de siroter et, sans vergogne, se précipite vers eux. Maintenant que la poule de Masselot est là, il a intérêt à lui faire des ronds de jambe car ce gêneur de Paris peut mettre le nez dans ses affaires pas méchantes mais quand même un peu malodorantes... Donc, il se rue sur Edmée, s'adressant à elle comme s'il ne voyait pas Albert : « Madame Masselot, madame Masselot, quel honneur pour moi et la colonie française ! Veuillez accepter de venir à ma table où je vous présenterai quelques personnalités de

notre concession, M. le président de la Cour, M. le directeur de la Banque d'Indochine à Shanghai, M. le chef de la Sûreté... »

Albert est furieux. Heureusement, Edmée, avec son ingénuité – ah, l'ingénuité d'Edmée ! –, vient à son secours d'une voix douce : « Je vous remercie beaucoup, monsieur le consul général, mais je suis en compagnie de M. Albert Bonnard, qui a eu la générosité de prendre soin de moi... » Et vlan ! Le consul général en reste comme deux ronds de flan, il bat piteusement en retraite, sans insister.

Albert se dit que tout cela est absurde, absurde, absurde... il ne manquerait plus qu'il se brouille avec le consul... mais il ne faut pas renoncer. Moins que jamais. C'est son devoir, sa chance aussi. Et puis, Edmée lui plaît. Autour d'eux, les « amis » pètent de plaisanteries, tous s'y mettent, et elles sont lourdes. Albert accablé, la mine pincée, manifestement pas content, leur fait de petits signes de discrétion. Ils prennent Edmée pour sa « blonde ». Edmée, pas du tout offusquée, hilare, a la réplique. Il émane d'elle une sorte de complicité maligne et un peu veule. Et elle boit, elle boit, elle trinque et ça trinque autour d'elle. D'une certaine façon, elle les domine, ces mal élevés.

Enfin, soulagement, elle donne le signal du départ. D'abord gerbe des « Au plaisir, madame », des « Mes respects, madame », lancés par les « amis » ricanant sous prétexte de politesses. Puis le Cercle Sportif à traverser, tous les yeux sur eux, entre l'approbation et la désapprobation, des murmures flatteurs, d'autres beaucoup moins, quelques « C'est indécent » provenant de douairières emperlousées. Mais cela s'arrange grâce au consul général qui vient les saluer sur le seuil. Il a repris ses esprits, il dit : « Madame, vous voyez qu'à Shanghai, les Français sont encore plus Français qu'en France. »

Dehors. L'épaisseur de la nuit, des milliers, des millions de lanternes trouant l'opacité. Edmée est étalée dans un pousse-pousse, Albert dans un autre ; tous deux roulent de front dans le grincement des roues de bois, tirés par des coolies au torse nu où coule la sueur. Edmée et Albert, séparés mais côte à côte, avancent dans Shanghai au rythme de leurs chevaux humains, carcasses d'hommes efflanquées et inépuisables, qui trottent sans qu'on entende aucune respiration. Parfois ils poussent des grognements animaux pour disperser les cohues et poursuivre leur lancée - vers où ? Edmée se sent loin... Albert prend soin de guider les coolies en leur jetant les mots d'un dialecte chinois, sans quoi ils iraient éternellement, vers nulle part. Edmée, qui n'apprécie pas longtemps les nostalgies, se réveille et apostrophe Albert, de véhicule à véhicule.

– Albert, je vais vous faire une déclaration sincère – vous savez

c'est une faveur, je suis rarement très sincère et puis je ne fais pas de déclarations. Eh bien, pour moi qui ne vous connais guère, depuis quelques heures à peine, vous êtes désormais un ami, un grand ami, ne disons pas pour toujours, on ne sait jamais, mais pour longtemps. Je vous aime bien. Mon amitié est précieuse, c'est une valeur sûre.

Albert n'est plus qu'un ballon de débordements.

– Madame, chère madame, je ne peux que...

– Allons, Albert, calmez-vous. Appelez-moi Edmée.

– Madame... Edmée, Edmée, je suis si ému...

– Allons, mon bon Albert, remettez-vous. Mais, mais, je vous apporte plus que moi. André sera votre ami aussi, je vous le garantis. Vous l'amuserez, vous vous entendrez bien.

Albert croit rêver. Il n'avait pas espéré tant ! Les coolies trottent toujours, jambes-chenilles. Les voilà arrivés. Un Albert plein de lui, radieux, entreprend, en homme fort et sûr, de faire ralentir ces robots en guenilles, ce qui n'est pas facile tant ils semblent déterminés à poursuivre toujours leur course, en gueulant de tous leurs solides poumons. Enfin ils s'arrêtent, ruisselants, haletants, exagérant leur épuisement dans l'espoir de recevoir plus. Une fois qu'ils ont abaissé leurs brancards, Albert leur jette quelques sapèques qui tombent sur le sol gadouilleux. Avec une avidité affamée, ils s'accroupissent dans la boue pour les ramasser, et ils se relèvent transfigurés de bonheur, avec des sourires humains, car leur récolte a été bonne. Il ne faut pas croire qu'Albert ait agi ainsi par méchanceté, mais il ne veut pas attraper une sale maladie par le moindre contact avec ces charognes en proie à toutes les lèpres. Et puis les Blancs agissent comme ça, plus mal souvent, payant à coups de poings, de pieds, de cannes, de sticks. Albert est bon, Edmée l'a bien vu.

Edmée et Albert sortent de leurs engins respectifs, faits pour le vil populo, devant la somptueuse résidence d'Edmée, où des portiers chamarrés, stupéfaits, accourent vers eux comme pour les laver de toute contamination en les savonnant de respect. Edmée respandit. Baisemains. Elle recommande avec un souffle appuyé, insistant :

– Revenez demain matin. Revenez chaque matin. Je compte sur vous, mon ami.

– Demain je serai là, tous les jours je serai là...

C'est le grand serment, la tisane d'amour. Edmée s'échappe, elle disparaît non sans s'être retournée un instant sur le seuil pour envoyer un mignon petit baiser.

Après s'être assuré qu'elle était rentrée chez elle, Albert s'éloigne en sifflotant une chanson leste, il allume soigneusement un gros cigare, il rajuste sa cravate, il gratte d'un ongle le devant de sa veste pour en enlever une tache, il se secoue, on dirait qu'il veut chasser de lui des odeurs indiscrètes, en somme il se livre aux petites maniaqueries purgeantes qui concluent le plaisir et l'ennui d'une conquête. Mais il sait que ce n'est pas ça, c'est tellement mieux, tellement plus important. En une journée, une seule, il s'est acquis le statut d'Ami, avec hypothèque sur André...

Dans la salle à manger, la conversation reprend, morne ment gaie. Elle porte sur les bourdes mondaines de l'épouse d'un ambassadeur noble et surtout très riche grâce à ses alambics distillant un alcool qui fait voir trente-six chandelles et qui se vend à travers l'univers – c'est ainsi que ce monsieur contribue le plus, bien davantage que par ses titres, à la renommée de la France. Sa femme, quant à elle, quelle disgrâce !... Elle fait rire les salons des quatre continents où l'on boit l'élixir de son mari. Donc, à notre table, chacun de narrer, plus par devoir que par conviction, les mésaventures de cette dame qui, auparavant, avait été une cantatrice volumineuse, célèbre, mais plus par sa stupidité que par ses contre-ut. André hoche la tête avec indulgence. « Au moins, elle a bon cœur. Il lui sera beaucoup pardonné. D'ailleurs si l'on passait en revue les dames de nos diplomates... Hé, hé... » Petit rire désabusé. Anne Marie lance un coup d'œil vers Edmée.

C'est alors qu'apparaît une soubrette, en tenue complète de soubrette : tablier coquin, coiffe amidonnée de dentelle sur la tête et manchettes amidonnées de dentelle aux poignets. C'est un mastodonte, un corps de grenadier, un amas solidifié de poitrine, un bastion de postérieur, des jambes en colonnes. Avec cela, d'âge canonique, une matrone chignonesque, roussâtre de tignasse, blanchâtre de peau. Sa figure est effrayante, une surface aplatie, aux traits écrasés, aux yeux lavasses. Elle n'a pas d'expression ou plutôt son expression est celle d'une indifférence solide, contenant une colère qui se perçoit à petits relents. Elle n'est donc pas avenante du tout, revêche même, malgré un permanent sourire contraint et faux. Dans sa placidité dangereuse, elle ne daigne distinguer qui que ce soit, ni Anne Marie, ni Edmée, ni même André. C'est Eugénie, la fameuse Eugénie, une fine mouche, au service des Masselot depuis toujours, connue du monde entier et connaissant le monde entier. Une vigilance, une ruse, un instinct, un flair, une expérience formidable de la vie ! Mille oreilles à la fois.

Je la crains un peu, beaucoup, Eugénie... Mais ce soir, elle n'est pas trop maussade, et surtout elle apporte un gigantesque amas

d'asperges – ce que je préfère au monde – posées sur un lourd plat chinois de porcelaine, où des bleutés caracolent, taches confuses qui s'emmêlent. Ces asperges sont énormes, entassées dans le même sens, les unes à côté des autres, avec leurs corps blancs et leurs têtes violettes. Eugénie fait parfaitement son service. Elle commence par Anne Marie... J'attends mon tour, le dernier, avec impatience mais ma joie est déjà si voyante qu'André me demande avec une lueur amusée dans les yeux :

– Tu aimes ça, Lulu, hein?

– Oui, j'aime ça... Je n'en ai plus mangé depuis Tcheng Tu...

Tcheng Tu... La Chine...

Cinquante ans, et plus, après ce dîner je me rappelle jusqu'à quel point tout, chez les Masselot, baignait dans la Chine ; y compris ceux du cénacle qui n'y avaient jamais mis les pieds mais qui, pour faire leur cour, chinoisaient, tant les souvenirs célestes d'André et d'Edmée restaient sacrés.

S'il y a un petit garçon heureux sur la terre, c'est bien moi. Je suis fou de bonheur. Tout me plaît dans ce dîner. Du coup j'éprouve de la tendresse pour mon père : c'est grâce à lui que je suis là.

À Shanghai Albert ne manque pas de pousser ses avantages. L'affaire est trop belle, c'est l'affaire de sa vie. De plus, sa vanité est flattée : il plaît à Edmée. Il se dit qu'il ne faut pas trop penser, qu'il vaut mieux se fier à son instinct. Il a confiance.

Le deuxième jour, obéissant, il est arrivé chez Edmée avec un nouveau bouquet de roses, qu'il lui tend cérémonieusement. Où a-t-il trouvé l'argent pour acheter ces fleurs qui valent une petite fortune ? Enfin... peu importe ! Edmée est satisfaite, elle s'empare des roses, les presse contre elle, les respire, les dispose dans un vase à côté du vase contenant les roses de la veille, qui ne sont pas encore fanées, juste un peu plus odorantes et épanouies.

– Vous faites des folies pour moi, Albert, des folies. Que vous êtes gentil ! Je suis bien contente que vous soyez venu, je vous attendais. Figurez-vous que j'avais peur que vous n'ayez oublié.

Protestations indignées d'Albert.

Edmée n'oublie pas la promesse de la veille.

– Tenez, je vais vous présenter à André.

Le moment tant attendu par Albert – sa convoitise ! Dieu, Dieu faites qu'il plaise à Masselot. Edmée appelle André qui travaille dans une pièce voisine. Il note, il annote. Il s'arrête d'écrire, il se lève, il

arrive avec ses plis de charme au coin des lèvres, les moustaches remontant vers les joues effilées de bonne humeur, les yeux pétillants sous le léger bombé du grand front, la main prête à se tendre. Il s'amuse. Albert se courbe, se redresse. André est devant lui, à peu près de sa taille, encore jeune, bienveillant, un bon sourire sur le visage. Le coeur bat à Albert. Serre-mains pendant qu'Edmée pépie :

- André, c'est M. Albert Bonnard qui, hier, a bien voulu me sacrifier son temps. Grâce à lui, tu le sais, j'ai passé une délicieuse journée. Il veut aujourd'hui encore s'encombrer de moi. Remercie-le.

André remercie, et même il trousse un compliment à sa manière :

- Cher monsieur Bonnard, vous avez su distraire Edmée. C'est une qualité précieuse car ma femme est difficile. Alors croyez non seulement à ma gratitude, mais à mon estime.

André reste un instant à regarder Albert éperdu de bonheur, avec une sorte de papelardise, il le déguste. Il a déjà jaugé son homme – il correspond exactement à ce que lui en avait dit Edmée : « une bonne pâte ». Évidemment, il n'est pas désintéressé, mais il n'est pas dangereux, ni même compromettant. Et puis il ne va pas s'arrêter à cela, lui, André Masselot. Cet homme lui convient, il appartient à la race rare, qu'il apprécie assez, des fripouilles qui voudraient bien être honnêtes. Certes, il se renseignera mais par acquit de conscience. Avec lui, Edmée ne risque rien, il va bientôt être son chien. Il sera soumis, sage, et gardera sa prudhommerie de séducteur. Sa vulgarité solennelle divertit André. C'est curieux comme lui, le paragon de toutes les distinctions, est attiré par certaines vulgarités ; celle d'Albert lui agréée, lui tape dans l'œil, c'est une curiosité, un bibelot unique dans son genre.

Ainsi donc, condescendance chaleureuse d'André, bégaiements d'un Albert trop ému, joyusetés d'Edmée. Soudain, elle éclate, elle fuse :

- Sais-tu, André, que les gens me prennent pour la petite amie d'Albert ? Si tu avais vu leurs têtes au Cercle Sportif ! Ils étaient si crétins, si vilains, que je me suis amusée à les faire marcher un peu. Vous me pardonnez, Albert.

Albert ne sait que penser, il est aux abois, si jamais André... Il n'arrive qu'à ânonner comme la veille :

- Mais madame... Chère madame, je vous assure que non, ils vous respectent, ils vous respectent...

André, d'abord silencieux, a un petit rire un peu irrité, puis il

tranche sur un ton désabusé :

– À Shanghai, que voulez-vous que ces pauvres hères puissent imaginer d'autre ? Il n'y a pire espèce d'imbéciles que ceux-là, ceux qui réussissent en affaires. Et ils réussissent... Edmée, vous avez eu bien raison de vous amuser d'eux. Excusez-la, monsieur Bonnard.

Silence. André reprend comme pour lui-même :

– D'ailleurs, c'est sans importance, aucune importance... Je réglrai ça.

Albert se sent dans ses petits souliers. Mais André se met à le pommader, à le rassurer, il daigne s'enquérir de lui, comme s'il n'était pas un « petit Blanc » douteux. Albert débite, avec une modestie qui se veut à l'aise, son pathos, les fariboles qu'il a déjà déversées à Edmée : il est acheteur... les bijoux... les plus illustres maisons de France... André prodigue des marques d'approbation au fur et à mesure qu'Albert semble croire davantage à ce qu'il dit, semble croire qu'on le croit, ce qui ne fait que confirmer ce qu'il est : un « faiseur » aussi. Pas d'importance, pas d'importance. Rien n'a d'importance ! Mais là où André tend l'oreille, là où il est surpris, c'est quand Albert, mine de rien, révèle qu'il pratique couramment le mandarin, sans compter cinq ou six autres dialectes célestes, qu'il connaît déjà cinq à six mille caractères – non seulement il les lit, mais il peut en peindre un grand nombre. André est interloqué, ça, par exemple, c'est important ! Albert se lance :

– Oui, à Tcheng Tu, dans la province du Sseu Tchouan où j'ai longtemps séjourné, car c'est le grand marché du musc au pied du Tibet, j'habitais chez un lettré ruiné, mais de la plus vieille école, qui m'a enseigné la beauté de la calligraphie.

Albert entre dans les détails techniques, comment il a appris à délayer jusqu'à la bonne consistance le bloc d'encre noire solidifiée, comment il a déformé sa main pour tenir un pinceau, comment il est parvenu à dessiner les traits – toute une minutie avant d'atteindre l'élan inspiré qui jaillit en une seule coulée, celle de l'âme, celle de la vie. Albert ne ment pas, il parle avec amour, il est même éloquent. Il remonte de mille pieds dans le jugement d'André. La conversation s'engage sur Confucius, Bouddha et le Nirvana, Lao Tseu et le Tao, la Voie... Albert n'est pas un savant, mais il est familier de ces génies, il a pratiqué leurs leçons millénaires avec des mandarins, des bonzes, des mystiques. Du coup André l'invite à déjeuner. Repas intime. Là encore, Confucius, Bouddha, Lao Tseu. Edmée bâille, elle s'étire, à la fin du déjeuner, elle demande :

– Aujourd'hui, Albert, montrez-moi quelque chose

d'extraordinaire.

Ce soir-là, lorsqu'il reconduit Edmée, il est prié de la suivre. André est là.

– Avez-vous passé une bonne journée ?

Edmée raconte : Albert l'a emmenée au Grand Monde, la métropole du jeu. Et puis, ils sont retournés au Cercle Sportif où le consul général lui a renouvelé ses offres de service. André grommelle :

– Cet homme, je l'ai peut-être mal jugé. Au début, il était réticent, offusqué par moi, pris de peur. Son dossier secret comporte des réserves. Il m'est facile de le faire dégommer. Qui est-il vraiment, Albert ?

– Un excellent consul général. Mais il craignait sans doute que vous ne mettiez le nez dans certaines de ses petites manigances.

– Oui, je sais vaguement... mais dites.

– Oh rien... Comme c'est son devoir à Shanghai, il est au mieux avec tout le monde, y compris avec les honorables gangsters.

– Vraiment ?

– Ce sont des gens d'ordre. Le consul sait les utiliser. Il est malin... Mais il redoutait que vous ne compreniez pas... Il sait maintenant que vous comprenez tout.

André jette un coup d'oeil amusé sur Albert.

– Oui, oui, je comprends tout...

Ce consul fripouille, il doit avoir des accointances avec Albert, mais ça n'a pas d'importance, aucune importance, au contraire.

Dès lors, tout va bien pour Albert, tout ira très bien. Chaque matin, il se pointe avec un bouquet de roses, il distrait Edmée, il parle de la Sagesse avec André

C'est bien joué, Albert. Il est l'ami, l'intime du couple.

Les semaines passent. Les mois passent. Puis arrive le moment des derniers bouquets, des dernières balades : les Masselot vont quitter Shanghai pour s'enfoncer dans la vaste Chine, vers les petits postes français perdus là-dedans.

Albert veille au grain, il faut que son dessein s'accomplisse. Il n'a plus de temps à perdre. Alors, pour pousser ses pions, pour s'approcher de son but maintenant qu'il connaît bien Edmée et qu'il sait comment le mieux l'appâter, il lui offre un cadeau amusant :

une veste et un pantalon de « petite fleur », un ensemble très simple, moulant, l'uniforme du devoir et de la science des travailleuses du plaisir. Avec, en plus, une calotte tressée brodée de perles.

Edmée, sur-le-champ, s'est habillée en fille de joie chinoise, elle s'est contemplée, ravie, dans les miroirs de l'appartement et elle en est arrivée à cette conclusion extasiée :

– Ça me fera une petite tenue d'intérieur très agréable.

Alors, Albert a dit à Edmée, en penchant un peu la tête de côté, avec son air sérieux, qui se voulait détaché :

– Chère Edmée, je sais qu'André doit se rendre dans la vallée du Yang Tse Kiang où les Anglais, après la déroute des Boxers, sont en train d'installer leur imperium en force. Ça inquiète Paris, et André est chargé d'examiner ce que les Français pourraient faire.

Edmée le regarde, rusée, divertie, sentant que son excellent Albert va enfin dévoiler un peu ce qui l'agite. Il en est à son préambule. Elle se borne à attendre, et devant son silence, il reprend :

– Je dois aller à Tcheng Tu, tout au bout du Fleuve, près du Tibet pour le musc. Si nous partions ensemble, je continuerais à vous rendre service, à André et à vous, de mon mieux, je crois que mon expérience pourrait vous être utile. Je voudrais même vous faire connaître Tcheng Tu. Là-bas, Edmée, je vous trouverai des œuvres d'art uniques, des trésors.

– Ah, Albert, vous êtes impayable, impayable...

Albert ne se démonte pas.

– Et puis, je présenterai à André tous les lettrés qu'il voudra.

Elle s'amuse beaucoup.

– Ah, Albert, Albert... vous avez du culot... C'est promis, je parlerai à André.

Le soir, devant Edmée, André pose sur Albert son regard spécial, pas dupe, cynique, amusé.

– Désormais, appelez-moi André.

André sait tout d'Albert, évidemment, et Albert sait qu'il sait tout. Ce bon apôtre de consul général aura « déballé » ses « tuyaux », il en connaît sur lui, le bougre. Mais c'est sans importance, aucune importance – comme dirait André –, Albert en est sûr. En effet, sans explication superflue, André, par une petite phrase un peu sèche, règle le problème :

– Edmée m'a dit que vous désiriez vous joindre à nous et même nous emmener à Tcheng Tu. C'est d'accord.

Voyage éblouissant. Albert se dédoublant, se multipliant, pour ouvrir les portes de la Chine devant André et Edmée. Le Fleuve d'abord, ses folies, ses splendeurs, pendant trente jours, jusqu'à Tchoung King. Et puis la caravane de chevaux et de mulets pour s'enfoncer dans le Sseu Tchouan jusqu'à Tcheng Tu. Albert épuisé mais radieux – parce que ça marche bien. Il prévoit tout. Errance magnifique d'un roi et de sa reine, organisée de main de maître par le factotum Albert. Divagation amoureuse aussi, car Albert Bonnard s'y connaît en voluptés chinoises et il les leur offre toutes.

Succès complet, c'est à Tcheng Tu qu'Edmée s'empare définitivement d'André, qu'André prend la décision d'épouser officiellement Edmée. Triomphe de la vertu !

À Tcheng Tu, le consul de France a décampé, tellement il a eu peur quand Tseu-Hi a ordonné l'hécatombe des Barbares. Mais ce n'était pas un vrai consul, juste un agent consulaire, quelque Levantin inclassable, grec, turc, arménien, ou n'importe quoi, qui couvrait du drapeau français ses trafics. Albert a installé André et Edmée dans la demeure du poltron, un beau yamen abandonné auquel aussitôt il a rendu la vie, trouvant des serviteurs et tout ce qu'il faut. Puis il a fait hisser l'étendard tricolore comme s'il était consul lui-même. André a laissé faire. Alors, tout satisfait, Albert leur a livré la ville.

Tcheng Tu. Albert enfonce André dans la Chine, dans ses secrets.

Premier soir : audience du vice-roi. Edmée n'est pas là. André dans sa tenue chamarrée de diplomate et Albert en frac. La nuit. Des murailles franchies, un labyrinthe, des salles, des torches, des visages entraperçus, des haliebardes. Un trône. Le vice-roi dans ses atours ressemble à un singe. Il grimace, il émet des sons. Albert traduit. Puis un long repas composé de choses visqueuses. La voix du vice-roi fait des bruits de hoquet. Elle éructe dans les sourires et les salutations. C'est pour célébrer l'amitié éternelle de la France et de la Chine. André répond avec toute sa dignité. Alors reprend l'essoufflement cliquetant du vice-roi : il est en train de purger la surface de la terre des exécrables criminels qui ont voulu attenter à la vie des hommes blancs, ces bienfaiteurs de l'Empire Céleste. Ensuite l'Ordre Éternel régnera à nouveau... Albert dodeline de la tête pour approuver, André est majestueux face au petit bonhomme simiesque qui est encore plus majestueux que lui dans sa haine qui se sent. Duplicité. Tout ment. L'obscurité ment. André en éprouve une jouissance.

Quand il retourne auprès d'Edmée, à le voir tellement impressionné, elle rit. L'Empire Céleste ne l'épate pas, elle. Il la rend encore plus sensuelle, c'est tout.

Les jours passent, radieux. Visites, achats, excursions, Albert : un miel. A-t-il un secret ? Parfois, il se met à entretenir André de considérations politico-économiques, sans avoir l'air d'y toucher. Il y revient souvent, obstiné. Toujours, dans sa bouche, les ressources du Sseu Tchouan, son innombrable population, l'intérêt pour la France de construire un chemin de fer depuis l'Indochine jusqu'à Tcheng Tu. La première fois, André répond avec une approbation un peu ennuyée :

– Je sais, je sais. Ça préoccupe nos autorités d'Hanoi. Au Quai nous sommes au courant, nous y pensons... C'est aussi pour ça que je suis venu ici, mon cher Albert.

Albert sursaute. Il est surpris, il est satisfait. Alors il se met à insister plus lourdement et André s'embrume. Albert est inquiet, Edmée elle-même souligne :

– Albert, ne soyez pas trop sérieux. Vous devenez embêtant.

Mais arrive un jour, le jour... André, avec l'imprévu qu'il prend plaisir à sécréter, son amusement à forger le destin, son caprice royal, revêt son sourire intérieur et, à l'improviste, d'une voix posée, dit, comme s'il s'agissait d'une chose banale :

– Albert, Edmée vous adore. Je vous apprécie. Nous vous devons beaucoup. Je n'aime pas être en dette... Alors, demandez-moi ce que vous désirez, je vous exaucerai dans la mesure de mes moyens. Je peux beaucoup... Je vous le permets, réclamez-moi l'impossible.

Albert, dans un élan incontrôlé, le fond du fond de ses souhaits même pas formulés à lui-même tellement c'est énorme, tellement ça lui semble irréalisable, s'entend répondre :

– J'aimerais entrer aux Affaires étrangères, devenir un diplomate.

André sourit. Il s'attendait à cette requête. Il sait, et même il jouit de savoir qu'Albert n'est qu'un petit espion payé par l'Indochine, que c'est sur ordre, avec des instructions précises et des fonds spécialement débloqués qu'il les a approchés, Edmée et lui. Il sait que ce minable les a ensuite courtisés, pour les amadouer, les influencer, les entraîner au Sseu Tchouan, dans le but, sur place, de mieux lui « vendre » le chemin de fer. C'est cela, la vérité d'Albert, somme toute, juste un « flicaillon ». Toute cette intrigue, André a pris plaisir à y entrer, à la laisser se développer comme s'il était aveugle. Mais la conscience professionnelle d'Albert lui sied. Et

aussi, d'une certaine façon, Albert s'est mis à les aimer. André est sûr que, s'il le veut, il peut s'attacher Albert complètement, en faire un bon agent. Enfin André est tenté par un vice, celui du pouvoir. Il peut tout. Prendre pour lui, pour Edmée, ce tâcheron, ce besogneux et le métamorphoser en diplomate. Oui, il peut ça, André... Et puis cela fera plaisir à Edmée.

Albert est sûr qu'André connaît son double jeu. Et pourtant il n'est pas honteux, il n'a pas peur. Car d'une certaine façon, il n'a pas abusé, il n'a pas trahi. Il aurait pu avouer, mais cela aurait été contraire à sa conception du devoir. Et c'est beaucoup mieux comme ça. André et Edmée l'ont bien deviné, ont compris qu'il leur était acquis. Certes, André pourrait, sur-le-champ, le réduire en cendres : quoi, le Quai pour Albert le fouinard, pour Albert le prétentieux ! Retourne donc à ta savate, savetier ! Mais Albert, finaudier, sent qu'André l'a à la bonne. Et puis, dans l'état où en sont arrivées leurs relations, ce fleurissement, cette intimité, ce serait d'une mesquinerie à laquelle ne s'abaisserait pas le fier André. Mais de là à ce qu'il lui ouvre carrément les portes du paradis !

Et pourtant :

– Eh bien, mon cher Albert, c'est entendu. Je vous le promets, vous entrerez dans la carrière... Dès mon retour en France, je ferai le nécessaire. Vous viendrez à Paris pour régulariser votre situation – un concours pour vous seul, candidat unique, et qui sera, je vous le garantis, une simple formalité. De plus, je vous désignerai comme vice-consul à Tcheng Tu, puisque le poste est vacant, pour vous occuper du chemin de fer, officiellement, au titre des Affaires étrangères.

Il a raison, André, de lui faire confiance. Il va voir ce qu'il va voir, de quoi il sera capable, Albert, dès qu'il aura son costume et son bicorné. Il le fera le chemin de fer. Il complotera, il fomentera des guerres pour lui, monsieur le consul Albert Bonnard !

André rit. Albert rit. Et puis, à nouveau sérieux, il remercie André qui prend un petit air dégagé, pour repousser ses remerciements :

– Vous ne me devez rien. La pensée m'est venue que vous étiez un débrouillard, et que, dans ces contrées difficiles que vous connaissez bien, vous pourriez rendre des services à la France.

La France a besoin d'Albert ! Il boit du petit-lait.

Ensuite, tout s'est passé comme prévu. Les Masselot sont repartis pour la métropole et très vite après, le consul général annonce à Albert, avec jubilation, l'avis qu'il vient de recevoir pour lui : sa nomination et sa convocation au Quai.

Pour la première fois de sa vie, Albert voyage en première classe. Il coquiquète.

Accueil merveilleux d'André et d'Edmée.

Concours où, en effet, Albert est seul candidat – reçu, reçu !

M. Albert Bonnard est diplomate, un vrai diplomate.

Exploration du ministère des Affaires étrangères, de ce qui va devenir son antre, son monde, visites et révérences aux « collègues » qui le regardent du coin de l'œil, comme une curiosité, lèche aux excellences et galanteries polies avec les dames secrétaires qui vont, en effet, l'avoir dans leurs petits papiers. Être bien avec les subalternes, ceux de la valise, du télégramme, c'est précieux.

Albert fréquente chez Edmée et André comme s'il était le grand enfant de la maison. Edmée lui apprend à devenir un diplomate. C'est toute une éducation que de se sentir un diplomate, de l'être. Leçons de maintien, de bien parler, de bonnes convenances, avant tout le sens de l'opportunité, comment se comporter intelligemment, comment avoir l'esprit fin et la répartie juste, ne pas exagérer les effets, tout dans la nuance. Savoir être servile avec noblesse et grave avec légèreté. Progrès d'Albert, qu'André constate avec une ironie bienveillante. Albert est au point, le devoir l'appelle, il va rejoindre « son » poste, son premier poste.

Eugénie présente les asperges à Anne Marie avec une vague esquisse de sourire, une face à moitié avenante, ce qui pour elle est le comble de l'amabilité. Et moi qui craignais qu'à défaut d'empoisonner ma mère, elle lui témoigne rudesse et insolence ! Car je sais – tous le savent – qu'Eugénie est l'âme damnée d'Edmée, sa « conseillère » écoutée, son ministre personnel des hautes et basses œuvres. Elle est depuis toujours avec Edmée, depuis sa naissance, elle l'a accompagnée à travers tous ses personnages. Certains disent que c'est Eugénie qui a façonné Edmée. Donc je redoutais de la part de la dragonne quelques sournois affronts envers Anne Marie. C'était ne pas la connaître...

Eugénie, dans son épaisseur, s'acquitte à merveille de son service. Mais, après Anne Marie, elle retrouve son aspect revêché. Elle présente aux dames, à Rose et à Diane, en même temps que son plat, une face butée et fermée. Elle n'ouvre même pas les grilles de sa maussaderie pour sa chère Edmée. Qu'est-ce que cette conduite signifie ? Vraiment la vie me paraît remplie d'énigmes, de ruses, de stratagèmes, de pièges, mais peu m'importe... Car Eugénie, après avoir offert ses asperges aux messieurs, c'est-à-dire au Rapin puis à Hector, arrive à moi – je passe avant André, comme si j'étais déjà un

vrai monsieur. Et, pour moi, elle retrouve une gentillesse insoupçonnable, elle m'aide à me servir. À vrai dire, c'est en enfant goulé que je m'empare d'un tas d'asperges, les plus grosses. Je ne suis que mains qui prennent, bouche et ventre à remplir.

Les yeux d'Anne Marie me grondent – elle me surveille, elle veut impérativement que je sois propre et décent. Seigneur, que c'est difficile de manger convenablement des asperges ! Il faut, pour y arriver, une fameuse bonne éducation. Je remarque qu'à table, ça occupe la société entière, tout le monde s'applique laborieusement, en silence – seuls Anne Marie et André sont à l'aise. Je m'escrime. À Tcheng Tu, j'utilisais mes doigts, ici je suis condamné à procéder avec mes couverts. Mais, quand j'avale ma première grosse tête bien décapitée, saignante de sauce blanche et dûment convoyée jusqu'à mes lèvres, je pousse un hoquet de plaisir, je jouis... André est ravi, il reprend sa conversation avec moi.

– Je vois que tu aimes vraiment ça, les asperges...

– Ah oui, oui... elles sont presque aussi bonnes qu'à Tcheng Tu.

– Je ne savais pas qu'il en poussait en Chine.

– C'est maman... elle les a fait planter... Les Chinois ne connaissaient rien de pareil, ils étaient stupéfaits et même ils avaient peur.

André se retourne vers Anne Marie :

– J'ignorais que vous fussiez une aussi bonne jardinière.

– Vous le savez, André, j'ai été élevée à Ancenis. À Tcheng Tu, l'idée m'est venue que les légumes de mon Anjou pouvaient très bien venir dans le potager du consulat. J'ai essayé, avec les asperges, avec les artichauts aussi, les tomates. Ça a réussi.

– Anne Marie, je vous félicite... d'avoir ainsi répandu la culture, je veux dire l'agriculture française, en ce Sseu Tchouan lointain.

Moquerie tendre d'André. Grâce aux asperges d'ici et de là-bas, Anne Marie et André se regardent plaisamment. Elle rougit, il rit. Puis tous deux se remettent à manger, sans un mot de plus. À nouveau, la figure d'Edmée est dure, très dure.

Moi, je suis parti dans les souvenirs. À Tcheng Tu, presque à l'aurore, nous allions faire notre récolte d'asperges. Bonheur, image tendre, fraîche, la plus heureuse que j'aie jamais eue de ma mère. Comme si, au lieu d'être Mme Bonnard la consulesse, elle était retournée à sa jeunesse, elle avait retrouvé sa terre, une nature douce et belle, les plaisirs simples et tranquilles, les fruits, les

champs et les bois. Une Anne Marie inconnue de moi, devinée par moi, celle qui courait autrefois dans les chemins creux, connaissait les secrets des mares et des haies, leurs hôtes, fréquentait grenouilles et écureuils, sans peur des serpents (elle attrapait, paraît-il, les vipères par la queue !). Elle cueillait les bonnes herbes, la menthe et le cresson sauvages, elle ramassait les baies et les champignons. Elle humait l'odeur des saisons, elle goûtait les sons des carillons d'alentour, venant des clochers qui se dressaient comme des aiguilles à travers la contrée, le bocage, le paysage, son paysage.

L'évocation de cette Anne Marie-là ne plaît pas qu'à moi. Elle ravit aussi André. Sa curiosité est éveillée, et il se met à interroger ma mère. Il procède techniquement, comme s'il s'agissait d'un problème important.

– Mais avec le climat, la mousson, les pluies, la chaleur, comment y êtes-vous arrivée ?

– Oh, à Tcheng Tu, ce n'est pas la vraie mousson ; il y a une saison fraîche. Alors j'ai pensé à faire venir des plants de chez mes cousines Gaudouin, de la Mésangeraie, des vieilles filles charmantes qui ont un potager superbe. Selon mes instructions, elles les ont fait mettre dans des caisses bardées de fer, très solides, capables de résister au voyage. Vous savez que ce n'est pas simple d'arriver à Tcheng Tu. Tout est parvenu à bon port. Le plus délicat a été de convaincre les jardiniers chinois, qui écoutaient mes ordres avec docilité et aussi avec la ferme volonté de ne pas les appliquer. Mais je suis venue à bout d'eux, à force de patience, et de persuasion.

C'est rare qu'Anne Marie parle aussi longuement à André, qui d'ailleurs l'écoute bouche bée, plein d'admiration, bien plus que si elle lui avait tenu des propos prestigieux ou spirituels. Anne Marie consulesse des légumes lui sied – il a pour elle son meilleur sourire, un sourire très long. Edmée est exaspérée, elle s'exclame avec une fausse douceur :

– Anne Marie, vous êtes une fée, vous savez tout faire !

Moi je me mets à vanter l'habileté d'Anne Marie dans la cueillette des asperges. Le plus sérieusement du monde, je donne mes explications à André, qui m'écoute avec attention.

– Je suis calé sur les asperges, mais maman... Elles poussent sur des rangées de sable, bien droites, séparées par des creux. Quand nous allions découvrir les pointes qui avaient surgi pendant la nuit, elle les apercevait mieux que moi... elle a le regard vif. Elle remarquait même celles qui n'étaient pas tout à fait sorties du sol,

qu'on devinait juste par de petites bosses qui soulevaient la surface. Ensuite il s'agissait de les cueillir... Il fallait plonger un couteau dans la terre, au bon endroit, le plus profond possible. Je voulais le faire, mais maman avait peur que je me coupe. Nous nous sommes disputés pour ça, nous avons ri, enfin elle m'a laissé les ramasser souvent.

Je suis content de moi. Je viens de tenir un discours à André, qui s'est instruit. Moi aussi, il m'admire.

– Mon petit Lucien, tu sais faire des choses dont je suis incapable.

– André... Une fois, maman a fait servir des asperges à un Seigneur de la guerre, qui les a mangées pour ne pas perdre la « face » ; mais ensuite il est tombé, il a vomi, tellement il avait eu peur. Nous avons ri...

André est de bonne humeur. Il contemple Anne Marie comme il ne l'a jamais fait. Il la regarde longuement. Edmée est de plus en plus impatiente :

– Anne Marie, vous étiez comme Marie-Antoinette à Trianon. Vous deviez être charmante.

Ces grandes personnes, avec leurs histoires, m'ennuient à la fin. Je ne les écoute plus, je n'en ai pas le temps parce que je bâfre, je me goberge. Eugénie me ressert deux fois. Je me régale. André attend que j'aie fini pour annoncer :

– Qu'on m'apporte le gigot. Je veux montrer à Lucien que je sais me servir d'un couteau moi aussi.

Brusquement il dit à Edmée :

– Puisque des sujets aussi futiles que les asperges vous ennuiant, je vais vous parler de sujets vraiment sérieux : les problèmes internationaux tels que je les vois. Je suis sûr que vous serez passionnée.

Edmée ne répond pas.

Eugénie a déposé devant André un gigot tout grésillant sur son plat d'argent. Lui, un énorme couteau à la main, très souverain, très garde-champêtre, moustaches drues, se met à découper la viande avec son visage d'extrême gravité, celui des grandes circonstances. Il officie. Cérémonie. On entend la nuit de juillet. André opère, précis, méticuleux, hautain.

C'est fini, André a l'air exténué de l'homme qui a rempli son devoir. L'os est à nu, et Eugénie présente les tranches saignantes, bien alignées sur leur plat, à Anne Marie, sous le regard doux et

attentionné d'André. Elle se sent aimée, elle est aimée, les yeux d'André ne trompent pas. Elle se sert de l'entame, pour faire la gamine, une petite espièglerie de son cru. Il la regarde toujours. Eugénie apporte ensuite le plat à Diane, à Rose, à Edmée – celle-ci émet un gloussement moqueur au milieu du recueillement général. Ensuite, les messieurs, le Rapin, Hector et puis moi, qui m'embrouille dans mes gestes et fais dégouliner du jus sur la nappe. Enfin André, lui aussi, est servi. Il mange, tous osent manger. C'est la sainte cène, la communion.

Anne Marie est vraiment en extase, au ciel. Car l'André de ce dîner, c'est son André, le Grand André – pas celui d'Edmée. Elle l'aime, et moi, à ce moment-là, je l'aime aussi.

Je ne sais pas encore que mon laboratoire sera chez lui. Auprès de lui j'apprendrai la France, j'apprendrai les Lumières, la raison, et aussi l'État, le service de l'État. Je serai diplomate comme lui. C'est décidé, je le serai, je me tapirai dans un bureau et je soulèverai la terre, comme lui. Il m'apprendra ce qu'est le monde sous son vernis, l'Absurde et le Terrible du monde, tout est grotesque et tout est magnifique. André m'enseignera le dévouement et la dérision, le devoir et la moquerie, peut-être trop de mépris, de dédain, une vanité insensée, un snobisme hautain, une certaine futilité. Car je participais de lui, même dans ses défauts et ses faiblesses. Je le pénétrais, je le connaissais, malgré mon jeune âge, parce que je le respectais, je le vénértais, je l'admirais.

Pendant des années et des années, pendant toute ma jeunesse, je m'acharnerai à connaître jusqu'aux moindres détails de la vie d'André, afin de pouvoir l'imiter.

Comment le mauvais sujet du Quai d'Orsay, le baladin de la Chine, le recruteur d'Albert, l'André d'Edmée, est-il devenu le Grand André qui plane sur l'univers ? Eh bien, grâce à Félicien qui, un jour, s'est retrouvé ministre des Affaires étrangères, au début du XX^e siècle, quand tout menace.

Brave Félicien. La France et la Paix. Félicien, gloire nationale, n'a connu que la Paix féconde, la Paix harmonieuse, la Paix d'une France qui se croyait puissante, qui était heureuse, qui était promise à toujours plus de bonheur. À condition toutefois... de venger Sedan, de se venger des uhlands, du casque pointu de Guillaume II, du satanique Bismarck. Intraitable là-dessus, le doux Félicien.

Il est patriote, son cœur est triste de la France vaincue par les Prussiens en 70, cette France qui avait été son corps et son âme, la France, terre des ancêtres, limon, tant de siècles...

La victoire de la France, la revanche, il l'espère au nom des générations de Masselot obscurs, petitement acharnés, perdus dans la nuit des âges pour qu'en sorte le Grand Félicien, qui préparera la Victoire de la France – la France tellement à lui, lui tellement à elle – sur la barbarie germanique !

C'est qu'à nouveau en ce début de siècle menacent les hordes, furieuses walkyries, sauvages symphonies, sombres brouillards, forêts noires, science pervertie. Sciences des bourreaux, sciences de l'orgueil dément, sciences de la haine, vous serez punies !

Or du Rhin, tu nous reviendras, tu seras à nous. Alsace et Lorraine, filles violées, profanées, nous sécherons vos larmes, vous qui avez tant pleuré. Ah, quelle joie quand vous vous jetterez dans le giron de la mère-patrie. Ce sera la grande œuvre de Félicien, ministre des Affaires étrangères. Il aura travaillé à la faire venir, à la faire fleurir, cette revanche, cette guerre, Félicien ! Guerre honnie, guerre bénie de la Victoire !

Il tiendra la paix et la guerre entre ses mains, car les nuages, outres à sang, s'amoncellent, peuvent déverser leurs déluges écarlates sur la terre. Ah, jeunes soldats vous mourrez, vous reposerez en héros dans la mer des blés mûrs ou sur les fleurs du gel. Vous mourrez pour le Bien, car il y a des guerres justes, soldats ! En attendant le sacrifice, présentez les armes à Félicien en redingote passant sur le front des troupes ! *La Marseillaise* retentit, *la Marseillaise* vengeresse, *la Marseillaise* qui clame : « Allons, enfants de la patrie... qu'un sang impur abreuve nos sillons... » Le sang impur des Huns et votre sang pur aussi, soldats.

Félicien est innocent. Il est enivré par la plantureuse poitrine de Marianne, son sourire grave, son front d'où s'élancent les astres. Mourir pour la République est une gloire. Honneur aux tués. L'arme guerrière de Félicien c'est l'encre sur les documents officiels de la mort. Pour la France, pour cette cause sacrée, lui si honnête, si bon, il deviendra retors, rusé, cynique, menteur, il remplira ses paumes de la raison d'État, l'ignoble raison d'État qu'il vouait aux gémonies auparavant, belle âme, Machiavel novice. Il nouera des alliances, des réseaux, des filets, des faux filets d'alliances, des liaisons en tous genres, bons mariages, louches coucheries, adultères, trahisons, sales combinaisons, promesses, dots éventées, petites et grandes escroqueries.

Pactes, pactes. Combien de pactes a-t-il signés au nom de la France, Félicien putassier ? Les nations sont des putains, la France aussi, et pour mieux la servir, il doit s'en faire l'entremetteur sur l'échiquier des grands États, leurs maisons de passes prêtes à devenir

des mouiroirs universels. Ses mains laborieuses de savant, tachées des acides des laboratoires, il en fait des porte-plume pour préparer des documents dangereux, contenant déjà leurs charges de morts. Il n'a pas tremblé, il n'a pas eu peur en songeant à « ses » cadavres – car ce seront ses cadavres, ces morts qui seront dus à son paraphe. C'est pour la France, il n'a pas de remords.

Sans son fils André, Félicien n'aurait pas su, pas pu. Sa cervelle de génie faite pour les bonnes créations, les bonnes inventions et les bonnes intentions n'est pas façonnée pour les fracas énormes, les incohérences du monde, l'absurde et l'horreur qui arrivent jusqu'à son bureau. Félicien essaie avec bonne volonté d'apprendre les sortilèges immoraux et détestables qui règlent le sort des États, mais il n'en est pas capable. Du moins il n'en serait pas capable sans André – sans les maîtres mots que lui glisse son fils, les vraies clefs des événements effrayants. Félicien au Quai d'Orsay est grand parce qu'André y est déjà grand.

Félicien est récompensé d'être un bon père, un pater paternissime, un patriarche qui aime sa progéniture. Dès qu'il devient ministre des Affaires étrangères, c'est la promotion extraordinaire d'André, son essor. Heureux favoritisme. André, le pied à l'étrier, est promu secrétaire de troisième classe, il s'envole jusqu'au cabinet du ministre qui est justement son père. C'est ainsi qu'il devient la cervelle de Félicien, qui pourtant en avait tant, mais pas pour cette besogne-là. André, une révélation : monstre froid, urbain, plein de logique, d'illogique, des subtilités de l'inexorable. André fait tout pour Félicien, à la place de Félicien. Il est l'œil et la main du bon ministre. Il est omniprésent, omni puissant, dans le bureau de son père, dans le ministère tout entier, dans les ambassades de France, et même dans les chancelleries et les états-majors du monde, antres des Ulysses et des Vulcains en uniformes brodés de lauriers, ornés d'épées de carton,

Et puis Félicien est mort de sa belle mort. Glorieux décès pleuré par tout un peuple. Il a expiré en odeur de sainteté athée, franc-maçonne et patriotique. Il n'aura évidemment pas les pompes funèbres de l'Église, les grandes orgues et l'allocution de monseigneur l'archevêque de Paris, le Requiem et les bourdonnements des prières sous les voûtes de Notre-Dame, mais il aura des funérailles nationales, laïques et républicaines, avec éloquences en fleuves, gibus des excellences attristées, l'écharpe tricolore sur son cercueil croulant de couronnes. Le gouvernement derrière le savant mort, les savants et les instituts derrière le savant mort, la République derrière le savant mort. La foule curieuse regarde passer le long cortège officiel, le défilé militaire puisqu'il

était grand-croix de la Légion d'honneur. Présentez les armes, tête droite, tête gauche ! Brillez, baïonnettes du respect. Reluisez, sabres au clair ! Généraux, qui sans doute bientôt remporterez la guerre à la tête de vos troupes glorieuses, saluez bien sec, avec révérence ! Généraux, saluez son cadavre qui vous promet la joie, la satisfaction, le plaisir de tant de cadavres ! Félicien vous a bien mâché la besogne, à vous autres étoiles. Les étoiles vont tomber, se multiplier sur vos manches, le ciel en sera vide pour mieux vous consteller. Vous qui plus tard deviendrez maréchaux de France, saluez ! Saluez Félicien, futurs maréchaux !

Après la disparition de Félicien, le chagrin d'André est immense. Mais lui, le fils protégé, au lieu de tomber dans les oubliettes, ne cesse de croître en importance. Il a enfin trouvé son personnage : l'éminence grise, l'anguille sous roche. Secret, acharné, impénétrable, impassible, travailleur inépuisable, sachant tout, se souvenant de tout, des grands mystères et des petits ridicules – les uns et les autres aussi importants pour lui – des potentats et de leurs ballerines qui frétille dans la farandole du globe.

Jamais il ne se présentera sur le grand théâtre, jamais il n'essaiera d'être président de la République, président du Conseil, ministre comme son père, sénateur comme un de ses frères, même simple député. Ce serait bouffon... Non, il restera dans son glorieux trou de « souffleur ». Après avoir été le souffleur de Félicien, il sera le souffleur de la ronde des imbéciles qui, comme dans un manège de chevaux de bois, se succéderont au gouvernement, chacun dans son petit trou, et qui, aussi gonflés et ignares qu'ils soient, se sentiront le besoin de lui, qui ne veut faire que son métier de souffleur, ascendant irrésistiblement jusqu'au grade d'ambassadeur et au titre de Directeur général des Affaires étrangères.

Montée obscure, montée éclatante, montée impérieuse d'André qui saura, avec son orgueil modeste et intransigeant, souple aussi, manier les pantins. Il vivra de leurs suffisances, de leurs insuffisances, de leurs crasseuses ignorances, de leurs nullardes connaissances encore plus dangereuses que leurs ignorances, de leurs petits et grands caprices, de leurs vices mesquins, de leurs rivalités stupides, de leurs querelles de clochers, de leur besoin de gueuler et de donner des ordres puisqu'ils sont des chefs, de leur peur, de leur tremblote, de leur indécision parfois angoissante, de leurs décisions à la va-vite, n'importe comment, sur des humeurs, de leurs fautes impardonnables et pourtant plus que pardonnées – puisque ignorées des peuples moutons –, de leurs palinodies, de leurs gaffes monstrueuses, de leurs malhonnêtetés, de leurs malpropretés, de leurs compromissions, de leur politicaille, de leurs

calculs de Café du Commerce, de leurs lâchetés, de leurs trahisons, de leurs saloperies, de leurs accès de folie, car ils sont fous aussi ces médiocres, certains fêlés par le pouvoir.

André, lui, a la Raison, les fameuses lumières héritées de Félicien. Comme son père, il veut le Bonheur et le Progrès. Heureusement pour lui, il sait que sous ses apparences d'infailibilité, il lui faut tâtonner pour trouver une solution, sinon la meilleure – il n'y en a jamais de meilleure – mais la moins mauvaise. Alors il forge des hypothèses, il les pèse, il les soupèse ; le pour et le contre, il les met dans la balance de sa cervelle, comme un boucher jette des morceaux de viande sur les plateaux de sa balance à carne, pour en mesurer le poids. Mais là, la mesure est difficile à prendre, tout est incertain, douteux, tout est risques. Il choisit parmi les dangers, parfois il prend le pari extrême, quand, selon lui, il le faut ; souvent il prêche le compromis. Il sait, c'est son métier de savoir. Il connaît ses dossiers, comme certains connaissent les menus des grands restaurants et les répertoires des cuisses légères. Car les dossiers, bien plus que des phrases, contiennent des hommes, leur nature, leurs égarements, jusqu'à leurs manies. Tout est important dans le concert dysharmonieux des nations, dans la panoplie échevelée des grands et des moins grands qui, dans leurs fantasmes, mènent le monde. André essaie de faire prévaloir quelque sagesse. Il supporte les ignominies qu'il voit, il s'en amuse parfois, en tout cas il les met en équations, comme des données dont il faut tenir compte. Dans les débats et les conférences internationales, ces affreux grincements désaccordés qui annoncent les calamités, il est là, silhouette sobre, grise, présente, volontairement à l'ombre des péroreurs, dans leur suite immédiate, n'élevant jamais la voix, agissant par une note griffonnée, un juste conseil juste à la seconde voulue, avis discret et décisif donné à l'éminence débordée qui perd la tête, il répare les erreurs in extremis.

André est dur aussi, dur comme un roc, comme un diamant s'il le faut, quand la France est menacée dans sa vie et son honneur. L'honneur, il y croit... Il ne faut pas que la France soit souillée, morcelée, détruite, il faut qu'elle soit grande et belle la France éternelle, vive la France ! Pour ça, il est comme Félicien, s'il y a une guerre, la France la gagnera. Alors, en prévision, il creuse ses sapes, il tend ses pièges. Il soigne aux petits oignons la guerre qui toujours plus approche, qui arrive, qui éclatera bientôt. Avec, pour soutenir la France, l'Alliance russe et l'Entente cordiale. Mais cela ne suffit pas. Il faut d'autres précautions, d'autres traités. C'est l'œuvre d'André, les traités, que contrairement à son père, il ne signe pas lui-même.

Ah, tous ces traités secrets ou pas, traités d'agression, traités défensifs, traités d'amitié, traités de non-belligérance, traités de neutralité, traités de bon voisinage, traités de commerce, traités de mutuelle protection, traités de légitime défense, traités contre un méchant tiers, traités bilatéraux, traités multilatéraux, traités avec un sens, traités sans sens, traités vagues, traités moins vagues où, sous l'ampoulé, il y a un dessein précis, parfois bougrement précis, traités longs, traités courts, traités à clauses incognito, rajouts cachés qui décident du destin, traités pour ne rien dire – ce qui en dit beaucoup, qu'on n'a vraiment rien à se dire mais qu'on est polis et qu'on se prépare à s'en dire énormément, qu'on n'ose pas encore –, traités fourbes où l'on cache ses intentions, traités fourbes où l'on proclame ses fausses intentions, traités à fioritures, traités en cas de..., traités éperons, pleins de tumulte et de tonnerre vrais ou faux, traités cuisine, traités bonne soupe, traités bon appétit, traités truille, traités petit poucet devant le grand ogre, traités dents claquantes, traités grand méchant loup affamé, traités colères, traités vociférations, fureurs et menaces, traités demandant réparation avec ou sans coup de poing sur la table verte, avec ou sans mobilisation générale – armées, canons et flottes cirés, briqués, parés, à l'appui du paragraphe tant, alinéa tant –, traités toutes exigences, traités succubes, traités incubes, traités grignotage, petit ou grand grignotage, traités capitulation, traités allégeance, traités de souveraineté, de suzeraineté, traités de soumission, traités pour allécher, pour faire mousser, pour faire jouir, traités du droit de braguette, pour pisser sur les autres ou se faire pisser dessus, traités promettant monts et merveilles, traités promettant enfer et damnation.

Tous ces traités toujours avec des mots bien équilibrés, bien calibrés, bien convenus, chacun signifiant ceci et rien d'autre, plusieurs, selon leur ajustage, pouvant signifier cela et autre chose, toujours ces traités avec des mots-signes, quelques dizaines ou quelques centaines de signes toutes catégories, pour tout exprimer, y compris les cimetières à remplir en attendant les gros profits à venir. Calligraphie, hiéroglyphe, idéogramme.

Enfin la guerre. C'est André, l'Éminence grise du Quai, qui préside à la déclaration de guerre. Il est dans le ballet des diplomates, quelques diplomates du verbe et du faux sourire, quelques ambassadeurs à la politesse exquise et à la périphrase désarmante, de ces polichinelles que Félicien avait employés de son vivant, auxquels il s'était frotté de lard à chair – mais ils n'ont pas de chair, ces gens-là. Les diplomates feront donc avec leurs semblables – éminences et excellences de tous les pays, amies ou ennemies, une

seule et même confrérie – le ballet des ultimatums. Ultimatums prononcés par leurs lèvres de carton-pâte, avec le pauvre, le précieux et le dérisoire vocabulaire qui annonce la mort. C'est ainsi que les stupides, les criminels, les solennels diplomates, André parmi eux, jetteront les peuples dans l'arène des carnages. Cela fait, ils retournent en coulisses, leurs tables vertes sont remplacées par les verts champs de bataille, car les guerres commencent toujours l'été. Ils sortiront de leurs recoins quand ce sera nécessaire, quand il y aura assez de macchabées pour entamer des négociations.

En attendant, les généraux bon pied bon œil ont pris leurs places. « En avant, chargez, clairons, sonnez l'assaut ! » dit chaque bon petit général au cœur bien sec, bien tanné, belle peau de cuir, beau cœur de cuir, car pour lui, dans sa grandeur militaire, mille morts, cent mille morts, un million de morts, qu'est-ce que c'est ?

Paris joyeuse, en pleine fête, sur laquelle la guerre étend ses ailes noires. Paris insouciant, quand enfin elle sait, fait encore plus la grande noce patriotique ! « À Berlin, à Berlin... » Farandole qui s'effondre dans les plaines du Nord, dans les tranchées. Boyaux du temps sinistre, catacombes de la mort.

André est l'oiseau des tempêtes au regard fixe, lucide qui, lorsque la tourmente se déchaîne, lorsque l'ouragan cogne, plane, intense d'attention. Il fait son nid de tous les fracas. Sa pensée s'élance, mais son corps reste niché dans son bureau des Affaires étrangères où il reprise sans cesse le réseau des alliances qui craquent, assurant le salut de la France. À cent kilomètres de lui, même pas, les soldats sont saignés à blanc, veines vidées, surabondance de sang, humbles et innombrables sacrifices. La mort broie les armées, la catastrophe est sans cesse menaçante, André besogne avec application.

Autour de lui, les bulles de la légèreté. Jamais la légèreté des grands, des dirigeants, des chefs, des ministres et des généraux n'a été plus grande. Jamais n'ont autant foisonné les intrigues. Jamais n'ont autant proliféré les ambitions.

À l'arrière, la foire, les bas profits, l'assiette au beurre, encore la fête, une fête crapuleuse. Il n'est pas découragé, il sait que c'est ça l'humanité, tant de capacités d'héroïsme, tant de capacités de bassesse. Il besogne. Mais que d'obstacles. Les militaires sont, dans leur obtus, encore plus légers que les civils – les soldats périssent dans l'indifférence. Généraux, André a peur que vous exagériez votre patriotisme à force d'ordres idiots, les plus superbes étant les plus bêtes, que vous exagériez héroïquement dans le cadavre, que vous m'exsanguez un peu trop la France de la Victoire. Mais, pour les culottes de peau, l'honneur commande, et puis on ne fait pas

d'omelette sans casser les œufs, on ne remporte pas de victoire sans sacrifice, elle a meilleur goût – l'omelette de la victoire – si toute une belle jeunesse est fauchée.

Guerre fraîche et pimpante. Massacre d'hommes en pleine force, corps dont le sang dégouline, dont la vie s'en va. Beauté des carcasses, les macchabées jonchant le sol comme des jonquilles fanées, pus des chairs, soupe magmateuse, fumier organique, puant, gémissements et râles, tête hideuse de la camarade frôleuse qui arrive en grimaçant. Ce sera ça le prix de la victoire. André est dégoûté. Alors, quand il se rend au quartier général d'un Joffre ou même d'un Foch, il n'enlève pas son pardessus et garde son chapeau melon sur la tête en signe de désapprobation intérieure ; ce sont ses armes. Il s'obstine, il monte la garde, il travaille. Après la victoire, il le sait, ce sera la curée. Il prévoit l'orgie des appétits, les débordements de la brutalité, les assouvissements, la vertueuse hypocrisie, qui se multiplieront et fleuriront quand ce sera la gloire. André cultive la désillusion comme un art.

La Victoire encore plus décevante qu'André l'avait prévue. Les ignobles s'enveloppent du drapeau tricolore, les panacheux, les vains glorieux, les ridicules sont célébrés par les trompettes de la renommée. Les morts sont oubliés malgré la prolifération des monuments aux morts.

Les convives mangent du gigot, ils en ont plein la bouche. Puis le bruit des mâchoires diminue. Le moment approche. Nous savons que nous sommes rassemblés ici pour écouter le message d'André et célébrer son prochain retour au Quai d'Orsay. Il est heureux, Anne Marie est heureuse. Edmée fait semblant de bâiller. On attend.

L'heure est arrivée où vient d'André une éructation sobre, une sorte de petite toux gaillarde, puis un second toussotement réjoui, suivi d'un troisième. Ce sont les coups qui annoncent le spectacle andréien. Au ton, on imagine que ce sera un divertissement plaisant. Il va badiner, André, même si c'est avec des choses graves. Le gravissime dans un certain laisser-aller étudié, les confidences essentielles en négligé, les affres du monde dans la bonne humeur, c'est une de ses attitudes préférées.

Enfin, il dit :

– Ce que l'humanité peut être lâche... Tous ces messieurs du Quai, si longtemps serviles à mon égard et qui, tout à coup, ne me connaissaient plus, font maintenant de nouveau la queue chez moi. Ils m'apportent les dossiers, les rapports, les télégrammes les plus secrets pour la présidence de la République, la présidence du

Conseil, les ministres, ils m'avouent leurs embarras, ils se disent orphelins sans moi, ils me supplient de les éclairer, de leur donner des ordres, comme avant...

Diane lance sa voix de trompette :

– J'espère bien que vous leur mettez le nez dans leur crotte !

André hausse les épaules.

– On dirait que vous ne me connaissez pas, Diane. Ce serait leur faire trop d'honneur. Non, je suis bon prince. J'accepte leurs excuses et je veux bien leur apporter quelques conseils, leur indiquer des solutions. Ils ne savent à quel saint se vouer. Ils s'épanouissent quand je leur dis ce qu'il faut faire. Ils me remercient, ils ne cessent de revenir. En fait, quoique toujours révoqué, je suis plus puissant que jamais aux Affaires étrangères. C'est drôle. Le directeur général, qu'on a nommé à ma place, qui me poursuit de sa hargne, ce Corse qui se prétend comte et dont l'avantage principal est d'avoir une figure de condottiere, ne commande plus personne. Maintenant, c'est le vide autour de lui.

Anne Marie boit André des yeux. Elle s'inquiète quand il ajoute :

– Parfois, ils me demandent d'annoter des papiers ultra-confidentiels. Pour que ce monsieur corse, son ministre, un suppôt de Poincaré, et Poincaré lui-même, ne reconnaissent pas mes gribouillages, je dicte à Edmée, qui écrit à ma place.

Edmée est enchantée. Oui, oui, elle fait ça pour André... L'assemblée, par de petits signes imperceptibles, opine son ravissement. Anne Marie essaie de cacher son dépit. Pauvre Anne Marie...

Diane sonne de l'olifant, pas comme Roland à Roncevaux pour appeler au secours, au contraire, pour clamer victoire. Elle va commettre une gaffe, c'est sa spécialité de faire des gaffes bénéfiques. Elle ne doit pas les rater : quand elles ne tombent pas juste, André en est irrité. Mais quand elles sont réussies, ça sert de tremplin au maître, ça lui permet de bondir en avant, en faisant le saut de l'ange, après avoir réprimandé Diane avec bienveillance.

– André, dans quelques jours Poincaré découvrira son erreur et il vous rappellera lui-même.

Il hoche la tête dubitativement, en maître penseur qui connaît les choses.

– Ah, Diane, vous ne comprenez rien... C'est plus difficile que ça. Je ne reviendrai pas au Quai tant que Poincaré sera au pouvoir ;

c'est lui, en personne, qui m'a chassé.

Anne Marie entreprend sa chance dans son domaine, celui de la justesse, avec en surplus son don d'observation pratique et sa pointe de bon sens d'origine paysanne.

– Mais, André, les gens du Quai ne s'empresseraient pas autour de vous s'ils n'avaient pas reconnu vos qualités, s'ils ne vous savaient pas indispensable, s'ils n'étaient pas sûrs de votre proche retour. Poincaré lui-même se rendra compte...

– Chère Anne Marie, vous ne savez pas qui est Poincaré. Je ne lui en veux même pas, d'une certaine façon, il n'est pas méchant. Il est comme ça. Il croit qu'il ne se trompe jamais. Il est minéral. Il m'a sacrifié en toute bonne foi, parce que ça lui paraissait nécessaire pour la France. Cet homme, c'est la perfection, c'est tout... c'est grave.

Anne Marie ne comprend pas qu'on ne s'incline pas devant le mérite d' André.

– Mais enfin, ce Poincaré, s'il est sincère, il s'apercevra de ses torts à votre égard !

– Anne Marie, il ne s'apercevra de rien du tout. Il croit que ma politique est mauvaise et que la sienne est bonne. C'est là le fond du problème. L'affaire de la Banque commerciale de Chine n'est qu'un prétexte – il s'en est servi sciemment pour me couler... Il a sa conscience pour lui, il a toujours sa conscience pour lui. L'honnêteté, c'est redoutable, bien plus que la malhonnêteté.

Anne Marie a son sourire pas tout à fait convaincu. Que quelqu'un, même Poincaré, ne souscrive pas aux vertus d'André lui paraît impossible. Elle conserve donc sa certitude, avec un pli un peu sceptique au coin des lèvres, montrant que, pour une fois, elle ne prend pas pour argent comptant ce qu'André, ne mesurant pas toute sa valeur, lui dit. Cette confiance totale, cette foi mystique de ma mère plaît à André, c'est même ce qu'il goûte le plus chez elle. Il se penche vers elle pour lui expliquer longuement, en absorbant sa silhouette du regard.

– Chère amie, ce n'est pas parce que les polichinelles du Quai d'Orsay, que je méprise depuis trente ans tout en ayant été leur chef indulgent, viennent à résipiscence que Poincaré me rendra justice. Ce serait pour lui admettre qu'il a manqué de jugement à mon sujet, ce qui est tout à fait inconcevable. Je vous le répète, il détient la vérité en tout et pour tout – c'est sa force, cette conviction-là. Sans elle, il s'écroulerait.

Diane non plus n'abandonne pas la partie. Elle reprend ses éclats triomphants, comme si ses fards étaient les cuivres de son orchestre.

– Mais enfin, l'opinion se déclare pour vous. Partout j'entends chanter vos louanges, partout on blâme Poincaré.

– L'opinion, Diane. Laquelle ? Celle d'un petit monde à Paris ? C'est un signe, c'est sûr, mais... Non, Poincaré a l'approbation et la confiance du grand public, des braves gens ; s'il m'a fait disparaître, c'est qu'il a ses raisons, c'est qu'il a raison... Et je dirais même que le public a lui aussi raison, car Poincaré est un homme sérieux.

Diane est catastrophée. Elle retombe crête basse. Ses yeux myopes battent vaguement. Rose, portant en avant ses globes oculaires, troubles mais pleins d'énergie, lui signifie ainsi de ne pas s'évanouir. Diane se redresse, revient à la réalité. André rit.

– Cela ne veut pas dire que Poincaré ne sera pas battu aux élections prochaines. Car, d'une autre façon, ce public pour qui il est une institution, est fatigué de lui et de son Bloc National. C'est un personnage, c'est vrai, que la France admire, mais l'admiration est usante et s'use. Le Cartel des gauches a toutes les chances de l'emporter, et alors je reviendrai... Je me méfie d'Herriot, mais Briand...

André s'épanche devant son cercle intime. Curieux ce besoin des grands de se confier à leurs valets. Mais c'est ainsi. À l'annonce de l'accord d'André avec Briand, les visages reluisent. Seule ma mère le contemple avec une tendre et fervente pitié.

– André, parfois vous devez être las. Toutes ces petites...

Anne Marie frappe au bon endroit, celui de la vanité flattée, celui qui va permettre à André de faire un nouveau numéro. Pas si maladroite que cela, ma mère ! En tout cas, André l'apprécie comme si elle était sa dame ; il reprend son envol, l'aigle royal, l'attitude du prince.

– Absolument pas, Anne Marie. Certes, depuis longtemps, j'éprouve le dégoût des milieux politiques, de leurs sinistres mufleries. Mais j'ai accepté ça. C'est parmi ces bassesses que je fais mon métier. Celui de fonctionnaire. Je ne veux être que fonctionnaire et servir. C'est mon sort et je l'ai choisi.

André pousse un soupir stoïque. Confession.

– Croyez-vous que je ne sois pas parfois tenté après un écœurement trop fort de me retirer, de prendre une retraite agréable en écrivant un livre de philosophie ? Mais je ne le peux pas. Je dois me sacrifier à mon devoir, tirer les ficelles des pantins,

en faire des mannequins honorables... Quel travail !

Edmée tripote les perles suspendues à son cou, elle s'amuse vraiment. Elle regarde André avec une sorte de tendresse féroce, pour le dévorer en douceur. Elle se moque de lui, avec des fleurs.

– Mais non, André, tu n'aimes que ça, jouer avec tes marionnettes, leur faire faire ce que tu veux. D'ailleurs tu y arrives souvent...

André est satisfait de ce compliment ironique.

– Parfois, j'ai des résultats c'est vrai. Parmi ces larves, il y en a de plus ou moins bonnes. Mais c'est toujours difficile, parfois même périlleux. Tenez, Poincaré... lui, c'est quelqu'un, cependant j'ai été obligé de lui faire quelques remarques pour son bien. Eh bien, c'est ce qui m'a condamné. Il ne supporte pas qu'on lui glisse le moindre avis, c'est douter de son infaillibilité, c'est un crime...

Brouhaha exprimant l'indignation. Ce Poincaré, quel malotru ! Ne pas apprécier l'opinion d'André, se venger aussi basement.

André, ayant laissé s'enfler le cœur, reprend la parole quand le bruit atteint son paroxysme. Aussitôt le calme s'abat et le verbe du maître s'élève : il s'exprime avec une sorte de commisération.

– En plus, Poincaré a ses petites. En fait, il me déteste pour une autre cause, minuscule et capitale : je n'aurais pas dû assister à une certaine scène... humiliante pour lui.

Silence total : celui de la curiosité avide. Les veines palpitent, les visages se tendent devant la révélation imminente. André prend son temps.

– En 1914, quand Paris était menacé par les armées allemandes, le gouvernement s'était replié à Bordeaux... Lui aussi, Poincaré, comme président de la République. Je l'accompagnais... Or il se trouve qu'après la victoire de la Marne, il a tardé à remonter à Paris. Le bon petit père Joffre, qui n'est pas si bon que ça, qui est même très dur, est venu l'engueuler, l'accuser de lâcheté. Ça s'est passé devant moi... Jamais Poincaré ne m'a pardonné d'avoir été le témoin de sa mortification...

Bruits divers. Protestations. Anne Marie adule. Le Rapin se déchaîne. Les sœurs gigotent. Rose en tapinois regarde Edmée pour se comporter comme elle. Étrangement, Edmée a pris une pose distraite. Devant son air lointain, revient le calme, comme une marée basse.

Cependant quelqu'un doit dire quelque chose. André attend, dans sa sérénité impatiente. C'est Diane qui sonne le carillon des louanges congratulatrices et émues.

– Mais enfin Poincaré aurait au moins dû respecter en vous l'auteur du traité de Versailles dont il se gargarise. Et c'est vous qui l'avez fait, tout le monde le sait...

André, avec un petit ricanement, désavoue cette paternité complète, il rétablit la vérité avec une simplicité tout à son avantage.

– Mais non, mais non... J'ai laissé dire, jamais je ne serais descendu jusqu'à démentir ces rumeurs... elles m'indiffèrent, je ne vois pas pourquoi je me serais donné cette peine...

Anne Marie est stupéfaite, accablée même. Le traité de Versailles, c'est André ! Combien de fois Albert le lui a répété, et elle l'a cru. C'était une étiquette collée sur le front de son grand homme, pour en indiquer le prix fabuleux, inestimable. Et maintenant lui-même se met à se démonétiser, à se dévaluer... Elle est déroutée par la coquetterie andréienne. Ce n'est pas possible, il lui faut savoir. La mine altérée, chavirée, ouvrant des yeux immenses, le front plissé, elle lance sa voix vers André :

– Mais enfin André, André, vous avez tant de fois répété...

André l'interrompt, pour l'empêcher de dire une bêtise, car ce n'est pas son rôle, de bêtiser. Elle est faite pour comprendre, ou pour paraître comprendre, elle est la prêtresse sachant recueillir les émanations sublimes dégagées par les circonvolutions d'André, dans leur infinie variété et richesse. Alors il lui importe de ne pas la laisser commettre le moindre impair, qui la dégraderait dans sa charge. Il va donc à son secours, et, la fixant de ses yeux bons, il l'éclaire :

– Non, le traité de Versailles a été fait par Dutastat, un sbire de Clemenceau. En fait, ce Clemenceau, à qui maintenant on tresse des couronnes, a profité de la guerre pour se refaire une virginité. Mais c'est un quidam dont toute la vie a été plus que douteuse, louche même, il s'était compromis dans toutes sortes de sales affaires, des

tripotages. De plus, Clemenceau est vendu à l'Angleterre. Maintenant il est le Père la Victoire... Mais son traité de Versailles n'est pas bon...

Anne Marie fait effort pour s'élever à la nouvelle situation, pour s'arrimer aux circonstances. Comme consulesse, elle, l'ancienne provinciale toute simple, avait été l'élève d'Albert, qui vivait de patriotisme forcené. C'est désormais pour elle la chute des idoles. C'était déjà fait pour Poincaré, puisqu'il avait été méchant avec André. Maintenant, c'est au tour de Clemenceau de choir. Eh bien, il choit. Anne Marie s'adapte vite, aveuglément, aux méandres de la géographie andréienne. Et, ce soir, elle se trouve devant une évidence : il ne reste qu'André, seul et unique héros de la France.

Edmée, elle, n'est pas dupe d'André. S'il rejette le traité de Versailles, alors qu'il le revendiquait comme sien il n'y a pas si longtemps, c'est qu'il ne lui convient plus tout à fait. Edmée sait bien que c'était elle qui forçait André, jouant la chattemite et retranché en lui-même, à reconnaître en public qu'il l'avait fabriqué, ce traité – ça faisait partie de ses devoirs, à Edmée. Pourquoi ce changement au cours du dîner ? Elle ne se sent plus maîtresse de la situation et, sans doute irritée par la concurrence d'Anne Marie, cette dinde, elle se fait insinuante, douce pour persifler André, sous prétexte de le vanter.

– Tu y as bien un peu contribué, mon cher André, au traité de Versailles... Je t'ai vu t'acharner sur ses clauses des nuits entières, les rédiger, les reprendre sans cesse, jusqu'à ce que tu aies trouvé la formule satisfaisante. Tu me lisais ça et même tu me demandais mon avis, non que je sois très intelligente, mais tu te fiais un peu à mon instinct... Tous ces mois fébriles, ces cérémonies où parfois je t'accompagnais, et puis la folie des discussions, des délibérations, des négociations avec un tas de gens qui t'exaspéraient, tes déceptions, tes rares satisfactions. La plupart du temps tu étais nerveux et je tâchais de t'apaiser. Te souviens-tu comme Wilson t'agaçait quand il semblait te réciter la Bible ? Et Lloyd George que tu détestais...

Ainsi, perfidement, Edmée se rehausse elle-même face à une Anne Marie un peu perdue, soudain douloureuse. En effet André rend hommage à Edmée.

– Je me souviens, Edmée. Comme toujours vous avez été admirable...

Une fois ce satisfecit donné à Edmée, André revient à lui-même, et aussi à Anne Marie qu'il semble considérer comme son témoin

privilegié. Il parle pour l'éblouir, ce qui n'est pas difficile.

– Ma tâche, dans l'élaboration du traité, a été, si je peux dire, de réparer la porcelaine. Autant que j'ai pu, j'en ai corrigé les vices, j'en ai comblé les lacunes. Hélas, je n'ai réussi qu'à l'améliorer un peu, tant étaient insurmontables les obstacles : la mauvaise foi des Alliés, l'étroitesse d'esprit de Poincaré, les toquades de Clemenceau. Le traité, je n'ai pu que le rendre un peu moins mauvais.

Anne Marie est une statue de l'extase, Edmée exécute de petits gigotis avec une sorte d'impatience, à nouveau elle triture ses perles, par à-coups saccadés. André s'étale avec satisfaction devant les deux femmes qui trahissent leur rivalité. Devant son superbe aveu d'impuissance en ce qui concerne le traité, l'assistance joue à être médusée, ce qui lui évite de trop prendre parti entre Edmée et Anne Marie. En somme, pour lui, l'effet est atteint sur tous les plans. C'est le moment d'exécuter une variation. Il revient aux temps présents.

– Actuellement, de tous nos zèbres, Briand est de loin le meilleur. Il est assez intelligent pour connaître son ignorance noire mais il comprend aussitôt tout ce que je lui explique. Avec lui, mes discours ne tombent pas au fond d'un puits... Crasseux, voûté, nonchalant, toujours pétillant aussi, avec sa mèche sale qui lui coupe le front et son éternelle cigarette au coin des lèvres il gouaille : « Ah bien, vous voulez parler ? Parlez... » Puis il réfléchit une seconde et enlève son mégot pour me lâcher : « D'accord. » Ça se passe presque toujours comme ça.

Edmée, cette fois, se met à taquiner vraiment. Elle a l'art du fiel.

– Mais, André, quelle tête tu fais quand, par hasard, il ne suit pas un de tes avis. Tu es furieux, tu trépignes, tu es accablé, tu boudes comme un petit garçon, comme Lulu, tiens ! N'est-ce pas, Lulu, que tu es boudeur, sans doute tiens-tu ça d'Albert.

Toute l'attention s'est reportée sur moi. Je suis content, Anne Marie me dévore des yeux, pour m'intimer l'ordre d'être prudent. Elle est inquiète de ce que je vais répondre. Moi :

– Ah oui, papa boude souvent quand maman lui donne des conseils. Moi aussi, je boude quand elle n'est pas gentille avec moi.

– Je suis sûre que ta maman est toujours gentille avec toi, crois-en ton Edmée. Et si tu penses qu'elle ne l'est pas parfois, c'est qu'elle a de bonnes raisons, que tu as fait une grosse sottise et que tu mérites d'être grondé.

– Je boude quand maman me met à l'école des Sources, pour être seule à Paris et s'amuser.

Tout le monde plonge son nez dans son assiette, sur les restes du gigot. Anne Marie me lance un regard noir. Edmée éprouve le besoin d'envenimer la situation.

– Mais non, ta maman t'aime. Tu sais que c'est pour ton bien qu'elle s'est séparée de toi et t'a envoyé à l'école. Elle avait beaucoup de peine... même si elle s'amusait bien avec nous.

– J'aime maman.

André toussote. Est-ce pour détourner l'attention de ce petit incident, ou est-il simplement pressé de reprendre le Verbe ? Il toussote, il toussote, le cercle intime est à nouveau mobilisé, en état de vigilance.

– Briand est très remarquable. Et pourtant, même lui, parfois, se montre stupide. Savez-vous ce qu'il m'a proposé, croyant me consoler, s'imaginant bien faire, quand Poincaré m'a mis en disponibilité ? De me présenter aux prochaines élections dans une circonscription sûre, je serais député et je deviendrais son ministre des Affaires étrangères quand il serait appelé à la présidence du Conseil. Il a été tout étonné quand je lui ai répondu : « Non. Je veux seulement être votre directeur général aux Affaires étrangères. » Il a été encore plus ébahi quand je lui ai dit : « Je veux bien touiller la boue. Je ne veux pas être dedans. » Il n'a su que marmonner : « Vous êtes modeste. » Il a eu un éclair dans l'œil quand je lui ai assené : « Moi, modeste... non. Au contraire, orgueilleux. » Alors, il a souri : « Pour vous, je suis un bouseux ? – Oui, mais pas trop sali... moralement. – Au physique mes pellicules, mon costume taché et le reste... – Oui, mais ça vous va bien. » Eh bien, Briand ne m'a pas gardé rancune de mon insolence. D'ailleurs je me l'étais permise parce que j'étais sûr qu'il n'en serait pas vexé, amusé plutôt – c'est un homme qui sait s'amuser, ce qui est rare. Au contraire, il m'a dit, en souriant du regard : « C'est bien. Vous serez mon directeur général aux Affaires étrangères. Et, à ce titre, vous me ferez la politique extérieure de la France... »

Subjugation générale. La grande nouvelle, la grande annonce, la grande espérance, chacun pénétré par la révélation, la joie trop intense pour être bruyante. Les bouches qui s'ouvrent en « o », qui font des bulles comme les poissons chinois. Juste Diane grince du métal de ses cordes vocales désaccordées. « C'est merveilleux, c'est... » Elle s'arrête devant le regard glacé d'André – pas d'exagération. Anne Marie n'arrive pas à réprimer ce petit cri : « Oh, André... » Elle a droit à un sourire d'André. Seule Edmée fait un peu la mauvaise tête, enfin son admiration est réticente, Edmée est sous les armes, à la tête des bataillons de son propre plaisir, loin du traité de

Versailles.

André assume soudain un air épuisé, las, un peu amer, souffrant même, d'une souffrance stoïquement surmontée. Il paraît résigné à son sort.

– Ne croyez pas que je sois heureux. Je suis inquiet. Car, avec Briand, je vais avoir le sort de la France entre les mains, et, à nouveau, elle est en péril. Enfin, je ferai de mon mieux.

Il pousse un soupir qui semble remonter du fond de son âme, le soupir de l'homme face à la destinée grandiose et douloureuse, celle de se charger du monde.

– Je vais vous confesser une conviction pénible qui s'est installée en moi peu à peu. J'ai lutté contre elle en vain, elle est là. Jamais je ne l'ai avouée, je ne l'avouerai pas à d'autres que vous, mes amis, mes très chers amis... Écoutez-moi. Hélas, j'ai acquis la certitude que la France, qui n'a jamais été aussi grande aux yeux de l'univers, n'est plus qu'une nation épuisée, saignée à blanc, dans la lie des fatigues, usée de toutes les usures, une nation trop vieille, déjà une nation de second ordre. Personne ne reconnaît cette déchéance, le pays tout entier se noie dans une alacrité factice et nerveuse. L'État comme les citoyens vivent à bride abattue, on fanfaronne, on plastronne. Et cependant, sans qu'il soit reconnu, le doute s'est installé en nous, dans les esprits les plus clairvoyants. C'est déjà pourri quelque part à l'intérieur... Moi, cependant, je ne doute pas de la France, mais ce sera une entreprise terrible de la sauver. En serai-je capable, en suis-je digne ?

André balaie de sa main la tempête des protestations. Et aussitôt reprend :

– Autour de ce pays qui s'esbroufe, qui joue à cache-cache avec lui-même, c'est pourtant à nouveau la montée des menaces, un monde dangereux, plein de passions sombres, ardentes, brutales, étrangement mystiques. La Russie des Soviets qui, par la révolution, ne veut pas seulement détruire les vieilles civilisations, mais changer l'essence même de la vie sur toute la planète. L'Italie de Mussolini, un pays-hyène. Mussolini, un clown tragique... Le Japon, cet archipel qui veut ingérer l'énorme Chine dans son petit ventre, et même plus. L'orgueil dément, l'appétit monstrueux des samouraïs modernisés... Et surtout, à côté de nous, face à nous, l'Allemagne vaincue, occupée, en proie à l'inflation mais déjà tentée par ses anciens démons, déjà tentée par Wotan. L'obscur Allemagne d'où peut surgir le pire. Devant elle, la France qui s'accroche à son traité de Versailles avec une sorte de rage sénile, un traité déjà à moitié

démantibulé, à la fois son bouclier et sa croix. La France se débat, la France est terriblement seule.

Silence à couper au couteau. Les « parasites » du cercle intime savent tout recevoir déceimment, même les grands sentiments, les visions fulgurantes. Ils ont une gravité de saints de cathédrale. Ces êtres laids, aussi bien mâles que femelles, sont devenus beaux dans leur dépouillement. Intensité.

Le gigot est achevé, et Eugénie, qui, elle, est au-dessus des contingences par trop platoniques, après avoir desservi, bien bourruée, revient avec sa vérité, qui est dans les fromages. Elle les présente crûment à Anne Marie qui, tirée de son somnambulisme, retombe dans la réalité sous la forme d'une portion de gruyère dont elle se sert avec une sorte de gaieté. Elle est comblée, exaucée, joyeuse, grâce à André – jamais il ne lui a paru aussi « grand » que dans cette prestation d'apocalypse. Mais elle a une telle confiance en lui, avec lui tout ira bien. Anne Marie rassurée mâchonne une première bouchée. Le reste du cénacle, sorti lui aussi de son engourdissement extatique par Eugénie, se met avec discipline, à retomber sur la terre des bries, camemberts, cantals, pont-l'évêque, ingurgitant avec une application sérieuse, pour se remettre... Mastiquages. Le Rapin produit même un bruit de salive, lui qui est pourtant un rapin qui sait manger bien. Edmée, elle, bâille ostensiblement, puis elle se met à sourire, avec un peu de provocation gentille, à Hector, le lieutenant de marine qui, à son bout de table, face à moi, n'a pas dit un mot jusque-là, toujours pâle, beau, un peu fantomal. Il rougit, plutôt il rosit.

André, après avoir soigneusement humé un roquefort, en découpe une portion mouchetée. Il déguste soigneusement, puis il claque – oui, il claque – sa langue pour goûter un doigt de chablis. Il est restauré, il est prêt, il reprend sa harangue – les couteaux et les fourchettes ont été déposés comme des armes inutiles.

– La grandeur de la France, c'est déjà une chimère. Certes, je l'entretiendrai, je la cultiverai, cette chimère ! Mais quel est le pouvoir de l'illusion ! Nos chers alliés en sont abusés, ce n'est pas croyable. Nous avons gagné la guerre grâce à eux, et cette France pantelante et claironnante de la victoire, ils la voient comme une ogresse aux desseins carnassiers. Alors que, seulement, nous avons peur... Loin de voir les nuages noirs, les nouvelles tempêtes, qui se préparent sur la planète, ils sont uniquement obsédés par nous, ils sont hantés par notre puissance, ils la combattent âprement, au moment même où, sous nos oripeaux glorieux, elle n'existe plus guère. Le monde change si vite... Tenez, les États-Unis... Leur

maladie, c'est le puritanisme, avec ses accès purulents : l'horreur de l'univers, le jugement d'en-haut... Ils sont sortis de leurs coquilles pour écraser la mauvaise Allemagne pécheresse de Guillaume II. Maintenant, ils sont retournés dans leur sanctuaire, mais comme des escargots qui nous tirent les cornes. Et là, dans leur bonne conscience inoxydable, ils en sont revenus à la bonne Allemagne de Goethe et de Beethoven – Beethoven nous fait beaucoup de mal.

André prend un air gourmet pour se poulécher les babines avec un bout de langue.

– Moi seul avais prévu... Quand l'Amérique est entrée dans la guerre, il n'y avait eu en France qu'un cri de joie : « C'est la certitude de la victoire ! » Moi, j'avais prédit à nos gouvernants béats : « C'est la certitude de la défaite au-delà de la victoire, car il ne faut pas oublier que les trois quarts des Américains sont des Allemands. » J'avais raison évidemment.

André, toujours dans l'auguste silence de ce grand moment, se met à mâchonner longuement un éboulis de roquefort. Quel soin il prend à manger alors que personne ne mange ! Il reboit une gorgée de chablis. Et il se remet à déguster, mais cette fois ses propres paroles.

– L'Angleterre c'est le contraire. Le réalisme du bouledogue. Hélas, l'Angleterre est bête, elle a toujours été bête. Tout au cours de l'Histoire, elle n'a cessé de se jeter, par pure stupidité, dans les pires catastrophes. C'est quand elle est bien acculée qu'elle retrouve une clairvoyance et une fortitude extraordinaires ; et elle ressort du gouffre, magnifiée et grandiose. Mais c'est là un jeu dangereux. Une fois le miracle pourra ne plus se reproduire. Maintenant, elle est en pleine idiotie, John Bull est coriace dans sa hargne obsessionnelle contre nous. Comme si la France était redevenue celle de Louis XIV ou de Napoléon. L'Angleterre nous taille des croupières, elle ne cesse de nous rabaisser. Pour elle, les Allemands ne sont plus des Huns et les Français sont redevenus de maudites grenouilles qui sont trop méchantes avec les cousins germaniques considérés subitement comme des gentlemen décents. Oui, Albion risque, par une rancune séculaire, datant de la guerre de Cent Ans, de nous entraîner dans des drames épouvantables, où elle écopera comme nous – mais, pour le moment, elle ne veut pas y croire, elle ne veut rien entendre.

Ces propos sont récoltés par le cénacle comme le saint sacrement. Edmée n'en a cure, elle commence à démontrer qu'elle trouve le temps bien long, qu'elle s'ennuie. Alors elle se met à agacer plus sérieusement Hector, elle lui fait de l'œil, elle a de petits rires, elle

minaude. Hector répond à ces avances, timidement, par un demi-sourire furtif – il lui faut plaire à Edmée sans offenser André. Edmée insiste, Hector lui répond par une deuxième esquisse de sourire, et tout aussitôt reprend son aspect sage de communiant. Yeux purs, eau limpide. Edmée pouffe pour lui montrer qu'elle n'est pas dupe de sa prudence, mais qu'elle ne lui en tient pas rigueur... André ne s'est aperçu de rien, ou n'a pas voulu s'en apercevoir. Aussi reprend-il gravement :

– Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes face à l'Allemagne qui n'accepte pas sa défaite. Même vaincue, elle est déjà plus puissante que nous : fumées des usines et placidité de roc, une placidité tumultueuse sur les visages d'aigles des Prussiens et les lourds visages carrés des Rhénans. L'Allemagne, quelle solidité, quelle volonté... Alors, que faire ? Poincaré, ce Cosinus implacable, fils de mathématicien, mathématicien lui-même, ramène la vie à des théorèmes. Ce gringalet effrité a les lèvres minces de la logique coupante et les yeux perçants des C.Q.F.D. Ce vieillard dignement miteux est notre homme fort, et il a pourtant la réaction des faibles : profiter de notre hégémonie militaire actuelle, sans doute transitoire, hisser nos voiles dans le vent de la victoire, comme si ce vent soufflait encore, pour obliger l'Allemagne à accepter notre loi, notre talon de fer, l'ergot du coq gaulois. L'occupation de la Ruhr... nos généraux bornés à l'élégance pète-sec se prennent pour des conquérants... la Marseillaise, usée, n'est plus un hymne de liberté mais une rengaine d'asservissement dans le silence des populations rhénanes méprisantes. Où tout cela nous mènera-t-il ? Nous avons le monde entier contre nous, nous semons des haines qui fermenteront, et l'Allemagne, la raisonnable Allemagne, dans sa folie, ses fureurs, plutôt que de capituler, préférera prendre une attitude suicidaire et sombrer dans un chaos où nous nous enliserons aussi... Oui, j'ai beaucoup réfléchi à tout ça. Poincaré a tort. Il manque de perspective, c'est ça, d'imagination. C'est un homme à court terme.

Maintenant, Eugénie a apporté une giclée rouge, un tas aux reflets sombres. Des cerises ! Les lèvres d'Edmée sont faites pour manger des cerises. C'est pour elle toute une occupation distraite et intense. Cela l'absorbe complètement, semble-t-il. Les douces lèvres d'Edmée s'accordent en une ronde suceuse pour aspirer, une à une, chaque pulpe qui semble être de la même couleur, de la même matière que sa bouche. Correspondance des fruits et de la femme. Sa petite bouche s'en empare, mignon gouffre calme, juste de la taille de la proie à aspirer, tourbillon immobile décortiquant suavement les chairs pour ne rejeter que le noyau. Cruelle nature, cruelle Edmée.

Sa férocité ne se voit pas, elle se sent à sa façon conquérante, et, en un sens, richement économique, sans efforts, d'anéantir les cerises. Il y a en elle, dans sa grâce, quelque chose d'effrayant, un pouvoir monstrueux.

Pour les cerises, à côté d'Edmée, Anne Marie est prosaïque. Elle est plutôt chirurgicale, son ingestion est nette, bien faite, élégante. Vraiment, les cerises sont sans importance pour elle. Elle est ailleurs, dans une concentration un peu bovine, elle digère. Oh, non pas la nourriture dont elle s'est abondamment servie au cours du repas, qui a disparu prestidigieusement dans son corps maigre – on se demande ce qu'elle fait avec tout ce qu'elle mange... Non, non, elle digère les idées nouvelles et extraordinaires qu'André vient de répandre sur elle. Car dans son discours, il semble spécialement s'adresser à ma mère, il ne cesse de la regarder au fur et à mesure des phrases. Elle, elle avale tout ça à la façon de l'autruche. On voit les idées entrer par ses oreilles, descendre par petites secousses et légères enflures le long de son long cou, pénétrer dans l'œsophage pour enfin déboucher dans l'estomac où elles deviennent un beau bol alimentaire. Ruminations tandis que des vapeurs imprègnent la cervelle. Ces idées, ainsi assimilées, font désormais tellement corps avec Anne Marie qu'il semble qu'elle les ait toujours eues, qu'elles sont depuis longtemps son bagage nourricier. Elle se régale d'André.

Au cours d'une pause, André ne voit pas – quoiqu'il la voie fort bien – Edmée qui, ostensiblement, colifiche d'une main avec les grosses perles rouges des cerises qu'elle porte à sa bouche, tandis que, de l'autre, elle tripote les perles éblouissantes suspendues à son cou, ces grains solidifiés de lumière. Edmée dédaigne André pérorant... Mais André s'étant, d'un long regard, abreuvé d'Anne Marie gorgée de lui, se sent assez fort pour repartir, barytonnant, dans ce qui semble être une péroration.

– Que faire donc face à l'Allemagne dangereuse ? J'ai beaucoup réfléchi. Je ne crois pas à l'emploi de la force, à la contrainte violente, aux menaces, aux ultimatums et aux troupes, je ne crois pas au manu militari. Cette France des poilus, des anciens de Verdun, des maréchaux à gros bâtons et à maigres flammes, cette France de « l'Allemagne paiera » et des « boches à faire rendre gorge », elle est d'une fureur étique, elle est veule. Il faut plus de courage. Il faut le courage d'arriver à se réconcilier durablement, sincèrement avec l'Allemagne... Ce sera mon œuvre, j'y suis résolu. Car je crois qu'entre l'Allemagne satanique, qui existe certainement, et la « bonne Allemagne » dont on rêve, il y a une Allemagne réaliste, à gros bon sens, avec qui je pourrais m'entendre, au moins pour maintenir la paix. Cette Allemagne-là, je suis sans illusion, est

coriace, rapace, elle veut se débarrasser du traité de Versailles et de ses contraintes. Ce traité blesse son orgueil. Avec ça, il lui faut du « substantiel », de la prospérité à dividendes cossus, de la bière épaisse, des plumes de faisan pour ses chapeaux tyroliens, du Siegfried à plein opéra, de la lourde plaisanterie et du respect à talons claqués. Entre les fureurs teutoniques et les exaspérations françaises, la voie est étroite. Je ne devrai ni céder, ni taper du poing sur la table, car je crois que cette Allemagne craint l'incertitude d'une guerre de revanche, c'est sur ça que je jouerai. Jouer, c'est ma vie.

André s'arrête. Il halète. Sa face est crispée. Il n'est plus un personnage placé sous le globe de sa superbe, dans l'espace où il manœuvre le balancier de l'imperturbable contrôle de lui-même avec les impondérables de l'ironie, de l'indulgence, du cynisme, du mépris. Cette fois-ci, contrairement à ses principes, il est emporté par une passion, il la laisse s'enflammer, on la voit, on la sent, elle est chaude. Son long nez frémit, André vit.

– Oh, j'irai jusqu'au bout de moi-même. Je mourrai à la tâche s'il le faut, d'un vaisseau éclaté dans ma tête ou d'un arrêt du cœur, mais je réussirai. Moi seul le peux. Pour amadouer cette Allemagne-là, il ne suffit pas du violoncelle de Briand, ni des bonnes dames de Genève : la S.D.N. En plus, il faudra une patience infinie, la connaissance parfaite d'un labyrinthe où je ne me perdrai pas. Chaque jour il faudra prendre un des milliers de problèmes insolubles, le rendre soluble, échouer, recommencer. Mais d'abord créer une certaine bonne volonté à négocier, un désir d'entente, d'aboutissement... Face à moi, j'ai une Allemagne pacifique, qui est un piège. Oui, j'ai affaire à des interlocuteurs germaniques amicaux, mais que vaut leur amitié trop proclamée ? Je n'ai pas perdu mes contacts et je les reprendrai, officiellement, en plus grand, beaucoup plus grand ; quelle entreprise ! Guttman surtout, ses courbettes raides, son corps trapu ! Il est si musculeusement grasseyé que ses vêtements, pourtant solennellement coupés, tombent mal, comme s'ils n'étaient pas ajustables. Est-il ajustable lui-même ? Puis-je lui faire confiance ? Son front de buffle, d'une stupidité rusée, ses gros yeux à fleur de peau, son crâne énorme, ses salutations melliflues dans leur rigueur, les bourrelets derrière son cou, ses poignées de main comme des secousses... Parfois, je me demande quelles finasseries dangereuses, quelles obstinations perverses sont cachées dans son guindé bouffi, dans son humilité arrogante. Je pressens un sentiment de supériorité, de mépris. Je pense qu'il me roule. Et pourtant je lui fais confiance. Oui, oui...

Brusquement, il tremble, il est en sueur, traqué par lui-même.

– En France, on m'a accusé de défaitisme, d'être un lâche... Ce n'est pas vrai. J'ai voulu la victoire de la France. Mais, après tout ce que j'ai vu et vécu, je crois encore aux hommes, à leur ardeur à vivre, je crois à la France à condition qu'elle s'entende avec l'Allemagne. Sinon, ce sera bientôt le malheur, le cauchemar... Je ne veux plus de guerre, plus jamais. Je donnerais ma vie pour qu'il n'y en ait plus jamais. J'y consacrerai mon âme, mes facultés, mes forces entières jusqu'à ce que je m'écroule, que la mort me prenne. Mourir pour la paix... Mais plus de millions de morts, plus toutes ces horreurs, non, non, non..

André s'arrête, en équilibre, comme une pythie, sur son trépied, qui a sondé l'insondable avenir. L'avenir-gouffre. Il est épuisé, pâle, vaincu. Et puis son panache lui revient. Sa tranquillité dominatrice. Sa majesté au sourire ironique. Il attend les hommages des féodaux. D'une certaine façon, il quête l'approbation.

Elle ne met pas longtemps à venir : ses sujets de la petite tablée tombent en transes, ils grelottent de ferveur. La morve en est venue au nez du Rapin qui se mouche avec un mouchoir à carreaux. Les sœurs tressaillent, Diane est une Jeanne d'Arc qui bigle de rimmel, transpercée par la lance de la foi, encore une fois elle rend l'âme. Rose, que d'habitude rien n'émeut, sinon les bons petits ressentiments personnels et les feintes compassions aux bons moments, fait donner presque indécentement sa poitrine, qui se met à osciller, signe d'exaltation sans pareille. Miracle, car les avantages de Rose, loin d'être négligeables, constitués même par de la brave grosse chair, sont en général brimés, écrasés, savamment effacés. Hector, lui, ne sait trop où se poser, il devient inexistant à force d'être anxieux, de ne pas pouvoir exprimer son enthousiasme. Il craint de déplaire par manque de ci ou de ça, de ne pas être à la hauteur.

Edmée, elle, au contraire, s'est, pour l'occasion, réincarnée, elle est redevenue olympienne, elle donne son aval à son Zeus. L'affaire est trop sérieuse, elle ne peut plus persifler. Les ombreuses allées de ses cils laissent entrevoir un regard de pervenche fraîche. Elle penche la tête longuement, comme si elle était trop lourde à porter, trop chargée d'André et de pensées andréiennes. Pourtant, elle conserve un petit sourire, elle laisse le culte et les bondieuseries à Anne Marie, engagée pour cela, la bonniche de la sacristie.

Ma mère est transfigurée, mais dans un halo de placidité, dans une sérénité sanctifiée. Anne Marie infuse dans la liqueur du sacrifice andréien : une madeleine imprégnée, une meringue trempée. Sourire métaphysique, elle que la métaphysique n'a jamais

effleurée. Sourire cataleptique, elle qui a bon pied bon œil. Anne Marie est désormais pour l'Allemagne d'André, de son complice Briand, de son compère Guttman. Elle n'a pas tellement l'habitude des grandes causes, des grandes idées, alors elle avale de tout son cœur, congrûment, sans problèmes. Anne Marie se retrouve dans le « pacifisme », elle qui avait été jusque-là une petite dame des colonies, un peu patriotarde. Il est vrai qu'elle avait le droit d'être comme ça car André, malgré son péché mignon pour Confucius et les philosophies orientales, est, en ce qui concerne les terres lointaines, tout à fait conquérant, y allant du chemin de fer et de la banque, proclamant que, si l'Indochine était perdue, c'en serait vite fait de l'Algérie et des contrées marquées, sur les cartes de géographie, de la couleur rose de la possession française. La France réduite à elle-même, sans prolongements, ne ferait pas le poids face à l'Allemagne. Tout cela est un peu embrouillé pour Anne Marie, mais elle ne cherche pas à démêler, elle ne réfléchit pas. D'ailleurs, elle n'est pas faite pour réfléchir à ces choses. Elle suit, elle avale, elle admire.

Et moi ? Les épanchements d'André m'ont marqué à jamais. Il m'a fait peur ce soir-là, et il me fera peur d'autres soirs semblables, car il se répétait souvent pour se persuader qu'il avait raison. Jusque-là, j'étais douillettement installé dans la grandeur et la gloire de la France. Petit enfant né dans le fin fond de la Chine, je me sentais protégé car j'appartenais à un pays fier et civilisé, le plus grand du monde. La grandiloquence de mon père avait été ma berceuse.

Le 14 Juillet de monsieur le consul, tout ce faste, Albert empanaché célébrant les charniers de Verdun où avaient poussé les fleurs de la gloire ! Et les collections de *l'Illustration* que l'on me donnait à feuilleter ! C'était là que j'apprenais à lire, en pleine épopée. Je regardais les images, je me rappelle celle du défilé de la Victoire à Paris ! Tous les grands du monde, leurs visages célèbres, rassemblés autour de Poincaré et de Clemenceau – les dominateurs, les maîtres –, et aussi les maréchaux. À l'entour la foule en délire, les acclamations, le déchaînement du bonheur malgré les morts, les veuves, les mutilés. Devant eux passait la belle armée française, avec ses attirails et ses uniformes, ceux de la boue des tranchées, ceux des régiments à falbalas, parés des turqueries de l'exotisme : l'Afrique soumise avec ses turbans et ses noubas, l'Asie soumise avec les chapeaux pointus des tirailleurs annamites. Et puis, ensuite, splendides aussi, mais moins que la nôtre, venaient les armées alliées, avec leurs bigarrures et leurs étrangetés, les cornemuses et les peaux de tigre de l'Angleterre, les chapeaux de scouts des Américains. Tout ça dans la perspective de l'Arc de Triomphe,

ajoutant la gloire napoléonienne à la gloire présente. Paris, la capitale de l'univers...

Cette France-là m'apaisait. Désormais, André m'apprendra qu'elle est un faux-semblant, un château de sable. Oui, ses propos, ce soir-là et les autres soirs, répétés au cours des mois et des années, devaient marquer ma jeunesse, mon adolescence d'un reflet inquiet. Je les ai interprétés lugubrement, eux qui se voulaient rassurants. Pourquoi en moi ce tour d'esprit ?

L'Allemagne ! L'Allemagne, je n'entendrais plus parler que d'elle, je la sentirais approcher, d'abord lentement, venir à pas de loup, puis marcher bruyamment, avec ses pancartes, ses « Heil Hitler », avant d'éclater dans le flamboiement des croix gammées. Par miracle, je ne serai pas tué...

Mais le drame privé et le drame des événements ne viendront que plus tard, beaucoup plus tard, après quelques semonces de mauvais augure. Pour l'instant, je suis sous des ailes bienveillantes, au bercail d'André et d'Edmée, près de ma mère. Je suis encore si gosse que je ne comprends pas bien ce que dit André... Je n'ai que l'intuition des échecs du futur.

À ce dîner, entre les fruits et le café, André se remet à pérorer, il n'a pas fini son propre panégyrique – il y met une modestie qui le rehausse, il est capable de se reconnaître certaines erreurs. Le meilleur Te Deum n'est-il pas un certain mea-culpa ?

– Le traité de Versailles, je suis obligé de le maintenir. D'ailleurs, n'en suis-je pas en partie responsable, même s'il n'est pas tout à fait celui que j'aurais désiré ? Sans lui, un certain monde que j'ai voulu s'écroulerait. Mais que de charges il nous impose. Parfois il me gêne aux entournures.

Edmée a repris son air d'ennui. Ses mains égrènent ses perles, ses yeux ne se posent sur rien... Anne Marie de nouveau est au garde-à-vous, brillante d'attention. Les autres se tiennent dans l'expectative de l'imprévu.

– Tenez, je vais parfois jusqu'à me demander si je n'ai pas eu tort de découper l'empire d'Autriche-Hongrie comme si c'était une grosse volaille. Je le haïssais, il était pour moi le monument de l'injustice et de l'oppression, la nuit des peuples. Avec ses ailes et ses pattes bien tranchées par le coutelas de ma plume, j'ai créé, recréé d'heureuses nations, du moins je le croyais. Avec quel amour j'ai procédé à son démantèlement, avec quel soin aussi je me suis plongé dans les archives anciennes. J'ai dépouillé des tonnes de documents poussiéreux et froissés, en caractères gothiques, souvent

presque illisibles. Tout ça pour tracer les nouvelles frontières de la vérité. Hélas, les nations que j'ai appelées à revivre sont maintenant mesquines, médiocres, abusives, ne sachant que réclamer, qu'exiger... et sur quel ton ! Sans cesse à mes basques... incapables d'aucune générosité. Déjà égoïstes et corrompues jusqu'à la lie, toujours dans des chamaillages insensés et avides. Une grande déception pour moi. Déjà prêtes à trahir.

André, de ses yeux justiciers, cherche à accrocher les yeux d'Edmée comme s'il voulait régler quelque compte avec elle.

– Tiens, je m'ai jamais autant cette impression que quand les Petusky sont là. Savez-vous qu'avant ses nouvelles dignités d'ambassadeur qui lui sont tombées du ciel, il était un avocat marron à New York ? Et elle, une ancienne chanteuse de caf'conc' ? Ils suent la bassesse. Ce sont vos très chers amis, Edmée...

Edmée n'a pas entendu. Sa bonne solidité est devenue évanescence. Elle est au loin... Par contre, Anne Marie est là, muette mais vigilante. Les convives sont tout petits, rencognés devant ce qui s'annonce être une scène.

– Remarquez, depuis ma mise à pied, j'avais au moins l'avantage de ne plus voir ces Petusky. Eux qui me devaient tout, ont disparu et se sont mis à amadouer Poincaré. Ils ont dû en manigancer des avances, des fioritures, pour nous renier ! Je dois reconnaître que Poincaré n'est pas très sensible à ce genre de cour... Mais, depuis quelques jours, les revoilà, tout sucre, tout miel, lui, maniant le compliment avec sa lourdeur habituelle, et elle, folle, folle de vous, Edmée. Évidemment, moi je suis un peu de glace, mais vous, Edmée, quels transports ! Ce sont vos amis, il est vrai. Et vous aimez vos amis.

Edmée est de plus en plus absente. Elle se sourit à elle-même, comme si elle se trouvait dans quelque paradis lointain.

– Ce qui m'agace avec les Petusky, c'est qu'ils amènent toujours des olibrius dorés sur tranches, des nouveaux riches épouvantables, des milliardaires de basse cuisine. Souvent des Français – à se boucher le nez. Avant-hier, quand ils sont revenus en grande pompe, ils avaient avec eux M. Petrel, ce gros jeune pachyderme qui se vautre dans toutes les mares puantes. J'étais d'autant plus contrarié de le voir chez moi qu'on le soupçonne d'avoir alimenté, en Syrie, la révolte des Druzes contre nos troupes, en leur vendant quelques milliers de fusils... Mais il vous plaît, Edmée, ce M. Petrel, et vous avez été aimable avec lui. Averti par les Petusky que vous collectionnez les assiettes de la Compagnie des Indes, il s'est cru

permis de vous en offrir une douzaine, rien que ça ! Et vous alliez accepter... si je n'avais pas refusé pour vous.

Edmée s'aperçoit soudain de l'existence d'André.

– Tu as été grossier.

– Non, je suis toujours très poli.

C'est tout. La scène est terminée. Cela ne va jamais plus loin. Dans l'assistance, personne n'a rien vu ni entendu, personne n'a bronché. Anne Marie est lointaine. André se tait.

C'est alors qu'Edmée – une manière de mettre au rebut André et ses discours – plonge ses yeux dans ceux d'Hector. Tendresse, ironie, fermeté, la bonne maman marivaude un peu son enfant, avec une voix de câlinerie douce-amère.

– Alors, Hector, dis-moi. Tous ces jours-ci, je t'ai à peine vu. As-tu fait de nouvelles conquêtes ?

La peau blanche d'Hector fleurit comme une pivoine. Ses yeux balbutient, à la fois inquiets et vaniteux :

– Edmée, ce n'est pas intéressant. Je vous assure, rien...

– Hector, je n'aime pas que tu me caches tes aventures. Tu en as toujours. Ne te défends pas, ce n'est pas de ta faute, tu ne les cherches pas, tu séduis malgré toi, les femmes te tombent toutes dans les bras. Ah, je les comprends, tes amoureuses, tu es si beau, si mignon, tu es irrésistible, rien qu'à te voir, on a envie de te toucher. Hector, dis à ton Edmée...

– Non, Edmée, non je ne peux pas, je me sens, eh bien... je me sens gêné.

– Oh, le vilain ! Quoi, des secrets pour moi ! Tu ne parles pas. Alors, je vais t'interroger. Dis-moi, ta toquée si riche, un peu tapée, court-elle toujours après toi ?

– Marguerite est charmante...

– N'est-ce pas elle que son premier mari, au cours de leur voyage de noces en Afrique, a jetée de leur bateau tellement elle l'assommait ? En plein lac Tanganyika, au milieu des crocodiles qui ne l'ont pas mangée parce qu'elle devait être trop coriace.

Sirupeuse et susurreuse, Rose croit utile de s'immiscer dans la conversation, jouant son rôle de dame de compagnie, non sans avoir jaugeé André qui ne semble pas contrarié, juste un brin condescendant.

– Ah, je vois, Marguerite... Il s'agit de la personne qui, en secondes noces, a épousé un Levantin assez laid, très vieux et cousu d'or, qui faisait de mystérieuses affaires à Beyrouth ? Elle a tellement mangé de rahat-loukoum qu'elle a pris quarante kilos... Il paraît que pour échapper à la graisse et au monsieur, elle s'est enfuie... avec un petit pactole.

– Oui, oui, c'est celle-là, Rose... Ensuite, elle a jeté son dévolu sur un Américain excentrique, pas de la première fraîcheur mais très milliardaire, le roi de je ne sais plus quelles saucisses. Elle l'a conduit devant un pasteur et sa bible. Une fois mariée, elle a bien voulu s'apercevoir qu'il n'aimait que les poupées, pas de chair, mais seulement de cire, il en avait la plus belle collection du monde, il faisait avec elles des choses, mais des choses... Naturellement, ça l'a dégoûtée, et elle a déguerpi, cette fois en emportant le gros gros paquet... Enfin, la vertu est récompensée, elle mène grand train à Paris, et, en toute honnêteté, elle tâche de se faire un salon sous ses lambris. Sans trop de succès. Savez-vous qui en est l'ornement ! Notre Hector ! Elle le traque, elle le couve, elle est éprise de lui que c'en est touchant. Pour lui plaire, elle fait la petite fille, et Hector ronronne. N'est-ce pas que c'est vrai, Hector ?

Cette tirade, c'est de l'Edmée tout pur, tout craché, en pleine forme. Rose se trémousse, elle est enchantée. Elle se félicite d'avoir lancé Edmée dans son envolée. La table n'est que gaieté, le petit cercle se délecte de l'esprit d'Edmée si vif, si primesautier, alors que tout à l'heure, avec les somptueuses et graves dissertations d'André, eh bien, c'était vraiment du travail. André, revenu de ses grandes pensées, est ravi de sa femme, il a son sourire indulgent et appréciateur. Ah ! Edmée a toujours le don de l'amuser. Seule Anne Marie reste réservée quoiqu'elle se force à un sourire de connivence. Elle, c'est André, André le Grand qu'elle apprécie.

Hector est indigné. Il entre dans le jeu, ses protestations ne font qu'apporter de l'eau au moulin d'Edmée.

– Edmée, que dites-vous ? Vous allez faire croire que je suis un gigolo. Ce n'est pas ça. Marguerite, c'est vrai, est très gentille avec moi mais elle est seulement une amie, une exquise amie, qui a des sentiments beaux, délicats.

Edmée pouffe. Tout le monde a pris des airs entendus. Hector, jouant à l'indignation, est satisfait. D'ailleurs Marguerite est à jeter, enfin c'est un sujet épuisé. Au tour d'une autre. Edmée y va carrément :

– Bravo mon petit Don Quichotte, tu défends l'honneur du beau

sexe, quoique, dans le cas de Marguerite... enfin, tu sais mieux que moi, mon chéri... Mais il paraît que tu es aussi assailli par la dame qui a fait scandale à Lyon, cette jeune épouse, mère de famille évidemment, issue de la plus respectable tribu lyonnaise, une tribu dans la chimie, la banque, les textiles, les médicaments, le caoutchouc, dans je ne sais quoi... qui s'est fait bêtement pincer avec un amant. Figurez-vous, Rose, qu'on l'a expédiée en exil à Paris, sous bonne garde, avec l'obligation de bien se conduire. Et j'ai entendu dire que c'est avec toi qu'elle se conduit bien... n'est-ce pas, mon mignon ?

Rose hume l'atmosphère et croit bon d'ajouter de la sauce au ragoût d'Edmée.

– Ah oui, je vois. Ça a été terrible, tout Lyon en a tremblé. La pauvre, maltraitée comme elle l'a été, je comprends qu'elle cherche des consolations, et Hector est si charitable !

Rose est trop longue. Edmée la réduit au silence.

– Mon petit Hector, fais quand même attention. Jacqueline est surveillée et si elle se fait prendre avec toi... elle aurait encore des ennuis, et peut-être toi aussi.

Hector, cette fois, montre plus de véhémence dans ses dénégations.

– Jacqueline donne de petites réceptions innocentes et convenables. Elle tâche d'attirer des écrivains, des artistes, tout un milieu qu'elle ne connaît pas et qui la distrait, la change de sa province étouffante. Elle veut respirer, pas plus... Moi, il m'arrive de paraître à ces soirées, c'est tout. Je la plains. Malgré ses malheurs, elle s'efforce de faire bonne figure, d'être gaie, elle a beaucoup de courage. Je la respecte. Je vous assure que...

– Ta, ta, ta... Je te la laisse, puisque tu semblés y tenir. Mais, à propos, et ta lady ? Celle-là, c'est une empoisonneuse, une bêcheuse, elle se répand partout avec ses grands airs, elle fait la dédaigneuse au nom des ancêtres qu'elle n'a pas, puisqu'à l'origine, c'est une couturière ou quelque chose comme ça. Tu te souviens quand je l'ai rencontrée chez les Da Silva... tu lui servais de chevalier servant, elle m'a regardée du haut de sa grandeur, cette pécure, tu étais bien ennuyé. J'espère que tu t'en es débarrassé – ou tu continues à être son humble serviteur ?

– Edmée, vous le savez, tout ça est sans importance, je vous le promets. Pourquoi me taquinez-vous sans cesse ?

– Allons, Hector, tu es gentil, tu as de la pudeur, tu me raconteras

tout en détail, comme tu le fais chaque fois... quand nous serons seuls... et moi, j'en ferai profiter tout le monde.

L'assemblée jubile. André regarde Hector avec une sévérité gâteuse, qui fond, qui n'est qu'indulgence. Tout se passe comme si Hector était le fils prodigue, Edmée la bonne maman, André le bon papa, le cercle intime constituant le cercle de famille.

Soudain Edmée tend la tête vers Hector, avec une expression que je ne lui ai jamais vue, une vraie souffrance. Elle est une mère inquiète, une amante douloureuse, une femme amoureuse.

– Et cette créature, mon Hector, tu ne l'aimes pas, dis ?

– Laquelle ? demande Hector, effronté.

– Tu le sais bien, la petite actrice hongroise qui est dans ta vie depuis deux ou trois ans. Celle qui ressemble à un écureuil, cette roulure, avec sa figure de casse-noisette. Elle t'adore, je te l'accorde, elle vient de te prendre comme témoin à son mariage avec le petit marquis, ce voyou de marquis. Tout ça a un air bien gentil, mais attention. Dis-moi, Hector, cette femme, tu ne l'aimes pas ?

– Évidemment je ne l'aime pas ; je l'aime bien.

– Hector, mon petit. Je t'assure qu'elle n'est pas du tout ce qu'elle prétend être avec son drôle d'accent, sa maigreur cocasse, ses grands yeux ; elle n'est pas du tout une gaie luronne, une bonne complice. Ne te laisse pas duper, Hector...

– Arlette n'est pas méchante, elle est bonne fille, elle aime rire... Je m'entends bien avec elle.

– Fais attention, Hector, sous son apparence futée, elle est mauvaise, elle est noire, vraiment noire. Elle est méchante. Je me demande quel pouvoir elle a sur les hommes. Je ne comprends pas, elle est si facile à percer à jour... Et pourtant, elle les mène par le bout du nez, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que... Et ces imbéciles, au lieu de la quitter, c'est tout ce qu'elle mérite, eh bien, ils se suicident pour elle. Tu le sais, elle en a volontairement poussé trois à se tuer, c'est son tableau de chasse, elle s'en vante.

– Des racontars. Si vous saviez comme Arlette n'est coupable en rien dans toutes ces histoires.

– La pauvre enfant ! Laisse-moi rire...

Hector est soudain pris par une sorte d'amusement.

– C'est vrai qu'Arlette est un peu garce, comme toutes les femmes. Mais elle ne me jouera jamais un mauvais tour, je ne risque rien

avec elle, vous ne comprenez pas...

– Mon pauvre Hector, tu es de la race de ces grands jobards idiots à qui certaines femmes font faire ce qu'elles veulent. Et ton Arlette est une de ces femmes, une sale petite bête qui te mènera jusqu'à ta perte.

– Je ne sais pourquoi vous vous acharnez contre Arlette, vous êtes jalouse, c'est ça, vous êtes jalouse d'elle...

– Moi ? Jalouse... de cette... de cette ordure ? Oh, Hector... Mais si tu ne m'écoutes pas, fais attention à ce qu'un jour, à cause d'elle, toi aussi tu n'appliques le canon d'un pistolet sur ta tempe et n'appuies sur la détente. Fais attention... C'est tout ce que j'ai à te dire.

Autour de la table, un grand silence. Hector est livide.

Pressent-il, Hector, que cela arrivera, dans pas tellement longtemps – trois ou quatre ans –, que ce que lui prédit son Edmée offensée et malheureuse se produira, que sa main portera un gros revolver à son front, qu'il se foudroiera d'une balle, que son corps tombera dans les éclaboussures de sa cervelle et les jaillissements de son sang, qu'il expirera tout seul – tandis que, pas loin de là, Arlette, qui aura manigancé un traquenard, soudain paniquée par son œuvre, refusera de faire un pas pour le voir ?

Edmée connaît tout d'Hector, la trame de son passé, le secret de sa naissance, déjà dans le suicide et la démence, le secret qui peut le destiner au malheur malgré l'amour qu'elle lui porte, son incroyable dévouement. Pourtant elle aurait eu bien des raisons de le détester.

Tragédie ancienne. La forêt de Fontainebleau. Dans une clairière, une bâtisse trapue, une sorte de forteresse en grosses pierres, couverte de lierre. C'est la demeure d'Amédée Rien, étrange nom pour un personnage qui fait retraite dans la splendeur, qui se croit un seigneur de la Renaissance. Un géant à collier de barbe rousse, qui tonitruie dans le fantastique et la gaieté. Un ameublement écrasant et bizarre, des flambeaux massifs, des armures, des tables immenses et des bahuts ouvragés. Partout des livres, des tableaux, des sculptures, des tapisseries, des chefs-d'œuvre angoissants et baroques. Un monstrueux four pour percer les secrets de l'alchimie, d'autres plus petits, plus rouges, où il fond des métaux précieux destinés à fabriquer des bijoux épais et scintillants, comme en portaient les princes d'antan. L'Art, l'Art, l'Art obsède Amédée, l'art de l'Italie surtout, au temps des Borgia, Lucrèce et César, de Machiavel, du Titien, de Michel-Ange, de Raphaël, des condottieri, des saintes, des courtisanes.

Il est riche, aussi a-t-il ramené des trésors de Rome, de Florence, de Venise. Un rococo cruel, démentiel et pourtant joyeux. Car Amédée est gai, avalant la vie à grandes lampées, d'une extraordinaire puissance physique et morale, très instruit, mais toujours en quête de plus de connaissance et de beauté. Insatiable. Glouton et civilisé, entouré d'autres hommes de bonne bourgeoisie, tous curieux, étranges, un peu mystiques, savants, eux aussi à la recherche de quelque chose. Table ouverte. Bohème sacrée, pas de petite rapinerie ou de gendeletrerie miteuse.

Comment Edmée a-t-elle abouti dans cette galaxie ?

À dix-huit ans, menacée d'un mariage médiocre par des parents petits boutiquiers, elle avait révélé sa trempe, elle s'était enfuie vers la ville, vers les lumignons de Montmartre et de Montparnasse, vers les tanières et les repaires des peinturlureurs, des barbouilleurs, des tripatouilleurs de glaise, une faune dans le dénuement, hantée d'espoir et de joie. Elle était devenue modèle, allant d'atelier en atelier, parfois de lit en lit, toujours avec une retenue charmante. Ses abandons étaient d'une ingénuité délicieuse, spontanés et calculés. Elle avait de l'ambition, elle voulait « arriver ». Temps dur, long cheminement, volonté de conquérir le monde... Sa première étape importante avait été le Rapin, alors jeune homme raisonnable, tout à fait organisé, malin et prudent, doté de solides vertus bourgeoises venant de ses parents cossus et honorables. Quand Edmée a commencé à trop peser sur son porte-monnaie et sur son cœur, très intelligemment, il a su passer la main à qui il fallait...

C'est donc par le Rapin, qui avait des relations, qu'Edmée a connu Amédée. Auparavant, le Rapin l'avait prévenue : « Attention, c'est un excentrique, un original, généreux, riche, il vit dans ses bois, il s'adonne à je ne sais quelles chimères, il se prend pour Benvenuto Cellini... Il te conviendrait bien. Ne le rate pas. » Edmée ne l'avait pas raté. Il était tombé en arrêt devant elle, le coup au cœur, la dévorant de sa barbe, de ses yeux, avec avidité, avec tendresse aussi.

Elle jouait à être son enfant. Lui, comblé et ravi, barbon resplendissant, l'avait gardée dans sa grande demeure de la forêt. Elle était devenue la Bien-Aimée, l'Adorée, l'Unique. Amédée ne se contentait pas de se repaître d'elle, il l'avait façonnée, il en avait fait un chef-d'œuvre. Père incestueux, il l'avait enseignée, lui donnant de précieuses leçons. Edmée avait été une excellente élève, elle apprenait, sans jamais être déconcertée. Elle n'était pas surprise par les façons de la demeure. Elle s'habitua à la fortune, aux manières des fortunés, elle aimait ça. Elle s'était composé un comportement,

un style, une attitude, une certaine allure naïve, proche, charnelle et pourtant vertueuse, candide et rouée, éthérée et terre à terre, innocente et tirant toutes les ficelles. « C'est ma Joconde », disait Amédée, quand même surpris de l'étendue de ses progrès, et qui lui forgeait de rutilants bijoux, avec lesquels elle paraissait être une princesse des eaux et des prés. Elle s'était façonné une langue, des mots, des expressions, des gestes et un habillement. Métamorphose... Jusqu'à ce qu'elle ait décidé de se faire épouser par Amédée. Pas seulement par ambition, mais par passion. Elle aimait vraiment son ogre. À partir de ce moment-là ses moyens ont diminué, elle est devenue maladroite, elle a commencé à faire des scènes ; cela effrayait Amédée... Longtemps, lui plutôt bon, ennuyé, ne disait pas non, accordait des promesses vagues, tergiversait. Il se lassait, il se plaignait d'Edmée à ses amis.

Il a suffi qu'apparaisse un jour une créature superbe, sculpturale, une aurore boréale – de longs cheveux de lin, un immense front galbé, des yeux d'opale, des traits suavement camus. D'elle, émanait une douceur parcourue par de violents éclats de joie, de vie. Son rire. On savait qu'elle était scandinave, une Viking fortunée, libre, ayant plus ou moins été mariée, à l'existence assumée à travers orages et caprices – elle parcourait la terre au gré de sa fougue, comme ses ancêtres se lançaient sur les mers, à bord de leurs drakkars. En quelques secondes, Amédée fut totalement possédé d'elle... Edmée n'existait plus.

Pauvre Edmée accablée ! C'est alors qu'intervient André Masselot.

Depuis un certain temps, André le Dandy, frotté de lettres et d'arts, était un habitué de la demeure des bois. Il devint assidu, trop assidu. Il changea : André le Roué, le Sceptique, l'Impertinent, qui s'imaginait bardé contre le cœur, les sentiments, les émotions, les chaleurs du sang, les soupirs de l'âme, avait succombé aux charmes d'Edmée. Il était devenu, avec l'approbation d'Amédée, son soupirant attitré. Il ne se décourageait pas : des cadeaux, encore des cadeaux, que d'efforts pour déployer sa séduction, son intelligence, ses attraits, son verbe, ses sourires ! Pétards mouillés, feux d'artifice trempés, Edmée bâillait, sa pensée était ailleurs, elle ne l'aimait pas. André ne l'aurait jamais conquise s'il n'y avait eu la Nordique, Edmée supplantée, et Amédée tapant sur son épaule, éclatant d'un gros rire plantureux : « Mon garçon, c'est très bien. Vous avez bon goût, Edmée est une fille remarquable. Partez avec elle, emmenez-la, je vous donne ma bénédiction. Edmée ne peut être entre de meilleures mains que les vôtres, vous la rendrez heureuse, elle vous comblera de satisfactions et même, je la connais, elle vous aidera à faire votre chemin. » Sacré Amédée qui, pour se livrer à ses délires

avec Dora, se débarrasse de sa maîtresse, la case avec André, ce niquedouille d'André... Edmée fait un triomphe de sa déchéance, elle montre sa grandeur. Elle accepte la proposition d'Amédée : elle va vider les lieux avec André. Elle sourit à André, désormais elle se l'approprie. Edmée est lucide, volontaire, guérie des infirmités du cœur.

Ensuite, tout lui a été facile.

Dans la grande maison laissée par Edmée, le malheur n'a pas tardé à arriver. D'abord, cela n'a pas été tellement grave. Parfois, lasse, Dora se tait, elle passe des heures, des jours d'abattement, allongée, lointaine, le visage voilé de brouillard. Quand Amédée essaie de l'approcher, de la consoler, de la raviver, elle grogne, elle a de terribles colères, elle hurle comme une chienne. Ses traits s'altèrent, elle est égarée. D'autres fois, elle se soûle et se lance dans des danses possédées. Amédée fait le gros dos. Il s'acharne, et il lui vient une idée magique : il veut l'épouser. Elle accepte.

Le soir des noces commence la grande crise, la démence...

La cérémonie a été gaie à la petite mairie du bourg voisin. C'était l'été. Monsieur le maire, son écharpe tricolore autour du ventre, son petit discours bien senti. Amédée passe la bague au doigt de Dora qui n'a jamais été aussi resplendissante. Et puis le banquet, à la maison. À la demande générale, Amédée veut donner un baiser à Dora, mais elle le repousse, elle trépigne, ses yeux sont hystériques. Toute la compagnie se tait, craignant le pire. La face de Dora se tord et, brusquement, avec une violence inouïe, sans qu'on ait le temps de l'arrêter, elle jette à Amédée, en plein visage, la bague du mariage. Elle glapit en un français barbare qui sort du nord, des espaces scandinaves, éternité de forêts gelées et de toundras venteuses : « Je suis libre, libre, libre... »

Amédée ne sait que murmurer : « Calme-toi, Dora, calme-toi. » Fureur dans les pupilles de Dora. Et, de ses mains folles, avec rage, elle arrache ses vêtements par morceaux. Nul n'a eu le temps de l'en empêcher, quelques secondes ont suffi, elle est nue, complètement nue. Dora, avec une sorte de triomphe sur la figure, écarte peu à peu les jambes ; elle est prise de spasmes effrayants. La crise. Remontée des instincts morbides dans ce qui semblait, au début, une explosion bachique, une furie charnelle. Elle s'acharne à tout détruire, elle a la tentation du néant, elle ne veut plus être.

Le paroxysme est passé. Elle n'est plus qu'anéantissement. Elle se tait, elle se referme, elle est pâle, ses yeux sont clos, elle vacille, elle va s'effondrer. Amédée la recueille dans ses bras encore costauds et

l'emporte, inconsciente, la bouche un peu baveuse. Après un long moment, il revient vers la noce. Il ne sait que dire : « À force d'amour, je la sauverai. »

La suite. La descente dans l'abysse. Dora reste tranquille des heures entières, gentille. Mais dans la journée vient toujours un moment où elle se met à boire, jusqu'à ce qu'elle soit d'une ivresse exaspérée, jusqu'à ce qu'elle soit une pocharde errant à travers les pièces, trébuchant. Il faut cacher les bouteilles, mais elle les trouve toujours. Amédée s'y perd. Il imagine de se poivroter avec elle, d'être avec elle dans les paradis et les transes de l'alcool. Soûleries communes. Vain remède. Dora déteste ce compagnonnage. Elle sort, elle va seule dans les bistrots du village proche, et elle s'arsouille en faisant ses numéros. Elle paie des tournées à tous les soiffards et puis elle se déshabille. Il faut appeler les gendarmes, leur remettre cette folle... car, dans le pays, on n'appelle plus Dora que « la folle ». Mais souvent au lieu de la maréchaussée, c'est Amédée qui survient. Un silence à son apparition. On le plaint. Il trouve Dora nue ou à demi nue, il sait ce qu'il doit faire. Il s'approche de sa femme et dit : « Viens. » Parfois, elle obéit. Parfois, elle hurle. Alors les gens l'aident à transporter Dora devenue cette femme pitoyable et immonde.

Quand ça empire encore, il se décide à la garder dans la maison où elle fracasse tout. Plusieurs fois elle tente de s'évader, mais Amédée est bon geôlier, elle ne lui échappe pas. Seulement, elle dépérit, elle se consume, elle se dessèche, elle se fane, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, elle déambule dans les pièces, elle emploie de drôles de mots. Sans cesse elle marmonne : « L'étang... – Quel étang ? – Tu le sais bien... – Non, dis-moi. – C'est mon secret. » Amédée n'en tire rien de plus. Des étangs, il y en a beaucoup à l'entour. Amédée, obsédé, sûr que Dora est capable de sa mort, se fait garde-chiourme, il la barricade. Toutes les portes sur le monde extérieur, celui des eaux, des mares, des rivières, sont donc verrouillées,

Un jour, il doit s'absenter. Avec encore plus de précautions, il a tout fermé, il a mutiplié les recommandations aux amis et aux serviteurs. Mais, quand il revient chez lui, il a un pressentiment. De toutes ses forces, il crie : « Dora, Dora ! » Autour de lui, des mines atterrées. Elle s'est sauvée.

Prenant au plus court, Amédée se rue comme un sanglier vers la région des marais. C'est l'automne, les branches à demi dénudées cassent sur son passage. Tout est détrempé. Il ne voit pas la tristesse ambiante, il est à sa hantise. Dora, Dora, arriver à elle. Il est

maintenant certain de l'étang qui a attiré sa femme ; ce ne peut être que le plus petit, mais le plus profond, le plus noir. Les gens du pays l'appellent le « trou aux trépassés ». Il approche. A travers les troncs et ce qui reste de feuillage, il distingue Dora. Elle se tient debout. Elle est totalement immobile, ses pieds sont dans l'eau, là il y a un rebord à peine submergé et elle regarde devant elle, juste devant elle, la tête un peu penchée en avant vers le trou. L'étang est une auge abrupte, aux berges nues de terre cisaillée, se refermant sur une eau nue, couleur anthracite. Rien ne bouge, pas un bruit, la surface est sans rides, unie, épaisse. Rien. Juste, par-ci, par-là, les taches de rouille de feuilles qui sombrent, rejoignant dans les tréfonds d'autres choses décomposées. Amédée arrive, faisant des « flocc » avec ses pieds bottés martelant le sol spongieux, respirant bruyamment dans l'épuisement de ses poumons, faisant rouler de toutes ses forces la machinerie de son corps vers Dora. Elle ne se détourne pas, elle le nie. Elle reste dans son royaume sombre. Ses yeux sont ouverts et pourtant ils ne voient pas. Amédée a peur. « C'est moi, Amédée. Entends-moi, entends-moi, tu vis... » Peu à peu surgissent des signes de l'existence de Dora. Elle sort de son néant lentement, elle revient de loin, elle murmure : « Je vis... – Oui, tu vis, Dora, c'est fini, ton tourment... Je te rendrai heureuse. – C'est fini. Amédée, tu es arrivé à temps. J'aime la vie... Je t'aime. »

Longueur des semaines et des mois. L'univers n'est plus que brouillasses. Il n'existe pas de ciel, il n'est qu'un écrasement mou, une chape épaisse et indistincte. Sans arrêt, il pleut. Et puis soudain il ne pleut plus. Sur l'univers lavé arrivent le gel et les grands froids. La nature est crispante, coupante, faite de cristaux. Dureté des ornières, résonance des sons, limpidité de l'air, tout devient trop visible sous les caparaçonnages de la glace. Enfin... c'est la neige et ses floconnades. Ce qui existe est amorti. Dans le ciel une grisaille de fer et sur la terre une blancheur étouffante. Il semble que plus rien ne vive, sauf les loups. Cet hiver-là a été très dur.

La maison d'Amédée est une arche solidement ancrée au milieu des tempêtes. Jamais la bâtisse n'a paru plus solide, plus cossue, plus douce, plus chaleureuse – il y fait bon vivre. Dans les hautes cheminées, les flambées crépitent et, à travers les pièces, on entend les éclats de rire d'Amédée. Pendant que dehors c'est le froid Dora lui est revenue dans son éclat irradiant, dans sa saveur captieuse, comme si elle n'avait jamais été en proie à ses noires hantises, à ses tristesses saumâtres, à ses morbidités rongeuses.

Elle s'est épanouie. Il a rajeuni. Entre elle et lui l'amour à nouveau, dans sa flamboyance et sa familiarité, avec les petites privautés de l'intimité, les épanchements du cœur, les jaillissements

de la volupté.

Comment croire que Dora a pu être folle alors qu'elle préside la tablée des amis revenus ? Même André et Edmée sont là. Tout est rentré dans l'ordre.

Amédée pousse au blanc ses grands fours où il fond et cuit les métaux. Il crée pour Dora des émaux merveilleux. Il brasse l'or, l'argent et les couleurs.

Dora éprouve des malaises. Un rondouillard docteur paterne, l'examine, prend à part Amédée et lui dit dans une jovialité congratulante : « Mes félicitations, monsieur. À votre âge... Votre femme est enceinte. » Qu'importe la vulgarité du bonhomme. Amédée a rugi de joie en entendant l'annonce. Rien au monde n'aurait pu lui procurer un pareil bonheur. Avoir un enfant de Dora... Un enfant qui sera Dora et qui sera lui. Il sera beau, il sera merveilleux. Un enfant, ce cadeau inouï, cette bénédiction.

Dora est restée neuf mois sur son lit, pas révoltée, inexistante. Son corps se gonfle peu à peu mais elle n'a plus d'âme. Elle est bien-portante, elle fait docilement tout ce qu'on lui dit de faire – elle dort, elle se réveille, elle boit, elle prend les médicaments prescrits. Amédée, qui la veille jour et nuit, lui parle avec patience, avec tendresse. Il essaie de susciter en elle une étincelle. Efforts vains. Elle est belle dans ce travail où sa vie, au fond d'elle-même, crée une autre vie. Mais elle est sans désir, sans envie.

Le printemps. L'été. Le cycle des femmes suit le cycle des saisons. Dehors le soleil flamboie, la nature croupit sous ses rayons. L'allée des marronniers ne fait pas d'ombre.

En plein midi, Dora accouche. Amédée, dans le salon voisin, attend, tout bête comme le sont les hommes dans ce cas-là. Il reste, deux heures durant, entre ses peurs et une joie craintive. Enfin il entend des vagissements, on l'appelle auprès de Dora. Elle repose, très calme, très tranquille, déchargée de son fardeau. Elle ne semble pas éprouvée, tout s'est très bien passé. Le docteur se lave soigneusement les mains. La sage-femme apporte à la mère son bébé nettoyé. Dora le voit pour la première fois. Il est tout petit. C'est un garçon, c'est Hector. Si menu qu'il soit, vieillot et froissé, encore congestionné, il est beau – il a déjà des yeux aussi bleus que ceux de Dora, un teint très clair et, en guise de cheveux, un duvet doré. Il ressemble à Dora, ce petit Viking qui se tortille avec une force incroyable. Un élan emporte Amédée vers son fils, mais il se retient. D'abord il faut qu'il sache : comment Dora va-t-elle le recevoir ? L'accepter, le rejeter ?

Dora, appuyée sur des oreillers, prend doucement son enfant dans ses bras, l'embrasse, l'étreint, le serre contre elle. Elle paraît heureuse. Mais Amédée sent que ce sont des simagrées. En Dora, il n'y a aucune flamme, juste un semblant, quelque chose de contraint.

Réjouissances pourtant. Tous les amis sont accourus dans la maison de la forêt. Edmée est venue avec André. Edmée fait la follette, bécote Dora comme du bon pain, lui prodiguant des avis de matrone ; elle qui n'a pas d'enfants se donne beaucoup de peine.

En fait, elle est là pour voir. Le Rapin qui habituellement espionne pour elle ne lui suffit pas en pareille affaire : le bonheur se serait-il installé dans la maison de la forêt ! Elle est rassurée par le comportement d'Amédée. Elle trouve qu'il en fait trop, qu'il en ajoute, que sa gaieté sonne faux, qu'au fond, cette frénésie exultante cache de l'inquiétude, de l'angoisse même. Elle est satisfaite, sûre que le malheur plane toujours.

Tout le mois suivant, les auspices sont excellents. Dora s'est relevée de ses couches, elle est à nouveau une Dora merveilleuse, encore plus touchante parce qu'elle pouponne, madone et maternelle. Elle aime son enfant, elle aime Amédée, elle aime la vie, elle aime l'univers, apparemment. Le baptême est splendide. Les cloches, les dragées jetées à la volée, sur le seuil de l'église, aux enfants du village, toutes les bonnes gens contemplant le beau cortège qui regagne à pied la maison. Il y a évidemment un festin...

Dès le lendemain, le Rapin rapporte, un peu contrit mais honnêtement, ces festivités à Edmée. Elle n'a pas eu le cœur d'aller à la cérémonie, se doutant que ce serait la grande liesse. Elle a donc écrit une lettre désolée, mettant son absence sur le compte d'André, tenu d'assister à une conférence internationale et qu'elle ne peut laisser. Mais elle a envoyé des présents royaux, un cœur en ivoire accroché à une chaîne d'or et toute une layette ancienne, précieuse, pour Hector.

Une fois son rapport terminé le Rapin se tait. Silence. Edmée médite. Enfin elle pose la question : « Dora est-elle guérie ? » Le Rapin délibère en lui-même, roule une cigarette pour se donner du temps, et, après mûre réflexion, répond : « Non, je ne crois pas. J'ai remarqué en elle quelque chose de mécanique, d'artificiel, on dirait une poupée bien remontée, une femme-automate. » Un flot de contentement emplit Edmée, elle ne s'est pas trompée. Quelque chose va arriver à Dora, quelque chose de sinistre. Elle n'a qu'à attendre.

Elle n'a pas attendu longtemps.

Tout en faisant l'époux et le père comblés, Amédée reste l'âme sombre. Lui aussi a observé le côté machinal de Dora – elle agit comme si elle était hypnotisée, accomplissant tout parfaitement et pourtant absente. Sans en avoir l'air, il la surveille, il est sûr qu'elle s'en aperçoit. Guerre des ombres qui se sourient et s'embrassent, pendant qu'Hector piaille. Et un jour, comme auparavant, Dora disparaît. Cette fois, Amédée est certain de la catastrophe, mais différente, sans doute au loin. Il reprend quand même la routine : parcourir la maison, se ruer vers l'étang, ameuter les gens qui battent la contrée fourré par fourré, rocher par rocher, grotte par grotte. Pas de Dora, vivante ou morte. Il faut appeler les gendarmes pour qu'on fouille, une fois de plus, les marécages, surtout le petit étang sombre et noir. Mais pas de Dora.

Dora est ailleurs. Où ? Amédée se trouve dans un état étrange, à la fois d'une lassitude extrême et plein d'espoir. Fou d'espoir. La découvrir vivante avant qu'il ne soit trop tard. L'énergie le remplit. Amaigri, les yeux insomniaques, il s'habille pour la ville, pour le Quai d'Orsay. Il tombe sur un André précis, sec, décidé, bref, aimable, qui a vite compris.

- Je fais le nécessaire auprès du ministère de l'Intérieur et j'alerte nos ambassades. Rentrez chez vous.

Trois jours après, André se présente chez Amédée. Le visage impassible. Aussitôt Amédée devine.

– Dora est morte.

André incline la tête en signe d'assentiment.

– Elle s'est suicidée ?

– Oui.

– Où ?

– À Vienne, en Autriche.

– Comment ?

– Voici le télégramme.

Là-bas, Dora est arrivée par le train. Elle est descendue dans un hôtel minable, du quartier populaire. Elle est restée enfermée dans sa chambre pendant vingt-quatre heures. En pleine nuit, elle a ouvert la fenêtre et s'est jetée dans le vide, du quatrième étage. Elle s'est écrasée dans la rue. Tuée sur le coup.

André prend un aspect humain,

– Amédée, croyez à ma peine. Celle d'Edmée est immense.

- Merci, André. Remerciez Edmée. Maintenant, laissez-moi.
- Qu'allez-vous faire ?
- Aller chercher son corps et l'enterrer ici, dans le parc.
- Comptez sur moi pour vous faciliter les démarches nécessaires. Je vous obtiendrai aussi l'autorisation pour la sépulture de Dora dans votre domaine.

Amédée part pour son périple. Il ne pleure pas, comme s'il ne pouvait plus avoir de larmes. Il est tout à sa résolution. Il a encore maigri, encore vieilli.

Vienne. La recherche à la morgue. Le cadavre de Dora à peine reconnaissable. Amédée fait mettre ses restes dans un cercueil plombé. Bureaucratie, formalités, le commerce des pompes funèbres... Enfin Amédée monte dans un fourgon de chemin de fer avec sa caisse mortuaire. Seul. Il est perdu dans un autre monde. Il ne pense pas à Dora, pas à lui, pas à Hector, il ne pense à rien.

Quand il retrouve la maison de la forêt, il renvoie tout le monde. Une bonne emporte Hector, qu'il n'a même pas regardé. Amédée reste seul avec Dora. Il est devenu hagard, la barbe et les cheveux ont poussé, sont des herbes folles, ses traits sont des cartilages où brillent trop les yeux, il ne pèse presque plus rien, réduit à un squelette qui flotte dans ses vêtements. Il se met à la tâche avec ses jardiniers, il porte Dora jusqu'à un trou creusé dans la partie la plus sauvage du jardin, pleine de ronces et d'orties. Une fois le cercueil amené jusque-là, ils le descendent dans la fosse. Ils jettent des pelletées de terre qu'ils tassent avec les pieds. Dora est intégrée à la nature, d' où elle renaîtra sous d'autres formes, encore plus belle.

Amédée se traîne jusqu'à la maison. Il est épuisé, malade – sa maladie est un désespoir blanc, sans convulsions, sans crispations, sans hantises, sans douleurs accablantes. Il s'enfonce dans l'ouate étouffante d'un immense chagrin imprécis, informulé. Dora est loin, son image n'est même plus dans sa pensée et dans son cœur. Il ne veut plus voir Hector : n'est-il pas la cause du drame de Dora ? Il ne veut plus voir personne. Qu'on le laisse à son étrange paix. Les semaines passent. Sa sœur, Jeannette, une vieille fille exubérante et hommasse, très bonne, le veille et s'occupe de l'enfant, relégué à l'autre bout de la résidence.

Encore un mois. Amédée traîne. Il n'est plus qu'une ombre. Tant qu'il a un semblant de raison, il se tait. Puis il se met à délirer avec une voix aigrette, minuscule et aiguë, qu'on entend à peine à cause des grands souffles qu'il fait pour arriver à parler. Sans cesse, il appelle Dora, il la croit vivante, il la veut auprès de lui : « Viens,

viens, pourquoi n'es-tu pas là ? » Dora, Dora, ce nom sans arrêt, de jour et de nuit. Enfin Amédée expire.

Plus de vingt ans de cela... Quels sont les cheminements qui ont fait d'Hector cet officier de marine racé et séduisant, le chouchou d'André et d'Edmée, l'enfant de la maison, assis au bout de la table, en face de moi, de l'enfant hanté que j'étais ?

Pour répondre à cette question, il faut pénétrer plus avant dans l'âme d'Edmée. Tout d'abord, après la catastrophe qu'elle avait tant souhaitée, elle n'a pas pensé à Hector, elle l'a oublié avec aisance, comme elle peut le faire pour toute chose pénible et qui ne lui procure aucun avantage. Hector était élevé par la sœur d'Amédée dans l'hôtel particulier qu'elle possédait à Passy. Que connut-il de la tragédie de sa naissance ? On ne sait. La maison de la forêt avait été vendue et nul ne lui parlait jamais de ces événements anciens. Au salon, il y avait un magnifique portrait de son père en seigneur de la Renaissance ; mais rien de sa mère.

Quand il atteignit ses dix ans, l'excellente Jeannette, débordée, le trouvant trop malingre, trop nerveux, de caractère ombrageux et imprévisible, eut l'étrange idée d'appeler Edmée à la rescousse. Celle-ci faillit refuser de recevoir la grosse tante et son neveu, visite qui avait une forte chance d'être un ennui, une corvée, puis, prise par un retour de curiosité, elle accepta.

Dès qu'elle voit Hector, son cœur fond, elle se rappelle Amédée, le seul homme pour qui elle a eu un sentiment vrai ; depuis cet amour malheureux, elle n'agit que par calcul, caprice bien dirigé et plaisir vaniteux. La saveur d'Amédée et de ses baisers barbus lui revient ; elle la projette sur son rejeton, quoiqu'il ne ressemble guère à son père. Mais elle a aussi des comptes à régler avec Amédée, même posthumes. Elle éprouve une délectation perverse à l'idée de prendre l'enfant qu'il a fait à une autre. Enfin, outre ces considérations d'ordre sentimental, Edmée a une autre raison de s'emparer d'Hector : l'offrir à André. Car un des dangers de sa situation, c'est le regret d'André de ne pas se reproduire en un André numéro deux. Certes, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même, ce n'est pas la faute d'Edmée. Le sujet est délicat, douloureux. Les susceptibilités d'André... Pour l'instant, Edmée tient bien son homme, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver dans l'existence. Donc elle doit s'attacher André encore davantage en le « paternisant » grâce à un lien de plus, et très fort, celui de l'enfant, cet Hector. Nul autre gamin ne pourrait faire mieux l'affaire que ce gamin-là.

Ainsi est Edmée. Mirifique dessein conçu en quelques instants et aussitôt appliqué. Si elle sait attraper les hommes, elle sait aussi

pêcher les gosses, même le petit Hector. Edmée courtisane, mêlant aux petits trucs du métier les divinations du cœur.

Ensuite, elle s'est attachée à l'enfant et il s'est attaché à elle, comme si elle lui donnait la vie. Elle devient plus qu'une mère, une compagne pour Hector. Elle joue avec lui, elle le séduit. Ils se devinent de tous leurs gestes et de tous leurs mots, ils ne font qu'un. Hector est devenu gai, il sourit et rit. Edmée l'embrasse encore et encore, elle le caresse, il la caresse.

Edmée, qui ne fait rien au hasard, n'a pas essayé d'imposer Hector à André. Il était trop jeune pour l'intéresser vraiment. Jusqu'à ses quinze ans. Alors seulement André se met à deviser avec lui des Lumières, il lui apprend à goûter le monde du grand savoir, de l'art, de la science. Et en même temps il communique au garçon sa philosophie de la vie, le scepticisme, le mépris et la charité.

Cela dure des années... Hector est le fils d'Edmée, le fils d'André, de chacun des deux, ils s'unissent pour le protéger, elle en femelle à griffes, en lionne ronronnante, lui plus secrètement, mais de tout son pouvoir.

Pourtant André est préoccupé. Il est même déçu par Hector, sans se l'avouer. Qu'a-t-il retenu de sa grandiose conception de l'univers ? Sera-t-il jamais son successeur, son fils ? Est-il intelligent ? Jamais rien de fulgurant dans ses paroles, juste de l'esprit, toujours le mot qu'il faut accompagnant le geste qu'il faut, mais, de la hauteur sereine que lui prêchait André, il n'a gardé qu'une arrogance. Il n'est qu'un homme de charme et il a aussi d'étranges faiblesses, il ploie l'échine, il se soumet à tout être fort. Cependant, tel qu'il est, André l'aime.

Quant à Edmée, elle, elle fait la guerre au souvenir de Dora, Dora la suicidaire. Dora la suicidée. Elle a peur du suicide d'Hector. Elle l'aime comme s'il était son fils, elle ne veut pas en être privée. Hector a raison en lui jetant à la face qu'elle est jalouse. La vérité, Hector, perceptif comme tous les écorchés vifs, l'a bien sentie : Edmée est jalouse. Jalouse. Jalouse de sa mère, mais il ne le soupçonne pas. La rivale d'Edmée, sa somptueuse et exécration ennemie, c'est Dora, ce n'est pas Arlette.

Du passé sont remontés les fantômes des tragédies anciennes, fantômes nocifs, menaçants et séduisants. Dora est attirante, ombre ressuscitée.

Il faut qu'Edmée répare le mal qu'elle a commis, c'est elle qui, par sa jalousie, par sa peur, a déterré Dora ce soir. Elle est coupable, elle doit réparer, faire que Dora s'efface. La vraie douleur est là,

pour la première fois depuis tant d'années, gravée sur les traits d'Edmée, creusée dans son visage. Sa chair a vieilli, ses larmes sont prêtes à couler ; qu'elle ne se laisse pas aller !... Par un grand effort, elle se reprend, elle dit avec un enjouement qui cache sa tristesse :

– Hector, mon petit Hector, je ne sais pas ce que j'ai dit, je suis folle... tu sais, je t'aime tellement... peut-être que je suis un peu jalouse, mais je ne t'ennuierai plus... je veux te garder.

Une dignité lui est revenue. Elle relève la tête et dit gravement .

– Hector, je n'ai jamais voulu que ton bien. Je crois que tu nous dois beaucoup, à André et à moi...

Sans transition, avec une déconcertante rapidité, Hector se trouve exorcisé. De nouveau il est le bel officier de marine. Il est charmant, comme si rien ne s'était passé, il câline Edmée de sa voix :

– Edmée, je vous dois tout, à vous et à André. Je vous suis reconnaissant, je vous aime plus que tout... Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé. Cela ne se reproduira plus jamais. Plus jamais, vous entendez, mon Edmée !

Edmée entend. Et elle aussi se métamorphose sur-le-champ. Elle n'est pas faite pour le lourd chagrin.

– C'est vrai, Hector, nous nous aimons tant. Forcément, nous avons nos petites scènes. Oh, ce n'est rien, juste une brouille, il ne faut pas recommencer. Tu m'as fait un peu, un tout petit peu de peine...

Alors Hector se lève et va vers Edmée, exactement comme un gamin qui n'a pas été gentil et vient demander sa grâce à sa mère. Il est un grand gosse, mais dans sa façon de faire le gosse, il y a aussi le séducteur. Ils s'embrassent, c'est fini, fini.

Les convives sont soulagés, ils respirent. Ils se remettent du choc. Ce qui est arrivé est tellement inconvenant, si contraire à la courtoisie du groupe. Ils étaient recroquevillés dans leurs coquilles d'escargots. Maintenant ils sortent leurs cornes, ils retrouvent leurs têtes, leurs bras, leurs corps. Ils se reconstituent. Jamais personne n'aurait pu imaginer pareille horreur dans ce petit monde où l'adulation subtile est l'unique denrée constamment offerte à la déesse Edmée et au dieu André. Seule, la folie peut excuser...

Mais qu'en pense André ? Sans doute tout cela a dû lui paraître d'un tel mauvais goût que, pour marquer sa désapprobation, il va assener à Hector, peut-être à Edmée, à moins que ce ne soit aux deux, une de ses petites phrases sèches, sa spécialité. Il s'est tu jusque-là, il se tait toujours, il réfléchit, il faut attendre sa décision

pour que chacun puisse y adapter son attitude.

Dans l'assemblée, soulagement donc mais prudence. André demeure enfermé en lui-même. Cela ne peut durer. Les sœurs se dévouent, c'est leur office. Courageusement, Rose se lance dans des appréciations sur une pièce de théâtre à la mode, l'œuvre d'un très cher ami – Diane, d'un éclat de trompette, la déclare mauvaise, mièvre, ennuyeuse. Mais la conversation ne repart pas, les sœurs se sont sacrifiées en vain. Le silence réinstallé est rompu par un bruit insolite. Le Rapin tout à l'heure a été si effrayé que, maintenant, ses intestins noués se relâchent, il n'a pu retenir un vent de son ventre. Un pet, quoi. Le Rapin rougit, c'est-à-dire que son teint de brique frise l'apoplexie. Edmée éclate de rire... comme si c'était une bonne farce. Hector, trop distingué pour rire, daigne sourire avec complaisance. André jette autour de lui un coup d'œil sombre, désapprouvateur, et se remet à contempler, avec intensité, sa tasse à café vide. Ça semble le fasciner... il est muet. A nouveau le malaise.

Anne Marie demeure calme, paisible. Depuis longtemps, elle a installé sur ses lèvres un petit sourire distant, un peu méprisant. Elle a tout observé, et avec quelle attention ! Pour cela, elle a hissé sa tête tout au bout de son cou, immobile, rien n'y bouge. Elle a sa mine circonspecte qui est à la fois une de ses armes et un de ses attraits. Je la connais, elle cache sa joie.

Moi aussi je pense. Ma pensée s'élargit, elle s'étend à Hector. Même suicidaire, même dans ses égarements, je l'envie. Je voudrais être lui. Qu'importe s'il est parfois dément, Edmée et André n'en sont que plus tendres pour lui. Ne suis-je pas dément aussi ? Je m'y connais en folie, je suis doué, autant qu'Hector, peut-être plus. J'ai un tel mal à vivre... ces envies étranges, ces vertiges, ces désespoirs, ce poids du temps, l'accablement de l'ennui, pire que l'angoisse. Le dégoût, la lassitude. À côté de moi, Hector est privilégié... D'abord, de lui-même, la plupart du temps, il est gai, séduisant, il profite de tout tellement plus que moi. Et quand il est en proie à la tentation de sa destruction, immédiatement le secours est là, avec Edmée, avec André. Il a chaud de leur chaleur. Moi, quand je succombe à la morbidité, je me débats en vain, Anne Marie me repousse, oui, elle me repousse. Je voudrais qu'Anne Marie soit comme Edmée, au moins un peu.

Quelle saveur, ce que m'a donné Edmée : ses baisers, ses caresses, ses guirlandes de mots gentils, rien pourtant à côté de ce qu'elle a prodigué depuis tant d'années à Hector !... Mon penchant, mon attirance pour Edmée. Elle est saine, robuste, au point qu'elle peut affronter et vaincre l'excessif. Extraordinaire santé d'Edmée ! Elle

me sauverait, elle, si elle le voulait, alors que je vais me perdre avec Anne Marie, sa logique chimérique, ses raisons égarées et égarantes. Je ne trahis pas Anne Marie, je l'aime à en être fou. Sans doute sa folie – que je pressens, que je redoute – attire-t-elle irrésistiblement la mienne, celle qu'elle m'a donnée...

Soudain, je suis ramené à mon personnage tel qu'il apparaît au monde, jeune garçon renfermé, sans remue-ménage, par un vigoureux « hum, hum » sorti des moustaches d'un André gaillard. Il a décidé que rien de fâcheux ne s'était passé.

– Hum, hum... et maintenant, au mah jong !

Brouhaha. Ça s'est remis à caqueter puisque, selon les ordres d'André, il n'y a rien eu d'extraordinaire, jamais rien eu. Il faut que les choses se passent comme à l'accoutumée. Maintenant, là-haut, dans le salon, le mah-jong... Donc, gaiement, les convives repoussent leurs chaises et se lèvent pour remonter l'escalier. Eugénie restera maîtresse des lieux que vont abandonner ses pensionnaires gavés. Tous ont bien mangé, ils sont encore imprégnés du prêche d'André, ils se sont nourris de ses mots sublimes sur la France qu'il sauvera à force de grandeur d'âme. Ils ont digéré complètement la démence d'Hector, il n'y en a plus trace.

Brouhaha donc, mais léger, édifiant même ; pitié devant le sacré du jeu imminent, la société est séraphique. Je trouve les joueurs bien différents des Chinois qui, à la fin des énormes gueuletons, au contraire, se laissent aller à leurs bidons rebondis, à leurs peaux luisantes, à leurs yeux égrillards d'alcool, à leurs rots, pour se sentir l'esprit encore plus délié et subtil en vue des affrontements du mah-jong. Plus ils sont poussahs débonnaires, en plein débraillage, plus ils sont dangereux – monsieur le consul mon père y a laissé des plumes, je veux dire d'énormes liasses de billets, dans ces parties-là, tandis qu'Anne Marie haussait les épaules devant l'incapacité congénitale de son époux à comprendre les subtilités du jeu.

Chez les Masselot, rien de semblable. Les chairs ne se vautrent pas afin de mieux préparer l'essor des spiritualités. Cela me rappelle plutôt les Sources quand, dans l'église, professeurs et élèves assument leurs mines pieuses en se mettant en rangs pour aller communier. Il est vrai que nous allons célébrer la messe du mah-jong.

Dans le petit cercle, s'impose la mystique andréienne du jeu. Le Jeu selon André.

Pour lui, le jeu est le triomphe de la raison pure et désintéressée... Certes, dans la vie des êtres comme dans celle des peuples, tout est

jeu et enjeu, chaque seconde, pour l'amour et le désamour, pour le plaisir et l'ennui, pour la joie et la tristesse, pour la prospérité et la calamité. Mais quand il était directeur général au Quai d'Orsay – et il en sera de même quand il y retournera – il ne pouvait dominer le cours des événements dans le sens qu'il aurait voulu, il ne pouvait que l'influer un peu, beaucoup, selon... le grouillement des faiblesses, des imbécillités, des passions ne dépendait pas de lui. Mais avec des cartes ou des dés, il en va différemment. Dès que le jeu est seulement le jeu, quel qu'il soit, celui des milliardaires ou celui des voyous, le baccara ou la belote – et évidemment le mah-jong – André impose la supériorité de son cerveau et de son caractère. Dans le jeu les êtres sont réduits à leurs données essentielles, ce qu'ils ont de pire et de meilleur, à leur nature profonde, et, en tout état de cause, lui, homme dépassant tous les autres hommes, est sûr de triompher. Simple affaire d'application, d'attention et de volonté. Là, l'existence atteint la grandeur et lui, par sa seule raison, domine ses adversaires et même dompte le destin, ce que l'on appelle la chance. Le gain n'est qu'un prétexte, il ne peut appâter que les mesquins, André le méprise, même si des fortunes sont à perdre ou à gagner. Il n'a jamais daigné profiter... Son élégance, c'est, avant de s'en aller, de reperdre ostensiblement, volontairement, les profits amassés, en un coup ou deux, comme s'il les jetait.

Ainsi le petit mah-jong qui termine la soirée doit être un tournoi pur et parfait, et les mises de quelques sous sont aussi importantes que des plaques de casinos.

Être admis au mah-jong chez les Masselot est une consécration, un honneur. Le mah-jong se pratique régulièrement chez eux depuis quelques années, y participer est une des dignités, secrètes et enviées, du Tout-Paris.

Le cortège se reforme dans le même ordre que tout à l'heure pour descendre vers la cène et les oraisons andréiennes. Mais maintenant c'est pour regrimper, par l'escalier en colimaçon, vers le salon transformé en temple du Jeu – jeu de la Raison Épurante, des Lumières Philosophiques, du Destin Maîtrisé, des Intelligences dans leur sobre travail. Je ne gambade pas comme à l'aller, je suis à côté d'Anne Marie, pénétré de ferveur. Car je vais jouer, je suis un des huit élus. Chiffre consacré, déterminé par l'effectif nécessaire à deux tables de mah-jong, quatre par table. Je suis admis de plein droit à la partie. Je suis heureux, je n'imaginais même pas qu'on puisse atteindre pareil bonheur.

Rituel du mah-jong. Deux tables de jeu légères, au tapis vert, sont

dressées. Chacune entourée de quatre chaises simples, où s'asseyent les participants selon un ordre hiérarchique. L'une des tables est l'autel principal où André sert de pontife. Il prend place sur une chaise, et, en face de lui, privilège reconnu, droit régalien, se pose Anne Marie. Elle est son adversaire, elle est son partenaire, de toute façon, c'est sa place, son rang. Au mah-jong, elle est la Femme d'André. Comme assistants, sur les deux autres côtés, Hector et Diane. Silence, mouvements précis et mesurés d'André. Au centre, la belle boîte en ébène d'un mah-jong. La main d'André en fait coulisser un côté, découvrant plusieurs plateaux superposés où sont rangés les pions, leurs dos caparaçonnés de bambou. D'un geste plus brusque, André les renverse sur la table, ça cascade, ça croule, ça s'écoule, ça se tasse, beaucoup sont à l'envers, montrant leurs faces d'ivoire avec leurs signes. Gestes augustes d'André, son visage hiératique. Les mains de tous s'avancent, brassent et je reconnais ce bruit incessant, voluptueux, rire de la matière, heurts continus, claquements, marée qui hantait les nuits et les jours de Tcheng Tu.

On construit les remparts d'une citadelle carrée, une brèche y est faite, les doigts se servent, le Jeu commence. Chaque fois qu'André ramasse un pion et en rejette un autre, il annonce son écart d'une voix de veilleur de nuit. Les autres, quand c'est leur tour, annoncent aussi, mornement. Où est l'excitation céleste, où est l'intelligence comme un éclair? Ici, c'est la sainte oraison. Messe basse, voix égales, régulières, presque ennui. André réfléchit, il est à ses calculs, à ses combinaisons. Anne Marie est plus naturelle, mais méditative, d'une précision langoureuse, et pourtant je l'ai déjà vue au mah-jong tenir tête à des dames chinoises qui étaient des tempêtes piaillardes et avides. Mais là elle fait l'ange penseur. Elle a les plis de la pensée aux lèvres. À la table d'André chacun pense, lui surtout. Chacun construit son jeu, chacun étale précautionneusement les figures réussies. Carrelage bariolé, lente construction. C'est plus du devoir que de l'amusement, il s'agit de conscience professionnelle. André a les yeux mi-clos, sa figure de pain rassis, d'où, quand c'est son tour, s'émiettent les mots pour le jeu. Annonces, c'est tout. Les siennes, Hector, avec cette ferveur lisse qui fait son charme, les susurre. Quant à Diane, après avoir bien louché sur ses pions pour les reconnaître, une fois sûre de ne pas se tromper dans les figures, elle les clame... Tous s'appliquent, mais c'est Anne Marie qui joue avec le plus de facilité. Sans mal, comme si c'était une conclusion nécessaire, elle prononce « mah jong ». Elle a gagné une fois de plus, elle gagne souvent, André perd... Il est un peu dépité, mais il sourit à Anne Marie, elle lui sourit. Au travail, André s'acharne de toutes ses facultés, il pense encore plus, il s'assombrit de pensée, plongé en lui-même. En vain. Anne Marie fait toujours mah jong.

Gentiment, il constate : « Ce soir, chère amie, vous êtes invincible. » Ses yeux sont bons sur elle, il est content, il l'admire, elle est flattée. Est-ce de l'amour, de l'amour entre eux ?

À la table d'Edmée, c'est plus gai. Ça joue tout à fait sérieusement, mais ça chuchote, ça papote. Edmée murmure des mots drôles à Rose, qui accuse réception de son menton et de sa poitrine pour ne pas faire de bruit. Parfois, elle se croit obligée de donner une réplique, mais comme si elle n'avait pas de cordes vocales. Messes basses... lorsque le ton s'élève un peu, si un rire perle, André, de sa table, lance un regard courroucé et se remet au labeur... au travail... au travail. Moi, je suis à côté d'Edmée, sa chair, ses yeux, ses parfums m'inondent, ses bracelets tintent, elle me grise quand elle me dit des petits mots d'amour : « Mon Lulu »... Mais, en même temps elle m'agace par son manque d'ardeur au mah-jong. Elle a toujours envie d'une distraction, je voudrais la réprimander, moi aussi. Elle me devine, elle me fait les yeux doux, elle me taquine : « Lulu, que tu es sage. Tu es tout au jeu, mon petit Lulu. Oh, tu joues, tu joues bien, tu aimes ça, mon chéri. Alors, nous jouerons toujours ensemble, Lulu, et tu me prendras beaucoup d'argent. » Je deviens fou de bonheur quand elle me parle comme ça.

Oui, je suis fou, je suis ivre de plaisir, même si cela ne paraît pas, car je suis tout au jeu. Je me sens un géant, je domine le monde, ma pensée est l'éclair, mes gestes foudroient. Ma chère Li, je la remercie de m'avoir initié au mah-jong lorsque j'étais tout petit ; tant d'heures avec elle et les autres amahs, misant des sapèques trouées, frénétiques de passion. Quelle exaltation ! Tout est merveille, tout est merveille. Quelle joie ! Maintenant, dans ce salon, avec Edmée, Rose et le Rapin, je la retrouve en moi, cette intensité puissante, extraordinaire. Je veux gagner, je veux gagner absolument, moi le petit Lulu, être le grand vainqueur, triompher. Viens à mon aide, Li, guide-moi de ton visage plat, de tes yeux bridés. Je vais adresser aux bons génies du mah-jong la grande invocation que tu m'as apprise et qui assure la victoire. Sans que mes lèvres se desserrent, je les appelle. J'appelle les figures du mah-jong. Je veux les meilleures. Je sais précisément le sens et la valeur de chacune d'elles, la richesse de leurs conjonctions.

Les bambous signifient la nourriture, les moissons, la fécondité, les corps satisfaits, les ventres pleins, les masses heureuses.

Les cercles sont les roues de la vie : la roue de la fortune et celle de la chance qui apportent à chaque homme, le temps de son existence sur la terre bénie, les bonheurs de la prospérité.

Les caractères sont représentés par les chiffres de un à neuf qui se

nouent dans les symboles et commandent la réalité. Chiffres d'or, clés permettant de percer les mystères de la condition humaine, surtout le trois et le quatre, les maîtres-nombres de toutes les harmonies.

Au-dessus des figures – les bambous, les cercles et les chiffres – qui régissent au nom du ciel Tout Ce Qui Est, voguent les dragons de la destinée, ceux de la Guerre et ceux de la Paix.

Ils sont de trois espèces : le dragon blanc, l'invisible, le non-existant, surface nue, immensité immaculée présageant l'avenir inconnu. Le dragon vert, sphinx dénouant les énigmes de la mouvance des choses qui, par ses pouvoirs magiques, transforme le chaos, gésine de Tout Ce Qui Naît, événements et masses d'humanité, en un ordre bienfaisant. Le dragon rouge, bête magnifique et redoutable qui, de toute sa force secourable, supprime le Mal aux aguets, le dragon rouge est le gardien de la Chine dans sa gloire et sa magnificence. Respect à lui, Serpent de feu.

Des confins inconnus du monde parviennent les Vents. Ils franchissent les remparts de la Chine de leurs souffles furieux, mais pour la servir, pour être ses vassaux dociles. Vent du nord, surgissant des neiges et des glaces du Septentrion. Les suaires gelés de ses nuages, en heurtant les massifs du Toit du Monde, se fracassent et s'écoulent en ruisseaux purs et limpides, en fleuves de l'abondance, Vent d'ouest, né dans les steppes et les déserts du Gobi, drainant dans ses tourbillons les poussières qui retombent en voiles granuleux sur la terre qu'elles enrichissent, s'y accumulant généreusement pour constituer le loess fertile d'un jaune purulent, un tohu-bohu où s'accrochent les hommes et les moissons. Vent du sud, issu des jungles de la sauvagerie, ses nuées sont porteuses de germes néfastes et d'esprits maléfiques, mais leurs ventres sinistres crèvent en cataractes nourricières, il est le mal qui devient le bien. Vent d'est, le grand vent des mers asiatiques, le vent de la mousson, le vent suprême de la Chine suprême, le maître de tous les vents, le vent qui clame de ses tourbillons la domination éblouissante de l'Empire Céleste aux Barbares puants qui essaient en vain de l'abattre.

Telle est la science que Li m'a enseignée. Je n'ai rien oublié et ça marche ! Sous mes doigts, les pions les plus précieux s'accumulent, les dragons s'ébattent, cohortes obéissantes, les vents me transportent dans les cieux... Je réussis les plus splendides combinaisons, je suis l'Empereur Jaune. Je recueille les moissons, j'engrange et, à intervalles récurrents, j'étale les troupes, les armées

magnifiques de la prestigieuse victoire et je prononce « mah-jong » avec la modestie qui sied à un vainqueur. Et ça continue ! Edmée est épatée : « Oh ça, mon petit Lucien, tu es un fameux joueur. Tu es un fameux joueur, tu sais y faire, tu es un gros malin, tu vas me ruiner... » Rose et le Rapin surenchérissent. Leurs voix me fêtent en héros mais moi, évidemment, sous ces louanges, j'assume mon maintien le plus retenu.

Il se fait tard, plus de minuit. Dans leurs aquariums, les nageoires des poissons sont immobiles, et leurs gros yeux saillants sont pénétrés d'une ombre. Petits corps en flottaison, suspendus dans leur sommeil. Mais les pupilles des chats, réfugiés depuis longtemps sur des divans lointains, continuent à nous fixer, insolentes pierres dures jaillissant des pelotonnements de poils. Le valet de chambre, avec autant d'indifférence que ces bêtes de mystère, apporte un plateau de boissons. D'ultimes roulements de pions, raclements que je trouve joyeux, dernières vagues de la partie. Sur sa chaise, André se redresse et, ressuscitant de son recueillement, revient à lui, à sa bonhomie délectable. Il tousse pour signifier que c'est fini. Alors renaît le petit tumulte de la vie ordinaire. Mais d'abord, à chaque table, il faut faire les comptes. André opère à la sienne, le Rapin à la mienne. Et j'entends que j'ai gagné onze francs, somme énorme, incroyable, d'autant plus fantastique que c'est le premier gain de ma vie. Edmée a tout perdu. Elle fouille dans son sac qu'Eugénie lui a apporté, un tout petit sac de soie ravissant, et me tend des pièces que je happe brutalement. Je ne peux contenir ma jubilation. Je saute et, renversant mon siège, bousculant tout sur mon passage, je me rue sur Anne Marie avec une fureur heureuse. Anne Marie qui est en train de saisir, sans émoi, le ridicule et grandiose argent qu'André, pénétré, le plus sérieusement du monde, comme s'il s'agissait de milliards, lui présente. Car elle, comme moi, a tout gagné, et André, comme Edmée, a tout perdu. Moi, je bondis au cou de ma mère. Là, suspendu à elle, mes bras autour d'elle, je perds la raison, j'exulte, j'embrasse ce qui s'offre à moi, son front, ses joues, ses cheveux. Elle chancelle, elle me repousse. Ma joie demeure et, dans mon extase frénétique, je crie : « Maman, j'ai gagné onze francs, onze francs, regarde-les... » Je desserre ma paume, qui contient le trésor. Face à moi, Anne Marie a son visage doucement réprobateur, « Lucien, tiens-toi bien. Ne sois pas excité comme ça. Ce n'est pas convenable. Que vont penser de toi André et Edmée ? » Je bats en retraite. Autour de moi, les gens rient gentiment. Edmée m'appelle. Elle me flatte en prenant des mines déçues.

– Alors, Lucien, tu es content ? Embrasse-moi, mon chéri.

Sous les yeux d'Anne Marie indifférente, j'embrasse Edmée, je le

fais froidement, frottant juste le bout de mon museau contre son nez.

– Allons, embrasse-moi mieux, me dit Edmée.

Je frôle sa bouche de la mienne. Edmée rit.

– Lucien, tu n'as pas tellement envie de m'embrasser.

C'est vrai. Il n'y a qu'Anne Marie que j'aime. Tellement, tellement...

Les adieux traînent. Je suis pelotonné contre ma mère. C'est long, ce départ. Les sœurs jouent leur rôle. Elles minaudent à plusieurs reprises, reprenant chaque fois plus haut : « Ah, quelle excellente soirée, il n'y en a jamais eu de meilleures. » Chœur des approbations, des remerciements, auquel Anne Marie se joint avec sa coutumière mesure. André et Edmée se sont rapprochés l'un de l'autre pour reconduire leurs hôtes jusqu'au seuil de leur appartement. Encore des salutations, des tergiversations. Hector va rester un instant de plus auprès d'André et d'Edmée.

Enfin, nous nous en allons, les sœurs, le Rapin et moi. L'air de la rue nous saisit. Le Rapin s'enfonce seul dans la nuit, à pied, rustaud, rejoignant son logis-magasin. Les sœurs, Anne Marie et moi, nous entassons dans un taxi. « Merveilleuse soirée », soupire encore Rose, reprise aussitôt par Diane. Ma mère approuve. Je suis pressé que les sœurs nous déposent au Regina Palace. Il me tarde d'être seul avec Anne Marie.

Je rêve que je vais me réveiller. Mais je suis dans une oppression, une lourdeur, un malaise. J'attends... Que les secondes sont longues, les dernières secondes dans mon refuge. Bientôt je ne serai plus moi. Dans quelques instants, les battements de la cloche fracasseront ma cervelle, me tireront du sommeil protecteur. Flugman hurlera de sa voix bovine : « Allons, allons, dépêchez-vous, levez-vous, plus vite que ça ! » Et les garçons du dortoir, certains se frottant les yeux pour chasser leurs débris d'assoupissement, la plupart vifs et rigolards, heureux de s'ébattre, de faire les petits diables, de commencer une nouvelle journée, vont s'agiter, sauter hors de leurs lits, s'interpeller, se dépêcher, courir, grouiller. Le Ravon sera rempli d'un frémissement de pas, de voix, d'occupations hâtives : rabattre les draps pour aérer les lits, se ruer aux douches, s'habiller. Bousculade. Déjà des rires, des moqueries, et Flugman assenant les sommations : « Eh ben, le Chinois, tu roupilles encore. Bouge-toi ou je te secoue les puces ! » Je me mettrai debout, je me secouerais, je ferai les gestes nécessaires, je me mêlerai à la foule bruyante et excitée... mais presque en somnambule. J'ai du mal à accepter ce

qui m'attend, ces heures pénibles, interminables, la routine de ma vie de pensionnaire avant de me retrouver de nouveau dans le berceau de la nuit où je m'élèverai dans la torpeur qui fait tout oublier.

La cloche va sonner, le temps s'écoule, et elle ne sonne pas. Tout à coup, dans l'assoupissement qui m'enveloppe, jaillit l'idée – une sensation fulgurante et merveilleuse, incroyable, impossible et pourtant vraie, la porte même du paradis : la cloche ne retentira pas, ne me déchirera pas, elle se taira longtemps. L'extase, un émerveillement, un bonheur, la flèche du bonheur, je suis transpercé par le bonheur. Est-ce possible, une pareille félicité, est-ce que je ne me trompe pas ? Mais non, je n'ai rien à redouter, la cloche est morte, Flugman est mort et moi je vis, je ne suis pas aux Sources, au Ravon, dans le dortoir, je suis au Regina Palace, près d'Anne Marie qui, dans la chambre voisine, dort encore.

Il est très tôt, cinq heures du matin, je résiste à la tentation de me rendre auprès d'elle. Tout à l'heure. Au lieu de cela, je vais jusqu'à ma fenêtre, j'écarte les rideaux, je m'inonde de jour. La ville dort aussi, tout dort. Je retourne à mon lit, je ferme les paupières, une somnolence me reprend, légère, bienfaisante, une sorte de douce ivresse. Le temps, un temps enchanteur est devant moi. Je peux m'y laisser aller, jouir de chacun de ses grains, de chacune de ses particules. Je m'accorde, avec un sentiment de luxe inexprimable, la permission de me rendormir. Je sens encore le temps, les secondes, les minutes, mais il est d'une substance délicieuse, il est volupté. Je me vautre, je me retourne, je bâille, je m'étire, sans me réveiller tout à fait, et sous les paupières accourent des images floues, je suis trop engourdi, trop paresseux, je me délecte trop de ma paresse pour leur donner une précision, leurs contours sont d'harmonie et de paix.

Peu à peu certaines rumeurs arrivent jusqu'à moi, celles de l'hôtel, celles de la cité, qui s'éveillent. Dans les couloirs proches, des roulements de chariot apportant les petits déjeuners, des pas de voyageurs qui partent, des raclements de valises, des sonneries grêles, signifiant que des clients appellent... enfin le téléphone. Du grand dehors, monte un sourd et insistant vagissement, une clameur constante, à moitié étouffée mais toujours persistante et même enflante, un bruissement fait de millions de bruissements dominés par quelques sons coupants, ferraillements de trams ou klaxons d'autos. Paris s'accouche d'elle-même. La vie autour de moi ; elle m'envoie une nappe de soleil qui me recouvre, berce ma figure, un soleil encore frais, déjà chaud. Je me réveille vraiment. Je retourne à la fenêtre, j'aperçois, à l'infini, des toits, des terrasses, des balcons, des maisons, des rues, et tout ça frémit, vibronne.

Une impatience me prend, celle d'Anne Marie. Aucun écho ne vient de sa chambre. Le poids, la légèreté de son silence. Je voudrais courir à elle, la réveiller, lui crier : « C'est moi, Lucien. » Elle ouvrirait les yeux. Elle me sourirait. Mais je chasse mon envie de la surprendre – à la vérité, je ne suis pas sûr qu'Anne Marie m'accueillerait aussi bien que ça, elle pourrait pimbêcher, maussader, car elle est vraiment dormeuse quand elle dort. Elle me fait un peu peur, ma mère. Je me mets à délibérer et je m'impose de patienter une demi-heure, une longue demi-heure, avant de me risquer sur la pointe des pieds dans sa chambre. Le carillon d'une église du quartier vient frapper les huit coups de huit heures. Et je sais qu'il indique chaque moitié d'heure d'un bref et unique battement. Quand je l'entendrai, il sera huit heures et demie et, à ce moment-là seulement, pas avant, surtout pas avant, j'irai voir ma mère. C'est vers cette heure-là qu'Anne Marie se réveille. J'attendrai donc.

Évidemment, avec une montre que je lirais constamment, dont les aiguilles progresseraient sous mes yeux, grignoteraient l'intervalle pénible me séparant de l'heureux moment, ce serait bien moins éprouvant, et même, ça pourrait devenir un jeu que je saurais rendre agréable. Je les verrais, les aiguilles, se rapprocher de l'instant unique où je me dirigerais vers Anne Marie. Le cœur battant de désir, je me dirais : « Plus que dix minutes, plus que cinq minutes, plus qu'une minute, plus que trente secondes, plus que cinq secondes... » Ainsi, j'avancerais vers la joie.

La montre, je pourrais la demander à Anne Marie, mais c'est Edmée qui doit me la donner et je ne peux la refuser. Faut-il qu'Edmée soit toujours entre Anne Marie et moi ? Ce matin Edmée est une pensée gênante, elle m'apparaît dans une brume offusquante, comme tout ce qui s'est passé la veille au mahjong. Cette soirée dont je me promettais tant, qui d'ailleurs m'a comblé, me laisse maintenant dans la bouche une amertume, des regrets. Tout y a été trouble. Impression de vivre avec des fantômes, d'être emprisonné par l'Histoire et par les histoires... et surtout, j'ai trahi un peu Anne Marie, avec Edmée, et Anne Marie m'a trahi un peu, beaucoup, avec André. J'ai honte pour moi, pour elle, cela n'était pas digne de nous, de notre extraordinaire amour.

Une demi-heure devant moi. À nouveau, je m'allonge sur mon lit, les yeux bien ouverts. Le soleil me caresse, ma chambre avec ses vieux meubles me dorlote. Je suis bien. L'attente devient un délice. Le temps est un espace où je plane, plein de songes qui seront ensuite la trame heureuse de la vie.

Deux mois et demi ensemble, seuls, presque seuls, c'est-à-dire un temps qui ne s'achèvera jamais, nous ne nous séparerons plus. Deux mois et demi est un temps dont la fin est si éloignée que je peux la reléguer dans l'impossible, la nier. Tellement de temps à nous où je me consacrerai au bonheur. Que ferons-nous, Anne Marie ? Elle me l'a dit, un voyage, un grand voyage tous les deux à travers la France. Nous découvrirons, nous explorerons la France. Notre carrosse sera la voiture que nous irons acheter bientôt et dont le cocher sera le chauffeur chinois qui doit arriver incessamment. Quel équipage ! J'imagine ma mère, belle dans l'écrin de l'automobile, avec moi à ses côtés, son fils, son mari, son amant, son chevalier de toutes les façons. Elle, harnachée en grande dame, moi en petit garçon, nous en verrons, nous en ferons des choses, tout sera surprise et joie. Nous irons d'île en île, d'étape en étape. Et le Chinois ? il aura une drôle de bobine. À nous trois nous épaterons le monde.

Nous débarquerons d'abord à Vichy, où Anne Marie mondainera avec des messieurs qui ne seront pas André, je serais tellement content si elle oubliait André. Je la surveillerai, je serai là, son petit enfant, son gardien jaloux aux yeux et aux oreilles éveillés, qui lui fera des mines, des observations pour qu'elle reste sage, avec juste un petit peu de coquetterie.

Après une longue traversée de pays sauvages, nous ferons escale à Hossegor. Il faut bien qu'elle puisse cancaner un peu, elle aime tellement ça, sans avoir l'air d'y toucher ! Elle s'assouvirait de ragots avec les sœurs Rose et Diane. Elle perruchera avec les perruches perruchantes. Mais je veillerai, je serai toujours là, aux aguets, son ombre, son double, avec ma présence attentive, méfiante, que je saurai, s'il le faut, rendre lourde, chargée de reproches muets. Je ne veux pas qu'avec ces péronnelles, elle se gargarise trop d'André. Je sais comment je m'y prendrai avec ma mère ; elle sentira mon regard jaune peser et, comme elle me connaît bien, cela la retiendra. S'il le faut, je ferai des caprices bizarres et stupides, elle comprendra et je la musellerai. Quant aux sœurs, je les ferai taire par un jeu de mines sombres et coléreuses, celles des princes qui se fâchent, je leur signifierai par mes grimaces : « Vous n'êtes pas en service, vos maîtres ne sont pas là... alors, ne vous souciez pas d'eux, moquez-vous-en. Pour le moment, vous n'avez aucun avantage à attendre... » Et comme Rose et Diane sont des domestiques, elles entendront mon langage ou je me fâcherai vraiment. Ainsi je serai le seigneur obéi, l'exorciste qui chassera les fantômes dont je ne veux pas. Pour le reste, qu'Anne Marie jacasse, jacasse.

Mais j'exigerai aussi d'elle des heures pour moi seul, où nous aurons des mots innocents, où je l'embrasserai. Et puis, pour passer

le temps, je jouerai avec le Chinois qui certainement connaîtra des tours et qui, de toute façon avec sa trogne surmontée d'une casquette de chauffeur, fera la stupéfaction des populations. Ah, quel voyage, Anne Marie... Nous nous paierons toutes nos fantaisies, nous jouirons de tout, nous nous divertirons de tout.

Après ces farces, ce sera Ancenis. Là j'arriverai avec ferveur. Je vais aimer être avec elle à Ancenis, sa source ; elle m'en a parlé, elle vénère sa bourgade. J'aurai là une famille, un terroir, je ne serai plus un enfant ballotté, tiraillé, une branche flottante, un petit garçon épars arraché à sa Chine nourricière, emprisonné dans les souffrances des Sources, déjà corrompu par les intrigues, les guerres d'un Paris où ma mère n'est plus tout à fait innocente. Anne Marie, je la veux dans toute sa grandeur, au-dessus des petites gens de ce monde, où même l'orgueil est de la boue, je la veux resplendissante. Je l'imagine dans quelque paysage doré et bucolique, où la lumière franche et suave apporte paix et bonheur aux coteaux, aux vignes, à la Loire, aux êtres. Anne Marie, dans cet Ancenis où nous irons ensemble, me donnera un vrai pays, une vraie terre, de vrais parents, toute cette tripotée de vieux, de vieilles, de jeunes de toutes espèces, semblables pourtant dans leurs us et coutumes d'un autre univers – tous plus ou moins tontons, tantines, cousins, cousines, tous ayant gardé des saveurs anciennes que je respirerai avec émerveillement. À Ancenis, Anne Marie sera ma mère pleine d'amour, dans la vertu et la beauté de sa jeunesse.

Je me laisse emporter. J'oublie le temps, je vogue avec ma mère dans notre prochaine randonnée. Soudain, au carillon de l'église, la demie de huit heures a sonné. C'est l'instant, le rendez-vous que je me suis fixé avec elle. En moi douceur et angoisse, comme devant quelque chose de trop désiré, de trop facile, de dangereux aussi. Cela tient à la fois des épousailles et du défi, m'obliger à un acte que je veux et que je redoute. Mon cœur bat. Dans l'existence, y a-t-il la joie parfaite sans les prémices de la crainte ? Pourvu qu'Anne Marie soit bonne... Quand elle ouvrira les paupières, je serai, sur ses yeux, la première image de la journée, elle constatera que c'est moi qu'elle voit d'abord, avant toute chose. Pourvu que les couleurs de ses prunelles soient chaudes, qu'elle m'accepte dans leurs profondeurs aux teintes ambrées, qu'elle ait aussitôt son petit déclic de plaisir à la charnière de sa mâchoire et de ses joues, celui qui ouvre sur sa joie, sur ses charmes.

Je vais. Et je me rappelle que j'allais ainsi le matin de mon dernier jour avec elle, le matin de mon exécrable départ vers le collège. Je voulais lui demander sa pitié et je savais qu'elle ne me l'accorderait pas. Aujourd'hui, alors que tout semble faste, j'ai quand

même les intestins noués, la peur au ventre. Je suis entre le bonheur et le malheur.

Je vais. Comme le matin du départ pour l'école, j'ai exactement la même démarche prudente, feutrée, aux aguets, celle d'un Indien sur le sentier de la guerre. Je marche sur la pointe des pieds, j'évite le moindre bruit, je me glisse parmi les meubles, les bibelots, mais mes pieds sont des marteaux-pilons, mon corps une immense maladresse. Le silence tinte, le silence va exploser, je suis perdu. Non, je suis sauvé, presque sauvé. Il me reste encore à tourner la poignée de la porte, à pousser la porte. Tout se passe bien. Je vois Anne Marie, elle dort. Elle est vivante, mon Anne Marie d'aujourd'hui, et semblable à celle de mon mauvais souvenir. Toute pareille. Je pourrais la décrire avec les mêmes mots, elle est inchangée dans son repos, propriétaire de son sommeil, belle, en paix. La minceur respirante de son corps, sa tête assoupie dans sa douceur, sa chevelure amassée comme un coussin de velours, son repos est la digestion des joies de la veille, la préparation des joies du lendemain. Elle est heureuse, mais est-ce que je fais partie de son bonheur ?

Le soleil déverse une lumière poudrée. Elle perçoit certainement mon approche, mon regard, l'intensité de mon désir, ma présence soucieuse de ne pas peser sur elle car elle bouge pour se débarrasser d'une gêne qui ne peut être que moi. Et puis elle accepte que je sois là. Elle ne se réveille pas brusquement, ses paupières, sans se séparer encore, semblent devenir translucides. Elle sent ma proximité, mais elle ne proteste pas. Elle m'accepte. Elle ouvre les yeux sur la journée commençante, elle les ouvre à l'intérieur d'elle, sur les pensées logées en elle, elle les ouvre à l'extérieur d'elle, sur les objets qui s'offrent à elle, et sur moi. Ses yeux m'englobent, comme si j'étais moi-même un objet. Elle me reconnaît, sans hâte ni précipitation, sans émoi, posément, gentiment. Elle se redresse sur son lit, elle s'appuie sur son chevet, collant le dos contre lui. D'un geste coutumier, elle remonte sa chemise de nuit sur ses épaules maigres, aux omoplates coupantes, sa poitrine se devine à peine. Elle procède donc avec plaisir à la recherche d'une position agréable et dominatrice. Tout cela achevé, enfin, dirigeant son regard sur moi, elle me dit :

- Bonjour, Lucien.
- Bonjour, maman.
- As-tu bien dormi ?
- Oui, maman...

– Viens près de moi et embrasse-moi.

Je vais près d'elle, contre elle, je me hausse vers elle, je dépose un baiser sur le front qu'elle me tend pour que ce soit plus commode. Je ne me contiens plus, je me jette sur elle, et surtout j'enfouis mes mains dans ses cheveux défaits, qui maintenant coulent, noirs, derrière sa nuque. Ses cheveux, ma joie, mon amour, ma luxure. J'y enfonce les doigts, je m'enfouis dans leur source. Quelle tendresse et quelle volupté, ces longs cheveux que mes doigts triturent, chevauchent, peignent, la sensation de leur souplesse, de leur luisance, de leur masse. Anne Marie n'est pas choquée, mais, comme si elle ne comprenait pas ma sensualité, elle me réprimande sans sévérité :

– Tu es fou, Lucien... calme-toi,

Anne Marie est-elle insensible ou hypocrite ? Insensible, je pense. Je fais juste partie de son bien-être.

Seul son bien-être lui importe ce matin. Elle veut m'en faire profiter. Elle sonne pour le petit déjeuner – le *breakfast* devrais-je dire. Le garçon, poussant son chariot, apporte la commande et dispose une table. Anne Marie, qui est allée mettre à la hâte sa robe de chambre, s'assied sur une chaise à un bout, moi à l'autre. Anne Marie, soyons tous deux amoureux, comme des pinsons, des écureuils, des petites bêtes qui folâtrant. Folâtrons... Pas question. Anne Marie a sa mine de gourmandise britannique, à la fois appliquée, compassée et savourante – une lady peut très bien avoir de l'appétit. Elle se nourrit, cérémonieusement. Les rites du thé dans toute leur rigueur. Avec une dignité ferme et preste, elle étend sur un toast du beurre et de la marmelade. Gestes précis, une certaine bonne franquette *dignified*, les grandes dames peuvent se le permettre. Elle se ressert, boit plusieurs tasses à petites gorgées, et mâche toast sur toast. Gymnastique buccale. Eh bien... Anne Marie, moi je trouve ça dégoûtant... cette façon de savourer, indéfiniment, cette maniaquerie des bonnes manières masticatoires. Elle mange, elle est heureuse de manger, elle n'est qu'un estomac à écusson, je n'existe pas à côté du thé, du pain grillé et de la confiture d'orange. Ma mère est absorbée par son égoïsme bouffatoire. Oh, Anne Marie, ce petit déjeuner, partageons-le, soyons ensemble, dégustons-le en nous amusant, en riant, en plaisantant, vivons. Hélas, je suis seul avec mes œufs à la coque. Elle ne voit même pas mes saletés. Elle doit penser, mais à quoi ? Elle est lointaine, prise par des considérations supérieures, à moins que ce ne soit par le néant bienheureux que procure la nourriture. Je ne sais. Je produis de petits bruits pour attirer son attention. Elle ne m'entend pas, pas

plus qu'elle ne me voit. Enfin, sortant de son silence, qu'il soit méditatif, philosophique, stratégique ou seulement digestif, elle m'aperçoit et me fait part de cette haute réflexion :

– Tu ne sais pas quel mal j'ai eu avec cet hôtel pour obtenir du bon thé et de la vraie marlélade... J'ai réclamé au personnel pendant quinze jours, inutilement, j'ai dû me fâcher et exprimer mon indignation au directeur lui-même avant d'avoir satisfaction.

– Maintenant, c'est très bon. Je me suis régaté.

– Ne dis pas que tu t'es régaté. C'est vulgaire. Où as-tu appris cette façon de parler ? Pas aux Sources, j'espère ?

– J'ai voulu dire que j'ai trouvé ça délicieux. C'est meilleur que le porridge de l'École.

– Ne dis pas de mal du porridge on en sert à Eton et à Oxford, et je suis heureuse d'apprendre qu'il y en a aux Sources, c'est vraiment une bonne école. Pourquoi n'en prendrais-tu pas ici chaque matin ?

– Maman, maman, non, je t'en supplie, je n'en ai pas besoin pour devenir un gentleman.

Anne Marie sourit avec une indulgence amusée. À croire qu'elle avait eu une crise d'absence, et qu'elle me retrouve. Elle devient même expansive, une gaieté dans l'œil.

– Tu ne sais pas ce que nous allons faire cet après-midi ? Nous allons acheter une automobile, une Renault, m'a-t-on conseillé. Pas très grande mais jolie. De quelle couleur ? Noire, je pense.

– Oh non, maman, jaune, comme un palanquin...

– Allons, Lucien... Ta Chine... Non, noire, c'est ce qu'il y a de plus sobre.

– Noire, maman !... Le noir c'est pour les morts, en France. Non, jaune... et combien de chevaux ?

– Mais je n'en sais rien, Lucien. Ce qu'il faut...

– Au moins vingt, sinon ça fait moche. Aux Sources, tu sais, certains parents ont des voitures de trente, quarante... cent chevaux. C'est épatant !

Ma mère rit.

– Pour toi et moi, nous n'en avons pas besoin d'autant. Et puis ton père.

– Oh, papa, il est avare.

– Il ne faut pas parler comme cela de lui. Ce n'est pas de sa faute s'il est économe... Il est regardant, voilà tout.

Je renifle de mépris. Je le sais, Albert se saigne aux quatre veines – comme il dit – pour maman et pour moi.

– Tout à l'heure, nous irons choisir la voiture. Nous irons ensemble, et elle sera à moi comme à toi, rien qu'à nous deux. Je choisirai avec toi, pour toi. Je m'y connais mieux que toi. Aux Sources...

– Ça suffit, Lucien. Oui, tu m'accompagneras, mais moi, je déciderai, moi seule.

– Je t'accompagnerai, je t'accompagnerai partout, je serai partout avec toi... et le chauffeur chinois ?

– Il arrive dans deux jours. Nous irons le chercher à la gare de Lyon. Tout est arrangé. Un Père des Missions étrangères s'occupera de lui à Marseille et le mettra dans le train.

– Ce sera amusant. Ce ne sera pas difficile de le reconnaître, il n'y a pas de Chinois ici... Il nous fera des lays, comme ça, au milieu des gens. Je veux que ce soit un Chinois au visage plat, qui m'appellera « petit seigneur » en français. J'espère qu'il sait le français.

– Oui, très bien. Je te l'ai déjà dit, il a été recueilli et élevé par nos religieux de Shanghai. Il s'appelle Chi.

– Je ne veux pas que ce Chi me parle chinois. Jamais, jamais, le chinois... c'est une langue de singes. Mes camarades aux Sources me traitent de macaque, de ouistiti, ils se moquent de moi parce qu'il m'en vient encore des mots.

– Comme tu voudras, Lucien. Le chinois, tu n'en auras pas besoin quand tu seras diplomate, tu auras des interprètes. Par contre, soigne bien ton anglais. Plus tard, je t'enverrai à Oxford.

Oxford. À ce nom magique, Anne Marie, heureuse, sourit. Son Lucien à Oxford, son rêve... Par la fenêtre, j'aperçois le ciel pur et bleu de l'été en France, cet été avec Anne Marie qui durera toujours. Je suis à la joie. Je veux me donner à toutes les joies.

– Tu sais, maman, Chi, il arrivera certainement avec une longue robe blanche de serviteur. Tout de suite, tu lui feras faire une tenue de chauffeur, et tu lui apprendras à nous saluer à la française, quand il ouvrira les portières, en portant sa main à la casquette. Je voudrais que les camarades de l'École me voient ! Même si notre auto est petite, ils en resteraient comme deux ronds de flan... eux, quand ils montent dans leur de Dion-Bouton, ils n'ont pas de

chauffeur chinois. On va jeter un de ces jus !

Anne Marie, elle non plus, ne trouve pas ça déplaisant. Je le vois. Elle se croit quand même obligée de me faire les gros yeux, elle a un bon prétexte.

– Lucien, je suis étonnée. Vraiment, aux Sources, on t'apprend des gros mots. Je m'en plaindrai à ton chef de maison la prochaine fois que j'irai te voir là-bas.

La prochaine fois qu'elle viendra me voir... Elle ne se rappelle même pas qu'elle n'est jamais venue. Elle n'a jamais vu M. Massé, elle ne lui a jamais parlé de moi !

Le garçon dessert. Elle se remet sur son lit à peine défait par sa nuit tranquille. Elle s'étire, paresseuse. Elle a le temps, tout un long temps heureux devant elle. Mais moi, je suis pressé.

– Dis, nous irons chercher l'automobile après le déjeuner, c'est sûr ?

– Je te le promets. André m'a donné un mot d'introduction pour le directeur du plus grand magasin de Paris, avenue de la Grande-Armée. Il paraît qu'il y a toutes les marques, tous les modèles. Ce monsieur nous conseillera.

André, André, qu'il nous laisse en paix ! Que vient-il faire dans l'achat de notre auto, l'auto d'Anne Marie et de moi, l'auto de notre amour ? Il me gâche déjà mon plaisir.

Anne Marie a vu mon expression changer. Interprète-t-elle mal mon humeur jalouse ? En est-elle mécontente ? En tout cas, elle me dit ce qui peut me blesser le plus :

– Je me demande, Lucien, si tu ne t'ennuies pas un peu avec moi. Au fond, tu regrettes tes petits camarades des Sources. Ils te manquent, tu t'amusais bien avec eux.

Comment peut-elle préférer des choses pareilles ? Elle le sait bien que je déteste ces garçons. Mais peut-être qu'elle ne se rappelle même plus mes lettres. À moins qu'elle ne fasse sa coquette pour que je lui répète que je n'aime qu'elle. Mais je n'ai pas envie de le dire pour l'instant. Je prends ma mine détachée.

– C'est vrai, ils me manquent. Il y en avait de gentils, avec qui je m'entendais...

Je mens. Et elle sent que je mens. Elle se moque de moi. Je suis incapable de mentir davantage :

– Maman, tu le sais bien que je les déteste. Je n'aime que toi, je

veux être avec toi, toi seule.

Et là-dessus, je me mets à renifler, je m'essuie le nez d'un revers de main. À nouveau je me précipite sur Anne Marie, je l'embrasse. Elle ne me repousse pas, elle se laisse faire, elle s'attendrit même.

– Mon petit garçon... mon petit garçon... tiens, mouche-toi...

À ce moment, le téléphone sonne. Alors, comme inconsciemment, comme mue par une force supérieure et toute-puissante, d'une main elle m'écarte tandis que de l'autre elle décroche le récepteur. Ce sont les soeurs... Anne Marie est ravie, mondaine. J'ai disparu pour elle.

Ça dure longtemps, près d'une demi-heure de conversation au sujet du dernier livre à la mode et d'autres babioles de ce genre. Anne Marie prend des airs, elle se croit dans un salon de thé. Maintenant, elle s'y connaît en écrivains, en peintres, en musiciens, elle va souvent au théâtre, aux expositions, aux concerts. Ma mère est désormais une vraie dame parisienne, à l'esprit supérieur... Maintenant, elle aussi, elle juge, elle a son opinion, elle donne son point de vue, elle maintient, elle défend. Où est l'époque où elle s'inclinait devant les sœurs ?

Et ce n'est pas fini. Le téléphone, encore le téléphone ! C'est Edmée. « Anne Marie, vous allez me donner un conseil. Vous avez si bon goût... oui, oui, tout le monde le reconnaît, vous avez un goût merveilleux. Je suis embarrassée, je ne sais comment m'habiller pour ce soir. Il me faut quelque chose de sophistiqué et de simple à la fois. J'ai absolument besoin de votre avis... » En fait, Edmée ne la laisse pas parler. C'est à elle-même, pas à ma mère, qu'elle pose la question : quelle robe mettre pour être chic sans ostentation ? Elle se sert d'Anne Marie pour énumérer le contenu de sa garde-robe... Edmée feint des inquiétudes, et Anne Marie est censée la rassurer : « Oui, celle-là vous siérait tout à fait. Mais cette autre... » Elle ne peut pas achever ses phrases, Edmée est déjà repartie dans son discours, elle se vautre dans ses soies, ses mousselines, ses bijoux, elle voudrait être dans toutes ses robes à la fois, mais il lui faut bien se contenter d'une seule... Laquelle ? Anne Marie évite de faire un choix, car elle devine qu'Edmée est presque décidée. Elle pense particulièrement à une robe noire moirée, au décolleté rond et au corsage moulant, s'évasant vers le bas en un nuage de mousseline, d'où pleuvent des gouttes luisantes. Ma mère opine que ce sera du plus délicieux effet, cette ondée légère et mystérieuse. Edmée hésite, il y a aussi un fourreau rose... Anne Marie approuve, approuve, avec un sourire de plus en plus finaud, un sourire de paysanne au marché, qui roule ses chalands. Elle n'émettra aucun jugement, elle s'en gardera bien. Elle est certaine que, grâce à ses silences, Edmée

en reviendra à la ridicule averse de mousseline. C'est fini. Embrassades. Edmée apprécie l'avis d'Anne Marie... Embrassades encore.

Téléphone. Téléphone de nouveau. Parfois ma mère appelle. Toujours des dames, elle en connaît beaucoup. Une fois ou deux, elle tombe sur les messieurs de ces dames, légers embarras, excuses, compliments. Avec les épouses, ce sont de longues conversations emberlificotées, des tendresses infinies, des potinages qui n'en ont pas trop l'air, même quelques considérations. Telle est la société que s'est constituée Anne Marie, dont elle fait la revue complète et détaillée le matin au téléphone. La société à laquelle elle m'a sacrifié. Je vais casser le téléphone.

De petits coups sont toqués à la porte. Un groom de l'hôtel apporte deux enveloppes – elles viennent du Quai, où elles ont été acheminées depuis le Sseu Tchouan par la valise diplomatique. Deux lettres de mon père. Albert semblable à lui-même si j'en juge par son écriture méticuleuse, pointue, hérissée, chaque mot à sa place, chaque indication toute nette sous l'en-tête non connu « Consulat de France à Tcheng Tu » et sous le faisceau des armes de la République. Je n'ai pas de plaisir à retrouver l'Albert éternel avec ses manies, ses susceptibilités, l'ordre qu'il met dans ses susceptibilités, ses faiblesses cachées. Il fait des adresses comme des sommations, quitte à mettre à l'intérieur de l'enveloppe son magma de ruses, d'ampoulé, de plaintes, de vanités, de prétention, de courage et de faux courage, de prudence, de peur, de lâcheté et de souffrance vraie, car, je le sais maintenant, il souffre à cause d'Anne Marie. Tout cela cousu de fil blanc et pourtant roublard. Un ton pompeux, à la fois criard et gémissant. Pauvre Albert ! Que vient-il faire au milieu de mon bonheur avec Anne Marie ? Je ne veux pas de lui, moi aussi je suis cruel, Anne Marie m'a appris à l'être.

Évidemment une de ces lettres, la mince, est pour moi avec, de sa main, mon nom comme si j'étais un monsieur: «Monsieur Lucien Bonnard ». À contrecœur, je l'ouvre et me mets à lire. C'est bien le radotage auquel je m'attendais, un prêchi-prêcha, rien d'intéressant. Il a reçu mes notes du mois dernier, qu'Anne Marie lui a fait parvenir par un télégramme du Quai (un télégramme officiel, ça me flatte). Il constate qu'elles ne sont pas fameuses, mauvaises même. Il n'est pas content de moi et se tresse à lui-même des louanges. Quand il avait mon âge, lui, un garçon pas gâté, sans le sou, il travaillait de toutes ses forces, insensible au dénuement, surmontant ses détresses, il s'appliquait tant qu'il était le premier de sa classe et remportait tous les prix. Tandis que moi, son fils, un vrai coq en pâte, je me montre déplorablement léger – léger est souligné de

trois traits. Léger, dans son vocabulaire, est le pire adjectif, le plus condamnable, la légèreté, c'est la perte. Après ce sermon, il se radoucit. Il sait que je suis un brave garçon, aux sentiments honnêtes, et intelligent. Et puis ma mère se porte garante de moi, elle veillera à ce que je progresse. Elle est une mère admirable, trop indulgente... Enfin Albert me dit qu'il m'aime et qu'il m'embrasse. Dans un post-scriptum, il ajoute : « Profite bien de ton été avec ta mère avant d'entamer une nouvelle année à l'École, où j'espère que tu donneras toute satisfaction. Et surtout n'oublie pas de faire tes devoirs de vacances. C'est très important. » Cette fois, important est encadré au crayon rouge.

J'avale la lettre comme une purge. Toutes les lettres d'Albert se ressemblent, elles ne signifient rien – sinon me rappeler qu'il existe, même s'il est au fin fond de la Chine et qu'un jour il débarquera en France. Il compliquera cette situation où il y a déjà André, Edmée, les sœurs et tutti quanti, cet embrouillamini qui parfois me plaît, parfois me déplaît, auquel je vais échapper en enlevant Anne Marie pour moi tout seul pendant août et septembre, août de mon soleil et septembre de mes pampres. Enfin, Albert est actuellement inoffensif, dans son Tcheng Tu pour encore un bout de temps, beaucoup de temps j'espère. Anne Marie saura bien l'y faire rester le plus longtemps possible. Il est vrai qu'Albert me fait vivre, fait vivre Anne Marie aussi, jusqu'au jour où André... Plutôt Albert... Quelle ratatouille que tout ça !

Anne Marie s'est à nouveau allongée sur son lit, un peu flottante, la tête appuyée sur une de ses mains, pour parcourir dédaigneusement des yeux les feuillets de mon père, particulièrement nombreux, toute une liasse. Généralement, c'est à peine si elle va au bout de la prose amoureuse et plaintive, fanfaronnante et humble qu'Albert rédige pour elle – elle sait repérer dans cette mélasse les quelques paragraphes financiers qui l'intéressent. Cette fois, malgré son apparente négligence, elle est particulièrement allumée. Il lui tarde de parvenir vite à l'endroit où, après de longs préambules ennuyeux et boursouflés, il acceptera, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et se parant des plumes du paon, de la satisfaire. Elle a, d'avance, son sourire dédaigneux et victorieux.

À mon incroyable surprise, Anne Marie est mécontente dès la première page, son visage devient d'abord un museau, il chafouine, se rétracte sur les rides de l'insatisfaction, et elle froisse nerveusement la feuille, elle en fait une boule qu'elle jette. Sa bouche s'avance pour boudier. Elle n'en est qu'au mépris, au grand mépris. Mais au fur et à mesure qu'elle avale la littérature d'Albert,

les commissures de ses lèvres se serrent, son regard durcit et sa main, aux jointures crispées, chiffonne de plus en plus violemment les pages qui jonchent le sol au pied de son lit. On dirait qu'elle voudrait les anéantir. Maintenant, elle est assise, dressée dans sa chemise de nuit, le buste droit, le cou tendu, la tête haute, les mâchoires faisant saillie pendant que ses yeux dépouillent avec une sorte d'exaspération contenue ce que ce lamentable Albert se permet de lui écrire. Elle est figée dans une attention coupante, parfois se marmonnant des mots que je n'entends pas. Elle se met à frissonner un peu, très peu, mais sa respiration halète, il y a dans ses yeux une lueur étrange, et j'ai peur, je crains qu'elle ne sombre dans une de ses crises. Soudain elle rit, d'un rire bruyant et fort, qui balaie, détruit. Un cri de bataille. Elle est solide de sa colère. Elle siffle :

– Le malotru, le malappris, le goujat...

Je sais que pour Anne Marie, ce sont là les expressions de l'extrême insulte, qu'elle n'emploie pour ainsi dire jamais, surtout devant moi. En tout cas, jusque-là, je n'ai jamais entendu Anne Marie les appliquer à Albert. Et même, que ce pauvre Albert soit capable de la courroucer à ce point, c'est très étonnant.

Elle reprend :

– Le malotru. L'infâme personnage. Je croyais qu'il manquait avant tout d'éducation, mais qu'il soit capable d'une pareille bassesse... ce chantage éhonté...

Les pages sont innombrables, c'est un vrai roman-fleuve qu'Albert a envoyé.

Anne Marie a achevé la lettre, éparpillée dans sa chambre en boulettes froissées. Soudain elle change d'attitude. Elle tombe en entier sur son lit, comme morte. De nouveau, j'ai peur, je me souviens de l'impression affreuse qu'elle m'avait donnée à Tcheng Tu. Elle est inerte. Rigide. Ses yeux se sont fermés. Je vais appeler au secours... Mais elle rouvre ses paupières, elle pose la tête sur l'oreiller, maîtresse d'elle-même. Elle se met simplement dans la meilleure position pour réfléchir – et elle réfléchit intensément. Elle bat la mesure de ses pensées par de légers mouvements de cils. Son regard a pris une couleur indécise et s'est perdu dans le plafond, fixant une sorte de macaron en plâtre que manifestement elle ne discerne pas. Elle est en elle-même. Elle reste ainsi plus d'un quart d'heure. Moi, aussi figé que possible, dans la frousse extraordinaire de la déranger, je me fais petit, assis sur le rebord de ma chaise. Jusqu'à ce que je sente ses yeux sur moi. Ils sont gais, taquins, moqueurs, mais ce n'est pas de moi qu'elle se moque. Elle a pris une

décision qui lui plaît. Anne Marie triomphe... Elle est satisfaite d'elle-même et me fait part de sa satisfaction.

– Ton pauvre père... il croit me rouler. Ses ridicules machinations, ses grotesques prétentions, ses exigences incroyables ! Tu ne peux pas imaginer ce qu'il veut de moi. Il va voir de quel bois je me chauffe. Oh, pas tout de suite, pour le moment je veux d'abord un appartement.

Par quelle aberration me prend-elle, moi, son fils de dix ans, pour confider de ce qu'elle a de plus secret ? C'est vrai qu'elle m'a donné l'habitude de me raconter ses affaires et que j'aime ça, je me sens alors plus que son fils. Pourtant, cette fois, je suis gêné, je sens qu'entre mon père et elle, il s'agit de choses intimes, tout à fait intimes, que je devrais ignorer, qui me répugnent. Mais la curiosité me brûle. Elle m'en a trop dit... et pas assez. Je devine vaguement. Il me faut en connaître davantage malgré une envie de vomissure en moi, il me faut aller plus loin dans le monde où se débattent mes parents. Il le faut.

Elle est contente de ce qu'elle prépare et que je m'arrangerai bien pour savoir. D'ailleurs, elle ne m'en fait pas mystère.

– Je vais faire ma toilette. Attends-moi ici, je t'aiderai à t'habiller. Tu ne sais toujours pas boutonner ton pantalon. Tu n'as même pas appris à l'École à fermer ta braguette. Ta Li te manque. Je demanderai au chauffeur chinois de la remplacer, il sera ton amah.

Anne Marie est ainsi. Souvent, à mon égard, elle montre un grain de salacité, elle a parfois des mots crus qui m'étonnent. Son Ancenis sans doute... la poésie de la Loire et la familiarité des étables, la proximité des bêtes. Moi, pour elle, je suis un petit veau, qu'elle aimerait voir primé, aux comices agricoles d'Oxford, petit veau pomponné, petit veau gentleman.

Elle a déjà repris ses airs de princesse, et je suis son prince à qui elle précise :

– Je n'en ai pas pour longtemps...

Pas pour longtemps, tu parles... au moins une heure, plutôt une heure et demie. Chaque matin, il me faut patienter ce temps-là pendant qu'elle se récuré dans la salle de bains dont, désormais, elle ferme soigneusement la porte.

J'ai le temps. Le cœur me bat, elle ne doit pas me surprendre. J'ai mon idée, je suis résolu. Je vais ramasser les feuilles d'Albert, chiffonnées mais pas déchirées, et je vais les lire. Je me mets à quatre pattes. L'émotion cogne en moi. Je tends l'oreille, pour

m'assurer que la cérémonie de la toilette se déroule selon les rites, qu'il n'y a aucun son incongru, aucun signal d'alarme. Non, tout se passe comme à l'accoutumée. Je rassemble l'archipel des pages éparpillées. J'en ai plein les mains. Mon butin, ces loques, je les déverse en tas sur un fauteuil et, à genoux, avec un soin dont je ne me croyais pas capable, je défroisse les pages sans un seul crissement. J'obtiens une couche épaisse de feuilles à peu près décabossées, je les range en ordre – opération facile car Albert les a numérotées dans le coin supérieur, à droite, à l'encre rouge, en entourant chaque chiffre d'un cercle. J'obtiens une sorte de cahier. Je m'assieds sur le fauteuil, et je me décide à lire, sachant que je commets un sacrilège, que je pénètre dans le domaine le plus secret de mes parents.

Je plonge dans cette mer de mots. Je les avale par poignées entières ou un à un, parfois me contentant du sens général, parfois déchiffrant péniblement, à la fois obstiné et aux abois. J'entre dans le temple obscur des instincts qui relie Anne Marie et Albert, mari et femme devant la loi et devant Dieu. Je suis, que je le veuille ou non, Lucien Bonnard, fils d'Albert Bonnard, consul de France de première classe à Tcheng Tu (Chine) et d'Anne Marie Greffier, son épouse. Mais de quelle manière sont-ils unis, mes parents, dont je souhaite la désunion, tout en la craignant ?

Je lis. Lui d'abord hurle son humiliation. Je suis étonné car, de toutes les humiliations qu'elle pouvait lui infliger, je ne m'attendais pas à celle-là. Pourtant c'est écrit par Albert en lettres moulées. Il clame à Anne Marie qu'il lui a fait le plus grand des sacrifices, le plus pénible, en lui cédant. Il n'en dort plus. Comme elle lui avait répété sur tous les tons : « Vous n'êtes qu'un imbécile. Prenez modèle sur les autres... », maintenant l'argent, tout l'argent qu'elle voulait, il l'a. Mais il souffre. Oui, il a touché cinq pour cent du Seigneur de la guerre de Tcheng Tu pour le contrat de vente d'armes conclu sous ses auspices. Désormais, il a perdu ce qu'il a de plus précieux, son honneur – honneur est souligné en rouge. Il s'est vendu... Il n'ose plus regarder personne en face. Il lui semble que les Chinois à uniformes et à robes lui sourient avec une lueur maligne et satisfaite dans leurs yeux bridés, se disant : « Celui-là aussi, on l'a eu. » Lui, Albert Bonnard, l'intègre consul de France, s'est vendu à eux. Ils profiteront de lui, ils abuseront de lui, où cela l'entraînera-t-il ? Il gémit : « Mimi, vous avez été la tentatrice, la corruptrice, que de fois ne m'avez-vous dit et redit que ces Jaunes me trouveront seulement moins bête, plus intelligent, qu'avec eux ça s'arrange toujours. Peut-être, mais, face à eux, je ne me sens plus supérieur par le rang et la race, j'ai honte, j'ai sali ma dignité. »

Ce sont surtout les compatriotes, les Français, les Blancs de Chine qui l'inquiètent. Il est sûr que les gens ne le regardent plus de la même façon. Ça doit jaser... Les cancans tournoient autour de lui comme des cerfs-volants. La rumeur s'étendra à Shanghai et partout, faisant la joie des dîners, des réceptions, des cocktails, se répandra dans les clubs, les banques, l'import-export, les ambassades. Bientôt on ne se gênera plus avec lui, on lui tapera sur l'épaule familièrement, on lui fera des clins d'œil complices, on lui lancera de fines allusions, d'amicales plaisanteries, des margoulins lui apporteront des propositions. Cela atteindra Paris, le Quai sera au courant, et André aussi !

Albert pleure : « Anne Marie, Anne Marie, quand je vous refusais de me compromettre, vous me regardiez durement, vous haussiez les épaules, vous me hachiez de votre voix, m'assenant qu'une concussion de gentleman n'avait jamais entravé aucune carrière, au contraire, qu'elle était admise, tolérée, bien vue même... Vous me citiez de nombreux exemples... vous m'affirmiez qu'André serait indulgent... C'est peut-être vrai, mais ma conscience ? J'ai mal à ma conscience au point de ne plus pouvoir me regarder dans la glace. Je me sens sale, sale, Mimi, que m'avez-vous fait faire ! » Là-dessus, Albert de reprendre le vieux refrain de sa vertu incorruptible, même dans les années de ses débuts en Asie, où il n'était rien, moins que rien, un de ces agents sans titres qu'on chargeait des basses besognes. Lorsque, pour le bien de la patrie, il devait remettre des enveloppes à des personnages officiels importants, il n'avait rien « palpé », rien « touché ». Et c'était maintenant qu'il représentait la France, qu'il avait la Légion d'honneur, c'était maintenant que... à cause d'elle, Anne Marie.

J'arrête de lire. Je remarque que la ligne « remettre des enveloppes à des personnages officiels importants » a été griffée par Anne Marie, comme si elle en avait été furieuse, offensée. Pourquoi ? Je raisonne – et je me souviens. Albert n'a-t-il pas voulu insinuer là certaines choses à propos d'André et d'Edmée, lors de leur randonnée en Chine, quand il s'était si bien occupé d'eux ? Sa récompense n'avait-elle pas été d'être nommé consul ? Quoi qu'il en soit, les ongles d'Anne Marie ont, juste là, déchiré le papier...

Toujours le remue-ménage de la toilette d'Anne Marie. Elle entre dans son bain... je peux continuer. Cinq pages durant, sans que cela m'intéresse beaucoup, Albert se plaint d'Anne Marie qui l'a contraint à la malhonnêteté. Et soudain, le ton change. Il n'a plus l'honneur aussi pointilleux, il ne criaille plus sur sa fortune mal acquise. Mais, au nom de tous ces dollars impurs, cent mille et plus, il attaque. Pour la première fois de sa vie, il menace Anne Marie, il la met en

jugement. Il n'est plus une bête rampante qui mordille, il est le tigre qui feule – ce qui n'est guère dans sa nature. À vrai dire, avant de la dévorer, pour se mettre en appétit, il fait le malin. Il ironise. Cette ironie trop épaisse, qui lui sert à s'indigner, annonce le verdict, non de sa force, mais de sa faiblesse. Pauvre fauve qui s'étourdit ainsi :

« Quand, avec votre exquise délicatesse, ma chère amie, vous avez fait allusion, avant votre départ de Tcheng Tu, au triste sort qui vous attendrait, vous et votre fils, s'il m'arrivait quelque fâcheux tour dans cette Chine dangereuse, j'ai compati. En effet, si j'étais décapité sur ordre d'un quelconque Seigneur de la guerre ou si je pourrissais des intestins, que j'ai fragiles, jusqu'à en rendre le dernier soupir, je vous laisserais sur la paille. Que je vienne à décéder d'une façon ou d'une autre, quel sort pénible serait le vôtre, veuve vouée aux voiles noirs – car vous m'aimez trop pour jamais vous remarier –, quel dénuement, quelles privations seraient les vôtres ! En effet, la pension que vous verseraient les Affaires étrangères serait bien maigre. Vos préoccupations, si pénibles qu'elles eussent pu être pour moi à certains égards, me paraissaient légitimes. Malgré les défauts que vous me reprochiez souvent, je suis un homme juste, surtout un tendre époux et un bon père. J'ai réfléchi que je ne pouvais prendre le risque de vous condamner à la pauvreté. Je devais vous assurer un capital. Pour cela, et toujours selon vos avis judicieux, j'ai fait ce qu'il fallait... mes scrupules foulés aux pieds. Ce que j'ai pris sur moi, ce qu'il m'en a coûté, vous le savez... n'en parlons plus. Une fois le marché conclu, j'ai été très content, submergé par une vague de joie, en pensant à vous. J'étais rassuré pour vous. Oui, je l'avoue, j'ai été heureux, encore plus qu'autrefois, quand, avant de vous épouser à Ancenis, je reconnaissais, par acte authentifié devant notaire, que j'avais reçu de vous une dot qui, évidemment, et pour cause, n'avait jamais été versée. Il se trouve donc que, par deux fois dans ma vie, je vous aurai enrichie... Mais, contrairement à celui de votre dot, l'argent de votre veuvage – permettez-moi de souhaiter qu'il ne se produise pas trop tôt – existe bel et bien, un beau magot tout prêt à tomber entre vos jolies mains au cas où je décéderais et où vous ne me suivriez pas aussitôt dans la tombe, morte de douleur. J'oubliais, vous ne pouvez pas, vous avez des devoirs envers votre fils... Résumons-nous. Donc, si je disparaissais, l'argent vous reviendrait et vous pourriez mener une existence dispendieuse malgré votre immense chagrin, vous souvenant chaque jour de moi, parlant de moi à Lucien et bénissant mon nom. Que je peux être naïf !

« Chère Anne Marie, souvenez-vous ! Vous qui êtes si facilement au-dessus des contingences financières, cette fois, juste avant de me

quitter, vous m'aviez, de vous-même, suivi dans mon bureau et vous vous étiez mise à discuter avec moi, vous montriez une vigilance, une sagacité, une attention qu'en général vous n'accordez pas à mes affaires. Vous vous préoccupez avant tout de déterminer avec moi le meilleur usage à faire du pactole de ma corruption. Car vous le teniez déjà pour acquis, vous ne doutiez pas que je succomberais. Vous aviez raison, vous avez toujours raison, ma chère... Ce soir-là, dans mon bureau, vous teniez des propos précis et sensés sur la façon de placer les dollars qui allaient pleuvoir sur moi – en effet, ma malhonnêteté vaut cher. Vous ne vous trompiez pas, Anne Marie... Si je m'en souviens bien, vous vouliez que nous acquérions des valeurs sûres, vous avez même employé l'expression de "valeurs de père de famille", qui vous rapporteraient des revenus réguliers. Je revois vos lèvres quand vous avez prononcé "valeurs de père de famille", je n'ai pas bronché, pourtant vos actions et obligations si rassurantes étaient, dans votre esprit – je n'ai pas pu m'empêcher de le remarquer – avant tout destinées à une famille dont le père, c'est-à-dire moi-même, ne percevrait aucun dividende, puisque je serais dans l'autre monde. À moins que vous ne fussiez restée assez chinoise pour faire brûler à mes âmes des sapèques en papier... Je plaisante... Mais vous étiez diantrement sérieuse. Vous m'avez même proposé vos bons offices pour constituer un portefeuille offrant toutes garanties. Vous me faisiez remarquer, sans vous moquer, juste comme un fait établi et dont il fallait tenir compte, que je n'étais pas très ferré en matière de Bourse et que, chaque fois que je m'y étais risqué, j'avais pris des culottes. Je n'avais pas contesté, parce que c'était vrai, trop vrai. Je ne sais que servir l'État et à la rigueur le voler – du moins cela vient de m'arriver pour la première fois sous la forme de ce pourboire que j'ai touché pour vous complaire. Autrement, c'est toujours moi qui me fais voler. Si je suis malin quand il s'agit de tractations diplomatiques, même portant sur des négoce aussi douteux que les armes ou l'opium, il est certain que, dès que je ne me sens plus recouvert par le drapeau tricolore, je deviens un jobard, un vrai jobard. Comme vous me l'aviez fait ce soir-là si justement observer, sans méchanceté aucune je le répète, je ne suis pas un de ces vastes génies doués pour tout, pour le grandiose et pour l'ordinaire que, d'ailleurs, ils rendent grandiose. »

Les ongles d'Anne Marie ont saccagé ces dernières phrases. Ce doit être à ce passage-là que, tout à l'heure, elle a reniflé de mépris.

Moi, tout sage, bien tranquille, élève modèle dans mon fauteuil, je reconstitue avec application les mots abîmés. Il me faut deviner. Anne Marie a dû être exaspérée par le mot « génies » qui ne peut désigner que le seul, l'unique génie reconnu chez les Bonnard :

André. Mais pourquoi mon père s'en prend-il à son cher André à qui il doit tant et dont, certainement, il attend beaucoup ?... Albert parfois, lui aussi, est double, il ne peut s'empêcher d'envoyer à ses dieux des flèches empoisonnées, tout en les mêlant de louanges quand ils l'enquiquinent. Je réfléchis... Que lui a fait André ? Il y a du nouveau. À Paris, il se passe actuellement quelque chose qui le tarabuste, avec André dedans. Edmée aurait-elle averti Albert ? Mais de quoi ?

Dans sa salle de bains, Anne Marie barbote, les robinets éructent, j'ai tout le temps de poursuivre, mais il faut que je me dépêche.

« Ma pauvre Anne Marie, je ne suis qu'un tâcheron. Je ne sais – sauf quand vous intervenez – gagner ma vie qu'à la sueur de mon front. Je suis seulement capable de faire de petites économies en comptant sou par sou, en ne dilapidant pas, c'est ce que vous appelez ma radinerie. Mais le peu que j'arrive à mettre de côté, malgré vos "dépenses somptuaires", je le perds, on me roule... j'accorde ma confiance à des gens qui savent s'y prendre, qui me font des sourires, qui me flattent... et je me retrouve tondu, complètement ratiboisé. Fréquemment même, vous m'avez dit : "Mon pauvre Albert, vous êtes né dindon."

« Ce soir-là, je vous devinais fiévreuse malgré vos airs détachés, d'autant que vous aviez ce léger sourire de désinvolture qui est chez vous le signe de la passion. Je savais qu'il s'agissait pour vous de traiter d'une question qui vous était essentielle et que vous vouliez obtenir de moi un accord. Je vous connais plus que vous ne le croyez, Anne Marie, je suis moins bête à votre sujet, moins aveugle que vous ne le pensez. Il restait un point à régler pour que votre plan soit satisfait... Vous m'aviez déjà arraché votre départ pour la France avec Lucien. Vous m'aviez chauffé à fond pour la ristourne de cinq pour cent, vous étiez sûre de moi là-dessus, vous pouviez vous en aller tranquille. Donc, qu'est-ce qui vous chiffonnait tant ? Je m'en doutais – et je ne me trompais pas. Je vous voyais venir, ma chère amie... Vous m'accordiez de l'intérêt par intérêt. Un dernier détail, en fait bien plus qu'un détail, à régler, un ultime et énorme désir à assouvir avant de me laisser en plan à Tcheng Tu. Il s'agissait de la manne céleste qui, grâce à vous, je le reconnais encore une fois bien volontiers, allait nous échoir... la mousson des dollars... vous la vouliez nette et intacte pour vous et cela me paraissait normal puisqu'elle vous était, par principe même, destinée. Il me semblait tout à fait convenable, décent, soulageant même, que vous interveniez pour assurer la protection, le bon usage et le plein épanouissement de votre bien. Comme je vous l'ai écrit plus haut dans cette lettre, vous m'avez offert, je pourrais dire imposé vos

services afin de placer judicieusement votre fortune. Bien que vous paraissiez être au-dessus de ces vulgaires matières de sous et de gros sous, il se trouve qu'en réalité le bon sens ne vous manque pas, pas du tout, le bon sens paysan d'Ancenis, et même une belle cupidité. Si vous avez de la folie, et je vous crois par certains aspects un peu folle, mais c'est un charme de plus chez vous, en réalité, vous savez très bien, remarquablement même, administrer ce qui vous fait plaisir ou ce à quoi vous tenez. Par exemple, jouer à la consulesse dans votre consulat – parfois on dirait qu'il est plus à vous qu'à moi. Il est vrai que maintenant vous avez trouvé mieux, un plus beau théâtre, une scène plus splendide, vous gérez à merveille votre personnage parisien, paraît-il, et j'en tressaille de fierté. Mais je me perds... nous y viendrons tout à l'heure.

« En effet, je m'égare, je vais mettre de l'ordre dans mes réflexions. Retournons à ce fameux soir à Tcheng Tu. Au fur et à mesure que vous vous proposiez de vous dévouer au magot, à "votre" magot, je me sentais libéré, sans être le moins du monde vexé, je me sentais vraiment débarrassé de cet argent mal acquis et surtout de la corvée redoutable, délicate et gênante pour moi, de m'en occuper, étant donné son origine et en raison de toutes les rumeurs qui ne manqueraient pas de courir à son propos. Anne Marie, vous me soulagiez, vous m'enleviez une fameuse épine du pied. Je vous bénissais, Anne Marie, d'autant plus que j'étais persuadé que vous seriez une possédante exemplaire, sans aucun remords – des scrupules vous en avez, et même beaucoup, mais noblement placés, dans les matières quintessenciées où vous évoluez comme une déesse. Admirable Mimi. Je vous savais capable de parfait *management*, comme disent vos chers Anglais – tous ces gentlemen dont, à votre avis, je ne suis pas et ne serai jamais – surtout s'il s'agit de sous à vous. Pardonnez-moi, Anne Marie, hélas, ces millions, je ne les tire pas de mon nom et de ma famille, je les attrape en vilain. Mais que ne ferais-je pour vous !... Je suis le vilain dans votre manche, longue, longue manche qui va à l'autre bout du monde, à Tcheng Tu. Mais peut-être avez-vous mieux en vue que moi... Qu'est-ce que je raconte, Anne Marie, c'est moi le fou à lier, vous me garderez toujours, enfin encore longtemps, comme fournisseur, vous aurez du mal à en trouver un meilleur, aussi complaisant. »

De la salle de bains vient le bruit d'un glissement d'eau. L'eau se fend pour laisser émerger Anne Marie qui, par des mouvements saccadés et précis, sort de sa baignoire. Elle arrache du bain son corps tout humide. Et, avec l'énergie qu'elle met en ces choses-là, elle se frotte à grands coups de serviette, elle se sèche pour se

préparer à s'encroûter de ces onguents qui, finalement, lui redonneront lustre, douceur et grâce. J'ai encore beaucoup de temps, je peux lire, lire, lire..

«Nous étions donc dans mon bureau. J'ai accepté. Tout était convenu... C'était vous qui, en France, en temps opportun, deviez prendre les dispositions nécessaires. J'étais d'autant plus persuadé que vous vous acquitteriez parfaitement de la tâche à laquelle vous vouliez vous atteler que vous m'aviez raconté toute une histoire, qui se tenait très bien.

« Vous le rappellerais-je, ma douce amie aux ergots d'or ? Je m'étais permis de vous donner quelques conseils de prudence, j'avais peur que vous ne tombiez dans certaines chausse-trapes cachées dans les salons bienveillants d'André. Je vous avais dit de ne pas vous adresser à lui pour une fois. Il pourrait quand même tiquer en découvrant le pot aux roses... Certes, il s'exécuterait immédiatement, le plus gentiment et le plus efficacement possible, sans rien marquer, si vous lui réclamiez ce service, mais, mais... il serait peut-être contrarié secrètement dans son instinct très particulier de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Les cinq pour cent il s'en moquera, mais il trouvera peut-être indélicat que vous lui en parliez, vous qui tenez désormais une si haute place dans son... estime.

« Ainsi, à Tcheng Tu dans mon bureau vous prodiguais-je des conseils. Maintenant que vous constituez une des parures du salon d'André et d'Edmée, vous vous êtes certainement mieux rendu compte de leur bien-fondé. Mais déjà, dans mon bureau, vous saviez... vous souriiez finement. Vous m'avez jeté un de vos longs regards coulissants, puis de votre voix la plus modulée, la plus musicale, l'œil amusé pourtant, vous m'avez dit : "Je ne suis pas sotte. Mêler André à notre petit arrangement, vous n'y pensez pas, Albert. Moi, je n'y ai pas songé une seconde. J'ai quelqu'un de toute confiance et de très compétent, qui agira pour moi par pure amitié... quelqu'un que vous connaissez, mais qui n'appartient pas du tout à l'entourage d'André et d'Edmée."

«Dans votre tête, vous aviez déjà tout préparé. Vous vous êtes tue une seconde, me regardant avec malice. Moi, un peu étonné, déconcerté, je me grattais le crâne de mon index, de ce mouvement que vous n'aimez pas. Ce soir-là, vous avez supporté patiemment cette petite incorrection. Du reste, vous étiez charmée par vous-même. Mais, ayant jugé que vous m'aviez surpris suffisamment longtemps, vous m'avez dévoilé votre projet. "Vous souvenez-vous de ce monsieur d'une quarantaine d'années qui, il y a trois ou quatre

ans, était venu à Tcheng Tu, appuyé par le gouvernement général de l'Indochine ? Réservé, courtois, célibataire, fils d'un banquier possédant un de ces établissements de crédit provinciaux, aux vieilles traditions, qui gardent volontairement une certaine obscurité. Une firme au nom presque inconnu, et cependant très cotée dans tous les bons milieux boursiers. Sous tant de retenue, un vrai pouvoir et même un goût prudent de l'aventure, comme en témoignait l'acharnement méthodique avec lequel elle faisait défricher la jungle près de Saïgon, pour y créer des plantations d'hévéas. Son père l'avait envoyé s'enquérir sur place de l'intérêt du chemin de fer vers le Tonkin, en vue de participer éventuellement à son financement. Cela vous donnait des espoirs. Vous l'avez logé au consulat. Vous m'aviez prescrit, avec insistance, d'être aimable avec lui..." Ainsi me parliez-vous, Anne Marie, me rappelant cet épisode qui ne m'avait pas été très agréable. Manifestement, vous lui aviez plu beaucoup à ce jeune financier et il ne vous avait pas déplu. Vous aviez bon goût, ce monsieur était aimable, un bel homme, un gentleman d'Auvergne, c'était son pays je crois. Votre envoûtante hospitalité... Les réceptions que vous organisiez pour lui, et puis vous lui montriez Tcheng Tu. J'avais des pincements au cœur, mais je ne vous ai fait aucune observation, du reste je n'étais pas vraiment jaloux – je vous connaissais trop, vous aviez trop d'orgueil pour vous commettre gravement, votre vertu, ce mot est trop mesquin pour vous, je devrais dire votre altière honnêteté, faisait que vous ne commettiez jamais certaines choses, je le savais.

«Ainsi nous entretenions-nous dans mon bureau, avec une sorte de sérénité, presque d'enjouement, de ce qui constituait déjà le passé. J'attendais ce que vous alliez dire sans aucune inquiétude : "C'est ce garçon qui va me servir à Paris. Son père est mort, il a pris la direction de la banque, et il lui a donné un fameux essor. Vous savez, sous ses airs polis, c'est un réaliste, un moraliste strict, puritain, mais à l'esprit cynique. Il aime gagner... je suis sûre qu'il m'aidra sans s'étonner de rien, avec une complète discrétion et la plus grande habileté aussi. Au nom de l'amitié." Chère Anne Marie, j'aurais pu m'étonner, vous demander : "Quelle amitié ?", vous poser des questions, comment se faisait-il que vous fussiez si bien informée sur lui, si vous n'entreteniez pas quelque correspondance secrète ? Je n'étais quand même qu'à moitié content. J'ai proféré avec une mine trop rassérénée, complaisante, un brin suspicieuse : "Ce sera donc lui votre financier ? Vous croyez pouvoir compter sur son appui désintéressé, sans rien donner... en échange ?" J'étais lourd, vous avez un peu haussé les épaules, mais gentiment : "Oui. J'en suis certaine." Puis vous avez ajouté, pas pour vous justifier, vous n'en aviez pas besoin et de toute façon ce n'aurait pas été dans

votre manière : "Albert, il n'y a jamais rien eu entre lui et moi, juste une sympathie passagère que vous connaissez... et il y aura encore moins. Il est l'homme de la situation... un homme délicat." Alors j'ai bougonné : "Hum, hum, bon..." Nous étions d'accord. À la suite de votre explication, j'étais rassuré, je ne sentais plus en vous aucune attirance dangereuse pour lui. Je n'étais plus jaloux du tout. Après son voyage à Tcheng Tu, il avait disparu de vous, vous ne le ressuscitez qu'à l'occasion, pour votre bon usage et profit. De cela, j'étais sûr... »

Mon cœur est gros. Albert ne se méfie plus du personnage. Sans doute a-t-il raison. Mais, en lisant ces lignes, j'ai un sursaut de dégoût – le revoir... le rencontrer à nouveau... faire le gentil petit garçon devant lui, je ne le veux pas, je ne le supporterai pas. Si Albert n'est plus jaloux, ce n'est pas mon cas...

J'avais six ou sept ans, je n'étais pas encore le jeune seigneur qui s'en allait sur son cheval, avec son mafou, à travers la cité. Je les ai épiés. Prenant ma mine de gourde, cet air que la Chine m'avait donné comme arme, je me collais à eux, je les suivais partout. Ma mère cherchait à se débarrasser de moi, elle me jetait, avec impatience : "Va jouer avec Li." Mais je revenais. Je me cachais dans les bosquets du jardin dont ils parcouraient les allées et je les regardais. Je ne comprenais pas très bien, j'étais dans la peur, dans l'alarme, je devinais que ce qui se passait entre eux n'était pas bon pour moi. Ils bavardaient beaucoup. Elle lui parlait, à cet homme, avec des mots veloutés, d'une voix douce, claire, et elle le regardait comme elle n'avait jamais regardé personne – surtout pas Albert, mais moi non plus. Je les ai surveillés, des jours, des soirs, dissimulé dans ma bonasserie ou dans mes buissons. Je voulais les surprendre. Je ne savais rien, même pas que je voulais les surprendre. Les surprendre à faire quoi ?

Et puis un jour, au crépuscule... Tout était calme. Albert, supportant de plus en plus mal la situation, était allé se réfugier dans son bureau, prétextant un travail. Moi, je suivais ma mère et le monsieur, en prenant soin de ne pas me montrer, mais de façon à toujours bien les apercevoir. Dans une lumière, faite du jour mourant et de la lune se levant, une pleine lune ronde et rigolote, ils avaient marché lentement vers l'étang. Ils s'étaient arrêtés. Soudain, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Chastement. C'était pour moi effarant ! Ma mère dans les bras d'un homme ! Une catastrophe qui devait amener la fin du monde. Pourtant, le ciel ne les foudroyait pas. Leurs joues étaient posées l'une contre l'autre. Je les contemplais transi, éperdu, fou, rigide à force de regarder et de m'épouvanter. Ils accomplissaient un mouvement lent et étrange.

Leurs têtes se sont écartées, pour se rapprocher à nouveau, mais cette fois leurs bouches s'attiraient lentement pour s'unir. Horreur, elles se sont unies ! Jamais les Chinois ne faisaient des choses pareilles. Je me souvenais, j'avais déjà vu Albert tendre sa lippe vers le visage d'Anne Marie, mais elle le repoussait, et avec quelle rudesse, tandis que là, elle n'avait pas repoussé l'homme, leurs lèvres se touchaient.

Dans ce crépuscule qui noircissait de plus en plus le monde, qui commençait à faire disparaître dans une ombre plus opaque ma mère et l'homme assemblé à elle, moi, dans mon fourré, je regardais, empoigné par la répulsion ; la mienne, celle d'Anne Marie, celle du monde, pris par le mal de vivre, l'écœurement d'être. Sentiment pesant et diffus... En même temps j'étais mordu par la jalousie que je ressentais depuis que l'homme était arrivé à Tcheng Tu, mais cette fois elle m'entaillait d'un coup, enlevant de moi un gros morceau, m'éviscérant... Je l'enviais. C'était affreux... Quand cela cesserait-il ? Des secondes et des secondes qui m'ont paru l'éternité, Anne Marie et l'homme sont restés attachés l'un à l'autre. Ils semblaient immuables, grotesquement collés, poétiquement reliés. Je les imaginais morts, puisqu'ils étaient totalement immobiles. Soudain, elle a gémi d'un gémissement que je n'aurais jamais attendu d'elle, une petite plainte profonde, comme celles que poussent, au théâtre chinois, les princesses condamnées. Ensuite, avec fermeté, elle a détaché ses lèvres de celles de l'homme qui, surpris, essayait de retenir son corps. Elle était résolue et, de loin, à plusieurs reprises, par petites secousses, je l'ai aperçue hocher du menton, de biais, de haut en bas et de droite à gauche, c'était sa façon – celle-là, je la connaissais – de signifier « non », et en même temps, d'une main, elle caressait le cou de l'homme, qui avait baissé la tête, vaincu. Le « non » d'Anne Marie était définitif. Mais que refusait-elle ? À quoi renonçait-elle ? Au bout d'un certain temps, sortant d'un accablement, ils se sont remis à marcher dans les allées où leurs pas faisaient crisser les graviers. Au-dessus d'eux, la lune, pleine et dorée, se moquait de leur détresse avec sa grosse face réjouie. Des crapauds-buffles se répondaient dans un concert grossier, entamant l'enterrement de leur aventure ; si grande, si petite aventure. Ils ne se disaient pas grand-chose, sans doute des bouts de phrases tout à fait banales. Ils semblaient se forcer à parler, par politesse. Très peu de jours après, le monsieur avait quitté Tcheng Tu pour rentrer en France. Il n'était réapparu que sous la forme d'une lettre de remerciements où il se confondait en louanges sur l'hospitalité avec laquelle l'avaient reçu Monsieur le Consul de France et Madame Albert Bonnard. Depuis lors, plus rien, plus une trace, comme s'il n'avait jamais existé. Du moins jusqu'à ce qu'Anne

Marie le ressuscite, pour en faire le champion, l'athlète de son pactole.

J'ai fini de parcourir les pages d'Albert sur ce « sieur » – comme il l'appelait. Et moi je les déchire en petits bouts qui tombent sur le tapis. Je viens de revivre, jusqu'à la moindre peine, ce qui a été ma première peur, mon premier dégoût. J'avais tout oublié, et tout m'est revenu.

Je ne voulais pas, absolument pas, qu'Anne Marie revoie ce monsieur, même pour le jouer : elle ferait sa roue, et je la voulais à moi, à moi seul, pure comme elle prétendait l'être et comme elle ne l'était pas. Quitte à la partager avec Albert, son époux, mon père, l'ayant droit, le titulaire, le propriétaire présomptueux et humble, le malheureux qui se poussait du coude dans ses vains privilèges, qui appelait Anne Marie « Mimi » comme si c'était une marque de fabrique à lui, et que je devais appeler « papa ».

Un bruit de siphon me parvient. C'est Anne Marie qui se gargarise après le brossage de ses dents. Elle en a fini avec sa bouche. Elle va maintenant passer à sa peau, à son visage, à ses cheveux.

Comment ai-je pu être assez bête pour déchirer en mille morceaux les trois ou quatre pages qui parlaient du monsieur ? C'est stupide... ces débris vont me trahir tout à l'heure, quand Anne Marie reviendra. Il faut que je les ramasse un par un et il y en a beaucoup. Je me mets à quatre pattes et, avec une rapidité dont je me croyais incapable, je les rassemble. Mais où les cacher, que faire de mon butin ? Les débris sont dans la poche de ma veste. Je les jetterai, à la première occasion, dans les w.-c. ou dans un caniveau, quand je ne risquerai pas d'être surpris par ma mère.

Je suis réinstallé sur mon fauteuil, je tiens dans ma main les autres pages d'Albert, il en reste énormément. Je recommence à lire ; j'ai le temps, encore une demi-heure ou plus, si je ne vagabonde pas, si je ne me laisse pas prendre par des réflexions, nées de ma lecture, et dont je me repaîtrai.

Avec une puissance incroyable, je suis charrié par le courant qui désormais draine la lettre d'Albert, une crue dévastatrice, une inondation terrifiante. Je lis, et je n'en crois pas mes yeux, je suis stupéfait, ébloui, épouvanté. Albert éclate et tonne de courroux, toutes les vapeurs enfermées en lui explosent, comme jamais ! Il le reconnaît lui-même. Jamais, au grand jamais ! Sur ces pages, sa colère est une tempête, elle est inimaginable. D'où vient l'audace ? Quel fantastique forfait a commis Anne Marie pour le déchaîner ainsi ? Apparemment une peccadille, un rien qui, de plus, devrait

plutôt satisfaire Albert. Le crime de ma mère : elle n'est pas allée voir le « sieur », ne veut pas aller le voir, n'ira pas le voir. Elle n'en a plus rien à faire...

« Ma chère Anne Marie, il est temps que nous nous expliquions... Je vais le faire avec la minutie qui me caractérise et que vous trouvez bien piètre. Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, et je ne vous céderai pas... Récapitulons encore une fois, excusez-moi, c'est ma manie, ce qui avait été convenu tout à fait à l'amiable entre vous et moi. Je veux bien mettre, bien remettre plutôt, les points sur les i. Je veux dissiper les brouillards qui souvent obscurcissent les rapports conjugaux, les nôtres en particulier, je veux débusquer ces malentendus qui peu à peu constituent la trame malsaine de la vie d'un couple – et notre ménage en est plein, de ces choses informulées, non dites, qui arrivent à constituer un équilibre où toujours un des conjoints pâtit : dans notre cas, c'est moi. Et cela dure depuis des années. Eh bien, cette fois, je ne souhaite plus me prêter à ce jeu, je m'y refuse carrément. Vous êtes en train d'essayer de me faire avaler une couleuvre trop grosse.

« Remémorons-nous donc. À votre départ de Tcheng Tu nous avions conclu un pacte en bonne et due forme qui, me semblait-il, vous donnait pleine et entière satisfaction. J'avais consenti à toutes vos exigences. Permettez-moi de vous les rappeler.

« Primo. Malgré la peine que cela me faisait, malgré la solitude où vous me laissiez, je m'étais résigné à accepter votre retour en France, sous le prétexte de l'éducation de notre fils – car je suis persuadé que Lulu vous a servi de prétexte. Vous aspiriez à autre chose que moi, vous aviez d'autres envies qui, d'ailleurs, devaient être vagues. Vous partiez à l'aventure, précautionneuse, car vous n'êtes pas hardie, ma chère, vous êtes trop accoutumée à être protégée, essentiellement par moi, votre très digne serviteur. Mais j'avais tout arrangé, tout se faisait sous mon égide, j'étais, moi pauvre imbécile, content de votre contentement.

« Secundo. Ce second point est lié au premier. Il vous fallait, dans cette France que vous ignoriez et où vous étiez ignorée, où vous n'aviez comme attache que votre brave frère, le bon bougre de médecin d'Ancenis, il vous fallait donc, excusez-moi de ce jeu de mots malencontreux, un point de chute. J'ai fait appel, au nom de notre ancienne et excellente amitié, à André et à Edmée, pour vous accueillir, pour vous protéger. Je vous plaçais entre leurs mains. À Tcheng Tu, vous faisiez semblant de ne pas trouver cela extraordinaire, en réalité vous ne vouliez pas me montrer votre délectation, tout ce que vous bâtissiez déjà en esprit là-dessus. En

fait, à Paris, vous leur avez plu au-delà de toute espérance, et j'en suis ravi... Mais peut-être avez-vous perdu la juste mesure des choses, vous vous en croyez trop, permettez-moi de vous le dire vulgairement. C'est moi, même absent de Paris, qui compte d'abord pour eux, bien plus que vous toujours nichée chez eux et peut-être abusant un peu, sans même vous en douter, de leur patience, de leur hospitalité. C'est à cause de moi qu'ils vous traitent aussi bien. Ne vous faites pas d'illusions, ne soyez pas chimérique. Au début, en y réfléchissant, malgré que j'éprouvasse parfois une certaine irritation à vos prétentions ridicules, cela ne m'apparaissait, au fond, pas bien grave. Je ne voulais retenir de tout ça que votre succès, qui m'enchantait et me rendait encore plus fier de vous. Maintenant, je suis plus inquiet, vous en avez la tête tourneboulée, vous vous lancez dans des manigances dangereuses pour l'unité de notre famille. Là ça devient sérieux, et là, je vous dis "non" avec toute ma fermeté. Cela nous amène à ma troisième considération... »

J'avais du mal à lire, car de nouveau le papier était hachuré par les ongles d'Anne Marie, mais pas avec une rage aussi heureuse que précédemment, quand Albert, obliquement, osait se gausser d'André, le Génie. Que mon père se laissât entraîner à la raillerie contre son Seigneur prouvait qu'il était « touché », qu'il croyait à l'« affaire » entre André et Anne Marie. Ce n'était pas tout à fait déplaisant pour elle, cette vulnérabilité de son mari. Mais, dans le passage que je venais de lire, il jouait au grand seigneur, c'était elle qui faisait des bulles de savon, sa cervelle était pleine de poches d'air, elle était ridicule dans ses imageries, ses présomptions. Albert ne donnait pas dans ces « chimères » – et cela, Anne Marie ne le supportait pas facilement, c'était même pour elle le pire des outrages.

J'ai peur d'être surpris. Mais ma mère poursuit ses soins maniaques. De la salle de bains proviennent des bruits métalliques, clic, clac. Anne Marie doit être en train de manipuler une pince à épiler pour que ses sourcils dessinent des arceaux parfaits. Sa calme besogne me rassure, et je poursuis, je replonge dans la tempête consulaire dont les vagues déferlent.

« Tertio. Quelques jours avant votre départ, vous sont venus de nouveaux caprices, vraiment superfétatoires, et j'y ai accédé. Vous avez éprouvé le besoin d'avoir, en France, une voiture, conduite par un chauffeur chinois que je devais dénicher et vous expédier par un prochain bateau. Votre idée, pour tout vous dire, m'a paru saugrenue. Je vous imaginai dans votre automobile, en grande toilette, avec à vos côtés monsieur votre fils et, au volant, le très digne Céleste. En France, cela a de quoi surprendre les populations.

À vrai dire, dans pareille situation, je le sais d'expérience, car je vous ai déjà vue dans d'autres à peu près identiques, vous trouvez le moyen de n'être jamais ridicule, je vous en admire et je vous en félicite. Vous supportez très bien l'excentricité, vous savez la choisir, dirai-je même la gouverner, de façon à vous mettre en valeur sans tomber dans... le débraillé ou le prétentieux qui vous répugnent, à en croire vos professions de foi. Votre désir, même dispendieux et au bord du déraisonnable, m'a amusé. J'y ai donc consenti, comme à une peccadille ruineuse de jolie femme.

« Si vous en étiez restée là... il n'y aurait pas de différend entre nous. Car, pour la première fois depuis notre mariage, il en existe un, sérieux, et même, soulignerai-je, essentiel. L'appartement ! À première vue, cela ne paraît pas très grave et pourtant cela l'est excessivement. Ce que soudain, depuis la France et en contrevenant à nos accords, vous exigez, me paraît exorbitant et intolérable. Je ne le tolérerai pas. Je vais vous donner mes raisons. »

Actuellement, Anne Marie se fait le teint, de façon à ne pas paraître maquillée. Elle ne se maquille jamais, Anne Marie, dit-on... C'est inexact, je le sais, mais il faut avouer que ça ne paraît pas. Quand elle se présente au monde, elle semble être dans sa beauté naturelle. Je suppose qu'elle est en train de se faire les yeux qu'elle a allongés, en amande, mais qu'elle bride encore plus, comme si la Chine avait posé sa marque sur la paysanne ancennienne. Grâce à un pinceau oriental, elle trace sur ses paupières des cernes invisibles. Ma mère doit s'appliquer avec plaisir. La lettre d'Albert, elle s'en fiche. Je crois qu'il est trop long mon père et que cette longueur est un signe de faiblesse.

« Retertio, chère Anne Marie. Enfin j'en arrive à l'essentiel, à la question capitale, celle où vous dévoilez vos batteries... Mais je ne capitulerai pas, je ne me laisserai pas détruire. Je vous dirai seulement : c'est à vous de choisir. Et je vous assure que ce sera de votre part un choix qui engagera nos vies, qui nous fera un avenir commun... ou pas d'avenir du tout. Cette fois, ce sera à vous de vous incliner. Sinon...

« Excusez-moi de vous le redire encore, je vous en ai déjà rebattu les oreilles dans tout le début de cette lettre, j'avais accepté de toucher pour vous les cinq pour cent, ce qui était pour moi le plus grand sacrifice que je puisse faire, celui de mon honneur. Mais l'honneur, qu'est-ce que c'est pour vous ? Vous devez penser que je suis tombé gâteux, à en parler et à en reparler toujours. À votre façon vous en avez de l'honneur, mais faux, vous le confondez avec une certaine élégance, un certain style, somme toute une certaine

qualité de snobisme. Passons, vous êtes femme... Avant votre départ de Tcheng Tu j'avais admis – et je crois qu'on ne peut être plus compréhensif et généreux – que, dès votre arrivée en France, vous vous adresseriez à ce "monsieur" avec qui... enfin passons... vous aviez failli manquer à vos devoirs d'épouse. Oui, je vous le répète, vous y aviez presque manqué et je l'ai su. J'avais un bon réseau d'informations par mon personnel... Eh bien, reconnaissez-le, je ne vous ai pas fait un reproche, je ne vous ai soufflé mot de votre conduite, j'ai gardé le silence, j'ai tout enduré secrètement. Vous avez cru que je ne m'étais aperçu de rien, ou de pas grand-chose. J'ai souffert le martyre, mais je ne voulais pas provoquer des querelles qui m'auraient paru mesquines. Quoi que vous prétendiez, j'ai mon élégance. Je me répétais que je devais vous faire confiance. J'ai eu raison. La crise est passée sans trop de dommages sauf que... vous ne m'avez jamais remercié de ma magnanimité que vous preniez pour de la pusillanimité ou de la stupidité. J'ai tout subi sans une plainte, sans gémir... Je m'étends, je m'étends. Revenons à notre affaire. »

Moi, je ferme les yeux, je me mets, derrière mes paupières, à évoquer les jours du « sieur », à Tcheng Tu.

Je revois Albert... il se vante un peu, et même beaucoup dans sa lettre, quand il proclame ne pas avoir gémi. En fait, il avait une façon particulière de ne pas gémir qui était un gémissement continu. Jouant l'hôte gracieux à table, engoncé dans un fauteuil du salon pour l'apéritif ou le digestif, il roulait de ces yeux... ronds, gros et humides... il avait des silences, puis soudain il faisait le plaisantin, spirituel comme un éléphant, bagatellisant et surnois, devant ma mère et le « sieur » gênés qui évitaient de se regarder et de se sourire.

Anne Marie a commencé à se coiffer. Malgré ma curiosité je m'arrête un instant. J'aime quand elle coule son peigne d'écaille dans ses cheveux, il n'y a pas de bruit – si, il en existe un, mais doux, une sensation plutôt qu'un son qui me parvient même quand je ne la vois pas se coiffer. Je ne me lasserai jamais. Longtemps, longtemps, elle parcourt sa longue toison qu'elle fait pencher sur le côté, une noire tombée que ses doigts chevauchent, avant que, enfin assouplie, docile et soyeuse, elle ne la ramasse sur le derrière du crâne, en un monument tassé et ombreux qui, par son poids, lui redresse la tête, la lui fait porter haut. Quand Anne Marie se coiffe, il y a en elle quelque chose qui tient de l'éternité, un mouvement qui semble ne pas pouvoir s'interrompre et qui s'interrompt pourtant quand, ayant parcouru mille fois jusqu'au bout la longueur de sa crinière sur laquelle le peigne vogue, elle vogue, je vogue, nous

voguons, elle s'arrête dans un silence qui me tient en suspens et que, se servant d'épingles qu'elle serre dans sa bouche, elle commence à architecturer son chignon-chef-d'œuvre. Mais elle n'en est pas à cet échafaudage. Pendant que je lis, j'entends qu'elle en est toujours au filage de ses cheveux. Elle y plonge et replonge son peigne pour leur donner leur sensualité.

« Revenons donc à notre affaire. En vous autorisant à rencontrer le "sieur" à Paris, je vous faisais confiance. J'ai eu tort. Je me suis trompé – car vous me trompez, certes pas avec cet individu que vous n'avez même pas daigné rencontrer, ni avec un autre homme (quoique vous ayez commencé à vous fabriquer d'étranges leurres...), vous me trompez avec vous-même, avec ce que vous pensez être votre âme, trop belle pour le "vulgum pecus". En résumé, vous ne voulez plus de moi – si ce n'est en tant que mari lointain qui vous entretiendrait mais dont la présence gâcherait tout. La preuve : cet appartement.

« L'appartement. Je vous vois venir avec lui depuis un bon moment, en fait presque depuis votre débarquement en France. Vous avez procédé par degrés, par paliers, doucement, progressivement, avant de vouloir me le faire avaler, vous saviez que je trouverais la potion amère. Vous en avez mis du temps avant d'abattre vos cartes. Jamais je n'avais reçu de vous autant de lettres et de télégrammes affectueux. Jamais vous ne vous êtes autant préoccupée de moi, de ma santé, de ma carrière, de mes intérêts. Ce n'était pas naturel, cela m'a mis la puce à l'oreille, vous vouliez quelque chose. Quoi ? J'ai commencé à m'en douter quand vous vous êtes mise à vous plaindre de l'hôtel, cet excellent Regina Palace, qui est pourtant très bien situé et qui jouit de la meilleure réputation. Vous ne parliez que de son inconfort, de ses inconvénients, de son mauvais service, de sa médiocrité, de la qualité quelconque de sa nourriture qui vous a rendue malade, vous qui avez un estomac d'autruche, enfin et surtout de la gêne que vous éprouviez à ne pouvoir y recevoir personne. Je le comprends, c'est un terrible embarras dans votre vie parisienne. Mais vous me présentiez les choses autrement : vous vous tourmentiez de ne pouvoir inviter des personnalités influentes qui pourraient m'aider à obtenir ma nomination aux Douanes chinoises – là, vous en faisiez trop. Cela m'a fait sourire, je l'avoue, cette soudaine sollicitude pour moi. Vous perdiez la mesure. Que n'avez-vous déblatéré contre le Regina Palace, devenu l'objet de votre haine. Il s'y passerait même, vous lamentiez-vous, des choses indécentes. Mais enfin, ma chère Anne Marie, telle que je vous connais, votre pudeur est si bien armée et si inattaquable qu'en général elle ne s'alarme pas

facilement de faits qui ne doivent pas être bien graves, qui sont même courants et inévitables dans les meilleurs établissements. Hélas, le Regina Palace n'est pas, pas du tout, un b... (vous voyez, je la respecte votre pudeur, je n'emploie pas le mot entier), vous ne parviendrez pas à me faire croire que cet hôtel est un b... compromettant pour vous et dangereux pour votre fils. Mais nous parlerons de ce dernier tout à l'heure. Je le connais, le Regina, j'y suis descendu avant vous, avec vous aussi (nous y avons passé une partie de notre lune de miel, ce qui, je le sais, pourrait constituer pour vous un mauvais souvenir, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela). Quand, à Tcheng Tu, je vous l'avais proposé pour vous y établir, vous étiez contente, et même tout à fait d'accord. Je me suis donc demandé d'où pouvait provenir votre brusque volte-face. J'ai souvent noté que ce qui apparaît chez vous comme un caprice est toujours motivé par une raison puissante.

« Votre but m'est apparu plus clairement quand vous m'avez expliqué en long et en large, avec tous les arguments possibles, et en faisant preuve d'une compétence que je ne vous soupçonnais pas, une poussée de science infuse apparemment, que la Bourse était périlleuse et incertaine, qu'il n'existait pas de valeurs sûres. Quelle prodigieuse découverte !... Vous m'affirmiez que vous étiez bien renseignée, vous ne me disiez pas par qui, mais manifestement pas par votre "sieur" soudain englouti dans le néant. Vous aviez acquis la certitude qu'actions et obligations étaient risquées, que le meilleur placement était la pierre. Ma chère amie, j'ai admiré votre prudence, votre souci pour l'argent qui, en général, n'est bon, pour vous, qu'à dépenser. Quel changement... Vous étiez devenue une financière vigilante, à qui on ne la faisait pas. La pierre, il n'y avait que la pierre... J'ai même observé que vous aviez employé le terme d'"immobilier," que je croyais inconnu de vous, qui fleurait trop la technicité et le prosaïsme pour sortir de votre bouche. L'immobilier ! Vous ne connaissiez plus que cela, c'était l'avenir, il fallait acheter aussitôt, les prix ne pouvaient que monter du fait qu'en France on bâtissait si peu, vous vous chargeriez de tout. Enfin, vous avez lâché la vérité : il vous fallait un appartement. Ce n'était pas pour vous et votre dilection, à vous en croire vous vous sacrifiiez presque, mais c'était un devoir, votre devoir, notre devoir. C'était pour le petit Lulu.

« Là, Anne Marie, vous ne m'avez pas paru très délicate : votre petit Lulu, vous le mettez à trop de sauces. Souvent vous l'avez déjà utilisé pour parvenir à vos fins, qui ne sont pas forcément, loin de là, les siennes. Il est d'abord pour vous un outil. Une fois de plus, vous l'avez mis en avant, vous l'avez fait donner, comme le cheveu-

léger de vos désirs. Belle argumentation, ma foi... Il ne suffisait pas, selon vous, qu'il ait été mis dans le meilleur et le plus onéreux collège de France, il fallait de plus qu'il se sente complètement rassuré, qu'il sache, pour son bien et uniquement pour son bien, qu'il a un chez-lui à Paris, un chez-lui qui se trouverait être un chez-vous. Il était impossible de l'élever d'une manière appropriée dans un hôtel, au milieu du passage, dans l'atmosphère malsaine de ce qui n'était même pas un palace. Il importait avant tout que Lulu ait un foyer, un vrai foyer, avec ses lares et ses dieux tutélaires. Remarquez qu'il n'était guère question de moi. Mais je reviendrai sur ce point-là qui pour moi, je dois le confesser, est sérieux...

« En réalité, au moment où vous dissimuliez vos envies derrière votre dévouement au petit Lulu, j'ai appris certaines choses, qui m'ont été pénibles, douloureuses même, elles vous présentaient sous un jour... que je n'apprécie aucunement. Mais n'anticipons pas. À première vue je n'avais pas attaché d'importance à ce que vous vous serviez, une fois de plus, de votre enfant. Je croyais qu'à défaut de moi, vous aimiez au moins votre fils. Et, maintenant, depuis que j'ai été mieux informé, je n'en mettrais plus ma main au feu. Vous êtes... abominable... non, j'outrepasse ma pensée, mais enfin... Raisonnons...

« Permettez-moi d'abord de vous faire remarquer un point précis. Votre fils adoré, l'objet de votre tendresse, à peine aviez-vous mis le pied à Paris avec lui que déjà vous le trouviez de trop. Votre premier soin a été de l'écarter en le fourrant aussitôt aux Sources, avec une précipitation qui a surpris certaines gens bien intentionnées à votre égard, et qui n'ont pu s'empêcher de vous juger bien dure. Il paraît que Lulu s'accrochait à vous, qu'il ne voulait pas vous quitter, qu'il faisait pitié, mais cela ne vous touchait pas. Ces personnes dont je parle ont essayé, courtoisement, dans les limites de la politesse – c'était avant tout votre affaire, pas la leur –, de vous émouvoir en sa faveur, mais vous n'avez pas voulu comprendre. Vous étiez intraitable, vous justifiant par ces mots qui faisaient place nette : "C'est pour son bien, c'est pour son bien..." Vous l'avez conduit à la gare, après l'avoir pourvu d'un équipement luxueux qui prouvait votre snobisme, pas votre cœur. Et quand Lulu s'est retrouvé seul, sans vous, sans moi, nous les parents qu'il n'avait jamais quittés, dans ce collège "smart" – je souligne votre mot –, vous l'avez abandonné, délaissé, alors qu'il vous réclamait à cor et à cri. Vous, si bonne mère, vous n'avez pas été remuée, dans vos entrailles de mère, par ses appels de détresse, vous n'avez pas voulu les entendre. Sourde, vous étiez... vous auriez pu penser, cela ne demandait pas tellement d'imagination, que, pour lui, passer sans

transition de Tcheng Tu, où il était un petit roi choyé, à cette institution remarquable, mais où tout lui était étranger, incompréhensible, oui, vous auriez pu penser que c'était pour lui accablant, trop lourd, vous auriez pu vous porter à son secours. Vous n'ignoriez rien, il vous écrivait, paraît-il, des lettres déchirantes. Cela n'est pas un ragot, mais un fait établi car, dans votre inconscience – et cette fois j'emploie un terme faible – ces cris de Lulu, écrits avec des larmes, des jambages fous, des mots maladroits, des fautes d'orthographe et des taches, vous les avez montrés à nos amis. Ils vous ont proposé une automobile, avec un chauffeur que vous n'avez pas acceptés. Vous avez dit un "oui peut-être" qui était un non. Pourtant, l'opinion de ces gens, vous y tenez plus que tout au monde, mais vous étiez, comment pourrais-je dire, butée, tellement butée que, vous d'habitude fine mouche, vous n'avez pas senti combien vous les étonniez défavorablement. Vous disiez avec une douceur péremptoire que cela aurait été une faiblesse de votre part, vous disiez et redisiez que, si vous résistiez à votre désir d'aller voir Lulu, c'était seulement pour son bien, pour qu'il se trempe, pour qu'il se forge. Ah, vous êtes une fameuse éducatrice. Vraiment votre cœur de mère n'a pas palpité, pas du tout...

« Et puis, au sujet de Lulu, vous avez commis un mensonge, vous m'avez menti de façon... répugnante. Vous m'avez monté la tête contre lui. Vous me l'avez dépeint mou, fantasque, indiscipliné, paresseux, lâche, à moi aussi vous avez affirmé que cela lui ferait du bien de se débattre tout seul... et là, mea culpa, j'ai eu le tort de vous croire. Vous avez habilement tripatouillé de ma corde sensible, car vous savez combien je crains qu'il ne devienne un fils à papa. Je me disais que si vous montriez cette redoutable fermeté, les motifs devaient en être graves, encore plus graves que ceux que vous me découvriez. Je me suis laissé berner par vous, je me disais que l'épreuve que vous lui infligiez lui mettrait du plomb dans la tête. Sous votre influence, je lui ai envoyé des lettres d'admonestations et de réprimandes. Maintenant, j'en ai du remords. Le pauvre gosse... Pourtant, je ne vous ai pas dénoncée et, dans le dernier mot que je lui adresse, et qui a dû lui arriver à Paris en même temps que cette longue lettre, j'ai continué à lui montrer une certaine autorité. Il ne doit pas s'apercevoir que sa mère n'est pas si bonne que ça ; car il vous adore, ce garçon, il vous aime à la passion – il est bien mon fils. Je vous en veux de tout cela... Anne Marie, je suis quand même éberlué que vous ayez pu être aussi insensible. Moi qui suis seulement son père – un père que vous lui avez appris à mépriser car, reconnaissez-le, depuis des années, je dirais depuis sa naissance, vous l'avez dressé contre moi, ce qui est un chapitre grave de notre

contentieux – donc moi qui suis seulement son père, si j'avais été à votre place, dès le premier dimanche je serais allé aux Sources et j'y serais retourné chaque dimanche, je dis bien chaque dimanche, j'aurais eu trop de peine de la peine de mon fils. Vous m'avez volé le cœur de mon enfant, et vous en profitez pour le faire souffrir. Vous me faites peur, je sais ce qu'il en coûte d'être épris de vous, et Lulu l'est aussi. Je vous en supplie, ménagez-le, il est encore un petit garçon, épargnez-le. »

Je n'entends plus du tout Anne Marie. Si, un bruit encore faible, plus inexistant que le brossage de ses cheveux. Encore une autre impression. Un crissement, un son sec tout petit, un peu crispant, un peu raclant, portant sur les nerfs, comme celui d'une scie. Cela revient monotone, répétitif. Je sais ce qu'elle fait. Elle se lime les ongles avant de les enduire d'un vernis pâle, qui leur laisse une coloration apparemment naturelle.

J'ai encore le temps de lire des pages. Je n'ai pas peur. Et pourtant, les derniers feuillets d'Albert hurlent entre mes doigts – vociférations, clameurs, grognasseries, incriminations, ordures, pêle-mêle, le réservoir à bile qu'Albert vient de crever, il m'inonde. J'apprends le passé de mes parents, ce qui est aussi mon passé. Je suis l'enfant d'un chaos de sentiments et de situations mauvaises. Je lis :

« Chère Anne Marie, revenons à votre appartement. Dans votre dernière lettre vous ne vous donnez même plus la peine de mettre Lucien en avant. Il vous faut à Paris, en toute propriété, afin de mener une existence décente, un logis digne de votre auguste personne. Un logis ? Un palais avec de grandes pièces de réception, une vaisselle en or, des larbins et tout le tralala, en somme un luxe inimaginable, et cela évidemment dans le quartier en train de devenir celui du gratin, le plus cher de Paris, près de l'Étoile, si possible avenue du Bois. Vous ne vous mouchez pas du coude. Il n'y a que pour les chambres que vous ne montrez guère d'exigences, deux vous suffiraient, une pour Lucien et une pour vous, mais évidemment vous sans moi – c'est tout juste si vous ne me signifiez pas que je pourrai aller coucher dehors quand j'aurai la mal-séance d'être à Paris. Et c'est bien là votre intention, je n'exagère pas, puisque vous avez l'audace de me réclamer dès maintenant les collections d'art chinois que nous avons constituées à Tcheng Tu, des années durant, tous les deux. La seule chose que nous ayons faite ensemble dans cette ville. Ces statues, ces bouddhas, ces ivoires et tout le reste, ces pièces uniques, des centaines, peut-être un millier, lentement rassemblés avec amour – notre seul amour commun – car, figurez-vous que ces objets merveilleux, j'y tiens

autant que vous, il faudrait que je m'en prive, que je vous les donne, qu'illico je les fasse mettre dans des caisses et que je vous les expédie au galop par la valise, aussitôt que vous aurez une adresse, la belle adresse de votre appartement...

« Et moi, tout naïvement, tout bêtement, qui croyais que ces trésors étaient destinés à notre demeure de Shanghai, celle que j'aurai comme directeur des Douanes chinoises après mon congé, et où je comptais bien que vous seriez la maîtresse de maison. Désormais il est évident que vous ne voulez pas y mettre les pieds, que vous refusez de vivre avec moi, que vous ne m'accompagnerez pas dans mon nouveau poste en Chine, que vous êtes déjà décidée à rester à Paris, pour vous y prélasser sans mon odieuse présence, dans le magnifique appartement acquis de mes deniers. Car enfin l'argent – même celui des cinq pour cent – m'appartient, pas à vous... Plus rien d'autre n'a d'importance... vous êtes en transe. Votre appartement, votre appartement, c'est une obsession, un désir fou, une manie à laquelle vous ne résistez plus, pour laquelle vous sacrifierez tout. Le chercher, le trouver, l'arranger à votre goût avec nos "chinoiseries", en somme vous constituer un cadre original où vous tiendrez votre cour, où je ne serai même pas le chien de garde. Moi, que je me tienne à ma place qui n'est pas là... Moi, que je crache au bassinet, que je me montre le moins possible, juste un peu durant mon inévitable séjour en France. Vous ne pouvez me supprimer tout à fait puisqu'il faut que je me décarcasse pour subvenir à vos impérieux besoins. Il ne resterait de moi qu'une moitié d'homme qui ne vous offusquerait pas de sa présence et de ses exigences mais qui casquerait pour les frais et les faux frais de votre grandeur. Vous feriez volontiers de moi un consul prévaricateur, qui couperait les cordons des bourses à sa portée et en verserait le contenu à votre compte en banque. N'oublions pas, vous m'en réclamez un, et un carnet de chèques, et le droit à la signature. Vous m'avez assez compromis, Dieu sait... De plus mes sentiments, vous vous en f..., je l'écrirai en toutes lettres, vous vous en foutez éperdument, rien de moi ne vous importe, ni que je me discrédite, ni que je sois malheureux à cause de vous. Le malheur des autres, surtout le mien, même si vous en êtes la cause, vous est indifférent.

« Anne Marie, je vous dégoûte. Certes, je ne suis pas sorti de la cuisse de Jupiter. Mais vous, qui êtes-vous ? Sans moi, que seriez-vous ? Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. Si je ne vous avais pas "achetée", c'est le mot que vous employez, alors que j'ai été emporté vers vous par un mouvement irrésistible et fou, enfin, passons... si je n'étais venu dans votre Ancenis, vous seriez une

pauvresse, une laissée-pour-compte parce que vous n'aviez pas de dot et que, dans votre province, ça ne se pardonne pas.

« Rappelez-vous. Quand je vous ai rencontrée à Ancenis, par un coup du hasard, vous étiez alors la belle "Mimi", la plus jolie fille de toute la contrée. Les garçons, même les plus huppés, s'empressaient autour de vous. Mais, malgré la cour qui vous était faite, lequel aurait voulu de votre main ? Personne digne de vous, vous le savez bien. Votre mère, la diligente veuve, la solide commère, l'inlassable démarcheuse, s'était démenée pour vous caser dès que vous avez été en âge de l'être. Afin de présenter les apparences d'une richesse qui n'existait pas, elle "tapait" toute votre parenté fortunée. C'est ainsi qu'elle avait pu louer en ville une belle maison où vous pourriez recevoir vos soupirants, en tout bien tout honneur... Vous alliez vous nipper et vous chapeauter jusqu'à Nantes. Quelle dépense et quelle mise de fonds, mais vos toilettes vous allaient bien, quelle grâce ! Vous aviez même de longs gants qui remontaient le long de vos bras. Je vous ai aperçue, à la gare du bourg, revenant d'une de vos expéditions d'achats... je dois le dire, quelle apparition, quel éblouissement mais... passons. Votre sainte mère avait aussi dépensé pour vous faire enseigner les arts d'agrément, le piano évidemment. Vous aviez une certaine instruction, acquise chez les bonnes sœurs, c'est-à-dire que l'on pouvait tout craindre, mais curieusement vous n'étiez pas trop sainte nitouche, ni pieusement bête... non, non, vous aviez un tour d'esprit original. Et l'aisance de vos paroles était portée par un accent lent, un peu traînant, harmonieux, doré, celui de votre Loire et de ses coteaux... Mais je ne me souviens que trop ! Le but de cette lettre n'est pas de vous débiter des compliments sur une image de vous que vous avez oubliée et qui, dans ma bouche surtout, ne peut être qu'une fadaise. Revenons à la réalité. Si accomplies que vous fussiez, toutes les entreprises de madame votre mère se soldaient toujours par d'énormes fiascos. Vos galants respectueux, attirés par vous comme des papillons par une lampe, avant de se déclarer, se rendaient chez le notaire, pour se renseigner sur le "solide" que vous apporteriez, outre vous-même. Et là, ils ne découvriraient que du vent et disparaissaient sans tambour ni trompette. Vous n'en étiez pas désolée du tout, paraît-il. Comme si vous étiez sans illusions.

« Il a fallu que moi... l'imbécile, que vous qualifiez maintenant de pingre et d'avaricieux... moi, venu d'ailleurs, du bout du monde, de La Rochelle et de Chine, je vous demande et je vous accepte pour vous-même, telle que vous étiez, nue, plus que nue, si je peux dire. Excusez-moi... Sans rien. Quand je pense aux conditions absolument inacceptables que l'on m'a fait accepter, ces papiers faux que l'on

m'a fait signer, pour vous avoir ! Votre corps était déjà usuraire, votre corps que vous m'avez donné à contrecœur... Comme je vous aimais ! Je vous ai sauvée et maintenant vous me reprochez de vous avoir achetée... d'accord, je vous ai achetée, mais à quel prix et quelle marchandise m'avez-vous livrée ? Celle de votre haine et celle de ma douleur. J'étais l'"occasion" unique, exceptionnelle, irremplaçable, moi Albert Bonnard surgi inopinément, qui consentais à vous épouser sans dot, qui voulais vous emmener vers les tropiques et ses mirages. Un bel homme, avec une belle situation, qui acceptait tout... et pourtant vous, avec une obstination rare, vous ne vouliez pas en profiter de cette occasion. Il a fallu que votre sainte mère et toute votre parentaille vous forcent la main pour qu'enfin, désolée, vous me l'accordiez... Qui êtes-vous Anne Marie ? Avez-vous un cœur ?

« Dans ma fougue et ma candeur, je croyais que votre réticence n'était qu'une pudeur. Aujourd'hui, je vois mieux... Hélas, dès le début, votre aversion était profonde, aussi innée que mon amour. Comme je vous ai aimée, comme je vous ai voulue...

« À cette époque, moi qui étais parti misérable pour l'Asie et en étais revenu vice-consul et diplomate, je jugeais mon avenir suffisamment établi pour faire un bon mariage, fonder une famille, créer un foyer, avoir des enfants. Je voulais beaucoup d'enfants... Pour prendre femme, je n'avais que l'embarras du choix. Vous le savez maintenant, à Paris, Edmée me destinait Rose, ce qui n'aurait pas été sans avantages... Mais ma vieille mère à La Rochelle, ainsi que tous les Bonnard de là-bas, fiers de moi, avaient travaillé de leur côté. Ils m'avaient mijoté une belle et brave fille pas bête, bien en chair, et surtout pourvue d'un fameux magot. Elle m'aurait traité comme un coq en pâte. Cela me tentait... Je voulais me ranger, retourner en Chine marié agréablement et raisonnablement. Hélas, à peine vous ai-je aperçue que j'ai fait fi de ces sages résolutions, je suis devenu fou de vous. Quand j'y pense... Pourtant, par votre visage glacial, vous faisiez tout pour me décourager, j'en étais réduit à vous supplier. Votre mère, l'excellente Berthe, me prenait à part pour me prêcher la patience, me répétant que ce n'était rien, qu'en fait je vous plaisais infiniment. Elle courait après moi pour que je ne renonce pas, et elle me présentait le chœur édenté de votre parenté. À défaut de comptant, elle m'offrait vos "espérances". Je n'étais pas dupe. Je m'étais renseigné : vous n'aviez à attendre aucun héritage de droit, vos liens avec ces gens-là, braves, sournois, crottés de bondieuseries étaient lointains, soumis à leurs caprices dévots... J'aurais dû fuir. Je me suis laissé empaumer, pas par vous ni même par votre besogneuse mère, mais par moi.

« Votre caractère était déjà bizarre... mais enfin vous aviez de qui tenir. Il paraît que vous ressemblez beaucoup à votre père, au physique comme au moral. Vous tenez de lui votre grâce, votre charme, votre saveur fruitée, et aussi cet orgueil qui lui a été fatal. Or, il était dément, au point de se donner volontairement la mort, après avoir tout gâché et détruit autour de lui, vous ne l'ignorez pas.

« Pourquoi dans cette lettre, peut-être décisive pour notre avenir commun – s'il doit y en avoir un –, je vous entretiens de ce malheureux, depuis si longtemps disparu ? C'est qu'il vit toujours en vous. Je ne veux pas dire que vous ayez, en quoi que ce soit, hérité du moindre grain de sa démente, pas du tout, mais je crois que vous tenez de lui un orgueil démesuré. Au contraire de celui de votre père, le vôtre n'est pas suicidaire. Votre père a tout saccagé, à commencer par lui. Vous, vous ne saccagez que moi.

« D'abord vous n'avez pas compris l'usage à faire de moi, vous étiez jeune. À Ancenis, si vous ne m'avez pas trouvé à votre goût – malgré les circonstances qui vous forçaient à m'accepter – c'est à cause de cet orgueil encore inexpérimenté, qui vous faisait juger que j'avais un genre "peuple arrivé", ce que vous détestiez. Mais ensuite votre orgueil a mûri, a perçu que j'étais un instrument providentiel, qu'il fallait m'utiliser jusqu'à la lie. Tout en m'accordant le moins possible, vous vous êtes servie de moi comme d'une échelle, pour grimper les barreaux de la société, et pour vous constituer cette personnalité que vous voulez fascinante, qui l'est du reste. Maintenant que la transformation est accomplie, que vous vous jugez prête pour les plus hauts destins, plus élevés que le mien, qui pourtant n'est pas si mal, loin de là, vous procédez à mon éviction, vous dispensant de moi – sauf financièrement. Eh bien, je vous dis "Attention", Anne Marie... car, malgré ce que je vous ai écrit quelques lignes plus haut, il y a quand même en vous une certaine hérédité, votre orgueil n'est pas tout à fait sain, il peut même être dangereux. Il existe une folie des grandeurs qui n'est pas de la folie, mais...

« Votre père... oui, j'ai besoin de vous en entretenir... Il avait entrepris de vaincre le monde – enfin de l'épater, devrais-je dire – au fond de sa lointaine province. Vous, vous voulez réussir le même coup sur un autre théâtre, à Paris la grande ville ! Capter Paris, votre rêve. Lui, le pauvre, dans sa Bretagne, il n'a pas su. Vous avez décidé d'être sa revanche. Vous l'aimez, je dirai même que c'est le seul homme que vous ayez jamais aimé. Pourtant, qui était-il ? Demandez donc à votre demi-frère, le toubib, ce qu'il en pense, c'est un homme juste, que je respecte, qui ne vous en a jamais parlé, ne vous en parlera pas par délicatesse, pour ne pas vous blesser,

puisque vous êtes la fille de cet homme et qu'il n'en est pas le fils... L'épopée de votre père, laissez-moi rire, ce n'est pas un beau drame, pas même un mélo, non plus une décadence, juste une plongée dans la boue. Un épisode comme il y en avait des milliers et des milliers à cette époque heureuse. Histoire fréquente de la déchéance sordide, par pure fatuité, par sotte vanité, par indicible faiblesse, d'un fils de famille. Mais est-il même un fils de famille ? Que je vous rafraîchisse la mémoire, vous qui vous pavanez tant, en prenant votre petit air entendu, à propos de vos ancêtres, pour écraser les miens de leur supériorité. Il est certain que je ne suis pas fils d'archevêque... mais enfin vos aïeux, du côté paternel, n'étaient que des gens de la terre, de gros paysans frustes qui avaient accumulé du bien, avaient rempli leur bas de laine et s'étaient fait construire une sorte de manoir. Votre père, le descendant de tant de manants toujours plus nantis, était vraiment devenu un "monsieur", un jeune monsieur, je le reconnais, j'ai vu sa photographie. Il était fin, racé, d'une beauté gaie et mélancolique : votre beauté. Dans cette contrée de haies et de bocages, fort primitive il faut l'avouer, il ne sentait plus le fumier, mais l'eau de lavande, il avait une élégance raffinée, dilettante, oisive, prenante. Il était fils unique. Sa mère lui avait fait donner des précepteurs. Ses parents étaient subitement décédés, à quelques mois l'un de l'autre, et il s'était retrouvé en possession d'une vraie fortune, du moins pour la campagne. Et, aussitôt, il avait fait la noce. Il n'avait jamais songé à travailler, il se bornait à toucher le revenu de ses fermes, une cinquantaine en tout, ce qui lui assurait une belle rente... de quoi faire. Un régisseur se souciait pour lui des détails matériels et lui remettait l'argent. Sans même vérifier les comptes, il empochait... Volé, mais il lui paraissait noble de se faire voler. Il aurait quand même pu vivre joyeusement sans se ruiner. Hélas... Il ne se risqua pas à aller faire le fêtard à Paris, il se contenta de la jeunesse dorée de Nantes la négociante et aussi de Vannes, alors connu pour ses agréments. Il se glissa parmi les rejetons dissipés des familles bourgeoises, tous bien plus riches que lui, mais qui le tapaient. Il ne savait pas leur refuser. En somme la grande vie, avec ses séquelles : les vêtements, les cercles et le jeu, les cafés, les chevaux, les loges de théâtre et les théâtreuses (il y en avait en province dans ces temps-là) et, pour recevoir ses conquêtes, un nid d'amour à Nantes avec valet de chambre stylé, aux moustaches en brosse. Que ne faisait-il pas ? Il participait même aux régates de Vannes avec son propre bateau. L'escrime, les affaires d'honneur et le reste... Un duel... Il était grisé, le pauvre homme... Naturellement, à ce train-là, il descendait la pente. Depuis longtemps, ses revenus ne lui suffisaient plus, il s'était mis à manger ses fermes. Il les vendait, joyeusement, sans s'occuper d'en tirer le

meilleur prix. Il était entre les pattes d'un notaire ayant pignon sur rue, qui réglait tout pour lui... c'est-à-dire que, rapidement, il eut des dettes... C'est alors qu'il se mit à boire du muscadet, beaucoup, trop... Il avait des crises, il se sentait sombrer.

«Pourquoi je vous raconte tout ça ? Je ne sais pas, mais j'ai en moi un instinct de le faire, comme si je sentais que ces événements dépassés, apparemment si peu liés à notre situation, la commandent... Anne Marie, même si vous semblez autrement plus forte et maligne que votre père, j'ai peur que, comme lui, par une sorte de détermination fatale, vous aussi vous n'alliez au-devant de votre propre destruction. Attention, Anne Marie, je représente vos fermes. Ne me vendez pas pour des illusions, pour un rêve de gloire. Vous vous feriez tellement mal, vous me feriez tellement mal, car je vous aime.

« Je suis persuadé que votre caractère, vos tentations de renommée auxquelles vous résistez si mal, remontent à votre père. Rappelez-vous vos amours, les amours du muscadin fatigué avec sa délicieuse petite Anne Marie... Poésie au sein d'un monde trivial. Cela a débuté prosaïquement... Votre père commençait à avoir peur pour sa raison, pour sa vie, et la parenté en a profité. On l'a marié – pas à une grosse dot ou à une ravissante jouvencelle, c'était bien plus avisé et astucieux que ça. Non, on l'a marié à une maîtresse femme qui avait fait ses preuves, une veuve, nantie d'un fils de quatre ou cinq ans. Une dame de la campagne, en bon état, sans prétention à l'élégance, connaissant la vie et ses difficultés, mais apte à comprendre les raffinements et les sensibilités de son nouveau mari. Elle fut habile à prendre les choses en main, ferme quand il le fallait, sachant céder quand c'était nécessaire, profondément honnête. On pensait qu'elle "tiendrait" votre père, par une combinaison d'autorité et de douceur. En effet elle fut parfaite avec lui, le traitant comme un roi, ne renâclant pas sur sa boisson et ses petites habitudes délicates, fermant les yeux parfois, ne lui demandant pas d'explications. Vous avez reconnu madame votre mère, je l'espère. Pendant deux ou trois ans, elle fit merveille, semblant avoir à peu près fait oublier à son mari les éblouissements de Nantes et de Vannes. Il demeurait dans son manoir, dorloté par elle, une sorte de hobereau, parfois pensif, plutôt heureux, sans faire grand-chose. Elle avait remis de l'ordre dans ce qui demeurait de sa fortune. Elle avait renvoyé le régisseur, fait rendre gorge aux fermiers qui "carottaient" sur leurs redevances, et surtout affronté le dangereux notaire qui en possédait des papiers et des papiers portant le paraphe de son mari : taux d'intérêt exorbitants, hypothèques usuraires, garanties étrangeuses, promesses

catastrophiques. Ce que votre mère a pu sauver du naufrage était suffisant pour une honnête aisance. Elle parut donc avoir gagné la partie, surtout quand elle donna le jour à une petite fille qui était le portrait tout craché de son père.

« La rechute de votre père, je ne m'étendrai pas là-dessus. Sans doute s'ennuyait-il, car il s'était remis à boire, comme un désespéré. Il avait recommencé la noce, cette fois crapuleuse. Il s'en allait des semaines dans les bouges de Nantes et de Vannes, il en revenait en loques de corps et d'âme. L'orgie, la prostration, la fureur, le delirium tremens. De nouveau, il allait chez le notaire, seul, pour vendre, vendre... Une agonie tumultueuse et terrible qui dura des années. Vous seule, Anne Marie de sept ou huit ans, apportiez la paix à ce malheureux homme. Il vous adorait. Il vous prenait entre ses bras, il vous câlinait, vous embrassait, vous berçait, vous parlait. Vous étiez sa confidente. Vous n'aviez pas peur de lui du tout, vous sembliez le comprendre, il redevenait doux... Mais il était acculé. Le manoir sur le point d'être vendu, les dernières fermes sacrifiées, la ruine complète. Il jurait : "Je me ferai sauter la cervelle." Il ne se la brûla pas. Il disparut et huit jours après, dans une cave, on retrouva son cadavre recroquevillé dans une barrique de ce muscadet qu'il avait tant apprécié, tout cuit par lui, intact, conservé, comme un fœtus dans un bocal de pharmacie. Comment avait-il réussi à se fourrer dans ce tonneau, comment a-t-il pu arriver à s'y noyer ? »

Je ne lis plus – je suis trop étourdi, stupéfait, accablé. Je ne connaissais pas ce grand-père-là, j'avais juste entendu dire de lui qu'il était beau et séduisant – et soudain ce cadavre secret, inconnu, extirpé de son récipient, qui me tombait dessus ! Mais pourquoi Albert le ressuscite-t-il, si ce n'est pour humilier Anne Marie ? Albert vicieux, Albert vieux singe, c'est moi qu'il effraie. La vie est épouvantable, je serai incapable de la vivre. Mon grand-père n'était-il pas fou ? Anne Marie n'est-elle pas folle ? Et moi, Lucien, est-ce que je ne suis pas fou ? Vers quoi Anne Marie, fille de dément, vers quoi m'entraîne-t-elle ?

Une toux depuis le cabinet de toilette. Parfois ma mère toussoie, d'une façon sèche, quand elle est irritée. Pourvu qu'elle n'ait pas jeté un coup d'œil dans la chambre, pourvu qu'elle ne m'ait pas surpris. Non. Sa figure l'inquiète. Je sais ce qui l'agace, et même prodigieusement : elle vient de découvrir, en s'inspectant dans la glace, une traînée de tout petits boutons, un peu au-dessus du coin droit de la bouche, là où l'extrémité des lèvres se fond dans la joue. À cet endroit, de temps en temps, ils poussent, malgré tous ses soins. Ce serait, selon les docteurs qu'elle consulte, une sorte d'acné ou d'eczéma rebelle, à moins que cela ne provienne du foie ou des

intestins, ou encore d'une colite d'origine coloniale. Ils ne savent pas très bien. Le fléau va et vient, disparaît et resurgit. Récemment, elle croyait s'en être débarrassée. Et, de nouveau, apparaît ce matin une poussée de ce haut mal, une sorte de plaque rosâtre, à la vérité si pâle qu'elle est à peine visible, sauf pour ses yeux perçants. Découragement d'Anne Marie : « Ça ne guérira donc jamais tout à fait, cette calamité. » Elle a parlé tout haut. Ses soucis éminents me rassurent, elle va être occupée un bon moment par ses pustules. Je reprends les pages d'Albert, il en reste encore tout un tas !

« Excusez-moi, Anne Marie, d'avoir réveillé en vous ces souvenirs pénibles. Mais ce n'est qu'à travers votre père, j'en suis certain, qu'on peut arriver à vous deviner.

« Revenons à moi, car j'ai bien le droit de m'intéresser à mon épaisse personne. Quel amour insensé, dès le premier coup d'œil, dès la gare d'Ancenis, je vous ai porté ! Comment aurais-je supposé que, loin de vous émouvoir, cela vous aurait dégoûtée ? Je ne veux pas me faire meilleur que je suis, cet amour comportait des alliages impurs, je ne suis pas un saint – juste un homme. Je ne me rendais pas compte que l'homme, c'était une espèce que vous détestiez. J'étais loin de m'attendre à cette répulsion fondamentale, elle m'était inconcevable, je suis normal, moi... De plus, je n'ai pas compris que je vous froissais, que vous aviez l'impression que je profitais de vos embarras financiers pour m'emparer de vous à bon marché. Quel malentendu ! Depuis, j'ai appris que l'existence est dominée par les malentendus, qu'ils en sont le poison essentiel.

« Par exemple notre grand, notre magnifique mariage – je ne vous ennuierais pas à vous le décrire, car c'est pour vous, je le sais, un souvenir affreux, obscène même. Je veux simplement me rappeler comme vous étiez belle dans votre longue robe à traîne de dentelles blanches, dans vos voiles qui tombaient de votre tête parée de fleurs d'oranger. Le branle-bas des cloches. Je vous dévorais des yeux, j'étais fier, vous m'apparteniez devant l'univers entier. Hélas, vous vous sentiez seulement immolée, destinée publiquement à ma lubricité désormais légitime. Vos mains tremblantes lors de l'échange des anneaux à l'église, votre voix faible pour répondre "oui", vos yeux embués, je n'y prêtais pas assez attention. Moi je ne voyais que la joie, l'allégresse !... Quel malentendu, dont nous ne sommes pas encore relevés. Vos chagrins, je ne croyais guère à leur poids, je pensais que facilement, dès les nuits suivantes, je vous amènerais à ma joie... Quelle erreur... Vos pleurs durant la nuit de noces, où pourtant, j'employais ma délicatesse et ma science. Vos pleurs durant notre voyage de noces, où je n'avais pas lésiné pour qu'il fût somptueux. Malgré tous mes efforts, au contraire même,

sous leur effet, vous ne cessiez de pleurer. Vous continuiez à me subir comme si vous étiez morte, les fontaines de vos yeux ne cessaient de couler et moi, charmeur vain, bête et nigaud, je me suis à la fin exaspéré de votre désespérance inassouissable. J'ai nié vos chagrins, j'ai fait le maître, j'ai commandé et vous avez fait semblant de vous soumettre. C'est ainsi que le malentendu entre nous s'est envenimé. Je ne me doutais pas encore, pauvre naïf, jusqu'à quel point vous détestiez en moi presque tout, et surtout le mâle.

« Il y a eu ce que vous ne pouviez éviter, votre grossesse, Lucien, né en Chine, ce fils dont la venue au monde me comblait. Hélas, la roche Tarpéienne est près du Capitole... Après cet événement heureux, vous vous êtes installée dans les représailles. Combien d'années de représailles où vous m'avez fait sentir de plus en plus votre dégoût de tout contact avec moi ? D'abord, vous avez procédé avec des feintes timides, des prétextes dolents. Je vous ai crue. Puis après des mois et des mois, j'ai eu des soupçons. Alors vous avez repris des "rapports" avec moi. Mais vous agissiez à contrecœur, en vous forçant, et avec un tel art pour raréfier nos rencontres : toujours vos malaises, vos blessures internes, vos périodes, vous voyez ce que je veux dire... Sans cesse, pour calmer mes ardeurs, vous me rappeliez les ménagements ordonnés par les docteurs auxquels vous aviez su arracher des conseils, presque des ordonnances de continence. Et quand cela se produisait, quand j'arrivais à "coucher" avec vous, vous m'imposiez des précautions désagréables – là encore, vous faisiez donner la faculté, selon laquelle il vous serait déconseillé d'avoir un second enfant, pour le moment du moins... Vous m'avez bien eu.

« Enfin, le temps passant, vous êtes entrée dans la peau d'un autre personnage, celui d'Anne Marie la consulesse, supérieure à son consul de mari. Vous vous êtes mise à me rejeter carrément, et même avec brutalité. Brutalité, c'est cela, c'est le mot, faible encore... En général, à mes jérémiades quémandeuses – j'en étais arrivé là – vous répondiez par des colères brèves et incisives, des refus qui étaient des défis. Les rôles s'étaient renversés, je ne commandais plus, c'était vous... Parfois, vous m'accordiez vos faveurs, pour mettre fin à mes supplications lassantes – avec quelle condescendance ! Vous ne cachiez plus du tout votre répulsion. Fermant les yeux pour ne pas voir, vous bouchant les oreilles pour ne pas entendre, n'étant plus qu'une Anne Marie échappée ailleurs, une enveloppe vide de vous, se voulant un objet, juste cela, un objet abusé. Moi, je vous désirais quand même, dans l'espoir insensé de vaincre votre refus. Quelle défaite chaque fois ! Et quand c'était fini, votre moue pour me signifier : "Vous avez eu ce que vous vouliez. Alors, déguerpissez." Quand je vous faisais l'amour, vous faisiez de ce qui aurait dû être une communion un véritable martyr pour moi – qui me disais ensuite : "C'est fini, je ne recommencerai plus jamais." Un ou deux jours après, j'étais votre chien, votre caniche faisant le beau. Vous en profitiez pour m'imposer, au doigt et à l'œil, tous les tours qu'on fait faire à un animal de cirque. Vous m'aviez réduit à l'état de bête obéissante. Parfois, j'élevais la voix, je simulais la colère – déjà j'étais devenu incapable d'en avoir une vraie –, j'exigeais, je tempêtais, je protestais, je damnais, mais vous saviez me faire mettre à plat ventre, et m'amener à m'excuser piteusement : "Anne Marie, je vous demande pardon, je ne voulais pas vous offenser, je désirais seulement vous dire..." Finalement vous aviez réussi à décourager totalement mes fâcheuses ardeurs, je n'osais plus, ou à peine, en faire étalage. C'est ainsi que les choses ont empiré – ou se sont améliorées, à mes dépens. Tout vous avait été bon. Non seulement m'imposer une chambre à part, mais surtout cette idée diabolique de mettre la chambre de Lucien entre les nôtres, comme une frontière scellée. Lucien, protecteur de votre vertu... Nous étions mariés, vous étiez Mme Albert Bonnard, mais uniquement à votre avantage. Dès lors, vous pouviez vous permettre à mon égard une certaine clémence – celle du terrorisme. Vous me terrorisiez par des riens innombrables, les mille nuances de votre voix, les mille expressions de votre sourire, chacune avec sa signification indiscernable et pourtant absolument impitoyable, que je ne connaissais que trop. Cela étant, je me suis habitué à ces tortures, car hélas, on s'habitue à tout, même à l'abominable. Face à

vous, j'étais arrivé à acquérir un cuir de rhinocéros, une certaine invulnérabilité. Que s'est-il passé alors ? N'éprouviez-vous pas un mécontentement contre moi, du fait de votre trop grande victoire, de ce que j'étais moins soumis à mes désirs et à mes peurs de vous, de ce que j'étais moins esclave ?

« Un certain jour, un jour sans émotion spéciale, sans scène quelconque, soudain, à l'improviste, à partir d'un silence banal, de votre air *matter of tact* – bel anglicisme, n'est-ce pas ? – comme si de rien n'était, vous m'avez annoncé : "Je n'aime pas ça." Je savais que cela signifiait : toute ma passion ramenée à de la crotte, à rien. Tant pis, je n'étais pas bouleversé, ainsi que vous l'espériez. Vous, peut-être insatisfaite du peu d'effet obtenu, vous avez ajouté : "Prenez donc des maîtresses, je fermerai les yeux, je ne vous demande que de la discrétion." Des maîtresses... Quel cautère sur une jambe de bois ! Des maîtresses... vous me les accordiez au bas de la courbe des dérisions, pour vous débarrasser encore plus de moi, pour que vous soyez bien tranquille, pour que je ne bourdonne plus autour de vous comme une mouche à m... à merde. Plutôt que de me subir, vous préféreriez que je fornique ailleurs. Vous pourriez m'estimer encore moins. Les gens vous plaindraient : "La pauvre Anne Marie..." Je serais le salaud, le dégueulasse. Quoi, ainsi traiter une si belle, une si bonne, une si charmante épouse.

« J'ai eu quelques "aventures" misérables, avec des Chinoises surtout que me procuraient mes boys. Car les Européennes sont du gibier rare dans ce Tcheng Tu du bout du monde, juste quelques occasions. Ah oui, il y a eu l'Anglaise du consulat d'Angleterre, un beau brin, blonde comme vous êtes brune. Au fond, à tout cela, je ne prenais guère de plaisir. Une fois, une seule fois, une femme – vous savez laquelle et dans quelles circonstances, je ne m'étendrai pas là-dessus – m'a plu par elle-même, oh, très légèrement, du bout des sens, du bout du cœur, du bout des doigts, et je crois que la pauvre a été éprise de moi. Quelques mots de vous ont suffi à cisailer cette liaison, coupée net. Belle exécution... que j'ai laissé faire... content, voyant en elle une preuve de votre intérêt. Figurez-vous qu'en me livrant à cette passade, j'avais mauvaise conscience à votre égard, je me sentais infidèle. Tout de même est-ce que cela n'a pas été pour vous un avertissement ? À la suite de cet incident, parfois, vous vous êtes offerte à moi. Chaque fois, j'ai cru que cela promettait une ère nouvelle, qui aurait été le pain et la vie. Soudain, vous vous empariez de moi avec une autorité irrésistible et vous aviez un sourire en coin que je ne comprenais pas d'abord, tellement inattendu de vous, prometteur et enjôleur, je dirais presque un sourire de fille. Vous m'avez témoigné que l'amour n'était pas pour

vous forcément immangeable, que vous pouviez aussi, et superbement, faire oeuvre de chair, même avec moi, selon votre décision et votre convenance. Vous me faisiez connaître vos charmes, non plus comme une bulle irisée flottant hors de mon atteinte... mais comme une réalité tout à fait concrète. Vous me redonniez l'espoir... dérisoire espoir. Une fois habituée à votre dégoût de moi, vous pouviez avoir des complaisances... calculées. Mais je me méfiais, vous connaissant avec vos retours de manivelle, sachant votre intransigeance fondamentale, votre façon de faire payer chaque concession. Tout cela, j'en étais sûr, n'était qu'une tactique. Vous politiciiez avec moi... pour mieux m'enchaîner et me laisser languir. En effet, après chacune de ces nuits de rêve (excusez la pauvreté de cette image, mais comme vous me l'avez fait souvent observer à propos de mes rapports aux Affaires étrangères où je me mêle d'élégance de plume, mes métaphores sont plates), disons donc qu'après ces extases, j'attendais des semaines, des mois, parfois une année, jusqu'à ce que vous soyez à nouveau entraînée par un généreux et mystérieux mouvement. Dans les intervalles, si j'essayais une approche, même purement verbale, juste une allusion à ces moments exquis qui pourraient peut-être se renouveler... eh... qu'est-ce que je me faisais rabrouer ! Somme toute, vous aviez découvert une nouvelle manière de me tourmenter, m'ayant témoigné de ce que vous pouviez me donner et que vous ne me donniez pas. Et forcément je n'ai pas eu d'autre enfant de vous, ce qui m'a été une douleur profonde, un regret presque lancinant. Ah, si un jour vous m'aviez annoncé un peu pâle, un peu émue, heureuse : « Je suis enceinte, Albert... », que ma joie aurait été folle !

« Cependant un certain équilibre s'était établi entre nous. Je m'en contentais. Certes, vous m'aviez amené à l'état domestiqué où vous me vouliez, vous jouiez supérieurement votre rôle de consul, sachant me laisser, à moi votre marionnette de consul, les apparences les plus honorables. Aux yeux du monde, nous constituions un couple bien établi, les Bonnard, avec ce qui tisse la trame des couples, une certaine réputation, bonne du reste, et puis des préoccupations, des intérêts, des inquiétudes, des ambitions communes, ce que je dénommerais le "pain de ménage". Les Bonnard, une entité, avec Lucien qui grandissait entre nous. Les Bonnard, une paire connue et répertoriée, les Bonnard s'acceptant eux-mêmes comme les Bonnard, l'un avec l'autre, l'un par l'autre, du moins face à la société, vous disant à mon sujet "mon mari", et moi en ayant plein la bouche de vous appeler "ma femme". Tout allait bien, nous nous aidions, nous nous complétions, l'avenir semblait prometteur. Anne Marie, Anne Marie, je n'étais pas pleinement

heureux, mais je n'imaginai plus que j'aurais pu l'être davantage... j'avais votre présence et elle me suffisait. Votre présence, Mimi, j'en vivais. Ce qu'étaient en fait votre cœur et vos pensées, je ne m'en tourmentais pas vraiment, puisque vous étiez là, puisque vous seriez toujours là, avec moi... Mme Albert Bonnard, épouse de M. Albert Bonnard, consul de France. La vie ensemble, devant nous, toute la vie, tellement d'années, un jour, vous ambassadrice, moi ambassadeur... et puis la vieillesse apaisante et honorée, une retraite que je voyais volontiers s'écouler dans un castel à la campagne – pourquoi pas dans votre région d'Ancenis, que j'ai appris à apprécier à cause de vous. Et Lucien, notre fils, bon fils, comblerait nos vœux en faisant une carrière plus brillante que la mienne... tous deux, vous et moi, ensemble jusqu'à la mort !

« Mais désormais, votre présence, vous voulez me la retirer tout à fait. J'avoue, Anne Marie, qu'en comprenant votre but si évident, au vu de vos dernières lettres cousues de fil blanc, j'ai reçu un coup terrible. Mais cette fois, vous êtes allée trop loin, beaucoup trop loin... je préférerais vous perdre. La lucidité m'est revenue et je constate que je n'ai plus de femme – j'aurais juste, si je vous écoutais, un mannequin de femme affublé de mon nom qui se trémousserait à Paris après avoir pris soin de m'expédier au diable. Je ne veux pas de ça, je veux votre présence, vous avec moi à Shanghai. Sinon... Anne Marie, Anne Marie, vous ne savez pas comme je suis résolu. Vous ne me ferez pas plier, pas céder. Anne Marie, pensez-y, c'est très grave... j'approche de mes conclusions. Je dis non, un non absolu, à votre absence, donc je dis non à votre appartement. Je vous le refuse, entendez-vous ?... Aujourd'hui je vous adresse un avertissement solennel. Réfléchissez et obéissez. »

Je m'arrête... Ces pages me font mal. Même si je les détruisais, je ne pourrais effacer en moi la marque des phrases sales et des mots puants qu'elles ont laissée. Je viens d'avaler un bocal de morve, mon père me répugne ! Ma mère, je l'aime trop et je sais qu'elle m'aime, à sa manière. Lui, avec sa guimauve dégoûtante, il continue :

« Ma chère Anne Marie, n'oubliez jamais que vous me devez tout. Des preuves ? Prenons les Masselot. Ouvrez donc les yeux. Vous êtes ravie, parce qu'André fait joujou avec vous. Edmée, cela l'agace un peu... moi pas, et je saurais la calmer, ne vous inquiétez pas, je tiens les rênes dans cette affaire, dans votre affaire – je vous en bouche un coin, hein ? Sachez bien, mettez-vous bien dans la tête que si je vous quittais, à l'instant même André et Edmée vous laisseraient tomber comme une vieille chaussette. Vous ne me croyez pas ? Vous ne connaissez pas André. Il ne supporte aucun tracasserie, rien qui cloche et le gêne, rien qui puisse lui demander un effort dans son

existence privée. Et vous, sans moi, seriez rapidement un tracas dans sa vie qu'il n'envisage pas de modifier pour vous. Vous ne me croyez toujours pas ? Tenez, je vais vous donner un exemple de son comportement envers le beau sexe.

« Après son mariage avec Edmée – j'étais alors célibataire, en congé à Paris et témoin des événements dont je vous garantis l'authenticité – il a éprouvé une vraie passion pour une autre femme. Autre chose que votre blquette. Il est vrai, permettez-moi de vous le déclarer tout net, qu'elle vous surpassait de beaucoup. Jeune et belle comme vous, aussi intelligente que vous, aussi charmante, mais, en plus, une créatrice reconnue du monde entier, un très grand peintre. Cette fois, ça a été si sérieux qu'Edmée en était arrivée au point de se tenir tapie, des heures durant, dans un taxi arrêté près de la maison de la dame, afin de surveiller les allées et venues d'André. Anne Marie, imaginez-vous ça ? Moi, j'en tombais des nues, la grande Edmée qui se rongeait les sangs ! Il l'avait envoyée dinguer, mais dinguer, par une de ces courtes phrases absolument destructrices : "Vous ne lui arrivez pas à la cheville. Vous n'êtes qu'un modèle, ne l'oubliez pas. Vous êtes tout juste bonne à ce qu'elle vous mette sur une toile, comme un accessoire, si elle le veut bien..."

«Or, il se trouve que cette femme remarquable est tombée malade, très malade. Elle devenait aveugle, sans doute à cause d'une tumeur au cerveau. André, au début, trouvait le temps de se rendre à son chevet, pour la réconforter et la consoler. Il se présentait quotidiennement à sa clinique, généralement au début de l'après-midi, se privant de déjeuner pour cela. Dieu sait pourtant qu'André n'aime pas les cliniques, les hôpitaux et autres établissements de ce genre. Edmée, qui le connaissait bien, n'en revenait pas ; vraiment, il fallait qu'il fût "pris" par la dame. Jusqu'au jour où André apprit que la maladie de sa dulcinée était irréversible et fatale. À partir de là, il n'alla plus du tout la voir. Sa vie a repris son cours normal. Il était de nouveau aux petits soins pour Edmée et les mondanités du concert international l'accaparaient comme avant. Un jour que je me trouvais dans son grand bureau du Quai d'Orsay, le téléphone a sonné et une secrétaire a répondu. Bouchant de sa main le récepteur, elle a dit à voix basse : "C'est la dame artiste. Elle voudrait vous parler absolument... elle est au plus mal." Avec une sorte de sérénité dégagée, André a donné ses instructions : "Je ne suis pas là... je ne serai plus jamais là pour cette personne." Ce refus était d'autant plus cruel que la personne en question savait qu'il était là, comme chaque jour, à sa besogne. Combien de fois l'avait-elle appelé jadis et l'avait-elle trouvé, empressé, ravi. Maintenant,

fini... Il ne s'est enquis ni de son agonie ni de son décès ni de ses obsèques, où pourtant il y avait une foule de célébrités, le Tout-Paris. C'est Edmée qui l'a représenté pieusement, apportant une couronne – vous imaginez avec quelle tristesse triomphante.

« Chère Anne Marie, je vous ai raconté cette histoire pour votre édification. Tirez-en la leçon pour vous. Ne rêvez pas. Dites-vous que l'"affaire" entre André et vous, s'il y en a une, ne me gêne pas du tout, que je l'accepterais très bien si vous la preniez pour ce qu'elle est, un encensement mutuel, si vous en tiriez un plaisir raisonnable. Cela ne me déplaît pas – où ma vanité va-t-elle se nicher ! – que vous soyez respectueusement appréciée par un homme comme lui. Mais ce que je n'admets pas, ce sont vos sornettes... toutes les conséquences effarantes que vous tirez de cette situation innocente. Voilà le hic, le grand hic. Enfin, après ces longues, trop longues considérations – mais vous connaissez ma verbosité, on ne me tient plus quand j'ai une plume à la main – j'en arrive à ma conclusion. Si vous n'émergez pas de vos vapeurs délirantes, si vous ne retombez pas sur vos pieds, si vous voulez persister dans votre folie, ma réaction tiendra en un mot : le divorce ! »

Le divorce ! J'ai peur. Dans mon univers d'enfant, c'est une chose épouvantable, la fin du monde. Ça me glace le cœur et la moelle. J'ai entendu parler de divorces... Les amis et connaissances en font leurs choux gras, s'y vautrent comme des cochons dans le baquet des beaux sentiments, des apitoiements, de l'indignation et de la rigolade. Un divorce entre mes parents, ce serait un drame. Et moi, qu'est-ce que je deviendrais ? Tout ça est stupide, idiot, absurde. Il faut qu'Albert retrouve le bon sens. J'ai peur que notre existence soit détruite, qu'allons-nous devenir, Anne Marie et moi ?... La misère, la pauvreté, la honte, un trou devant nous. Mais pourquoi être si épouvanté puisque ma mère, dans sa salle de bains, n'est guère troublée. Elle se met en beauté comme une armée se range en bataille. Je recommence à lire, je m'aperçois qu'Albert est dément, fou de méchanceté.

« Chère Anne Marie, je n'avance pas ce mot de divorce à la légère. D'abord, j'y ai réfléchi des jours et des nuits, avec tout mon sérieux, toute mon honnêteté... Si vous ne redevenez pas ma femme ainsi que je l'entends, remplissant vos devoirs ainsi que vous auriez dû le faire depuis longtemps, je suis déterminé à entamer la procédure nécessaire, qui sera dûment diligentée, dès mon retour en France. Ce n'est pas sans un examen de conscience approfondi, des insomnies, des migraines, que je me suis décidé. Mais j'y suis résolu, absolument résolu. À moins que... tout dépend encore de vous. Je le sais, ce serait pour moi un déchirement intolérable, un tourment...

un tourment indicible, car j'éprouve pour vous toujours les mêmes sentiments passionnés, hélas... je ne suis pas guéri de vous, qui êtes mon bien et surtout mon mal. Mais continuer à être plus longtemps bafoué, être toujours rejeté, c'est trop. J'ai trop souffert d'une souffrance qui me détruisait, peut-être n'ai-je pas connu une heure auprès de vous sans être en proie à cette obsession : "Elle ne m'aime pas. Elle n'est pas à moi. Elle se joue de moi. Elle profite de moi." Figurez-vous que j'en ai assez – plutôt vous perdre, me priver de vous, que de continuer ainsi mon calvaire, excusez ce mot pompeux appliqué à mon humble personne. Je préfère le choc chirurgical, l'amputation, la torture d'une séparation définitive, qu'être toujours gangrené par vous. Plus tard, je pourrai me refaire une existence, me remarier, avoir une épouse qui m'aimera, m'appréciera à ma juste valeur, me soignera, me donnera des enfants... enfin ne plus me sentir méprisé. Ce ne sera pas vous, je le sais... peut-être ne serai-je pas pleinement heureux, de ce bonheur radieux que vous seule auriez pu me procurer. Peut-être ne pourrai-je jamais vous oublier tout à fait, peut-être la cicatrice que vous m'aurez laissée ne se refermera-t-elle pas complètement, mais, le temps aidant, je ne serai plus malheureux. Si nous sommes amenés à nous séparer, ensuite, je ne vous reverrai plus jamais. Quoique je sois résolu à accomplir ma tâche paternelle auprès de Lucien, dont vous garderez la tutelle, mais sur lequel je veillerai de toute ma tendresse. Lucien sera un reflet de vous parvenant jusqu'à moi... Lui, oui, mais vous, non, non, non... Certes, tout n'a pas été laid entre nous, et, au nom de ce que vous avez fait pour moi, vous la femme de ma vie, je prendrai soin de vous assurer matériellement le nécessaire, même si cela doit constituer une lourde charge pour moi, qui, vous le savez, ne suis pas riche – je vous verserai une pension alimentaire convenable de façon à ce que vous ne déchoyiez pas, en tout cas, pas par ma faute. Je crois qu'on ne peut être plus généreux envers vous, vous qui m'accusez toujours de sordidité... Je vous traiterai avec équité, honorablement... Évidemment, vous ne pourrez plus mener le même train extravagant, loin de là, vous devrez le réduire, et même beaucoup, mais qu'y puis-je ? Et puis, ayant tenu envers vous mes engagements, m'étant acquitté de mes devoirs, la vie que vous mènerez ensuite, ma pauvre, ne me concernera plus du tout. Heureusement, car je prévois pour vous des catastrophes dues à votre obstination forcenée, à votre égarement. Je souhaite me tromper, tout en redoutant votre naufrage. Vous vous retrouverez à votre charge, et je vous sais incapable de vous charger de vous-même. Vous êtes malade, les chimères se sont emparées de vous. Vous finirez mal ! J'ai assez parlé de vos antécédents, je ne vais pas recommencer. Ce n'est plus mon affaire, je m'en moque, je m'en

moque, je m'en fous... Cette fois, je suis venu à bout de mon épître. Je vous ai tout dit, aussi sincèrement, aussi honnêtement que possible. Désormais, à vous de choisir. Et je signe – Albert. »

Je suis abasourdi, épouvanté. Je ne comprends plus rien, le sens de ce monceau de pages m'échappe, je ne fais que le deviner, ce qui le rend encore plus effrayant. Mon père est fou, il écrit qu'il en a terminé avec sa lettre, il signe même, et il en reste encore des feuilles et des feuilles. Je continue et ce que je lis me rassure : il capitule. Mes yeux se réjouissent, au fur et à mesure qu'ils déchiffrent les termes de sa reddition.

« Mimi, je vous demande pardon à genoux. Anne Marie, je vous aime, je vous aime, je vous aime, je pourrais écrire mille fois, dix mille fois à la suite que je vous aime. Le divorce, Anne Marie, je n'en veux pas, absolument pas, pour rien au monde, j'en crèverais. Si vous imaginiez comme je tiens à vous !... Hier soir, je ne sais à quel esprit malin j'ai été en proie. C'est moi qui ai été emporté par une bouffée démentielle. Comment ai-je pu vous écrire ces immondes insanités ? Je suis désolé. Je sais que les choses ne sont pas si simples. Je suis coupable de la situation actuelle, encore bien plus que vous. Je me frappe la poitrine, je me cogne la tête contre le sol.

« Le sens de mes torts m'est venu pendant que je dormais, est remonté en moi à mon insu.

« Ce matin, j'ai un besoin extraordinaire de vous hurler que je me repens non seulement de ce que j'ai déversé de bile et de rancune injuste sur le papier, mais aussi de tout le mal que j'ai commis contre vous dans le passé, surtout le passé lointain. J'aurais pu – j'y ai pensé – détruire ce que j'avais rédigé, ces pages nauséabondes, mais finalement j'ai préféré laisser ce flot bourbeux d'exagérations et d'imprécations couler jusqu'à vous pour que vous m'y voyiez me débattre à nu, dans mes anxiétés, mes doutes, pour que vous sachiez jusqu'à quel point je vous aime : jusqu'à la folie, jusqu'à la bêtise !

« Mes fautes. Des âneries pour commencer, juste des âneries, et ensuite que de souffrances ! Des riens au début, pourtant graves, à partir desquels par un enchaînement logique et inexorable – c'est le mot – si on laisse faire, et on laisse faire par veulerie, par facilité, par incurie, par manque de clairvoyance et de courage, parce qu'on ne veut pas s'apercevoir que ces riens mènent, en une progression constante, à des conséquences incalculables, à des dégâts terribles. Anne Marie, du fait de mon aveuglement entêté, vous êtes devenue une Anne Marie forte et détachée de moi, une Anne Marie toujours en boule contre moi, ma hérissone, mon porc-épic. Ma Mimi, si

vous le voulez encore, répondez à mon élan, ayez un mouvement, absolvez-moi de mes brutales et fatales maladresses d'antan. Il ne s'agissait même pas de crimes, mais de balourdises, d'imbécillités. À quoi tiennent les existences ? Dire que toute notre vie s'est jouée en quelques semaines, en quelques jours, en une nuit, il y a si longtemps, à Ancenis, quand je vous ai connue et épousée. Que j'ai été obtus... quel animal ! J'ai été vexé de vous voir accueillir avec si peu d'empressement mes avances fulgurantes, pourtant sincères et vertueuses. Quoi ! vous, une demoiselle, mais sans le sou et pour ainsi dire sur le pavé, vous permettre de faire la difficile, la délicate, la mijaurée ! Me repousser, moi l'inattendu, le prince charmant, l'envoyé du ciel, le beau jeune monsieur bien sous toutes les coutures ! J'étais vexé comme un pou.

« Anne Marie, notre nuit de noces, vous ne me l'avez jamais pardonnée. Nous nous sommes retrouvés tous les deux dans une grande et belle chambre, avec un lit qui nous attendait, vous dans vos voiles, moi dans ma jaquette. Mais nous ne faisons rien... nous sommes restés face à face, debout, dans l'embarras. Vous vous êtes réfugiée dans un fauteuil, et moi je me disais qu'il fallait agir. J'étais très sûr de moi, de mon savoir-faire éprouvé... Jusque-là, du fait de mon existence hasardeuse, je n'avais connu que des femmes sur la brèche, je ne savais pas, je ne pouvais même pas savoir ce qu'était une vraie jeune fille comme vous... Je me rassurais en pensant qu'une campagnarde attirée par la nature – cela m'avait frappé dans les rares paroles que vous m'aviez adressées durant nos courtes fiançailles – qui n'avait pas les yeux dans la poche pour regarder les champs et les bêtes, n'était forcément pas une ignorante totale. Qu'allions-nous faire, sinon ce que font les animaux ? Alors, avec décision, j'ai été me mettre en tenue de campagne dans le cabinet voisin – une superbe robe de chambre chinoise, serrée à la taille par un cordonnet de soie. Je suis revenu dans cette tenue avec mon sourire galant et enjôleur, d'abord pour sabler le champagne avec vous. Le bouchon a sauté, comme allait sauter votre vertu... J'ai bu, je vous ai forcée à boire, vous étiez toujours contrainte et intouchable. Un peu éméché, j'ai commencé à me montrer entreprenant. Je me suis approché de vous et, tout en vous flattant par des paroles persuasives, je vous ai prise dans mes bras. La colère a flambé sur votre figure, et, en vous débattant, vous m'avez jeté à la face : "Maquignon !" J'ai été stupéfait et puis, ressentant l'insulte, je vous ai lancé de la voix la plus froide : "C'est bien ça. Puisque je vous ai achetée telle une vache, je vais me payer sur la bête, j'en aurai pour mon argent." La suite, je n'en parlerai pas dans cette lettre, vous ne vous en souvenez que trop... Certes, quand j'ai accompli mon forfait, à vous voir ensuite comme une morte, un

instant j'ai été touché de remords. Si j'avais écouté ce sentiment, si je vous avais dit combien je regrettais, combien j'étais honteux, si je vous avais montré de la bonté, de la tendresse, si j'avais su vous consoler ! Vous pleuriez à gros sanglots et je ne sais pourquoi, à la suite de quel bas instinct, vos pleurs, au lieu de me désarmer, m'ont rendu fou de rancœur, de violence. En fait, je vous en voulais de ne pas savoir m'apprécier, moi dont pourtant le surnom était le "bien-aimé" dans tous les milieux d'Asie. Et ma voracité – car je voulais vous "réveiller" – me rendait odieux, ma voracité a continué jusqu'à votre pénible accouchement. Tout ce temps, en enragé, en forcené, j'ai joué au maître, au souverain de l'épouse soumise, servante destinée à servir, à obéir, à être aux écoutes de moi, de mes humeurs, de mes désirs, de tous mes ordres. Hélas, hélas...

« Mimi, mes torts sont immenses, je le proclame maintenant. Et malheureusement, dans ce qui a suivi, je n'ai pas été beaucoup plus brillant... Je me suis révélé bien piètre. Je n'aurais jamais dû laisser votre volonté triompher de la mienne à ce point. J'ai été aussi obtus – en terme populaire "bouché" – dans la soumission où vous me plongiez que je l'avais été quand je me prenais pour un satrape. Je n'aurais jamais dû accepter cette déchéance. J'ai tout dit sur ma lâcheté, je ne reviendrai pas là-dessus sauf pour cette constatation capitale, que je fais trop tard et que je répète : je n'aurais jamais dû accepter cette déchéance qui a achevé de me déconsidérer auprès de vous. Pauvre Albert !... Après vous avoir manqué de respect par ma concupiscence arrogante quand je vous ai épousée, je me suis manqué de respect à moi-même par une faiblesse insigne. J'ai accumulé les mauvais emplois et maintenant vous me méprisez à bon droit. Je vous aime et désormais cet amour me donnera la force de m'améliorer, de n'être plus un pantin, mais, comme dirait Kipling, un homme, un vrai homme enfin digne de votre estime puisque vous ne pouvez aimer que ce que vous estimez. Anne Marie, je serai digne de vous, je vous le promets. Ayez pitié de moi, donnez-moi encore une chance. Revenez, Anne Marie... Je crois que vous avez quand même pour moi un fond d'attachement. Continuez de vivre avec moi et, je vous le jure, je vous rendrai heureuse. Nous ferons un couple, pas seulement pour la montre, la galerie, mais réconcilié, uni, nous connaissant. Mimi, je suis fou, je nourris un espoir extraordinaire, je n'ose pas dire lequel... vous allez croire que je vous propose un marchandage, non, ma proposition vient de mon amour le plus pur, le plus parfait. Je vous aime et qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus exaltant à la femme qu'il aime ? Un enfant ! Notre second enfant ! Représentez-vous ce que serait une nouvelle naissance. Cela vaudrait tellement mieux que vos aspirations fumeuses ! Ce serait merveilleux pour vous, ce serait

merveilleux pour moi. Donnez-moi un second enfant, une fille... cette fille qui me manque tant, votre fille, ma fille, j'en rêve, j'en rêve, vous le savez. Si vous m'accordez cela, j'aurai une confiance complète en vous, une confiance inébranlable. Si vous m'exprimiez votre accord pour ce... projet, il me paraîtrait normal que, dès maintenant, le plus tôt possible, vous ayez un appartement à Paris. Je me hâterais de vous envoyer les fonds, je m'arrangerais pour cela – et aussi je vous expédierais de toute urgence nos collections d'art chinois, sauf quelques pièces que je réserverais pour notre résidence de Shanghai. Je comprendrais que vous raccourcissiez vos séjours à mes côtés dans mes postes, pour revenir auprès de Lucien qui grandira et aura besoin de vous. Vous emmèneriez avec vous notre bébé, et, dans ces conditions, il est certain que l'hôtel ne conviendrait plus. Je vous l'assure, étant donné l'accroissement prochain de notre foyer, un appartement à Paris me paraît indispensable, pour vous, pour notre progéniture, et aussi, de temps en temps, pour moi. Ce sera l'appartement de la famille. Tenez, j'ai récemment acquis, à bon prix, auprès de soldats qui avaient pillé une ville, un autel des ancêtres en parfait état. On le mettra dans la pièce principale, en hommage à tous les Bonnard passés, présents et à venir ! »

Ouf, c'est fini !

Mon père est vraiment fou et il est bête, il ne connaît pas ma mère. S'il croit arrêter le combat conjugal de cette manière, il se trompe ! Au contraire, il le recommence...

Une nausée m'est venue, elle me tord... J'ai soudain la vision du gros ventre de ma mère... Je hais les ventres engrossés des femmes. J'ai toujours eu honte d'avoir été dans le ventre d'Anne Marie, de l'avoir déformée à ce point. Ma mère, ma déesse, ma Sainte Vierge, ma splendeur. Je ne veux pas qu'Albert la touche comme il l'a fait pour moi !

La nausée. Un nœud qui, en moi, grimpe... c'est délétère, je suis pris de secousses, une fétidité me remplit. La nausée, cette crispation, étouffante, un goût âcre, sucré, l'étouffement, l'écoeurement, c'est plus liquide que solide. Tout me remonte, mes intestins, mes boyaux, mes organes formant magma – je suis en sueur, plein d'amertume, l'âme est aussi atteinte que le corps. Qu'est-ce qui a pris forme en moi et veut sortir, comme un fœtus ? Un chaos assiège ma bouche. Je vais vomir... vomir... Ça vient, c'est irrésistible, ma gorge est un égout qui refoule. Mon émotion est devenue excrémentielle. Mon petit déjeuner, à moitié digéré, tout ce que j'ai mangé agréablement tout à l'heure, avant que la lettre

d'Albert ne me donne mal au cœur, ne fasse ce saccage dans mes viscères, veut être rejeté. Ce n'est même pas ma volonté, c'est plus fort que moi, ma nature se révolte malgré moi, contre moi. Il faut que je me dépêche. À moitié asphyxié, je cours vers les w.-c. qui donnent sur le couloir entre les chambres. Il faut que je "dégueule"... mot des Sources évidemment, s'appliquant à certains garçons qui, le dimanche soir, rendent leurs tripes trop bourrées de chocolat. Ils n'en sont pas honteux... Moi j'aurais honte s'il me restait la force d'avoir un sentiment, je suis trop bourré d'Albert l'ignoble... Je dois "rendre" cet Albert, le restituer sous la forme du bol alimentaire fermenté. Je penche ma tête sur la cuvette de faïence, lèvres béantes, face à l'eau, au fond. D'habitude, dans ce lieu secret, je prends garde à ne pas être entendu d'Anne Marie. Mais mes vomissements, je ne peux pas les cacher, les étouffer, ils me dominent, s'élançant hors de moi en un jet tumultueux, dégringolent en bruits caverneux, font un tintamarre énorme... râles, rots se mêlant à la délivrance. Au milieu de cette débâcle me parvient la voix de ma mère :

– Fais attention, Lucien, vise juste... Surtout ne vomis pas à côté. Je serais obligée de nettoyer moi-même, je n'oserais pas demander à la femme de chambre de le faire.

Je m'applique. Pourtant mon malaise me submerge. Une cacophonie et une tempête, une force incroyable qui enfin s'amenuise, me laissant hoquetant, faisant des efforts, une fois que c'est tari, pour me vider encore plus. Quelques derniers sursauts... puis plus rien. Je me sens hâve, défait, épuisé ; mais j'éprouve une fierté : je n'ai pas fait de saletés. Tout est là-dedans, dans la cuvette. C'est fini, fini, je suis débarrassé, je vais être propre. Il ne me reste plus qu'à tirer la chaîne de la chasse d'eau. Dérisoire branle-bas de combat au fond du trou, tout est parti, tout est enlevé. Un goût immonde me reste dans la bouche. Anne Marie me réconforte par sa façon de prendre la chose, pratiquement, en bonne ménagère, et avec gaieté, comme si c'était comique. Anne Marie est maîtresse de ma situation, de toutes les situations, elle est ma reine.

– Lucien, viens ici, dans la salle de bains, près de moi. Je vais te surveiller pour que tu te laves bien. J'ai horreur de l'odeur des vomissements que répand trop souvent ton père, le pauvre homme, quand il essaie de tenir tête, à force de kampés, à un Seigneur de la guerre. Il n'en est pas capable, et ça finit chaque fois de la même façon... Il rend, il rend... l'âme, si je peux dire.

Anne Marie a toujours son mépris pour Albert, je ne redoute plus rien, je suis sauvé... elle n'aura pas de gros ventre.

– Lucien, tu as fini ? Ne fais pas d'embarras. Que je ne te le répète pas, dépêche-toi, viens ici.

Anne Marie a ouvert la porte de la salle de bains. Je me glisse près d'elle, encore jaune et défait, la queue basse, et pourtant si content. D'abord sa splendeur dont je me régale, dont je ne cesserai jamais de me régaler, elle m'apparaît parachevée en cette fin de matinée – elle est prête, liliale dans un déshabillé de linon. Je l'aime... La torsade de ses cheveux... son cou qui se cambre, qui porte sa tête, ses yeux vers moi, pour me jauger et me prendre. À ma vue, elle éclate de rire, d'un rire intime. Elle me renifle d'abord, mais sans recul ni dégoût, pas même sévère, seulement méticuleuse.

– C'est vrai, Lucien, que tu empestes. Enfin... obéis-moi, fais ce que je te dis... Bon... bon, commence par te laver les dents... C'est ça, c'est ça, continue, plus fort, frotte, je te dis, frotte, continue encore, ça va, ça va bien, crache et puis rince-toi à l'eau dentifrice. Gargarise-toi, ne sois pas maladroit, avale, n'avale pas tout à fait, au fond de la gorge... Penche la tête en arrière et vas-y... Mon pauvre garçon, tu ne sauras jamais te gargariser, mieux que ça, mieux que ça... bon, bon, ça va, tu peux recracher... Savonne-toi bien ta figure, fais mousser... le gant de toilette. Bon, bon je vais te frotter, eh, eh, je frotte fort, ça te fait mal, il faut que ça fasse mal... Essuie-toi avec la serviette, mieux que ça, bien mieux... Mon Dieu, mon pauvre Lucien, tu dois être en meilleur état quand même... Viens ici...

Anne Marie approche son nez, les narines resserrées pour mieux renifler, elle me hume à petits coups, avec son air méfiant de paysanne.

– Mon pauvre Lucien, on ne peut pas dire... tu ne sens pas encore la rose. Ce serait exagéré de prétendre que tu embaumes. Tiens, je vais te verser de l'eau de Cologne, celle à quatre-vingt-dix degrés. Elle pique, hein... N'aie pas peur, ne ferme pas les paupières. Oh là, là, tu en fais des manières, comme ton père, exactement comme ton père...

Rire d'Anne Marie. Elle vient de m'insulter, sa grande insulte, c'est de me comparer à Albert. Cette fois, ce n'est pas grave, ce n'est que du persiflage, puisqu'elle rit en me décochant son injure. Mais elle a atteint son but et je ne renâcle plus, je subis sans broncher l'eau de Cologne, je suis un homme, je suis un héros, je ne suis pas Albert.

Anne Marie se tient enfin pour satisfaite, quoique je ne sois pas tout à fait un sou neuf. Enfin, je suis assez présentable pour qu'elle me parle car – j'en suis sûr – elle veut me parler. Pas un discours, mais ce qu'il y a de mieux entre nous : un jeu... un jeu qui peut

paraître cruel – mais ma mère n'est vraiment cruelle avec moi que quand elle ne joue pas, quand elle s'enferme dans une certitude dont elle ne démord pas, même si ça me fait mal, à en crever. Lorsqu'on joue ensemble, et qu'elle commence par des griffures et des morsures, ce n'est que pour mieux nous entendre ensuite. On va donc jouer, on joue. Pour cela, elle s'assied dans un fauteuil. Je me pose à ses pieds, sur le sol, en tailleur.

– Alors, mon Lucien... tu as lu la lettre d'Albert, la mienne, enfin celle pour moi. Je devrais te punir, mais tu t'es puni toi-même. J'ai vu le résultat : tu as vomi... ça t'apprendra à faire le petit malin, le petit curieux, comme ça arrive souvent...

Moi, je prends mon air bravache.

– Je ne suis pas malheureux du tout... pas du tout... Je ne sais pas pourquoi j'ai été pris par cette envie de vomir.

Elle me regarde dans les yeux :

– Alors, tu es content ?

– Oui, je suis content.

– Tu es très content ?

– Je suis très content.

– Tu es content de ce que je vais avoir un autre enfant, t'apporter bientôt un petit frère ou une petite sœur ?

– Oui, maman, je préférerais une petite sœur... Je ne serai plus seul, je jouerai avec elle, je l'admirerai...

– Tu mens, Lucien... tu mens beaucoup, tu mens effrontément.

Évidemment que je mens ! Et je suis heureux qu'elle le comprenne si bien. Mon malaise s'en va. Il n'y a plus qu'elle, elle et moi, et je suis heureux qu'elle ait lu en moi à cœur ouvert. Je le savais, mais maintenant, je suis encore plus sûr, tout à fait sûr, que mes pensées sont les siennes et que ses pensées sont les miennes. C'est merveilleux. Aussi, avec quelle gourmandise j'avoue :

– Oui maman, je mens... beaucoup.

– Qu'est-ce que tu ferais, Lucien, si tu avais un petit frère... ou une petite sœur... ?

– Je me tuerais, maman... ou je tuerais le bébé.

Anne Marie, son petit rire de gorge... Elle ne me prend pas pour un monstre, au contraire. Il y a en elle, dans ses yeux, un pétilllement de plaisir, la joie. Ce que je viens de lui dire, et qui est

vrai, profondément vrai, la ravit – rien n'aurait pu la ravir plus. Elle ne prend pas la peine de me gronder pour ces sentiments vilains. Dans son plaisir, une gouttelette vient à ses yeux, une gouttelette de tendresse.

– Lucien, ne dis pas des choses pareilles, ce n'est pas bien. Tu me fais peur. Je te promets que ce que tu crains n'arrivera jamais, tu entends, jamais. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Je n'aurai pas d'autre enfant que toi, tu peux être tranquille. Tu seras toujours mon fils unique, mon fils bien-aimé.

Ma mère vient à moi, elle me prend dans ses bras avec une sorte d'émotion intense, même un peu frémissante, même un peu palpitante, enfin une véritable étreinte douce, chaude, charnelle. Je suis sa chair. Elle me serre en murmurant de petits mots qui coulent d'elle, qui jaillissent d'elle, doux, comme si elle n'était plus l'Anne Marie qui se contient toujours, mais, enfin, celle qui s'abandonne. Elle me couvre de « Mon Lucien », « Mon petit Lucien chéri ». Anne Marie fond et je profite de la situation, mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux et surtout mes lèvres parcourent son visage en une découverte, en une trouvaille sans fin. Ce contact, ces traits lapés qui naissent, renaissent sous ma caresse, jusqu'à ce qu'enfin ma bouche rencontre sa bouche ! Sans brusquerie, sans cette netteté vigoureuse qu'elle met à rompre ses rares laisser-aller, Anne Marie s'écarte de moi, tendrement. Me tenant par la main, elle balbutie cette phrase étrange :

– Tu sais Lucien, tu es plus que mon fils, que mon grand enfant.

À ces mots, je suis encore plus content. Je le sais depuis longtemps, que je suis son seul homme... Albert, pouah, n'est qu'une grosse carcasse qui réclame. Et André est un rêve, une imagination, une illumination, sans corps. Le seul corps qu'elle possède vraiment, c'est le mien, qui d'ailleurs provient d'elle. Souvent, elle me rejette mais cela n'empêche pas que je sois son homme, qu'elle me traite comme tel. Étrangement, elle me croit capable de tout comprendre et je comprends tout. Elle m'a formé, déformé, façonné... moi si puéril d'une part, si vieux de l'autre, au moins cent ans, avec toute l'expérience du monde. Je suis son bébé jaloux, et c'est pour cela que je ne veux pas qu'elle en ait un autre. Je suis aussi son homme jaloux, je ne lui en permets pas d'autre, ou alors je deviens rusé, dissimulé. Je veux tout savoir d'elle, mais il ne faut pas qu'elle sache tout de moi, tout ce que j'éprouve. Qu'a-t-elle fait de moi, Anne Marie, ce Lucien trafiqué, innocent et par ailleurs pervers... d'une perversité mûre !

Je ne veux pas me laisser entraîner par les pensées. Le moment

est trop unique pour que je n'en profite pas à fond. Je dois être capable de goûter le plus possible d'elle, puisque jamais elle ne s'est offerte si entièrement, je pourrais dire pulpeusement. Que je ne sois occupé qu'à me gaver d'elle. Je suis son enfant, son homme, tout est simple, tout est merveilleux. Elle prend sa figure un peu contemplative, elle me regarde longuement, d'un regard qu'elle a rarement, qui en entier me reçoit, m'accueille, m'accepte. Son regard est une peau de pêche... il vient du fond de son amour pour moi. En ce moment, elle m'aime comme je voudrais qu'elle m'aime toujours.

– Tu sais, Lucien, tu n'es pas le fils d'Albert... Attention, ne va pas croire à des choses. Il ne s'agit pas de ça. Pour moi, tu es seulement mon fils. Tu n'es que de moi, de mon sang, de ma lignée, de ma race... C'est parce que tu es moi, seulement moi et les miens, que je t'aime.

Ces mots bizarres, j'ai du mal à en saisir la portée profonde. Mais peu à peu leur sens initiatique m'apparaît. Ma mère m'aime parce que, par sa magie propre, elle m'a purifié, exorcisé d'Albert. Curieuse Anne Marie. Je veux bien ne pas être d'Albert mais être de son père noyé dans son tonneau de muscadet, ça ne me dit pas grand-chose. Elle me fait peur.

Anne Marie est revenue à la raison avec cette soudaineté dont j'ai souvent parlé. Elle n'est plus émue du tout. Elle a un petit sourire clair qui balaie notre sentimentalité. Désormais elle est active, avide d'action – je le sais, car son visage a une inexpression allègre, qui est le signe de l'impatience d'agir. Elle a une armée dans la tête, une tactique pour accomplir un dessein. Probablement l'appartement... et il lui faut aussitôt l'exécution. Vite, vite... Je suis expédié dans ma chambre pour m'habiller.

Quand je reviens chez elle, elle est assise devant un bureau, elle griffonne une phrase ou deux sur du papier. Juste quelques mots qu'elle ne semble pas avoir préparés. En fait ils étaient déjà implantés dans sa cervelle, bons pour le service, et ils sortent en ordre, habillés de pied en cap. J'essaie de lancer sur eux un coup d'œil, afin de les rafler. Mais elle les cache de sa paume et m'ordonne de m'écarter. C'est donc secret, même pour moi. Je n'insiste pas, je me promets de les attraper plus tard. Elle écrit à mon père, j'en suis sûr. Déjà elle a fini, elle fourre la feuille dans son sac, elle est debout, vêtue d'un tailleur anglais, qui lui donne une silhouette mince, d'une nervosité retenue, son corps s'affirme et s'efface dans l'élégance de la simplicité. Cette féminine virilité est supportée par des chaussures à talons plats, à bouts forts. Tenue

pour conquérir le monde, pour procéder en lady à de petites machinations. Un chapeau, un manteau, elle est prête. Elle part en expédition de son pas décidé et souple. Je la suis. La porte-tambour. Un taxi. « Au ministère des Affaires étrangères. » J'en étais certain...

Le Quai. Nous n'entrons pas par la grande porte, qui mène aux parties nobles, mais par-derrière, là où sont les écuries, je veux dire les communs de la diplomatie. Des cours, de grandes salles utilitaires pleines d'un amoncellement de sacs, de caisses qu'on emballe ou qu'on déballer, qu'on scelle ou qu'on desceller, qui contiennent les trésors des ambassades. Un jour arriveront ici les collections chinoises d'Albert. Un peuple travaille du marteau et de la plume. Des ouvriers à blouses, des contremaîtres en complets-vestons, ils connaissent Anne Marie, ils la saluent tous. Elle passe au milieu des « Madame Bonnard », même des « Chère madame Bonnard ». Elle ne s'arrête pas, elle répond du menton... Mais dans cet hommage il me semble que c'est Albert qu'on salue, l'excellent Albert, sa familiarité de bon aloi, ses confidences discrètes, ses braves remarques amicales, ses petits cadeaux qu'il distribue à tout le monde dans ce lieu qu'il hante constamment quand il est à Paris. C'est là qu'est la valise, la Valise sacrée... le service de la valise. Albert sait que dans cet endroit aussi, il faut être bien vu... et il l'est. Il est même chouchouté. Anne Marie, elle, n'a droit qu'à du respect froid. Elle poursuit jusqu'à la salle des télégrammes, un lieu encore plus saint où, sous la forme de mots, arrivent et partent les mystères du monde, les plus grands, les plus minuscules, les ultimatums et les papotages, sans compter les messages d'Albert, ses rapports... Anne Marie s'y rend pour sa première opération contre mon père... Une dame secrétaire, incarnation du sort télégraphique, cassandre obscure, secrète et omnisciente, nous accueille.

– Madame Bonnard...

– Mademoiselle... mon fils Lucien.

– Oh, M. Bonnard nous en a parlé souvent, de Lucien...

– J'ai un message à envoyer à mon époux.

– Certainement, madame Bonnard. Je l'enregistre et je le fais expédier aussitôt.

La personne se transforme en sphinx devant le texte dont elle compte le nombre de mots. Je me glisse derrière elle et je lis :

« J'ai bien reçu votre longue lettre. J'y réponds immédiatement. Votre femme, Anne Marie. »

« Votre femme, Anne Marie. » Je sais bien que ma mère est la

femme d'Albert mais, depuis qu'elle est à Paris, je pense que jamais elle ne l'a été de cette façon avouée, publique. Car, évidemment, tout le Quai va le savoir et Albert va savoir que tout le Quai le sait. Il va être content ! Je déteste Anne Marie dans sa ruse... Elle lui donne tous les espoirs, et en même temps pas grand-chose. Elle a trouvé la formule succincte, brève, suffisante... plus un pourboire qu'une promesse. Mais elle se vend un peu, pour son appartement, elle fait comprendre qu'elle est prête à payer de sa personne. Combien ? Comment ? Elle combine, elle machine, elle triche... L'intention y est... elle fait semblant de céder. Elle est vilaine ! La dame secrétaire a fini son petit travail, elle est tombée dans le panneau préparé par Anne Marie, elle est ravie :

– Au revoir, madame Bonnard. D'ici une heure, ce sera parti.

– Merci, mademoiselle.

Merci, merci, zut, flûte, saperlipopette, nom de nom, nom de Dieu – toutes les insultes que je connais, je les profère in petto. Je suis outré, j'en veux à Anne Marie. Je fais ma lippe. En même temps, je me sens fier, puisque je suis l'associé, le complice de ma mère qui est en train de tromper mon père un peu, beaucoup, assez, je ne sais pas...

Quoi qu'il en soit, je veux montrer que je suis mécontent. Et surtout je veux changer de monde. Celui-ci est malpropre, allons dans le monde de mon amour pour Anne Marie.

– Maman, cet après-midi, nous achèterons la voiture pour partir tous les deux... avec le chauffeur chinois. Quand arrivera-t-il ? Allons acheter l'auto, tu me l'as promis...

– Pas aujourd'hui, Lucien. Je ne peux pas. Il faut que j'écrive à ton père. Demain ou après-demain.

– Tu as promis, maman...

– D'abord, je dois m'occuper d'Albert.

Elle appelle ça « s'occuper d'Albert » ! Pourtant sa manière de parler me rassure. On dirait qu'elle va lui régler son compte. Elle a son petit sourire qui en dit long. Elle est le chef de ses armées, elle dirige sa guerre contre mon père. Elle a sa stratégie. Elle est contente d'elle. Cela l'amuse, au point qu'elle ne se sent même pas humiliée d'avoir à se servir de ses charmes. Sale Anne Marie, je l'aime...

L'après-midi, à l'hôtel, elle écrit. Elle écrit facilement, le stylo coule régulièrement sur les feuilles. Déjà trois ou quatre sont remplies... Anne Marie est belle, penchée sur son papier, sérieuse,

attentive, sans une trace d'hésitation, la tête juste un peu de côté, pendant que sa main trace les beaux jambages, les arches de ses mots insidieux, où elle va attraper son mari... Une heure, elle a expédié une dizaine de pages. Elle semble avoir fini, elle relève la tête, et soupire de satisfaction devant la tâche terminée. Soudain, avec décision, avec désinvolture allègre, elle les déchire en mille morceaux qu'elle va jeter aux toilettes. J'entends la chasse d'eau, et Anne Marie revient, me riant à la figure comme si elle m'avait fait une farce. Évidemment, je suis dépité puisque je ne saurai rien. Anne Marie se moque de moi de plus belle, de moi et de mon air pas content.

– Comme ça, je suis sûre que tu n'arriveras pas à satisfaire ta curiosité... petit espion.

– Ça m'est égal... ce que tu peux raconter à papa... Toi et papa, vos histoires, ça m'est bien égal. Mais pourquoi as-tu détruit la lettre ?

– C'est mon secret, c'est mon secret. Tiens-toi tranquille. Tu te mêles beaucoup trop des affaires des grandes personnes...

Mais c'est elle qui m'y mêle ! Elle m'y mêle même tellement que je sais d'instinct ce qu'elle a raconté dans ses pages... des pages qui étaient des papiers tue-mouches, ces rouleaux dévidés à la poisse desquels se prennent les insectes. Elle avait mis dans ses feuilles ce qu'il fallait pour bien attraper son Albert, sa grosse mouche dont les ailes se figeraient dans sa glu. Sa lettre était une sérénade, de la belle ouvrage sur mesure, charmante, juste les notes nécessaires, un chef-d'œuvre de sagesse sensible : sa raison douce, venant du cœur plus que du cerveau, contre l'incroyable déraison d'Albert. Cet Albert affolé, aux abois, torturé, sa pauvre vie crevant à gros bouillons dans ses interminables tirades, lui-même réduit à la folie des malédictions, des menaces et des supplications. Face à cela, la bonté d'Anne Marie, où la paix et l'harmonie sont des grâces de plus.

J'étais sûr que ce qu'elle avait écrit fleurait la sincérité, l'honnêteté, le retour sur soi, l'examen de conscience, la juste analyse des causes et des effets, les regrets partagés, la sérénité prometteuse. Elle ne s'offrait pas en coupable, elle ne s'offrait pas en victime, elle était au-dessus de ces fracas anciens. Comment se fait-il qu'elle ait anéanti sa lettre, ce monument d'équité ? Vous vous étiez mal compris, il y avait eu des torts de part et d'autre. Au commencement, bien sûr, Albert avait été brutal... Ensuite elle aurait dû comprendre, pardonner, car, c'était vrai, elle le reconnaissait, il l'aimait et elle lui devait tout... Mais un

ressentiment, elle l'avouait, l'avait écartée de lui, pas autant qu'il le croyait. Le moment était venu, elle le pensait aussi, de connaître le bonheur tous les deux... À Paris, elle n'était pas en proie aux chimères. Il n'était pas question pour elle, une fois qu'Albert aurait terminé son prochain congé en France, de ne pas retourner avec lui à Shanghai et dans ses postes. Elle y tenait, pas seulement par devoir, surtout parce qu'elle le désirait vraiment... Oui, elle pensait que leurs rapports pourraient devenir plus intimes. Un enfant... peut-être, mais qu'Albert se souvienne de l'avis des médecins, tous avaient prévu qu'elle mourrait lors d'un second accouchement. En tout cas, elle était prête à se faire examiner par d'autres docteurs, qui peut-être sauraient la soigner. De toute façon, elle consentait, même si cela devait être dangereux, elle lui laisserait prendre la décision. Quant à l'appartement, c'était secondaire. Albert se trompait, elle n'en souhaitait pas un grand, un luxueux. Juste un endroit convenable où ils se sentiraient chez eux, quand ils seraient en France...

Est-ce cela qu'Anne Marie a écrit ? Je le crois, je l'imagine, je l'ignore. Mais si ce n'est pas exactement ça, c'est certainement de la même veine. Là n'est pas l'énigme... Pourquoi a-t-elle anéanti son morceau de bravoure ? Est-ce que soudain lui est revenue sa fierté ? Est-ce un éclat de son orgueil ? Je ne le pense pas... Entre-temps, elle a dû avoir une meilleure idée que cette lettre pour arriver à ses fins. Je reconnais son expression quand ses yeux luisent d'une idée. L'idée va apparaître. L'idée naît, elle perce, elle devient météore, elle est comète. La comète, c'est le téléphone. L'idée, c'est Edmée !

Oh, sa grosse malice paysanne... Attention, attention, Anne Marie. Elle appelle Edmée au téléphone. D'abord la diaprure de sa voix dans une conversation banale, miel des ruches, bien plus sirupeuse encore. Après ces badinages d'amabilités, elle en vient à son but, innocemment, sans en avoir l'air, comme ça. Elle demande à Edmée si cela ne la dérangerait pas que, le lendemain après-midi, elle lui rende visite. Edmée ne répond pas tout de suite, le temps pour elle de réfléchir à une vitesse vertigineuse, elle est un peu surprise de cette demande inopinée, qui n'a rien d'extraordinaire, qui est même très normale, mais qui cache quelque chose. Quoi ? À peine la portion d'un instant, qui pèse cependant. Silence minuscule, déjà couvert par les effluves du ravissement d'Edmée, la jactance de sa joie, le baume de son amabilité.

– Oh, venez, Anne Marie, venez... cela nous fera un si grand plaisir, à André et à moi. Demain à cinq heures... Il y aura peut-être des gens, mais s'ils nous ennuiant, on les mettra dehors. Demain donc, à cinq heures, avec Lucien évidemment... En attendant je vous

embrasse, et embrassez pour moi Lucien, embrassez-le bien fort, mon petit chéri...

Anne Marie la coquine ! Que peut-elle bien mijoter ?

Le lendemain, cinq heures. Chez Edmée. Quand Anne Marie et moi entrons dans le salon, Edmée est, comme de coutume, allongée sur son sofa, bavardant langoureusement avec une dame inconnue assise dans un fauteuil à son chevet. Ses yeux s'éclairent de bienvenue en nous voyant. Edmée est enveloppée, bien plus qu'habillée, de mousseline vaporeuse. Je sais qu'aujourd'hui Anne Marie est là pour jouer une grande partie pouvant conduire à sa défaite. Malgré cela, dès que j'entre dans la pièce, je suis bien, au chaud, comme un chiot bien-aimé dans sa niche. Du reste, tout commence à merveille... Edmée froufroute pour nous, elle s'est extirpée de son divan, elle s'est mise debout pour enlacer Anne Marie et pour m'embrasser... Ah, ces petits baisers qui me mordent et me chatouillent ! Les rites accomplis, elle se remet sur son sofa, charmeuse – quelle grâce dans sa chair un peu boudinée, un peu fatiguée, un peu remuée ! – et, une fois bien posée, elle appuie sa tête sur son bras dans sa pose favorite. Elle est attentive, bienveillante, souveraine, elle remplit ses devoirs qui paraissent être des ris et des jeux.

– André est là, à côté, dans son bureau. Il met la dernière main à un rapport très important. Je suis sûre qu'il vous a entendus, il ne va pas tarder.

André surgit, le meilleur André, le plus familier, ne se mêlant même pas d'être surprenant. Il coule vers Anne Marie un doux regard, du genre content. Anne Marie appartient à son bien-être. Il lui baise la main, pas formellement, comme une bonne petite habitude. Moi, il me parraine, je fais aussi partie de son confort, il me sourit. Il s'enquiert :

– Vous allez bien, chère amie ? Votre Chinois est-il arrivé pour conduire votre carrosse à votre fantaisie ? Je vous envie. Nous, nous en serons réduits aux corvées des festivités et des mondanités.

Edmée proteste.

– Ne fais pas le blasé, le dédaigneux, André. Ça ne t'ennuie pas tant que ça, ça te plaît même beaucoup. Tu aimes respirer l'encens qu'on te prodigue...

– Chère Edmée, ça ou autre chose. Mais enfin, ça fait partie du métier de jouer à André Masselot... Et puis, vous vous amusez pour moi.

Quelques instants de badinages. André s'enquiert d'Albert auprès d'Anne Marie. Il le fait toujours, au début de chacune de leurs rencontres. Chaque fois, ma mère répond qu'Albert va bien, très bien, comme si, pour elle, il était destiné à aller toujours bien. Aujourd'hui, André maugrée à contrecœur.

– Anne Marie, excusez-moi. Ce rapport, il faut que je le refasse en entier. Il ne tient pas debout. C'est dire entre les mains de qui ce pauvre Quai est tombé...

Edmée surenchérit.

– Des cafards et des imbéciles.

André balaie Edmée.

– Anne Marie, j'en aurai terminé bientôt. Surtout ne partez pas sans m'attendre. Ce me sera un vif plaisir de passer quelques moments avec vous.

André disparaît... La dame en visite, qu'André a tout juste remarquée d'un petit coup de menton, jette sur Anne Marie un regard ébahi ; elle se demande comment cette personne ignorée d'elle jouit d'un si grand crédit chez les Masselot. Plus tard, j'apprendrai qu'elle a été un « monstre sacré » de Paris, à la vie fulgurante, aux aventures extraordinaires, et aussi une maîtresse femme qui a régenté les Arts et les Lettres, accoucheuse de nouveautés hardies. Maintenant, elle est tombée de son piédestal, elle est en plein drame, un drame pitoyable. Il est évident que les drames des autres, surtout de ceux qui sont sur leur déclin, n'intéressent guère Edmée, qui prend sa figure de circonstance, une compassion impatiente. La dame est grande, la robusteuse fatiguée, la chair ravinée autour de traits saillants, poutres osseuses qui ne soutiennent qu'une fièvre obsédée. Elle en oublie Anne Marie tellement elle a besoin de se déverser sur Edmée.

– Me sacrifier... me sacrifier... ce serait digne de moi, une belle conclusion à mon existence où j'ai tout eu, tout connu. Je ferais ça pour Pierre... mon quatrième mari, avec qui je croyais que je finirais ma vie. Comment cela lui est-il arrivé, un homme si tranquille, si douillet, dont j'ai fait le peintre attitré des rois et des grands de ce monde ? Je n'aurais jamais cru qu'il pourrait s'éprendre éperdument de cette Tania... J'avais passé deux mois à Londres et ils se sont découverts pendant mon absence. C'est une princesse plus ou moins circassienne comme il en traîne tant à Paris maintenant. Je n'y prenais pas garde, toujours le même genre qui commence à s'user : les nuits blanches, les extases à la cocaïne, l'alcool à la russe, les danses au milieu des poignards, et, la nuit, les randonnées en

voiture à des vitesses suicidaires. Enfin, toujours pareil, quoi. Je me disais qu'il fallait vite en débarrasser Pierre, qui n'est heureux qu'avec sa palette. Eh bien, imaginez-vous, Edmée, quand j'ai vu Tania pour la première fois, moi aussi j'ai été fascinée. Elle est envoûtante... c'est cela, envoûtante... Cette vitalité, ces yeux verts, cette crinière rousse, cette gaieté peut-être désespérée, en tout cas, cette innocence. Je l'ai aimée. J'ai compris que Pierre l'aimât. Le plus extraordinaire, c'est qu'elle aime Pierre. Entre eux, la passion... Moi, qui n'ai vécu que pour les passions, que pouvais-je faire à part admirer ! J'ai réfléchi des nuits et des nuits. Et j'ai résolu de les laisser à leur emportement, de me retirer... Je suis triste à en mourir, je vais devenir vieille... Me sacrifier. Que pensez-vous de ma résolution, Edmée ?

Edmée, qui a pris son menton entre ses mains pour faire semblant d'écouter, approuve.

– Vous avez raison, chère amie. C'est grand, c'est beau de votre part. Je vous admire. Vous devez avoir bien de la peine.

– Oui. Beaucoup. Mais je me console en pensant que je ne fais pas une action quelconque... Je me suis toujours moquée du bien et du mal... Je suis contente de votre approbation, elle me donne du courage. Je savais que vous comprendriez, Edmée, vous êtes si généreuse, si capable de grands sentiments. Merci, maintenant, je dois m'en aller... ils m'attendent.

La dame est partie. Edmée hausse les épaules.

– L'idiote ! Elle ne sait même plus se battre. Elle est finie. Je n'aime pas les gens qui renoncent. Je la verrai désormais le moins possible. La pauvre...

Soudain, elle change de sujet.

– Anne Marie, je dois choisir les robes que j'emmènerai à Deauville. Nous sommes invités dans la propriété d'un lord, un magnat de la presse. Chez lui, tout est simple, mais c'est d'un luxe... extravagant. Il ne faut pas que je me trompe... Les planches de Deauville, c'est quelque chose... Et puis il y a le casino... sans compter tout le reste... les réceptions, les cocktails... Enfin, vous voyez, j'ai besoin que vous m'aidiez.

Eugénie apporte des brassées de robes. Edmée et Anne Marie se mettent à les examiner, à en discuter les mérites, à les comparer, à les soupeser, à les peser... toutes deux sérieuses, solennelles, à leur affaire : des papesses. Edmée ne se trémousse même plus, elle est empreinte d'une inquiétude qui, soudain, fuse en éclairs de joie ; elle disparaît et reparait avec une nouvelle robe. Elle prend des

poses de mannequin, étudiant ma mère pour voir l'effet produit, mais elle, le front serein, ne laisse pas deviner son vrai jugement. Elle doit constater qu'Edmée est dodue, d'une grâce blette, et que la moindre faute de goût la rendrait ridicule. Le manège entre elles est-il duel ou complicité ? Anne Marie fait honnêtement son travail. Grâce à elle, Edmée sera dans la juste note, paraît-il : pulpeuse, mûre à point, délectable, d'une jeunesse qui se perd dans une maturité non chiffrable.

Les dames sont toujours dans leur besoin quand surgit Hector, guilleret, excité. Une fois le baisemain expédié, il est auprès d'Edmée, plein d'amour pétulant.

– Je passe juste une minute pour vous annoncer la grande nouvelle. Vous devinez ? C'est fait, j'ai rompu avec ma Hongroise, pour de bon. Vous avez toujours raison... J'en suis sûr, c'est une mauvaise femme. Elle m'en a fait voir de toutes les couleurs. Elle m'aurait fait passer par le trou d'une serrure. Mais tout à l'heure, elle a voulu de moi une chose, que je ne vous dirai pas, je ne vous la dirai jamais. J'ai refusé, vous entendez, j'ai refusé, je n'ai pas cédé, j'ai tenu. Et même je lui ai dit ses quatre vérités. Elle a piqué une de ces colères ! Alors, j'ai pris mes cliques et mes claques, en lui criant que c'était fini. Je n'y retournerai plus. Je suis content, content...

– Mais, mon pauvre Hector, tu m'as raconté cent fois que tu la détestais, que c'était fini. Et quelques heures après, tu étais auprès d'elle à lui demander pardon, à ramper comme un toutou.

– Aujourd'hui, je vous jure, c'est terminé. J'ai pris la décision de me marier avec quelqu'un qui vous plaira à André et à vous. Vous savez à qui je pense ? À la fille du grand poète que vous admirez tant. Elle me plaît, elle est jolie, elle est charmante et je sais que je lui plais.

– As-tu déjà demandé sa main à son père ? Non... j'en étais sûre. D'ailleurs, il ne te l'accorderait pas, car, malgré son génie et ses cathédrales, il a un solide bon sens. Et il n'aurait pas tort... Reconnais-le, Hector, tu te joues la comédie. Tu sais bien que tu ne veux pas vraiment épouser cette jeune fille. Au moins ne lui fais pas de mal avec tes simagrées, c'est tout ce que je te demande. Mon pauvre garçon... tu te débats en vain, tu es toujours l'esclave de cette garce, elle te mène par le bout du nez, tout à l'heure tu seras à ses pieds.

– Non, c'est fini...

– Allons, tu me mens, et surtout tu te mens... Si ça pouvait être vrai que tu laisses tomber ta harpie avant qu'elle ne te détruise, eh

bien, moi, Edmée, la femme d'André qui ne croit pas à Dieu, j'irais allumer des cierges au Sacré-Cœur. Tu as beau la savoir méchante, avide et cabotine, elle te tient toujours. Et il en passera de l'eau sous les ponts avant que tu t'en dégoûtes. C'est elle qui, un jour, te lâchera... Tout cela, tu le sais. Alors, au moins à moi, ne me raconte pas d'histoires.

– Vous ne me croyez pas ! Eh bien, au revoir, je ne vous embrasse pas, je m'en vais. Vous n'êtes pas gentille avec moi.

– Hector, n'oublie pas que tu nous accompagnes à Deauville. Ne te laisse pas entraîner je ne sais où par ta garce...

– Non, je connais mes devoirs. Je les remplirai. Au revoir.

Hector déguerpi, Edmée lève les yeux au ciel.

– Le pauvre. Comment faire pour le tirer des griffes de cette femme ? J'ai tout essayé. Qu'est-ce que je donnerais...

Mais, déjà, elle se replonge dans ses robes, avec Anne Marie. Je trouve qu'on ne s'est pas beaucoup occupé de moi. A brûle-pourpoint, au moment où ces dames se remettent à leur besogne, j'interpelle Edmée avec impudence :

– Et ma montre, Edmée ?

Anne Marie, interloquée, me foudroie.

– Lucien ! Mais, Lucien, tu te conduis comme un petit garnement. Excusez-le, Edmée. Je ne comprends pas...

Edmée s'amuse.

– Ne le grondez pas. Ça prouve qu'il y tient, à sa montre... Alors, il a raison de la réclamer.

Elle me regarde.

– Nigaud, tu croyais que je t'avais oublié ? Je te faisais attendre parce que je voulais voir si tu en avais vraiment envie, si tu me la réclamerais. Eh bien, tu la veux... la voilà...

Edmée est enchantée. Je l'embrasse, elle m'embrasse. Elle me tend un paquet, que je défais impatientement. Je prends la montre, je la mets à mon poignet. Elle est en or, bien ronde, bien plate, luisante. Le tic-tac... Je suis fou de bonheur. Je vais maîtriser le temps.

Ces dames se reposent de leur travail. Eugénie apporte le thé. C'est alors qu'Anne Marie dit à Edmée :

– Albert et moi pensons acheter un petit pied-à-terre à Paris. Ce sera tellement plus agréable et plus commode. Et puis, à cause de

Lucien. Oh, juste un pied-à-terre. Qu'en pensez-vous, Edmée ?

Anne Marie ment, elle parle d'Albert comme s'il était consentant... et le choix du mot « pied-à-terre qui a l'air inoffensif, et son expression naïve, l'innocence même ! Oh, la grosse ruse ! Son idée est simple : d'abord, se faire approuver par Edmée et ensuite, se faire approuver par André. Ces approbations, elle les jettera à la face d'Albert, qui sera bien contraint de se soumettre. Anne Marie reste placide, et pourtant, c'est son appartement, c'est son avenir qu'elle joue. Calmement, après avoir mis un morceau de sucre dans sa tasse, elle remue, avec une petite cuiller, son thé parfumé.

On dirait qu'il ne se passe rien. Edmée, adonnée elle aussi aux opérations du thé, n'est pas dupe, elle a tout compris. Il lui faut réfléchir, et pour cela, ses yeux se noient. Sa main, comme celle d'Anne Marie, tourne une petite cuiller dans la tasse, mais d'une façon moins précise, plus absente. Elle s'interroge. Satisfaire Anne Marie, c'est la garder en France, et, une fois installée ici, Edmée en est certaine, Anne Marie ne rejoindra pas son mari, où qu'il soit nommé. Elle s'incrusterait et, tôt ou tard, ce sera sa ruine. Edmée sait que la vie a ses enchaînements, ses trames nécessaires. Un jour arrivera où Albert, seul, délaissé, se montrera avec Anne Marie d'autant plus brutal qu'il aura été plus mou. Il n'est pas encore mûr, loin de là, ses menaces, ses récriminations – Edmée les connaît car il lui raconte tout dans leur correspondance – ne sont pour l'heure que des épouvantails à moineaux. Mais elle est persuadée qu'il arrivera à s'user et qu'il divorcera avec la férocité des hommes faibles, parvenus enfin à la solution déchirante, extrême et libératrice. Cela demandera longtemps, des années peut-être, mais cela arrivera. C'est immanquable. Edmée est bonne appréciatrice d'Albert, bien meilleure qu'Anne Marie, trop sûre d'elle. Et alors, cette sotte d'Anne Marie – car elle est sotte, d'une malice qui ne connaît pas le fond des choses et des êtres –, dans sa surprise et son désarroi, se jettera de tout son poids sur André qui, évidemment, la trouvera trop lourde et la repoussera sans aucun ménagement. Ça, également, c'est sûr. Si Edmée est déjà savante sur Albert, elle l'est encore bien plus sur André. Edmée est certaine qu'avec ce pied-à-terre, qui semble une si petite chose, Anne Marie met en route la machine pour se tuer.

Edmée réfléchit encore... C'est quand même un problème délicat et, avant de se prononcer, il lui faut tout envisager. André... dans certains cas, pour certains plaisirs, il est prudent, nécessaire même, de lui laisser la décision. Certes, il est probable que les conséquences lointaines seront désolantes pour Anne Marie. André, dans son égoïsme au fond muflé, s'en moquera éperdument. Il y a de

grandes chances pour que cela se fasse comme ça. Le tout est de savoir si, pendant cette période qui risque d'être longue, il ne s'attachera pas profondément à une Anne Marie fondante d'admiration, la prêtresse d'une adulation raffinée, d'autant plus que ce sera une Anne Marie légère, facile à traiter, à contenter, ne demandant aucun effort, offerte sur un plateau... Edmée veillerait au grain, bien sûr, elle surveillerait pour empêcher que les choses aillent trop loin, elle ferait en sorte qu'Anne Marie ne soit qu'une présence, une ombre, une essence agréable à André. Elle pourrait même, si le danger se montre, pousser Albert à répudier rapidement Anne Marie. Il y a quand même un risque. Edmée ne peut s'empêcher de penser à la façon dont Dora s'est emparée d'Amédée, tellement vite ! Anne Marie n'a pas le poids de Dora. André n'est pas Amédée... Justement, les personnages ne sont pas les mêmes, mais la vie joue parfois de drôles de tours. Anne Marie est jeune. Anne Marie est élégante. Anne Marie sait recevoir, elle sait être une ombre ravissante. Tandis qu'elle, Edmée, n'est plus jeune, elle se fagote mal parce qu'elle est trop grosse, et puis, c'est plus fort qu'elle, elle a un côté Madame Sans-Gêne qui amuse André quelquefois, mais qui, d'autres fois, ne l'amuse pas du tout. Quels sont ses atouts ? Sa vitalité, sa santé, son équilibre. Quels sont les défauts d'Anne Marie ? L'instinct d'Edmée, uniquement son instinct, lui fait penser que les nerfs d'Anne Marie sont fragiles, qu'un jour André s'en apercevra et ça, il ne le supportera pas. C'est la carte maîtresse d'Edmée, cette fragilité nerveuse d'Anne Marie. La jouera-t-elle, ne la jouera-t-elle pas ?

Ses tortueux calculs durent un long moment. Elle sourit à Anne Marie avec bonté, une bonté chaude comme elle n'en a jamais eu pour elle. La comédie d'Edmée contre la comédie d'Anne Marie...

Cela continue jusqu'à ce qu'elle ait fait son choix. Alors elle se met à déborder d'enthousiasme, elle est heureuse, enchantée, exaltée, gentille et empoisonnée. Elle engourdit Anne Marie en attendant André, le juge qui rendra le verdict, le seigneur qui prononcera la sentence, le despote qui consultera son bon plaisir. Edmée sait que le ton d'André décidera de son comportement à elle. En attendant, elle n'est qu'enchantement.

– Chère Anne Marie, que me dites-vous là ! Ce sera merveilleux. Comme cela, nous vous aurons souvent auprès de nous. Mais prenez donc plutôt un véritable appartement.

André arrive, content, délassé, bonhomme. Il s'assied auprès des dames.

– Oh, ce rapport... sans moi, le Quai aurait donné tête baissée

dans le panneau tendu par les Allemands. Ce bon Guttman est quand même un finaud.

André est de plus en plus satisfait de lui-même. Edmée lui verse du thé. Anne Marie a son petit sourire heureux. Qui croirait que c'est la minute du destin ?

Soudain, avec une vivacité calme, Edmée dit à André :

– Vous savez, Albert et Anne Marie vont acheter un appartement à Paris.

Anne Marie intervient.

– Oh, quelque chose de très simple. Surtout à cause de Lucien...

André, qui avait baissé la tête pour boire son thé, la relève. Il regarde Anne Marie, il ouvre la bouche – les phrases décisives vont en sortir. Ce qui compte dans ce qu'il dira, ce n'est pas tellement qu'il donne son approbation – comment pourrait-il faire autrement ? – mais ce sont les mots qu'il emploiera, le ton dont il se servira. Par ses mots et son ton, il fera savoir son désir ou son manque de désir, il fera connaître son choix : avoir auprès de lui Anne Marie ou pas.

Il veut la garder auprès de lui, puisqu'il se met à parler avec une familiarité gentille, ce qui est l'indication de son approbation entière, bien plus que s'il se servait d'emphase, d'éloquence, d'une exagération qui signifierait le refus.

– Comme vous avez raison... c'est une excellente idée. Albert et vous, vous serez ainsi beaucoup mieux à Paris. Ma chère amie, je suis ravi...

Ravi, André est ravi... Tout, désormais, est fixé. Quelques mots d'André, un caprice d'André, l'oracle est rendu, le destin est tracé. Ce sera la lutte à mort entre les deux femmes.

Anne Marie dissimule sa joie, elle a obtenu ce qu'elle voulait, c'est-à-dire l'approbation d'André. Albert n'aura plus qu'à se soumettre. Elle ne se doute pas qu'elle vient de déchaîner Edmée contre elle, elle ne s'en méfie même pas.

La visite se termine. Chaleureuses politesses, compliments. Nous partons. Le soir, au Regina Palace, Anne Marie recommence sa lettre à Albert, exactement la même que celle qu'elle avait écrite et déchirée la veille. À quelques phrases près, ajoutées par hasard, comme si elles n'avaient pas d'importance spéciale, mais obligeant mon père à s'incliner... Quelques phrases rapportant les propos d'André. André, au lieu de seulement approuver – ce qui était déjà énorme – aurait conseillé aux Bonnard d'acquérir un appartement...

Albert – mais il ne le sait pas – est désormais condamné à donner sa femme à André, à la prêter au moins. Les Masselot jouent avec les Bonnard. André et Edmée vont décider du sort de mes parents, du mien. Mais qui d'entre eux le sait ? Edmée, vaguement...